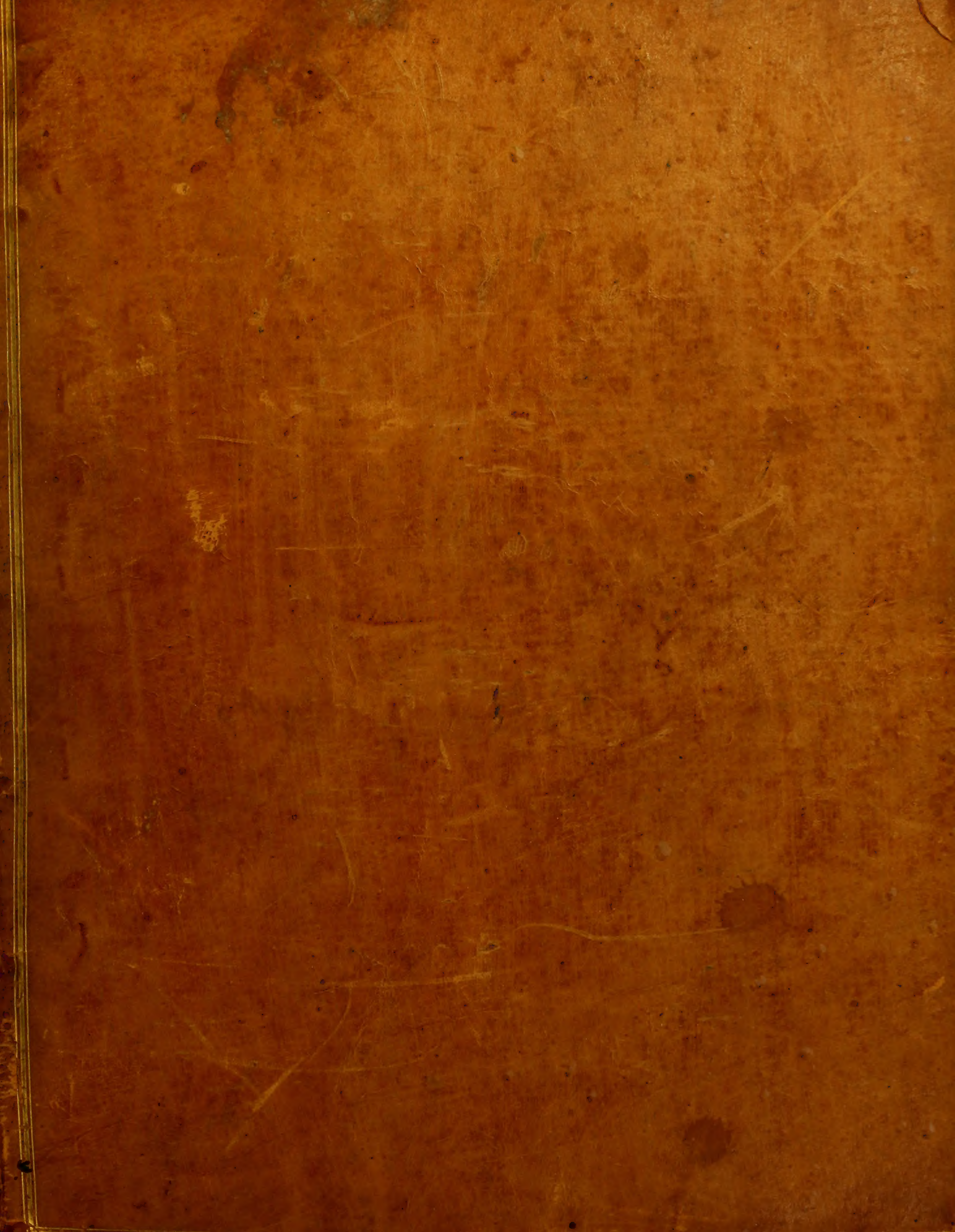
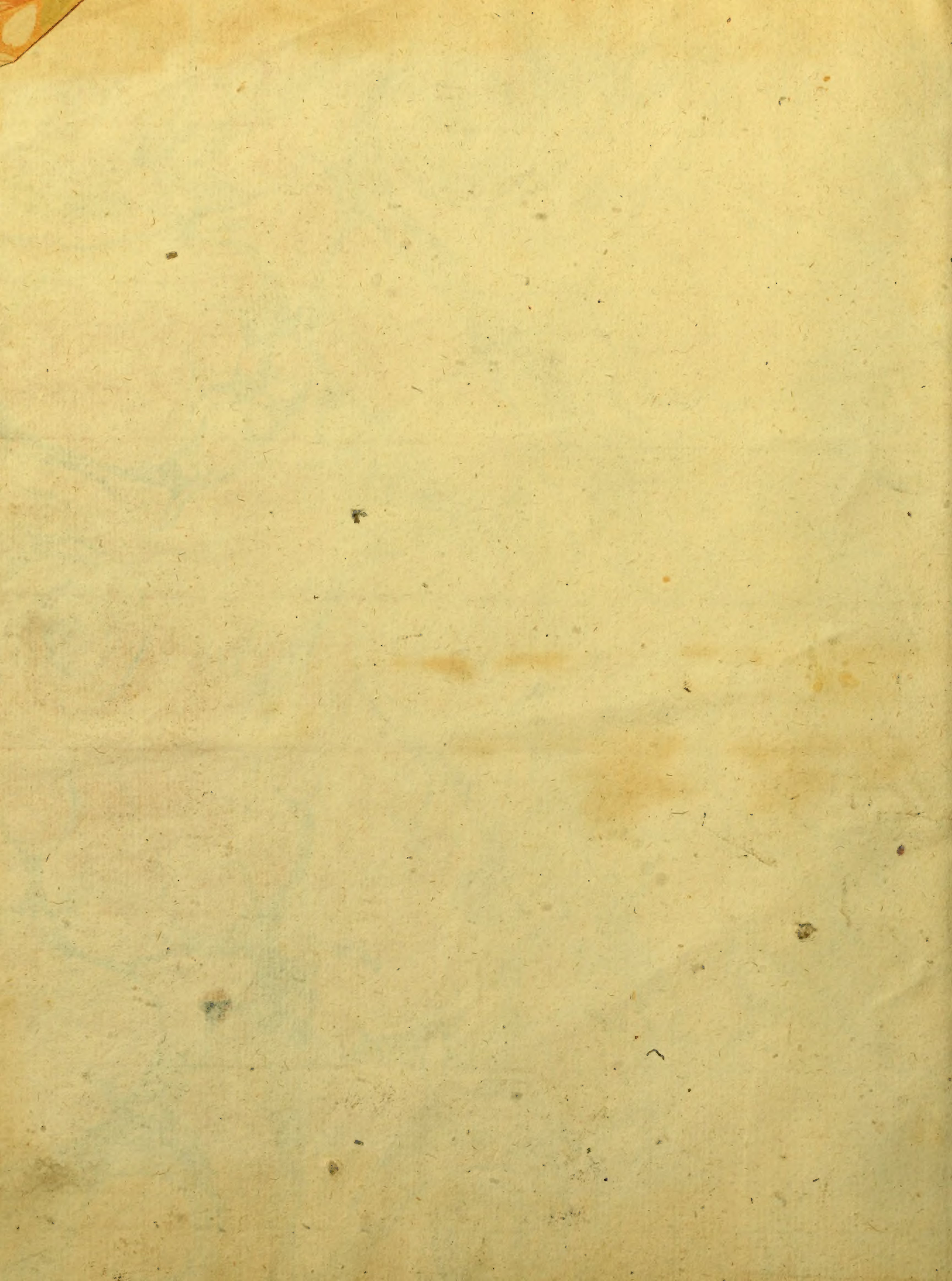








HISTOIRE UNIVERSELLE,

D'APRÈS L'ANGLOIS

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES, &c.

TOME QUARANTE-DEUXIEME.

FAISANT

LE TOME VINGT-HUITIEME.

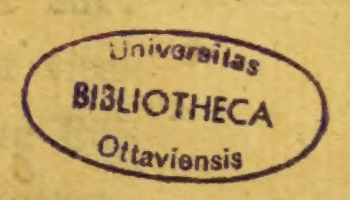
DE L'HISTOIRE MODERNE,

CONTENANT

LA CONTINUATION DE L'HISTOIRE DU ROYAUME DE POLOGNE, L'HISTOIRE DU ROYAUME DE PRUSSE, CELLE DE L'EMPIRE DE RUSSIE ET LES CINQ PREMIERES SECTIONS DE L'HISTOIRE DU ROYAUME DE SUEDE.

ENRICHIE DES CARTES NÉCESSAIRES.





A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez *ARKSTÉE & MERKUS*,

MDCCLXXX.

Avec Privilege.



AVERTISSEMENT

DES

LIBRAIRES.

Nous avons été informés depuis notre Avertiſſement placé à la tête du précédent volume, que ce n'eſt pas le Libraire qui avoit annoncé de vouloir donner une Edition *in Octavo* de cet ouvrage, mais que c'eſt une Cabale de quelques Ecrivains affamés qui cherche à en impoſer au Public par des calomnies atroces contre notre Edition *in Quarto*, qui a une réputation ſoutenue depuis l'Année 1732, & qu'ils ont grand intérêt de décréditer aujourd'hui, pour faire recevoir leur contrefaction défectueuſe comme nouvelle Traduction: mais, malgré tout ce que s'efforce de perſuader certain Journaliſte, qui eſt un de ces prétendus nouveaux Traducteurs ſans entendre la Langue Angloiſe, ou ce que ſes Echos, & ceux dont ils ont beſoin d'acheter ou de briguer les louanges, en diſent d'après eux; on peut ſe convaincre par leurs premiers Volumes qui viennent de paroître, qu'ils n'ont fait que ſuivre la premiere Edition non améliorée de notre Traduction, avec cette différence, qu'ils en ont ſupprimé ce qui étoit au-deſſus de leurs connoiſſances ſuperficielles, ou ce que la cenſure ne permettoit pas d'y laiſſer, & que quelquefois ils ont ſubſtitué une tournure romaneſque, au ſtyle grave qui convient à l'Hiſtoire; quelques mots à la mode du jour, aux termes univerſellement connus; & le faux

efprit au bon fens. D'ailleurs, fi l'on veut fe donner la peine de confronter leurs trois premiers Tomes avec le premier de notre derniere réimpreffion de 1770, on trouvera qu'on en a retranché des Sections entieres; qu'on en a mutilé d'autres jufqu'à les réduire au quart; que les indications des Livres, Chapitres & Sections au haut des pages de notre Edition, de même que les Sommaires qui s'y trouvent en marge, ont été omis dans cette pitoyable Contrefaction, &c. &c. Nous avons honte d'en détailler tous les défauts: mais les Amateurs qui ne font pas à portée de confronter les deux Editions, trouvent ci-après quelques échantillons de l'une & de l'autre, par lefquels ils peuvent juger de cette prétendue nouvelle Traduction, & être convaincus que réellement ce n'eft qu'une édition contrefaite, très mutilée, tronquée, châtrée &, en un mot, très-défectueufe, & qu'ils ne peuvent renfermer nos 42 Volumes qui paroiffent, en moins de 120 de leur façon. Au refte, une preuve inconteftable, que ces foi-difant nouveaux traducteurs ne travaillent autrement que fur la premiere édition de notre ouvrage, fans qu'ils ayent feulement entre leurs mains l'original Anglois; c'eft, quoiqu'ils omettent prefque toujours, entr'autres, de citer les renvois aux endroits précédens qui fe rencontrent fi fouventes fois dans cet ouvrage; que par malheur ils fe trahiffent dans leur fecond Tome p. 311, & p. 342, où ils citent bonnement: „ *Supra pag.* 510 „ *& pag.* 519." Tout comme on le trouve Tome premier de l'Edition in 4°. p. p. 524 & 541. & que certainement ils auroient dû changer, s'ils avoient eu quelque peu d'attention, ou feulement vu l'original Anglois. Depuis que nous avons fait & annoncé cette remarque, ils n'ont trouvé de meilleur expédient que de fuf-

pendre le débit de leurs premiers Volumes, sous prétexte que leur premiere édition étant épuisée, ils en vont faire une seconde; mais c'est, afin de pouvoir supprimer par des cartons de pareilles preuves à leur honte, tandis qu'en même tems ils comptent par là faire accroire au Public que la rapidité prétendue de l'écoulement de la premiere, soit un titre pour la lui recommander & débiter ainsi le nombre d'exemplaires qui leur en restent, à quoi ont tendu aussi toutes ces manœuvres de 1e. 2e. 3e. souscription &c. Si l'on ne se croyoit obligé de prévenir le Public contre les insinuations trompeuses de certains Journalistes achetés ou intimidés par la Cabale, ou ses protecteurs, on auroit pitié de ces pauvres gens, *dits de Lettres*, mais comparables à de misérables *grenouilles*, qui ne trouvant point de quoi se nourrir dans leur fange, se hazardent au delà de ce que feu M. de Voltaire a nommé un énorme fumier, & où ils en étoient, lorsque dans sa Lettre du 19 Juillet 1776, il peignit celui que, pour ne point profaner un titre sacré, on estime leur *chef*. La dite Lettre se trouve p. 13. Préface de la seconde Edition du Bureau d'Esprit, Comédie in 8vo. &c.

Nous faisons suivre quelques morceaux, dont Mrs. les prétendus nouveaux Traducteurs n'ont été obligés de supprimer que peu de chose; & nous mettons à côté ces mêmes morceaux comme ils se trouvent dans notre Edition, dans le format & avec les caracteres dont nous nous servons; mais il est à propos de remarquer, qu'eux ayant sauté notre Ve. Section du Livre I. Chapitre I., leur VIe. fait notre VIIe. Section, & qu'ayant également omis notre IIIe. Section du Chapitre II., leur VIe. en fait aussi notre VIIe.

CONTREFACTION *in Octavo*, Tom. I. pag. 244 - 247.

HISTOIRE UNIVERSELLE.

SECTION VI.

De l'état du Monde avant le Déluge, & des changemens que ce fléau a causés sur la terre.

.....Quelques Auteurs ont supposé que l'Astronomie a été cultivée avant le déluge. Cette supposition, selon toutes les apparences, n'est fondée que sur une erreur de *Josephe;* mais il y a lieu de présumer que les progrès qu'ils firent dans cette science, & dans les autres, ne furent pas considérables, puisqu'on peut douter si les lettres furent connues avant le déluge, comme nous le prouverons ailleurs, quelque opinion avantageuse que plusieurs Savans aient conçue des connoissances presque universelles d'*Adam*. Quant aux livres qu'on a attribués à ce Pere du genre humain, à *Seth* & à *Hénoc*, l'imposture est trop grossiere pour qu'elle puisse séduire personne....

L'état du monde naturel avant le déluge, semble avoir été très-différent de ce qu'il est à présent.

Avant le déluge, la terre étoit, selon toutes les apparences, peuplée, non-seulement de plus d'habitans qu'elle n'en a actuellement, mais même de plus qu'elle n'en sauroit contenir ou nourrir aujourd'hui. C'est ce qui paroît probable d'après la longue vie des premiers hommes. Elle surpassoit le temps que nous vivons, dans la proportion au moins de dix à un, & ils pouvoient se multiplier au double, environ dans la dixieme partie du temps qu'il faut maintenant. Car ils engendroient des enfans aussitôt, & cessoient d'en engendrer aussi tard que les hommes d'à présent, toute proportion observée; & les différens enfans du même pere semblent s'être suivis d'aussi près qu'ils le font de nos jours. Or, comme plusieurs générations, qui ne font que se succéder de notre temps, étoient contemporaines avant le déluge, le nombre des hommes vivans à la fois sur la terre, sera assez augmenté par ce moyen, pour réparer le défaut inconnu que ce calcul pourroit avoir d'ailleurs.

CONTREFACTION *in Octavo*, Tom. I. pag. 313, 314.

HISTOIRE UNIVERSELLE.

SECTION VI.

De l'origine du Gouvernement Civil, & de l'établissement des premiers Empires.

QUOIQU'UN pere n'ait point reçu de la Nature le droit de gouverner ses enfans, après que le temps a développé dans ceux-ci les qualités physiques & morales, il paroît assez vraisemblable pourtant, que le gouvernement Patriarchal fut le premier des gouvernemens. A quels autres qu'à leurs peres auroient obéi les premiers hommes? Quels autres auroient-ils pris pour juges de leurs différends? L'habitude, contractée dès l'enfance, d'honorer son pe-

EDITION *in Quarto*, Tome I. pag. 181.

Histoire Asiatique depuis la Création jusqu'au Déluge. Liv. I. Chap. I.

SECT. VII. *Etat du Monde avant le Déluge.*

SECTION VII.

Etat du Monde avant le Déluge, & Changemens que ce Fléau a causés sur la Terre.

Leurs Arts & leurs Sciences.

..... Quelques Auteurs ont supposé que ceux qui ont vécu avant le Déluge, ont cultivé l'Astronomie; supposition qui, selon toutes les apparences, n'est fondée que sur une erreur de *Josephe* (*a*): mais il y a lieu de présumer que les progrès qu'ils firent dans cette Science, aussi-bien que dans toute autre, ne furent gueres considérables; y ayant raison de douter que les Lettres ayent été connues avant le Déluge, comme nous le prouverons dans un autre endroit, quelque opinion avantageuse que quelques Savans ayent conçue des connoissances presque universelles d'*Adam*. Car, pour ce qui regarde les Livres qu'on a attribués à ce Pere du Genre-humain, à *Seth* & à *Hénoc* (*b*), l'imposture est trop grossiere pour y être attrappé. . . . .

L'Etat du Monde Naturel avant le Déluge semble avoir été très différent de ce qu'il est à présent.

L'Ancien Monde étoit plus peuplé & plus fertile que celui d'à présent.

Avant le Déluge, la Terre étoit, selon toutes les apparences, peuplée, non seulement de plus d'habitans qu'elle n'en a actuellement, mais même de plus qu'elle n'en sauroit contenir ou nourrir à présent. C'est ce qui paroît suivre naturellement de la longue vie des premiers hommes, qui, surpassant le tems que nous vivons, dans la proportion au moins de dix à un, donnoit occasion à ceux qui ont vécu avant le Déluge de se multiplier au double, environ dans la dixieme partie du tems qu'il faut maintenant au Genre-humain pour cela. Car ils engendroient des enfans aussitôt, & cessoient d'en engendrer aussi tard que les hommes d'à présent, toute proportion observée; & les différens enfans du même Pere semblent s'être suivis d'aussi près qu'ils sont de nos jours. Or, comme plusieurs générations, qui ne font que se succéder de notre tems, étoient contemporaines avant le Déluge, le nombre d'hommes vivans à la fois sur la Terre sera assez augmenté par ce moyen, pour réparer quelque défaut inconnu que ce calcul pourroit avoir d'ailleurs.

EDITION *in Quarto* Tome I. pag. 311.

Histoire Asiatique depuis le Déluge jusqu'à Abraham. Liv. I. Chap. II.

SECT. VII. *Origine des Gouvernemens.*

SECTION VII.

De l'Origine du Gouvernement Civil, & de l'Etablissement des premiers Royaumes.

Le premier Gouvernement étoit Patriarchal.

NOUS avons observé ci-dessus, que la premiere Forme de Gouvernement étoit certainement Patriarchale (*c*). Car, quoiqu'un Pere n'ait aucun droit naturel de gouverner ses Enfans, dès qu'ils ne sont plus mineurs; & que,

(*a*) Supr. p. 133. (*b*) Supr. p. 121. 129. (*c*) Ubi supra. p. 181. (*De pareilles citations &c. ne se trouvent point dans la Contrefaction.*)

re, ne leur imposoit-elle pas la loi de consulter sa prudence dans les circonstances épineuses, & de respecter les jugemens portés par sa raison réunie à son expérience? C'est ainsi que les peres de famille, par l'accroissement insensible de leur autorité, ont pu devenir les chefs des premieres monarchies, & que leurs enfans ont pu fonder des royaumes, soit héréditaires, soit électifs, selon l'influence que le hazard ou la nécessité pouvoient avoir sur eux.

Noé étant le pere du genre humain renaissant, il n'est pas douteux que tous ses descendans n'aient vu en lui leur supérieur. Il est également probable qu'après sa mort, ses trois fils Sem, Cham & Japhet, ont eu chacun une pareille autorité sur la branche qui commençoit par eux, & que cette même autorité s'est ainsi perpétuée dans leurs descendans: par exemple, que chaque fils de Sem doit avoir jugé, comme Chef de sa propre famille, non-seulement des différends survenus entre ses enfans, mais leur avoir donné des loix qui pussent diriger toutes les actions de leur vie. Le droit de chaque famille étant égal, il est à présumer que dans le cas des démêlés, elles s'en sont rapportées aveuglément à la décision de Sem leur pere, de même que, s'il est survenu quelque différend entre lui & ses freres, ils doivent nécessairement avoir pris Noé pour leur juge.

[Ce fragment entr'autres, qui, conforme à l'original Anglois, est plus étendu dans notre édition peut faire juger, en les comparant, de quelle maniere Mrs. les soi-disans nouveaux traducteurs mutilent le texte en quelques endroits.]

d'un

d'un autre côté, cet honneur & ce respect, que des Enfans doivent à leurs Parens pendant tout le tems de leur vie, & dans tous les états, ne donnent point aux Peres le pouvoir de faire des Loix, d'infliger des peines à ces Enfans, ou de disposer de leurs biens ; il est néanmoins aisé de concevoir, que, dans les premiers Siecles du Monde, un Pere de Famille doit naturellement en être devenu le Prince; & la même chose se feroit encore de nos jours, si les Familles étoient aussi séparées les unes des autres qu'elles l'étoient alors. Un Pere a eu de l'autorité sur ses Enfans, depuis les premieres années de leur vie; & comme il leur est impossible de vivre ensemble sans quelque espece de Gouvernement, n'est-il pas juste que, par le consentement exprès ou tacite des Enfans devenus grands, le Pere continue à les gouverner? A qui obéiroient-ils, sinon à celui dont ils ont toujours suivi les directions pendant leur jeunesse, & qu'ils ont toujours regardé comme juge de leurs petits différends? Nous appellons leurs différends petits, parce qu'il y a lieu de présumer, que le peu qu'ils possédoient, & l'innocence de leur âge, ne permettoient pas qu'ils en eussent d'un autre genre. Que si la chose est arrivée, quel autre Arbitre pouvoient-ils choisir qu'un Pere, qui avoit eu soin de leur éducation, & de la tendresse de qui ils étoient tous les objets? Un pareil Gouvernement, bien loin de les gêner & de leur faire de la peine, devoit, au contraire, assurer leur tranquillité, leurs biens, & leur liberté.

Il se change en Gouvernement Monarchique.

De cette maniere, des Peres de Famille, par un changement insensible, ont pû devenir des Monarques Politiques; & lorsqu'il leur arrivoit de vivre longtems, & de laisser de dignes Héritiers, fonder des Royaumes héréditaires ou électifs, dont la constitution étoit différente suivant l'influence que le hazard, la nécessité, ou d'autres circonstances avoient eue sur leur origine (*a*).

Police de Noé *& de ses premiers Descendans.*

Ainsi, *Noé* étant le Pere commun du Genre-humain renaissant, nous ne saurions douter que tous ses Descendans ne l'ayent regardé comme leur Supérieur. Après lui, ses trois fils, *Sem*, *Cam* & *Japhet*, ont eu apparemment la même autorité, chacun sur sa Branche, & ainsi de suite. Par exemple, chaque Fils de *Sem*, en qualité de Chef de sa propre Famille doit, non seulement avoir jugé les différends survenus entre ses enfans, mais doit probablement aussi leur avoir donné des Loix, restreintes néanmoins à ses Descendans particuliers; car pour ce qui regarde les disputes qu'il peut y avoir eu entre leurs Familles, l'autorité de ces Familles étant égale, elles doivent avoir eu recours à la décision de *Sem* leur Pere commun, dont l'autorité étoit aussi bornée à ses propres Descendans : si-bien que s'il étoit survenu quelque différend entre lui & ses Freres *Cam* & *Japhet*, *Noé* auroit dû nécessairement être leur Juge, en qualité d'unique Supérieur commun.

(*a*) Locke of Gouvernement, Treatise II. c. 6. &c.

CONTREFACTION *in Octavo*, Tom. II. pag. 340-342.

HISTOIRE UNIVERSELLE.

SECTION III.

..... Les defcendans de Jethro furent appellés Kéniens, & ils fe joignirent aux enfans d'Ifraël, & marcherent avec eux depuis la ville des Palmiers jufques dans le défert de Juda (*a*). Après la prife de Hebron, on leur fit préfent de quelques terres, parce qu'ils avoient quitté leur pays pour fuivre le peuple de Dieu, & partagé les travaux qu'il avoit effuyés dans le défert (*b*). Heber, l'époux de Jael, qui tua Sifera, étoit de cette famille (*c*). Ce fut en récompenfe de cette ancienne amitié, que les Keniens furent avertis, plufieurs années après, par Saül, de fe féparer des Amalekites, lorfqu'il eut ordre d'exterminer cette nation. Après s'être féparés d'avec les Amalekites, les Keniens fixerent leur féjour dans un endroit efcarpé & de difficile abord; & regardant leur retraite comme imprenable, ils devinrent infolens. Ils en furent punis lorfque les Affyriens les emmenerent en captivité avec les dix Tribus d'Ifraël, comme Balaam l'avoit prédit long-temps auparavant (*d*). Telle fut la fin de la poftérité de Jethro.

Les Madianites, dont nous allons maintenant raconter les guerres avec les Ifraélites, habitoient probablement les confins de la Moabitide, ou étoient mêlés avec les Moabites mêmes. Evi, Rehem, Hur, Zur & Rehah, étoient tous Rois ou Chefs de Madian (*e*), lorfque Moïfe vainquit Sihon l'Amorrhéen. Ces Chefs craignant pour eux-mêmes, délibérerent avec Balak, Roi de Moab, fur les moyens d'éviter le danger qui les menaçoit. Nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit fur ce fujet dans l'Hiftoire de Moab (*f*). Nous remarquerons encore une fois, que les Madianites femblent s'être diftingués d'une façon particuliere, par leurs efforts à détourner de Dieu les enfans d'Ifraël: & il faut à cette occafion fe rappeller que Balaam, fur le point de partir, ou même après fon départ, leur fit favoir que le feul moyen de nuire aux Ifraélites, étoit de leur faire perdre les bonnes graces du Dieu qui les protégeoit; que pour y réuffir, il n'y avoit pas de plus sûr moyen que d'envoyer vers les Ifraélites les plus belles de leurs filles, avec le foin de relever leurs attraits par l'éclat des ornemens, afin qu'elles puffent les féduire après les avoir charmés (*g*). Ce confeil fut fi fort goûté, que Zur, un de leurs Rois, ne fe fit aucun fcrupule d'envoyer avec les autres, fa fille

(*a*) Jug. I. 15. (*b*) Jofeph. Antiq. l. 5. c. 2. (*c*) Jug. IV. v. 11.

(*d*) Ta demeure, dit le Prophete, eft en un lieu rude, & tu as mis ton nid au rocher. Cependant le Kenien fera défolé jufqu'à ce qu'Affur le mene en captivité. Nomb. XXIV, v. 21, 29.

(*e*) Jofephe donne à ces cinq Rois les noms, d'*Oeus*, de *Sures*, de *Robeas*, d'*Ures* & de *Recem*, & dit que celui-ci bâtit la ville de Rekem, capitale d'Arabie, appellée *Petra* par les Grecs (Jofeph. Antiq. l. 4, c. 7.)

(*f*) Ils font auffi nommés Princes de Madian, & Chefs fous *Sihon*, Roi des Amorrhéens. (Jofeph. XIII, v. 21.) Peut-être qu'ils rendoient quelque efpece d'hommage, ou qu'ils payoient quelque tribut à Sihon, ou qu'ils étoient dans quelque autre forte de dépendance à fon égard. (*g*) Page 519.

EDITION *in Quarto*, Tome I. pag. 541, 542.

Histoire Asiatique des Peuples de Canaan Livre. I. Chap. IV. Section III.

SECT. III. *Hist. des Madianites.*

..... Nous lisons de plus concernant les descendans de *Jéthro*, qu'ils furent appellés *Kéniens*, & qu'ils se joignirent aux Enfans d'*Israël*, & marcherent avec eux depuis la Ville des Palmiers (*Jérico* (*a*)) jusques dans le Désert de *Juda* (*b*). Qu'après la prise de *Hébron*, on leur fit présent de quelques Terres, parce qu'ils avoient quitté leur Pays pour suivre le Peuple de Dieu, & avoient été compagnons des travaux qu'il avoit soufferts dans le Désert (*c*). Que *Heber*, l'Epoux de *Jaël*, qui tua *Sisera*, étoit de cette Famille (*d*). Que pour la raison rapportée ci-dessus, les *Kéniens* furent avertis plusieurs années après par *Saül* de se séparer des *Amalékites*, lorsqu'il eut ordre d'exterminer cette Nation. Ainsi furent conservés les *Kéniens*, qui après s'être séparés d'avec les *Amalékites*, fixérent leur séjour dans un endroit escarpé & de difficile abord. Croyant que leur retraite étoit imprenable, ils devinrent insolens, & en furent punis lorsque les *Assyriens* les emménerent en captivité avec les dix Tribus d'*Israël*, comme *Balaam* l'avoit prédit longtems auparavant: Et il [savoir *Balaam*] *vit le* Kénien ..... *& dit, ta demeure est en un lieu rude, & tu as mis ton nid au rocher. Cependant le* Kénien *sera désolé jusqu'à ce qu'*Assur *le mène en captivité* (*e*). Telle fut la fin de la postérité de *Jéthro*.

Les Kéniens.

Les *Madianites*, dont nous allons faire mention à présent, comme ayant été en guerre avec les *Israélites*, doivent avoir habité les Confins de la *Moabitide*, ou avoir été mêlés avec les *Moabites* mêmes. *Evi*, *Rekem*, *Hur*, *Zur*, & *Rébah* *, étoient tous Rois ou Chefs de *Madian* †, lorsque *Moyse* vainquit *Sihon* l'*Amorrhéen*. Ces Chefs, craignant pour eux mêmes, délibérérent avec *Balak* Roi de *Moab* sur les moyens d'éviter le danger qui les menaçoit. Nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit sur ce sujet dans l'Histoire de *Moab* (*f*). Il suffira de remarquer encore une fois, que les *Madianites* semblent s'être distingués d'une façon particulière par leurs efforts à détourner de Dieu les Enfans d'*Israël*. Car il faut se rappeller que *Balaam*, sur le point de partir, ou même après son départ, leur fit savoir que le seul moyen de nuire aux *Israélites* étoit de leur faire perdre les bonnes graces du Dieu qui les protégeoit: que pour réussir

Evi, Rékem, Hur, Zur, & Rébah.

(*a*) Supra p. 519. Note. * (*b*) Jug. I. 16. (*c*) Joseph. Antiq. L. V. c. 2. (*d*) Jug. IV. 11. (*e*) Nomb. XXIV. 21, 22. (*f*) Supra, p. 514-519.

* *Josephe* donne à ces cinq Rois les noms d'*Oeus*, de *Sures*, de *Robeas*, d'*Ures*, & de *Rekem*; & dit que celui-ci bâtit la Ville de *Rekem*, Capitale d'*Arabie*, appellée *Petra* par les *Grecs* (1).

† Ils sont aussi nommés Princes de *Madian*, & Chefs sous *Sihon* Roi des *Amorrhéens* (2). Peut-être qu'ils rendoient quelque espèce d'hommage, ou qu'ils payoient quelque tribut à *Sihon*, ou qu'ils étoient dans quelqu'autre sorte de dépendance à son égard.

(1) Joseph. Antiq. L. IV. c. 7. (2) Jos. XIII. 21. [*C'est-à-dire* Josué *un des Livres Saints, & point* (Josephe) *comme il a été entendu par les soidisant gens de Lettres de la Contrefaction.*]

Cozbi; voyage qui devint funeste à cette Princesse, puisqu'elle eut le malheur d'être tuée du même coup de javeline qui ôta la vie à son époux ou son amant Zimri. Au reste, ces séductrices enchanterent plusieurs Israélites au point de les porter à se prosterner devant Baal-Peor: idolâtrie qui fut bientôt suivie du châtiment qu'elle méritoit (*a*).

CONTREFACTION in 8vo. Tom. III. pag. 15, 16.

(*p.* 1. *ce morceau y est intitulé.*)

HISTOIRE UNIVERSELLE.

Livre premier, *Chapitre premier*, *Section premiere*, *Histoire des Cananéens*,

..... Les *anneaux* (*) qui *forment la chaîne* de l'Histoire de ce peuple, sont tellemement *épars*, que nous ne pouvons guere que rapporter des traits isolés. Quand Moïse approcha pour la premiere fois, des limites de la Terre Promise, les Cananéens, des parties du sud-est s'unirent aux Amalekites; à qui nous pouvons naturellement supposer un extrême desir de se venger des Israélites (*b*). Ces peuples ayant appris que Moïse avoit envoyé des espions dans le pays, se placerent vers les frontieres, & les Israélites ayant voulu entrer dans leur territoire, contre l'ordre exprès de Dieu furent repoussés avec perte jusqu'à Hormah (*c*).

On ignore l'époque précise où Sihon, Roi des Amorrhéens, envahît les contrées des enfans de Moab & d'Ammon, & leur enleva ce qu'ils possédoient de l'autre côté du Jourdain & de la Mer Morte. Cette conquête a été célébrée par le plus ancien Poëme des Ecrivains profanes qui sont parvenus jusqu'à nous (*d*). [*Ne diroit on pas*, *qu'au lieu du poëme c'est son auteur que existe encore? Voilà un exemple de tournure.*]

CONTREFACTION Tom. III. p. 32.

SECTION II.

Histoire des Philistins.

Nous avons déja observé que ce peuple tiroit son origine en partie des Casluhim, & en partie des Caphtorim, descendans les uns & les autres de Mizraïm, fils de Cam, fils de Noé: telle est leur généalogie. Ce qui donne lieu de croire que l'Egypte avoit été leur premiere demeure. Nous n'avons rien à ajouter &c.

(*a*) Nomb. XXV. v. 15, 18. Joseph. Antiq. l. 4. c. 6, sup. p. 519. Josephe fait menti on d'une plaie qui servit de châtiment aux Israélites, & qui emporta quatorze mille. (Joseph ubi sup.)

(*b*) Deut. III. v. 5. (*c*) Deut. III. v. 9. (*d*) Nomb. XXI. v. 27.

(*) Note sur le texte de la Contrefaction ci dessus. *Une* chaine d'anneaux épars! *On croyoit que c'étoit une faute d'impression & qu'il falloit* Annales *pour* anneaux; *mais la chaine qu'ils forment, fait voir que c'est ici entr'autres un effort d'esprit faux à paroître plus sublime.*

dans ce projet, il n'y avoit pas de meilleur moyen que d'envoyer vers les *Israélites* les plus belles de leurs filles, aux attraits desquelles les ornemens prêtassent un nouveau secours, afin qu'elles pussent les séduire après les avoir charmés. (*a*) Ce conseil fut si fort goûté, que *Zur*, un de leurs Rois, ne se fit aucun scrupule d'envoyer avec les autres sa fille *Cozbi;* mais ce voyage devint funeste à cette Princesse, puisqu'elle eut le malheur d'être tuée du même coup de javeline qui ôta la vie à son Epoux ou son Amant *Zimri.* Au reste, ces séductrices enchantérent plusieurs *Israélites* au point de les porter à se prosterner devant *Baal-Péor:* Idolâtrie qui fut bientôt suivie du châtiment qu'elle méritoit (*b*) *. SECT. III. *Hist. des Madianites.*

EDITION *in Quarto*, Tom. I. p. 585. *Histoire des Peuples de Canaän. Livre I. Chap. IV.* SECT. VI. *Hist. des Cananéens.*

JUSQUES à présent nous avons été obligés de donner l'Histoire de ce Peuple par morceaux détachés, & nous devrons continuer de-même, car il n'y a point de connexion d'événemens à espérer ici. Quand *Moyse* approcha pour la premiere fois des bords du Pays de promission, les *Cananéens* furent joints par les *Amalékites* (*c*), que nous devons supposer avoir eu forte envie de se venger des *Israélites* (*d*). Ces Peuples, ayant appris que *Moyse* avoit envoyé des espions dans le Pays, se placérent vers les frontieres; & les *Israélites*, ayant voulu entrer dans leur Territoire contre l'ordre exprès de Dieu, furent repoussés, avec grande perte, jusqu'à *Hormah* (*e*).

On ne sait pas bien si ce fut avant ou après ceci, que *Sihon* Roi des *Amorrhéens* envahit les terres des enfans de *Moab* & d'*Ammon*, & leur ôta ce qu'ils possédoient au-delà du *Jourdain* & de la *Mer Morte* (*f*). Cette conquête a été célébrée par le plus ancien Poëme (*g*) qui nous soit parvenu des Ecrivains profanes.

EDITION *in Quarto*, Tom. I. p. 598.

Histoire Asiatique des Peuples de Canaän, Livre I. Chap. IV. SECT. VII. *Hist. des Cananéens.*

SECTION VII.

Histoire des Philistins.

NOus avons déja observé que ce Peuple tiroit son origine en partie des *Casluhim*, & en partie des *Caphtorim* (*h*), descendans les uns & les autres de *Mizraïm*, fils de *Cam*, fils de *Noé*. C'est-là leur Généalogie par, où il paroît que l'*Egypte* avoit été leur prémiere demeure. Nous n'avons rien à ajouter &c. *Leur Origine.*

(*a*) Page 519. (*b*) Nomb. XXV. 15-18. Joseph. Antiq. L. IV. c. 6. Supra, p 519. (*c*) Deut. III. 5. (*d*) Supr. p 569. (*e*) Deut. III. 5. (*f*) Supra p. 514. 523. (*g*) Nomb. XXI. 27. (*h*) Supra, p. 300.

* *Joséphe* fait mention d'une Playe, qui servit de châtiment aux *Israélites*, & qui en emporta quatorze mille. Joseph. ubi supra.

CONTREFACTION *in Octavo*, Tom. III. p. 78.

Nous terminerons ici l'Hiſtoire des Philiſtins, ſans parler d'un Rói de Gaza (*a*), ſur lequel on n'a que des notions incertaines. Pour ſavoir le ſort de ce peuple dans la ſuite des âges, il n'y a qu'à conſulter les menaces des Prophetes, & ſurtout de Sophonie, qui depeint leur deſtruction avec les couleurs les plus vives (*b*). „ Gaza ſera &c.

(*a*) Zach. IX. v. 5.
(*b*) Sophon. 4. II. 6. Joël III. Amos I. Jer. XLVII. Ezech. XXV. Zach. IX. v. 15.

EDITION *in Quarto*, Tom. I. p. 631.

SECT. VII. *Hiſt. des Philiſtins.*

Hiſtoire Aſiatique, des Peuples de Canaän. Livre I. Chap. IV.

Après ceci, il eſt fait mention d'un Roi de Gaza (*a*), touchant lequel nous n'avons rien à dire, non plus que touchant les Philiſtins en général. Pour ſavoir ce qu'ils devinrent à la fin, nous n'avons qu'à jetter les yeux ſur les menaces des Prophètes, & particuliérement de Sophonie, qui dépeint leur deſtruction avec les couleurs les plus vives & les plus naturelles. Gaza ſera &c. (*b*)

(*a*) Zach. IX. v. 5.
(*b*) Sophon. II. 4-6. Joël III. Amos I. Jer. XLVII. Ezech. XXV. Zach. IX. v. 15.

Nous craindrions d'ennuyer le Lecteur en continuant de donner de ces paralleles: ſi jamais il ſera permis de publier ceux qu'un ſavant Profeſſeur de Paris, ſans y avoir le moindre intérêt, a fait imprimer & que la protection de la Cabale a ſu moyen de faire ſupprimer en France, on en verra davantage.

La Carte des trois Couronnes du Nord, ou de Suede, de Dannemarc & de Norwege, ſera jointe à notre XLIII Volume, qui eſt ſous preſſe & qui contiendra la continuation de l'Hiſtoire de Suede, l'Hiſtoire de Dannemarc, & une partie de celle des Provinces Unies; après laquelle il ne nous reſtera que celles de l'Angleterre, de l'Amérique, une Concluſion & la Table des Matieres, pour finir un Ouvrage, auquel nous continuons de ſacrifier des ſoins, & des fraix immenſes, & dont en pirates & calomniateurs, on a la baſſeſſe de nous envier les honoraires.

TABLE
DES
CHAPITRES ET SECTIONS
DE CE QUARANTE-DEUXIEME.
VOLUME.

LIVRE VINGT-HUITIEME.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DU ROYAUME DE POLOGNE.

LIVRE VINGT-NEUVIEME.

HISTOIRE DU ROYAUME DE PRUSSE.

LIVRE TRENTIEME.

HISTOIRE DE L'EMPIRE DE RUSSIE.

LIVRE TRENTE-UNIEME.

HISTOIRE DU ROYAUME DE SUEDE.

AVIS AU RELIEUR.

La Carte de Prusse se place. Pag. 144
Les deux Cartes de Russie. 200

HISTOIRE

HISTOIRE MODERNE DE TOUS LES PEUPLES DU MONDE.

SUITE DU LIVRE VINGT-HUITIEME.

HISTOIRE DU ROYAUME DE POLOGNE.

SECTION IV. *Contenant l'Hiſtoire de Pologne, depuis la mort de* Wenceslas, *juſqu'à celle d'*Uladiſlas Jagellon, *ou depuis* 1300 *juſqu'à* 1445.

Sect. IV. Hiſt. de Pologne, 1300-1445.

1306.

Uladiſlas Lokétek.

LA mort de Wenceſlas rappella en Pologne Uladiſlas Lokétek; les ſeuls habitans de Poſnanie & de Kaliſch refuſerent de le reconnoître, ils ſe ſoumirent à Henri Duc de Glogaw, neveu de Prémiſlas. La Poméranie devint le principal objet des ſoins politiques d'Uladiſlas: l'infortune avoit changé ſon cœur; il donna à cette province des gouverneurs integres, un Code de ſages loix, & de grands exemples. Pierre Swiancza, Chancelier de Poméranie, s'indigna de voir ce code accepté par des peuples, qui auparavant n'en connoiſſoient d'autres que ſa volonté: il crut qu'en détachant la Poméranie de la Pologne, il reprendroit ſon empire, & voulut la livrer aux Marquis de Brandebourg: la conſpiration fut découverte, & Pierre Swiancza ne perdit que la liberté, quoique la nation vouloit qu'il perdît la vie. L'imprudente clémence d'Uladiſlas briſant ſes fers, ne fit que l'enhardir au crime; il conſpira de nouveau: les circonſtances ſervoient bien ſa perfidie; on abattoit les anciennes fortifications des principales villes, pour en faire de nouvelles. Ce fut au moment qu'elles furent démantelées, qu'il appella les Marquis de Brandebourg: ils s'annoncerent par des incendies; la terreur & la nudité des villes démantelées leur livrerent la province. Dantzic ſeul oſa leur réſiſter (1). Boguſs y commandoit, c'étoit un Gouverneur intrépide, vigilant, fidele, auſſi ſçavant dans l'art de défendre les places qu'on pouvoit l'être alors: mais la

Conſpiration du Chancelier de Poméranie.

1307.

Siege de Dantzic.

(1) *Dlugoſſ. Cromer.*

SECT. IV. *Hist.* de Pologne, 1300-1445.

ville étoit peuplée d'Allemands, qui s'entendoient avec les Brandebourgeois; il falloit combattre à la fois & ces perfides & les assiégeans: dans cette affreuse situation, Boguss laisse à de fideles officiers la conduite de sa garnison, traverse le camp ennemi sans être apperçu, se rend près d'Uladislas, lui peint l'état déplorable de la ville, la garnison affoiblie, les munitions épuisées, les habitans toujours prêts à se soulever. Il faut un prompt secours: les Chevaliers Teutoniques, toujours armés, peuvent seuls le donner: ils y consentirent; mais ils exigerent qu'on les laissât un an entier dans la place, pour la garantir, disoient-ils, de toute insulte. Dans un péril si pressant, Uladislas n'eut pas le temps de consulter la défiance, que devoient lui inspirer l'égoïsme & l'ambition de cet Ordre. En effet, les Chevaliers se firent jour à travers les ennemis, entrerent dans la place, en sortirent pour porter l'allarme & la mort dans le camp des assiégeans, & les forcerent à faire une honteuse retraite. Mais bientôt on vit accourir de nouvelles compagnies Teutoniques; leur nombre grossissoit chaque jour; le danger d'un second siege étoit le prétexte de leur affluence. Boguss qui les avoit appellés, fut traîné par eux en prison; il n'en sortit qu'en promettant de leur livrer la ville, si Uladislas y consentoit. Du reste, ils exigeoient des sommes énormes pour les frais de la guerre, & ce n'étoit, qu'après la liquidation de cette dette, qu'ils devoient rendre la place au Roi de Pologne.

Ambition de l'Ordre Teutonique.

1309. Uladislas eut une entrevue avec le Grand Maître; lui rappella que la Pologne avoit donné un asyle aux Chevaliers, lorsque l'Europe entiere les rejettoit, lui reprocha leurs usurpations, dévoila leur ambitieuse politique, & finit par demander la restitution de Dantzic: le Grand Maître essaya de justifier la conduite des Chevaliers; il promit de rendre Dantzic, lorsque le Roi auroit payé les frais de la défense de cette place; mais il exigeoit une somme qu'Uladislas ne pouvoit acquiter: ce Prince alloit prendre les armes pour se faire justice; mais une révolte préparée par l'Ordre Teutonique tourna

1310. ses forces vers la Grande Pologne. Tandis qu'il marchoit de ce côté, Charles de Trêves, nouveau Grand Maître, entra en Poméranie, s'avança jusqu'à Dirschaw: pendant qu'il conféroit avec les Gouverneurs, il fit attaquer la place, la prit, & la livra aux flammes. Les deux Gouverneurs se jetterent dans Schuetza. Charles les y suivit: il fit élever deux gibets, les menaça de les y pendre, & après eux, toute leur garnison, s'ils ne lui ouvroient les portes: pendant le siege (1) le Commandeur de Gniew, sortoit le matin du camp, emportant avec lui une provision de cordes, & juroit de ne pas manger, avant d'avoir pendu un pareil nombre de paysans Poméraniens. On sçait combien cet Ordre étoit fidele à ses sermens, surtout à ceux qu'il n'étoit pas juste de remplir. Témoins de ces cruautés, les assiégés résolurent de périr, plutôt que de se rendre. Cependant un Officier de la garnison, corrompu par l'or du Grand Maître, endommagea tous les instrumens de défense, & passa dans le camp des assiégeans: aussitôt on approcha & ces béliers qui ébranloient les murailles, & ces tours mobiles, d'où la mort s'élançoit sur les remparts; les habitans n'avoient plus d'autres armes, que leurs fleches, & des feux; ils les lancerent avec tant d'a-

L'Ordre Teutonique s'empare de toute la Poméranie.

(1) *Neugebauer, Hist. Pol.*

dresse, que le Grand Maître fut contraint de leur accorder une treve d'un mois; ils députerent vers Uladislas pour implorer son assistance; mais, occupé lui-même dans la Grande Pologne, il ne put les secourir: il fallut capituler, & heureusement le traité ne fut point violé par l'Ordre Teutonique, qui demeura maître de toute la Poméranie.

Cependant le Duc de Glogaw, maître de Posnanie, de Kalisch & de presque toute la Grande Pologne, s'étoit rendu odieux à ses sujets: il ignoroit qu'une domination nouvelle ne peut se maintenir que par la modération & la justice: attaqué tout à la fois & par ses vassaux révoltés, & par le Duc de Silésie; il n'eut ni assez de génie pour réparer son malheur, ni assez de courage pour le supporter. Il mourut de honte & de douleur; ses fils furent exclus de sa succession; & les peuples des deux Palatinats coururent au devant du joug d'Uladislas. 1311.

Propositions absurdes du Grand Maître au Roi.

L'Ordre Teutonique trembla (1) au bruit de cette révolution: le Grand Maître demanda au Roi une entrevue, & l'obtint; il parut, on l'écouta: selon lui l'Ordre n'avoit agi que pour les intérêts du Ciel; s'il étendoit sa puissance, c'étoit uniquement pour en prêter l'appui à la Religion encore chancelante; il brûloit, pilloit, égorgeoit, pour gagner des ames à Dieu: les freres ne vouloient pas restituer une Province, que Dieu leur avoit donnée; c'eut été l'offenser. Mais ils offroient de la payer, quoiqu'elle leur appartînt bien légitimément, & d'y faire bâtir un couvent, où des moines bien gagés prieroient Dieu pour la prospérité de la Pologne. Malgré la barbarie de ce siecle ignorant, toute la cour fut révoltée de ces propositions: le Roi ne répondit rien: mais son silence étoit terrible; & ses regards courroucés annonçoient les mouvemens dont il étoit agité.

Reproches faits à l'Ordre Teutonique.

Jean Marquis de Brandebourg étoit encore maître d'une partie de la Poméranie qu'il avoit usurpée: les Chevaliers l'acheterent sans scrupule, comme du légitime possesseur. Dans l'acte de cette vente, les Chevaliers sont peints, comme des Saints qui sacrifioient à la gloire de l'Evangile, leur repos, leur vie, & leurs biens, & qui n'aspiroient qu'à la couronne du martyre: ils obtinrent de l'Empereur des lettres patentes qui confirmoient cette usurpation, comme si ce Monarque avoit eu quelque autorité en Pologne: ainsi cet Ordre ambitieux intéressoit les Puissances voisines à la garantie de ses invasions. Cependant leur imprudente avidité avoit dépouillé les Evêques & les Chanoines de leurs bénéfices & de leurs fiefs: on voyoit dans les Eglises, ces Lévites d'une espece nouvelle, la cuirasse sur la poitrine, porter sur l'autel leurs mains fumantes de carnage: ces défenseurs de la foi excitoient les Payens à faire la guerre aux Chrétiens, pour partager avec eux la dépouille des vaincus; on les avoit vus persécuter les apôtres de l'Evangile, & réduire en cendres une ville toute entiere, qui vouloit embrasser cette croyance: tels sont du moins les reproches que leur fit le Pape Clément V par la bouche de ses Légats. Ils mépriserent ses menaces & ses foudres, se rendirent maîtres de tous les chemins, & firent main basse sur tous ceux qui alloient porter leurs plaintes aux pieds du Pontife. Dix mille habitans de Dantzic furent égorgés, sous un léger prétexte de révolte; enfin, dans toute la

(1) *Dlugoss. Cromer.*

SECT. IV. *Hist.* de Pologne, 1300-1445.

Poméranie, ces tyrans ne laisserent qu'autant d'hommes, qu'il leur en falloit pour cultiver les terres, qu'ils avoient usurpées.

Uladislas faisoit des préparatifs; & les Chevaliers n'ignoroient pas que c'étoit sur eux qu'il avoit le bras levé: pour prévenir ses coups, ils souleverent
1312. la Pologne; les rebelles appellerent à leur secours Boleslas Duc d'Oppelen; ils lui offrirent la Couronne; il fut reçu dans Cracovie; mais Uladislas parut, & son lâche concurrent s'enfuit; plusieurs de ses partisans payerent de leur tête, leur attachement pour un Prince, incapable même d'en connoître le prix. Uladislas délivré des inquiétudes momentanées, que lui avoit donné ce foible ennemi, auroit marché aussitôt contre l'Ordre Teutonique; mais une famine affreuse qui désoloit tout le Nord, forçoit les habitans de chaque contrée à y demeurer, dans la crainte de trouver ailleurs plus de besoins encore, & moins de secours. Il fut impossible de rassembler une armée. La vacance du Saint Siege laissa reposer les foudres de l'Eglise; les Chevaliers jouirent tranquillement de leurs usurpations, & en commirent chaque jour de nouvelles. Jean XXII fut élu: l'Ordre Teutonique, qui pressentoit les négociations d'Uladislas, accabla la Poméranie d'impôts; il y trouvoit un double avantage, celui d'épuiser une Province prête à se soulever, & celui d'acheter des suffrages dans le Sacré College: en même temps ils invitoient
1318. le Roi de Bohême à envahir la Pologne. Uladislas, qui n'avoit point encore osé se faire couronner, demandoit au Pape qu'il lui fût permis de prendre le titre de Roi: le Pontife n'osoit ni l'accorder ni le refuser, de peur de mécontenter quelques Puissances: mais Uladislas vit bien que le Saint Siege étoit disposé à tolérer cette innovation; il prit ce titre auguste & se fit sacrer à Cracovie, au milieu d'un peuple languissant, qui alloit dans les tombeaux & jusques sous les gibets chercher une nourriture exécrable, qui voyoit chaque jour ses maux s'aggraver, la peste succéder à la famine, ou plutôt regner avec elle, mais qui sembla se ranimer un moment pour crier, „Vi„ve Uladislas!"

Odieuse politique des Chevaliers.

Uladislas prend le titre de Roi.

Trois Commissaires Apostoliques assemblés à Brzéscie, citoient les Chevaliers Teutoniques à leur tribunal. Il étoit singulier de voir une armée décrétée de prise de corps par trois prêtres, en vertu du pouvoir qu'un autre prêtre leur avoit donné. Les Chevaliers protesterent d'avance contre tous les arrêts qui émaneroient de ce tribunal. Enfin on vit paroître au jour la sentence attendue si longtemps; elle condamnoit l'Ordre Teutonique à restituer la Poméranie à Uladislas, & à lui payer, pour indemnité, quinze mille marcs en gros de Bohême, & trois mille marcs en monnoie de Pologne: elle les déclaroit excommuniés jusqu'à ce qu'ils eussent rempli ces conditions, & lançoit un interdit général sur tous les lieux de leur dépendance. Ainsi le malheureux serf, qui, bien loin d'avoir part à leur usurpation, s'étoit vu dépouillé par eux & de ses biens & de sa liberté, se trouvoit enveloppé dans le châtiment de ses tyrans, & dévoué, comme eux, aux flammes éternelles.
1325. Les Chevaliers braverent ces foudres; si le Pape tonnoit contre eux, ils avoient des alliés qui les secondoient par d'utiles diversions. Jean, Roi de Bohême, par les intelligences qu'il s'étoit ménagé en Silésie, venoit d'engager les Princes qui y regnoient, à lui rendre hommage. Tandis que le Roi de Bohême arrachoit à Uladislas cette riche Province, le Marquis de Bran-

Les Commissaires Apostoliques condamnent l'Ordre Teutonique à restituer la Poméranie.

debourg étoit prêt à fondre sur la Pologne, à l'instant où le Roi dirigeroit sa marche vers la Poméranie. Uladislas crut qu'il falloit épuiser les forces de leurs alliés, avant de les attaquer eux-mêmes. Il entra dans la Marche Brandebourgeoise, à la tête d'une armée plus propre au pillage qu'au combat; tout fut ravagé & réduit en cendres. Uladislas se crut alors en état d'entrer en Poméranie: il y pénétra avec ses Lithuaniens, soldats plus disciplinés, moins brigands, que les Russes & les Valaques qui l'avoient suivi dans sa premiere expédition. Son fils avoit épousé la fille de Gédimin, Duc de Lithuanie, l'un des plus grands Capitaines de son temps. Charles Robert, ou Charobert, son gendre, Roi de Hongrie, lui envoya aussi quelques troupes; mais cette armée n'entendoit point la guerre des sieges; les Chevaliers se renfermerent dans leurs forts, & du haut de leurs remparts virent avec des yeux tranquilles, brûler leurs villages, égorger leurs serfs, enlever leurs troupeaux. Uladislas fut chassé par la famine qui étoit son ouvrage: il avoit ravagé la Poméranie; mais il ne l'avoit point conquise; il avoit fait massacrer une multitude d'innocens, & croyoit avoir puni les coupables.

Hist. de Pologne, 1300-1415.

1328.

Expédition d'Uladislas en Poméranie.

Les suites de sa vengeance lui furent plus funestes qu'aux Chevaliers. Ceux-ci, de concert avec Jean Roi de Bohême, firent une double irruption en Pologne. Le Duché de Mazovie se soumit aux Bohémiens; Dobrzin se rendit aux Chevaliers; ils saccagerent Uladislaw. Leur dessein étoit de placer Jean sur le trône de Pologne. La révolution étoit à peine commencée; ils la croyoient consommée, & craignant que le nouveau Roi ne leur enlevât la Poméranie, ils l'acheterent de ce Prince, comme ils l'avoient achetée des Marquis de Brandebourg, aimant mieux prodiguer leurs richesses à des usurpateurs que de rendre hommage à leur vrai maître. Jean leur vendit de même Dobrzin. Ils poursuivirent le cours de leurs exploits ou plutôt de leurs crimes, on ne voyoit partout que cendres & carnage; leur sacrilege fureur souilla les églises, renversa les autels. Uladislas suivit leur exemple, & fit de la Prusse le théâtre des mêmes desordres; il rentra ensuite dans la Poméranie. Les Chevaliers fuyoient devant lui; ils ne sçavoient point combattre en rase campagne; Uladislas ne pouvoit entreprendre des sieges: les ravages que ses troupes commirent, forcerent enfin les Chevaliers à demander une trêve. Elle fut acceptée: on convint de prendre pour arbitres Jean & Charles Robert; & les médiateurs devoient se réunir contre celui des deux partis qui refuseroit de se soumettre à leur jugement. 1330.

Les Chevaliers Teutoniques pénetrent en Pologne.

Mais une révolution tragique, dont la cour de Hongrie fut le théâtre, une guerre étrangere à soutenir, de grandes pertes à réparer, forcerent Charles Robert à renoncer à cette négociation, & le congrès n'eut point lieu: cependant Uladislas sentoit s'éteindre ce feu martial qui l'avoit animé: ses forces ne secondoient plus son courage; mais il se voyoit revivre dans un fils digne de lui, qui brûloit de venger les outrages que son pere avoit reçus de l'Ordre Teutonique: il sçavoit déja combattre; Uladislas voulut lui apprendre à regner, & lui confia le gouvernement de la Grande Pologne. Le Palatin Samoluty, qui jusqu'alors avoit donné des loix à cette Province; animé par la vengeance, n'en sortit que pour y rammener les Chevaliers Teutoniques. (1) 1331.

Uladislas établit Casimir son fils Souverain de la Grande Pologne.

(1) Un historien raconte de bonne foi, qu'avant que les Chevaliers partissent pour cet-

Sect. IV. Hist. de Pologne. 1300-1445.

Nouveaux ravages des Chevaliers en Pologne.

Il les conduisit par des chemins si sûrs & si cachés, que Slupeza étoit déjà en cendres, avant que le jeune Casimir eût avis de leur arrivée; il eut à peine le temps de s'évader de Pysdry: leurs succès enflerent leur orgueil; ils méditerent la conquête de la Pologne entiere, firent des levées en Allemagne, en Livonie, & le Grand Maître Ludolphe de Brunswic se vit à la tête d'une armée formidable; les Palatinats de Kalisch & de Siradie furent subjugués presque en courant. Uladislas, malgré le poids des années, se traîna encore à la rencontre de ces conquérans; mais son armée étoit trop foible pour tenter une bataille: il chercha à ruiner l'ennemi en détail. Cependant Samoluty, témoin des orages qu'il avoit attirés sur sa patrie, étoit déchiré de remords. Chaque fois qu'il voyoit égorger un Polonois, brûler une bourgade, amener une famille en esclavage; il se disoit; c'est moi qui ai commis tous ces crimes, c'est moi qui ai frayé le chemin de la Pologne à ces monstres avides de sang, qui, après avoir versé celui de mes compatriotes, s'abreuveront peut-être du mien. Au milieu de ces tristes réflexions, un émissaire d'Uladislas vint lui offrir sa grace & l'amitié du Monarque, s'il vouloit seulement renoncer au parti qu'il avoit embrassé: il fit plus, il le trahit; il donna au Roi un plan d'attaque, d'après la connoissance qu'il avoit de la position de l'armée Teutonique: elle étoit campée à Plowcze près de Radzieiow. Uladislas, à la faveur d'un brouillard épais, & d'une nuit obscure, s'approcha des retranchemens: tout y reposoit dans une profonde sécurité. „ Mes compagnons", dit Uladislas à ses soldats, „ les voilà ces hôtes perfides à qui notre pitié avoit „ donné un asyle; les voilà ces ingrats qui se sont fait contre nous des armes „ de nos bienfaits; les voilà ces sacrileges, qui se disent les défenseurs de la „ Religion, & qui vont porter jusqu'aux pieds des Autels le meurtre, le „ viol, le larcin, tous les crimes & tous les vices: tout dort dans leur camp; „ vous entendez seulement quelques cris plaintifs & douloureux; qui les „ pousse ces gémissemens? ce sont vos femmes, vos freres, vos enfans, que „ ces barbares ont réduit au plus affreux esclavage. Ah! si vous étiez vous-„ mêmes enchaînés dans ce camp, pensez-vous qu'ils ne franchiroient pas „ ces retranchemens pour vous secourir? Allons; osons pour eux ce qu'ils „ oseroient pour nous: pour moi, si je puis briser leurs chaînes, je m'estime „ heureux de mourir, en les délivrant." Il donne aussitôt le signal de l'attaque: le hennissement des chevaux avoit déjà réveillé quelques Teutoniques; ils couroient aux armes, mais sans ordre; ils furent bientôt renversés; cependant les Généraux rassemblent leurs soldats, les rassurent, distribuent les postes, & se présentent à l'ennemi: le combat fut sanglant, opiniâtre. Uladislas commençoit à douter du succès; il cherchoit des yeux, il appelloit Samoluty; ce Général ne paroissoit point. Uladislas se crut trahi; il se trompoit: Samoluty s'étoit formé un corps de paysans que les Chevaliers avoient arrachés de la charrue, pour les entraîner aux combats: il les avoit engagés à tourner leurs armes contre leurs tyrans; en effet ils se jetterent tout à coup

Harangue d'Uladislas à son armée.

te expédition, une sentinelle vit pendant la nuit une multitude de guerriers qui combattoient dans les airs; & une Croix lumineuse qui remplissoit toute l'athmosphere; qu'ensuite un tourbillon enveloppa & la Croix & l'armée aérienne & déroba tout à ses yeux. Les Aurores Boréales sont l'origine de toutes ces visions, du peuple crédule, répétées par de crédules historiens. *Supplem. ad Dusburg. hist. Prus.*

sur les Teutoniques, qui se trouvant assaillis à la fois, & par ces transfuges, & par les Polonois, furent impitoyablement massacrés. On prétend qu'on en trouva vingt mille étendus sur le champ de bataille, & que la perte des Polonois n'excéda pas cinq cents hommes. La manœuvre de Samoluty peut rendre croyable cette prodigieuse différence. Le vieil Uladislas, qui voyoit le déclin de ses jours illustré par une victoire, poursuivoit les débris épars de l'armée Teutonique, & juroit de voir, avant de mourir, expirer sous les coups des Polonois, le dernier des Chevaliers; mais il apprit que le Roi de Boheme (1) étoit entré dans la Grande Pologne, & qu'il étoit déja sous les murs de Posnanie. Uladislas abandonna sa proie, & courut au secours de cette ville. Jean n'avoit voulu que donner aux Chevaliers le temps de respirer; il n'attendit pas l'armée Polonoise, & rentra dans ses Etats. Cependant les Chevaliers avoient acheté des troupes, de ces petits tyrans dont l'Allemagne étoit peuplée, qui vendoient le sang de leurs sujets, à qui vouloit le payer; ils rentrerent en Pologne; Uladislas se jetta sur la Poméranie, & les força à demander une suspension d'armes: il en profita pour porter le fer & la flamme en Silésie, & réunit le château de Kosten à la Couronne de Pologne.

Victoire signalée remportée par les Polonois.

Le Roi de Boheme fait une diversion en faveur des Chevaliers.

1332.

Le Roi mourut peu de temps après, en conseillant à son fils Casimir, de faire aux Chevaliers (2) une guerre éternelle, & de périr ou de les détruire. Uladislas fut cruel dans la guerre, & porta au delà de ses bornes l'affreux droit de représailles; mais il étoit dans la paix, doux, affable, ennemi des vices, tolérant les foiblesses des autres, ne punissant que les crimes, & les pardonnant même, lorsque l'outrage ne s'adressoit qu'à lui. A la sanglante journée, où il triompha de l'Ordre Teutonique, il avoit défendu à Casimir son fils de combattre. „ Je n'ai que peu de jours à vivre, lui dit-il, & je „ puis les sacrifier à ma gloire: ce n'est pas un grand larcin que je fais à la „ patrie; mais vous qui êtes jeune, vous devez vous conserver pour la venger, la défendre, & la rendre heureuse. " Casimir, en montant sur le trône, promena ses regards sur ses Provinces: il vit l'Etat indigent, comme le particulier, les terres incultes, les villes dépeuplées, les chemins & les bois infectés de voleurs, les loix oubliées, partout la misere & le vice: il sentit bien qu'il ne falloit pas songer à faire la guerre, que la Pologne ne pouvoit renaître qu'au sein de la paix, & qu'il falloit l'acheter, à quelque prix que ce fût. Il prolongea d'abord la trêve, que son pere avoit conclue avec l'Ordre Teutonique: les Polonois murmurerent; ils rappellerent au Roi, les conseils qu'Uladislas lui avoit donnés, avant d'expirer. Sans calculer les forces de l'Etat, ou plutôt sa foiblesse, ils vouloient courir sus aux Teutoniques: ils auroient murmuré bien davantage, si, cédant à leurs desirs, Casimir eût exigé d'eux les subsides nécessaires à la guerre qu'ils vouloient entreprendre. Le Roi fut sourd à cet aveugle instinct de gloire & de vengeance qui les animoit, il ne s'occupa qu'à leur donner des loix, à réprimer les brigandages, à encourager l'agriculture, à relever les tribunaux renversés. Cependant il négocioit en Hongrie avec l'Ordre Teutonique: la paix fut enfin conclue par la médiation de Charles Robert: les Chevaliers restitue-

1333.

Mort d'Uladislas.

Casimir III, surnommé le Grand.

(1) *Pastor ab. Hirtemberg. Flor. Polon. Lib. II.* (2) *Guagnin. Rer. Polon.*

rent le Palatinat de Cujavie & le district de Dobrzin. Casimir leur céda la Poméranie, sous le titre d'*Aumône perpétuelle.* Jamais, certes la charité Chrétienne n'avoit fait un don plus magnifique : mais cette aumône étoit demandée les armes à la main par les humbles *freres* Teutoniques, & il eut été dangereux de la refuser. La Nation fut indignée de ce traité ignominieux, mais nécessaire. Si le fruit de tant de combats étoit céder lâchement l'objet de la guerre, pourquoi avoit-on prodigué leur sang dans ces expéditions meurtrieres? Pouvoit-on espérer même que les Chevaliers se renfermeroient dans les limites qui leur étoient marquées? L'ambition de cet Ordre n'étoit-elle pas connue ? pouvoit-on, avec eux, se reposer sur la foi des traités? Leur céder une Province, c'étoit leur donner des armes pour en conquérir d'autres. Casimir entendit ces discours, & ratifia le traité: mais lorsqu'il voulut se mettre en possession de Cujavie, les Chevaliers s'y opposerent; ils exigerent que la paix fut ratifiée par tous les Grands de l'Etat; sans leur aveu, disoient-ils, le traité étoit nul, & ils pouvoient être les victimes de leur bonne foi. Il fallut dévorer cet outrage: la politique des Chevaliers caressoit l'orgueil des Grands, & mettoit des bornes à l'autorité du Roi. Ils espéroient que cette concurrence feroit naître un jour des factions, dont ils sçauroient profiter. Casimir convoqua une Diete générale ; mais la nation ne voulut point souscrire à sa honte ; le traité fut rejetté d'une voix unanime, & l'on résolut d'implorer l'autorité du Pape. On en avoit déja éprouvé l'insuffisance: le Pape nomma des Commissaires; ceux-ci, sans égard au traité, condamnerent les Chevaliers à restituer la Poméranie, le Palatinat de Culm, le territoire de Michalow, la Cujavie, le district de Brzécie, & celui de Dobrzin, à rétablir les Eglises & les Monasteres qu'ils avoient détruits, enfin à payer à Casimir une somme considérable. A cette sentence les Chevaliers opposerent un rescrit de l'Empereur Louis de Baviere, par lequel il leur défendoit de céder aucun des Domaines, dont l'Ordre étoit en possession; ils furent excommuniés, mais ils étoient accoutumés à braver les foudres de l'Eglise, comme à renverser ses Autels. Ils jouirent en paix de leur usurpation, tandis que Casimir, en désignant Louis, fils de Charles Robert, Roi de Hongrie, pour son successeur, leur préparoit dans l'avenir de nouveaux embarras. Ce choix essuya d'abord de grands obstacles; mais, comme dans toute la Pologne il ne se trouvoit pas un Prince assez puissant pour abattre l'Ordre Teutonique, l'espoir de réunir un jour contre lui toutes les forces des Hongrois, applanit les difficultés & fit reconnoître Louis, *au cas que Casimir ne laissât point d'enfans mâles.*

Casimir conclut un traité de paix avec l'Ordre Teutonique.

1335.

1337.

La Diete refuse de ratifier le traité.

1339.

Louis de Hongrie est désigné pour succéder à Casimir.

1340.

La tige Masculine des Ducs de Russie venoit de s'éteindre dans Boleslas, empoisonné par ses sujets fatigués de sa tyrannie: les Ducs de Pologne avoient regné autrefois sur une partie de ce vaste Empire. Casimir résolut de faire revivre, à main armée, ces droits oubliés, mais non pas anéantis: il investit Léopold; les habitans n'exigerent que la conservation du rite Grec; & ils se rendirent; il soumit la Volhinie avec la même facilité, & revint, emportant avec lui les trésors des Ducs de Russie: la guerre n'étoit alors qu'un brigandage; & la gloire des vainqueurs étoit proportionnée à la somme de leurs larcins: la Russie vit bientôt reparoître Casimir; il conquit les Duchés de Pzémisl, de Halits, les districts de Sanock, de Lubaczow & de Tréboula;

Casimir s'empare d'une partie de la Russie.

conquêtes

conquêtes moins avantageuses à la Pologne, que ne l'eut été la destruction de l'Ordre Teutonique. Il donna des Palatins & des Castellans à toutes ces contrées, qu'il annexa à la Pologne. La Reine venoit de descendre au tombeau. Le volage Casimir mit peu de distance entre le deuil & un nouveau mariage, il épousa Hedwige, fille du Landgrave de Hesse, qui avoit le double malheur d'être jalouse, & de ne sçavoir plaire; il la relégua à Zarnowiec (1). Dès cet instant le cœur de Casimir fut ouvert à toutes les passions. Sans délicatesse dans le choix de ses maîtresses, sans constance dans ses goûts, il fit de sa cour un sérail, où chaque courtisanne briguoit, obtenoit, & perdoit en un jour le cœur de son Souverain: une Juive, nommée Esther, fut celle qui le captiva plus longtemps. Ce fut elle qui obtint du nouvel Assuérus, les privileges, dont les Juifs jouissent encore en Pologne: la débauche avoit flétri le courage de ce Prince, & affoibli son génie. On ne reconnoissoit plus en lui ni le législateur ni le conquérant: la nation commençoit à révoquer le titre de grand qu'elle lui avoit trop tôt déféré; elle le plaça parmi les Rois les plus pusillanimes, lorsqu'elle le vit conclure avec l'Ordre Teutonique un traité plus desavantageux encore que le premier. Il cédoit aux Chevaliers la Province de Culm, le District de Michalow, & le Duché de Poméranie, s'engageant à ne plus prendre ni le titre, ni les armes de ce Duché; pour prix de ces grands sacrifices, l'Ordre ne lui restituoit que la Cujavie, & Dobrzin. Casimir foible avec ses ennemis, montra la plus grande fermeté envers ses sujets: à force d'intrigues, de promesses, de menaces, il força la Diete à ratifier ce traité qui faisoit horreur à tous les Polonois. Des Palatins, des Généraux, des Magistrats y souscrivirent: des Evêques seuls eurent le courage de protester contre cet acte, qui couvroit la nation d'opprobre. Il falloit que ces Chevaliers eussent de profondes ressources dans leur politique, pour ne pas succomber, ayant à la fois les forces de la Pologne & l'Eglise à combattre, dans un siecle, où l'Eglise seule suffisoit pour écraser une Puissance. Casimir se vengea sur la Silésie, de la perte de tant d'Etats, dont il s'étoit dépouillé lui-même: il y commit des ravages; il y fit des conquêtes: mais il ne garda que Frauenstadt, qui demeura annexé à la Couronne de Pologne: il céda le reste du Duché, comme on cede un objet, dont on est dégoûté. D'un autre côté, les Russes fatigués du joug Polonois voulurent changer de chaînes; ils appellerent dans leur patrie le Kan de Crimée. Il accourut à la tête de ses Tartares: mais il trouva Casimir sur les bords de la Vistule, n'osa le combattre, & se retira. Le Roi de Bohême reparut encore en Pologne, & pénétra jusqu'à Cracovie; mais on affama son armée; il rentra dans ses Etats, & alla depuis chercher dans les champs de Crecy une mort glorieuse, mais inutile à la Bohême, & même à la France. (2) Délivré de tous ces ennemis, Casimir reprit les fonctions de Législateur, celles qui avoient occupé les premiers momens de son regne, & les plus dignes d'un Grand Roi; il consulta les Sages de la Nation, & les admit à l'honneur de partager ses travaux politiques: il abolit l'usage du serment, par lequel on prouvoit tout, ou plutôt, par lequel on ne prouvoit

Hist. de Pologne, 1300-1445.

1341.

Il accorde de grands privileges aux Juifs.

1343.

Il conclut un nouveau traité avec l'Ordre Teutonique.

Irruption des Bohémiens.

(1) *Neugebauer. Herb. de Fulstin. Dlugloss. Cromer.* (2) *Voyez notre Hist. de Bohême, Tom. 41. p. 120.*

1347. *Casimir regle l'intérieur de ses Etats.*

rien. (1). Ce n'étoit pas encore la plus odieuse des coutumes qui regnoient en Pologne. L'esclavage des paysans étoit aussi rigoureux, aussi contraire aux loix de la nature, que celui de nos negres l'est aujourd'hui: un Seigneur mettoit son serf en gage entre les mains de ses créanciers, comme on y met un meuble; il pouvoit impunément déshonorer la femme ou la fille de ce malheureux, qui, loin d'avoir le droit de se plaindre ou de se venger, n'avoit pas même celui de s'enfuir. Casimir ordonna que la fuite seroit libre à tout paysan vexé par son seigneur, & qu'il ne pourroit être mis en gage: lorsque ces misérables victimes du despotisme, venoient implorer sa justice contre leurs tyrans: „ eh! mes amis, leur disoit-il, n'avez-vous donc ni pierres, ni bâtons „ pour vous défendre?" Ses volontés furent respectées, tant qu'il vécut; mais les chaines des paysans s'aggraverent après sa mort, & dans une République, où l'on ne parle que *liberté*, les trois quarts de la nation sont esclaves des grands. Casimir voulut aussi créer des arts; mais la raison n'étoit pas encore même à son crépuscule: l'ignorance étoit en honneur; une gloire aisée à acquérir. La science de la guerre étoit la seule que l'on étudiât; & cette science se bornoit au pillage: les Seigneurs, tout orgueilleux qu'ils étoient, ignoroient jusqu'à l'histoire de leur famille: la lecture étoit un plaisir honteux, qu'on n'osoit avouer: les palais n'étoient que des forteresses menaçantes, ou plutôt des prisons, digne séjour de ceux qui les habitoient. Casimir fonda des Universités, éleva quelques édifices gothiques, bâtit des Eglises, & crut etre un Auguste: il laissa cependant d'utiles monumens de sa bienfaisance, en fondant des Hôpitaux, dans un temps où l'indigence n'avoit point d'asyle. Il fit peu; mais il indiqua ce qu'on devoit faire; & c'étoit beaucoup pour son siecle: il trouva de grands obstacles dans l'humeur indocile des grands; il sçut en triompher: dans des temps plus heureux, il eut fait de plus grandes choses; mais si l'on considere les difficultés qu'il a eues à vaincre, pour dégrossir le bloc informe qui étoit entre ses mains, on ne peut condamner la vénération que la Pologne a conservée pour sa mémoire.

1349.

Tandis que Louis devenu Roi de Hongrie par la mort de son pere vengeoit en Italie la mort d'André son frere, chassoit de Naples la perfide Jeanne, & conquéroit ce Royaume, (2) la noblesse Polonoise qu'ennuyoient les soins pacifiques & uniformes de Casimir, se plut à exalter devant lui les exploits de son successeur: ainsi elle alluma dans son cœur la jalousie & l'amour de la gloire. Il voulut apprendre aux grands que, si son bras reposoit, il n'avoit point perdu sa force: il assembla une armée, & sans autre motif enleva aux Lithuaniens tout ce qu'ils possédoient en Russie. Il revint chargé de dépouilles, suivi d'une multitude d'esclaves, & se fit décerner dans Cracovie les honneurs du triomphe; mais il sembla dédaigner une nation, qui ne faisoit cas que de la gloire des armes, & n'attachoit aucun prix aux talens politiques; il ne s'occupa plus ni de Loix, ni de Police; la table & les femmes partagerent ses momens. Un prêtre nommé Martin Baricska, osa lui reprocher ses désordres; il le fit jetter dans la Vistule. (3) Peu de temps après la

Conquêtes de Casimir en Russie, ses debauches en Pologne.

(1) *Voyez ci-dessus. p. 2.* (2) *Voyez notre Hist. de Naples Tom. 37. p. 175. & Tom. 41. p. (16). celle de Hongrie.* (3) *Cromer. Herb. de Fulstin. Stan. Sarnic. Chron. Archid. Gnesn.*

peste désola la Pologne; elle avoit déja parcouru toute l'Europe. Les prêtres ne manquerent pas de persuader au peuple, que Dieu ne faisoit périr une multitude d'innocentes victimes de ce fléau, que pour venger la mort de Martin Baricska, & châtier Casimir. A la faveur du découragement des Polonois, & du mépris qu'ils avoient conçu pour leur Souverain, les Lithuaniens reprirent ce qu'ils avoient perdu en Russie, & pénétrerent jusqu'au centre de la Pologne. Ils avoient déja ravagé plusieurs Palatinats, & ils étoient rentrés en Russie, lorsque Casimir vit sa honte, sa foiblesse, & les plaies profondes que sa négligence avoit faites au corps de l'Etat: il sortit enfin de ce sommeil léthargique, s'arracha des bras de ses maîtresses, & courut à la gloire. Quelques troupes Hongroises vinrent grossir son armée; elles avoient porté les armes dans la glorieuse expédition de Naples: leur exemple ranima le courage des Polonois; l'armée pénétra en Russie; elle rencontra celle des Lithuaniens, & la mit en fuite: leur Duc fut fait prisonnier; mais il brisa ses fers, rassembla les débris de son armée, & reprit la Volhinie, que les Polonois avoient conquise.

Hist. de Pologne, 1300-1445.

1350.

1352. *Vicissitudes de la guerre.*

Casimir les laissa tranquilles: il ne l'étoit pas lui-même; les Grands affectoient déja cette indépendance, qui, depuis, a fait de cette Monarchie une République, dont le Souverain enchaîné sur son trône, est à peine le premier citoyen. Ziémowit, Duc de Mazovie, refusa de lui rendre hommage; il fut aussitôt dépouillé du Duché de Plosko & du District de Rava: ce coup d'Etat intimida les Polonois; ils n'osoient résister à Casimir, mais ils voulurent d'avance se mettre en garde contre son successeur, & lui vendre la Couronne, qu'ils lui avoient promise. Ils lui envoyerent des Députés, qui lui firent jurer que, dès qu'il seroit sur le trône, il supprimeroit tous les impôts que payoit la Noblesse; qu'il n'exigeroit jamais aucun Subside; que sa Cour voyageroit à ses frais; que s'il entreprenoit des guerres contre les puissances voisines, il indemniseroit les Nobles des dépenses qu'elles leur auroient coûté, & des dommages qu'elles auroient causé à leurs vassaux; qu'enfin l'acte, par lequel il se soumettoit à ces conditions, deviendroit pour ses Successeurs une loi fondamentale & irrévocable. Casimir fut indigné de cette convention arrêtée sans son aveu, & contre l'honneur & les droits de sa Couronne: dès cet instant Louis lui fut en horreur; & il songea à l'écarter du trône. Son épouse Hedwige, fille du Landgrave de Hesse, peu après avoir été délivrée de sa captivité, le fut aussi du fardeau de la vie: il épousa Hedwige, fille de Henri Duc de Glogaw; mais entraîné par le désir orgueilleux d'influer sur les affaires de ses voisins, il se mêla des troubles de Moldavie, dont deux freres, Etienne & Pierre, se disputoient la possession. Casimir avoit embrassé la cause la plus juste, mais non pas la plus heureuse: il servoit le fugitif Etienne, contre le Vaivode Pierre; celui-ci triompha de l'armée Polonoise par un singulier stratagême; elle s'engagea dans une forêt; le Vaivode avoit fait scier les arbres de maniere, qu'ils demeuroient encore debout, mais qu'il ne falloit qu'un léger effort pour les abattre; on les abattit en effet, dès que les Polonois y furent engagés: il fut alors d'autant plus aisé de les massacrer, que leur principale force consistoit en cavalerie, & en chariots, qui, dans la plaine, leur servoient de retranchemens.

1355. *Imprudente condescendance de Louis pour les Grands de Pologne.*

1357.

Défaite de l'armée Polonoise en Moldavie.

1359.

Après cet échec, Casimir laissa reposer ses sujets, ses voisins, & lui-mê-

Sect. IV. *Hist.* de Pologne, 1300-1445.

me. Il donna à son peuple le spectacle d'une pompe jusqu'alors inconnue; le mariage de l'Empereur Charles IV avec la fille de Bogislas Duc de Stettin, fut célébré dans Cracovie; on y vit réunis, dans le palais de Casimir, l'Empereur d'Allemagne, les Rois de Hongrie, de Dannemarc, de Chypre, &

1363. une foule de Ducs, de Palatins, de Comtes. Le faste de cette fête fut proportionné à la majesté d'une telle assemblée. Casimir fut regardé comme le Salomon de la Pologne, par ses loix & par sa magnificence: il l'avoit été

1366. aussi par ses débauches; mais son ame avoit repris toute sa vigueur; ou peut-être sa vertu étoit-elle l'effet de son impuissance, après tant d'excès. Il reparut à la tête de ses armées, marcha encore contre les Lithuaniens, soumit la Volhinie, la Podolie, les Palatinats de Brzescie & de Beltz. Ces conquêtes furent les derniers succès, qui illustrerent sa vie: il mourut des suites d'une chûte, qu'il avoit faite à la chasse (1). Ce Prince eut de grands défauts & de grandes vertus: il donna un Code à la Pologne; & ce ne fut qu'avec peine, qu'il se vit obligé de ménager des préjugés, qu'il n'auroit pu heurter de front, sans hazarder sa couronne ou sa vie. Ce qui fut plus louable en lui, & ce que les historiens ont le moins loué, c'est qu'il sentit toute l'horreur de l'esclavage, c'est qu'il protégea les serfs contre leurs tyrans, c'est qu'il eut aboli la servitude, s'il eut été possible de rappeller en Pologne les principes de la loi naturelle. Un historien estimable a dit de lui „qu'il pu„ nissoit en Pere & qu'il récompensoit en Roi." (2) Quoiqu'on ait dit de ses talents militaires, quoique les historiens Polonois l'aient comparé aux plus grands Capitaines de l'antiquité, il ressembloit un peu à ces spadassins, qu'un philosophe célebre appelle des *tueurs d'hommes.* Il fit la guerre aux Lithuaniens, dont il connoissoit l'ignorance dans le métier des armes, & il fit une paix ignominieuse avec les Chevaliers Teutoniques, dont il redoutoit l'habileté surtout dans l'art des sieges.

Derniere expédition de Casimir & sa mort.

1370. *Louis.*

Le sceptre de Pologne échappa des mains des Piastes à la mort de Casimir III, & cette auguste famille vit une Couronne, qu'elle avoit portée avec tant de gloire, passer sur la tête d'un Prince étranger; la Vénalité seule introduit dans les Etats, des Souverains qui n'y sont pas nés; c'est au poids de l'or que des Princes Allemands, François, Suédois, acheterent les Couronnes de Pologne, de Hongrie, de Bohême; elles leur furent vendues par ces Nobles si fiers, qui croient former une espece au-dessus de l'espece humaine: le peuple qu'ils dédaignent n'auroit point trafiqué du sceptre, ou du moins ne l'eut vendu qu'à des Nationaux. Des Ambassadeurs partirent pour inviter Louis à venir prendre possession de ses nouveaux Etats: il cacha, sous un modeste maintien, l'ambition dont il étoit dévoré; le fardeau de deux Couronnes étoit trop pesant pour lui: comment gouverner une nation, dont il ignoroit les usages? pouvoit-il, sans remords, exclure du trône la race des Piastes? On le pressa; il refusa encore, mais foiblement: on fit de nouvelles instances; enfin il se rendit. Le premier usage qu'il fit de son autorité, fut de casser le testament de Casimir, qui avoit démembré quelques Domaines de sa Couronne pour en faire présent à ses créatures; mais lui-même il suivit

Modestie affectée de Louis.

(1) *Dlugloss. Cromer. Stan. Sarnic.* (2) *Hist. de Pologne par M. le Chevalier de Solignac. Tom.* 3. *p.* 121.

cet exemple qu'il condamnoit, & distribua à ses favoris des biens inaliénables; il y mit cependant cette condition, qu'ils lui rendroient hommage, & qu'à l'extinction de leur Ligne masculine, ces biens retourneroient à la Couronne. Casimir avoit laissé deux filles légitimes; Louis les condamna au célibat, les relégua en Hongrie, & déclara leur naissance illégitime: toute la Pologne en fut indignée. Ce Roi, qu'on avoit tant loué, avant de le voir, ne paroissoit plus louable, depuis qu'on le voyoit de près: peu jaloux de plaire, il ne daigna pas même apprendre la langue de ses nouveaux sujets: mais ce qu'on lui pardonna le moins, ce fut de revêtir quelques Hongrois de charges importantes: un murmure général s'éleva & le fit trembler sur son trône. Il retourna en Hongrie, & laissa les rennes du Gouvernement entre les mains de la Reine Elisabeth, sa mere, sœur du feu Roi. Cette Princesse ne fit que représenter dans sa cour & ne regna point. Les loix furent sans force, la vertu sans honneur, l'innocence sans appui; des brigands infesterent les campagnes, insulterent même les villes. La Reine n'avoit d'énergie que pour commettre des fautes: elle déposa Prédislas de Goluchow, Gouverneur de la Grande Pologne, dont la fermeté & les lumieres maintenoient encore dans cette Province les loix & les bonnes mœurs. Othon de Pilcza fut revêtu de cette dignité: peu s'en fallut que cette révolution ne causât un soulevement. D'un autre côté, Louis renonçoit solemnellement à toutes ses prétentions sur la Silésie, province chere aux Polonois, & dans laquelle ils espéroient rentrer; en même temps il rétablissoit l'antique impôt d'un boisseau d'avoine & de bled & douze gros en argent par arpent de terre, quoiqu'il eût juré, du vivant de Casimir, de n'exiger aucun subside: pressé par les remontrances des Polonois, importuné par leurs plaintes, il voulut bien réduire la taxe pécuniaire à deux gros; mais à condition, que s'il ne laissoit point d'enfans mâles, ils placeroient la Couronne (1) sur la tête de l'une de ses filles. Cette proposition étoit étonnante; la docilité avec laquelle on l'accepta ne l'étoit pas moins. Mais ils imiterent Louis, & furent exigeans comme lui; ce ne fut qu'une suite continuelle de Capitulations entre le Souverain & les sujets; ils demanderent que l'impôt de deux gros fût le seul; on le leur accorda: ils voulurent que les Charges fussent désormais à vie, & qu'aucun étranger ne pût les exercer, & Louis y consentit; enfin ils prétendirent que la Garde des forteresses ne devoit plus être confiée à des Seigneurs trop puissans par leur crédit, mais à de simples Nobles: tout leur fut accordé. Bientôt ils donnerent une nouvelle extension aux privileges qu'ils s'étoient arrogés; Louis le souffrit; aussi ils les étendirent davantage: les Dignitaires mépriserent les ordres d'un Roi qui ne pouvoit les priver de leurs emplois; les Gentilshommes se crurent les égaux des Palatins, dès que les clefs des forteresses furent remises dans leurs mains ambitieuses: ainsi l'autorité Royale fut ébranlée peu à peu; ainsi se forma cette République, qui laissa si peu de pouvoir à son Chef, que l'empressement qu'on montroit de le devenir, paroissoit incroyable, ou insensé aux yeux des sages.

Hist. de Pologne, 1300-1445.

Mauvais Gouvernement de ce Prince.

1371.

1372.

1374.

Le Roi accorde à la Noblesse beaucoup de privileges.

Au milieu de cet état incertain d'une révolution qui n'étoit point encore consolidée, les Lithuaniens vinrent fondre sur la Pologne, & y commirent

(1) *Dlugloss. Pastor. ab Hirtenb. Herbart. de Fulstin.*

Sect. IV. Hist. de Pologne, 1300-1445.

des ravages affreux: on implora l'assistance de la Reine; elle fut sourde aux plaintes des Polonois, & donna des fêtes pour insulter à leur ruine. Le peuple furieux fit main basse sur cent soixante Hongrois qui étoient à Cracovie, la Reine s'enfuit; & Louis revint en Pologne à la tête d'une armée;
1376. les Seigneurs se joignirent à lui avec leurs Vassaux armés; il dissimula son
Sédition à Cracovie. ressentiment, & ne leur parla que de la défense de la patrie. On enleva aux
1377. Lithuaniens quelques-unes de leurs conquêtes, entre autres le Palatinat de Beltz, que Louis annexa à la Hongrie, dès qu'il fut retourné dans ce Royaume; on murmura, mais on ne fit que murmurer: l'anarchie des Polonois les rendoit moins redoutables à leur Souverain: la révolte manquoit de chefs; &
1378. c'étoit de leur indépendance même que venoit leur foiblesse. Louis les méprisa assez pour leur envoyer un Vice-Roi étranger: la nation refusa de le reconnoître; le Roi céda trop tôt, & le révoqua. Cependant il falloit un Con-
Louis établit un conseil de Régence. seil de Régence; ce ne fut que trois ans après que Louis en institua un; il choisit des Polonois, respectés de la nation: c'étoient Dobieslas Korozweki, Castellan de Cracovie, son frere *Zavissa*, Evêque de cette Capitale, & Sen-
1381. divoy de Szubin, Palatin de Kalisch. Le Prélat cessa de vivre en commençant à gouverner, & tout son pouvoir fut partagé dans les mains de ses
1382. deux Collegues. Bientôt Louis demanda que son Gendre Sigismond fut reconnu pour son successeur: la Noblesse vit dans cette proposition un nouveau moyen d'affoiblir l'autorité Royale. Sigismond fut reconnu; mais on exigea de lui de nouveaux privileges; on lui imposa de nouveaux devoirs: on
Mort de Louis. lui vendit un titre, au prix de sa puissance. Louis mourut, Sigismond étoit déja en Pologne, où il exerçoit les fonctions de Vice-Roi, avant d'être Roi
Interregne. lui-même. Il avoit des talents politiques; mais il n'avoit pas celui de plaire: il refusoit avec hauteur, il n'accordoit qu'avec l'air du mépris; toujours renfermé dans son palais, il se cachoit aux regards de son peuple. Des esprits hautains, inquiets, toujours ennemis de celui qui commande, quel qu'il puisse être, le peignirent avec des couleurs odieuses, lui firent des vices de ses ridicules, & des crimes de ses fautes: on résolut de lui refuser la couronne, & de la placer sur la tête d'Hedwige, seconde fille de Louis, à condition qu'elle n'épouseroit qu'un Prince agréable aux Polonois. Sigismond fut présent à l'assemblée, qui le rejetta; il voulut entrer dans Cracovie, les portes lui en furent fermées; il prit enfin le parti le plus prudent, celui de se retirer en
Troubles en Pologne. Hongrie, & laissa la Pologne en proie aux troubles les plus funestes; la na-
1383. tion se punissoit elle même de son parjure par des discordes civiles. Ziémowit, Duc de Mazovie, s'étoit formé un parti; & ses troupes ravageoient le Palatinat de Kalisch: les mêmes desordres se renouvelloient dans celui de Posnanie. Domorath de Pierschow, que la nation venoit de priver de la charge de Général de la Grande Pologne, avoit mis sur pied une armée de Poméraniens: il se vengeoit, par des ravages affreux, de la nation qui l'avoit déposé, & la détruisoit, ne pouvant plus la gouverner. Elisabeth promettoit toujours sa fille Hedwige & ne l'envoyoit pas: on intriguoit dans les villes, on s'égorgeoit dans les campagnes: au milieu de ce flux & reflux d'opinions & de cabales, Ziemowit fut élu, & on lui destina Hedwige pour épouse; mais cette élection fut sans effet, & révoquée presqu'aussitôt par ceux-mêmes, qui avoient voté pour le Duc de Mazovie: la crainte d'offenser Elisa-

Hist. de Pologne, 1300-1445.

beth, dont on connoissoit l'humeur vindicative, fut le motif de cette subite revolution. Elisabeth se rendit à Cassovie, où elle conclut avec les députés de la nation un traité, par lequel il fut statué, que si Hedwige devenue Reine de Pologne, ne laissoit point d'enfans, la couronne passeroit sur la tete de Marie sa sœur, Reine de Hongrie, epouse de Sigismond; que si celle-ci mouroit sans posterité, ses Etats appartiendroient à Hedwige, ou à celui de ses enfans qui seroit alors sur le trone de Pologne. Cependant Ziemowit prenoit hautement le titre de Roi, traitoit de rebelles tous ceux qui refusoient de le reconnoitre, & ravageoit la Pologne, comme s'il n'eut voulu regner que sur un désert; il indiqua une Diete à Siradie; mais il n'y trouva que ses créatures, à la téte desquelles étoit l'Archevéque de Gnesne: il n'osa cependant se faire sacrer, parceque les formes nécessaires à cette auguste cérémonie ne pouvoient etre remplies dans une si chétive assemblée; il continua ses ravages; d'autres partis se mirent en campagne: à la faveur de ces troubles les Ducs de Glogaw reprirent Frauenstadt. Sigismond accourut aussi du fonds de la Hongrie, livra aux flames ce qu'il ne put emporter, & disparut. Jagellon Duc de Lithuanie, vint à la tete d'une armée mettre le comble aux maux dont la Pologne étoit accablée: tels furent les fruits de la liberté naissante des Polonois, qui devoit dans la suite leur etre plus fatale encore. On députoit vers Elisabeth; on lui demandoit Hedwige; elle différoit toujours à l'envoyer; on lui déclara enfin, que, si dans deux mois la Pologne ne voyoit pas sa Reine, elle chercheroit un autre maitre: nouveaux délais, nouvelles menaces. Sigismond accourt, & annonce qu'il va gouverneur le Royaume au nom d'Hedwige, trop jeune encore pour se charger d'un si pesant fardeau; mais sur les frontieres, il trouve les Palatins armés & suivis de leurs troupes, qui lui défendent l'entrée du Royaume; il n'osa franchir cette barriere, & retourna en Hongrie.

1384.

La Reine Elisabeth, pressée par les instances des Polonois, envoye sa fille Hedwige en Pologne.

Hedwige parut enfin; elle avoit treize ans, & toutes les graces de cet âge. On se hâta de la couronner: elle étoit belle, elle étoit reine; plusieurs rivaux se disputerent sa main: le plus puissant étoit Jagellon, Duc de Lithuanie; il avoit été le fléau le plus redoutable de la Pologne. Il faut être Prince, pour oser demander les suffrages de ceux dont on a égorgé les parents, & brûlé les maisons; mais le Duc offroit de grands avantages à la République naissante, dont il approuvoit la nouvelle Constitution: il promettoit d'incorporer au Royaume le Duché de Lithuanie, la Samogitie, & ces terres de Russie si longtemps contestées entre les Polonois & les Lithuaniens: il offroit ses armes pour reconquérir la Poméranie, la Silésie, le Palatinat de Culm, les Districts de Dobzrin & de Vielun, & tout ce que la Pologne avoit perdu. Ces espérances étoient belles & n'étoient pas vaines; les talents du conquérant étoient connus; la Pologne ne les avoit que trop éprouvés: il étoit idolâtre, & sa fiere raison n'avoit pu jusqu'alors se soumettre à nos misteres, quoiqu'elle en adoptât d'autres plus inconcevables; mais l'espoir d'une couronne le rendit plus docile; les misteres lui parurent moins obscurs, il avoit trop d'ambition, pour n'avoir pas beaucoup de foi; il promit de recevoir le Baptême. Il restoit un plus grand obstacle à vaincre. Guillaume, Duc d'Autriche, avoit charmé les yeux de la jeune Hedwige; elle lui avoit en secret donné son cœur; & il étoit probable qu'elle lui

1385.

La jeune Reine épouse Uladislas Jagellon.

Uladislas Jagellon. 1386.

donneroit aussi sa Couronne; mais le Duc n'eut pas le courage de disputer à Jagellon deux biens si précieux; il vint à Cracovie, & s'appercevant, que tous les yeux, excepté ceux de la Reine, lançoient sur lui des regards de colere, épouvanté d'ailleurs par l'approche de Jagellon, il s'évada. Jagellon parut & sçut plaire; on le fit à la fois Chrétien & Roi & il prit le nom de Ladislas: il réunit ses Principautés à la Couronne, & força les Princes ses freres à souscrire à cette réunion, qui blessoit leurs intérêts (1).

Conversion des Lithuaniens. 1387.

Les Lithuaniens étoient encore idolâtres: le feu, le tonnerre, des arbres, des serpents, tels étoient les objets de leur culte: lorsqu'ils revenoient d'une expédition, ils choisissoient le plus beau, le plus jeune de leurs captifs, & l'immoloient à leurs Dieux. Jagellon voulut les attirer à la Religion qu'il venoit d'embrasser; il parcourut la Lithuanie, accompagné de son épouse, suivi de quelques missionnaires: les charmes de la Reine, sa douceur, sa bienfaisance, ne firent pas moins de conquêtes à l'Evangile que l'éloquence des prêtres. Jagellon revint à Cracovie, laissant toute la Lithuanie Chrétienne. Il en confia le Gouvernement à Skirgellon son frere, Duc de Troki: ce

1388.

Prince voyoit ses nouveaux & ses anciens sujets courber sous son joug leurs têtes dociles. La Pologne accrue par l'incorporation de la Lithuanie faisoit trembler toutes les Puissances voisines: l'agriculture, le commerce, les arts commençoient à se ranimer. Jagellon étoit heureux, si un perfide courtisan

Un courtisan calomnie la Reine. Il est puni.

n'eut pas versé dans son cœur le poison de la jalousie: il prétendit que la Reine entretenoit une correspondance secrette avec Guillaume, son premier amant; il ajoutoit même que ce Duc étoit venu déguisé à Cracovie, & qu'il avoit été introduit dans l'appartement de la Reine: cité devant les grands, le délateur ne put prouver aucun de ces faits & fut condamné à la peine usitée contre les Calomniateurs; il se coucha par terre, confessa hautement *qu'il avoit menti comme un chien*, & imita trois fois le cri d'un chien qui aboye.

1389.

Ainsi les allarmes de Jagellon furent calmées, il en eut bientôt de plus graves. Skirgellon s'étoit rendu odieux aux Lithuaniens; sa conduite étoit si scandaleuse, qu'on ne la lui eut pas pardonnée, quand bien même il n'eut été qu'un simple citoyen: ses plaisirs étoient pour lui des affaires d'Etat; il n'avoit d'autres Ministres que ceux de ses débauches; il ne se montroit à la nation, que pour la braver: on résolut de le chasser. Vitolde se mit à la tête des

Révolte des Lithuaniens. 1390.

mécontents; il avoit réveillé dans tous les cœurs le souvenir & l'amour de leur premiere indépendance; il promettoit d'annuller par des victoires la condition ignominieuse que Jagellon leur avoit imposée, & de les affranchir du joug Polonois: les Chevaliers Teutoniques lui offrirent leurs services; mais ils ne partageoient ses travaux, que dans le dessein d'en recueillir tout le fruit, & d'asservir la Lithuanie. Jagellon rassembla une armée, marcha contre eux, châtia les rebelles, & repoussa leurs alliés. Les cours avoient alors si peu de correspondance entre elles, qu'on ignoroit dans presque toute l'Europe que Jagellon avoit reçu le baptême. Les Chevaliers persuaderent aux François, aux Anglois, qu'il étoit idolâtre, & publierent une croisade contre lui: on vit accourir des troupes de Chrétiens, que le Grand Maître payoit pour égorger des

(1) *Cromer, Dluglos. Herburt de Fulsten. Stanisl. Sarn.*

des Chrétiens. Il ne les payoit, il eſt vrai, qu'avec des indulgences : mais c'étoit alors, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, la monnoie des aſſaſſinats. *Hiſt. de Pologne, 1300-1445.*

Skirgellon, ranimé par les reproches & les exemples de ſon frere, ſongeoit à rappeller l'eſtime publique qui revient rarement: il ſe mit à la tête d'une petite troupe de Lithuaniens fideles, & attendit les ennemis près de Vilna avec la contenance la plus fiere. L'armée des croiſés étoit innombrable. Skirgellon oſa accepter le combat, il fut vaincu, mais il combattit avec tant de bravoure, & diſputa ſi longtemps la victoire, que ſa défaite fut honorable. Vitolde fit auſſitôt le ſiege de Vilna; il n'y entra qu'à la faveur d'un incendie allumé par des traitres qui lui étoient vendus; ce ne fut qu'une boucherie; vieillards, femmes, enfans, tout ce qui tomba entre les mains des ennemis fut égorgé, ou jetté dans les flammes. L'infortuné Duc de Korigelo, frere de Jagellon, rendit les armes & ſe nomma: ſes graces, ſa jeuneſſe, ce reſpect qu'une haute naiſſance imprime à la populace, toucherent ces farouches ſoldats; ils lui laiſſerent la vie, le menerent à Vitolde; & ce barbare lui fit trancher la tête. Cependant Moskorzewski, gouverneur de la place, s'étoit retiré avec les débris de ſa garniſon dans un fort qui étoit encore capable de défenſe (1); il chaſſa tous les ſoldats dont la bravoure ou la fidélité lui étoient ſuſpectes; il ne garda que des hommes incorruptibles, intrépides, infatigables comme lui: il y ſoutint encore un ſiege de trois mois. Vitolde ne donna le ſignal de la retraite, que lorſqu'il ſe vit abandonné par les Chevaliers Teutoniques; mais, en partant, il jura de revenir l'année ſuivante, & tint parole. Alors Vilna étoit ſortie de ſes ruines; ſes remparts étoient relevés, ſa garniſon plus nombreuſe, mieux choiſie; elle étoit mieux pourvue de munitions de toute eſpece; & le nouveau Gouverneur Jean Olesnicki n'avoit ni moins de courage ni moins d'expérience que Moskorzewski, dont l'opiniâtre défenſe avoit arrêté Vitolde pendant trois mois. Les ennemis ravagerent les environs, & ſe retirerent, laiſſant cette ville au milieu d'un déſert où l'œil ne rencontroit que des débris & des cendres. *Les rebelles prennent & brûlent la ville de Vilna.* *Ils ne peuvent s'emparer de la citadelle.* 1391.

Jagellon ne trouvant plus de reſſources dans la Pologne épuiſée, fit ſa paix avec Vitolde, & lui donna la ſouveraineté de la Lithuanie & de la Ruſſie, à condition qu'il en feroit hommage à la Couronne de Pologne, & qu'il la ſerviroit contre ſes ennemis. Jagellon avoit déja ôté le Gouvernement de la Lithuanie à ſon frere Skirgellon, il lui avoit donné celui de Ruſſie, & l'avoit fait Duc de Kiovie. Ainſi ce Prince devenoit le vaſſal d'un homme, qui avoit été le ſien. Cette humiliation l'irrita; il prit les armes. Suidrigellon ſon frere, qui voyoit ſon patrimoine livré à des étrangers, ſe jetta dans les bras des Chevaliers & leur ouvrit le chemin de la Ruſſie qui fut dévaſtée. Jagellon, auſſi habile négociateur que grand capitaine, parvint à réconcilier Vitolde & Skirgellon: mais les Chevaliers gardoient toujours en Pruſſe l'imprudent Suidrigellon, inſtrument utile à leurs deſſeins: ils rentrerent dans la Lithuanie, où il leur avoit ménagé des intelligences. Vitolde les en chaſſa, & conduiſant enſuite ſon armée à des expéditions offenſives, il ajouta à ſes Etats, la Podolie, la Séverie, le Duché de Smolensko, le Diſtrict de Pleskow & le grand Novogorod dans la Ruſſie occidentale. Tandis qu'il ſe rendoit redou- 1392. *Uladiſlas cede la Lithuanie à Vitolde, chef des rebelles.* 1393. *Conquêtes de Vitolde.* 1394.

(1) *Kojalowicz Hiſt. Lith.*

SECT. IV. *Hist.* de Pologne, 1300-1445.

table à ses ennemis, à ses voisins, & même à la Pologne, le Roi voyoit encore affoiblir sa puissance par l'infidélité du Duc d'Oppelen. Jagellon reconquit le district de Viélun; le Duc vendit Dobrzin aux Chevaliers Teutoniques; & le Roi n'osa tenter cette conquête. Il crut réparer ces pertes, en cédant aux instances des Hongrois, qui, mécontens du gouvernement de Sigismond, lui offroient la Couronne: mais l'affoiblissement de la Pologne lui laissa si peu de troupes, qu'il ne parut en Hongrie à leur tête, que pour renoncer par un traité solemnel aux magnifiques espérances, dont les rebelles l'avoient flatté.

1395.

Cependant l'imprudente ambition de Vitolde, alloit mettre au hazard le salut de la Pologne & de la Russie. Tachtamès, Chef des Tartares qui habitoient les bords du Volga, implora son appui contre Tamerlan: tout trembloit au seul nom de ce Conquérant; le seul Vitolde osa le braver: il marcha vers le Tanaïs, franchit ce fleuve, & ne rencontra point le terrible adversaire, contre lequel il vouloit mesurer ses forces; il fit la guerre à d'autres Tartares, les tailla en pieces, & fit une multitude de prisonniers ou plutôt d'esclaves, dont la race subsiste encore en Pologne. L'année suivante, il rassembla de nouvelles forces de la Russie, de la Pologne, de la Lithuanie, & pénétra jusques vers les bords du Worsklo: il vit enfin paroître une innombrable multitude de barbares; une terreur subite se répandit dans son armée; elle crut qu'elle alloit être enveloppée, elle demandoit l'ordre de la retraite: l'objet qui l'épouvantoit, n'étoit cependant qu'un détachement de celle de Tamerlan, commandé par un de ses Généraux. Vitolde fut indigné de la lâcheté de ses troupes; mais les officiers donnoient au soldat l'exemple d'une frayeur indocile; ils avoient même député, à l'insçu de leur Prince, un noble Polonois vers le Général ennemi pour lui demander la paix (1). Vitolde n'attendit plus rien que des jeunes soldats, aux yeux desquels il pouvoit cacher le péril; il les rassembla & leur parla avec tant d'éloquence qu'ils demanderent le signal du combat avec plus d'emportement qu'ils n'avoient demandé celui de la retraite: les vétérans rougirent de montrer moins de courage que cette imprudente jeunesse; & toute l'armée d'une voix unanime cria *aux Scythes! aux Scythes!* Vitolde ne laissa point rallentir cette ardeur, que les discours de quelques poltrons pouvoient éteindre, comme ceux d'un héros l'avoient allumée. Jagellon avoit deux freres dans cette armée, Coributh & Vigunth: le premier commandoit le centre: il trouva une résistance opiniâtre: les deux aîles croyoient triompher, & jettoient des cris de victoire, parcequ'elles ignoroient la maniere de combattre des Scythes. Ceux-ci s'ouvroient, laissoient pénétrer l'ennemi, fuyoient, revenoient, divisoient ainsi en pelotons l'armée Polonoise, qui devoit se tenir serrée & ne former qu'une masse indivisible, parce qu'elle étoit moins nombreuse: ces pieges furent plusieurs fois renouvellés & réussirent toujours. Tout à coup les Scythes se réunirent, formerent autour des Polonois une ligne circulaire, & impénétrable, & les massacrerent, comme ces animaux que les chasseurs attirent dans une enceinte pour leur porter des coups plus sûrs. Vitolde, à la tête de quelques escadrons, se fit jour à travers les vainqueurs; mais Coributh,

1396. 1398. *Expédition de Vitolde en Tartarie.* 1399.

Le Prince Lithuanien est défait par un général de Tamerlan.

(1) *Dluglofs.*

& ses trois fils; Vigunth; le Palatin de Cracovie, & presque tous les Seigneurs Polonois, Russes & Lithuaniens, demeurerent sur le champ de bataille. Tel fut le terme de cette expédition, qu'Uladislas avoit désaprouvée & à laquelle il n'avoit pas voulu s'associer. Les Scythes ravagerent la Séverie, la Volhinie, le Palatinat de Kiovic, & disparurent lorsqu'ils ne trouverent plus de proie à dévorer. *Hist. de Pologne, 1300-1445.*

Cet échec des armes Polonoises consterna Jagellon qui l'avoit prévu; il eut bientôt un autre sujet de tristesse. Hedwige mourut; tant qu'elle vécut, son amour pour elle ressembloit à la haine. Ses soupçons étoient le supplice de l'un & de l'autre. Hedwige n'auroit pas eu à souffrir de la part d'un ennemi tous les mauvais traitemens que lui fit éprouver un homme qui l'adoroit: dès qu'elle fut morte, il s'abandonna à tous les transports de la douleur: tout lui devint odieux & importun; le trône même n'eut plus de charmes pour lui; il s'enfuit en Russie, & quitta une nation dont il étoit chéri, comme il se seroit échappé des mains de ses plus cruels ennemis. Les grands allerent le chercher dans sa retraite; ils lui représenterent, que si la mort d'Hedwige lui ôtoit ses droits sur le trône qu'elle lui avoit donné, il pouvoit les recouvrer en épousant Anne, fille du Comte de Cilley & niece de Casimir; que la raison d'Etat devoit l'emporter sur son juste respect pour la mémoire de la Reine, que les devoirs du trône ne lui permettoient pas de se livrer trop longtemps à sa douleur, que la Pologne réclamoit ses soins, & qu'Hedwige elle-même chérissoit trop la patrie, pour que son ombre pût s'offenser de cette nouvelle union. Il céda à leurs instances; ses yeux cesserent de verser des larmes, & virent le trône sous d'autres couleurs; il revint en Pologne & reprit les rennes du gouvernement. *Mort d'Hedwige.* *Jagellon veut abdiquer.*

La Nation lui offroit une nouvelle épouse; les Bohémiens lui offroient une nouvelle couronne. Ce fut au milieu des fêtes qui suivirent son mariage avec Anne, que leurs Ambassadeurs parurent en Pologne. Venceslas s'étoit rendu odieux, & dans l'Empire & dans la Bohême: les Electeurs l'avoient déposé, les Bohémiens l'avoient chargé de fers; il avoit recouvré sa liberté, mais non pas sa puissance, ni l'estime de son peuple. Les Grands assemblés résolurent de donner son Sceptre à Jagellon: il le refusa. „ Votre choix „ m'honore, dit-il, mais ce que vous m'offrez n'est point à vous, & vous „ ne pouvez en disposer. Wenceslas a ses foiblesses: eh! quel homme n'a „ pas les siennes? Mais songez qu'il est moins dangereux d'être gouverné par „ un Prince imparfait, que de le renverser du trône: sa chûte écrase quelquefois ceux-même qui l'ont fait tomber. Ne vous préparez point de plus „ grands malheurs, que ceux dont vous vous plaignez, & soumettez-vous à „ un Prince que l'infortune a corrigé sans doute." Pour prix d'un refus si généreux, Wenceslas voulut rendre la Silésie à la Pologne: mais les Bohémiens s'y opposerent; & les Polonois ne parurent pas le desirer. 1403. *Jagellon refuse la Couronne de Bohême.* 1402.

Jagellon eut un nouveau sujet de joie par le retour de Suidrigellon son frere, qui s'apperçut enfin, qu'il n'étoit que le Ministre de l'ambition des Chevaliers Teutoniques, & qu'ils le sacrifieroient sans pitié dès qu'il leur seroit inutile: il implora la clémence de son frere, qui lui céda, de concert avec Vitolde, la Podolie & les terres de Strey & de Zidaczow dans la Pokucie, Schidlow, Stobnicz & quelques autres Seigneuries dans la Pologne, & lui assu- 1404. *Inconstance de Suidrigellon.*

ra une rente considérable sur les salines du Royaume (1). Mais telle
étoit l'inconstance de ce Prince, qu'à peine demeura-t-il une année en Po-
logne : il aima mieux être l'esclave des Chevaliers, que le vassal de son fre-
re, & devoir son existence à leur pitié, qu'à sa justice. Jagellon n'osa leur
déclarer la guerre ; il connoissoit leur perfidie ; ils avoient entre les mains un
ôtage que leur cruelle politique pouvoit immoler, si on les attaquoit. Le
Roi aima mieux négocier avec ces usurpateurs, quoiqu'il sçût combien leur
foi étoit peu solide, & que les traités étoient de vaines barrieres contre leur
ambition. Ulric de Jungingen, Grand Maître de l'Ordre, se rendit à la Diete
de Racziasch ; on prit des arbitres ; on pesa les droits & les plaintes récipro-
ques : enfin il fut réglé (2) que les Chevaliers renonceroient à leurs préten-
Traité entre la Pologne & l'Ordre Teutonique. tions sur quelques fiefs de la Lithuanie, qu'ils n'enverroient point de troupes
dans ce Duché sans la permission du Roi, qu'ils refuseroient le passage sur
leurs terres à toute armée ennemie, qui voudroit entrer en Lithuanie, qu'ils
ne donneroient plus d'asyle à aucun Prince de la Maison Royale ; qu'ils fa-
voriseroient le Commerce entre leurs sujets & les Lithuaniens ; qu'ils resti-
tueroient le District de Dobrzin : on leur donnoit en échange la Samogitie, &
1405. on s'engageoit à leur payer cinquante mille florins. Les Chevaliers jugerent
que l'État étoit foible, puisqu'on leur accordoit des conditions si avantageu-
ses : ils chercherent un prétexte pour faire la guerre, sans la déclarer. Jagel-
lon prenoit, dans les actes publics, le titre de Duc de Poméranie ; préten-
tion juste en elle-même, mais contraire à la transaction honteuse de Casimir III.
Dans la derniere Diete, les Chevaliers ne s'étoient pas plaints de cette
infraction, parce qu'ils vouloient réserver un motif aux hostilités qu'ils médi-
Nouvelle rupture. toient : en effet ils ravagerent les frontieres de la Pologne ; mais Vitolde
châtia les perfides, en leur enlevant la Samogitie qu'il regrettoit ; ils s'en
1408-9. vengerent par la conquête de Dobrzin. Jagellon, de son côté, entra dans la
Prusse, ainsi on faisoit la guerre en des lieux différens ; les armées ne pou-
voient se rencontrer, & les tranquilles habitans des campagnes étoient les
seules victimes de ces discordes : le Roi de Bohême offrit envain sa médiation ;
ses propositions parurent insidieuses, on les rejetta, & on continua la guerre.

Sigismond étoit monté sur le trône impérial, on connoissoit sa haine con-
tre les Polonois, son penchant pour l'Ordre Teutonique ; il offrit à Vitolde de
le créer Roi de Lithuanie, s'il vouloit se détacher des intérêts de Jagellon.
1410. Le Lithuanien fidele à son devoir, triompha de sa propre ambition & rejetta
cette offre éblouissante : elle lui fit juger ce que la Pologne devoit attendre
du nouvel Empereur : on fortifia les places ; on leur donna de nombreuses
Heureuse expédition de Jagellon en Prusse. garnisons ; on soudoya des troupes étrangeres ; & Jagellon se vit en état
de tenter une expédition contre la Prusse, sans hazarder le salut de ses Etats
du côté de la Hongrie & de l'Empire. Il partit à la tête d'une armée, ac-
compagné du fidele Vitolde, & suivi de tout ce que la Pologne lui offroit
d'habiles Généraux ; les deux armées se trouverent en présence entre Tan-
nenberg & Grunewald. Le Grand Maître, qui avoit vu Jagellon changer
tout à coup le premier plan de sa campagne, crut lui avoir inspiré de la ter-

(1) *Cromer. Herb. de Fulstin. Alex. Guagnin. rer. Pol. T. II. Andr. Cellar. de script. Reg. Pol.* (2) *Kojalow. Hist. Lith. Cromer. Dluglofs.*

reur: rien n'égaloit l'arrogance de ce Général; il doutoit si peu de la victoire, qu'il n'avoit rien préparé pour la retraite; il envoya des épées à Jagellon, comme si ce Prince en eut manqué. „ Il n'est pas temps encore de „ rendre les armes, répondit le Roi; mais j'accepte ce don comme un présage de mes succès." Bientôt l'ennemi se mit en mouvement; Jagellon entendoit la messe. Vitolde range l'armée en bataille, envoie couriers sur couriers à Jagellon, qui poursuit sa priere & ne répond rien. Vitolde accourt lui-même, il ne peut l'arracher du temple, que la messe ne soit dite: le vieux soldat trouva cette dévotion un peu déplacée un jour de combat, & s'emporta contre la lenteur de l'Aumônier. L'armée étoit déja en bataille dans le plus bel ordre: les Polonois étoient à la gauche; la droite étoit formée de Russes & de Lithuaniens; au centre étoient les vétérans, & l'élite des corps étrangers. Les Chevaliers pousserent l'audace, jusqu'à offrir de reculer quelques pas, pour donner à l'armée Polonoise un terrein plus vaste & plus propre à ses manœuvres; ils le firent en effet, perdirent l'avantage de leur situation, & se repentirent bientôt de cette inconcevable bravade. On préluda de part & d'autre par quelques escarmouches peu décisives entre des troupes légeres avancées; mais le spectacle de ces petits chocs allumoit dans les cœurs un feu martial, qui électrisoit tous les rangs.

Hist. de Pologne, 1300-1445.

Bravade du Grand Maître & des Chevaliers.

Jagellon harangua ses soldats. „ Compagnons, leur dit-il, votre sang ne „ m'est pas moins précieux que celui de mes enfans: j'ai fait pour l'épargner, tout ce que l'honneur m'a permis: je n'ai pris les armes, qu'après „ avoir épuisé toutes les ressources de la politique, pour contenir l'ambition „ de nos ennemis: ma générosité n'a fait qu'accroître leur insolence: ce n'est „ pas moi que vous allez venger, c'est la patrie entiere, insultée, ravagée „ par ces perfides: combattons & attendons tout de l'équité du Dieu des batailles, de la bonté de notre cause, de notre courage, & de l'imprudent orgueil de nos ennemis." Aussitôt il fait sonner la charge; Vitolde s'avance à la tête des Lithuaniens; & le combat s'engage: on vit dans ce choc un mélange de l'ancienne & de la nouvelle maniere de détruire le genre humain; tandis que l'artillerie tonnoit de toutes parts, des nuées de fleches obscurcissoient l'air: l'armée Polonoise étoit sur deux lignes; à mesure que la premiere s'éclaircissoit, elle étoit remplacée par la seconde; le centre & la gauche des Polonois s'avançoient lentement, tandis que la droite étoit aux mains. Le Grand Maître, à la faveur de cette apparente inaction, crut pouvoir détacher quelques escadrons, pour soutenir sa gauche, qui commençoit à plier; cette manœuvre lui procura un succès momentané; l'aile droite des Polonois fut repoussée; mais l'aile gauche saisit cet instant pour se précipiter sur la droite des ennemis, qui affoiblie fut bientôt renversée. Au centre des deux armées le combat étoit plus opiniâtre; après une mêlée meurtriere, les Teutoniques succomboient; le Grand Maître appelloit à son aide le corps de réserve, lorsque les Polonois furent pris en flanc par les escadrons qui revenoient vainqueurs de l'aile de Vitolde: ainsi le combat fut rétabli; bientôt Jagellon voit ses troupes chanceler, fuir, se rallier, fuir encore. Il veut se précipiter dans la mêlée; on le retient; il met sa lance en arrêt contre ses gardes; l'un d'eux saisit le mords de son cheval & se rend maître de sa personne. Le Prince descend jusqu'à la priere; il conjure ses gardes de le laisser courir à une mort

Le combat s'engage.

Victoire des Polonois.

glorieuse ou à la victoire; tandis qu'il s'efforce de se débarrasser de leurs mains, un ennemi, d'une taille gigantesque, qui n'avoit point été reconnu, fond sur lui tout à coup, & leve son sabre; Sbignée Olesmiki, jeune Polonois, nouveau David, renverse ce Goliath, qui expire à l'instant sous les coups des gardes. Cependant les fuyards s'étoient ralliés; Vitolde ne commandoit plus une aîle, mais toute l'armée; il étoit l'ame de ce vaste corps; il en dirigeoit les mouvemens, il voloit partout; il sembloit se multiplier, pour commander, observer, & combattre: il s'apperçut que quelques bataillons des Chevaliers emportés par une ardeur impétueuse avoient débordé les autres; il profita de cette faute, pour diviser les ennemis; les Polonois attaquerent avec tant de furie, que plusieurs corps de leurs adversaires furent écrasés, plusieurs mirent bas les armes: le Grand Maître donna le signal de la retraite, & rallia ses troupes derriere leurs chariots; mais les Polonois franchirent ces retranchemens, égorgerent tout ce qui leur résista, & même tout ce qui demanda quartier: leur Victoire fut complette. Cette bataille est une des plus sanglantes, dont l'Histoire fasse mention. Quelques historiens ont fait monter à cinquante mille le nombre des morts du côté des Teutoniques; la plupart étoient des auxiliaires Bohémiens, Moraves, Bavarois, Autrichiens. Dans ces temps barbares, la plupart des peuples Germaniques étoient ce que sont aujourd'hui les Suisses; ils vendoient leur sang aux Puissances belligérantes; & souvent, dans deux armées acharnées à se détruire, on voyoit des soldats d'une même nation se précipiter avec furie les uns sur les autres, combattans pour des intérêts opposés. Le Continuateur de Dusburg (1) a prétendu que la perte des Polonois & de leurs Alliés étoit presque aussi déplorable, qu'un chef des Tartares ne ramena que huit mille hommes de trente mille, dont il avoit grossi l'armée de Jagellon: on trouva sur le champ de bataille le Grand Maître de l'Ordre Teutonique, percé de coups honorables; on auroit plaint son funeste sort, si son orgueil n'eût ôté à son courage ce que cette vertu militaire peut avoir d'intéressant. Jagellon eut peu de part à la gloire de cette grande journée. Pendant que Vitolde disposoit tout pour le combat, il entendoit la messe; & pendant qu'on étoit aux mains, il ne fut que spectateur: on peut tout au plus le comparer à Moïse offrant des vœux au Ciel pour la destruction de ses ennemis. Vitolde gagna la bataille; & c'est le nom de Jagellon que les historiens ont célébré! triste condition d'un Général, qui commande sous les yeux de son Maître! s'il est vaincu, la honte retombe toute entiere sur lui; s'il triomphe, c'est au Roi qu'en appartient la gloire.

Jagellon ne sçut pas même profiter assez de la terreur que la défaite des Teutoniques avoit répandue dans la Prusse; elle étoit toute conquise, s'il n'eut pas laissé à ses ennemis le temps de respirer: il délibéra, lorsqu'il falloit agir, comme il prioit, lorsqu'il falloit combattre; plusieurs villes vinrent lui apporter leurs clefs, mais Marienbourg arrêta son armée; parce qu'on avoit eu le temps de jetter cinq mille hommes dans cette place. Le nouveau Grand Maître, Henri de Plauen, lui demanda une entrevue; son prédécesseur n'avoit point eu cette modestie qui fait pardonner la prospérité; Henri n'eut point cette noble fermeté qui sied au malheur: il avouoit toute la perfidie de son

(1) *Supplem. Chron. Prussiæ, Incert. Authoris. Cap. XXXV.*

Hist. de Pologne, 1300-1445.

Humiliation de l'Ordre Teutonique.

Ordre; la défaite des Teutoniques étoit le juste châtiment de leur insolence; leur ingratitude leur avoit attiré & le courroux du Ciel & la haine de toutes les Nations; ils apprenoient enfin à se connoître: ce n'étoit plus la justice de Jagellon, qu'ils imploroient; c'étoit sa clémence: ils sentoient que la Pologne ne leur devoit rien, qu'après tant d'usurpations, tant de traités violés, tant de meurtres, de rapines, d'incendies, ils n'avoient aucun droit même sur sa pitié: ils ne demandoient que le peu de terres qu'on leur avoit cédées d'abord à titre d'aumône; ils offroient de restituer tout ce qu'ils avoient envahi, pourvu qu'on leur laissât quelques cantons en Prusse pour subsister. Ainsi parloient par la bouche de leur Grand Maître, ces fiers Chevaliers, qui avoient envoyé des épées à Jagellon pour l'insulter, & qui s'étoient retirés par mépris, pour laisser à son armée assez d'espace pour se développer. Jagellon consulta moins la raison d'Etat que son cœur, il alloit faire grace aux vaincus, & leur accorder peut-être plus qu'ils ne demandoient; mais les grands blâmerent sa clémence. Sbignée de Brzesie, Grand Maréchal de la Couronne, prit la parole, & dit que, lorsque les Teutoniques auroient rendu Marienbourg, on verroit jusqu'à quel point on pourroit écouter à leur égard une compassion qu'ils ne méritoient pas. „ Je me suis humilié devant „ vous, dit le Grand Maitre en s'en allant; vous m'en punissez; je vous „ approuve; je n'ai pas dû m'avilir: mais je sçaurai réparer ma faute; & je „ ne parle plus de paix qu'en vainqueur: triompher ou périr, est désormais la „ maxime de l'Ordre Teutonique." Il rentra dans Marienbourg; & l'on reprit les opérations du siege. La ville étoit aux abois; les munitions étoient épuisées; mais la patience des assiégés ne l'étoit pas. Herman de Vintkimschem, Maître Provincial de Livonie, vint à la tête de cinq cents maîtres, pour jetter un convoi dans la place: il se cachoit pour saisir le moment de surprendre le camp & de se faire jour; il fut découvert, & enveloppé; la bravoure étoit inutile; la politique seule pouvoit le tirer de ce péril. Il faut convenir que cet Ordre, s'il étoit odieux par ses usurpations, par ses perfidies, par sa cruauté, par son orgueil, étoit supérieur à toutes les nations, dans les négociations, dans la guerre, & surtout dans l'art important de trouver de promptes ressources au milieu des dangers. Herman demande à parler à Vitolde; celui-ci croit qu'il alloit rendre les armes; mais Herman, après avoir loué son courage, son génie, après lui avoir fait sentir que tout le nord étoit surpris, qu'un homme fait pour regner ne fût que le vassal d'un Roi vulgaire, lui proposa d'engager le Grand Maître & tous les Chefs de l'Ordre à lui céder la Samogitie. Vitolde fut séduit par cette offre; il ouvrit lui-même à Herman un passage jusqu'à Marienbourg; & la convention fut ratifiée. Aussitôt Vitolde congédia les Lithuaniens & les Russes, & disparut lui-même. Une épidémie, répandue dans son camp, fut le prétexte de sa retraite: cet exemple fut suivi par une multitude de soldats; Jagellon vit son armée affoiblie par la désertion, le reste dégoûté par l'ennui d'un long siege. Dans cette situation cruelle, il fut encore assez grand pour rejetter l'offre de quelques traitres, qui vouloient lui livrer la place: bientôt il fut contraint à donner le signal de la retraite; les villes de Prusse qu'il avoit conquises, & qui craignoient de retomber sous le joug Teutonique, offroient de payer tous les frais du siege, si Jagellon vouloit le continuer: mais le Roi, qui redoutoit

Siege de Marienbourg.

Adresse d'Herman.

Retraite de Jagellon.

Sect. IV. *Hist. de Pologne,* 1386-1445.

une invasion de la part des Hongrois, se retira pour courir à la défense de ses Etats.

Les Chevaliers eurent bientôt une armée, reprirent ce qu'on leur avoit enlevé, & présenterent la bataille à un corps de Polonois, que les Nobles avoient rassemblés sans ordre du Roi, & dans le seul dessein de venger la patrie, & de rétablir l'honneur de ses armes. Les Teutoniques furent vaincus près de Cozonow; ils perdirent huit mille hommes; mais ils avoient tant de ressources que cette perte fut bientôt réparée; ils essuyerent un autre échec près de Golub, où ils tomberent dans une embuscade: le carnage fut affreux; & cependant ils tinrent encore la campagne. En même temps ils négocioient avec Vitolde, & l'engageoient à faire leur paix avec Jagellon; elle fut conclue encore, & toujours à la honte de la Pologne. Les Chevaliers avoient acquis par leur génie tant de supériorité sur les Polonois ignorans & grossiers, que lors même qu'ils étoient vaincus, ils sembloient faire la loi aux vainqueurs. On mit en liberté tous les prisonniers qu'on leur avoit faits; on leur rendit toutes les conquêtes; on leur laissa la Poméranie, Culm, Michalow, & leurs dépendances; enfin il fut réglé, qu'après la mort de Jagellon ils rentreroient en possession de la Samogitie; & cette paix ne leur coûta qu'une somme d'argent, qu'ils trouverent aisément. Jagellon, toujours mal-adroit politique, fut joué par l'Empereur, comme il l'avoit été par les Teutoniques; & Vitolde fut encore le mobile secret de cette négociation contraire aux intérêts de la Pologne: son ambition croissoit avec son grand âge: plus il approchoit de la tombe, plus il aspiroit au trône. Jagellon apperçut enfin ses projets d'indépendance, &, pour les renverser, il engagea les Lithuaniens à se former un Sénat semblable à celui de Pologne, à n'élire leurs Ducs que du consentement des Polonois, promettant que ceux-ci n'éliroient point leurs Rois, sans consulter les Lithuaniens. Il sçut en même temps mettre le nouveau Sénat dans la dépendance de la Pologne, & le Duc dans la dépendance du nouveau Sénat.

Nouveau traité entre la Pologne & l'Ordre Teutonique. 1411.

Jagellon donne une nouvelle Constitution à la Lithuanie.

1413. *Nouvelles hostilités suivies d'une trêve.*

Cependant les Teutoniques égorgeoient sans prétexte les Polonois que leur commerce attiroit en Prusse, brûloient les villages sur les frontieres, pendoient les Seigneurs à la porte de leurs châteaux, & célébroient par ces hostilités l'installation de leur nouveau Grand Maître Michel d'Ottenberg. Jagellon se repentit alors de ne les avoir point anéantis, lorsque leur salut ou leur perte étoient dans ses mains: il assembla une armée, & conquit une partie de la Prusse; mais Vitolde, autrefois son conseil & son bras, Vitolde qui avoit mieux aimé renoncer à l'indépendance qui lui étoit offerte par un Empereur, que de trahir son Souverain, ce Général qui, jusqu'au siege de Marienbourg, s'étoit montré plus grand que son maître, ne le servoit plus qu'à regret, & le trahissoit lorsqu'il pouvoit le faire impunément. Avec si peu de concert entre les Chefs, cette entreprise alloit échouer: mais l'Evêque

1414. de Lausanne, envoyé par Jean XXIII, vint demander aux deux partis une suspension d'armes de deux ans & les engagea à soumettre leurs différends au jugement du Concile de Constance. De nouveaux Nonces arriverent sous le pontificat de Martin V, mais on reconnut leur partialité en faveur des Teutoniques; & la négociation n'eut aucun succès. Sigismond offrit sa médiation; il n'étoit pas moins ennemi de la Pologne que les Nonces; il vouloit qu'on

aban-

abandonnât aux Chevaliers tout ce qu'ils avoient usurpé; il ne parloit pas en médiateur, mais en maître. Jagellon pouvoit se venger de cet outrage, & de tant d'autres qu'il avoit reçus de cet Empereur. Le parti des Hussites se fortifioit en Bohême, & commençoit à l'emporter sur celui des Catholiques: la persécution, aussi aveugle que cruelle dans le choix de ses moyens, en avoit accru le nombre de prosélytes: ils résolurent de déposer Sigismond & d'offrir sa Couronne à Jagellon; il la refusa. „ Votre maître est mon ennemi, „ dit-il, j'ai plus à me plaindre de lui que vous-même; mais je ne puis accepter un bien qui lui appartient. Imitez-moi, & soyez justes." Un Prince aussi magnanime méritoit un sort plus heureux, des alliés plus fideles, des vassaux plus soumis, une épouse moins suspecte. La nouvelle Reine Sophie étoit niece de Vitolde: il ne l'avoit élevée à ce rang auguste, que pour gouverner Jagellon par elle: mais elle ne trahit point les intérêts de son époux. Vitolde irrité se vengea de l'un & de l'autre à la fois; il accusa sa niece de plusieurs intrigues criminelles; soit crainte, soit remords, plusieurs confidentes de la Reine, par des aveux indiscrets ou menteurs, confirmerent cette accusation; les favoris, dont elles dévoilerent les intrigues, ou vraies ou supposées, disparurent, & leur fuite accrut les soupçons de Jagellon, l'embarras de la Reine, & l'audace de Vitolde. Sophie innocente ou coupable ne voyoit plus qu'un époux irrité, un oncle ardent à la perdre, le mépris de la nation, & l'échaffaud: elle offrit de se purger par serment; Hedwige s'étoit purgée ainsi. Jagellon y consentit: la nation ne parut pas persuadée; mais Vitolde fut confondu; c'étoit beaucoup.

Hist. de Pologne, 1300-1445.

Grandeur d'ame de Jagellon. 1424.

Condition suspecte de la Reine Sophie. 1427.

Ce Prince n'espéroit plus rien de sa niece: il eut recours à Sigismond Empereur, qui mit tout en usage, pour lui faire décerner le titre de Roi, à condition qu'il seroit toujours dépendant de la Pologne; condition insidieuse & dont Vitolde n'eut pas tardé à s'affranchir. Jagellon, toujours crédule & franc, alloit y consentir, si les Grands ne lui eussent fait voir le piege qu'on lui tendoit. Vitolde sortit de l'assemblée, la fureur dans les yeux, la vengeance dans le cœur, le blasphême à la bouche, menaçant le Roi, le Sénat, la Pologne des effets de son courroux. Retourné en Lithuanie, il fit des levées, intrigua dans l'Empire, & fit jouer mille ressorts politiques, pour ériger son Duché en Royaume. Jagellon lui envoya des Ambassadeurs; ils ne reçurent que des outrages. Le génie de Jagellon étoit affoibli par les années; il n'avoit plus ni fermeté, ni courage; mais son cœur étoit toujours bon & honnête; il voyoit l'orage qu'il alloit attirer sur la Pologne; loin d'être préparé à verser le sang de ses sujets, même pour une juste cause, il regrettoit celui qu'il avoit répandu dans tant de guerres légitimes. D'ailleurs, le fardeau d'un sceptre sembloit trop pesant à ses mains tremblantes: il crut que le Maître de l'Etat devoit en être la victime: il voulut descendre du trône & y placer Vitolde, pourvu que la Lithuanie ne fût point érigée en Royaume, & qu'elle ne cessât point d'être une Province de la Pologne. Le fier Vitolde rejetta cette offre inouïe: il vouloit ne devoir son indépendance qu'à lui-même, tout conquérir, & ne rien recevoir: on intercepta sa correspondance avec Sigismond. Cet Empereur lui donnoit l'investiture du Royaume de Lithuanie; on formoit une triple alliance avec l'Ordre Teutonique contre la Pologne; & la perte de cette Monarchie étoit résolue. Heureusement Vitolde plus qu'oc-

1429. *Ambition de Vitolde.*

Jagellon veut abdiquer en sa faveur.

1430. *Mort de Vitolde.*

togénaire, accablé d'infirmités ne pouvoit voir le succès de cette conspiration: une Ambassade étoit en route, elle apportoit le Sceptre & la Couronne; mais les Polonois l'arrêterent & la forcerent de retourner sur ses pas. Vitolde en mourut de désespoir; c'étoit un Prince actif, infatigable, plein d'ardeur même dans sa vieillesse, habile guerrier, bon politique, longtemps fidele à ses sermens, mais qui, corrompu par l'exemple & les conseils des Teutoniques, devint injuste, usurpateur & perfide.

Parallele entre Jagellon & Vitolde.

On ne peut, sans doute, le comparer à Jagellon, puisque sa vertu se démentit dans ses dernieres années, & qu'il oublia qu'il est plus beau de défendre une couronne en héros, que de la porter injustement. Le Roi, au contraire, ne s'écarta jamais des principes de l'équité. Jamais il ne préféra son intérêt, celui-même de l'Etat, à l'honneur d'être fidele à ses sermens. Vitolde avoit de plus grandes vues; Jagellon des vues plus sages: l'un cherchoit la gloire; l'autre cherchoit le bien: le premier vouloit détruire tous les ennemis de l'Etat, le second songeoit que ce sont des hommes & n'aspiroit qu'à les réprimer. Vitolde étoit sévere & vindicatif, il gouvernoit les peuples avec un sceptre de fer; mais il étoit adoré, parceque pour l'être chez un peuple belliqueux, il suffit de partager les périls & les travaux du soldat. La domination de Jagellon étoit plus douce, il conseilloit plutôt qu'il ne commandoit; il aimoit mieux prévenir le crime que de le punir, & lorsqu'il prononçoit un arrêt sévere, il en étoit la premiere victime par sa sensibilité. Cependant il fut moins respecté, moins aimé que Vitolde, parce que chez une nation partagée en hommes libres & en esclaves, les nobles veulent voir de fréquens supplices qui intimident leurs serfs, & ceux-ci se plaisent à voir tomber des têtes illustres, dont la chûte les venge de leur avilissement. On ne peut refuser à Vitolde tout l'honneur de la fameuse journée, où l'Ordre Teutonique fut écrasé; mais il ne fut point Législateur; & Jagellon donna des loix à la Pologne. Si le Duc de Lithuanie forma des soldats, l'autre forma d'honnêtes citoyens: enfin l'un eut plus de talens pour la guerre, l'autre plus de vertus & de lumieres dans la paix. Vitolde fut un homme célebre, & Jagellon un grand homme. Celui-ci survécut peu à son ennemi; il lui avoit donné pour successeur ce même Suidrigellon, qu'on avoit vu passer de Lithuanie en Prusse, de Prusse en Pologne, de Pologne en Prusse, docile & fidele avec les ennemis de sa famille, rebelle audacieux avec son frere. Jagellon mourut en 1434. Il eut été plus regretté peut-être, s'il eut donné des fers aux Polonois, s'il eut fait moins souvent le sacrifice de son autorité. L'esclave heureux pleure son Maître, un peuple libre ne verse point de larmes sur la tombe de son Roi, & les Polonois oublierent que cette liberté même étoit un bienfait de Jagellon.

Mort de Jagellon. 1434.

Uladislas VI.

Uladislas VI fils de Jagellon est élu.

Cependant sa mémoire & son sang furent respectés, & Uladislas VI son fils fut couronné: son extrême jeunesse ne fut point un obstacle à son élection. Sbignée, Evêque de Cracovie, représenta à la Diete, que le Duché de Lithuanie étoit héréditaire dans la famille des Jagellon, que cette Province seroit bientôt séparée de la Pologne, si elle ne voyoit pas sur le trône un Prince d'un sang qui lui étoit si cher, qu'Uladislas étoit dans l'âge où l'ame docile & souple peut recevoir les plus heureuses impressions, que c'étoit à la Nation de lui donner des maîtres capables de former un Roi digne d'elle; cet

avis prévalut sur les intrigues de Suidrigellon, & sur les factions de plusieurs autres Princes qui aspiroient au trône. Depuis cette époque, jusqu'à la mort de Sigismond Auguste, le sang de Jagellon regna toujours en Pologne, & triompha des cabales excitées par les Puissances voisines dans les élections.

Hist. de Pologne, 1300-1445.

Il ne faut pas omettre un stratagême ingénieux, dont s'étoit servi l'Evêque de Cracovie, pour confondre les ennemis du jeune Uladislas; ils étoient en petit nombre, & la plupart s'étoient rendus odieux par des cruautés, ou méprisables par des mœurs dissolues: ils s'étoient confondus dans la foule, & tâchoient de l'émouvoir par des cris séditieux, je dis par des cris, car ils manquoient de raisons; le grand mot de *Liberté* leur sembloit suffisant pour réfuter toutes celles qu'avoit alléguées l'Evêque de Cracovie. Le Prélat, entendant leurs murmures, qui s'élevoient de différens côtés, prit sur le champ un parti, dont le succès étoit infaillible. Il communiqua son dessein au Grand Maréchal, qui éleva la voix, & dit: „je vois les opinions partagées; une partie de la „ nation proclame Uladislas, une partie le rejette: il est juste que la Couron- „ ne soit donnée à la pluralité des suffrages; mais, comme je ne puis juger „ au milieu de ce cahos, à quel nombre monte la faction des opposans, je „ les prie de se séparer de la foule, & de se ranger dans un endroit, où „ l'on puisse les voir & les compter:" ils craignirent les huées de l'assemblée, & peut-être quelque disgrace plus sérieuse: ils se cacherent & se turent: on se hâta de couronner Uladislas.

Stratagême de l'Evêque de Cracovie, pour confondre la faction opposée.

La Reine ne doutoit pas qu'on ne lui déférât la régence; elle se trompoit: loin de lui confier le gouvernement de l'Etat, on lui permit à peine de gouverner son fils. Ziemovith, Duc de Mazovie, brigua la régence; il la méritoit peut-être; mais l'autorité d'un seul étoit redoutable à une République naissante. On prit un parti moins sage, mais plus conforme aux nouvelles vues de ce peuple indocile; on nomma autant de Régens, qu'il y avoit de Provinces. Cette multitude de tyrans divisés entre eux, plus occupés de leurs propres affaires, que de celles de l'Etat, laissa au jeune Roi & aux Sages, qui instruisoient sa jeunesse, plus de puissance, qu'ils n'en auroient eu sous un seul tuteur. Le jeune Prince entraîné vers le bien, & par un penchant heureux, & par leurs conseils, écouta les plaintes des Podoliens & des Russes, qui jusqu'alors avoient été traités par les Polonois avec la plus grande rigueur; il déclara qu'à l'avenir la Noblesse de ces deux nations jouiroit des mêmes privileges, que la Noblesse Polonoise: quant au Peuple, on n'en parla point; le Gouvernement ne daignoit pas appercevoir son existence: la Noblesse seule attiroit ses regards. Cette barbare & stupide politique regne encore dans quelques Etats de l'Europe.

On nomme un Régent à chaque Province.

Uladislas ne fut pas moins sensible aux murmures des Lithuaniens, qui se récrioient contre la tyrannie de Suidrigellon: mais sa condescendance pour eux eut des suites plus funestes: il dépouilla son oncle de son Gouvernement, & le donna au Duc Starodubski. Suidrigellon s'étoit toujours ménagé des intelligences avec les ennemis de l'Etat. Sigismond lui donna une armée composée de Bohémiens, de Siléfiens, de Russes, de Livoniens, & de Tartares (1). Le Palatinat de Braclaw fut le premier théâtre de leurs briganda- 1435.

Guerre en Lithuanie.

(1) *Dlugofs. Kojalowicz. Hist. Lith.*

Sect. IV. Hist. de Pologne. 1300-1445. ges; ils entrerent ensuite dans celui de Vilna; ils étoient occupés au siege de Wilkomir, lorsqu'ils virent s'avancer l'armée de Pologne & de Lithuanie, sous la conduite de Michel, fils du nouveau Duc: il faisoit ses premieres armes, & les faisoit avec cette audace naturelle à son âge. Son armée étoit inférieure à celle des ennemis; cependant il ne balança point à en venir à une action décisive. La jeunesse ne doute de rien; & sa confiance aveugle a été quelquefois la cause du succès. Après trois jours d'escarmouches inutiles & meurtrieres, Suidrigellon décampa pendant la nuit. C'étoit un piege; tout étoit préparé pour le combat: il vouloit seulement changer de position, parceque la sienne étoit désavantageuse. Michel crut qu'il fuyoit; à son âge, il étoit permis de le croire; il se jetta sur l'arriere-garde, qui continua sa retraite avec beaucoup d'ordre, jusqu'à ce qu'on vit tout à coup l'armée ennemie se développer & se ranger en bataille. La victoire fut longtemps disputée; mais enfin l'armée de la Couronne triompha, & le coup d'essai de Michel eut honoré les plus vieux Généraux: des Princes, des Seigneurs tomberent entre ses mains; il avoit été grand pendant l'action, il fut encore plus grand après la victoire; ses prisonniers trouverent dans lui un consolateur, un ami. Cependant il n'osa entiérement écouter sa clémence, & leur rendre la liberté: il les envoya à son pere, en le conjurant de leur accorder des traitemens dignes de leur courage, & de respecter leur malheur. Le barbare Starodubski ne méritoit pas un fils si vertueux, ni un succès si éclatant; sourd aux prieres de Michel, il ne consulta que sa vengeance, & fit égorger, noyer, ou empoisonner tous ces illustres captifs, parmi lesquels il comptoit plusieurs de ses parens, que les liens du sang rendoient à la fois plus coupables & plus dignes de grace. Coributh, son frere, étoit du nombre; il n'osa porter sur lui le poignard homicide; mais sa vengeance fut plus digne d'un lâche; Coributh avoit été blessé dans le combat; il fit empoisonner ses playes & ce Prince en mourut.

Victoire du jeune Michel.

Lâche vengeance de son pere.

Suidrigellon implore la clemence d'Uladislas.

Suidrigellon sçavoit combien la jeunesse est compatissante; ses alliés l'avoient éprouvé dans les procédés de Michel; il crut qu'Uladislas ne lui céderoit point en générosité; il alla se jetter aux pieds de son trône, en présence du Sénat & de la Noblesse, & donna des marques de repentir équivoques peut-être, mais qui arracherent des larmes au sensible Uladislas. Ce Prince négocia en sa faveur, pria Starodubski d'oublier la révolte d'un ennemi malheureux, & de lui accorder des terres pour subsister d'une maniere conforme à sa naissance: l'impitoyable Duc répondit que, si Suidrigellon étoit entre ses mains, loin de lui donner des domaines, il ne lui laisseroit pas même la vie. Ce malheureux Prince alla cacher en Hongrie, son désespoir, sa honte & sa misere. On fit signer à son farouche ennemi un traité, par lequel il déclaroit, qu'après sa mort, la Lithuanie retourneroit à la Couronne de Pologne, & que son fils, satisfait d'un simple appanage, ne conserveroit aucune prétention sur ce Duché.

1437. Cependant Sigismond mourut, après avoir désigné Albert, Duc d'Autriche, pour son successeur en Bohême & en Hongrie. Il suffisoit qu'il fût gendre de Sigismond pour être odieux aux Hussites de Bohême, que cet Empereur avoit persécutés avec toute la rage du fanatisme. Ils offrirent leur Couronne à Casimir, frere du Roi de Pologne. Casimir reçut leur offre avec

toute la joie présomptueuse d'un jeune Prince impatient de regner. Uladislas y consentit d'abord, l'amitié qu'il avoit pour son frere lui ferma les yeux sur les suites d'une pareille révolution; mais de vieux politiques les lui firent appercevoir; & la République seconda peu les efforts que fit Casimir, pour se mettre en possession du trône, auquel il étoit appellé. Albert mourut, laissant la Reine enceinte d'un Prince, qui fut nommé Uladislas. Le célebre Huniade, par son éloquence, par ce respect qu'imprime une longue suite de services, triompha de la faction d'Elisabeth, & fit déférer la Couronne au Roi de Pologne (1). Nous ne retracerons point ici les troubles de cette Diete, l'entrée pompeuse d'Uladislas en Hongrie, les derniers efforts de la faction d'Elisabeth, les succès d'Uladislas Jagellon, son traité avec les Turcs, les perfides conseils du Cardinal Julien Césarini, les conseils généreux, mais inutiles, du brave Huniade, enfin la fatale bataille de Varna, & la mort de l'imprudent Uladislas: tous ces événemens, étrangers à l'histoire de Pologne, ont déja été présentés aux yeux du Lecteur dans l'Histoire de Hongrie. Uladislas avoit quelques vertus; brave & impétueux dans les combats, doux & humain dans son palais, avide de gloire, mais ne connoissant pas toujours la gloire véritable, crédule esclave de la Cour de Rome, ministre docile de sa perfidie, il fit les malheurs de la Hongrie, en ouvrant aux Turcs l'entrée de ce Royaume, & en se couvrant lui-même de la double honte d'une trahison & d'une défaite: mais il avoit fait le bonheur de la Pologne; & son nom fut longtemps cher à cette République.

Hist. de Pologne, 1300-1445.

La Couronne de Bohême est offerte à Casimir. 1440.

Uladislas parvient au trône de Hongrie.

1444.

SECTION V.

Sect. V. Hist. de Pologne, 1445-1586.

Contenant l'Histoire de Pologne, depuis l'élection de Casimir IV, jusqu'à la mort d'Etienne Battori, ou depuis 1445 *jusqu'à* 1586.

Après bien des divisions sur le choix d'un nouveau Roi, les uns voulant Frédéric Margrave de Brandebourg, d'autres Boleslas Duc de Mazovie, Casimir IV, frere d'Uladislas, fut enfin élu, & ce Prince, qui avoit brigué avec tant d'ardeur une Couronne étrangere, refusa d'abord celle que son pere & son frere avoient portée. Ce refus étoit une vaine affectation, une modestie mal-adroite, après tous les efforts qu'il avoit faits pour être Roi de Bohême. Quand on a voulu usurper le bien d'autrui, il est ridicule de refuser une possession légitime.

Casimir est élu Roi de Pologne.

La Moldavie, province dépendante de la Pologne, étoit en proie aux guerres civiles. Le Vaivode Alexandre avoit vu se former au sein de l'Etat une faction redoutable, qui s'accrut tout à coup & devint le parti dominant. Bogdan en étoit le Chef: il descendoit des anciens Vaivodes; mais sa naissance étoit illégitime, & il se faisoit un droit du motif même qui devoit l'exclure. Alexandre réclama l'appui de Casimir. Ce Prince ne crut pas cette expédition digne de son courage: il jugeoit sa présence plus nécessaire en

Guerre civile en Moldavie.

(1) *Voyez l'histoire de Hongrie, dans notre Tome* 41e. *pag.* (18) *& suiv.*

SECT. V. *Hist. de Pologne, 1445-1586.*

Pologne, & envoya en Moldavie Jean Olieski à la tête d'une armée. Ce Général attaqua les rebelles & les tailla en pieces. Bogdan disparut; Olieski crut la révolte étouffée, & la puissance du Vaivode affermie; il ramena son armée en Pologne: sa retraite fut bientôt suivie d'une nouvelle révolution. Bogdan avoit ramassé tous les brigands, dont les forêts de ces contrées étoient peuplées: d'autres misérables, poursuivis par leurs créanciers ou par la justice, vinrent se joindre à lui. Cette armée marchoit sans ordre, combattoit de même; mais elle commit tant de ravages, que sa barbarie lui tint lieu de discipline: tout se soumit. Alexandre abandonné par ses sujets épouvantés, alla chercher un asyle en Podolie: il appella de nouveau les Polonois à son secours. L'armée rentra en Moldavie; Bogdan avoit triomphé des habitans des campagnes & des artisans; mais il n'espéroit point vaincre ainsi des soldats; il s'enfuit dans les montagnes, & se retrancha dans un poste inaccessible: on ne pouvoit l'attaquer, il fallut négocier, mais le jour même qu'il signa le traité, il se précipita sur l'armée, au moment où elle alloit s'engager dans un défilé pour sortir de la Moldavie. On avoit été prévenu de son dessein & on s'étoit préparé au combat. Bogdan accouroit avec l'audace qu'inspire l'espoir de surprendre son ennemi; mais il trouva les Polonois, assez développés pour combattre, immobiles, les rangs serrés, la lance en arrêt. Il fut défait & sa perfidie ne tourna qu'à sa honte. Cependant la victoire coûta cher aux Polonois. Le Palatin de Léopold, Nicolas Pazawa, plusieurs Généraux estimés & une multitude de soldats, demeurerent sur le champ de bataille.

Perfidie de Bogdan.

Il est vaincu.

Bogdan ne renonça point encore à ses prétentions sur la Moldavie. Il avoit l'opiniâtreté d'un scélérat ferme dans ses desseins, qui court au trône ou à l'échaffaud; il rassembla une nouvelle armée, choisit mieux ses soldats, les asservit à une sévere discipline, les exerça aux manoeuvres de la guerre, & reparut en Moldavie. Il y signala son entrée par des succès plus durables; il songea moins à piller les villes, qu'à les conserver; il commit moins de ravages, & fit plus de conquêtes; ce fut alors que la Pologne sentit combien il étoit redoutable. On étoit fatigué d'une guerre étrangere, qui épuisoit le sang & l'argent de la République, pour les intérêts d'un enfant: car Alexandre étoit encore en bas-âge: peu importoit à la Pologne, quel étoit le Vaivode de Moldavie, pourvu qu'il rendît hommage à la Couronne. On lui proposa de se charger de la régence pendant la minorité d'Alexandre: ce parti n'étoit pas le plus conforme aux intérêts du pupille; mais il parut le plus favorable à ceux de la République: on alloit conclure le traité. Casimir avoit envoyé des députés à Kaminiec. Bogdan étoit en route pour s'y rendre. Pierre, Seigneur Moldave, aspiroit à la Vaivodie; la tutelle lui sembloit le chemin le plus sûr pour y parvenir. Dans tout Etat, où les ambitieux ne rencontrent point un Corps chargé de venger & de maintenir les loix fondamentales; du rang de Régent à celui de Souverain il n'y a qu'un pas. Pierre persuada au jeune Alexandre que lui donner un pareil tuteur c'étoit lui donner un maître; que Bogdan ayant l'administration de la Moldavie, en auroit bientôt la propriété; que peut-être ses jours ne seroient pas en sûreté entre les mains de son ennemi. Ces allarmes étoient justes: mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'Alexandre, dans un âge où la lâcheté, la trahison font

Il rentre en Moldavie.

1452.

horreur même aux Princes, consentit à faire assassiner Bogdan : il le fut par les soins de Pierre. Alexandre porta bientôt la peine de sa cruelle docilité pour les conseils d'un perfide : il n'avoit pas assez d'expérience pour sentir que le traitre, dont le poignard l'avoit délivré de son ennemi, pouvoit se défaire de lui-même avec quelque arme non moins exécrable & plus sûre : il fut empoisonné. Pierre, aussi coupable, mais plus heureux ou plus habile que Bogdan, monta à sa place & s'y maintint : la Pologne le laissa jouir tranquillement du fruit de ses forfaits ; & il n'eut dans ce haut rang d'autre ennemi, d'autre juge à craindre que son cœur.

Hist. de Pologne, 1445-1586.

Il est assassiné. Alexandre meurt empoisonné.

Casimir laissa en paix ce tyran ; il avoit à combattre d'autres tyrans, dont la dépouille excitoit plus sa cupidité ; les circonstances étoient favorables à la destruction de l'Ordre Teutonique & à la vengeance de la Pologne. C'est de l'excès de la servitude, que naît quelquefois la liberté ; il vient un moment où la patience de l'esclave, épuisée, se change en fureur ; alors il brise ses fers, & s'en forge des armes. Telle étoit la situation des Prussiens : leurs barbares maîtres n'avoient pas même cet égoïsme éclairé d'un despote humain par intérêt, & qui veille à la conservation, au bien-être d'un serf, qui ne peut lui être utile qu'autant qu'il est heureux. (1) Les habitans des campagnes, ne cultivoient la terre que pour ces tyrans, & souffroient eux-mêmes les horreurs de la famine, en versant l'abondance dans les greniers de l'Ordre. Dans les villes, le produit des arts étoit leur proie ; tous les bras n'étoient occupés qu'à nourrir leur orgueilleuse indolence. Chaque année ils aggravoient le fardeau des impôts sur un peuple misérable, qui après leur avoir donné sa récolte, étoit forcé encore de leur donner son argent ; enfin, lorsque le serf infortuné, dépouillé de tout, ne pouvoit plus rien offrir à leur avarice, sa femme ou sa fille étoient les victimes de leurs désirs effrénés. Les Nobles Prussiens n'étoient pas plus respectés par ces fiers oppresseurs : ils étoient à la fois leurs ennemis & leurs juges, quelquefois même leurs bourreaux : car ils ne prenoient pas la peine d'avoir des meurtriers à gages ; & lorsqu'un Prussien, noble, serf, ou libre, avoit eu le malheur de déplaire à un Chevalier, celui-ci le condamnoit à la mort, prononçoit & exécutoit lui-même la sentence sur le champ. La maxime de ce corps politique étoit, que pour rendre les hommes dociles & soumis, il faut les avilir & les ruiner : ce principe n'est que trop vrai jusqu'à un certain point : le peuple indigent & avili s'endort quelque temps dans sa misere : mais son réveil est terrible : un instant suffit pour l'éclairer sur ses droits, pour l'embraser de l'enthousiasme de la *liberté* ; & ce mot seul répété de bouche en bouche, suffit quelquefois pour le tirer de sa léthargie.

1454. Tyrannie des Chevaliers Teutoniques ; révolte de leurs sujets.

Les Prussiens fatigués d'un joug odieux le secouerent tout à coup ; ils implorerent les secours de la Pologne, & ne les attendirent pas. La révolte fut générale, en un instant elle éclata. Presque sans chefs & sans plan combiné, la haine de la tyrannie tint lieu de toute combinaison : on vit les paysans armés de faulx, les artisans armés de leurs instrumens, recourir vers les forteresses & s'en rendre maîtres ; les soldats même tournerent leurs glaives contre leurs Capitaines, qui dans les batailles, dans les sieges, s'emparoient

(1) *Joan. Leon. hist. Pruss. Christ. Hartknoch de Rep. Polon. Dlugloss. Cromer.*

Sect. V. Hist. de Pologne, 1445-1586.

du prix de leur valeur, & ne partageoient point avec eux les dépouilles des vaincus: toutes les villes tomberent au pouvoir des mécontens, excepté Marienbourg. Tandis que cette révolution changeoit la face de la Prusse, les députés de la Noblesse étoient allés porter au Roi de Pologne & au Sénat l'hommage de la nation & leur demander des secours: ils parlerent avec cette éloquence, qu'anime une haine juste & profonde; ils peignirent la tyrannie des Chevaliers avec les couleurs les plus fortes: l'humanité, l'intérêt de l'Etat, tout parloit en leur faveur. Casimir les reçut, comme un pere ouvre les bras à ses enfans persécutés: il supprima les impôts excessifs, dont ils étoient accablés; il érigea quatre Palatinats, à Thorn, à Elbing, à Krolowgrod, & à Dantzic: il en confia le gouvernement à des Seigneurs, que leur équité faisoit respecter, que leur bonté faisoit chérir. Enfin il rassembla une armée, & s'avança lui-même vers la Prusse, pour défendre ses nouveaux sujets, recevoir leur hommage, écraser leurs tyrans, & mettre la derniere main à cette grande révolution, projettée envain depuis deux siecles. Les mécontens assiégeoient Marienbourg, où le Grand-Maître étoit renfermé avec les principaux Commandeurs. Nous avons déjà dit, que les Teutoniques avoient fait une étude profonde de l'art des sieges, & pour l'attaque & pour la défense: les révoltés manquoient d'Ingénieurs, pour diriger les opérations du siege; aussi, depuis plusieurs mois qu'il duroit, il n'étoit pas plus avancé que le premier jour. L'Empire jaloux de la puissance de la Pologne, avoit pris un vif intérêt au sort de l'Ordre chancellant: une armée d'Allemands & de Siléfiens marcha au secours de la ville assiégée. Casimir s'avança à la rencontre de cette armée, & lui présenta la bataille: du succès de cette action dépendoit le sort de Marienbourg, celui de l'Ordre Teutonique. Les Chevaliers attendoient avec impatience la nouvelle du combat, ou pour s'ensévelir sous les ruines de leur capitale, ou pour chasser les assiégeans: on apprit que Casimir avoit été vaincu; le siege fut levé; l'Ordre reprit son orgueil, mais non pas sa puissance, & sa ruine n'étoit que différée.

Succès des Mécontens; ils députent vers Casimir, ce Prince part pour la Prusse.

Casimir est vaincu.

1457.

Il rassemble de nouvelles forces & triomphe de l'Ordre Teutonique.

Casimir avoit trop de courage, pour se laisser abattre par un premier échec: il rassembla les débris de son armée, y joignit de nouvelles forces & reparut plus redoutable que dans la premiere campagne. Les Chevaliers avoient repris quelques châteaux; il les leur enleva; il ruina leur armée en détail par de petits combats, où les Polonois eurent presque toujours l'avantage; enfin il s'empara de la Citadelle de Marienbourg; & dès cet instant on ne désespéroit point de la fortune: l'Ordre étoit redoutable, tant qu'il n'étoit point anéanti; c'étoit une hydre, qu'on ne pouvoit vaincre, qu'en tranchant toutes ses têtes à la fois. Le Grand Maître trouva encore une armée; mais ce ne fut que pour offrir aux Polonois une nouvelle proie. Casimir vengea sa premiere défaite par les succès les plus éclatans; il ne restoit plus aux ennemis que Choinicz, place très forte, qu'ils regardoient comme le dernier boulevard de leur Ordre: elle fut emportée d'assaut. Vaincus partout, & partout odieux, les Chevaliers errans dans les campagnes, abandonnés par les Impériaux, ne trouvoient plus d'asyle, ni dans les villes, dont les Polonois étoient maîtres, ni dans les villages, dont les habitans étoient leurs plus cruels ennemis, & avoient acquis par une longue & cruelle servitude, le droit d'être impitoyables envers leurs tyrans: ne trouvant plus ni sol-

ſoldats, ni amis, ils s'humilierent enfin, & demanderent la paix. Après tant de parjures, de traités enfreints, de domaines envahis, de cruautés, de ravages exercés même au ſein de la paix, ils devoient peu compter ſur la clémence des vainqueurs: on ne les accuſoit pas ſeulement des incendies dont ils s'étoient rendus coupables, mais de ceux-mêmes que les Polonois forcés à leur faire la guerre avoient commis; on leur demandoit compte & du ſang des Pruſſiens, leurs eſclaves, & de celui des Polonois, leurs ennemis. On ſe rappelloit qu'il y avoit eu vingt & un mille villages en Pruſſe, & on n'y en trouvoit plus que trois mille: on ſongeoit que plus de trois cents mille hommes avoient péri de part & d'autre dans les guerres injuſtes, qu'ils avoient ſuſcitées à la Pologne; on ſe ſouvenoit enfin de tous les outrages que cette Puiſſance avoit reçus de ces orgueilleux & infideles vaſſaux. On traita avec eux, mais à des conditions aſſez dures pour ne pas leur laiſſer le pouvoir de violer le traité: ils reſtituerent à la Couronne de Pologne le Duché de Poméranie, les Diſtricts de Culm & de Michalow, les villes de Dantzich, de Marienbourg, d'Elbing, & tout ce qui compoſe aujourd'hui la Pruſſe Royale. On ne leur laiſſa, que l'autre partie de la Pruſſe. C'étoit beaucoup encore; & cet Ordre étoit redoutable, tant qu'il lui reſtoit un peu de terre en Europe. Il fut réglé, qu'auſſitôt que le Grand Maître ſeroit élu, il viendroit rendre hommage au Roi & au Sénat. Tel fut le traité de Thorn, contre lequel une partie de la Nobleſſe Polonoiſe murmura: elle votoit pour l'extinction entiere de cet Ordre ambitieux, qui pouvoit encore, par de ſourdes entrepriſes, par des uſurpations graduées, remonter peu à peu à cette puiſſance, dont il avoit ſi longtemps abuſé: mais Caſimir craignit peut-être de réduire au déſeſpoir, des hommes pleins de courage & de talens, qui avoient, plus d'une fois, réparé des diſgraces, qui ſembloient rendre leur perte inévitable.

Hiſt. de Pologne, 1445-1586.

Traité de Thorn. L'Ordre Teutonique abandonne la moitié de la Pruſſe & conſent à tenir l'autre en fief de la Pologne. 1466.

C'étoit avec ſes ſeules forces, que la Pologne avoit écraſé l'Ordre Teutonique; mais cette guerre, toute glorieuſe qu'elle étoit, avoit épuiſé les finances. On n'avoit pas voulu établir de nouveaux impôts, parce qu'on craignoit que les Chevaliers, attentifs à tout ce qui pouvoit favoriſer leurs deſſeins, ne profitaſſent du mécontentement qu'exciteroient ces ſubſides, pour ſoulever le peuple & faire quelque diverſion. L'Etat avoit donc contracté des dettes: les Chevaliers n'étoient plus redoutables: ce fut alors que l'on crut devoir mettre de nouvelles impoſitions, pour remplir les engagemens de la Couronne. Cette conduite étoit ſage; mais la Nobleſſe, toujours adroite à ſaiſir les occaſions de lier les mains du Souverain, exigea que l'emploi des ſommes qu'on alloit lever, fût expoſé aux yeux de la Nation, & ſoumis à ſon examen. Caſimir y conſentit: c'étoit mettre en tutelle le conquérant de la Pruſſe; mais il étoit, pour ainſi dire, moins maître, moins Roi dans la Pologne, que dans les Etats conquis; il fallut ſouſcrire aux volontés de cette Nobleſſe altiere, qui s'établiſſoit juge de ſon Souverain. Cependant, comme la multitude des avis, la contrariété des ſuffrages avoit rendu juſqu'alors les Dietes orageuſes, on ſtatua que chaque Palatinat y enverroit des Nonces, qu'on appelle *Nonces terreſtres:* tels qu'à Rome les Tribuns, à Sparte les Ephores, c'étoient les cenſeurs du gouvernement. Cette nouvelle Conſtitution eut d'abord d'heureux effets; la premiere Diete, que l'on convoqua ſur ce

Nouvelle Conſtitution.

SECT. V. *Hist.* de Pologne, 1445-1586.

plan, fut unanime & dura peu: mais dans la suite, l'orgueil des Nonces, leurs prétentions, leurs cabales les rendirent très dangereux: ils porterent de funestes atteintes à l'autorité Royale, à celle même du Sénat: traversant toujours les opérations les plus sages, toujours plus disposés à nuire qu'à agir, ils mirent plus d'une fois la République en danger: ils devinrent les chefs des factions, les artisans de tous les maux de l'Etat: leur fierté s'accrut, comme leur puissance; le rôle de médiateurs leur sembla trop obscur pour eux: ils conçurent une plus haute idée d'eux-mêmes; ils se regarderent comme le premier corps de la République; & se crurent législateurs, par cela même qu'ils renversoient les loix.

1471. George Podzébraski, Roi de Bohême, mourut; on peut dire que pendant toute sa vie il ne regna pas, mais qu'il combattit sans cesse pour regner. Mathias Corvin, Roi de Hongrie, s'étoit déclaré le protecteur de la Religion Catholique, qui lui ouvroit un chemin au trône. George avoit embrassé le parti contraire & il le défendoit en grand homme; mais Mathias défendoit le sien en tyran; sa gloire, souillée par des cruautés, l'avoit rendu odieux aux Bohémiens: après la mort de George, (1) ils se hâterent de couronner Uladislas, fils de Casimir IV. Mathias s'avança à la tête d'une armée, pour repousser ce nouveau concurrent. Tandis qu'il étoit en Bohême, une faction puissante appelloit en Hongrie le jeune Casimir, frere d'Uladislas. Mathias revint, & triompha du parti Polonois; mais l'invasion de Casimir fit du moins une diversion utile à son frere. Pour acheter les suffrages en Hongrie, & en Bohême, Casimir IV avoit achevé d'épuiser la Pologne; il avoit fallu même acheter le consentement des Nonces & du Sénat, pour lever les sommes nécessaires au succès de ces révolutions; & l'on ruinoit l'Etat d'avance, pour obtenir le droit de le ruiner. Ce Regne avoit été désastreux pour la Pologne; la chûte de l'Ordre Teutonique lui avoit coûté des sommes immenses, & le plus beau sang de la nation: il n'y avoit point de maison, qui ne regrettât quelque rejetton de sa race moissonné dans les combats: quelques familles même avoient été entierement détruites; le reste languissoit dans l'indigence. On ne pouvoit condamner l'expédition dispendieuse de Casimir contre les Teutoniques, puisqu'il étoit le premier qui eût vengé la Pologne de tant d'outrages accumulés: on ne pouvoit blâmer sa tendresse pour ses enfans; il importoit au salut de l'Etat, qu'un Prince du sang de Jagellon regnât sur les Bohémiens, que l'Ordre Teutonique avoit plus d'une fois armés contre les Polonois. Mais ces réflexions n'affoiblissoient point le sentiment de la misere; on convenoit que Casimir avoit en vue le bien général; mais il n'en étoit pas plus chéri de l'individu qui souffroit: on le vit, sans regret, descendre dans la tombe.

Uladislas, fils de Casimir, est élu Roi de Bohême. 1472.

Triste état de la Pologne: mort de Casimir IV. 1492.

La Diete générale fut convoquée à Pietricow, ou Petrikow: elle fut orageuse; diverses factions, ou corrompues par l'or, ou entraînées par leurs penchans, vouloient placer la Couronne sur la tête de leurs Chefs: les Lithuaniens votoient pour Alexandre, leur Duc; ils espéroient, sous son regne, avoir plus de part à la distribution des graces, ou être moins opprimés dans

(1) *Dlugloss. Lib. XIII. Vigenere Chron. de Pol. Dubrav. Hist. Boh. Hen. ab Hennen. Ann. Siles. & voyez Nos Hist. de Boheme Tom.* 41. *p.* 133 *& suiv.*

la répartition des subsides; Sigismond, fils de Casimir & frere d'Alexandre, avoit un parti d'autant plus puissant, que l'Archevêque de Gnesne étoit à la tête; Jean Albert, leur frere, étoit aussi leur concurrent; il avoit porté les armes dans des expéditions étrangeres: son nom étoit cher à la tourbe militaire, qui n'exige dans un Général, qu'un air affable, & beaucoup d'indulgence pour le pillage. Le Duc de Mazovie en imposoit par une suite nombreuse, par ses menaces, & par ce vieux respect que l'on gardoit encore pour le sang des Piastes, qui couloit dans ses veines. Ces cabales se heurterent quelque temps; enfin le parti de Jean Albert triompha, & ce Prince fut proclamé par le peuple & les soldats qui l'adoroient, & par la noblesse, qui redoutoit les soldats & le peuple.

Hist. de Pologne, 1445-1586.

Diete orageuse: Jean Albert est élu.

A peine fut-il sur le trône, qu'il reçut de magnifiques Ambassades de Bajazet II & de la République de Venise, deux Puissances ennemies l'une de l'autre: la conformité d'intérêts, la ressemblance du gouvernement, la même haine contre les Turcs, tout sembloit devoir établir une alliance éternelle entre la Pologne & la République de Venise: toutes deux gouvernées par un chef électif, étoient également ennemies du pouvoir monarchique, & travailloient sans relâche à le détruire. Le Roi de Pologne avoit encore quelque pouvoir; mais le Doge de Venise étoit un esclave sur le trône; sa couronne & son sceptre ressembloient assez à ces joyaux, dont on amuse l'enfance. Le voisinage des Turcs, la nécessité de rassembler ses forces contre un ennemi si redoutable, devoient unir les Polonois & les Vénitiens. Il étoit étonnant qu'on n'eût point songé encore à former entre ces deux Etats une ligue indissoluble: ils pouvoient s'aider beaucoup, & ne pouvoient se nuire; l'Ambassade des Vénitiens fut pompeuse; elle étoit chargée de riches présens; son entrée fut fastueuse, & déplut à un peuple ruiné, qui sçavoit que le but de cette négociation étoit de l'engager dans une guerre contre la Porte. D'un autre côté, le Sultan, qui avoit les yeux ouverts sur les démarches des Vénitiens, envoya des présens au nouveau Roi, le félicita sur son élection, & lui demanda une trêve de quelques années. Jean Albert balança d'abord sur le parti qu'il devoit prendre: l'alliance des Vénitiens étoit, sans doute, préférable à celle des Turcs; mais Bajazet ne demandoit qu'une trêve, & la République cherchoit à entraîner les Polonois dans une guerre. Dans l'état d'épuisement, où se trouvoit la Pologne, elle ne pouvoit désirer qu'un calme profond; ce n'étoit qu'au sein de la paix qu'elle pouvoit se relever de ses pertes. Uladislas, Roi de Bohême, parvenu au trône de Hongrie, maître de deux nations guerrieres, engagea son frere Jean Albert (1) à tenter avec lui la fortune des armes: leur résolution fut quelque temps secrete; on prétendit que le seul motif de cette ligue étoit de venger les mânes d'Uladislas leur oncle, tué à la sanglante journée de Varna. Mais, pour prévenir les murmures des Polonois dégoûtés de la guerre, il falloit que quelqu'occasion éclatante les forçât à prendre les armes, non pour les caprices du Souverain, mais pour l'intérêt de l'Etat. Les Turcs entrerent dans la Moldavie & y mirent tout à feu & à sang: le Vaivode étoit vassal de la Pologne; il réclama l'assistance de ses maîtres. Jean Albert, impatient de courir à la gloire, re-

Bajazet II & la République de Venise envoient des Ambassadeurs à Jean Albert.

1493.

1494.

(1) *Cromer. Hennel. ab Hennen. Ann. Siles. Ifluanf. Lib. III.*

Sect. V. Hist. de Pologne, 1445-1586.

préfenta au Sénat, que la Couronne devoit fon appui à fes vaffaux, que l'épuifement des finances ne pouvoit excufer un refus, que les Polonois alloient fe couvrir de honte, s'ils abandonnoient le Vaivode, que leurs autres vaffaux le voyant fi lâchement délaiffé, ne compteroient plus fur l'amitié des Polonois, & deviendroient bientôt leurs ennemis; qu'enfin les Turcs, après avoir conquis toute la Moldavie, paroîtroient bientôt fur les frontieres de la Pologne: on répondit à ce difcours par des cris de guerre; l'ardeur martiale de la nation fe réveilla & on courut aux armes; quatre-vingts mille hommes fe raffemblerent fous les drapeaux de Jean Albert; ils étoient fuivis de trente mille chariots chargés d'armes & de bagages; attirail inutile & dangereux dans d'autres armées, mais dont les Polonois fçavoient faire ufage pour la défenfe d'un camp.

Jean Albert marche au fecours du Vaivode de Moldavie.

Les Vaivodes de Moldavie jouoient entre les Polonois & les Turcs, le même rôle que les Princes de Tranfilvanie ont joué longtemps entre cette Puiffance & la Hongrie; ils recherchoient la protection du plus puiffant, le trahiffoient s'il devenoit plus foible, fe ménageoient des intelligences dans les deux cours, & fe livroient tantôt à l'une, tantôt à l'autre, pour ne dépendre d'aucune: Jean Albert n'étoit pas encore en Moldavie, que le Vaivode avoit déja fait fecrétement fa paix avec les Turcs: il s'étoit engagé à fournir des vivres à l'armée; il les lui refufa; & lui laiffa fouffrir toutes les horreurs de la famine. Les Polonois indignés de fa trahifon affiégerent Soczawa. Cette diverfion traverfoit les deffeins d'Uladiflas, qui voyoit tourner contre les Chrétiens des armes, dont il vouloit diriger l'effort contre les Infideles: il offrit fa médiation, & réconcilia le Roi & le Vaivode: mais celui-ci n'embraffoit fon maître que pour l'étouffer. Jean Albert ne voulant pas expofer plus longtemps fes troupes dans les Etats d'un perfide, reprit le chemin de la Pologne: l'armée marchoit lentement, les foldats étoient fatigués d'une expédition, où on leur avoit fait éprouver des incommodités, moins fupportables que les périls & les travaux de la guerre: ils s'engagerent dans la forêt de Bakow; le Vaivode y avoit placé des troupes en embufcade; tout à coup, il paroît à la tête de fes troupes. Qu'on fe peigne la fituation des Polonois, l'horreur de cette furprife, la terreur paffant de rang en rang, les chevaux, les chariots embarraffés dans des abattis, point d'efpace pour le combat, point de guides fûrs pour la retraite, la forêt retentiffant des cris des bleffés, & fon obfcurité redoublant le péril & la crainte. Etienne amena une foule de captifs, parmi lefquels on comptoit des Ducs, des Palatins. Jean Albert lui-même tomboit entre les mains de fon vaffal, fi une troupe de braves ne l'eût emporté à travers mille périls: il raffembla hors de la forêt les débris de fon armée, & s'avança vers les bords du Pruth; il alloit traverfer ce fleuve, lorfque le Vaivode accourut encore à la tête de fes Valaques & de fes Moldaves. Le fuccès de fa premiere perfidie lui infpiroit une confiance aveugle; mais la pofition des Polonois n'étoit plus la même: une vafte plaine offroit un libre efpace à leurs évolutions; ils voyoient approcher l'ennemi; ils étoient préparés à le recevoir. Etienne fut vaincu; & l'armée rentra en Pologne, fans être pourfuivie. Telle fut la fin de cette expédition, où les Polonois fe virent forcés de combattre le même Prince qu'ils alloient fecourir, & qui peut-être avoit lui-même appellé les Turcs dans fes Etats, pour y attirer

Perfidie du Vaivode.

L'armée rentre en Pologne.

Jean Albert, & massacrer son armée. Cette démarche fit connoître aux Turcs les dispositions de la République à leur égard; ils résolurent de se venger des maux qu'on avoit voulu leur faire: Bajazet envoya une armée dans la Russie Polonoise. Jean Albert rassembla ses troupes, & marcha à la rencontre des Musulmans: on en vint aux mains; la bataille fut sanglante; les Polonois remporterent une victoire, dont ils auroient eu horreur eux-mêmes, si des Chrétiens avoient compté pour quelque chose le sang des Mahométans: on prétend qu'on trouva quarante mille infideles sur le champ de bataille. (1) Les Turcs, pour échapper aux vainqueurs acharnés, avoient jetté le turban, & s'étoient habillés à la Polonoise; en cet état ils coururent vers la Moldavie; mais Etienne, leur allié, trompé par ce déguisement, lança sur eux ses Valaques & ses Moldaves; l'attaque se fit avec tant de furie, qu'on massacra dix mille Turcs avant de les avoir reconnus. 1498. *Déroute des Turcs; victoire des Polonois.*

1500. Cette victoire sembloit devoir mettre la Pologne à l'abri de toute insulte: cependant les Moscovites braverent une nation triomphante, qui avoit vu fuir devant elle les plus redoutables ennemis de la Chrétienté: ils faisoient des préparatifs de guerre; des troupes s'avançoient vers le Duché de Smolensko; cette province étoit menacée d'une invasion prochaine. La Pologne avoit assez de forces pour vaincre de pareils ennemis; mais Jean Albert craignoit l'effet des lentes délibérations du Sénat, dont les avis n'étoient jamais plus partagés que lorsqu'il falloit les réunir; & qui ne concluoit rien, lorsqu'il falloit conclure sur le champ: il s'étoit ménagé une alliance avec Schamatei, Kan des Tartares, qui habitoient entre le Jaik & le Wolga: il l'invita à partager avec lui l'honneur de l'expédition qu'il méditoit, & les dépouilles des Moscovites: ce barbare tira son sabre, en présence des ambassadeurs Polonois, trempa la pointe dans l'eau, & jura de joindre l'armée Polonoise avec cent mille hommes sur les bords du Boristhene; c'étoit jurer par le Styx. Son armée fut bientôt prête: son peuple avoit toujours le glaive à la main; presque tous ses soldats étoient montés sur des chevaux légers à la course; quant aux vivres, aux bagages, ils n'en portoient presque point; ils subsistoient indifféremment aux dépends de leurs ennemis, & de leurs alliés. Une armée de cent mille Tartares marchoit plus aisément, qu'on ne fait marcher aujourd'hui vingt bataillons. Celle de Schamatei fut bientôt au rendez-vous: il n'en étoit pas de même de l'armée Polonoise; il falloit faire approuver le projet de guerre par le Sénat & les grands, puis lever des impôts, puis lever des soldats, les rassembler, préparer tout pour leur voyage. Le Kan attendit envain les Polonois sur les bords du Boristhene: on délibéroit encore à Cracovie, tandis que Schamatei étoit aux prises avec le Kan de Crimée, allié des Moscovites, qui étoit accouru à leur secours; les bords du fleuve furent jonchés de cadavres; ses eaux furent teintes de sang; & les Tartares s'entr'égorgerent, tandis que les Polonois & les Moscovites, pour lesquels ils combattoient, arrangeoient leur différend. *Guerre en Moscovie.*

1501. On redoutoit en Pologne une guerre plus funeste. Les Chevaliers Teutoniques avoient repris leur premiere audace; leur Grand Maître avoit refusé

(1) *Puffendorf Hist. Univers.* & les auteurs qu'il a suivis. D'autres disent que l'armée des Turcs se fondit par le froid, la neige, la disette de vivres. *Herb. de Fulstin. Pastor. ab Hirtenb.*

SECT. V. *Hist. de Pologne, 1445-1586.*

Mort de Jean Albert, son portrait.

de rendre hommage à la Couronne. Jean Albert se préparoit à châtier sa révolte, lorsqu'il fut enlevé par une mort soudaine. (1) C'étoit un fantôme de Roi, plus subjugué encore par ses favoris, que par l'humeur indépendante des grands, & la Constitution Aristocratique de l'Etat: incapable d'agir & même de penser, il vit tout par les yeux des autres, ou plutôt il ne vit rien: le célebre Callimaque avoit été son Gouverneur; soit qu'il eût voulu le tenir plongé dans une profonde ignorance, pour regner sous son nom; soit que le naturel ingrat de l'éleve se refusât aux soins du maître, Jean Albert sortit de ses mains à peine ébauché, ou, pour mieux dire, il n'en sortit point; Callimaque conserva toujours sur son esprit un pouvoir despotique. Jean Albert trembloit devant lui: un gouverneur, des maîtresses, des favoris, c'en étoit bien assez pour prolonger l'enfance de ce Prince: son ignorance fut l'excuse de ses désordres; la nation le plaignit & ne détesta que ceux dont les perfides conseils l'entraînoient vers le mal. On vit reparoître les mêmes concurrens qui s'étoient disputé la Couronne après la mort de Casimir; Sigismond Duc de Glogaw, Alexandre Duc de Lithuanie, & Uladislas Roi de Hongrie & de Bohême: celui-ci promettoit à la Pologne une paix profonde, sous un Roi qui porteroit trois Couronnes, & qui, lorsque l'une seroit attaquée, réuniroit les forces des deux autres pour la défendre. Sigismond étoit chéri du peuple & des grands; mais ses vertus méritoient, & ne briguoient point les suffrages. Alexandre faisoit craindre la séparation de la Lithuanie, si on lui refusoit la Couronne: cette considération, à laquelle ses largesses prêtoient une nouvelle force, l'emporta sur les intrigues d'Uladislas, & sur l'estime qu'on avoit conçue pour Sigismond. On donna une nouvelle sanction à la réunion du Duché à la Couronne. Alexandre jura d'en observer les conditions, & de faire tous ses efforts pour en perpétuer les effets. (2) Les Polonois & les Lithuaniens ne devoient plus faire qu'un même peuple, & n'avoir qu'un même Roi; ce Souverain devoit être toujours élu dans la Pologne, mais les Grands & les Nonces de Lithuanie avoient le droit de concourir à l'élection; on donnoit aux Lithuaniens les mêmes privileges, la même monnoie, qu'aux Polonois. On leur conservoit seulement leur antique maniere d'administrer la Justice: du reste, les biens, les maux, les avantages, les pertes, tout devoit être commun entre le Royaume & le Duché.

Alexandre.

Alexandre est élu: à quelles conditions.

1505. Cependant Schamatei, trompé par Jean Albert, attaqué par le Kan de Crimée, poursuivi par les Moscovites, abandonné par ses soldats, sans suite, sans armes, erroit dans les déserts de la Podolie; il y fut arrêté & resta quatre ans en prison, chez ce même peuple qu'il avoit voulu secourir: on ne le tira de son cachot, que pour le traîner comme un criminel au milieu du Sénat; on conçoit à peine comment ses juges oserent soutenir ses regards: „ je ne vous reprocherai point votre ingratitude, leur dit-il; mes fers, ma „ nudité, ma misere vous les reprochent assez: si j'étois tombé entre les „ mains du Kan de Crimée, qu'eut-il fait de plus? Songez, Polonois, qu'il „ est dans le Ciel un Etre au-dessus de toutes les Puissances, qui tôt ou tard „ punit les perfides: pensez-vous que son courroux ne s'allume pas, en

Ingratitude des Polonois envers Schamatei: grandeur d'ame de ce Tartare.

(1) *Joan. Leon. Hist. Pruss. Hennel. ab Hennen. Flor. Polon.* (2) *Herburt. de Fulstin.*

„ voyant un Prince captif, au milieu de ses alliés, auxquels il a sacrifié son „ sang, ses états, son armée? Vous nous traitez de barbares & d'infideles! „ Mais vous, qu'êtes-vous en ce moment? . . Je vais vous apprendre à „ connoître ces Tartares que vous méprisez: rendez-moi ma liberté; j'assem- „ ble une nouvelle armée, & c'est par de nouveaux services, que je me „ vengerai de votre ingratitude." Tant de grandeur d'ame parut incroyable; on le redoutoit: on le retint dans les fers: affreux procédé, qui couvrit la nation d'une honte ineffaçable, & découragea tous les alliés, qui auroient pu lui prêter l'appui de leurs armes. Heureusement la Pologne se suffisoit à elle-même; elle avoit d'habiles Généraux, des soldats aguerris, & ce fut avec ses seules forces qu'elle triompha des Tartares, qui avoient pénétré au sein de la Lithuanie. Alexandre étoit malade; mais son ame avoit conservé toute sa force; il se fit porter en litiere à la tête de son armée. Ses regards mourans animoient encore les Polonois. Les deux armées étoient en présence: on alloit donner le signal du combat: & les soldats des deux partis se provoquoient des yeux, du geste, & de la voix: en ce moment Czarnkowski, fils du Palatin de Posnanie, paroît sur une colline, à la tête de trois cents chevaliers; il les range sur une seule ligne & leur donne l'apparence d'un corps redoutable; les Tartares furent trompés par cet artifice, qui répandit la terreur parmi eux. Le Général Stanislas Kiska vit leur trouble, & ne leur laissa pas le temps de reconnoître leur erreur; il donna le signal de l'attaque; elle se fit avec beaucoup d'ordre, quoiqu'avec beaucoup de furie: les Tartares furent taillés en pieces; on en compta vingt mille sur le champ de bataille; on leur prit vingt-trois mille chevaux; & quarante mille Polonois, qu'ils amenoient en esclavage, furent délivrés. (1) Les derniers regards d'Alexandre virent fuir les barbares; il fut enséveli dans son triomphe. Sa mort fut plus belle que sa vie. Il avoit été, comme Jean Albert, l'esclave de ses favoris, & n'avoit fait usage du peu d'autorité qu'on lui laissoit, que pour satisfaire leur ambition & leur avidité: il aliéna même des Domaines de la Couronne, pour les enrichir; & s'il y eut quelque chose d'étonnant sous son regne, ce fut le silence de la nation, qui souffrit ces démembremens.

Hist. de Pologne, 1445-1586.

Alexandre meurt, en remportant une victoire sur les Tartares. 1506.

Sigismond répara les fautes de ce Prince: il fut élu sans contradiction. C'étoit la premiere fois qu'on entendoit dans la Diete un cri unanime. On connoissoit les nobles penchans du Duc de Glogaw, son application aux affaires, sa sagesse dans le choix de ses Ministres, ses vues pures & désintéressées, son respect pour les loix; ajoutez à ces qualités que le sage admire, celles qui séduisent le peuple, un port majestueux, des graces, un air affable: il plut tant à la nation, qu'on ne songea point à lui imposer de nouvelles conditions; on aima mieux lui laisser choisir le chemin qu'il devoit suivre, que de le lui indiquer: & l'on crut qu'il suffisoit de laisser un champ libre à son génie, guidé par l'amour du bien public. Il annulla toutes les folles donations d'Alexandre, réunit à la Couronne les domaines aliénés, abolit des pensions onéreuses, qui étoient moins le prix des services que celui des intrigues, arrêta les déprédations, & remit l'ordre dans les finances. Jean

Sigismond I.

Sigismond est élu d'une voix unanime.

(1) *Cromer. Kojalowicz. Neugebauer, &c.*

SECT. V. *Hist. de Pologne.* 1445-1586.

Bonner, Ministre integre & éclairé, implacable ennemi des méchans, partagea avec son maître la gloire de cette révolution.

Basile, Czar de Moscovie, voyant Sigismond occupé du gouvernement intérieur du Royaume, prit pour une lâche indolence cette sage inactivité; un Prince qui se livroit tout entier à la politique, ne pouvoit être versé dans l'art de la guerre; & quelle que fût son habileté dans celui de rendre les

1508. hommes heureux, c'étoit un Prince fainéant, puisqu'il ne cherchoit pas les occasions de les égorger. C'étoit ainsi qu'on les jugeoit alors dans l'Univers entier. Basile rassembla une armée de quatre-vingts mille hommes, & entra sur les frontieres de la Pologne: mais il reconnut bientôt son erreur. Sigismond parut à la tête de ses troupes rangées dans le plus bel ordre, exercées aux combats, asservies à la plus sévere discipline, & qui présentoient aux ennemis une forêt de lances impénétrable. Frappé de terreur à cet aspect, le Czar donna lui-même à ses soldats le signal de la retraite, & s'enfuit sans avoir combattu.

Les Moscovites se retirent à l'aspect de l'armée Polonoise.

Sigismond alloit reprendre le timon de l'Etat, & poser le glaive, lorsque de nouveaux ennemis vinrent troubler ses soins pacifiques, c'étoient les Valaques, peuple brigand, peu redoutable dans une bataille, mais féroce, mais accoutumé aux larcins, aux incendies; sans ardeur pour la véritable gloire,

1509. sans respect pour les traités, fuyant devant l'ennemi armé, immolant sans pitié les femmes, les enfans, les vieillards, & qui ne connoissoit de la guerre que ses horreurs: la Russie noire fut le théâtre de leurs rapines. Sigismond, qui connoissoit le caractere de cette nation & sa maniere de combattre, ne voulut point marcher droit à eux: il n'auroit pu les atteindre; il auroit trouvé la province désertée tout à la fois & par ses habitans & par les ennemis: il entra en Valachie; cette diversion les y ramena: mais ils ne purent soutenir l'effort des armes Polonoises; ils se disperserent dans les forêts, séjour convenable à leur profession. Sigismond entra presque sans résistance dans leurs villes, & distribua à ses soldats les richesses qu'elles renfermoient, dépouilles enlevées aux nations voisines. Les Polonois se retiroient chargés de butin; mais les Valaques prompts à la suite, lorsque l'ennemi s'avançoit, se rassembloient avec la même rapidité, pour le harceler dans sa retraite: ils attaquerent les Polonois, au passage du Dniester; ils furent encore repoussés, & leurs bagages accrurent la proie des vainqueurs. (1)

Expédition des Polonois en Valachie.

1514. Les Moscovites ne tarderent pas à reparoître sur les frontieres de la Lithuanie. Leur fuite prudente & rapide, leur avoit conservé leurs forces toutes entieres: ils suivoient toujours le même systême, évitoient le combat, & fatiguoient l'ennemi attaché à leur poursuite: ils s'emparerent de Smolensko, & parurent résolus de se maintenir dans leur conquête; mais dès qu'ils apprirent que trente-cinq mille Polonois & Lithuaniens s'avançoient sous la conduite du Duc Constantin Ostrog, ils mirent le Boristhene entre eux & lui, & se retrancherent sur les bords escarpés de ce fleuve. Le Général Polonois fit jetter un pont, qui offrit à l'infanterie un passage libre, tandis que la cavalerie traversoit à la nage: cette manœuvre hardie s'exécuta à la vue des Mos-

(1) *Neugebauer. Stan. Sarnic. Pastor ab Hirtenb. Bern. Vapov. Fragm.*

Moſcovites, immobiles d'étonnement. Cependant leurs Généraux les raniment, leur repréſentent que cette poignée d'ennemis ſera facilement accablée par leur multitude; leur courage renaît: leur premier effroi ſe diſſipe: les Lithuaniens s'avancent; les Moſcovites ſortent de leurs lignes & marchent droit à eux. Ceux-ci reculent, mais en bon ordre; les Moſcovites les pourſuivent: tout à coup le centre des Lithuaniens s'ouvre, & fait jour à une artillerie formidable, qui foudroie les barbares. La Victoire fut l'ouvrage du canon; les Moſcovites ſe précipiterent les uns ſur les autres; les Polonois n'eurent que la peine de choiſir leurs victimes; une partie des vaincus termina ſes jours au fonds des eaux: on compta quarante-deux mille cadavres ſur le champ de bataille. Baſile s'enfuit de Smolensko, bien repentant de s'être écarté de ſa maxime de fuir avant de combattre, & de ne jamais attendre l'ennemi. Ce fut près du château d'Orsha, que les Polonois & les Lithuaniens remporterent cette ſanglante victoire, qui, de nos jours, ſeroit horreur aux vainqueurs même; mais alors le ſang des hommes étoit compté pour rien; c'étoit plutôt ſur le nombre des morts qu'un Général fondoit ſa gloire, que ſur des manœuvres ſçavantes.

Ruſe des Lithuaniens: défaite des Moſcovites.

Quelque terreur que cette victoire eût répandue dans le nord, les Chevaliers Teutoniques ne la partagerent point: on pouvoit triompher d'une multitude mal aguerrie, & échouer contre les forces d'un Ordre exercé aux combats: plus Sigismond étoit redouté, plus il étoit beau de le vaincre; ainſi raiſonnoient ces fiers Teutoniques, qui recommençoient leurs uſurpations, & dont le Grand Maître, Albert de Brandebourg, refuſoit au Roi de Pologne l'hommage qu'il lui devoit. Sigismond, qui eut préféré la gloire de rendre l'Etat heureux à celle de le rendre redoutable, ſe vit encore entraîné malgré lui aux combats: il entra en Pruſſe, (1) conquit Mielſak, Holland, & livra au pillage pluſieurs villes du Marquiſat de Brandebourg. Albert, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, lorſqu'ils étoient malheureux, alloit s'humilier devant la Couronne de Pologne, & prendre le Ciel à témoin de ſon répentir: mais il apprit que Wolfgang Duc de Schauembourg, venoit à ſon ſecours avec quatorze mille Allemands; ſecours inutile; ces auxiliaires furent détruits par le canon de Dantzic qu'ils aſſiégerent, par les maladies, par la faim; enfin les foibles débris de cette armée furent aſſommés par les payſans; à peine en reſta-t-il quelques-uns pour porter dans leur patrie la nouvelle de ce déſaſtre. Albert fut contraint de fléchir; il implora la clémence de Sigismond, qui n'abuſa point du droit que lui donnoient ſes ſuccès & la révolte de l'Ordre: il reſtitua tout ce qu'il avoit conquis, & conſerva tout ce que les Chevaliers avoient envahi avant la guerre: on conclut une trêve de quatre ans, pendant laquelle on devoit travailler à une paix ſolide, à un traité lumineux, dont les expreſſions ne laiſſaſſent aucun ſubterfuge à la mauvaiſe foi des Chevaliers. Mais avant que ce terme fut expiré, une révolution changea les intérêts d'Albert, ceux de l'Ordre, & favoriſa les vues de la République: le Luthéraniſme ſe propageoit dans l'Allemagne. Albert embraſſa cette doctrine: il avoit pris les meſures les plus ſages, pour prévenir la chûte de ſa puiſſance: ſourd aux murmures des Chevaliers, il trahit leurs

1520.

Révolte de l'Ordre Teutonique, réprimée par Sigismond.

(1) *Joan. Leon. hiſt. Pruſſ.*

Décadence subite & totale de cet Ordre. 1525.

intérêts; il partagea la Prusse avec la Pologne, & il fut réglé qu'en qualité de Duc Séculier, il tiendroit en fief de la Couronne, la portion de la Prusse qu'on lui laissoit. C'est ainsi qu'après trois Siecles, l'Ordre perdit par un traité cette Province, que tant d'armées n'avoient pu lui ravir: ce Corps redoutable n'eut plus qu'une existence obscure & précaire: ils étoient arrivés nuds, misérables, implorant la pitié des Polonois, & ne prenant que l'humble titre de *Freres Porte-croix:* on leur donna quelques terres; ils en envahirent d'autres; on les réprima; ils se soumirent, & recommencerent sourdement leurs usurpations: enfin le nombre de leurs vassaux accrut leur ambition & leur confiance: dans l'origine, ils ne portoient les armes, que pour la défense de la foi, ils s'en servirent pour faire des conquêtes: plus éclairés, que les autres Puissances, ils étudierent l'art de la guerre, celui des négociations, ou plutôt des ruses: dans tous les traités ils se ménageoient, par quelque article équivoque, un prétexte pour rallumer le flambeau de la guerre. Enfin ce Colosse s'éleva au point de balancer la puissance de la Pologne: dans l'état d'affoiblissement où il étoit, depuis qu'on ne lui avoit laissé qu'une partie de la Prusse, il étoit encore redoutable: des disputes théologiques furent le premier mobile qui le renversa, & un Docteur, en s'emparant de l'esprit du Grand Maître, fit ce qu'avoient envain tenté les plus grands Rois de la Pologne, & leurs plus nombreuses armées. Tout le nord applaudit à la chûte de cet Ordre, où le despotisme & la cruauté étoient héréditaires: tant de provinces que les Chevaliers avoient changées en déserts, tant de villes où des ruines encore subsistantes attestoient leurs ravages, tant de serfs qu'ils avoient fait gémir dans le plus affreux esclavage, rendirent des actions de graces au Ciel, & cette injustice que commettoient Albert & Sigismond, ne trouva point de censeurs.

Nouvelles défaites des Valaques, & des Moscovites.

De nouveaux succès remportés sur les Valaques, ajouterent un nouveau lustre aux armes Polonoises; six mille hommes commandés par le Palatin Tarnowski, bien secondés par une forte artillerie, chasserent de la Pokutie cinquante mille de ces brigands: tant une sévere discipline donne aux troupes de supériorité, sur une multitude indocile. Le Palatin revint triomphant, & marcha aussitôt au secours de la Lithuanie, où les Moscovites avoient porté le fer & la flamme: ils étoient sous les ordres d'Ouczina, à qui la régence avoit été confiée après la mort de Basile IV: le Palatin le chassa de la Lithuanie, fortifia son armée par de nouvelles levées, pénétra dans la Moscovie, & assiégea Strarodub, asyle du Régent & de son pupille: le siege fut long & la défense opiniâtre; un Ingénieur Polonois mit le feu aux fortifications qui étoient de bois; la flamme, après les avoir dévorées, se communiqua à la ville; & on fut contraint d'implorer la clémence de Tarnowski, & de se remettre entre ses mains. Tant de victoires & de conquêtes, les loix maintenues, les villes aggrandies, embellies, l'agriculture florissante, l'abondance conservée même au milieu de la guerre, une justice exacte dans la distribution des graces, avoient inspiré aux Polonois une telle vénération pour Sigismond I, qu'ils ne balancerent pas, de son vivant même, à reconnoître Sigismond Auguste, son fils, pour son successeur au trône: „ mon fils, lui disoit

Conseils de Sigismond à son fils.

„ son illustre pere, vous regnerez après moi, sur une nation fiere à juste titre „ & jalouse de ses droits; gardez-vous d'aspirer au pouvoir absolu; ce seroit

„ mettre au hazard le pouvoir modéré, qu'on nous laiſſe. Quelques eſprits *Hiſt. de*
„ audacieux voudront peut-être encore en reſſerrer les bornes; mais ſoyez *Pologne.*
„ tellement circonſpect dans vos démarches, ſi équitable dans vos jugemens, 1445-1548.
„ ſi déſintéreſſé, ſi bon, que la nation convienne, que s'oppoſer à votre
„ puiſſance, ce ſeroit s'oppoſer à la félicité publique: l'art de ſubjuguer les
„ hommes, n'eſt autre, que celui de les rendre heureux: quand on ne veut
„ rien que de juſte & d'utile, on trouve peu de réſiſtance."

Ce Prince mourut après un regne de quarante-deux ans, pendant leſquels 1548. la République n'eut que des ſuccès & pas un échec: parmi les biens, dont *Sa mort.* elle lui fut redevable, il ne faut pas oublier le premier crépuſcule des Sciences, juſqu'alors ignorées du peuple, mépriſées de la nobleſſe, à peine cultivées dans quelques monaſteres. Il ne fut plus honteux d'allier les exercices de l'eſprit, à ceux du corps, dès que le Souverain en donna l'exemple; on apperçut bientôt dans les Dietes les effets de cette révolution; & on y entendit tonner cette fiere éloquence, qu'animoient l'enthouſiaſme de la liberté, l'amour de la patrie, & qui avoit été polie par la lecture des grand orateurs de la Grece & de Rome. Si la Pologne eut ſes Cicéron, ſes Démoſthene, elle eut auſſi ſes Décius, ſes Scévola: on trouva juſques dans le peuple des ames, dont l'Héroïſme eut honoré Lacédémone. L'antiquité n'offre rien de comparable au courage du jeune Trepka. Le Général Glinski avoit trahi la Pologne; un moment de dépit l'avoit jetté dans le parti des Moſcovites; le repentir le rappelloit vers ſa patrie; la crainte du ſupplice le retenoit chez les ennemis. Sigismond regrettoit cet habile Capitaine; il ne doutoit pas qu'il ne fût diſpoſé à rentrer dans ſon devoir; mais il falloit le raſſurer contre les ſuites de ſon retour. Trepka, ſimple ſoldat, offrit de s'introduire dans le camp des Moſcovites, & de porter aux Polonois la certitude de ſon amniſtie: il étoit dans un âge, dont on ne peut pas attendre beaucoup de diſcrétion; mais il parloit d'un ton ſi perſuaſif, qu'on ne balança point à le charger d'une *Conſtance* commiſſion ſi délicate: il ſe déguiſe; il trompe les gardes du camp des Moſ- *d'un jeune* covites; il cherche la tente du Général Glinski: ſon air étranger & curieux, *Polonois au* ſon langage, le rendent ſuſpect; on l'arrête, on l'interroge, envain; ſes ré- *milieu des* ponſes ne donnent aucune lumiere ſur l'objet de ſa miſſion; on allume un *tourmens.* braſier, on l'attache à une broche; à peine donne-t-il un ſigne de douleur; on prolonge ſon ſupplice; il meurt enfin, avec ſon ſecret, & laiſſe ſes bourreaux & ſes juges étonnés de ſa conſtance, & croyant à peine ce qu'ils avoient vu. Tels étoient les hommes que Sigismond avoit formés; les Nobles, à ſon exemple, étoient moins tyrans dans leurs terres; les juges fermoient l'oreille à la brigue; les ſoldats couroient à la gloire, & non pas au pillage; les mœurs s'adouciſſoient, les eſprits s'éclairoient; on ne ſongeoit plus à uſurper les domaines de ſes voiſins, mais à rendre les ſiens floriſſans; le particulier imitoit dans ſa médiocre fortune Sigismond, qui avoit refuſé les Royaumes de Suede, de Hongrie, & de Boheme, pour gouverner mieux celui de Pologne: ce n'étoit pas ſeulement à ſes ſujets que ce Prince donnoit de grandes leçons, il en donnoit auſſi aux autres Souverains: lorſque l'Empereur Maximilien l'invita à une entrevue avec les Rois de Hongrie & de Boheme; il ſe rendit à Vienne; les deux autres Princes, y avoient amené une eſcorte redoutable, ils s'étoient logés dans les fauxbourgs avec tout l'ap-

Sect. V. Hist. de Pologne, 1445-1586.

pareil de la défiance. Sigismond entra dans la ville presque sans suite, & alla se jetter au cou de l'Empereur. Ce Prince auroit joué un plus grand rôle dans l'Europe, si son siecle eut été moins fécond en Héros. François I & Charles-quint attiroient vers eux tous les regards, & absorboient (pour ainsi dire) toute la gloire: le Roi de Pologne ressembloit beaucoup au vainqueur de Marignan, par sa noble franchise, par son aménité, par son goût pour les arts; on peut dire qu'il fut supérieur à Charles-quint par sa bonne foi, par sa modération, par sa défiance de lui-même, qui lui fit rejetter des Couronnes: un autre Prince, plus extraordinaire peut-être, que Sigismond, François, & Charles; Gustave Vasa (1), du fonds des forêts de la Dalécarlie, couroit au trône de Suede. Cette révolution, & les grands démêlés du Roi de France & de l'Empereur, laissoient au monde peu d'attention pour les guerres des Polonois & des Moscovites.

Sigismond Auguste.

Sigismond Auguste ne suivit pas d'abord les sages leçons que son pere lui avoit tracées: il crut que le respect des Polonois pour la mémoire de ce Prince fermeroit leurs yeux sur sa conduite: il ignoroit combien une nation libre est jalouse de ses opinions. Il les heurtoit de front; sa raison étoit son guide: pourvu que son cœur ne lui reprochât rien, il étoit sourd au blâme, comme aux éloges; il alloit droit à son but, & sembloit ignorer que, dans une République, un Roi ne peut y arriver que par des voies obliques & tortueuses; que les préjugés du peuple ne sont pas moins redoutables que les loix fondamentales de l'Etat, & qu'il est encore plutôt prêt au combat pour ses opinions, que pour sa liberté. Sigismond Auguste avoit un cœur sensible; la fille de George Radzivil avoit sçu lui plaire; elle étoit noble; & quand elle ne l'eut pas été, elle étoit belle: c'en étoit assez pour séduire son cœur: il l'avoit épousée à l'insçu de son pere, à l'insçu du Sénat & de toute la Pologne. On apprend la mort du Roi; on l'annonce à Sigismond Auguste; il fait cacher le courier; il rassemble les Palatins de Lithuanie & les Grands Officiers de la Couronne; il leur apprend qu'ayant trouvé dans la Princesse, tout ce qu'un Roi juste, un peuple digne d'être heureux peuvent désirer dans une Reine, il a résolu de la placer sur le trône: elle est reconnue: mais on murmure; on prétend qu'un Roi s'avilit en épousant sa sujette, que Sigismond auroit pu contracter une alliance plus utile à la Pologne, que des Souverains puissans auroient brigué l'honneur d'avoir pour leur gendre le fils du vainqueur des Moscovites, des Valaques, & des Prussiens. C'étoit peu encore: le nouveau Roi donna, suivant l'usage, un festin splendide aux Polonois: c'étoit un mercredi; on servit des viandes sur sa table: le mercredi étoit sacré pour les Polonois; dans l'origine même, on arrachoit les dents à celui qui, dans ce jour, violoit la loi de l'abstinence. Ces Chrétiens, qui faisoient gémir leurs serfs dans l'esclavage le plus horrible, qui enlevoient à leurs semblables le plus précieux, le plus imprescriptible de tous les biens, la liberté; qui les vendoient, les achetoient, comme de vils troupeaux; qui commettoient toutes ces horreurs sans remords, sans inquiétude, se faisoient un crime de manger de la viande le mercredi, & couroient se jetter aux pieds d'un prêtre, pour obtenir le pardon de cet attentat. Ce festin déplut à la nation:

Imprudence de Sigismond Auguste.

(1) Nous le ferons connoître dans notre Histoire de Suede.

Hist. de Pologne, 1445-1586.

un impôt l'eut moins indiſpoſée; & le clergé ſaiſit cette occaſion de répandre contre le Souverain des calomnies, dont le vulgaire n'eſt que trop avide dans le commencement d'un regne. Que pouvoit-on attendre d'un Prince qui avoit fait ſervir des viandes ſur ſa table le mercredi? Comment croire à ſes ſermens? Quel reſpect pouvoit-il conſerver pour les loix de l'Etat, n'ayant pas reſpecté celles du Clergé? Le Dieu des batailles pouvoit-il verſer ſes bénédictions ſur ſes armes? De tels commencemens ne promettoient qu'un regne malheureux, des impôts, des défaites, une licence effrénée: ainſi parloit un peuple ſuperſtitieux, accoutumé à répéter les diſcours de ſes paſteurs.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que ce Prince, qui ſembloit braver les loix de l'Egliſe, fut preſque le ſeul dans toute l'Europe, qui préſerva ſes Etats du Luthéraniſme. Les Docteurs des deux partis avoient mis l'Allemagne en feu, avoient inondé la France de ſang; la Suede étoit Luthérienne, l'Angleterre alloit la devenir; en Hongrie l'Empereur Turc ſe mêloit des querelles de l'Egliſe; en Bohême on voyoit de tous côtés des aſſaſſins, des bourreaux & des Martyrs de l'erreur ou de la vérité. La Pologne ſeule demeura Catholique; le fanatiſme n'y donnoit point ces ſcenes abominables, que les ſiecles futurs ne croiront peut-être pas; on ne perſécuta point les Proſélytes des Dogmes de Luther, on ſe contenta d'éloigner les Chefs, non avec cruauté, mais avec mépris. Le vrai moyen d'étouffer ces diſputes, étoit d'y attacher peu d'importance: c'eſt ainſi que Sigiſmond Auguſte conſerva ſes Etats dans une paix profonde, tandis que, dans toute l'Europe, on s'égorgeoit pour des argumens. Le Clergé rendit enfin juſtice à ce Prince, & reconnut que cet homme qu'il avoit regardé comme un impie, comme un Tyran, parce qu'il mangeoit de la viande le mercrédi, étoit par ſa modération le véritable protecteur de la Religion du Pape. Sigiſmond I avoit porté les derniers coups à l'Ordre Teutonique; ſon fils humilia celui des Chevaliers Porte-Glaives de Livonie. Cette ſociété n'avoit pas la même origine que la premiere, à laquelle elle étoit incorporée; des Chrétiens de Livonie, perſécutés par les idolâtres prirent les armes, conquirent des terres, s'y établirent, & formerent un corps militaire & religieux, toujours ſubſiſtant ſous le prétexte d'anéantir l'idolâtrie, lors même qu'il n'y avoit plus d'idolâtres: leur foibleſſe leur fit ſentir la néceſſité de s'unir aux Teutoniques; ils formerent cette alliance, & la cimenterent par des ſermens, que leurs intérêts mutuels leur rendoient reſpectables. Mais ils conſerverent en Livonie leurs Grands Maîtres, leurs Commandeurs particuliers.

Sa conduite modérée dans les querelles de Religion.

1556.

La Livonie conquiſe par les Polonois.

Guillaume de Furſtemberg étoit alors à la tête de cet Ordre; il perſécuta l'Archevêque de Riga, envahit ſes domaines, inſulta même ſa perſonne. Ce Prélat étoit couſin de Sigiſmond Auguſte; il implora ſon appui; le Roi vit dans cette affaire un parent à venger, une province à conquérir; il partit à la tête de cent mille hommes, rangea toute la Livonie ſous ſes loix, & força le Grand Maître à rendre hommage à la Couronne (1) & à payer les frais de la guerre: les Livoniens s'obligerent à défendre la Lithuanie contre les Czars, à ne conclure aucune alliance avec les Ruſſes, que de concert avec

1557.

(1) *Kajowicz. Stan. Sarnic. Ann. Pol. Alex. Guagnin. Flor. Pol.*

Sect. V. Hist. de Pologne. 1548–1572.

Guerre avec les Moscovites. 1559.

de Pologne, enfin à rétablir l'Archevêque dans toutes ses possessions & à l'indemniser de ses pertes. Le Czar indigné de ce trait entra en Livonie; le Roi lui envoya des ambassadeurs; il ne daigna pas les entendre, & rassemblant de nouvelles forces, il pénétra dans la Lithuanie à la tête de trois cents mille hommes, s'empara de Polocz, livra Derpt aux flammes & au pillage, emmena les habitans chargés de fers, & fit noyer tous les Juifs, qui ne voulurent pas recevoir le baptême. Quarante mille Moscovites revinrent l'année suivante; mais ils furent taillés en pieces par quinze mille Polonois, qui les attaquerent avec tant de furie, que le nombre des morts égala celui des vainqueurs. On négocia: Jean Basilide fut moins arrogant cette fois; il écouta les ambassadeurs, mais il assembloit une armée pendant les conférences, & les rompit dès qu'elle fut prête de recommencer les opérations de la guerre. Il la divisa en deux corps; ils entrerent en Lithuanie par des routes différentes; le premier fut vaincu, le second n'osa combattre; & de cette innombrable multitude, il ne resta en Lithuanie que trente mille cadavres, ou percés de coups, ou ensévelis dans les marais. Les fréquentes défaites des Moscovites ne les instruisoient point dans l'art de la guerre; parce qu'ils n'avoient point encore à leur tête un homme capable de chercher des leçons dans ses disgraces, & d'apprendre à vaincre en se laissant battre: on les vit revenir au nombre de trente mille, ils assiégerent le château de Jezerisch; trois mille Polonois les forcerent à lever le siege, & leur tuerent huit mille hommes.

1563. Cette guerre duroit depuis plusieurs années, & ne sembloit pas prête à s'éteindre: le Czar avoit fait de grandes pertes; mais il trouvoit dans l'immensité de ses Etats des ressources inépuisables: la Pologne s'affoiblissoit peu à peu par ses victoires; quelques prompts que fussent les secours qu'on envoyoit en Lithuanie, deux ou trois cents mille brigands avoient le temps de commettre bien des ravages, avant qu'on les chassât: plus de cent mille Lithuaniens & Polonois gémissoient en Moscovie dans une cruelle servitude, & du fonds de leur exil tendoient vers Sigismond Auguste leurs bras chargés de chaînes. Il résolut de les délivrer; il crut, que, pour triompher entierement des Moscovites, il falloit les attaquer dans leurs foyers. Il rassembla cent mille hommes, & pénétra jusqu'à Ula; mais cette place fut l'écueil de sa gloire; il fallut en lever le siege. Romain Sangusko, Grand Maréchal de Lithuanie, vengea la honte de son maître, battit les Moscovites, surprit Ula, & la livra aux flammes, pour la punir de la résistance qu'elle avoit faite à Sigismond Auguste. C'eut été mal faire sa cour à tout autre Souverain que de réparer sa faute; mais Sigismond Auguste ne s'abaissa jamais jusqu'à être jaloux de ses Généraux; il étoit le premier à leur présenter la palme, qu'il n'avoit pu remporter lui-même. Une trêve de trois ans fut le fruit des succès de Sangusko. Mais la Pologne perdit, dans Sigismond Auguste, le dernier rejetton de la race des Jagellon; l'extinction de cette famille replongea la République dans tous les troubles des élections, & livra le sceptre à des mains étrangeres. Vers la fin du regne de Sigismond Auguste le Luthéranisme avoit fait quelques progrès en Pologne; le Pape trembloit, qu'on ne plaçât sur le trône un Prince Protestant; la Ligue Evangélique d'Allemagne intriguoit pour exclure les Princes Catholiques; les Catholiques & les Luthériens de Pologne, animés du même esprit qui avoit dirigé les démarches du

Mort de Sigismond Auguste. 1572.

feu Roi, se confédérerent pour maintenir la paix; & l'on statua que dans l'admission aux grandes charges, on n'auroit aucun égard à la différence de Religion. Ernest, Archiduc d'Autriche, le Roi de Suede, & son fils, le Duc de Prusse, l'Électeur de Saxe, & le Marquis d'Anspach, briguoient les suffrages de la Diete: la faction d'Ernest paroissoit l'emporter. Un Polonois, nommé Jean Crasoski, tourna tous les vœux vers Henri de Valois, Duc d'Anjou, & ce Prince fut élu. Crasoski avoit voyagé en France; il y avoit trouvé, non cette orgueilleuse hospitalité, qui ressemble à la compassion, mais ces manieres généreuses & délicates qui ôtent aux bienfaits tout ce qu'ils ont d'humiliant: il avoit été comblé de caresses dans cette même cour, où, au milieu des fêtes, on dictoit des arrêts de proscription & de mort. Il ne fut point ingrat. Ses efforts, son succès doivent apprendre aux Princes, combien il leur importe de faire aux étrangers un accueil gracieux. Henri auroit-il pu prévoir, que celui qu'il faisoit à un simple Gentilhomme, seroit un jour payé d'une Couronne?

Ce Prince n'avoit point encore flétri sa gloire, il avoit gagné des batailles; autant il fut depuis indolent & efféminé, autant il étoit alors actif & vigilant; son ame avoit encore toute sa force; il méritoit la Couronne; mais dès qu'il la porta, il s'en montra peu digne. Nous ne rappellerons point toutes les petites tracasseries de la Cour de France sur les articles de la Capitulation, & principalement sur celui qui regardoit les Protestans: (1) on ne pouvoit concevoir au Louvre que des sujets imposassent des loix à leur maître; & l'on fut fort étonné d'entendre un Ambassadeur dire au Duc d'Anjou, „ il faut „ souscrire à ces conditions, ou vous ne serez jamais Roi." Si parmi les concurrens de Henri, il y avoit eu un homme de génie, il se seroit fait couronner en Pologne, pendant qu'on délibéroit en France. Henri arriva enfin en Pologne: au moment où on alloit le couronner, on entendit un murmure; le Grand Maréchal de la Couronne, Firley, éleva sa voix républicaine, & menaça de s'opposer au sacre, si Henri ne signoit sans restriction tous les articles de sa Capitulation. Pibrac, qui avoit plus de fermeté que son maître, feignit de s'approcher de l'oreille de Henri, pour recevoir ses ordres; puis s'adressant au Primat, & lui parlant d'un ton que n'auroit osé prendre le Roi lui-même: „ Sa Majesté, lui dit-il, vous ordonne de commencer la cérémonie; elle réglera le reste avec le Sénat." Ce langage aussi étrange en Pologne, que celui de l'Ambassadeur l'étoit en France, imposa silence aux factieux. Valois n'eut pas le temps de faire connoître en Pologne ses vertus, ni ses vices. Renfermé dans son palais avec ses jeunes courtisans François, il s'entretenoit de leurs avantures galantes, & laissoit à la Nation indocile le soin de se gouverner elle-même. Cette indolence ne déplaisoit pas aux Grands, qui ne donnoient au Souverain que l'apparence de l'autorité, & prétendoient s'en réserver l'usage. Cependant on apprend que le Roi s'est enfui de son palais, & qu'il est déja sur les frontieres de la Silésie: à cette nouvelle le peuple furieux veut égorger les François, qui sont restés: les Grands s'écrient que la Majesté de la République est outragée: on poursuit Henri, comme des créanciers avides poursuivent un débiteur fugitif; on l'at-

(1) Voyez notre Hist. de Fr. L. XXIII. Sect. IX. Tom. 31. p. 132. & suiv.

Sect. V. Hist. de Pologne, 1445-1586.

teint en Siléſie; on ne peut le ramener, une autre couronne l'attendoit & lui offroit un pouvoir plus réel, & dont il étoit moins digne encore. Charles IX avoit terminé ſa vie, ou plutôt ſon ſupplice: ſa conſcience étoit un bourreau plus impitoyable, que tous les aſſaſſins, dont il avoit armé les mains contre les Huguenots. Henri avoit aſſez étudié le caractere des Polonois, la Conſtitution de la République, pour preſſentir qu'on s'oppoſeroit à ſon départ, qu'il étoit eſclave ſur le trône, priſonnier dans ſon palais: il prévoyoit bien auſſi que ſa fuite ſeroit ſuivie de ſa dépoſition; mais il ne perdoit qu'un vain titre; il acquéroit un Royaume; il ne balança point entre l'ombre & la réalité. Ce qui bleſſa le plus la fierté Polonoiſe, c'eſt que Henri, qui prétendoit que ſa préſence étoit néceſſaire en France, qu'il pouvoit perdre la Couronne en différant ſon voyage, s'arrêta longtemps en Italie au milieu des bals & des fêtes, comme ſi le motif de ſa fuite eut moins été de s'emparer du Royaume de France, que de ſe délivrer du fardeau de celui de Pologne. Quelques eſprits modérés l'inviterent à revenir, lui repréſenterent la ſituation de la Pologne menacée par de puiſſans ennemis: il répondit qu'il étoit lui-même aux priſes avec une faction redoutable, mais qu'il leur enverroit des Miniſtres, capables de tenir, en ſon abſence, les rênes du Gouvernement. Comment une nation qui ſouffroit impatiemment l'autorité d'un Roi, auroit-elle reſpecté celle de ſes repréſentans? On réſolut de procéder à une nouvelle élection; Henri parut prendre peu de part à la révolution qu'on préparoit; il ſembloit qu'elle lui fût indifférente, & qu'en le privant d'une Couronne, on ne lui ôtat rien. Gui du Faur de Pibrac, ſon miniſtre, y parut plus ſenſible que lui; il fit de vains efforts pour la conſerver à ſon maitre: en effet lui ſeul la perdoit, puiſqu'il regnoit ſous le nom de Henri.

1575. La vacance du trône eſt déclarée. Etienne Battori de Somlio eſt élu. Maximilien lui diſpute la couronne & meurt.

La vacance du trône fut déclarée ſolemnellement, comme elle le fut depuis ſous le regne de Frédéric Auguſte II. Deux factions s'éleverent, ſe heurterent & tinrent longtemps les eſprits en ſuſpends: l'une étoit celle de l'Empereur Maximilien; l'autre celle des Piaſtes, qui vouloient placer le ſceptre dans les mains d'Anne, ſœur de Sigiſmond Auguſte, & lui donner pour époux Etienne Battori, Prince de Tranſilvanie, ce fléau des Turcs, & dont le génie, le courage, l'expérience, l'équité promettoient à la Pologne un regne heureux, des victoires & d'utiles inſtitutions. Tous deux furent élus; mais le parti d'Etienne l'emporta; il fut couronné; Maximilien mourut peu de temps après, & ſa mort prévint une guerre civile, qui ſembloit inévitable. Etienne, ennemi de la molleſſe, toujours occupé à régler les affaires, ou à diſcipliner les troupes, faiſoit mépriſer davantage le Roi qu'on avoit exclus, ou plutôt on ne ſe ſcuvenoit plus que Henri eût régné. Les Dantzicois avoient voté hautement pour Maximilien: la mort de ce Prince n'avoit point éteint leur haine contre Battori. Ils refuſerent de lui rendre hommage: le Roi marcha contre eux; ils ſe préparerent à une vigoureuſe défenſe.

Révolte des Dantzicois. Etienne les fait rentrer dans le devoir.

Etienne ne vouloit pas ſignaler par des traits de vengeance les premiers jours de ſon regne, il leur fit des propoſitions de paix: elles furent rejettées avec hauteur: les Dantzicois oſerent attaquer ce héros, dont le nom faiſoit trembler les Ottomans; ils remonterent la Viſtule, lui préſenterent la bataille, la perdirent, & cependant ne furent pas domptés: il fallut former le ſiege de la ville. Collen y commandoit; Collen vaincu par les Polonois avoit

avoit juré de venger sa défaite, & de mourir sur la brêche; il y fut tué, & la ville se soumit. Battori vainqueur, n'écouta que sa clémence: le sang ne souilla point son triomphe. Il accorda aux Dantzicois la confirmation de leurs privileges & la liberté de conscience. *Hist. de Pologne, 1445-1586.* 1576.

Le Czar Iwan ne demeura pas oisif pendant la révolte des Dantzicois: il entra dans la Livonie, fit passer au fil de l'épée une foule de gentilshommes, qui s'étoient retirés dans Ascherod, livra leurs femmes & leurs filles à la brutalité des Tartares, & répandit un tel effroi dans cette province, que les *Bourgeois* de Wenden, creuserent eux-mêmes des mines sous leurs maisons, y mirent le feu, & s'ensévélirent avec leurs femmes & leurs enfans sous les débris de leurs toîts embrasés. Tout se soumettoit à l'approche d'Iwan, ou plutôt tout fuyoit: les habitans des villes laissoient leurs maisons désertes, emportoient ce qu'ils avoient de plus précieux, & alloient peupler d'autres provinces: les seules places de Revel & de Riga, arrêterent les vainqueurs. Etienne assembla une Diete, & proposa la guerre contre le Moscovite: c'étoit un des malheurs de la Pologne, que dans ces circonstances si urgentes il fallut proposer la guerre avant de la commencer: elle fut résolue; quelques détachemens reprirent Wenden & Dunebourg. Pierre Tatow mit en fuite un corps considérable de Russes: tels étoient les avant-coureurs d'Etienne Battori: il appella près de lui ses Transilvains, fit des levées en Pologne, en Lithuanie, en Allemagne, & se mit en marche à la tête d'une armée formidable. Les Moscovites avoient étendu leurs conquêtes jusques dans la Lithuanie: ils étoient maîtres de Polocz; on s'avança vers cette ville, poste important dont dépendoit le sort de la guerre: elle offroit aux Moscovites une communication avec la Livonie, & un asyle, s'ils étoient vaincus: lorsque les Polonois arriverent, la Dzwina offrit à leurs yeux le spectacle le plus capable, ou de les frapper de terreur, ou de les animer à la vengeance. Les eaux de cette riviere étoient teintes de sang; elles promenoient dans leur cours, des cadavres attachés sur des planches, & coupés par morceaux: c'étoit ainsi que les Moscovites traitoient leurs prisonniers: ils crurent que les Polonois s'enfuiroient à cette vue; ils se tromperent; une juste fureur fut le seul sentiment que leur inspira cette cruauté: ils monterent à l'escalade la torche à la main, brûlerent les fortifications qui étoient de bois, & se rendirent maîtres de la place: on y trouva encore des monumens de la barbarie des Moscovites, des cadavres mutilés, & brûlés dans l'huile bouillante. Etienne ne suivit point cet exemple exécrable; il empêcha ses soldats de massacrer la garnison qui avoit rendu les armes. (1)

Destruction de Wenden.

Cruauté des Moscovites: Etienne s'empare de Polocz.

Cette conquête ne termina point la guerre, Jean Roi de Suede excitoit Etienne à la continuer, il espéroit en partager le fruit, & s'enrichir même de la dépouille de son allié. Tandis que le Général Jean Sarius Zamoski marchoit avec les Polonois à la conquête de Pleskow sur les confins de la Lithuanie, les Suédois entroient en Livonie sous la conduite de Pontus de la Gardie. Déja les Polonois s'étoient rendus maîtres d'Ostrow, château qui couvroit la ville de Pleskow; mais cette place étoit préparée à la plus vigoureuse défense; une armée entiere étoit renfermée dans ses murs; la citadelle, 1581.

(1) *Flor. Polon. Fontaines. Heidenstein, L. IX.*

SECT. V. *Hist. de Pologne, 1445-1586.*

Siege de Pleskow.

pouvoit tenir encore lorsque la ville seroit prise : les assiégeans désespéroient du succès. Etienne lui-même se rendit au camp, pour les encourager ; ils lui demanderent le signal de la retraite ; il leur donna celui de l'assaut : il fut terrible ; les Polonois dévancerent & les Transilvains & les Allemands, monterent à la brêche, s'emparerent d'une tour & y arborerent leurs drapeaux : les assiégés fuyoient dans les rues, se retranchoient dans les maisons : on croyoit la ville prise, lorsqu'on vit le Commandant Swisky & l'Évêque rallier leur garnison dispersée ; le premier élevoit son épée, l'autre des reliques ; l'honneur & la religion ramenerent leurs soldats au combat. Ce choc fut plus sanglant encore que le premier : les Polonois furent repoussés ; cet échec les découragea. Le siege traîna en longueur ; l'hiver rallentit encore les opérations ; les Suédois conquéroient toujours, sous prétexte de servir les intérêts de la Pologne. Des détachemens Polonois s'emparoient de quelques villes ; un corps de Tartares pénétroit en Russie, & cependant l'armée étoit toujours arrêtée devant Pleskow : le froid & les maladies enlevoient chaque jour un grand nombre de soldats. Le Gouverneur Swisky ne balança point à attaquer des ennemis engourdis par le froid, & qu'il croyoit incapables de faire usage de leurs armes : il fut bientôt détrompé, & rentra dans la ville, après avoir fait une perte considérable. Le siege dura longtemps encore. Les Polonois habitoient sous la neige dont leurs tentes étoient couvertes, & toute l'armée de Battori auroit été ensévélie sous les murs de cette place, si le Jésuite Antoine Possevin, homme éloquent, esprit facile, fait pour subjuguer des barbares, & pour séduire des hommes polis, n'eût entrepris de réconcilier le Roi & le Czar. Il y réussit ; & le traité conclu par ses soins fut avantageux à la Pologne : les Russes restituerent trente-quatre forteresses de la Livonie, & perdirent ainsi toute communication avec la mer Baltique. Les Polonois rendirent la plupart de leurs conquêtes, mais ils garderent Wielifs & le territoire de Polocz. On prétendit que cette guerre avoit coûté plus de quatre cents mille hommes au Czar ; ses frontieres n'étoient plus qu'une vaste solitude ; à peine y découvroit-on quelques traces de l'habitation & du travail des hommes ; on n'y rencontroit que des monumens de leur fureur. (1)

1582.

Paix entre la Pologne & le Czar.

Les pertes des Polonois étoient bien moins considérables : l'excellente discipline qui regnoit dans leurs camps, les défenses séveres de s'écarter dans les marches pour piller, la vigilance & la multitude des sentinelles, l'unité de mouvement dans les manœuvres, tout avoit concouru à épargner leur sang, tandis que celui de leurs ennemis inondoit les campagnes. Cette discipline étoit l'ouvrage de Battori ; ou du moins il l'avoit perfectionnée : ses institutions étoient tout à la fois civiles & militaires ; la Pologne lui dut des citoyens & des soldats : il établit la Milice *Quartienne*, ainsi appellée parce que ce Prince consacra la quatrieme partie de son revenu à l'entretien de ces troupes ; elles allerent habiter l'Ukraine alors déserte & dont elle fit une province florissante : il sçut se servir des Uhlans & contenir leur avidité. La Noblesse étoit devenue vénale, & la facilité de l'acquérir la rendoit méprisable : il ordonna qu'à l'avenir aucun roturier ne seroit ennobli que du consentement de la

Sage Gouvernement d'Etienne Battori.

(1) *Flor. Polon. Heidenstein. ib. Guerres Civ. de Pol. I. 1. p. 7.*

Diete: il établit le Grand Tribunal de la Couronne; enfin il sçut, (& cette révolution seule suffisoit pour l'immortaliser) il sçut polir un peuple barbare, & donner des défenseurs à la Pologne dans ces mêmes brigands, qui l'avoient ravagée. On pressent que nous voulons parler des Cosaques.

Hist. de Pologne, 1445-1586.

Origine des Cosaques.

C'étoit (1) un ramas de brigands qui habitoient les confins de la Russie, de la Podolie, de la Volhinie: pendant l'été ils se réunissoient pour faire des courses dans la mer noire: à l'approche de l'hiver ils se séparoient & alloient consommer dans leurs cabanes les fruits de leurs rapines. Mais leur éloignement, leur dispersion, les exposoient à la vengeance des Princes, dont ils avoient ravagé les Etats. Ils sentirent la nécessité de se rassembler & de former un Corps Politique: ils se rendirent maîtres des isles, qui s'élevent à l'embouchure du Borysthene: c'étoit de-là qu'ils se répandoient dans la Turquie, dans la Russie, dans la Pologne. Leurs chevaux légers à la course, traversoient les rivieres, franchissoient les haies, les fossés, & couroient d'un pas sûr au bord des précipices: leurs barques sembloient voltiger sur les eaux à l'aide de leurs rames. Ils porterent la terreur dans le nord & dans l'orient: on les vit paroître jusques sous les murs de Trébisonde, & de Sinope. Battori aima mieux les policer que les détruire: son succès prouva que l'honneur a quelque prise sur les ames les plus viles; il leur persuada qu'un peuple aussi brave n'étoit pas né pour le brigandage; qu'après avoir inspiré tant de terreur à leurs voisins, il étoit beau de leur inspirer de l'estime; qu'ils pouvoient exercer le métier des armes d'une maniere plus noble & plus digne de leur courage; qu'enfin s'ils vouloient s'attacher à la Pologne, elle les traiteroit moins comme ses sujets, que comme ses alliés; qu'ils seroient obligés de la défendre, mais que ce secours seroit réciproque, & qu'elle employeroit toutes ses forces pour les maintenir dans la paisible possession des terres qu'elle alloit leur céder. Ce plan fut adopté par eux: il en forma une milice perpétuelle, subordonnée à la République, & commandée par un chef Cosaque: elle jetta les fondemens de Terechtemirow, & fut le boulevard de la Pologne du côté de la Turquie & de la Tartarie.

Battori en forme une milice subordonnée à la République.

Mort d'Etienne Battori. 1586.

Le Ciel devoit conserver plus longtemps à la République un Roi si digne de la gouverner & dans la paix & dans la guerre: une maladie cruelle, dont la cause fut inconnue, le conduisit au tombeau. Ses Médecins étoient divisés en deux factions, comme les Dietes: toutes deux s'accusoient d'avoir administré au Roi des remedes nuisibles, & peut-être toutes deux avoient raison. Ce Prince est presque le seul, qui ait sçu réunir les loix civiles & militaires, faire défendre la patrie par des laboureurs & cultiver la terre par des soldats, exclure le célibat de la profession des armes, concilier tous les autres arts avec celui de la guerre, & faire peupler le monde par les destructeurs du genre humain. Les changemens prodigieux qu'il fit dans la République, étonnerent tellement les esprits, qu'on n'osa traverser ses desseins; c'est la premiere fois peut-être que des hommes libres ne se soient pas opposés au bien qu'on vouloit leur faire. (2)

(1) *Hist. de la Guerre des Cosaques, par Pierre Chevalier. Voyage de la Reine de Pologne, par le Laboureur.* (2) *Ib. eosdem.*

SECTION VI.

Sect. VI. *Hist.* de Pologne. 1586-1674.

Contenant l'Histoire de Pologne, depuis l'élection de Sigismond III, jusqu'au Regne de Jean Sobieski, ou depuis 1586 jusqu'à 1674.

Sigismond III. 1587. *Disgrace de l'Archiduc Maximilien.*

PLUSIEURS factions s'éleverent après la mort d'Etienne Battori; la plus nombreuse, guidée par les motifs les plus justes, appelloit au trône Sigismond fils de Jean, Roi de Suede, & qui descendoit des Jagellon par Catherine sa mere: une autre étoit vendue à Maximilien Archiduc d'Autriche. Celui-ci parut à la tête d'une armée, fut battu, s'enfuit en Silésie, fut assiégé dans Witsen, se rendit & renonça, après un an de captivité, à ses prétentions sur la Couronne. Les deux premieres années du regne de Sigismond furent paisibles. L'ouvrage d'Etienne Battori étoit trop solide, pour ne pas lui survivre quelque temps. La Nation donna une preuve éclatante du respect qu'elle avoit pour sa mémoire, en accordant à ses neveux André & Balthasar, les premieres lettres de naturalisation qu'on ait vues en Pologne. Cette innovation ne fut pas la seule; on accorda le majorat à la maison de Radziwil: par cette constitution l'aîné succede aux principaux Domaines, & ne les partage point avec les cadets; systême propre à conserver, à accroître la grandeur des familles; mais qui ne s'accorde point avec l'intérêt de l'Etat: un aîné trop puissant est redoutable; & l'on craint moins des freres, ou divisés entre eux, ou toujours prêts à l'être.

Victoire des Cosaques sur les Tartares.

1589.

Les Cosaques étoient aux prises avec les Tartares; ceux-ci avoient traversé le Borysthene, & étoient campés près de Léopol: on envoya le Général Zamoski, moins pour renforcer les Cosaques, que pour les commander: ils tombent dans une embuscade; ils sont enveloppés; une nouvelle armée de Tartares arrive, conduite par le Kan lui-même; & la perte des Cosaques paroît certaine: ils demandent à capituler; le barbare ne daigne pas écouter leurs députés: ils trouverent enfin leur salut dans leur désespoir. Etienne Battori leur avoit appris l'art des évolutions; & leur discipline les rendoit supérieurs à cette multitude indocile; ils se firent jour à travers l'armée ennemie: le fils du Kan fut massacré presque dans ses bras, & la déroute des Tartares fut entiere. On ressentit alors les effets de la révolution qu'Etienne avoit opérée: dans d'autres temps, les Cosaques se seroient unis aux Tartares pour accabler la Pologne. Le Kan s'humilia devant le Sénat: ses députés, à genoux, porterent leurs plaintes contre les Cosaques; & ces brigands prétendirent avoir été volés: on ne vouloit point déplaire aux Cosaques en les forçant à des restitutions; on accorda aux Tartares une indemnité de quelques peaux de moutons & de quelques ducats, & ces barbares, qui avoient imploré à genoux la pitié de la République, regarderent cette aumône comme un tribut. (1)

1594. Cependant Jean Roi de Suede mourut (2), & Sigismond partit pour prendre possession de ses Etats. A Dantzic, une rixe légere entre un de ses domestiques & un porte-faix, devint une émeute & presque une guerre: on fit

(1) *Hartknoch L. 1. c. 2. Fontaines Chap. V.* (2) *Puffendorf. Loccenius.*

quelques décharges d'artillerie sur la maison que le Roi occupoit; enfin le calme fut rétabli; & Sigismond qui, par cette révolte, ne connoissoit que trop l'abus de la liberté, alla gouverner une autre nation libre: il fut couronné à Upsal. Il étoit Catholique; la Suede étoit Protestante, on exigea de lui, qu'il jurât de protéger dans sa patrie la confession d'Augsbourg; il le jura, mais il laissa entrevoir le projet d'anéantir la révolution de Gustave Vasa, & de rétablir la Religion Catholique sur les ruines du Luthéranisme. Charles de Sudermanie son oncle, eut l'art de persuader aux Suédois, ce que leur nouveau Roi leur laissoit soupçonner: c'étoit un Prince, d'un esprit souple & pénétrant, qui cachoit sous l'air de la franchise une dissimulation profonde; affable avec le peuple; affectant avec les grands le ton de la confiance; couvrant une ambition déméfurée sous le masque de la modestie; méprisant & respectant à la fois les préjugés des hommes, quant aux différentes Religions; & comme il étoit de celle qui conduisoit au trône, il y parvint.

Hist. de Pologne, 1586-1674.

Sigismond est couronné Roi de Suede.

1594.

Caractere de Charles de Sudermanie.

Sigismond forcé de retourner en Pologne, lui confia la Régence de Suede: il prit le titre de Vice-Roi, ce titre allarma Sigismond; il apprit que Charles agissoit plutôt en Maître qu'en Ministre: il voulut lui ôter les rênes du Gouvernement; la Nation s'y opposoit, elle adoroit Charles; il pensoit ou feignoit de penser comme elle, il caressoit ses caprices; en regnant sur elle, il avoit l'air d'être son esclave: un différend s'éleva entre la Pologne & la Suede au sujet de la Livonie. Charles attisoit une discorde, dont les effets ne pouvoient que lui être avantageux. Sigismond, Roi de deux nations qui alloient prendre les armes, ne pouvoit embrasser le parti de l'une sans s'attirer la haine de l'autre: la circonstance étoit délicate; il hazardoit une Couronne, s'il se déclaroit: il les hazardoit toutes les deux, s'il gardoit la neutralité: la Couronne de Suede étoit préférable; elle donnoit à celui qui la portoit une puissance plus réelle, de plus grands revenus, des hommages moins équivoques, des vassaux moins turbulens: mais les esprits étoient soulevés contre lui; on lui reprochoit d'avoir abandonné sa patrie pour aller gouverner un peuple qui ne veut pas l'être; on craignoit qu'il ne fît retomber la Suede sous le joug de Rome: enfin, il étoit Catholique, & ce nom n'étoit pas moins odieux aux Protestans que celui de Tyran. Les Suédois avoient déja déclaré que Charles de Sudermanie étoit Régent, non seulement par le choix du Roi, mais par le *vœu général de la nation.* Charles ne prit plus la peine de cacher ses projets aux regards d'une nation si disposée à les seconder; il grossissoit son parti, confioit à ses créatures les gouvernemens des places, éloignoit des grandes charges le peu d'amis qui restoient à Sigismond, dictoit des loix sans le consulter, & échauffoit toujours le différend sur la Livonie. Sigismond prit les armes: il avoit pour lui un droit incontestable; mais la meilleure cause n'est pas toujours la plus heureuse. Sigismond fut vaincu à la journée de Stégéborg. Alors les Suédois ne garderent plus aucun ménagement, ils exigerent que le Roi vînt en Suede, ou qu'il y envoyât son fils pour y être élevé dans la Religion Luthérienne: on prit ses délais pour un refus; on le déposa, & Charles de Sudermanie fut proclamé. Sigismond représenta à la Diete de Warsovie, que l'affront qu'on lui faisoit, retomboit sur la Pologne; que la République étoit intéressée à prendre les armes pour le rétablir sur le trône de ses peres: on ne daigna pas

Embarras de Sigismond.

1600.

Il perd la Couronne de Suede.

s'intéresser à son sort. Un Prince étranger qui regne en Pologne n'en doit attendre aucun secours pour lui-même; si son patrimoine est attaqué, le rang qu'il tient à Warsovie, loin de le servir, est un obstacle au succès de ses armes; on le retient, loin de l'assister, & l'on souffre avec indifférence, qu'il sacrifie des biens réels à un vain nom. On lui permit de défendre la Livonie, parce qu'elle appartenoit à la Couronne; cette Province fut le théâtre des plus affreux ravages. Après bien des combats, les Suédois en furent chassés & leur expulsion fut l'ouvrage de Frédéric Duc de Courlande. (1)

1605.

Il chancelle sur le trône de Pologne.

Cependant un nouvel orage grondoit sur la tête de Sigismond: il avoit perdu un sceptre & l'autre étoit prêt de lui échapper. Les Nobles s'étoient ligués contre lui, on l'accusoit d'avoir violé les loix de la patrie, d'avoir ébranlé la liberté jusques dans ses fondemens, d'avoir fait des innovations dangereuses. On vouloit qu'il rendît compte de sa conduite: ses sujets s'établissoient ses juges: ils déclaroient ennemis de la patrie tous ceux qui embrasseroient la défense de l'autorité Royale. Le Roi leve une armée; les ligueurs se mettent en campagne; le Sénat se fait médiateur; plus le Roi fait voir de fermeté, plus ses ennemis montrent d'audace: une Diétine ose déclarer le trône Vacant; un Echanson de Lithuanie convoque les Etats à Warsovie pour l'élection d'un nouveau Roi: enfin une victoire des Royalistes assoupit ces troubles, & ne les éteint pas. D'autres soins occuperent les factieux. Une révolution singuliere avoit changé la face de la Russie & la Pologne y prit part. Le Czar Théodore étoit mort en 1598 sans postérité; il avoit laissé le sceptre au jeune Démétrius son frere, & la régence à son épouse Gernia. Cette Princesse avoit un frere nommé Boris: comblé des bienfaits de Théodore il s'en fit des armes contre le jeune Démétrius; il eut l'art de se faire décerner la Couronne & de paroître la refuser. Il fallut que le peuple menaçât de mettre le feu au monastere, où il feignoit de pleurer la mort de Théodore; il céda enfin, & commença son regne par le meurtre du jeune Démétrius. Un imposteur, protégé par les Jésuites, par la Cour de Rome, & par Sigismond lui-même, prétendit être ce Démétrius, sauvé par sa mere, tandis qu'un autre enfant avoit été égorgé à sa place. La République, qui avoit refusé des secours à son Roi détrôné par les Suédois, en donna à ce fourbe. (2) Il avoit promis d'épouser la fille du Palatin de Sendomir; ce Seigneur commanda l'armée qui devoit porter son gendre au trône; mais il fut vaincu par Boris. Démétrius plus courageux que son beau-pere, & toujours bien servi par les Jésuites, rassembla des troupes, tailla en pieces plusieurs partis Russes & fit quelques conquêtes. Boris arma des assassins contre lui; ils furent découverts; le faux Démétrius joua le héros & leur pardonna. Boris mourut. Son fils obtint & perdit la couronne presque au même instant. Démétrius fut reconnu par l'armée Russe: il entra dans Moscow, fit jetter dans une prison la veuve de Boris, qui s'empoisonna avec son fils, craignant tous deux un sort plus déplorable encore: soit violence, soit adresse, il se fit reconnoître par sa prétendue mere, & bientôt il le fut par tout ce vaste Empire. Il épousa, comme il l'avoit promis, la fille du Palatin de Sendomir.

1608.

Révolutions en Russie. Faux Démétrius.

(1) *Hartknoch L. I. c. 2. Heiden. L. X. Fontaines C. v. Bizardiere p. 76.*

(2) *On adopte ici l'opinion la plus générale. Voyez les auteurs cités ci-dessus & La Combe Hist. des Révolut. de Russie.*

La préférence qu'il accordoit aux Polonois, le mépris que ces étrangers affectoient pour les Russes, le rendirent odieux. On remonta à l'origine des événemens; le bandeau de l'illusion tomba; la vérité parut dans tout son jour: on vit enfin qu'on n'avoit couronné qu'un avanturier: il fut assassiné. Swiski, chef de la conspiration, fut élu: un autre Démétrius parut bientôt sur la scene & trompa aisément un peuple avide d'erreurs. La fille du Palatin de Sendomir le reconnut pour son époux, comme l'autre l'avoit été par la veuve du Czar, pour son fils. Ces deux reconnoissances sont si singulieres, que les avis ont été partagés sur l'identité, ou l'imposture de ces personnages, & que plusieurs historiens ont cru qu'en effet tous ces Démétrius étoient le même Prince échappé deux fois au fer des assassins. Les Polonois se mêlerent encore des troubles de Russie, & investirent Smolensko: le siege dura deux ans: il y périt plus de monde, qu'il n'en feroit mort dans dix batailles. Cette même nation, qui avoit vu avec indifférence son Roi tomber du trône de Suede, s'épuisoit pour placer Uladislas son fils sur celui de Russie: enfin Smolensko fut pris; des Provinces entieres se soumirent. Swiski fut livré aux Polonois, & Uladislas fut proclamé. (1)

Hist. de Pologne, 1586-1674.

1611.

Bientôt l'inconstance naturelle des Russes, leur aversion pour la domination Polonoise, leur mettent les armes à la main contre ce même Prince à qui ils viennent de rendre hommage: les Polonois sont assiégés dans Moscow. Ne pouvant défendre la ville, ils la réduisent en cendres; on prétend que plus de cent mille maisons furent la proie des flammes; retirés dans la Citadelle, peu secourus par Sigismond, ils furent contraints de capituler. Il est étonnant que les Russes, qui avoient tant de fois égorgé, contre la foi des traités, de respectables ennemis, aient fait grace à ces incendiaires. Uladislas reparut encore, mais ce ne fut que pour essuyer de nouvelles pertes. Vers le même temps Gustave Adolphe étoit monté sur le trône de Suede & Sigismond avoit perdu tout espoir de rentrer dans ses Etats. Ce Prince, toujours plus occupé des affaires des autres que des siennes, entraîna la République dans des guerres fâcheuses; il prit part aux troubles de Transilvanie, & de Moldavie, donna des secours à l'Empereur d'Allemagne contre les Turcs, & attira sur ses bras ces redoutables adversaires. On fut d'abord aux prises avec les Tartares: ils étoient au nombre de soixante & dix mille: l'armée Polonoise étoit si foible, qu'on l'auroit jugée à peine capable de soutenir un siege dans une forteresse contre cette multitude: cependant le Général Zolkiewiski osa tenter le sort d'un combat: la Victoire fut indécise; la nuit suspendit les coups: des deux côtés on resta debout, armé, en attendant le retour de la lumiere. Le brave Zolkiewiski se promettoit d'engager une nouvelle action, au lever du soleil; mais quatre mille soldats entraînés par des officiers lâches ou envieux, déferterent. C'étoit la moitié de l'armée Polonoise: s'il étoit téméraire d'attaquer l'ennemi avec huit mille hommes, il étoit insensé de l'attendre avec quatre. Il fallut songer à la retraite; elle sembloit impraticable; Zolkiewiski forma un bataillon quarré qui marcha au milieu de ses chariots, retranchement mobile, dont peu de nations ont connu l'usage: la retraite se fit en bon ordre, à

Uladislas déposé, presque aussitôt qu'élu.

1620.

Conduite héroïque & mort de Zolkiewiski.

(1) *Fontaines C. v. Connor. Tom. I. Lib. 3.*

Sect. VI. *Hist. de Pologne, 1586-1674.* la vue des Tartares, qui pourſuivirent cette petite troupe juſqu'aux bords du Niester. On alloit paſſer le fleuve, lorſque des goujats vinrent répandre l'allarme dans le camp: les ennemis profiterent du déſordre qu'avoit cauſé cette terreur panique: les Polonois furent taillés en pieces. Leur brave Général

1621. périt les armes à la main; ſa tête fut portée à Conſtantinople. La Pologne la racheta, trait de reconnoiſſance aſſez rare dans la République. On fit de nouvelles levées. Les Coſaques s'unirent aux Polonois; mais leurs forces combinées n'étoient point comparables à celles de l'Empereur Osman, qui traînoit après lui trois cents mille hommes, raſſemblés de toutes les extrémités de ſes Etats. Une ſi grande armée auroit pu conquérir toute l'Europe, ſi elle eut été diſciplinée; mais les officiers ne ſçavoient pas commander; les ſoldats ne ſçavoient pas obéir. Osman fit attaquer les retranchemens des Polonois; il perdit vingt-cinq mille hommes dans cet aſſaut; il n'avoit pas tant d'ennemis à combattre. La paix termina cette honteuſe expédition des Turcs.

La paix eſt concluë. La République reſtitua Choczim; la Vaivodie de Moldavie fut remiſe à la diſpoſition du Sultan; toute l'Europe admira le courage des Polonois, mépriſa la lâcheté des Turcs, & fut indignée de la perfidie de l'Empereur d'Allemagne, qui après avoir abandonné ſon allié, n'avoit pas même voulu lui permettre de lever des troupes dans les Etats Germaniques. (1)

Succès de Guſtave Adolphe. Jamais la Pologne n'avoit ſoutenu de guerre plus glorieuſe & plus inutile. Tandis qu'on prodiguoit tant de ſang en Moldavie, pour un Vaivode, ennemi ſecret de ſes maîtres, qui les eut trahis, s'il n'avoit pas eu beſoin d'eux, Guſtave Adolphe étoit entré en Livonie. Riga tomba entre ſes mains, & le *Lion du Nord* étendit ſes conquêtes juſqu'aux portes de Dantzic. (2) Sigismond n'ayant pu défendre cette Province, conclut une trêve avec cet ennemi qui faiſoit déjà trembler toute l'Allemagne. La treve expira en 1625. Guſta-

1625. ve, auſſi équitable dans les négociations, que terrible dans les combats, offrit de partager le trône de Suede avec Sigismond, de laiſſer la Couronne à l'un des enfans de ce Prince, & de reſtituer à la Pologne, la Livonie qui lui avoit coûté tant de ſang & de travaux, pourvu qu'on lui reſtituât l'Eſtonie &

1626. la Finlande. Ces conditions étoient avantageuſes à la République, comme à ſon chef; mais Sigismond, qui dans d'autres circonſtances avoit montré une foibleſſe indigne de ſon rang, fut opiniâtre dans celle-ci: il voulut tout conſerver, ou tout perdre, & la guerre ſe ralluma. Guſtave conquit la Pruſſe, alors tributaire de la Pologne: une bleſſure qu'il reçut à l'attaque de Dantzic, ſauva la République; & d'autres avantages, dont on n'étoit redevable qu'à la fortune, contraignirent le héros Suédois à accepter une trêve de ſix ans, lorſqu'avec un peu moins de valeur, & plus de ſageſſe, il auroit pu pénétrer juſqu'au centre de la Pologne. Mais cette trêve fut fatale à la Pologne; on ne pouvoit en conclure d'avantageuſes avec un Guerrier tel que Guſtave: il conſervoit Elbing, Memel, Braunsberg, Pillaw, & tout ce qu'il avoit conquis en Livonie: ainſi le Roi ſe vit mépriſé des Suédois, ſur leſquels il devoit regner par le droit naturel, peu redouté des Moſcovites que ſon fils n'avoit pu

(1) *Bizardiere p. 97. Fontaines L. v.* (2) *Hiſt. de Suede par Puffendorf. Hiſt. de Guſtave Adolphe. Joan. Loccenii hiſtoriæ rerum Suecicarum, a primo Rege Sueciæ uſque ad Caroli Guſtavi obitum deductæ.*

pu dompter, & peine estimé en Pologne, où on lui reprochoit des succès inutiles & des pertes irréparables. Une affreuse mélancolie s'empara de son ame; à peine trouva-t-il un ami assez indulgent, pour excuser ses fautes à ses propres yeux. Les Rois de Pologne n'avoient point de courtisans, parceque les Nobles se vendoient & ne se donnoient pas, & que le Chef de cette République disposoit de peu de places, dont il put payer leurs flatteries. Sigismond n'eut que trop le loisir de s'attrister, de se rappeller ses imprudences dans la solitude où on le laissoit: s'il se répandoit au dehors, s'il cherchoit à se fuir lui-même au milieu d'une société brillante & tumultueuse, partout il entendoit retentir le nom de Gustave, partout il entendoit célébrer la gloire de son ennemi: alors il retournoit au fonds de son palais, où il retrouvoit encore le souvenir de ses fautes & de ses pertes. Il avoit été mauvais politique, mais non pas mauvais Prince; son cœur ne l'accusoit d'aucun crime: c'en est assez pour un homme obscur, mais non pas assez pour un Roi: il mourut âgé de soixante & six ans, & ne fut ni plaint, ni regretté.

Hist. de Pologne, 1586 1674.

Sigismond III meurt de mélancolie. 1632.

La Diette qui se tint pour l'élection, fut témoin d'un trait de grandeur d'ame, qui n'avoit point encore d'exemple, & qui depuis a trouvé peu d'imitateurs. Sigismond III avoit eu deux femmes; de la premiere étoit né Uladislas; la seconde lui avoit donné Jean Casimir: cette Princesse ambitieuse vouloit faire monter son fils sur le trône; elle intriguoit, versoit l'or, & menaçoit de sa vengeance tous ceux qui se déclareroient contre lui. Jean Casimir, qui sçavoit que Sigismond avoit désiré d'avoir Uladislas pour successeur, traversa lui-même toutes les intrigues de la Reine, & se mit à la tête de la faction de son frere. Celui-ci fut élu; Jean Casimir, en le félicitant sur son avénement au trône, paroissoit se féliciter lui-même; une joie pure brilloit dans ses yeux; & il étoit, en ce moment, plus heureux que son frere. La proclamation d'Uladislas fut cependant retardée de quelques heures par l'opposition d'un seul gentilhomme; le Primat ayant demandé suivant l'usage à la Noblesse, si elle consentoit à reconnoître Uladislas pour Roi? Ce gentilhomme répondit que non. Eh! quel reproche avez-vous à faire à Uladislas? lui dit le Primat: *aucun*, répondit-il, *mais je ne veux pas qu'il soit Roi:* il persista dans son opposition, malgré les instances de l'assemblée entiere. Enfin se jettant aux pieds d'Uladislas: „je voulois voir, dit-il, si ma patrie étoit „encore libre. Je suis satisfait & Votre Majesté n'aura pas de sujet plus fidele „que moi." Ce Prince avoit appris l'art de la guerre & par ses victoires & par ses défaites. Les Russes ravagerent la Pologne; il ne balança point à marcher contre eux, il les attira dans des défilés, où ne pouvant ni fuir ni combattre, ils furent contraints de se rendre à discrétion: de-là il tourna ses armes contre les Turcs, qui avoient enfreint les traités & les tailla en pieces. Le Pacha, qui les commandoit, étoit vaincu; la Porte désavoua sa perfidie, & lui fit trancher la tête: elle ne l'auroit pas désavouée, s'il eut été vainqueur. Un traité glorieux rendit à la Pologne les Duchés de Smolensko & de Czernichow. Ces succès rendirent Uladislas redoutable aux Suédois; ils n'avoient plus Gustave Adolphe à lui opposer; ce Prince avoit terminé sa glorieuse carriere dans les champs de Lutzen. Une foible enfant portoit ce sceptre, dont le poids avoit fatigué les mains les plus expérimentées: le goût de Christine pour les arts & les sciences s'étoit déjà déclaré & ce goût s'allie

1633. *Grandeur d'ame de Jean Casimir.*

Sect. VI. *Hist.* de Pologne, 1586-1674.

aisément avec l'amour de la paix. La jeune Reine voulut étouffer au moins pour longtemps les semences de discorde qui subsistoient encore entre la Pologne & la Suede; la trêve fut prorogée pour vingt-six ans; la Prusse fut restituée à la République, & on suspendit l'examen des droits des deux Puissances sur la Livonie.

Treve entre la Pologne & la Suede. 1635.

Tout succédoit au gré des vœux d'Uladislas, & la Pologne auroit joui d'une profonde paix, si des mains indiscretes n'avoient touché au grand ouvrage d'Etienne Battori, & n'avoient préparé à l'Etat, dans l'avenir, les troubles les plus funestes. Etienne avoit une trop haute idée de l'homme, pour vouloir l'avilir par la servitude: il avoit accordé aux Cosaques des terres en propriété, des privileges honorables, & cette liberté naturelle, que les loix temperent & qu'elles ne détruisent pas. Des serfs fatigués d'impôts & de corvées, las d'un joug odieux, quitterent leurs tyrans & passerent dans l'Ukraine: ils furent réclamés; les Cosaques ne voulurent point violer les droits de l'hospitalité, ils refuserent de les rendre: il falloit, pour le repos de la patrie, renoncer à l'espoir de recouvrer ces malheureux esclaves, qui avoient usé du droit imprescriptible que la nature accorde à tous les hommes, de fuir loin de la tyrannie; mais les Nobles ne voulurent pas même sacrifier au bien de l'Etat une possession illégitime, une propriété fondée sur la violence & que la raison désavoue. On résolut de punir les Cosaques de leur généreuse pitié, en les réduisant eux-mêmes à la servitude dont leurs hôtes s'étoient affranchis: on abolit leurs privileges. Une armée entra dans l'Ukraine. (1) On l'occupa à construire la forteresse de Hudac. Les Cosaques regarderent cette Citadelle, comme l'attelier où l'on alloit leur forger des fers: ils se souleverent; on leur offrit une amnistie, ils quitterent les armes, & contre la foi du traité leurs chefs furent décapités: on avoit promis de retirer les garnisons Polonoises; on leur en envoya de nouvelles: on essaya de leur enlever Techtemeravia, cette ville qu'ils avoient construite eux-mêmes sous les auspices d'Etienne Battori; on ne put y réussir. Les Polonois furent repoussés; ce qu'il y a de singulier, c'est que les vainqueurs d'un mouvement libre se soumirent aux vaincus: on leur promit de les rétablir dans la jouissance de tous les privileges qu'Etienne leur avoit accordés; & on commença par leur enlever leurs églises Grecques, que ce Roi philosophe leur avoit laissées. La République ne peut accuser qu'elle-même de tous les maux que les Cosaques lui ont faits; Etienne lui avoit donné des défenseurs, elle s'en fit des ennemis: on envoya des corps de troupes légeres faire des courses chez eux; ils ramenerent des prisonniers, & rapporterent des dépouilles. Malgré tant de perfidies, les Cosaques fideles aux loix que leur illustre Législateur leur avoit imposées étoient prêts encore à verser leur sang pour leurs Tyrans. On méditoit à Warsovie une expédition contre les Tartares. Bogdan Kzmielniski, chef des Cosaques, alla offrir au Roi ses services & ceux de ses sujets. Il lui présenta un plan de campagne, dont les combinaisons rendoient la victoire probable & la retraite sûre: ce Général avoit passé par tous les grades de la profession des armes; ses exploits lui tenoient lieu de naissance aux yeux des Cosaques, mais non pas à ceux d'une Noblesse altiere, qui ne pe-

Différends avec les Cosaques.

(1) *Hist. de la guerre des Cosaques. Thulden. Hist. nost. temp.*

ſoit les hommes que dans la balance du préjugé. La bravoure étoit la moindre de ſes qualités militaires; elles n'étoient ternies, que par un penchant incurable pour le vin. La guerre contre les Tartares n'eut pas lieu, & l'on continua à vexer les Coſaques. Czapliniski, Lieutenant de l'Enſeigne de la Couronne, avoit des domaines qui confinoient avec les terres de Kzmielniski; un différend s'éleva ſur la démarcation des limites: on devoit porter cette affaire aux tribunaux; le Polonois aima mieux ſe rendre juſtice par ſes mains, & quelle juſtice encore! il pilla & démolit les châteaux du Coſaque, fit fouetter ſon fils dans une place publique, enleva ſa femme, l'abandonna à la brutalité de ſes ſoldats, & fit égorger la mere & le fils. On devoit châtier le coupable; on embraſſa ſa défenſe & ſon crime devint celui de la Nation. Kzmielniski, rebuté à Warſovie, n'attendit plus de vengeance que de lui-même & de ſon peuple; il lui fut aiſé de ſoulever une milice, qui depuis longtemps avoit ſupporté tant d'outrages, & dont la patience épuiſée s'étoit changée en fureur. Réſolu d'accabler la Pologne, il fit alliance avec Tohaibeg Kan des Tartares, moins habile que lui dans l'art de la guerre, mais avide de ſang & de pillage, comme les barbares qu'il commandoit: ainſi l'imprudent orgueil, la mal-adroite tyrannie des Polonois força Bogdan à devenir l'appui de ces mêmes Tartares, dont il avoit réſolu la deſtruction.

Hiſt. de Pologne, 1586-1674.

1648.

Traitemens indignes que Czapliniski fait éprouver à la famille de Bogdan Kzmielniski.

Tel étoit l'état des choſes, lorſqu'Uladiſlas mourut; il porta ſa Couronne avec tant de dignité, qu'il fit regretter qu'un pouvoir plus étendu n'y fût pas attaché: il ne fut point complice de toutes les vexations qu'eſſuyerent les Coſaques: il en gémiſſoit, mais il ne pouvoit que gémir. La Nobleſſe Polonoiſe, loin de recevoir des ordres de ſon Roi, ſouffroit avec peine ſes conſeils. Uladiſlas étoit généreux, noble dans ſes penchans, comme dans ſon maintien: ſa vie fut courte, mais elle fut belle; & il emporta dans ſa tombe des regrets mérités.

Mort d'Uladiſlas.

Tandis qu'on procédoit à une nouvelle élection, les Coſaques qui avoient toujours ou craint ou reſpecté Uladiſlas, prirent les armes au premier bruit de ſa mort, & ſe préparerent à venger tant d'injuſtices accumulées: les orages d'une Diette tumultueuſe favoriſoient leur invaſion. Le Général Potoski marcha contre eux; il eut l'imprudence de former l'avant-garde de ſon armée de quatre mille Coſaques qui étoient demeurés fideles à la République. Bogdan Kzmielniski courut à eux, & leur peignit avec des couleurs ſi fortes, la cruauté, la hauteur inſultante des maîtres qu'ils ſervoient, qu'en un inſtant ils quitterent les enſeignes de la Couronne & ſe rangerent ſous les ſiennes: quinze cens Polonois qui marchoient avec eux, furent maſſacrés ou pris. Ce premier échec répandit la terreur dans l'armée de Potoski; elle fut bientôt affoiblie par la déſertion: pour comble de malheur elle s'engagea dans la forêt de Corſum: les chariots, retranchement redoutable dans une plaine, attirail incommode dans un bois, embarraſſerent ſa marche: à chaque pas les rangs étoient rompus. Au milieu de ce déſordre les Coſaques & les Tartares paroiſſent tout à coup; ce ne fut point une bataille, mais une boucherie. Les Polonois furent égorgés ſans réſiſtance, pluſieurs furent engloutis dans des marais, un plus grand nombre rendit les armes; à peine quelques débris échapperent au fer des vainqueurs. C'en étoit fait de la Pologne; tout étoit conquis, tout étoit livré aux flammes, & Bogdan donnoit des loix à ces nobles ſi fiers qui avoient

Bogdan Kzmielniski taille en pieces l'armée Polonoiſe dans la forêt de Corſum.

SECT. VI. *Hist.* de Pologne, 1586-1674.

Casimir IV.

fait fustiger son fils, si ses troupes ne s'étoient arrêtées au pillage: leurs querelles avec les Tartares & entre elles-mêmes pour le partage du butin furent le salut de la République.

La Diette revenue de son premier effroi, après avoir été partagée entre divers concurrens, se réunit enfin en faveur de Jean Casimir, frere d'Uladislas: ce Prince s'étoit montré digne de porter la Couronne par les efforts magnanimes qu'il avoit faits pour la placer sur la tête de son frere; mais depuis ce temps il avoit été le jouet de la fortune. Uladislas l'avoit envoyé en Espagne en 1638. Cette Puissance étoit alors en guerre avec la France. Jean Casimir devoit conclure une Ligue avec Philippe III, & commander une flotte Espagnole destinée à ruiner le Commerce des François dans la Méditerranée: les vents le jetterent sur les côtes de Provence: il y fut reconnu; il n'avoit point de passe-port; on l'arrêta; & il passa deux ans entiers enfermé dans la tour du bouc: sorti de sa prison, il n'alla point en Espagne où la gloire l'appelloit, ni en Pologne où le soin de son bonheur devoit diriger ses pas; il courut à Rome, se fit Jésuite: il croyoit renoncer aux grandeurs; sa nouvelle profession l'en rendit plus avide: il parvint à la pourpre ecclésiastique, & finit par en briguer une plus digne de sa naissance. Il fut élu: le Pape le releva de ses vœux, il laissa son chapeau à Rome, & alla recevoir une Couronne à Cracovie. Il trouva la République allarmée des nouveaux progrès des Cosaques. Cependant au milieu de cet abattement elle avoit encore montré quelque grandeur. George Ragotski Prince de Transilvanie avoit disputé le trône à Jean Casimir: „ si je suis élu, disoit-il, je vais combattre „ les Cosaques; je m'unis à eux, si vous me refusez le sceptre: " on méprisa sa menace, quoiqu'il fût à la tête d'une armée. La République avoit offert la paix à Bogdan, qui l'avoit refusée & continuoit ses conquêtes. On armoit contre lui; & la premiere demande qu'on fit au nouveau Roi fut de châtier ces rebelles. „ Vous n'auriez point de crimes à punir, dit-il, si vous n'en „ aviez pas vous-même donné l'exemple aux Cosaques: vous vous plaignez „ de l'infraction des traités que vous avez violés avant eux. On perd le droit „ de punir les coupables, quand on le devient soi-même: cependant je songe „ à vos malheurs, plutôt qu'à vos attentats, & je suis prêt à défendre la „ République." Il offrit une amnistie; on la rejetta avec mépris; les Polonois se mirent enfin en mouvement; différens partis entrerent dans l'Ukraine, escaladerent plusieurs villes, traiterent les habitans, comme leurs compagnons avoient été traités dans la forêt de Corsum. André Firley se vit attaqué près de Sbarras par une armée de plus de trois cents mille Tartares & Cosaques: il étoit sçavamment retranché, & le canon de la ville le protégeoit; il ranima ses soldats étonnés, en leur rappellant, qu'une poignée de Polonois avoit souvent triomphé d'une multitude de barbares, en leur montrant parmi leurs ennemis les rangs mal gardés, en leur représentant enfin la patrie qui étoit derriere eux & qui attendoit de leur victoire, ou de leur défaite, son salut ou sa ruine. Le 13 Juillet le combat commença avec le jour; le Kan & Kzmielniski étoient chacun au premier rang de leurs troupes. L'attaque fut générale & terrible: les soldats de Firley immobiles dans leurs retranchemens, faisant un feu réglé, ajustant à loisir, repousserent plusieurs fois leurs tumultueux adversaires; mais le Prince Wisnowieski vit chanceler ses troupes; & ses retranchemens étoient forcés, sans un stratagême ingénieux

Avantures de Jean Casimir. Il est élu Roi de Pologne.

On excite Casimir à marcher contre les Cosaques: belle réponse de ce Prince.

1649.

Firley se défend avec une poignée de Polonois contre les Tartares & les Cosaques.

dont il fit uſage. „Ne tirez plus ſur les Tartares, dit-il à ſes ſoldats; ils ſont „ maintenant nos alliés. Je viens de voir un de leurs députés paſſer dans les „ retranchemens de Firley." Ce menſonge réuſſit; les troupes ſe précipiterent ſur les Coſaques qui étoient entrés dans les retranchemens & reprirent tous les poſtes qu'elles avoient perdus. Le Kan oppoſa l'artifice à la ruſe, il publia que le Sultan venoit de lui envoyer un ſecours conſidérable, comme ſi une armée de trois cents mille hommes avoit eu beſoin de ſecours: le combat ſe renouvella pendant pluſieurs jours; on ne dormoit pas, on mangeoit debout & en combattant. Les vivres étoient épuiſés; les chevaux ſervirent d'aliment à leurs cavaliers: cependant le nombre des aſſiégés diminuoit. La perte des aſſiégeans, quoique plus conſidérable, étoit inſenſible, eu égard à leur multitude. Kzmielniski propoſoit une paix honteuſe pour la République; on préféra la mort, & le ſiege fut continué. Les aſſiégés oſerent faire des ſorties; elles réuſſirent; mais elles furent meurtrieres, &, dans leur poſition, chaque goutte de ſang étoit précieuſe.

Hiſt. de Pologne, 1586-1674.

Les bourgeois de Sbarras avoient fermé leurs portes; ils ne vouloient plus partager avec les ſoldats le peu de vivres qui leur reſtoient: on commençoit à déſeſpérer du ſalut de l'armée, lorſque par une lettre anonyme on fut averti, que Jean Caſimir s'avançoit à la tête de vingt mille hommes. Il étoit déja près de Sborow. Soixante mille Tartares & quatre-vingts mille Coſaques coururent à ſa rencontre; ils furent favoriſés dans leur marche par les payſans qui comblerent les foſſés, applanirent les chemins, pour leur laiſſer un paſſage plus libre. Tel eſt l'effet de l'eſclavage; le ſerf qui ne voit, dans ſes compatriotes, que ſes tyrans, eſt toujours prêt à les trahir. On en vint aux mains; le premier choc fut fatal aux Polonois; leurs rangs s'éclaircirent, leurs chariots furent enlevés, la cavalerie Tartare pénétra dans les vuides; on ſuccomboit, on chanceloit, mais on ne fuyoit pas. Tel étoit le ſort de l'avant-garde, lorſqu'on vit le corps de bataille ſe développer ſous les ordres du Major Général Hubald. Jean Caſimir étoit au centre; il avoit en tête les Coſaques; l'aîle droite fut bientôt aux priſes avec la gauche des Tartares, qu'on vit ſe déployer, pour faire parade de leur multitude, & ſe ſerrer tout à coup, pour combattre. Les premiers rangs des Polonois étoient hériſſés de lances; les autres faiſoient feu; l'attaque fut vive & la défenſe vigoureuſe. Le centre & la droite immobiles combattoient avec ſuccès, lorſqu'on vint dire au Roi, que s'il ne paroiſſoit à la gauche, la bataille étoit perdue: il y court; il entend des ſoldats, qui ſe diſent „ nos officiers ſont tués; nous ne „ ſçavons à qui obéir. Ne ſuis-je pas votre officier, leur cria le Roi: ſuivez-„ moi & ne craignez rien." Sa préſence rétablit le combat; la nuit le termina; mais au milieu des ténebres on ſe préparoit à une ſeconde action, on élevoit des retranchemens de cadavres entaſſés. Tout-à-coup un bruit ſe répand que Jean Caſimir eſt parti pour Warſovie; ce n'eut été qu'un ſoldat de moins; mais c'étoit un ſoldat Roi, & les Polonois alloient fuir, lorſqu'il reparut. „ Me voici, leur dit-il, m'avez-vous cru aſſez lâche pour vous aban-„ donner: non, mes amis, le ſoleil qui va ſe lever, me verra vainqueur ou „ mort avec vous." On combattit en effet depuis l'aurore juſqu'à la nuit: la victoire demeura encore indéciſe, & les deux armées reſterent chacune dans leur camp. Cependant les Coſaques & les Tartares commençoient à

Perfidie des payſans.

Combat entre les Tartares & Coſaques près de Sborow.

SECT. VI. *Hist.* de Pologne, 1586-1674.

Traité de paix entre les Polonois & les Tartares.

s'obferver & à fe craindre: on avoit femé la divifion parmi eux; le Kan abandonna le premier la caufe commune, & parla de paix. Kzmielniski craignit d'être livré feul à la vengeance de la République: il n'avoit pu vaincre, quoique fecondé par les Tartares; il pouvoit encore moins fe promettre la victoire, après leur défection. Chacun d'eux conclut avec Jean Cafimir un traité particulier: par le premier il étoit convenu, que la République payeroit la folde des Tartares employés à fon fervice; que le Kan enverroit des troupes auxiliaires, toutes les fois que la Pologne feroit attaquée; qu'il feroit retirer toutes fes troupes au delà des frontieres; que la République lui payeroit trois cents mille florins pour fon retour; que les troupes affiégées près de Sbarras feroient délivrées fur le champ. Les Tartares demanderent encore qu'il leur fût permis de ravager toutes les provinces qui fe trouveroient fur leur paffage. Une telle propofition peint bien le caractere féroce de cette nation. Jean Cafimir répondit qu'il aimoit mieux périr que d'y foufcrire; & le Kan n'infifta plus. Le traité conclu avec Kzmielniski étoit plus glorieux à la République, quoique avantageux aux Cofaques: le premier article fauvoit du moins l'honneur de la Couronne; il étoit ftatué que Kzmielniski viendroit fe jetter aux pieds du Roi, & là, dans la pofture d'un coupable humilié devant fon juge, imploreroit fa clémence; que le Roi feroit publier une amniftie générale en faveur des Cofaques, qu'aucun d'eux ne feroit inquiété à l'avenir pour la révolte paffée, que Kzmielniski conferveroit fon rang de Général des Cofaques, qu'il feroit reconnu gentilhomme Polonois, & que la milice, dont le commandement lui feroit confié, feroit fixée au nombre de quarante mille; que les Cofaques ne feroient jamais commandés que par un Seigneur attaché à la religion Grecque; que ce culte feroit favorifé parmi les Cofaques, & toléré dans toute la Pologne; que le Métropolitain des Grecs auroit fon rang dans le Sénat parmi les Prélats Catholiques; que tous les Nobles Polonois, qui s'étoient unis aux rebelles, rentreroient dans leurs biens, dans leurs charges, & qu'on leur rendroit tous les honneurs, dont ils jouiffoient avant leur défection. Le fier Kzmielniski alla donc fe profterner devant Cafimir, & lui demander pardon, lui, dont la main redoutable auroit renverfé le trône de Pologne, fi fes foldats occupés au pillage dans la forêt de Corfum, n'avoient pas fufpendu leur courfe victorieufe, & laiffé à la Diette le temps de fe reconnoître. Ainfi fut terminée cette guerre, qui avoit mis la République à deux doigts de fa perte, & qu'avoit allumée l'orgueil imprudent & féroce d'un feul Gentilhomme.

Traité entre les Polonois & les Cofaques.

1651. Jean Cafimir s'étoit montré généreux lors de l'élection de fon frere, patient & fage dans fa prifon, équitable lorfqu'il condamna la conduite des Polonois envers les Cofaques, intrépide dans les champs de Sborow: mais il ne remplit pas les efpérances que donnoient fes premieres années. Kzmielniski gardoit un reffentiment profond de l'humiliation à laquelle on l'avoit réduit; en embraffant les genoux du Roi, il juroit dans fon cœur de fe venger: les Cofaques n'ignoroient pas qu'on ne leur avoit rendu leurs privileges, qu'en cédant à la néceffité, que tôt ou tard on les accableroit, quand la République auroit repris fes forces; ils attendirent pas, qu'on leur donnât des chaînes, & leverànt l'étendart de la révolte. Jean Cafimir, qui croyoit fon nom encore refpecté à Rome, demanda de l'argent au Pape, pour dompter ce peuple

Nouvelles révoltes des Cofaques.

indocile. Le Saint Pere lui envoya des bénédictions, des indulgences, & lui promit de l'aider très puissamment de ses prieres. Le Roi reprit les armes, battit les Cosaques, & ne les soumit pas; ils n'en furent que plus animés contre la République. Un Seigneur Polonois les excitoit à se venger, ardent à se venger lui-même, & trouvant dans les malheurs de sa patrie, un soulagement au supplice, dont son cœur étoit déchiré. C'étoit Jérôme Radziejowski, vice-chancelier de la Couronne. Son épouse étoit belle & sensible; Jean Casimir étoit aimable; il étoit Roi; il aima, il sçut plaire: la cruauté d'un gentilhomme avoit allumé la premiere guerre; l'imprudente passion du Roi fit naître la seconde. L'époux furieux, vengea sur sa patrie l'outrage de son front, & souleva les Cosaques. Sa conspiration fut découverte; il fut condamné à un bannissement perpétuel: mais le mal étoit sans remede; les Cosaques se liguerent avec les Russes, & partagerent avec eux les dépouilles de la Lithuanie: un autre corps s'unit aux Tartares & ravagea les frontieres du Royaume. Ce n'étoit rien encore; la Pologne avoit dans son sein des ennemis plus dangereux. (1). Une faction s'élevoit au milieu des calamités publiques, décrioit & la conduite du Roi, & les décrets du Sénat, & les résolutions de la Diette; le *veto* d'un seul Nonce renversoit toutes les opérations des vrais patriotes. (2) Enfin les mécontents appellerent les Suédois en Pologne, comme si cette République n'avoit pas eu assez d'ennemis à combattre. Christine étoit descendue du trône, & Charles Gustave y étoit monté. Ce Prince voyant la Pologne attaquée par les Russes, les Cosaques, les Tartares, crut que jamais la fortune n'offriroit une occasion plus belle à l'ambition, dont il étoit dévoré; il part, soumet le Duché de Masovie, entre dans la Capitale, dirige vers la Prusse sa marche triomphante, soumet toutes les villes, excepté Dantzic, leve des contributions, ravage les campagnes, tandis que Casimir fuit en Silésie, récite des prieres, & met la Pologne sous la protection de la Vierge. Enfin une Confédération se forma pour la défense commune; on chassa les Suédois de Warsovie, mais ils y rentrerent après un combat qui dura trois jours.

Hist. de Pologne, 1586-1674.

Conquêtes de Charles Gustave en Pologne.

D'un autre côté Ragotski, ce même Vaivode de Transilvanie à qui on avoit refusé la Couronne, se flatta de l'arracher à Casimir, à la faveur de ces troubles: il se ligua avec les Suédois, & fit une irruption, qui causa plus de maux aux Polonois, qu'elle ne procura d'avantages au Transilvain. La République étoit perdue, si la crainte qu'inspiroient à toutes les Puissances les premiers succès de Charles Gustave, n'avoit réuni contre ce conquérant les forces du Dannemarc, de la Hollande, de la Moscovie, & de quelques Etats de l'Empire. Ragotski fut la premiere victime de cette révolution; il fut défait, & disparut. La flotte des Suédois fut battue & dispersée; leur armée de terre fut taillée en pieces dans l'isle de Funen. Enfin ce fier conquérant se vit contraint à conclure une paix ignominieuse & mourut de honte

1657.

Ligue contre le Roi de Suede; sa mort.

(1) *Puffendorf. hist. de Suede. Hist. de Charles Gustave.*

(2) Les Constitutions de la République exigeant que tout se décide dans les Diettes, *nemine contradicente*, un seul Nonce peut arrêter les délibérations les plus sages par ces deux mots, *Sisto activitatem.* Sidzinski, Nonce d'Upita, en Lithuanie, donna en 1658 le premier exemple de cet abus de la liberté, qui a causé tant de maux à la Pologne. Les Nobles Polonois regardent cette prérogative funeste comme le plus sacré de leurs droits: ils l'appellent *unicum & specialissimum Jus Cardinale.*

SECT. VI. *Hist.* de Pologne, 1586-1674.

1660.

& de douleur; ou, comme le prétend Puffendorf, d'une fievre épidémique. Le traité d'Oliva (3) rendit la Prusse Royale à la Pologne, & une partie de la Livonie à la Suede. Jean Casimir renonça à ses prétentions sur cette Couronne. On confirma la Souveraineté de la Prusse Ducale, à l'Electeur de Brandebourg. Casimir s'en étoit fait un ami en l'affranchissant, & la Pologne, qui n'avoit point alors le choix des moyens pour conjurer l'orage, avoit peu murmuré de cette innovation, dont les suites furent si avantageuses à la Maison de Brandebourg.

Le Roi avoit paru plus ennemi de ceux qui n'étoient pas de sa Religion, que des Tartares, des Cosaques, des Transilvains, des Suédois, & des Russes: tandis que ces nations accabloient la Pologne, il faisoit la guerre aux Sociniens & les chassoit des domaines de la République; c'étoit lui enlever des soldats capables de la défendre, & des artisans, dont l'infatigable industrie lui offroit des ressources inépuisables. Délivré de tous ses ennemis, dont les plus redoutables à ses yeux étoient ceux qui réclamoient la liberté de penser, il crut pouvoir, sans obstacle, désigner son successeur; & par une bizarrerie singuliere il le chercha dans cette même cour, qui l'avoit retenu prisonnier pendant deux ans dans la tour du bouc. Le Duc d'Enguien, fils du grand Condé, fut celui qu'il proposa à la nation. Lubomirski, fier Républicain, ame digne de Rome & de Sparte, lui répondit. „ On ne vous „ permettroit pas pour votre fils ce que vous voulez faire pour le fils d'un étran-

Fiere réponse d'un Gentilhomme au Roi.

(3) Le traité d'Oliva fut conclu entre le Roi & les Etats de Pologne, l'Empereur Léopold, & Frédéric-Guillaume Electeur de Brandebourg, d'une part, & de l'autre Charles XI Roi de Suede (Charles Gustave étoit mort pendant la négociation.) Comme ce traité est un des plus importans que la République ait conclu, nous allons en extraire les principaux articles. Par ce traité le Roi de Pologne renonce à toutes les prétentions sur la Suede & sur la Finlande; il est arrêté cependant qu'il conservera dans tous les actes publics le titre & les armes de Suede, excepté lorsqu'il écrira au Monarque Suédois. Celui-ci doit en agir de même par rapport au titre de Duc de Lithuanie. Jean Casimir cede à la Suede toute la partie de la Livonie qui se trouve au-delà de la Duna, l'isle de Runen dans la Baltique, & tout ce qui pouvoit appartenir à la République dans l'Esthonie & dans l'Isle d'Oesel. Le Roi de Suede, de son côté, restitue à la Pologne, les Villes de Dunebourg, de Rositten, de Lutzen, & de Marienhusen, & le reste de la Livonie qui est en deçà de la Duna; il renonce à tous les Droits qu'il pourroit avoir sur les Duchés de Courlande, de Semigalle & sur le district de Pilten: il consent à retirer ses garnisons des villes de Marienbourg & d'Elbing, & de toutes les places dont les Suédois s'étoient emparés dans la Prusse Royale. Par le même traité, l'Empereur Léopold, & l'Electeur de Brandebourg s'engagent à rendre au Roi de Suede tout ce qu'ils avoient conquis dans la Poméranie & dans le Duché de Mecklenbourg, & au Duc de Holstein-Gottorp, toutes les villes dont ils s'étoient emparé dans les Duchés de Holstein & de Sleswick. Le Roi de Pologne s'obligea par le second article du traité à maintenir les habitans de la Prusse Royale dans la possession des droits, privileges & immunités, dont ils avoient joui par le passé, à conserver aux Evangéliques le libre exercice de leur religion, & à leur promettre de rétablir les temples qui avoient été détruits pendant la guerre. Par une déclaration particuliere les Commissaires Polonois reconnurent l'indépendance de la Prusse Ducale, ainsi que les droits de la Maison de Brandebourg sur les districts de Butow & de Lawenbourg en Poméranie, qui devoient lui appartenir, sous la condition de les tenir en fief de la couronne de Pologne. Les Suédois ayant refusé de rendre Elbing immédiatement à l'Electeur, les Commissaires reconnurent par la même déclaration ses droits sur cette ville. Le traité d'Oliva fut signé le 3 Mai 1660. Louis XIV se rendit garant de l'exécution. *Voyez Chwalkouski* Jus Publicum Regni Poloniæ, *p.* 281. *Londorpii* Acta Publica, Contin. *Tom. VIII. Liv. IX. Chap.* 2.

„ étranger." Lubomirski étoit Grand Maréchal, & Grand Général de la Couronne: ces deux charges sont très différentes; l'autorité militaire est confiée aux mains du Grand Général; & la puissance civile réside dans celles du Grand Maréchal. Lubomirski réunissoit ce double pouvoir; tant d'honneurs accumulés sur sa tête irriterent l'envie: il les méritoit: c'étoit un crime de plus: il avoit de grands talens; ils sont presque toujours suspects, & le mérite sans ambition, ou plutôt, qui dédaigne les basses intrigues des ambitieux, est obligé de se cacher dans des emplois obscurs & peu dignes de lui, s'il ne veut courir le danger de l'exil, quelquefois même de la mort. Sobieski déja connu par quelques exploits, déja parvenu au rang d'Enseigne de la Couronne, fut le plus ardent des ennemis de Lubomirski: lui seul en effet avoit le droit d'en être jaloux, puisque lui seul l'égaloit; ou plutôt il ne devoit pas l'être par cette raison même. Lubomirski eut bientôt contre lui le Sénat, la Noblesse, & le Roi qu'il avoit offensé par sa fierté Républicaine: on l'accusa non pas d'aspirer au trône de Pologne, qui ne peut être que l'objet d'une ambition foible & peu réfléchie, mais de vouloir asservir sa patrie, comme Cromwel avoit asservi l'Angleterre, pour devenir le tyran de ses concitoyens sous le titre modeste de Protecteur. Lubomirski alla chercher dans Breslaw un port contre l'orage: son ame s'étoit aigrie, & avoit perdu de sa grandeur. Ce n'étoit plus un Thémistocle, prêt à mourir plutôt que de porter les armes contre son ingrate patrie; c'étoit un Coriolan qui ne respiroit que la vengeance: il reparut à la tête de quelques amis; il eut bientôt une armée. Sobieski avoit été assez peu généreux, pour accepter la dépouille de son ennemi: il étoit Grand Maréchal & ne fut encore que Petit Général. On l'envoya contre Lubomirski: il fut battu; le vainqueur renvoya ses prisonniers sans rançon; il atterra Sobieski par cette double victoire, qu'il remporta & sur les royalistes & sur son propre ressentiment: l'arrêt de proscription fut révoqué, mais il ne daigna pas retourner à Warsovie, & il alla mourir à Breslaw.

Hist. de Pologne, 1586-1674.

1664.

Proscription de Lubomirski; sa victoire & sa mort.

La Cour conservoit toujours ses vues sur le sang de Bourbon, que Lubomirski avoit proscrit. Sobieski épousa une Françoise: c'étoit Marie Casimir de la Grange, fille de Henri de la Grange, Capitaine des Gardes de Philippe d'Orléans; ce mariage étoit l'ouvrage de la Reine Louise Marie: elle n'en vit pas naître les fruits, & mourut sans être regrettée, quoique digne de l'être. Jean Casimir suivit, après sa mort, le sage conseil qu'elle lui avoit donné de regarder Sobieski (1) comme son bras droit, & d'en faire l'égide de l'Etat. Il succéda au Grand Général. On ne pouvoit choisir pour lui remettre le *Boulaf* (2) une circonstance, où son courage fut plus nécessaire à la République. Cent mille Tartares infestoient la Podolie & la Volhinie; une armée de Cosaques étoit venue grossir leur multitude. La République comptoit à peine douze mille hommes sous ses enseignes, on avoit peu d'argent, peu de munitions. Sobieski enleve la récolte de ses propres terres, en forme des magasins pour l'armée, sacrifie tout l'argent qu'il trouve dans ses coffres, fait des emprunts considérables, leve huit mille soldats, & part enfin à la tête de vingt mille hommes. Il écrivit à son épouse; „ je m'enfer-

1667.

Irruption des Cosaques & des Tartares; zele patriotique de Sobieski.

(1) Il y a en Pologne quatre Grands Officiers qu'on appelle les bras du Roi. Ce sont le Grand Maréchal, le Grand Chancelier, le Grand Général, & le Grand Trésorier.

(2) Espece de masse d'armes, qui est le signe de l'autorité militaire.

SECT. VI. *Hist. de Pologne, 1586-1674.*

„ merai dans un camp retranché devant Podahiec, je ferai des sorties continuelles sur les ennemis, & j'espere, en peu de temps, ruiner cette grande armée". Un cri général s'éleva contre une entreprise si hardie. „ Que ceux qui la désapprouvent se retirent, dit-il; qu'ils aillent dans leurs maisons attendre lâchement que les Cosaques & les Tartares viennent leur apporter une mort obscure ou l'esclavage. pour moi, qui me rappelle qu'à Sbarras, & à Sborrow, nous avons résisté à cette multitude, j'espere en triompher à Podahiec: je ne changerai rien à mon plan; & je veux vaincre ou mourir avec les braves, à qui la patrie & la gloire sont plus cheres que la vie". Aucun Polonois n'osa quitter ses drapeaux; chacun résolut de sacrifier sa vie à la témérité du Général, car on regardoit toujours son projet comme une héroïque extravagance. Si la victoire eut été l'ouvrage d'un seul jour, si une attaque subite, imprévue, eut décidé du succès, on pourroit en donner la gloire à la fortune, & douter si la prudence de Sobieski y eut part; mais le combat dura pendant dix-sept jours, & jamais les Polonois ne furent entamés. Après avoir affoibli ses ennemis par des sorties, par des escarmouches, par une canonnade perpétuelle, il les défit enfin par une bataille générale: ils s'enfuirent, laissant vingt mille hommes sur la place. Toute l'Europe en fut étonnée: le Grand Condé, qui avoit douté du succès, avoua qu'il avoit trouvé son maître: l'envie fut forcée au silence; & le nom de Sobieski fut célébré dans toute la Pologne avec enthousiasme. Casimir oublié, ne servit plus que d'ombre au tableau: il devint lui-même secrétement jaloux de son sujet, de son ami: il parut se repentir de lui avoir confié un pouvoir, dont il faisoit un usage si éclatant: sa grandeur lui devint fastidieuse: il s'ennuya d'un rang, qui ne lui offroit plus ni gloire ni puissance: il sentit renaître son premier penchant pour le cloître, & résolut enfin d'abdiquer un sceptre, inutile dans ses mains. La Diette fut convoquée; le Vice-Chancelier y lut les motifs de son abdication, sa vieillesse, le soin qu'il vouloit prendre de son salut, les interprétations malignes qu'on avoit données à ses actions les plus justes, & les murmures qui s'étoient élevés contre toutes les opérations de son regne. Une partie de l'assemblée parut attendrie, l'autre fut indignée: le Primat lui représenta, que le Roi appartenoit à l'État & non pas à lui-même, qu'accepter la couronne c'étoit jurer de la porter jusqu'au tombeau, que c'étoit mal prendre soin de son salut que de violer la promesse solemnelle qu'il avoit faite de gouverner la nation jusqu'au dernier soupir, qu'enfin si sa vieillesse avoit besoin de repos, ses généraux & ses ministres pouvoient le soulager du fardeau des affaires & de la guerre. Jean Casimir répondit par un discours plein d'énergie: il avoit été foible sur le trône; il ne montra de fermeté que pour en descendre; il abdiqua contre la volonté de la nation, qui se repentoit d'avoir troublé son repos par ses murmures. Il vint en France, où il fut Abbé de Saint Germain des Prez & de Saint Martin de Nevers: on prétend qu'il épousa secrétement Marie Mignot, célebre blanchisseuse, qui passa successivement dans la couche d'un Magistrat, dans celle d'un Maréchal de France, & dans celle d'un Roi. La Pologne devoit peu regretter un tel maître; & il est étonnant, qu'elle se soit opposée à son abdication: son regne n'avoit été marqué que par des disgraces; l'ouvrage de Battori étoit détruit; les Cosaques n'étoient plus sujets de la

Histoire des Polonois.

1668. *Abdication de Jean Casimir.*

République; les Suédois étoient entrés jusques dans la Capitale; la République avoit perdu une partie de la Livonie; l'Electeur de Brandenbourg n'étoit plus son sujet, & la Prusse n'étoit plus au nombre de ses provinces; on avoit même engagé, vendu, ou donné en fief à l'Electeur des domaines considérables. Pour le bien & la gloire de l'Etat, Jean Casimir auroit dû abdiquer après l'affaire de Sborrow.

Hist. de Pologne, 1586-1674.

On n'avoit point encore vu plus de concurrens au trône qu'après l'abdication de Jean Casimir: on en vit paroître d'étrangers, de nationaux, de jeunes, de vieux, de Catholiques, de Protestans, de puissans, de foibles, de l'un & de l'autre sexe. C'étoient le Grand Condé, & son fils, les fils du Czar, Ragotski, dont le pere avoit fait la guerre à la République, Christine qui cherchoit partout une Couronne, après avoir quitté la sienne, le Prince Charles de Lorraine, le Duc de Neubourg qui songeoit au trône, lorsqu'il ne devoit plus songer qu'au tombeau. Aucun de ces candidats n'obtint le sceptre; on alla chercher dans l'indigence, un Piaste, qui s'étoit ruiné pour la patrie, c'étoit Michel Coributh Wisnowieski. Il fut proclamé d'une voix unanime: il n'étoit point à la Diette: il s'étoit caché dans un monastere; on l'en arracha; il refusa la Couronne: sa modestie n'étoit ni feinte, ni déplacée: il se jugeoit très bien en se croyant incapable de gouverner; on le porta malgré lui sur le trône. Jean Casimir, en apprenant son élection, dit, en parlant de son successeur, ce qu'on auroit pu dire de lui-même: „ quoi! ils „ ont couronné ce pauvre homme"! Les Cosaques mépriserent la foiblesse de ce Prince: ils crurent que, sous son regne, la Pologne leur offriroit une proie aisée à conquérir: ils oublioient que Sobieski étoit Grand Général de la Couronne: jamais on ne remporta des succès plus décisifs, avec des moyens plus foibles. Il avoit peu de troupes, peu d'argent: cependant il conquit Bar, Nimirow, Braclaw, & toute la partie de l'Ukraine située entre le Bog & le Niester. Michel s'informoit à peine des progrès de l'armée: il songeoit à se donner une compagne; il choisit malgré la nation Eléonore Archiduchesse d'Autriche, & reçut la toison d'or, comme si cet ordre avoit ajouté quelque chose à son rang. On voulut le déposer: il avoit d'abord refusé la Couronne; mais depuis qu'il en avoit goûté les douceurs, il n'étoit pas prêt à y renoncer; le Primat lui fit les reproches les plus hardis sur son indifférence pour le bien public, sur ce qu'il n'avoit pas fait relever les fortifications de Kaminiec, sur son penchant pour l'Autriche, sur ce qu'il prétendoit disposer des Starosties & des places de Sénateurs vacantes, enfin sur sa confiance aveugle dans ses favoris. Une guerre civile fut l'effet du discours du Prélat: la Noblesse la moins antique, mais la plus nombreuse, se déclara pour Michel. Czarneski fut proclamé Maréchal de leur Confédération. Sobieski fut chef de la Confédération opposée: sa tête fut mise à prix par Michel, ainsi que celle du Primat: les deux armées s'observoient. De part & d'autre on se traitoit de rebelles & d'ennemis de la patrie. Sobieski immobile dans son camp de Lowits vouloit épargner le sang de ses ennemis; ceux-ci vouloient épargner le leur & demeuroient de même immobiles dans leur camp de Golembe. Cependant on apprend que les Turcs, les Tartares, les Cosaques, à la faveur de ces troubles viennent fondre sur la Pologne: à cette nouvelle, le camp de Golembe est désert; tous les royalistes ont disparu, & Michel

Michel Coributh. 1669.

Election de Michel Coributh Wisnowieski.

1671.

Guerre avec les Cosaques: succès de Sobieski.

1672.

Irruption des Turcs. Terreur panique des Royalistes.

SECT. VI. *Hiſt. de Pologne,* 1586-1674.

eſt déja dans Lublin. Le bruit de l'approche des Turcs s'eſt répandu auſſi dans le camp de Sobieski : „ nous jurons de mourir tous pour vous défendre, „ lui dirent ſes ſoldats. J'accepte vos ſermens, leur dit-il ; mais avant de „ me défendre, ſongeons à défendre la Patrie ".

Cependant les Turcs étoient déja maîtres de Kaminiec ; cette place n'avoit ſoutenu que neuf jours de ſiege ; une ſi prompte capitulation juſtifioit les reproches que le Primat avoit faits au Roi. Un Major d'artillerie, dont l'héroïſme ne peut être comparé à rien de ce que raconte l'hiſtoire ni même la fable, ne voulut point ſurvivre à la réduction de la place. Il entre dans le Magaſin à poudre, y plante une meche allumée, monte tranquillement ſur la platte-forme, & attend, d'un air ſerein, que l'exploſon enſéveliſſe avec lui ſous les débris une partie des vainqueurs & des vaincus. Michel ſembloit ne travailler lui-même qu'à légitimer la révolte de ſes ſujets ; par un traité que la République n'eut pas ſigné dans ſes plus grandes calamités, il céda aux Turcs Kaminiec, l'Ukraine, la Podolie, & s'obligea à leur payer tous les ans un tribut de cent mille ducats. Sobieski vient à la Diette, & s'écrie que la République doit déſavouer le honteux traité de Boudches. „ Mais les „ Turcs, reprit un Sénateur !... Les Turcs, interrompit Sobieski ! .. N'a„ vons-nous pas nos ſabres & du courage ? & quand il faudroit ſuccomber, „ ne vaut-il pas mieux mourir avec gloire que de vivre dans l'ignominie " !

1673. Le traité fut annullé. La République n'étoit point perdue, tant que Sobieski reſpiroit : l'eſpoir renaît dans tous les cœurs, les riches apportent leur ſuperflu ; les pauvres, leur néceſſaire ; les ſerfs offrent leur ſang & leurs bras. Une armée ſe raſſemble : mais au milieu de cette fermentation générale, un vil calomniateur accuſe Sobieski d'avoir ouvert aux Turcs l'entrée de la Pologne, & de leur avoir vendu Kaminiec ; la fourbe eſt découverte ; le délateur en convient lui-même. On le condamne à la mort ; mais on vouloit le ſauver ; on le livre à Sobieski : c'étoit lui donner ſa grace. Sobieski vainqueur de l'envie, marche aux Turcs, les attaque près de Choczin, & les taille en pieces. Vingt mille ennemis demeurerent ſur le champ de bataille ; dix mille furent précipités dans le Nieſter : un immenſe butin reſta entre les mains des Polonois ; ces riches dépouilles, que Sobieski ne put refuſer à l'avidité de ſes braves ſoldats, l'empêcherent de profiter de la terreur que cette défaite avoit jettée dans l'Empire Ottoman. Le même jour la Pologne gagna une bataille & perdit un Roi foible, ignorant, & oiſif. On pouvoit regarder ces deux événemens comme deux victoires. (1)

SECT. VII. *Hiſt. de Pologne,* 1674-1696.

SECTION VII.

Contenant tout ce qui s'eſt paſſé de remarquable ſous le Regne de Jean Sobieski, ou depuis 1674 juſqu'à 1696.

1674. APRÈS quatre ans de regne, le foible Michel Wiesnowieski venoit de dépoſer, en mourant, un Sceptre que la Nation n'auroit pas dû lui confier.

(1) *Hartknoch L. I. Puffendorf L. IV. Connor. Fontaines.*

Hist. de Pologne, 1674-1696.

Inter-regne.

La Nation! (c'eſt ſe tromper.) La Pologne, par un contraſte unique, réunit la liberté la plus altiere à l'eſclavage le plus aviliſſant: la Nobleſſe y peut tout ce qu'elle veut, le Roi n'y veut que ce qu'il peut, & le Peuple n'y veut & n'y peut rien: jetté dans la claſſe des animaux, il travaille avec eux, eſt vendu, ou égorgé comme eux: le prix ſeul en fait la différence, & ſouvent un bœuf l'emporte, à cet égard, ſur un homme: la mort de Michel éleva l'orage qui trouble toujours l'élection d'un nouveau monarque, dans cette terre frappée de malédiction depuis tant de ſiecles. Six rivaux marchanderent la Couronne que la République a coutume de vendre. Pendant que la Diette héſitoit entre tant de concurrens, l'illuſtre Sobieski en propoſa un, que la Pologne avoit déja refuſé en 1669: c'étoit le Grand Condé. Parmi les motifs de ſon excluſion, on en trouve quelques-uns, qui, par leur ſingularité, méritent d'être conſervés: le héros de la France ne fut pas jugé digne du ſceptre de la Pologne, parceque „ ſa table étoit ſervie en gras le vendredi; un Sei- „ gneur Polonois s'y étoit trouvé & le publioit partout: un autre l'avoit vu „ danſer un jour de fête: enfin on citoit que dans un ſoupé avec le Cardinal „ Mazarin il avoit dit à un page, *donne-moi du vin dont le Cardinal boit*, „ *quand il eſt tête à tête avec Madame de* ***". Lorſque, ſix ans après, Condé reparut ſur les rangs, on lui reprocha ſa vieilleſſe, l'impuiſſance où elle étoit deſormais de remporter la victoire. Condé répondit par celle qu'il gagna, cette année même, à la bataille de Senef.

Sobieski eſt élu.

Jean Sobieski.

Cependant les Polonois diviſés ſur le choix d'un Souverain étoient aſſemblés dans le champ électoral (1). Les différens partis ſe menaçoient, & les ſabres étincelloient de tous côtés; le Palatin de Ruſſie, Staniſlas Jablonowski, voyant le feu de la guerre civile prêt à dévorer ſa malheureuſe patrie, ſe leve, & propoſe de donner le ſceptre à celui qui l'avoit le mieux défendu. Tous les regards de cette nombreuſe aſſemblée ſe fixerent ſur Sobieski, dont l'ambition modeſte, ou la politique adroite n'avoit point paru deſirer d'autre couronne que celle qu'il avoit ſi ſouvent reçue des mains de la victoire. La Pologne, en ſe rappellant combien ce grand homme avoit montré de génie dans les négociations les plus importantes, d'éloquence dans les ſéditions les plus tumultueuſes, de valeur dans les combats les plus acharnés, vit que rien ne manquoit à ſa gloire, pas même la perſécution de l'envie, & qu'il étoit tems d'acquitter la dette de la patrie, en plaçant ſur le trône le Héros qu'un Roi jaloux avoit condamné à l'échafaud. Les Sénateurs, les Grands du Royaume, les Nobles, tous s'écrierent: *vive Sobieski! nous périrons tous, ou nous l'aurons pour notre Roi.* Le Sénat, l'Ordre équeſtre, le ſoldat, le peuple même, à qui, en Pologne, il doit être indifférent d'avoir un

(1) Le champ électoral ou *Kolo*, eſt ſitué dans une vaſte plaine entre le village de Wola & Varſovie: au milieu eſt un édifice quadrangulaire qu'on nomme *Szopa*: cet édifice à environ vingt toiſes de long ſur huit de large: il eſt ſoutenu par des piliers de bois & couvert de paille: ce qui lui donne beaucoup de reſſemblance avec une halle: on a creuſé autour un foſſé qui ne laiſſe qu'un petit eſpace de terre au milieu des quatres faces, pour ſervir d'entrée aux gens de pied. La conſtruction groſſiere du *Szopa*, qui retrace parfaitement la ſimplicité de mœurs des anciens Slaves, forme un contraſte frappant avec la magnificence des Magnats, qui affectent de s'y rendre couverts des plus riches habits & dans l'appareil le plus impoſant. *Vide Repub. Polon. Auth. M. Chriſtoph. Hartknoch. Paſſenb. Pruſſ. p. 273.*

SECT. VII. *Hist. de Pologne, 1674-1696.*

maître de plus, le conduisirent à la Basilique de Saint Jean, dans une pompe militaire, au milieu du bruit des canons, & des acclamations, pour remercier le Ciel. La gloire de Sobieski étoit pure; son bonheur ne l'étoit pas: le Grand Duché de Lithuanie s'étoit opposé à une élection qu'il n'avoit pas l'honneur d'avoir faite: on forma des accusations. Le Souverain d'une Monarchie absolue les eut méprisées, le Souverain d'une République se vit forcé d'y répondre, & cette conduite, humiliante en apparence, ne le fut que pour ceux qui l'y contraignirent. Sobieski, en se justifiant, montra de nouvelles vertus, qui durent paroître de nouveaux droits à la couronne qu'on lui disputoit: enfin tout étant calme, ou paroissant l'être, dit un historien (1), le Roi reçut solemnellement le diplome d'élection, dans la même Basilique où il avoit été conduit en quittant le Champ Electoral. Il prit le nom de Jean III.

Le Couronnement pour les Rois *héréditaires* n'est qu'une cérémonie; pour les Rois *électifs* c'est un acte, sans lequel ils sont privés de l'exercice de la souveraineté. Sobieski, au lieu de regner sur la Pologne, se hâta de montrer qu'il en étoit digne, en différant son couronnement pour se livrer tout entier au soin de combattre les Turcs. Les forces Ottomannes étoient moins redoutables depuis la célebre défaite de Choczin. Coproli n'étoit plus, & l'Empire Musulman, privé du plus grand de ses défenseurs, ne devoit pas se flatter de réparer de sitôt une perte si considérable. La premiere des expéditions que le nouveau Monarque se proposa, fut de rendre l'Ukraine à la Pologne. Paczqui, à la tête de ses Lithuaniens, s'étoit si fierement & si vainement opposé à l'élection de Sobieski, joignit l'armée Polonoise, & contribua à la conquête de quelques villes; mais toujours importuné par l'éclat de la gloire de Sobieski, qui, né son égal, étoit devenu son Roi, il reprit le chemin de Lithuanie; il méritoit d'être puni, & ne le fut pas: le Monarque, en dissimulant l'offense, eut la politique de ne point se faire un ennemi, dont le pouvoir égaloit presque le sien. Cette défection l'obligea de renoncer à la gloire de soumettre l'Ukraine, où le sang couloit depuis trente ans.

Expédition en Ukraine.

1675. Mahomet II, qui préféroit les plaisirs de la chasse aux travaux de la guerre, s'éveille enfin au cri de la vengeance, il cede au désir de venger les manes de tant de braves soldats, immolés à la funeste journée de Choczin. Kara Mustapha, ce jeune homme, élevé dans les délices du serrail, plus fait pour assister à la toilette de la Sultane *Validé*, dont il étoit l'amant, que pour paroître à la tête des Spahis & des Janissaires, est nommé Général de l'armée Ottomanne: la premiere expédition du beau Mustapha fut une extravagance. *Puisqu'il n'en sait pas davantage*, dit Sobieski, *je rendrai bon compte de sa grande armée, avant la fin de la campagne.* Il tint parole: Mustapha, qui avoit commencé par s'emparer de quelques villes, où il avoit exercé des cruautés contraires, en apparence, au caractere d'un homme nourri dans les bras de la volupté, finit par être obligé de convenir, qu'une armée nombreuse, des excès de barbarie & de la présomption ne suffisent pas pour décider du destin des batailles. Hé! comment n'en seroit-il pas convenu? Sobieski

Défaite des Turcs.

(1) *Hist. de Sobieski. Tome. 2. p. 38. Connor. L. IV. Fontaines.*

n'avoit alors que trente-trois mille hommes, espéroit beaucoup, ne présumoit de rien, épargnoit le sang humain & fut vainqueur. „ Cette campa- *Hist. de Pologne, 1674-1696.*
„ gne, dit un de nos écrivains, doit apprendre aux nations foibles, à ne
„ pas désespérer, quand elles ont de grands Rois." Vainqueur des Musulmans Sobieski revint à Cracovie, où il fut couronné au milieu des applaudissemens d'un peuple ivre de joie. 1676. Mahomet, qui venoit de voir la plus grande partie des forces de son Empire échouer contre une petite République, qui le menaçoit & qui justifioit ses menaces par des succès, frémissoit de son humiliation: cent vingt mille Turcs & quatre-vingt mille Tartares s'armerent; la chose la plus embarrassante étoit le choix d'un Général capable de venger l'honneur du croissant. Après que la protection en eut nommé plusieurs que les troupes refuserent de reconnoître pour chefs, on fut enfin forcé d'être juste, en choisissant Ibrahim Shaïtan, à qui l'envie avoit arraché le commandement le lendemain d'une victoire. Cette derniere campagne devoit décider & du sort de la Pologne & de la gloire de Sobieski: les Turcs étoient commandés par un Général plus formidable que l'efféminé Mustapha; ils étoient au nombre de deux cents mille: les Polonois, plutôt découragés qu'enhardis, par la valeur du Roi, qu'on accusoit de témérité, commençoient à murmurer. Que restoit-il à Sobieski? Son génie, son épée & Pacz, qui, vaincu par les procédés généreux de son Roi, se préparoit à vaincre les ennemis de sa patrie. Le général Turc effrayé par les troupes Moscovites qui alloient se joindre à l'armée Polonoise, plus effrayé par les secours que les Ambassadeurs de France & d'Angleterre promettoient à la Pologne, se crut forcé de conclure la paix qui fut signée le 27 Octobre à Zurawno. Parmi les articles *Paix avec les Turcs.* de ce traité si nécessaire, il s'en trouva un qui faillit rallumer la guerre depuis Constantinople jusqu'à Warsovie. Ibrahim prétendoit que l'Eglise Grecque auroit à l'avenir la garde du St. Sépulchre; le Roi exigeoit que ces lieux Saints fussent remis aux Latins; *que vous importe*, disoit Ibrahim, *pourvu que vous y veniez adorer votre Dieu; nous ne vous en empêchons point, & ces Grecs enfin, ne sont-ils pas Chrétiens comme vous?* Ce Turc, capable de juger un différend qui n'intéresseroit que la probité, ne l'étoit pas sans doute d'en juger un, qui intéressoit les deux Religions. Dans cette guerre, Ibrahim n'avoit pas fait tout ce qu'il auroit pu: Sobieski avoit tenté de faire, peut-être, plus qu'il n'auroit dû; mais ce héros eut pour lui le suffrage de l'Europe, celui du grand Condé & le sien.

1677. *Soins paisibles de Sobieski.* Pendant que la Pologne jouissoit des douceurs de la paix, que Sobieski venoit de lui procurer, ce Prince, toujours actif, s'occupoit à faire punir un Cardinal qui avoit osé placer les *armes* de la Nation, dans un endroit peu décent; à tenir une Diette, qui cette fois ne fut point tumultueuse, & où il donna audience à un Ambassadeur Tartare; à pacifier les troubles qui s'étoient élevés entre le peuple & les Magistrats de Dantzic, & à pleurer la mort du Primat Olsowski, son ami, que la Pologne comparoit à Caton par sa gravité, à Cicéron par son éloquence, & à Metellus par la pureté de ses mœurs. La Pologne regrettoit toujours Kaminiec qu'on avoit cédée à Mahomet en 1676; & Mahomet sur la foi du traité avoit laissé cette place importante presque sans défense. Sobieski, qui, apparemment ne croyoit point à l'obligation d'observer des sermens prêtés à un Turc, résolut de s'emparer de cette ville: il dé-

ploya toute la force de son éloquence à la Diette de Warsovie, & montra, non pas le droit, mais la facilité qu'on avoit de la reprendre. On prétend que des ennemis secrets de la gloire du Roi arrêterent les délibérations. On ne voit pas en quoi on pouvoit blesser la gloire de ce Prince en lui sauvant la honte d'un parjure.

1682. *Alliance défensive & offensive entre l'Empire & la Pologne.*

La Pologne goûtoit les fruits de la paix depuis cinq années: „la sixieme, „ dit un historien, se passa dans un calme ténébreux qui annonçoit une tempête: l'orage se formoit à Constantinople & on se figuroit à Vienne qu'il „ menaçoit la Pologne, tandis qu'à Warsovie on étoit persuadé qu'il tomberoit sur Vienne. Léopold & Jean Sobieski unirent leurs forces par un „ traité défensif & offensif: l'Empereur s'obligeoit à entretenir une armée de „ soixante mille hommes en Hongrie; le Roi de Pologne une de quarante mille, „ pour être employés où il conviendroit. Les deux Souverains devoient marcher au secours l'un de l'autre selon les circonstances, & celui des deux „ qui se trouveroit à l'armée auroit le commandement général. Cette derniere „ convention le livroit tacitement à Sobieski. Léopold n'étoit pas guerrier." Le Pape Innocent XI favorisoit de ses prieres & surtout de son argent l'union des Cours de Vienne & de Warsovie contre l'Empire Ottoman: il n'avoit pas oublié que le redoutable Caprogli s'étoit promis d'arborer le croissant sur le siege Pontifical. On a remarqué que les deux Princes ligués qui se préparoient à défendre leurs Etats, s'engagerent expressément par un article séparé, à ne point demander au Pape la permission de se parjurer en sûreté de conscience. Cela paroît singulier: alors il ne l'étoit point.

L'Empereur ne pouvoit plus se dissimuler que les forces Musulmanes se rassembloient, non contre la Pologne, mais contre ses Etats: vainement le Comte Albert Caprara, Ambassadeur extraordinaire, tentoit tous les moyens d'appaiser le Sultan. Mahomet trop fier pour rien changer aux loix qu'il avoit dictées, déclara la guerre à l'Empereur vers la fin de l'automne. Caprara, qui vit les queues de cheval arborées au serrail, s'enfuit précipitamment de Constantinople. Léopold abandonné des Puissances de l'Europe n'avoit plus de ressources que dans Sobieski: il eut l'imprudence de s'exposer à perdre cet Allié en lui refusant le titre de *Majesté*. Sobieski ne voulut traiter qu'à ce prix & l'Empereur s'humilia, ou crut s'humilier. C'est ainsi qu'on avoit refusé ce titre au grand Gustave, qui disoit que le premier des Souverains étoit celui qui battoit tous les autres. Le service que Sobieski alloit rendre à l'Empereur, étoit d'autant plus considérable, que la Pologne s'épuisoit, pour attaquer un ennemi, qui n'étoit pas le sien: on a même demandé, si Jean étoit sage de n'avoir point profité du tems, où Constantinople étoit aux prises avec Vienne, pour reprendre Kaminiec, & tout ce que Mahomet avoit enlevé à la République.

La Porte déclare la guerre à l'Empereur.

1683.

Pendant que Sobieski rassembloit ses vieilles troupes, qu'il avoit disciplinées; avantage qui, pour le bien de la patrie, équivaut à des victoires, & qu'aucun Souverain Polonois n'avoit eu avant lui, on apprit, au commencement de Mai, que le torrent des troupes Ottomanes se répandoit dans les vastes plaines d'Andrinople. Le vain, le voluptueux Visir Kara Mustapha avoit eu, pour la seconde fois, le crédit de se faire nommer Général de l'armée Musulmane. Cent quarante mille hommes de troupes régulieres, Janissaires,

faires, Spahis, & autres: dix-huit mille, tant Valaques, Moldaves, que Transilvains, animés par la présence de leurs Princes qui les conduisoient; quinze mille Hongrois menés par le fameux Tékéli; cinquante mille Tartares, commandés par le Kan *Selim Géraï;* comptez aussi les volontaires, les préposés aux bagages, & aux vivres, les ouvriers en tout genre, les domestiques, en tout, plus de trois cents mille hommes, trente-un Pachas, cinq Souverains, & trois cents pieces de canon: tel étoit l'appareil formidable avec lequel le favori de la Sultane *Validé* marchoit à la conquête de l'Empire d'Occident. Ce Visir, à la tête de ses trois cents mille hommes forme le siege de la capitale de l'Autriche: la terreur chasse Léopold de son palais; l'Impératrice l'accompagne, & avant de pouvoir se renfermer dans Passaw, elle est forcée, malgré sa grossesse avancée, de coucher dans un bois, sur un peu de paille.* L'Empereur, qui peut-être commençoit à s'instruire à l'école du malheur, la seule où ordinairement les Souverains apprennent quelque chose, lui, qui depuis peu avoit si fierement refusé le titre de Majesté au Roi de Pologne, lui écrivit: „ nous savons que par l'extrême éloignement de „ votre armée, il est absolument impossible, qu'elle puisse se trouver à tems, „ pour contribuer au salut d'une place, qui est dans un péril des plus émi- „ nens; ce ne sont donc plus vos troupes, *Sire*, que nous attendons, mais „ la présence de *Votre Majesté*; bien persuadés que nous sommes, que si sa „ Royale Personne veut bien paroître à la tête de nos troupes, quoiqu'elles „ soient moins nombreuses que celles de nos ennemis, son nom si redoutable „ aux Turcs rendra seul leur défaite certaine." On sent combien cet aveu dût coûter à la fierté Autrichienne. Sobieski, qui n'appuyoit la sienne que sur des actions d'éclat, & non sur des mots, ne vit, avec la simplicité d'un grand homme, qu'une marque de confiance dans la Lettre de l'Empereur. Les Turcs pressoient le siege de Vienne avec tant de vigueur, que le Comte de Staremberg qui en étoit Gouverneur, après avoir été celui de son Maître, crut voir le moment terrible, où l'Empire alloit subir le joug des Musulmans. Sobieski paroît alors sur les rives du Danube: l'armée Polonoise qu'il avoit laissée à deux cents lieues, sous les ordres du Grand-Général Jablonowski, le rejoint avec une promptitude qui étonne les Allemands & les Turcs: la cavalerie attiroit l'admiration; l'infanterie étoit moins brillante: quelques bataillons même étoient à peine vêtus. On conseilla au Roi de ne leur faire passer un pont que pendant la nuit: *Non*, dit le Prince; & lorsque l'infanterie fut en partie sur le pont, il ajouta: *regardez la bien, c'est une troupe invincible qui a fait serment de ne jamais porter que les habits de l'ennemi: dans la derniere guerre, ils étoient tous vêtus à la Turque.* Si ces paroles ne les habilloient pas, dit énergiquement un de nos écrivains, elles les cuirassoient.

Hist. de Pologne, 1674-1696.

Les Turcs assiegent Vienne.

Sobieski s'avance au secours de l'Empire.

Si Kara-Mustapha, loin de se livrer aux caresses de la volupté, jusques sous la tente d'un guerrier, avoit ordonné un assaut général, Vienne étoit prise, Constantinople triomphoit & la République prodiguoit vainement ses soldats & ses trésors. Les Janissaires étoient si indignés de la molle indolence de leur Général, qu'ils s'écrioient: *Venez, infideles; la seule vue de vos chapeaux nous fera fuir:* Sobieski arrive à la tête de son armée; Vienne reprend son courage, & les Turcs perdent le leur. C'est alors que le Roi de Pologne

Sect. VII. Hist. de Pologne, 1674-1696.

Les Turcs levent le siege de Vienne.

livre & gagne le 12 Septembre cette bataille qui, seule, pouvoit faire la réputation d'un héros: c'est alors que soixante & quatre mille hommes en font fuir trois cents mille; c'est alors que l'Empire échappe au joug des infideles. Sobieski entre dans Vienne, perce la foule immense du peuple, pour se rendre à la cathédrale & entonne lui-même le *Te Deum.* L'Empereur, que nous avons vu si humble, quand il couroit le risque de perdre son Empire, reprit toute la hauteur de son caractere, lorsque l'Empire fut sauvé: ce Prince, caché à Passaw, avec sa femme, tandis que les Polonois versoient leur sang pour défendre ses Etats, gémit, en voyant les ravages affreux que les Turcs y avoient exercés; mais plus fier que sensible, plus jaloux que reconnoissant, ce n'est qu'à regret qu'il accepta le service que Sobieski venoit de lui rendre (1).

Défaite des Polonois.

Il étoit naturel que le Roi de Pologne, après avoir affermi la Couronne Impériale sur la tête de l'ingrat Léopold, retournât dans ses Etats; mais ce Prince, comme César, dont il avoit la valeur & dont il eut souvent la clémence, pensoit n'avoir rien fait, tant qu'il lui restoit quelque chose à faire. Il avoit vaincu les Turcs, il voulut les détruire; ce projet fut accusé d'imprudence, peut-être parce qu'il ne fut point couronné par le succès; un corps de six à sept mille Turcs, tout cavalerie, avoit passé le Danube sur le pont de Strigonie pour en garder la tête. Qui n'auroit pas cru qu'une poignée de Musulmans seroit facilement écrasée par l'armée Polonoise qui venoit d'en vaincre trois cents mille? Sobieski fut vaincu & la Pologne vit le moment où elle alloit perdre sa gloire, son Roi, ses Généraux & toute sa cavalerie. Un jeune Pacha, Kara-Méhémed, qui venoit de voir étrangler celui de Bude pour avoir été battu, ne craignit point d'occuper sa place & le succès le plus glorieux justifia son audace. Sobieski, étonné de sa défaite, sans en être accablé, parce qu'il se sentoit les moyens de la réparer, rassembla son armée dispersée, la combina avec les Impériaux & régla l'ordre de la bataille: la victoire qui avoit paru s'égarer, en passant dans le camp des Turcs, revint dans celui des Polonois, où elle avoit coutume de se fixer quand Sobieski y commandoit. Dans cette journée, la plus sanglante du siecle, tout étonnoit, dit un écrivain: „ un jeune guerrier qui, sans avoir jamais commandé, osoit se „ commettre avec d'anciens Généraux & défier le Héros du tems. Vingt-six „ mille infideles en bataille rangée, contre cinquante mille Chrétiens, qui „ se virent au moment d'être battus; ces mêmes infideles, plus que des „ hommes au commencement de l'action, & moins que des femmes à la fin. „ Des Chrétiens qui se baignent, après la victoire, dans le sang de dix-huit „ mille hommes qui demandent grace; vérité, que je voudrois supprimer" (ajoute cet auteur) „ si la fidélité de l'histoire le permettoit." La prise de Strigonie termina cette campagne & les armées se séparerent. Léopold n'eut que le profit, d'une expédition dont Sobieski eut toute la gloire: ce Prince en se rendant aux embrassemens de la Reine, & aux voeux de la République qui le rappelloient dans sa patrie, trouva, sur les frontieres de la Pologne, l'armée de Lithuanie, qui, depuis près de six mois, marchoit au secours de Vienne.

Les Turcs sont battus par Sobieski.

(1) Voyez notre Histoire d'Allemagne. Tom. XL. p. 559.

Hist. de Pologne, 1674-1696.

1684.

Le Roi reprend les armes contre les Turcs.

Pendant que Sobieski recevoit à Cracovie les félicitations de tous les Souverains de l'Europe, excepté de Léopold, toutes les Diettines se réunirent à proposer la reprise de Kaminieck, que la République voyoit avec tant de peine entre les mains des Turcs: le moment étoit favorable: ces infideles, occupés à se défendre contre plusieurs ennemis à la fois, étoient moins redoutables, par la division de leurs forces. La conquête de Kaminieck paroissoit devoir peu flatter Sobieski: ce héros qui avoit résisté à toutes les forces de l'Empire Ottoman conduites par des Capitaines renommés, n'avoit alors pour rival de gloire, qu'un simple Seraskier (1) qui ne commandoit que des hordes de Tartares. Un pareil adversaire ne pouvoit rien ajouter à l'éclat de ses lauriers qui, d'ailleurs, lui donnoient le droit de jouir d'un repos honorable. Sobieski ne fit point ces réflexions. L'intérêt de la patrie parloit, il fut seul écouté: renonçant aux plaisirs de la cour, pour en chercher de plus dignes de lui, il se met à la tête de l'armée & ouvre la campagne par la prise de Jassowiecz, la seconde ville de la Podolie. Côtoyant ensuite le Niester, son projet étoit d'y jetter un pont, & d'entrer dans la Moldavie, pour couper toute communication des Turcs avec Kaminieck: ce plan fut dérangé par le Pacha Soliman, qui parut sur l'autre bord du fleuve avec vingt mille Turcs & un plus grand nombre de Tartares; ces derniers, habitués autrefois, pendant trois siecles en Lithuanie, où rien ne les distinguoit des Polonois, avoient renoncé à la Pologne, depuis qu'on les avoit inquiétés sur la religion: devenus les ennemis les plus implacables de leur ancienne patrie ils s'en étoient quelquefois fait redouter. Cependant Kaminieck restoit à couvert, & l'armée Polonoise se voyoit dans un désert où tout alloit lui manquer: il n'étoit pas possible d'assiéger en forme une place défendue par dix mille hommes de garnison & par une armée supérieure. Sobieski, ne pouvant mieux, fit élever une citadelle sur un rocher isolé, y mit une garnison & trouva le moyen d'arrêter les convois de la ville: ce Prince tenoit enfin les Tartares dans un piege qu'il leur avoit tendu; il proposa de les attaquer; les Généraux, en objectant l'approche de la nuit, proposerent un conseil de guerre; on le tint: les Tartares échapperent & Kaminieck fut sauvée. En se rappellant que cette ville avoit été solemnellement assurée aux Turcs, par le traité de Zurawno, on se révolteroit contre l'injustice des Polonois qui vouloient s'en emparer, s'il n'étoit point décidé au tribunal de la politique que les Souverains peuvent se former un code de morale différente de la morale universelle. Sobieski, dont on avoit négligé l'avis, fut mécontent de son expédition. Il tenta les moyens de la faire oublier à la nation, en la faisant jouïr de toutes les douceurs de la paix, dans le sein de la guerre, que les Tartares continuoient avec acharnement. Tandis qu'il arrêtoit leurs fréquentes incursions, le noble jouissoit de sa fortune, le marchand faisoit son commerce, les terres étoient cultivées & le paysan vivoit: les courtisans regrettoient sans doute les plaisirs de Warsovie; mais comment ne pas se conformer à la conduite d'un Roi, qui, toujours botté, sembloit n'attendre que le moment de combattre? Ce Prince occupoit son loisir à cultiver les arts & les

Il tente envain la conquête de Kaminieck.

(1) Le titre de *Seraskier* répond à celui de général; on le choisit d'ordinaire parmi les Pachas à trois queues. Celui qui commande en Europe, a sous ses ordres toutes les troupes qui gardent les frontieres de l'Empire Ottoman.

SECT. VII. *Hist.* de Pologne, 1674-1696.

sciences: sa main prenoit tour-à-tour le cimeterre & le compas, la plume & le crayon: on prétend même que la Pologne auroit pu produire des Rameau, des Moliere, des le Brun, des Corneille & des Bossuet: encore un pas, la vanité nationale auroit dit des Voltaire.

1685.

On a dit cent fois qu'il étoit difficile que le Roi le plus sage n'abusât point de son autorité: en voici une nouvelle preuve. Sobieski avoit cru pouvoir nommer Oginski, Palatin de Troki, à la place éminente de Grand-Chancelier de Lithuanie, dans un conseil privé, tenu dans l'un de ses lieux de plaisance: cette nomination, qui auroit dû se faire en pleine Diette, fut regardée comme illégale; l'esprit de révolte circuloit parmi les Lithuaniens: les uns vouloient qu'on nommât un autre Chancelier; les autres, que celui qu'on avoit nommé, le fut selon les formes prescrites par la nation. Pacz, un parent de celui qui avoit souvent offensé l'amour-propre, ou retardé les succès de Sobieski, Pacz se leve, & par l'audace de son éloquence il force le Roi à lui dire, portant la main sur la poignée de son sabre, *ne me forcez point à vous faire sentir la pesanteur de mon bras.* Ce fier républicain, en se permettant le même geste, répond, *souvenez-vous qu'au tems de notre égalité, vous avez senti vous-même ce que je savois faire en ce genre:* allusion injurieuse à un combat singulier, où ils s'étoient mesurés dans leur jeunesse. La séance continuoit; le Roi, à qui l'on présentoit la loi qu'il violoit d'une maniere évidente, eut le courage de se reprocher son imprudence; mais, comment remplir son devoir, sans manquer à sa dignité? La Reine vint à son secours: elle fit demander aux Nonces Lithuaniens, par quelle autorité leurs Diettines préliminaires à la Diette avoient été convoquées, & comme ils ne purent disconvenir, que c'étoit par l'autorité de ce même Grand-Chancelier dont ils contestoient la nomination, on leur intima qu'ils n'étoient pas Nonces si ce Magistrat n'étoit pas légitime. Les Nonces qui vouloient rester Nonces, changerent d'avis.

Le Roi prétend nommer seul un Grand-Chancelier de Lithuanie. Fierté de Pacz.

Au commencement de la campagne, Sobieski reprit le projet d'entier dans la Moldavie: il avoit trois motifs; celui de venger sa gloire humiliée l'année précédente, par une retraite forcée; le desir d'obliger le Hospodar à se déclarer en faveur de la Pologne, & l'espérance de se servir de ses armes pour s'emparer de Kaminieck. L'armée s'assemble & le Roi, qui se disposoit à la commander, est arrêté par une maladie. La Cour de Vienne, toujours soupçonneuse, ne vit dans cette maladie, que le projet de favoriser les succès des Turcs qui menaçoient l'Empire: mais la Cour de Vienne se trompoit. Tandis que l'armée marchoit, sous le commandement du Grand-Général Jablonowski, le Roi apprit que l'Archiduchesse, promise par l'Empereur au Prince Jacques son fils, venoit d'épouser l'Electeur de Baviere: l'espérance de ce mariage étoit un des motifs qui avoient déterminé Sobieski à exposer le sang des Polonois pour secourir Vienne; cette nouvelle le consterna: il en conclut que Léopold ne seroit pas plus fidele observateur de sa parole, par laquelle il s'étoit engagé à faire tous ses efforts, pour assurer la couronne de Pologne au sang de Sobieski. Jablonowski, au lieu de chercher le moyen de passer le Niester à la hauteur de Choczin, à l'exemple du Roi, qui la campagne précédente avoit été forcé de renoncer à son entreprise, passa la fleuve en remontant vers la source à Halicz: il entra par la Pokucie dans la

Sobieski tombe malade.

Bucovine, forêt de trente lieues de longueur sur autant de largeur, depuis les monts Crapaks jusqu'au Niester. Les Polonois avoient traversé les deux tiers de cette forêt, lorsque les tambours des Janissaires annoncerent l'approche de l'ennemi. Les deux armées n'étoient séparées que par un défilé: les Turcs, au nombre de quarante mille, secondés par autant de Tartares, devoient écraser trente mille Polonois. Si ces derniers n'eurent point la gloire de vaincre, ils eurent au moins l'avantage de n'être point battus: une retraite aussi honorable qu'une victoire, par l'extrême difficulté qu'il y avoit à la faire, sauva l'armée Polonoise. Cependant, le vœu de la République & l'espérance du Roi n'étoient point remplis; Kaminieck restoit aux Turcs & le Moldave n'étoit point soumis.

Hist. de Pologne, 1674-1696.

Combat entre les Turcs & les Polonois.

Sobieski rétablissoit sa santé à Zelbiew, en se livrant aux exercices les plus laborieux: c'est à la chasse des élans, des ours, des taureaux sauvages qu'il reprenoit ses forces, accompagné de cinq cents Janissaires, faits prisonniers & devenus ses veneurs. Ce Prince aigri par son ressentiment contre l'infidele Léopold, résolut d'abandonner la ligue Chrétienne contre les Musulmans: l'Empereur, instruit d'un projet si dangereux, eut recours à de nouvelles promesses, qu'il n'étoit pas plus disposé à remplir que celles qu'il avoit déja faites; il fit proposer au Roi la conquête de la Moldavie & de la Valaquie, pour en mettre la Souveraineté dans sa maison: il s'engageoit à lui fournir un corps de troupes Allemandes qui s'avanceroit des bords du Danube pour le seconder. D'un autre côté, Mahomet, dont l'orgueil étoit humilié par des pertes multipliées, offroit la restitution de Kaminieck, avec des sommes capables de dédommager la Pologne des frais d'une si longue guerre. Il en faut convenir; Sobieski placé entre la République & sa maison, eut la foiblesse de préférer son avantage à celui de la Patrie: nous ne le justifierons point en disant qu'il fut séduit par la Reine, par un Jésuite & par lui-même. L'armée qui pour la troisieme fois alloit tenter la conquête de la Moldavie, n'avoit jamais été si nombreuse: elle approchoit de quarante mille combattans. Sobieski, plus instruit des dangers qu'il trouveroit sur son chemin, étoit plus capable de les vaincre, ou de les éviter: il prit la précaution d'établir en marchant des postes fortifiés de distance en distance, depuis la frontiere de Pologne, jusqu'à la capitale de la Moldavie. Lorsque l'armée traversa la Bucovine, où la campagne précédente elle avoit pensé périr, on jetta des ponts sur tous les passages qui pouvoient retarder la marche, ou empêcher le retour. Le Roi s'assura du défilé, où l'année précédente les Turcs avoient arrêté les Polonois, par une redoute bien palissadée & garnie de troupes; cet endroit étoit encore couvert des ossemens de ceux qu'on y avoit massacré, & ce spectacle enflamma les Polonois du désir de venger leurs compatriotes: presque toutes les villes, dont les ruines servoient de retraite aux serpens, se changerent en places d'armes pour favoriser l'expédition. On sortoit à peine de cette forêt, qu'on vit arriver un Seigneur de la cour du Prince de Moldavie: Constantin Cantemir, c'étoit le nom de ce Prince, assuroit au Roi la joie qu'il éprouvoit de se voir bientôt délivré du joug Ottoman, pour passer sous les loix de la Pologne: cette joie étoit feinte, mais c'étoit la seule ressource de Cantemir dans la situation critique où il se trouvoit: ce Prince avoit un fils en ôtage à Constantinople, avec quatre Barons du pays, dont la tête

1686.

Sobieski se met en marche vers la Moldavie.

Le Prince de Moldavie veut entrer en négociation.

SECT. VII. *Hist. de Pologne, 1674-1696.*

devoit garantir sa fidélité; effrayé par l'approche d'une armée chrétienne, prète à fondre sur lui, sans espoir d'être secouru par celle des Turcs, il prit le parti d'une soumission apparente pour engager le vainqueur à ménager ses Etats, & pour se disculper auprès de la Porte, il se sauva avec sa famille & ses richesses dans l'armée Musulmane qui campoit vers les bouches du Danube. Sobieski trouva dans le palais de Cantemir d'assez beaux appartemens peints en Mosaïque: il ménagea la ville, comme son bien propre; les boutiques resterent ouvertes, les marchés libres, & tout fut payé par le vainqueur, comme par le bourgeois; les soldats dispersés dans les monasteres n'en troublerent point l'ordre, & les femmes Moldaves, aussi piquantes par l'ajustement que par les graces, furent respectées.

Succès en Valaquie. Constantin Brancovan, Prince de la Valaquie, avoit imité celui de la Moldavie, en feignant de se soumettre au vainqueur qu'il redoutoit: ses sujets plus fideles ouvrirent leurs portes au conquérant, dont ils avoient appris les vertus & les talens. Sobieski voyoit devant lui l'ancienne Bessarabie, aujourd'hui le Budziac & ce pays immense renfermé entre le Danube & le Niester jusqu'à la Mer Noire: il desiroit ajouter la Crimée à ses nouvelles conquêtes. Il eut été bien doux d'aller punir sur leur terrein ces Tartares qui l'avoient si souvent inquiété sur le sien, & de s'ouvrir un passage jusqu'à Constantinople: la témérité d'une pareille entreprise effrayoit les Généraux; mais un Héros ne voit les obstacles que pour les vaincre, ou pour les braver. Sobieski fut cependant forcé de renoncer à un projet qui flattoit son ambition: ce Prince attendit vainement les troupes que l'Empereur lui avoit promises. Quand l'armée fut à Gallacz, ville peu éloignée de l'endroit où le Pruth se jette dans le Danube, on vit les Tartares se répandre dans la plaine, & peu après les Turcs paroître en bon ordre. Sobieski, trompé par Léopold pour la seconde fois, sentit alors tout le danger où il se trouvoit: au lieu de vaincre l'ennemi, il falloit se résoudre à la retraite, pour n'en être pas vaincu. Le Roi, *Retraite des Polonois.* après trois mois de marche, que l'infidélité de Léopold rendoit inutiles, reprit le chemin de la Pologne; emportant le titre glorieux de bienfaiteur des villes qu'il avoit conquises & le regret de n'en avoir point conquis d'autres: Sobieski, en arrivant à Léopol, trouva des Ambassadeurs Moscovites: les Czars n'avoient point jusqu'alors secondé les efforts de la ligue Chrétienne contre les infideles; ils vouloient, avant que de rien entreprendre, être sans inquiétude sur les villes & seigneuries Polonoises qui leur avoient été cédées. L'arrivée des Ambassadeurs Russes occasionna les plaintes de la Nation. Des Républicains tiennent à des loix qu'ils ont établies eux-mêmes; c'est attaquer leur propriété que d'oser les violer. On reprochoit à Sobieski d'avoir *Le Roi donne audience aux Ambassadeurs de Russie.* fait asseoir le Prince Jacques, son fils, sur le trône, en donnant audience aux Ambassadeurs de la Russie. La Pologne, jalouse du droit de se donner un Roi, murmuroit, en voyant son Souverain se désigner un successeur. En excitant le mécontentement des Polonois, il couroit risque de se brouiller avec la Cour de Rome pour un sujet bien moins important; il s'agissoit de savoir s'il y auroit des Capucins en Pologne.

1687. Ce Prince, parvenu à l'âge de cinquante-cinq ans, éprouvoit de violentes douleurs causées par une ancienne blessure; on lui conseilloit de s'abstenir du commandement des armées: *Pourquoi suis-je Roi?* disoit-il, *si l'on me gué-*

Le Prince Jacques assiege envain Kaminieck.

rit, ce ne sera point dans le repos. La République regrettoit toujours Kaminieck: il fut résolu qu'on attaqueroit cette place pour la quatrieme fois. L'armée marcha vers la fin de Juin: le Roi que sa santé obligeoit de renoncer au commandement, le remit aux mains du Prince Jacques, qui s'avança sur Kaminieck, où il arriva le 10 Juillet; le bombardement de cette place dura six jours; mais le Prince Jacques qui commandoit pour la premiere fois, & qui vouloit prouver qu'il étoit digne du commandement, ne fut pas plus heureux que son pere & Jablonowski, que la résistance opiniâtre de cette ville avoit forcé à la retraite. Sobieski, à qui ses travaux militaires & ses 1688.
blessures annonçoient l'obligation de renoncer à la Couronne, ne songeoit plus qu'au moyen de la faire passer sur la tête de son fils: ce jeune Prince, encore éloigné du trône, avoit essayé d'en monter les premiers degrés, aux yeux de la nation, qui se préparoit à s'opposer à son ambition, si son suffrage ne la légitimoit point. La Diette fut indiquée à Grodno pour le 15 Janvier: on la tint, & comme il étoit arrivé souvent, rien n'y fut decidé.

Tentative inutile sur la Valaquie.

Sobieski ne pouvoit renoncer à l'espérance séduisante de regner sur la Moldavie & la Valaquie: il étoit d'autant plus important de réunir ces deux couronnes dans sa maison, que celle de Pologne paroissoit s'en éloigner. La fortune trahit son espérance; des pluies abondantes arrêterent la marche de l'armée: elle reprit pour la cinquieme fois le chemin de la Pologne, & ne vit 1689.
pas même l'ennemi. La Pologne humiliée & ruinée, en soutenant la ligue Chrétienne, dont l'Empereur seul profitoit, sans sortir de son cabinet, desiroit de conclure la paix avec les Ottomans, qui, quoique vaincus, étoient toujours redoutables pour une nation épuisée: mais la Diette qui depuis trois mois n'avoit rien statué ni sur la paix ni sur la guerre, éloigna le calme, dont, après tant d'orages, la Pologne avoit un si grand besoin. Une nouvelle Diette 1690.
s'ouvrit le 18 Janvier: il y fut encore question de la paix que la Porte offroit, qu'on devoit accepter, & qu'on n'accepta point, parceque Sobieski, trompé deux fois par Léopold, conservoit toujours l'espérance de le voir enfin réaliser ses promesses, & il ne croyoit point en conséquence devoir se détacher de la ligue. Cependant l'armée Polonoise, à qui l'on devoit plus de vingt millions, déclara hautement qu'elle ne marcheroit point, sans être payée: cette révolte prouvoit la nécessité de la paix, plus que tout le reste: elle ne se fit point.

Révolte de l'armee.

Sobieski, à l'âge de soixante-un ans, dont quarante avoient été employés à faire la guerre, résigne le commandement de l'armée au Grand-Général Jablonowski, pour se livrer uniquement aux soins de l'administration intérieure de la République. Ce grand homme vouloit gouverner en Pere des Etats qu'il avoit défendus en Héros, & cet ouvrage commençoit déja à être au dessus de ses forces, que la rivalité de ses enfans & d'autres chagrins domestiques diminuoient tous les jours. Cet état de langueur se communiqua du chef 1692.
aux autres membres de la République: on crut réparer le malheur qui menaçoit la patrie, en indiquant des Diettes; mais ces Diettes commencées, rompues & reprises, prouvoient le désordre & n'y remédioient pas: dans ce démembrement des affaires publiques, le Roi étoit plus heureux en s'occupant de 1694.
celles de sa maison. L'Electeur de Baviere venoit de perdre sa femme: le

SECT. VII. *Hist.* de Pologne, 1674-1696.

Roi pense à lui faire épouser sa fille unique, Therese Charlotte Casimire Sobieska. Une chose l'inquiétoit; on exigeoit pour dot une somme de cinq cents mille impériales; la Reine (1) qui lui avoit été si souvent utile par ses ressources, le lui fut encore dans cette importante affaire: elle fit charger dix vaisseaux Suédois de bled de Pologne pour la France, où la famine faisoit de

1696. ravages & trouva par-là le moyen de payer la dot de sa fille. La santé de Sobieski s'affoiblissoit, à mesure que les maux de la République augmentoient: le Sénat assemblé le 2 Juin avoit permis à son Souverain d'aller chercher sa guérison, hors du Royaume, aux eaux thermales, que les médecins lui avoient conseillées: différens obstacles s'y opposerent, & le Monarque resta entre les mains d'un Juif, qui lui donna du Mercure, en si grande quantité, que le malade s'écria, *n'y aura-t-il personne pour venger ma mort?* Le Juif, quoiqu'innocent, au moins dans l'intention, pâlit & le Prince qui s'en s'apperçut, sentant l'abus qu'on pouvoit faire de ses dernieres paroles, ne les attribua qu'au trouble que lui faisoit éprouver la violence de ses douleurs. Le moment approchoit où la Pologne alloit perdre un grand Roi & l'Europe un grand homme: une attaque d'apoplexie le renversa sur le parquet, au milieu de la famille Royale le 17 Juin. Ayant repris les sens, & paroissant regretter cet état d'anéantissement dans lequel il étoit resté pendant une heure, il dit *stava bene; j'étois bien.* La terreur regnoit sur tous les visages & la sérénité sur le sien: ce héros avoit vu trop souvent la mort de près, pour la craindre: il mourut avec la fermeté d'un Philosophe, & la résignation d'un Chrétien. Si la Pologne eut quelques reproches à lui faire, l'Europe, qui l'avoit longtemps admiré, n'eut que des louanges à lui donner. Charles XII en voyant le tombeau de ce grand homme versa, des larmes & s'écria, *un si grand Roi ne devoit pas mourir.*

SECTION VIII.

Contenant l'histoire de Pologne, depuis la mort de Jean Sobieski, jusqu'à l'Election de Stanislas Auguste, ou depuis 1696 jusqu'à 1763.

SECT. VIII. *Hist.* de Pologne, 1696-1763.

1697. *Diette pour l'élection d'un nouveau Roi: irruption des Tartares; discordes intestines.*

LORSQU'UN héros descend d'un trône électif dans la tombe, il y auroit peu de concurrence pour lui succéder, si les Princes se rendoient justice; ils attendroient en silence, que la voix unanime des électeurs nommât celui qui paroîtroit le moins indigne de lui succéder, & la crainte d'une comparaison honorable à la mémoire du feu Roi, humiliante pour eux, écarteroit tant d'hommes vulgaires, qui n'ont d'autre mérite qu'une haute naissance. Mais, soit que l'amour-propre, toujours bien secondé par les flatteries des courtisans, persuade à chaque Prince qu'il est au-dessus de tous les autres; soit que dans le trône il ne voie que le trône même, & non la honte ou la gloire dont on peut s'y couvrir; jamais celui d'un grand homme n'est resté longtemps va-

(1) C'étoit Marie Casimire de la Grange d'Arquien, fille du Marquis de la Grange d'Arquien. Elle avoit épousé en premieres nôces le Prince Zamoisky.

vacant que par la concurrence d'une foule de candidats ardens à le remplacer: on en vit un grand nombre se disputer le sceptre de Jean Sobieski. Jacques son fils n'avoit que le nom de son pere; les Ducs de Neubourg & de Lorraine, l'Electeur de Saxe & le Prince de Conti avoient des talens, des vertus: mais aucun d'eux ne pouvoit soutenir le parallele avec Sobieski: un neveu du Pape se mit aussi sur les rangs; il présenta pour titres, ses biens, ses châteaux, ses tableaux, ses statues, son médailler; on lui répondit par des pasquinades. Celui qui étoit le plus digne de porter la Couronne, étoit le Prince Louis de Bade; il fut exclus: les suffrages se partagerent entre le Prince de Conti, & Frédéric Auguste Duc de Saxe. Pendant que ces factions se heurtoient, que l'insinuant Abbé de Polignac intriguoit, persuadoit, & ne payoit que par de riches promesses & des traits d'esprit le zele des partisans de la maison de Bourbon; tandis que les Ministres de Saxe employoient dans leur négociation peu d'éloquence & beaucoup d'or, les Tartares entroient dans la Podolie, brûloient les moissons, amenoient les habitans confondus avec les bestiaux; Gogulslas Baranowski soulevoit l'armée de la Couronne, excitoit les soldats à demander leur solde accumulée depuis dix ans; l'armée de Lithuanie se soulevoit aussi sous d'autres prétextes, & le Palatin de Wilna prenoit les armes contre l'Evêque, qui l'avoit excommunié.

Hist. de Pologne. 1696-1763.

Factions opposées de France & de Saxe.

La ruïne de la Pologne étoit inévitable, si on ne se hâtoit de lui donner un Maître. Une faction chancellante avoit proclamé Jacques Sobieski. Une faction puissante proclama le Prince de Conti. Frédéric Auguste II le fut par un parti nombreux. Le Prince Jacques fut bientôt écarté; les factions de France & de Saxe resterent seules dans la lice: un Gentilhomme osa encore nommer Jacques; un coup de pistolet lui ferma la bouche, & lui ôta la vie. On négocia, on se tendit des pieges, on se fit des offres simulées; mais Polignac étoit trop adroit pour se laisser tromper par la politique des Saxons; & ceux-ci trop opiniâtres pour adopter le plan proposé par l'Ambassadeur de France. On prit enfin le parti d'élire, chacun, son Roi; le Primat déclara que la République couronnoit Louis de Bourbon, Prince de Conti; & l'Evêque de Cujavie fit la même déclaration en faveur de Frédéric Auguste Electeur de Saxe: de part & d'autre on chanta des *Te Deum;* de part & d'autre on traita la faction opposée de rebelle & son chef d'usurpateur. On prévoyoit une guerre civile: la Saxe étoit en armes; une flotte apportoit le Prince de Conti; la Pologne attaquée par les Tartares alloit encore se déchirer de ses propres mains, & cependant on faisoit des chansons & des épigrammes. Ce goût pour la plaisanterie, au sein des calamités, faisoit croire à quelques personnes que la faction Françoise l'emporteroit: le Prince de Conti parut enfin dans la rade de Dantzic; il ne s'y montra que pour recevoir des outrages; tout étoit Saxon dans la ville, des troupes de cette nation couvroient les côtes: l'Ambassadeur fut insulté, le Prince lui-même ne fut pas respecté; il remit à la voile, & retourna dans sa patrie, où l'amour de la nation le consola de la perte d'une couronne. Son parti fut bientôt dissipé; on essaya sur le cœur du Primat deux puissans moyens de le ramener, l'or & l'amour: il avoit une parente jeune & belle, qu'on appelloit *Madame la Cardinale.* La conversion du Prélat fut surtout l'ouvrage de la beauté: il fut

Le Prince de Conti paroît dans la rade de Dantzic, & retourne en France.

1698.

SECT. VIII. *Hist.* de Pologne, 1696-1763.

Frédéric-Auguste II. Capitulation de Frédéric-Auguste. Paix de Carlowitz.

Saxon dès qu'elle cessa d'être Françoise. On tint un *Rokosz* (1), où tous les esprits se rapprocherent, & l'on y dressa la Capitulation de Frédéric Auguste : il s'engageoit à prouver sa Catholicité d'une maniere non équivoque, à renvoyer les Ministres Luthériens, à congédier les troupes Saxonnes, à réparer les dommages qu'elles avoient causés : il promettoit de rétablir la liberté des suffrages dans les élections, qui se feroient dans la suite ; il renonçoit à toutes les sommes que la République pouvoit lui devoir, s'obligeoit à payer, de son argent, la solde des troupes & à reconquérir tout ce que la Pologne avoit perdu. Il commença dès l'instant même à remplir ses engagemens : la paix de Carlowitz rendit à la Couronne Kaminiek & les places que les Turcs avoient envahies dans la Podolie & dans l'Ukraine. Ce premier succès qui ne coûtoit point de sang à la nation, enorgueillit Frédéric Auguste ; il crut que la Livonie lui offroit une conquête aussi facile. Charles XII étoit monté sur le trône de Suede dans un âge où les Princes vulgaires ne connoissent d'autres affaires que leurs plaisirs, d'autre guerre que celle qu'ils font aux hôtes des bois. Frédéric Auguste méprisa sa jeunesse. Pierre I, Czar de Moscovie, avoit conçu le même dédain pour le jeune héros : les Ambassadeurs, souvent trompés, souvent trompeurs, l'avoient peint dans ces deux cours, comme un enfant, qui n'avoit pas même les connoissances ordinaires à son âge. Pierre & Frédéric se liguerent contre lui, & partagerent d'avance sa dépouille. Le Roi de Dannemarc entra dans cette alliance : il en fut la

Son alliance avec Pierre I.

(1) Il est nécessaire de donner ici une idée des Confédérations de Pologne : ce sont des assemblées qui different des Diettes, 1°. en ce qu'elles sont rarement convoquées par le Roi, & que le plus souvent même leur but est d'agir contre les intérêts du Monarque : 2°. que les voix s'y comptent à la pluralité, & que leurs décisions n'ont point besoin, pour être valides, d'être portées *nemine contradicente*, ainsi que celles des Diettes. On en distingue quatre especes. La premiere, formée par le consentement du Sénat & de l'Ordre Equestre, n'a pour but que le bien de la Patrie. On peut regarder ces Confédérations comme le Grand Conseil de la Nation. Elles ont cet avantage que la Puissance exécutrice s'y joint au pouvoir Législatif, & qu'elles ne sont pas exposées à être dissoutes par l'opposition d'un seul Nonce. Les autres Confédérations prennent leur source dans l'esprit d'indépendance & de rebellion, qui malheureusement n'est que trop commun parmi les Polonois : elles sont tantôt formées par la Noblesse de quelque district, tantôt par l'Armée. Ces Confédérations sont regardées comme illégales, jusqu'à ce qu'elles soient devenues assez puissantes pour forcer la nation entiere & le Roi lui-même à se réunir à elles. La premiere chose que fasse une Confédération est de choisir un *Maréchal* : l'autorité de cet officier est aussi étendue que celle du Dictateur à Rome ; il nomme des Juges, casse les arrêts des Tribunaux qui ne tiennent point leur autorité de lui, dispose des revenus de la République & du Roi, même de ceux des Evêques, bien plus respectés encore : il a le droit de vie & de mort, & ses jugemens sont exécutés sur le champ. Cette énorme puissance est pourtant modérée par celle des Lieutenans, qui accompagnent sans cesse le Maréchal & éclairent sa conduite. Souvent il s'éleve plusieurs Confédérations, qui se déclarent mutuellement *rebelles* & se livrent quelquefois des combats sanglans. La Confédération de l'Armée, est celle que forment les soldats, lorsqu'ils se soulevent contre leurs Chefs. Mais la plus dangereuse, sans contredit, de toutes les Confédérations, est celle qu'on nomme *Rokosz*. Les Polonois ont emprunté ce mot des Hongrois, leurs voisins : ceux-ci, lorsque l'Etat étoit en danger, avoient coutume de s'assembler dans la plaine de *Rokos* près de Pesth ; ceux qui négligeoient de se rendre à cette assemblée, étoient punis de mort. Les Polonois, à leur exemple, ont décerné les peines les plus séveres contre ceux qui ne se trouvent point au lieu indiqué pour tenir le *Rokosz* ; ceux-même qui sont au service étranger, sont obligés de le quitter pour s'y rendre, & le nom seul de cette Confédération imprime la terreur. Ces assemblées sont d'ordinaire tumultueuses & ne se terminent point sans effusion de sang.

premiere victime. Charles alla jusques sous les murs de Coppenhague faire contribuer cette ville, & forcer Frédéric IV à signer une paix honteuse. Délivré de cet ennemi, il marcha contre les autres. (1) *Hist. de Pologne, 1696-1763.*

Frédéric Auguste assiégeoit Riga & l'assiégeoit envain: un prétexte honnête sauva la gloire de ses armes. La République de Hollande avoit des effets précieux dans cette ville : il publia qu'il se retiroit par considération pour les Etats Généraux; tandis qu'il retrogradoit, Charles tailloit en pieces les Moscovites près de Narva. Frédéric Auguste n'avoit point été généreux dans sa haine contre Charles; il le fut dans son amitié pour le Czar; son allié vaincu n'en fut pas moins son allié. Un nouveau traité cimenta leur union. Frédéric promettoit de lever cinquante mille soldats Allemands, & de les enrôler sous les enseignes Russes: le Czar devoit envoyer cinquante mille Russes en Pologne, pour leur apprendre le métier de la guerre ; il s'obligeoit encore à fournir, dans deux ans, neuf millions à Frédéric Auguste. C'étoit une imprudence, sans doute, d'instruire les Moscovites dans l'art des combats; ils avoient la supériorité du nombre, & la balance ne pouvoit subsister, dès que les Polonois n'avoient plus la supériorité de la discipline. Frédéric Auguste devoit prévoir que si les armées Moscovites devenoient dociles, infatigables, habiles & promptes dans les évolutions, comme les troupes Polonoises, la Russie asserviroit la République, ou du moins la captiveroit, gêneroit ses Diettes, dirigeroit ses opérations par une influence irrésistible. Aussi ce traité fut-il désavoué par la Noblesse; on pressa le Roi de renvoyer ses troupes en Saxe, de faire la paix avec la Suede, & dès cet instant on s'accoutuma à regarder la guerre de Livonie comme une guerre étrangere, où Frédéric Auguste s'étoit engagé pour ses propres intérêts. Ce point de vue n'étoit pas juste; le Roi, en travaillant à la conquête de la Livonie, remplissoit l'un de ses sermens; &, s'il y sacrifioit le sang & l'or de la Saxe, la République devoit le seconder dans une entreprise, dont le fruit étoit réservé à elle seule: l'abandon où les Polonois laisserent Frédéric Auguste, fut la premiere cause de ses malheurs & de ceux de l'Etat. Les Saxons furent battus en Livonie, & Charles conquit la Lithuanie & la Courlande en courant. Maître de ces deux provinces, & voyant la Pologne ouverte à son ambition, il conçut le projet de détrôner son ennemi: il possédoit l'art de la guerre, presque sans l'avoir appris; il commandoit à ses sens, fuyoit la volupté, supportoit les intempéries de l'air, triomphoit de la douleur: mais il ne sçavoit pas pardonner une injure; il parut même qu'il ne dût tant de belles qualités qu'au désir de se venger.

1700.

Nouvelle Alliance avec ce Prince.

Désavouée par la Noblesse Polonoise. 1701.

Progrès des Suedois. 1702.

Cependant on assembloit des Diettes, où le corps de l'Etat se séparoit de son Chef, où Frédéric Auguste étoit reçu comme un étranger qui propose des desseins conformes à ses intérêts particuliers. La République envoyoit une Ambassade au Roi de Suede; Frédéric Auguste députoit vers lui la célebre Comtesse de Konigsmarck. Charles refusa de la voir; c'étoit le seul moyen d'en triompher. Quant à l'Ambassade de la République, il lui dit fierement, qu'il répondroit au Sénat à Warsovie; en même temps il se mit en marche, & prit le titre de Protecteur & d'Ami de la République. Le Roi

(1) Parthen Lib. I. Voltaire Siecle de Louis XIV. & Hist. de Charles XII.

SECT. VIII. *Hiſt. de Pologne, 1696-1763.*

Injuſtice des Polonois envers Frederic Auguſte.

ſortit de ſa Capitale, appella la Nobleſſe ſous ſes drapeaux; elle ne s'y rendit pas: il publia des Ordonnances, qu'on ne lut point, & entendit la Nation murmurer de ce qu'il faiſoit venir vingt mille Saxons, lorſqu'aucun Polonois ne vouloit combattre pour lui. Il eſt certain que ce Prince ne devoit pas compter les Suédois ſeulement pour ennemis; il en avoit d'auſſi dangereux en Pologne, & c'eſt à l'humeur indépendante de ce peuple que l'Alexandre du Nord dut en partie ſes ſuccès: il étoit déja dans Warſovie; il ne diſſimuloit plus le projet de détrôner Auguſte; il déclaroit qu'il ne donneroit la paix à la Pologne, que lorſqu'elle auroit ôté la Couronne à ſon ennemi: le Cardinal Primat demandoit la grace de ſon Maître, ſûr & charmé de ne pas l'obtenir. Auguſte oſa tenter le ſort des combats; il fut vaincu à Cliſſow; & tout le fruit de ſa généreuſe réſolution, fut d'ouvrir au vainqueur les portes de Cracovie.

Peu s'en fallut qu'une fauſſe nouvelle ne changeât entierement la face des affaires: Charles avoit été bleſſé; on le crut mort, & la faction Saxonne ſe réveilla. Cette révolution conſola Auguſte, & ne le rétablit pas: la République offrit ſa médiation; Charles la rejetta; des Polonois avoient combattu à Cliſſow confondus avec les Saxons. „ Vous êtes mes ennemis, dit-il; vous „ ne pouvez être mes arbitres." Quel Etat que celui où les intérêts des ſujets ſont tellement détachés de ceux du Souverain, qu'ils oſent ſe propoſer pour médiateurs entre ſes ennemis & lui! On eut recours à un autre arbitre; c'étoit l'Empereur: une aſſemblée tenue à Thorn ſous les auſpices de Frédéric Auguſte accepta les offres du Monarque Autrichien, qui ne les faiſoit qu'en tremblant. Charles XII, de ſon côté, convoqua une aſſemblée, expoſa ſes griefs, non comme partie plaignante, mais comme juge, & partit pour aller combattre les Saxons: il les défit à Pultuſch, & forma le blocus

1703. *Nouvelles diſgraces de Frederic Auguſte.*

de Thorn, tandis qu'Auguſte fuyoit de ville en ville, aſſemblant des Diettes, perorant envain, ſemant des Manifeſtes, & fulminant des Décrets contre les Vainqueurs. Thorn ſe rendit à diſcrétion: Charles accorda à la garniſon des conditions honorables qu'elle n'oſoit demander: le Héros Suédois réſervoit toute ſa haine à Frédéric Auguſte. Celui-ci envoya au Czar une nouvelle

1704. Ambaſſade; démarche imprudente, qu'il fit ſans l'aveu de la République, & qui ne lui procura aucun ſecours de la part de la Ruſſie, mais cauſa une défection générale dans ſon parti. Ce fut alors que les Confédérés déclarerent la vacance du trône. On chercha des crimes au Prince Saxon; il étoit malheureux, il étoit aiſé de lui en trouver: „ Ce n'étoit plus pour rendre à la Po„ logne ce qu'elle avoit perdu, qu'il avoit appellé ſes Saxons; c'étoit pour „ aſſervir la République & s'emparer de ſes villes: ce n'étoit plus pour rem„ plir ſes ſermens qu'il avoit tenté la conquête de la Livonie; c'étoit pour „ l'ajouter à ſes Etats Héréditaires: ce n'étoit plus pour ſoudoyer l'armée de „ Pologne, qu'il avoit épuiſé les mines de Saxe; c'étoit pour corrompre les „ eſprits foibles, & fonder ſon deſpotiſme ſur des ſuffrages achetés: il étoit „ vaincu; enfin, c'étoit un tyran:" c'eſt ainſi que juge le peuple, & ſurtout un peuple Républicain. Auguſte redoutoit le ſang de Sobieski: il étoit probable que le choix de Charles tomberoit ſur quelqu'un des enfans de ce Prince: car le choix de Charles tenoit lieu d'une élection en forme, & ces fiers Polonois, qui accuſoient Auguſte d'avoir gêné la liberté des élections, n'étoient

plus que les organes de la volonté du Prince Suédois. Le Roi fit enlever les Princes Jacques & Constantin Sobieski: on cherchoit un nouveau prétexte pour déposer Frédéric Auguste; on le trouva dans cette violence. La vacance du trône fut publiée, & l'on procéda à une nouvelle élection. Le jeune Alexandre Sobieski refusa la Couronne; il ne voulut ni monter sur le trône du légitime Souverain, ni en écarter son frere aîné. Le Cardinal Primat votoit de nouveau pour le Prince de Conti: mais il étoit presque seul de sa faction.

Hist. de Pologne, 1696-1763.

La vacance du trône est publiée.

Le jeune Stanislas Leszinski, Palatin de Posnanie, avoit été député vers Charles; il avoit tout ce qu'il falloit pour plaire au Héros Suédois; les regards hardis, quoique doux, des manieres gracieuses, libres & franches, un esprit vif, une noble candeur; il avoit aussi tout ce qu'il faut pour plaire aux sages, une vertu mâle & point fastueuse, un cœur compatissant, une modestie qui n'étoit point affectée, une connoissance profonde des intérêts & des loix de sa patrie, & un goût éclairé pour les arts & les lettres: il étoit d'autant plus supérieur à ses rivaux, qu'il ne vouloit être le rival de personne. „ Voilà, dit Charles, le Roi qu'auront les Polonois. Mais les Princes Jac„ ques & Constantin sont absens, reprit Stanislas. N'importe, repliqua Char„ les, il faut une élection, pour sauver la République." Frédéric Auguste étoit déposé: la haine du Primat étoit satisfaite; mais pour contenter aussi son ambition, il falloit différer l'élection de son successeur. La Vacance du trône perpétuoit l'autorité du Prélat: il chercha à perdre Stanislas dans l'esprit de Charles; le jeune candidat ne lui opposa que l'estime publique: le Cardinal ne put la détruire; on s'assembla au *Kolo.* Charles s'y glissa secrettement, & cria le premier; *Vivat Stanislas.* Ce cri fut répété par toute l'assemblée. Stanislas reçut les hommages du Primat & de ses autres ennemis; & les reçut sans aigreur, sans orgueil, sans insulter par un sourire malin à leur humiliation. Frédéric Auguste traita Stanislas & tous ses partisans de rebelles & de traîtres à la patrie; les Saxons étoient battus sur les bords de la Duna, ils l'étoient encore près de Posen, & Charles s'avançoit en personne pour combattre Frédéric Auguste. Ce Prince le trompa par une marche sçavante, & entra dans Warsovie, pendant que son ennemi alloit le chercher fort loin de cette capitale. Charles, ayant manqué l'occasion de remporter une victoire, s'en consola par une conquête; il emporta Léopol en deux jours. Cependant la Cour de Rome s'étoit déclarée pour Frédéric Auguste, elle menaçoit des foudres du Vatican tous les Evêques qui se trouveroient au Sacre de Stanislas: ce Prince fit peu de cas de ces vains écrits, Charles s'en amusa, 1705. & les Evêques les braverent. Stanislas fut sacré à Warsovie, le 4 Octobre, par l'Archevêque de Léopol; le Primat avoit refusé de présider à cette cérémonie; cependant il s'étoit déclaré en faveur du nouveau Roi peu de jours avant sa mort. La postérité ne pourra gueres juger cet homme, dont on a dit tant de bien & tant de mal, & ce sera toujours un problême de sçavoir si ce qu'on prenoit en lui pour une politique adroite & profonde, n'étoit pas l'effet de son inconstance & de sa timidité.

Stanislas Leszinski.

Election de Stanislas.

Son couronnement.

Les Suédois poursuivoient sans relâche les Moscovites & les Russes dispersés dans le Royaume. 1706. Cent mille de ces hommes indisciplinés, attaqués dans différens postes, s'enfuirent comme de vils troupeaux devant quelques déta-

SECT. VIII. Hist. de Pologne, 1696-1763.

chemens de l'armée de Charles XII. La bataille de Frawenſtadt, où ſept mille Saxons demeurerent ſur la place, acheva d'accabler le parti de Frédéric Auguſte: les Lithuaniens coururent ſe ranger ſous les enſeignes de ſon heureux concurrent. Charles paſſa en Saxe. Le malheureux Frédéric crut qu'après avoir perdu une Couronne élective, il alloit perdre encore ſes Etats héréditaires; il demanda la paix; mais le cruel conquérant abuſoit de ſon bonheur, & lui impoſoit les conditions les plus dures: „ qu'il renonce pour „ jamais, diſoit-il, à la Couronne de Pologne; qu'il reconnoiſſe Staniſlas „ pour légitime Roi; qu'il jure de ne jamais remonter ſur le trône de Po- „ logne, même après la mort de Stanislas; qu'il renonce à toute alliance „ contraire à mes intérêts & à ceux de mon ami, & particulierement à cel- „ le qu'il a conclue avec la Moſcovie; qu'il renvoie avec honneur dans „ mon camp les Princes Sobieski & tous les priſonniers; qu'il me livre tous „ les déſerteurs qui ont paſſé à ſon ſervice & nommément Jean Patkul, & „ qu'il ceſſe toute procédure contre ceux qui, de ſon ſervice, ont paſſé dans „ le mien." Tandis que Charles parloit en maître, Auguſte remportoit à Kaliſch une victoire ſur les Suédois. Mais cet avantage étoit auſſi funeſte que glorieux; il n'avoit gagné qu'un peu de terrein, & il avoit perdu beaucoup de ſoldats: il entra dans Warſovie au milieu des cris de victoire; une telle reception étoit nouvelle pour lui, mais la joie dont ſon cœur s'enivroit, fut empoiſonnée par la lecture du traité qu'on lui préſenta. Signer ſa honte d'une main triomphante! s'avouer vaincu dans un moment où il étoit vainqueur! renoncer à la Couronne, lorſqu'il étoit maître de la Capitale! Cependant, s'il ne ſignoit pas le traité, que devenoit la Saxe déjà épuiſée par de rigoureuſes contributions! Pour conſerver un titre de Roi, falloit-il perdre ſes Etats héréditaires? qui ſçavoit même, s'il ne perdroit pas l'un & l'autre à la fois? Le Corps Germanique n'oſoit embraſſer la défenſe d'un de ſes membres; la République étoit conjurée contre lui; les Saxons frappés de terreur, accablés de miſere, ne pouvoient que le plaindre; les Moſcovites étoient occupés à ſe défendre. Où trouver un aſyle, ſi Charles remportoit de nouvelles victoires? Déchiré par ces triſtes réflexions, il prit le parti de ſe rendre en Saxe auprès de Charles XII; il crut le fléchir; Charles le combla d'honneurs, de careſſes, le força à rendre les pierreries & les archives de la Couronne, & ajoutant l'inſulte à la cruauté voulut qu'il félicitât Staniſlas ſur ſon avenement au trône (1). On chercheroit en vain dans l'hiſtoire des

Conditions dures propoſées à Frédéric Auguſte par Charles XII.

Embarras du Prince détrôné.

1707.

(1) Sa Lettre étoit conçue en ces termes: „ *Monſieur & Frere*, Nous avions jugé qu'il „ n'étoit pas néceſſaire d'entrer dans un commerce particulier de lettres avec Votre Majeſté; „ cependant, pour faire plaiſir à Sa Majeſté Suédoiſe, & afin qu'on ne nous impute pas, „ que nous faiſons difficulté de ſatisfaire à ſon déſir, nous vous félicitons par celle-ci de „ votre avénement à la Couronne, & vous ſouhaitons que vous trouviez dans votre patrie „ des ſujets plus fideles que ceux que nous y avons laiſſés. Tout le monde nous fera la „ juſtice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, & „ que la plupart de nos ſujets ne ſe ſont appliqués qu'à avancer notre ruine. Nous ſouhai- „ tons que vous ne ſoyez pas expoſé à de pareils malheurs, vous remettant à la protection „ de Dieu" *A Dreſde le* 8 *Avril* 1707. Votre frere & voiſin AUGUSTE ROI. Staniſlas lui fit la réponſe ſuivante: *Monſieur & Frere.* „ La correſpondance de Votre Majeſté eſt une „ nouvelle obligation, que j'ai au Roi de Suede. Je ſuis ſenſible aux complimens que „ vous me faites ſur mon avénement: j'eſpere que mes ſujets n'auront point lieu de me „ manquer de fidélité, puiſque j'obſerverai les loix du Royaume... STANISLAS Roi de Pologne."

exemples d'une pareille humiliation. Le Czar en frémit; mais il ne s'en vengea que sur la Pologne: la ville de Lyssa fut livrée aux flammes. Il fit emporter de Warsovie les statues, les tableaux, dont il vouloit orner sa nouvelle ville de St. Pétersbourg; mais ces précieuses dépouilles furent enlevées aux Russes par un corps de Polonois.

Hist. de Pologne, 1696-1763.

Cependant quelques factieux, ennemis de Stanislas, sans être partisans de Frédéric Auguste, tinrent à Lublin une assemblée, où l'on proposa une troisieme élection. Mais Stanislas parut, la Diette fut dissipée, & le Roi pardonna: il fut bientôt reconnu par les cours de France, d'Angleterre, de Constantinople, que leurs craintes ou leur penchant faisoient entrer dans les vues de Charles XII. Dans un gouvernement Monarchique, les bienfaits de Stanislas, son équité, sa douceur, ses vertus vraiment Royales, auroient tellement subjugué tous les cœurs, qu'inébranlable sur son trône, il auroit été à l'abri de toutes les révolutions: mais les ames vaines connoissent peu le pouvoir de la reconnoissance. Charles XII fut vaincu à Pultava, & s'enfuit 1709. en Turquie: ce revers changea la face des affaires: Frédéric Auguste crut pouvoir réclamer contre une abdication que la nécessité lui avoit arrachée, les Nobles trouverent une occasion de vendre leurs suffrages, & une Bulle du Pape annulla les sermens de fidélité prêtés à Stanislas. Auguste fut rappellé: son concurrent n'eut plus qu'une faction qui s'affoiblit de jour en jour: il étoit Roi plutôt par complaisance, que par ambition: il songea moins à défendre sa Couronne, que les Etats de son bienfaiteur. Tous les Princes du Nord s'étoient ligués pour partager la dépouille du Prince fugitif. Stanislas 1710. n'avoit plus d'argent: cependant il trouva encore des soldats, par ce pouvoir irrésistible, qui attache le peuple à un homme extraordinaire; il combattit, pour s'opposer au démembrement de la Suede; Stralsund, Rostock, Stettin, Gustrow furent les théâtres, sinon de ses succès, au moins de sa valeur. Il se maintint quelque temps en Poméranie, mais la prépondérance de la faction Saxonne le força d'abandonner cette province: il passa en Suede, étouffa les révoltes naissantes, rassura la nation allarmée, & l'engagea par de nouveaux sermens à être fidele à son maître: puis tournant ses regards sur sa patrie, voyant le flambeau des guerres civiles prêt à se rallumer, épouvanté de tous les maux qu'il alloit attirer sur la Pologne, il résolut d'abdiquer la Couronne. Mais il ne vouloit point y renoncer, sans avoir obtenu le consentement de celui qui l'avoit placée sur sa tête. Il partit déguisé, pour se rendre à Bender, 1713. & engager Charles XII à approuver son abdication; l'inflexible Charles, prisonnier dans Bender, se flattoit encore de faire la loi à la Pologne & à 1714. tout le Nord: il ne voulut consentir à aucun Traité entre Auguste & Stanislas. Celui-ci traversa l'Allemagne & arriva à Deux-Ponts, où il rassembla sa famille.

Nouvelle révolution. Frédéric Auguste est rappellé.

Du fonds de cette retraite il observoit les mouvemens de ses ennemis, gémissoit sur sa patrie, & pressoit toujours Charles XII de rendre la paix à la Pologne, en approuvant son abdication : mais une Puissance, dont il ne devoit attendre que des hostilités, conspiroit avec le Roi de Suede pour le rétablir sur son trône: c'étoit le Czar lui-même; le Baron de Gortz, homme de génie, adroit, éloquent, avoit persuadé à Pierre I qu'il étoit de son intérêt de se liguer avec la Suede, que cette alliance pouvoit changer la face de

l'Europe, qu'elle lui ouvroit les frontieres de l'Empire. Il portoit ses vues plus loin, il vouloit rendre la Couronne d'Angleterre au sang de Stuart, & le Duché de Holstein à son vrai maître: le rétablissement de Stanislas étoit la premiere condition de ce traité. Le Czar, dont l'ame étoit fiere, adopta ces
1716. idées, & abandonna sans peine son allié. La mine fut éventée; Gortz fut arrêté à la Haye, promit de renoncer à son projet, recouvra sa liberté, & renoua les mêmes intrigues. Il travailloit à réparer les finances de Suede, moins pour faire le bonheur de la nation appauvrie par ses victoires, que pour asseoir sur de nouveaux fondemens les entreprises extérieures qu'il avoit
1718. conçues, lorsque la mort de Charles XII, tué au siege de Frédéricshall, renversa tous ses desseins, & rendit le calme à l'Europe allarmée.

Chagrins de Frédéric Auguste sur le trône.

Stanislas étoit un ennemi moins acharné contre Frédéric Auguste que ces mêmes Polonois, qui l'avoient placé sur le trône & ne cessoient de l'y tourmenter par leurs murmures, par leurs cabales, par leurs cris séditieux: il sembloit qu'ils eussent voulu se donner, non un Roi, mais une victime; s'il récompensoit un Saxon, qui avoit versé son sang pour lui; si même dans la concurrence pour une charge il préferoit le Polonois qui l'avoit servi, à celui qui avoit travaillé à sa ruine, on lui faisoit un crime de sa reconnoissance: il falloit qu'il fût un ingrat pour plaire & pour ressembler aux grands du Royaume. Enfin on ne lui permit pas de favoriser l'élection du Comte Mau-
1726. rice de Saxe son fils, à qui la Noblesse de Courlande, qui voyoit déja dans lui ce qu'il seroit un jour, avoit déféré le rang de Duc. Le jeune héros prit les armes pour maintenir ses droits, & le plus grand obstacle qu'il rencontra, qu'il ne put applanir, fut la volonté de Frédéric Auguste, ou plutôt celle de la République, qui forçoit ce malheureux pere à trahir les intérêts de son fils Maurice qu'il adoroit, & qui fut depuis l'Achille de la France. La mort de Flemming fut pour le Roi un nouveau sujet de douleur. Ce Sage étoit
1728. son Ministre, ou plutôt son ami, son guide dans le péril, son consolateur dans ses disgraces. Auguste ne lui survécut que cinq ans: il entreprit un voyage pour les besoins de l'Etat; c'étoit au milieu des rigueurs de l'hiver: il étoit malade; on lui représenta le danger auquel il exposoit sa vie. „ Je „ sçais, répondit-il, que la mort m'arrêtera en chemin; mais entre ma vie „ & les besoins de l'Etat je ne dois point balancer". Il mourut en effet le premier de Février 1733. Lorsqu'on se rappelle qu'il avoit épuisé ses Etats héréditaires pour acquérir l'ombre de la Royauté; qu'après avoir sacrifié l'or

Mort de Frédéric Auguste II. 1733.

& le sang de ses sujets pour reconquérir la Livonie & remplir ses sermens, on traita cette expédition de guerre étrangere; que prêt à être détrôné, on lui fit un crime d'appeller les Saxons à son secours, quand personne ne s'armoit pour sa défense; qu'il fut sur le point de perdre la Saxe, sans conserver sa Couronne; que pour ne pas se voir chassé de son patrimoine, il fut contraint de féliciter Stanislas sur son avénement; que remonté sur le trône, on le força de s'armer contre un fils adoré; voudroit-on être Roi de Pologne à

Son éloge.

ce prix? Cependant, au milieu de tant de disgraces, la plupart avilissantes, on est moins porté à le plaindre quand on songe qu'il trouva un ami; & on l'estime davantage, en se rappellant qu'il étoit digne de le trouver. Auguste n'étoit pas sans vertus ni sans talens. Sa tolérance prouve qu'il étoit éclairé. Le feu du fanatisme ne s'allume que dans les esprits foibles, ignorans: il fit

cesser

Hist. de Pologne. 1696-1768.

céder la perſécution qu'eſſuyoient les Proteſtans en Pologne. „ Monſieur, " dit-il au Nonce du Pape, qui lui reprochoit ſa tolérance, „ je ſuis le pere „ de tous mes ſujets. Dieu m'a fait Roi pour les protéger, & je ne dois „ pas diſtinguer les Proteſtans des Catholiques: je ſçaurai maintenir leurs pri- „ viléges: c'eſt par notre charité qu'il faut leur prouver l'excellence de notre „ culte. " La Pologne n'eut aucun juſte reproche à faire à Frédéric Auguſte; la Saxe pouvoit lui redemander tant de ſang & d'or prodigué pour acheter & défendre ſa Couronne; néanmoins ces Saxons lui demeurerent fideles, & les Polonois, qu'il avoit comblés de ſes bienfaits, le détrônerent & l'outragerent.

Frédéric Auguſte III. Plusieurs Princes prétendans à la Couronne.

Il étoit aiſé de prévoir que la nouvelle élection ne ſe feroit pas ſans troubles. Staniſlas étoit déja Roi; Frédéric Auguſte III Electeur de Saxe, vouloit le devenir, & ce haut rang étoit brigué encore par le Prince Ferdinand de Baviere, Dom Emmanuel Roi de Portugal, le Prince Wisnowieski Régimentaire de Lithuanie, les Princes Sapieha & Lubomirski, le Régimentaire Poniatowski, & le Chevalier de Saint George. Si Staniſlas n'avoit ſuivi que les mouvemens de ſon cœur, & les inſpirations de la ſageſſe qui l'éclairoit, il auroit ſacrifié au repos de l'Etat ſes prétentions ſur la Couronne; mais il étoit beau-pere de Louis XV; & c'étoit moins pour ſa gloire que pour celle de ſon gendre, qu'il aſpiroit à regner de nouveau. On ſe rappelloit en Pologne ſa bienſaiſance, ſon air affable, ſon déſintéreſſement, ſa reconnoiſſance pour ſon protecteur, ſa clémence pour ſes ennemis: les ames honnêtes & ſenſibles voterent pour lui. Frédéric Auguſte III avoit épouſé la niece de l'Empereur Charles VI; il avoit des liaiſons avec la Cour de Ruſſie; il eut pour lui tous ceux que des intérêts particuliers attachoient à la Cour de Vienne, ou à celle de Pétersbourg: les autres concurrens furent bientôt oubliés; il n'y eut plus que deux factions en Pologne; c'en étoit bien aſſez pour déchirer l'Etat, ſi Staniſlas avoit été auſſi opiniâtre que ſon concurrent.

Belle réponſe de Stanislas.

Lorſqu'on propoſa à ce Roi philoſophe de prendre les armes pour diſſiper le parti Saxon: „ non, non, dit-il, je ne ſuis pas venu pour „ faire égorger mes compatriotes, mais pour les gouverner. S'il faut que „ mon trône ſoit cimenté de leur ſang, j'aime mieux y renoncer pour ja- „ mais. " Les circonſtances ne lui permettoient pas de ſuivre ſon penchant pour la paix. Louis XV déclaroit la guerre à Frédéric Auguſte, & Staniſlas ſe laiſſoit entraîner par la volonté de ſon gendre, comme il avoit cédé à celle de Charles XII, ſon ami. Mais les foudres de Louis ne tonnoient que de loin; Staniſlas pouvoit être renverſé du trône, avant que les ſecours, qu'il attendoit, fuſſent arrivés. Son concurrent pouvoit en peu de jours raſſembler autour de lui, & ſes Saxons, & les Impériaux, & les Ruſſes.

Il ſe renferme dans Dantzic.

Staniſlas alla ſe jetter dans les bras des Dantzicois: il en étoit adoré: ils réſolurent de s'enſévelir avec lui ſous les ruines de leur ville, plutôt que de le livrer à ſes ennemis. Une armée de Ruſſes aſſiégea cette ville, l'entrepôt du commerce du nord, & que cette conſidération ſeule auroit dû préſerver des fureurs de la guerre, ſi le bien général des hommes étoit plus cher aux Souverains que leurs intérêts particuliers.

Les Moſcovites avoient appris l'art des combats, celui-même des ſieges & d'habiles généraux n'avoient ceſſé de perfectionner l'ouvrage de Pierre I. Quarante ans auparavant leur armée ſe ſeroit détruite en détail devant Dantzic,

fans pouvoir s'en emparer. Leur artillerie fit brêche; la ville étoit menacée d'un affaut général, la tête de Staniflas étoit mife à prix, la garnifon n'efpéroit aucun quartier, & les bourgeois s'attendoient à voir leurs richeffes, fruits d'une laborieufe induftrie, devenir la proie du foldat furieux. Cependant perfonne ne parloit de fe rendre; tous briguoient l'honneur de mourir fous les yeux de Staniflas. Ce Prince confidéra que les habitans trop généreux pour le facrifier, alloient s'expofer à une deftruction certaine: il ne voulut point attirer plus longtemps fur eux le malheur qui le pourfuivoit: il efpéra que lorfqu'il ne feroit plus dans l'enceinte de leurs murs, ils obtiendroient une capitulation plus avantageufe. Il fe déguife, trompe également & fes amis & fes ennemis, fe jette dans une nacelle, traverfe le camp des Mofcovites, & s'enfuit en tournant fouvent vers Dantzic fes regards attendris. Un centumvir, en apprenant fa fuite, tomba mort de douleur fur les genoux du Comte Poniatowski, en prononçant ces mots, *nous ne le verrons plus!* Charles VIII, Roi de France, eft peut-être le feul Prince qui ait reçu d'un fujet une pareille preuve d'attachement; il la méritoit moins que Staniflas. Celui-ci écrivit aux Dantzicois & à fes partifans en Pologne. On ne peut lire froidement, ces expreffions franches des nobles fentimens dont il étoit pénétré. „Je vous embraffe tous bien tendrement, & je vous conjure par vous-„ même, & par conféquent par ce que j'ai de plus cher au monde, de vous „ unir plus que jamais pour foutenir les intérêts de la chere patrie, qui n'a „ d'autre appui qu'en vous feuls." Nous ne le fuivrons point dans fa fuite, errant au milieu de fes ennemis, à la merci de quelques guides mercénaires & peu fideles, expofé à toutes les injures de l'air, rencontrant la mort à chaque pas, trahi fouvent par cet air de nobleffe qu'il ne pouvoit cacher, toujours environné de pieges & de périls, & les évitant fans les craindre; reçu enfin dans les Etats du Roi de Pruffe avec ces égards qu'on doit à la vertu malheureufe. La paix ne fut entiérement rétablie en Pologne que deux ans après, par le traité figné entre les cours de Verfailles & de Vienne; il y étoit ftatué, „que le Roi Staniflas abdiqueroit, mais qu'il feroit „ reconnu Roi de Pologne & Grand Duc de Lithuanie, & qu'il en conferveroit le titre & les honneurs; qu'on lui reftitueroit en Pologne fes biens „ héréditaires & ceux de la Reine fon époufe; qu'il y auroit une amniftie „ générale pour tous fes partifans, & qu'ils feroient rétablis dans tous leurs „ biens; que l'Electeur de Saxe feroit reconnu Roi de Pologne & Grand „ Duc de Lithuanie par toutes les Puiffances qui accéderoient au traité de „ paix; que le Roi Staniflas feroit mis en poffeffion du Duché de Lorraine „ & de Bar, & que François Duc de Lorraine auroit en échange le Grand „ Duché de Tofcane; qu'enfin le Duché de Lorraine feroit réverfible à la „ Couronne de France après la mort de Staniflas."

Il quitte Dantzic. Un centumvir tombe mort en apprenant le départ du Roi.

1735. *Traité de paix qui affure la Couronne à l'Electeur de Saxe, & la Lorraine à Staniflas.*

Frédéric Augufte III regna donc fans concurrent, mais non pas fans allarmes. Un Comte qui avoit été Miniftre d'Augufte II, confpira contre lui. Ses intrigues furent découvertes; on l'arrêta; il fe tira un coup de piftolet, ne fe tua point, & on inftruifit fon procès. Pendant que les Juges examinoient fes papiers, il s'étrangla avec fon mouchoir. Il laiffa un billet, par lequel il promettoit au nom de fa famille, mille ducats à ceux qui le fervoient, s'ils prenoient les précautions néceffaires pour faire croire qu'il

Hist. de Pologne, 1696-1763.

1736. Une faction veut replacer Stanislas sur le trône. Lettre de ce Prince à ces factieux.

étoit mort d'apoplexie. On avoit abandonné Staniſlas, lorſqu'il étoit en Pologne; on le regretta, dès qu'on ne le vit plus. Une faction voulut le rappeller; mais ce Prince étoit loin de vouloir enfreindre les traités, & troubler ſa patrie; il trouvoit en Lorraine ce que la Pologne ne pouvoit lui offrir, des ſujets dociles & idolâtres de leur Souverain, & le pouvoir de faire du bien aux hommes ſans éprouver de réſiſtance de leur part. Il écrivit à ſes partiſans la lettre ſuivante. „Messieurs! Je ſuis véritablement mortifié de „ ne point me trouver en état de vous témoigner ſuffiſamment ma ſincere re- „ connoiſſance pour tout ce que vous avez fait & ſouffert pour moi, & de „ ne pouvoir récompenſer dignement votre ſincere attachement pour ma per- „ ſonne. Il n'a pas plu au ſuprême modérateur des entrepriſes humaines de „ me fournir à cet effet une occaſion, qui répondît à mes vœux & ſouhaits; „ mais je me ſoumets aux jugemens adorables de ſa providence avec humilité „ & avec réſignation: c'eſt ce qui m'a conſolé & ſoutenu dans tous les revers „ de ma vie. Voulez-vous ſuivre l'avis de celui qui ne ceſſera jamais de vous „ aimer? Suivez mon exemple. Par reſpect pour les Hautes Puiſſances pour „ l'amour deſquelles vous avez pris les armes, mettez maintenant bas ces „ louables armes; & par une conduite contraire ne vous expoſez pas au „ reproche d'avoir voulu perpétuer la déſunion de vos freres. Au contraire, „ réuniſſez-vous avec eux pour toujours, afin que vous puiſſiez tous jouir „ de la paix que Dieu accorde à la chere patrie."

1739. Quelques Polonois négocient ſecrettement avec la Porte.

Frédéric Auguſte III ne pouvoit jouir, ſur le trône de Pologne, de cette quiétude qu'il auroit goûtée en Saxe, ſi, inſtruit par les malheurs de ſon pere, il avoit préféré une puiſſance réelle & tranquille dans ſes Etats, à un pouvoir fictice dans une grande Monarchie: la guerre s'étoit allumée entre la Porte & la Ruſſie; il ſe forma une Confédération ſecrette pour le repos de la République, ou plutôt pour ſa ruine; les confédérés ſe déclaroient alliés de la Porte, ennemis de ſes ennemis; ils demandoient au Sultan une ſomme conſidérable pour augmenter l'armée Polonoiſe; ils le prioient d'entretenir près de Choczin une armée de cinquante mille Turcs ou Tartares: c'étoit ouvrir l'entrée de la Pologne à ces brigands, qui l'auroient ravagée ſous prétexte de la défendre. Le parti le plus ſage étoit de laiſſer deux Puiſſances, également redoutables à la Pologne, ſe détruire l'une par l'autre. Auguſte découvrit cette intrigue, & en prévint les effets. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que cet eſprit de liberté, ſi propre à favoriſer les progrès des connoiſſances humaines, avoit peu éclairé les Polonois: tyrans de leurs Rois, ils étoient eſclaves de vieux préjugés populaires. Il fut un temps où l'on ac-

1740.

cuſoit les Juifs de toutes les calamités phyſiques ou morales: un incendie, une peſte, un tremblement de terre, une défaite, tous les malheurs étoient l'ouvrage des Hébreux: ſi un enfant s'évadoit de la maiſon paternelle, les Juifs l'avoient égorgé, avoient offert ſon ſang en holocauſte aux démons, & avoient mangé ſa chair. Un décret du tribunal de Poſnanie, rendit les Juifs reſponſables de tous les enfans qui auroient diſparu. Celui qui auroit careſſé le fugitif, devoit payer cette careſſe de ſa tête. Ce n'étoit pas la premiere fois qu'on avoit vu de ſemblables décrets dans ce Royaume, qu'on a appellé le Paradis des Juifs.

Le Comte Maurice, frere naturel de Frédéric Auguſte III, n'avoit pu

Histoire d'Ernest de Biron, Duc de Courlande.

monter sur le trône de Courlande; on se rappelle que la République avoit forcé son pere à s'opposer aux prétentions du jeune Héros. Le petit-fils d'un Ecuyer étoit parvenu à ce rang, dont les Polonois avoient exclu un Prince du sang de leurs maîtres. C'étoit Jean Ernest de Biron ou Biren. Son ayeul avoit soin des écuries du Duc Jacques: une petite métairie avoit été le prix de ses services: il eut deux fils; tous deux montrerent des talens capables de faire oublier l'obscurité de leur naissance. Le premier offrit son sang à la Pologne, & parvint à un grade distingué dans les armées; l'autre fut fait Capitaine des chasses en Courlande. Celui-ci laissa trois fils; le premier, après beaucoup d'exploits, d'intrigues & d'avantures singulieres, fut fait Général en Russie; le troisieme obtint le même rang dans le même Empire; c'est du second que nous allons nous occuper. Ernest-Jean postula une place de Gentilhomme de la Chambre auprès de la Princesse épouse du Czarewitz: il essuya le refus le plus dur; enfin, à force d'intrigues, il fut élevé au même grade à la Cour de la Duchesse de Courlande. Bestoucheff, Grand-maître de la maison de cette Princesse, avoit été le protecteur de Biren, qui le fit chasser dès qu'il fut en crédit. Et sa faveur, & son ingratitude contribuerent également à le rendre odieux: ce ne fut qu'avec peine qu'il trouvât une épouse d'un sang illustre; mais malgré cette alliance, il ne put obtenir l'honneur d'être agrégé à la Noblesse Courlandoise. La Duchesse parvint au trône de Russie; son favori n'étoit pas moins détesté à St. Petersbourg qu'à Mittaw; cependant il gouverna & l'Impératrice & tout l'Empire: ce fut alors qu'il changea son nom de Biren en celui de Biron & qu'il prit les armes de cette famille Françoise. La ligne masculine de la Maison de Kettler s'étant éteinte en 1737, par la mort de Ferdinand, Duc de Courlande (1), Ernest Jean de Biron fut élu. Les troupes Russes formoient un cercle autour des Electeurs: il arracha plutôt la Couronne Ducale, qu'il ne la reçut. On le proclama en tremblant: il ne daigna pas même aller recevoir en personne l'hommage de ses nouveaux sujets. Odieux aux Russes & aux Courlandois, l'amitié seule de l'Impératrice Anne le maintint dans son rang. Il fut déclaré Régent après la mort de cette Princesse. C'étoit le dernier dégré de grandeur auquel un sujet pût aspirer; mais il ne servit qu'à rendre la chûte du favori plus éclatante: il fut arrêté, conduit à la forteresse de Schlusselbourg, & on se hâta d'instruire son procès. On lui auroit trouvé des crimes, s'il eut été innocent; il étoit coupable; son sort fut bientôt décidé; on le condamna à perdre la tête; mais cette peine fut commuée en un

(1) Gothard Kettler, Grand-Maître de l'Ordre des Chevaliers Porte-Glaives, céda dans le seizieme siecle la Livonie à la Pologne, à condition que la République lui donneroit l'investiture des Duchés de Courlande & de Semigalle. Il eut pour successeurs, Frédéric son fils. Jaques, neveu de Fréderic, le remplaça & laissa la Couronne à Frédéric Casimir, son fils. Frederic Casimir eut pour successeur Fréderic Guillaume, son fils. Celui-ci épousa la Princesse Iwanowa, niece de Pierre le Grand, qui monta sur le trône de Russie après la mort de Pierre II. Frédéric Guillaume mourut sans postérité, à la fleur de son âge. Ferdinand, son oncle & troisieme fils du Duc Jaques, fut alors élu malgré la faction qui vouloit l'exclure du trône, parce qu'il avoit embrassé la religion Catholique. Il ne laissa point d'enfans, & fut le dernier mâle de la famille de Kettler. Par une constitution de la Diette de Pologne de 1726, il avoit été statué qu'au défaut d'hoirs mâles de la famille regnante, le Duché seroit reuni à la Couronne. Dix ans après cette constitution fut annullée & l'on permit aux Etats de Courlande de se choisir un Duc.

exil perpétuel au fonds de la Sibérie. Il fut rayé de la liste des Ducs de Courlande. La Princesse de Brunswick, mere du nouveau Czar, s'empara de la Régence & fit élire le Prince Ernest Ferdinand de Brunswick Bevern, son beau-frere, par les Etats de Courlande. Bientôt une nouvelle révolution change la face de la Russie; la Duchesse Régente & son fils sont renfermés dans une étroite prison; Elisabeth monte sur le trône & le Prince de Brunswick perd pour jamais l'espoir de forcer le Roi de Pologne à lui donner l'investiture de son Duché. *Hist. de* Pologne, 1696-1763.

La République ne prit point de part à la guerre mémorable qu'alluma dans l'Europe la succession de l'Empereur Charles VI. On permit aux Polonois de fournir des vivres aux troupes du Roi de Prusse, & à celles de Marie-Thérese; &, malgré les prétentions particulieres de Frédéric Auguste, sur une partie de ce vaste héritage, les Polonois demeurerent tranquilles spectateurs de ces grands débats. Vainement quelques politiques représenterent, que les possessions de la Maison d'Autriche étoient le boulevard de la Pologne contre les Turcs, qu'on ne devoit pas oublier l'intelligence que le grand Sobieski avoit entretenue avec la Cour de Vienne, & qu'il importoit à la sûreté de la République de maintenir sur la tête de Marie-Thérese toutes les Couronnes que son pere lui avoit laissées. On loua ces conseils, mais on ne les suivit pas. Les Puissances belligérantes intriguoient au sein de la République, versoient l'or, souffloient la discorde dans les Diettes, & commençoient à faire naître des Confédérations. Au milieu de ces scissions, on vit paroître une déclaration de l'Impératrice de Russie, par laquelle elle s'arrogeoit le
rôle que cette Cour a joué depuis (1). Cette menace intimida les Polo- 1745.
nois; on prévit dès-lors que la Cour de Petersbourg auroit bientôt une influence directe & dangereuse sur la Pologne, dès qu'elle verroit éclorre la premiere étincelle des discordes civiles. Les esprits se rapprocherent; les haines cesserent ou se turent; & la déclaration de l'Impératrice produisit un accord, un concert, qu'elle ne desiroit pas.

(1) La voici. „Comme S. M. I. de toutes les Russies, en vraie Alliée, ne cesse de „ prendre part, non seulement à la prospérité & au repos de la République de Pologne, „ mais aussi à la conservation de sa liberté & de ses droits; & cela tant à cause du bon „ voisinage, qu'en considération de l'amitié qui subsiste heureusement depuis tant d'années, „ & des étroits engagemens dans lesquels se trouve sa dite Majesté avec le Roi & la République: ce n'est qu'avec bien du déplaisir que S. M. I. vient d'apprendre que par-ci, „ par-là, il y ait des traces & indices d'une scission & confédération que l'on trame dans „ la République, de sorte qu'elle ne peut se dispenser de faire ici connoître combien il lui „ seroit désagréable, si, dans ce Royaume voisin, de pareils desordres & troubles devoient „ être excités. S. M. I. suivant ce qui est dit ci-dessus, est trop intéressée dans tout ce „ qui concerne la sûreté de S. M. le Roi, comme aussi le repos, le bien & la liberte de la „ République, pour pouvoir regarder avec indifférence, qu'il y fut effectivement porté „ quelque altération ou atteinte. Ainsi S. M. I. pour donner une nouvelle marque de ses „ sentimens pacifiques, & l'amitié singuliere qu'elle a pour le Roi & la République, a „ enjoint à ses Ministres plénipotentiaires qui résident ici, de déclarer, par la présente, à „ S. M. le Roi & la République, & d'assurer de la maniere la plus forte, qu'elle ne souffrira jamais la moindre Confédération, trouble ou innovation contre la personne sacrée „ de S. M. le Roi ou contre la République, de même que contre sa liberté & ses droits, „ de qui, par qui, & sous quelques prétextes qu'ils puissent être suscités; & que bien au „ contraire sa dite M. I., pour y obvier de toutes ses forces, ne manquera pas de prendre „ en conséquence les mesures convenables."

Sect. VIII. Hist. de Pologne, 1696-1763.

1750. *Divisions dans la République.*

Cinq années s'écoulerent dans une tranquillité profonde: on concluoit peu dans les Diettes, mais on y disputoit moins: on voyoit naître quelques querelles, mais on ne voyoit point se former de Confédérations; & la Cour de Russie cherchoit envain l'occasion de faire valoir en Pologne cette puissance arbitrale qu'elle s'étoit attribuée. Un différend qui s'éleva entre les Maisons de Potocki & de Czartorinski, alloit ouvrir aux Russes l'entrée de la Pologne, si le Roi ne fut accouru de Dresde pour étouffer cette guerre civile; on avoit déja pris les armes, deux corps de troupes tenoient la campagne; & le cri de la guerre retentissoit de tous côtés. On tint une Diette pour terminer la querelle des deux Maisons belligérantes: un nouveau différend s'éleva dans cette Diette même; mais les deux partis mirent bas les armes, & le calme fut rétabli. Quelques esprits conciliateurs & amis de la paix, arracherent aussi le fer des mains du Comte Zamoscki & du Staroste de Zamosck, qui, secondés par des Princes plus puissans qu'eux, alloient mettre
1753. la Pologne en feu pour un petit héritage. Le calme du corps politique ressembloit à ces santés foibles & délicates, qui sont rarement exposées à de grandes maladies, mais toujours troublées par de petits maux. Un chapeau de Cardinal manqua de brouiller la République & la Cour de Rome, & même d'allumer la discorde au sein de la Pologne. Il y eut une scission ouverte entre la Noblesse & le Clergé. Un événement assez extraordinaire, fit bientôt oublier cette querelle. Le Prince Sangusko, Maréchal de Lithuanie, se
1754. jetta dans un cloître, & distribua ses biens à ses amis. On s'éleva contre ces donations illégales; des troupes s'emparerent de ces Domaines: nouveau différend; il n'étoit pas permis de saisir les biens d'un Gentilhomme, qui n'étoit pas condamné; on assembla une Diette; on ne put seulement parvenir à élire un Maréchal. On mit seulement les biens contestés sous la direction de quelques Administrateurs.

1756. Frédéric Auguste III, malheureux en Pologne par les dissentions éternelles de ses sujets, ne l'étoit pas moins en Saxe par l'ambition d'un voisin puissant & par la lâcheté de ses propres soldats. Le Roi de Prusse s'empara de son Electorat, & fit son armée prisonniere de guerre. Frédéric Auguste attendoit peu de secours de la République; il imploroit l'assistance des Cours de Vienne & de Petersbourg: à peine daignoit-on le plaindre en Pologne. Le Secrétaire d'Ambassade du Roi de Prusse déclara au Grand Maréchal de la Couronne, „ qu'en vertu du traité de Velhau, quatre bataillons & quelques „ escadrons de troupes Prussiennes avoient reçu l'ordre de partir des environs „ de Stargard & de s'avancer sur le territoire de la Pologne, & que, comme „ la République s'étoit engagée par le même traité à défendre les Etats de „ la Maison de Brandebourg & de lui fournir quatre mille hommes de troupes auxiliaires, en cas de nécessité, S. M. P. le requéroit de tenir ce „ corps prêt à marcher & à agir; il ajouta que S. M. espéroit qu'on refuseroit le passage aux troupes Russes; que ce refus n'étoit pas moins conforme aux intérêts de la République qu'à ceux de S. M. P., puisqu'une conduite contraire attireroit la guerre au centre de la Pologne. " En même temps l'Impératrice Elisabeth demandoit le passage pour son armée. On ne peut que déplorer la condition d'un Roi, dont les sujets peuvent, d'après des traités, devenir les ennemis de leur maître: ce n'étoit point assez que la

Le Roi de Prusse exige que les Polonois lui donnent du secours contre Frédéric Auguste III.

Pologne vit d'un œil indifférent les malheurs d'Auguste, on exigeoit encore qu'elle s'armât pour l'accabler & pour repousser ses alliés.

Hist. de Pologne, 1696-1763.

La fortune, contraire au Roi de Pologne pendant cette guerre, parut suspendre un moment ses coups, en faveur de Charles de Saxe, son fils. Ernest-Jean de Biron étoit toujours exilé en Sibérie. Les Courlandois n'osant procéder à l'élection d'un nouveau Duc, de peur de mécontenter la Russie, firent redemander Ernest à l'Impératrice Elisabeth Petrowna: cette Princesse déclara qu'elle ne permettroit jamais au Duc, ni à sa postérité, de sortir de son Empire. Une pareille déclaration étoit presqu'un équivalent de la vacance du trône. Les Etats de Courlande s'adresserent au Sénat de Pologne, qui ayant égard à leurs plaintes déclara que le dernier Duc Ernest n'ayant point accompli les conditions auxquelles le Duché lui avoit été conféré, & n'ayant point reçu l'hommage des Etats du pays, ni l'investiture du Roi de Pologne, & d'ailleurs ayant toujours été au service d'une Puissance étrangere, le trône de Courlande devoit être regardé comme vacant, & que les Etats pouvoient élire un nouveau Souverain. En conséquence de cette décision, les Etats de Courlande s'assemblerent & élurent le Prince Charles de Saxe, troisieme fils du Roi de Pologne; on députa vers Frédéric Auguste III pour le prier de lui accorder l'investiture. Le député ajouta que les Etats étoient persuadés, que ce choix seroit agréable à la Cour de Russie; elle l'approuva en effet. La vacance fut déclarée, & le Roi de Pologne signa le diplome d'investiture, en faveur de son fils. Mais les Etats obligerent ce jeune Prince à se déclarer d'une maniere non équivoque sur le fait de la Religion conformément à leurs demandes. Il adressa à la Régence un acte qui renfermoit l'article suivant.

1758.

Le Prince Charles de Saxe est élu Duc de Courlande.

1759.

„ Nous promettons de la maniere la plus solemnelle de maintenir les „ Etats de Courlande & leurs habitans dans le libre exercice de la Confession „ d'Augsbourg, conformément aux pactes & conventions arrêtés par nos „ prédécesseurs: en conséquence, nous assurons que, dès à présent & à „ l'avenir, toutes les affaires en matiere de Religion seront en derniere in- „ stance & sans aucun appel ultérieur, décidées par le Tribunal Consistorial: que „ nous ne permettrons pas qu'il se fasse le moindre changement dans toutes „ celles d'entre les églises de ce pays, sur lesquelles nous avons seuls ou „ conjointement avec d'autres, le droit de Patronat, non plus que dans au- „ cune des autres églises de la Confession d'Augsbourg, soit dans les villes „ ou dans le plat pays: que nous ne souffrirons point que les Catholiques y „ construisent aucune église, chapelle ou oratoire, & au cas que quel- „ qu'un entreprît de faire le contraire, nous employerons, dès le premier „ avis qui nous en parviendra, notre pouvoir suprême pour empêcher pa- „ reille chose de s'exécuter. Nous nous engageons de plus à laisser jouir les „ susdites églises Protestantes de tous leurs revenus & prérogatives, de ne les „ laisser desservir que par des Ministres de la Confession d'Augsbourg, de „ maintenir en bon état celles sur lesquelles nous avons le droit de Patronat, „ & de les faire rétablir, ou réparer, quand il en sera besoin: nous conti- „ nuerons d'exercer ce droit de Patronat sur le même pied que l'ont exercé „ les Ducs nos prédécesseurs, accordant néanmoins à notre Conseil de Ré- „ gence la faculté de l'exercer en notre nom, si le cas le requiert."

Il promet de maintenir la Confession d'Augsbourg.

Sect. VIII. Hist. de Pologne, 1696-1763.

1760. Les Prussiens & les Russes inondent la Pologne.

1762.

Cependant les troupes Russes couvroient une partie de la Pologne; le Roi de Prusse fit marcher une petite armée vers Posnanie, il fit même enlever un Seigneur, qu'il croyoit mal-intentionné contre lui; on demandoit l'éloignement de ces hôtes incommodes, la réparation des dommages qu'on avoit soufferts, celle des insultes faites à la Majesté de la République; & pour toute réponse on recevoit de la part des deux Puissances de pompeux manifestes, où elles assuroient, qu'elles n'envoient leurs troupes sur les terres de la République, que pour maintenir sa liberté, ses droits, ses privileges. Une Confédération s'éleva dans la Grande Pologne, pour repousser les troupes Russes au-delà des frontieres. Mais Elisabeth meurt; Pierre III lui succede, il fait alliance avec le Roi de Prusse, rappelle ses armées dans son Empire, tombe du trône, meurt, & Catherine II son épouse lui succede. Ernest Jean de Biron reparoît sur la scene; il déclare qu'il est résolu de maintenir ses droits sur les Duchés de Courlande & de Sémigalle, que sa déposition est illégale, que le Prince Charles est un usurpateur, qu'il va prendre tous les moyens que son courage & les circonstances pourront lui suggérer pour le renverser d'un trône sur lequel il n'a aucun droit; qu'en attendant il défend aux Etats de prendre aucun engagement ultérieur avec ce Prince. Deux factions partagerent aussitôt la Courlande, l'une attachée au Prince Charles, l'autre dévouée à la Cour de Russie & rappellant le Comte de Biren: quelques esprits plus froids attendirent l'événement pour se décider. Catherine II protégeoit ouvertement le Duc de Biron; il lui importoit de placer sur le trône de Courlande une de ses créatures; elle fit entrer dans ce Duché des troupes, qui pénétrerent jusqu'à Mittaw & séquestrerent les revenus Domaniaux. Frédéric Auguste III négocioit, recommandoit aux Courlandois d'être fideles à son fils; c'étoit tout ce que sa situation lui permettoit de faire. Catherine II prétendoit que les Duchés de Courlande & de Sémigalle relevoient de la République, & non du Roi; que la République ayant approuvé l'élection d'Ernest, Frédéric Auguste n'avoit pu l'annuller; que d'après ces principes on devoit reconnoître, que ce n'étoit que par zele pour la Pologne, qu'elle avoit envoyé des troupes en Courlande. Le Roi de Prusse déclaroit en même temps qu'il reconnoissoit le Duc Ernest, que son élection étoit légitime, que celle de Charles étoit illégale, & qu'un Prince Catholique ne pouvoit regner sur la Courlande, quelque promesse qu'il eût faite de maintenir la Confession d'Augsbourg. Le Sénat embrassa la défense du Prince Charles; on ordonna aux Tribunaux de Pologne & de Lithuanie „ de faire ajourner incessamment „ & citer par devant eux Ernest-Jean, Comte de Biren, comme propriétaire „ de divers biens situés en Courlande & en Sémigalle, pour avoir osé, à „ l'aide de troupes étrangeres, faire une invasion dans ces deux Duchés, „ mettre les Nobles dans son parti, & les forcer à rompre leur serment de „ fidélité... de faire traduire en justice ceux des habitans des deux Duchés „ qui s'étoient rangés du parti du dit Biren, afin qu'ils fussent, suivant les „ loix, traités & punis comme complices & parjures." Le Ministre de la République fut obligé de quitter la Cour de Russie; l'Impératrice déclaroit que le bien de la Pologne étoit le motif de toutes ses démarches; les Polonois se plaignoient de ce qu'elle vouloit disposer du Duché de Courlande au préjudice des droits antiques de leur Etat. On assembloit des Diettes tumul-

Ernest Jean de Biron est rappellé de son exil: il veut remonter sur le trône de Courlande.

1763.

tueuses, on déclamoit, on écrivoit, on menaçoit, on se divisoit, & cependant les Russes étoient maîtres du Duché de Courlande. *Hist. de Pologne, 1696-1763.*

Tel étoit l'état de la République, lorsque Frédéric Auguste, qui l'année précédente avoit fait sa paix avec la Prusse, mourut à Dresde le cinquieme jour d'Octobre, dans la soixante & septieme année de son âge. Il fut cher aux Saxons, malgré tous les désastres qu'ils essuyerent sous son regne; il eut, comme son pere, toutes les vertus civiles, mais peu de talens militaires: la Couronne de Pologne fit le malheur de tous deux. Jamais les Diettes (1) n'ont été plus orageuses, plus importantes, par les objets différens de leur convocation, plus inutiles par l'entêtement de leurs membres, & leur rupture précipitée, que sous le regne de Frédéric Auguste III. On vit des Diettines se déchirer avant la Diette générale; on vit des Diettes où il ne fut pas même possible d'élire un Maréchal; on en vit où les sabres étincellerent, où le sang coula, avant même qu'on eût agité aucune affaire & jamais on ne connut mieux le danger du *Liberum Veto.* *Mort de Frédéric Auguste III. 1763.*

(1) Les Diettes sont les Assemblées générales des Etats de la Nation. Le Roi seul a le droit de les convoquer pendant son regne. Elles sont de plusieurs especes. Les ordinaires qu'on nomme *Seym*, se tiennent tous les deux ans. Les extraordinaires sont convoquées lorsque l'Etat est en danger. Outre ces Diettes qu'on nomme en latin *Comitia togata*, il y en a qu'on nomme *Comitia Paludata*, ou *Diettes à cheval.* Ces sortes d'assemblées sont par rapport à la Diette, ce que le *Rokosz* est par rapport à la Confédération. On a coutume de les tenir en rase campagne & l'on y argumente le sabre à la main. Pendant l'Interregne, le Primat indique deux Diettes, dont l'une s'appelle Diette de convocation, & l'autre Diette d'élection. Celle que le Roi assemble immédiatement après son Sacre, s'appelle Diette de Couronnement. Les Diettes ordinaires que le Roi est obligé de convoquer tous les deux ans, commencent le lundi après la St. Barthelemi & durent six semaines. Elles se tiennent deux fois de suite à Warsovie, & une troisieme à Grodno: la durée de la Diette extraordinaire est de trois semaines. Les Diettes sont toujours précédées par les Diettines; ce sont des assemblées provinciales, où les Nobles de chaque Palatinat élisent les *Nonces*, ou Députés, qu'ils doivent envoyer à l'assemblée générale. On leur donne leurs instructions & l'on discute d'avance les matieres qui doivent faire l'objet des délibérations de la grande Diette. Il y a trois sortes de Diettines. Celle qui précede la Diette, se nomme *Ante Comitates.* La seconde qui se tient après la Diette, s'appelle *Post Comitates*: les Nonces y font le rapport de ce qui s'est passé à la Diette générale. La troisieme espece de Diettine est celle où l'on choisit les membres du Sénat. Souvent ces Diettines se séparent sans rien conclure; mais l'absence des Nonces d'un Palatinat n'est point un obstacle pour la tenue de la Diette générale. L'élection d'un Maréchal est la premiere opération de la Diette. La fonction de cet Officier est de présider aux délibérations, & d'y entretenir le bon ordre: il donne la permission de parler & impose silence: le Maréchal de la grande Diette est choisi alternativement parmi les Nonces de Pologne & ceux du Grand Duché. Les Constitutions du Royaume voulant que les loix soient établies *nemine contradicente*, un seul membre des Diettes peut les dissoudre par ces seuls mots *Sisto activitatem.* C'est ce funeste privilege dont les Nobles Polonois sont si jaloux, qui a causé tous les malheurs de la République. Pour donner une idée de la facilité avec laquelle les Nonces se permettent de rompre les Diettes, nous ne citerons que ce trait. En 1681 Sobieski indiqua une Diette à Grodno: elle dura six mois; on étoit prêt à voir enfin terminer les affaires pour lesquelles on étoit assemblé. Afin d'en hâter la conclusion, le Roi, dans une des séances, fit apporter des lumieres, contre l'usage qui veut que chaque séance se termine au jour. C'en fut assez pour que le Nonce Priemski se crut autorisé à se retirer. La Diette fut rompue & le fruit de six mois de travaux fut perdu.

Sect. IX. *Hist.* de Pologne, 1763-1774.

SECTION IX.

Contenant l'histoire de ce Royaume, depuis l'élection de Stanislas Auguste jusqu'à la ratification du démembrement de la Pologne par la Diette de 1774.

1763. *Interregne.* Uladislas Alexandre Lubienski, Archevêque de Gnesne, & Primat de Pologne, à qui en sa qualité de premier Sénateur les loix remettoient les rênes de l'Etat pendant la vacance du trône, (1) n'eut pas plutôt appris la mort de Fréderic Auguste III, que de l'avis du Sénat il ordonna aux tribunaux de la Couronne & du Duché de Lithuanie qui tenoient leur pouvoir du feu Roi, de cesser leurs fonctions: il publia en même temps des universaux, ou lettres circulaires pour la convocation des Diettines & de la Diette générale, où la Nation devoit se choisir un nouveau maître. Il y eut quatre Candidats pour ce trône chancellant, toujours environné d'orages & ébranlé souvent par ceux-mêmes qui en sont les soutiens; c'étoient le Prince Xavier de Saxe, fils du feu Roi; le Prince Czartorinski; le Comte Poniatowski, Grand Pannetier de Lithuanie, & le Comte Branicki, Castellan de Cracovie & Grand Maréchal de la Couronne. Catherine II, Impératrice de Russie, chargea son Ambassadeur à Warsovie d'assurer le Prince Primat, de la part qu'elle prenoit à la perte que la Pologne venoit de faire d'un Monarque chéri, & de promettre en son nom à la République qu'elle employeroit tous les moyens possibles pour empêcher que le premier & le plus sacré de ses droits, la libre élection de ses Rois, ne souffrît aucune atteinte. Le Roi de Prusse paroissoit animé des mêmes sentimens: il protesta qu'il ne favoriseroit aucun des concurrens. Malgré ces assurances positives & cette indifférence apparente, les Cours de Berlin & de St. Pétersbourg travailloient en secret à gagner les suffrages; le collier de l'Ordre de St. André (2), que l'Impératrice fit remettre au Grand Pannetier de Lithuanie, & celui de l'Aigle noir que le même Seigneur reçut de la part du Roi de Prusse, ne permirent plus de douter que ce ne fût Poniatowski que l'un & l'autre de ces Souverains desiroient de voir porter la Couronne. Bientôt le Prince de Saxe fut exclu: les Cours de Berlin & de St. Petersbourg, en même temps qu'elles publioient que leur unique but étoit de maintenir la liberté de la Nation Polonoise, de concert avec la Porte déclarerent qu'elles exigeoient qu'on élût un Piaste, & qu'elles refuseroient de reconnoître pour Roi de Pologne un étranger. Cette exclusion étoit un attentat contre les prérogatives de la Nation Polonoise: de tout temps elle avoit eu le droit de se choisir des Souverains chez les Peuples voisins: aucun traité, aucune loi ne restreignoit l'élection des Rois aux seuls Piastes. Le Roi de France fit déclarer au Sénat par le Marquis de Paulmy, alors Ambassadeur à Warsovie, qu'il étoit prêt à reconnoître le Prince que

1764. Declarations des Cours de Berlin & de Petersbourg.

Déclaration de la Cour de France.

(1) *Christ. Hartknoch. de Repub. Polon. Lib. II. Cap. III. Nicol. Zalisk. jus. regn. Polon. Tom. I.*

(2) Ce Présent étoit accompagné d'une épée enrichie de diamans, & d'une somme de neuf mille ducats.

la Diette auroit porté au trône par une élection libre & conforme aux Constitutions: la Cour de Vienne rendit en même temps une pareille déclaration. *Hist. de Pologne, 1763-1774.*

Cependant les Diettines s'assembloient dans les différens districts pour l'élection des Nonces qui devoient assister à la Diette générale. De toutes ces assemblées provinciales la plus importante est celle de la Prusse Polonoise, par le droit qu'elle a d'envoyer un nombre illimité de députés à la Diette générale de convocation: une quantité prodigieuse de Seigneurs Polonois & Lithuaniens se rendit à Graudents, où devoit se tenir cette Diettine. Les troupes Russes qui étoient dans cette ville, se retirerent d'abord, & parurent n'avoir aucune envie de gêner les délibérations: mais la veille de l'ouverture de la Diette, elles se rapprocherent & s'emparerent des portes. Cette démarche allarma les Nobles. Le Vaivode de Culm, qui devoit remplir la charge de Maréchal à la prochaine Diette, se retira, en protestant contre la violation faite par les Russes des droits les plus anciens, & des loix les plus sacrées du Royaume: les autres Seigneurs le suivirent; les plus emportés ne s'en tinrent pas à de simples protestations, & quelques Russes expierent par leur vie, la démarche de leur Général. (1) Les tendres sollicitudes de Catherine II pour le bonheur de la Pologne, ne se démentoient pas; pour assurer la tranquillité de la République & la liberté des délibérations, elle fit entrer en Pologne deux armées de vingt mille hommes chacune; le Prince Repnin fut envoyé à Warsovie en qualité de Ministre plénipotentiaire près la République. Le jour fixé pour l'ouverture de la Diette générale étoit arrivé; elle étoit à peine assemblée, qu'elle fut troublée par des cris tumultueux: il s'agissoit de nommer un Maréchal; le Prince Adam Czartorinski fut élu par une faction; un autre parti prétendit que cette élection étoit illégale; les Nonces s'assemblerent pour proclamer un nouveau Général: le vieux Comte Malackowski qui, en qualité de Maréchal de la derniere Diette, devoit faire les fonctions de cette charge jusqu'à ce qu'on en eût élu un nouveau, voyant que les portiques qui conduisoient à la salle d'assemblée, & les tribunes étoient remplies de soldats Russes, refusa d'ouvrir la séance, avant que les troupes étrangeres fussent sorties. Le Général Mokranowski, Nonce de Cracovie, appuya avec toute l'éloquence que peut inspirer l'amour de la patrie & de la liberté, la conduite du Comte; il fut interrompu par des cris séditieux, on vit les sabres étinceller de tous côtés. Les Russes du haut des tribunes menaçoient l'orateur & l'accabloient d'outrages; l'intrépide Mokranowski, tranquille au milieu de l'orage, remit dans le fourreau son épée qu'un premier

La Diettine de Graudents est troublée par les Russes.

La Diette s'assemble & est presqu'aussitôt rompue qu'assemblée.

(1) Le Général-Major Kommotow, dans un manifeste qu'il publia alors, prétendit, que les Seigneurs Polonois ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes, de ce qui s'étoit passé à Graudents. „ Ayant appris, disoit-il, que plusieurs Magnats étoient entrés dans la ville à „ la tête de beaucoup de troupes nationales, je fus contraint d'y rentrer moi-même, pour „ préserver mes magasins qui étoient dans Graudents, & que la Régence avoit refusé de „ garantir de toute insulte: je fis proposer au Vaivode de Culm d'évacuer la place, pourvu „ que les troupes Polonoises en fissent autant: on ne répondit à mes offres que par des in- „ sultes & des outrages. Le Vaivode de Kiovie ne demandoit que le consentement de ses „ collegues pour me chasser de la ville dans l'espace d'une seule nuit. Enfin une troupe „ de Polonois sortit du Château, & se jetta sur mes soldats, dont plusieurs furent blessés. „ Je demande," ajoutoit le Général Russe, „ s'il étoit de l'honneur de ma Souveraine que „ je me prêtasse aux vues des Magnats, & si c'est à moi qu'on doit imputer la rupture de „ la Diette? "



SECT. IX. *Hist.* de Pologne, 1763-1774.

Fermeté de Mokranowski.

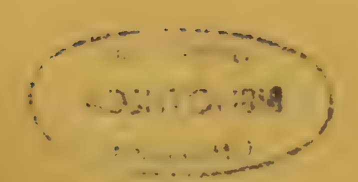
mouvement lui avoit fait tirer, croisa ses bras sur sa poitrine, & présentant sa tête aux factieux; *s'il vous faut une victime*, leur dit-il d'un air serein, *me voilà : mais au moins je mourrai libre, ainsi que j'ai vécu.* Le Prince Czartorinski voyant le trouble & la confusion régner dans l'assemblée, se retira en emportant avec lui le bâton de Maréchal, & sortit malgré les gardes qui vouloient lui fermer le passage; la Diette fut rompue & l'Etat se trouva divisé en deux partis.

Manifeste de l'Evêque de Cracovie.

Le Comte Branicki, Grand Maréchal, & le Prince Radziwil, Palatin de Wilna, se retirerent à Piacezno, où l'armée de la Couronne étoit assemblée: tandis que ces deux Seigneurs s'apprêtoient à se servir, pour déchirer le sein de leur patrie, des armes qu'elle leur avoit confié pour la défendre; Cajetan Soltyk, Evêque de Cracovie, employoit, pour la défense de la liberté, des moyens plus doux: dans un manifeste, plein de chaleur & d'éloquence, il peignoit avec les plus vives couleurs les malheurs de sa patrie. „ Un exemple inouï, (disoit-il) depuis que la République existe, a affligé nos yeux „ & nous a percé le cœur: nous avons vu dans un temps fixé pour les délibérations de la Diette, non seulement les environs, mais encore les fauxbourgs & les rues de la ville de Warsovie, les portes même du sanctuaire „ des Conseils, entourés de troupes étrangeres, armées en guerre & prêtes „ à combattre. Nous avons vu investir & inonder de troupes particulieres „ l'intérieur du château; la chambre des Nonces, & le Sénat, lieux sacrés „ que nos ancêtres & nos loix ont rendus si célebres, sont avilis actuellement „ par l'indécence & l'audace de ceux qui les ont violés, en y paroissant deux „ fois, le sabre à la main, contre des Nonces légitimément élus, qui soutenoient nos droits & nos libertés. Nous ne pouvons voir avec indifférence „ ce renversement des maximes fondamentales de la République: garder le „ silence, ce seroit être en quelque sorte complice des oppresseurs de la patrie. Nous adresserons nos plaintes à tous les peuples qui chérissent la liberté, & nous demanderons vengeance au Juge Suprême des Puissances „ de la terre, dont les décrets nous ont fait naître au sein d'un peuple libre."

La Diette accorde le titre d'Impératrice à Catherine II, & celui de Roi à Frédéric.

Après la retraite du Prince Radziwil, les Etats assemblés s'occupoient des réglemens relatifs à l'élection d'un Roi. On statua que le Monarque futur seroit né de parens Polonois, élevé dans la Religion Catholique, instruit des Loix du Royaume, d'un âge propre à soutenir le fardeau de l'Etat, enfin qu'il s'habilleroit à la Polonoise. On accorda le titre d'Impératrice à la Grande Duchesse de Moscovie, & le titre de Roi à l'Electeur de Brandebourg; en reconnoissance de ce bienfait les Ministres des cours de St. Pétersbourg & de Berlin, remirent au Primat un acte authentique, par lequel Catherine & Frédéric s'engageoient solemnellement à ne jamais former aucune prétention sur les domaines de la République, & se chargeoient, au contraire, de garantir la possession de toutes ses Provinces. Les affaires de Courlande furent aussi l'objet des délibérations des Etats; ils reconnurent & confirmerent les droits du Duc Ernest-Jean de Biron sur ce Duché & sur la province de Semigalle: mais comme le Duc de Biron n'avoit point reçu en personne l'investiture de ce fief, ce qui étoit contraire aux Constitutions, il fut ordonné que le Duc viendroit rendre hommage de ces deux fiefs, & que, si son âge ne lui permettoit pas de venir à Warsovie, il seroit remplacé par le



Prince héréditaire de Courlande, ſon fils. La poſſeſſion des deux Provinces fut aſſurée à la poſtérité du Duc Erneſt, juſqu'à l'extinction des mâles. L'élection du Prince de Saxe fut annullée.

Hiſt. de Pologne, 1763-1774.

Cependant le Prince Radziwil, retiré en Lithuanie, voyoit ſon parti s'accroître tous les jours. Les confédérés s'emparerent de Tareſpol, qu'ils mirent à contribution. Les ſuccès du Prince Radziwil engagerent les Seigneurs attachés à la Ruſſie, à former une Confédération, qui devoit faire cauſe commune avec une autre que le Palatin de Pomérélie avoit aſſemblée en Lithuanie. Ce fut dans ces circonſtances orageuſes que le Primat publia les univerſaux relatifs à l'élection. Les troupes Ruſſes, qui étoient campées dans la Pruſſe Royale & en Lithuanie, ſe rapprocherent de Warſovie: cette démarche étoit plus propre à maintenir la tranquillité de l'aſſemblée, qu'à aſſurer la liberté des ſuffrages. Dans une audience que les Ambaſſadeurs de Ruſſie & de Pruſſe eurent du Primat, ils lui recommanderent le Comte Poniatowski & l'on ne douta plus que le candidat ne l'emportât ſur ſes rivaux. Le Grand Pannetier de Lithuanie eut pû prétendre à la Couronne, quand même il n'eut point été ſecondé de l'amitié des Ruſſes: iſſu d'une des plus illuſtres familles de Pologne, ſa naiſſance lui permettoit d'aſpirer au trône & ſes vertus le rendoient digne de l'occuper: ſes lumieres & ſes connoiſſances, que de longs voyages dans les divers Etats de l'Europe avoient perfectionnées, lui donnoient une grande ſupériorité ſur ſes concurrens: naturellement affable, éloquent & libéral, ces dons précieux étoient ſoutenus par la nobleſſe du maintien & les graces de la figure.

Les Ambaſſadeurs de Berlin & de Pétersbourg recommandent le Comte Poniatowski.

La Diette d'élection s'ouvrit le 27 Août: après les prieres d'uſage, l'Evêque de Smolensko prononça un diſcours, dont le texte étoit: *Choiſiſſez-vous le meilleur qui vous plaiſe & placez-le ſur le trône.* Solhonowski, Grand Notaire de Lithuanie, fut élu Maréchal de la Diette (1). Le ſix Septembre, jour fixé pour l'élection, les Grands, les Nonces & les Nobles, ſe rendirent dans l'appareil le plus magnifique au champ électoral. A peine le Primat avoit-il commencé à recueillir les ſuffrages, que pluſieurs voix s'éleverent & s'écrierent *nous voulons le Grand Pannetier de Lithuanie.* Cependant quatre Palatinats gardoient le ſilence; le Primat leur demanda à quel candidat ils accordoient leur ſuffrage? Le Palatin de Kiovie répondit, *nous voulons celui que les autres veulent.* Il faut le nommer à haute voix, reprit le Primat; alors le Palatin de Kiovie nomma le Grand Pannetier de Lithuanie; les autres Palatinats ſuivirent ſon exemple, & l'aſſemblée rétentit de cris de *Vive Staniſlas Auguſte, Roi de Pologne & Grand Duc de Lithuanie!* Le nouveau Roi fut proclamé le lendemain & couronné le 25 Novembre dans l'Egliſe de St. Jean à Warſovie. (2) Quelques jours après le Prince

Le Comte Poniatowski eſt élu.

Staniſlas Auguſte.

(1) On remarqua que la plupart des Nobles qui aſſiſtoient à cette Diette, étoient vêtus à l'Allemande: c'étoit une choſe juſqu'alors ſans exemple; ſi quelque Noble eut oſé dans les précédentes Diettes, ſe préſenter avec un habit étranger, il eut été mis à mort ſur le champ.

(2) Par une Conſtitution particuliere de la derniere Diette, il avoit été ſtatué que le couronnement ſe feroit à Warſovie, pour cette fois ſeulement, ſans que cet exemple pût porter atteinte aux droits de la ville de Cracovie, qui par les Conſtitutions du Royaume eſt le lieu deſtiné à l'inauguration des Rois. On conſerve cinq Couronnes dans le tréſor de la République: la premiere fut donnée à Boleſlas Ier. par Otton III: la ſeconde eſt celle de

SECT. IX. *Hist. de Pologne*, 1763-1774.

héréditaire de Courlande vint se présenter aux pieds du trône & reçut au nom de son pere l'investiture des Duchés de Courlande & de Semigalle. Le nouveau Roi commença son regne par combler de biens ceux qui s'étoient opposés avec plus de chaleur à son élection: c'étoit la seule vengeance qu'il vouloit exercer contre ses ennemis. Le palais de Warsovie fut ouvert au peuple; le Roi ne voulut point qu'il y eût de barriere entre ses sujets & lui: il recevoit lui-même les placets; son air affable enhardissoit le pauvre à lui exposer ses besoins: souvent même, il épargnoit à la vertu malheureuse l'aveu humiliant de son indigence, en prévenant par des bienfaits cet aveu, bien plus cruel pour les ames bien nées que l'indigence même. Stanislas Auguste ne paroissoit occupé que du bonheur de son peuple. De sages réglemens, émanés du trône, proscrivirent des abus d'autant plus difficiles à détruire qu'ils subsistoient depuis plusieurs siecles: jusques-là les poids & les mesures avoient été arbitraires, ce qui avoit occasionné les plus grands désordres dans le commerce; il fut ordonné sous des peines rigoureuses qu'à l'avenir on se serviroit de poids & de mesures d'une forme approuvée par le gouvernement. Les assassins trouvoient un asyle aux pieds des autels, contre les poursuites des tribunaux. Stanislas Auguste abolit cet usage absurde; & les supérieurs des monasteres eurent ordre de chasser tous les malfaiteurs qui viendroient chercher un refuge dans leurs églises. Le Luxe faisoit des ravages d'autant plus affreux, que les Polonois ayant chez eux peu de manufactures, leur goût pour la magnificence les rend tributaires des nations étrangeres. Stanislas Auguste combattit cet abus par des édits séveres & surtout par son exemple, bien plus puissant sur l'esprit du peuple que toutes les loix somptuaires. Un jour qu'il alloit rendre visite au Vaivode de Kiovie, il rencontra dans la maison de ce Seigneur un gentilhomme richement vêtu. Le Roi lui demanda la cause d'une parure aussi recherchée? „ C'est pour honorer mon Souverain, " reprit le cavalier. „ Vous vous trompez, " lui dit le Roi. „ Ces habits de „ parade, fussent-ils encore plus précieux, seront toujours de peu de valeur „ aux yeux des vrais patriotes, parce qu'ils appauvrissent l'Etat & enrichissent „ l'étranger: c'est par le courage & la prudence qu'un Polonois doit se dis- „ tinguer. Comme Roi je m'habille simplement pour extirper le luxe, qui „ ne s'est que trop enraciné dans ce Royaume, & la Pologne ne sera heureu- „ se & florissante, que lorsqu'à mon exemple chacun évitera une ostentation „ vaine & superflue. " Le dérangement des finances exigeant de mettre de nouveaux impôts, on établit une taxe de deux pour cent sur les productions du Royaume, qui se vendoient dans son enceinte & dix sur celles qui en sortoient; les marchandises venant de l'étranger furent taxées proportionnellement à leur degré d'utilité. Les Polonois se soumirent volontiers à cet impôt; mais le Roi de Prusse s'opposa à ce qu'on l'établît dans la Prusse Royale; il prétendit qu'en vertu des traités conclus entre les Grands Maîtres de l'Ordre Teutonique & les Rois de Pologne, on ne pouvoit établir aucune douane dans les Etats des deux Couronnes que d'un consentement mutuel.

1765. *Soins du nouveau Roi pour faire prospérer ses Etats.*

Beau trait de ce Prince.

Le Roi de Prusse s'oppose à ce qu'on établisse une Douane dans la Prusse Polonoise.

Louis, Roi de Hongrie: la troisieme, celle de Sigismond III: la quatrieme est celle que les Monarques Polonois portent, lorsqu'ils reçoivent l'hommage de leurs vassaux: la cinquieme sert au couronnement des Reines.

Après de vives contestations, les Ministres des Cours de Berlin & de Varsovie arrêterent que la Douane établie dans la Prusse Polonoise seroit supprimée & que de son côté le Roi de Prusse aboliroit celle qu'il avoit établie à Marienwerder.

Tout sembloit promettre à la Pologne des jours sereins. Une querelle de Religion vint bientôt troubler le calme dont elle jouissoit: les Dissidens étoient exclus des charges, privés des emplois & persécutés par les Catholiques; ils adresserent leurs plaintes au Roi, & demanderent qu'on leur rendît les privileges que les Constitutions de l'Etat leur assuroient & qu'on leur avoit injustement enlevés. Cette affaire fut agitée dans la Diette que Stanislas Auguste convoqua cette année. Les demandes des Dissidens furent appuyées par beaucoup de Puissances, qui par zele pour leur religion, ou par des vues politiques, se déclarerent en leur faveur. L'Impératrice de Russie, les Rois de Prusse, d'Angleterre, de Suede & de Dannemark firent remettre à la Diette par leurs Ministres à Warsovie des déclarations, par lesquelles ces Souverains recommandoient avec beaucoup de chaleur aux Etats assemblés les intérêts des Dissidens: fiers de l'appui de tant de Potentats, ceux-ci s'assemblerent à Thorn & à Sluck & se formerent en corps de Confédération. Les villes d'Elbing & de Dantzic, le Duc, la Noblesse & les Etats de Courlande, accéderent à cette union. Leur parti fut encore augmenté par un grand nombre de Nobles de la Religion Romaine, qui se confédérerent en Lithuanie, & qui, connus d'abord sous le nom de *Mécontens*, demandoient qu'on rétablît dans leurs biens & leurs dignités les Seigneurs qui en avoient été dépouillés pendant l'interregne, ou depuis l'avenement de Stanislas Auguste au trône: ils reconnurent la légitimité des prétentions des Dissidens, & les deux Confédérations jurerent de se prêter un appui mutuel, ou plutôt ne formerent plus qu'une même association. Les Confédérés paroissoient animés par l'amour du bien public. Un usage, ou plutôt un abus, consacré par les loix, veut que tout le tems que durent les Confédérations, les tribunaux soient fermés; & c'est lorsque la justice auroit plus de crimes à punir, qu'elle reste inactive. Les Confédérés permirent aux tribunaux de juger les affaires des Polonois non Confédérés, en se réservant le droit de nommer des juges pour décider les différends de ceux qui avoient accédé à la Confédération: ils menacerent des peines les plus séveres ceux qui se feroient un prétexte des troubles de la patrie pour blesser la tranquillité publique. Le Prince Radziwil reparut sur la scene: ce Seigneur avoit constamment refusé d'accepter la grace que Stanislas Auguste lui avoit fait offrir. Par un décret donné à Grodno le 16 Août 1764, il avoit été déclaré rebelle; il avoit été dépouillé de ses biens, qui avoient été donnés aux créatures des Russes; son argenterie avoit été enlevée (2), ses châteaux pillés, & sa bibliotheque trans-

1766. Les Dissidens demandent qu'on leur rende leurs privileges.

Confédérations.

1767.

(1) On comprend sous le nom de *Dissidens*, les Luthériens, les Calvinistes, les Grecs, les Sociniens, les Ariens, les Quakers, & en général toutes les sectes séparées de la religion Romaine: les privileges des Dissidens remontent à l'an 1573. Monluc, Ambassadeur de France, promit au nom du Duc d'Anjou d'accorder une entiere liberté de conscience. M. de Thou prétend que le Duc d'Anjou ne prononça point la clause de son serment qui regardoit les Dissidens, mais les auteurs Polonois sont d'un avis contraire.

(2) Les ancêtres du Prince Radziwil avoient fait fabriquer douze apôtres d'or massif d'un pied & demi de haut. Le Doyen de l'église de Dicvich, qui étoit gardien de ces dou-

Le Prince Radziwil élu Maréchal.

portée en Russie; il s'étoit montré l'ennemi le plus implacable des Russes tant qu'il les avoit regardés comme les oppresseurs de sa patrie, il devint leur allié lorsqu'il les crut animés du desir de conserver les privileges & les libertés de la Nation : il fut élu à Radom (1) Maréchal général des Confédérés; & les Maréchaux des autres Confédérations vinrent prêter serment entre ses mains. Le Comte Branicki, Grand Marechal de la Couronne, que son âge & ses infirmités empêchoient de se rendre auprès du Prince Radziwil, fit insérer dans les actes de la Confédération générale son acte d'accession. Le Prince Radziwil revint à Warsovie avec l'appareil imposant d'un Dictateur. Le Roi n'eut plus d'autre ressource que de convoquer une Diette extraordinaire, pour y traiter des différens griefs qui faisoient l'objet des plaintes des Confédérés. Le Prince Radziwil, par l'universal qu'il publia pour cette Diette, déclara que ceux qui n'auroient point souscrit aux actes de Confédération, ne pourroient être élus pour Nonces par les Diettines, & que s'il arrivoit qu'ils fussent élevés à cette dignité, l'élection seroit regardée comme nulle & illégale.

Les Confédérés envoient une ambassade à Catherine II.

La politique de Catherine II triomphoit; elle voyoit le plus zélé partisan de la liberté devenu l'instrument de ses secrets desseins. Le Prince Repnin avoit exigé que la Nation Confédérée envoyât une Ambassade solemnelle à sa Souveraine, pour la remercier au nom de la République de ses soins vraiment maternels & pour la conjurer de lui continuer ses bons offices. Cette démarche de la Confédération, en justifiant aux yeux de l'Europe la conduite de la Cour de Pétersbourg, lui servit de titre pour faire entrer de nouvelles troupes en Pologne & en Lithuanie. Les Russes investirent toutes les villes où devoient s'assembler les Diettines pour l'élection des Nonces. On ne fit pas même l'honneur aux Polonois d'acheter les suffrages : la terreur seule présida dans ces assemblées : les Russes y commandoient en maîtres; ils nommerent les Nonces, & l'élection que les Nobles firent, ne fut qu'une vaine formalité, où les électeurs ne furent que l'organe servile des volontés de Catherine II. Le Roi de Pologne se trouvoit dans une situation très épineuse; accusé par les Polonois d'être d'intelligence avec les Russes, & par les Russes de manquer de reconnoissance envers ceux qui l'avoient placé sur le trône, ce Prince ne tenoit plus que d'une main défaillante le timon de l'Etat, prêt à lui échapper. Il se voyoit réduit à reconnoître le pouvoir de ce même Prince qu'il avoit banni quelque temps auparavant. Il fit l'ouverture de la Diette, en déclarant qu'il consentoit à la Confédération générale, & que la direction en appartenoit au Prince Radziwil en qualité de Grand-Maréchal.

Propositions du Prince Radziwil.

Le Prince Radziwil prit alors la parole & proposa de nommer un certain nombre de Nonces, chargés de plein-pouvoirs illimités & irrévocables, pour traiter avec le Prince Repnin, ou tout autre Ministre autorisé par la Russie, sur tous les griefs qui faisoient le sujet des plaintes des Dissidens, ainsi que sur

ze statues, étoit obligé de les représenter tous les ans au Prince regnant de Radziwil. Au commencement des troubles le Prince Radziwil les fit transporter à Munich & dans les malheurs qu'il a essuyés, elles ont été son unique ressource.

(1) Radom est une petite ville de la petite Pologne, au Palatinat de Sendomir; elle est sur un ruisseau qui se jette dans la Vistule.

sur le rétablissement des loix & de la liberté: il ajouta que tout ce que ces Plénipotentiaires auroient réglé, seroit ensuite confirmé par les Etats, quand même quelques Sénateurs ou Nonces ne se trouveroient pas présens, & que cette confirmation auroit son effet, dès que le Primat, neuf Conseillers & dix-huit Nonces l'auroient souscrite; enfin que la Russie garantiroit les articles qui auroient été confirmés.

Hist. de Pologne, 1763-1774.

L'Evêque de Cracovie s'éleva contre ce projet avec toute la véhémence d'un Prélat patriote ou fanatique, qui tremble pour sa patrie & pour sa religion; sans manquer au respect qu'il devoit au Roi, ni blesser les égards qu'il devoit à l'Impératrice de Russie, il fit voir tout le danger qu'il y auroit à confier la décision d'affaires aussi importantes à des hommes qui pourroient être prévenus ou peu éclairés: il dit qu'il n'étoit ni de l'honneur ni de l'intérêt de la Nation de donner des pouvoirs illimités aux députés, sans se réserver le droit de rectifier ou de rejetter ce qu'ils auroient arrêté; que d'ailleurs, puisque les Dissidens invoquoient en leur faveur le traité d'Oliva, ce seroit manquer aux Puissances médiatrices & contractantes de ce traité, de rien statuer sans leur participation: qu'enfin le pouvoir des Nonces n'étant point personnel, ils ne pouvoient le résigner pour le faire passer en d'autres mains, sans le consentement de ceux qu'ils représentoient. Ce discours fit la plus vive impression sur l'assemblée, & empêcha qu'on n'adoptât le plan proposé par le Prince Radziwil, ou par les Russes dont on le croyoit l'interprête. L'Evêque de Cracovie, à en croire ses amis, étoit presque le seul qui n'eût point courbé sa tête sous le joug des étrangers: d'autant plus redoutable qu'il n'opposoit à ses ennemis qu'un courage inébranlable, on le voyoit seul au Sénat braver le crédit des Russes, & les outrages de leurs créatures. Sa mâle éloquence faisoit pâlir les fiers oppresseurs de sa patrie, au milieu de l'appareil imposant de leur puissance. Il ne faut souvent que l'exemple d'un seul homme pour réveiller le patriotisme dans des cœurs avilis par l'intérêt ou glacés par la crainte. Le Prince Repnin épuisa envain toutes les ressources de la politique pour tâcher d'intimider le Prélat ou de le séduire; l'Evêque resta inflexible: l'Ambassadeur sentant de quelle importance il étoit pour les intérêts de sa Souveraine de priver la Pologne du seul appui qui paroissoit lui rester, conçut le projet inouï de faire enlever le Prélat: la nuit du 13 au 14 Octobre des détachemens de Russes entrerent dans Warsovie; il avoit soupé chez le Maréchal de la Couronne; les Russes entrerent dans le palais, & l'enleverent des bras de son ami. L'Evêque de Kiovie, le Palatin de Cracovie & le Staroste de Dolin son fils, eurent le même sort. On mit les scellés sur leur papiers. Le Prince Repnin se hâta de faire transporter au-delà de la Vistule ses prisonniers: ils furent remis à une escorte de Cosaques, qui les transporterent en Russie. Cet enlevement blessoit à la fois & le droit des gens qui ne permet pas à un Ambassadeur d'exercer aucun acte d'autorité chez une Puissance étrangere, & les libertés de la République qui défendent d'arrêter un gentilhomme avant qu'il ait été convaincu du crime dont on l'accuse. On ne peut exprimer la consternation dont les habitans de Warsovie furent pénétrés en apprenant la nouvelle de cet étrange événement. L'abattement & le désespoir étoient peints dans tous les yeux; ils n'eussent pas été plus grands si la ville eut été prise d'assaut: on voyoit les citoyens éperdus, courir dans

L'Evêque de Cracovie est enlevé.

On députe vers le Prince Repnin, pour lui redemander le Sénat.

les rues, se parler sans se connoître, s'embrasser & pleurer. La patrie sembloit avoir perdu son génie tutélaire : on court en foule au palais du Roi : on le conjure d'intercéder auprès de l'Ambassadeur Russe pour obtenir la liberté des prisonniers. Enfin cette République si fiere, autrefois la terreur de la Russie, s'humilie jusqu'à envoyer une députation au Prince Repnin pour tâcher de le fléchir : cette démarche fut infructueuse. Le Prince répondit qu'il avoit fait arrêter l'Evêque de Cracovie, & les trois autres Seigneurs, parce qu'ils avoient blessé la dignité de Sa Majesté Impériale, en attaquant la pureté de ses intentions desintéressées & salutaires à la République ; que ces quatre perturbateurs du repos public s'étoient constamment refusés à toutes les représentations qu'on leur avoit faites pour le bien de la patrie ; que leur dessein étoit de détruire l'harmonie qui regnoit entre la Russie & la Pologne ; qu'enfin le traitement qu'ils éprouvoient étoit un châtiment trop mérité de leur rebellion. Ce refus accabla les membres de la Diette : les vrais patriotes n'avoient pas même la liberté de se retirer & d'aller dans leurs terres pleurer les malheurs de leur patrie ; toutes les portes de Warsovie, toutes les issues étoient fermées. L'artillerie, placée sur des éminences, étoit prête à foudroyer les Warsoviens au moindre signal que donneroit le Prince Repnin. Ce Prince ne paroissoit en public qu'accompagné d'une troupe de gens armés ; la nation bloquée n'avoit que le choix ou de souscrire aux volontés de l'Impératrice, ou de s'exposer à éprouver toutes les horreurs de la famine qui se faisoit déja ressentir. Le Comte Zamoiski, Grand Chancelier, qui en cette qualité étoit le gardien des loix & le protecteur des libertés de la nation, vint se jetter aux pieds de Stanislas, & le conjura les larmes aux yeux de reprendre les sceaux. „Je ne puis les garder, dit-il, dans les circonstances où se „ trouve la République." Le Roi resta muet d'étonnement & de douleur. „ *Eh quoi!* dit-il au Chancelier, *un Pilote doit-il abandonner son gouver-* „ *nail pendant l'orage?* Le vaisseau," (reprit Zamoiski) „ n'est plus „ susceptible de manœuvre ; souffrez que je n'aie point la douleur de consa- „ crer par l'apposition des sceaux & par ma signature le naufrage qui est prêt „ à l'engloutir."

Le Grand Chancelier prie le Roi d'accepter sa demission.

Le Roi se rendit à la Diette, & fit demander à l'assemblée par le Maréchal si elle consentoit qu'on nommât des députés pour conférer avec le Prince Repnin ? Une partie des Magnats approuva cette proposition ; le reste garda un morne silence : ce silence fut interprêté pour un consentement & l'on convint qu'on nommeroit soixante & dix députés, dont une partie seroit tirée du Sénat & le reste de l'Ordre Equestre. Les Ministres d'Angleterre, de Suede, de Dannemarck & de Prusse furent admis aux premieres conférences qui se tinrent chez le Prince Repnin. Mais ces Ministres, n'ayant pas jugé à propos de continuer d'y assister, l'Ambassadeur de Russie se trouva seul chargé de terminer cette importante affaire. Les griefs des Dissidens furent ceux qui occuperent d'abord les Commissaires. Après bien des débats les Plénipotentiaires conclurent un traité en faveur des Dissidens, qui leur accordoit toutes leurs demandes. Ce traité portoit qu'il étoit conclu entre l'Impératrice de Russie, (1) les Rois d'Angleterre, de Prusse, de Dannemarck & de Suede,

(1) La Russie n'avoit été ni contractante, ni accédente, ni garante, dans le traité d'Oliva.

Traité conclu en faveur des Dissidens.

comme Puissances garantes du traité d'Oliva de 1660, & le Roi & la République de Pologne. Par le premier article de ce traité, il est ordonné que la Religion Romaine sera nommée Religion *Dominante* dans tous les actes publics; qu'aucun Prince ne pourra aspirer au trône s'il n'est Catholique, ni aucune Princesse être couronnée Reine, si elle ne professe la Religion Romaine: le même article décerne la peine de bannissement contre ceux qui changeront de religion, & en embrasseront une autre que celle dans laquelle ils sont nés. Le second article, déclare légitimes les Confédérations de Thorn & de Sluck; il abroge les statuts de Jagellon, & les articles des Constitutions préjudiciables aux Dissidens: le même article ordonne qu'à l'avenir la dénomination de *Dissident*, par laquelle on désignoit autrefois un Réformé, sera la qualification qu'on donnera aux Grecs; qu'ils auront désormais le libre exercice de leur culte; qu'ils pourront bâtir des églises, établir des écoles, tenir des consistoires, avoir des imprimeries pour leur usage; qu'ils seront exempts de la jurisdiction des tribunaux Ecclésiastiques, & qu'ils seront affranchis de la redevance qu'ils payoient aux prêtres Catholiques sous le titre de droit d'étole: que l'ancien Evêque de la Russie Blanche conservera toutes les églises, écoles & hôpitaux qui dépendent de son diocese. Les mariages mixtes, même avec les Catholiques, sont déclarés légitimes: les garçons doivent être élevés dans la religion du pere & les filles dans la religion de la mere, s'il n'y a entre les deux époux une condition particuliere qui y déroge. Les Dissidens ne pourront être astreints à célébrer les fêtes de l'Eglise Romaine, & ils contribueront également aux charges publiques. Enfin le même article statue qu'il sera érigé un tribunal mixte, composé de juges des différentes religions, qui doit décider sans appel toutes les contestations qui pourront survenir entre les Catholiques & les Dissidens: que le droit de patronage sera exercé sans distinction de Religion; qu'enfin les Gentilshommes Dissidens seront admis à tous les emplois de la Couronne, aux charges de Judicature & même à la dignité de Sénateur. Le troisieme article statue que dans toutes les villes & villages de la Prusse Polonoise, l'exercice de la Religion Evangélique sera libre, conformément au traité d'Oliva, & que ceux des Dissidens qui auront été privés de leurs emplois seront réintégrés. Par la premiere partie du quatrieme article, qui concerne le Palatinat de Culm, il est ordonné que le Clergé Romain ne se mêlera plus d'aucune affaire d'Etat; que les décrets des Evêques Romains contre les Dissidens seront annullés; que les Dissidens de la ville de Thorn recouvreront le consistoire, qu'ils pourront avoir des cloches & faire construire une tour à leur église; qu'enfin les Jésuites de Thorn seront obligés de remettre le college à la Régence de cette ville. La seconde partie de ce même article concerne les Duchés de Courlande & de Sémigalle; il y est ordonné de restituer aux Dissidens les églises dont ils avoient été dépouillés. On défend au Clergé Romain de bâtir aucune église ou chapelle sans la permission du Duc. Enfin on statue que les Catholiques Nobles de Pologne établis en Courlande, jouiront des privileges attachés à la Noblesse de ce Duché, à condition toutes fois que les Dissidens Nobles de Courlande jouiront en Pologne des prérogatives affectées à la Noblesse du Royaume. Le cinquieme & dernier article abolit le titre d'Evêché de Piltin: il y est ordonné, qu'à l'avenir les charges de cette ville & de son

O 2

district soient possédées indifféremment par des sujets des deux religions; que les gentilshommes de Piltin, & ceux qui y auront obtenu des lettres d'indigénat, soient réputés gentilshommes de Livonie, & que le cercle de Piltin soit assujetti aux mêmes loix que la Livonie.

La conclusion de ce traité allarma la Cour de Rome. Clément XIII adressa au Prince Primat & aux Evêques un bref, par lequel il se plaignoit amerement du peu de zele qu'ils avoient montré dans cette occasion. Le Nonce du Pape, admis à l'audience de Stanislas, lui fit les remontrances les plus vives & les plus pressantes: il exhorta le Roi à soutenir de tout son pouvoir la Religion Romaine, & à ne point ratifier le traité, quand même son refus devroit le précipiter du trône. Le fougueux Prélat ne s'en tint pas à de simples représentations, il menaça d'excommunier tous ceux qui souscriroient les articles accordés aux Dissidens. Ce malheur manquoit à la Pologne: heureusement les amis du Prélat lui rappellerent l'enlevement de l'Evêque de Cracovie; la crainte d'essuyer un pareil sort contraignit le courroux du Nonce, qui se renferma dans son palais & ne reparut plus. Cependant on doutoit à Warsovie que les articles arrêtés avec le Prince Repnin reçussent la sanction de la Diette. Quelques membres paroissoient peu disposés à y donner leur consentement. L'Evêque de Cracovie exilé & privé de sa liberté étoit encore redoutable aux Russes. Du fond de sa prison il excitoit ses concitoyens à mourir pour leur religion & pour ce qu'il nommoit leur liberté: il répandoit des manifestes, & déja ses Diocésains avoient formé une Confédération, s'étoient retranchés près du Mont Crapak, & avoient massacré tous les Russes qui étoient tombés dans leurs mains. Catherine II, avant de faire présenter aux Etats du Royaume le traité conclu avec son Ministre, crut devoir encore intimider les esprits. Plusieurs Evêques, Sénateurs & Nonces furent enlevés & conduits en Russie: ce nouveau coup d'autorité excita une indignation générale. Golegereski, Nonce de Volhinie, à qui il falloit de grands dangers pour faire éclater l'étendue de son courage, ne fut point effrayé du sort que les Russes réservoient aux partisans de Rome: il s'opposa avec force dans la Diette à ce qu'on ratifiât le traité: son discours paroissoit faire une vive impression sur les esprits, lorsqu'un Nonce l'interrompit, & lui dit de se taire, parce que le Roi vouloit prendre la parole; *chacun sçait*, dit ce fier Républicain, *que le Roi est au dessus de moi; mais je représente la République, qui surpasse le Roi en ancienneté*, & il continua son discours. Mais les réclamations de Golegereski étoient les derniers cris d'une cabale expirante. Ce Nonce intrépide ne put empêcher que les Articles accordés aux Dissidens ne fussent approuvés par l'assemblée, & qu'on ne déclarât perturbateurs du repos public ceux qui y porteroient atteinte.

Hardiesse d'un Nonce.

La Diette confirma pareillement les articles qui avoient été arrêtés par les Commissaires avec l'Ambassadeur de Russie, concernant le maintien des loix fondamentales du Royaume: ce traité qui contenoit vingt & un articles, portoit en substance; que le Roi, le Sénat, & l'Ordre équestre composeroient toujours la République & que ce seroit dans la réunion de ces trois Puissances que résideroit le pouvoir législatif; que le Royaume continueroit d'être électif à perpétuité; que le statut de Jagellon qui défend d'arrêter un Noble avant qu'il ait été convaincu du crime dont on l'accuse, n'auroit plus lieu

Les articles convenus avec le Prince Repnin sont confirmés par la Diette.

pour les délits publics; que les unions formées entre les différentes provinces seroient confirmées; que les droits & les libertés des villes & districts de la Prusse Polonoise seroient conservés en entier; qu'il en seroit de même pour la Courlande, la Livonie & le Cercle de Piltin. Ces articles ordonnent en outre que les homicides prémédités seront punis du dernier supplice, sans distinction de rang; que le *Liberum Veto* sera conservé en entier dans toutes les Diettes libres; que les Sujets ne devront d'obéissance au Roi qu'autant qu'il observera lui-même les conditions de sa Capitulation, sauf cependant le respect dû à la Majesté Royale, qui ne peut être insultée sans crime; que le droit d'aubaine sera supprimé & que les étrangers auront trois ans pour révendiquer la succession de leurs parens morts en Pologne, en payant dix pour cent de sa valeur; ce terme expiré la succession écherra au Roi. Le dernier article concerne la tenue des Diettes: il est ordonné que le temps des Diettes libres ordinaires sera religieusement observé, & qu'elles ne pourront être limitées que d'un commun accord.

Hist. de Pologne, 1763-1774.

Pour assurer l'exécution du traité qui concernoit les Dissidens, le Ministre de la Cour de Pétersbourg avoit exigé qu'un corps de quarante mille Russes qui devoit être entretenu aux dépens de la République, restât en Pologne. Malgré ces précautions, les murmures éclaterent de toutes parts; les Diettines, à qui les Nonces rendirent compte de tout ce qui s'étoit passé, protesterent contre l'illégalité du pouvoir donné aux Commissaires. On vit se former en Podolie une Confédération digne des siecles des croisades: le Staroste Krasinski en fut Maréchal; on lisoit sur les drapeaux ces deux mots, dont le premier fut plus souvent le signal du carnage, que le second: *pro Religione, & Libertate.* Un moine fanatique invitoit les fideles à se ranger sous ces enseignes. Une autre Confédération, qui se forma à Bar & fit cause commune avec la premiere, ressembloit mieux encore à cette ligue fameuse, qui fit de la France un théâtre d'horreurs & de ridicules, où l'on vit des soldats prêcher l'évangile, & des moines marcher le mousquet sur l'épaule. Ce nouveau parti s'intituloit *Confédération de la Sainte Croyance Catholique.* Son objet étoit d'anéantir tous les privileges accordés aux Dissidens: la Vierge & l'Enfant Jésus étoient peints sur les drapeaux. Ces Catholiques zélés, pour ne rien dire de plus, s'étoient rassemblés sous les auspices du Comte Potocki, Staroste de Kaniouski. On vit encore deux autres Confédérations en Podolie: la rigueur, l'autorité ne pouvoient que les multiplier; & quoiqu'on eût recours aux voies de douceur pour les dissiper, on pria l'Impératrice de Russie de prolonger encore le séjour de ses troupes en Pologne: la Porte s'en plaignit; mais les troupes resterent; leur aspect n'intimida point les esprits inquiets & ardens; il se forma de nouvelles Confédérations pour & contre le Roi. L'Impératrice menaça toutes les ligues opposées à l'Autorité Royale de les faire écraser par ses troupes: les mécontens implorerent l'assistance de la Cour de Saxe & l'implorerent envain: le Clergé Catholique, pendant la semaine sainte, prêcha une espece de Croisade; les tribunaux de la pénitence servirent aux conjurations; & les ecclésiastiques, qui ne contribuoient qu'avec répugnance, lorsqu'il s'agissoit du salut de la patrie, fournirent quatre millions de florins aux Confédérés pour la déchirer. Warsovie alloit devenir un champ

1768. Nouvelles Confédérations.

SECT. IX. *Hist. de Pologne*, 1763-1774.

Conduite de l'Empereur Turc au milieu de ces troubles.

de bataille : les rebelles tenterent d'enlever le Prince Repnin, & cet Ambaſſadeur fut contraint d'entourer ſon palais de troupes Ruſſes & d'artillerie. A Gneſne tout étoit en combuſtion; dans les campagnes, des partis Polonois & Ruſſes s'entr'égorgeoient : les biens héréditaires du Roi étoient au pillage. L'Empereur Turc défendit aux Tartares de s'unir aux Confédérés; il déclara qu'il prendroit les moyens les plus ſages pour rendre la paix à la Pologne, pourvu que la Cour de Pétersbourg n'y influât point, ſurtout par la force. Au milieu de tous ces troubles on voyoit à Halitz des ſoldats marcher, comme les anciens croiſés, portant une croix rouge ſur leur poitrine & ſur leurs habits, & précédés d'un drapeau, ſur lequel on liſoit ces mots au bas de la Croix; *de-là dépend la Victoire.* Tout retraçoit, en un mot, les ſiecles d'ignorance & de barbarie.

Peu s'en fallut qu'un léger combat entre deux petits corps de troupes ne devînt une guerre entre deux grands Empires. Weisman, Colonel Ruſſe, battit le Comte Potocki, le pourſuivit juſqu'en Moldavie, & y entra lui-même: le Prince Moldave & le Pacha de Choczin lui repréſenterent, qu'en entrant ſur les terres de l'Empereur il enfreignoit les traités; le vainqueur répondit, qu'ils les avoient enfreints eux-mêmes en donnant un aſyle au vaincu. Le Prince Repnin prévint les ſuites de cette affaire, en déſavouant la conduite du Colonel. Dans l'état où ſe trouvoit la Pologne, la nation reſſembloit à une multitude de petits peuples, différens de noms, de loix & d'intérêts: chaque ville avoit ſa ligue particuliere; il s'en forma une près de Cracovie. Un Officier demanda, ſi c'étoit contre le Roi qu'on tiroit le ſabre? *Non*, répondit un des chefs, *auſſi longtemps que S. M. ſera de notre côté*, *nous ſerons du ſien.* Ils entrerent dans Cracovie, réſolus de s'emparer des Caiſſes Royales & des revenus des Salines de Wielicka : mais ils reſpecterent les jours & les biens des Diſſidens de cette ville, qui fut bientôt bloquée par les Ruſſes.

Déſordres dans l'Ukraine.

La Révolte de l'Ukraine offroit un ſpectacle plus déplorable encore: les Grecs *non unis* en étoient les auteurs; les Juifs & les Catholiques en furent les victimes: tout fut inondé de ſang, tout fut couvert de cendres & de ruines. On ſe repentit alors d'avoir affermé cette province à d'avides Hébreux, dont les exactions ſervirent de prétexte à ce ſoulevement. En Pologne autres déſaſtres; des troupes de brigands infeſtoient les grands chemins; les payſans n'oſoient cultiver leurs terres; ils rentroient dans leurs cabanes, & bientôt le beſoin & l'oiſiveté les en faiſoient ſortir, pour piller les bagages des voyageurs: la famine ſe faiſoit ſentir dans la contrée la plus fertile du monde. Les environs de Bar & de Braclaw, le Palatinat de Kiovie, la Volhinie, la Pocutie, la rouge & la petite Ruſſie, le Diſtrict de Kaliſch, ceux de Poſnanie & de Wielow, les Palatinats de Sendomir, de Siradie, de Rawa & de Cracovie, n'offroient que le tableau de la dévaſtation. Enfin Cracovie fut emportée d'aſſaut: quelques Confédérés ſe défendirent encore, retranchés dans la maiſon des Jéſuites: mais il fallut mettre bas les armes; & le Général Apraxin préſerva la ville de l'incendie & du pillage. Les rebelles & les Ruſſes, dans leurs marches, dans leurs retraites, franchiſſoient ſouvent les frontieres de Turquie. Muſtapha III envoya une armée vers les confins de la Pologne & de la Ruſſie : il eut ſoin de déclarer, qu'il ne

Cracovie emportée d'aſſaut par les Ruſſes.

vouloit point troubler la paix, mais seulement mettre ses Etats à l'abri de toute invasion.

Hist. de Pologne, 1763-1774.

La Lithuanie avoit été tranquille jusqu'alors: elle cessa de l'être; trois Confédérations s'y formerent à la fois; la plupart des Dissidens s'enfuirent en Prusse; mais les trois partis ayant été battus par les Russes, ces factieux chercherent un asyle dans le Duché de Courlande, & la Lithuanie demeura presque déserte. Le nouveau Pacha de Choczin promettoit aux Catholiques une protection *respectable:* en effet on faisoit des préparatifs à Constantinople; on accumuloit des provisions; on faisoit fondre des canons, & la ville étoit remplie de gens armés, qui préludoient à la guerre par des rixes & des pillages. Le Pacha de Choczin donnoit asyle aux Confédérés; il leur avoit même abandonné un territoire inculte. Le Comte Branicki réclama ces transfuges; le Turc allégua l'Alcoran, qui fait de l'hospitalité le premier devoir de l'homme. On se préparoit à tenir une Diette générale; elle étoit indiquée. Catherine II menaçoit de toute sa colere ceux qui s'opposeroient aux résolutions de cette assemblée: mais on ne put parvenir même à élire dans les Diettines le nombre de Nonces compétent. Ces assemblées Anti-comitales ne servirent qu'à diviser davantage les esprits. Il se forma une Confédération qui allégua cet absurde motif, que le Prince Primat aimoit mieux célébrer la messe dans une chapelle du palais de Saxe, que dans une église publique: tant les circonstances les plus légeres sont importantes dans les guerres civiles! Il ne faut pas omettre un fait remarquable & consolant pour l'humanité, c'est que, pendant que la République se déchiroit de ses propres mains, que le cri de guerre retentissoit, & que deux grandes Puissances alloient se disputer les débris de cet Etat malheureux, le Comte Oginski, pour faciliter la circulation du commerce, employoit à ses frais mille bras à creuser un Canal qui joignît le Niémen & le Przipiecz, & formât une communication entre la mer Baltique & la mer Noire.

Zele patriotique du Comte Oginski.

Cependant on apprend que l'Ambassadeur de Russie, & celui qui devoit lui succéder, sont arrêtés à Constantinople; & bientôt on voit paroître un manifeste, par lequel Mustapha III déclare la guerre à Catherine II. Stanislas Auguste y est traité avec le mépris le plus injurieux: il y est dit „ que „ la Cour de Russie ayant établi pour Roi, par force & par violence, *un* „ *simple Officier Polonois*, qui, de son origine, n'a jamais eu aucun Roi „ dans sa famille, & *à qui la Royauté ne convenoit pas*, elle s'est ingérée „ dans toutes les affaires des Polonois, & les a traversées, *contre le gré de* „ *la République.*" L'Impératrice répondit à ce manifeste par un écrit, où elle justifioit entierement sa conduite, & finissoit aussi par lui déclarer la guerre. Ce qu'il y a de singulier, c'est que par l'enchaînement des circonstances, le Grand Turc devint le protecteur de la Religion Catholique, lorsque la Cour de Rome gardoit le silence. On vit éclorre aussitôt de nouvelles Confédérations; le Prince Lubomirski ne balança point à déclarer, qu'il avoit conclu un traité d'alliance avec la Porte: une autre ligue affranchit les Polonois de tout impôt, & s'adjugea les caisses publiques; celle de Bar, de sa seule autorité, céda la Volhinie & la Podolie au Sultan & à ses successeurs à perpétuité: en même temps les Confédérés se répandirent dans les campagnes, pillant, brûlant, saccageant, violant, & criant *Patrie*, *Reli-*

Guerre déclarée entre la Porte & la Russie.

SECT. IX. *Hist. de Pologne, 1763-1774.*

gion, Liberté! Ils avoient appellé les Tartares en Pologne; & les Royalistes craignoient que les Russes ne fussent obligés d'en sortir, pour faire face aux forces Ottomanes. Les rebelles triomphoient: la ville de Zirka fut renversée de fond en comble, pour ne s'être pas prêtée à l'enlevement de la Caisse Royale: plusieurs chefs des Confédérés demanderent des secours d'hommes & d'argent au Pacha de Choczin, & ce zélé Musulman leur proposa de se faire circoncire. Enfin à la honte de la République, on vit un Polonois d'un sang illustre, Malescuski, fléchir le genouil devant un Tartare & lui prêter serment de fidélité au nom des Confédérés de la Grande Pologne: étrange bouleversement, où, des hommes qui combattoient pour la liberté, se donnoient les uns au Sultan, les autres au Kan, tous deux despotes, tous deux sacrifiant les fortunes & les têtes au gré de leurs caprices, pour se soustraire à l'autorité modérée d'un Roi juste & bienfaisant!

1769. *Etat déplorable de la Pologne.*

On avoit cru qu'au premier signal de la guerre entre les deux Empires, la Pologne seroit délivrée des Russes; on se trompoit: on vit d'un côté arriver de nouvelles troupes envoyées par cette Puissance, &, de l'autre, des Turcs se joindre aux Confédérés. La République fut opprimée à la fois par deux nations ennemies l'une de l'autre, qui toutes deux s'armoient pour la défendre. Telle la Hongrie fut autrefois ravagée par les Turcs & les Autrichiens, qui de part & d'autre se disoient ses protecteurs. Les Tartares entrerent aussi en Pologne; il n'y eut point d'action générale, mais dans les escarmouches fréquentes qu'on se livroit, les Russes qui n'avoient pas la supériorité du nombre, eurent toujours celle de la valeur & de la force réelle sur les Tartares, les Confédérés & les Turcs. Du reste on pilla, on brûla des bourgades; on égorgea, on enleva les habitans; les biens des Catholiques ne furent pas plus respectés que ceux des Dissidens; une Confédération saccageoit les terres d'une autre. Le Conseil de Dantzic fut assez sage pour ne vouloir épouser aucune faction: les Confédérés pour se venger, défendirent aux habitans de la Prusse Polonoise, sous peine d'exécution militaire, de payer les droits ordinaires au trésor de Dantzic.

Nouvelles Confédérations.

Cependant Warsovie étoit dans une tranquillité profonde: vingt mille Russes répandus dans ses environs servoient de rempart à cette Capitale; mais tout à coup il se forma contre elle cinq Confédérations, à Péterkaw, à Jaroslaw, à Landshut, à Radom, & à Sendomir. Ces rebelles livrerent Rydigre aux flammes, parceque cette ville, ruinée déja par d'autres désastres, n'avoit pu leur payer les contributions qu'ils exigeoient; ils entrerent dans Pétrikaw, où étoit le tribunal de la Couronne, & arracherent aux Magistrats un serment de fidélité. Quatre cents Cosaques, qui formoient l'avant-garde d'un corps Russe, commandé par le Major Dréwitz, suffirent pour dissiper ces ligueurs, qui n'avoient que de la férocité & point de valeur, terribles envers les artisans & les laboureurs, tremblans devant des soldats. Le Général Ismaëlow força les retranchemens de Zwaniec, où d'autres Confédédés, bien pourvus d'armes & de munitions, tenoient encore des amas de poutres & de pierres, pour écraser les assaillans sous ces pesantes masses: ces précautions furent inutiles; l'ardeur des Russes & Royalistes essuya une attaque assez vive; mais les Confédérés furent repoussés avec perte. Lemberg résista avec le même succès à un autre parti. Malgré tous ces échecs les Con-

Confédérés dominoient dans la Grande Pologne, & dans presque toute la Lithuanie: ils interceptoient les convois, levoient des contributions, & tenoient sous leur joug les habitans des villes & des campagnes; enfin ils avoient des intelligences jusques dans Warsovie, &, malgré la vigilance des Russes & des Cosaques, les habitans leur envoyoient des munitions de guerre & de bouche; ils corrompoient même les Royalistes, & lorsqu'ils assiégerent Thorn, les soldats, à qui la défense du fauxbourg étoit confiée, tournerent l'artillerie contre cette ville, quand la fidélité de la garnison intérieure rendit leur perfidie inutile. Cependant ils firent de nouvelles tentatives sur cette place: la ville de Dantzic en fut effrayée; elle proposa à la Noblesse & aux villes voisines de se liguer pour la sûreté commune. Il y avoit longtemps, qu'on n'avoit vu en Pologne une Confédération, dont le motif fut aussi juste. Le Comte Potocki tenta de soulever la garnison de Kaminiec, pour livrer cette importante forteresse aux Turcs, leur ouvrir l'entrée de la Pologne, & réaliser le chimérique traité qu'il avoit conclu avec la Porte; mais la sédition fut étouffée dans sa naissance.

Hist. de Pologne, 1763-1774.

La situation de la Pologne n'en étoit pas moins déplorable: la plus grande partie des troupes Russes répandues dans les différens Palatinats avoient été obligées de grossir leur grande armée postée vers Kaminiec; cette évacuation avoit laissé le champ libre aux Confédérés de Bar, unis aux Turcs & aux Tartares: leur fureur n'eut plus de bornes. Si l'on en croit les tableaux affreux qu'on présenta de leurs brigandages, cent villes & quatre-vingt-quinze villages furent réduits en cendres. On faisoit de nouvelles levées en Russie: le Roi de Prusse tenoit ses armées prêtes à marcher; le Sénat délibéroit à Warsovie; on députoit le Comte Oginski à St. Pétersbourg pour demander la liberté des Evêques Polonois qui étoient détenus par les Russes; on se récrioit contre la Porte, qui déclaroit la Guerre à la Pologne sous prétexte de l'infraction du traité de Carlowitz qu'elle seule avoit enfreint; on prenoit la résolution de congédier les Russes, & d'invoquer l'assistance des Puissances garantes des traités d'Oliva & de Carlowitz. De toutes ces résolutions la plus difficile à exécuter étoit l'expulsion des Russes, qui marquoient déja leurs quartiers d'hiver, tandis que le Roi de Prusse menaçoit d'inonder aussi la Pologne de ses troupes, si les Confédérés n'arrêtoient le cours de leurs désordres. Catherine II déclara que les intérêts de la République lui étoient trop chers, pour qu'elle rappellât ses troupes, dont la retraite la laisseroit sans défense, exposée à toute la rage des Confédérés: pour justifier la sincérité de ce motif, le Major Drewitz ramena sous bonne escorte dans Cracovie les Dissidens fugitifs, leur fit rendre leurs biens & leurs meubles, & chassa les Confédérés qui s'étoient rendus maîtres des fauxbourgs.

Ravages commis par les Confédérés de Bar.

Bientôt les Confédérations desunies entre elles, se disputoient la prépondérance: les Maréchaux Szanianski & Malezewski en vinrent aux mains à la tête de leurs troupes, entre Trémesen & Gnesne. Malezewski fut vaincu, & laissa mille soldats sur le champ de bataille: la victoire coûta cinq cens hommes à son ennemi. Le Colonel Walne, & le Major Drewitz taillerent en pieces près d'Obrzin un corps de douze mille Confédérés, leur tuerent quinze cens hommes & leur enleverent leur artillerie. Deux mille autres furent vaincus & poursuivis par le Général-Major Czartorinski. En même 1770.

Défaite d'un Corps de Confédérés.

Sect. IX. *Hist. de Pologne*, 1763-1774.

temps cinq cens rebelles, restes délabrés d'un corps de neuf mille hommes, fatigués de la tyrannie des Mahométans quitterent leurs enseignes & se jetterent dans les bras des Russes, implorant leur grace & l'honneur de servir le Roi. Le Comte Potocki étoit à Constantinople, où cette cour soupçonneuse le gardoit à vue, & lui déclaroit qu'elle ne trouvoit point de meilleur moyen d'appaiser en Pologne les troubles de Religion, que de faire circoncire tous les Polonois, & de leur faire embrasser l'Alcoran. Malheureux dans la guerre, les Confédérés essuyoient chaque jour de nouveaux échecs. Malezewski fut battu près de Kask par le Prince Galitzin; il fut déposé; ses troupes sans chef, sans ordre, n'eurent plus d'autre guide que leur ardeur pour le pillage. Un autre corps de rebelles fut vaincu entre Kalisch & Stradz; & le Maréchal Zaba attaqué dans le château de Srénech par le Comte de Wachtmeister, s'enfuit avec quinze ou vingt cavaliers, qui seuls échapperent au fer des Russes. Le Général Branicki veilloit à la sûreté des revenus du Roi dans la Lithuanie: cet officier, qui aimoit la gloire, mais qui haïssoit le meurtre, sçut se défendre dans son poste, sans tuer un seul homme; il fit un grand nombre de prisonniers, &, pour faire sentir aux Confédérés, quelle étoit la grandeur d'ame du Souverain, contre lequel ils avoient pris les armes, il leur rendit la liberté sur leur simple promesse d'être fideles à Stanislas Auguste; il leur rendit leurs chevaux, ne garda que ce qu'ils ne pouvoient pas emmener, qu'encore il paya. Après de longs récits de massacres, de brigandages, d'incendies, de pareils traits soulagent un moment & l'historien & le lecteur, amis de l'humanité.

Nouveaux succès des Russes.

Sage conduite du Comte Branicki.

On avoit soin de fomenter les divisions des Confédérés. Bierzinski, Maréchal de ceux de Siradie, fut déclaré par d'autres rebelles déchu de son rang, & même de sa qualité de Gentilhomme; il présenta le combat à ses ennemis, fut vaincu, s'enfuit, fut poursuivi, tomba entre les mains des vainqueurs, & s'évada, tandis qu'on assembloit un Conseil de guerre pour lui faire trancher la tête. Enfin le nom de Confédéré devint odieux. Les rebelles prirent celui de *Nouveaux Croisés.* C'étoit changer le nom, mais non pas la chose; & les croisades n'ont été ni moins injustes, ni moins funestes que les guerres civiles: un des plus funestes effets de celle-ci, fut d'attirer l'étranger en Pologne. Nous y avons déja vu les Russes, les Tartares, les Turcs; les Autrichiens couvrirent aussi les frontieres vers Novytary: en même temps les Prussiens pénétroient dans le District de Dantzic; vers la Hongrie, vers la Prusse, on voyoit des cavaliers mesurer le terrein, sous prétexte de rectifier les Cartes Géographiques: ces redoutables arpenteurs, dont l'impartialité étoit au moins suspecte, inquiétoient le Roi & le Sénat. On avoit vu des Confédérés entrer jusques dans les fauxbourgs de Warsovie; on ordonnoit aux habitans de Cracovie qui expiroient de faim & de misere, de se pourvoir de vivres pour six mois. En même temps une Confédération osoit annoncer qu'on alloit se rassembler, pour déclarer la vacance du trône. Le Royaume étoit inondé d'écrits injurieux contre Stanislas Auguste; & quels étoient les auteurs de ces libelles où l'on noircissoit ainsi la vertu? Des brigands souillés de sang, chargés des dépouilles de l'honnête citoyen, ligués avec les ennemis de l'Etat, qui la torche & le sabre à la main crioient: à l'injustice! On trouvoit souvent dans Warsovie des amas de matieres com-

Les Confédérés prennent le nom de nouveaux Croisés.

bustibles; on découvrit même dans le palais du Roi un paquet de poudre : dix minutes plus tard la mêche déja allumée, y mettoit le feu. Les Confédérés avoient interrompu toute communication de la Capitale avec les autres villes : les Warsoviens creuserent des fossés, & ce qu'il y a de bisarre dans la constitution Polonoise, c'est que pour prendre cette précaution nécessaire, il fallut prétexter la crainte de la peste. Cette crainte n'étoit que trop réelle, & ce fléau vint se joindre à tous les autres. Cette circonvallation procuroit aux Warsoviens plus de sécurité que de sûreté réelle. Du reste, l'état des campagnes & des villes voisines étoit toujours le même. Les arbres étoient transformés en autant de gibets, où les Confédérés étrangloient sans pitié tous ceux qu'ils soupçonnoient de desapprouver leur révolte, nobles ou roturiers, serfs ou libres. Les marchands n'osoient approcher de la capitale ; ceux qui le tenterent, après avoir vu leurs effets abandonnés au pillage, eurent peine à sauver leur vie. Berndt, Bourgemestre de Schwerin, fut la victime de ces forcenés. Son supplice fait frémir : l'honneur de l'humanité veut qu'on le cache aux siecles futurs ; mais son intérêt ordonne de le leur révéler : il faut apprendre aux hommes jusqu'à quel point d'extravagance & de férocité peut les porter la fureur des guerres civiles & des guerres de religion. Berndt, dont tout le crime étoit d'être demeuré fidele à son Roi & à sa patrie, fut arraché des bras de sa famille par ces barbares ; ils lui couperent la chair en lambeaux, & lui firent au dessous du menton une incision, dans laquelle ils passerent une corde, qui sortoit par sa bouche : dans cet état ils le suspendirent à un arbre ; il y resta quelques heures sans expirer ; un de ses bourreaux, touché de compassion, lui tira un coup de pistolet dans le cœur. Son corps, privé de sépulture, devint la proie des bêtes, moins féroces que les cruels qui l'avoient ainsi traité.

Hist. de Pologne, 1763-1774.

Les Confédérés essaient d'attenter aux jours du Roi.

Cruautés horribles des Confédérés.

Les Russes firent envain le siege de Czentochaw ; mais le Prince Galitzin tailla en pieces un corps de Confédérés, qui avoient pillé les fauxbourgs de Cracovie. Cependant on négocioit à St. Pétersbourg ; les Cours de Vienne & de Berlin offroient leur médiation entre la Porte & la Russie ; & cette Puissance & les deux Cours médiatrices devoient se réunir pour rendre le calme à la Pologne. Cependant ces deux Cours faisoient toujours avancer leurs troupes, & lever des contributions dans des Provinces ruinées : les Prussiens avoient pénétré jusqu'à Czentochaw, & les Autrichiens jusqu'à Slomacz. Stanislas Auguste accablé de douleur, pleurant les désastres dont il avoit été témoin, & prévoyant ceux dont la Pologne alloit être le théâtre, avoit refusé de paroître en public le jour de son anniversaire & le jour de sa fête : la soldatesque prit pour l'effet du mépris, ce qui étoit l'effet de ses chagrins. On découvrit un complot formé pour livrer quelques canons aux Confédérés : les auteurs furent punis, avant que le crime fut consommé. Les escarmouches continuoient toujours entre les Russes & les Confédérés, mais avec divers succès. Le nombre des rebelles grossissoit tellement, qu'ils sembloient ne pas s'appercevoir de leurs fréquentes défaites. Catherine II ordonna aux commandans de ses troupes de traiter tous ceux qui tomberoient entre leurs mains, non plus comme ennemis, mais comme brigands. Cet ordre devint public : on dressa même sur les grands chemins des potences, au bas desquelles cette déclaration fut affichée.

1771.

Les Prussiens & les Autrichiens entrent en Pologne.

SECT. IX. *Hist. de Pologne, 1763-1774.*

Les Prussiens & les Autrichiens s'emparent de plusieurs Districts.

Pendant tous ces troubles, les Prussiens faisoient de nouveaux progrès; une partie étoit sous les murs de Thorn, l'autre occupoit le Palatinat de Posnanie; & les Autrichiens pénétroient dans le Palatinat de Cracovie & dans le District de Sendomir. Le Général Torock ne dissimuloit plus les prétentions de ses maîtres sur quelques parties de la Pologne; il forçoit même les paysans à prêter serment de fidélité à sa Souveraine. Mustapha III donnoit aux Confédérés de nouvelles assurances de sa protection; & Frédéric ordonnoit à ses officiers de chasser le nouveau Staroste de Neubourg, & d'y établir Mozzérenski. Ainsi la Pologne, pour n'avoir pas voulu recevoir les loix de son maître légitime, obéissoit à des maîtres étrangers. Stanislas Auguste ne triomphoit de ses ennemis que par sa clémence: le Maréchal Mianzinski lui fut amené; c'étoit un de ceux qui avoit déclaré la vacance du trône: plus il étoit coupable, plus Stanislas jugea qu'il étoit beau de lui pardonner; il lui rendit la liberté. Ces traits de grandeur d'ame étoient perdus dans le cahos des discordes civiles: les Confédérés n'en étoient pas moins opiniâtres dans leur révolte. Ceux de Lithuanie remporterent une sanglante victoire sur les Russes; mais ce succès fut bientôt suivi d'une défaite meurtriere. Cependant aucun de ces combats ne fut décisif; les différens partis restoient toujours dans le même état. Les Prussiens seuls & les Autrichiens, dans leur marche lente & sage, ne payoient leurs succès par aucune perte: la sévere discipline qui regnoit dans ces deux camps empêchoit les soldats d'abandonner leurs drapeaux. Mais les armées des Confédérés se grossissoient de déserteurs Bavarois & Saxons.

Clémence de Stanislas envers un Chef de Confédérés.

On ne pouvoit réussir à détrôner le Roi; on résolut d'attenter sur sa personne. Ce sera un fait incroyable peut-être pour la postérité, qu'au milieu de sa capitale, entouré de ses gardes, un Souverain ait été enlevé sans résistance: les circonstances critiques où il se trouvoit, sa bonté naturelle, l'avoient forcé de recevoir dans Warsovie tous les Confédérés, qui y étoient ramenés, ou qui feignoient de l'être par le repentir: faire grace au remords, c'est souvent ouvrir la porte au crime qui prend son masque & imite sa voix. Une troupe de Confédérés entre dans Warsovie, se partage en différens pelotons, & se tient prête au premier signal, qui étoit un coup de fusil: on en devoit tirer davantage, si l'entreprise échouoit, & ce signal devoit être pour les conjurés celui de la fuite. Telle fut l'imprudence de ceux qui devoient enlever le Prince, qu'ils tirerent neuf coups sur son carosse: leurs compagnons sortirent aussitôt de la ville. Deux haiducs oserent seuls défendre leur maître; l'un périt le sabre à la main; l'autre fut blessé; le reste de la garde se dissipa. Le Roi avoit eu la tête effleurée par une balle: il fut enlevé; les conjurés, ne trouvant plus leurs complices, sortoient de Warsovie traînant avec eux leur illustre captif. Ils traverserent un bois, & se demanderent plusieurs fois s'il étoit temps d'immoler la victime: trois fois ils tinrent conseil; trois fois Stanislas vit les sabres levés sur sa tête, & trois fois le chef de ces perfides leur représenta, qu'il vouloit le livrer vif à Palawski. Quelques piquets Russes étoient à Modzin, où on le conduisoit: les assassins effrayés s'enfuirent; leur chef demeura seul avec son Roi. La pitié, le respect, la terreur s'emparerent bientôt de l'ame du barbare: quelques mots du Roi acheverent de l'attendrir & de le déconcerter; il se jetta aux genoux de son maître, & lui

Les Confédérés enlevent le Roi au milieu de Warsovie.

demanda pardon. Quand Stanislas auroit été sur son trône, entouré de tout l'appareil de sa puissance, il lui auroit pardonné, & sa clémence ne fut point un effet de sa foiblesse: le coupable le conduisit dans un moulin, d'où le Roi écrivit ce peu de mots au Comte Coceji: „ je suis délivré des mains de mes „ assassins par un effet de la Puissance Divine: hâtez-vous de venir me tirer „ d'ici avec une quarantaine de soldats: je suis blessé, non dangereusement." Le Roi rentra dans Warsovie, & toute la ville retentit de cris de joie. On prit plusieurs des conjurés, & le Roi seul opina pour qu'on leur fît grace de la vie. Un couvent avoit été le poste central de ces misérables; on sçut que Palawski leur avoit fait jurer de lui livrer le Prince mort ou vif: ce chef avoit osé publier un Manifeste, dans lequel, entre autres expressions injurieuses à la Majesté Royale, on lisoit ces mots: „ Quant à Stanislas Poniatowski, l'intrus, l'oppresseur & le tyran, au cas que, pour se maintenir, „ il continue de former un parti & de *troubler la nation*, non seulement „ nous permettons, mais nous ordonnons & enjoignons *par amour pour la* „ *patrie*, & pour l'intérêt commun, qu'on le poursuive de toute maniere, „ tant *secrettement* qu'ouvertement, sans avoir égard pour sa vie & celle de „ ses adhérens." La Cour de Vienne menaça les coupables, de leur refuser à jamais l'asyle dans ses Etats, s'ils ne desavouoient cet écrit outrageant. Le Comte de Pac, l'un des principaux conféd'rés, se hâta de publier qu'il n'avoit eu aucune part à cet horrible attentat & Palawski suivit cet exemple. Le Roi de Prusse condamna de même cet exécrable forfait; mais ses troupes avançoient toujours, elles étoient déja dans Kalisch, & il faisoit fortifier Thorn & Posnanie: ses officiers exigeoient partout des cadastres & des dénombremens. Frédéric faisoit enfin sur les terres de la République, ce que son Roi n'auroit osé faire.

Hist. de Pologne, 1763-1774.

Il est heureusement délivré, par le Chef même des conjurés.

Des officiers François, au service des Confédérés, surprirent le château de Cracovie, & s'en rendirent maîtres avec cette audace particuliere à cette nation impatiente, qui veut de prompts succès, & dont la témérité fut souvent plus heureuse, que la prudence des peuples flegmatiques. La ville & les fauxbourgs furent bientôt au pouvoir de ces impétueux assaillans; mais ils se virent peu après assiégés dans le château. La raison & l'équité commençoient à reprendre quelque empire en Pologne: le délire du fanatisme s'affoiblissoit: on jettoit les yeux sur la patrie, on la voyoit indigente, déserte, couverte de cendres & de sang, entourée d'étrangers puissans & ambitieux, & on reconnoissoit les déplorables effets de l'anarchie. La Noblesse de Lithuanie & de quelques Palatinats fit déclarer au Roi qu'elle reconnoissoit la légitimité de son élection: les François & les Confédérés qui étoient dans le château de Cracovie, après une vigoureuse défense, furent forcés de se rendre; on laissa aux officiers François la liberté de retourner dans leur patrie. Kosten se rendit de même aux Prussiens; & l'on apprit que les troupes de cette Puissance avoient ordre de faire une guerre ouverte à tous les Confédérés, sans distinction. Les Autrichiens parurent jusques sous les murs de Cracovie; & les Prussiens n'en étoient plus qu'à treize milles. Les trois Puissances, liguées pour rétablir la paix en Pologne, avoient promis solemnellement de n'y rien envahir; mais, il falloit admettre l'exception tacite des prétentions légitimes, que chacune d'elles pourroit avoir sur quelques districts.

1772.

Cracovie surprise par les François au service des Confédérés.

Cette ville est reprise par les Royalistes.

Or les Princes ont toujours donné à leurs prétentions plus ou moins d'étendue, selon que la fortune a plus ou moins favorisé leurs armes; les troupes Russes, Prussiennes, Autrichiennes vivoient dans un accord parfait, tandis que les Polonois ne pouvoient se concilier avec eux-mêmes. Le vertige de la révolte ayant passé son dernier période, se dissipa de lui-même: la plupart des confédérés allerent se jetter aux genoux de Stanislas Auguste, qui les reçut avec bonté: les plus coupables se rendoient justice; ils sentoient qu'ils étoient indignes de sa clémence; ils s'enfuirent. Le mal avoit cessé; mais les suites en étoient inévitables: on prétendoit que la Prusse Polonoise étoit déja cédée à Frédéric, & on avoit vu ses armes arborées dans quelques villes. Les Autrichiens avoient fait signer aux préposés aux Salines Royales un écrit, par lequel ils s'obligeoient à recevoir les ordres du Général des troupes Impériales & *non de tout autre*, & à verser les deniers dans une caisse particuliere. Joseph II défendoit à tous les habitans des pays que ses troupes occupoient, de quitter leurs maisons, & leur promettoit de les traiter comme ses propres sujets. En même temps Frédéric travailloit à la jonction de la Vistule & de la Warte. Stanislas Auguste imploroit la médiation de la Cour de Dresde pour arrêter les progrès de ces Puissances: la mesintelligence des Autrichiens & des Russes l'auroit mieux servi que toute médiation, si leurs débats n'avoient été bientôt appaisés. Stanislas Auguste se plaignoit de tant d'invasions; mais il ne pouvoit que se plaindre. La Pologne dépeuplée & dévastée n'avoit plus ni or ni soldats; tant de bras s'étoient employés à la déchirer, qu'il n'en restoit plus pour la défendre. Il eut fallu lutter contre trois Puissances formidables, dont deux n'avoient encore soutenu le poids de la guerre. Cependant quelques villes députerent vers le Roi pour l'assurer qu'elles lui demeureroient fidelles, & qu'elles ne recevroient jamais un joug étranger; mais ces preuves tardives de zele patriotique n'étoient que l'effet d'un repentir impuissant.

L'Autriche, la Russie & la Prusse; déclarent leurs Prétentions sur diverses Provinces de Pologne.

Prétentions de la Reine de Hongrie.

On vit paroître à la fois trois Déclarations: par la premiere, l'Impératrice Marie Thérese annonçoit qu'elle avoit fait occuper par ses troupes les cantons sur lesquels elle avoit des droits, & qui étoient renfermés dans les limites suivantes: „ la rive droite de la Vistule, depuis le Duché de Silésie, „ au-dessus de Sendomir, jusques à l'embouchure de la Sana, passant de-là „ par Fronepole vers Zamosc & Rubreslow jusqu'au fleuve Bog: ensuite au-„ delà du Bog, le long des frontieres de la Russie rouge, où commencent „ celles de la Volhinie & de la Podolie, jusques aux confins de Sbaras; de-„ là, en ligne droite au Nieper, vers l'endroit, où le petit ruisseau Pono-„ keze se jette dans ce fleuve en coupant une partie de la Podolie; enfin les „ frontieres qui séparent la Pocutie de la Moldavie." S. M. I. & R. nommoit en même temps le Comte de Pergen Gouverneur de ses nouveaux Etats, & ordonnoit aux habitans de lui obéir.

Prétentions du Roi de Prusse.

Par la seconde Frédéric déclaroit, que la Pologne ayant injustement possédé & retenu aux Ducs de Poméranie &, après eux, à la Maison Electorale de Brandebourg, „ la partie de la Poméranie, située entre les frontieres présentes de ce Duché „ & les rivieres de la Vistule & de la Netze, communément nommée „ Pomérélie, ainsi qu'à la derniere Maison en particulier, le District de „ la Grande Pologne entre la Dratge & la Netze." Que ne pouvant plus

longtemps fouffrir cette injuftice, il s'étoit mis en poffeffion de ces contrées, & qu'il ordonnoit à tous les Etats, Villes, Evêques, Chatelains, Magiftrats, &c..... de fe rendre à Marienbourg, pour lui prêter ferment de fidélité. Il exceptoit cependant les Villes de Thorn & de Dantzic. La troifieme Déclaration étoit celle de l'Impératrice de Ruffie: elle annonçoit fes prétentions d'une maniere indéterminée, ne marquoit point les bornes des Etats qu'elle vouloit réclamer; du refte, elle proteftoit qu'elle n'étoit guidée que par l'amour de l'équité, de la paix, & par fon zele pour la République. Le Roi, les Miniftres, le Sénat, fe plaignirent à toutes ces Puiffances de ces invafions. Cependant Frédéric faifoit élargir les chemins, conftruire des ponts dans fes conquêtes, appofoit fes armes partout, & faifoit avancer fes troupes, jufques aux portes de Thorn & de Dantzic: la Nobleffe des environs de Lemberg s'étant raffemblée dans cette ville, pour régler la répartition des impôts, le Général Autrichien Haddick leur fit dire de ne pas prendre cette peine, que ce foin regardoit le Comte de Pergen. La Cour de Petersbourg fixa enfin fes prétentions, prit pour limites, la riviere de Wella, depuis fa fource, jufqu'à l'endroit, où elle fe jette dans le Niemen, & depuis la fource du Benefina jufqu'à Rzcezica, où il tombe dans le Nieper: elle laiffa trois mois aux habitans de ces Provinces pour en fortir, ou pour fe reconnoître fujets de la Ruffie. La mauvaife conftitution de cet Etat, qui laiffoit aux Provinces l'entretien des troupes de la Couronne, força le Roi à en licencier la plus grande partie, parce que tant de Domaines ayant paffé fous un joug étranger, elles ne pouvoient plus y fubfifter.

Hift. de Pologne, 1763-1774.

Prétentions de la Czarine.

Privée de fes défenfeurs par fon indigence, la République, par la voix de fon Roi & de fon Sénat, invoqua l'affiftance des Puiffances garantes du traité d'Oliva, & foutint que ce traité avoit annullé les prétentions des trois Puiffances: en même temps elle menaça d'agir contre ceux qui leur avoient rendu hommage; on réfolut de députer à Verfailles, à Londres, à Madrid. Il s'éleva de nouvelles Confédérations, qui protefterent contre tout ce qui fe feroit à Warfovie. Il y eut un foulevement dans les conquêtes Autrichiennes; mais la prudence du Comte de Pergen contint les féditieux: il fit même des loix fomptuaires, néceffaires dans un pays ruiné qu'on vouloit faire refleurir. Frédéric défendit à tous les Nobles de fes nouveaux Etats d'en fortir fans une permiffion fignée de fa main. Cet acte de defpotifme dut faire fentir aux moteurs des anciennes Confédérations, que fi la Liberté naît fouvent du fein d'une extrême fervitude, une Indépendance exceffive conduit auffi à l'efclavage. Catherine II traitoit fes nouveaux fujets avec plus de douceur, levoit peu d'impôts, laiffoit une libre circulation au commerce, permettoit à ceux qui vouloient s'expatrier d'emporter leurs effets. C'étoit le moyen le plus fage pour les retenir. Les Lembergeois fe plaignoient des vexations des Autrichiens; Staniflas Augufte les remettoit dans les bras de la Providence. Les troupes Impériales enhardies par la foibleffe du Monarque entrerent dans Cafimir, qu'on regardoit comme le fauxbourg de Cracovie: le prétexte de cette nouvelle invafion fut qu'on découvroit près de cette ville quelques traces d'un ancien lit de la Viftule.

Les trois Puiffances s'emparent des Provinces qu'elles avoient défignées dans leurs manifeftes.

Les trois Puiffances demandoient que l'on convoquât une Diette nationale. On différoit de la convoquer, parce qu'on prévoyoit que ce feroit 1773.

Le Roi est forcé par les trois Puissances de se mettre à la tête d'une Confédération.

le dernier coup qu'on porteroit à la Majesté de la République, & qu'on la forceroit de souscrire à sa ruine: mais ces délais occasionnerent un plus grand mal encore, & donnerent aux Alliés le tems de rapprocher vers le centre les cordons de leurs troupes. Ils devinrent plus exigeans encore; ils forcerent le Roi à se mettre à la tête d'une Confédération: ce Prince hésita d'abord; mais on lui dit que sur son refus cinquante mille hommes alloient investir Warsovie. Il fallut céder: le Comte Poninski fut nommé Maréchal de cette ligue, dont le but étoit vague; il s'agissoit de rétablir le bon ordre, de guérir les playes de l'Etat, de défendre les droits de la République; expressions indéterminées, que chacun pouvoit interprêter selon ses vues particulieres. La Diette s'assembla: mais on y disputa sur des titres, sur des preséances; les Ministres des trois Cours ne donnoient à la nation que huit jours, pour ratifier le démembrement de Pologne. Stanislas Auguste demandoit des Médiateurs, des Arbitres; on lui répondit assez clairement qu'on n'en prendroit d'autre que le fer: enfin le partage fut ratifié par le Roi, par le Sénat, & par les Nonces. Les traités concernant le démembrement furent signés & approuvés dans toutes leurs clauses.

La Diette ratifie le démembrement de la Pologne.

La nouvelle Confédération se récria contre la foiblesse du gouvernement, & contre l'injustice des trois Puissances: elle publia un Manifeste éloquent; c'est la ressource des foibles, ou plutôt ce n'en est pas une. Mais, malgré ses réclamations, les Commissaires nommés par la Diette ratifierent de nouveau tout ce qui avoit été fait. L'Acte étoit conçu en ces termes. „ En „ nous conformant à l'acte de prorogation de la Diette actuelle, par lequel „ nous avons établi une Délégation, composée de Conseillers & de Nonces „ nécessaires pour conclure les traités, & pour procéder aux actes résolus „ entre les Cours de Vienne, de St. Pétersbourg & de Berlin, sur les ob- „ jets énoncés dans ledit acte de limitation; à laquelle Délégation nous avons „ donné des plein-pouvoirs, pour traiter sous le lien de la Confédération; „ nous approuvons tous les traités, qui ont été conclus d'une part par les „ Sieurs Rewitzki, Ministre de la Cour de Vienne, Stackelberg, Ministre „ de celle de Russie, & Benoît, Ministre de celle de Prusse, tous Plénipo- „ tentiaires suivant les plein-pouvoirs, qui leur ont été envoyés, & qui ont „ été changés, selon l'usage, avec nos plein-pouvoirs, & de l'autre part „ par notre Délégation entiere, qui les a signés. Les dits traités ayant été lus „ & approuvés à notre Diette, nous les ratifions en tout, suivant la manie- „ re accoutumée, & nous échangerons dans le terme prescrit par les traités, „ & plutôt, s'il est possible, les instrumens de la ratification, signée par le „ Roi & par nos Ministres de la Pologne & du Grand Duché de Lithuanie, „ munis des grands sceaux des deux Nations, avec les semblables instrumens „ des ratifications des trois Cours de Vienne, de Russie, & de Prusse; & „ sous la même union des Etats Confédérés, nous ratifierons, en la ma- „ niere accoutumée, les articles & les traités de Commerce que notre Délé- „ gation a proposés, & que les Ministres des trois Cours ont promis, aussi- „ tôt qu'ils auront été conclus & signés des deux parts."

1774. On avoit promis encore de donner au Gouvernement une nouvelle forme, & d'établir un Conseil permanent: après bien des débats, des objections, des repliques, des plans nouveaux, approuvés, infirmés, rejettés, on se détermina

termina enfin à la création de ce Conſeil. Il devoit être préſidé par le Roi, & compoſé de trois Evêques du Royaume, auxquels le Primat ſeroit toujours adjoint, d'onze Conſeillers ſéculiers, de quatre Miniſtres, d'un Maréchal, de dix-huit Conſeillers de l'Ordre équeſtre, de cinq Secrétaires de conférence, d'un Archiviſte, de pluſieurs membres de Chancellerie & Copiſtes, & de quelques Interprêtes; on fixa les bornes du pouvoir de ce Conſeil, la nature des affaires, dont il devoit s'occuper, les honoraires de ſes membres; on laiſſa au Roi la liberté de convoquer les Diettes ordinaires dans le temps preſcrit par les loix, pourvu que les points principaux, qui devoient attirer l'attention de la Diette, fuſſent réglés par le Conſeil permanent, comme ils l'étoient auparavant par le Sénat. On lui accordoit encore le pouvoir de convoquer des Diettes extraordinaires dans les cas urgens, mais toujours avec la participation du Conſeil; ſon nom devoit paroître à la tête de toutes les Ordonnances & elles devoient être revêtues de ſa ſignature, ainſi que toutes les réſolutions de cette aſſemblée; il pouvoit donner audience aux Miniſtres étrangers, mais il ne pouvoit rien conclure ſans le concours du nouveau Conſeil. On lui ôtoit le pouvoir de nommer les Evêques, les Palatins, & tous les Miniſtres; à moins qu'il n'y eût une nomination de trois perſonnes propoſées par les ſuffrages du Conſeil permanent; dans ce cas il lui étoit libre de choiſir un des trois Candidats propoſés. Les biens Royaux n'étoient plus à ſa diſpoſition. Les quatre régimens de ſes gardes rentroient ſous l'autorité des chefs de l'armée; on ne laiſſoit que deux mille hommes ſous ſon commandement. On conſervoit au Primat le droit de repréſenter le Souverain pendant l'Interregne.

Hiſt. de Pologne, 1763-1774.

Etabliſſement d'un Conſeil Permanent.

Ce plan, quoiqu'approuvé par le plus grand nombre, eſſuya des difficultés: mais enfin il fut adopté avec peu de modifications. La Délégation partagea le Conſeil permanent en cinq Départemens; le premier étoit celui des affaires qui regardoient directement la Couronne & le Grand Duché de Lithuanie; la police étoit attribuée au ſecond; la guerre au troiſieme; les affaires étrangeres au quatrieme, & les procès au cinquieme. Telle fut la fin de cette grande querelle, où l'on vit renaître tous les maux qu'avoient enfanté, dans des temps d'ignorance & de barbarie, le fanatiſme de la liberté, celui de la religion, & la ſoif du pillage; où la politique ambitieuſe, ſous le nom de protection, envahit tout ce qu'elle avoit promis de défendre; où les citoyens égorgerent leurs freres en ſe diſant leurs vengeurs; où l'eſprit humain montra toute ſon extravagance & toutes ſes contradictions; où des hommes libres aimerent mieux ſe vendre à des deſpotes, que de reconnoître un Roi ſans pouvoir; où des temples Catholiques furent livrés aux flammes par des Catholiques armés contre les Diſſidens; où les fléaux les plus horribles, la famine & la peſte, ſe joignirent à celui des diſcordes civiles; où des brigands & des aſſaſſins traiterent d'oppreſſeur & de tyran un Roi doux & humain, qui n'avoit pas même le pouvoir de faire des heureux, le ſeul qu'il déſirât; où enfin les principales parties d'un Corps Républicain paſſerent ſous l'empire de trois Monarques abſolus, juſte châtiment d'un délire auſſi coupable. On prétend que Jean Caſimir avoit prédit ce démembrement de la Pologne, & qu'en 1661 il dit aux Etats aſſemblés: „ je prévois les malheurs qui menacent notre patrie; puiſſé-je être un mauvais

SECT. IX. *Hist.* de Pologne, 1763-1774.

„ prophête! les Moscovites & les Cosaques unis, s'approprieront le Duché
„ de Lithuanie; les confins de la grande Pologne ouverts, offriront à la
„ Prusse un moyen de faire valoir des traités que le droit des armes rendra
„ plus que probables. La Maison d'Autriche portera ses vues sur Cracovie,
„ & chacun de nos voisins aimera mieux s'emparer à main armée d'une par-
„ tie de la Pologne, que d'attendre à posséder peut-être un jour un Royau-
„ me, que ses anciens privileges semblent garantir des entreprises des Puis-
„ sances étrangeres."

Fin de l'Histoire de Pologne.



HISTOIRE MODERNE DE TOUS LES PEUPLES DU MONDE.

LIVRE VINGT-NEUVIEME.

HISTOIRE DU ROYAUME DE PRUSSE.

SECTION I. *Contenant l'Etat ancien de la Prusse, la Religion, les Mœurs & les Usages des habitans.*

Il reste peu de monumens historiques sur les premiers peuples qui habiterent la Prusse (*). On en doit quelques-uns à l'ambre ou succin, production particuliere de cette contrée. Mais ce n'est ni sur les bords du Pô ou Eridan, qu'il faut chercher le tombeau de Phaéton, ni dans les isles Electrides ou Héliades, qu'on peut espérer de trouver les reliques des sœurs de ce jeune téméraire, changées en peupliers, & dont les larmes échappées de l'écorce de ces arbres, mêlées avec l'eau du fleuve, forment l'ambre: l'histoire a démenti ces fables des Poëtes (1). Elle a cherché vainement sur les rives & dans le lit du Pô, l'ambre & les isles Electrides. Il est vrai que les femmes qui habitoient ses bords, étoient dans l'usage de porter des colliers d'ambre: mais cet ambre venoit des Pannoniens, qui l'achetoient des Germains, & qui le vendoient aux Venetes; voilà ce qui fit conjecturer qu'il y avoit un autre Eridan & d'autres Electrides. Hérodote (2) rapporte sur la foi publique, que cet Eridan étoit dans les mers du Nord. Diodore de Sicile place dans l'océan, au dessus de la Gaule, une isle Basilée, autour de laquelle l'ambre se trouvoit abondamment sur les eaux de la mer. (3) On a cru que cette isle n'étoit autre chose que l'étendue de pays, que les Germains occupoient dans ces tems, entre le Rhin & la Vistule. La Prusse

Sect. I. Etat de la Prusse.

Production naturelle. Monumens historiques.

(*) Comme l'histoire de la Prusse ancienne fournit peu de grands événemens jusques au 12e. siecle de notre ère, on a cru devoir s'arrêter sur les mœurs, article trop négligé par les historiens modernes.

(1) *Christ. Hartknoch diss. II & III de antiq. Pruss. Pod. & de orig. gent. Prussic.*

(2) *Hérod. Lib. III.* Thalia. (3) *Diod. Sic. p.* 302. *Edit. Hanov. Græc.-Lat.*

SECT. I. *Etat de la Pruſſe.*

étoit ſituée au deſſus de la Gaule Celtique vers le nord. Cluvier prétend même que la Viſtule & l'Eridan ſont les mêmes & que le mot *Eridanus* eſt formé de celui de *Raduna*, riviere qui ſe jette dans la Viſtule. (1)

Anciens peuples de la Pruſſe.

Les plus anciens peuples connus qui ont habité la Pruſſe, ſont les Eſtiens, originaires de la Germanie, ſelon Tacite. (2) entre les Venedes & les Slaves. Selon Ptolemée c'étoient les Venedes même ſous leſquels étoient pluſieurs autres peuples, tels que les Sudins, les Galindes, les Staveens, les Phinnes, les Scyres, les Hyrres (3). Pluſieurs ajoutent à ces peuples, les Goths (4) que les Romains appelloient Gètes au tems d'Auguſte. Il y a dans Caſſiodore, une lettre de Théodoric, Roi des Goths, qui remercie les Eſtiens de l'ambre, dont ils lui ont fait préſent (5). Ils habitoient donc le long de la Viſtule, & il y a apparence, qu'avec le tems ce peuple s'eſt avancé juſqu'en Livonie, aux lieux auxquels ils ont donné le nom d'Eſthonie; comme les Alvéons ont donné, dit-on, leur nom à la ville d'Elbing.

Origine des Pruſſiens.

L'origine de tous ces peuples eſt mêlée de fables, dont il eſt inutile de combattre l'abſurdité. Les uns dérivent le nom de *Pruſſe* d'un Prutus, fils de Scythus, neveu d'Araxe, & petit-neveu de Noë. Les autres prétendent que les Pruſſes que ſubjugua l'Ordre Teutonique, c'eſt-à-dire, les Galindes, les Sudins & autres, avoient pour origine les Israélites que Salmanaſar conduiſit en captivité, & que la ſource corrompue de leur idolâtrie étoit le bouc, que Moïſe avoit ordonné à leurs peres d'immoler aux fêtes de propitiation. D'autres ne remontent pas ſi haut & s'arrêtent aux Juifs qui ſe refugierent dans ces contrées après la deſtruction de leur temple & la diſperſion de leur nation par Titus. (6) Il y en a qui les font remonter aux Macédoniens & aux Capitaines d'Alexandre; d'autres (7) à un peuple Grec, conduit par Pruſias, Roi de Bithinie, dans le nord, après ſa défaite par les Romains. Ceux-ci font venir les Pruſſes des Bruteres, peuples de la Germanie, qui, chaſſés de leur pays, ſe refugierent ſur les bords de la Viſtule. (8) Ceux-là parlent d'une émigration conſidérable des Cimbres, conduits en Pruſſe par Prutenus & ſon frere Widewutus, qui donna des loix à cette colonie (9). On ſe doute bien qu'on a auſſi rapporté l'origine des Pruſſiens aux Romains. On prétend que fuyant les horreurs de la guerre civile, quelques Italiens s'embarquerent, traverſerent la Ruſſie & la Lithuanie, parvinrent à l'embouchure de la Viſtule & y jetterent les fondemens d'une ville qu'ils appellerent *Roma nova*, ou Rome nouvelle, nom qu'elle porte encore; c'eſt *Romnove* ou Romove qu'on écrit Romow. (10) L'opinion la plus naturelle eſt celle qui fait venir le nom de *Pruſſien*, des Boruſſes qui du tems de Ptolemée habitoient les monts Riphées, (11) que Pline place aux lieux où le Tanaïs prend ſa ſource (12) & il paroît vraiſemblable qu'ils occupoient le même pays

(1) *Germ. ant. L.* 3. *Cap.* 34. (2) *De Morib. Germ.* 45. (3) *Ptol. Geogr. Lib.* 3. *Cap.* 5. (4) *Aenas Sylv. Deſcrip. Europ. Cap.* 29. *Eraſ. Stella lib.* 1 & 2 *Ant. Boruſs. Joan. Magnus Lib. I. hiſt. Goth. Hug. Grot. in prol. ad hiſt. Goth. Loxenius Lib. I. antiq. Suevic. Goth. Cap. I.* (5) *Caſſiod. Lib.* 5. *Var. Epiſt. T.* 2. *Eginh. in vit. Car. Mag.* (6) *Gobel. Cap.* 3. *Joh. Funccius in Comment. ad Chron. ſuam Libr.* 10. (7) *Dlugloſſ. Tom. I. hiſt. Pol. Lib.* 2 *ad ann.* 997. (8) *Dusburg. p.* 11. *Chr. Pruſſ. Cap.* 7. (9) *Eraſ. Stella Lib.* 2. *Ant. Pruſſ. Kojalow. Part. I. Hiſt. Lith. Lib. I. Alex. Gagnin Diſc. Pruſſ. Celeſt. Miſtenta in Prol. ad man. Pruſſ.* (10) *Alb. Kojalow. part.* 2 *Hiſt. Lith. Lib.* 2. (11) *Ptol. Lib.* 3. *Geog. Cap.* 5. (12) *Plin. Lib.* 4. *Cap.* 12.

que les Livoniens & les Moſcovites habitent aujourd'hui. (1) L'auguſte Auteur des *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Maiſon de Brandebourg*, fait venir le nom de *Boruſſia* des mots Bo, *auprès*, & Russia, *riviere*, qui eſt une branche du *Niemen*, qu'on nomme à préſent *Memel.* (2)

Etat de la Pruſſe.

Lorſque les Chevaliers de l'Ordre Teutonique vinrent dévaſter la Pruſſe pour la convertir, il s'y forma des colonies de toutes la parties de l'Allemagne. Des Souverains y entrerent avec de nombreuſes armées, pour être à portée de ſecourir les Croiſés contre les idolâtres : l'Ordre donna des terres aux ſoldats qui ſe diſtinguerent: pluſieurs familles nobles, de Saxe, de Miſnie, de Thuringe, de Heſſe, de Boheme, d'Autriche, & du Rhin, vinrent s'y fixer; & pluſieurs villes Pruſſiennes portent encore les noms de leurs fondateurs. Ainſi les Pruſſiens, au tems où leur hiſtoire commence d'être connue, étoient un mêlange de différentes nations. Leur ſtature & leur conſtitution ne ſont plus ce qu'elles étoient. Les anciens auteurs (3) les déſignent par leurs yeux bleus, leurs cheveux longs & flottans, par la rougeur de leur viſage, la blancheur de leur corps & l'élevation de leur taille. C'eſt à-peu-près le portrait que Tacite fait des Germains (4) & Auſonne des Herules. Ils vivoient fort longtems, & l'on trouve encore dans quelques endroits de la Pruſſe, où regne la ſimplicité des mœurs anciennes, pluſieurs payſans qui parviennent à une longue vieilleſſe.

Longévité des anciens Pruſſiens.

De tout ce qui a été écrit ſur la religion des anciens Pruſſiens, on peut conclure qu'elle avoit de grands rapports avec celle des anciens Gaulois ou des Druides: on y retrouve quelques uſages des Romains, tels que ceux de brûler les morts; les augures, les auſpices, le culte d'Eſculape, ſous l'emblême du ſerpent, les penates, les mânes, les lares, les lemures, l'adoration du feu, des montagnes, des forêts, des bois, des cavernes, des fontaines, des lacs. Il eſt à préſumer que les Goths qui avoient pris ces uſages & ces ſuperſtititions en Italie, les avoient fait connoître aux Pruſſiens; peut-être encore ceux-ci avoient-ils conſervé une partie de la religion des Celtes, peres communs des Germains & des Scythes.

Religion des Pruſſiens.

Tous les peuples de la terre n'ont élevé que fort tard des temples à la Divinité. Ils penſoient que l'univers étoit un temple qu'elle s'étoit édifié elle-même, & que le culte qu'on lui rendoit en plein air, avoit quelque choſe de plus majeſtueux & de plus impoſant, que la pompe des cérémonies dans un lieu couvert & reſſerré. Ce ne fut que trois mille ans après la création que Salomon entreprit de conſacrer un temple au Dieu d'Iſraël. Les peuples ſeptentrionaux, malgré la rigueur du climat, adoroient leurs dieux en pleine campagne, ou dans les bois. Les Danois élevoient ſeulement de petits toîts au deſſus de leurs idoles, pour les garantir des injures des tems (5). Les Pruſſiens ne leur élevoient point de temple; ils les plaçoient ſous des arbres & ſurtout ſous de gros chênes: (6) ces chênes rendoient même des oracles, comme ceux de Dodone, & ils étoient reſpectés comme

Leurs dieux & leur culte.

(1) *Cromer. Lib. 3. de ortu & reb. geſt. Pol.* (2) *Oeuv. du Phil. de ſans Souci. éd. de 1750 in 8o. Tom. I. p. 30.* (3) *Adam. Bremenſ. de ſitu Daniæ & aliis Septent. Region. No. 77.* (4) *Tacit. de mor. German. Cap. 4. Auſon. in Edyl. Sidon. Apoll.* (5) *Olaus Wormius Lib. I. Mon. Daniæ Cap. 3.* (6) *Chriſt. Hartknoch. Diſſ. VI. de loc. Divin. Cult. dlc.*

Sect. I. Etat de la Prusse.

ceux des Druides. Ce culte des arbres avoit une origine très ancienne. C'est aux Celtes qu'il faut la rapporter. (1) C'est d'après eux que les Grecs & les Romains ont imaginé leurs Dieux champêtres. Parmi les chênes sacrés de la Prusse ancienne, il y en avoit quatre très célebres par leur énorme grosseur.

Chênes sacrés.

L'un étoit à Romowe, dont le tronc avoit six coudées de diametre; il étoit si touffu & les rameaux si entrelassés, que la pluye ne passoit jamais au travers de son branchage, toujours verd dans les hivers même les plus rigoureux: il n'étoit point du genre des chênes verds, qui conservent toujours leur feuille, comme l'olivier, le mirthe, le palmier. (2) Le second étoit auprès d'Heiligenbeil & consacré au Dieu Gurch; il conservoit aussi sa verdure: le troisieme est celui que les Croisés, lorsqu'ils entrerent dans la Prusse, entourerent de redoutes comme une forteresse, sur le bord de la Vistule, dans le lieu où étoit l'ancienne ville de Thorn: le quatrieme étoit dans un jardin de la ville de Wolaw; il étoit si énorme, que lorsque les Chevaliers Teutoniques en eurent fait creuser le tronc, un cavalier pouvoit dans cette cavité faire tourner son cheval.

Bois, lacs, fontaines consacrés aux dieux.

Dans plusieurs endroits de la Prusse, les forêts étoient sacrées, comme chez les Gaulois & chez les Romains. Couper un arbre étoit un crime. (3) Les lacs & les fontaines étoient aussi consacrés aux Dieux. Les adorateurs du fleuve Golba, qui traverse un bourg appellé Narpiszken, se rendoient tous borgnes en l'honneur du Dieu, & c'étoit une faveur du ciel que d'être né borgne ou de le devenir naturellement. (4) Jusques-là ces superstitions ne sont que ridicules; mais on sacrifioit à ces divinités, aux fleuves, aux fontaines, des hommes vivans qu'on égorgeoit ou qu'on plongeoit dans l'eau. Il est bon toutefois de prévenir le lecteur, que dans l'histoire des peuples idolâtres & conquis, il faut beaucoup rabattre de toutes ces cruautés sacrées. La plupart des historiens, pour excuser en quelque sorte la férocité des conquérans convertisseurs, ont eu besoin de prêter une plus grande férocité aux peuples subjugués & convertis.

Les principaux Dieux des anciens Prussiens.

Il seroit trop long de parler ici de tous les Dieux des Prussiens; ils les divisoient en plusieurs classes; les plus puissans formoient la premiere. PERCUNOS, PICOLOS, & POTRYMPOS habitoient le grand chêne de Romowe: la derniere étoit celle des serpens & des autres insectes. (5) Ce peuple étoit si fidele à ses dieux, que lorsque Boleslas I, Roi de Pologne, eut dévasté & brûlé Romowe & ses idoles, les Prussiens n'oserent rien tenter contre les Polonois, qu'après avoir rétabli le culte de leurs dieux. Dans une autre occasion, les Masoviens ayant saccagé Romowe pour venger la mort de leur chef, surpris en adultere & tué d'un coup de lance par un Prussien, furent vaincus & mis en fuite: mais les Prussiens n'oserent les poursuivre qu'après avoir élu un nouveau Pontife & réparé les prophanations de leur culte. (6) Il semble que sous le nom de ces trois premieres divinités, ils adoroient le Soleil, la Lune & les Etoiles. Elles occupoient sur le chêne sacré trois

(1) *Pelloutier hist. des Celtes. Tom I.* (2) *Olaus Mag. Lib.* 3. *hist. Sept. Cap.* 5. (3) *Math. de Michow Lib.* 4. *Chron. Pol. Hermold Chron. Slav. Cap. I.* (4) *Henneb. Comm. in tabl. Pruss.* (5) *Hartknoch Diss.* 7. *&* 8 *de Diis Pruss. veter. maj & minor. Henneb. in comm. ad Tab. Pruss. Grunov. Waissel. Ercsm. Stella Ant. Boruss. Dusb. Chron. Pruss. &c.* (6) *Grunov. Tract.* 3. *Cap.* 6.

places différentes. La tête de Percunos étoit entourée d'une flamme rayonnante, symbole, sans doute, du soleil: on lui attribuoit le pouvoir d'écarter les tempêtes, de ramener la sérénité & de procurer l'abondance: c'étoit le Dieu du Ciel. (1) Picolos étoit regardé comme le Dieu des Enfers. Il étoit représenté avec une barbe blanche, le visage pâle & tourné vers le Ciel: sa tête étoit entourée d'une bandelette blanche. Il paroissoit souvent dans les maisons des grands & des riches, & il exigeoit impitoyablement des sacrifices pour les morts, lorsqu'on avoit oublié d'en offrir. (2) C'étoit un Dieu qui ne vouloit qu'être craint. Si Percunos à quelque rapport avec le Jupiter des Grecs, Picolos en a encore davantage avec leur Pluton, & ne ressemble à la lune que par sa face pâle & son diadême blanc. Le troisieme Dieu étoit Potrympos; il étoit sans barbe, avec la figure d'un jeune homme, le front serein, l'air riant ne respirant que la joie & la tête couronnée d'épis verdoyans. On n'est pas trop d'accord sur le département de ce Dieu; les uns prétendent qu'il étoit le Dieu des fruits & des batailles, (3) & en même tems le soleil; d'autres, que c'étoit la Déesse ou le Dieu des amours. (4) (car on ne convient pas de son sexe) & qu'il exerçoit son empire sur la terre & sur les eaux.

Etat de la Prusse.

Percunos, Picolos.

Potrympos.

Les Dieux du second ordre étoient CURCHO ou GORCO, VURSKAÏTUS & ISCHWAMBRATUR. Ce premier étoit adoré sous le chêne d'Heiligenbeil: il présidoit à la boisson & aux alimens, & on lui présentoit les prémices des moissons & des fruits. Sous les noms des deux autres Dieux les Prussiens honoroient, dit-on, leurs deux anciens législateurs, Waidevutus & Prutenus, (5) qui pour le salut de leurs peuples s'étoient volontairement dévoués à leurs dieux, en se jettant dans les flammes d'un bucher. (6)

Dieux du second ordre.

Les Dieux du troisieme ordre étoient au nombre de treize: (7) OCCOPIRNOS, le Dieu du ciel & de la terre: SCHWEIXTRIX, le Dieu de la lumiere: AUSCHWEITUS, le Dieu des sains & des malades: ANTRIMPOS, le Dieu de la mer & des grands lacs: POTRYMPOS, le Dieu des eaux courantes ou des fleuves: PERDOYTAS, le Dieu des vaisseaux: PERGUBRIUS, le Dieu des plantes & de tous les germes: PILVITUS, le Dieu des richesses. PERCUNOS, le Dieu des tonnerres & des tempêtes: PECULLOS, le Dieu des enfers & des ténebres: POCULLOS, le Dieu des esprits volans: PUSCHKAÏTOS, le Dieu de la terre; il habitoit sous les sûreaux. Les *Barstuces* & *les Marcopetes* étoient des Dieux souterrains, ministres des autres Dieux. Les Prussiens adoroient encore les serpens, plusieurs insectes, quelques bêtes fauves, telles que l'élan (8). Parce qu'ils ne connoissoient pas Dieu, dit Dusbourg, ils adoroient Dieu dans chaque créature: au contraire, c'est parce qu'ils avoient le sentiment de la Divinité, qu'ils croyoient la voir dans tous les êtres.

Dieux du troisieme ordre.

Il y avoit à Romowe ou Romow, un souverain Pontife qu'on appelloit Crive (9). Il avoit la suprématie dans l'ordre sacerdotal. Le respect qu'on

Grand prêtre & Prêtres subalternes.

(1) *Ad. Brem. Lib. de sit. Daniæ. Joan. Mag. Lib. I. Hist. Goth. Olaus. Lib.* 3. *Hist. Sept. Cap.* 3. (2) *Henneb. in comment. ad Tab. Pruss.* (3) *Ibid. Hartknoch de veter. Pruss. Diis maj. & min. Diss.* 7 & 8. *Schuz. in Chron.* (4) *Henneb. in tab. Pruss. Schuz. Waissel. in Chr. Tret. in vit. Episcop. Werm.* (5) *Henneb. de vet. Pruss.* (6) *Th. Waiss. in Chron. Pruss.* (7) *Joh. Hartkn. diss.* 8. *de Diis min. vet. Pruss.* (8) *Hartkn. Diss.* 8. *Dusburg. in Chr. Pruss. Part.* 3. *Cap.* 3. (9) *Dusb. loc. cit. Eras. Stella Ant. Pruss. Hartknoch. Diss.* 9. *de sacerdot. vet. Pruss.*

SECT. I. *Etat de la Prusse.*

lui portoit, étoit si grand, que les rois, les nobles & le peuple s'inclinoient, non-seulement devant lui & devant ses parens, mais encore devant ses officiers. On lui supposoit une si grande sainteté, que les plus infortunés se croyoient heureux, s'ils pouvoient le voir une fois dans leur vie (1). Les prêtres étoient distingués en plusieurs classes: les *Waidalottes* ou *Waidelottes*; (c'étoient les savans & les sages;) les *Vurskaïtes* & les *Sigonotes.* Parmi les Waidelottes il y avoit beaucoup de célibataires de l'un & de l'autre sexe. Un Waidelotte surpris en adultere, étoit soudain livré aux flammes. (2) La plupart habitoient à Romowe autour du chêne sacré; les autres étoient dispersés d'un côté & d'autre, dans les villages, pour y exercer les fonctions de leur ministere. Ces fonctions consistoient à offrir des sacrifices aux Dieux, à instruire le peuple de la religion & du culte, à lui prescrire la maniere de vivre la plus conforme aux institutions divines, à appaiser la colere des Dieux, à obtenir d'eux par de petits sacrifices, de fréquentes apparitions & des conversations nocturnes, à bénir le peuple & à prier avec lui. Ils avoient la connoissance des tems, ils indiquoient les jours de fêtes, le tems de la moisson. Ceux qui étoient dispersés dans les villages, assembloient le peuple, lorsqu'ils avoient quelque chose à lui annoncer de la part des Dieux. Les Prêtres & les Prêtresses se distribuoient les fonctions sacerdotales. Les hommes répondoient aux hommes & les femmes aux femmes. (3)

Leurs fonctions.

Ministres inférieurs.

Les Ministres inférieurs avoient encore différens emplois. Les *Lingussons* & les *Tilussons*, avoient soin des funérailles, & faisoient l'éloge des morts. Ils assuroient qu'ils les voyoient dans les airs sur leurs chevaux & avec leurs armes, s'envolant dans le ciel. (4) Les *Swalgons* étoient chargés des cérémonies sacrées du mariage; ils présidoient aux fiancailles & à la nôce; ils jugeoient de la pudicité de l'époux & de l'épouse, du bonheur & du malheur de leur futur état. (5) Les *Pultons* exerçoient une espece d'hydromanie, prédisant l'avenir par l'inspection de l'écume. (6) Les *Weions* devinoient par le moyen des vents. Ils prétendoient avoir le pouvoir de les diriger où ils vouloient; les *Pustons* guérissoient les blessures & les maladies, par le soufle de leur haleine; les *Seitons*, par des amulettes pendues au col des malades; les *Swakons* avoient l'art de prédire les événemens heureux & malheureux par la flamme & par la fumée d'une lumiere ardente; les *Buetons* avoient l'art de deviner par l'infusion de la cire dans l'eau. (7)

Devins.

Lorsque les parens d'un homme mort vouloient savoir son sort dans l'autre vie, ils s'adressoient au Crive ou souverain Pontife, qui, sans hésiter, disoit qu'il l'avoit vu traverser sa maison, & il désignoit ses habits, ses armes, ses chevaux, en un mot il le dépeignoit tel qu'il étoit dans sa famille; & en témoignage de ce qu'il avançoit, le Crive montroit ou la lance ou quelqu'autre instrument du défunt, qu'il avoit laissé en partant. (8) L'élection du Crive étoit fort solemnelle. Les monumens attestent que plusieurs de ces Grands-prê-

Dévouement du Grand-prêtre.

(1) *Hartkn. loc. cit. Henneb de vet. Pruss.* (2) *Joan. Mistet in Epist. Waiss. Chr. Pruss.* (3) *Hartkn diss. 9. de sacerdot. vet. Pruss. Dusb. Part. 3 C. I. Pr. Cap. 4. Celest. Mist.* (4) *Priv. Culm. Hartkn. de sac. vet. Pr.* (5) *Id. Ibid.* (6) *Id. Ibid.* (7) *Mistent. Epist. ad Georg. Sab. de reb. vet. Bor.* (8) *Hartknoch Diss. 9. de sacerd. vet. Pruss.*

Prêtres parvenus à une très grande vieilleſſe, ſe ſont dévoués eux-mêmes aux Dieux de la patrie; ce qui ſe pratiquoit ainſi. Les Waidelottes ou autres miniſtres des autels, raſſembloient le peuple; alors le Crive montoit ſur un bucher, exhortoit l'aſſemblée à honorer les Dieux d'un cœur pur & ſincere, à pleurer les péchés qui avoient excité leur colere & à changer de vie. Le peuple fondoit en larmes. Alors le Pontife aſſuré du répentir des aſſiſtans, les conſoloit, leur promettoit la faveur des Dieux, les aſſuroit qu'il donnoit volontairement ſa vie pour la réparation des fautes qu'ils avoient commiſes; on allumoit le bucher, & le Pontife étoit dévoré par les flammes. Après le ſacrifice les Prêtres choiſiſſoient un d'entr'eux pour être Crive (ou Krive), & le lendemain ils le proclamoient devant le peuple, en l'aſſurant que les Dieux même avoient fait ce choix (1).

Etat de la Pruſſe.

On croit que les Pruſſiens avoient reçu leur religion des Goths, lorſque Waidevutus, chef des Alains & des Lithuaniens, élu Roi des Boruſſes, fit venir des prêtres de la Sudinie; mais avant que les Goths n'entraſſent dans la Pruſſe, elle avoit une religion plus ſimple ſans doute, & telle qu'elle a été chez tous les peuples dans l'origine des ſociétés. Comme les Perſes, ils adoroient Dieu dans le feu, lui offrant les premices de leurs fruits & des productions ſpontanées de la terre; mais lorſqu'ils eurent des ſimulacres, des myſteres, & que les prêtres eurent multiplié les ſuperſtitions & les cérémonies, la religion acquit plus de majeſté & la Divinité devint terrible: la moindre faute fermoit au pécheur l'accès des lieux ſaints; le malfaiteur qu'on menoit au ſupplice, n'avoit pas la conſolation de fixer ſes regards ſur ces aſyles, on l'exécutoit au loin (2). Le Krive ſeul & les Waidelottes pouvoient entrer dans le ſanctuaire du chêne: dans la ſuite les Chrétiens furent plus particulierement exclus de leurs cérémonies. D'immenſes rideaux, ou voiles de ſoie, entouroient le chêne ſacré; les Waidelottes ne les tiroient qu'aux grandes ſolemnités, ou lorſque quelque Pruſſien d'un ordre ſupérieur venoit adorer les Dieux, & leur porter des offrandes. (3) On leur immoloit des victime humaines, ſurtout à Picollo & à Potrimpo. (4) Lorſque la nation marchoit à la guerre, on ſacrifioit un priſonnier fait ſur les ennemis; le Pontife ou Krive lui ouvroit la poitrine, & ſi le ſang s'élançoit en torrent, c'étoit un préſage heureux. Lorſque le Général de l'armée ennemie tomboit dans les mains des Pruſſiens, (5) ils le ſacrifioient aux Dieux, armé de toutes pieces, monté ſur ſon cheval de bataille, dont on attachoit les jambes à quatre pieux; on formoit autour de la victime une enceinte de buches, qui le déroboit à la vue des ſpectateurs, & on y mettoit le feu: lorſqu'il y avoit pluſieurs priſonniers, le ſort décidoit de ceux qui devoient être immolés. Il n'étoit permis à perſonne d'avoir des chevaux blancs pour ſes uſages domeſtiques, les chevaux blancs étoient conſacrés aux Dieux. (6)

Origine de ce culte.

Sacrifices humains.

Cruautés ſuperſtitieuſes.

Le butin fait à la guerre étoit diviſé en quatre parts; la premiere étoit pour les Dieux, la ſeconde pour le ſouverain Pontife, la troiſieme pour les alliés & la quatrieme pour l'armée. Les chevaux pris ſur les ennemis étoient

Partage du butin fait ſur les ennemis.

(1) *Henneb. in Tab. vet. Pr.* (2) *Grunov. Tract. 3. Cap. 3. Henneb. de vet. Pruſſ.* (3) *Strykowski in Sarm. Europ.* (4) *Henneb. de vet. Pruſſ. Diſſ. VI. de loc. divin. cult. dic.* (5) *Petr. Dusb. Chr. Pruſſ. Part. 3. Hartkn. in diſſert. 10.* (6) *Hartknoch ub. ſup. Dusb. part. 3. Chr. Cap. 6.*

Sect. I. Etat de la Prusse.

brûlés, après qu'on les avoit fatigués à la course jusques à ce qu'ils ne pussent plus se soutenir. Ces sacrifices se faisoient devant les chênes sacrés: celui de Romowe étoit horrible à voir par le sang des victimes dont il étoit couvert.

Autres superstitions. Les Dieux s'y manifestoient quelquefois aux hommes sous les figures de serpens, de dragons, de feu & autres objets effrayans: ces mêmes spectres s'offroient quelquefois dans les forêts aux passans (1). Lorsqu'il y avoit quelque chose à annoncer au peuple, les Waidelottes élevoient le Krive sur leurs épaules & le plaçoient sur un bucher; il paroissoit quelques momens converser avec la Divinité, il disoit aux Waidelottes l'ordre qu'il venoit de recevoir, & les Waidelottes le faisoient savoir au peuple. (2)

Feu sacré. Devant Percunos brûloit un feu continuel, alimenté par du bois de chêne: s'il arrivoit que le feu s'éteignit par la négligence des prêtres, celui qui étoit chargé de l'entretenir étoit puni de mort. Lorsqu'il tonnoit, les Prussiens croyoient que le Krive étoit en conférence avec Percunos: ils se prosternoient en s'écriant: „ Dieu Percunos, exauce-nous & envoye-nous à propos „ la pluie & le beau tems". On sacrifioit à Picollos la tête d'un homme mort, ou même la tête de quelqu'autre animal. (3) Potrimpos avoit une autre fantaisie : on lui nourrissoit continuellement avec du lait, un serpent renfermé dans une marmite toujours couverte d'épis de froment. (4) Quand on devoit lui faire des sacrifices, le Waidelotte qui en étoit chargé, étoit obligé de jeûner & de coucher sur la terre, pendant trois jours: (5) on brûloit devant lui de l'encens & de la cire, & quelquefois on lui sacrifioit des enfans. (6) Chaque année on brisoit le simulacre de CURCHO, & on lui en faisoit un nouveau: le feu sacré brûloit continuellement devant lui: on lui consacroit les prémices des fruits & de la pêche. (7) Auprès de chaque lac, il y avoit une pierre sacrée, sur laquelle les pêcheurs brûloient en l'honneur de ce Dieu les premiers poissons qui tomboient dans leurs filets. Le Dieu Perdoïtus recevoit le même hommage des pêcheurs & des nautonniers. Les

Dieu de la mer & des vents. Prussiens le regardoient comme un Dieu d'une grandeur déméfurée: il résidoit au milieu de la mer, & de quelque côté qu'il se tournât, les vents suivoient sa direction. Les Prussiens croyoient que lorsqu'il étoit irrité, son souffle mettoit en fuite les poissons & que même il les faisoit mourir. Avant de sortir pour la pêche, les pêcheurs s'assembloient dans une espece de halle, sacrifioient plusieurs poissons & mangeoient les restes du sacrifice: à la fin du repas le sigonotte, ou devin, se levoit, divisoit les vents & indiquoit le jour & le lieu, où l'on pouvoit espérer de faire une pêche abondante. (8) Le Dieu PUSCŒTUS présidoit aux bois sacrés: il habitoit sous le sureau; on lui offroit sous cet arbuste, du pain, de la bierre & autres alimens; ce Dieu étoit fort honoré, non seulement des Prussiens, mais encore des Samogitiens, des Lithuaniens, des Russes & des Livoniens; ils lui demandoient dans leurs prieres, d'adoucir l'esprit de *Marcopule*, Dieu des nobles, afin qu'ils n'appésantissent pas sur leurs esclaves le joug de la servitude. (9)

(1) *Schuz in Chr. Pr. Lib. Joan Lass. de Diis Samog.* (2) *Sim. Grunov. Tract. 3. Cap. 1. Henneb. de Pr. vet.* (3) *Math. Strykov. in Sarmat. Europ. Henneb. de vet. Pruss.* (4) *Henneb. ad Tab. Pr. Hartknoch diss. 8.* (5) *Idem Ibid.* (6) *Henneb. in Comment. ad Tab. Pr. Hartkn. loc. cit.* (7) *Waissel. Chr. Pr. Privileg. Pr. ann. 1249. Hartkn. diss. 10 de Cult. Deor. ap. vet. Pr.* (8) *Id. Ibid. Henneb. Comment. ad Tab. Pr.* (9) *Melet. in Epist. ad Sab.*

On dressoit dans les greniers pour les Marcopetes, une table bien propre; vers le soir on y mettoit du pain, du fromage, du beurre, de la bierre, & on les invitoit à souper. Si le lendemain la table étoit dégarnie, c'étoit un bon augure; mais si les Marcopetes n'avoient rien mangé, c'étoit une désolation dans la famille qui s'attendoit à mille maux. (1)

Etat de la Prusse.

Festins sacrés.

Les serpens étoient aussi l'objet du culte des Prussiens; ils les conservoient dans le four, ou sous la cheminée: dans un certain tems de l'année, le Waidelotte, avec quelques prieres magiques, les invitoit à table. Ces animaux sortoient de leurs tanieres, rampoient le long de la nappe, montoient sur la table, dévoroient les mets dont on les avoit couvertes, & s'en retournoient par le même chemin. Le pere de famille avec toute sa maison, se mettoit alors à table & mangeoit avec joie les restes du festin, persuadé qu'il ne pouvoit lui arriver que des choses heureuses; mais si les serpens avoient été sourds à la voix du prêtre, ou s'ils n'avoient point mangé, c'étoient des présages funestes. (2) Les femmes alloient prier les serpens qu'on nourrissoit de lait dans le creux des chênes sacrés, de donner à leurs maris de la vigueur & des forces, pour qu'ils leur fissent beaucoup d'enfans. (3)

Culte des serpens.

Les anciens Prussiens n'avoient aucune connoissance de la division du tems par années, par mois ou par semaines; mais lorsqu'ils avoient un jour à fixer pour quelque affaire, ils assignoient un certain nombre de jours. On faisoit de part & d'autre une marque sur du bois, ou un nœud à une courroye, & lorsqu'on avoit autant de marques ou de nœuds qu'on avoit fixé de jours, on se trouvoit au rendez-vous. (4) C'étoit ainsi qu'ils fixoient leurs jours de fête. (5) Leurs plus grandes solemnités étoient en l'honneur de Pergubrius, Dieu des forêts & de toute espece de semences, & de Curcho. Leur premiere fête tomboit à l'équinoxe du printems: à la fête de Pergubrius, les gens de la campagne s'assembloient dans une maison commune, où ils trouvoient un ou deux tonneaux de bierre, ou autre boisson; car il est douteux que les Prussiens aient sçu faire la bierre, avant l'invasion des Chevaliers de l'Ordre Teutonique. Le sacrificateur commençoit la cérémonie, en remplissant une coupe de cette boisson: il tenoit la coupe de la main droite, invoquoit le nom du Dieu & chantoit ses louanges. „ O Dieu Pergubrius, (s'écrioit-il;) c'est toi qui chasses l'hiver & qui ramenes la douceur du printems; par toi, nos champs & nos jardins reverdissent; par toi, les bois & les forêts se couvrent de feuillages, &c." Quand le sacrificateur avoit fini ses prieres, il prenoit la coupe avec ses dents, buvoit sans le secours de ses mains & la faisoit sauter par dessus la tête. Il la reprenoit encore, la remplissoit, & prioit Percunos, Dieu du tonnerre, d'envoyer la pluie à propos, de chasser Picollos & les autres Dieux malfaisans, ses sujets; cette priere finie, il buvoit encore & rejettoit la coupe de la même maniere: la même cérémonie se renouvelloit à chaque Dieu, dont il imploroit les faveurs; il en invoquoit plusieurs autres & lorsque sa priere étoit finie, tous les Prussiens qui formoient l'assemblée, buvoient l'un après l'autre & chan-

Maniere de compter les jours.

Cérémonies Religieuses.

(1) *Hartknoch. diss.* 10 *de cult. Deor. ap. vet. Pr.* (2) *Id. Ibid. Melet. in Epist. ad Sabin. Henneb. de vet. Pr.* (3) *Henneb. de vet. Prus. Hartkn. de fest. vet. Pr. dict.* (4) *Dusb. Chr. Pr. Part.* 3. *Cap.* 15. (5) *Hartkn. loc. cit.*

Sect. I. Etat de la Prusse.

toient une hymne en l'honneur du Dieu Pergubrius, & le reste du jour se passoit en festins, en chants & en danses. (1)

Fête de la moisson.

Lorsque la moisson étoit sur le point d'être coupée, on célébroit une autre fête appellée *Zazinck*, *ouverture de la moisson;* les paysans s'assembloient dans les champs. Si la moisson étoit belle, le sacrificateur les exhortoit à rendre graces aux Dieux de leurs bienfaits, & buvoit à leur honneur une pleine coupe de bierre. Si par des pluies trop abondantes, ou par quelqu'autre accident, la récolte se trouvoit gâtée ou peu abondante, le sacrificateur invoquoit le Dieu Auschweitus, pour qu'il priât Pergubrius, Percunos, Schwaixtixtus, Pelvitus & les autres Dieux, de ne pas refuser aux cultivateurs, les années suivantes, une moisson plus abondante, & cependant les paysans déploroient leurs fautes, qui avoient excité la colere céleste, & promettoient de se corriger. *Offrandes.* Chacun, selon ses facultés, offroit du froment & de la bierre: les femmes donnoient du pain, fait des prémices de la récolte, & si quelqu'un étoit convaincu d'un crime punissable, il étoit condamné à une amende; l'argent qu'on recueilloit, servoit à un festin qui duroit jusques à ce qu'il n'y avoit plus de bierre; ensuite un des paysans choisi par la troupe, bénissoit solemnellement la moisson, coupoit une gerbe & l'emportoit chez lui: le lendemain les domestiques de celui qui avoit ouvert la moisson, commençoient à abattre le bled, & ensuite quiconque vouloit, moissonnoit. (2)

Fête de la récolte des fruits.

Il y avoit une troisieme fête, dans le mois d'Octobre, lorsque tous les fruits étoient recueillis. Tous les paysans d'un village & quelquefois de plusieurs se rassembloient: ils mettoient du foin & du pain sur la table & deux coupes remplies de bierre: on apportoit ensuite certains animaux de l'un & de l'autre sexe, un porc & une truie, un coq & une poule, une oie & un oison, deux veaux, l'un mâle & l'autre femelle. Le Waidelotte, après avoir récité quelques prieres, frappoit avec un bâton la tête & chaque membre de l'animal qui devoit être immolé; la troupe en faisoit autant en proférant ces paroles. „ Nous te rendons, ô Dieu, ces actions de graces, pour nous „ avoir conservés cette année sains & saufs, & pour nous avoir donné „ tout en abondance. Nous te prions de nous accorder les mêmes bienfaits „ à l'avenir." Lorsque le sacrifice étoit accompli, le Waidelotte jettoit dans tous les coins des maisons, un morceau de chair de l'animal immolé, en disant: „ reçois, ô Dieu Ziemenik, ce sacrifice avec bonté, & mange avec „ joie." Après ces cérémonies, le festin commençoit. (3) On sacrifioit aussi après la moisson, un bouc ou un chevreau au Dieu Curcho. Les paysans de deux & quelquefois de plusieurs villages, se rassembloient dans une grande halle; ils dressoient un grand feu; les hommes portoient la victime, & les femmes de la farine de froment. Alors le Waidelotte assis sur un siege élevé, leur parloit de leur origine, des exploits de leurs peres, de leurs devoirs envers les Dieux. *Sacrifice du Bouc. Confession.* On introduisoit le bouc; & le prêtre, après l'imposition des mains, invoquoit Occopirnos, Antrimpos & les autres Dieux. Alors les paysans confessoient publiquement leurs fautes les plus secretes. (4)

(1) *Hartk. loc. cit. Joan. Melet. Epist. ad Sab.* (2) *Hartkn. de fest. vet. Prus. dieb. diss. XI.* (3) *Id. loc. cit. Math. Strykov. in Sarm. Europ.* (4) *Grunov. Tract. 3. Mart. Murin. Cap. 5. Joan. Melet. loc. cit. Waiss. in Ch. Hartk. de fest. vet. Pruss. dieb.*

Tandis qu'on chantoit une hymne, on ſoulevoit le bouc, on le remettoit à terre, & le prêtre exhortoit l'aſſemblée au plus grand reſpect, pour ce ſacrifice inſtitué par leurs peres, & qu'ils devoient transmettre à leurs deſcendans. A la ſuite de ce diſcours, le Waidelotte ſacrifioit le bouc, lui coupoit la tête, & les payſans en recevoient le ſang dans des vaſes, ayant la plus grande attention qu'aucune goutte n'en tombât à terre. Ils emportoient ce ſang, le faiſoient boire à leurs beſtiaux, ou plutôt les en aſpergeoient. Ils écorchoient enſuite la victime, la coupoient par petits morceaux & les faiſoient cuire au four : pendant qu'ils cuiſoient, ils confeſſoient leurs fautes, aux pieds du Waidelotte, qui les leur faiſoit expier par quelques coups de verges; mais les payſans tomboient enſuite ſur lui & lui arrachoient les cheveux: d'un autre côté, on preſcrivoit aux femmes la conduite qu'elles devoient tenir pour ſe rendre agréables à la Divinité: elles paîtriſſoient enſuite des gâteaux, que les hommes, aſſis autour du feu, faiſoient cuire, en les faiſant paſſer & repaſſer au travers des flammes. Le feſtin commençoit & duroit toute la nuit. Au point du jour, on faiſoit un trou dans la terre, on y jettoit les reſtes du feſtin, qu'on recouvroit ſoigneuſement, afin que les oiſeaux n'en mangeaſſent point. Il y avoit quelque différence dans le ſacrifice du cochon. On en coupoit auſſi la chair par morceaux, on la faiſoit cuire & le feſtin duroit ſept jours: on en brûloit les reſtes & les os hors de la maiſon. (1) Dans toutes ces cérémonies il eſt aiſé de reconnoître un mêlange de pratiques Judaïques & Catholiques, la Pâque, le pain azime, le bouc émiſſaire, la confeſſion; &c. auſſi le bon Hartknoch penſe-t-il que le Diable eſt le vrai ſinge de Dieu. (2)

Etat de la Pruſſe.

Les écrivains ne ſont pas d'accord ſur le nombre de femmes que pouvoient avoir les anciens Pruſſiens: ſelon les uns, Waidevutus, leur légiſlateur, avoit défendu la polygamie & réduit le mariage à une femme; (3) d'autres aſſurent qu'ils en avoient trois. (4) Mais il paroît que dans les premiers tems, ainſi que les Venedes, les Pruſſiens pouvoient avoir autant de femmes qu'ils pouvoient en acheter & en nourrir. (5) La prohibition de l'union entre parens ſe bornoit à la mere & au pere; car il étoit permis d'épouſer ſa belle-mere, & lorſque le pere mouroit, ſes femmes faiſoient partie de l'héritage du fils & il les épouſoit. (6) Il falloit enlever la fille dont on vouloit faire ſa femme, comme chez les Lacédémoniens. Le pere ne donnoit point de dot à ſa fille; c'étoit, au contraire, le gendre qui payoit la dot au beau-pere: auſſi la femme étoit-elle l'eſclave du mari: (7) elle en faiſoit toutes les fonctions; c'étoit elle qui lavoit les pieds des étrangers que le mari recevoit, & des domeſtiques: elle ne mangeoit point à ſa table. La dot étoit payée ou en argent, ou en froment, ou en bétail, ou en autres effets. (8) Lorſque les Pruſſiens avoient pluſieurs femmes, il y en avoit toujours une qui étoit plus honorée que les autres, ſurtout ſi elle étoit d'origine Gothique. L'adultere étoit puni du feu, & les cendres du cou-

Polygamie.

Mariages.

Dots.

Adultere ſévérement puni.

(1) *Henneb. de vet. Pr. Céleſt. Meſtent in præf. ad man. Pruth.* (2) *Hartknoch de orig. gent. Pruſſi.* (3) *Mart. Murin. Chr. Pruſs.* (4) *Henneb. ex Grun. Tract.* 2. (5) *Aeneas Sylv. Deſcr. Pruſs.* (6) *Priv. Pruſs. ad an.* 1249. (7) *Dusb. Chr. Pruſs. part.* 3, *Cap.* 5. (8) *Th. Weiſs. Chron. Pruſs.*

Sect. I. État de la Prusse.

pable étoient répandues sur les grands chemins. Les enfans adulterins étoient exclus de tout sacerdoce. Pour prévenir tout ce qui pouvoit servir de prétexte ou conduire à l'adultere, il y avoit une loi qui condamnoit au feu, la femme qui repoussoit les caresses de son mari, & la sœur de la coupable devenoit l'objet du mépris public, parcequ'on supposoit qu'elles n'avoient pas été élevées dans l'obéissance des Dieux & de leurs époux (1). Le deuil & la viduïté du mari duroient huit jours, après lesquels il épousoit sa servante, à moins qu'il n'y eût quelqu'empêchement. Si le mari venoit à mourir, sans laisser des enfans à sa femme, elle se livroit à tous les jeunes gens, jusques à ce qu'elle devint enceinte & alors elle entroit dans le ministere sacré & devenoit Waidelotte, (2) & par une inconséquence bisarre, les parens avoient le choix d'élever, d'exposer ou de faire mourir les enfans nés de ces conjonctions. (3) On faisoit si peu de cas des femmes, qu'elles étoient censées vierges jusques à ce qu'elles eussent donné le jour à un enfant mâle. (4)

Usage singulier.

Deuils.

Cérémonies du mariage.

Voici quelles étoient les cérémonies du mariage: (5) avant que le mari n'emmenât celle qui devoit être son épouse, elle invitoit ses parens au repas des nôces. Lorsqu'ils étoient rassemblés, elle les prioit de pleurer avec elle sa virginité. Elle commençoit à se lamenter ainsi: „ Hélas! hélas! qui est-„ ce qui, désormais, fera le lit de mon pere & de ma mere, qui est-ce „ qui lavera leurs pieds, qui est-ce qui entretiendra leur foyer? Mon cher „ petit chien, ma chere petite poule, qui est-ce qui vous donnera à man-„ ger?" Après ces premieres exclamations ses parens la conduisoient auprès du foyer, & elle reprenoit ainsi: „ Hélas! hélas! Feu cher & sacré, qui „ désormais vous fournira du bois & vous entretiendra, pour que vous puis-„ siez réchauffer les membres glacés de mon pere & de ma mere?" Les parens repétoient les mêmes plaintes & finissoient par exhorter la jeune épouse à ne pas trop se livrer au chagrin. Quand elle devoit être conduite à l'époux, il envoyoit un char au devant d'elle pour la recevoir; lorsqu'elle approchoit de la maison, un jeune homme accouroit au devant du char, portant d'une main un tison allumé & de l'autre un vase rempli de bierre. Il couroit trois fois autour du char, criant: „ comme tu as conservé le foyer de tes parens, „ tu conserveras celui de ton époux;" & il donnoit à boire la coupe à la mariée. Lorsque le *Kellevese*, ou conducteur du char, très élégamment habillé, étoit près de la maison du mari, il abandonnoit le char & le cheval, & s'élançoit de son siege comme un éclair, au milieu des acclamations des invités, qui crioient *voici le Kellevese! Le Kellevese arrive.* Il entroit dans la maison & s'emparoit d'un siege & d'un coussin préparés à cet effet & sur lesquels étoit un petit manteau: s'il n'étoit pas assez adroit pour se placer sur le siege du premier saut, il étoit reçu à coups de poings, & jetté hors de la maison, par une autre porte que celle par où il étoit entré. Mais s'il s'étoit emparé du siege, le manteau étoit le prix de son adresse; il y demeuroit assis jusqu'à ce que l'épouse, que les conviés étoient allés recevoir, venoit prendre sa place. On lui présentoit encore une coupe remplie de bierre. On la portoit ensuite auprès du feu; le Kellevese la suivoit, portant le siege

(1) *Hartknoch loc. cit. Henneb. ad Tab. Prufs.* (2) *Henneb. loc. cit. Hartknoch de cult. Deor. ap. vet. Prufs.* (3) *Priv. Pr. vet.* (4) *Joan. Melet. Henneb. ad reb. Pr. Hartk.* (5) *Hartkn. dissert. 12 de nuptiis vet. Prufs.*

Etat de la Prusse.

ſur lequel on faiſoit encore aſſeoir la mariée ; là on lui lavoit les pieds & de l'eau qui avoit ſervi à cet uſage, on aſpergeoit le lit conjugal, les troupeaux, le bétail & les meubles. On conduiſoit enſuite l'épouſe, les yeux bandés, & les levres ointes de miel, à toutes les portes de la maiſon. On lui ordonnoit de les toucher & de les frapper du pied droit; l'épouſe étoit ſuivie d'un homme qui portoit un ſac rempli de toute ſorte de grains & qui en répandoit devant chaque porte, en diſant à la mariée, qu'elle ne manqueroit jamais de ces choſes, ſi elle obſervoit les préceptes de la religion & ſi elle donnoit tous ſes ſoins aux affaires domeſtiques : après cette cérémonie on arrachoit le bandeau qui lui couvroit les yeux, & on alloit au feſtin. Avant de la conduire au lit, un de ſes parens lui coupoit les cheveux: alors les femmes mettoient ſur ſa tête un bouquet, noué d'une bandelette blanche ; en lui diſant qu'elle porteroit ce bouquet juſques à ce qu'elle eût un fils, & que ſa virginité finiroit quand elle l'auroit enfanté. On la conduiſoit au lit, où elle n'entroit qu'après avoir reçu pluſieurs coups de bâton, comme un ſigne de la puiſſance maritale, à laquelle elle ſe ſoumettoit. Des matrones, qui avoient inſtruit la mariée de la maniere dont elle devoit ſe conduire avec ſon époux, leur apportoient des teſticules de chevreau ou d'ours préparés: on croyoit que ce mets ne pouvoit pas manquer de rendre les époux féconds. On avoit ſoin, le jour de la nôce, de n'immoler aucun animal qui ne fût entier.

Funérailles.

Comme l'ordre ſacerdotal étoit fort nombreux chez les anciens Pruſſiens, il ne faut pas être ſurpris ſi leurs cérémonies étoient ſi multipliées. Celles des funérailles étoient auſſi compliquées que celles du mariage. Les anciens Pruſſiens n'attendoient pas toujours qu'une mort naturelle terminât les douleurs du malade: ils la hâtoient quelquefois; ils pendoient à des arbres les eſclaves infirmes, boiteux, aveugles, malades ou accablés de vieilleſſe. (1) Ils étrangloient même leurs parens, lorſque l'âge & la maladie expoſoient leur famille à des dépenſes, qu'ils regardoient comme inutiles. (2) Quelquefois ils immoloient à leurs Dieux & livroient aux flammes, les hommes & les enfans d'une conſtitution foible & mal ſaine: la richeſſe & le pouvoir ne mettoient point à couvert de cette cruelle ſuperſtition. Lorſque les riches & les grands étoient détenus dans leur lit, ils appelloient le Waidelotte, dont le premier devoir étoit de conſoler le malade & de lui faire une peinture du bonheur dont il devoit jouir quand ſon ame ſeroit dégagée de ſon corps. Quatre mois après, ſi le malade étoit dans le même état, le prêtre lui ordonnoit d'adreſſer ſes vœux au ciel, pour en obtenir la ſanté: ſi ſon mal ne diminuoit point, on employoit pour ſa guériſon les cendres du foyer; enfin ſi ce remede ne produiſoit rien, le prêtre, après en avoir demandé l'agrément aux parens & aux enfans, jettoit le couſſin du lit ſur la tête du malade & l'étouffoit. Lorſqu'un Pruſſien d'un ordre inférieur étoit frappé d'une maladie mortelle & qu'il touchoit à ſon dernier moment, on aſſembloit ſes parens, ſes amis & ſes voiſins, qui buvoient & mangeoient juſques à ce que le moribond eût rendu l'ame de gré ou de force. On lavoit ſon cadavre avec de l'eau chaude, on le revêtoit d'habits blancs, & on le plaçoit près de la

Morts accélérées.

(1) *Diſſ.* 13 *Hartkn. de funerib. vet. Pruſſorum. Schuz. Lib.* 1. *Chr. Mart. Murin. &c.*
(2) *Kojalowicz. part.* 1. *Hiſt. Lith. L. I.*

SECT. I. *Etat de la Prusse.*

Repas funebres.

table, sur un siege, ou même debout. On le saluoit en buvant: & lorsque la biere étoit épuisée, le deuil commençoit par ces plaintes: „Hélas! hélas! „ pourquoi es-tu mort? n'avois-tu point à boire & à manger? Pourquoi „ es-tu mort? Hélas! hélas! n'avois-tu pas une belle femme? pourquoi „ donc es-tu mort?" Dans leurs lamentations, ils passoient en revue tous les avantages dont le défunt jouissoit, ses enfans, ses proches, ses brebis, ses bœufs, ses chevaux, ses oies, ses poules, & repétoient à chaque article „ pourquoi es-tu mort?" Ensuite ils buvoient au défunt, ils lui souhaitoient une bonne santé dans son voyage, & toute sorte de bonheur dans les lieux où il alloit: ils le prioient de saluer dans l'autre vie, leurs parens, leurs alliés & leurs amis. On faisoit ensuite des présens au mort, on donnoit aux femmes du fil & une aiguille; aux hommes, on leur attachoit une épée au côté; on leur pendoit au col un petit linge, dans lequel on mettoit quelques pieces de monnoie. (1) Le convoi étoit composé des parens qui suivoient à cheval, le char où le cadavre étoit porté: ils frappoient l'air de leurs épées, en criant: „Démons, fuyez dans les enfers." Les femmes ne l'accompagnoient que jusques à l'extrêmité du village, où étoit un poteau, sur lequel étoit une piece d'argent. Les parens à cheval couroient autour du poteau: celui qui le premier enlevoit cette piece, passoit pour le plus heureux & le plus fort: les autres regardoient l'argent, alloient à toute course vers le cadavre, frappoient l'air de leurs épées, ou avec des bâtons & crioient: „*fuyez, dans les enfers.*" Arrivés au lieu de la sépulture, ils faisoient trois fois le tour du char funéraire & repétoient: „ pourquoi es-tu „ mort, n'avois-tu pas à boire & à manger?" (2) On placoit le cadavre sur le bucher, & lorsqu'il étoit consumé, on y jettoit ses plus beaux habits, ses chiens de chasse, ses chevaux, ses armes & les effets qui lui étoient les plus chers; si c'étoit une femme, on ne manquoit pas d'y placer une quenouille. Dans les funérailles d'un grand, ses plus fideles serviteurs, quelquefois son épouse & le Waidelotte qui lui étoit le plus attaché, se précipitoient dans les flammes du bucher & se brûloient avec le cadavre. (3) Les assistans jettoient dans le tombeau des pieces d'argent, des anneaux, des bracelets. Lorsque le Christianisme eut été reçu en Prusse, on changea de superstition; on mit seulement dans le sépulchre, à la tête du mort, du pain & une cruche pleine de biere; (4) coutume qui s'est conservée jusques au tems du Duc Albert. Aux funérailles des grands un Waidelotte prononçoit leur oraison funebre.

Pompes funebres.

Ils brûloient les morts.

Tombeaux.

Les tombeaux étoient élevés dans les champs & le plus souvent le long des grands chemins, à l'exception de ceux des grands, qui étoient dans leurs châteaux & dans leurs maisons de campagne. On plaçoit dans le tombeau, sous une pierre, l'urne qui contenoit la cendre du mort: ensuite on formoit avec de la terre une espece de colline, finissant en pointe plus ou moins élevée, suivant le plus on le moins de considération du mort. Après que l'urne avoit été déposée, la femme du mort continuoit son deuil pendant trente jours,

(1) *Joan. Melet. in epist. ad Sab. de Relig. Bor. Weiss. Henneb. in reb. Pruss.* (2) *Idem Ibid. Hartk. de funerib. vet. Pruss.* (3) *Dluglos Chr. Ord. Tutow. L.* 2. *Dusb. part.* 3. *Cap.* 5. *Henneb. de vet. Pruss.* (4) *Erasm. Stella de Antiq. Boruss.*

Etat de la Pruſſe.

jours, étendue ou aſſiſe ſur la tombe, depuis le lever juſques au coucher du ſoleil & pleurant ſa viduïté. Le deuil du mari ne duroit que huit jours: on donnoit des feſtins funebres aux parens le 3e, le 6e, le 9e. & le 14e. jours: les femmes y mangeoient ſéparément des hommes; le plus grand ſilence regnoit dans ces repas; deux femmes ſervoient aux convives les morceaux tout coupés, parceque l'uſage des coûteaux étoit proſcrit aux repas funéraires. Chaque convive jettoit un morceau ſous la table, afin que l'ame du défunt eût de quoi manger. Comme on croyoit qu'elle attendoit à la porte, on l'invitoit d'entrer: ce qui tomboit de table, on le laiſſoit pour ces ames orphelines qui n'avoient ni parens ni amis. Le repas fini, le prêtre ſe levoit le premier de table, chaſſoit les ames, comme on chaſſe des moucherons, & ſe ſervoit de cette formule: „petites ames, vous avez bu, vous avez „ mangé; ſortez, ſortez." (1)

Immortalité de l'ame, connue des anciens Pruſſiens.

Il réſulte de ces pratiques ſuperſtitieuſes & puériles, que les anciens Pruſſiens croyoient à l'immortalité de l'ame, ſans pourtant trop réfléchir à ſa ſpiritualité; puiſqu'ils croyoient que ſéparées du corps, elles avoient beſoin de boire & de manger. Peut-être les prêtres, à qui cette erreur étoit utile, l'autoriſoient-ils. L'opinion de la transmigration des ames dans de nouveaux corps & dans ceux des animaux, étoit commune en Pruſſe; (2) mais la plupart croyoient qu'après la mort, les ames alloient jouir de tous les plaiſirs, dans un ſéjour délicieux, & ne paſſoient plus dans aucun corps. Ils brûloient les chevaux, les chiens & les ſerviteurs d'un grand, afin que leurs ames deſcendues avec lui dans cet heureux ſéjour, ne ſerviſſent que lui. On trouve dans la religion des Pruſſiens, le même mélange de religions étrangeres, que nous avons obſervé dans leurs mœurs & leurs uſages: on prétend que St. André porta le Chriſtianiſme dans la Ruſſie, la Pologne & la Pruſſe (3). Ces contrées retomberent dans l'idolâtrie. St. Adalbert y reporta, ainſi qu'on le verra dans la Sections IIe, la lumiere de l'Evangile dans le dixieme ſiecle. (4) Mais, malgré l'apoſtolat de St. Adalbert, les Pruſſiens perſiſterent dans leur idolâtrie, juſques à ce que Boleſlas étant entré dans la Pruſſe avec une armée, les força à demander la paix, & ne la leur accorda qu'à condition qu'ils embraſſeroient le Chriſtianiſme; il brûla leurs idoles & le chêne ſacré de Romowe: mais la nouvelle religion, effet de la crainte, fut abjurée, auſſitôt que Boleſlas ſe fut retiré (5). St. Bruno, qui vint enſuite, ne fut pas plus heureux que St. Adalbert; il fut décollé avec ſes compagnons ſur les confins de la Pruſſe (6). Olaüs, Roi de Dannemarck, envoya des apôtres & des ſavans prêcher l'Evangile aux Danois, aux Suédois, aux Goths, aux Pruſſiens & à quelques autres peuples. Après la mort de Boleſlas I, trois autres Boleſlas entreprirent de porter la foi dans la Pruſſe. Dans le XIIe. ſiecle, Boleſlas III s'arma contre les Pruſſiens qui dévaſtoient

Le Chriſtianiſme porté en Pruſſe.

(1) *Joan. Melet. in Epiſt ad Sabin.* (2) *Vincent Kadlubk. Lib 4. Chr. Pol. Cap. 19.* (3) *Staniſl. Lubien. Epiſc. ad vitam Epiſcop. Ploc. Teſt. adv. Judæos.* (4) *Cromer. Th. Clagius, in linda Mariana, Miſlenta in Prol. ad man. Pruth. Hartkn. ex Gron. & aliis ſcript. Diſs. XIV. de orig. rel. Chriſt. in Pruſs. Steph. Damalew in vit. Epiſc. Gneſn. Voyez notre Hiſt. de Pol. T. 40 de cet Ouv. pag* (204.) (5) *Joan Dlugloſs T. I. L. 2. Hiſt. Pol. Cromer Libr. 3. de ortu & reb. geſt. Pol. Caspar Schuz in Chr. Pruſs. Lib. I. Henneb. de vet. Pr.* (6) *Dithmar Merſburg. Lib. 4. Chr.*

Sect. I. Etat de la Prusse.

la Masovie ; il rétablit la domination Polonoise, & obligea les Prussiens d'embrasser encore le Christianisme ; mais ce ne fut pas pour longtems, ils l'abjurerent encore après la mort de Boleslas. (1) Jamais la religion Chrétienne n'avoit paru mieux affermie en Prusse que vers le milieu du XIIe. siecle, au tems de Boleslas IV. Les Prussiens vaincus & tremblans prophanerent eux-mêmes les lieux destinés à leurs mysteres, prirent le nom de Chrétiens, éleverent leurs enfans dans les principes de la foi ; mais quelque tems après ayant vaincu les Polonois, ils revinrent à leurs Dieux. (2)

Attachement des Prussiens à leurs idoles.

Les Polonois, dont les Etats étoient déchirés par des guerres intestines, renoncerent vers le commencement du XIIIe. siecle à la conversion des Prussiens : cependant en 1215 Christian, moine de l'ordre de Cîteaux, entreprit cette tâche pénible, mais sans succès : un autre Christian, religieux du monastere d'Oliva, fut envoyé par le Pape en qualité d'Evêque de Prusse, pour y prêcher la foi : (3) il parcourut les provinces ; mais voyant que la persuasion ne pouvoit rien sur ce peuple grossier, il profita des ravages que les Prussiens avoient faits dans la Masovie, pour engager Conrard qui en étoit Duc, d'envoyer contr'eux la cavalerie de Dobrzin, non seulement pour cesser la dévastation, mais pour forcer les Prussiens à se faire Chrétiens. Ce moyen ne réussit pas mieux : la cavalerie de Dobrzin fut taillée en pieces ; & Christian eut le double regret d'avoir fait périr beaucoup de monde & de s'être mis dans le cas de ne pouvoir plus rien tenter pour la conversion des Prussiens. Enfin le zele des Evêques ne produisant rien, on ne crut pas pouvoir imaginer d'expédient plus heureux, que d'appeller les Chevaliers de l'Ordre Teutonique, dont la réputation s'étendoit dans toute l'Europe, & qui réunissoient le zele de la foi, l'amour de la gloire & le besoin de ressources. Mais avant d'en venir à l'histoire de leur terrible apostolat, nous croyons devoir reprendre ce qui regarde les mœurs des anciens Prussiens.

Conversions forcées sans effet.

On croit qu'à la maniere des Scythes, ils n'avoient point de demeures fixes. Ils ne bâtissoient point de maisons ; ils vivoient dans les forêts : l'écorce des arbres les garantissoit des pluies & de la rigueur des hivers. Dans la suite des tems, les nations qui habitoient la Prusse, les Goths, les Sarmates, les Russes, les Venedes perdirent leur férocité & bâtirent des cabanes (4). Parmi ces nations, celle des Venedes, qui du tems de Tacite s'étoit éloignée de la mer Baltique & rapprochée de la Vistule, fut la plus industrieuse ; cet historien la distingue des Sarmates qui ne se transportoient d'un lieu à un autre que sur des chariots, au lieu, dit Tacite, que les Venedes se construisent des maisons, ont des boucliers & marchent avec légéreté. (5) Les Estiens & les Goths avoient appris des Germains, l'art de bâtir & quelques autres usages. Les Phinnes, qui occupoient le midi de la Prusse, étoient les plus barbares de ces peuples, au rapport de Tacite. Ils n'avoient pas encore pu, de son tems, imaginer d'autre maniere de garantir les enfans & les vieillards des bêtes féroces & de la pluie, que de les cacher sous quelques rameaux entrelacés ; mais ils prirent les mœurs & les usages des

Demeures des anciens Prussiens.

Usages des peuples qui habitoient la Prusse.

(1) *Dluglosſ. hist. Pol. L.* 4. (2) *Vincent Kadlubk. Lib.* 3. *Chr. Pol. Ep.* 31. *Neugeb. Lib.* 3. *hist. Pol.* (3) *Anonym. in Chr. Montisserin.* (4) *Erasm. Stella Lib.* 2. *Ann. Bor. Alb. Wijuck. hist. Lith. part. I. L. I.* (5) *Tacit. de mor. German.*

Etat de la Prusse.

Goths & des Venedes, lorsqu'ils se mêlerent avec ces peuples, de sorte que dans le tems de l'invasion de l'Ordre Teutonique, quoique les maisons ne fussent bâties qu'en bois, la Prusse étoit couverte de villes, de bourgs, de villages, de forteresses & de châteaux. (1)

Alimens, boissons des anciens Prussiens.

Les anciens Prussiens étoient sobres, ils vivoient de la chasse & de fruits. Dans les XIe & XIIe siecles, ils mangeoient encore la chair du cheval: (2) leur boisson étoit de l'eau pure, ou de l'hydromel, le lait de leurs jumens: quelquefois ils mêloient ce lait avec le sang des chevaux qu'ils mangeoient, & en composoient une espece de beurre. Virgile attribue cette boisson, ou plutôt cet aliment, aux Getes. (3) L'hospitalité étoit en très grande recommandation chez les Prussiens: ils avoient le plus grand soin de leurs hôtes & surtout des étrangers; ils ne souffroient point la mendicité: ils tuoient les pauvres que leur âge, leurs infirmités, leur paresse ou leur incapacité mettoient hors d'état de gagner leur vie. Un des principaux services qu'ils rendoient à leurs hôtes, étoit de leur laver les pieds: c'étoit une des fonctions de la maîtresse de la maison. Ils ne se contentoient pas de les bien traiter, ils buvoient avec eux, jusques à ce que le pere, la mere, les enfans & les domestiques étoient ivres (4). Les anciens Prussiens étoient fort adonnés à l'ivrognerie, (5) les femmes même s'enivroient; c'est à ces excès échauffans qu'on attribue l'usage très fréquent qu'ils faisoient des bains (6). Leurs vases à boire étoient de corne, & la coupe (7) ou de bois, ou d'airain, ou d'autre matiere. (8) Ils ne se piquoient point de magnificence dans leurs habits: lorsqu'ils les quittoient la nuit, ils les reprenoient le lendemain, sans s'inquiéter s'ils étoient déchirés: les femmes portoient des habits de lin, des coliers de bronze ou de laiton & des pendans d'oreille de la même matiere. (9) Les habits des hommes étoient de lin, ou de laine blanche; ils n'étoient point flottans, mais courts & serrés: leurs culottes de la même étoffe, descendoient jusqu'aux talons: leur chaussure étoit de cuir ou d'écorce d'arbre. (10) Les riches avoient dans l'hiver des fourrures ou pelleteries dont la Prusse abonde. La même simplicité regnoit dans leurs meubles. La terre couverte de paille, ou de peaux d'ours, ou de quelqu'autre animal, étoit leur lit. Cependant il paroît qu'au tems de l'invasion des Chevaliers Teutoniques, le luxe des habits alloit déja loin. (11)

Leur hospitalité. Leur horreur pour la mendicité. Leur penchant à l'ivrognerie. Leur habillement.

Ils ont reçu l'agriculture des Goths. Productions naturelles.

Les Prussiens ne connurent point l'agriculture dans les premiers tems: (12) ils reçurent cet art des Goths (13). Tacite dit des Esthiens, qu'ils cultivoient le froment & tous les fruits de la terre avec plus de patience & d'industrie que les Germains. (14) Leur principale occupation étoit celle des troupeaux & des bergeries. Ils s'occupoient de la chasse & de la pêche. Leurs lacs & leurs fleuves étoient très abondans en poissons d'une infinité d'especes différentes: leurs forêts leur fournissoient quantité de martres ou rats de Scy-

(1) *Casp. Schuz libr. I. Chr. Pruss. Dusb. Chr. Pruss. part.* 3. *Cap.* 3. (2) *Adam Brem. in lib. de sit. Daniæ.* (3) Et lac concretum cum sanguine potat equine. (4) *Henneb. de Pr. vet. Dusb. Chr. Pr. Hartkn. Diss. IV. de habit. corp. Pr. & de re œconomica diss. XV.* (5) *Hartkn. ubi supr. & de re œconomica diss. XV.* (6) *Joan. Dlug. hist. Pol. L.* 2. *Crom. Lib.* 3. *Henneb. de vet. Pruss.* (7) *Hartkn. loc. cit.* (8) *Idem. Ibid. Th. Weissel. in Chr.* (9) *Erasm. Stella Libr. I. Antiq.* (10) *Hartkn. loc. cit.* (11) *Dusb. Chr. Pr. Part.* 3. *Cap.* 5. (12) *Erasm. Stella Ant. Pr.* (13) *Harrknoch Diss. XV.* (14) *Tacit. de mor. German.*

SECT. I. *Etat de la Prusse.*

thie, des élans & des sangliers (1). Leur commerce se faisoit par échange: dans les tems anciens les peuples septentrionaux ne connoissoient pas l'usage de l'argent: les Prussiens ne le connurent que fort tard; ils échangeoient l'ambre qu'ils recueilloient sur leurs côtes. Ils recevoient leurs habits des Germains, en échange de leurs martres. Les vaisseaux Danois, Normands, Slavons & Prussiens, se rendoient au port de Birca dans les régions maritimes de la Suede (2). Les Prussiens ou Sambiens étoient célebres par les secours qu'ils donnoient aux navigateurs: au moindre danger ils couroient au devant d'eux & donnoient la chasse aux pirates qui infestoient cette mer. (3) Il est à présumer que l'objet de ces navigations consistoit à satisfaire des besoins indispensables, & qu'elle ne leur produisoit pas des richesses bien abondantes, puisque les Chevaliers Teutoniques n'en trouverent point. Les provinces de Culm & de Thorn envoyoient néanmoins à cette époque, leurs vaisseaux en Dannemarck, en Hollande, en Angleterre, en Suede. (4)

Commerce.

Education.

Les Prussiens bannissoient la mollesse de l'éducation: dès que l'âge le leur permettoit, les enfans partageoient avec leurs peres les soins domestiques (5). Les meres ne les confioient point à des étrangeres, elles les allaitoient elles-mêmes. Ils mettoient leur gloire à avoir un grand nombre d'esclaves: (6) ces esclaves n'étoient pas comme chez la plupart des nations, des prisonniers de guerre, car ils immoloient ou massacroient les ennemis qui tomboient dans leurs mains. Il est à présumer que, comme dans la Pologne, les paysans des nobles des premieres classes étoient esclaves, ainsi que leurs enfans; mais ils ne nourrissoient & n'élevoient les hommes libres, ou esclaves, qu'autant qu'ils n'étoient point estropiés ou qu'ils étoient en état de travailler; ils faisoient mourir tout ce qui étoit absolument inutile à la société, & lors même qu'ils avoient un certain nombre d'enfans, ils exposoient ou faisoient périr ceux qu'ils avoient de trop.

Exposition des enfans.

Les premiers Prussiens, c'est-à-dire les Venedes & les Goths, n'eurent aucunes loix écrites (7). Waidevutus, Roi des Cimbres, suivant les uns, des Lithuaniens, selon les autres, & selon d'autres encore, des Alains (8), leur donna une législation relative au caractere & aux mœurs d'un peuple errant & vagabond, qui n'avoit point de demeures fixes, & d'une multitude dispersée dans les forêts & dans les campagnes. Il défendit qu'ils couchassent indistinctement ensemble: il voulut que les mariages fussent durables & il les restreignit à une seule femme: il fixa le nombre des esclaves & des bestiaux que chacun pourroit posséder: il défendit qu'on nourrit ceux qui n'étoient pas propres au travail, sans exception des parens les plus proches: il assigna des lieux pour la célébration des mariages: il voulut que le droit d'hospitalité fut sacré: enfin il instruisit les Prussiens dans le culte des Dieux (9). La plupart de ces loix furent observées jusqu'à l'invasion de l'Ordre Teutonique, qu'Herman de Salza, Grand-maître de l'Ordre, & Her-

Leur législation.

(1) *Dusb. Chr. Pr. part.* 3. *Cap.* 130. 176. *Henneb. de vet. Pr. Hartkn. Diss. XV. Schuz. Lib. I. Chr.* (2) *Idem. Ibid.* (3) *Adam Bremens. Lib. de sit. Dan. Num.* 77. (4) *Act. Publ. Thorun. ad an.* 1370, 1377, 1387. (5) *Henneb. de vet. Pruss. No.* 4. (6) *Schuz in Chr. Pr.* (7) *Tacit. de morib. German. Jornand. de reb. Get. Olaus Mag. in hist. Sept. Gent. Loxenius de antiq. rer. Suevo Goth.* (8) *Eras. Stella de Antiq. Borrus. Math. Strykov. in hist. Lith. Kojalow. hist. Lith.* (9) *Kojalow. loc. cit. Eras. Stella L.* 2.

Etat de la Prusse

man de Balke, Grand-maître de Prusse, après la reconstruction de Culm & de Thorn, donnerent un code aux provinces de ce nom. Ce code est formé du droit de Magdebourg dans certains cas, des loix Belgiques dans d'autres, de celui de Fribourg, de celui de Silésie pour les mines d'argent; ils y spécifioient plusieurs cas particuliers, qui sont des exceptions au droit de Magdebourg. Nous n'entrons point dans les détails de cette législation (1). Outre le droit Polonois, de Magdebourg & de Flandres, quelques autres villes se régirent par d'autres loix: ainsi Elbing adopta la jurisprudence de Lubeck.

Erreur des historiens.

Milice des Prussiens.

Leurs armes.

Différens peuples ont habité la Prusse, mais on les a quelquefois confondus: on a souvent attribué au corps de la nation, ce qui ne regardoit qu'un des peuples qui la composoient. Cette confusion est la cause de la diversité d'opinions sur la milice des anciens Prussiens. Les Venedes, selon Tacite, étoient très agiles, très prompts à la course & portoient des boucliers. L'usage du fer étoit peu familier aux Esthiens issus des Goths; ils avoient pour armes des bâtons ou massues. (2) Les Finnes ou Phinnes, peuple grossier & barbare, & peu propre à la guerre, n'avoient ni maisons, ni chevaux; ils n'avoient d'autres armes que des fleches, que faute de fer ils armoient d'os: c'étoient aussi les armes des anciens Prussiens: les uns & les autres se servoient contre leurs ennemis, de longs bâtons, fort gros par un bout & creux; ils faisoient fondre du plomb dans cette cavité. Ils portoient à leur ceinture de semblables bâtons, mais plus courts & plombés pour atteindre l'ennemi de plus près. Les Venedes, les Goths & les autres peuples inquiétoient peu les Phinnes qui étoient paresseux & sans ambition: mais lorsque les Venedes, les Goths & quelques autres peuples belliqueux abandonnerent la Prusse, pour aller chercher un terrein plus fertile, les Finnes qui occupoient les parties méridionales, s'avancerent vers les septentrionales, & occuperent toute la Prusse; ils vécurent en paix avec ce qui resta d'anciens habitans; & tous ces peuples, avec le tems, n'en firent qu'un seul; cependant, soit qu'ils fussent devenus plus ambitieux, soit que l'exemple des autres peuples les eut séduits, les Finnes ou Phinniens qu'on appelloit Herules, se distinguerent parmi ces nations qui se répandirent en Italie & dans les Gaules. Lorsque dans les 6e & 7e siecles, les Slaves ou Slavons orientaux se furent emparés de cette partie de la Germanie qui renferme aujourd'hui la Pologne, la Poméranie, la Lusace, la Saxe, la Marche de Brandebourg, le Duché de Meklenbourg & le Holstein, une partie de ce peuple se fixa dans le Meklenbourg. (3)

Les peuples qui s'étoient fixés dans la Prusse, devinrent guerriers par nécessité; ils fabriquerent des armes pour se défendre des Polonois & des autres peuples qui les inquiétoient: ils forgerent des épées, des lances à fer acéré & des fleches: (4) ils laisserent au peuple les bâtons plombés; ils devinrent adroits & redoutables par leurs stratagemes: ils attiroient l'ennemi

(1) *Vid. Casp. Schuz. Lib. I. Chr. Pruss. in libr. manus. de hered. Adam Ricci in tract. Rep. de Libr. jur. Rom aliorumq. quantit. & qualit. Vid. Hartkn. de jur. Pruss. Diss. XVII.* (2) *Tacit. de morib. German Cap. 5.* (3) *Wolffgang Lazius de mig. gent. Hartkn. Diss. V. de lingua Pr. & Diss. XVIII. de milit. vet. Pruss.* (4) *Casp. Schuz. Lib. I. Chr. Dusb. part. 3. Chr. Cap. 54 & Cap. 65.*

SECT. I. *Etat de la Prusse.*

Leurs ruses à la guerre.

dans des pieges inévitables: ils se cachoient dans les rochers & dans les cavernes, non par timidité, mais par ruse: chez ce peuple, l'art suppléoit à la force & au nombre, l'audace & la témérité au véritable courage. (1) L'histoire de Pologne est remplie de traits qui prouvent combien les Prussiens étoient habiles dans l'art de tromper l'ennemi. Devenus plus belliqueux, ils ne se contenterent point de se défendre contre leurs voisins, ils se jetterent dans la Masovie, y porterent le fer & le feu, & forcerent les Masoviens à se soumettre à un tribut de chevaux & d'étoffes: (2) ils fortifierent tous les lieux qui en étoient susceptibles, ils acheterent des armes des étrangers, instruisirent les jeunes gens dans l'art militaire, & se rendirent si redoutables que l'historien de l'Ordre Teutonique paroît s'étonner que les Chevaliers, quoique aidés par plusieurs Princes d'Allemagne, aient pu subjuguer les Prussiens en moins de 53 ans de tems. (3) Dans les sieges, ils avoient des redoutes ou tours mouvantes, sur lesquelles ils élevoient les soldats pour porter des munitions aux assiégés: ils fortifioient leurs camps, bâtissoient des forts sur les montagnes; ils y plaçoient leurs signaux, de maniere qu'ils pussent être apperçus des ennemis; ces signaux étoient leurs drapeaux & étendards, sur lesquels étoient peintes deux couronnes opposées l'une à l'autre (4). Le drapeau de Waidevutus étoit une toile de cinq aunes de long & de trois aunes de large, sur laquelle étoient peintes les figures des trois grands Dieux des Prussiens. Les armoiries ou emblêmes du Roi étoient une figure humaine, jusques au nombril, avec une tête d'ours & pour supports deux chevaux. (5) Avant d'entrer en campagne les Prussiens nommoient leurs chefs, dont le courage & la fidélité devoient être connus de tout le monde. Le soldat ne se mettoit point à prix, il falloit qu'il fût choisi; comme chacun combattoit pour ses foyers & pour ses Dieux, on n'avoit aucun besoin de les exciter; au moindre signe ils couroient aux armes & chassoient l'ennemi hors des bornes de leur pays. Ils ne marchoient point en tumulte & ne s'écartoient point des regles de leur discipline; la plus grande force de leur milice consistoit dans leur infanterie. (6) Avant de marcher à l'ennemi, ils consultoient toujours leurs Dieux par la voix de leurs prêtres, ou Waidelottes, & par l'inspection du sang qui couloit de la poitrine du malheureux qu'on sacrifioit (7). Après ce cruel sacrifice, ils examinoient par quels pieges & par quels stratagêmes on pourroit surprendre l'armée ennemie; ce n'est pas que s'il falloit combattre à découvert, les Prussiens ne soutinssent avec opiniâtreté ses attaques, ne le repoussassent & ne tombassent quelquefois sur lui avec impétuosité. Les historiens de l'Ordre Teutonique assurent que les Prussiens ne connoissoient point la modération, surtout dans les combats. Il ne seroit pas étonnant qu'ils eussent traité avec quelque rigueur des étrangers qui, le fer & la flamme à la main, venoient les forcer de renoncer aux Dieux & à la religion de leurs peres, qui tuoient inhumainement tout idolâtre qui tomboit dans leurs mains, qui violoient les traités & qui sembloient combattre autant pour les dépouilles des vaincus que pour la propagation de la foi. Il est vrai qu'ils avoient

(1) *Kadlubk. Libr. 4. Chr. Pol. Cap. 19.* (2) *Dusb. Chr. Prufs. part. 3. Cap. 3.* (3) *Idem. in plurib. locis Chr. Pr. Hartkn. Diff. XVIII. de milit. vet. Pr.* (4) *Waifs. in Chr. Prufs. in comm. Landg. Hafs. Mag. Ord. Teuton.* (5) *Simon. Grunov. Tract. 2. Cap. 5. Hartkn. de milit. vet. Pr. Diff. XVIII.* (6) *Hartkn. animad. ad Dusb. Chr. part. 3. Cap. 3.* (7) *Hanneb. ex Grunov. Tract. 3. Cap. 5.*

des superstitions cruelles, & qu'ils adoroient des Dieux impitoyables; mais les Chevaliers professoient une religion qui n'ordonne que bienfaisance & charité, & cependant ils faisoient la guerre avec férocité, brûlant les bourgs, les villes, les châteaux & leurs habitans, égorgeant tout ce qui n'étoit pas la proie des flammes, prêtant à la guerre de nouvelles horreurs. (1) Il est vrai que les Prussiens sacrifioient à leurs Dieux des victimes humaines; c'étoient des superstitions atroces qu'il falloit détruire; mais c'étoit à la raison, & non pas au fanatisme & à la violence, à les combattre.

Etat de la Prusse.

Il seroit difficile de se procurer des monumens historiques sur les commencemens du gouvernement politique des Prussiens; les Venedes étoient Scythes d'origine & se conduisoient à la maniere des Scythes, qui ne connoissoient ni réduits ni maisons; errans & conduisans leurs troupeaux dans de vastes déserts, traînant avec eux sur des chariots, leurs femmes & leurs enfans; se mettant à couvert de la pluie sous des toîts de cuir; justes par caractere & non par la force des loix, regardant le larcin comme le plus grand de tous les crimes; méprisant l'or & l'argent, ces idoles du monde; vivant de lait & de miel; ignorant l'usage de la laine, &, quoiqu'exposés aux rigueurs d'un hiver continuel, ne se couvrant que de peaux de bêtes fauves. (2) Les Venedes prirent ensuite le nom d'Esclaves ou Slavons, qui, selon les historiens, n'étoient pas soumis à un Roi, mais qui vivoient en liberté & dans une démocratie parfaite. (3) La plupart des nations Venedes conserverent cette forme Républicaine, lorsqu'ayant passé la Vistule, elles étendirent leurs conquêtes dans la Germanie: quoiqu'ils se fussent donné un chef pour les conduire, ils n'en étoient pas moins libres. (4) On trouve dans les historiens une suite de ces chefs jusques à Waidevutus, qui, du milieu des troubles nés de l'ambition d'un peuple, grossi par la défaite des Alains que les Sycambres taillerent en pieces au tems de Valentinien I, osa du consentement de la nation prendre les rênes de l'Empire. (5) Waidevutus à sa mort, divisa ses Etats entre ses enfans. Suivant quelques auteurs c'étoient les descendans de ces Princes qui gouvernoient la Prusse, au tems de Conrard Duc de Masovie. Ce gouvernement consistoit à rassembler les troupes dans les tems critiques & à se mettre à leur tête; mais il ne paroît pas qu'avant l'invasion des Chevaliers de l'Ordre Teutonique, la Prusse ait formé un corps régulier de République, puisqu'ils eurent à combattre successivement différens peuples Prussiens; il paroît, au contraire, que chaque province formoit une République séparée; qu'il n'y avoit d'autres Princes que les Nobles de la premiere classe, & pour sujets un grand nombre de paysans, de cultivateurs, vassaux ou esclaves des premiers, (6) & qu'enfin il n'y avoit que deux or-

Gouvernement.

(1) *Vid. Henneb. Dusb. Hartknoch, &c.* Dusb. finit plusieurs de ses chapitres par ces mots: „ ainsi cette terre fut sans habitans pendant plusieurs années." — „ Là", dit-il ailleurs, „ le glaive de la milice Chrétienne dévora les chairs des infideles: aucun coup de lance „ & d'épée ne fut perdu; il fut fait un carnage terrible des Prussiens. Il y en eut ce jour-„ là plus de cinq mille tués. Après cette victoire, ajoute-t-il, les étrangers & les Chevaliers „ dans la joie se retirent, bénissant la clémence du Sauveur: *cum gaudio sunt reversi, laudantes clementiam Salvatoris.*" Chr. Pruss. Part. 3. Cap. 11.

(2) *Just. Lib. 2. hist. Cap. 2. Pelloutier hist. des Celtes.* (3) *Procop. de Bell. Goth. Cap.* 7. (4) *Hartknoch Diss. XIX. de Rep. vet. Pruss.* (5) *Kajalow. part.* 1. *hist. Lith. Lib. I.* (6) *Hartkn. Diss. XIX. de Rep. vet. Pruss. Dusb. part.* 3. *Cap.* 215.

SECT. I. *État de la Prusse.*

dres, les nobles & le peuple: les Waidelottes ou prêtres avoient le plus grand ascendant sur l'esprit de ce peuple superstitieux, auquel ils persuadoient tout ce qu'ils vouloient, de maniere que le peuple s'exposoit aux dangers les plus imminens, si les prêtres lui persuadoient que telle étoit la volonté des Dieux.

Description & situation de la Prusse.

Voilà tout ce qu'on peut savoir de la religion, des mœurs & des usages des anciens Prussiens. Pour ce qui concerne la situation de leur pays, le premier qui en a donné la description est Henneberg. On en trouve la carte à la tête de la Chronique de Dusbourg. (1) La description la plus moderne & la plus exacte est celle de Busching, (2) & nous en donnons la carte que l'illustre Auteur des *Mémoires de Brandebourg* en a publiée. La Prusse a la Samogitie au nord, le Palatinat de Trock dans le grand Duché de Lithuanie & la Podlachie au levant, la Masovie au midi, la Prusse Polonoise & la mer orientale au couchant: la température de l'air y est variable: l'air y est purifié par les vents qui y regnent. Les mois de Mai, Juin, Juillet & Août y sont chauds & agréables, & quelquefois très chauds: l'automne est fort humide & l'hiver très rude. La plus grande partie du Royaume consiste en plaines. La partie orientale & la méridionale sont montueuses, entourées de vastes forêts, & entrecoupées de lacs d'eau douce. Le terroir y est presque partout fertile en froment, seigle, orge, avoine, bled, sarrasin, millet,

Productions naturelles de la Prusse.

poids, lin, chanvre, houblon, tabac, pâturage & toute sorte de légumes; mais il n'y a point de fruits: on y recueille quantité de manne, semence de l'herbe appellée *gramen mannæ, ou gramen dactylon esculentum.* On y éleve beaucoup de bestiaux, surtout des chevaux, des bêtes à corne de toute espece: on trouve dans les forêts, quantité de sangliers, de cerfs, d'élans, d'autres bêtes fauves & d'oiseaux sauvages de toute sorte. Outre le cabillau, les plies, l'esturgeon & autres poissons que donnent les mers voisines, ses lacs & ses fleuves produisent abondamment une infinité d'especes de poissons d'eau douce, qui ont été apportés de l'étranger. La cire & le miel sont très abondans par la grande quantité de ruches que

Forêts.

les paysans élevent. La Prusse a des forêts considérables, du charbon, de la poix, des potasses, de la houille, de la tourbe. C'est sur les côtes du Samland qu'est la principale pêche de l'ambre jaune ou succin. La Prusse n'a ni

Fleuves, lacs, rivieres.

sel, ni vin, ni mines, à l'exception de celles de fer. Ses principaux fleuves sont la Vistule, le Prégel, la Memel, la Passarge, l'Alla: ses principaux lacs sont le Frisch-haff, qui a trois milles en largeur & cinq milles en longueur; le Curisch-haff, qui a six milles de large sur treize milles de long. (3) Ces deux lacs communiquent avec la mer Baltique; il y a plusieurs

Canaux.

autres lacs d'eau douce, (4) & des canaux de navigation creusés pour l'avantage du commerce. Les manufactures s'y perfectionnent & s'y multiplient de

(1) In 4°. Francfort & Leipsic, aux dépens de Martin Hallervord, Libr. de Konigsberg. 1679. (2) *Geogr. Univ. Tom.* 2. de la Traduction faite sur la 5e. édit. & impr. à Strasb. 8°. 1778. (3) Ces deux lacs sont les plus considérables; le nom du Frisch-haff est *Lacus* ou *Sinus Venedicus*: celui du *Curisch-haff* est *Lacus* ou *Sinus Curonicus*, à cause de la Courlande, (*Curonia*) où il s'étend. (4) Les plus considérables sont ceux de *Spirding*, d'*Angerbourg*, de *Rein* & de *Drausen*.


stule
POLOGNE
le Bog
Novigrot
Pultnusche
Serolzeck
WARSOVIE
J. v. Schley direx.

a Page 144.


CARTE GENERALE DES VILLES ET DES BAILLIAGES DE LA PRUSSE
AVEC UNE PARTIE DE LA POLOGNE ET DE LA VISTULE DEPUIS DANTZIG JUSQUES À WARSOVIE
MER BALTIQUE
DANTZIG
Oliva
Cronitz
Neuenburg
Culm
Thorn
Graudentz
Garnsee
Marienwerder
Marienburg
ELBING
FRISH HAFF
Haupt
La Nehrung
Palmnicken
Pillau
Karben
Brandenburg
KONIGSBERG
CURISCH HAFF
ou
GOLFE de COURLAND
MEMMEL
Windeburg
Rus
TILSIT
Labiau
Tapiau
Welau
Insterburg
Gumbinnen
Georgenburg
Neustadt
Goldap
Angerburg
Rastenburg
Lotzen
Sperling
Aris
Lyck
Johansburg
Bialen
Bartenstein
Schippenbeil
Fridland
Pr. Eilau
Landsberg
Heilsberg
Guttstadt
Liepstadt
Pr. Holland
Saalfeld
Soldau
Neidenburg
Ortelsburg
Willenburg
Rein
Wladislaw
Dobrzin
Polozke
Lipe
Gelup
Neumarck
L'OBER
Eveché
LAND d'Ermeland
LA
NATANIE
SA
MO
NIE
LITTUANIE
PARTIE
DE LA
POLOGNE
FRONTIERE DE LA POLOGNE
FRONTIERE DE LA STAROSTEY DE SAMEYTEN
Pultnusch
Rozan
WARSOVIE
La Vistule
ECHELLE
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
10 Milles Germaniques

de jour en jour: de ce nombre ſont les verreries, les fourneaux & forges de fer, les papeteries, les moulins à poudre, les forges de cuivre & d'airain, les fabriques de draps, de camelots, de bas, de linge de table, &c. Les objets principaux de commerce de la Pruſſe avec l'étranger, ſont des grains de toute eſpece, des mâts, des planches, du goudron, des peaux de cerf & d'élan, du cuir, des pelleteries, de l'ambre jaune, de la cire, du miel, de la manne, de l'huile de chenevis, du lin, du chanvre, de la graine de lin & de chanvre, du fil, des ſoies, du coton, de la corne, tant du bois que du pied du cerf & de l'élan, toute ſorte de gruau, de la farine, du ſaumon fumé, des merlus, de l'eſturgeon, des dorades, du caviar, des lamproies, de la chair ſalée, des andouilles, du beurre, du ſuif, de la moëlle d'élan & des gelinottes. Konigsberg eſt l'entrepôt où ces marchandiſes ſont apportées du grand Duché de Lithuanie, & d'où partent chaque année, de cinq à huit cents vaiſſeaux marchands, qui reportent du vin, du ſel, des épiceries, des draps, des étoffes de ſoie, des harengs, de l'étain, du fer, du cuivre, du plomb, du tabac, du ſucre, des ſyrops, du riz, des raiſins de caiſſe, du caffé, du thé, des amandes, de l'indigo, du bois de bréſil, des fruits, &c.

Sect. I. Etat de la Pruſſe.

Manufactures.

Commerce.

SECTION II.

Hiſtoire de Pruſſe, depuis la fin du dixieme ſiecle juſqu'à l'année 1531, *ou ſon érection en Duché en faveur d'Albert de Brandebourg.*

Sect. II. Hiſt. de Pruſſe. 997--1531.

Ce n'eſt que vers la fin du dixieme ſiecle que l'hiſtoire de Pruſſe commence à s'éclaircir: juſques alors on marche dans les tenebres & les incertitudes: c'eſt à l'obſtination naturelle des Pruſſiens à ne vouloir pas recevoir la religion Chrétienne, & des Polonois à vouloir les forcer de croire aux vérités Évangéliques, que nous devons la connoiſſance de ce peuple juſques alors barbare & ſuperſtitieux. *Adalbert Voiciech*, c'eſt-à-dire, conſolateur des armées, Evêque de Prague & Bohême de nation, que Boleſlas avoit voulu s'attacher en lui donnant l'Archevêché de Gneſne, fut la victime de ſon zele. Un Sigonote ou prêtre des faux Dieux, à la tête d'une troupe qu'il avoit animée du feu de ſon enthouſiaſme, lui perça le cœur d'un coup de javelot en 997. (1) Boleſlas, fils de Mieciſlaw, n'étoit pas encore parvenu au trône; il jura de venger la mort d'Adalbert, lorſque les circonſtances le lui permettroient; mais lorſqu'il fut monté ſur le trône de Pologne, les guerres qu'il eut à eſſuyer contre le Duc de Bohême, contre l'Empereur Henri II, & contre les Ruſſes, l'empêcherent pendant dix-huit ans d'exécuter le projet dont ſon amour pour la Religion lui faiſoit un devoir. Il étoit parvenu à étouffer dans les cœurs des Polonois un reſte de penchant pour l'idolâtrie: après ſa conquête ſur les Ruſſes, il diſtribua une grande partie de leurs dépouilles à pluſieurs égliſes de Pologne (2) & il fonda un monaſtere

Martyre de St. Adalbert.

997.

(1) *Dlug. Lib.* 2. *Cromer. Lib.* 3. *Staniſl. Lubienſk. oper. poſth. in vit. Epiſc. Kadlub. Lib.* 2. *epiſt. XI. Dithmar. reſt. in ſcript. rer. Brunswic. &c.* (2) *Solign. hiſt. gen. de Polog. Tom. I. Liv.* 2.

Sect. II. Hist. de Prusse. 997--1531.

de Bénédictins dans le district de Sendomir sur la Vistule. Il avoit exalté le génie guerrier de sa nation; sa piété lui communiqua son enthousiasme, & il profita de ces dispositions pour conduire son armée dans la Prusse encore fumante du sang de son apôtre; l'éclat que son tombeau avoit reçu

Boleslas I venge la mort d'Adalbert.

d'Othon III, qui étoit venu le visiter quelque tems auparavant, quelques miracles vrais ou supposés, dont le bruit s'étoit répandu parmi les Polonois, tout servit à seconder Boleslas. La punition de l'assassinat commis par les Prussiens n'étoit pas le seul motif qui faisoit agir ce Prince: il avoit projetté de leur reprendre tout ce qu'ils avoient enlevé aux Ducs ses prédécesseurs; mais il ne se dissimuloit point les difficultés d'une telle conquête: il avoit à combattre un peuple nombreux & féroce, excité par le fanatisme

1015. de ses prêtres. Malgré les obstacles qu'offroient un pays encore sauvage & la situation des villes placées sur des collines & entourées de bois, il pénétra dans la Prusse par le territoire de Culm (1), fit observer à ses troupes la discipline la plus sévere, envoya des détachemens de tous côtés, à l'approche desquels les Prussiens, suivant leur usage ordinaire, se cachoient dans les bois pour attirer l'ennemi dans leurs pieges: la discipline & l'ordre rendoient leurs stratagêmes inutiles: d'ailleurs la célébrité dont Boleslas jouissoit, effraya les Prussiens; ils implorerent sa clémence. On prit leur soumission pour un piege; plusieurs furent massacrés: mais ils vinrent en foule

Tribut & joug du Christianisme imposés aux Prussiens.

se livrer au vainqueur, qui leur accorda la paix, à condition qu'ils payeroient un tribut aux Polonois & qu'ils embrasseroient la Religion Chrétienne; & afin d'ôter aux Prussiens toute occasion de retourner à leur idolâtrie, Boleslas fit brûler le chêne sacré de Romowe, & jetter au feu leurs trois Dieux. Il leur laissa des prêtres Catholiques pour les instruire & retourna dans ses Etats: mais à peine se fut-il retiré que les prêtres des faux Dieux, reprochant au peuple sa lâcheté, le ramenerent à ses premiers sentimens. Ils ab-

Retour aux idoles.

jurerent le Christianisme avec la même facilité qu'ils l'avoient embrassé. (2).

La mort de Boleslas, la foiblesse de Mieciflaw II, son fils, laisserent les Prussiens rétablir le culte de leurs Dieux; ils refuserent de payer le tribut aux Polonois. Tout sembloit favoriser leur révolte: Mieciflaw mourut; l'interregne qui le suivit, fut orageux: des guerres civiles désolerent la Pologne;

1042. le paganisme sembloit la menacer d'y renaître de ses cendres. Casimir remplaça son pere Mieciflaw, & dans la guerre qu'il fit à Masos, qui s'étoit fait Souverain du pays auquel il a donné le nom de Masovie, il eut à combattre les Prussiens, alliés du tyran. Casimir fut vainqueur & les Polonois firent un massacre horrible de cette nation, qui leur avoit opposé beaucoup de résistance. (3) Les alliés de Masos fugitif, l'ayant rencontré dans leur pays,

Lâcheté d'un Prince, punie du dernier supplice.

qu'il cherchoit à soulever encore contre la Pologne, le firent expirer sur un échaffaud. (4*) Casimir se rendit maître de la Masovie & les Prussiens affoiblis par leurs pertes vinrent offrir d'eux-mêmes de rentrer sous l'obéissance des Polonois & de payer le tribut. Mais leur fidélité ne dura qu'autant de tems que leur crainte. Casimir mourut & ce grand Prince fut remplacé par

(1) *Id. loc. cit. Crom. Lib. III. Dlug. Lib. 2.* (2) *Dlugloss. Tom. I. hist. Pol. Lib. 2. Crom. Lib. I. de ort. & reb. gest. Pol.* (3) *Solig. hist. de Pol. Liv. III.* (4*) *Cromer p. 76. Guagnin rer. Pol. T. I. Notre Hist. de Pologne. Tom. 41. de cet Ouvrage p.* (221.)

Boleflas II fon fils, qui n'avoit encore que feize ans: les Pruffiens enhardis par fa jeuneffe, & par les affaires qui l'occupoient en Bohême, fe répandirent dans la Pologne & protégés par le fort de Graudentz qu'ils avoient bâti fur une colline inacceffible à la rive droite de la Viftule, au confluent de l'Offa, ils y exerçoient toute forte de brigandages. Ils dépofoient leur butin à Graudentz même. Boleflas l'affiégea & fut obligé de lever le fiege. Les Polonois chercherent à les attirer au combat; mais les Pruffiens faifoient une guerre invifible: (1) enfin ces derniers, fi fertiles en rufes de guerre, fe laifferent prendre au piege que Boleflas leur tendit: mais il ne lui fut pas poffible de profiter de fes avantages, parceque le paffage de l'Offa lui avoit enlevé beaucoup de monde.

Hift. de Pruffe. 997--1531.

Invafion des Pruffiens en Pologne. 1064.

Boleflas ne furvécut pas longtems à fa victoire; il laiffa l'Etat en proie aux troubles, auxquels il l'avoit livré par le maffacre de Staniflas, Evêque de Cracovie. Grégoire VII avoit lancé fes foudres fur le Royaume: Boleflas s'étant vu forcé d'abandonner fon trône, avoit fini fa carriere fous l'anathême. (2) D'autres événemens non moins funeftes, mirent la Pologne au bord du précipice. Les Pruffiens voulurent tirer parti des circonftances: ils menacerent la Pologne d'une invafion générale, & de fe joindre aux Ruffes prêts à fecouer le joug. Les Polonois fentirent qu'il falloit ou fauver l'Etat par un coup de défefpoir, ou s'enterrer fous fes ruines: s'armer, pénétrer dans la Pruffe, le fer & la flamme à la main, avec une impétuofité à laquelle les Pruffiens ne s'attendoient pas, ne furent qu'une même action; ils détruifirent, ils incendierent tous les lieux qui fe trouverent fur leur paffage: l'étonnement des Pruffiens fuccéda à leur témérité, ils fuient devant les Polonois, ils font prêts à céder, lorfqu'ils apprennent que les Poméraniens marchent à leur fecours: ils reprennent toute leur audace, rougiffent d'avoir craint & marchent aux Polonois. Les armées étoient en préfence. Uladiflas n'ofe hafarder le combat, non qu'il craigne une armée effrénée, mais c'étoit le 15 d'Août, fête de l'Affomption. Uladiflas, les mains encore teintes du fang de fon neveu, craignoit de prophaner un jour de fête! Heureufement les combattans n'attendirent pas fes ordres; la bataille fut fanglante: Uladiflas fut vainqueur: (3) la fureur aveugle des Pruffiens ne put tenir contre le courage éclairé des Polonois & contre l'habileté de Sieciech, Palatin de Cracovie, Grand Général de la Couronne. Mais après les avoir vaincus, on leur impofa un joug trop pefant: ils le briferent, ils égorgerent les garnifons, & ne doutant point que les Polonois ne revinffent inonder leurs contrées, une trifte expérience leur ayant appris à ne plus fe commettre avec eux, ils fe firent un afyle de leurs forêts, & y tranfporterent leurs effets, leurs familles, leurs troupeaux; ils laifferent leurs maifons entierement vuides.

Les Pruffiens menacent la Pologne.

Vengeance des Polonois.

Superftition d'Uladiflas.

1091.

Révolte des Pruffiens.

Uladiflas & Sieciech n'ofant attaquer l'ennemi dans les bois, ramenoient

(1) *Solignac hift. gén. de Polog. Cromer. Voyez notre Hift. de Pologne ubi fupr.* p. (224) *Joan. Dlug. Lib. III. ad ann.* 1064. (2) *Kadlub. hift. Pol. Crom. Lubiensk. op. pofth.* On prétend que c'étoit à Villach, où ce Prince inconnu étoit réduit à faire la cuifine, & qu'à fa mort s'étant fait connoître, on grava fur fon tombeau *Hic jacet Boleslas Rex Poloniæ, occifor Sancti Stanislai Epifcopi Cracoviens.*; & voyez notre *Hift. ub. fupr. p.* (230) & *feq* (3) *Dlug. p.* 318 *Cromer in prin. Chr. Neugeb. Libr.* 3. *hift. Pol. Hartknoch Diff. XIV. n.* 7. *de orig. Rel. Chr. in Pol.*

leur armée, lorsque sortant brusquement de leurs retraites, les Prussiens fondirent sur l'arriere-garde. Uladislas veut se battre en retraite; mais l'intrépide Sieciech le détermine à attendre l'ennemi de pied ferme: les Prussiens engagent le combat, l'acharnement fut égal de part & d'autre: le combat ne finit que lorsque la nuit obscure força les combattans à se séparer; les Polonois y firent une perte immense. Tous ceux qui échapperent à la mort, furent
1092. blessés. Le champ de bataille resta aux Polonois; (1) mais cette action leur laissa une impression de terreur qui influa sur leur courage; car peu de tems après ayant levé une nouvelle armée, & mis le siege devant le fort de Nackel sur le Notecz, tandis qu'ils investissoient la place, une terreur panique saisit l'armée, qui se répandit dans la campagne: une nuit surtout, les Polonois persuadés qu'ils alloient être attaqués, s'épuisoient en manœuvres inutiles. Dans le tems qu'ils étoient le plus occupés à se battre contre des phantômes, les assiégés leur offrirent des combats plus réels, ils firent une sortie, comblerent leurs tranchées, renverserent leurs fortifications, mirent le feu à leurs tentes, & massacrerent une foule de Polonois, qui prenant cet incendie pour un effet du hasard, venoient pour l'éteindre, ou pour sauver leur équipages: les Polonois forcés de lever le siege, s'en retournerent honteux d'une terreur qu'ils ne pouvoient vaincre. (*). Uladis-
1093. las supportoit avec impatience d'être vaincu par un peuple barbare & sans discipline; il rassembla une nouvelle armée, releva le courage des Polonois, les fit rougir de leur effroi & les ramena contre les Prussiens. La force, unie à la prudence, le souvenir de leur ancienne gloire, une discipline sévere les rendoient enfin vainqueurs; contens de cet avantage, ils n'appesantirent pas le joug, & les Prussiens attendirent une occasion plus favorable (2).

Terreur qu'ils inspirent aux Polonois.

Victoire des Polonois.

Les incursions des Prussiens n'étoient pas le seul objet de la haine des Polonois. La conversion de ce peuple idolâtre encore, les excitoit encore plus que leur politique. Boleslas III appellé Krzywousti, à cause de sa bouche de travers, Prince digne de l'immortalité, se vit forcé de prendre les armes contre les Poméraniens qui avoient fait une irruption dans la Masso-
1112. vie (3); il mit le siege devant Nackel, qui avoit résisté aux Polonois & qui étoit une clef de la Pologne. Boleslas entreprenoit le siege, lorsque les Poméraniens joints aux Prussiens tenterent de le faire lever; ils s'embusquerent dans un bois voisin du camp, & mirent devant eux quantité de chevaux de frise. Ils saisirent le tems où les Polonois entendoient la messe; mais ceux-ci, sans attendre les ordres de leurs Généraux, prennent les armes & courent à l'ennemi. Boleslas fait tourner le bois, laisse les Poméraniens se déployer & se couvrir de leurs palissades; les Polonois sont repoussés & Boleslas s'en félicite. Lorsqu'il comprit que le bois étoit tourné, il rallie ses troupes dispersées & furieuses, les ramene à l'ennemi, qu'il rompt, disperse & force à fuir dans le bois; les Poméraniens attaqués par leurs derrieres sont massacrés

Défaite des Prussiens & des Poméraniens.

(1) *Dlugl. Kadlub. hist. Pol. Lib. II. Ep.* 24.
(*) Voyez notre Hist. de Pologne, (p. 234.) du dit Volume 41.
(2) *Ibid. (p.* 235.) *Dlug. Lib. IV. ad. ann* 1092. *& ad ann.* 1093.
(3) *Dlug. loc. cit. ad ann.* 1093. *Solign. hist. gén. de Pol.*

dans leur fuite & par ceux qui les poursuivent & par ceux qui les attaquent; il en périt plus de vingt mille; le reste ne dut la vie qu'à la lassitude du vainqueur: Nackel se rendit & la Poméranie fut soumise. Plus zélé pour la conversion de ce peuple que vain de son triomphe, Boleslas y fit prêcher l'Evangile. Il parvint à leur faire embrasser le Christianisme par le ministere d'Othon, Evêque de Bamberg (1). Les Prussiens avoient perdu considérablement dans ce combat: Boleslas les chassa de la Masovie, & les força de recevoir les dogmes du Christianisme. Les Prussiens trop foibles pour résister, mais trop attachés à leurs superstitions pour y renoncer sincerement, promirent tout ce qu'on voulut & retournerent à leurs prêtres & à leurs dieux (2).

Hist. de Prusse, 997--1531.

1120.

Le joug du Christianisme encore imposé aux Prussiens.

Jamais le projet d'établir le Christianisme dans la Prusse n'avoit paru plus près de s'accomplir que sous Boleslas IV, dit le crépu, fils du brave & pieux Boleslas III. Ce Prince venoit de céder la Silésie à ses neveux, pour les dédommager du trône de Pologne qu'il avoit ravi à leur pere Uladislas. Pour réparer la perte de la Silésie, il jetta les yeux sur la Prusse, éternel objet de l'ambition de ses peres (3). Il prit pour prétexte de la guerre qu'il déclara aux Prussiens, l'idolâtrie dans laquelle, malgré tous les efforts de ses prédécesseurs, ils croupissoient encore; il annonça une croisade, dont l'objet étoit de détruire leurs prêtres, & leurs idoles, pour leur faire embrasser le Christianisme. Il entra dans leur pays avec une armée formidable: il dévasta tout dans sa route: il exerçoit les plus grandes cruautés au nom d'un Dieu clément & miséricordieux, contre un peuple qui ne s'étant point attendu à cette guerre, n'avoit songé à faire aucun préparatif. Ils s'assemblerent à la hâte, ils envoyerent des députés à Boleslas, pour implorer sa pitié & lui demander la paix aux conditions qu'il voudroit leur imposer: on ne leur en imposa que deux; celle de se soumettre au vainqueur, & celle de se faire Chrétiens: ils consentirent à la premiere; mais la seconde souffrit beaucoup de difficultés; cependant cédant à la force, ils brûlerent eux-mêmes leurs Dieux en pleurant; leur cœur ne cessoit de les adorer, tandis que leur bouche prononçoit qu'ils étoient Chrétiens. Ils abattirent leurs bois sacrés, en implorant les Divinités qu'ils récéloient: ils prononcerent le nom du Christ, qu'ils blasphémoient dans l'ame; ils éleverent leurs enfans dans les principes du Christianisme; mais cette conversion apparente ne dura qu'autant que leur terreur. (4) Ils continuerent de sacrifier à leurs Dieux, & devenus cruels pas crainte, tout Chrétien qui assistoit à leurs sacrifices, en devenoit la victime. A peine l'armée des Polonois fut-elle sortie de la Prusse, qu'ils députerent à Boleslas pour lui représenter qu'il leur étoit impossible de renoncer à la religion de leurs peres, & pour le supplier de leur permettre d'abjurer celle qu'ils n'avoient reçue que forcement: Boleslas, après avoir fait couler des torrens de sang pour établir la foi dans ce pays désolé, consentit à leurs desirs: les prêtres Chrétiens furent chassés & le culte des idoles rétabli. (5)

1139.

1163.

Guerre de religion.

1164.

Les Prussiens vaincus brûlent leurs dieux par foiblesse.

Culte des Idoles rétabli.

(1) *Stanisl. Lubiensk. op. posth.* (2) *Dlugloss. Lib. IV. passim.*
(3) *Solig. hist. gen. de Pologne. Dugloss. Neugebauer. hist. Pol. Lib. III. Crom. de reb. Pol. gest.* (4) *Hartk. Differt. XIV. de orig. Relig. Christ. in Pruss.*
(5) *Vigenere Chron. Annal. de Polog. Vinc. Kadlub. Hartknoch de Rep. Pol. Lib. I cap 7.*

SECT. II. *Hist. de Prusse, 997--1531.*

1166.

Fideles à leurs engagemens, les Prussiens payoient le tribut exactement; mais les préposés à la perception le levoient avec tant de cruauté, ils fouloient le peuple avec une dureté si tyrannique, que ne pouvant plus résister à leurs vexations & à leur insolence, les Prussiens se souleverent contr'eux & les chasserent; & comme si la Pologne eut été complice de l'avidité de ses traitans, ils entrerent dans la Masovie & y porterent la désolation: ils dévasterent cette province, & se retirerent. Boleslas courut à son secours; mais l'ennemi avoit disparu & enlevé toutes les subsistances. Il remit sa vengeance à l'année suivante: il épuisa ses Etats d'hommes & d'argent pour former une armée redoutable: les Prussiens furent effrayés de ces préparatifs; ils n'avoient que 16000 chevaux & 10000 hommes d'infanterie à leur opposer: ils eurent recours à leur ressource ordinaire, à la ruse. Il y avoit auprès de Boleslas quatre Prussiens transfuges qui jouissoient de sa confiance: (1) c'étoient eux qui devoient guider ses troupes. Les Prussiens parvinrent à les gagner. L'armée Polonoise respiroit la fureur & le carnage; en avançant dans le pays, elle y laissoit après elle la dévastation: elle étoit parvenue au centre de la Prusse, lorsqu'elle se trouva arrêtée dans un terrein mouvant & marécageux: les hommes & les chevaux s'enfonçoient dans la boue par les efforts même qu'ils faisoient pour se dégager; ils essuyerent les attaques des Prussiens sans pouvoir se défendre: des hauteurs, dont ceux-ci s'étoient emparés, ils les couvroient de leurs fleches: presque toute l'armée fut submergée dans cette fange liquide (2), genre de supplice qui convenoit mieux aux lâches exacteurs, qui causoient cette guerre, qu'aux braves Polonois. Henri, l'un des freres de Boleslas, y perdit la vie: le dommage qu'essuyerent les Polonois, fut pour la nation une plaie qui saigna longtems: la honte & le découragement se firent ressentir dans toutes les parties de l'Etat: les Princes de Silésie, les fils d'Uladislas en profiterent, pour faire valoir des prétentions que Boleslas n'étoit point en état de repousser.

Avilité des exacteurs, cause d'une guerre sanglante.

1167.

L'armée Polonoise trahie & taillée en pieces.

1192.

Prussiens soumis par Casimir.

Les Prussiens, qui croyoient la Pologne dans l'impuissance de leur résister à l'avenir, refuserent toute sorte de tribut: ils ne savoient pas qu'il ne faut à la nation la plus abattue qu'un bon Roi pour la relever. Il s'étoit écoulé vingt-quatre années depuis la défaite de Boleslas, & Casimir le juste en avoit regné douze. Ce Prince exigea le tribut; sur le refus des Prussiens il leur déclara la guerre: Casimir étoit adoré de ses sujets & respecté de tous les Princes ses voisins. Son frere Miecislaw lui envoya toutes ses troupes, ainsi que les Ducs de Breslaw & de Ratibor, ses neveux. (3) L'armée étoit encore plus redoutable par le desir de se venger que par le nombre. Elle se précautionna contre toute surprise: la rapidité de sa marche dévastatrice, tous les maux que peut faire un ennemi justement irrité, jetterent la consternation dans toute la Prusse: ses habitans & ses soldats retirés au fond des forêts, n'osoient point se montrer: ils envoyerent des députés au vainqueur & se soumirent à payer non seulement le tribut qu'on voudroit leur imposer, mais tous les arrérages; ils donnerent des ôtages de leur soumission;

Leur répugnance pour le Christianisme.

(1) *Joann. Leon. hist. Pruss. Decan. Gust. Lib. I. Dlugloss. Crom.* (2) *Henel. ab Hennefeld. Cromer. Dlugloss. &c.* (3) *Dlugloss. Cromer. Henel. ab Hennef. Ann. Siles.*

mais ils excepterent du traité la Religion Chrétienne, qu'ils ne voulurent point être forcés d'embrasser (1). *Hist. de Prusse, 997--1531.*

Les Prussiens furent tranquiles au sujet de la Religion jusques au tems où Christian, moine de Cîteaux, comme on l'a déja dit, ne pouvant réussir par la force de son éloquence à les convertir, engagea Conrad Duc de Masovie d'envoyer sa cavalerie, pour les obliger par la force de ses armes d'embrasser le Christianisme. Ce Duc de Masovie étoit un Prince cruel, soupçonneux & débauché. Christian, Palatin de Ploczko, homme respectable par ses mœurs & par la gloire qu'il avoit acquise dans les armées, ancien Gouverneur de Conrad, essaya de le rappeller à ses devoirs & fut sa victime: le Duc lui fit crever les yeux & bientôt après lui ôta la vie. (2) Le Palatin étoit regardé comme un des plus grands Généraux; les Prussiens l'appelloient le Dieu de la Pologne: ils crurent que les Polonois ayant perdu cet appui ne leur résisteroient pas: ils se jetterent dans la province de Culm: Conrad appella à son secours, Henri Duc de Silésie; mais ni les Silésiens, ni les Chevaliers Porte-glaives de Livonie ne purent parvenir à les chasser. (3) Lesko qui venoit de monter sur le trône de Pologne, quoique frere du Duc de Masovie, n'osant se déclarer ouvertement contre les Prussiens, se contenta de permettre aux Polonois de prendre parti dans les troupes de Henri, ou dans celles des Porte-glaives. Bientôt après Lesko mourut assassiné par Suantopelck son favori (4*). Boleslas V son fils lui succéda à l'âge de sept ans: Conrad & Henri se disputerent la régence, les armes à la main. Le Duc fit son concurrent prisonnier: Conrad Régent laissa les Prussiens ravager la Masovie; ils brûlerent plus de 250 églises, firent un butin immense & un nombre infini de prisonniers. Tous les domaines de Conrad étoient au pouvoir des Prussiens; il ne lui restoit plus que la ville de Ploczko. (4) Ce fut dans ces circonstances qu'il appella à son secours les Chevaliers de l'Ordre Teutonique, qu'il chargea de la défense de ses frontieres; il leur abandonna les districts de Culm & de Dobrzyn. (5)

1215. Conrad, Duc de Masovie. 1217. Les Prussiens ravagent ses Etats. 1227. 1228. 1230.

Comme cet Ordre se rendit ensuite maître de la Prusse & qu'il tint un rang parmi les Puissances, il est nécessaire de remonter à son origine. Dans le tems où Baudouin, Roi de Jérusalem, assiégeoit la ville d'Acre, huit Allemands, dont cinq de Breme & trois de Lubec, touchés de l'état & de la misere des malades & des blessés couchés à l'ardeur du soleil & mourant sans secours, arracherent les voiles des vaisseaux, en firent de vastes tentes, y transporterent les malades & les soignerent eux-mêmes. (6) Les Généraux de l'armée louerent leur charité & voulurent partager leur zele. Le Roi de Jérusalem, les Archevêques de Tyr & de Césarée, les Evêques d'Acre & de Bethléem, le Grand-maître hospitalier de St. Jean, le Maître de la maison du Temple, plusieurs Barons de la Terre-sainte, Conrad Archevêque de Mayence & plusieurs autres Prélats Allemands; Frédéric de Souabe, Henri

Origine de l'Ordre Teutonique.

(1) *Alex. Guag. rer. Pol. Tom. 1. Sarnic. Ann. Pol. Lib. 6. cap. 14. Hennel. ab Hennef. Ann. Silef.* (2) *Solig. hist. gén. de Pol. T. 2. Liv. 7. Cromer. Dlugloss.*
(3) *Joann. Leon. hist. Pruss. Lib. 1. Henn. ab Hennef. Ann. Silef.* (4*) Voyez notre Hist. de Pologne, *ubi supr.* (p. 244). (4) *And. Cell. Reg. Pol. descript.* (5) *Dlug. Henneb. de vet. Pruss. Dusburg Chr. Pruss. part. 1.* (6) *Guag. rer. Pol. Tom. 2. And. Cell. regn. Pol. descr. Alb. Kranz Sax. l. 8. c. 11. Dusb. Chr. Pruss. part. 1. cap. 1.*

SECT. II. *Hist. de Prusse.* 997--1531.

Palatin Comte du Rhin, Frédéric Duc d'Autriche, Henri Duc de Brabant, Général de l'armée, Herman Palatin Comte de Saxe & Landgrave de Thuringe & plusieurs autres Princes engagerent le Duc de Souabe (1) d'envoyer des députés à l'Empereur Henri VI son frere, pour qu'il obtînt de Celestin III, l'institution & la confirmation de cet hôpital: le Pape y consentit, le mit sous la regle de St. Augustin, & prescrivit l'habit de l'ordre; c'étoit une tunique noire, un manteau blanc, & la croix noire: on leur bâtit à Jérusalem une maison & une église sous l'invocation de la Vierge: ils s'occupoient tour-à-tour des fonctions d'hospitaliers & de soldats. (2) Ils étoient au nombre de vingt-quatre Chevaliers laïques & de sept prêtres, qui célébroient la messe l'épée au côté & la cuirasse sur le corps. Leur premier Grand-maître fut Henri Walpot: ils devoient tous laisser croître leur barbe; mais ils se relâcherent sur cet objet. Herman de Salza, leur quatrieme Grand-maître, élu en 1210, leur obtint de l'Empereur Frédéric II de grands privileges. Peu de tems après sa mort, l'Ordre comptoit deux mille Chevaliers d'une naissance illustre. Herman leur avoit procuré dans la Pouille, la Romagne, l'Arménie, l'Allemagne & la Hongrie, des biens immenses.

L'Ordre chassé de la terre sainte.

L'établissement qu'ils avoient formé dans la Terre sainte ne subsista pas longtems. Ils en furent chassés par les infideles. Herman de Salza se retira à Vénise: il envoyoit de-là ses Chevaliers où l'intérêt de la Religion les appelloit. Les Chevaliers de Livonie ou Porte-glaives, dont l'institution étoit aussi de convertir l'épée à la main, avoient fait des efforts inutiles contre les Prussiens, quoique le Duc de Masovie leur eût fait bâtir le fort de Dobrzin, qu'il leur eût donné des terres dans la Cujavie, & qu'il leur eût promis de partager avec eux tous les pays conquis sur les infideles. (3) Conrad envoya des députés au Grand-maître Herman de Salza, qui lui donna deux Chevaliers: ils attaquerent les Prussiens à la tête d'une armée de Polonois: ceux-ci furent mis en fuite & les Chevaliers dangereusement blessés: Agasie, épouse du Duc, les fit retirer du champ de bataille; ils guérirent par ses soins. En reconnoissance, Conrad fit à l'Ordre une donation pure, simple & sans aucune réserve, du district de Culm & de tout ce que les Chevaliers pourroient enlever à l'avenir aux Prussiens (4). Cette donation fut confirmée par le Pape Grégoire IX, qui exhorta les Chevaliers à venger l'injure faite à J. C. & à arracher des mains des infideles une terre qui ne devoit appartenir qu'à des Chrétiens. (5) On juge aisément qu'un prix aussi flatteur dut exciter le zele des Teutoniques; aussi les Prussiens n'eurent-ils plus ni paix ni trêve, jusques à ce que leur pays fut devenu la proie de l'Ordre. On prétend que le Duc de Masovie ne leur donna d'abord le territoire de Culm qu'en usufruit; mais qu'ils en obtinrent ensuite la propriété par l'entremise du Duc de Siléfie, & que cette donation & celle des conquêtes qu'ils feroient sur les Prussiens, fut confirmé à l'Ordre par l'Empereur Frédéric II. Quoiqu'il en soit, ces religieux guerriers, dont l'institution avoit la cha-

Chevaliers de l'Ordre Teutonique appellés au secours de la Masovie.

Donation de Conrad en faveur de l'Ordre, confirmée par le Pape.

Et par l'Empereur.

(1) *Dusb. Chron. Prufs. Part. I.* (2) *Dusb. loc. cit. And. Cellar.* (3) *Idem. Chr. Pruss. p. 2. Cap. 5.* (4) *Voyez cette donation dans la note de Hartknoch sur Dusb. part. II. Cap. 5. Chron. Prufs.* (5) Ut terram Christianis debitam recuperarent. *Vid. Dusb. Chr. Prufs. part. II. Cap. 6.*

charité pour principe, ne soupirerent qu'après les combats & ne respirerent que le meurtre; leur haine, leur avarice & leur ambition ne manquerent pas de s'autoriser de mille exemples de l'Ecriture, Sainte appliqués aux circonstances. (1) Ils obtinrent de Conrad qu'il élevât deux châteaux, Vogelsank & Nassau, sur les bords opposés de la Vistule (2). Lorsqu'ils eurent ces asyles, Hermann de Salza (*) envoya six Chevaliers avec des troupes sous les ordres d'Herman Balke, nommé premier Maître Provincial de Prusse; il passa la Vistule, rasa la forteresse de Thorn, qui fut ensuite rebâtie au lieu où est maintenant la ville de ce nom. On prétend que cette forteresse fut bâtie autour du chêne sacré. Les Chevaliers avoient sept bateaux sur la Vistule, pour pouvoir se retirer en cas de nécessité dans l'un ou l'autre château. Dans le tems que les Chevaliers habitoient le fort du chêne, les Prussiens occupoient au dessus de Thorn sur un des bords du fleuve, le fort de Rogow; & non loin de-là un noble de Poméranie appellé Pipin ou Pepin faisoit sa résidence dans un autre fort, sur les bords de l'étang appellé encore aujourd'hui de son nom; de sorte qu'aucun Chrétien ne pouvoit passer, qu'il ne fût pris ou par les Prussiens, ou par Pepin. Les Chevaliers appellerent au combat ceux de Rogow, en tuerent plusieurs & firent leur chef prisonnier. Ce chef, pour échapper à la mort, leur livra son château. Peu de tems après ayant appris que les soldats de Pepin s'étoient enivrés dans un festin, ce même chef y conduisit les Chevaliers, qui réduisirent son château en cendres, attacherent Pepin à la queue d'un cheval & le pendirent à un arbre (3).

Hist. de Prusse 997-1531.

La Prusse donnée aux Chevaliers, est en proie à leur zele avide.

1231.

Premieres hostilités des Chevaliers.

Ils se rendent maîtres de quelques forts.

On prêcha dans toute l'Allemagne une croisade contre les Prussiens: un grand nombre d'Allemands prit la croix; ils se rendirent à Thorn & de-là au château de Culm, où le Grand-maître les reçut. Il ne restoit plus aucun Prussien dans cette province: déjà le fer avoit dévoré ceux que la terreur n'avoit point obligé de fuir. Vers ce tems le Burgrave de Magdebourg étant venu à Culm, rebâtit dans le territoire de Pomésanie, le château de Ste. Marie, que les Chevaliers avoient élevé dans l'isle de Quidzim. Le Burgrave, plusieurs Princes Polonois, les Ducs de Cujavie, Suantopelck, Duc de Poméranie, son frere & autres personnages recommandables contribuerent à la construction de la ville de Ste. Marie (ou *Marienwerder* (†)) qui fut jointe au fort. (4) Le Grand-maître de Prusse convoqua ses Chevaliers, rassembla ces troupes étrangeres, profita du froid rigoureux qui avoit durci les terres les plus marécageuses, marcha sur le territoire de Risen, massacra & fit un grand nombre de prisonniers, & s'avança ensuite vers Drausen. Les croisés rencontrerent enfin un corps de Prussiens: le combat fut sanglant; les Prussiens prêts à prendre la fuite furent enveloppés; il en périt plus de cinq mille dans cette journée. Après cette expédition les vainqueurs s'en retournerent,

1232.

Croisade contre les Prussiens. Distr. de Culm dévasté.

1233.

Combat: massacre des Prussiens.

(1) *Dusb. in Prolog. Chr. Pruss. Hartknoch. in cap. 8. Chr. Dusburg.* (2) *Henneb. in comm. ad Tab. Geog. Pruss.*

(*) Les auteurs de l'Histoire Universelle ont fait celle des Grands-maîtres, & pris le regne de chacun pour époque de l'histoire de Prusse; nous n'avons pas cru devoir nous assujettir à cet ordre.

(3) *Dusb. p. 3. Cron. Pruss. Cap. 7.*

(†) On a cru devoir employer les mots originaires des villes de Prusse, en mettant entre deux parentheses les noms Allemands.

(4) *Hartkn. in Cap. 9 Chr. Pruss. Dusb. Busch. Géog. Univ. Roy. de Pruss. Tom. II.*

Sect. II. *Hist. de Prusse.* 997--1531.

célébrant, dit Dusbourg, la clémence du Sauveur. (1) Plusieurs autres villes & forteresses furent successivement bâties; les Princes d'Allemagne accouroient dans la Prusse. Le Marquis de Misnie, qui venoit d'y arriver, porta la désolation & le carnage dans la Poméfanie. Quelques-uns se soumirent au joug de la foi, on leur fit grace de la vie & on les mit au nombre des néophytes. (2) Après cette expédition, le Marquis de Misnie fit préparer des vaisseaux de guerre, purgea la mer de brigands, laissa la plupart de ses troupes en Prusse & se retira dans ses Etats. Le Grand-maître de Prusse, après la dévastation de la Poméfanie, alla détruire le Pogésan avec les Misniens, passa avec ses deux vaisseaux la riviere d'Elbing, & bâtit dans l'isle que le fleuve entoure, la ville de ce nom (3). Là, selon Dusburg, s'opéra un grand miracle; les Chevaliers d'Elbing avec quelques soldats attaquerent une armée nombreuse de Prussiens, qui saisis d'une terreur soudaine, prirent tous la fuite, à l'exception d'un seul qui fut pris. Conduit devant les Chevaliers il leur demanda avec étonnement où étoit leur armée? On lui répondit qu'il n'y avoit d'autres troupes que les soldats qu'il voyoit: le prisonnier confondu protesta que les Prussiens n'avoient fui que parcequ'ils avoient vu une armée innombrable (4). L'Histoire de l'Ordre Teutonique est semée, comme de raison, d'un très grand nombre de miracles.

Dévastation de la Poméfanie par les Croisés. 1235. *Du Pogésan par les Chevaliers.* *Construction d'Elbing.* *Miracles fréquens dans les Historiens de l'Ordre.*

Après la conquête de la Pogésanie, quelques Chevaliers Teutons, par ordre de leur Grand-maître qui projettoit la conquête de la Warmie, se mirent en mer dans leurs vaisseaux; ils parcoururent les côtes, examinerent l'endroit le plus propre à élever un fort contre les Prussiens. Descendus sur le rivage, ils rencontrerent un fort qu'ils ne voulurent point attaquer à cause de leur petit nombre; ils se contenterent de se répandre dans la campagne, de piller & de dévaster les maisons; mais les Prussiens sortirent de leurs retraites, & massacrerent les Chevaliers & leur troupe; il ne resta que ceux qui gardoient les vaisseaux & qui porterent au Grand-maître cette nouvelle affligeante: il s'en consola par l'espoir de la vengeance. En effet il renvoya au même lieu ses vaisseaux avec une armée. (5) Les Teutoniques entourerent le fort, garnirent tous les postes d'archers, appliquerent leurs échelles aux murs & l'emporterent; ils massacrerent une partie de la garnison & firent trente prisonniers. Les Prussiens pour venger cette surprise, assiégerent le château de Balgue; mais leur Général s'étant avancé avec trop de témérité, fut tué par un Chevalier, & les Prussiens effrayés de sa mort prirent la fuite. Ils se rassemblerent dans leurs forts & par des sorties fréquentes inquiétoient l'armée Teutonique. Pommada, Prussien célebre, qui s'étoit converti, feignant de trahir les Chevaliers & sa foi, alla vers ses compatriotes & persuada aux Chefs de la Warmie, de la Nattangie & de la Bartha, de se réunir pour faire le siege de Balgue. Ils tracerent leur camp & firent tous les préparatifs du siege. Les Chevaliers qui s'y attendoient, ayant rassemblé les troupes que le Duc de Brunswic, arrivé depuis peu, leur avoit amenées, s'avancerent en bon ordre, les envelopperent & les massacrerent: ils s'emparerent du château de Portugal nouvellement bâti par les Warmiens & le

Chevaliers massacrés par les Warmiens. 1237. *Représailles des Chevaliers.* *Prussiens de la Warmie, de la Nattangie & de la Bartha trahis & vaincus.*

(1) Laudantes clementiam Salvatoris. *Dusb. Cap. XI.*
(2) *Dusb. Cap.* 13, 14, 15. (3) *Hartk. Annot. in Cap.* 16. *Chr. Pr. Dusb.*
(4) *Dusb. Chr. Pr. Cap.* 17. (5) *Id. Cap.* 19.

brûlerent avec sa garnison. Le Duc fit plusieurs conquêtes, qu'il abandonna aux Chevaliers, & le terme de son pélérinage étant expiré, il se retira dans ses Etats: les Prussiens de la Warmie, de la Nattangie & de la Bartha, vaincus & faisant de nécessité vertu, embrasserent le Christianisme & se livrerent aux Chevaliers, qui, pour leur ôter tout espoir de retour à leurs superstitions, éleverent trois châteaux sur le territoire de Bartha, Barthenstein, Wisenburg & Resel (1). Ils avoient déja conquis une grande partie de la Prusse; leurs richesses s'étoient accrues des dons d'un grand nombre de Princes d'Allemagne, & du butin fait sur les ennemis; mais l'association des Chevaliers Porte-glaives de Livonie à l'Ordre Teutonique, lui donna un nouvel éclat (2). Voici en abrégé l'origine & l'histoire de cet Ordre.

Opulence des Chevaliers. 1238.

Le Christianisme fut apporté en Livonie en 1158, par des marchands de Lubec, d'autres disent de Breme; ce qui paroît peu vraisemblable, parce que les Brémois ne fréquentoient pas encore la Baltique. (3) Meinhard, Chanoine régulier de Segeberg au Duché de Holstein, fut le premier Evêque qui fut envoyé pour la conversion de ce peuple (4). Berthold, moine de Cîteaux, abbé de Lauen en Saxe, fondateur de la ville de Riga, lui succéda en 1193; il y fut suivi d'une foule de croisés Allemands, qui se trouvoient dans l'impossibilité de faire le voyage de la terre sainte, & auxquels Céleftin III accordoit les mêmes indulgences que s'ils étoient passés à Jérusalem. (5) Ces conversions se faisoient toujours par la terreur des armes. Berthold fut tué dans un combat des croisés contre les idolâtres. Albert, Chanoine de Breme, fut nommé à sa place en 1204: il étoit jeune, il avoit toute l'ardeur de son âge & la protection d'Alexandre III (6). Il grossit considérablement l'armée de son prédécesseur, il s'enflamma de son zele, & il se forma parmi les croisés une association, semblable à celles qui s'étoient formées dans la terre-sainte; elle fut appellée l'Ordre des Chevaliers Porte-glaives: sans doute, parce que leur institution étoit d'exterminer les idolâtres qui ne se soumettroient point à la foi du Christ: ils étoient autorisés à s'emparer des terres des infideles. Ils portoient un long habit blanc, sur lequel étoient brodées deux épées en croix. (7) *Vinno* fut le premier Grand-maître, il bâtit les villes de Wenden, de Segewald & d'Ascherad. Les Chevaliers se brouillerent avec l'Evêque Albert, qui leur refusoit le tiers des terres qu'ils avoient aidé à conquérir. L'Ordre lutta longtems contre les forces des barbares & des Danois, maîtres alors de Revel & de plusieurs autres lieux: il avoit été affoibli par des pertes considérables. Ces motifs, peut-être encore celui de se venger d'Albert, déterminerent Volquier, second Grand-maître, à supplier Herman de Salza d'incorporer son Ordre à l'Ordre Teutonique: il lui envoya plusieurs députés pendant près de six années; enfin Herman de Salza & Jean de Magdebourg se retirerent vers la Pape. Dans cet intervalle le Chevalier Gerlac, Porte-glaive, vint annoncer que le Grand-maître Volquier, plusieurs

Chevaliers de Livonie ou Porte-glaives : histoire de cet Ordre.

(1) *Dusb. Chr. Pruss. p.* 3. *Cap.* 21, 22 & 23. (2) *Id. Cap.* 28. (3) *Hartknoch animad. ad. Cap.* 28. *Chr. Dusb. p.* 3. (4) *Idem. Ibid. & Diss. de ortu Relig. in Pruss. XIII. Arnol. ab. Lubec. Chr. Slav. Lib.* 7. *Cap.* 8. *Dlug. Lib.* 4. *Alex. Guagnin Alb. Krantz. Sax. desc. Lib.* 7. *Cap.* 13. *Solig. hist. gén. de Pol. Liv.* 7. (5) *Arnold Cap.* 10. *Chr. Slav. Alb. Krantz Sax. desc.* (6) *Hartkn. loc. cit. Krantz Sax. desc.* (7) *Le Laboureur Relat. de Pol. part.* 2.

Union des Chevaliers de Livonie à l'Ordre Teutonique.

Chevaliers & une partie du peuple de Dieu étoient tombés sous les armes des infideles. A cette nouvelle funeste, le Pape n'hésita plus, il réunit les deux Ordres & donna le manteau blanc & la croix noire au Chevalier de Gerlac & à Jean de Magdebourg, enjoignant à tous les Chevaliers Livoniens de prendre la regle & l'habit de l'Ordre Teutonique. Herman de Salza envoya sur le champ Herman Balke avec quarante Chevaliers & des troupes en Livonie. (1) Depuis ce moment le Grand-maître des Porte-glaives & ses Chevaliers furent dans la dépendance du Grand-maître de l'Ordre Teutonique, & un Commandeur Teutonique résida parmi eux sous le nom de Maître Provincial: ces Commandeurs se rendirent ensuite maîtres du pays. (2).

Fanatisme; mœurs des 12 & 13 Siecles.

Telles étoient les mœurs de ce siecle, que la persécution & l'excès d'un zele fanatique tenoient lieu de piété; les fondations religieuses, de vertu; & l'enthousiasme, de religion; la Prusse & la Livonie en proie à ces Ordres fumerent du sang de leurs habitans; l'Ordre Teutonique regorgeoit de leurs richesses: il avoit à la vérité combattu avec beaucoup de courage, avoit

Opulence, ambition & avarice des Teutoniques.

supporté beaucoup de fatigues, le sang des Chevaliers avoit quelquefois coulé avec celui des idolâtres; mais leur avidité s'accrut avec leur opulence, & peu contens d'écraser les Prussiens sous leur joug tyrannique, leur ambition s'étendit sur les peuples auxquels ils devoient leur existence.

Suantopelck excite les Prussiens à secouer le joug.

Suantopelck, usurpateur de la Poméranie, jaloux des progrès de l'Ordre Teutonique, & craignant peut-être qu'après avoir subjugué la Prusse, les Chevaliers ne tombassent sur ses Etats, promit son secours aux Prussiens, s'ils vouloient secouer le joug de l'Ordre; il promit de les rendre à leur liberté & aux Dieux de leurs peres. Les Prussiens reçurent ces propositions avec d'autant plus d'empressement, que Poppon, Maître Provincial de Prusse, accabloit ces malheureux de travaux insupportables pour la construction des

Ingratitude & tyrannie des Chevaliers.

villes & des citadelles. D'ailleurs les Chevaliers oubliant les bienfaits dont Suantopelck & son frere les avoient comblés dans leurs premieres guerres, donnoient des secours aux Polonois contre lui. (3). Les Chevaliers Teutons avoient fait des pertes considérables dans la Siléfie, qu'ils défendoient

1243. Révolte des Prussiens.

contre les Tartares: Suantopelck profita de cette circonstance; les Prussiens se souleverent & regardant comme ennemi quiconque n'étoit point idolâtre, ils égorgeoient sous les yeux du Duc, tout Chrétien qui tomboit sous leurs mains. Le Pape Innocent IV, à qui le Grand-maître porta ses plaintes, envoya Guillaume Evêque de Modene (4) qui partagea la Prusse en quatre Evêchés, & défendit à Suantopelck de persécuter les fideles: cette défense

Croisade.

ne fit que l'irriter encore davantage. Le Légat désespérant de changer le cœur endurci du tyran, fit prêcher une croisade; ordonnant aux croisés & aux Chevaliers Teutoniques de défendre de toutes leurs forces, & de délivrer de leurs persécuteurs, la foi du Christ & l'église des fideles.

Chrétiens massacrés.

Cependant le Duc s'étoit mis à sa tête des Prussiens: il entra dans la Prusse, massacra les anciens Chrétiens qui avoient secouru les Chevaliers, & conduisit en esclavage les femmes & les enfans. Tous les châteaux, à l'ex-

(1) *Hartkn. in animad. ad. Cap. 23. Chr. Pruss. Dusb.* (2) *Chr. Engelb. in script. rer. Brunswic. T. II.* (3) *Hartknoch animad. in Cap. 32. Part. 3. Chr. Pr. Dusb. Micr. Lib. 2. Chr. Pomer. Cap. 92.* (4) *Dlug. Dusb. Chr. Pruss. Part. 3. Cap. 33.*

ception de ceux de Thorn, de Culm & d'Elbing, furent pris ou détruits. Les Chevaliers ayant rassemblé leurs forces, firent une irruption sur les terres du Duc; ils surprirent le château de Zarthawicza, dans lequel ils trouverent la tête de Ste. Barbe. (1) Ces premiers succès exciterent leur courage; avec le secours de Casimir, Duc de Lencici, que le Légat avoit appellé, ils forcerent la garnison de Nackel à rendre le château, entrerent dans la Poméranie, & mirent tout à feu & à sang. Suantopelck effrayé demanda la paix. Il donna aux Chevaliers Zarthawicza, jura sur l'Evangile d'aider les Chevaliers contre les infideles, & donna son propre fils en ôtage; il rendit tous les prisonniers & les châteaux qu'il avoit enlevés à l'Ordre. Les Chevaliers auroient dû lui rendre son fils & le château de Zarthawicza, mais leur ambition les aveugla (2). Suantopelck fut indigné de leur avarice & ne tarda pas à reprendre les armes; il joignit aux Prussiens les Lithuaniens & les Jaczwinges: il en forma une armée redoutable, marcha aux Chevaliers, qui venoient à sa rencontre, soutenus des troupes de Przemislas Duc de la Grande Pologne. Suantopelck s'arrêta devant le château de Culm, bravant l'ennemi, & se retira avant la fin du jour vers le marais de Reusen. Les Chevaliers le suivirent avec 400 hommes & lorsque la moitié de l'armée eut passé le marais, le Chevalier Théodoric attaqua l'arriere-garde: les Prussiens prirent la fuite, les Chrétiens en tuerent plusieurs: Théodoric les suivit jusqu'à Reusen, avec peu de monde; mais il y trouva un corps de 4000 Prussiens qui tomberent sur eux & massacrerent Théodoric, sa troupe, les 400 hommes & le reste des Chevaliers; ils firent un butin immense. (3) Suantopelck profitant du desordre des Chevaliers, rassembla deux mille hommes d'élite, passa la Vistule, entra dans le territoire de Culm qu'il dévasta pendant deux jours, livrant aux flammes tout ce qu'il ne pouvoit pas emporter; quelques Chevaliers renfermés dans le château gémissoient des maux qu'ils ne pouvoient point empêcher: ils étoient en trop petit nombre pour hazarder un combat: si la victoire se déclaroit pour l'ennemi, ils perdoient entierement la Prusse: les nobles & les citoyens de Culm, aimant mieux périr en combattant, que de mourir honteusement & à petit feu, exciterent les Chevaliers, qui s'armant d'un généreux désespoir, & sans faire attention à leur petit nombre, attaquerent l'ennemi: le combat fut terrible: la perte & l'avantage furent d'abord égaux de part & d'autre: enfin la victoire se déclara pour les Chevaliers, & Suantopelck fuit vers la Vistule pour regagner ses vaisseaux: mais le vent les avoit écartés du rivage; les fuyards se jetterent dans le fleuve & furent submergés: Suantopelck se sauva avec un petit nombre des siens; les Chrétiens reçurent de nouveaux secours & le Duc se vit forcé à demander la paix. Il viola bientôt le traité, rassembla de nouvelles troupes, entra sur le territoire de Cujavie, y fit un carnage horrible, marquant tous ses pas par le pillage & par l'incendie & rapportant de son expédition un butin considérable. (4) Il fut sourd aux menaces du Pape & à la médiation de l'Empereur. „Rendez-moi mon fils (disoit-il,) ou n'espérez jamais d'avoir la paix „ avec moi." Les Chevaliers qui tenoient ce jeune Prince en ôtage, le lui

Hist. de Prusse. 997–1531.

Vengeance des Chevaliers.

Suantopelck est vaincu, & donne son fils en ôtage.

1244.

Il reprend les armes.

Victoire de Suantopelck & des Prussiens.

Défaite de Suantopelck.

Il demande la paix & viole le traité.

Avantages qu'il remporte.

Juste cause de son indignation.

(1) *Dusb. P.* 3. *Cap.* 36. On peut voir dans cet article le miracle que la Sainte opéra.
(2) *Jean Micrel. Lib.* 2. *Poncer. Cap.* 97. (3) *Dluglofs. Cr. Dusb. Cap.* 40.
(4) *Dusb. C.* 44. *Dlugloss. Boguph. Cr. Pruss.*

Sect. II. Hist. de Prusse. 997–1531.

refuserent avec obstination: alors il bâtit un fort au confluent de la Vistule & de la Nogol, & y mit une garnison, pour intercepter le passage des deux fleuves & dépouiller quiconque oseroit le tenter; il en éleva encore un autre sous les yeux des Chevaliers, qui essayerent vainement de l'en empêcher. (1)

Les Chevaliers prennent Christbourg par escalade. *Reconstruction de la ville de Culm.*

Henri de Wida, nouveau Grand-maître Provincial, ayant rassemblé quelques Chevaliers, part, arrive au milieu de la nuit auprès de l'ancien château de Christbourg, l'escalade, passe la garnison au fil de l'épée & y laisse ses Chevaliers; d'un autre côté, par les bienfaits du Prince d'Anhalt, la ville de Culm qui étoit sur une hauteur, ainsi que le château, fut rebâtie sur le penchant de la colline, où elle est encore. (2) Cependant Suantopelck promettoit de se soumettre à tout, pourvu qu'on lui rendît ses enfans, garants inutiles d'une paix si souvent violée. Sur le refus des Chevaliers il recommença ses hostilités, ravagea ce qui restoit à ravager dans la Cujavie: les Chevaliers opposerent à ses progrès un nouveau château de Christbourg, qu'ils

1249. éleverent dans la Pomésanie; c'est le même qui existe aujourd'hui. (3) Suantopelck, les Pomésaniens & les Prussiens ne tarderent pas à l'assiéger; les

Avantages de Suantopelck: cruautés de part & d'autre.

Chevaliers les repousserent & tuerent beaucoup de monde au Duc. Ils s'unirent à ceux d'Elbing & de Balga, entrerent dans la Nattangie, livrerent tout au pillage & aux flammes, vengeant les cruautés par des cruautés plus barbares; mais lorsqu'ils voulurent repasser, ils trouverent les chemins gardés par les ennemis, qui les massacrerent tous; leur rage se porta à des excès qui font horreur. (4)

Suantopelck, qu'aucun échec ne pouvoit abattre, se rendoit plus redoutable de jour en jour; il menaçoit la Pologne d'une invasion générale; quelques Puissances qui avoient à craindre sa fureur se liguerent contre lui; les Marquis de Brandebourg s'unirent à eux; ils entrerent dans la Prusse & la ravagerent. Le meurtre, le pillage, l'incendie, mille outrages faits à la na-

Massacres. ture & à l'humanité, tout fut porté à l'excès, jusques à ce que les troupes regorgeant de carnage, ne trouverent plus ni forces ni victimes. Ce qui resta de Pomésaniens de Nattanges, & de Barthes se soumit à la foi, &

Suantopelck fait la paix. Suantopelck accablé de fatigues, épuisé de richesses, accepta la paix, & ne

1251. la viola plus (5). Enfin la Prusse plus tranquille eut le tems de déplorer les maux que son fanatisme & le zele avare de ses persécuteurs lui faisoient éprouver depuis onze années.

Projets ambitieux des Chevaliers. Leurs usurpations.

Cette paix fut fatale à la piété des Chevaliers; maîtres d'une partie de la Prusse, leur ambition leur suggéra les projets les plus injustes & les plus vastes. On les voit au commencement du XIV siecle menacer la Pologne d'une invasion; ils avoient forcé Lesko de leur abandonner la Cujavie pour 500 marcs d'argent. Ils s'étoient emparés de la ville de Dantzig par une perfidie; en un mot, ils s'étoient rendus redoutables aux Puissances que leur reconnoissance auroit dû leur faire respecter le plus. Nous passons rapidement sur

(1) *Dusb. Chr. Pr. a Cap. 45. usque ad Cap. 54.* (2) *Dusb. Chr. Pr. C. 58. Hartkn. sur ce chap.* (3) *Hartkn. animad. in Cap. 52. Dusb.* (4) *Dusb. Lib. 53, 54 & 55. Chr. Pr. part. 3.* (5) *Dusb. C. 56. Hartkn. in animad. ad dict. Cap. Solign. hist. gén. de Pol. L. VII.*

leur aggrandissement, pour ne pas nous écarter de notre sujet. (1) Lorsque leurs armes ne furent plus occupées contre Suantopelck, ils les tournerent contre la Sambie ou le Samland. Les Chevaliers qui résidoient à Christbourg, entrerent dans ce pays, & depuis le fort de Lochstedt jusqu'à Grimow, ils en firent un désert, massacrant les hommes, brûlant les villages, emmenant prisonniers les femmes & les enfans. Les Prussiens accoururent au secours des Sambiens; Stango, Commandeur de Christbourg, fut renversé de son cheval & périt avec son frere: ce Stango est regardé comme un saint qui a fait des miracles. Les Sambiens furent désolés, mais non pas abattus. Ils adoroient encore leurs idoles, lorsqu'Othocare ou Primislas I, Roi de Boheme, entreprit le voyage de Prusse comme croisé. Il étoit accompagné d'Otton Marquis de Brandebourg, son Maréchal, du Duc d'Autriche, du Marquis de Moravie, d'Henri Evêque de Cologne, des Evêques de Warmie & d'Olmutz & d'un nombre infini de croisés de Saxe, de Thuringe, de Misnie, d'Autriche & du Rhin: ils formoient une armée de plus de 60000 combattans, qui aspiroient tous à venger les outrages faits à la Religion. (2). Le rendez-vous étoit à Elbing: les hostilités commencerent par des incendies & par le pillage. L'armée dans sa marche brûla le premier jour, tout ce qui pouvoit servir d'aliment aux flammes. Le second il fut fait un si grand carnage, que les notables du pays vinrent offrir des ôtages & demander grace pour ce qui restoit de Sambiens; mais Othocare fut impitoyable: à mesure que l'armée avançoit, les habitans des bourgs & des villages menoient leurs enfans & les offroient comme les gages des promesses qu'ils faisoient de se soumettre sous peine de la vie aux ordres des Chevaliers. Enfin le Roi daigna les accepter & s'avançant toujours jusques à la montagne, il fut décidé de bâtir une forteresse pour la défense de la foi. C'est *Kœnigsberg*, ou *montagne du Roi*, parcequ'en effet le Roi Othocare fit presque seul les frais de cette construction, (3) qui fut faite sur le terrein qu'on appelle aujourd'hui le vieux château. On ignore à quelle époque on doit rapporter sa nouvelle reconstruction. (4)

Ils dévastent le Samland.

1254.

Armée de croisés dans le Samland.

Ravages & massacre des Sambiens.

Fondation de Kœnigsberg. 1255.

Les Nadrovites, les Scalowites & les Sudowites, peuples voisins des Sambiens, craignant que ceux-ci ne les obligeassent de suivre la même religion qu'eux, formerent une armée & dévasterent le Samland: ils éleverent le fort de Wilow, dans lequel ils mirent une forte garnison, sous les ordres de Tirskon & son fils, qui, gagnés par les Chevaliers, changerent de religion & leur livrerent le fort. Ce Tirskon connoissoit le pays: le Commandeur de Kœnigsberg avec une armée de Sambiens, ayant Tirskon pour guide, entra sur le territoire de Wohensdorff, emporta le château, le rasa & mit ce pays & une partie de la Nattangie à feu & à sang. (5)

Les Chevaliers de Livonie & de Prusse venoient d'élever un château sur les frontieres de la Courlande au mont St. George, lorsqu'ils apprirent que quatre mille Livoniens avoient dévasté une partie de cette province & qu'ils l'arrosoient du sang des Chrétiens: ils y conduisirent une armée. Les Cour- 1256.

(1) *Voy. Solign. hist. gén. de Pol L. IX. Stanisl. Sarnic. Ann. Pol. Alex. Gag. rer. Pol. L. II.* (2) *Dusb. Chr. Pr. part.* 3. *Cap.* 70. *Hartkn. animad. ad dict. Cap. Schuz Lib. I. Chr. Pr.* (3) *Henneb. in Chr. Dusb. part.* 3. *C.* 70 & 71 *Hartk. in ill. Cap.* (4) *Idem. Ibid.* (5) *Idem. Dusb. Cap.* 73, 74, 75.

SECT. II. Hist. de Prusse. 997–1531.

landois demanderent aux Chevaliers que, si leur Dieu leur accordoit la victoire, on leur rendroit les enfans & les femmes que les Lithuaniens avoient fait prisonniers? Leur demande étoit juste & fut rejettée. Les Courlandois conçurent tant de haine contre les Chevaliers & les Chrétiens, qu'à peine ceux-ci eurent commencé à attaquer les Livoniens, qu'ils se virent attaqués sur leurs derrieres par les Courlandois même: le combat fut terrible de part & d'autre; la division qui se mit parmi les Chevaliers accéléra leur perte: le Grand-maître de Livonie, le Maréchal de Prusse, cent cinquante Chevaliers & un nombre infini de Prussiens furent massacrés: les vainqueurs poursuivirent les vaincus si effrayés, que trois ou quatre Livoniens ou Courlandois tuoient cent Chrétiens. (1) Il falloit que la foi des Prussiens ne fût pas bien ferme, puisque dans l'idée que les Chevaliers étoient sans ressource, ils revinrent à leurs anciennes erreurs; tant il est vrai que la violence & la persécution ne font jamais que des hypocrites! Les Sambiens, les Nattangiens, les Warmiens, les Pogésaniens & les Barthes formerent une armée & se choisirent leurs chefs; dès ce moment ils firent main basse sur les Chrétiens & réduisirent à l'esclavage tous ceux qu'ils ne massacroient pas; les églises furent livrées aux flammes: on fit servir aux usages les plus profanes, les victimes & les vases sacrés; on égorgeoit les prêtres & les ministres des autels.

Les Courlandois sont indignés de la dureté des Chevaliers.

1260.

Ils s'en vengent.

Apostasie & révolte des Prussiens.

1261.

A cette nouvelle, les nobles accoururent de tous les pays où les Chevaliers avoient des possessions; ils formerent une armée, pénétrerent avec les Chevaliers & leurs troupes dans le territoire de Nattangie, qu'ils mirent à feu & à sang: ils revinrent au lieu où est aujourd'hui le château de Brandebourg, ils y camperent: on détacha une partie de l'armée, qui retourna dans la Nattangie pour achever de la dévaster. Les Nattangiens plus prudens ne se séparerent point; ils attaquerent le reste de l'armée à Pocarwis; la bataille fut sanglante; Reydes, Général de l'armée Teutonique, y périt avec une grande partie de sa division, & lorsque l'autre division arriva, elle ne put lui porter aucun secours; on rapporte qu'un Westphalien de Bentheim, appellé Stenkel, ayant entendu dire à son Evêque que les ames des fideles qui mouroient dans la Prusse, alloient au ciel sans passer par le purgatoire, mit sa lance en arrêt, poussa son palefroi (3) à travers les bataillons ennemis, frappant & faisant tomber les infideles à droite & à gauche, & qu'il ne fut tué qu'après avoir franchi toutes les lignes & lorsqu'il s'en retournoit.

Avantages qu'ils rapportent.

Courage exalté par le fanatisme.

Les avantages des Prussiens ne faisoient qu'augmenter. Ils bloquerent le château d'Heilsberg dans la Warmie; la garnison, après avoir mangé ses chevaux, sortit secrétement, se retira dans la ville d'Elbing, avec douze Prussiens restés en ôtage, qu'on renvoya après leur avoir crevé les yeux; ils assiégerent ensuite les châteaux de Kœnigsberg, de Crucebourg & de Bartenstein, dont les garnisons eurent beaucoup à souffrir. Les Comtes Guillaume de Juliers & Engelbert de la Marck, vinrent au secours des assiégés, tuerent du monde aux assiégeans; mais ne purent les forcer à lever le siege: tout ce qu'ils

(1) *Dusb. Cap.* 81. *Hartkn. animad.* (2) *Idem.* (3) *Hartknoch* dit que le mot *dextrarius*, dont se servent Dusbourg & les auteurs contemporains, signifie un beau & grand cheval de bataille; nous croyons que le mot Palefroy répond au mot Latin de Dusbourg. On a dit longtems un *Detrier.*

qu'ils purent, fut de faire passer aux garnisons quelques subsistances, par le moyen des bâteaux que les Chevaliers avoient sur le fleuve; ce qui détermina les ennemis à jetter un pont sur le Prégel, défendu à chaque bout par des redoutes remplies de troupes. Les Chevaliers firent une sortie, mirent en fuite cette multitude & détruisirent le pont. A leur tour les Sambiens détruisirent l'ancienne ville de Kœnigsberg, & forcerent les Chevaliers d'abandonner plusieurs châteaux; ceux-ci étoient sur le point de se retirer, lorsque les Chevaliers de Livonie amenerent des troupes, tomberent sur les Sambiens, en passerent un grand nombre au fil de l'épée, firent un grand nombre de prisonniers & brûlerent leurs habitations. (1)

Hist. de Prusse. 997-1531.

Kœnigsberg détruit.

Les Chevaliers de Kœnigsberg ravagerent le territoire de Rinow, dont les habitans avoient apostasié: ils rebâtirent Lochstedt & Tapiaw. Girlaw ne pouvant plus tenir dans le château de son nom, le brûla lui-même avec sa garnison. Le château de Weistotopile, dont la défense avoit coûté la vie à plusieurs Chevaliers, fut brûlé par la garnison même; ils abandonnerent celui de Wisemburg, après y avoir soutenu un siege de trois ans, & y avoir perdu vingt de leurs freres & un grand nombre de Chrétiens: les Prussiens massacrerent les Chevaliers qui, manquant de vivres, évacuoient le château de Crucebourg; il ne s'en sauva que deux. Pendant le siege de Bartenstein, dont la garnison étoit de 400 hommes, & les assiégeans au nombre de 1300, il y avoit parmi les assiégés un soldat appellé Miligedo, que les ennemis craignoient autant que toute la garnison ensemble: ils firent proclamer par un des leurs, recommandable par sa force, que si quelqu'un des assiégés vouloit se battre avec lui, il pouvoit sortir. Miligedo se présente; plusieurs Prussiens qui s'étoient cachés l'entourent; il se fait jour, s'échappe dans les bois & revient au château; mais peu de jours après il tomba dans un nouveau piege & y périt. Un vase d'airain qui servoit aux sacrifices des Prussiens, & qu'on transportoit d'une redoute dans l'autre, donna lieu à un sanglant combat, qui fut appellé le combat du chauderon, dans lequel les Chevaliers furent vainqueurs, emporterent le vase, brûlerent trois redoutes & tuerent les Prussiens: ces redoutes furent rebâties, & le château de Bartenstein, défendu l'année suivante par les Chevaliers, leur coûta des peines incroyables. Ils tromperent trois fois l'ennemi: d'abord ils se cacherent sous les murs, observant le plus profond silence; les Prussiens n'entendant personne de toute la journée, & croyant que les assiégés avoient pris la fuite pendant la nuit, monterent à l'assaut; alors les Chevaliers parurent & en tuerent un grand nombre. Cependant comme ils manquoient de vivres, ils résolurent de s'échapper pendant la nuit: ils y parvinrent en laissant un de leurs freres, vieillard aveugle & décrépit, qui aux heures accoutumées sonnoit la cloche pour l'office divin. Epuisé par la faim, il cessa de sonner; alors les ennemis convaincus qu'il n'y avoit plus personne dans le château, y entrerent, tuerent le vieillard, & y mirent une forte garnison.

1263.

Pertes des Chevaliers.

Cartel & trahison.

Défense du château de Bartenstein. 1264.

Les Chevaliers l'abandonnent.

L'armée des Prussiens, des Sudiniens & des Lithuaniens, assiégea le château de Wilow dans la Sambie. Henri de Tupadel qui fut ensuite Chevalier, éteignit plusieurs fois à la tête des assiégés les feux allumés pour brûler

(1) *Dusb. Chr. Pr. Part. 3. a Cap. 89. usque ad Cap. 105, & Hartknoch Anim. in ill. Cap.*

le château; tandis que les siens qu'il animoit, massacroient les assiégeans, il tua le chef des Lithuaniens; un officier ennemi étoit monté au sommet d'une machine pour la raccommoder, Tupadel lui décoche une fleche & cloue sa main à la machine. Les assiégeans effrayés abandonnerent leur entreprise.

Bravoure de Tupadel.

Dévastation du territoire de Culm par les Chevaliers. Victoire des Prussiens.

Henri de Monte, Chef des Lithuaniens, les conduisit sur le territoire de Culm: ils rougirent la terre du sang des Chrétiens, firent un butin inestimable & brûlerent tout ce qui se trouva sans défense. Halmeric, Grand-maître de Prusse, les suivit jusqu'à Lubec; il les attaqua, les mit en fuite & la victoire alloit se déclarer pour lui, lorsque les Chrétiens se diviserent: alors les Prussiens qui se retiroient, revinrent sur leurs pas, détruisirent l'armée Chrétienne, tuerent Halmeric, le Maréchal de Prusse & les principaux Capitaines.

Les Princes d'Allemagne furent effrayés des dangers que couroit la Religion. Le Landgrave de Thuringe & le Duc de Brunswic, Othon Marquis de Brandebourg, Primislas Roi de Boheme, vinrent successivement avec des troupes nombreuses pour réduire les rebelles; mais la saison & d'autres circonstances les arrêterent: tout se borna à quelques faits d'armes particuliers. Le Chevalier Ulric de Magdebourg préposé à la garde des bâteaux, en combattit cinq qui vinrent l'attaquer: il n'avoit d'autre arme que son gouvernail & avec cette arme seule il submergea cinquante Prussiens. Le Marquis de Brandebourg ne pouvant pas combattre les ennemis de la foi, leur opposa le château de Brandebourg qu'il bâtit à ses dépens. Vers ce tems mourut Suantopelck. Malgré ses conseils, son fils aîné se mit à la tête des Prussiens, entra dans le territoire de Culm, ravagea l'Evêché de Poméranie, attaqua quinze bâteaux des Chevaliers & les pressa si vivement que les matelots ne purent se sauver qu'en jettant dans la Vistule toute leur cargaison. Le Grand-maître & les Chevaliers porterent le carnage & l'incendie sur les terres du Duc & le forcerent à demander la paix. Tandis que le Marquis de Brandebourg & la plupart des Chevaliers de la garnison étoient sortis pour dévaster la Nattangie, une Prussienne alla donner avis de leur absence aux Warmiens. Glappon, leur chef, profita de cette circonstance & le château de Brandebourg fut détruit. L'imprudent Commandeur informé de ce désastre, accourt; tout ce qu'il put faire fut de sauver quelques freres qui se défendoient encore dans la tour de bois du château; mais son zele ne fut point abattu par cet échec; il revint avec un plus grand nombre de troupes & rebatit le château sur les mêmes fondemens. (1)

1265-1271.

Construction du château de Brandebourg.

Mort de Suantopelck.

Le château de Brandebourg détruit & rebâti.

1272. Theodoric, Marquis de Misnie, touché des pertes des Chevaliers leur amena une armée, entra dans la Nattangie, s'établit au village de Cierckin, d'où il envoyoit des détachemens ravager le pays, le fer & la flamme à la main: il y répandit une si grande terreur, que les Nattangiens embrasserent la Religion, l'année suivante. Henri de Monte leur chef s'étoit caché au fond d'une forêt. Henri de Schomberg, Commandeur de Christbourg & son frere, Helvic de Glodbach, étant à la chasse avec quelques gens d'armes, le surprirent, le suspendirent à un arbre & lui percerent les flancs d'un coup d'épée. Glappon, chef des Warmiens, eut un sort encore plus funeste. Il aimoit

Les Nattangiens forcés d'embrasser la religion.

(1) *Dusb. a Cap. 120 ad Cap. 126.*

tendrement Steinow, l'un de ses officiers; il l'avoit tiré des plus grands dangers; le perfide chercha quelque moyen de le livrer aux Chevaliers, il s'arrêta à celui-ci. Il persuade à son ami d'attaquer un château du Samland sur le bord de la mer, du côté opposé à celui de Brandebourg. Le jour convenu Steinow alla avertir le Commandeur de Kœnigsberg, qui s'embarqua avec sa garnison, & lorsque Glappon faisoit les préparatifs du siege, le Commandeur le fit arrêter & le fit pendre sur la montagne qui porte encore le nom de Glappon. Si la trahison de Steinow est odieuse, il faut convenir que l'action du Commandeur n'est pas noble: mais, dit l'historien de l'Ordre, (1) les Nattangiens & les Warmiens se soumirent à la foi. Comme les dévastations arrivoient à la fois dans différens endroits, cet historien en rapporte plusieurs sans en fixer la date. Telle est la guerre des Braunsbergeois, dont le château fut brûlé par sa garnison réduite à l'extrêmité; telles sont la déroute d'une multitude de Prussiens apostats, qui ayant attaqué Théodoric de Rhode, Commandant de Christbourg chargé du butin de la Pomésanie, furent massacrés par un petit nombre de Chrétiens; la défaite de vingt deux Chevaliers & de 500 hommes, qui entraîna la destruction de la ville de Christbourg & du château de Pomésanie. Les Chevaliers firent dans cette journée des actions éclatantes. Dyvoin, chef des Barthes & Lenko dévastoient le territoire de Culm: ils menaçoient Christbourg & faisoient le siege d'un château voisin; les Chevaliers les attaquerent, mirent en fuite les Prussiens & leur tuerent beaucoup de monde: les infideles allerent camper sur le bord de la Sirgune, ils étoient dans une situation désespérée; les Chrétiens, trop confians, négligerent de se garder: une partie de leur armée avoit passé le fleuve; les ennemis profiterent de ces circonstances, tomberent sur les Chrétiens, les mirent en fuite & les poursuivirent jusques au château des Pomésaniens; la mort & le carnage dévoroient les Chrétiens, il ne s'en échappa qu'un très petit nombre qui gagna le château de Christbourg; il n'y avoit alors que trois Chevaliers, trois domestiques & un nommé Sciennes, prisonnier pour quelque crime. Ce brave homme brise ses fers, se saisit d'une lance & d'une épée, s'élance sur le pont du château, & seul arrête les efforts des ennemis, & donne le tems aux Chevaliers de fermer les portes du château. Cependant les ennemis bloquerent le château de Christbourg: la faim s'y faisoit ressentir vivement. Samola, noble Pomésanien, qui aimoit les Chevaliers, leur faisoit passer des vivres en secret; les Prussiens l'ayant découvert, se saisirent de lui, verserent dans sa bouche de l'eau bouillante, l'étendirent sur des charbons ardens, & l'envoyerent mourant aux Teutoniques. Les vivres manquant absolument, on abandonna la défense du château. (2)

Hist. de Prusse. 997--1521.

Ingratitude & trahison horribles.

Combats, victoires & défaites mutuelles.

Vers le même tems les Prussiens détruisirent pour la seconde fois & brûlerent la ville de Ste. Marie; ces châteaux étoient quelquefois renversés avant qu'on n'eût achevé de les bâtir; le Grand-maître de Prusse en faisoit élever un, sur les frontieres de la Pomésanie & sur l'Ossa, il y faisoit travailler un nombre immense de Livoniens qu'il avoit rassemblés; les Prussiens tomberent sur cette multitude & la massacrerent; ils disperserent les matériaux & cette

Constructions & destructions des châteaux.

(1) *Dusb. Cap.* 131. (2) *Idem Cap.* 132—150. *Hartknoch.*

SECT. II. *Hist.* de Prusse. 997–1531.

Starkemberg, bâti par les Chevaliers & détruit par les Prussiens.

construction n'eut lieu que quelque tems après: on lui donna le nom de Starckemberg ou de *Montfort*; mais les Prussiens l'assiégerent encore. Conrad de Blindenbourg qui le défendoit, fut tué dans une sortie; la garnison se défendoit; les ennemis bloquerent Starckemberg, le prirent enfin & le réduisirent en cendres avec la garnison & plusieurs Chevaliers. Il fut rebâti ensuite dans le diocese même de Culm. Ils ruinerent le château de Spittenberg: ils assiégerent la ville de Culm, qu'ils furent contraints d'abandonner: pendant ce siege, un partisan de l'armée des Teutoniques, appellé Martin de Golin, sortoit de Redin à cheval, avec un de ses amis; ils s'égarerent & furent rencontrés par trois Prussiens qui les attaquerent: ils en tuerent deux & garderent le troisieme pour les remettre dans le chemin: s'étant apperçus que leur guide les conduisoit sur les terres des ennemis, ils le percerent d'un coup de lance. Comme ils se retiroient, ils furent arrêtés par cinq Prussiens qui furent les plus forts; les Prussiens les lierent; deux se chargerent de les garder, tandis que les trois autres coururent après le cheval du compagnon de Golin, qui pendant le combat avoit pris la fuite: comme les deux premiers se disposoient à décapiter les deux prisonniers, Golin leur fit entendre qu'ils devroient du moins les dépouiller, pour ne pas ensanglanter leurs habits. Ils profiterent de ce conseil; mais à peine eurent-ils délié Golin, qu'il s'élance sur son épée qui étoit à terre, tombe sur eux, délivre son compagnon, courent ensemble sur les trois autres qui revenoient, leur font mordre la poussiere & s'en retournent à Redin, chargés de leurs dépouilles. Le château de Wartenberg, dont on voit encore les ruines, fut brûlé par les Sudoviens, après plusieurs combats, dans lesquels plusieurs Chrétiens & deux Chevaliers furent massacrés. (1)

Aventures du partisan Golin.

1273.

Les Lithuaniens ravagent les états des Chevaliers. Ravages & massacres.

On a de la peine à comprendre comment après des dévastations si multipliées, il restoit un seul habitant dans la Prusse. Crinole, fils du Roi de Lithuanie, y entra avec une armée de 30000 hommes; il en fit trois divisions: l'une eut ordre de ravager la Masovie, l'autre la Poméfanie & il conduisit la troisieme sur le territoire de Culm. Ils se rendirent maîtres du château de Brigelaw, ils enleverent tout ce qui appartenoit aux Chevaliers qui, renfermés dans la tour, se défendirent courageusement (2). Les Prussiens apprirent que l'Evêque de Culm faisoit la consécration de la chapelle de l'hôpital des malades de Thorn, ils arrivent à la hâte, trouvent le peuple qui venoit d'assister à cette cérémonie, ils tombent sur cette troupe, massacrent les hommes & emmenent les femmes & les enfans en captivité. Les Sudoviens avec une puissante armée, détruisirent de fond en comble la ville & le château de Lubec. S'étant emparés de divers châteaux, ils y massacroient ou faisoient prisonniers, les malheureux qui les croyant encore libres venoient s'y réfugier: ils livrerent aux flammes l'hôpital de Thorn, assiégerent inutilement la ville de Culm, qui repoussa leur fureur & qui en fit périr un grand nombre; mais ils désolerent pendant quatre jours ses environs: un Sudovien poursuivit une femme qui s'étoit réfugiée dans un marais, il l'atteignit, elle se défendit avec courage & le terrassa; dans sa colere, il lui coupa le pouce avec ses dents; la douleur lui donna de nouvelles forces, elle le

(1) *Dusb. Cap.* 153, 154. (2) *Id. Cap.* 155. *anonym. Chr. Germ.*

saisit à la gorge & l'étouffa dans la boue. (1) Scuman, chef des Sudoviens, conduisit son armée sur le territoire de Culm; une partie fut destinée à s'emparer de la ville & l'autre à s'emparer de Thorn; ils camperent à Bergerau: pendant la nuit quelques Chevaliers tomberent sur le camp endormi, tuerent & blesserent beaucoup d'ennemis; mais les gardes ayant accouru, deux Chevaliers & quantité de leurs soldats furent massacrés.

Hist. de Prusse. 997--1531.

Dévastation de Culm par les Sudoviens.

Dyvoin, Chef des Barthes, assiégea le château avec 800 hommes; il fit dire aux Chevaliers que s'ils ne se rendoient pas tout de suite, il les feroit tous pendre à la porte du château; la garnison étoit peu forte: il n'y avoit que trois Chevaliers, mais pour faire croire aux ennemis qu'ils étoient en plus grand nombre, ils donnerent aux soldats des manteaux & les boucliers de l'Ordre. Tout étoit prêt de part & d'autre pour le siege: le Chevalier Kroff adressa avec sa baliste une fleche à Dyvoin & lui perça le col: la mort du Général consterna les assiégeans qui se retirerent. Il y avoit neuf jours que Scuman mettoit à feu & à sang le territoire de Culm; un Polonois devoit lui livrer la ville; les Culmois découvrirent son projet, le pendirent, lui & son fils, à la porte du château. Scuman se voyant découvert, tourna sa fureur contre le château d'Hemsoth, en massacra la garnison qui étoit de 40 hommes, & s'empara ensuite d'un autre château, après en avoir passé la garnison au fil de l'épée; il brûla l'un & l'autre. Dans le commencement de la seconde révolte les Poméfaniens, les Sudoviens & quelques autres peuples de Prusse, parcoururent en furieux la Pogésanie & la Pomésanie, égorgerent tout ce qu'ils trouvoient de Chrétiens, s'approcherent d'Elbing, en incendierent les environs; mais leur chef ayant été tué, ils se retirerent, tomberent sur un château entre la riviere de Rogaw & la Wizeke, ils y mirent le feu; il n'y eut que ceux qui purent passer la Drusine qui échapperent à la mort; ils assiégerent un autre château, qui se défendit longtems, mais qu'ils prirent enfin & dont ils égorgerent la garnison. (2)

Le château de Thorn délivré.

Culm délivré.

Les Sambiens, les Nattanges, les Barthes & les Warmiens, épuisés de pertes & accablés de fatigues venoient de se soumettre aux Chevaliers & d'embrasser le Christianisme: les Pogésans, qui vivoient encore dans leur erreur, vinrent avec une armée dans les environs d'Elbing; ils se cacherent dans la forêt, il ne s'en montroit que quelques-uns: les Elbingeois qui se tenoient sur leurs gardes en tuerent la plupart; mais un jour s'étant trop éloignés de leur ville, les ennemis sortis de leur retraite leur couperent le chemin; les Elbingeois trop foibles pour hazarder un combat, gagnerent un moulin, qui étoit fortifié; les Pogésans l'entourerent & la défense fut aussi vive que l'attaque; les Pogésans exhortoient les Chrétiens à se rendre, s'ils ne vouloient être brûlés dans leur fort; enfin il fut convenu que 25 citoyens se rendroient à discrétion & que tous les autres seroient libres, mais les assiégeans rompirent le traité, & voyant que malgré leur petit nombre les Chrétiens se défendoient encore, ils mirent le feu au moulin: les flammes enveloppoient les assiégés; les uns voulant fuir le danger, étoient massacrés; les autres qui s'élançoient à travers l'incendie, étoient reçus sur la pointe des

Combat des Pogésans contre les Chrétiens.

Défaite des Chrétiens.

(1) *Dusb. Chr. Pr. part.* 3. *cap.* 157. (2) *Id. cap.* 154. *Jerosch. in Comm.*

lances des assiégeans; le reste fut brûlé: il fut versé tant de sang Chrétien que le fleuve voisin en fut rougi (1).

Vengeance des Chevaliers.

Le Grand maître & les Chevaliers indignés de tant de cruautés, rassemblerent toutes leurs forces, entrerent dans la Pogésanie, firent couler à leur tour le sang infidele, livrerent aux flammes tout ce qu'ils ne purent point emporter; malheureuses contrées, qui se voyoient également tourmentées & par ceux qui les attaquoient & par ceux qui les défendoient; tantôt par leurs propres habitans & tantôt par leurs ennemis! Les Sudoviens indignés que les Barthes, les Warmiens & les autres Prussiens se fussent soumis, se rassemblent, attaquent une seconde fois le château de Bartenstein & le brûlent. Bientôt après les Sudoviens, les Nadroviens, les Sclavons vinrent assiéger le château de Baselida près de Barthenstein; là résidoit Nomeda, veuve de Posdraupts: „ je „ maudis le jour où je vous ai donné la vie", dit-elle à ses enfans, „ puisque vous craignez de la sacrifier pour le salut de votre patrie." Leur courage enflammé par ce reproche, l'aîné se mit à la tête des citoyens; deux mille ennemis sont immolés & les Chevaliers rebâtirent le château de Barthenstein (2).

Héroïsme d'une mere.

1274.

Les Pogésans, les Warmiens, les Nattanges, les Barthes & les Sambiens, ou du moins ce qui restoit de ces peuples, s'étoient réunis à l'église & soumis au joug des Chevaliers: il restoit à soumettre une partie des Nadroviens; mais aussitôt que Tirsko, pere de Mandolon, Châtelain de Wilau, se fut soumis, les plus puissans d'entre les Nadroviens imiterent son exemple: le reste fut aisé à conquérir; les Chevaliers, le fer & le feu à la main, entrerent sur le territoire de Rethaw, l'incendierent & s'emparerent du château, après en avoir égorgé la garnison: quelques autres châteaux eurent le même sort. (3) La Nadravie soumise, les Chevaliers tournerent leurs armes contre les Sclavons: ils embrasserent les deux rives de la Memel; ils parcoururent cette malheureuse terre en incendiaires & l'arroserent du sang de ses habitans. Après ces dévastations elle resta inculte & déserte pendant plusieurs années. (4) Mais qu'il est difficile de détruire d'anciens préjugés, autrement que par la douceur & la persuasion! Malgré tout le sang qui avoit coulé jusques alors, tous les peuples de la Prusse, excepté les Pomésans & quelques familles, revinrent à leurs anciens Dieux: (5) les Pogésans leverent l'étendard de la révolte; ils surprirent les châteaux d'Elbing & de Christbourg, en enleverent les Commandans & les autres Chevaliers qui furent cependant délivrés, pendirent le Chapelain à un arbre, & le reste put à peine échapper: les Chevaliers livrerent enfin au feu, au pillage & à la captivité la Pogésanie & en firent une solitude.

Les peuples se soumettent à la foi.

Ils apostasient encore.

Les Sudoviens firent plusieurs incursions sur le territoire de Culm; mais comme ils vinrent en petit nombre, les Chevaliers les détruisirent sans peine. Scuman leur chef y conduisit une armée de 4000 hommes. Il vengea cruellement ses compatriotes: ils forcerent la garnison du château de Pollowist sur le fleuve Ossa à capituler: une des conditions fut qu'elle donneroit deux hommes intelligens qui serviroient de guides à l'armée des Sudoviens

(1) *Dusb. Chr. Pr. cap.* 165. (2) *Dusb. Henneb. in Tab. Pruss.* (3) *Dusb. a cap.* 170 *ad cap.* 174. (4) *Id. a cap.* 175 *ad cap.* 183. (5) *Id. cap.* 184.

dans les pays Chrétiens; avec ce secours ils s'emparerent des châteaux de Redin, de Welsaw, dont ils brûlerent les fauxbourgs, de Clementzbourg qu'ils livrerent aux flammes avec cent hommes de garnison, de Graudentz, de l'isle Ste. Marie, de Santirium (*) & de Crucebourg: tout ce qu'ils rencontrerent dans leur chemin fut massacré. (1)

Hist. de Prusse. 997-1537.

Les Teutoniques ne s'effrayerent point de ces ravages; ils repousserent les fureurs des Sudoviens par d'autres fureurs; ils dévasterent le territoire de Kinenow, tuerent plusieurs des habitans & réduisirent le reste à l'esclavage, firent un butin immense, maltraiterent & mirent en fuite l'armée des Sudoviens. Dans ce même tems huit cens Lithuaniens, après avoir dévasté le territoire de Rersaw en Pologne, s'en retournoient chargés des dépouilles des Chrétiens qu'ils avoient égorgés; Lesteki, Duc de Cracovie, les attaqua avec 300 hommes & à peine dix échapperent à sa vengeance. (2)

Les Sudoviens sont battus.

Les partisans Chrétiens faisoient couler des ruisseaux de sang: Martin Golin, dont on a déja parlé, se rendit célebre par de saints brigandages avec quatre Teutoniques & onze Prussiens. Il venoit de brûler un village & s'en retournoit chargé des dépouilles des vaincus. Comme il se croyoit loin des ennemis, il faisoit sur l'herbe avec ses compagnons un repas militaire. Les Sudoviens le surprirent, tomberent sur sa troupe, tuerent les quatre Teutoniques & le reste s'enfuit. Martin déconcerté ne s'éloigne point, suit les ennemis de loin, attend que la fatigue les ait livrés au sommeil, leur enleve leurs boucliers, leurs lances & leurs épées, rassemble sa troupe fugitive, l'arme, massacre ses vainqueurs, reprend avec leur butin celui qu'ils avoient fait sur lui. Dans une autre occasion il surprit un village, dans le tems que tout le monde étoit à table ou dans le bain. Martin pour sa part en tua dix; ce qui prouve sa férocité, plutôt que son adresse ou sa valeur. Ces faits-d'armes particuliers furent suivis de massacres & de ravages de la part des Chevaliers, qui détruisirent l'armée des Sudoviens répandue dans la Nattangie; ceux-ci, trop foibles pour leur résister, se joignirent aux Lithuaniens & pénétrerent dans le Samland, parcoururent le pays avec rapidité, brûlant tout ce qui se trouvoit sur leur passage; dans ce même tems, le Chevalier Ulric Bavarois, Commandeur de Tapiaw, avec dix Chevaliers & 250 Cavaliers traversoit & dévastoit la Sudavie. Cet intrépide Ulric tentoit des entreprises qu'un autre n'auroit su envisager qu'en tremblant. Les ravages qu'il fit dans la Sudavie, allerent si loin que le Grand-maître de Prusse fut obligé de lui défendre de combattre sans un ordre exprès.

Autres exploits de Golin.

1280. Le Chevalier Ulric dévaste la Sudavie.

Le Chevalier Mangold, Grand-maître de Prusse, résolut de finir cette guerre par la dévastation de la Sudavie entiere; il mit en cendres l'habitation de Scumand, chef des Sudaviens, tua ou prit 150 hommes; mais le terrible Ulric fut tué & le Chevalier de Lubentele fut fait prisonnier. Ce Lubentele se fit aimer de Scumand, son vainqueur, qui lui permit de se venger d'un noble qui lui reprocha sa captivité; il fut délivré quelque temps après & il eut le plaisir de voir Scumand converti à la foi. Lorsque les Chevaliers ramenerent dans la Sudavie une armée si nombreuse, qu'elle couvroit

Il est tué.

(*) Ce château fut rebâti six ans après, au lieu où il est aujourd'hui & fut appellé *Mergenbourg*. (1) *Dusb. cap.* 187. (2) *Id. cap.* 191 *Math. Stikonsk. C. solaw.*

SECT. II. *Hist.* de Prusse. 997–1531.

plusieurs lieues, Lubentele dans un combat sanglant fut pris une seconde fois; on le rencontra sur la neige couvert de blessures & tenu pour mort; néanmoins les Sudaviens le mirent en travers sur un cheval, dont le mouvement rouvrit ses plaies, fit couler son sang qui s'étoit figé & le rendit à la vie. (1)

1283. Des quatre fils qu'avoit laissé Suantopelck, trois avoient donné leur patrimoine aux Chevaliers: Mestowin l'aîné réclama ces trois parts du Duché de Poméranie. La guerre alloit s'allumer entre ce Prince & les Chevaliers; mais le Pape envoya un Légat qui appaisa les esprits: il adjugea aux Chevaliers le territoire de Wanteck (aujourd'hui Ratibow) sur lequel ils éleverent le château de Potterbergk, qu'ils y transporterent du territoire de Culm. (2)

Fondation de Neuhauss.

C'est vers ce tems-là que fut bâti sur le bord de la mer le château de Neuhauss, à l'occasion d'une invasion que firent 800 Cavaliers Lithuaniens dans le Curisch-narung, où ils brûlerent deux châteaux & tuerent 150 Chevaliers, sans aucune perte de leur côté: Conrad, Grand-maître de Prusse, s'étant convaincu que par le Narung on pouvoit venir dans le Samland à couvert, opposa Neuhaufs comme une barriere. Conrad de Tirbergk, Grand-maître de Prusse, marchoit à la conversion des Sudaviens avec une armée nombreuse, lorsque Louis de Libentele vint au devant de lui avec Cantagerde, à qui il avoit été donné en garde, & 1600 Sudaviens de l'un & de l'autre sexe qu'il avoit convertis à la foi. Il y a apparence que si tous les Chevaliers avoient eu le caractere aimable de Libentele, la Prusse eut été convertie sans répandre autant de sang qu'ils en verserent. Conrad envoya les nouveaux convertis dans le Samland, & alla attaquer le château de Kimenow, dont la garnison se rendit avec promesse d'embrasser le Christianisme; on leur donna un guide pour les conduire dans le Samland; mais dès le lendemain ils tuerent leur guide, dévasterent le territoire de Kimenow & partirent pour la Lithuanie. Libentele fut plus heureux, il arriva sain & sauf avec ses convertis, qui se firent tous baptiser. (3)

Caractere doux & aimable du Chevalier de Libentele.

Le nombre des conversions augmentoit, à mesure que celui des hommes diminuoit, comme dans certaines maladies qu'on ne guérit qu'en épuisant le sang des malades. Jedelus ou Idele, un des chefs des Sudaviens, d'une naissance illustre de Kimenow, fatigué de la guerre vint trouver les Chevaliers avec toute sa maison & 500 Sudaviens, & leur demander le baptême. Ils se retirerent sur les frontieres de la Lithuanie. Lorsque les nobles se convertissoient, l'Ordre leur donnoit autant de biens libres & francs qu'il leur en falloit pour vivre selon leur état; si les convertis n'étoient point d'une origine noble, ils étoient vassaux & au service de l'Ordre; mais ceux qui étant nobles d'origine avoient apostasié & s'étoient ensuite convertis, ne pouvoient jamais espérer d'être regardés comme nobles. (4)

Enfin la Prusse fut Chrétienne après cinquante-trois ans de meurtres & de désolation. Les Chevaliers Teutoniques y établirent la Foi par le glaive. S'ils y répandirent quelques gouttes de leur sang, ils firent couler par torrens

(1) *Dusb. a cap.* 196 *ad cap.* 207. (2) *Idem. cap.* 208 & *Animadv. Hartknoch ad ill. cap. Cromer. Lib.* 10. *Micræl. Lib.* 2. *Pomer.* (3) *Dusb. a cap.* 208, *ad cap.* 213. (4) *Vid. Animadv. Hartk. ad cap.* 215. *Dusb.*

rens celui des malheureux Pruſſiens, trop entêtés ſans doute d'un culte ſuperſtitieux & ridicule, mais qu'il falloit plaindre, ramener par la perſuaſion & par la douceur, & non pas exterminer. D'ailleurs, ſi le fanatiſme pouvoit mériter quelque compaſſion de la part du Philoſophe, ce ſeroit lorſqu'il eſt l'effet d'un aveugle préjugé; mais lorſqu'il a quelqu'autre motif, lorſqu'il eſt excité par l'ambition ou par l'intérêt, c'eſt le vice le plus odieux, le plus vil & le plus mépriſable. Les pays conquis ſur les Idolâtres appartenoient aux Chevaliers, ils s'enrichiſſoient des dépouilles des vaincus, ils ſuccédoient aux malheureux qu'ils égorgeoient; de tels encouragemens rendent le zele des Chevaliers bien ſuſpect. Auſſi dès que la Pruſſe fut pacifiée, tournerent-ils leurs regards vers la Lithuanie. *Hiſt. de Pruſſe, 997-1531.* *Motifs du zele des Chevaliers pour la converſion des Pruſſiens.*

Ce fut dans l'hiver de 1283 que Conrad de Tierberg, avec pluſieurs Chevaliers, paſſa la Memel qui étoit glacée. Il fit le ſiege de Biſene; une partie de la garniſon fut paſſée au fil de l'épée, & l'autre conduite en eſclavage: les Chevaliers firent un butin immenſe. Telle fut la méthode inhumaine & conſtante de ces pieux militaires, le fer & l'incendie, la dévaſtation & l'eſclavage, étoient leurs moyens de converſion; ils n'en connoiſſoient point d'autre. Auſſi leur cruelle avidité les expoſoit-elle ſouvent à être trahis: un Sclavon appellé Girdil, qui jouiſſoit d'une grande réputation, leur perſuada qu'il pourroit tenter de grandes entrepriſes contre les Lithuaniens, s'il avoit ſeulement cent hommes à ſa diſpoſition; les Chevaliers les lui accorderent; il ſe mit à leur tête & les conduiſit vers un lieu où les Lithuaniens cachés les maſſacrerent tous. (1) *Guerre de Lithuanie.* *Piege tendu aux Chevaliers.* 1285. 1286.

L'hiſtorien de l'Ordre que nous ſuivons, comme celui qui eſt entré dans plus de détails, & dont les récits, quoique mêlés de beaucoup de miracles & de choſes puériles, ont un caractere de vérité auquel on ne peut pas ſe refuſer, exalte ſouvent les perfidies des Chrétiens comme des traits héroïques. Un Lithuanien nommé Peluſe, qui avoit reçu quelqu'injure de ſon Seigneur, vint demander vengeance aux Chevaliers, qui lui donnerent Golin, Conrad, dit le Diable, Slovemehl & vingt-quatre autres aventuriers, exercés à toute ſorte de brigandages; arrivés chez ce Seigneur ils trouverent chez lui ſoixante-dix nobles invités à une nôce. Golin & ſa troupe ſe cacherent, attendirent que les convives fuſſent noyés dans le vin & les égorgerent tous; ils emmenerent les nouveaux mariés, avec les femmes des nobles & ſe retirerent chargés de butin. Cette même troupe apperçut ſur la riviere de Buka, un vaiſſeau chargé de marchandiſes qui deſcendoit; Golin & les ſiens le ſuivirent, attendirent que les matelots fuſſent endormis; alors ils s'élancerent ſur le vaiſſeau qui étoit près du rivage, les égorgerent, conduiſirent eux-mêmes le vaiſſeau à Thorn, où ils le vendirent avec ſa cargaiſon: le produit qu'ils ſe partagerent, fut de vingt marcs d'argent pour chacun. (2) Si par les droits de la guerre, il eſt permis de profiter de la négligence de l'ennemi, c'eſt une lâcheté d'uſer de ce droit contre ceux qui ne ſont point la guerre & qu'aucune raiſon n'oblige à ſe garder. *Actions particulieres.*

L'Hiſtoire des Teutoniques (3) offre un mêlange ſingulier de vertus & de vi-

(1) *Dusb. cap.* 221. *Kujavol. Hiſt. Lith.* (2) *Dusb. cap.* 222 & 223. *Kujalow. hiſt. Lith.* (3) *Dusb. cap.* 229.

Fondation du château de Ragnit ou Landshut. *Chasteté à l'épreuve.*

ces, la charité la plus active & l'inhumanité la plus barbare, les pratiques les plus austeres & la plus ardente soif de richesses, un zele outré pour la religion & l'ambition la plus effrénée. Ce fut le Chevalier Mencko qui éleva le château de Ragnit sur la Memel: dans ce château qui porta d'abord le nom de *Landshut*, étoient quarante Chevaliers sous les ordres de Berthold d'Autriche. Berthold, avant d'entrer dans l'Ordre, à ce qu'on dit, n'avoit d'autre crainte que de ne pouvoir pas être fidele au vœu de chasteté: il voulut s'éprouver lui-même, il choisit une jeune fille, la plus belle & la plus séduisante qu'il put trouver; il coucha une année entiere avec elle, *nudus cum nuda* dit l'historien, & ne succomba jamais, comme la fille l'affirma par serment, donnant en preuves, ajoute-t-il, *signa integritatis suæ* (1). Malgré ces vertus les Chevaliers recherchoient & protégeoient les traîtres;
1290. ils se rendoient souvent complices de la trahison. Jesbut Lithuanien entra en Pologne avec 500 hommes d'élite. Comme il aimoit les Chevaliers, il leur donna avis de son départ. Le Grand-maître Mencko les attendit au retour; il envoya à leur rencontre trente Chevaliers & 1200 soldats. Les Lithuaniens s'en retournoient sans défiance, chargés des plus riches dépouilles; ils étoient entre les rivieres de Licca & de Narva, souffrant par la disette des vivres, lorsque Jesbut s'écria plusieurs fois, *malheur à nous*! (c'étoit le signal convenu entre les Chevaliers & le traître) lorsqu'il fut à portée d'eux; ils tomberent brusquement sur les Lithuaniens & en massacrerent 350; les autres prirent la fuite, mais égarés & manquant de tout, une partie se pendit ou se noya de desespoir, & l'autre périt de faim, & les pieux Chevaliers rendoient graces à Dieu de leur victoire (2).

Trahisons protégées par les Chevaliers.

1291. Dans ce tems déplorable le fanatisme exerçoit les mêmes fureurs dans les partis opposés. Le fanatisme Lithuanien rendoit aux Polonois les maux que le fanatisme Prussien faisoit éprouver aux Lithuaniens. Vithenes, fils de leur Duc, entra sur les terres de Pologne à la tête de 800 hommes, le jour de la pentecôte, dans le tems que les chanoines de Linsko faisoient une procession solemnelle. Les Lithuaniens se jettent dans l'église, tuent quatre cents Chrétiens, arrachent du sanctuaire les prêtres & les ministres des autels, les mettent aux fers, enlevent les ornemens & les vases sacrés, livrent l'église aux flammes & dévastent la ville & ses environs. Le nombre des prisonniers qu'ils firent, fut si considérable que chaque soldat en eut vingt. Casimir, Duc de Pologne, les suivit avec 1800 hommes; mais Boniflas Duc de Masovie, obtint une trêve entre les Polonois & les Lithuaniens, pendant laquelle ceux-ci violant le traité tomberent sur les Polonois, qui se croyant en sûreté, assistoient à l'office divin; ils massacrerent Casimir &
1293. tout le peuple. (3) Les Chevaliers venoient de brûler quelques châteaux & d'en égorger les garnisons, ils se disposoient à assiéger celui des Sclavons; mais un cavalier de Ragnit en avertit le Duc de Lithuanie & s'obligea sous peine de la vie de lui livrer le château: ce Prince lui donna des troupes, il les conduit secrétement au pied des murs; ils tuerent un Chevalier & le bruit qu'ils firent décela leur projet; la garnison prit les armes & les Lithuaniens se retirerent après avoir brûlé les fauxbourgs. Cette témé-

Exploits de Vithenes, Duc de Lithuanie.

(1) *Dusb. cap.* 229. (2) *Idem cap.* 234. *Jerosch. Cr. manus. ant. Germ. Kojalow.*
(3) *Dusb. cap.* 243. *Hartknoch ad ill. cap.*

rité ne demeura pas sans vengeance, plusieurs châteaux furent détruits & quantité de victimes égorgées. *Hist. de Prusse, 997–1531.*

Les Chevaliers commençoient à se rendre redoutables aux Souverains même; on se souvient que lorsqu'ils étoient encore errans & fugitifs, Conrad les appella, leur donna un asyle & les combla de bienfaits. Ingrats envers cette maison, ils prirent pour prétexte que Bonislas Duc de Masovie avoit reçu les Lithuaniens dans son château de Wisna & qu'il avoit refusé d'obéir aux défenses qui lui en avoient été faites. Le Chevalier Mencko, Grand-maître de Prusse, attaqua ce château, & le ruina de fond en comble. Le Duc de Masovie fut indigné de leur ingratitude, il se disposoit à relever les murs de Wisna avec le secours des Lithuaniens; Mencko le lui défendit & rassembla ses troupes; mais avant que les Chevaliers ne fussent arrivés & que leur armée ne se fût dispersée en divers lieux, les Nattangiens avoient manifesté leur révolte, ils élurent un chef, entrerent dans le château de Bartenstein & firent prisonniers les Chevaliers de Bodemar & de Libentele avec leur suite, enleverent les chevaux, tuerent plusieurs personnes attachées à l'Ordre; les églises & les choses sacrées furent prophanées, (1) mais les pays Chrétiens n'eurent rien à souffrir. Le répentir ramena quelques rebelles qui révelerent le secret de cette conspiration. Le Commandeur de Kœnigsberg partit avec une armée pour punir les Nattangiens; les habitans de Sclumen effrayés ramenerent les chevaux des Teutoniques & se soumirent, d'autres rendirent les prisonniers & la Nattangie fut tranquile. Le feu de la révolte avoit gagné les Sambiens & surtout les Russes, qui projetterent d'assassiner les nobles & de tomber ensuite sur les Chrétiens; ils avoient nommé pour chef Naudica, qui n'osa point refuser; cette conspiration fut encore découverte & les coupables livrés aux supplices.

Ingratitude des Chevaliers envers les Ducs de Masovie.

1295.

Guerre du Duc de Masovie.

Conspiration découverte & dissipée.

Parmi les Chevaliers il y en eut d'humains & de généreux; mais l'orgueil & l'ambition constituerent ce qu'on appelle esprit de corps: cet esprit gâtoit les plus belles qualités des Chevaliers les plus respectables. Libentele sembla seul éviter la contagion; il étoit Commandeur de Ragnit, d'une valeur à toute épreuve, vainqueur dans cent combats contre les Lithuaniens; il avoit réduit en cendres le château & le chêne sacré de Romowe, s'étoit emparé de Graudentz défendu par une forte garnison, dont il ne resta que six cavaliers; il dépeupla les territoires de Pogrande & de Weike, de maniere qu'ils furent déserts pendant plusieurs années: de son château de Ragnit il força tous les Lithuaniens des bords de la Memel jusqu'au territoire de Lamotine, à payer le tribut & à se maintenir en paix; & malgré tous les maux qu'il avoit faits dans ce pays il étoit parvenu à s'en faire chérir: ce Libentele ayant formé le projet d'attaquer un château de Lithuaniens avec quelques Chevaliers & 200 hommes, le trouva abandonné & le brûla; mais ne voulant pas retourner sans avoir fait couler du sang, il tomba sur le château de Kymel, égorgea la garnison & les habitans, & le réduisit en cendres. (2)

Exploits de Libentele.

Il s'éleva entre les citoyens de Riga & les Chevaliers Teutons une guer- 1298.

(1) *Dusb. cap.* 251 *&* 252. (2) *Idem cap.* 252 *&* 258. *Stan. Sarnic. Lib. 6. Ann. Pol. Kojalow part.* 1. *hist. Lith.*

Combats entre les habitans de Riga & les Chevaliers.

Vithenes Duc de Lithuanie bat les Chevaliers.

re, pendant laquelle, dans l'espace d'un an & demi, les Chevaliers se virent forcés d'en venir neuf fois aux mains. Les habitans avoient appellé à leur secours Vithenes, Grand-Duc de Lithuanie, qui s'empara du château de Carthusen, fit quatre Chevaliers prisonniers & s'en retournoit après avoir dévasté par le fer & par le feu les environs du château; le Grand-maître de Livonie avec peu de troupes l'atteignit sur le bord de la mer, lui enleva trois mille prisonniers chrétiens & lui tua 800 soldats. Vithenes ramena ses troupes & la bataille recommença; le Grand-maître & 1500 chrétiens y périrent: quelque tems après les Chevaliers prirent leur revanche & tuerent à Vithenes plus de 4000 hommes. (1). Cette perte ne fit qu'irriter les Lithuaniens, ils entrerent inopinement dans la ville de Strasberg, se jetterent dans l'église, massacrerent le peuple & le prêtre, prophanerent les choses sacrées, jusques à faire servir le baptistaire de latrines, & emmenerent une
1303. foule de prisonniers. Mais Conrad, Maître Provincial de Culm, les joignit, & les suivit jusques dans le désert; aucun n'échappa au fer du vainqueur, qui ramena les prisonniers.

Nous épargnons à nos lecteurs une infinité de miracles dont les chroniques sont remplies. Elles rapportent que ce même Conrad, après avoir arrosé de sang le territoire de Carsovie que ses habitans avoient dévasté, brûlé les maisons & mis en servitude les femmes & les enfans, passa le Curisch-haff couvert d'une croûte si légere de glace qu'elle s'élevoit & s'abaissoit, comme les flots dans la tempête, & que son armée se trouvoit tantôt dans les airs, tantôt dans un précipice, sans que jamais la glace se rompît
1305. ni que personne pérît dans le passage. (2). Les Chevaliers ne cessoient de
1306. brûler au nom du Seigneur villes & châteaux, & comme s'ils n'avoient pu faire assez de maux par eux-mêmes, plusieurs Princes & Seigneurs d'Allemagne vinrent en pélérinage dans les terres de Prusse & se joignirent aux Teutoniques pour venger les outrages faits à J. C. Ils formerent une armée qui, malgré l'exemple de Conrad, n'osa pas s'exposer sur la glace trop mince pour la soutenir.

Plusieurs Princes d'Allemagne se joignent aux Chevaliers.

1307.
1309. Depuis que les Chevaliers avoient été chassés de la terre sainte, leur Grand-maître résidoit à Venise, où Herman de Salza avoit établi la maison principale. Siffroi de Feuchtwangen, XIIe. Grand-maître général de l'Ordre & XVIIe. Maître particulier de Prusse, la transporta dans cette contrée. (3) Peu de tems après Vithenes, avec une armée de Lithuaniens, ravagea le Samland & la Nattangie, tua beaucoup de monde & fit un riche butin. A peine ce Prince se fut-il retiré, que Fréderic de Wildenberg, Commandeur de Kœnigsberg, le suivit avec une armée nombreuse, entra dans le territoire de Pogrande, & extermina les Lithuaniens, qu'il surprit se délassant de leurs fatigues, rendant graces à leurs Dieux. Il dépeupla cette contrée à un tel point, que de plusieurs années elle ne put se retablir. Le Duc de Lithuanie revint peu de tems après avec quatre mille hommes choisis, entra dans la Prusse, ravagea l'Evêché de Warmie, & tout ce qu'il ne put tuer ou emporter, il le livra au feu. Au milieu de la désolation, il

Maison principale de l'Ordre établie en Prusse.

Dépopulation de Pogrande.

(1) *Dusb. ad ann.* 1297 *&* 1298. *Jerosk. Kojal. part.* 1. *hist. Lith.* (2) *Dusb. cap.* 278. (3) *Idem cap.* 279. *Henneb. ad Tab. Pruss.*

fit venir les Chrétiens ses prisonniers: „ où est donc votre Dieu?" leur di- *Hist. de Prusse. 997--1531.*
soit-il; „ pourquoi ne vous a-t-il pas secourus, quand les nôtres nous don-
„ noient la victoire?" Il ne croyoit pas ce secours si prochain, le lende-
main même Henri de Plocko, Grand Commandeur & 40 Chevaliers, à la tête d'une forte armée, pénétrerent dans le désert de Barthenstein, y trouverent le Duc & son armée fortifiée, l'attaquerent & dans le premier choc perdirent 40 Chrétiens; mais les ennemis voyant l'armée Prussienne se déployer, les armes leur tomberent des mains, & ils prirent aussitôt la fuite: les Chevaliers les exterminerent; à peine le Duc put-il se sauver avec un petit nombre des siens; le reste périt, soit par le fer, soit par l'eau, soit de faim & de misere. (1) Gevrard de Mansfeld, Commandeur de Brandebourg, osa quelques jours après, avec quelques Chevaliers & 1500 hommes, entrer sur le territoire de Pogrande, quoique défendu par une armée formidable: ils tuerent un grand nombre de Lithuaniens & leur firent un plus grand nombre de prisonniers: les ennemis étonnés d'une telle audace, vouloient fondre sur eux; mais un de leurs chefs, ne doutant nullement que ce ne fût une troupe d'enfans perdus qu'on hasardoit pour leur tendre un piege & les attirer, les en empêcha; s'étant convaincus de la vérité par la retraite de Gevrard, les Lithuaniens demanderent quel étoit le Général des Teutoniques? On leur répondit que c'étoit le Commandeur de Brandebourg, jeune homme vaillant & courageux: dites-lui, répondirent-ils, qu'il n'atteindra jamais l'âge d'homme, s'il vient ainsi dévaster nos terres avec si peu de monde. (2) Nous avons parlé dans un autre endroit des succès des Chevaliers dans la Poméranie, &c. (3*) ainsi nous ne nous y arrêtons pas ici.

Déroute de l'armée de Vithenes.

1310.

Si d'un côté les Chevaliers détruisoient des châteaux, ils en élevoient plusieurs de l'autre. Les fondemens de celui de Christmemel furent jettés par Charles de Treves, Grand-maître de l'Ordre, à six lieues au dessus de Ragnit. Ce qui étonna le plus les Lithuaniens, fut un pont de batteaux qu'on jetta sur le fleuve. Un malheur imprévu dérangea la construction du château; un naufrage engloutit plusieurs vaisseaux de l'Ordre, qui portoient par mer aux constructeurs des vivres & des matériaux; il périt par cet accident quatre Chevaliers & 50 Prussiens. (3) Cependant les travaux ne furent point interrompus. Ce fut vers ce tems que Werner, Commandeur de Ragnit, fit construire un vaisseau de guerre avec toutes ses parties; comme il le conduisoit à portée du château de Gunigede, dont il vouloit faire le siege, un coup de vent le jetta sur le rivage: la garnison l'attaqua, l'équipage se défendit. Le Duc résolut de le détruire, il envoya cent batteaux montés par plus de six cens Lithuaniens: quatre archers que les Chevaliers avoient laissé sur le vaisseau, le défendirent longtems. Enfin les Lithuaniens parvinrent à couper le cable, le vaisseau descendit la Memel, & échoua contre le rivage: plusieurs Lithuaniens périrent dans cette attaque; mais enfin le vaisseau fut brûlé avec les quatre archers.

1313.

Premier vaisseau de guerre en Prusse.

Malgré les secours que les Princes donnoient aux Chevaliers, les Lithuaniens faisoient tous les jours des progrès considérables; un de leurs plus

(1) *Dusb. cap. 303. Strykow. Jeroskin.* (2) *Dusb. cap. 304. Jeroskin Strykow.*
(3*) Voyez pag. 2. de ce Volume. (3) *Dusb. cap. 308. Simon Gronov. Tract. II. cap. 5. Henneb. in Comment. ad Tab. Pruss.*

SECT. II. *Hist.* de Prusse. 997--1531.

grands avantages fut la désolation de Dobrzin. Dans une premiere irruption qu'ils firent sur ce Duché, ils tuerent ou menerent en esclavage six mille habitans de l'un & de l'autre sexe; ils massacrerent sept prêtres laïques, deux bénédictins & soixante clercs dans la ville de Dobrzin; brûlerent dix églises paroissiales, tuerent ou firent deux mille prisonniers; le feu consuma toutes les maisons de campagne de ce Duché; le butin qu'ils enleverent fut si considérable, que cette contrée s'est toujours ressentie de cette perte. (1) En moins d'une année & demie près de 20000 Chrétiens périrent ou furent réduits en esclavage, & la plupart des châteaux & des villes furent la proie des flammes.

Prise la ville de Dobrzym. 1323. *Perte de 20000 Chrétiens.* 1324.

Le bruit s'étoit répandu dans toute l'Europe que le Monarque de Russie & le Duc de Lithuanie vouloient recevoir le baptême & que les Chevaliers Teutoniques les en empêchoient. Sur ces bruits vrais ou faux, Jean XXII, par le conseil du Cordelier Frédéric Evêque de Riga, envoya deux Légats pour baptiser ces Princes. Ils se rendirent à Riga, dresserent un traité de paix entre les Infideles & les Chrétiens, avec cette condition que le premier qui de fait, par ses intrigues, ou ses conseils, le violeroit, seroit aussitôt frappé d'anathême, encourroit l'excommunication & ne pourroit en être relevé que par le Pape. Ce traité dressé, on envoya des députés au Duc de Lithuanie pour lui proposer de recevoir le baptême lui & ses peuples. (2) Il est étonnant que ce religieux ait pu persuader au Pape une mission aussi extraordinaire, dans le tems où les Infideles étoient si animés contre les Chrétiens, que les Courlandois & les Semigaliens s'étoient soumis aux Lithuaniens, dans la crainte d'être forcés par les Teutoniques à recevoir le Christianisme. (3)

Singuliere Légation du Pape.

Tandis que les Chevaliers & les Chrétiens ne faisoient aucun doute que la guerre ne fût terminée, le Duc de Lithuanie pour toute réponse aux propositions du Pape, envoya son Castellan de Gartha (aujourd'hui Grodno) (4) avec une armée nombreuse dans la Masovie, qui brûla & pilla la Capitale de l'Evêché de Plotzko, toutes les possessions de l'Evêque, du Duc de Masovie, des Religieux & des Nobles, plusieurs biens de campagne, trente églises paroissiales, les chapelles & oratoires; prophana les ornemens ecclésiastiques & les vases sacrés, massacra ou mena en esclavage plus de 4000 personnes de l'un & de l'autre sexe & de tous états. Il envoya une autre armée en Livonie: elle entra sur le territoire de Rositen, dont les habitans & leurs possessions furent consumés par les flammes ou dévorés par le glaive. Cependant les Légats revinrent à Riga avec un Noble Livonien, qui attesta publiquement que jamais le Grand Duc de Lithuanie n'avoit rien publié qui eût rapport à ses prétendus desirs de recevoir le baptême: il ajouta que le Czar avoit juré par ses Dieux, que jamais il n'auroit d'autre religion que celle de ses prédécesseurs, & les Légats s'en retournerent à Rome rendre compte de leur mission.

(1) *Dusb. Cap.* 339. *Animad. Hartknoch.* (2) *Idem Cap.* 349. *Chr. Antiq. Germ. Jeroskin. Strykow.* (3) *Dusb. Cap.* 340. *Hartknoch in Anim. Balth. Russow Part. II. Chr. Liv. Albert. Wynk. Kojalow. Part. I. hist L.* 4. (4) Ce château & son territoire avoient été souvent dévastés & incendiés par les Chevaliers, d'abord en 1296: une seconde fois par les mêmes en 1304: troisiemement en 1306: enfin en 1309.

Guerre des Polonois dans le Brandebourg. 1325. 1326.

Enfin Uladiſlas Loketeck, dont le fils venoit d'épouſer la fille du Duc de Lithuanie, en obtint 1200 hommes qu'il joignit à ſon armée, avec laquelle il entra dans le Marquiſat de Brandebourg. Ce Prince avoit formé le projet de recouvrer la Poméranie & dans la crainte que le Marquis de Brandebourg ne vînt au ſecours des Chevaliers, il porta la guerre dans ſes Etats. Son armée compoſée de Ruſſes, de Valaques & de Lithuaniens y fit d'horribles dégâts; les religieux & les religieuſes étoient arrachés de leurs cloitres; on égorgeoit les prêtres aux pieds des autels; on enlevoit les vaſes ſacrés après les avoir profanés. Parmi ces religieuſes il y en avoit une d'une beauté parfaite: deux Lithuaniens diſputoient entr'eux à qui elle appartiendroit, lorſqu'un troiſieme, d'un coup de ſabre la partagea par le milieu du corps, en diſant à chacun de prendre la part qui lui conviendroit le mieux. D'autres diſent que cette vierge, ſollicitée au crime par un de ces barbares, lui promit s'il vouloit lui conſerver ſa chaſteté, de lui donner le ſecret d'une certaine pommade, dont il n'auroit qu'à s'oindre pour ſe rendre invulnérable, & pour ne lui laiſſer aucun doute, elle s'en oignit le col & lui dit qu'il pouvoit frapper hardiment: le ſoldat tire ſon épée, frappe & lui abat la tête. (1) Il y eut dans cette dévaſtation plus de 6000 morts ou conduits en captivité.

Contre les Chevaliers.

Uladiſlas avoit inſpiré à ſon armée la haine qu'il portoit aux Chevaliers, & il faut convenir que cette haine avoit des motifs aſſez légitimes: ces pieux militaires qui devoient tout ce qu'ils étoient à l'un des prédéceſſeurs d'Uladiſlas, de qui ils tenoient la Pruſſe abandonnée à leurs armes, qui par des ruſes indignes avoient enlevé à Lesko, Duc de Cujavie, des terres qui leur avoient donné l'entrée dans le département de Culm, venoient par une perfidie plus atroce de s'emparer du gouvernement de Dantzig; ils avoient, par des moyens ſemblables, enlevé à la Pologne une partie de la Poméranie & acheté l'autre des Marquis de Brandebourg: ils s'y maintenoient en ſoulevant les peuples contre Uladiſlas, pour l'empêcher de reconquérir cette province; frappés des foudres de Rome à cauſe du refus dans lequel ils perſiſtoient de la reſtituer à ſes Souverains légitimes, ils appelloient à leur ſecours contre les armes d'Uladiſlas, ce même Marquis de Brandebourg qu'ils avoient dépouillé. (2)

Perfidie des Chevaliers.

1328-1349.

Les Chevaliers offrent au Roi de Boheme leur ſecours, pour détrôner Uladiſlas.

Le Roi de Pologne mena enſuite ſon armée dans le Palatinat de Culm; & juſques à la riviere d'Oſſa, tout fut en proie au fer, aux flammes & à la brutalité du ſoldat. L'orgueil des Chevaliers inſenſibles aux malheurs des peuples, loin d'arrêter ce fléau par la ſoumiſſion, le rendit encore plus funeſte. Ils s'adreſſerent au Roi de Boheme, lui offrant la Couronne d'Uladiſlas; il aſſembla un corps nombreux d'Allemands & de Bohemes & arriva en Pruſſe; les Chevaliers, avec leurs Pruſſiens, ſe joignirent à lui: nous en avons vu les ſuites dans notre Hiſtoire de Pologne. (2*) Lorſqu'enfin les Chevaliers furent en paix avec la Pologne, ils tournerent encore leurs armes contre les Lithuaniens, qui faiſoient des incurſions fréquentes dans la Pruſſe; ceux-ci perdirent une bataille ſanglante, qui les affoiblit conſidérablement & les força au repos.

(1) *Dlug. Staniſl. Sarnic. Neugeb. hiſt. Pol. Libr.* 3. *Dusb. Cap.* 354. (2) *Dlug. Cromer. Staniſl. Sarnic. Ann. Pol. Lib.* 4. *Alex. Guagnin rer. Pol. Lib.* 1. (2*) Voyez dans ce Volume p. 5 & 6.

SECT. II. Hist. de Prusse. 997-1531.

Les Prussiens murmurent contre le gouvernement tyrannique des Chevaliers.

La Prusse jouissoit de privileges considérables; celui de Culm qui lui avoit été accordé en 1233, par Hermann de Salza, déchargeoit les Prussiens de tout impôt, de toute hospitalité forcée, de toute exaction; il leur donnoit le droit d'appeller des jugemens au tribunal de Culm: ils en avoient plusieurs autres non moins importans: le but des Grands-maîtres avoit été d'accoutumer les anciens Prussiens à la domination de l'Ordre, de leur faire embrasser le Christianisme & d'attirer les Allemands; mais avec le tems l'orgueil des Chevaliers dérogeant à ces privileges, excita les murmures des Prussiens. (1) Les Lithuaniens irrités des dégâts que les Chevaliers ne cessoient de faire sur leurs terres, profiterent de ces dispositions pour aigrir encore les esprits.
1357. Dans une partie de chasse un Chevalier de l'Ordre, accompagné de quelques Prussiens, rencontra Kynstod Duc de Lithuanie & le fit prisonnier, il l'envoya avec une bonne garde à Marienbourg; mais Kynstod
1361. corrompit ses gardes & s'échappa. (2) Tous ces événemens occasionnerent des dissentions qui annonçoient une guerre sanglante. Casimir réclama à main armée les Provinces de la Russie que les Lithuaniens avoient conquises, il les leur enleva; il se proposoit de reprendre sur les Teutoniques tout
1370. ce qu'il s'étoit cru obligé de leur céder, lorsque la mort l'enleva. La guerre que les Lithuaniens déclarerent à la Pologne sous le regne de Louis, laissa
1374. respirer la Prusse, lorsque l'amour, encore plus que la politique, eut uni la Lithuanie à la Pologne par le mariage de Jagellon & d'Hedwige, fille
1376. cadette de Louis, à laquelle les Polonois, après la mort de ce Prince, avoient déféré son trône.

1382-1386. Les Teutoniques virent avec douleur ce Duché ravi à leurs desirs ambitieux; la Lithuanie soutenue des armes de la Pologne devenoit plus difficile à conquérir; la Prusse épuisée par tant de guerres ne leur offroit qu'un foible secours; le Christianisme que Jagellon avoit porté dans ses Etats, où les caresses & les bienfaits dont ce Prince accompagnoit les instructions qu'il faisoit lui-même à ses peuples, firent en un an plus de prosélytes que les armes des Teutoniques n'en avoient fait, leur ôtoit tout prétexte de verser un sang infi-
1387. dele pour les progrès de la foi. Mais la discorde veilloit pour eux. Obligé de fixer son séjour en Pologne, Jagellon avoit donné aux Lithuaniens pour les gouverner au nom du Roi & de la République, Skirgellon, l'un de ses freres. Skirgellon, (3) d'un caractere orgueilleux & féroce, indigna le peuple par ses oppressions & par les mœurs les plus dépravées; la révolte n'attendoit qu'un chef. Vitolde, cousin-germain de Jagellon, fomenta la haine des peuples. Il fit part de ses projets aux Chevaliers, ils allerent au devant de ses vœux, espérant de ravir un jour à Vitolde même la proie dont ils
1390-1398. l'exhorterent à se saisir. (4) Nous sommes obligés de renvoyer de nouveau nos Lecteurs en cet endroit à notre Histoire de Pologne, pour ne point repéter ce que nous avons déjà dit. (5)

Vitolde se lie aux Chevaliers pour s'emparer de la Lithuanie.

Cependant une horrible peste venoit de ravager toute la Prusse, comme si ces

(1) *Hartkn. Priv. Pr. & Priv. Culm. Diss. XIX. de Rep. vet. Prufs.* (2) *Suppl. incert. Aut. in Chr. Dusb. Grun. Tract.* 13. *Cap.* 3. (3) *Kojalowitz hist. Pol. Lib.* 14. *part.* 2. *Neugeb. hist. Pol.* (4) *Cromer. Kojalowitz. hist. Lith.* (5) Voyez dans ce Volume pag. 16. & suiv. ainsi que *Cromer. Kojalowitz. Dlug. Neugebauer. Solig. hist. de Pol. &c.*

ces malheureuses contrées ne pouvoient être sans quelque fléau. (1) Au lieu de consoler les peuples & de réparer les désordres de cette calamité, au lieu d'appaiser Jagellon & la Pologne, les Chevaliers ne songerent qu'à prévenir les desseins de ce Prince; ils recommencerent à dévaster ses Etats, ils fomenterent la haine de Vitolde qui refusa, pour des espérances vaines, des biens réels & considérables que Jagellon lui fit proposer. (2) Comme Jagellon n'avoit d'autre vue que d'arrêter les incursions des Teutoniques, il consentit à la paix. (3)

Hist. de Prusse, 997-1531.

La peste ravage la Prusse. 1404-1466.

Depuis la bataille de Tanneberg les Chevaliers étoient fort déchus dans l'esprit des Souverains, & plus ils avoient perdu de leur ancienne réputation, plus ils s'étoient avilis par leur orgueilleuse cupidité, & par les vices les plus opposés. Il fut réglé par le traité de Thorn, que la partie de la Prusse appellée depuis Prusse Polonoise ou Royale, seroit désormais libre sous la protection de la Pologne; ils restituerent au Royaume, le Duché de Poméranie, les districts de Culm & de Michelow; ils céderent les villes de Dantzig, de Marienbourg, d'Elbing: l'autre moitié de la Prusse leur resta soumise; encore fallut-il, que l'Ordre s'engageât à ne tenir cette derniere partie que comme un fief de la Pologne. Cette conquête coûta bien cher aux Polonois, aux Chevaliers & surtout aux malheureux Prussiens. On évalue les frais de la guerre qui dura douze années, à 5 ou 6 millions de florins pour les uns & les autres; mais ce qu'on ne peut apprécier, c'est vingt-un mille bourgs ou villages de Prusse réduits par les incendies à 3013, la mort de 300000 hommes portant les armes, & de peut-être un plus grand nombre d'habitans, égorgés, devorés par les flammes, ou enlevés par des morts encore plus violentes.

Paix entre Jagellon & les Chevaliers.

La Prusse Royale est déclarée libre.

On laisse aux Chevaliers la Prusse Ducale comme un fief de la Pologne.

Malgré leur affoiblissement les Teutoniques furent en état de donner des secours à Jean Albert, qui faisoit des préparatifs contre les Turcs, & à qui devoit se joindre le Waivode de Walaquie. Les Teutoniques éprouverent encore dans cette occasion une perte considérable. Il sembloit que le Ciel irrité ne leur réservoit plus que des désastres. (4) 1496.

Frédéric, fils de George Duc de Saxe, étoit parvenu à la dignité de Grandmaître; il deshonora son avénement par un trait d'ingratitude: il devoit son élevation à Jean Albert Roi de Pologne & à sa mere, & il refusa à la Pologne l'hommage auquel l'Ordre s'étoit soumis par le dernier traité. (5) Albert, quelqu'indigné qu'il fût de ce refus, voulut bien encore lui donner l'alternative, ou de rentrer dans son devoir, ou de se préparer à la guerre; mais ce Prince mourut dans cet intervalle & Alexandre son frere qui lui succéda, se trouva trop occupé pour tirer vengeance de ce refus: l'impunité le rendit plus audacieux. Alexandre étoit mort; Frédéric envoya à Sigismond son successeur, l'Evêque de Poméranie pour lui demander la restitution de cette Province & de la partie de la Prusse que la Pologne occupoit. (6) A ces prétentions, Frédéric joignoit celle de dégager ses freres de tout devoir envers

1501.

Le Grandmaître refuse de rendre hommage à la Pologne.

1510.

Propositions insolentes & ridicules du Grandmaître.

(1) *Miest. Autor. Suppl. Chr. Pruss. Dusb. Cap.* 33. (2) *Cromer. Herb. de Fulst. Alex. Guagnin rer. Pol.* (3) Voyez encore notre Hist. de Pologne dans ce Volume pag. 20-35. & les auteurs qui y sont cités. (4) *Alex. Guag. rer. Pol. T.* 1. *Hartkn. de Rep. Pol. Lib.* 1. *Cap.* 7 & pag. 36 & suiv. de ce Volume. (5) *Joan. Leon hist. Pr. Lib. VIII. Alex. Guagnin Tom. II.* (6) *Idem. loc cit. Neugebauer.*

SECT. II. Hist. de Prusse. 997--1531.

la Pologne. Cet envoyé fut encore chargé d'exiger des Polonois qu'ils renonçassent pour toujours, au droit que le traité de 1466 leur accordoit, d'être reçus dans l'Ordre. Le ridicule de cette derniere proposition, tempéra la colere que les précédentes avoient excitée. Tous d'une commune voix renoncerent à ce droit. La fierte des Teutoniques étoit soutenue par l'Empereur Maximilien, qui jaloux de voir la Hongrie sous la domination des Polonois, les menaçoit d'une guerre terrible s'ils rejettoient les demandes des Chevaliers. Heureusement pour eux leur Grand-maître mourut & cette mort laissa à découvert la politique de l'Empereur, qui eut recours aux Moscovites qui furent défaits. Maximilien fit sa paix avec eux, s'engagea de prendre les armes contre les Moscovites, s'ils continuoient la guerre, & de refuser tout secours aux Teutoniques s'ils s'obstinoient à refuser l'hommage. La lassitude de la guerre fit embrasser aux Polonois le parti de la paix. (1)

L'Empereur les soutient : il suscite les Russes qui sont battus. 1511.

Albert de Brandebourg, dernier Grand-maître.

A Frédéric de Saxe avoit succédé dans la dignité de Grand-maître, en 1512, Albert Margrave de Brandebourg, fils de Frédéric d'Anspach & de Sophie, sœur de Sigismond Roi de Pologne, & petit-fils d'Albert surnommé l'Achille. Il n'avoit que 24 ans & étoit Chanoine de Cologne, lorsqu'il fut élu: son âge, la crainte qu'ayant d'autres vues & d'autres intérêts que ceux de l'Ordre, il ne l'engageât dans de nouvelles guerres, comme avoit fait Frédéric de Saxe, déterminerent plusieurs Chevaliers à lui refuser leur voix. (2) Albert gémissoit en secret des liens qu'il s'étoit imposés & n'aspiroit qu'à les briser: la doctrine de Luther, qu'une partie de l'Allemagne avoit déja embrassée, favorable à ses desseins, lui offrit le double avantage de reprendre sa liberté & de se procurer un pouvoir encore plus absolu que celui dont il étoit revêtu. Il projetta d'agrandir les Etats dont il espéroit de devenir le maître. Il engagea l'Ordre de rompre avec la Pologne, il entra dans la Samogitie; mais Jean Radziwil qui en étoit Palatin, arrêta ses progrès. (3)

Ses vues.

1518. *Il fait la guerre aux Polonois.* 1519. *On le dépouille peu à peu de ses Etats.*

Albert demandoit des troupes auprès de toutes les Puissances; mais il n'en trouva pour son argent qu'auprès de quelques Princes de l'Empire. Son projet étoit de s'emparer de toute la Prusse Royale. Sigismond dédaigna ses troupes & ses projets. La Pologne étoit alors plus redoutable par l'habileté, par le nombre de ses Généraux & par le courage exalté de la nation que par ses forces. Nicolas Firley, Palatin de Sendomir, le prévint par le ravage de ses propres Etats; il entra dans la Poméranie, s'empara de toutes les places & de tout le Cercle d'Hockerland, passa dans le Nattangen, & les pays d'Heilgenberg, de Rastenbourg, de Fridland & de Bartenstein furent dévastés; il fit le siege de Brandebourg & se disposa à faire celui de Kœnigsberg. (4) Tandis que Firley attaquoit les Prussiens sur leurs propres foyers, Sceczygniewski enchaînoit la valeur impatiente des Teutoniques. Il ne restoit à Albert que le Samland. Il sentit qu'il étoit tems d'exécuter ses projets ultérieurs: il demanda une entrevue au Roi de Pologne; il obtint des sauf-conduits & l'alla joindre à Thorn: neveu & vassal du Roi, sa révolte étoit doublement punissable: Sigismond lui fit grace; mais ayant appris que la garnison de Kœnigsberg étoit renforcée de 4000 Danois, & que l'Allemagne lui envoyoit

Il demande grace, l'obtient, & rompt toute négociation.

(1) *Neugeb. Kojalow. Past. ab Hirtenb. Henneb. ab Hennenf. Ann. Siles.* Voyez notre Histoire de Pologne ci-dessus. p. 40, 41. (2) *Joan. Leon. hist. Pruss. L. 6.* (3) *Neugeb. hist. Pol. Solig. hist. gén. de Pol.* (4) *Joan. Leon. hist. Pruss. Andreas Cellar. regn. Pol. Descr. Neugebauer.*

des renforts confidérables, il rompit toute négociation. Il avoit promis de s'avouer vassal de la Couronne & de se constituer prisonnier à Thorn, s'il ne rendoit pas hommage à la République. Les Polonois étoient les maîtres de le retenir, mais il avoit des sauf-conduits, & quoique Sigismond connût les desseins d'Albert, il lui fit ouvrir les portes de Thorn. Il alla assiéger Heilsberg avec ses Teutoniques: Kœnigsberg résista aux Polonois qui allerent investir Braunsberg; ils n'étoient point découragés, mais il y avoit peu de gloire à acquérir dans cette guerre. Sigismond apprit qu'il arrivoit du côté de l'Oder plusieurs Corps Allemands, qui dirigeoient leur marche vers la grande Pologne sous les ordres du Général Schauenberg: (1) pour relever le courage languissant de sa nation & terminer cette guerre, ce Prince fit monter toute la noblesse à cheval; il alla au devant de Schauenberg, le força de passer la Wartha, de se jetter dans la nouvelle Marche de Brandebourg & de combattre des détachemens Polonois destinés à lui défendre l'entrée de la Prusse. Il vouloit affoiblir ce corps avant qu'il ne pût joindre les Teutoniques; en effet il y réussit si bien que Schauenberg ne passa point la Vistule & se rejetta vers Dantzig. Schauenberg envoya sonder les Dantzicois, il espéroit qu'étant presque tous Allemands, il en seroit favorablement accueilli; il se trompoit, il attribua leurs refus à la crainte de la garnison, il imagina que s'il assiégeoit la ville, les habitans se souleveroient en sa faveur, mais leurs sorties fréquentes diminuerent encore le petit nombre de ses troupes; 7000 cavaliers aux ordres de Firley envoyés par Sigismond l'obligerent de lever le siege & de prendre sa route par la Poméranie; la garnison de Dantzig tomba sur son arriere-garde & la hacha. (2)

Hist. de Prusse. 997--1531.

Vains efforts des Allemands en faveur d'Albert.

Schauenberg est obligé de ramener ses troupes.

Albert découragé desira la paix; il avoit honteusement manqué à Sigismond; il le fit sonder, & il ne trouva qu'une ame noble & généreuse, toujours prête à pardonner; mais comme Sigismond connoissoit la duplicité des Chevaliers, il voulut que les termes du traité fussent si clairs, qu'il n'y en eut pas un d'équivoque. En attendant il accorda une trêve de quatre ans, & toutes les places conquises durant la guerre furent rendues. Albert avoit adopté la doctrine de Luther en 1517. Il avoit eu une entrevue avec ce Docteur à Nuremberg, sur les moyens de répandre ses dogmes & de changer la religion dans la Prusse; (3) il avoit usurpé une partie des biens de l'Ordre (4) & craignant de les perdre, il profita de l'expiration de la trêve, & offrit à la Pologne de les partager: Sigismond accueillit sa proposition. Dans le traité qui fut conclu, il fut convenu que désormais les villes, les châteaux, toutes les contrées de la Prusse, cédées aux Chevaliers par le traité qui avoit été fait entre le Roi Casimir IV & le Grand-maître Louis Erlichshausen, appartiendroient uniquement à Albert; qu'elles passeroient à ses fils, à ses freres; que ces derniers pourroient en disposer en faveur de leurs enfans mâles; mais qu'au cas que leur postérité vînt à s'éteindre, elles rentreroient sous la domination des Polonois; que chacun de ces Princes seroit tenu d'en faire hommage au Roi & à la République, & ne pourroit

Trêve accordée à Albert.

Les Possessions des Teutoniques accordées à Albert.

(1) *Neugeb. Past. ab Hirtemb. Kojalow. hist. Lith.* (2) *Jean. Leon. hist. Prus.* (3) *Hartkn. de orig. Relig. Christ. in Prus.* (4) Mémoires pour servir à la Maison de Brandebourg.

Sect. II. *Hist.* de Prusse. 997-1531.

les vendre, les aliéner, les engager, ni les démembrer sans le consentement des Diettes; que l'appel des jugemens de la Prusse seroit porté au tribunal du Royaume; & comme membres de l'Etat, qu'ils pourroient avoir séance dans toutes les assemblées publiques, où ils occuperoient la premiere place après le Roi (1). Ainsi Albert qui ne pouvoit plus soutenir la guerre, obtint plus par ce traité qu'il n'eut pu espérer du gain de plusieurs batailles. Revêtu du Duché il quitta la croix, l'habit & les armes de l'Ordre Teutonique qui s'étoit rendu odieux. Il en fut le dernier Grand-maître. Les Chevaliers n'oserent point se plaindre. (2) La Prusse suivit l'exemple d'Albert & se fit Luthérienne. On a vu que les Chevaliers de Livonie ou Porte-glaives, en s'unissant aux Teutoniques, avoient conservé leurs Maîtres particuliers; cependant le Grand-maître de l'Ordre Teutonique avoit sur les deux Ordres la jurisdiction souveraine: en 1521, Albert de Brandebourg ayant besoin d'argent, pour soutenir la guerre contre les Polonois, vendit cette jurisdiction à Guillaume de Plettemberg, Maître Provincial de Livonie, (3) & le délia, ainsi que les Etats de Livonie, du serment qu'il avoit prêté au Grand-maître. (4)

Il renonce à la croix & à l'habit de l'Ordre.

Sect. III. *Hist.* de Prusse, 1531-1779.

SECTION III.

Contenant l'Histoire de Prusse, depuis son érection en Duché sous Albert de Brandenbourg, jusqu'à nos jours, ou depuis 1531 *jusqu'en* 1779.

Gouvernement d'Albert Duc de Prusse.

Le Gouvernement d'Albert fut doux & tranquille; il s'appliqua à rétablir dans ses Etats les désordres causés par les dernieres guerres. Dans le tumulte même des armes, la doctrine de Luther avoit commencé de gagner cette partie surtout, qui avoit été plus immédiatement sous les yeux des Teutoniques: Albert proscrivit dans toute la Prusse l'autorité du Souverain Pontife: il fit des constitutions pour qu'à l'avenir la nouvelle religion se conservât dans toute sa pureté. Il convoqua des Synodes pour la réforme des mœurs, fit dresser un corps de doctrine, instruire les peuples par des ministres éclairés qu'il fit venir de différens endroits de l'Allemagne. Il fonda le College de Kœnigsberg, dans lequel il voulut qu'on enseignât non seulement les Langues savantes, mais encore la Théologie, la Jurisprudence, la Médecine &

Il donne ses soins à la Religion, aux Mœurs & aux Arts. 1544.

(1) *Hartknoch de Rep. Pol. Lib. I. Cap. 6. Past. ab Hirtemb. Kojalow. hist. Lith. Neugeb. Henn. ab Hennens. Ann. Sil.* (2) Mémoires pour servir à l'hist. de Brandenbourg. (3) *Busching Geog. Univ. Tom. II. Hartknoch append. Dissert. XIX. de Rep. vet. Pruss.*

(4) Le Czar Ivan IV ayant porté la guerre en Livonie, tous les fléaux ensemble fondirent sur cette malheureuse terre, qui supporta tous les effets de la haine que le Czar avoit conçu contre les Teutoniques: ces troubles engagerent l'Esthonie à se mettre sous la protection des Suédois. D'un autre côté, Kettler Grand-maître des Porte-glaives, céda en 1560 la Livonie au Roi de Pologne, résigna son titre de Grand-maître & tous les droits de Souveraineté dont ses prédécesseurs avoient joui, quitta la croix & l'habit de l'Ordre, fut créé Duc de Courlande, après avoir prêté foi & hommage à la Pologne. Ces différentes donations formerent entre les Russes, les Polonois & les Suédois une guerre cruelle, qui ne finit qu'en 1660, par le Traité d'Oliva. *Append. ad Diss. XIX. Hartkn. de vet. Rep. Pruss.* & notre Histoire de Pologne dans ce Volume, p. 45-64.

tous les Arts Libéraux; il augmenta ensuite les privileges de ce College & l'érigea en Université: il créa des Professeurs pour toutes les sciences & fit dresser des statuts. (1) *Hist. de Prusse. 1531-1779.*

Quoiqu'il voulût que le Luthéranisme fut la Religion dominante; il ne crut pas devoir rejetter les freres de l'Unité, ou les freres de Boheme, dont les dogmes étoient opposés aux Calixtins, & dont les temples avoient été fermés dans toute la Boheme; ils s'adresserent à Albert, on chercha à les lui rendre suspects, il fit examiner leurs opinions & leur conduite, & s'étant assuré qu'elles n'avoient rien de repréhensible, il leur permit le libre exercice de leur Religion; ils s'établirent à Quidzin ou Marienwerder & dans différens autres endroits de la Prusse; mais cette secte ne subsista pas longtems, & comme elle ne fut point persécutée elle tomba d'elle-même. Il fit des changemens dans la Jurisprudence Ecclésiastique, Civile & Politique de Prusse; il réforma & créa des loix concernant les successions, le partage des biens, les prescriptions, les bornes, les tributs, les esclaves, les vassaux, les vagabonds, la chasse, le commerce, les poids & mesures, &c. (2) Albert eut le bonheur de n'être point interrompu dans ces travaux pacifiques, les plus doux pour un Souverain qui aime ses peuples; il n'eut qu'une guerre à soutenir contre Eric Duc de Brunswic, Commandeur de Memel. Eric entra en Prusse à la tête de douze mille hommes; mais Albert l'arrêta au bord de la Vistule: il ne se passa rien de considérable dans cette guerre, (3) qui finit comme elle avoit commencé sans motif & sans raison. Le Duc Albert mourut chéri de ses peuples en 1568, après un regne de 48 ans. *Il fonde un College à Kœnigsberg, érigé en Université. Sa tolérance, &c.* *Mort d'Albert. 1568.*

Albert Frédéric son fils lui succéda; comme il étoit d'un esprit foible, la Prusse fut administrée par une Régence, à la tête de laquelle fut d'abord George Frédéric Marquis de Brandebourg, & après lui Joachim II Electeur de Brandebourg. Frédéric n'avoit que 15 ans lorsqu'il succéda à son pere. On craignoit que l'Empereur n'abusât de la jeunesse de ce Prince & ne l'engageât à lui faire hommage de ses Etats, que Charles V regardoit comme un fief de l'Empire. Ce Prince s'étoit opposé au traité, par lequel Albert s'étoit reconnu vassal du Roi & de la République de Pologne, & l'avoit mis au Ban de l'Empire: mais graces à l'inconstance ou au grand nombre d'affaires dont Charles étoit accablé, cette affaire n'eut point de suites. (4) Albert Frédéric alla lui-même à Lublin demander, comme avoit fait son pere, l'investiture de ses Etats à Sigismond Auguste, Roi de Pologne, de qui il la reçut en pleine Diette. (5) Les privileges accordés au pere furent confirmés au fils. Celui-ci publia un Code de Loix redigé par Albert, mais corrigé & augmenté de plusieurs loix. Il défendit par ces loix, les mariages au troisieme dégré; il ordonna que les choses naufragées fussent restituées à leurs véritables maîtres, &c. L'année suivante George Frédéric, Regent ou Curateur de Frédéric Albert fit imprimer les ordonnances du tribunal antique, rédigées par Frédéric Duc de Saxe & Grand-maître de l'Ordre Teutonique, auxquel- *Albert Frédéric son fils lui succede.* *Il reçoit l'investiture de ses Etats du Roi de Pologne. 1577.* *Publication du Code d'Albert son pere.* *Recueil d'ordonnances.*

(1) *Hartknoch Diss. XIV. de orig. Relig. Chr. in Pr.* (2) *Hartkn. Dissert. XVII. de Jure Pruss.* (3) Mémoires pour servir à l'hist. de la Maison de Brandenbourg. (4) *Neugeb. hist. Pol. Joan Leon hist. Pruss.* (5) Voyez les détails de cette cérémonie dans le *Tom. 5. Liv. XX. de l'hist. gén. de Polog. de Solignac* & dans *Alex. Guag. Rev. Pol. Tom. II.*

Sect. III. Hist. de Prusse. 1531-1779.

lès il fit des additions & des changemens considérables: ces réglemens concernent les devoirs des conseillers ou juges souverains, des assesseurs, notaires, procureurs, ce qui regarde la forme des procès, &c. (1) Albert Frédéric épousa Marie Eléonore, fille de Jean Guillaume Duc de Cleves, & sœur du dernier Duc; il mourut sans avoir presque jamais gouverné par lui-même en 1618.

Sa mort. 1618.

Jean Sigismond Electeur de Brandebourg lui succède. 1619. *George Guillaume succede à l'Electorat de Brandebourg & au Duché de Prusse.*

Jean Sigismond Electeur de Brandebourg avoit épousé sa fille unique. Il étoit parvenu à l'Electorat en 1612, & avant cette époque le gendre de Frédéric étoit son tuteur & gouvernoit la Prusse; la mort de son beau-pere le fit entrer entierement dans la possession de ce Duché; il n'en jouit pas longtems: accablé d'infirmités il le remit à George Guillaume son fils, un an après qu'il y fut parvenu par droit de succession: il mourut peu de tems après. Depuis qu'Albert premier Duc de Prusse avoit enlevé ce Duché aux Teutoniques, ce pays, qui jusqu'alors avoit été pendant plus de trois siecles arrosé du sang de ses habitans, refleurissoit sous l'empire des loix & de la justice: la sagesse de ses derniers maîtres en avoit écarté la discorde & la guerre. Mais sous George Guillaume, la Prusse eut sa part des maux qui affligerent l'Allemagne & principalement les Etats de ce Prince. (2)

Depuis l'époque où Jean Sigismond hérita de la Prusse, l'histoire de ce Duché se trouve confondue avec celle de la Maison de Brandenbourg & des Electeurs ses Souverains, dont il a suivi les destinées. Nous y renvoyons le Lecteur: (3) il y verra la Prusse malheureuse & dévastée par les Suedois sous le foible *George-Guillaume*, se relever de ses pertes sous le Grand Electeur *Frédéric-Guillaume*, qui lui acquit une gloire nouvelle & de nouveaux Etats, qui jetta les fondemens de la grandeur où elle est parvenue & à qui elle dut une celébrité qu'elle n'eut jamais sous les Teutoniques; elle jouissoit à la mort de ce Prince des douceurs de la paix; elle avoit ramené au sein de ses Etats l'abondance & les arts. (4)

1660. 1668. *Frederic Guillaume, le Grand Electeur.*

Frederic III. Electeur & premier Roi de Prusse.

Nous avons interrompu notre Histoire de la Maison de Brandenbourg à l'époque de la mort de ce grand Electeur, & nous avons promis de la continuer dans celle de la Prusse érigée en Royaume. (5) Frédéric III, comme Electeur & I. comme Roi de Prusse, fut son successeur; il étoit né en 1657 de Louise Henriette d'Orange, premiere épouse du grand Electeur Frédéric Guillaume. On sait qu'il perdit sa mere lorsqu'il étoit encore en bas âge & qu'il eut des chagrins violens à essuyer de la part de l'Electrice Dorothée sa seconde mere; on la soupçonna même de l'avoir voulu empoisonner, mais ce fait n'est rien moins que prouvé. (6) Le commencement du regne de Frédéric III fut celui d'une nouvelle guerre, dont Louis XIV fut auteur: L'Electeur se croyant obligé de secourir l'Empereur, envoya un corps de ses troupes sur le Haut-Rhin, où elles s'emparerent de Rhinberg: lui-même ayant pris le commandement de son armée, assiéga Bonn, & l'obliga de capituler, après que les alliés, maîtres de Mayence, eussent empêché Boufflers de la secourir.

1690-1693.

(1) *Hartk. diss. XVII. de Jur. Pruss.* (2) Mémoires pour servir à l'histoire de la Maison de Brandebourg. (3) Voyez notre Histoire de Brandenbourg, Tome 41. p. 279 & *suiv.* (4) Mémoires pour servir à l'hist. de la Maison de Brandenbourg pag. 64. Edit. in 8vo. 1750. (5) Voyez notre Tome 41. p. 292. (6) Mém. de Brandenbourg.

L'élévation du Prince d'Orange au trône d'Angleterre & les efpérances d'Augufte Electeur de Saxe de monter fur celui de Pologne, excitoient l'émulation de Frédéric pour le Diadême. Le Confeil de l'Electeur & furtout fes Miniftres Danckelman & Fuchs, tâcherent envain de l'en diffuader: le Baron de Colbe (1) flatta fes défirs; il fçut profiter de la difgrace qu'ils encoururent, & affifté des confeils du Secrétaire d'Ilgen, il devint Premier-Miniftre. Tous les refforts de la politique & toutes les reffources de l'intrigue furent employés pour fe rendre favorables les difpofitions de l'Empereur: on lui céda le Cercle de Schwibus, & les troupes Electorales fervirent dans fes armées; mais ne pouvant brusquer l'exécution de ce deffein il falloit attendre encore. L'Electeur ne laiffa point pour cela de s'occuper utilement: l'accommodement des différends entre les Ducs de Mecklenbourg-Schwerin & Strelitz fut le fruit de fa médiation: il fonda la célebre Univerfité de Halle & la pourvut d'excellens Profeffeurs: pour faciliter le commerce, il fit conftruire de belles éclufes fur la Sahle qui la rendirent plus navigable. La paix de Ryswick termina la guerre à laquelle l'Electeur avoit pris part. Frédéric Augufte de Saxe devenu Roi de Pologne (2) lui vendit l'Advocatie de l'Abbaye de Quedlinbourg & du Pétersberg de Halle. Profitant des troubles de Pologne, Frédéric s'empara d'Elbing, pour contraindre les Polonois à lui payer ce qu'ils lui devoient: ceux-ci lui donnerent fatisfaction & il fit évacuer la ville, mais il conferva la poffeffion de fon territoire, du confentement de la République.

Hift. de Pruffe. 1531-1779.

Caufes & moyens qui fervirent à lui obtenir la Royauté.

1694-1699.

Erection de l'Univerfité de Halle &c.

La grande alliance contre Louis XIV, dans laquelle l'Electeur étoit entré, lui fraya le chemin à la Royauté: on négocia à Vienne & l'Empereur s'engagea de reconnoître Frédéric III Roi de Pruffe, moyennant un fecours de 10000 hommes qu'il fourniroit & entretiendroit à fes dépends, pendant le cours de cette guerre, de même qu'une compagnie de garnifon à Philipsbourg: qu'il agiroit toujours de concert avec l'Empereur dans les affaires de l'Empire: que les obligations de fes Etats d'Allemagne refteroient toujours les mêmes: qu'il renonçât aux fubfides que l'Empereur lui devoit: enfin qu'il accorderoit fa voix pour l'élection d'un des enfans de Jofeph au trône de l'Empire. Rome cria vainement fur cette convention; la Pologne garda le filence; l'Ordre Teutonique fit des proteftations impuiffantes: l'Angleterre contente de fufciter des ennemis à la France, & le Roi Augufte croyant affermir fon trône, le reconnurent: l'Empire, la Suede & le Dannemarc en firent autant. Enfin le nouveau Roi que nous appellerons déformais Frédéric I, alla fe faire facrer en Pruffe, & il y inftitua l'Ordre de Aigle noir en mémoire de cet événement: l'Académie Royale des Sciences de Berlin date auffi fon inftitution depuis cette époque, mais elle en eft plus redevable à la Reine, qu'au Roi, qui ne fongeoit qu'à briller par les fêtes & les cérémonies convenables à fa magnificence Royale.

1700-1701. La Pruffe érigée en Royaume.

Inftitution de l'Ordre de l'Aigle noir & de l'Académie de Berlin.

La défaite d'un corps de Saxons par les Suédois, (3) entraîna ceux-ci vers les frontieres du Royaume de Frédéric I: il n'en fut pas fans inquiétude, d'autant plus que fes troupes fervoient dans les armées de l'Empereur; mais par l'interceffion de l'Empire, de l'Angleterre & de la Hollande, on né-

1702-1704. Inquiétude de Fréderic I. Ses prétentions fur

(1) Depuis Comte de Wartenberg. (2) Voyez dans ce Volume p. 81. (3) Voyez notre Hift. de Pologne, ci-deffus pag. 83.

SECT. III. Hist. de Prusse. 1531-1779.

gocia la neutralité de la Prusse. Guillaume d'Orange Roi d'Angleterre mourut; Frédéric I. fondoit ses droits d'héritage sur le Testament de Frédéric Henri Prince d'Orange, qui, en cas d'extinction d'héritiers mâles, substituoit sa fille, feue l'épouse du grand Electeur. Au contraire, Guillaume III. avoit disposé en faveur de Jean Guillaume Frison de Nassau & avoit nommé exécuteurs de son testament les Etats Généraux des Provinces-Unies. Le Roi de Prusse fit des menaces: on régla un accord provisionnel, qui partageoit l'héritage en deux parties égales. Cependant Louis XIV mit le Prince de Conti en possession de la Principauté d'Orange, & ses troupes firent quelques excès dans le pays de Cleves. Frédéric vivement irrité augmenta son armée & lui déclara la guerre: ses troupes soutinrent avec éclat la gloire qu'elles avoient acquise sous le grand Electeur, elles prirent Keyserswerth: le Prince d'Anhalt se distingua par la belle retraite qu'il fit avec un corps de 8000 Prussiens, lorsque Villars avoit battu & surpris le Comte de Stirum. (1) Nous ne parlons de l'alliance défensive que Frédéric conclut avec Charles XII, que pour remarquer qu'elle ne dura qu'autant que la fortune de ce Prince. Toutes les places de la Prusse furent pourvues de bonnes garnisons & le Roi envoya de nouveaux secours à l'armée des alliés en Souabe: c'est-là que ses troupes eurent une part distinguée à la fameuse victoire de Hochstedt. (2)

la succession de Guillaume III, Roi d'Angleterre.

1705. *Mort de la Reine.*

La Reine Sophie Charlotte, au grand détriment de toute la Cour, des Savans qu'elle avoit protégés & de tous ceux qui connoissoient son rare mérite, finit cette année sa glorieuse carriere. Après quelques petits échecs que les Prussiens qui servirent en Italie eurent essuyés, ils s'en vengerent à la célebre bataille de Turin: ils formerent l'aile gauche des alliés & en attaquant avec une impétuosité incroyable la droite du retranchement des François sur la Doire, ils les en chasserent; ce qui fit gagner la bataille à l'armée des alliés, quoiqu'elle ne fût pas la moitié aussi forte que celle de leurs ennemis retranchés. Le Prince Eugene qui devoit s'y connoître, en félicita le Roi, qui fut charmé de cet éloge de ses troupes; mais c'est tout ce qu'il y gagna.

1706-1708. *Bataille de Turin: éloge des troupes Prussiennes.*

Nouvelles acquisitions.

Les acquisitions pacifiques qu'il fit pendant cette guerre, lui étoient de beaucoup plus avantageuses. Telles furent l'achat du Tecklenbourg en Westphalie, du Comté de Solms Braunsfeld, & de la Principauté de Neufchâtel, vacante par la mort de la Duchesse de Nemours, dont la souveraineté fut assurée à la maison de Brandenbourg par la paix d'Utrecht. (3)

Charles XII. entré en Saxe, après avoir détrôné le Roi Auguste, fut prié par Fréderic d'en retirer ses troupes pour ne point troubler la tranquillité de l'Allemagne; & comme ce Prince avoit dessein de s'en servir contre le Czar de Russie il la leur fit abandonner; mais peu s'en fallut que sa fierté blessée par la proposition de Fréderic ne le déterminât à les y laisser. Quatre mille Prussiens, avec quelques troupes Suédoises rétablirent le calme dans la ville de Hambourg, où le peuple s'étoit révolté contre ses magistrats. Les Colonois, ayant fait outrage au Résident du Roi de Prusse, à cause d'une

Les Hambourgeois & les Colonois mis à la raison.

(1) Voyez notre Tome XXXI. p. 486. & l'Hist. de France par Daniel, Tom. XVI.
(2) Voyez notre dit Tome XXXI. p. 488 & XL. p. 574. (3) Voyez notre Tome XXXIX. p. 326.

d'une Chapelle Réformée qu'il avoit dans sa maison, Fréderic fit arrêter à Wesel leurs vaisseaux qui y passoient en descendant le Rhin, menaça de se venger sur les Catholiques dans ses états; & par là les fit rentrer dans le devoir. Le Prince Royal ayant montré du mécontentement des cabales, artifices & intrigues dont les favoris du Roi son pere le bernoient, ils crurent s'en venger en suggérant au Roi le dessein de se remarier pour la troisieme fois. (1) Ils sçurent si bien le persuader, qu'il se choisit la Princesse Sophie Louise de Mecklenbourg-Schwerin: mais ce mariage ne fut rien moins qu'heureux; le Roi qui déja depuis longtems étoit infirme, n'en eut que le plaisir des nôces qu'on célébra avec beaucoup de faste.

Hist. de Prusse. 1531-1779.

Troisieme Mariage du Roi.

Pierre le grand & Auguste de Saxe profiterent des malheurs de Charles XII. & de Stanislas. Fréderic eut à Kœnigsberg une entrevue avec le premier & en obtint le rétablissement de son jeune neveu le Duc de Courlande, qui devoit épouser une niece de Pierre Alexowitz. En Flandre & en Italie les troupes Prussiennes continuerent à se distinguer: elles firent des merveilles au siege de Lille, ainsi qu'aux batailles d'Oudenaarden & de Malplaquet, où le Prince Royal fut présent accompagné du Comte de Finck, & où ils eurent beaucoup de part à la victoire. La France renouant les négociations pour la paix à Geertrudenberg, offrit de reconnoître la Royauté de la Prusse & la Souveraineté de Neufchâtel: elle ne se conclut pas encore & les Prussiens firent une nouvelle campagne sous le Prince d'Anhalt. Aire & Douai furent leurs conquêtes. Le Roi gardoit la ville de Gueldres, qu'il ne vouloit rendre sans que les Espagnols lui payassent les subsides qu'ils lui devoient; & cette ville lui fut assurée ensuite par la paix. Le Duc de Courlande mourut. Les Russes s'emparerent de nouveau de ce Duché & prirent Elbing; mais le Roi réclamoit cette ville sur laquelle il avoit des droits incontestables, & y mit une garnison de ses troupes. La Peste & la Famine ravagerent la Prusse, on compte jusqu'à 20000 d'habitans exterminés par ces fléaux terribles: le Prince Royal voulut les soulager, il en parla aux Comtes de Wartenberg & de Witgenstein, Directeurs des finances: leur inhumanité attisa sa haine, il résolut de les perdre & y réussit.

1709-1710. Divers événemens de ces années.

Fréderic pour terminer les contestations sur la succession d'Orange partit pour la Hollande, où le Prince Jean Guillaume en voulant se rendre à la Haye, eut le malheur de se noyer au passage du Moerdick, & ainsi cette affaire fut de nouveau différée; en attendant le Roi s'empara de Meurs. L'extinction de la famille des Comtes de Mansfeldt, lui procura le séquestre de ses possessions, conjointement avec l'Electeur de Saxe; le premier établit sa régence à Mansfeldt & l'autre à Eisleben. La mort de l'Empereur Joseph & l'avénement de l'Archiduc Charles au trône Impérial, amenoient enfin la paix entre les Puissances du sud de l'Europe: mais le Roi de Dannemarc entra dans le Duché de Bremen & s'empara de Stade; le Monarque Russe & le Roi de Pologne tenterent une descente dans l'isle de Rugen: ils n'y furent pas plus heureux qu'au siege de Stralsund, & dans le Mecklenbourg d'où ils furent chassés. Ils remirent la ville de Rostock aux troupes de Fré-

1711-1712. Paix entre les Puissances du Sud de l'Europe: conduite du Roi.

(1) Ce Prince étoit veuf depuis l'an 1705 de sa seconde épouse, la célebre Sophie Charlotte d'Hanovre, mere du Prince Royal, qu'il avoit épousée en 1684, après la mort d'Elisabeth Henriette de Hesse, qu'il n'eut que peu d'années. *Mém. de Brandenbourg.*

SECT. III. *Hist. de Prusse.* 1531-1779.

deric comme Directeur du Cercle de la basse Saxe: les Suédois les en délogerent, & le Roi le souffrit, ne cherchant qu'à conserver la neutralité, à concilier les esprits & à conjurer les orages qui menaçoient ses Etats. Il ne vit cependant point le rétablissement du repos dans son voisinage, ni la consommation de la paix générale: une maladie lente qui depuis longtems avoit miné ses jours, les termina au commencement de l'année 1713. On l'accuse d'avoir été plus jaloux de l'éclat de la couronne, qu'attentif à remplir les devoirs qu'elle impose. A la mort du grand Electeur, la Prusse rendue plus fertile par la protection qu'il accordoit à la culture; plus peuplée par les vues politiques de ce Prince, qui recueillit une colonie nombreuse d'artistes & de commerçans que la France venoit de sacrifier au fanatisme de ses prêtres; plus riche enfin par l'industrie qu'il encourageoit: ce pays déchut de sa véritable grandeur sous son premier Roi, tant par la faute de ses Ministres, que par le frivole orgueil de son Souverain, qui négligea le bonheur des peuples pour ne s'occuper que de la majesté de son nouvel état. Si elle conserva son goût pour les Arts & les Sciences, & s'ils firent des progrès sous son regne, les Prussiens ne le durent qu'à la Reine, dont le génie étoit bien au dessus d'un vain titre. (1)

Sa mort, son caractere.

1713. *Frédéric Guillaume II. Roi.*

La Prusse fut plus puissante avec moins de faste & plus heureuse sous Frédéric Guillaume, son second Roi: il naquit à Berlin en 1688. Son regne commença à l'époque de la Paix d'Utrecht. La France & l'Espagne reconnurent sa Royauté & lui accorderent le titre de Majesté; la Souveraineté de Neufchâtel fut aussi reconnue & Louis XIV lui garantit la possession de Gueldres & de Kessel en dédommagement de la Principauté d'Orange, à laquelle Frédéric Guillaume renonça pour lui & pour ses descendans. Le Roi fixa toute son attention à rétablir dans ses Etats l'ordre le plus parfait dans les finances, la police, la justice, le militaire; il ne dédaignoit pas d'entrer dans les plus petits détails de tout ce qui y a rapport & travailloit continuellement à la perfection des parties pour perfectionner le tout. Sa Cour se ressentit la premiere de ses réformes; il réduisoit les cent Chambellans qu'avoit eu son pere au nombre de douze. Homme, Roi & Philosophe, il donna l'exemple d'une austérité, d'une frugalité dignes des premiers Romains; la simplicité de ses mœurs, firent un contraste parfait avec la profusion & les hauteurs de Frédéric I. Sans charger le peuple il augmenta ses revenus, entretint une armée nombreuse, se rendit formidable à ses voisins, ils n'oserent plus traverser ses Etats sans sa permission, ni inquiéter ses peuples, & il se trouvoit en état de soutenir ses prétentions sur la succession de Berg, qui alloit être ouverte par la mort de l'Electeur Palatin, dernier Prince de la Maison de Neubourg. Neutre dans la guerre que les Puissances du Nord continuerent à se faire, il ne voulut accorder son assistance à aucun des deux partis. Cependant il fit l'acquisition de la Baronnie de Limbourg, vacante par la mort de Wolfrath, dernier mâle de cette maison; & il se chargea du séquestre de Stettin & d'autres endroits.

Avantages de son regne.

1714-1718. *Il prend*

Bientôt il fut obligé malgré lui de prendre part aux querelles du Nord: les Suédois délogerent les Prussiens de l'Isle d'Usedom & firent prisonnier un petit déta-

(1) Mém. de Brandenbourg p. 315-392. Edit. in 8vo. 1750.

chement de ces troupes: le Roi envoya 20000 hommes renforcer les Danois & les Saxons & s'y rendit lui-même en passant par Stettin, où il se fit prêter le serment de fidélité par la bourgeoisie. Le siege de Stralsund fut résolu & entrepris. Nous n'entrerons pas ici dans les détails de ce fameux siege, nous les réservons pour notre Histoire de Suede: (1) la ville fut obligée de capituler & la garnison de se rendre prisonniere de guerre. A la conclusion de la paix, Frédéric Guillaume obtint de la Poméranie la partie qui se trouve entre l'Oder & la Penne, &c. (2) Dès-lors ce Prince s'occupa tout entier du bonheur de ses sujets: les abus dans les taxes devenues arbitraires sous le regne précédent, furent réformés; les manufactures devinrent florissantes; l'agriculture fut encouragée, le commerce, les arts protégés. Il repeupla la Prusse & la Lithuanie, que la peste & la famine avoient dévastées, par des colonies de la Suisse, de la Souabe & du Palatinat: il parcouroit annuellement toutes ses provinces pour en examiner l'administration, y encourager l'industrie & faire naître l'abondance. Potsdam, sa résidence ordinaire, devint d'un petit hameau une belle & grande ville; il y établit des fabriques & y fit fleurir tous les arts, depuis les plus communs jusques à ceux qui servent au rafinement du luxe: il y fonda ces grands Hôpitaux où l'on entretient les enfans des soldats & leur fait apprendre des professions utiles; une Ecole Militaire pour des jeunes gentilshommes qui y font leur noviciat dans le métier des armes sous la conduite de quelques vieux officiers. C'étoit étendre jusques à la postérité les soins de son gouvernement.

Hist. de Prusse. 1531-1779.

Part à la guerre du Nord; ses succès.

1719-1724. Réformes dans l'administration. Institutions utiles.

Comme nous n'avons de meilleur guide que l'Auguste Auteur des Mémoires de Brandenbourg pour cette Histoire, & que les Auteurs Anglois dans leur ouvrage n'ont fait que les traduire, (3) nous nous croyons permis à cette époque d'en insérer quelques fragmens dans le nôtre, d'autant plus qu'ils serviront de monument des écrits & des dits d'un Prince dont les faits mémorables ont étonné & illustré notre siecle. Nous en retrancherons cependant ce qui a un rapport plus direct à l'Histoire d'autres Etats & dont nous avons eu occasion de parler en d'autres endroits de cette Collection.

1725.

„ Le Comte de Konigseck, Ambassadeur de Charles VI. à Madrid, avoit leurré la Reine d'Espagne du mariage de Don Carlos avec l'Archiduchesse Marie Thérése, héritiere de la Maison d'Autriche; & l'espérance de réunir dans leurs maisons toutes les possessions de Charles V porta la Reine & le Roi d'Espagne à faire des conditions très-avantageuses à l'Empereur. Le Roi George soupçonnoit que ce traité contînt des articles secrets à l'avantage du Prétendant. La France étoit mécontente de ce que l'Espagne par ses subsides mettoit l'Empereur en état de soutenir la Compagnie d'Ostende. Le Roi de Prusse étoit fâché de quelques décrets fulminans que Charles VI lui avoit envoyés au sujet de certaines redevances, qu'il exigeoit des fiefs de Magdebourg. Ces trois Puissances ayant toutes des griefs contre la Cour de Vienne, s'unirent par des engagemens étroits, qui devoient être d'autant plus durables, qu'ils étoient soutenus par leurs intérêts particuliers. Cette

Politique des différentes Cours d'Europe.

(1) Voyez l'Hist. de Charles XII par M. de Voltaire. (2) Voyez Recueil des Actes & Traités par Rousset, Tom. I. p. 376. (3) Il faut remarquer cependant qu'ils l'ont finie à l'époque de la mort du Roi Frédéric I. en 1713. Voyez leur Vol. XLII. *the History of Brandenburgh.*

Sect. III. *Hist.* de Prusse. 1531-1779.

Traité d'Hanovre.

conformité de sentimens donna lieu au traité d'Hanovre. La forme du traîté étoit défensive & rouloit sur des garanties réciproques. La France & l'Angleterre s'engageoient d'une façon vague & susceptible de toutes sortes d'interprétations, d'employer leurs bons offices, pour que les droits de la Prusse sur la succession de Berg ne reçussent aucune atteinte après la mort de l'Electeur Palatin. La Suede, le Dannemarck & la Hollande accéderent ensuite à ce traité. La France & l'Angleterre en vouloient effectivement à la maison d'Autriche. Dans cette intention ils espéroient se servir du Roi pour enlever la Silésie à l'Empereur. Frédéric-Guillaume n'étoit pas éloigné de se charger de l'exécution de ce projet. Il demandoit, qu'on joignoit une seule brigade des Hanovriens à ses troupes, afin de ne pas s'engager tout seul dans une entreprise aussi importante; ou que les alliés convinrent avec lui d'une diversion, qu'ils feroient d'un autre côté, en même temps qu'il commenceroit les opérations en Silésie. Quoique cette alternative parût raisonnable, le Roi d'Angleterre ne voulut jamais s'expliquer sur cette matiere."

Alliance de Vienne.

„ A peine les alliés eurent-ils signé leur traité à Hanovre, qu'une autre alliance se fit à Vienne entre l'Empereur, le Roi d'Espagne, le Czar & quelques Princes d'Allemagne. C'est par le moyen de ces grandes alliances, qui séparent l'Allemagne en deux puissans partis, que la balance des pouvoirs se soutient en équilibre, que la force des uns tient la force des autres en respect, & que la sagesse des habiles politiques prévient souvent des guerres, & maintient la paix, lors même qu'elle est sur le point d'être rompue. Dès que le Czar eut signé le traité à Vienne, il fit de fortes remontrances au Roi de Prusse sur le parti qu'il avoit pris, lui insinuant avec ces especes de menaces, auxquelles les expressions polies servent de véhicule, qu'il ne verroit pas indifféremment, que les états héréditaires de l'Empereur fussent attaqués. Pierre I. mourut dans ces circonstances."

1726.

„ Toute l'année 1726 se passa en préparatifs de guerre. Trois vaisseaux de ligne Moscovites vinrent hiverner en Espagne dans le port de St. André. Les Anglois mirent trois flottes en mer, dont l'une fit voile aux Indes, l'autre sur les côtes d'Espagne, & la troisieme vers la Baltique. La France augmenta ses régimens, & créa une milice forte de 60 mille hommes. Le Roi se trouvoit dans une situation difficile & embarrassante, à la veille d'une guerre, dont il couroit le plus grand risque, sans assurances de secours de ses alliés, exposé à l'irruption des Moscovites & devenant l'exécuteur d'un plan, qu'on lui cachoit. On avoit désigné les provinces qu'on vouloit conquérir, mais on n'avoit pas réglé le partage qu'on en vouloit faire, & pour tout dire, le Ministere Hanovrien du Roi George affectoit de traiter le Roi de Prusse en puissance subalterne. Tant de dangers, si peu d'avantage & cet excès d'arrogance, dégoûterent le Roi du ton impérieux que ses alliés affectoient de prendre avec lui, & dès ce tems il pensa à trouver ses sûretés ailleurs."

Mécontentement du Roi contre l'Angleterre.

„ L'Impératrice Catherine mourut, & Pierre Alexowitz, petit-fils de Pierre I, lui succéda. C'étoit un enfant, qui croissoit sous les yeux de quelques Bojars attachés aux anciens usages de leur nation, & qui préparoient à ce jeune Prince une tutelle éternelle. En Angleterre, George II succéda à son pere, qui venoit de mourir. Frédéric-Guillaume & George II,

quoique élevés presque ensemble, quoique beaux-freres, ne purent se souffrir dès leur tendre jeunesse. Cette haine personnelle, cette forte antipathie pensa devenir funeste à leurs peuples, lorsqu'ils occuperent tous deux le trône. Le Roi d'Angleterre appelloit celui de Prusse, *Mon frere le Sergent*, & Frédéric Guillaume appelloit le Roi George, *Mon frere le Comédien*. Cette animosité passa bientôt des personnes aux affaires & ne manqua pas d'influer dans les plus grands événemens. Tel est le sort des choses humaines, que des hommes conduits par des passions, les gouvernent & que des causes puériles dans leur origine, deviennent les principes d'une suite de faits, qui donnent lieu aux plus grandes révolutions. D'abord après l'avénement de George II au trône, le Comte de Seckendorf vint à Berlin. Il servoit comme Général, en même tems l'Empereur & la Saxe; il étoit d'un intérêt sordide: ses manieres étoient grossieres & rustres; le mensonge lui étoit si habituel, qu'il en avoit perdu l'usage de la vérité. C'étoit l'ame d'un usurier, qui passoit tantôt dans le corps d'un militaire, tantôt dans celui d'un négociateur. Ce fut cependant de ce personnage, que se servit la Providence pour rompre le traité d'Hanovre. Seckendorf avoit servi en Flandres au siege de Tournai, & à la bataille de Malplaquet, où le Roi s'étoit trouvé. Ce Prince avoit une prédilection singuliere pour tous les Officiers, qu'il avoit connu dans cette guerre. Il se plaignit à ce Général du mécontentement, que lui donnoient les alliés. Seckendorf entra d'abord dans son sens & il condamna sans peine les mauvais procédés de la France & surtout de l'Angleterre. Il parla de l'Empereur comme d'un Prince plus solide dans ses engagemens & plus ferme dans ses amitiés. Il fit envisager l'union de la Prusse & de l'Autriche dans le point de vue le plus avantageux; il représenta comme une perspective riante la facilité, avec laquelle l'Empereur accorderoit au Roi toutes ses sûretés pour l'entiere possession de Berg; enfin il s'empara de l'esprit du Roi avec tant d'adresse, qu'il le disposa à signer à Wüsterhausen un traité avec l'Empereur. Il consistoit dans des garanties réciproques & dans quelques articles rélatifs au commerce de sel que le Brandenbourg fait par l'Oder avec la Silésie."

Hist. de Prusse. 1531-1779.

1727.

Il s'allie avec l'Empereur.

„ A peine ce traité fut-il conclu, qu'il s'alluma une guerre en Allemagne, entre les Rois de Prusse & d'Angleterre, sur un sujet de si peu d'importance, qu'il ne pouvoit servir de prétexte qu'à des Princes très disposés à se nuire. La dispute vint sur deux petits prez, situés aux confins de la vieille Marche & du Duché de Zelle, dont les limites n'étoient pas réglés; & sur quelques paysans Hanovriens, que des officiers Prussiens avoient enrôlés. Le Roi d'Angleterre qui étoit à Hanovre, fit arrêter par représailles quarante soldats Prussiens, qui traversoient son pays avec des passeports. Ces Princes ne cherchoient que des prétextes pour se brouiller. Quelquefois même les Rois s'épargnent cette peine. Le Roi de Prusse trouva son honneur intéressé dans l'affaire des petits prez & dans l'arrêt des quarante soldats, & il s'abandonnoit à sa haine & à son ressentiment. L'Empereur attisoit ce feu. Il auroit été bien-aise de voir, que les Princes les plus puissans de l'Allemagne s'entre-détruisissent. Il promit un secours de douze mille hommes. Le Roi de Pologne mécontent de celui d'Angleterre, en offrit un de huit mille hommes."

1728.

Querelle avec le Roi d'Angleterre.

SECT. III. *Hist.* de Prusse. 1531-1779.

„ Toute la Prusse étoit déjà en mouvement; les troupes filoient toutes vers l'Elbe. Hanovre trembla. Hanovre, qui ne s'attendoit point à la guerre, somma la Suede, le Dannemarc & la Hesse, de même que le Brunswic, qui recevoient des subsides anglois, de lui fournir des troupes, & il sonna le tocsin en France, en Russie & en Hollande. L'Empereur, dans l'intention d'encourager le Roi à cette rupture, lui garantit toutes ses possessions du Weser & du Rhin. Cette affaire alloit devenir des plus sérieuses, lorsqu'elle prit inopinement une face différente. Le Roi assembla un conseil, composé de ses principaux ministres & de ses plus anciens généraux; il leur proposa l'état de la question, & leur demanda leur sentiment. Le maréchal de Natzmer, qui étoit un Jansénisme Protestant, fit un long discours, par lequel il déplora la religion protestante prête à se voir éteinte par la dissension des deux seuls Princes d'Allemagne, qui en étoient les protecteurs. Les ministres appuyerent sur les raisons secretes, qu'avoit la cour Impériale d'aigrir les esprits avec tant de malice, dans une affaire d'elle-même peu importante, & qui étoit encore en termes d'accommodement. Un Prince, qui écoute des conseils, est capable de les suivre. Le Roi remporta ce jour sur lui-même une victoire plus belle, que toutes celles, qu'il auroit pu remporter sur ses ennemis. Il fit taire ses passions pour le bien de ses peuples, & les Ducs de Brunswic & de Gotha furent choisis de part & d'autre pour accommoder ces petits différends. L'Empereur fit ce qu'il put pour traverser cette négociation, mais elle fut terminée promptement. On relâcha les soldats Prussiens, on rendit les soldats d'Hanovre & l'affaire des prez fut terminée. Ces sortes d'accommodemens, faits à l'amiable, sont d'autant plus sages, que les Princes après les guerres les plus heureuses, sont tôt ou tard obligés d'en revenir-là, sans obtenir de plus grands avantages. Cet exemple de modération de Frédéric Guillaume, est peut-être unique dans l'Histoire."

Elle est accommodée.

„ Ce Prince, toujours plus occupé du bien de ses sujets, que de son ambition particuliere, fonda l'hôtel de la charité à Berlin, sur le modele de l'hôtel-Dieu à Paris. Il battit la Fridrichstadt, dont l'étendue, la régularité des rues, toutes tirées au cordeau & la beauté des édifices surpassent de beaucoup ceux de l'ancienne cité, & il eut le plaisir d'y recevoir le Roi de Pologne. L'entrevue de ces deux Princes se passa dans les festins & dans les magnificences. Cependant on ne cessoit de négocier, pour prévenir les troubles de la guerre. Les Puissances convinrent d'assembler un congrès à Soissons, où se rendirent les Ministres de toutes les cours intéressées au traité d'Hanovre & de Vienne, & les avantages, que la France & l'Angleterre accorderent à l'Espagne, la détacherent de l'intérêt de l'Empereur. Le Roi de Pologne, qui étoit venu à Berlin l'an 1728, voulut à son tour étaler sa magnificence aux yeux du Roi, en lui donnant des fêtes toutes militaires. Il rassembla 23 mille hommes de ses troupes, dans un camp auprès de Radeberg, villette située sur l'Elbe; les manœuvres, qu'il fit faire à son armée, étoient une image de la guerre des Romains, mêlée aux visions du Chevalier Follard. Les connoisseurs jugerent, que ce camp étoit plutôt un spectacle théatral, qu'un emblême véritable de la guerre. Pendant ces démonstrations apparentes d'amitié, les intrigues d'Auguste dans toutes les

Entrevues des Rois de Prusse & de Pologne.

Artifices du Roi de Pologne.

cours de l'Europe, tendoient à frustrer Frédéric Guillaume de la succession de Berg & à la faire retomber à la Saxe. Ce camp, cette magnificence & ces fausses marques d'estime étoient des artifices, par lesquels le Roi de Pologne crut endormir le Roi de Prusse; mais celui-ci en pénétra les motifs & n'en détesta que plus sa fausseté. Ces sortes d'actions semblent permises en politique; mais elles ne le sont gueres en morale, & à le bien examiner, la réputation de fourbe est aussi flétrissante pour le Prince même, que desavantageuse à ses intérêts."

Hist. de Prusse. 1531-1779.

„ L'Empereur oublia bientôt les services que le Roi lui avoit rendu, en quittant l'alliance d'Hanovre. Il s'accommoda avec le Roi d'Angleterre & lui donna l'investiture du Duché de Bremen & du Hadlerland, sans songer aux intérêts de la Prusse. L'ingratitude est une monnoye décriée, & qui cependant a cours partout. —" Seckendorf par ses intrigues à Berlin, avoit donné beaucoup d'étendue à son crédit. Il auroit bien voulu gouverner la cour tout-à-fait. Dans ce dessein il proposa au Roi, de s'aboucher avec l'Empereur, qui s'étoit rendu à Prague, espérant de se rendre si utile, pendant ce séjour, que la confiance, que le Roi avoit en lui, ne pourroit que s'accroître infiniment. Le Roi, qui mettoit dans les affaires la bonne foi de ses mœurs, consentit sans peine à ce voyage, sans prendre aucune mesure sur le but de cette entrevue, ni sur l'étiquette, qu'il méprisoit. Son exemple servit de témoignage que la bonne foi & les vertus, si opposées à la corruption du siecle, ne sauroient y prospérer. Au dessus des loix, que les politiques font observer aux autres, ils se livrent sans retenue à la dépravation de leur cœur & semblent avoir relégué la candeur dans la vie civile. Les mœurs unies du Roi devinrent les victimes de l'étiquette impériale. La garantie de la succession de Berg, que Seckendorf avoit saintement promise au nom de l'Empereur, s'en alla en fumée, & les ministres de l'Empereur étoient dans des dispositions si contraires à la Prusse, que le Roi vit très clairement, que s'il y avoit en Europe une cour portée à contrecarrer ses intérêts, c'étoit sûrement celle de Vienne. Ce Prince s'étoit trouvé auprès de l'Empereur comme Solon auprès de Crésus, & il revint à Berlin toujours riche de sa propre vertu. Les censeurs les plus pointilleux ne purent reprocher à sa conduite, qu'une probité poussée à l'excès."

1730. *Ingratitude & conduite de l'Empereur.*

„ Cette entrevue eut le sort qu'ont la plupart des visites, que les Rois se rendent. Elle refroidit, ou (pour le dire en un mot) elle éteignit l'amitié, qui régnoit entre les deux cours. Frédéric Guillaume partit de Prague plein de mépris pour la mauvaise foi & l'orgueil de la cour Impériale, & les Ministres de l'Empereur dédaignoient un Souverain, qui voyoit sans préoccupation la frivolité des préséances. Sintzendorf trouvoit les prétentions du Roi sur la succession de Berg trop ambitieuses, & le Roi trouvoit les refus de ces Ministres trop grossiers. Il les regardoit comme des fourbes, qui manquoient impunément à leur parole. Malgré tant de sujets de mécontentement, le Roi maria son fils aîné, par complaisance pour la cour de Vienne, avec une Princesse de Brunswic-Bevern, niece de l'Impératrice. Pendant la célébration de ces nôces, on apprit que le Roi de Pologne étoit mort à Varsovie. Dans le tems, que la mort le surprit, il étoit occupé des plus vastes desseins. Il pensoit de rendre la souveraineté héréditaire en Pologne;

1733. *Ressentiment du Roi, mesures qu'il prend.*

SECT. III. *Hist. de Prusse.* 1531-1779.

afin de parvenir à ce but, il avoit imaginé le partage de cette Monarchie, comme le moyen, par lequel il croyoit appaiser la jalousie des Puissances voisines. Il avoit besoin du Roi dans l'exécution de ce projet; il lui demanda le Maréchal de Grumkow, pour s'en ouvrir à lui. Le Roi de Pologne voulut pénétrer Grumkow, & celui-ci voulut également le pénétrer. Ils s'enivrerent réciproquement dans cette intention; qui causa la mort du Roi Auguste, & à Grumkow une maladie, dont il ne se releva jamais. Cependant le Roi fit semblant d'entrer dans les vues d'Auguste; mais en sentant trop bien les conséquences dangereuses, il se concerta avec l'Empereur & la Czarine, pour les contrecarrer; ils convinrent d'exclure la maison de Saxe du trône de Pologne & d'y placer le Prince Emanuel de Portugal. Mais la mort, qui détruisit l'homme & le projet, fit envisager les affaires de Pologne dans un tout autre point de vue."

Affaires de Pologne.

„ La cour Impériale voulut s'attacher la Saxe, & elle promit de soutenir à main armée l'élection du fils d'Auguste au trône de Pologne, pourvu qu'il garantît cette loi domestique, que Charles VI avoit établi dans sa maison; loi si connue dans l'Europe sous le nom de sanction pragmatique. L'Impératrice de Russie, qui craignoit que Stanislas Leczinski ne redevînt Roi de Pologne, soutenu par la protection de Louis XV, se déclara la protectrice de l'heureux Auguste. De tous les candidats à cette couronne, Stanislas étoit le plus convenable aux intérêts de la Prusse. La France essaya de porter le Roi à faire entrer un corps de troupes dans la Prusse Polonoise & de la garder en sequestre, de même qu'il en avoit usé avec la Poméranie. Mais Frédéric Guillaume ne voulut rien donner au hazard. Il craignoit de s'engager dans une guerre, qui pourroit le mener trop loin, & qui distrairoit ses forces d'un autre côté, tandis que l'Electeur Palatin infirme & déjà fort âgé pouvoit venir à mourir. Il croyoit ses droits sur la succession de Juliers légitimes & l'entreprise sur la Prusse Polonoise injuste."——

1734. *Leur influence sur la politique du Roi &c.*

„ Les troubles de la Pologne gagnerent toute l'Europe." —„Kehl avoit été pris par les François. La rupture étoit ouverte. L'Empereur demanda au Roi les secours stipulés par l'alliance de l'année 1728, & il menaçoit, qu'en cas de refus, il rétracteroit la garantie, qu'il avoit donné du Duché de Berg. Le Roi qui étoit demeuré neutre dans les troubles de Pologne, quoique ses intérêts le sollicitassent en faveur de Stanislas, se déclara dans cette occasion pour l'Empereur, quoique ses intérêts y fussent contraires. Il n'avoit d'autre politique que la probité, & il observoit ses engagemens si scrupuleusement, que son avantage ni son ambition n'étoient jamais consultés, lorsqu'il s'agissoit de les remplir. En conséquence de ces principes, il fit marcher seize mille hommes au Rhin, qui servirent pendant cette guerre sous le Prince Eugene de Savoye. Au commencement du printems, le Maréchal de Berwik força les lignes d'Etlingen, que le Duc de Bevern avoit fait construire pendant l'hiver, & il vint mettre le siege devant Philipsbourg. Eugene, qui avoit à peine vingt mille hommes avec lui, se retira à Heilbroun, où il attendoit que les secours, qu'on lui avoit promis, fussent arrivés. Il revint ensuite se camper au village de Wisenthal à une portée de canon du retranchement François. Le Roi se rendit dans l'armée de l'Empereur, accompagné du Prince Royal, tant par curiosité, que par l'attachement extrême qu'il avoit

avoit pour ſes troupes, & il vit que les Héros, comme les autres hommes, ſont ſujets à la caducité. Il n'y avoit plus dans cette armée, que l'ombre du grand Eugene. Il avoit ſurvécu à lui-même; & il craignoit d'expoſer ſa réputation, ſi ſolidement établie, au hazard d'une dix-huitieme bataille. Un jeune homme audacieux auroit attaqué le retranchement françois, qui n'étoit qu'à peine ébauché, lorſque l'armée vint à Wiſenthal; les troupes françoiſes étoient ſi proches de Philipsbourg, que leur cavalerie n'avoit pas aſſez de terrein, pour ſe mettre en bataille entre la ville & le camp, ſans ſouffrir beaucoup de la canonnade; elle n'avoit qu'un pont de communication ſur le Rhin, & en cas qu'on eût emporté le retranchement, toute l'Armée Françoiſe, qui n'avoit point de retraite, ſeroit périe infailliblement. Mais le deſtin des empires en ordonna autrement. Les François prirent Philipsbourg à la vue du Prince Eugene, ſans que perſonne s'y oppoſât. Berwik fut tué d'un coup de canon. Le Maréchal d'Asfeld lui ſuccéda dans le commandement. Le Roi, dont les fatigues avoient achevé de déranger la ſanté, prit un commencement d'hydropiſie, qui l'obligea de quitter l'armée; & le reſte de cette campagne ſe paſſa en marches & contremarches, d'autant moins déciſives, que le Rhin ſéparoit les François & les Impériaux."

Hiſt. de Pruſſe, 1531-1779.

,, L'Empereur & la France firent la paix ſans conſulter leurs alliés, dont ils négligerent les intérêts. Le Roi ſe plaignit de ce que la cour de Vienne n'avoit pris aucune meſure avec celle de Verſailles, pour aſſurer la ſucceſſion de Berg. Ce Prince s'étoit remis de ſon hydropiſie; mais ſes forces étoient ſi énervées, que ſon ame. Il eut cependant le plaiſir de voir proſpérer une nouvelle colonie, qu'il avoit établie en Pruſſe. Dès l'année 1732 il étoit ſorti plus de vingt mille ames de l'évêché de Saltzbourg, par zele pour la religion proteſtante. L'Evêque avoit perſécuté quelques-uns de ces malheureux, avec plus de fanatisme que de prudence. L'envie de quitter leur patrie gagna le peuple & devint épidémique. Cette émigration ſe fit à la fin, plutôt par eſprit de libertinage que par attachement pour une ſecte. Le Roi établit ces Salzbourgeois en Pruſſe, & ſans examiner les motifs de leur déſertion, il repeupla par ce moyen des contrées, que la peſte avoit dévaſtées ſous le regne de ſon pere." 1735.

,, Le Roi n'avoit pris aucune part à toutes les guerres. (de ce tems) Il n'avoit fourni des troupes, ni reçu des ſubſides de perſonne. D'ailleurs depuis l'attaque d'hydropiſie, qu'il avoit eu en 1734, il ne vivoit que par l'art des médecins. Vers la fin de cette année, ſa ſanté s'affoiblit conſidérablement. Dans cet état valétudinaire, il paſſa une convention avec la France, dont il obtint la garantie du Duché de Berg, à l'exception de la ville de Duſſeldorf, & d'une banlieue, large d'un mille tout du long du bord du Rhin. Il ſe contenta d'autant plus facilement de ce partage, que la perte de ſon activité le faiſoit déſeſpérer de faire des acquiſitions plus conſidérables. L'hydropiſie, dont il étoit incommodé, augmenta conſidérablement, & il mourut enfin le 31 Mai 1740, avec la fermeté d'un philoſophe & la réſignation d'un chrétien. Il conſerva une préſence d'eſprit admirable juſqu'au dernier moment de ſa vie, ordonnant de ſes affaires en politique, examinant les progrès de ſa maladie en phyſicien, & triomphant de la mort en héros." 1736-39. 1740. *Sa mort.*

,, Il avoit épouſé en 1707 Sophie Dorothée, fille de George d'Hanovre,

SECT. III. *Hist. de Prusse.* 1531-1779.

qui devint Roi d'Angleterre. De ce mariage nâquirent Frédéric II. qui lui succéda; les trois Princes Auguste Guillaume, Louis Henri & Ferdinand; Wilhelmine, Marggrave de Bareith; Frédérique, Marggrave d'Anspach; Charlotte, Princesse de Brunswic; Sophie, Marggrave de Schwedt; Ulrique, Reine de Suede, & Amélie, Abbesse de Quedlinbourg."

„ Les Ministres de Frédéric Guillaume lui firent signer quarante Traités ou Conventions, que nous nous sommes dispensés de rapporter à cause de leur frivolité; ils étoient si éloignés de la modération de ce Prince, qu'ils songeoient moins à la dignité de leur Maître, qu'à augmenter les bénéfices de leurs emplois: nous avons de-même passé sous silence les chagrins domestiques de ce grand Prince; on doit avoir quelque indulgence pour la faute des enfans, en faveur des vertus de leur pere. La politique du Roi fut toujours inséparable de la justice, moins occupé à s'étendre, qu'à bien gouverner ce qu'il possédoit; toujours armé pour la défense, & jamais pour le malheur de l'Europe, il préféroit les choses utiles aux agréables, bâtissant avec profusion pour ses sujets, & ne dépensant pas la somme la plus modique pour se loger lui-même; circonspect dans ses engagemens, vrai dans ses promesses; austere dans ses mœurs, rigoureux dans celles des autres, sévere observateur de la discipline militaire, gouvernant son Etat par les mêmes loix que son Armée; il présumoit si bien de l'humanité, qu'il prétendoit que ses sujets fussent aussi stoïques qu'il l'étoit. Frédéric Guillaume laissa en mourant 66000 hommes, qu'il entretint par sa bonne œconomie, ses finances augmentées, le trésor public rempli, & un ordre merveilleux dans toutes ses affaires. S'il est vrai de dire qu'on doit l'ombre du chêne à la vertu du gland qui l'a produit, toute la terre conviendra qu'on trouve dans la vie laborieuse de ce Prince, & dans les mesures qu'il prit avec sagesse, les principes de la prospérité dont la Maison Royale a joui après sa mort."

Son caractere.

Frédéric III. son successeur.

Frédéric III ne dissipa point les trésors que son pere avoit mis en réserve; il en fit un usage qui tourna au bonheur & à la gloire de ses peuples: sous le dernier regne, la Prusse avoit acquis parmi les Puissances de l'Europe, une distinction à laquelle un Etat naissant ne sembloit pas devoir aspirer; Frédéric III voulut lui donner une prépondérance qui la fit craindre & respecter: les circonstances étoient favorables, il les mit à profit. La France sous le Ministere du Cardinal de Fleuri, étoit l'arbitre de l'Europe; elle avoit ôté à la maison d'Autriche l'appui de la Hollande & de l'Angleterre, dont le zele s'étoit manifesté dans toutes les occasions en faveur de cette maison, & cet abandon détermina la Cour de Vienne à la paix où le Cardinal de Fleuri vouloit l'amener: l'Empereur avoit donné l'exclusion du trône de Pologne à Stanislas, beau-pere du Roi de France, pour y faire monter Auguste Electeur de Saxe. La guerre étoit allumée en Italie & sur le Rhin: l'armée combinée de France, d'Espagne & de Savoie s'empara des Etats de l'Empereur en Italie, il perdit sans retour Naples & la Sicile. L'Empereur demanda la paix, & par le traité, Don Carlos qui étoit déja reconnu Prince Héréditaire de Toscane, fut déclaré Roi de Naples & de Sicile: François Duc de Lorraine, gendre de l'Empereur Charles VI, eut la Toscane qu'avoit auparavant Don Carlos, & l'Empereur obtint en propriété les Duchés de Parme & de Plaisance. Le Roi Stanislas renonça au Royaume de Pologne

Etat de la France.

& pour l'indemniser, la France obtint la Lorraine & le Barrois, dont Stanislas fut créé Duc, avec la réversion de ces Etats à la Couronne de France. Ce traité pacifia l'Europe, jusques à la mort de l'Empereur Charles VI, qui donna lieu à une nouvelle guerre plus sérieuse que la premiere; cet événement arriva quatre mois après que Frédéric fut parvenu au trône de Prusse. Charles étoit le dernier des mâles de la maison d'Autriche: sa succession devint l'objet des prétentions d'une foule de concurrens: & pour ne point répéter ici ce que nous avons déjà dit dans nos Histoires d'Allemagne & de Silésie, nous y renvoyons nos Lecteurs. (1) On y verra que Frédéric, auquel personne n'avoit songé, sçut le mieux faire valoir ses droits; & que ce Prince qui connoissoit les affaires mieux que les politiques les plus consommés, jeune, n'aspirant qu'à la gloire & brûlant de signaler le commencement de son regne, obtint de la Silésie, ce que ses ancêtres avoient été obligés d'abandonner à la maison d'Autriche, parcequ'ils n'avoient point eu la force de la défendre. (2) On y trouvera en outre les détails d'une nouvelle guerre commencée en 1756, qui se termina par une victoire éclatante que le Prince Henri remporta sur les Autrichiens; & par la paix qui fut conclue le 15 Février 1763 entre l'Impératrice, le Roi de Pologne & le Roi de Prusse, à qui l'Impératrice Reine céda le Comté de Glatz, & généralement tous les Etats, pays, villes, places & forteresses que Sa Majesté Prussienne avoit possédés en Silésie, ou ailleurs, avant cette guerre. Que de maux, que de sang répandu, que de pays désolés pour en revenir au point d'où l'on est parti! Telles sont la plupart des guerres, toujours funestes aux peuples, & presque jamais profitables aux Souverains.

Hist. de Prusse. 1531-1779.

Mort de l'Empereur Charles VI.

1741-63.

La gloire acquise par les armes ne satisfait que la vanité des vainqueurs; si Frédéric n'avoit obtenu que ce genre de gloire, si son nom ne passoit à la postérité qu'à la faveur des lauriers teints du sang de ses sujets, il seroit mis sans doute au rang des héros, mais exclus pour jamais de celui des grands hommes. Le Roi de Prusse semble n'avoir ambitionné le premier de ces titres que pour mériter le second. Pour rendre ses Etats heureux, il falloit commencer par les rendre puissans & respectables. La Prusse étoit encore sauvage lorsqu'elle passa dans la maison de Brandenbourg: les prédécesseurs de Frédéric y avoient introduit les arts, ils en avoient adouci les mœurs; mais mille obstacles s'opposoient aux progrès de l'Agriculture & du Commerce, les deux premieres sources de l'abondance & de la population. A peine Frédéric avoit-il posé les armes, qu'il s'attachoit non seulement à réparer les désordres de la guerre, mais encore à établir la félicité publique sur des fondemens inébranlables; il excitoit par son exemple la culture des Arts & les progrès des Sciences; il perfectionnoit la Législation, encourageoit l'Industrie, & portoit l'attention la plus sévere dans chaque partie de l'administration.

1764-73.

Mais la Prusse n'est pas également fertile dans toutes ses provinces. Elle manque de quelques objets de premiere nécessité, tels que le sel, le vin,

(1) Voyez notre Livre XXV. Sect. XIV. Tome 41. p. 45 & suivantes; notre Livre XXVII. Sect. IV. Tome 41. p. 112 & suiv. (2) Mémoires du tems. Volt. précis du siecle de Louis XV. Histoire de la derniere guerre de Boheme, Tom. I. Liv. I. p. 22, &c.

les fruits qu'il faut faire venir de l'étranger: elle n'a de mines que celles de fer: ſa ſituation l'expoſoit aux incurſions de ſes voiſins; ſéparée de la Poméranie & de l'Électorat, par les provinces Polonoiſes, l'éloignement & la diviſion de ces Etats en gênoient l'adminiſtration & doubloient la dépenſe: bornée par la Baltique, elle ne s'étendoit pas encore aſſez ſur les bords de cette mer, embarraſſée par la côte qu'y poſſédoit la Pologne, & qui étoit un empêchement à l'eſſor des vues politiques ſur le Commerce & la Navigation: le premier étoit reſtreint au Niemen, qui étoit entierement libre, mais il avoit à craindre la concurrence & la ſupériorité du Commerce des Polonois ſur la Viſtule. Frédéric a levé tous ces obſtacles: on n'examine point quels étoient les motifs du démembrement de la Pologne, ni les prétentions des deux Impératrices & du Roi de Pruſſe: mais ce Monarque, en faiſant valoir ſes droits, a rendu à ſes ſujets les ſervices les plus ſignalés; en acquérant les Provinces Polonoiſes, qui ſéparoient la Pruſſe de l'Électorat & de la Poméranie, il a fait un ſeul Royaume de différens Etats, & en généraliſant l'adminiſtration elle devient plus uniforme, plus ſimple & plus parfaite: l'acquiſition de la côte que poſſédoient les Polonois ſur la Baltique, donne à la Pruſſe une étendue non interrompue de plus de cent lieues de côtes de cette mer; auſſi Frédéric a-t-il ouvert des canaux de communication, qui donneront au Commerce une nouvelle vie, & qui aſſurent ſes avantages ſur la mer Baltique: maître des bords de la Viſtule, il n'a rien à craindre de la
1774. concurrence des Polonois. (1)

Il ne manquoit à ce Monarque pour mettre le comble à ſa gloire, que de
1778. prouver à l'univers que ſes victoires ont toujours eu pour objet ultérieur, la paix, la juſtice, & la félicité publique; c'eſt ce qu'il vient de faire dans la derniere guerre au ſujet de la ſucceſſion de la Baviere (2). Il avoit des droits à exercer; il étoit vainqueur & à la tête d'une armée redoutable; il avoit les plus grands avantages à eſpérer de ſes armes: mais dès qu'il peut tout pacifier, il ſuſpend le cours de ſes exploits glorieux pour terminer des querelles qui paroiſſent interminables & prévenir l'embraſement qui menace
1779. l'Allemagne.

Comme les traités qui mirent fin à ces différends, n'étoient point encore ſignés, lorſque l'Hiſtoire de Baviere a été donnée à l'impreſſion, nous croyons devoir en donner ici le précis, tel qu'il a été publié, comme un monument du desintéreſſement & de la modération de Frédéric.

EXTRAIT *des Traités & Conventions conclus & ſignés à* TESCHEN, *dans la Haute Siléſie*, *le* 13 *Mai* 1779, *ſous la médiation & la garantie de la France & de la Ruſſie.* (3).

Les actes de cette pacification ſont 1o. un Traité de paix conclu entre l'Impératrice-Reine de Hongrie & de Bohême, & le Roi de Pruſſe. Après les ſtipulations générales uſitées dans les traités de paix, on y confirme ART.

(1) Voyez ci-devant dans ce Volume l'Hiſtoire de Pologne p. 118, & ci-après celle de Ruſſie ſous cette année. (2) Voyez dans notre Tome XLI. p. 217 & ſuivantes l'Hiſtoire de Baviere, &c. (3) Tiré du Supplément à la Gazette de France du Mardi 8 Juin 1779.

VII, la convention conclue le même jour entre l'Impératrice-Reine & l'Electeur Palatin, concernant la succession de Baviere. On rappelle Art. VIII, les pactes de famille conclus en 1766 & 1774, entre le feu Electeur de Baviere & l'Electeur Palatin; ces pactes sont confirmés & garantis en tant qu'ils sont conformes au Traité de paix de Westphalie, & l'on étend cette confirmation & garantie à toute la maison Palatine, & nommement à la ligne de Birckenfeld. L'Art. IX. confirme & garantit la Convention conclue le même jour entre l'Electeur Palatin & l'Electeur de Saxe, relativement à la succession allodiale du feu Electeur de Baviere. Par l'Art. X. l'Impératrice s'engage à ne point mettre d'opposition à ce que les deux Principautés de Bareith & d'Anspach, en cas de l'extinction de la ligne des Princes de Brandenbourg qui les possédent actuellement, soient réunies à la primogéniture de l'Electorat de Brandenbourg. L'Art. XI. statue au cas de cette réunion éventuelle, que les droits de mouvance & de directe, appartenans à la couronne de Bohême sur quelques districts de ces deux Principautés, ainsi que ceux appartenans au Margrave de Bareith & d'Anspach sur quelques terres situées en Autriche, seront & demeureront réciproquement abolis. On rappelle & confirme par l'Art. XII, les traités de Westphalie & de Breslau 1742, de Dresde 1745, & de Hubertsbourg 1763. L'Impératrice-Reine s'engage, Art. XIII, d'employer ses bons offices auprès de l'Empereur & de l'Empire, à l'effet de faire conférer à l'Electeur Palatin & à toute la maison Palatine, tous les fiefs d'Empire, nouvellement acquis par la maison de Baviere, ainsi que les a possédés le feu Electeur. Part l'Art. XIV, on convient de requérir l'Empereur & l'Empire d'accéder au présent traité, & aux autres Conventions qui en font partie. L'Impératrice-Reine promet par l'Art. XV, d'interposer ses bons offices auprès de l'Empereur, pour le porter à accorder au Duc de Mecklenbourg le privilege de *non appellando* illimité, c'est-à-dire l'abolition de l'appel de ses cours de Justice aux tribunaux de l'Empire. On requiert par l'Art. XVI, la France & la Russie de se charger de la garantie de ce traité & des conventions accessoires. Ce traité est signé par le Comte de Cobentzel, au nom de l'Impératrice-Reine & par le Baron de Riedesel, au nom du Roi de Prusse. Suit une déclaration des Plénipotentiaires de France & de Russie, par laquelle ils certifient que le traité ci-dessus a été conclu sous la médiation & la garantie de ces deux Puissances; cette déclaration est signée par le Baron de Breteuil & le Prince Nicolas de Repnin. Un article séparé comprend expressément dans ce traité de paix l'Electeur de Saxe, comme partie contractante.

2°. Une Convention entre l'Impératrice-Reine de Hongrie & de Bohême & l'Electeur Palatin. En vertu de l'Art. I. l'Impératrice-Reine délie l'Electeur Palatin de la convention conclue entre sa Majesté Impériale & son Altesse Electorale le 3 Janvier 1778. En conséquence cette Souveraine restitue à l'Electeur & à la maison Palatine, tous les districts qu'elle avoit occupés en Baviere, & renonce à perpétuité à toutes les prétentions qu'elle avoit formées sur aucunes parties de la succession du feu Electeur. Par l'Art. II. l'Impératrice Reine cede à l'Electeur Palatin tous les droits quelconques de la Couronne de Bohême, sur les Seigneuries de Glaucha, Waldenbourg & Lichtenstein, appartenantes aux Comtes de Schoenbourg; sa Majeste Im-

périale & Royale consent pareillement à conférer à toute la maison Palatine les fiefs de Bohême situés dans le Haut Palatinat. Par l'Art. III. l'Impératrice-Reine promet ses bons offices auprès de l'Empereur & de l'Empire, pour faire investir l'Electeur Palatin & toute la maison Palatine des fiefs d'Empire nouvellement acquis par la maison de Baviere. Par l'Art. IV. l'Electeur Palatin cede à perpétuité à la maison d'Autriche, le district du Duché de Baviere qui est situé au-delà des rivieres de l'Inn & de la Saltza, comprenant les Bailliages de Schærding, de Ried, de Braunau, de Wildshut, de Matighofen, de Fribourg & de Maurkirchen. L'Art. V. déclare libre le cours & la navigation des rivieres de l'Inn, du Danube & de Saltza, dans les lieux où elles sépareront désormais les deux Dominations. Par l'Art. VI. l'Impératrice-Reine renonce à toutes les prétentions qu'elle pourroit former en raison de ces Bailliages cédés à la maison d'Autriche, sur d'autres parties de la Baviere: elle renonce pareillement à tous droits de séance à la Diette de l'Empire & à celle du Cercle de Baviere, sous la condition que l'Electeur Palatin prendra sur lui toutes les dettes & charges de l'Empire affectées aux dits Bailliages. L'Art. VII, statue la restitution & remise réciproque des papiers relatifs aux lieux respectivement cédés. L'Art. VIII fixe les prises de possessions mutuelles au 29 Mai: ce traité est signé, pour l'Impératrice-Reine, par le Comte de Cobentzel; pour l'Electeur Palatin, par le Comte de Terring-Séefeld.

3o. Accession du Duc des Deux-Ponts à la Convention ci-dessus, avec l'acceptation de cette accession par l'Impératrice-Reine & l'Electeur Palatin: la dite Convention est signée par le Comte de Cobentzel, le Comte de Terring, & pour le Duc des Deux-Ponts, par le Sr. de Hohenfels.

4o. Convention entre l'Electeur Palatin & l'Electeur de Saxe, concernant la succession allodiale de Baviere. Par l'Art. I. l'Electeur Palatin s'engage de payer à l'Electeur de Saxe, la somme de six millions de florins argent d'Empire (13,400,000 Liv. à peu près) en douze ans, sans intérêts, & en deux payemens de 250000 florins par année. Art. II. l'Electeur Palatin cede & transporte à l'Electeur de Saxe, les droits de la Couronne de Bohême, sur les trois Seigneuries de Glaucha, Waldenbourg & Lichtenstein, abandonnés à ce Prince par l'Impératrice-Reine, Art. II. de la convention précédente. Art. III. l'Electeur de Saxe renonce à ce prix à toutes les prétentions, qu'en qualité de cessionnaire de l'Electrice Douairiere de Saxe, née Princesse de Baviere, sa mere, il avoit formées sur la succession allodiale du feu Electeur de Baviere; pour être toutes les parties de cette succession, incorporées au fidei-commis Palatin: quoi faisant l'Electeur Palatin promet & garantit à l'Electeur de Saxe une immunité & décharge absolue de toutes dettes & charges passives, contractées par la Maison de Baviere, &c. - Cette convention faite double a été signée dans un exemplaire, par le Comte de Terring-Séefeld, au nom de l'Electeur Palatin, & dans l'autre, par le Comte de Zinzendorf au nom de l'Electeur de Saxe. Un article séparé déclare que les titres respectivement pris par les deux Electeurs ne doivent pas tirer à conséquence.

5o. Accession du Duc des Deux-Ponts à la Convention ci-dessus, avec l'acceptation qu'en font l'Electeur Palatin & celui de Saxe. Les signatures

appofées font celles du Comte de Terring-Séefeld, du Comte de Zinzendorf & du Sr. de Hohenfels. *Hist. de Prusse. 1531-1779.*

6°. Acte particulier entre l'Electeur Palatin & le Duc des Deux-Ponts, par lequel fon Alteffe Electorale & fon Alteffe Séréniffime s'engagent fous la garantie des Puiffances médiatrices, d'obferver & d'exécuter les Pactes de famille de leurs maifons, des années 1766 & 1774. Cet acte eft figné par le Comte de Terring-Séefeld & par le Sieur de Hohenfels.

7°. Acte de garantie des Puiffances Médiatrices: par cet acte, les Plénipotentiaires de France & de Ruffie déclarent, que le Roi de France & l'Impératrice de Ruffie garantiffent le traité de paix & les conventions fpeciales, actes particuliers, articles féparés & actes d'acceffion & d'acceptation y annexés. Cet acte eft figné par le Baron de Breteuil & le Prince Repnin.

8°. Acceptation de la garantie de la France & de l'Impératrice de Ruffie, par l'Impératrice-Reine, le Roi de Pruffe, l'Electeur Palatin, l'Electeur de Saxe & par le Duc des Deux-Ponts.

9°. Acceffion de l'Empereur aux traités, conventions fpéciales, & actes feparés ci-deffus.



HISTOIRE MODERNE DE TOUS LES PEUPLES DU MONDE.

LIVRE TRENTIEME.

CONTENANT L'HISTOIRE DE L'EMPIRE DE RUSSIE.

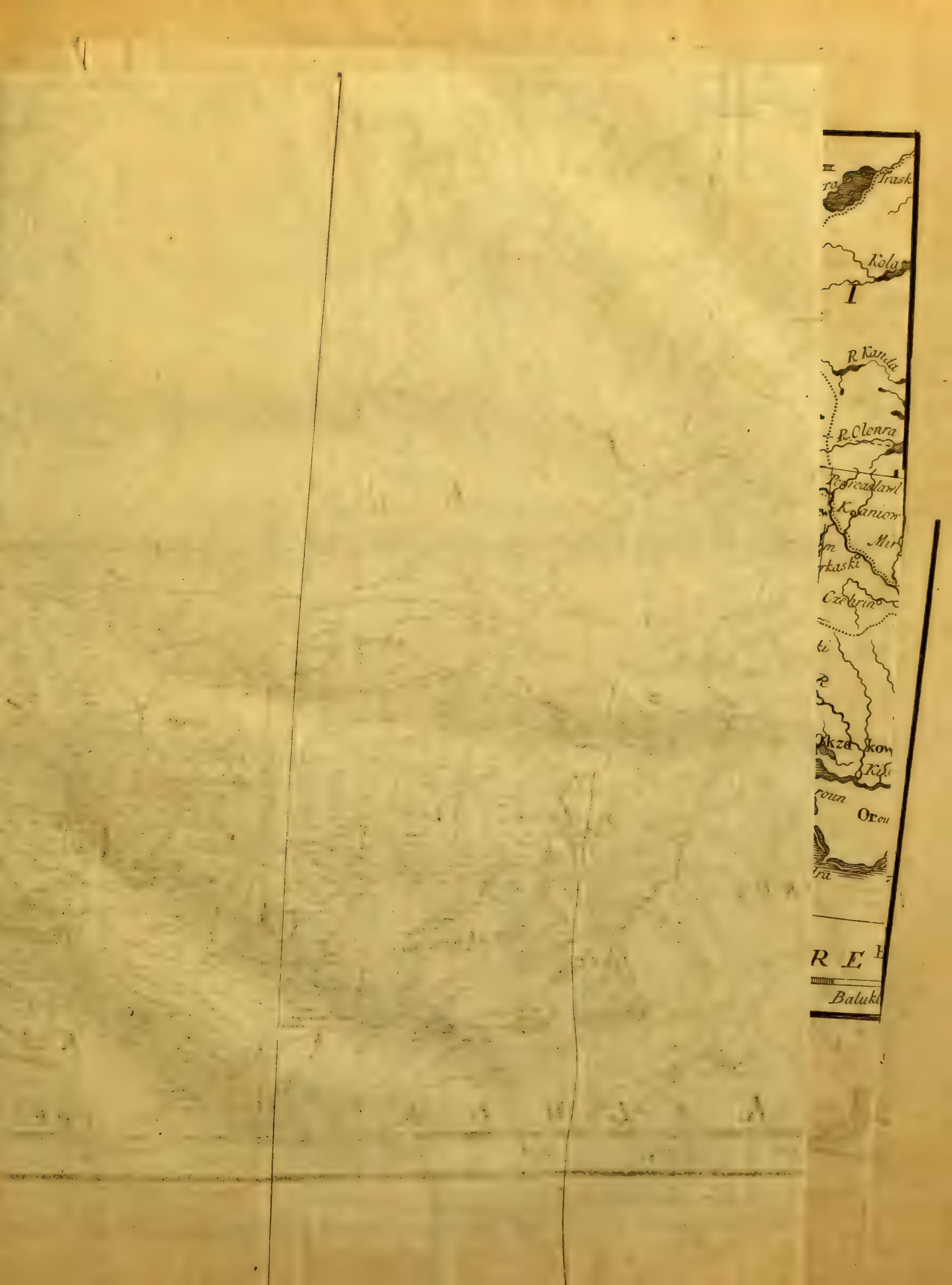
SECTION I. *Etat de la Ruſſie, ſa deſcription & mœurs de ſes habitans avant Pierre I.*

SECT. I. *Hiſt.* de Ruſſie.

L'EMPIRE de Ruſſie eſt le plus vaſte du monde : ſi l'on ne fait attention qu'à ſon étendue, (1) un Royaume, tel que la France, ſeroit tout au plus une de ſes provinces ; & un petit Etat, tel que Veniſe, Genes, ou le Portugal, ne ſeroit qu'un point dans cette immenſité. Cet Empire eſt borné au Nord par la mer Glaciale ; au Sud par la Grande Tartarie, la Mer Caſpienne & la Perſe ; à l'Eſt par la mer du Japon ; à l'Oueſt par la Pologne & la Suede. Rome, qui ſe faiſoit appeller la maîtreſſe de l'univers, ne poſſédoit point tant d'Etats ; l'ambition d'Alexandre en réunit moins ſous ſes loix. Mais autant on eſt étonné de cette étendue, autant on eſt ſurpris du petit nombre d'hommes qui l'habitent, & ſi l'on ne doit juger de la puiſſance d'un Monarque, que par le nombre de ſes ſujets, celui de Ruſſie ne l'emporte

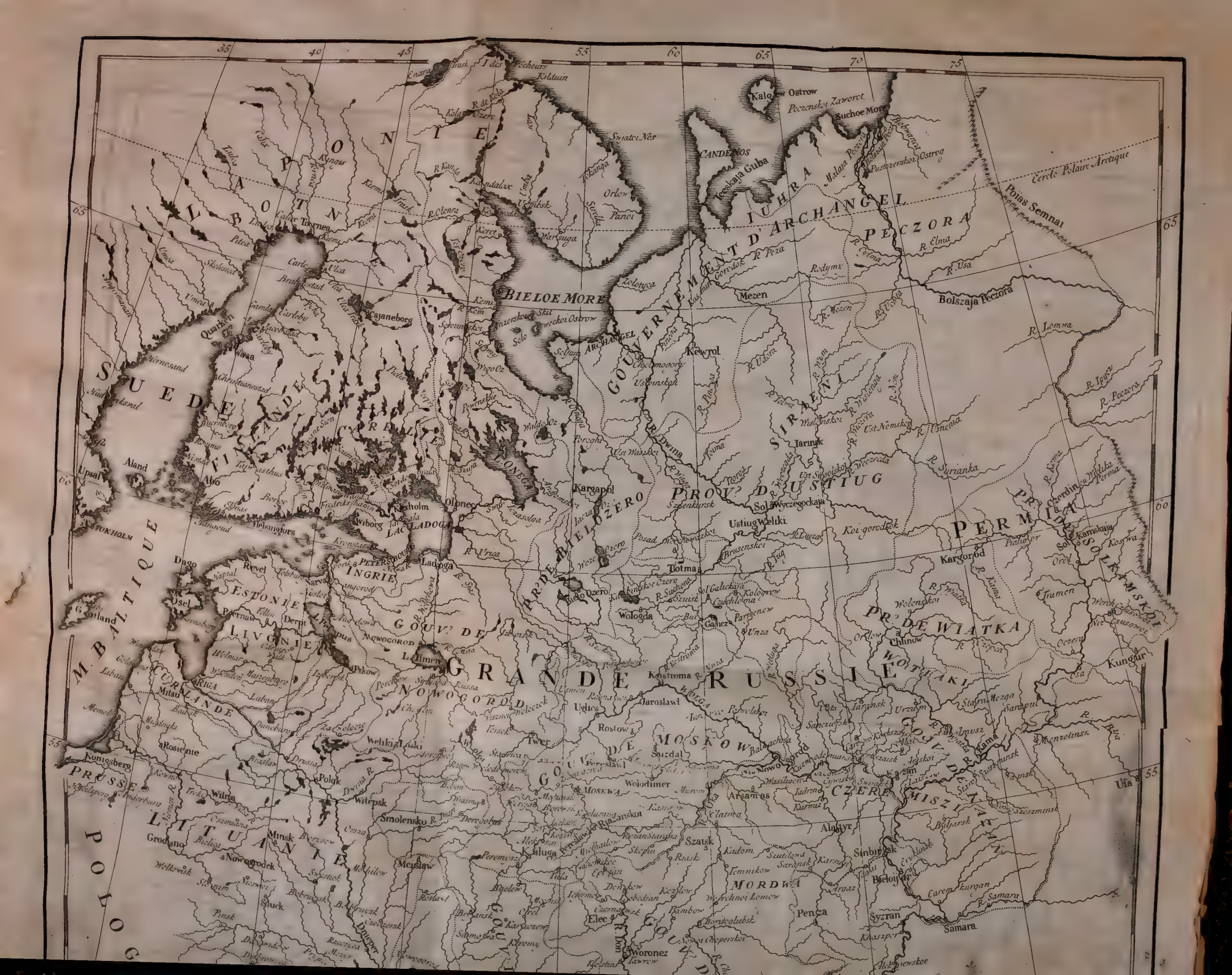
(1) La table ſuivante peut faire juger de l'étendue de ce vaſte Empire, par la différence qu'il y a entre le lever & le coucher du Soleil dans quelques-unes de ſes parties, pendant les deux ſolſtices, ſavoir

	Pendant le ſolſtice d'Eté, le Soleil ſe leve	s'y couche	& pendant celui d'Hiver le Soleil s'y leve	s'y couche
à *Aſtracan*	à 4 heures 12 m.	à 7 heures 48 m.	à 7 h. 48 m.	à 4 h. 12 m.
à *Kiovie*	à 3 —— 53 — .	à 8 —— 7 —	à 8 — 7 —	à 3 — 53 —
à *Moscow*	à 3 —— 23 — .	à 8 —— 37 —	à 8 — 37 —	à 3 — 23 —
à *Riga*	à 3 —— 13 — .	à 8 —— 47 —	à 8 — 47 —	à 3 — 13 —
à *Tobolsk*	à 3 —— 4 — .	à 8 —— 56 —	à 8 — 56 —	à 3 — 4 —
à *St. Petersb.*	à 2 —— 45 — .	à 9 —— 15 —	à 9 — 15 —	à 2 — 45 —
à *Archangel*	à 1 —— 36 — .	à 10 —— 24 —	à 10 — 24 —	à 1 — 36 —



Trask
Kola
I
R Kanda
R. Olonra
Kaniow
Mir
Czehrin
Orou
R E
Baluk


PARTIE DE L'EMPIRE
DE
RUSSIE
COMPRISE EN ASIE
PAR LE Sr D'ANVILLE
1750
Cette partie de l'Empire de Russie
est divisée en trois departemens,
qui depuis les bornes de l'Europe
se suivent d'Occident en Orient,
TOBOLSK, IENISEISK, IRKUTSK.
Wersts ou Milles communs de Russie,
comparés à 7 Stades Grecs
500
1000
Wersts fixés à 500 Sazen de Russie,
et d'environ 104 ½ au Degré
500
1000
Lieues Françoises de 3000 Pas Geometriques
ou de 2500 Toises
50
100
150
200
MER GLACIALE
Meridien du 180me Degré
NOVA ZEMLA
SAMOIEDI
SIBERIE
TUNGUSI
IAKUTI
TZUKCZI
KORIAKI
KAMTZAKA
LAMA
BASKIRI
TORGAUTR
NAGAI
KIRGISI
KARAKALPAKS
KASACCIA HORDA
MER CASPIENNE
TELEUTI
BURATI
TARTARIE CHINOISE
KALKAS
soumis à la Chine
KALMUKS
COBI ou Desert
MONGOUS
COREE
IESO
JAPON
Tobolsk
Tomsk
Ieniseisk
Irkutsk
Iakutsk
Selinginsk
Mangaseja
Samarkand
75
80
85
90
95
100
105
110
115
120
125
130
135
140
145
150
155



35
40
45
55
60
65
70
75
65
60
55
LAPONIE
BOTNIE
SUEDE
FINLANDE
CARELIE
ESTONIE
LIVONIE
CURLANDE
PRUSSE
LITUANIE
POLOG
M. BALTIQUE
INGRIE
BIELOE MORE
GOUVERNEMENT D'ARCHANGEL
IUHRA
PECZORA
SIRAENI
PROV. D'USTIUG
PR. DE BIELOZERO
PERMIA
PR. DE SOLIKAMSKOI
PR. DE WIATKA
WOTIAKI
GOUV. DE NOWOGOROD
GRANDE RUSSIE
GOUV. DE MOSKOW
GOUV. DE KAZAN
MISZ
CZERE
MORDWA
LAC LADOGA
ONEGA
Cercle Polaire Arctique
Poias Semnai
Kalow Ostrow
Suchoe More
Pustozerskoi Ostrog
CANDENOS
Tornea
Cajaneborg
Wasa
Aland
Abo
Upsal
STOKHOLM
Helsingfors
Wiborg
Kexholm
PETERSBOURG
Revel
Narva
Dago
Osel
Gotland
Pernau
Derpt
RIGA
Mitau
Libau
Memel
Konigsberg
Rosienie
Wilna
Grodno
Minsk
Nowogrodek
Sluck
Pinsk
Polok
Witepsk
Smolensko
Mcislaw
Pskow
NOWOGOROD
Ilmen
Ladoga
Olonec
Kargapol
ARCHANGEL
Kewrol
Mezen
Bolszaja Peczora
Iarinsk
Sol Wyczegockaja
Ustiug Weliki
Totma
Bielo Ozero
Wologda
Kostroma
Iaroslawl
Uglics
Rostow
Twer
Peresslawl
Suzdal
Wolodimer
MOSKWA
Nowogorod
Arsamas
Alatyr
Kazan
Czerdin
Kargorod
Kungur
Chlinow
Menzelinsk
Ufa
Samara
Syzran
Penca
Sinbirsk
Szatsk
Kaluga
Tula
Elec
Woronez
Tambow


PARTIE DE L'EMPIRE
DE
RUSSIE
COMPRISE EN EUROPE
PAR LE S.r D'ANVILLE
de l'Acad. R.le des Belles-lettres
et de celle des Sc. de Petersbourg
Secret. de S.A.S.M. le D. d'Orléans
1759
Wersts ou Milles communs de Russie.
comparés a 7 Stades Grecs
50 100 200 300
Wersts fixés a 500 Sažen de Russie
et d'environ 104½ au Degré
50 100 200 300
Lieues Francoises de 3000 Pas Géométriq.
ou de 2500 Toises
10 20 40 60
GRANDE RUSSIE
GOUV.T DE NOWOGOROD
GOUV.T DE MOSKOW
PR. DE WIATKA
WOTIAKI
CZEREMISZI
GOUV.T DE KASAN
MORDWA
GOUV.T DE WORONEZ
GOUV.T DE BIELGOROD
GOUV.T DE KIOW
UKRAINE
LITUANIE
POLOGNE
WOLYNIE
MOLDAVIE
ESTONIE
LIVONIE
CURLANDE
PRUSSE
INGRIE
M. BALTIQUE
MER NOIRE
MER D'AZOW
KRIM
Moskwa
Smolensko
Kaluga
Tula
Woronez
Saratow
Samara
Sinbirsk
Azow
Kiow
Koniosberg
Riga
Bouches du Danube

Sect. I. Hist. de Russie.

l'emporte pas sur les Rois de France ou d'Angleterre. (1) Mais on peut conjecturer, que, si la servitude étoit abolie en Russie, si l'agriculture y étoit encouragée, si les arts & les sciences y étoient cultivés avec liberté, si la rigueur féodale y étoit tempérée, si enfin cet Empire se peuploit en même proportion que les Monarchies florissantes, où le citoyen ne dépend que des loix & du Souverain, il arriveroit nécessairement, ou que les provinces les plus éloignées de la Russie s'érigeroient en Etats indépendans de la métropole, ou, si les Russes demeuroient fideles à leur Souverain, le Prince seroit assez puissant pour faire la loi à l'Europe & réaliser la chimere de la Monarchie Universelle, si longtemps & si vainement poursuivie par quelques Monarques.

Insuffisance de la révolution de Pierre I.

Pierre I. a donné aux Russes des villes, des arts, des canaux, une marine, des loix, & des lumieres. Mais sa bienfaisance ne s'est étendue que sur les capitales & sur la noblesse; le peuple des campagnes, surtout dans les provinces intérieures, n'est gueres sorti de la barbarie. Pour rendre les hommes meilleurs, plus heureux, & plus éclairés, il faut commencer par abolir la servitude féodale. On ne peut attendre aucune industrie d'un esclave. Les paysans Russes sont donc en général à peu près ce qu'ils étoient avant le regne de Pierre I. La cour seule & les grandes villes ont changé de mœurs. Mais le philosophe à qui les titres n'en imposent pas, & qui voit quarante millions d'hommes esclaves, ignorans, grossiers, timides, tandis que douze cents mille tout au plus sont policés, industrieux, pleins de courage & de génie, ne croit pas que cette exception puisse l'empêcher de dire, en général, que telle nation est encore malheureuse & barbare. Depuis la révolution opérée par Pierre I, les yeux des étrangers ne se sont fixés que sur la superbe ville de Petersbourg, & sur celle de Moscow. Leurs rélations sont assez fideles, quoique leurs peintures soient très brillantes: mais la plupart semblent tendre à nous faire juger tous les Russes par les habitans de ces deux villes, qui, au fonds, ressemblent à toutes les capitales de l'Europe, qu'elles ont plus ou moins imitées. Nous pensons que le tableau des mœurs Russes, telles qu'elles étoient avant Pierre I, sera plus curieux & même plus satisfaisant que celui des mœurs actuelles, qui ne sont qu'un reflet des mœurs de Paris & des autres capitales.

Caractere des Russes.

Les Russes étoient défians, soupçonneux, inquiets, parce que reconnoissant la supériorité des autres nations, ils craignoient toujours d'être les dupes de l'industrie & des lumieres des étrangers. Les prêtres ont été longtemps despotes, comme ils le sont chez tous les peuples ignorans. Lorsque, vers le milieu du seizieme siecle, le Czar voulut établir un college, & introduire l'imprimerie dans ses Etats, tout le clergé se souleva contre ces institutions: elles ne lui étoient pas moins nécessaires qu'au peuple; mais les prêtres n'étoient pas encore assez ignorans, pour ne pas sentir que si la nation cessoit de l'être, leur puissance temporelle seroit bientôt renversée; ils imiterent le législateur des Musulmans, à qui la présence d'un sçavant auroit inspiré plus de terreur, que les armées les plus formidables,

(1) Confrontez *Whitworth's Account of Russie in* 1710. p. 27; la Géographie de *Busching* Tom. I. & *Voltaire* Hist. de Russie sous Pierre le Grand, Tom. I. p. 52 & suiv.

Leur ignorance : les prêtres & les nobles étoient intéressés à empêcher le peuple de s'instruire.

& qui fonda son empire sur les ruines fumantes de la Bibliotheque d'Alexandrie. Les nobles seconderent le clergé dans les efforts qu'il fit pour éteindre ce premier crépuscule de la raison, qui commençoit à se faire appercevoir dans le Nord : le premier effet des sciences est de faire connoître à l'homme sa noblesse, ses droits, & ses forces. Un serf qui sçauroit lire & penser, seroit bientôt un esclave indocile, ou plutôt il cesseroit d'être esclave : il auroit du moins le courage de fuir loin de la tyrannie, s'il n'avoit pas celui de lui résister. L'intérêt des seigneurs est donc de tenir leurs serfs dans cet état d'abrutissement que produit l'ignorance ; aussi, lorsqu'ils vendent ou qu'ils achetent une terre, ils comptent pêle mêle les serfs, les bœufs, & les chevaux. En effet, ces misérables sont tellement avilis par l'esclavage, qu'en les confondant avec les animaux, il semble qu'on ne leur fait pas une grande injure : ce qu'il y a de singulier, c'est que ces barbares se vantoient d'être sortis de la patrie des arts, des sciences, & de la raison ; on veut dire, de la Grece. Lorsque par caprice, ou par quelque motif moins atroce, un seigneur veut châtier son serf, il est souvent accusateur, juge, & bourreau. Cette exécrable fonction n'a rien d'ignominieux dans les Etats despotiques ; l'essence de ce Gouvernement étant la crainte, celui qui est le plus redouté est aussi le plus honoré ; & un bourreau est un personnage important. Le supplice de la corde fut longtems proscrit en Russie, parce qu'on craignoit que l'ame du criminel, trouvant l'issue de la bouche fermée par le cordon fatal, ne s'échappât par une autre voie, & ne contractât quelque souillure dans le passage. On peut juger, par ce trait, du bon sens des anciens Législateurs Moscovites.

La question étoit souvent employée avec beaucoup de légereté, & l'est même encore : c'est la ressource des juges, qui n'ont pas assez d'adresse pour mettre l'accusé en contradiction avec lui-même ; la cruauté supplée à l'esprit qui leur manque. Pierre le Grand lui-même l'a souvent employée & sans succès, surtout lorsqu'il voulut avoir des preuves du commerce criminel de sa premiere épouse, qu'il avoit répudiée. Nous épargnerons au lecteur le tableau révoltant des différentes tortures qu'on fait souffrir aux accusés : la peine la plus commune est le knout, ou le fouet infligé de la maniere la plus humiliante. En sortant des mains des bourreaux, celui qui venoit de subir ce supplice, alloit sans pudeur rendre visite à ses amis, ou remplir les devoirs de sa charge, s'il étoit constitué en dignité ; tant les principes de l'honneur étoient éteints dans cette contrée ! Les maris étoient aussi les juges & les bourreaux de leurs femmes ; elles n'étoient que des esclaves condamnées à servir d'autres esclaves, qui leur rendoient tous les traitemens ignominieux & cruels qu'ils recevoient de leurs maîtres. Si un mari faisoit expirer sa femme sous les coups, en la châtiant, ce meurtre demeuroit impuni, parce qu'il étoit l'effet d'une correction conjugale. Le desir d'être estimé des femmes, l'un des plus nobles sentimens de l'homme, celui qui a produit le plus d'actions héroïques, étoit un ressort perdu pour la politique Russe. Presque toutes les cérémonies qui précedent ou qui suivent la bénédiction nuptiale, ne semblent imaginées que pour établir l'empire despotique du mari, & faire sentir à la femme toute l'humiliation de son état. On sent combien ce pouvoir arbitraire devoit être dangereux dans les mains de ces hommes grossiers, qui

Mariages.

passoient des excès d'un jeûne religieux, à ceux de l'ivresse & de la débauche. Une femme stérile étoit battue par son époux, jusqu'à ce qu'elle allât chercher un asyle dans un couvent: la loi étoit sourde à ses plaintes & lui faisoit un crime de sa stérilité. Lorsque le Czar vouloit se marier, on lui amenoit les plus belles filles de l'Empire; & celle qui effaçoit ses rivales en beauté étoit couronnée: le Souverain s'informoit peu, si son esprit étoit orné, si son jugement étoit sain, si son cœur étoit sensible: du sein de l'indigence & de l'obscurité, une fille, sans talens, sans principes, sans lumieres, sans autre mérite enfin que ses charmes, montoit tout à coup sur le trône. On sera étonné sans doute que le sceptre de Russie soit porté par le sexe, & qu'un peuple qui respecte si peu les femmes se laisse gouverner par elles. Mais les contradictions n'ont rien d'étonnant dans quelques constitutions; & on a observé depuis longtems que les hommes ont plus de part au gouvernement lorsqu'il y a une femme sur le trône, que lorsqu'elles gouvernent le Prince & ses Ministres. Le Czarowitz ou fils du Czar ne se montroit point aux yeux du peuple avant l'âge de quinze ans: jusques-là il étoit gardé par des témoins, dépositaires du secret de l'Etat, & juges de l'identité de ce Prince. C'est cette conduite mystérieuse, qui a ouvert le chemin du trône à l'ambition de tant d'imposteurs: en gagnant ces Vidames, il étoit aisé de tromper une nation, d'ailleurs très crédule, & qui n'avoit jamais vu l'héritier du trône. Les simples nobles, serviles imitateurs de la cour, cachoient aussi leurs enfans aux regards des étrangers, & même à ceux de leurs compatriotes. Ainsi, à l'âge de quinze ans, un Russe qui n'avoit point encore connu ses semblables, entroit dans le monde presque aussi dépourvu d'idées, que la premiere fois qu'il avoit vu le jour. On ne lui permettoit pas même de voir la compagne, ou plutôt l'esclave qui lui étoit destinée, avant qu'ils fussent unis: les antipathies les plus invincibles, les discordes domestiques, étoient les suites de ces alliances contractées sans se connoître; mais la femme seule en étoit la victime. Pierre I a réformé cet abus.

Hist. de Russie.

Religion des Russes.

La religion Grecque est celle des Russes: de toutes les croyances Chrétiennes, c'est celle qui s'est soumise aux loix les plus séveres; quatre carêmes sont observés en Russie: pendant ces temps consacrés à la pénitence, ils s'abstiennent même de la chair du poisson, & se refusent, dans leurs maladies, des remedes qui pourroient ranimer leurs forces & calmer leurs douleurs. Un préjugé plus ridicule avoit proscrit de leurs tables la chair du veau, celle de l'élan, celle du lapin, le lait d'ânesse & celui de jument, parce qu'ils regardoient tous ces mets comme impurs. Quelques auteurs ont prétendu, que la stérilité du pays avoit multiplié les jeûnes, & que les Russes ne pourroient pas se procurer pendant toute l'année une nourriture abondante & uniforme: mais cette sterilité est moins une faute de la nature, qu'un vice du gouvernement. Les seigneurs ne vivent que du produit du travail de leurs serfs; & ces malheureux, uniquement conduits par la crainte, incapables de zele & d'industrie, font peu d'efforts pour accroître une subsistance, qui seroit dévorée par leurs maîtres: ils laissent languir la terre sans culture, & dépérir leurs bestiaux dans les étables pendant cinq mois de l'année; & pour les forcer au travail, les seigneurs sont contraints de les traiter, comme ils traitent eux-mêmes leurs bœufs indociles & paresseux: au

Sect. I. Hist. de Russie.

reste, quand les Russes ont franchi l'espace du carême, ils se dédommagent que trop de cette sobriété périodique, & l'ivrognerie est un vice si commun chez eux, qu'ils ne la regardent pas même comme un défaut.

Le Patriarche étoit le Chef, le souverain Pontife de la Religion Russe: il y joua souvent le même rôle, que le Primat en Pologne, ou l'Archevêque d'Upsal en Suede. Pendant plusieurs siecles il fut dépendant du Patriarche de Constantinople; mais depuis que la suprématie lui fut cédée en 1588 par Hieronimo, il ne releva que de lui-même, & de Dieu dont il se croyoit l'image; il étoit jaloux de se faire décerner les mêmes honneurs qu'on rend au Pape dans Rome; & de même que les Empereurs conduisoient par la bride la haquenée du Saint Pere, le Patriarche de Moscow faisoit mener son cheval par le Czar, dans une procession magnifique qui se célébroit le jour du dimanche des rameaux. Il donnoit ensuite au Souverain une bourse de cent roubles. Etoit-ce un tribut, par lequel il reconnoissoit l'autorité du Prince, ou une récompense de la peine qu'il avoit prise d'être son écuyer? La cérémonie se terminoit par ces mots, que le Patriarche adressoit au peuple; *allez & ne mangez de trois jours*. L'honneur du trône fut vengé par Pierre I.

Coutumes superstitieuses.

C'est surtout dans les pompes funebres qu'un peuple superstitieux fait voir sa sottise dans tout son jour: on donnoit au mort un pain, quelques pieces de monnoie, & des souliers, afin qu'il fit plus commodément le long voyage qu'il alloit entreprendre: la femme étoit obligée de pleurer le mari, qui pendant toute sa vie l'avoit déchirée de coups de fouet, ou meurtrie à coups de poing; elle payoit même d'autres femmes pour le pleurer avec elle. Mais ce qu'il y avoit de plus ridicule dans ces lugubres cérémonies, c'est que le curé, qui se croyoit en correspondance avec les Saints, donnoit au défunt un certificat en bonne forme, par lequel il attestoit, que ce paroissien avoit vécu chrétiennement, qu'il étoit mort de même, & que Saint Pierre pouvoit, en sûreté de conscience, lui ouvrir la porte du paradis.

On trouvoit autrefois dans toutes les maisons des statues plus ou moins richement ornées, qu'on appelloit des *Saints Nicolas*. Telle étoit la vénération des Russes pour ces images, que dans un incendie, un pere & même une mere, se hâtoient de mettre leur *Saint Nicolas* en sûreté, avant de songer à sauver leurs enfans. Une femme, qui avoit vécu dans l'opulence, avoit enrichi de pierreries la statue de son Saint; un jeu cruel de la fortune la plongea dans la plus affreuse misere; après avoir supporté longtemps toutes les horreurs de la famine, elle crut pouvoir emprunter de son Saint quelques-unes des pierreries dont elle l'avoit orné: ce prétendu vol fut découvert, & traité de sacrilege: cette infortunée eut le poing coupé. Cependant lorsque le *Saint Nicolas* rongé des vers tomboit en pourriture, on le jettoit dans l'eau, en lui disant: *Adieu frere*; mais par un reste de compassion, on lui faisoit présent d'une piece de monnoie. Si quelque hôte incivil avoit manqué de respect pour ce Dieu pénate, il auroit payé cher son irrévérence, dans un pays où l'on jettoit dans les flammes tout homme qui osoit être d'un autre avis que le Patriarche. Jamais l'infaillibilité du Pape n'a été aussi vigoureusement, ou pour mieux dire, aussi follement dé-

fendue en Italie, que celle du Pontife Moscovite dans tout l'Empire. Avant qu'une grande Princeſſe répandit l'eſprit de tolérance dans ces contrées, l'Inquiſition y étoit auſſi cruelle qu'en Eſpagne & en Portugal; elle n'en différoit, qu'en ce qu'elle mettoit moins d'appareil, moins de pompe dans ſes atrocités, & que les Juges Eccléſiaſtiques ne penſoient pas, que, pour commettre un meurtre, il fût néceſſaire d'aſſembler tout un peuple, & de forcer Dieu à aſſiſter en peinture à ces abominations. Le ſigne du Salut ne conduiſoit point ces malheureux au ſupplice; on ſe contentoit de les jetter ſans façon ſur un bucher, du haut d'une terraſſe.

Hiſt. de Ruſſie.

Vénération du peuple pour la perſonne du Czar.

Dieu, Saint Nicolas, le Patriarche, & le Czar, voilà quels étoient autrefois les objets du culte des Ruſſes. La cérémonie humiliante à laquelle le Souverain ſe ſoumettoit le jour des rameaux, loin de le leur faire mépriſer, leur inſpiroit une vénération plus profonde pour ſa perſonne: ils le regardoient comme l'image de la Divinité, comme le dépoſitaire des connoiſſances auxquelles ils ne pouvoient atteindre, & lorſqu'on leur faiſoit une queſtion embarraſſante, ils répondoient, *il n'y a que Dieu & le Czar qui puiſſent ſçavoir cela.* Le Czar, pour reſſembler davantage à la Divinité, demeuroit preſque toujours inviſible au fonds de ſon palais. Les Boyards ne ſouffroient point que le peuple approchât de lui, pour lui porter ſes plaintes, & lui expoſer ſes beſoins; ils exigeoient que toutes les requêtes leur fuſſent préſentées, avant qu'elles parvinſſent au Czar, ſoit parce qu'ils craignoient que leurs injuſtices ne fuſſent dévoilées dans ces écrits, ſoit parce qu'ils vouloient vendre les graces qu'on attendoit du Souverain; ainſi ils mettoient une barriere entre ſon peuple & lui. Quelques Czars ennuyés de leur ſolitude, ou pouſſés par un mouvement d'humanité, voulurent la franchir; mais ils les arrêterent en leur repréſentant, qu'un Czar eſt l'image de Dieu; que de même que les hommes réclament l'interceſſion des Saints, pour obtenir les faveurs du Tout-puiſſant, il falloit que les Ruſſes eurent recours à eux, pour obtenir les ſiennes: rarement ils lui permettoient de ſortir & de ſe montrer; alors, ou ils repouſſoient le peuple très loin, ou ils le forçoient à ſe proſterner la face contre terre; & ces malheureux deſpotes, auſſi dignes de pitié que leurs ſerfs, ne connurent jamais le plaiſir de ſe voir entourés d'un peuple nombreux, de tendre une main ſecourable aux infortunés, & d'entendre les acclamations de la multitude. Pierre I lui-même, qui fut à Zaanredam le compagnon des charpentiers, n'eut pas toujours à St. Petersbourg la liberté d'ouvrir à ſon peuple la porte de ſon palais. Un édit rigoureux fit trembler tous les Ruſſes, qui victimes de l'oppreſſion ſeroient venus chercher près de leur Souverain un aſyle contre leurs tyrans: il falloit préſenter une requête à un Boyard; s'il la rejettoit, on en préſentoit une ſeconde; ſi celle-ci étoit ſans effet, c'étoit au Czar qu'on adreſſoit la troiſieme. Mais il falloit que le Boyard ou le plaignant payât de ſa tête: cette alternative effraya tous les petits; & l'on n'entendit plus l'innocence gémir aux portes du palais.

Telles étoient la miſere, la foibleſſe, & l'indigence du peuple, même ſous le regne de Pierre le Grand, que les petits, vexés, inſultés, pillés par des hommes puiſſans, n'oſoient confier leurs peines, & laiſſer couler leurs larmes que dans le ſein des étrangers; & lorſque ceux-ci leur offroient d'être,

SECT. I. *Hist.* de Russie.

auprès du Czar ou de ses Ministres, les interprêtes de leur douleur : „ ah ! „ gardez-vous en bien, s'écrioient-ils ; quand le Czar nous rendroit justice, „ nos oppresseurs ont toujours leur vengeance prête. Souffrir & nous taire, „ voilà notre partage. " Les artisans les plus habiles étoient obligés de cacher leurs talens, & de jouir l'ignorance & la maladresse, parce qu'on exigeoit d'eux des travaux proportionnés à leur industrie, supérieurs même à leurs forces, sans augmenter leur salaire : esclaves des nobles ou des moines, ils se laissoient enlever par leurs maîtres le fruit de leurs peines ; ceux-ci leur accordoient à peine une légere subsistance. Pierre n'eut pas le courage ni le pouvoir de briser ces entraves, dans lesquelles on étouffoit les arts. Aussi les plus beaux ouvrages, dont sa capitale est décorée, toutes les machines, toutes les découvertes sont dûes aux étrangers, parcequ'eux seuls n'étant pas serfs, pouvoient se rendre arbitres du prix de leurs travaux. Nous le répetons encore, la révolution qu'a faite Pierre I, aura toujours peu d'influence sur les provinces, tant que l'artisan & le cultivateur seront esclaves : le génie ne peut éclorre au sein de la servitude ; & si le gouvernement Russe veut faire cesser cette disette humiliante qui le force à appeller les étrangers, il faut qu'il affranchisse, au moins, les hommes en qui dès leurs premieres années on reconnoîtra le germe de quelques talens. Pétersbourg se vante envain de tant de chefs-d'œuvres, qui ne furent ni conçus, ni tracés par des Russes. Cette gloire n'est point la sienne ; elle appartient toute aux François, aux Anglois, aux Hollandois, dont les mains libres, comme leur génie, ont fait d'un marais une ville célebre.

Ces serfs si timides, si lâches pendant leur vie, ne montroient de courage que lorsqu'ils alloient la perdre : que ce fût sur l'échaffaud, dans un lit, ou sur un champ de bataille, ils souffroient la mort, sans murmurer, parcequ'ils l'envisagoient comme la fin de leurs peines : d'ailleurs, munis d'une lettre de recommandation de leur curé pour Saint Pierre, ou pour Saint Nicolas, ils ne doutoient point que les portes du ciel ne leur fussent ouvertes. Mais dans ce tems d'ignorance, cette religion, qui les consoloit dans leurs derniers momens, les rendoit féroces & dénaturés ; lorsqu'un Chrétien, d'une autre secte, embrassoit leur croyance, on le baptisoit de nouveau, & pendant cette cérémonie il répétoit, en crachant par dessus son épaule, ces mots que le prêtre lui dictoit : *Maudits soient mes pere & mere, qui m'ont élevé dans une autre religion, que celle que je vais professer. Je crache sur eux.* Que penser d'une religion, qui exige de ses prosélytes, que du premier pas ils foulent aux pieds le plus saint des devoirs, & que leurs premiers vœux soient des malédictions lancées contre les auteurs de leurs jours ; qui leur impose dans certains temps des jeûnes rigoureux, & dans d'autres laisse un libre cours à leur intempérance ; qui s'accommode avec tous les vices, rejette toutes les sciences, proscrit tous les arts. Ce n'est pas là, sans doute, l'esprit de cette religion ; mais c'étoit celui de ses ministres, & Pierre I trouva dans eux des ennemis plus redoutables que les Persans & les Suédois. Ce ne fut que dans la ville qu'il avoit créée, qu'il parvint à établir la tolérance & à ouvrir des temples à toutes les sectes : dans tout le reste de l'Empire le clergé éleva des digues contre les progrès de la

raiſon & des ſciences, & n'a rien négligé pour rappeller l'ignorance & la barbarie, ſi favorables à ſon deſpotiſme. *Hiſt. de* Ruſſie.

La Ruſſie eſt, comme nous l'avons dit, le plus vaſte Empire du monde, & un des moins peuplés. Son immenſe étendue devient alors un déſavantage, parcequ'il faut plus de troupes pour garder les frontieres: avant qu'elles fuſſent diſciplinées, le Czar levoit, en temps de guerre, neuf cents mille ſoldats; cependant cet Etat étoit ſi mal défendu, qu'il a été longtemps tributaire des Tartares. On peut le diviſer en Ruſſie propre, & en pays conquis. Dans la Ruſſie propre nous trouvons la *grande* & la *petite* Ruſſie & la Ruſſie *blanche*: nous ne chercherons point l'origine du dernier ſurnom, qui n'exprime peut-être que la neige dont cette partie de l'Empire eſt preſque toujours couverte. La grande Ruſſie renferme les Principautés de Novogorod-Veliki, de Wolodimir ou de Moſcow, de Twer, de Réſan, de Jaroſlaw, de Roſtow, de Bielo-Ozero, & les Seigneuries de Neis-Novogorod & de Pleskow. Les Principautés de Kiow, de Kzernikow, & l'Ukraine forment la petite Ruſſie. Le Duché de Smolensko eſt la partie la plus conſidérable de la Ruſſie blanche. Les pays conquis ſont la Pernie, les Royaumes de Caſan & d'Aſtracan, la Sibérie, la Finlande, la Livonie & l'Ingrie. Ces immenſes contrées ſont partagées en ſeize Gouvernemens, dont treize ſont en Europe & trois en Aſie; ces derniers ſont ceux de Caſan, d'Aſtracan, & de Tobolskoi en Sibérie. L'Empire eſt baigné par les mers, baltique, blanche, glaciale, caspienne, par celle d'Aſoph, qui communique au Pont-euxin, & par celle de Kamtſchatka: il eſt arroſé par le Volga, le Don, le Boriſthêne, la Dwina, l'Obi, le Ienniſſeia, le Léna, la Bolzaja Peczora, la Fleſuja, par une multitude d'autres rivieres, par des lacs aſſez vaſtes, & par des canaux, ouvrages de Pierre I, plus admirables que tout le reſte. La diverſité des climats (1) dans un Empire auſſi étendu, fait que les provinces par la diverſité de leurs productions peuvent ſe prêter des ſecours mutuels. Malgré ces avantages, malgré le génie fécond de Pierre I, malgré les efforts des femmes illuſtres qui depuis ont rempli avec tant de gloire la place de ce grand homme, on rencontre encore dans la Ruſſie de vaſtes déſerts, des forêts inutiles, des friches qui attendront longtems encore la main du cultivateur. La population languira dans tous les Etats, dont les Souverains ne ſuivront pas l'exemple du digne Monarque, qui pour détruire en France les derniers reſtes & juſqu'au ſouvenir de l'eſclavage, vient d'affranchir tous les ſerfs, qui auroient échappé à la bienfaiſance de ſes prédéceſſeurs, & qui ſe rencontreroient encore dans ſes domaines.

Deſcription des différentes parties de l'Empire.

SECTION II.

Hiſtoire de Ruſſie, depuis le regne de Rurick juſqu'à celui d'Iwan Baſiléwitz, ou depuis l'an 860 *juſqu'à l'an* 1533.

Sect. II. *Hiſt.* de Ruſſie. 860-1533.

L'ART d'écrire n'a été connu que très tard chez les Ruſſes; c'eſt chez leurs voiſins qu'il faut chercher les matériaux de leur hiſtoire: ils ne conſer-

(2) Voyez *ſupra* p. 200.

SECT. II. *Hiſt. de* Ruſſie. 862—1533.

voient aucun monument des actions de leurs Princes, ni des grandes révolutions. Toutes leurs Annales conſiſtoient dans une tradition, qui s'altéroit d'âge en âge: leurs voiſins obſervoient ce qui ſe paſſoit dans ce vaſte Empire, & prenoient ſoin d'en transmettre la mémoire à la poſtérité. Tel eſt le ſort d'un peuple ignorant: il ne peut ſe défendre devant le redoutable tribunal, où les générations futures jugeront celles qui les ont précédées; il y eſt jugé lui-même ſur les récits des étrangers, qui furent ſes ennemis. L'hiſtoire des premiers ſiecles de l'Empire de Ruſſie nous paroît donc obſcure & ténébreuſe: au milieu de cette nuit nous ne pouvons prendre des Ruſſes pour guides, & nous marcherons avec défiance ſur les traces des conducteurs, que nous choiſirons hors de la Ruſſie. Le Baron d'Herberſtein (1) nous paroît être celui qui a le mieux décrit la Ruſſie, le mieux connu les mœurs de ſes habitans, le mieux débrouillé le cahos de leur hiſtoire; nous ſuivrons ſes pas avec moins de crainte, que ceux des autres hiſtoriens, mais en avertiſſant nos lecteurs, que les événemens que nous rapporterons dans les premiers temps de cette immenſe Monarchie, ne méritent pas le même dégré de confiance, qu'on doit accorder à ceux des temps poſtérieurs.

Nous laiſſerons à d'opiniâtres diſſertateurs l'inutile recherche de l'origine de ce peuple: l'opinion la plus commune eſt que la Ruſſie fut d'abord habitée par des hordes des Scythes; des Huns, des Maſſagetes, des Slaves, des Cimbres, des Getes, des Sarmates. On ne ſçait à quelle époque ils prirent les noms de Roxelans, de Rhuténiens, de Ruſſes: cette incertitude ne tourmentera certainement pas les eſprits ſages, qui cherchent dans l'hiſtoire le tableau des mœurs, les effets des paſſions, les cauſes des révolutions & qui abandonnent à une curioſité oiſive, les diſputes ſur les dates & les noms, aliment digne d'elle. On prétend que les Ruſſes furent longtemps tributaires des Coſeres & des Varêges. Mais à peine ſçait-on quelle contrée habitoient ces nations. Ces eſclaves indociles, tantôt ſoulevés contre leurs maîtres, tantôt diviſés entre eux, ou s'entr'égorgeoient dans leur patrie, ou périſſoient dans des guerres étrangeres. Ces différens eſſains de barbares étoient ſoumis à une multitude de chefs, rivaux les uns des autres, d'accord en un ſeul point, celui de faire le plus grand mal poſſible. Goſtomiſel, (2) qui avoit mérité par ſa vertu la confiance & le reſpect des habitans de Novogorod, aſſembla la nation: il avoit des talens, mais il étoit aſſez modeſte pour s'en défier; plus touché des maux de ſa patrie, que de ſes propres intérêts, ce ſage, digne d'un autre ſiecle & d'un autre pays, perſuada aux Ruſſes de déférer le pouvoir ſuprême, la monarchie univerſelle de leurs Etats à un Prince Varêge. Il ſe nommoit Rurick. Il étoit l'oracle de ſa patrie: ſes deux freres l'égaloient en vertu; on les appella tous trois. Rurick fixa ſon ſéjour près du lac Ladoga; Sineus gouverna les contrées qu'arroſe le lac Blanc, & Truwor regna ſur la Principauté de Pleskow. Les deux derniers moururent ſans poſtérité, & Rurick réunit leurs couronnes ſur ſa tête. Il partagea les terres entre ſes officiers, & établit en Ruſſie le Gouvernement féodal, le ſeul qui convienne à un peuple barbare, & que des nations civiliſées ont malheureuſement con-

Rurick & ſes freres appellés pour gouverner la Ruſſie. 862.

(1) *Regnum Moſcoviticarum Commentarii, Sigiſmundo Libero Barone in Herbeſtein Authore.* (2) Petreus Hiſtoire de Kiovie.

conservé. Les Russes prétendent que ce Rurick étoit Romain d'origine; il est le Chef de la Maison regnante, ou du moins la Russie le croit; les Czars ont toujours réglé les opinions de leurs sujets. *Hist. de Russie. 860-1533.*

Rurick avoit amené en Russie plusieurs Varéges; deux de ces officiers, ou persécutés par les Russes jaloux de leur crédit, ou entraînés par la manie des avantures, quitterent sa cour, allerent venger les Kioviens de la tyrannie des Tartares, porterent le ravage sur les frontieres de Pologne, & plus audacieux encore, s'abandonnerent sur de foibles barques au caprice des mers & assiégerent Constantinople. Cette expédition donna une haute idée du courage des Russes, qui jusqu'alors, occupés de leurs guerres civiles, s'étoient peu fait connoître dans le reste du monde. Schold reçut en Grece des tributs & le baptême. Il revint triomphant & Chrétien. Rurick mourut (1) 878. & laissa le sceptre à son fils Igor. Ce jeune Prince n'avoit point encore atteint l'âge de regner: la régence fut confiée à son oncle Olech; l'intérêt de son pupille fut le motif ou le prétexte d'une expédition, qu'il fit dans le district de Kiovie. L'indépendance des Princes Schold & Dire étoit à ses yeux une usurpation. Il les attira dans une embuscade, & les fit égorger. Kiovie devint alors la capitale de la Russie, & le séjour du Souverain; & Novogorod, qui recevoit dans son sein les tributs des autres villes, alla elle-même porter les siens dans les murs de la nouvelle Métropole. *Mort de Rurick: régence.*

Ce fut vingt ans après cette conquête, que les Russes reçurent des Grecs 898. les premieres leçons de l'art d'écrire: leur alphabet fut d'abord composé de tous les caracteres Grecs; on l'a depuis enrichi de vingt autres lettres. Ce service, le plus grand que des hommes de génie aient pu rendre à leurs semblables, fut payé de la plus noire ingratitude. Deux mille barques cou- 904. vrent le Dnieper; une nombreuse cavalerie côtoie les bords du fleuve; des traîneaux conduits par des voiles, courent sur les neiges & les glaces des montagnes; toute cette armée arrive à l'embouchure du fleuve, dirige sa marche le long du rivage de la mer noire, & va porter le ravage & la mort chez ces mêmes Grecs qui avoient appris aux Russes l'art de perpétuer leurs pensées par une expression sensible aux yeux. Les fauxbourgs de Constantinople furent la proie des flammes. Les Grecs, qui possédoient tous les autres arts, avoient oublié celui de combattre: ils demanderent lâchement la paix, payerent tribut aux Russes, & souffrirent que ces vainqueurs insolens suspendissent leurs boucliers aux portes de leur capitale. Le traité fut tout à l'avantage des vainqueurs. Ils jurerent la paix sur l'idole de leur Dieu Perune, (espece de Jupiter représenté la foudre à la main) tandis que les Grecs la juroient sur l'Evangile. Les Russes, toujours avides de butin, ne garderent pas un long souvenir de la foi qu'ils avoient jurée. Ils reparurent en 938. 938. Mais la cruauté, derniere ressource de la foiblesse, suppléa au peu de courage des Grecs. Ils lancerent sur leurs ennemis ce feu Grégeois, exécrable invention qu'on a heureusement perdue. Les Russes les prirent pour des Dieux qui lançoient la foudre. Ils s'enfuirent: mais Igor les ramena, quand leur terreur fut dissipée, & triompha une seconde fois: les Grecs signerent encore une paix humiliante. Igor survécut peu à ces succès. Il porta la *Expédition des Russes en Grece.* *Les Grecs signent une paix honteuse.*

(1) *Chron. de Kiovie.*

SECT. II. *Hist.* de Russie. 860--1533.

Igor est assassiné.

Vengeance d'Olga.

guerre chez les Drewliens, qui n'osant le combattre, prirent le parti de l'assassiner. Il laissoit un fils au berceau sous la tutelle de sa mere Olga, Princesse Plescowienne, livrée aux deux passions les plus violentes du cœur humain, la vengeance & l'amour. Les Drewliens oserent lui proposer la main de Maldit leur Prince, meurtrier d'Igor. La Princesse irritée fit enterrer tout vifs leurs Ambassadeurs, attira les Drewliens dans un piege, en immola cinq mille aux mânes de son époux, rassembla une armée, les attaqua en rase campagne, en fit un horrible carnage, & les poursuivit jusques sous les murs de leur ville qu'elle assiégea. Leur résistance fut opiniâtre: après un an de travaux & de périls, Olga desespere de s'emparer de la ville; elle conclud un traité avec les assiégés; mais à peine étoit-il signé, qu'elle fit mettre le feu à la place. Les uns furent consommés dans les flammes, ceux qui s'enfuirent furent massacrés par les Russes, ou vendus aux étrangers, comme de vils troupeaux. Elle alla ensuite à Constantinople, où elle reçut le baptême & le nom d'Hélene. L'Eglise Russe la compte au nombre de ses Saintes;

948. *Inclinations belliqueuses de Suetoslaws.*

on l'appella aussi le soleil, parcequ'elle avoit éclairé la Russie de la lumiere de l'Evangile. Mais Suetoslaws son fils ferma toujours les yeux à ce jour bienfaisant. La guerre seule avoit des charmes pour lui; Mars étoit le seul Dieu étranger, au nom duquel on auroit pu le convertir; une bataille étoit pour lui un jour de fête; loin de souffrir le luxe dans son camp, il n'y permettoit pas même le nécessaire, & croyoit qu'un guerrier ne doit avoir d'autre équipage, que son armure, pour voler d'un pas plus rapide à la gloire: la terre étoit son lit, la selle de son cheval lui tenoit lieu d'oreiller, & son bouclier étoit sa couverture. Il défit les Bulgares, & couvrit de ses trophées les bords du Danube; ce fut dans Pereslaw qu'il fixa son séjour. „ Cette „ ville, (disoit-il à sa mere & à son conseil,) est au centre de mes Etats: la „ Grece m'y envoie de l'or, de l'argent, du vin & des fruits; les Hongrois „ de l'argent & des chevaux; les Russes de la cire, du miel, & des „ esclaves."

Mauvaise politique de ce Prince.

Suetoslaws, qui ignoroit les inconvéniens d'un partage, & que la grandeur d'une maison dépend de la réunion de tous ses Etats sur une seule tête, partagea les siens entre ses trois fils; il donna Kiovie à Jaropolck, Oleck regna sur les Drewliens, & Novogorod échut à Wolodimer. Après avoir fait ces dispositions, il déclara la guerre aux Empereurs Basile & Constantin, & s'avança à la tête d'une armée. Ils l'arrêterent par une négociation insidieuse. Ils lui offrirent une contribution, proportionnée au nombre de ses soldats. Suetoslaws donna dans le piege; il permit aux Ambassadeurs de faire le dénombrement de son armée; ils connurent sa foiblesse, & se hâterent d'en rendre compte à leurs maîtres: ceux-ci rassemblerent une armée innombrable; bientôt les Russes se virent prêts à être enveloppés. Ils parurent frappés de terreur, à l'aspect de cette multitude. Le seul Suetoslaws la contempla d'un œil tranquille. Il rassura ses soldats épouvantés. Le Baron d'Herbestein met dans sa bouche ce discours bien généreux pour un barbare. „ Mes amis, je „ ne suis pas venu jusqu'ici pour livrer la Russie aux Grecs: je suis résolu, „ ou de mourir en brave les armes à la main, ou de rentrer dans mes Etats „ triomphant ou couvert de gloire: si je péris au champ d'honneur, mon „ nom est immortel; une honte non moins immortelle m'attend, si je suis.

„ Le dessein en est donc pris: je ne reculerai point; je vois la patrie derrie- *Hist.* de
„ re moi; c'est pour elle que je vais exposer ma tête à tous les périls du Russie.
„ combat." Les soldats s'écrierent aussitôt, *Où ta tête tombera, les nôtres* 860-1533.
resteront. Suetoslaws donna aussitôt le signal du combat, & remporta la victoire. Il pénétra dans la Grece, chassant devant lui les troupes Impériales. L'Empereur crut le fléchir à force de présents; il lui envoya de l'or, de l'argent, d'autres objets précieux. Le Russe les rejetta. On lui présenta ensuite différentes armures, il les reçut. Peu s'en fallut qu'une conduite si noble ne causât une révolution en Grece, & ne renversât le trône de Constantinople. Les peuples s'écrioient: „ que ne vivons-nous sous les loix d'un „ Héros, qui préfere les armes aux richesses?" Cependant il ne soutint pas jusqu'au bout ce rôle désintéressé; il accepta enfin une forte contribution, & retourna en Russie. Ce Prince périt comme Igor. Un Prince voisin l'attira dans une embuscade, & l'y fit égorger. Ce barbare se nommoit Curès; il regnoit sur les Pieczenigiens. Il se fit faire une coupe de son crâne, elle étoit bordée d'or; & il y avoit fait graver ces mots: *L'insensé! en voulant envahir les Etats d'autrui, il a perdu les siens!*

Il triomphe de l'armée Impériale.

Mort funeste de Suetoslaws.

La concorde ne dura pas longtemps entre les fils de Suetoslaws; Jaropolck ne cherchoit qu'un prétexte pour s'emparer des Etats, qui étoient échus en partage à son frere Oleck; il le trouva bientôt. Ce Prince fit périr Luta, fils de Swadolt, homme puissant par ses richesses, ses armes & son crédit. On ne sçait, si ce meurtre étoit un acte de justice, ou de vengeance, & si Luta méritoit son sort: mais la tendresse paternelle n'examine gueres les motifs qui ont armé une main homicide contre un objet si cher. Ce pere furieux court à Kiovie, se jette aux pieds de Jaropolck. „ Vengez un malheureux pere, „ lui dit-il, & chassez un tyran." Jaropolck leve une armée, & taille en pieces les Drewliens. Oleck s'enfuit & va chercher un asyle dans une forteresse; on lui en ferme les portes; il veut les forcer: les habitans font une sortie. Oleck est précipité du haut du pont, & étouffé sous la foule des morts qu'on jette par dessus lui. Jaropolck arrive, & fait chercher le cadavre de son frere; on le trouve, on l'étend devant lui. „ Tiens, dit-il à Swadolt, repais ta „ vue de ce spectacle que tu as tant désiré." Au bruit de cette révolution Wolodimer ne songe point à venger son frere, mais à se sauver lui-même. Il s'enfuit chez les Varêges. Jaropolck s'empare de Novogorod, y établit un Gouverneur, & se fait proclamer Souverain de toute la Russie. Wolodimer reparut bientôt à la tête des Varêges, chasse le Gouverneur de Novogorod, & n'attend pas que son frere lui déclare la guerre; il le prévient & le défie. Avant de prendre les armes, il voulut se fortifier par une alliance honorable & puissante: il envoya des Ambassadeurs à Rovoleck, Prince des Pescowiens, pour lui demander la main de sa fille Rochmide: mais cette Princesse dédaigna le fils d'une concubine, & réserva sa main pour Jaropolck, dont la naissance étoit légitime. Wolodimer irrité de ce refus dirige vers Pescowic la marche de son armée, & triomphe dans une sanglante bataille, où Rovoleck & ses deux fils périrent de sa main: il la présenta toute fumante encore de leur sang à la Princesse, qui fut contrainte d'épouser le destructeur de sa famille. Le farouche vainqueur s'avança ensuite vers Kiovie; Jaropolck n'osa sortir à sa rencontre, & se renferma dans sa ville. Ce Prince avoit donné toute sa

Jaropolck s'empare des Etats d'Oleck.

Succès de Wolodimer.

Sect. II. *Hist. de Russie.* 850-1533.

Perfidie de Blud.

confiance à un vil flatteur nommé Blud. Il croyoit avoir trouvé un ami & n'avoit en lui qu'un courtisan, prêt à trahir son maître, si l'on mettoit à sa perfidie un prix plus séduisant, que celui que Jaropolck accordoit à ses services. Wolodimer, qui connoissoit le caractere de ce favori, se ménagea une intelligence avec lui, & lui prodigua les plus riches promesses, pour l'engager à le délivrer de son ennemi. Blud n'étoit point un de ces scélérats hardis & imprudens, qui vont au crime par le chemin le plus court; il crut qu'il falloit attendre une occasion favorable & travailler à la faire naître. Il représente à Jaropolck l'état de la place, le découragement des habitans, la défection des soldats, & lui conseille de s'évader: il espéroit sans doute, que son maître, en traversant le camp ennemi, pourroit tomber entre les mains de son frere; mais le hazard le servit mieux qu'il ne croyoit. Il s'enfuit sain & sauf, & Blud fut contraint de le suivre. Rod fut son asyle: les habitans de Kiovie, abandonnés par leur maître, se livrerent à Wolodimer, & ce Prince partit aussitôt pour attaquer son frere dans sa retraite. Le siege fut long, l'attaque vive, & la défense opiniâtre: les vivres furent enfin épuisés; Blud avoit attendu cette extrémité, pour consommer son crime; il engagea ce Prince infortuné à traiter avec son frere: en même temps il faisoit avertir Wolodimer, que l'instant de sa vengeance étoit arrivé, & qu'il alloit lui livrer sa victime. Jaropolck sort, plein de confiance, & va se livrer entre les mains du barbare; il avoit déclaré, qu'il recevroit comme un don, le peu de domaines que la compassion de son frere lui laisseroit; il avoit reconnu que, par ses procédés odieux, il avoit mérité de perdre ses Etats. Lorsqu'il se fit ouvrir les portes de la place, Verasc, un de ses conseillers, voulut l'arrêter, & lui persuader qu'on lui tendoit un piege: mais Blud le rassura contre ces allarmes, & l'entraîna dans le précipice. A peine avoit-il mis le pied dans le camp, que deux Varèges se précipiterent sur lui & le poignarderent: le cruel Wolodimer, du haut d'une tour, encourageoit les assassins du geste & de la voix. Le même jour il fait enlever la veuve de son frere, & lui fait violence. La Grece étoit sa patrie; dès sa plus tendre jeunesse, consacrée au culte des autels, Jaropolck l'avoit arrachée de cet asyle, & l'avoit forcée d'accepter sa main & de partager son trône. Wolodimer fut donc reconnu Souverain de toute la Russie. Ses passions n'eurent plus de frein; ses désirs n'eurent plus de bornes. Il eut à la fois quatre épouses, l'une, Pescowienne; la seconde, Grecque; la troisieme, Bohémienne; la quatrieme, Bulgare. Ce n'étoit point assez encore. Trois serrails offroient chaque jour de nouveaux objets à ses nouvelles ardeurs. Dans le premier on comptoit trois cents femmes; le second en offroit un pareil nombre; le troisieme en renfermoit deux cents.

Cruauté de Wolodimer; mort de Jaropolck.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ce barbare se conduisit dans le choix d'une religion, comme auroit fait un Philosophe. Il sentoit toute l'absurdité du Paganisme; il concevoit qu'il étoit ridicule de redouter la foudre de pierre, dont un grossier sculpteur avoit armé la main du Dieu Perune. Les Dieux Ali, Uslad, Cors, Duswa, Striba, Simaerch, Macosch, n'étoient pas plus respectables à ses yeux. Il résolut donc de changer de religion: aussitôt on vit accourir des missionnaires de tous les cultes, de toutes les sectes, animés par l'espoir de l'attirer à leur parti, & se disputant un tel prosélyte avec

989.

autant d'acharnement que des Rois se disputent une province. Mais il crut qu'on ne pouvoit bien étudier une religion que dans les lieux même où elle regnoit, & que des prêtres étrangers pouvoient lui présenter sous un jour faux & séduisant, les opinions de leurs compatriotes dénaturées par leurs discours. Ne pouvant lui-même abandonner ses Etats, pour s'instruire en voyageant, il fit partir les hommes les moins ignorans de sa cour, les chargea de parcourir le monde, d'examiner tous les cultes, & de lui en rendre un compte fidele & impartial. D'après les connoissances qu'ils lui rapporterent, il se décida en faveur de la religion chrétienne. Dès qu'il eut fait ce choix, qui alloit devenir celui de son peuple, il envoya des Ambassadeurs à Constantinople pour demander aux Empereurs Constantin & Basile, la faveur d'ajouter leur sœur Anne à toutes les femmes qu'il possédoit déjà. Il offroit de leur restituer Corsun, & tout ce que les Russes avoient envahi dans la Grece; il y eut une entrevue entre les trois Princes. Le mariage fut célébré; Wolodimer reçut le nom de Basile & le Baptême, ainsi que 20000 de ses sujets, à en croire les Annales Russes, au même jour: il épousa la Princesse Anne, mais il n'en fut ni plus chaste, ni moins cruel: il ne changea point de mœurs, en changeant de croyance. (1) Il fit périr dans une obscure prison, Rheinbern, Evêque de Colberg en Poméranie, qui prêchoit l'Evangile en Russie, mais dont les mœurs, aussi pures que sa foi, étoient la satyre de la cour. Après la mort de ce Prince l'Eglise Russe lui décerna les honneurs de l'Apothéose. C'est le 15 Juillet que les Moscovites célebrent la fête de ce Saint, qui viola Rochmide après avoir égorgé le pere & les freres de cette Princesse, qui fit assassiner son propre frere & viola sa belle-sœur, enfin possédа huit cents concubines; mais les Russes jugerent que ces crimes étoient assez effacés par son repentir, par les largesses qu'il avoit versées sur l'Eglise, & que le Ciel ne pouvoit être fermé pour celui qui les avoit fait baptiser. Ce fut lui qui fonda Wolodimer & en fit la capitale de la Russie. Il paroît que le caractere de ce Prince s'étoit adouci dans sa vieillesse, contre le cours ordinaire de la nature. Le dimanche, son palais étoit ouvert aux pauvres artisans, qui y trouvoient la subsistance, dont la suspension du travail les privoit. On dit qu'un jour ils furent indignés d'être servis dans des vases de bois, & qu'ils en témoignerent leur mécontentement avec beaucoup d'audace & d'amertume. „Ils ont raison de murmurer, dit ce Prince; c'est leur „ travail qui m'a procuré des vases d'argent: il est bien juste qu'ils s'en „ servent chez moi." Cette réponse est belle sans doute; mais il en faudroit beaucoup de cette espece, pour balancer l'horreur qu'inspirent tant de crimes accumulés.

Hist. de Russie. 860--1533.

Il embrasse la religion chrétienne.

996. Wolodimer est canonisé.

Wolodimer laissoit douze fils, entre lesquels il partagea ses Etats: loin de s'unir contre les voisins puissans, dont ils étoient entourés, ils tournerent leurs armes contre eux-mêmes (2); souvent même ils quitterent l'épée pour le poignard, préférerent les embuscades aux combats, &, de guerriers devinrent assassins. Ce ne fut qu'une suite de meurtres & de trahisons. Jaroslas survécut seul à ces horreurs; il soumit les Lithuaniens, & les força à lui

Troubles dans la famille regnante.

1036. Jaroslas regne seul.

(1) *Olear. p. 136. Cedr. 699. C. 719. & Dithm. lib. 7. Ephemer. ap. Boll. Tom. 12.*
(2) *Rer. Moscovit. Comment. Auth. Sigis. Lib. Baron. in Herbest.*

SECT. II. *Hist.* de Russie. 860--1533. donner tous les ans une certaine quantité de souliers faits d'écorce de tilleul; tribut singulier, mais conforme à la pauvreté des vaincus & aux besoins des vainqueurs. Il fit alliance avec la Grece & la Pologne par un double mariage. Ce fut le premier, qui recueillit en un Code les loix & les coutumes de Russie; il osa même régler la conduite des Ecclésiastiques & leur donner des leçons & des mœurs. On entrevit sous son regne le crépuscule de la raison. Quelques bons livres anciens furent traduits par des sçavans, qu'il honora comme ses maîtres. Son regne ne fut point marqué par ces atrocités qui rendirent ses prédécesseurs à jamais exécrables. Il fut grand dans la guerre & dans la paix, autant que peut l'être un barbare qui cherche à éclairer son peuple & à s'éclairer lui-même. Ses Etats furent partagés entre ses cinq fils: l'aîné de tous, Isjiaslas se vit chassé par ses freres, reparut à la tête d'une armée Polonoise, remporta une sanglante victoire, & périt enséveli dans son triomphe. Ce Prince avoit voulu jouir d'un spectacle digne de ses yeux cruels, celui de tant de soldats morts, ou mourans, étendus sur le champ de bataille: tandis qu'il se promene au milieu du sang & du carnage, un Tartare qu'on croyoit mort, rassemble ses forces défaillantes, se souleve, prend son arc & lui lance une fleche, qui l'étend parmi les morts. Son regne avoit été orageux: le fanatisme divisa les peuples, tandis que l'ambition divisa les Princes. On vit s'élever des prophêtes, des chefs de sectes; l'un d'eux s'avisa de prédire, que le Boristhêne alloit remonter vers sa source, que la Russie prendroit la place de la Grece, & la Grece celle de la Russie. Dans un siecle & dans un pays plus éclairé, on auroit renfermé ce misérable dans un hôpital des fous. Les Russes s'enrôlerent sous ses étendards; le Duc fut obligé de marcher en personne contre cet absurde imposteur. Celui-ci se présenta fierement devant son maître; on eut dit qu'il tenoit dans ses mains le destin de la Russie, & que, d'un coup d'œil, il alloit terrasser le Monarque. „Prophête, lui dit ce Prince, sçais-tu ce qui doit t'arriver aujourd'hui? Que j'étonnerai la Russie par de nouveaux prodiges, répondit „ le fourbe. Tu te trompes, reprit le Duc;" en même temps il lui fendit la tête avec son sabre.

1078.

Mort d'Isjiaslas.

Secte ridicule.

1079. Wsewold, frere d'Isjiaslas, réunit la Russie sous ses loix. Mais tremblant sur son trône, il en descendit en 1094 & abdiqua en faveur de Suetopelck son
1094. cousin. Le regne de ce dernier n'est remarquable que par l'invention d'un supplice affreux. On arrachoit les yeux aux criminels d'Etat. Les usurpateurs traiterent de même les Princes qu'ils renverserent du trône: exécrable industrie, qui conservoit à la fois à l'oppresseur & sa puissance, & sa victoire,
1124. & le rassuroit contre la crainte d'une révolution. Wolodimer II monta sur le trône après Suetopelck. C'étoit un Prince actif, ambitieux, intrépide. Il reconquit les Provinces qu'on avoit enlevées à ses prédécesseurs à la faveur de leurs discordes. Les Russes dociles respecterent ses loix, & le suivirent avec ardeur dans ses expéditions. Par lui les Tartares furent repoussés loin des frontieres de la Russie, le Danube fut teint du sang des Bulgares, Gênes vit enlever les trésors qu'elle avoit accumulés dans Caffa, & la Grece dévastée acheta la paix, en donnant au vainqueur les restes de son opulence & le titre de Czar.

Succès de Wolodimer II.

Nous passerons sous silence un siecle presque entier de guerres, entreprises

ſans motifs, conduites ſans art & ſans prudence, terminées la plupart par *Hiſt. de*
des aſſaſſinats: la mauvaiſe foi, la cruauté, la vengeance, l'avarice, l'ambi- Ruſſie.
tion, aveugle dans ſes moyens comme dans ſes vues, y retracent ſans ceſſe les 860--1533.
mêmes tableaux. Au milieu de toutes ces révolutions qui ne different que par le plus ou le moins de crimes & d'horreurs, Moſcow ſe ſépara du reſte de la Ruſſie, & s'érigea en Principauté indépendante: Kiovie perdit le titre & les honneurs de capitale; Wolodimer recouvra ces honneurs qu'elle avoit perdus: mais cette ville floriſſante, où les Ruſſes venoient apporter leurs richeſſes & recevoir des loix, fut elle-même réduite en cendre par les Tar- 1237.
tares; ils avoient à leur tête leur Kan Bathow, petit-fils de Gengis, qui lui reſſembloit au moins par ſa cruauté. George, alors Duc de Ruſſie, après *Mort du*
avoir vu ſes Etats ravagés, ſes villes brûlées, ſon armée taillée en pieces, *Duc Geor-*
périt l'épée à la main, enſéveli, pour ainſi dire, ſous les débris de ſon trône, *ge.*
& ſous les ruines de ſa patrie. Dès ce moment la Ruſſie devint tributaire des *La Ruſſie*
Tartares; les chefs étoient ſans force; le peuple ſans courage: peu impor- *devient tri-*
toit aux malheureux habitans des campagnes, que leurs tyrans fuſſent Tarta- *butaire des*
res ou Ruſſes; le choix des fers eſt indifférent pour l'eſclave; les deſpotes *Tartares.*
ne doivent attendre de leurs ſerfs aucun zele héroïque, aucun dévouement généreux. C'eſt cette inertie de la ſervitude féodale qui a appéſanti ſur la Ruſſie le joug des Tartares. Telle étoit la foibleſſe des Princes Ruſſes, (1) qu'ils ſoumettoient tous leurs différends au jugement de ces maîtres farouches: l'ordre de ſucceſſion étoit réglé par eux, & l'on voyoit des Ducs briguer la faveur de ces hordes de brigands, comme autrefois les Rois briguoient celle des Romains.

Le Duc Alexandre n'oſant ni venger, ni délivrer ſa patrie, voulut cepen- 1262.
dant ſe livrer à ſa paſſion pour la guerre: il tourna ſes armes contre les Livoniens & les Suédois. Les Ruſſes triompherent dans ces contrées éloignées, tandis que, dans leur pays, ils portoient des chaînes. Alexandre fut placé au nombre des Saints par l'Egliſe Ruſſe; & l'Impératrice Catherine I, voulant inſtituer un Ordre de Chevaliers, le choiſit pour patron de cette nouvelle ſociété. Il avoit fixé ſa réſidence dans Moſcow, parce que Wolodimer étoit ſitué trop près de la Tartarie, & qu'on ſe croit moins eſclave, lorſqu'on eſt loin de ſes maîtres. Daniel ſuivit cet exemple. Moſcow s'enrichit, 1300.
s'aggrandit, ſe peupla ſous ſon regne; les peuples voiſins s'accoutumerent *Aggrandiſ-*
même à ne plus connoître les Ruſſes que ſous le nom de Moſcovites: ce *ſement de*
nom révoltoit leur orgueil, quoiqu'il n'y eût en effet que le nom de diffé- *Moſcow.*
rence, & que les Ruſſes & les Moſcovites fuſſent au même point ignorans, barbares & eſclaves.

George III porta la guerre en Suede, revint triomphant, & jetta les fon- 1328.
demens de Schluſſelbourg; il expira ſous les coups du Duc Démétrius, qui périt lui-même ſous le fer des Tartares: le ſang de Daniel remonta alors ſur le trône de Ruſſie. Jean ſon fils fut couronné: on le ſurnomma le *pere des pauvres*, ſurnom préférable à ceux de conquérant & d'invincible. Mais Jean ſe contentoit de nourrir ces malheureux; ſoutenir leur exiſtence, c'étoit prolonger leur ſervitude & leurs peines; il eut été bien plus grand, s'il

(1) *Rer. Moſcov. Com. A. B. Herbeſtein.*

avoit affranchi ces *pauvres*, qui auroient cessé de l'être, dès que la liberté auroit donné du ressort & de la hardiesse à leur industrie.

Cependant le peuple Russe, esclave des Seigneurs, du Duc & des Tartares, languissoit sans honneur, sans vertu, sans courage; s'il suivoit les Tartares dans les combats, il fuyoit dès le premier choc, & se soucioit peu de vaincre pour ces brigands, qui, dans le partage des dépouilles, traitoient avec les Russes, comme le lion avec ses foibles compagnons. Les Polonois

Conquêtes des Polonois en Russie. 1340.

sçurent profiter de cet abattement où leurs voisins étoient tombés: ils subjuguerent cette contrée, qui devoit un jour leur donner des maîtres & des loix; la Russie Noire, la Podolie, l'Ukraine, la ville de Kiovie, furent conquises. Casimir le Grand porta encore plus loin ses armes victorieuses, & enleva aux Russes leurs plus belles provinces. Envain une armée si nombreuse, qu'elle auroit pu conquérir l'univers, si elle avoit été disciplinée, marcha au devant de ce Prince. Il commandoit à une Noblesse libre & aguerrie, & n'eut qu'à se montrer, pour dissiper ces troupeaux d'esclaves. Démétrius II sentit que, tant qu'il seroit tributaire des Tartares, il seroit vaincu par les Polonois, & que, pour secouer ce joug, il falloit briser le

Guerres des Russes, contre les Tartares.

premier. Il prit les armes, & remporta une sanglante victoire: un espace de trois lieues fut couvert de morts; mais, semblables à ces nuées d'insectes dévorans qui portent dans les campagnes de l'orient la famine & la désolation, les Tartares sembloient renaître & se multiplier: ils revinrent en plus grand nombre. Démétrius animé par un premier succès, ne douta point du second; mais la fortune lui fut contraire: il périt avec toute son armée. Ces brigands, que la soif de l'or conduisoit aux combats, firent sur le champ de bataille un trafic, dont on ne connoît point d'autre exemple: ils appellerent les familles Russes qui habitoient les cantons voisins de ce théâtre affreux, & leur vendirent les morts: on prétend qu'ils en donnoient quatre-vingts pour un rouble, & qu'ils emporterent trois mille roubles; suivant ce calcul, sans doute exagéré, la Russie auroit perdu deux cents quarante mille hommes dans cette effroyable journée.

Basile vengea la mort de son pere dans le sang des Tartares, & affranchit la Russie: mais elle retomba bientôt sous ce joug odieux: Basile ne laissoit qu'un fils, héritier de son nom, & qui devoit l'être aussi de ses Etats. La conduite d'Anastasie lui étoit suspecte, & le fils portoit la peine des fautes de la mere; il supposoit que cet enfant étoit le fruit d'une flamme adultere, & se crut en droit de l'exclure du trône, & de laisser à George son frere, cet Empire que sa valeur avoit rendu redoutable. Les loix & la politique n'approuvent point ces soupçons jaloux, qui rendroient toujours incertaine la succession des Etats, qui les livreroient à toutes les horreurs des guerres civiles; elles reconnoissent pour héritier celui qui est né dans le mariage: mais alors il n'y avoit en Russie ni politique ni loix; le testament de Basile

Guerre civile.

plaça George sur le trône & dépouilla son neveu. Les Boyards chasserent l'usurpateur; il s'enfuit vers le Kan des Tartares & le pria d'appeller Basile à son tribunal, & de prononcer entre ce concurrent & lui. Le Kan fut flatté de la fonction d'arbitre qu'on lui décernoit: il regarda cette déférence comme un dédommagement des tributs que le dernier Duc lui avoit refusés, & comme un aveu de sa souveraineté sur la Russie: il cita Basile, & ce

Prin-

Prince eut la foiblesse de comparoître. George avoit gagné le conseil du Kan, & le barbare déclara que George étoit le légitime Souverain de la Russie: Basile se prosterna aux pieds de son juge: „ tu m'avois promis, lui „ dit-il, de me maintenir sur le trône, & de me protéger contre l'ambition „ de mon oncle & la haine de mon pere: tu me l'avois juré; t'en souviens- „ tu?" Le Kan rougit, se rappelle ses sermens, & les remplit à l'instant même; il annulle son premier jugement & donne à Basile l'investiture du Duché (1). George retourne irrité, mais non pas abattu, & conservant encore le désir & l'espoir de regner, il rassembla une armée & marcha contre Basile; le jeune Prince succomba, s'enfuit, erra longtemps, & fixa enfin sa retraite dans Uglicz; il laissa George tranquille sur le trône. On ne sçait quel motif put déterminer cet usurpateur à laisser la Couronne à Basile, & à deshériter ses deux fils André & Démétrius; peut-être, dans ses derniers momens, le sentiment de l'équité, la voix du remords, imposerent silence à la nature. Mais la derniere volonté de George fut peu respectée par ses fils; ils prirent les armes contre Basile, & assiégerent Moscow. Basile s'étoit retiré dans l'abbaye de Saint Sergi, voisine de cette capitale. L'honneur lui ordonnoit de rester dans la ville, & de vaincre ou de périr avec les habitans: sa superstition l'emporta sur le soin de sa gloire; il comptoit plus sur la protection du saint & les prieres des moines, que sur le courage & la fidélité des Moscovites: les deux freres firent entrer dans le monastere des chariots, que les assiégés prirent pour un convoi de vivres, que les partisans de Basile leur envoyoient; tout à coup on voit s'élancer de ces chariots des soldats furieux; ils égorgent les sentinelles, désarment le reste, se saisissent du Duc, & le présentent à Démétrius. Le barbare lui fit crever les yeux, & le relégua à Uglicz: la noblesse s'honora en n'abandonnant point son Prince aveugle & vaincu. On le porta sur le trône; l'usurpateur fut contraint d'aller chercher un asyle dans Novogorod. Basile, qui n'avoit point perdu les yeux de l'ame, regna tranquillement, adoré dans sa cour, respecté dans tous ses Etats, & redouté même du tyran qui l'avoit privé de la lumiere.

Nouveaux troubles.

Basile pris, détrôné, privé de la vue & bientôt replacé sur le trône.

Jean ou Iwan Basilewitz (2), son fils, fut un Prince guerrier, toujours heureux, toujours agissant, mais qui ne connut d'autre droit que celui de la guerre, & dont les invasions ne peuvent être légitimées par leur succès: il épousa Marie, sœur de Michel, Duc de Twer; mais il s'arracha bientôt des bras de son épouse, chassa son beau-frere, & s'empara de son Duché. Ce premier succès l'anima à de nouvelles conquêtes; il secoua le joug des Tartares, il soumit le Duché de Novogorod, & prit le titre de Souverain de toute la Russie, oublié depuis longtemps; il s'empara de la Servie, défit les Lithuaniens, & le fut à son tour par les Livoniens sous Walther de Plettenbourg, quoiqu'ils ne fussent que 12000 contre 130000. Iwan obtint de Plettenbourg une trêve pour 50 ans; peu après il s'engagea dans une nouvelle guerre contre Alexandre Roi de Pologne, fit attaquer Smolensko, fut obligé de lever le siege & cette guerre finit par une trêve de six années.

Iwan Basilewitz s'empare du Duché de Twer. 1500-1503.

(1) Petreius & Herberstein. (2) La plupart des Souverains Russes ont porté le surnom de *Basilewitz*, *Iwanowitz*; &c. ce qui ne veut dire que *fils* de Basile, *fils* d'Iwan, &c.

Sect. II. *Hist.* de Russie. 860--1533.

Après la mort de Marie, il s'unit à Sophie, fille de Thomas Paléologue, Prince de Morée, petite-fille de l'Empereur Emmanuel. Cette alliance lui ouvroit, comme il se flatta, un chemin au trône de Constantinople; elle donna cinq Princes à la Russie, Gabriel, Démétrius, George, Simon & André. Iwan suivit la mauvaise politique de ses prédécesseurs, & partagea ses Etats entre ses enfans: il avoit eu de son premier lit un fils nommé Iwan; il lui donna Moscow & le titre de Souverain de la Russie; à Gabriel le Duché de Novogorod; aux autres, différens Etats. Sophie étoit une femme impérieuse, adroite, jalouse de la grandeur de ses enfans, aussi implacable dans sa haine, qu'ardente dans son amitié: elle avoit juré à l'héritier du trône une persécution éternelle. Ce Prince mourut, & son fils Démétrius succédoit à ses droits: esclave de son épouse, Iwan suivit ses conseils, ou plutôt ses ordres: il déshérita son petit-fils, & désigna Gabriel Souverain de la Russie, & Duc de Moscow: la haine de la Duchesse n'étoit point encore assouvie; après avoir dépouillé l'infortuné Démétrius de son patrimoine, elle lui ôta la liberté: il fut chargé de chaînes, & renfermé dans une obscure prison. L'approche de la mort porta le repentir dans le cœur d'un pere plus foible que méchant: la nature parla plus haut que Sophie. Iwan Basilewitz expirant fit venir son petit-fils: „ que je suis coupable! lui dit-il; ces „ marques de vos chaînes, que je vois sur vos mains, déposent contre moi; „ & mon cœur m'accuse plus cruellement encore. Je vous ai privé de votre héritage, & de la liberté: je vous rends vos droits; heureux, si vous „ me pardonnez les maux que vous avez soufferts!" (1) Démétrius se précipita dans les bras de son ayeul. Tous les cœurs furent émus de ce spectacle: toute la cour fondoit en pleurs: le seul Gabriel ne pleuroit que de rage, & méditoit sa vengeance; Démétrius fut arrêté en sortant du palais, & renfermé dans ce même cachot, dont il avoit cru ne sortir que pour monter sur le trône: il y mourut de faim, de froid & de misere: d'autres prétendent qu'on le fit périr étouffé par la fumée.

Intrigues de la Duchesse. — *Repentir du Duc.* 1505. — *Fin malheureuse de Démétrius.*

L'usurpateur changea son nom de Gabriel en celui de Basile; ce nouveau nom ne fit pas oublier son crime. Mais ce Prince avoit assez de fermeté pour contenir les Russes, assez de talens pour triompher de leurs ennemis. Au reste, Iwan lui laissoit un trône affermi par son courage; il avoit vaincu les Tartares, & leur avoit fait perdre l'espoir de rentrer en Russie: il les avoit chassés du château de Moscow, où ils entretenoient une garnison; il les avoit repoussés loin des frontieres, & jusqu'au centre de leur patrie. La ville de Novogorod, après un siege de sept ans, étoit retombée sous sa puissance. On prétend que cette ville étoit si peuplée, qu'elle pouvoit armer deux cents mille hommes; & les peuples du nord avoient coutume de dire „ qui peut résister à Dieu, & à la grande ville de Novogorod?" Iwan avoit encore subjugué le Royaume de Casan; il avoit, ou contenu, ou châtié, ou chassé, les Princes particuliers des Provinces de Russie: il ne restoit plus qu'à perpétuer son ouvrage. Basile IV ne se contenta pas de le conserver, il le perfectionna. Nous allons décrire, d'après la relation d'Adam Clément,

La Russie affranchie; ses bornes reculées par Iwan Basilewitz.

(1) *Cromerus p.* 81. *Michov. L. IV. c.* 85. *p.* 28. *Herberstein p.* 7. *Petrejus Part. II.*

l'état où les Anglois trouverent la Russie, lorsqu'ils découvrirent le port d'Archangel. (1)

Sect. II. Hist. de Russie. 860--1533.

Etat de la Russie au XVIe. Siecle.

Dans le Palais du Duc, tout ressentoit une simplicité rustique; il étoit bâti solidement, mais sans élégance; le nécessaire s'y trouvoit à peine, non ce nécessaire, qui n'est au fonds qu'un superflu, déguisé sous un autre nom. Les murs n'étoient point décorés; des sieges de bois y étoient attachés; des fenêtres étroites y laissoient à peine quelque passage à la lumiere: en un mot, c'étoit plutôt une prison qu'un palais. Mais l'or & les diamans étinceloient sur le trône du Duc; les vases employés à son service étoient précieux, & le luxe de sa personne formoit, avec la grossiere simplicité de sa cour, un contraste frappant, qui en imposoit au peuple & aux courtisans eux-mêmes. Au premier signal de la guerre neuf cents mille hommes prenoient les armes. Six cents mille demeuroient dans l'Empire, pour garder l'intérieur & les frontieres, étouffer les révoltes, & prévenir les surprises. Trois cents mille suivoient le Duc dans ses expéditions étrangeres. Tous ces soldats se nourrissoient à leurs dépends, ou aux dépends des ennemis: ils étoient tous montés sur de bons chevaux; il n'y avoit point d'infanterie: un casque de cuir couvroit leur tête; leur poitrine étoit défendue par une cuirasse, dont les bords étoient dorés: leurs armes offensives étoient la fleche, & la lance; leurs étriers étoient courts, comme ceux de nos housards: ils étoient sobres & patiens, faisoient la guerre au milieu des rigueurs de l'hiver, & se contentoient d'allumer quelques feux dans la campagne, pour se défendre contre la bise. Ils ne connoissoient point l'usage des tentes; leurs armes étoient toute leur couverture, ils se nourrissoient d'un peu de farine d'avoine délayée dans de la neige ou de la glace fondues: leurs chevaux n'avoient d'autre pâture que les feuilles des arbres, & l'herbe souvent ensévélie sous la neige. Le Duc seul étaloit dans le camp un luxe digne des Monarques Asiatiques: sa tente étoit dorée, ornée de plumes, enrichie de perles & de diamans. Mais autant les Russes étoient redoutables par leur frugalité & leur patience, autant ils l'étoient peu par leur maniere de combattre: ils n'avoient point de rangs formés, point d'évolutions réglées; ils se précipitoient en désordre sur l'ennemi, ou l'attendoient dans des embuscades. Des terres, des fiefs étoient le prix des belles actions; & ces terres retournoient à la couronne après la mort de celui qui les avoit méritées par sa valeur, s'il ne laissoit point d'enfans mâles; une légere dot étoit tout ce qui restoit aux filles, lorsque le Monarque daignoit abaisser sur elles un regard de bonté. Tout homme opulent étoit obligé de porter les armes, d'entretenir des soldats; s'il éludoit ce devoir, il étoit dépouillé de ses richesses, qui devenoient la proie du Prince & de ses officiers; à peine lui laissoit-on une foible subsistance pour lui & pour sa famille.

Mœurs des combattans.

Administration de la justice.

La justice étoit prompte, sévere & peu dispendieuse; chacun plaidoit sa cause; on n'employoit point une voix étrangere & vénale; la procédure néanmoins étoit sujette à mille abus; elle commençoit souvent par le supplice du knout, qu'on faisoit subir à l'accusé; on ordonnoit le duel, lorsqu'on n'avoit pu le convaincre: ceux qui n'avoient pas le courage de com-

(1) *Anglorum Navigatio ad Moscovitas, Authore Adamo Clemente, Philippo II dicata.*

Sect. II. *Hist.* de Russie. 860--1533.

battre, payoient de misérables gladiateurs, qui gagnoient leur vie, à la hasarder pour les querelles d'autrui. Les voleurs en étoient quittes pour le fouet & quelques jours de prison, pour le premier larcin : au second, on leur coupoit le nez, & on leur imprimoit sur le front une marque ignominieuse & ineffaçable. Il y avoit encore dans ce siecle des Moscovites idolâtres, vers la Tartarie; ils plaçoient leur Dieu sur un tambour, pour le consulter dans les calamités publiques. Ils frappoient cet instrument avec tant de force, que ses vibrations faisoient chanceler le Dieu; celui des assistans au pied duquel il tomboit, étoit aussitôt assailli de mille coups; il tomboit, feignoit de mourir, de renaître, devenoit l'oracle de l'assemblée, & indiquoit la cause & le remede des maux de la patrie. Les maisons des Russes n'étoient qu'un assemblage de poutres de sapin, revêtues de mousse extérieurement; ils ignoroient l'usage du verre; une espece de parchemin transparent leur tenoit lieu de vitres; les toîts étoient formés de branches & d'écorces d'arbres entrelassés: un seul sallon quarré, au milieu duquel on allumoit le feu, suffisoit à toute une famille; des bancs grossiérement sculptés leur tenoient lieu de sieges, de tables & de lits. Du reste, les Russes étoient les plus dociles de tous les peuples esclaves; à peine osoient-ils lever les yeux sur le Souverain; sa volonté tenoit lieu de raison & d'équité, & il n'entroit point dans l'esprit d'un Russe, que le Czar pût ordonner ou commettre une injustice. Dans les discours, *Dieu & le Czar* figuroient toujours l'un à côté de l'autre, & c'étoit beaucoup qu'un Moscovite accordât la premiere place à la Divinité; ils attribuoient à leur Souverain la même infaillibilité, dont les Ultramontains ont gratifié le Pape. Après le Duc, les personnages les plus respectables, ou du moins les plus respectés, étoient les moines, qui, à la faveur de cette vénération superstitieuse, s'étoient emparés d'un tiers des biens-fonds de ce vaste Empire. Tel étoit l'état de la Russie sous le regne d'Iwan Basilewitz, & on le louoit d'avoir fait dans cet Empire une révolution qui exigeoit un grand génie & de grands efforts. Qu'étoit-ce donc, que cette Monarchie avant ce Prince?

Superstition.

Respect des Russes pour leur Duc.

Basile fit d'abord connoître par une noble fermeté dans la négociation la trempe de son ame fiere & inflexible: il envoya un Ambassadeur au Kan de Crimée, pour l'inviter à cimenter l'alliance des deux nations, sans rien changer aux anciens traités. Le Tartare parut d'abord faire peu de cas de l'amitié du Czar; à peine daigna-t-il écouter son Ambassadeur: il le laissa longtemps sans réponse, exposé aux mépris d'une cour insolente & barbare. Enfin il le renvoya avec un nouveau plan de traité, qui contenoit des articles desavantageux à la Russie. Il exigeoit qu'ils fussent signés sur le champ, & ne doutoit point de la prompte obéissance du Czar. Basile fut indigné à la lecture du traité; il jetta un regard courroucé sur les Tartares, qui le lui présentoient: „ Dites à votre maître, leur dit-il, que s'il ne signe pas l'an„ cien traité, tel que je le lui ai envoyé, j'irai dans la Crimée à la tête de „ cent mille hommes lui demander sa signature." Le Kan trembla au récit de cette menace, & obéit.

Fermeté de Gabriel Basile.

Cependant Sigismond, Roi de Pologne, exigea la restitution des places que les Russes avoient envahies; ses Ambassadeurs ne furent pas mieux traités que ceux des Tartares & la guerre s'alluma. Le Czar se fortifia par l'alliance de

l'Empereur d'Allemagne. On prétend que Maximilien traita d'égal à égal (1) avec ce chef d'un peuple barbare, dont les prédécesseurs avoient été méprisés ou inconnus des autres Puissances de l'Europe. Glinski, Gouverneur de

Hist. de Russie. 860--1533.

(1) Nous allons citer ce traité; mais nous ne dissimulerons pas les raisons qui peuvent faire douter de son authencité. „ Selon la volonté de Dieu & notre affection, nous, „ Maximilien par la grace Divine, élu Empereur des Romains, toujours Auguste, Roi de „ Hongrie, &c.... Nous avons établi une affection, alliance éternelle, & *fraternelle* „ amitié avec *notre frere*, le *Grand Seigneur* Basile, par la grace de Dieu *Empereur* & „ Dominateur de toutes les Russies, Grand Duc, &c.... Nous serons avec lui en *fraternité*, union, & amitié durant notre vie, & nos descendans seront en amitié, *fraternité* „ & union avec vos descendans, si longtemps que Dieu voudra. Et celui qui est ami de „ nous Maximilien, Roi des Romains & de Hongrie, & de notre Majesté Impériale, sera „ aussi ami de vous Grand Seigneur Basile, par la grace de Dieu *Empereur* & Dominateur „ de toutes les Russies, & *Grand Prince*, & qui sera notre ennemi sera aussi le vôtre, &c.... „ Et si, vous, *Notre frere*, avez besoin de notre assistance contre vos ennemis, nous vous „ aiderons en vérité, suivant notre présente lettre, si Dieu nous aide; & en cas que nous „ ayons besoin de votre assistance, vous nous aiderez pareillement en vérité..... Et comme votre ennemi & le nôtre, Sigismond, Roi de Pologne, & Grand Duc de Lithuanie, „ nous a fait, aussi bien qu'à vous, de grandes injustices, & qu'il est ennemi de l'Ordre „ Teutonique, retenant sous lui injustement quelques châteaux en Prusse, & ayant dessein „ de désoler les pays Prussiens de l'Ordre Teutonique, & que pareillement il retient sous „ lui injustement le château de Kiow de votre domination, comme aussi d'autres châteaux „ de vos sujets, nous serons unis contre notre ennemi Sigismond... & nous serons notre „ affaire, contre notre ennemi autant que Dieu nous aidera." Tout le reste de cet acte est du même style; on convient d'entamer des négociations avant de prendre les armes, & de demeurer toujours unis & alliés, quand bien même cette guerre seroit malheureuse. Maximilien donne partout au Duc de Russie les noms de *Frere*, d'*Empereur*, de *Grand Seigneur*, de *Grand Prince*. Cet acte fut présenté comme authentique, lorsque Pierre I. prit le titre d'Empereur, titre que les Puissances de l'Europe refusoient à un Prince qui possédoit lui seul plus d'États, qu'elles toutes ensemble. Il étoit inutile au Czar de tirer de la poussiere des archives, cet écrit qui fût contesté par des esprits jaloux; il lui suffisoit de montrer l'immensité de ses Domaines, le nombre de ses troupes devenues redoutables par leur discipline, sa Marine respectable, son indépendance & son despotisme, par lesquels il étoit plus véritablement Roi que celui des Romains. Plusieurs écrivains ont prétendu que jamais dans les siecles reculés les titres d'*Empereur* & de Roi n'avoient été donnés aux Ducs de Russie. De toutes ces autorités la plus respectable est celle du Baron d'Herberstein. Nous allons exposer ses raisons, sans nous permettre aucun jugement sur cette question. Le mot Tzar ou Czar ne signifioit autre chose que Roi ou Chef; les étrangers qui n'entendoient pas la langue Russe, prononcerent César, & comme ils décernoient ce titre aux Empereurs d'Allemagne, ils s'accoutumerent insensiblement à regarder le Czar, comme revêtu de la dignité Impériale. Mais c'étoient les peuples qui jugeoient ainsi; les Rois n'avoient pas pour lui la même vénération. Basile prenoit le titre de Roi, lorsqu'il écrivoit à l'Empereur, au Pape, aux Rois de Suede, de Dannemarc, au Grand Maître de l'Ordre Teutonique. Mais il n'osoit s'appeller Empereur; il ne paroît pas même que ces Puissances lui aient rendu le titre de Roi; il ne le prenoit pas même en écrivant au Roi de Pologne; ses lettres commençoient ainsi: le Grand Seigneur Basile, par la grace de Dieu Souverain (*Dominus*) de toute la Russie, Grand Duc de Wolodimer, de Moscow, de Novogorod, &c... Il n'est pas vraisemblable que le Pape, à qui la Cour de Russie n'accordoit d'autre titre que celui de *Docteur*, ait traité le Czar de Majesté Impériale; & quant à l'Empereur d'Allemagne, il étoit trop fier de son titre pour vouloir le partager avec personne. Quelques Boyards assurerent au Baron d'Herberstein, qu'Iwan IV montroit avec orgueil des lettres apportées à son pere par Herberstein lui-même, dans lesquelles Maximilien saluoit son pere Empereur. Le Baron nie ce fait avec fermeté: „ quoiqu'il ait été un temps, dit-il, où „ Maximilien recherchoit l'alliance du Moscovite, jamais il ne lui a donné le titre de Roi; „ si mon témoignage, à cet égard, ne paroît pas d'un assez grand poids, on peut s'en convaincre par la lecture des écrits qui ont été faits de part & d'autre. *Rer. Moscov.* „ *Comm.* p. 13.

Lithuanie, favori d'Alexandre, l'appui de son successeur, le plus habile des Généraux Polonois, trahit sa patrie qu'il avoit défendue avec tant de gloire: il fut séduit par les promesses du Grand Duc, & entrainé par sa propre ambition. Il aspiroit à regner sur la Lithuanie; & le Duc lui promettoit cette

Glinski trahit les Polonois.

couronne, pourvu qu'il lui en fît hommage. Il lui donna une armée, & le traître assiégéa Smolensko. Jusques là son courage n'étoit point descendu à des moyens bas; il n'avoit cherché que la gloire pure & dont une ame dé-

1512.

licate ne peut rougir; il avoit toujours dédaigné les victoires achetées au prix de l'honneur. Mais, devenu perfide, il voulut avoir des semblables; & au lieu de mettre en œuvre dans ce siege toutes les ressources glorieuses, qu'il pouvoit trouver dans son génie & dans sa valeur, il corrompit la garnison à force de largesses, & la ville lui fut livrée. Mais la Pologne trouva, dans le Duc d'Ostrog, un défenseur aussi heureux qu'habile: il conduisoit l'armée de la Couronne vers cette même ville; il y rencontra l'armée Russe, & en fit un carnage affreux; on compta, *dit Oderborn*, (1) plus de quatre-vingts mille Moscovites sur le champ de bataille. L'ignorance de l'art de la guerre, des évolutions, de la formation des rangs, & de la conduite des armées dans les retraites, étoit la cause de ces épouvantables massacres, qui signaloient chaque bataille. A mesure que la science des combats s'est perfectionnée, la guerre a été moins meurtriere; &, dans ce sens on pourroit dire, en quelque sorte, que l'art de détruire le genre humain est devenu celui de le conserver. Basile effrayé demanda la paix, l'obtint aux conditions les

Basile obtient la paix, & l'enfreint.

plus dures, & ne tarda pas à les enfreindre. La bonne foi étoit moins à ses yeux une vertu qu'une foiblesse; il honoroit du nom de politique la plus noire perfidie, & regardoit les traités les plus solemnels, comme ces vœux qu'on forme dans l'orage, & qu'on oublie dès que la tempête est calmée. Il s'avança vers Plescow, sous prétexte d'une expédition étrangere. Les Polonois étoient plongés dans une sécurité si profonde, qu'une foule de Seigneurs se rendirent au camp de Basile, & lui souhaiterent les succès les plus glorieux. Tandis qu'il les amusoit par des fêtes militaires, des Prêtres Moscovites excitoient les Plescowiens à la révolte: „ vous suivez le même rite que „ nous, leur disoient-ils, vous avez le même culte, la même croyance; pour-

Les Plescowiens se livrent à ce Prince.

„ quoi n'avez-vous pas le même chef? pourquoi rampez-vous sous le joug „ des Catholiques, destructeurs de vos autels? rangez-vous sous les dra- „ peaux d'un Prince, défenseur de la vérité que vous aimez, mais que vous „ n'osez défendre; prévenez la ruine entiere de votre religion." La populace écouta ces discours avec avidité, & ce fut le flambeau qui alluma la révolte; les Magistrats furent égorgés, & tout le Duché se soumit à Basile. Mais ce Prince comptoit peu sur l'inconstante faveur du peuple; il craignoit, il prévoyoit une révolution fatale à ses projets ambitieux; pour affermir son autorité dans sa conquête, il la peupla de Moscovites, amena les habitans en esclavage, & les dispersa dans la Russie.

Glinski & ses traitres eurent le sort qu'ils méritoient; & quelque malheureux qu'ils soient, les perfides ne sont jamais des objets de pitié. Personne ne plaignit Glinski dans sa disgrace. Basile qui lui avoit promis le Duché de

(1) *Basil. Mag. Mosc. Duc. vit. a P. Oderb. trib. lib. Conscrip.* Voyez dans ce Volume p. 40.

Smolensko, s'appropria cette conquête & trahit ses sermens. Le Polonois irrité, fut ramené à son devoir par la vengeance, & se prépara à retourner en Pologne, & à rendre à sa patrie tout ce qu'il lui avoit enlevé. Mais son projet fut éventé; on le chargea de fers, on le traîna devant le Duc: „ Perfide, lui dit Basile, tu vas recevoir le châtiment de ton infidélité. Perfide „ toi-même, repliqua le Polonois; rappelle-toi ta conduite, & ose me „ condamner: tu me promets le Duché de Smolensko, si je puis le conquérir: j'entreprends cette expédition sur ta parole, je triomphe, & tu me „ chasses de ma conquête. Indigné de ta perfidie, je deviens perfide à mon „ tour; mais qui des deux est plus coupable, ou celui qui donne l'exemple „ du crime, ou celui qui le suit? Tu vas m'arracher la vie; va, si j'ai un „ regret en mourant, c'est de l'avoir exposée pour toi." On crut que Basile alloit punir à la fois sa trahison & son audace; mais Maximilien qui comptoit peu sur les forces des Moscovites, s'ils perdoient ce Général, demanda sa grace & l'obtint. Basile lui accorda la vie, mais il ne lui rendit point la liberté.

Hist. de Russie. 860-1533.

Mauvaise foi de Basile; disgrace de Glinski.

Ce fut vers ce temps que Paul Jove arriva à Moscow. Côme étoit sa patrie; un égal désir & de s'enrichir & de s'éclairer lui avoit fait parcourir le monde. Le Pape Clément VII en fit son Ambassadeur auprès du Duc Moscovite: (1) ce Pontife n'ignoroit pas que Basile aspiroit au titre de Roi & aux honneurs de l'Empire; il les lui offroit, mais il exigeoit que le Duc abolît le rite Grec dans ses Etats, & les ramenât au sein de l'Eglise Romaine. A ce prix il lui promettoit deux Couronnes, l'une sur la terre, l'autre dans le ciel: car Rome prétendoit alors disposer de l'une & de l'autre, & régler les rangs dans ce monde & dans le séjour céleste. La négociation ne réussit pas. Basile étoit trop attaché à son rite, ou trop timide pour oser porter sur les autels de son pays une main indiscrette: d'ailleurs il étoit irrité des fêtes publiques, qu'on avoit données à Rome à l'occasion de la défaite des Moscovites. Paul Jove réussit seulement à ouvrir aux marchands Italiens l'entrée de la Moscovie: il s'en retourna avec un Ambassadeur Russe, dont les instructions ne s'étendoient pas au-delà des liaisons de commerce peu praticables entre les deux Nations; il avoit voulu trafiquer de parfums avec les Russes; il leur avoit porté tout ce que l'Asie produit de plus recherché dans ce genre de luxe: il étoit étrange de verser ce superflu parmi des barbares, chez qui l'art même de faire du pain étoit encore imparfait, & il est probable que cette branche de commerce n'eut pas un grand succès en Russie. Paul Jove trouvoit mieux son compte à vendre son encens aux Rois qu'aux peuples: on connoît les basses flatteries de ce fade louangeur, qui proportionnoit ses éloges aux pensions qu'il recevoit des Princes, & qui s'armoit contre eux des traits de la satyre, lorsqu'ils lui retranchoient son salaire.

Paul Jove est député par le Pape vers le Grand Duc.

Basile Semetzitz, Duc de Servie, accusé d'avoir formé le dessein de se mettre sous la protection de la Pologne & de vouloir prendre les armes contre le Grand Duc, lui demanda un sauf-conduit pour se rendre à Moscow & s'y justifier; il y fut reçu avec beaucoup d'honneur & de distinction; mais trois jours après son arrivée, on le mit en prison & Basile prit possession de son Duché. Ce-

(1) *Pauli Jovii Novo Comensis de Legatione Basilii Magni Principis Moscoviæ ad Clementem VII, Pontificem Maximum liber.*

Sect. II. *Hist. de Russie.* 860--1533.

pendant il fut malheureux en Lithuanie, plus malheureux encore en Livonie, enfin vaincu partout, & n'osant délier les mains redoutables de Glinski, seules capables de rappeller la victoire, il s'étoit vu abandonné par l'Empereur Maximilien: il avoit été contraint lui-même de demander la paix au Grand-maître des Chevaliers Porte-Glaives: les forces du plus vaste Empire du monde

1525. s'étoient épuisées contre un Ordre de Chevalerie. Cependant avec ces foibles restes de sa puissance, des soldats mal armés, couverts de honte, Basile osa méditer la conquête de Casan. Envain les Moscovites se jetterent aux pieds de leur Duc pour le retenir; envain ils lui représenterent les périls de cette expédition, l'incertitude & les difficultés du retour; (1) des esprits turbulens, intéressés à la guerre, l'entraînerent aux combats, en flattant son orgueil par l'espoir d'une victoire certaine, & il partit. Machmed, chef des Tartares, fut bientôt informé de sa marche: il appella les Nagornoyens à son secours; c'étoit un peuple belliqueux, ardent, infatigable. „ Souvenez-vous „ (disoit Machmed à ses soldats) que vos ayeux avoient rangé la Russie sous „ leurs loix. C'est contre leurs sujets que vous allez combattre; qu'ils de- „ viennent les vôtres, & qu'à votre aspect ils reconnoissent les héritiers de „ leurs maîtres." Les Tartares éleverent leurs mains, pour témoigner à leur Général qu'ils étoient prêts à le suivre; & les armées furent bientôt en présence. Basile avoit disposé sa cavalerie en demi-cercle; il avoit placé ses vétérans en embuscade dans des ravins; son artillerie étoit partagée au centre & sur les aîles. Les Tartares s'avancerent avec autant d'imprudence que de valeur: foudroyés par l'artillerie, accablés par une grêle de fleches, pressés par les aîles qui se serroient pour les envelopper, ils succomboient, lorsque Machmed arriva à la tête de l'élite de ses troupes: sa présence rétablit le combat; il fit des prodiges de valeur. Un si bel exemple fut suivi par tous les Tartares; les Russes s'enfuirent en désordre, abandonnant leurs tentes au vainqueur avide. Peu de temps après, Mendigeri, Kan de Crimée, plaça Sapigeri son fils sur le trône de Casan. C'étoient les Tartares eux-mêmes qui avoient demandé ce jeune Prince pour les gouverner; ils connoissoient son ardeur guerriere, ses talens & son activité. En déclarant la guerre à Basile, il suivit son penchant, les conseils de son peuple, & les vœux de son pere: plusieurs armées pénétrerent à la fois en Russie par des endroits différens; une terreur générale avoit frappé tous les peuples; les Tartares entroient dans les villes qu'ils trouvoient désertes, & les livroient aux flammes. Les armées fuyoient devant eux comme des troupeaux; les Moscovites retirés dans les bois, périssant de faim & de misere, s'y laissoient égorger, ou en étoient arrachés & traînés en esclavage. Moscow étoit le seul espoir, le dernier asyle du Grand Duc: il ne put s'y défendre. Sapigeri s'en rendit maître; il y fit élever sa statue dans la place publique & força le Duc à se prosterner devant ce marbre: il ne partit qu'après lui avoir fait signer un traité, par lequel il se reconnoissoit tributaire des Tartares.

Basile entreprend la conquête du Royaume de Casan.

Victoire des Tartares.

Malheurs de Basile: il se reconnoît Tributaire des Tartares.

A peine les Tartares avoient-ils disparu, que les Moscovites vengerent leur honte sur la statue de Sapigeri qu'ils mirent en pieces; en même tems ils déclarerent nul le traité qui les rendoit tributaires de leurs vainqueurs. Ces cris

(1) *Basil. vita Auth. Paul. Oderborn.*

cris tumultueux ne réparoient point les maux de la patrie. Basile méprisé des Tartares, peu respecté de ses sujets, odieux à ses voisins, suspect à ses alliés, succomboit à ses chagrins, & voyoit la mort s'approcher: il fit tirer Glinski du cachot, où il gémissoit. „ Nous avons eu des torts réciproques, „ lui dit-il; oubliez les miens, comme j'oublie les vôtres. J'ai une assez haute „ idée de votre vertu pour vous confier mes enfans; soyez leur appui, leur „ égide; & souvenez-vous d'un Prince, dont le plus grand répentir en mourant est de ne vous avoir pas toujours aimé." En effet on pouvoit regarder la persécution que Glinski avoit essuyée, comme la cause de tous les malheurs de la Russie. A quoi servent neuf cents mille soldats, quand on n'a pas un Général? Basile n'étoit pas lui-même capable de commander une armée. Sa bravoure n'étoit qu'une colere aveugle; il ne sçavoit ni préparer la victoire, ni en faire usage: son activité n'étoit qu'une humeur inquiete & turbulente: sa politique se bornoit à des perfidies. Mais les vices de son fils firent oublier les siens; & tout méchant qu'il étoit, il fut regretté.

Hist. de Russie. 860--1533.

Mort de Basile. 1533.

SECTION III.

Conquêtes d'Iwan Basilewitz, ses cruautés, élevation de Boris Gudenow, ou Histoire de Russie, depuis 1533 *jusqu'à* 1598.

Sect. III. *Hist.* de Russie, 1533-1598.

IWAN Basilewitz avoit fait paroître de bonne heure toute la noirceur de son ame: les jeux de son enfance étoient cruels; les spectacles les plus affreux flattoient ses regards; parvenu à l'adolescence, sa férocité n'eut plus de bornes; on le trouva plusieurs fois confondu parmi des assassins & des brigands, qu'il surpassoit tous en barbarie: des histrions étoient ses courtisans; les ministres de ses débauches étoient ses seuls amis; livré sans pudeur aux penchans les plus vils, il se dégradoit par des vices, honteux même dans un homme vulgaire. La vertu parée des charmes du bel âge ne pouvoit, sans danger, paroître devant lui. Souvent il faisoit arracher des autels de jeunes filles qui alloient s'y unir à l'objet de leur amour, & après avoir assouvi ses infâmes désirs, il rendoit la victime à l'époux déshonoré. Lorsqu'il voyageoit, les habitans des villes & des campagnes situées sur sa route, cachoient leurs richesses, renfermoient leurs filles & leurs femmes; souvent ils s'enfuyoient eux-mêmes: ils prenoient enfin pour leur sûreté, les mêmes précautions qu'ils auroient prises contre une armée ennemie. La plus légere résistance à ses ordres, la remontrance la plus sage étoit punie de mort. Toujours entouré de bourreaux, il assistoit lui-même aux supplices qu'il avoit ordonnés, il en inventoit de nouveaux; son imagination n'étoit que trop féconde en ce genre, & les courtisans, les plus lâches de tous les hommes, admiroient son génie, & louoient la facilité avec laquelle le Duc varioit ses plaisirs, en variant les tourmens de ses victimes.

Méchanceté d'Iwan Basilewitz.

Peut-être de bons exemples, de sages conseils, quelques châtimens auroient-ils un peu réprimé le naturel féroce de ce Prince: mais la Régente, Hélene sa mere, ne pouvoit prendre un ton sévere, ayant besoin d'indulgence pour elle-même. Cette Princesse avoit succédé à Salomée dans la cou-

Sect. III. *Hist.* de Russie. 1533-1598.

che de Basile. Le récit de l'élévation & de la chûte de cette premiere épouse peut servir à faire connoître l'esprit & les mœurs de la cour de Moscow. Les Ducs de Russie ne connoissoient point ces maximes d'état qui disposent du cœur des Souverains, &, par des alliances sagement ménagées, calment ou préviennent les guerres; ils ne consultoient dans le choix d'une épouse, que leur cœur, ou plutôt leurs yeux. La couronne étoit le prix de la beauté; & souvent une jeune fille sortoit du sein de la misere pour monter sur le trône, & donner des loix à ces fiers Boyards, qui avoient méprisé son indigence. Basile avoit voulu s'affranchir de cette coutume & donner sa main à une Princesse étrangere; mais George son trésorier & son conseiller l'en détourna. Toute innovation lui sembloit dangereuse; les Moscovites avoient une si haute idée d'eux-mêmes, qu'ils ne souffriroient jamais qu'une étrangere portât sur le sceptre une main profane, & la derniere de leurs esclaves leur sembloit au-dessus de toutes les Princesses du monde: tels étoient les prétextes sous lesquels George déguisoit son ambition & celle de sa fille. Il comptoit assez sur le pouvoir de ses charmes & sur son propre crédit, pour l'élever au rang suprême, & se rendre ainsi plus nécessaire & plus cher à son maître: mais la fille de George trouva quinze cents rivales, parmi lesquelles un grand nombre l'effaçoit en beauté: on en vit arriver de toutes les contrées de la Russie, toutes conduites par leurs parens, toutes animées du même espoir. Salomée, fille du Boyard Iwan Sapur, fixa le choix du Souverain: vingt ans de stérilité furent aux yeux du Prince & de la nation un crime d'Etat. Elle fut répudiée, & condamnée à passer sa vie dans un cloître. (1) On la traita en effet avec moins d'égards, qu'on ne conduit une criminelle au supplice: on la traîna jusqu'à Susdal, & on la jetta dans un monastere: l'Evêque lui coupa les cheveux. La Duchesse fondoit en larmes, jettoit des cris, invoquoit le ciel: le Prélat, insensible à ses plaintes, lui mit le voile sur la tête; elle l'arracha & le foula aux pieds. Jean Schygon, témoin de son transport, ne fut retenu ni par le respect qu'il devoit au sexe de Salomée, à son rang, ni par celui qu'il devoit aux autels: au milieu du temple il osa déchirer sa Souveraine de coups ignominieux. „ Malheureuse, lui di-„ soit-il en la frappant, tu résistes à la volonté de ton Seigneur? Tu n'obéis „ pas dès qu'il a commandé? Téméraire, répondit la Duchesse, qui t'a ordon-„ né de me traiter de la sorte? Ton maître," lui dit-il; elle se tut & prit le voile. Quel étoit le sort des femmes d'une naissance obscure, dans un pays où un sujet osoit battre sa Souveraine? On prétendit alors que Salomée, avant d'entrer dans le cloître avoit déclaré qu'elle étoit enceinte, que depuis elle étoit accouchée, que le Duc avoit envoyé des Commissaires pour s'en informer, qu'elle avoit refusé de leur montrer son enfant; mais qu'elle les avoit menacés de la vengeance de ce Prince, si jamais il parvenoit au trône. Quelques femmes de la cour, qui laisserent échapper des discours indiscrets sur cette avanture, furent sévérement châtiées, & ce secret demeura enséveli dans une obscurité profonde. Basile, après avoir imposé silence à sa cour, avoit épousé Hélene, fille de Basile Glinski & niece de Michel Glinski, de ce Général, dont les services furent si mal récompensés. Si Salomée étoit stérile, Hélene avoit des vices bien plus fu-

Disgrace de Salomée: indigne traitement qu'elle essuie.

(1) *Rer. Moscovit. Com. Auth. Baron. de Herberstein.*

nestes au repos de son époux: un jeune Boyard nommé Owczina, avoit sçu lui plaire. Basile mourut sans avoir châtié ni son infidele épouse, ni son audacieux rival. Après sa mort Hélene ne prit pas le soin de couvrir cette intrigue du voile du mystere. Owczina donnoit des loix, & ces loix étoient ses caprices, ou ceux de sa maîtresse. Il fit enfermer dans un cachot André & George, freres du feu Duc, traita le peuple avec cruauté, les grands avec hauteur, & inspira à la Régente toutes les passions dont il étoit animé. La nation gémissoit, les Boyards murmuroient, Glinski représenta à sa niece que sa conduite & celle de son amant avilissoient le trône: pour toute réponse elle le fit arrêter; elle voulut même attenter à ses jours; l'épouse de Glinski fut empoisonnée. Hélene eut bientôt le même sort, & son amant fut coupé par morceaux; ainsi le crime fut vengé par d'autres crimes: on ne connoît point, à la cour des despotes, d'autre maniere de punir.

Hist. de Russie. 1533-1598.

Vie scandaleuse d'Hélene.

Fin tragique de cette Princesse & de son amant. 1544.

Iwan Basilewitz avoit atteint l'âge, où les loix, ou plutôt la coutume, lui permettoient de regner par lui-même. Il prit les rênes du gouvernement, & le titre de Czar: celui de Grand Duc lui sembloit peu digne de lui. La soif de sang, dont il étoit dévoré, tourna vers la guerre toutes ses vues & toutes ses affections: il entreprit la conquête du Royaume de Casan, déjà subjugué, déjà perdu par ses prédécesseurs; il conduisit son armée vers la capitale, sûr, que la réduction de cette ville entraîneroit celle de tout le pays: mais il trouva les habitans bien pourvus de munitions de guerre & de bouche, & prêts à le recevoir. Hommes, femmes, enfans, tout étoit soldat, ou du moins tout étoit utile dans Casan: chacun avoit son poste & son emploi sur les remparts. Iwan livra des assauts terribles; les assiégés firent des sorties meurtrieres, &, dans ces combats, la fortune parut toujours plus favorable aux Tartares qu'aux Russes. Ceux-ci se découragerent; le siege traînoit en longueur; le succès en étoit incertain; le pillage qu'ils s'étoient promis dans Casan ne flattoit plus leur espoir. Les soldats se souleverent; quelques officiers leur donnerent l'exemple de la sédition: tous demanderent à retourner dans leur patrie. Iwan leur dit envain tout ce que l'honneur pouvoit lui inspirer dans cette circonstance: envain, après avoir employé la douceur, il eut recours à la sévérité, plus conforme à son caractere: envain il se précipita l'épée à la main au milieu des mutins; ils oserent lancer des fleches contre lui, & ces perfides qui étoient sans courage contre les Tartares, en montrerent contre leur maître. Il fallut les ramener en Russie. Iwan, pendant le voyage, méditoit sa vengeance, ou plutôt il commença dès-lors à se venger, en faisant passer son armée à travers les bois & les marais fangeux, où ses soldats apprirent combien le retour est fatiguant & pénible, pour celui qui revient vaincu & couvert de honte. A peine Iwan étoit-il rentré dans Moscow, qu'il convoqua une nombreuse assemblée des principaux habitans. „ Je connois votre fidélité, leur dit-il, & vous connoissez mon „ amour pour vous: j'ai été sur le trône plutôt votre compagnon „ que votre maître. Je ne vous ai point forcés à vous conformer avec mes „ goûts; je me suis conformé aux vôtres. J'aurois cru vous outrager, si j'a„ vois confié à des étrangers la sûreté de ma personne; & dans ce jour où „ je veux renouveller ma garde, c'est dans ces murs que je la choisis. Quant „ à l'expédition de Casan, si mon exemple avoit eu assez de pouvoir sur mes

Siege de Casan par les Russes.

Ils se soulevent, & se retirent.

Sect. III. Hist. de Russie. 1533-1598.

„ officiers & mes soldats, nous serions morts sous les murs de cette ville, „ ou nous serions revenus triomphans; mais j'espere les conduire aux combats sous de meilleurs auspices, & effacer par des victoires la honte de „ notre retraite." Il congédia l'assemblée, créa une nouvelle garde de deux mille mousquetaires: ce corps, qui ne pouvoit dans sa naissance être inspiré de l'esprit de sédition, dont les autres troupes étoient animées, devenoit nécessaire aux projets qu'il rouloit dans sa tête. Il invita tous les grands de l'Etat & tous les officiers de son armée à un festin splendide: il connoissoit ceux qui avoient trempé dans la révolte, & ceux qui s'étoient efforcés de la réprimer: il fit distribuer aux premiers des robes noires, aux autres des robes de pourpre, & prononça un long discours, dans lequel il se plaignit amerement de la lâcheté de ses soldats, de la perfidie de ses officiers; „ il en est, je le sçais, ajouta-t-il, " il en est plusieurs, qui sont restés fideles à leur maître, „ à la patrie, à la gloire: mais le plus grand nombre est des coupables. Cependant j'aime mieux céder à ma clémence que d'écouter mon ressentiment: que les auteurs de la sédition se découvrent, qu'ils confessent leur „ crime & ce crime est oublié". Aussitôt une foule d'Officiers vint se prosterner à ses pieds: mais Iwan, infidele à sa promesse, comme ils l'avoient été à leur devoir, en fit égorger une partie sous ses yeux, & jetter les autres dans des cachots infects & impénétrables à la clarté du jour: (1) quant aux soldats, on choisit parmi eux les plus mutins; ils furent trainés dans les rues, tenaillés, étranglés, coupés par morceaux, & jettés dans la Moscowa. Ce coup d'Etat, peut-être nécessaire, mais toujours odieux, fit trembler & le peuple & l'armée.

Vengeance d'Iwan.

1550. *Conquête de Casan, & d'Astracan.*

Iwan se mit à la tête de ses troupes consternées par ce spectacle & devenues plus dociles. La ville de Casan fut détruite; ses habitans furent amenés en esclavage & vendus dans les marchés comme de vils troupeaux; les terres furent partagées entre les conquérans. Quatre ans après cette expédition, Iwan marcha vers le Royaume d'Astracan, & le fit d'abord ravager par ses troupes légeres; il s'avança ensuite avec le corps d'armée, & entra triomphant dans la capitale: il s'y rassasia de sang, & lorsqu'il fut las d'égor-
1554-1456. ger, il fit charger de chaînes ceux que sa fureur avoit épargnés. Mais le fanatisme ranima sa cruauté défaillante; ceux des captifs qui ne voulurent pas embrasser la religion chrétienne, furent coupés par morceaux & précipités dans le Wolga. Le vainqueur prit le titre d'Empereur des Tartares, & médita de nouvelles conquêtes. Peu après il fit une invasion dans la Finlande, mais les Suédois sous Gustave Vasa l'obligerent à l'évacuer, en concluant la paix avec eux. Vers le même temps un Prince de la Sibérie orientale réclama la protection du Czar, lui rendit hommage, & lui paya tribut. Iwan ne connoissoit pas même le pays qu'habitoit son nouveau vassal: il envoya des Commissaires chargés d'examiner la nature, l'étendue, & les forces de cette contrée. Mais un projet plus important & d'une exécution plus difficile (2) l'occupoit en Europe; il méditoit la conquête de la Livonie.

(1) *Joan. Basil. Mag. Mosc. vita. a P. Oderb. scrip. Lib. II.* (2) *Belli Livonici, quod Magnus Moschoviæ Dux contra Livones gessit, nova & memorabilis historia lamentabilem universæ Torpatensis Provinciæ vastationem & excidium complectens, bonâ fide per*

Le Grand-maître des Chevaliers Porte-glaives avoit mis cette Province sous la protection de la Pologne. Au premier bruit des préparatifs d'Iwan, les Livoniens tremblerent; ils lui envoyerent des Ambassadeurs, qui, loin d'appaiser sa fureur, l'enflammerent davantage: ils lui assurerent, qu'ils lui apportoient une somme considérable; puis ils avouerent leur indigence. Iwan se crut joué; il les chassa & se prépara à venger cet outrage: il partit au milieu des rigueurs de l'hiver, à travers les glaces & les neiges, & parmi les ténebres; car les nuits étoient longues, & laissoient à peine quelques heures de jour à l'armée qui s'avançoit vers Derbst, traînant après elle une artillerie nombreuse & pesante. Le Gouverneur de Derbst ouvrit lui-même au Czar & l'entrée de ce Duché, & les portes de la capitale: tout y fut égorgé, sans respect pour le sexe, sans pitié pour l'âge. La noblesse, qui habitoit les campagnes, ne fut pas plus épargnée: en peu de temps tout ce Duché fut un désert. Ceux qui échapperent au fer des Russes, allerent porter en Prusse, & en Lithuanie, leur misere & la terreur, dont ils étoient frappés. Nerva eut le même sort; les Russes y entrerent à la faveur d'un incendie, que le hasard ou la main de quelque traître avoit allumé dans cette ville. Le Grand-maître des Chevaliers Porte-glaives envoya George Siburg à la Diette de l'Empire assemblée pour délibérer sur l'abdication de Charles-Quint: il devoit demander des secours; on lui en fit espérer; mais on ne lui donna que des espérances.

Hist. de Russie, 1533-1598.

Iwan s'avance vers la Livonie. 1558.

Les Tartares servirent mieux les Livoniens, que ne l'avoient fait les Etats d'Allemagne. Ils entrerent dans la Moscovie, & forcerent le Czar à abandonner le soin de ses conquêtes pour défendre ses Etats: il marcha contre les Tartares, les tailla en pieces, & les contraignit à demander la paix. Il revint aussitôt en Livonie, s'empara de plusieurs forteresses, mit tout à feu & à sang dans les campagnes, & assiégea le château de Velin, dans lequel le Grand-maître Guillaume de Fustemberg s'étoit renfermé. Ses officiers & sa garnison le trahirent: ces lâches soldats livrerent aux Russes & la ville & leur Général. Iwan leur fit grace de la vie en faveur de leur trahison; il se contenta de les chasser désarmés & couverts de honte. Les vainqueurs trouverent dans cette place une artillerie formidable, qui accéléra le cours de leurs conquêtes: mais Revel soutint deux sieges meurtriers; & les ruses & les forces d'Iwan échouerent contre la bravoure des généreux Allemands qui s'étoient jettés dans cette place pour la défendre. Iwan se vengea sur le reste de la Province, de la résistance opiniâtre de Revel: il y fit entrer encore deux armées. Ce ne fut d'une extrêmité à l'autre, qu'un théâtre de carnage: des familles entieres furent brûlées dans leurs maisons, sans qu'on leur permît de venir chercher sous le fer des vainqueurs une mort moins affreuse. Iwan lâche & cruel dans ses succès, insultoit au malheur de ceux qui tomboient entre ses mains. „Vous avez dégénéré, leur disoit-il, de la vertu de vos ancê„tres. Leur valeur étoit le rempart de la Livonie; & vous, vous vous cachez „dans vos murs, ou vous fuyez dans les campagnes: en vous faisant massa„crer, je vous rends justice. Quiconque craint la mort, est indigne de vivre."

Diversion.

Iwan revient en Livonie.

Cruauté d'Iwan.

Tilmannum Bredenbachium conscripta. — *Joan. Basil. Mag. Mosc. Duc. vita: a P. Oderborn. scrip. Lib. II.*

SECT. III. *Hist. de Russie.* 1533-1598.

Courage d'André Sapieha, & de Jean Buring; avantures de celui-ci: il meurt assassiné.

Au milieu de la consternation générale, il s'éleva deux ames fortes, incapables de crainte, avides de gloire, ennemies des tyrans. C'étoient André Sapicha & Jean Buring. Le premier étoit issu d'une maison illustre & puissante en Lithuanie. Le second étoit né dans le Duché de Brunswic. Ils avoient peu de troupes, peu d'argent, point de canon; & cependant ils entreprirent de venger la Livonie. Ils harcelerent l'ennemi, qu'ils ne pouvoient combattre. Buring surtout se signala dans cette guerre, enleva des convois, porta la mort dans le camp des Russes à la faveur des ténebres, tailla en pieces des détachemens, leur enleva plusieurs villes, & avec une poignée de braves, fatigua, désola, fit trembler cette immense multitude. Son nom fut la terreur des Russes & l'espoir des Livoniens. Sa gloire excita bientôt l'envie de ceux-même dont il étoit le défenseur: il fut livré aux Danois, conduit à Wilna, & jetté dans un cachot; mais il brisa ses fers & reparut en Livonie. Un nouveau péril l'y attendoit. Steding conservoit contre lui un ressentiment profond & ineffaçable; il l'invite à un festin; Buring croit que ce citoyen veut sacrifier sa vengeance à sa patrie, & embrasser son ennemi. Il s'y rend: au milieu du repas Steding vomit contre lui un torrent d'injures, & lui propose un cartel. Buring oublia que ses jours étoient nécessaires à la Livonie; il accepta le combat, & fit retirer ses domestiques. Aussitôt Steding & quelques assassins se précipiterent sur lui, & le percerent de plusieurs coups. Buring mourant eut encore assez de force pour étendre son ennemi à ses pieds. Ainsi périt cet homme, qui eut été le Libérateur de la Livonie, si esclave d'un fatal préjugé il n'avoit pas exposé sa vie dans une querelle obscure & peu digne de son courage.

1560-1567. Le barbare Iwan, délivré des allarmes continuelles que lui donnoit le brave Buring, reprit sans obstacles le cours de ses cruautés. Il ruina de nouveau les villes qu'il avoit déjà ruinées, brûla encore les villages qu'on avoit reconstruits, inventa de nouveaux supplices pour tourmenter les malheureux que le sort des combats lui livroit, & ne laissa pas même l'honneur aux infortunées à qui il ôtoit la liberté, ou la vie; il les livroit à ses soldats. Dans Ascerad cinq cents jeunes filles furent la proie de ces barbares: mais les citoyens de Wenden sçurent éviter un pareil sort: leur patrie assiégée alloit succomber. Ils se renfermerent dans un temple, y creuserent une mine, la remplirent de poudre, puis embrassant les autels, offrant au ciel leurs innocentes vies, mirent le feu, & s'ensévelirent sous les ruines de cet asyle sacré. Le tyran ne se reposoit des travaux de la victoire, que par le spectacle des supplices; souvent il se confondoit parmi les bourreaux: on le vit plus d'une fois mutiler de ses propres mains les ennemis, qui avoient rendu les armes. Ses courtisans le secondoient dans ce barbare emploi: celui qui surpassoit les autres en cruauté obtenoit du Czar un regard favorable; mais on se gardoit bien de l'effacer lui-même en férocité; car il est dangereux de surpasser un Prince dans l'exercice, où il croit exceller. La Livonie étoit jonchée de cadavres mutilés, de meres à qui on avoit coupé les mamelles, d'enfans coupés par morceaux, de soldats défigurés, qui expiroient sur les chemins, en implorant envain les secours de la chirurgie pour guérir leurs blessures. Des Chevaliers, des Commandeurs même de l'Ordre de Porte-glaives furent fouettés ignominieusement, avant de recevoir la mort. Guillaume de Fustem-

Héroïsme des citoyens de Wenden.

berg mourut de misere dans sa prison. Il restoit plusieurs captifs, à qui le tyran avoit laissé la vie: il les fait venir, & prenant un air serein, qui étonna toute sa cour. „ Sentez-vous, leur dit-il, ce penchant qui rappelle tous „ les hommes vers leur pays natal? Voulez-vous retourner dans votre pa- „ trie?" Tous leverent les bras vers lui, en le suppliant de leur accorder une si grande faveur. Auffitôt les yeux d'Iwan s'enflammerent du plus ardent courroux. „ Quoi! dit-il, vous aimez mieux retourner dans votre patrie, que „ de me servir? Cet outrage sera vengé." A l'instant même il les fait conduire sur un pont, où des bourreaux, dignes ministres de ses fureurs, attendoient leur proie. Ces malheureux furent décapités, & précipités dans la riviere: quelques généreuses captives oserent, avant de recevoir le coup mortel, reprocher au tyran tous ses crimes, ses usurpations, ses perfidies, le droit des gens violé, l'honneur & la nature foulés aux pieds, tant de braves soldats traités comme de vils criminels, tant de villes livrées aux flammes, enfin le nom d'Iwan Basilewitz devenu plus exécrable que celui de Néron. Mais c'étoit flatter ce monstre, que de lui reprocher des crimes, dont il faisoit gloire. Une observation qui fait honneur au sexe le plus foible, c'est qu'au milieu de ces horreurs, ce fut celui qui montra le plus de courage; que plusieurs femmes prévinrent par une mort généreuse & volontaire la perte de leur honneur, que d'autres offrirent de se dévouer aux tourmens les plus longs & les plus cruels, si on vouloit ne pas les abandonner, avant leur mort, à la brutalité des soldats; & que plusieurs enfin oserent accabler le tyran de reproches sanglans, qui auroient porté le repentir & la honte dans son ame, si elle n'eut pas été endurcie contre le remords.

Hist. de Russie. 1533-1598.

Stratagême atroce d'Iwan Basilewitz.

Siege de Poloczki par les Russes.

Le Czar entra dans la Lithuanie à la tête de trois cents mille hommes, & assiégea Poloczki. Cette ville étoit bien fortifiée; ses remparts étoient couverts d'une artillerie formidable: une nombreuse garnison veilloit à sa défense: les femmes & les vieillards se confondirent parmi les combattans, & l'amour de la patrie en fit autant de héros. L'artillerie des Russes tonnoit avec tant de furie, que les murs s'écroulerent: les brêches étoient si spacieuses, qu'il étoit impossible de les réparer. Iwan offrit aux habitans la conservation de leurs biens & de leurs vies, s'ils vouloient se rendre, & les menaça de les brûler dans leurs maisons, s'ils osoient lui résister encore: les fauxbourgs étoient réduits en cendres; les Russes étoient au pied des murailles, ils n'attendoient que le signal pour s'élancer sur la brêche, & les assiégés se rendirent. Iwan fit grace à la garnison Polonoise; mais il amena les habitans en esclavage, & s'empara de tous leurs biens: les Juifs, qui ne voulurent pas embrasser l'Evangile, furent précipités dans la Dwina: c'étoit ainsi que ce barbare, qui se vantoit d'être le défenseur de la religion, administroit le baptême aux vaincus. Il porta ensuite ses armes triomphantes dans la Gothie. Il s'étoit élevé entre les Suédois & les Russes quelques débats sur les limites: cette guerre dura deux ans: les Russes pénétrerent jusqu'à Wiborg, & l'assiégerent; mais l'approche de l'armée Suédoise les força à faire une retraite honteuse. Ils n'oserent se mesurer contre des troupes disciplinées, plus redoutables par leur expérience & leur docilité, que les Moscovites par leur multitude. D'ailleurs, ils étoient éloignés de leur patrie; l'horreur générale qu'ils inspiroient, avoit engagé les Electeurs d'Allemagne à envoyer des secours,

Iwan porte la guerre en Suede.

SECT. III. *Hist. de Russie.* 1533-1598.

à la Suede; les habitans des campagnes leur dressoient des embuscades; les vivres étoient épuisés; & Iwan, quand bien même la victoire se seroit déclarée pour lui, auroit vu dépérir son armée au milieu de sa conquête. Elle fut harcélée dans sa retraite; cependant elle brûla des villages, des bourgades, & amena beaucoup de prisonniers. Les Suédois ne cessoient de poursuivre leurs ennemis, &, à chaque pas, il falloit soutenir des escarmouches meurtrieres. On arriva enfin aux bords de la mer, qu'on traversa sur les glaces: qu'on se peigne une armée de deux cents mille cavaliers, traînant avec elle une pesante artillerie & des chariots chargés de bagage, s'avançant sur la croûte fragile, dont le froid avoit couvert ce perfide élément: on étoit déja loin du rivage, lorsque la glace se rompit avec un fracas épouvantable; une partie de l'armée fut engloutie sous les eaux. Cependant on fit la paix, & le Roi de Suede sacrifia une partie de ses frontieres au repos du reste de ses Etats.

Orgueil ridicule du Czar.

Le fier Iwan ne voyoit plus dans le monde aucun Prince, qui pût lui disputer en puissance. Ses courtisans l'appelloient Alexandre le Grand: il croyoit l'être: en effet le Roi de Macédoine n'avoit pas réuni sous sa domination de plus vastes Etats; mais Alexandre avoit tout conquis avec peu de troupes; il fut presque toujours clément & généreux après la victoire; il protégeoit les arts & Iwan oublioit, ou ignoroit toutes ces différences: il mesuroit seulement la surface des terres sur lesquelles il regnoit, & celle des contrées que le fils de Philippe avoit subjuguées. N'ayant plus d'ennemis à détruire hors de ses frontieres, il travailla de nouveau à la destruction de ses sujets, s'empara de leurs fortunes, prodigua leur sang au gré de ses caprices, fit égorger le Duc de Rostow, & cent nobles, parens, ou serviteurs de cet infortuné. Il appella près de lui Iwan Petrowitz, Palatin de Russie, qu'il soupçonnoit injustement d'aspirer à l'Empire. Il le fit asseoir sur un trône superbe: „ je te salue, lui dit-il, Auguste Empereur des Russes; je t'é„ leve au rang qui flattoit tes désirs; mais ton regne ne sera pas long." Aussitôt il lui lança un javelot. Le vieillard tomba nageant dans son sang, & son corps fut déchiré par les gardes: toute sa famille fut massacrée; & la rage absurde du tyran s'étendit jusques sur les bestiaux que le Palatin possédoit. Tout fut moissonné par le fer, ou consumé par les flammes. Il fit périr un Seigneur, qui, dans la guerre de Livonie, n'avoit pas fait marcher l'artillerie avec assez de célérité; les enfans du coupable furent aussi condamnés à mort.

Tyrannie d'Iwan; il feint de vouloir abdiquer.

Tandis qu'on faisoit souffrir à ces innocentes victimes des tourmens inouis, Iwan applaudissoit à l'industrie des bourreaux, battoit des mains, rioit aux éclats: plus industrieux lui-même, que les bourreaux les plus consommés dans leur art, il forçoit souvent un époux à manger sous le corps de sa femme suspendue à un gibet, ou un fils à rassasier sa faim au pied de la potence de son pere. Ces horreurs avoient plongé tous les Russes dans une consternation profonde. On ne se soulevoit pas contre lui; mais on fuyoit sa présence: ceux que leur devoir attachoit à sa personne, n'osoient murmurer; mais la frayeur peinte sur leurs visages, déceloit les sentimens, dont ils étoient pénétrés. Cet air même déplut au Czar: ce Néron vouloit être accueilli comme un Titus, voir dans tous les yeux l'image du bonheur, & n'entendre que des cris d'allégresse. La tristesse de son peuple

le fit

le fit tomber dans une sombre mélancolie: il annonça qu'il alloit descendre du trône & s'ensévelir dans un cloître; il reprocha aux Russes leur ingratitude & leur permit de se choisir un nouveau maître: ils se garderent bien d'user de cette permission. La proclamation de son successeur auroit été le signal du plus affreux massacre, & c'étoit ce que cherchoit le barbare, pour étancher à loisir la soif de sang qui le brûloit: les Russes qui pressentoient ses desseins, se jetterent à ses pieds & le conjurerent de ne pas les abandonner. Il céda à leurs instances; mais quelques seigneurs l'ayant prié d'épargner l'innocence, & de ne faire tomber que sur le crime tout le poids de son courroux, ils furent tous égorgés.

Hist. de Russie. 1533-1598.

Les habitans de Novogorod, moins timides que les Moscovites, leverent l'étendard de la révolte: la sédition fut bientôt calmée, mais non pas la fureur d'Iwan; il s'avança à la tête d'une armée, ravagea les environs de cette capitale, & envoya Iwan son fils, & le Capitaine de ses gardes, pour inonder la ville du sang de ses habitans: ils saisirent l'instant où le peuple rassemblé dans les églises, se prosternoit devant l'hostie; les prêtres furent égorgés sur les autels; les magistrats chercherent un asyle dans le temple de la justice; ils furent pendus aux fenêtres de cet édifice; sept cents citoyennes furent précipitées avec leurs enfans dans la Wolkoma. L'Evêque fut respecté au milieu de ce massacre: il invita le Czar à un festin. Iwan s'y rendit, & en quittant la table, fit étrangler son hôte: la peste le chassa de ce théâtre de carnage: ce fléau étoit occasionné par la corruption des cadavres, ou étendus dans les rues, ou accumulés dans la riviere; la famine suivit de près la peste, & l'on vit les citoyens se nourrir de ces mêmes cadavres, qui leur donnoient la mort. Quelques habitans, qui avoient prévu le désastre, dont ils étoient menacés, avoient prévenu l'arrivée du Czar, & transporté leurs richesses à Nerva: c'en fut assez pour attirer le même orage sur cette malheureuse ville: envain elle se hâta d'offrir au tyran le dépôt qui lui étoit confié; son avarice étoit satisfaite, mais sa vengeance ne l'étoit pas; les Nerviens furent aussi cruellement punis de leur pitié, que ceux de Novogorod l'avoient été de leur sédition: Plescow eut le même sort; Twer ne fut pas plus épargné. Iwan fit périr par le supplice de la roue son Secrétaire Ophanose Lovezi, qui jusqu'alors avoit été son favori, son conseil, & en qui il avoit tant de confiance, qu'il ne prenoit que de sa main les remedes nécessaires à sa santé: tout le crime de ce malheureux étoit d'avoir averti les habitans de Twer, des calamités dont ils étoient menacés.

Sédition dans Novogorod; vengeance d'Iwan.

Iwan signala encore son retour dans Moscow par des supplices: il est temps de tirer le rideau sur ces horreurs. La fortune changea bientôt; & le fier Iwan, qu'elle avoit tant caressé, apprit à connoître ses disgraces. Etienne Battori monta sur le trône de Pologne: il étoit capable de la défendre, de la venger, & de la gouverner: aussi profond politique que bon général, sage dans le conseil, terrible dans un combat, du reste clément sans foiblesse, chrétien sans fanatisme, il honoroit presque autant l'humanité, que le Czar la dégradoit. La guerre s'alluma bientôt entre la Russie & la Pologne. (1) La République réclamoit tout ce qu'Iwan lui avoit enle-

1570 1578.

(1) *Joan. Basilid. Mag. Mosc. Duc. vit. aut. P. Olerb. Lib. III. R. Heidenstenii*

SECT. III. *Hist.* de Russie. 1533-1598.

Ambassade de la République de Pologne à Moscow : fierté de Lapotinski.

vé, elle exigeoit des dédommagemens pour tant de villes, de bourgades ruinées, en Livonie, en Lithuanie. Il falloit déclarer dans les formes, au Czar, la résolution où l'on étoit de se faire justice par les armes, s'il ne se la faisoit lui-même, en restituant ce qu'il avoit usurpé. La commission étoit dangereuse. Iwan ne souffroit pas la plus humble remontrance; comment recevroit-il la menace? On prétendoit qu'il avoit fait clouer le chapeau sur la tête d'un Ambassadeur, qui ne s'étoit pas découvert en sa présence. Basile Lapotinski osa cependant se charger de ce message. Il arriva à Moscow après bien des fatigues: c'étoit l'usage, que l'Ambassadeur qui venoit déclarer la guerre, paroissoit le sabre nud à la main devant le Duc. Iwan ne goûta point cette coutume; il fit dire au Polonois, que s'il vouloit sortir sain & sauf de sa cour, il se gardât bien de tirer son sabre devant lui. „ Je sçais, „ répondit fierement Lapotinski, que le Czar peut m'ôter la vie, mais j'exé- „ cuterai les ordres de mon Roi & de ma patrie." Cette réponse républicaine étonna, indigna même un peuple esclave. Peu de jours après il fut admis dans le conseil: on lui demanda vers qui on l'avoit envoyé? *Vers toute la Moscovie*, répondit-il, *car cette guerre ne sera pas l'affaire de plusieurs*, *mais de tous.* Il alla ensuite au palais, porté sur un char traîné par quatre chevaux: un écuyer portoit une épée devant lui: les rayons du soleil réfléchis par ce fer effrayerent le peuple superstitieux, qui les prenoit pour autant d'éclairs, avant-coureurs de la foudre: ce prétendu prodige attira une si grande foule sur les pas de l'Ambassadeur, que cent spectateurs y furent étouffés. Une chose plus étonnante que le scintillement de son épée, & les autres présages, dont se repaissoit la crédulité du peuple, c'étoit la démarche fiere de Lapotinski, & le ton noble & ferme, dont il parla à un Prince, dont on n'osoit soutenir les regards: il présenta au Czar & l'épée & la lettre. Iwan admiroit lui-même l'audace du Polonois; & son étonnement étouffoit sa colere. Etienne reprochoit au Czar ses perfidies, ses usurpations, ses cruautés; il exigeoit qu'il restituât la Livonie, & qu'il réparât tous les maux qu'il avoit faits à la Pologne: en cas de refus il le menaçoit de porter la guerre au centre de ses Etats, & de venger, la Livonie, la Pologne, & l'humanité tant de fois outragée par ce barbare. Iwan reçut l'épée, & répondit qu'il acceptoit le défi, & qu'il n'étoit pas assez lâche pour se laisser dépouiller de ses conquêtes & de ses états.

1579. La cause de la Pologne devenoit celle de tous les Princes voisins; les uns entraînés par la vengeance, les autres par la jalousie que leur inspiroit la puissance de Basilewitz, vinrent grossir de leurs troupes l'armée Polonoise.

Forces de la République.

Le commandement général étoit dans les mains de Nicolas Meleski: parmi les Généraux qui marchoient sous ses ordres, on admiroit surtout le vieux Nicolas Radzivil, Palatin de Wilna, qui avoit blanchi sous les armes, & son jeune fils Christophe, jaloux de se montrer digne d'un tel pere, Jean Zamoski, parent & ami d'Etienne & digne de l'être. Balthasar Battori étoit à la tête des Transilvains; les Allemands étoient aux ordres de Christophe Roszazéwitz: le Marquis de Brandenbourg avoit envoyé ses Prussiens sous la

Secr. Regii de bello Moscovitico Commentariorum Lib. I. & dans ce Volume de notre Ouvrage, p. 49.

conduite de Jean Consic : enfin le clergé prodigua ses richesses pour la cause commune, tant la haine du nom Moscovite avoit gagné tous les Etats. Etienne Battori parut lui-même à la tête de cette armée, & forma le siege de Poloczki.

Hist. de Russie. 1533-1598.

Succès des Polonois en Russie.

Le corps d'armée suffisoit à cette conquête; on envoya des détachemens qui ravagerent les campagnes, s'emparerent de plusieurs forteresses, taillerent en pieces des partis Moscovites & revinrent chargés de butin. Ils trouverent la ville de Poloczki réduite en cendres; mais les habitans défendoient encore les débris & les cendres de leurs maisons: des pluies continuelles avoient formé autour de leurs murailles un lac assez vaste, qui en défendoit l'approche aux Polonois. Enfin ce débordement cessa ; on reprit le siege avec plus de vigueur; la ville & la citadelle furent forcées de se rendre. Etienne Battori accorda la vie aux habitans, à la garnison, & leur permit ou de demeurer dans ces murs, ou de retourner en Moscovie. Sa clémence en attira plusieurs sous ses drapeaux. Cependant il retint en prison quelques Seigneurs, qui n'avoient pas voulu signer la capitulation, & dont la résistance étoit criminelle, parce qu'ils étoient nés en Pologne. Etienne Battori ne fit plus que courir de conquêtes en conquêtes. Iwan observoit ses progrès & n'osoit les arrêter: toute sa valeur s'étoit évanouïe: il voyoit son ennemi soumettre des provinces , emporter les villes d'assaut ou y entrer sans coup férir, traverser les fleuves sans résistance, & nourrir son armée aux dépens des Moscovites. Il rugissoit de colere; son désespoir s'exhaloit en imprécations; mais il demeuroit immobile dans son camp, ou, s'il se mettoit en marche, c'étoit pour s'éloigner de l'ennemi. Plescow étoit sa derniere espérance: il avoit laissé dans cette ville une garnison nombreuse, l'élite de ses troupes, une artillerie formidable, & des munitions de toute espece. Etienne s'avança vers cette place, & l'investit: l'attaque fut vive & la défense opiniâtre; la ville étoit réduite aux dernieres extrêmités, lorsqu'on vit arriver un corps de Moscovites, que le Czar envoyoit au secours des assiégés. A cet aspect, l'espoir renaît dans leurs ames, ils retrouvent leurs forces, leur courage; mais cette révolution dura peu; les Moscovites furent taillés en pieces. Cette perte accabla Iwan Basilewitz: les Tyrans n'ont de valeur, que dans la prospérité: ils sont lâches dans le malheur. Iwan conçut alors le dessein de se retirer au fonds de son Empire, de mettre sa personne en sûreté, & d'abandonner à la fureur des Polonois toutes les provinces voisines de leur patrie.

Généreuse résolution des Wolodimériens.

Comme il s'occupoit de ce projet, qui devoit le couvrir de honte, il vit arriver les habitans de Wolodimer, & des contrées voisines, qui s'étoient ligués pour la défense commune: les députés lui parlerent en ces termes. „ Serons-nous toujours spectateurs oisifs des maux de la patrie? nous avons „ vu nos temples profanés, nos villes livrées aux flammes, nos freres char- „ gés de chaines, nos femmes & nos filles deshonorées, nos fleuves teints „ de notre sang, nos champs jonchés de cadavres, nos moissons ravagées, „ partout la mort, la misere, l'opprobre & la destruction. Vainqueurs des Tar- „ tares, conquérans de Casan, d'Astracan, & de la Livonie, qu'est deve- „ nu notre courage ! Nous allions autrefois attaquer l'ennemi dans ses foyers; „ il est au milieu des nôtres & nous fuyons devant lui ! Il insulte à nos mal-

SECT. III. *Hist. de Russie.* 1533-1598.

„ heurs; il nous accuse de lâcheté; mériterons-nous plus longtemps ces „ reproches ignominieux? Auguste Empereur, mets ta personne en sureté: „ assez de lauriers couvrent ta tête: éloigne-toi de ce théâtre de carnage: „ mais laisse-nous un autre toi-même. Que ton fils Iwan nous commande; „ qu'il nous mene aux combats; sous ses ordres nous irons vaincre, te „ venger, ou mourir." Le jeune Prince n'avoit point été consulté sur cette demande dangereuse; il ne l'auroit pas approuvée: l'inquiétude, les soupçons jaloux de son pere lui étoient connus. En effet celui-ci crut qu'on vouloit le renverser du trône, pour y placer son fils: il vit dans cette proposition si juste, une conspiration formée; il pensa que son fils étoit l'auteur du complot, qu'il avoit dicté le discours des Wolodimériens, & que le conseil de la retraite qu'on lui donnoit, étoit à la fois un piege qu'on lui tendoit, & un reproche de lâcheté. Dans l'excès de sa rage, il jetta sa couronne & son manteau ducal: „ donnez-les, dit-il, peuple indocile, donnez-les à ce- „ lui, qui sçaura vous forcer à l'obéissance." On le rassure; on prend le Ciel à témoin, qu'il n'y a point de complot formé contre lui; on le conjure de reprendre ces marques de puissance: il les rejette: pour appaiser sa colere, on traine au supplice les généreux députés des Wolodimériens; ils vont périr sur un échaffaud, pour avoir voulu sauver l'Etat. Il falloit du sang, pour calmer le farouche Czar. Il reprit alors & le manteau & la couronne; puis se tournant vers son fils, & le foudroyant de l'un de ses regards, avant-coureurs de la mort. „ Perfide, lui dit-il, oses-tu bien te présenter „ devant moi, après avoir excité mon peuple à la révolte, après avoir vou- „ lu arracher le sceptre de mes mains? Puisque dans ton pere tu ne reconnois „ plus ton Roi, j'oublie le premier de ces titres pour ne me souvenir que „ du second; & je vais signaler mon autorité par un exemple capable d'é- „ pouvanter les plus téméraires conjurés." Iwan ouvroit la bouche pour se justifier, mais un coup mortel lui coupa la parole. Le tyran le frappa à la tête, de son sceptre armé d'une pointe de fer, affreux symbole du pouvoir despotique. Le jeune Prince tombe aussitôt nageant dans son sang, & respirant à peine. Telle étoit la terreur, dont les esprits étoient frappés, qu'on le laissa étendu à terre, & qu'aucun de ses domestiques n'osa s'avancer pour le relever & le secourir. (1) La nature parle aux tigres & aux lions; elle se fit entendre au tyran, lorsqu'il vit son fils étendu à ses pieds, les marches du trône teintes de son sang; des larmes coulerent pour la premiere fois de ses yeux; il se précipite sur le corps ensanglanté, le serre dans ses bras, le réchauffe contre son sein, tantôt invoquant le Ciel, & tantôt l'accusant du crime qu'il vient de commettre: le blasphême & la plainte se succédoient dans sa bouche. Enfin le jeune Iwan reprit l'usage de ses sens; plus touché du repentir de son pere, que de sa propre infortune: „ je meurs con- „ tent, dit-il, puisque je puis espérer que ma tombe sera mouillée de vos „ larmes; ajoutez encore à mon bonheur, en cessant de croire que j'ai

Fureur d'Iwan; les députés sont traînés au supplice.

Mort tragique du jeune Iwan; désespoir de son pere.

(1) *Neugeb. Thuan. Heidenstein, Possevin, Henning* & la plupart des Auteurs ne veulent point qu'Iwan Basilewitz en sa colere, ait eu dessein de tuer son fils; ils disent que le coup qu'il lui porta, ne le fit mourir, qu'accidentellement: cependant ils varient tant dans les circonstances qu'ils en rapportent, qu'il y a lieu de croire qu'ils ont cherché à l'excuser.

Hist. de Russie. 1533-1598.

„ conspiré contre vous: le Ciel connoît mon innocence; que mon pere la „ connoisse aussi, & je quitte sans regret une vie, que vous avez pu m'ô- „ ter, puisque vous me l'avez donnée." Le peuple fondoit en larmes; les courtisans pleuroient eux-mêmes; le tyran dans le délire de son désespoir déchiroit ses vêtemens, essayoit de briser son sceptre fatal. Tantôt il restoit immobile, la tête appuyée contre une colonne; tantôt il couroit çà & là comme un insensé; puis la nature le ramenoit vers le corps de son fils; il ne vouloit point prendre d'alimens, &, dans quelques momens, on crut qu'il alloit se rendre justice, en se perçant de son épée. Le jeune Prince expira cinq jours après avoir reçu le coup fatal: le peuple enleva son corps, & lui rendit les derniers honneurs: le convoi ne fut pas magnifique; mais des torrens de larmes y coulerent; & au lieu de chants funebres, on entendit des gémissemens & des sanglots. Le Czar envoya soixante & dix-sept mille écus d'or aux Patriarches de Grece & d'Alexandrie & aux Moines de Jérusalem; car les crimes des Rois, dans tous les temps & dans toutes les Religions, ont été lucratifs pour les Prêtres. Ces largesses n'appaiserent ni sa douleur, ni ses remords; & souvent au milieu des fêtes les plus bruyantes, il poussoit des sanglots, & versoit des larmes, en se rappellant la mort de son fils.

Le Jésuite Possevin Médiateur, au nom du Pape, entre la Pologne, & la Russie.

Le Czar, le peuple & la cour étoient encore plongés dans une consternation profonde, lorsqu'on vit arriver le Jésuite Possevin. Il excelloit dans l'art des intrigues, que son ordre a depuis cultivé avec tant de succès. La fortune de ce corps avoit été rapide: la conscience des Rois, & par conséquent le sort des peuples étoient déja confiés à des disciples d'Ignace; Rome avoit conservé par eux son influence sur les cours étrangeres, qui commençoit à s'affoiblir. Antoine Possevin avoit longtemps tonné dans la tribune sacrée contre les vices de son temps, & prêché l'humilité, l'oubli des grandeurs, le néant des choses humaines: il descendit de la chaire pour être Ambassadeur, &, après avoir soutenu les intérêts de Grégoire XIII dans différentes cours de l'Europe, il devint médiateur entre la Pologne & la Russie, écouta, approuva, infirma, concilia les intérêts des deux Puissances. (1) Il avoit étudié la nature & les ressorts du gouvernement Moscovite, les mœurs du peuple, le caractere du Czar, l'esprit des courtisans. (2) Il avoit surtout fixé des regards pénétrans sur la religion du pays; (3) il avoit examiné par quels liens elle tenoit au gouvernement; car Grégoire XIII espéroit profiter des intrigues du Jésuite à Moscow, & du crédit que lui donnoit sa fonction de Médiateur, pour recouvrer ce vaste Empire, que l'É-

(1) *Acta in conventu Legatorum serenissimi Poloniæ Regis Stephani, hujus nominis primi, & Joannis Basilii, Magni Moscoviæ Ducis, præsente Antonio Possevino de Soc. Jes. nomine Gregorii XIII Pontificis Maximi.* (2) *Vide Antonii Possevini de rebus Moscoviticis Commentarium ad Gregorium XIII, Pontificem Maximum.* (3) *Vide Antonii Possevini Soc. Jes. publicum colloquium de Religione Catholica cum Joan. Basil. Magno Moscoviæ Duce, in ejus Regia habitum, Senatoribus ejus, ac centum aliis Proceribus præsentibus. — Vide, eodem authore, capita quibus Græci & Rutheni a Latinis in rebus fidei dissenserunt, postquam ab Ecclesiâ Catholicâ Græci descivere, in quibus brevis, dilucida, & solida errorum Græcorum & Ruthenorum refutatio continetur. — Vide Ant. Possevin. scriptum Magno Moscoviæ Duci traditum, cum Angli Mercatores obtulissent eidem librum, quo Hereticus quidam ostendere conabatur Pontificem Maximum esse Ante-Christum.*

Sect. III. Hist. de Russie. 1533-1598.

glise avoit perdu, presque aussitôt qu'elle l'avoit conquis. Le Jésuite n'y réussit pas; mais il parvint à conclure la paix entre la Pologne & la Russie. Le Czar restitua trente-quatre forteresses de la Livonie, & perdit toute communication avec la mer Baltique. (1)

La paix est conclue. 1584.

La paix étoit rétablie dans l'Empire; mais elle ne l'étoit pas dans le cœur d'Iwan Basilewitz; le remords le suivoit partout; il voyoit son fils expirant; le sommeil fuyoit loin de ses yeux. Son dernier attentat lui rappelloit tous les autres, tant de malheureux condamnés sans examen, massacrés par caprice, ces jeux cruels, où il s'amusoit à faire poursuivre des hommes par des ours affamés, ou à les revêtir eux-mêmes de peaux d'ours, pour les faire ensuite dévorer par des chiens, tant de traités violés, tant de cruautés, tant de perfidies. Ces images horribles, toujours présentes à son esprit, consumoient lentement le flambeau de ses jours. Tel dix ans auparavant, le Roi de France, Charles IX, avoit terminé sa vie au milieu des remords, voyant toujours le sang ruisseler autour de lui, & ne pouvant éloigner de sa mémoire l'épouvantable tableau du massacre de la Saint Barthélemi. Iwan plus barbare encore n'avoit pas même trouvé dans sa Religion un prétexte à ses crimes. Il avoit été méchant par goût & sans intérêt, horrible à ses sujets, à sa cour, à lui-même, il chercha un asyle dans un cloître, & n'y trouva que les furies, qui le déchiroient. Il avoit quitté la couronne & le manteau ducal, pour se revêtir d'un froc. Ses gardes portoient comme lui un capuchon, au lieu d'un casque. Il prodigua aux moines les fruits de ses brigandages, & n'en fut pas moins tourmenté. Il rendit la liberté aux prisonniers Polonois, qu'il retenoit contre la foi du traité, & les renvoya comblés de présens: c'étoit faire cesser une injustice; mais ce n'étoit pas réparer toutes les autres: cent ans de vertus n'auroient pas fait oublier tant d'horreurs. Cependant une maladie affreuse entraînoit le Czar dans la tombe; son corps rongé de vers tomboit en pourriture. Il mourut abondonné de ses domestiques, que l'infection repoussoit loin de lui. Avant d'expirer, il exempta ses sujets d'impôts pendant dix ans, comme s'il avoit pu prescrire des loix à son successeur, despote comme lui, ou que le sacrifice des biens qu'il alloit perdre pour toujours, eut été généreux.

Inutiles remords d'Iwan Basilewitz: sa mort.

Nous n'avons raconté qu'une partie des cruautés d'Iwan Basilewitz. Nous en avons caché un plus grand nombre aux yeux du lecteur. Quand les historiens contemporains, que nous avons suivis, l'auroient peint avec des couleurs trop noires, quand la critique sévere pour ces écrivains, indulgente pour le Czar, retrancheroit la moitié des attentats, dont on l'accuse, il en resteroit toujours assez pour justifier le surnom de tyran que son siecle lui avoit donné & nous ne concevons pas comment un historien François (2) a pu ne voir en lui qu'un *maître sévere*, & attribuer tant de crimes au caractere *incivilisé* de son peuple, qui en fut la victime. On cite à la vérité quelques autres traits moins atroces, mais qui sont toujours marqués au coin d'une bisarrerie sauvage. Un cordonnier lui présente un navet d'une grosseur prodigieuse; ce présent est bien payé par le Prince: un courtisan s'empresse

(1) *Act. in conv. Leg. Steph. Polon. Reg. & Joan. Basil. Mag. Mosc. Duc. — Joan. Basil. Mag. Mosc. Duc. Vita. Auth. Oderborn. — R. Heidenstein. Secr. Reg. de bel. Mosc. Comment.* (2) L'Auteur des Fastes de Russie.

aussitôt de lui présenter un beau cheval; Iwan lui donne son navet en échange. Quelques Dames étrangeres ayant ri indiscretement de toutes les extravagances, que le Czar se permettoit dans un festin, il les fit dépouiller nues, & dans cet état, les condamna à ramasser un à un plusieurs boisseaux de pois, qu'il avoit fait répandre. Souvent, lorsqu'il voyageoit, il forçoit de même les femmes les plus respectables, à quitter leurs vêtemens, & à se tenir ainsi sur la glace ou dans la neige, exposées aux regards d'une cour insolente, jusqu'à ce que toute sa suite fut passée. Il se confondoit quelquefois parmi des voleurs & gardoit avec eux le plus parfait *incognito*: un jour un de ces brigands proposa à ses compagnons d'enlever les trésors du Czar; un autre brigand s'opposa à cette résolution: un emploi lucratif & honorable fut le prix de son respect pour le Souverain. Un juge ayant reçu une oie remplie de ducats, il le fit fustiger, & ordonna au bourreau de lui demander à chaque coup, si le goût de l'oie lui étoit agréable; il tint sur les fonts du baptême le fils d'une villageoise, qui lui avoit donné l'asyle; & fit raser le reste du village, parceque les habitans, ne le connoissant pas, lui avoient fermé leurs portes. Telles furent les plus belles actions de sa vie.

Hist. de Russie. 1533-1598.

Bizarreries d'Iwan.

Cependant il ne faut pas oublier qu'il appella quelques sçavans dans ses Etats; qu'il donna le premier un code à la Russie. Mais ces loix, qu'il trouva établies & qu'il ne fit que rédiger, étoient conformes à la férocité de son caractere. Le Duel aboli dès-lors dans la plupart des Etats de l'Europe, étoit encore en vigueur en Russie, & le fer étoit juge entre l'accusateur & l'accusé. Iwan donna par son code une nouvelle force à ce préjugé absurde & barbare. „Si le juge condamne l'accusé à se justifier par les armes, & lui „ assigne le rendez-vous, ce qu'il a seul le droit de faire, l'accusé lui payera „ cinquante *Denaings* & deux *Altins*, quand même les parties s'accommo„ deroient, sans se battre: si l'accusateur & l'accusé se battent, le vaincu „ payera au vainqueur la somme qu'on lui demandoit, donnera soixante sols „ au juge, avec ses armes, & cinquante *Denaings* au greffier. Un homme „ accusé d'avoir mis le feu à une maison, d'avoir tué quelqu'un, doit se justi„ fier par le duel: s'il est vaincu, son accusateur peut exiger ce qu'il a de „ plus précieux: les juges prendront sur son bien les sommes que l'on vient „ de fixer, & lui feront subir un châtiment proportionné à son crime... Un „ homme accusé de vol se justifiera par les armes; s'il est vaincu, ses biens, „ & sa personne, appartiendront à son accusateur. Celui qui veut accuser „ quelqu'un d'un crime capital, doit venir à Moscow, se présenter devant „ le juge, & le prier de faire citer son adversaire en justice. On envoie un „ sergent chercher l'accusé: si celui-ci n'avoue pas son crime, on demande „ des témoins à l'accusateur, & on fait convenir l'accusateur & l'accusé, „ qu'ils s'en rapporteront à leur témoignage: l'accusé peut recuser les témoins „ & demander le duel; les juges sont obligés de le lui accorder. Ils peu„ vent tous deux substituer des combattans à leur place. Il ne leur est pas „ permis de faire usage de l'arc & de la fleche. Leurs armes offensives sont „ le javelot, la lance, la hache, & le poignard; leurs armes défensives sont „ la cuirasse, le bouclier, & la cotte d'armes." Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur ces loix, qui n'en méritent pas, & pour en faire sentir l'absurdité, il n'est pas besoin de les comparer au Code de Catherine II.

Loix rédigées par ce Prince.

Sect. II. Hist. de Russie. 1583-1598.

Belles qualités de Feodor ou Théodore.

Théodore ne suivit point les traces sanglantes de son pere. Ce Prince étoit digne de regner sur un peuple moins barbare. (1) Tandis qu'Iwan au fonds de son palais méditoit des vengeances, inventoit de nouveaux supplices, tandis que, dans des jeux exécrables, il versoit en riant le sang de ses sujets, Théodore pleuroit sur sa patrie, sur son pere, étudioit l'art de rendre les hommes heureux, exerçoit son cœur à la clémence, & se faisoit de la vertu une douce habitude: il n'avoit pas besoin de succéder à un tyran pour paroître bon & généreux. A peine monté sur le trône, il pardonna à tous ceux qui s'étoient élevés contre lui, lorsqu'il avoit été déclaré héritier de l'Empire. Ses regards étoient doux, son air modeste, sa démarche noble, mais point affectée. Il supprima la plupart des impôts; & ne laissa pour ainsi dire à son peuple d'autre devoir onéreux, que la nécessité de prendre les armes pour la défense de l'Etat. Il étouffa les semences de division, qui commençoient à fermenter. Une partie de ses gardes fut congédiée; il n'en conserva que ce qui étoit inséparable de la majesté du trône, persuadé que les jours d'un bon Roi étoient en sûreté au milieu de ses sujets, comme ceux d'un pere de famille au milieu de ses enfans. La milice Asprine, qui opprimoit & insultoit la nation, fut supprimée. Tout annonça un regne heureux, & des jours sereins.

Ambition de Bogdan Bielski.

Mais ce calme fut troublé par l'ambition de Bogdan Bielski. Ce Seigneur avoit joui d'une grande autorité sous le dernier regne; &, quoiqu'il eût trahi l'Etat, & qu'il eût vendu son sang à la Pologne, Iwan qui s'abreuva tant de fois du sang des innocens, & qui ne pardonnoit pas même une offense involontaire, rendit sa faveur à ce grand criminel, quand le repentir ou plutôt l'intérêt le ramena dans sa patrie. Quoique Théodore eût atteint l'âge prescrit par les loix pour prendre en main les rênes du gouvernement, Iwan qui traitoit de foiblesse la bienfaisance du jeune Prince, ordonna par son testament qu'il ne regneroit que par les conseils de Bielski: mais il ne les suivit pas; & c'est peut-être la seule circonstance, ou il soit juste de ne pas respecter la derniere volonté d'un pere. Bielski auroit fait de Théodore un tyran; le nouveau Czar ne consulta que son cœur, & il fut un bon Roi. Le régent, à force de largesses, sçut se faire un parti. Mais il n'achetoit que des créatures; Théodore avoit des amis. Bielski se retira dans la citadelle à Moscow, dont il envoya des troupes, piller, insulter, opprimer les bourgeois; de-là il dictoit des loix, signoit des arrêts de mort, & renouvelloit les actes tyranniques, dont on avoit tant gémi sous le dernier regne. (2) C'étoit choisir de singuliers moyens pour renverser du trône un Monarque adoré. Les Boyards, les Knes, & les principaux bourgeois, n'attendirent pas l'ordre de Théodore pour le venger. Ils se liguerent contre l'usurpateur, ouvrirent eux-mêmes l'arsenal, en tirerent une nombreuse artillerie & foudroyerent la citadelle. La garnison sortit après une foible résistance; les uns imploroient la clémence des assiégeans, d'autres cherchoient la mort au milieu d'eux: Bielski sortit aussi; il crut que sa présence en imposeroit à ses ennemis; il affecta une contenance fiere, une indignation tranquille: mais on l'arrêta; on lui reprocha sa tyrannie; on le traita d'ennemi de la patrie & du Czar, de pertur-

Bielski est relégué dans le Royaume de Casan.

(1) *Mag. Mosc. Duc. Joan. Basil. Vita Auth. P. Oderb.* (2) *Ibid.*

turbateur de la tranquillité publique. Théodore pouvoit faire couler sur un échaffaud le sang de cet ambitieux; la nation le demandoit; l'intérêt de l'Etat l'exigeoit peut-être; mais Théodore n'écouta que sa clémence; & Bielski ayant offert de s'exiler dans le Royaume de Casan, on le laissa subir la peine à laquelle il s'étoit lui-même condamné. *Hist. de Russie. 1533-1598.*

Théodore ouvrit ensuite les cachots, que la vengeance de son pere avoit creusés. On en vit sortir neuf cents trente prisonniers d'Etat, la plupart nés d'un sang illustre, la plupart innocens, & dont la paleur & la foiblesse attestoient les maux qu'ils avoient soufferts. Oderborn (1) en recueillit plusieurs dans sa maison: plusieurs arrêts de mort, qui n'avoient point été exécutés avant la mort du tyran, furent révoqués. Quelques Polonois, que la République n'avoit point réclamés, furent renvoyés avec honneur, & escortés jusqu'aux frontieres. Le traité conclu avec cette Puissance fut renouvellé, & plus saintement observé. On ne peut disconvenir cependant, que Théodore n'avoit pas autant de lumieres dans l'esprit que de vertus dans le cœur. Iwan l'avoit éloigné des affaires, & lui avoit laissé ignorer l'art de la guerre: il donna sa confiance à Boris Gudenow, dont il avoit épousé la sœur. Etienne Battori mourut; & plusieurs candidats disputerent la Couronne, qu'il avoit portée avec tant de gloire. Le Czar se mit sur les rangs, il offrit de réunir pour toujours la Pologne à la Russie: cette offre étoit mal-adroite, & l'on ne persuadera jamais à des Républicains, qu'ils puissent rendre leur condition plus douce en passant sous un joug despotique. Théodore fut exclus; & Sigismond Prince de Suede fut préféré. La nation parut plus outragée, que le Czar lui-même, du refus des Polonois: elle jura de le venger. La Livonie devint encore le théâtre de la guerre: mais les Suédois, qui étoient alors les meilleurs soldats de l'Europe, défendirent cette province avec tant de succès, qu'ils forcerent les Russes à renouveller l'ancien traité.

Heureux commencement du regne de Théodore.

Le Czar aspire en vain au trône de Pologne.

Théodore fut plus heureux en Sibérie. Un Tartare s'empara d'une partie de cette vaste province; & ne pouvant s'y maintenir, il se mit sous la protection du Czar & lui rendit hommage. Ce fut sous ce regne, que le Métropolite de Moscow fut érigé en Patriarche indépendant, comme ceux de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche, & de Jérusalem. Le Patriarche Jérémie avoit été chassé de son siege par le Grand Visir: il venoit mendier en Russie de quoi racheter le Pontificat. Le Métropolite de Moscow avoit été jusqu'à cette époque vassal du Patriarche Grec: il offrit à l'Evêque de lui conférer cette éminente dignité. Cette proposition ne pouvoit qu'être agréable à la cour, qui s'indignoit de cette dépendance. Job fut donc sacré Patriarche, & ne releva plus que du Czar. Rien n'étoit plus avantageux que cette révolution. Avant cette érection le Patriarche de Constantinople disposoit des Evêchés de Russie: il étoit par rapport à cet Empire, ce que le Pape est par rapport aux Etats Catholiques. Les Evêques étoient ses créatures; leur correspondance avec lui inquiétoit le gouvernement, & quelquefois ces allarmes étoient fondées, parceque le Patriarche, pour se maintenir sur son siege, étoit obligé de servir la Porte Ottomane, & de lui révéler

Le Métropolite de Moscow devient Patriarche.

Avantages de cette érection.

(1) *Joan. Basil. Vita. ad Calc.*

tout ce qu'il pouvoit découvrir des projets de la cour de Moscow. D'ailleurs il n'étoit pas naturel qu'un Souverain consultât un étranger, sur le choix des sujets à qui il vouloit confier la conduite d'un diocese, & qu'il l'établît juge de leur mérite. Comment cet étranger pouvoit-il connoître leurs mœurs, leur caractere, leurs talens, leurs opinions? S'il les avoit connus, ce n'auroit été que par des intelligences secrettes, par des espions répandus dans l'Empire, & ce motif seul devoit suffire pour autoriser la rupture & la rendre stable & perpétuelle.

Projets ambitieux de Boris Gudenow. Cependant plus Boris Gudenow faisoit de progrès dans l'esprit de Théodore, plus il croyoit entrevoir la possibilité de lui succéder: jusques-là il ne lui avoit rien conseillé, qui ne fût digne du trône. Tous les jours de ce regne étoient marqués par de nouveaux bienfaits: le peuple étoit heureux; les Boyards étoient vertueux & dociles; le Gouvernement étoit doux sans foiblesse, & ferme sans rigueur: on vivoit sous un Despote, sans s'appercevoir qu'on étoit esclave: la paix regnoit dans la famille de Théodore; dans son palais même, comme dans ses provinces, il ne voyoit que des heureux. L'ambition de Boris empoisonna cette félicité; le Czar avoit un frere; ce Prince se nommoit Démétrius: il étoit né du dernier mariage d'Iwan: ses droits au trône n'étoient pas équivoques. Boris résolut de l'écarter & de le perdre. Il lui fut aisé de le rendre suspect à Théodore: le jeune Prince fut envoyé dans son appanage d'Uglitz avec tous ses parens maternels. C'est à cette époque que la tyrannie recommença, que les bourreaux devenus inutiles retrouverent de l'emploi, & que le sang de la noblesse coula sur les échaffauds. Les Boyards étoient indignés de l'exil d'un jeune Prince, à qui on ne pouvoit reprocher d'autres crimes, que ses droits. Boris fit naître de farouches inquiétudes dans l'esprit de Théodore. „ La mere de Démétrius „ avoit voulu le renverser du trône, pour y placer son fils." Tous ces Sei-
1591. gneurs étoient ses complices: ceux que leur pitié rendoit plus éloquens en faveur de Démétrius, furent sacrifiés. Boris méditoit un plus grand crime: les Boyards avoient pénétré ses desseins ambitieux: le peuple même ne les ignoroit pas, &, dans tout l'Empire, le seul Théodore croyoit à sa vertu. Tant que Démétrius respiroit, le chemin du trône lui étoit fermé, ou du moins il étoit entouré de précipices: il résolut de se délivrer d'un concurrent si cher à la nation. Le poison lui parut d'abord l'instrument le plus propre à ses desseins; mais les yeux d'une mere étoient toujours ouverts sur cet enfant précieux: le poison fut écarté; on eut recours au poignard. Ici commence ce mystere, qui a causé tant de révolutions, qui a tant partagé les esprits, qui a suscité tant d'imposteurs, & qui peut-être ne cessera jamais d'être un mystere.

Boris avoit gagné deux assassins qui devoient le délivrer de Démétrius; & il en avoit séduit d'autres, qui, pour rendre le secret impénétrable, devoient égorger les premiers dès que leur attentat seroit commis. La gouvernante fut séduite par de riches présens; elle promit de livrer son auguste éleve: elle tint parole: elle amene Démétrius hors du palais; un des assassins le prend entre ses bras, comme pour le caresser, & lui plonge un poignard dans le
Démétrius est assassiné. sein: le coup ne fut pas mortel; aux cris de l'enfant, la nourrice accourut; le second meurtrier, qui vit cette femme courageuse s'avancer à pas précipi-

tés, arracha Démétrius des bras de son compagnon, & lui coupa la tête; la nourrice expira ensuite sous ses coups. Mais les deux meurtriers reçurent à l'instant même le prix de leur forfait. Ils furent massacrés par les émissaires de Boris; & le peuple indigné coupa leurs cadavres par morceaux. La mere du jeune Démétrius échappée des mains des assassins, s'étoit jettée dans une église. Quelques historiens ont prétendu que Démétrius n'avoit point été assassiné, qu'un autre enfant avoit été substitué à sa place, & que sa ressemblance avec le Prince avoit trompé les assassins: cette opinion n'est ni la plus générale, ni la mieux fondée; cependant il seroit imprudent d'affirmer le contraire; & cette question est trop importante, pour qu'on puisse la résoudre par des vraisemblances. Tout l'Empire fut frappé d'horreur au bruit de cet assassinat. On soupçonnoit Boris d'avoir dirigé les mains parricides de ces deux scélérats: il crut se laver de ce soupçon par un coup d'Etat, qui le rendit plus criminel encore. La ville d'Uglitz, théâtre du crime, le fut aussi des plus affreux supplices: elle fut rasée; ses ruines furent inondées du sang de ses principaux habitans; le reste s'enfuit, &, dans toute cette ville, il ne resta plus que des bourreaux & des cadavres sanglans. La négligence avec laquelle les Uglitziens avoient gardé leur Prince, fut le prétexte de cette horrible catastrophe. A Moscow, ceux qui oserent accuser Boris, & qui ne le crurent pas justifié par la destruction d'Uglitz, périrent ou par le fer ou dans les flammes. On n'osa plus murmurer; le Czar témoigna lui-même, qu'il étoit persuadé de l'innocence de son favori, & comme l'opinion du Souverain étoit toujours celle de ce peuple esclave; comme, aux yeux de ses sujets, il partageoit avec la Divinité le privilege d'être infaillible, on s'accoutuma à regarder Boris comme le vengeur de Démétrius, & non comme son assassin.

Moyens affreux que Boris emploie, pour persuader aux Russes qu'il n'a point trempé dans cet assassinat.

1594. *La Circassie se soumet au Czar.*

Iwan Basilewitz avoit aggrandi ses Etats par les armes; Théodore en conquit de nouveaux par ses bienfaits. Les Circassiens lui rendirent hommage, & leur Prince Sunczelei Jacobowitz se reconnut son vassal: mais l'inquiete politique du ministre révolta bientôt ce peuple, dont la soumission volontaire méritoit plus de confiance: il voulut de distance en distance élever des forteresses dans la Circassie, pour la contenir dans le devoir. Les Russes, qu'il y envoya, furent taillés en pieces: cependant le Prince se soumit, embrassa la religion Chrétienne, & souffrit que l'on jettât les fondemens de la ville de Terki, vers les bords de la mer Caspienne, & que la défense de cette place fût confiée à une garnison Moscovite. Théodore commençoit à ouvrir les yeux sur la conduite de son favori. Honteux d'être esclave sur le trône, résolu de s'affranchir de ce joug, & retenu par un penchant irrésistible qui l'attachoit à son beau-frere, il n'osa l'exiler, mais il résolut d'agir par lui-même, & de rejetter les conseils de Boris, lorsqu'ils seroient contraires à l'équité, ou à l'intérêt de l'Etat. Le Kan de Crimée fit une irruption en Russie. Boris voulut nommer le Général de l'armée, qu'on alloit opposer aux Tartares; il balançoit sur le choix entre ses créatures, lorsque Théodore, prenant le ton d'un maître, appella Michel Bésin, que le favori n'aimoit pas, & lui confia le soin de venger la Russie. Le succès justifia cet acte de fermeté, & fit regretter que Théodore n'eût pas fait plus souvent usage de la connoissance qu'il avoit des hommes. Les Tartares furent vaincus. Bésin

1595. *Fermeté de Théodore.*

SECT. III. *Hist.* de Russie. 1533-1598.

revint triomphant. Théodore se tourna vers Boris, & le regardant d'un œil sévere; „ vous voyez, lui dit-il, l'effet de mes ordres, & qu'il importe à „ l'Etat, qu'ils soient exécutés. Souvenez-vous désormais que je suis votre „ maître." Boris ne douta point que sa chûte ne fût certaine, s'il laissoit le caractere de Théodore se développer & s'affermir; il se ménagea une faction puissante, s'attacha par de nouveaux bienfaits ceux qui lui étoient déja dévoués, ramena à lui par des présens, ou relégua loin de la cour ceux qui le haïssoient; enfin, quand il crut pouvoir succéder à Théodore, il le fit empoisonner. (1) Ce Prince mourut entre les bras du Patriarche, qu'on soupçonna d'avoir trempé dans cette conspiration. Théodore étoit foible & confiant; mais il étoit juste & bon. On ne peut lui reprocher, que sa crédule amitié pour Boris; ce sentiment dégénéroit souvent en une soumission servile. Un Prince, dont l'esprit est borné, mais dont le cœur est pur, & le jugement sain, doit plutôt gouverner par lui-même, que d'accorder à un seul Ministre une confiance exclusive. Il ne fera point de grandes choses; mais il conservera les bonnes institutions, & il laissera au moins son Empire dans l'état où il l'a reçu; son regne sera peu célebre, mais son administration sera douce: ses actions ne porteront pas un caractere de grandeur, mais un caractere de justice. D'ailleurs, le vrai mérite se présente si rarement à la cour; le vice y prend si bien le masque de la vertu, que toutes les fois qu'un jeune Prince choisit un favori, on peut conjecturer, qu'il donne un tyran à ses sujets & à lui-même. Les plaisirs de Théodore étoient peu onéreux pour l'Etat; mais ils étoient ridicules, & le faisoient mépriser dans un siecle, où le choc des sectes avoit produit quelques étincelles de raison. Il passoit dans des monasteres ses momens de loisir. Il n'avoit pas même l'ambition d'en gouverner les moines. La fonction de sonner leurs cloches lui sembloit assez noble pour un Czar. La Russie étoit encore au douzieme siecle, lorsque l'Europe commençoit à sortir des ténebres de l'ignorance.

1598. *Mort de Théodore.*

SECT. IV. *Hist.* de Russie. 1598-1689.

SECTION IV.

Regne & mort de Gudenow; révolutions; imposteurs; prétentions de Ladislas; regne d'Alexis; ses fils: ou depuis l'an 1598 *jusqu'à l'an* 1689.

Boris Gudenow.

THÉODORE n'avoit point laissé d'enfans; la race de Rurick étoit éteinte: il falloit élever sur le trône une nouvelle famille. On soupçonnoit que la mort du Czar n'avoit point été naturelle; quelques voix audacieuses accu-

(1) *Petreius* p. 263. *Chytræus* p. 934 & *Thuan.* Lib. CXX. racontent, que les chefs de la noblesse voyant approcher la fin de Théodore, le solliciterent de se nommer un successeur; il répondit qu'il présenteroit son sceptre à celui qu'il en croyoit le plus digne; en conséquence il l'offroit à Théodre Nikititz Romanow, son cousin du côté maternel & le plus proche héritier; celui-ci le refusa & désigna Alexandre, un de ses freres, qui n'en voulant pas non plus, l'offrit à un autre frere nommé Jean: encore celui-ci refusa-t-il de l'accepter & voulut qu'on l'offrît à un *Knés* qui n'étoit point de la famille. Théodore irrité jetta le sceptre par terre, en disant que celui qui le ramasse me succède & il n'y eut que Boris qui prît cette peine.

ſoient Boris de l'avoir hâtée, pour s'emparer de la couronne: il falloit détruire ce ſoupçon; il prit un moyen plus doux, que celui qu'il avoit choiſi pour rejetter ſur les Uglitziens le meurtre de Démétrius; ce fut de paroître refuſer le ſceptre. Tandis qu'on délibéroit ſur le choix d'un maître, que les cabales ſe traverſoient, ſe heurtoient, s'uniſſoient, ſe diviſoient, le ſeul Boris contemploit ces orages d'un œil tranquille, & ne cabaloit point. Le Patriarche Job s'écria tout à coup que Boris Gudenow étoit ſeul capable de gouverner un ſi vaſte Empire, & qu'on ne pouvoit mieux placer les rênes de l'Etat, que dans des mains qui les avoient déja tenus avec tant de gloire. Auſſitôt l'aſſemblée s'écria, *Vive le Czar Gudenow!* Il rougit, baiſſa les yeux, & ſupplia les Boyards & les Knés de ne pas le charger d'un ſi peſant fardeau. A cette priere l'aſſemblée ne répondit, qu'en répétant le même cri: *Vive le Czar Gudenow!* Il s'évada; on le pourſuivit; il ſe jetta dans un cloître, on força cette barriere: le Patriarche, les Boyards, les Knés, ſe jetterent à ſes genoux, le conjurerent de ne pas préférer un froc au manteau ducal, & de ne pas ſacrifier entierement le ſalut de l'Etat à celui de ſon ame. La Czarine Irene, ſa ſœur, qui s'étoit renfermée dans un couvent, mais dont la retraite étoit plus ſincere, lui écrivit pour l'engager à ſortir de la ſienne: il céda enfin, parcequ'il ſentit qu'il ſeroit dangereux de pouſſer ce rôle plus loin. (1) Il en joua un autre plus beau, &, qui eut fait oublier ſes crimes, s'il l'avoit ſoutenu toute ſa vie. Les impôts furent diminués; l'accès du trône fut ouvert à tous les Ruſſes: des juges integres parcoururent les provinces, & écouterent les plaintes des pauvres, celles même des ſerfs. Boris fit la revue des troupes, & y établit une diſcipline ſévere, mais dont il tempéra la rigueur par des largeſſes qu'il diſtribua aux ſoldats; il envoya des Ambaſſadeurs dans différentes cours de l'Europe, pour renouveller les anciens traités. Il apprit qu'il alloit lui-même recevoir une Ambaſſade du Kan de Crimée: auſſitôt l'armée fut remiſe ſur pied, on la rangea ſur deux lignes, qui s'étendoient depuis Moscow, juſqu'à plus de ſept werſtes dans la campagne. Les Criméens paſſerent au milieu de ces deux hayes formidables & furent ſi frappés de terreur, qu'en paroiſſant devant le Czar, ils ne lui parlerent que d'une voix tremblante & preſque étouffée. Ils rapporterent dans leur pays la plus haute idée de la puiſſance de Boris, & perſuaderent à leur maître, qu'il ſeroit dangereux de ſe faire un ennemi d'un tel allié.

Boris Gudenow eſt proclamé Czar. 1598.

Sage conduite de ce Prince à ſon avénement au trône.

Knezius, Prince de Moſcovie, qui avoit refuſé le tribut, fut vaincu & pourſuivi juſqu'à l'extrémité de ſes Etats: huit de ſes femmes & trois de ſes fils tomberent entre les mains des Ruſſes & furent conduits à Moscow. Pour la premiere fois, on vit dans cette capitale les loix de l'honneur obſervées, & des priſonniers traités avec les égards, qu'on devoit à leur rang & à leur malheur. Boris fit un accueil plus favorable encore à Guſtave, Prin-

(1) Tous ceux qui avoient quelque droit au trône furent empêchés de ſe marier: *Théodore Nikititz Romanow*, déſigné ſucceſſeur par le dernier Czar, fut mis en priſon & ſéparé de ſon épouſe; peu après on le fit entrer dans un couvent & on le força de prendre le nom de *Philarete*: ce qui n'a point empêché que ſa poſtérité ne ſoit après parvenue au trône, malgré tous les efforts de Boris de l'en priver. *Petreius* p. 271. *Margaret.* p. 29.

SECT. IV. *Hist. de Russie.* 1598-1689.

ce Suédois, (1) que son imprudence & sa mauvaise fortune avoient contraint de chercher une autre patrie: il lui donna l'appanage, qu'avoit possédé l'infortuné Démétrius, cette même ville d'Uglitz qui commençoit à sortir de ses ruines. Les Tartares Nogais devenoient redoutables par leur multitude, par leur discipline, surtout par leur union: on craignoit qu'ils ne secouassent bientôt le joug de la Russie; on les croyoit même capables de faire une tentative sur Astracan. Boris sçut adroitement allumer le flambeau de la discorde parmi eux; le Volga fut teint de leur sang; ses bords furent le théâtre de toutes les horreurs des guerres civiles; on vit le frere plonger le fer dans le sein de son frere, le fils charger de fers son malheureux pere, & le vendre dans la place publique: ainsi cette nation se détruisit de ses propres mains, ou du moins s'affoiblit assez pour ne plus inspirer d'allarmes à la cour de Moscow.

1599. Malgré tant de succès, Boris n'étoit pas tranquille sur le trône; il craignoit que le jour terrible de la vérité ne se répandît sur sa conduite passée. Tous les Boyards le flattoient, & lui décernoient les surnoms les plus pompeux: mais il connoissoit trop la cour, pour ne pas se défier de ces éloges. Il voulut sçavoir ce que ces seigneurs pensoient de lui, ce qu'ils en disoient, lorsqu'au milieu de leurs familles ils épanchoient leurs cœurs avec sécurité: un esclave révéla quelques discours injurieux que son maître avoit tenus contre le Czar: la liberté, la noblesse, un petit domaine, furent le prix de sa trahison. Aussitôt une foule d'esclaves dénoncerent leurs maîtres: les supplices se multiplierent; les esclaves, qui demeurerent fideles à leurs seigneurs, furent condamnés au knout ou à la mort; on vit renaître toutes les horreurs du regne d'Iwan Basilewitz. Un malheureux vieillard, la tête chauve, les yeux éteints, les genoux tremblans, fut traîné devant le Czar: il demanda quel étoit son accusateur; il se présenta hardiment: c'étoit son fils. Le malheureux pere leva les mains au ciel, en secouant ses chaînes; l'assemblée frémit, le fils ne changea point de couleur. Boris n'osa punir l'accusé; il ne l'étoit que trop déja, d'avoir connu son accusateur. La famille de Nikititz Romanow fut en partie massacrée &, comme nous avons déja remarqué dans une note ci-dessus, en partie reléguée dans des cloîtres: pour justifier ce coup d'état, on gagna un officier de Nikititz, qui cacha dans le trésor de ce Boyard, du poison, qu'il prétendit être destiné à terminer les jours du Czar. Olkonitz Bogdan, dont tout le crime étoit l'amour que les soldats avoient pour lui, fut exilé, & ses biens devinrent la proie

Le caractere tyrannique de Boris se développe.

1600. des délateurs. Une famine affreuse vint mettre le comble aux malheurs de la Russie; & telle étoit l'horreur qu'on avoit conçue pour Boris, que le peuple ne sçavoit quel étoit le fléau le plus affreux, ou la famine, ou le tyran.

1601. Ces calamités étoient concentrées dans la Russie; le reste de l'Europe paroissoit les ignorer, & ne voyoit que la grandeur de Boris. Des Monarques puissans recherchoient son alliance. Jean, frere du Roi de Dannemarc, lui

(1) Il étoit fils naturel d'Eric XIV, Roi de Suede. Boris le voulut marier à sa fille, mais ne l'y trouvant pas incliné & fort attaché à une maîtresse qu'il avoit, il perdit beaucoup de son amitié. *Petreius* p. 275. *Margaret* p. 29, 30.

demanda la main de sa fille Cénie Gudenow. (1) Il vint à la cour de Boris; il eut le bonheur de plaire à la Princesse: mais en même temps il eut le malheur de plaire aux Boyards & au peuple: dès cet instant Boris résolut de le sacrifier à ses inquiétudes: il craignoit qu'après sa mort, ce Prince ne disputât le trône à son fils. Le tyran cherchoit des assassins, lorsque Jean fut attaqué d'une maladie qu'on jugea mortelle. Boris défendit aux médecins de l'approcher: cette mal-adresse lui réussit; & le Danois mourut, quoiqu'abandonné par des charlatans, dont tout l'art n'étoit qu'impudence, puisque jamais ils n'avoient osé disséquer un cadavre, jamais n'avoient puisé dans les véritables sources de cette science, & que les ouvrages des grands maîtres leur étoient aussi inconnus que la nature.

Mort du Prince de Dannemarc.

La Circassie leva l'étendard de la révolte: cette révolution étoit le fruit des intrigues de la Porte Ottomanne. Le Knés Buturlin partit à la tête d'une armée pour soumettre les rebelles: il fit élever trois forteresses dans leur pays; l'aspect de ces citadelles menaçantes ne fit que les irriter davantage. Les Turcs se joignirent à eux: il y eut un combat sanglant, où des milliers d'hommes furent massacrés, sans qu'aucun des deux partis pût s'attribuer la victoire. Une seconde bataille pouvoit anéantir l'armée Moscovite. Buturlin n'osa la tenter: il offrit de détruire les trois forteresses. Les Circassiens mirent bas les armes; mais ils les reprirent pour écraser Buturlin dans sa retraite: il échappa presque seul à leur fureur: une foule de Boyards & de Knés reçurent ou la mort ou des fers.

1603.

Les Russes sont taillés en pieces par les Circassiens.

Aux portes de Moscow, une bande de voleurs étoit devenue tout à coup une armée conduite par un chef intrépide: elle désoloit les campagnes, arrêtoit les voyageurs, pilloit les bourgades, insultoit le gouvernement & menaçoit la capitale. Il fallut lever une nouvelle armée pour chasser ces brigands: ils furent massacrés; mais leur destruction coûta cher à la Russie. L'Etat parut avoir repris son équilibre: la tyrannie de Boris s'adoucissoit: on ne parloit plus de supplices: les délateurs forcés au silence laissoient respirer la vertu. Au milieu de ce calme, un avanturier préparoit une révolution, & se frayoit un chemin au trône. C'étoit Griska Utropeja, né dans le Comté de Halicie, d'une famille illustre; il se jetta d'abord dans un cloître; c'est souvent dans ces asyles obscurs, que l'ambition a forgé ses armes. Griska sçavoit écrire; c'étoit alors un mérite en Russie: le Patriarche en fit son Sécrétaire: le jeune moine s'informa avec adresse de toutes les circonstances de l'enfance & de la mort de Démétrius, & conçut le dessein de se faire passer pour cet héritier du trône, échappé au glaive des assassins. Ce projet auroit été absurde chez une nation policée; mais l'ignorance & la crédulité des Russes, la solitude dans laquelle on élevoit les Czarewitz invisibles au peuple, rendoient le succès possible. Soit indiscrétion, soit politique, il hasarda plusieurs fois cette dangereuse prophétie: *Je serai un jour Czar.* Boris en fut bientôt averti; tout effarouche un usurpateur; il donna des ordres pour faire arrêter Griska: mais celui-ci trompa la vigilance des émissaires. On apprit & les allarmes du tyran, & l'évasion du moine: dès cet instant,

1604.

Faux Démétrius.

(1) D'autres la nomment *Axinia Borissows*, & le Capitaine *Margaret*, p. 30, n'accuse point Boris des mauvais desseins qu'on lui attribue ici.

SECT. IV. *Hist.* de Russie. 1598-1689.

il s'éleva des soupçons, des murmures, qui servirent bien le jeune ambitieux. Après avoir longtemps erré, il s'arrêta dans le monastere de Saint Sauveur à Novogorod: en quittant cette retraite, il laissa ce billet, adressé à l'Archimandrite: *je suis le Czarewitz Démétrius, fils du Czar Iwan: lorsque je serai sur le trône de mes peres, je te rendrai les mets & la boisson que tu as eu la générosité de me donner dans ton couvent.* Tandis que tous les esprits étonnés à la lecture de ce billet, se partageoient en différentes opinions, & que le peuple commençoit à croire, qu'il restoit encore en Russie un rejetton de la race des anciens Czars, cet homme qui prétendoit au trône, étoit sur le point de subir un châtiment humiliant dans un monastere de Kiow, qu'il avoit scandalisé en mangeant des mets défendus; il prévint sa disgrace, & s'enfuit en Pologne. Il fut d'abord confondu parmi les valets du Prince Adam Wisnowieski: ce fut-là qu'il fabriqua cet écrit. *Celui qui fait les fonctions d'un valet à la cour du Prince Adam, sous le nom de Griska, est Démétrius, fils du grand Czar Iwan: ce fut le fils d'un prêtre, qui fut tué à Uglitz par ordre du tyran Gudenow, non Démétrius, comme on le croit. Mon Sécrétaire Gelkalovi, que l'Eternel m'avoit donné pour me conserver la vie, me tint longtemps caché: craignant que le tyran ne découvrît enfin le lieu de ma retraite, il me fit passer en Pologne. J'y ai mené une vie toujours errante & misérable: de malheur en malheur, je me trouve réduit à l'état le plus vil. J'espere que Dieu jettera sur moi un regard de compassion, & qu'il permettra que je jouisse un jour des droits de ma naissance. Si, par ses décrets éternels, je suis condamné à mourir dans l'état où je suis, ce billet fera au moins connoître quel est celui qui est assis sur le trône des Czars.* Griska feignit d'être malade; il demanda un Confesseur, à qui il révéla le prétendu secret de sa naissance: le billet qu'on trouva dans son lit, fut remis au Prince Adam. Le fourbe répondit avec une candeur apparente à toutes les questions du Palatin. Cette avanture devint bientôt publique: les Grands la crurent ou feignirent de la croire: la République, qui cherchoit à troubler la Russie & à se procurer une influence dans les affaires de cet Empire, embrassa ce fantôme. Les Jésuites, qui ne manquoient jamais l'occasion de se signaler dans quelque grande intrigue, & qui depuis l'ambassade de Possevin, n'avoient pas perdu de vue le projet de réunir la Russie à l'Eglise Romaine, devinrent à la fois les protecteurs & les courtisans de l'imposteur: ils lui ménagerent une alliance avec Miecinski, Palatin de Sendomir, dont il devoit épouser la fille. Il fut présenté au Roi Sigismond III, & parut au milieu de la Diette: il avoit cet air noble & fier, qui fait respecter un Prince même dans l'indigence. Tous les Grands s'intéresserent à son sort: on leva une armée, & la Pologne fit pour cet avanturier ce qu'elle a souvent refusé de faire pour ses Rois. Les Cosaques vinrent grossir la multitude des Polonois qui se rangeoient sous ses drapeaux. Boris leur étoit odieux: les Russes par ses ordres avoient ravagé leur contrée; ils prodiguerent pour son ennemi & leur sang, & leur or, qui leur étoit plus cher que leur vie.

Il passe en Pologne: on lui donne des secours.

Le tyran trembloit dans son palais; il ne sçavoit quel étoit ce nouveau concurrent que la fortune suscitoit contre lui: il croyoit que Griska étoit enséveli dans un cachot: on n'avoit osé lui avouer que ce moine s'étoit enfui;

fui ; l'officier, qui avoit été chargé de l'exécution de cet ordre, ne put laisser son maître plus longtemps dans l'erreur : il confessa que sa proie lui étoit échappée ; la mort fut le prix de son aveu. En même temps Boris faisoit écrire la vie du moine Griska ; un récit simple & vrai auroit peut-être produit quelque effet ; mais on lui prêta des fautes qu'il n'avoit pas commises, des ridicules qu'il n'avoit pas, & tout l'odieux de la calomnie retomba sur son auteur. Cet écrit répandu dans toute l'étendue de l'Empire, & refuté bientôt par l'imposteur, avertit tous les Russes de la révolution qu'on préparoit, & après laquelle ils soupiroient. L'usurpateur avoit fortifié les garnisons des frontieres ; mais ses soldats, ses officiers même désertoient ; l'armée ennemie étoit en marche ; les Jésuites la recrutoient : le Pape offroit des vœux au ciel pour le succès de cette entreprise, & se berçoit déja de l'espoir flatteur de voir le rite Grec aboli en Russie, & sa puissance étendue jusqu'aux frontieres de la Chine. Déjà le faux Démétrius étoit devant Czernicow : le Gouverneur trahi par ses soldats, fut chargé de chaînes, & traîné par eux dans le camp Polonois. La ville rendit hommage à Griska ; plusieurs places suivirent cet exemple : mais Novogorod soutint un siege opiniâtre. Un oncle de Griska vint au camp, pour détromper les assiégeans, & leur déclarer que cet homme, qu'ils prenoient pour Démétrius, étoit son neveu : il fut chassé lui-même comme un vil imposteur. Un Ambassadeur Russe parut à la cour de Sigismond III & s'efforça envain de le désabuser.

Hist. de Russie. 1598-1689.

Succès du faux Démétrius. 1605.

Cependant les armées étoient en présence : on en vint aux mains ; la valeur des Polonois succomba sous la multitude des Russes ; &, si Basile Zuiski avoit sçu profiter de sa victoire, le parti de Griska étoit anéanti. Mais il entreprit le siege de Crom qui l'arrêta longtemps. Griska rassembla les débris de son armée, fit de nouvelles levées : elles n'étoient pas encore arrivées, lorsqu'il apprit que les Russes venoient lui présenter la bataille. Le Palatin de Sendomir, qui avoit commandé l'armée, étoit rentré en Pologne pour chercher des secours ; &, par un jeu de la fortune, qui se plaît souvent à renverser toutes les vraisemblances, Griska qui avoit été vaincu lorsqu'il avoit une armée assez nombreuse & un habile général, triompha, lorsqu'il fut abandonné à lui-même, & suivi de cinq mille hommes, la plupart blessés & mal armés. Cette victoire inespérée fut l'effet de la désertion des Russes, dont plusieurs légions passerent dans son camp. Griska courut ensuite de conquêtes en conquêtes : il poussa l'insulte jusqu'à offrir à Gudenow le pardon de ses crimes, s'il vouloit mettre bas les armes, & s'exiler lui-même : en même temps il fit grace aux émissaires, que son ennemi avoit répandus dans son camp pour corrompre ses soldats : quelques écrivains ont prétendu que Gudenow accablé par ses disgraces, sans philosophie pour les soutenir, sans génie pour les réparer, voyant ses sujets soulevés, ses gardes prêts à l'abandonner, déchiré de remords, odieux aux grands, prit enfin une résolution désespérée, & qu'il s'empoisonna lui-même : d'autres le font mourir de colere à la lecture d'une lettre de Griska ; quoiqu'il en soit, il mourut, revêtu d'un froc, suivant l'usage antique des Monarques Russes. (1) Il fut

Victoire des Russes.

Ils sont défaits à leur tour.

Mort de Gudenow.

(1) *Vid. Lundorp. Sleid. contin. T. III. Thuan. Lulienski opus posth. Piasec. Chron. Puffendorff. Petreius & Margaret, &c.*

SECT. IV. *Hist. de Russie.* 1598-1689.

l'homme le plus malheureux, comme le plus méchant de son Empire: les grands lui étoient suspects: si le sommeil fermoit ses yeux, ce n'étoit que pour lui présenter la mort sous les formes les plus affreuses: sans cesse il craignoit qu'une main perfide ne lui présentât un breuvage fatal. Tant d'innocens égorgés ou brûlés pour un attentat que lui-même avoit commis, tant de familles sacrifiées à ses inquiétudes, tant de crimes accumulés, empoisonnoient les plaisirs qu'il auroit pu goûter en se rappellant les succès de son administration. Car on ne peut nier qu'il fût habile négociateur, & que, du fonds de son cabinet, il sçut bien diriger les opérations de la guerre. Il laissoit deux enfans, Théodore, & Cénie, qui avoit vu son pere conspirer contre les jours de son amant.

Théodore II est proclamé.

Le Patriarche n'ignoroit pas que Griska avoit promis aux Jésuites & au Pape de renverser le rite Grec, & il croyoit cette promesse sincere; la crainte de cesser lui-même d'être le Pape de la Russie, le jetta dans le parti de Théodore: il fit usage de l'ascendant, que la superstition lui donnoit sur la multitude, & le fils du tyran fut proclamé Empereur par le peuple & par les soldats, malgré la noblesse & les officiers: la Czarine fut déclarée Régente; on lui donna pour collegues les Knés Zuiski & Mitislowski, & le commandement de l'armée fut confié à Bosmanoff. Ce Général s'étoit élevé par ses services; la noblesse n'étoit pas moins jalouse de sa fortune que de son mérite. On continuoit toujours le siege de Crom. Griska, par un stratagême bien ménagé, avoit sçu persuader aux Russes, qu'un corps formidable marchoit au secours de la place: une partie de l'armée quitta le siege, & courut à la rencontre des ennemis; on en vint aux mains. Bosmanoff étoit indigné & de l'indocilité de la noblesse qui le méprisoit, & de la foiblesse du gouvernement qui ne le soutenoit pas. Tout à coup il changea de parti; les soldats, qui chérissoient en lui leur ancien compagnon, suivirent son exemple. Griska fut à l'instant proclamé & reconnu, sous le nom de Démétrius, par ceux-mêmes qui avoient pris les armes pour lui fermer le chemin du trône; les officiers menacés par leurs soldats d'une mort inévitable, s'ils demeuroient fideles à Théodore, abandonnerent ce jeune Souverain; l'imposteur, également surpris & charmé de cette révolution, ne laissa pas à la fortune le temps de changer: il connoissoit ses caprices & son inconstance: il marcha vers Moscow à grandes journées, traînant à sa suite un parent de Théodore, qui percé de coups, chargé de chaînes, osoit encore braver Griska, & lui reprocher son imposture. En un moment tout change de face. Théodore & sa mere expirent assassinés, ou empoisonnés. Cénie est jettée dans un couvent. Moscow retentit de ce cri d'allégresse, *Vive le Czar Démétrius!* Il entre dans la capitale en triomphe: on le porte au temple; tout le peuple reconnoît sur son visage les traits d'Iwan Basilewitz. „ C'est son fils, c'est „ lui; c'est le soleil, c'est l'étoile du matin qui luit sur la Russie." Enfin, soit crainte, soit ambition, soit vengeance, la Czarine douairiere, arrachée du monastere où elle gémissoit, se précipite dans ses bras, & s'écrie „ c'est „ mon fils!"

Bosmanoff le trahit.

Révolution: Théodore meurt; Griska est couronné.

1606. Le faux Démétrius oublia combien il importe à un usurpateur de plaire à la nation qui l'a couronné: la famille de Boris étoit nombreuse & puissante, il la dépouilla de ses biens & la dispersa dans des déserts. Les grandes char-

Nouvelle révolution. Conspirations : mort de l'imposteur.

ges furent la proie d'avides Polonois : la fille du Palatin de Sendomir partagea le trône, sur lequel on n'avoit vu que des femmes Russes : des Jésuites s'établirent à Moscow : ils étoient étrangers, catholiques, & sçavans : un seul de ces titres auroit suffi pour les faire abhorrer. On trembla pour le culte national ; on crut déjà voir le Pape donner des loix à la Russie : tel étoit l'esprit de vertige, que le Souverain préparoit lui-même ce qu'il devoit le plus redouter, & que le peuple craignoit qu'il devoit désirer. Sous un gouvernement modéré, la nation ne doit dépendre que de son Souverain, retenu par le frein des loix ; mais sous un gouvernement despotique, les sujets, ou plutôt les esclaves, doivent souhaiter qu'une puissance étrangere puisse influer sur la cour, entendre leurs plaintes, & servir d'épouvantail à la tyrannie. Il fut aisé à Zuiski de soulever des esprits déjà aigris & irrités, & de former une conspiration ; mais il ne lui fut pas aussi facile de la cacher : elle fut découverte : il étoit au pied de l'échaffaud, lorsque Griska lui fit grace. C'étoit la seule action louable qu'il eut faite ; & il s'en repentit. Ce même Zuiski se fit de la clémence de l'usurpateur des armes contre lui : l'imprudent Griska avoit renvoyé les Allemands qui étoient à sa solde : les Polonois lui restoient ; mais leur nombre étoit foible, & leur orgueil insupportable. Un nouvel orage se rassemble, gronde, éclate en un instant. La conspiration fut si prompte, qu'aucun traître n'eût le temps de la révéler. Zuiski se met à la tête des conjurés ; on court aux armes ; les Polonois sont égorgés ; la citadelle se rend aux rebelles : le peuple demande la tête de cet homme qu'il avoit proclamé avec tant d'enthousiasme. Bosmanoff tombe sous les coups des assassins. Griska se réveille en sursaut, il voit le sang Polonois ruisseler, & leurs cadavres étendus dans sa cour : il se précipite par une fenêtre, & se blesse. On l'arrête ; il tire son sabre, & étend un Boyard à ses pieds : il parle aux conjurés, les attendrit, les intimide tour-à-tour. Zuiski voit l'effet de son éloquence ; il se hâte de le faire périr, & d'exposer au peuple son cadavre sanglant. La rage des Moscovites s'assouvit sur ces restes inanimés. Telle fut la fin de cet homme singulier, qu'on a toujours regardé comme un imposteur, malgré sa ressemblance avec Démétrius, & le courage avec lequel il reçut la mort. (1)

Zuiski est élu ; serment qu'il prononce à son Couronnement.

Quel enchaînement de révolutions ! l'héritier des Czars est assassiné, son meurtrier monte sur le trône ; il en est renversé par un moine ; celui-ci tombe à son tour ; & un homme, qui avoit été traîné à l'échaffaud quelques jours auparavant, voit l'Empire à ses pieds & la couronne sur sa tête. Basile Zuiski fut élu d'une voix unanime. Ce fut le premier Czar, qui s'imposa des loix ; il prononça ce serment : *Je jure à tout le peuple de Russie, que je ne condamnerai personne au supplice, qu'après qu'il aura été jugé par le Sénat ; que le pere ne sera point responsable des fautes de son fils ; enfin que je ne tirerai aucune vengeance des outrages que j'ai reçus sous le regne de Gudenow.* C'étoit une imprudence de se lier par un serment, auquel il n'étoit pas obligé & qu'il ne vouloit pas remplir : les proscriptions recommencerent. Zuiski ne manqua point de prétextes pour éloigner ceux dont il avoit reçu quelque injure ; ces redoutables bannis souleverent les pro-

Révoltes, batailles, nouveaux imposteurs.

(1) Voyez les Auteurs cités ci-dessus.

vinces, où ils furent relégués. Le Knés Grégoire Schacopski publia que Démétrius respiroit encore, que la fureur des assassins s'étoit trompée dans le choix de la victime, que c'étoit un Allemand qui avoit été égorgé. Aussitôt Putivol, Czernicow, Starodub, & Novogorod se soulevent. Zuiski, pour détromper les peuples, fait exhumer le corps de Démétrius, lui fait même faire des miracles, & institue trois fêtes en son honneur, pour célébrer le jour de sa naissance, celui de sa mort, & celui de sa translation. Le plus grand miracle & le plus utile eut été de persuader au peuple, que c'est une folie de se battre pour le choix des tyrans: on ne fit pas celui-là; & les reliques de Démétrius ne rendirent point le calme à l'Empire. Une partie des Russes étoit armée, pour un Démétrius imaginaire, sans sçavoir ni où il étoit, ni ce qu'il faisoit. Un autre avanturier avoit pris le nom de Pierre, fils de Théodore, quoique ce Prince n'eût point laissé d'enfans: il avoit séduit quelques Cosaques; mais, après de vaines tentatives, il s'étoit retiré vers le Tanaïs. Toute l'Ukraine étoit en armes: des députés de cette province arriverent à Putivol, pour rendre hommage à ce Démétrius, qui n'existoit pas. On leur dit qu'il n'avoit point paru encore, mais qu'on l'attendoit: & Putivol devint le rendez-vous des rebelles. Isthoma Basiow & Iwan Isaiwitz Polutnich étoient à la tête des Cosaques & des Ukraniens: cette armée s'avança jusqu'à cinquante werstes de Moscow. Zuiski envoya des troupes à sa rencontre; mais elles furent vaincues, & laisserent aux Ukraniens le chemin libre jusqu'à la capitale: il y avoit à craindre qu'ils s'en rendissent maîtres, si la division entre les deux chefs ne l'eût sauvée: Basiow prit avec plusieurs de ses Cosaques le parti du Czar, par dépit que Polutnich lui montra un ordre du prétendu Démétrius de lui céder le commandement en chef. En même temps l'Astracan avoit secoué le joug, & le Gouverneur avoit été assassiné: les habitans du Duché de Smolensko marchoient au secours du Czar. Michel Zuiski, frere de Basile, se mit à leur tête, rassembla tout ce qu'il put de Moscovites, & remporta sur les révoltés une victoire signalée. Les prisonniers furent noyés: cette rigueur n'étoit pas moins imprudente que cruelle. Polutnich ne fut point abattu par cette défaite; il reçut de nouvelles levées de l'Ukraine, sortit de Caluga où il s'étoit retiré, & présenta la bataille aux Moscovites: elle fut sanglante, & la victoire demeura incertaine. Zuiski continua le siege de Caluga: le Czar envoya une nouvelle armée sous le Général Masalki, à laquelle le frere du Czar joignit une partie de ses troupes: on se battit avec acharnement, les rebelles furent enfin taillés en pieces. Dans la premiere bataille on avoit fait périr les prisonniers, par l'eau; dans celle-ci on les fit périr par le feu. On forma autour d'eux une enceinte de barils de poudre, dont l'explosion les extermina. On croyoit que cette victoire seroit suivie de la réduction de Caluga: on se trompoit: l'esprit de révolte élevoit les habitans au-dessus de cette terreur qu'inspire un ennemi triomphant: cette nouvelle doubla leurs forces & leur courage. Le faux Pierre crut qu'il étoit temps de paroître; il rassembla les Cosaques du Tanaïs & du Volga, & marcha vers Borisow. Tous ceux qui conservoient à Basile Zuiski la fidélité qu'ils lui avoient jurée, périrent par divers supplices: une victoire qu'il remporta sur un détachement de l'armée du Czar l'enfla d'un tel orgueil, qu'il résolut de disputer aux Russes

Cruauté des Russes envers leurs prisonniers.

1608.

la conquête de Caluga; mais, avant d'entreprendre ce siege, sa mauvaise fortune l'arrêta dans Thula, il y fut simple spectateur des mouvemens de son armée; elle fut vaincue par le Prince Gallitzin: il tomba lui-même entre les mains de Basile & périt sur un gibet, lorsqu'il croyoit courir au trône: ce fut dans Moscow qu'il reçut le châtiment de son imposture; c'étoit dans cette capitale, qu'il s'étoit promis de recevoir la couronne.

Hist. de Russie. 159?-1689.

Le faux Pierre est pendu.

Son sort n'effraya point ses semblables, & l'on vit s'élever un nouveau Démétrius: il voyageoit sous le nom d'André Nagoy, suivi d'Alexis Rukin, son prétendu sécrétaire. Celui-ci affectant un ton mystérieux, dit aux habitans de Starodub, qu'il sçavoit où étoit le véritable Démétrius, mais que des raisons d'État le forçoient à cacher ce grand secret. On le mit à la question. Il eut la constance de recevoir quelques coups de knout, pour mieux jouer son rôle. Enfin il avoua qu'André Nagoy étoit un nom supposé, que Démétrius avoit pris, pour échapper aux recherches de ses persécuteurs. On crut que la violence des tourmens lui avoit arraché la vérité; ce nouvel imposteur fut proclamé: plusieurs villes lui rendirent hommage; un gentilhomme osa lui-même annoncer au Czar que la Russie avoit retrouvé son vrai maître, & mourut dans les tourmens avec un courage aussi fou qu'héroïque. La République de Pologne protégea encore cet imposteur; il brûloit les villes, massacroit des garnisons, désoloit les campagnes, lorsqu'il parut encore un autre fourbe sous le nom de Théodore, fils du Czar Théodore; les Cosaques le lui livrerent, il le fit étrangler. Ces révolutions n'étoient qu'une suite d'usurpations vengées par des usurpateurs, de fourberies punies par des fourbes. Nagoy alla mettre le siege devant Brenska; cette ville fut secourue; les Russes se précipiterent au milieu des glaces qui embarrassoient le cours de la Nerva & les traverserent avec autant de bonheur que d'audace. Nagoy fut contraint de se retirer; les rigueurs de l'hiver l'arrêterent à Orla. Dès que le retour du printemps rouvrit aux guerriers le chemin de la gloire, l'imposteur vit paroître les Moscovites commandés par le jeune Démétrius Zuiski, frere du Czar. On se battit pendant deux jours, sans pouvoir fixer la victoire: mais la trahison d'un corps de Cosaques, qui servoit sous les enseignes Russes, changea tout à coup la fortune; Démétrius Zuiski fut entraîné dans la déroute de son armée; les Polonois firent des conquêtes, Rusinski les commandoit; leurs progrès furent arrêtés par Michel Zuiski; mais ce Prince ayant été trompé par l'insidieuse proposition d'une trêve, ses troupes s'abandonnerent à une joie imprudente, & furent massacrées au milieu de leurs orgies. Les rebelles parurent sous les murs de Moscow; mais les Russes revenus de leur ivresse & de leur terreur se rallierent & les repousserent.

Autre imposteur qui prend le nom de Démétrius.

Brenska assiégé & secouru.

1609.

Le Palatin de Sendomir & sa fille Marie, veuve de Griska, languissoient dans les fers. Basile crut fléchir Sigismond en leur rendant la liberté: cette démarche étoit imprudente. L'imposteur fit enlever le Polonois & sa fille; le désir de remonter sur le trône, peut-être aussi la crainte de la mort, engagerent la Princesse à reconnoître son époux dans un vil avanturier: elle se jetta dans ses bras, lui prodigua les plus tendres caresses & joua si bien son personnage, qu'elle confirma toute l'armée dans son erreur. Ainsi la fille d'un Palatin, veuve d'un moine, devint la concubine d'un inconnu: les troupes animées d'une nouvelle ardeur, battirent les Russes, & mirent le Czar dans

Succès de l'imposteur; Marie le reconnoît pour son époux.

une telle perplexité, qu'en attendant les secours que la Suede lui avoit promis, il résolut de se renfermer dans la capitale. Les habitans lui jurerent de le défendre jusqu'au dernier soupir: ce serment fut prononcé sur la croix; &, le jour même, une partie des Moscovites déserta: il fallut fermer les passages, & tourner les armes contre eux, pour empêcher leur défection: les Polonois, maîtres de la campagne, firent des conquêtes: presque tout l'Empire reconnut dans Nagoy le véritable Démétrius. Cependant Michel Zuiski arrivoit de Suede avec des troupes bien disciplinées: la présence de ces braves étrangers changea la face des affaires; quelques villes retournerent au parti du Czar: les Polonois reçurent quelques échecs. Dans Moscow plusieurs Boyards avoient proposé de détrôner Basile, & d'en élire un autre; mais ce projet avoit été rejetté avec horreur, & les conjurés avoient cherché dans le camp ennemi un asyle contre la vengeance de leur maître. Nagoy, après un assaut inutile, avoit changé le siege de Moscow en blocus; & déjà la famine se faisoit sentir dans cette capitale. Basile sortit en personne & porta la mort dans le camp des Polonois: ce succès, quoique peu décisif, fit rentrer plusieurs villes dans le devoir; les garnisons Polonoises furent massacrées; une nouvelle sortie aussi heureuse que la premiere, rappella encore beaucoup de Russes à leur Souverain.

Les assiégés reprennent courage à l'approche des Suédois.

Nouveaux imposteurs.

Au milieu de ces combats, de ces massacres, on apprit que trois imposteurs à la fois partageoient les esprits dans le royaume d'Astracan. Le premier avoit pris le nom d'Auguste, & se disoit fils d'Iwan IV; le second s'appelloit Laurent, & reconnoissoit le Czar Théodore pour son pere; Osinowic étoit le nom du troisieme, qui se disoit fils du malheureux Iwan tué par son pere: celui-ci fut étranglé par les Cosaques du Tanaïs; les deux autres furent traînés au camp de l'imposteur, qui les fit périr du même supplice. Les Suédois arriverent enfin, prirent plusieurs villes, remporterent deux victoires sur des partis Polonois, & s'approcherent de Moscow: ils signalerent leur arrivée par de nouveaux succès: les Russes triomphoient; les Polonois étoient à la veille de leur perte; l'imposteur trembloit dans son camp, & commençoit à voir l'échaffaud à côté du trône, lorsque l'envie, ce fléau des cours, sema la division dans la famille regnante. Soit que Lippenow, Gouverneur de Résan, voulût tendre un piege à Michel Zuiski, soit qu'en effet il fut las du gouvernement de Basile, & qu'il voulût placer son frere sur le trône, il lui écrivit qu'il n'avoit qu'à paroître, & qu'on arracheroit le sceptre des mains du Czar, pour le placer dans les siennes. Michel indigné déchira la lettre, & envoya le courier au Czar; un tel procédé devoit rassurer ce Souverain; mais Catherine, son épouse, & tous les grands, jaloux de la gloire de Michel, persuaderent au Monarque inquiet, & qui, toujours trahi, s'attendoit toujours à l'être, que jamais on n'auroit osé offrir la couronne à son frere, si celui-ci n'avoit pas paru y prétendre; que cette lettre supposoit une conspiration formée, & que Michel n'avoit révélé ce qu'elle contenoit, que pour augmenter sa sécurité, & lui porter des coups plus sûrs: la perte du héros, l'Hector de la Russie, le seul dont le bras put raffermir cet empire chancelant, fut aussitôt résolue. On n'ignora point en Pologne les dispositions de la cour de Moscow, & on résolut d'accabler un Prince qui se privoit lui-même de son plus ferme appui. Sigismond rassembla de nouvelles trou-

La perte de Michel est résolue.

pes, & entra lui-même dans le Duché de Smolensko: il assiégea la capitale: *Hist. de Russie. 1598-1689.*
les murailles de cette ville, épaisses de quinze pieds, hautes de soixante & dix, ses larges fossés & surtout trente mille hommes de garnison menaçoient les Polonois d'une longue & vigoureuse résistance. Cependant Michel Zuiski & Pont ou Jaques de la Gardie, Général des Suédois, après avoir cueilli de nouveaux lauriers, après avoir taillé en pieces l'armée Polonoise, qui assiégeoit Moscow, étoient entrés en triomphe dans cette capitale: le peuple se précipitoit sur les pas de Michel, l'appelloit son pere, son libérateur, son génie tutélaire. Ces cris d'allégresse, ces éloges accrurent les inquiétudes du Czar, & prêterent aux ennemis du héros de nouvelles armes contre lui: on n'osa cependant l'attaquer au milieu d'une nation qui l'adoroit, & qui formoit autour de lui un rempart, impénétrable aux assassins. On prit un parti plus odieux encore, mais plus sûr; ce fut de l'empoisonner. Toute la ville s'écria que le Czar avoit *coupé sa main droite avec sa main gauche.* Elle décerna à Michel des honneurs funebres, moins remarquables par leur magnificence, que par la douleur publique: si Sigismond avoit profité de l'horreur, que cet attentat avoit répandue dans tout l'Empire, s'il s'étoit présenté aux portes de Moscow, Zuiski tomboit du trône: mais il continua le siege de Smolensko. D'ailleurs il ne s'entendoit plus avec Nagoy: las de prodiguer le sang & l'or de la Pologne pour un avanturier, qu'on croyoit fils d'un maître d'école, il avoit conçu un dessein plus grand. D'un autre côté, la division s'étoit mise dans le camp de Nagoy: les Russes & les Polonois en étoient venus aux mains. Le Palatin de Sendomir engageoit sa fille à se couvrir d'une nouvelle ignominie, en abandonnant celui qu'elle avoit reconnu pour son époux: les Polonois quitterent les enseignes de l'imposteur, & se rendirent près de leur Roi. (1)

Mort funeste de ce Prince.

Une armée Russe & Suédoise s'avançoit pour secourir Smolensko, sous les ordres de Démétrius Zuiski & de Jaques Pont de la Gardie. Sigismond ne voulut pas s'exposer au danger d'être attaqué tout à la fois par cette armée, & par les assiégés; il fit partir Stanislas Solkowski avec l'élite de ses troupes. Les deux armées se rencontrerent en chemin. On s'y livra une sanglante bataille; les Russes s'enfuirent après avoir fait une molle résistance, Démétrius les suivit; les Suédois tinrent ferme longtemps, &, se voyant abandonnés, firent une belle retraite. Quelques François qui étoient parmi eux, entraînés par leur inconstance naturelle, passerent dans le camp des Polonois. Basile voulut engager la garnison de Moscow à tenter le sort des armes sous la conduite de son frere; elle se souleva: il appella à son secours les habitans de Résan; ils furent sourds à ses plaintes, comme à ses ordres. Le Kan de Crimée fit un effort en sa faveur; mais son armée se retira après avoir pillé le camp de Nagoy. Les Moscovites étoient fatigués d'une guerre, dont le succès ne pouvoit réparer leurs pertes; ils voyoient la famine regner dans leurs murs, Zuiski renfermé dans son palais & livré à une douleur inactive, les provinces devenues la proie des Polonois; ils avoient vu Michel Zuiski lâchement empoisonné par son frere, pour qui il exposoit ses jours. Les Suédois, alliés orgueilleux, parloient en maîtres: le commerce étoit-

1610.

Nouvelle révolution. Basile Zuiski est déposé.

(1) *Ubi supra.*

interrompu: le ſang de la nation s'épuiſoit dans les combats: la mere pleuroit un fils, unique appui de ſa vieilleſſe; d'innocens orphelins redemandoient au Czar leur pere mort en combattant pour lui. Baſile ne ſçavoit plus ni conſoler, ni défendre ſes ſujets: les boyards réſolurent de le ſacrifier au bien de la patrie, & de le dépoſer: on publia la vacance du trône. Baſile Zuiski ne trouva perſonne, qui oſât embraſſer ſa défenſe. On l'arrêta au milieu de ſon palais; & on le conduiſit au couvent de Czendow. C'étoit l'uſage, que, lorſqu'un candidat ſe préſentoit à la porte d'un monaſtere, l'Archimandrite lui demandoit ce qu'il vouloit? & il répondoit „ l'habit religieux." Le Prélat fit cette queſtion au Monarque détrôné: celui-ci répondit bruſquement qu'*il ne demandoit rien.* „ Il ſe trompe," reprit celui qui l'accompagnoit; „ je ſçais qu'il demande l'habit religieux avec la plus „ vive impatience." On le raſa, on le couvrit d'un froc; la Czarine eut le même ſort & on ne ſongea plus qu'à élire un autre Souverain. On avoit invité les officiers Ruſſes de l'armée de Nagoy à imiter les Moſcovites, à chaſſer l'impoſteur & à ſe réunir avec leurs compatriotes pour procéder à l'élection: ils le promirent; mais, dès qu'ils virent Zuiski rélégué dans un monaſtere, ils prêterent à leur chef un nouveau ferment de fidélité.

Mort de Zuiski.

Sigismond avoit conçu depuis longtemps le projet de monter ſur le trône de Ruſſie, ou d'y placer ſon fils. Nagoy n'étoit plus à ſes yeux qu'un vil impoſteur: il ſe flattoit de l'écarter aiſément; Zuiski, au fonds de ſon monaſtere, lui ſembloit plus redoutable que ce fourbe à la tête d'une armée; tant qu'un Prince détrôné reſpire, l'ambition des grands, la pitié du peuple, la politique d'une Puiſſance voiſine, peuvent remettre le ſceptre dans ſes mains. Sigismond crut qu'il falloit commencer par s'emparer de la perſonne de Zuiski: des traîtres prévinrent ſes déſir, enleverent ce malheureux Prince, & le lui livrerent. Zuiski étoit étonné, que dans ſon infortune il fut encore un objet d'inquiétude & d'envie. Il parut plus grand dans l'adverſité, qu'il ne l'avoit été au faîte des grandeurs; & ſous le froc & ſous le capuchon, ſon maintien étoit celui d'un Monarque. Sigismond fut aſſez lâche, pour inſulter à ſon malheur: il lui ordonna de ſe proſterner devant lui. „ Je „ mériterois ma diſgrace, lui dit Baſile, ſi je t'obéiſſois; mais je n'ai point „ oublié que je ſuis le Souverain de la Ruſſie: ſi tu me vois devant toi „ pauvre, déſarmé, chargé de chaînes, couvert d'un vêtement ignominieux, „ peux-tu t'enorgueillir d'un triomphe que tu ne dois qu'à la perfidie de mes „ ſujets, & non à ton courage? peux-tu me voir accablé par la fortune, „ ſans ſonger qu'elle peut te porter les mêmes coups?" Sigismond le fit conduire en Pologne, avec ſon épouſe & ſes freres: ils y moururent tous à la fois; cette mort ſimultanée étoit trop extraordinaire, elle étoit trop conforme aux intérêts de Sigismond, pour qu'on ne l'accuſât pas d'avoir fait empoiſonner cette malheureuſe famille: il outragea leurs cendres, les fit enterrer près d'un grand chemin, & fit graver ſur leur tombe une épitaphe injurieuſe.

Cependant les Moſcovites aſſemblés délibéroient ſur le choix d'un maître. Le joug de l'impoſteur leur ſembloit trop humiliant: celui de Sigismond leur ſembloit trop dur. Miéciſlas, Gouverneur de Moſcow, leur perſuada, que la Ruſſie ne pouvoit ſe relever de ſes pertes qu'en couronnant un Prince Polonois,

tonois, que Sigismond pouvoit encore se réunir au fourbe Nagoy, & achever de détruire ce qui avoit échappé à leur fureur; que si le Roi leur étoit odieux, ils pouvoient l'appaiser, en plaçant son fils sur le trône, que ce Prince étoit dans l'âge où le caractere n'est point encore immuable, où l'habitude n'a point fortifié les préjugés qu'on a reçus en naissant, & qu'on pouvoit le former aux coutumes, aux mœurs, aux loix de la Russie. Cet avis prévalut: des députés partirent pour offrir à Sigismond la couronne pour son fils Uladislas: en même temps des troupes Polonoises s'approchoient de Moscow sous prétexte de défendre cette capitale: elles s'en emparerent. Sigismond exigeoit qu'à l'instant même on lui ouvrît les portes de Smolensko. „Il „ n'est pas temps encore, lui dit l'Archevêque de Résan; il faut que votre „ fils reçoive un nouveau baptême suivant le rite grec, qu'il embrasse notre „ religion, qu'il jure de la maintenir: alors toutes les villes lui seront ou„ vertes & soumises." Ces conditions sembloient dures à un zélé Catholique, & retardoient l'élection: des partisans d'Uladislas lui écrivirent qu'on le laisseroit maître de les accepter ou de les rejetter; le Patriarche refusa de signer cette lettre: un Boyard tira son épée, lui mit la pointe sur la poitrine & menaça de le percer, s'il persistoit dans son refus: l'inflexible Prelat n'opposa qu'un crucifix à son glaive. On les sépara: mais la signature du Patriarche étoit une forme nécessaire, dont cette lettre n'etoit point revêtue. On avoit déposé Zuiski pour rétablir le calme dans Moscow, & on n'avoit fait qu'enflammer la discorde; un parti proclamoit Uladislas, un autre votoit pour Philippe, Prince de Suede. Les Polonois, maîtres de la citadelle, descendoient dans la ville, pour y commettre toutes les horreurs, dont une ville prise d'assaut auroit été le théâtre: la moitié de cette capitale fut la proie des flammes; dix mille habitans furent massacrés au milieu de cet incendie: c'étoit sous de tels auspices, qu'Uladislas commençoit à regner. Quelque funeste qu'eût été la fin des imposteurs, qui avoient pris le nom de Démétrius, quoiqu'une fourberie tant de fois mise en œuvre ne pût être renouvellée avec succès, un Diacre, nommé Matuiska, prétendit à son tour être ce Prince, dont le nom avoit été si souvent le signal de la révolte: les Cosaques le suivirent, sans le croire; ils ne cherchoient qu'une occasion de s'enrichir par le pillage. Novogorod, Plescow & Pereslaw se déclarerent pour lui: le Gouverneur de Plescow le fit arrêter, & il fut étranglé, comme ceux qui avant lui avoient joué le même rôle: mais la tranquillité ne fut point rétablie. Nagoy & Uladislas se disputoient toujours la couronne, & ravageoient, l'un, les champs, l'autre, la capitale: enfin l'excès de l'oppression rendit aux Russes leur ancienne valeur, ils assiégerent leurs tyrans dans la citadelle, & les forcerent, après un long siege, à se rendre à discrétion. Leur défaite n'éteignit point le flambeau de la discorde; il restoit encore une faction Suédoise, & une faction Polonoise, qui partageoient l'Empire. Quant à Nagoy, les Russes abandonnoient ses enseignes; il restoit presque seul dans son camp; il prit le seul parti qui lui restât, celui de la retraite; les Tartares lui offrirent un asyle, & ils l'assassinerent dans un festin.

Hist. de Russie. 1598-1689.

Uladislas est élu par une faction puissante.

Guerres civiles. Désastres de la capitale.

Le Diacre Matuiska prend le nom de Démetrius. Il est étranglé.

La guerre civile s'allumoit de plus en plus; quelques boyards moins insensés, crurent que l'intérêt de l'État exigeoit qu'on écartât à la fois les deux partis, & qu'on ne souffrit point que le sceptre tombât dans des mains étran-

SECT. IV. *Hist.* de Ruſſie. 1598-1689.

Troiſieme faction, qui triomphe des deux autres.

geres: ils raſſemblerent leurs compatriotes, leur repréſenterent que la Couronne de Ruſſie ne pouvoit appartenir qu'à un Ruſſe, que les loix, ou plutôt les uſages ne permettoient pas même au Czar de choiſir une épouſe hors de ſes Etats, que les Suédois avoient été leurs ennemis, que les Polonois n'avoient jamais ceſſé de l'être, que la concurrence dureroit longtemps & épuiſeroit ce qui reſtoit de ſang & d'or en Ruſſie, que l'une ou l'autre domination ſeroit dure & odieuſe, qu'il falloit élire un Ruſſe pour ôter tout eſpoir à ces compétiteurs. Il leur propoſa de placer la Couronne ſur la tête de Michel Théodorowitz Romanow: il étoit fils de Théodore ou Philarete Nikititz Romanow, depuis Archevêque de Roſtow, alors priſonnier en Pologne, & d'une fille d'Iwan Baſilewitz. Boris avoit forcé cette Princeſſe à prendre le voile dans un monaſtere d'Uglitz, nommé Caſtroma: ſon fils y vivoit avec elle dans une heureuſe obſcurité, oubliant ſon illuſtre origine, ſans déſirs, ſans allarmes, & mettant toute ſa gloire à eſſuyer les larmes de ſa mere. Tout à coup les portes de cette retraite ſacrée ſont ouvertes; des boyards entrent, ſe précipitent à ſes pieds & lui annoncent qu'il eſt appellé au trône; les voûtes de ce temple, dont le ſilence juſqu'alors n'avoit été troublé que par des cantiques pieux, retentiſſent de ces cris: „ Vive le Czar Michel Théodoro-„ witz!" Le jeune Prince pâlit; il voit le trône; il voit le précipice: ſa mere embraſſe les genoux des députés, & les conjure de ne pas lui arrracher ſon fils, pour l'élever dans un rang ſi fatal à ceux qui l'ont occupé: il fallut, pour vaincre ſa réſiſtance, qu'un Evêque Ruſſe lui aſſurât que Dieu lui avoit révélé, que cette élection étoit conforme aux vues de ſa Providence. Une viſion ſuppoſée fit plus d'impreſſion ſur elle, que l'intérêt de l'Etat & celui
1613. de ſon fils. Ainſi, cette Couronne que tant de Princes & d'impoſteurs avoient voulu arracher, pour laquelle ils avoient prodigué tant de ſang & de richeſſes, tomba (ſi nous pouvons nous exprimer ainſi) ſur la tête d'un enfant, qui n'y ſongeoit pas. Michel n'avoit que 15 à 17 ans: il étoit ſans expérience & ſans lumieres, mais non pas ſans vertus. On lui donna un conſeil: quelquefois les vieillards en ont beſoin; un jeune Prince ne peut s'en paſſer. On ne ſçait ſi on eut la précaution de lui faire ſigner une capitulation; ce qu'il y a de certain, c'eſt que, dans toutes ces révolutions, où l'on porta ſucceſſivement ſur le trône des hommes qui ſe ſeroient eſtimés heureux de l'acheter d'une partie de leur autorité, on manqua l'occaſion de changer la conſtitution de l'Etat, d'abolir le deſpotiſme, & de rendre aux hommes cette liberté primitive, contre laquelle on ne peut preſcrire par pluſieurs ſiecles d'eſclavage. Les Polonois évacuerent bientôt la Ruſſie; les fers du pere de Michel
1617. furent briſés: les Suédois retournerent dans leur patrie; on conclud avec eux une paix, ou treve de quarante ans. On leur céda Kexholm, Notebourg, Iwanogorod, Jamagorod, & Copario, avec leurs diſtricts. La Ruſſie ſe laiſſa enlever ainſi la communication avec la mer Baltique, qu'elle avoit recouvrée par des invaſions ſucceſſives: au reſte, en perdant cet avantage, elle ne perdit rien, puiſqu'elle n'en faiſoit aucun uſage, & qu'elle étoit ſans marine, ſans commerce & ſans arts.

Paix avec la Suede.

Les Polonois avoient diſparu; mais la paix n'étoit point faite avec eux. Uladiſlas ne voyoit pas ſans envie ſon heureux rival jouir d'un rang qui ne lui avoit coûté
1618. ni efforts ni périls: il perſuada à la République qu'il y alloit de ſa gloire de faire encore une tentative en ſa faveur. On lui ſacrifia les Coſaques, milice

indocile, qu'on voyoit, sans regret, périr dans les combats; ils le suivirent & ravagerent tout ce qui se trouva sur leur passage. L'armée pénétra jusqu'à Moscow, dont elle forma le siege: la discorde ne regnoit plus parmi les Russes; l'élection de Michel les avoit tous réunis sous les mêmes drapeaux & sous les mêmes loix. Uladislas apprit combien il est difficile de vaincre un peuple animé des mêmes sentimens, (1) & dont toutes les forces tendent au même but: il leva le siege; & la République dégoûtée de combattre pour des Rois, qu'elle n'aimoit pas, conclud avec la Russie une trêve de quatorze ans, pendant laquelle les Polonois devoient garder les Duchés de Smolensko, de Sévérie, & de Czernicow: toutes les autres conquêtes furent restituées, & Uladislas renonça au titre de Czar. On essuya quelques difficultés sur l'échange des prisonniers: comme il y avoit plus de Russes entre les mains des Polonois, que de Polonois entre les mains des Russes, la République ne vouloit rendre la liberté aux captifs, qu'à condition qu'on lui céderoit encore quelques districts. „ Mon fils ne cédera rien de plus, dit „ fierement l'Archevêque de Rostow; si vous exigez de nouveaux districts, „ le Czar reprendra les armes, & moi j'irai, nouveau Régulus, reprendre „ mes fers à Warsovie. " Cette fermeté étonna les Polonois, & tous les prisonniers furent restitués. Ce magnanime vieillard fut peu de temps après élevé au rang de Patriarche par son fils; il refusa d'abord cette dignité. „ Vous „ êtes mon fils & mon maître, lui dit-il: comme sujet, je suis prêt à vous „ obéir; comme pere, j'ai le droit de vous donner quelques conseils. Sçavez-vous, mon fils, de combien de précipices votre trône est entouré? „ sçavez-vous que ceux-même qui vous ont élu, sont jaloux de la puissance „ qu'ils vous ont donnée? Quels seront leurs murmures, s'ils voient les „ deux pouvoirs réunis dans les mains des Romanow? Un Czar doit se garder de trop élever sa famille: plus il l'éleve, plus il rend sa chûte prochaine: voilà ce que m'inspire votre intérêt, &, si je consulte l'équité, „ elle me dit qu'il y a dans le clergé des hommes plus dignes que moi „ d'occuper ce haut rang. " Sa modestie le trompoit; le Clergé & le Sénat le voyoient avec d'autres yeux; &, dans tout l'Empire, ils ne connoissoient personne, qui pût mieux remplir les fonctions de cette place auguste & sacrée: ils lui envoyerent des députés pour le conjurer de l'accepter, & il céda à leurs instances. (2)

Hist. de Russie. 1598-1682.

Inutile expédition d'Uladislas en Russie: elle est suivie d'une treve.

1619.

En paix avec ses voisins, chéri de ses sujets, guidé par son pere, il ne manquoit au bonheur du Czar, qu'une épouse, dans les bras de laquelle il pût oublier quelquefois les inquiétudes, compagnes de la grandeur: toutes les beautés de l'Empire briguerent son choix. Marie Dolgoroucki fut préférée: mais elle ne fit qu'un pas du trône au tombeau: au sein des plaisirs une langueur affreuse éteignit le flambeau de ses jours. La cour étoit si superstitieuse, qu'elle crut que sa mort étoit l'effet d'un sortilege: on fit périr une foule de malheureux, qu'on accusoit de posséder les prétendus secrets de cet art chimérique. Cette catastrophe, qui porta la désolation dans tant de familles, fit renaître l'espoir dans les cœurs des beautés, qui n'avoient pu toucher ce-

1625.

La Czarine meurt. Michel épouse Eudoxie Streschneew.

(1) Malheur aux Etats, où la politique de certaines Puissances, ou de leurs Ministres, réussit à semer la division & à former des partis! (2) *Autores supra citati.*

SECT. IV. *Hist. de Russie. 1598-1689.*

lui de Michel. Eudoxie Streschnew, Demoiselle d'honneur de la Princesse Scérémétow eut le bonheur de plaire au Souverain. Lucojan Streschnew ignoroit la subite élévation de sa fille: c'étoit un pauvre gentilhomme, qui, loin de la cour, sans ambition, sans allarmes, cultivoit son champ de ses

1626. propres mains: les bornes de sa fortune étoient celles de ses désirs; sa table étoit frugale; ses vêtemens, simples; sa santé, robuste; son langage grossier, mais franc. Un jour qu'il étoit occupé des soins de l'agriculture, il voit s'avancer vers lui un Boyard, revêtu des marques de la dignité de Chambellan, & suivi d'un magnifique équipage: le Boyard mit pied à terre, l'aborda en le saluant avec respect. „ Seigneur, lui dit-il, le Czar & la Czarine m'ont envoyé vers vous pour vous prier de venir à leur cour, & ce „ char est destiné à votre voyage. Vous êtes courtisan," répondit Streschnew, sans quitter sa bèche, „ & moi je suis laboureur; vous êtes riche, je suis pauvre; n'insultez point à ma médiocrité: elle vaut bien „ votre opulence: les momens me sont chers; laissez-moi travailler." Alors le Chambellan lui annonça que sa fille étoit sur le trône; il fallut l'arracher de sa métairie, qu'il regretta toujours. Le bonheur de sa fille pouvoit seul le consoler de cette perte. (1)

1630. Traité de Commerce avec la Hollande.

La Russie n'avoit point encore traité avec la Hollande; & ces sages Républicains sembloient ignorer l'existence des Moscovites: les droits excessifs que le Roi de Suede exigeoit sur tous les vaisseaux qui abordoient dans ses Etats, engagerent les Etats Généraux des Provinces Unies à négocier avec les Russes. Ils devoient leur fournir des armes, & en recevoir des grains; tel étoit l'objet de l'Ambassade Hollandoise: on la reçut avec une magnificence asiatique: le vieux Patriarche n'ignoroit pas, que, pour avoir la paix, il faut se tenir toujours prêt à faire la guerre; cependant il étoit allarmé de cet échange, qui annonçoit dans son fils des dispositions plus belliqueuses que pacifiques: il s'étoit efforcé de lui inspirer l'amour de la paix, & l'horreur de toute guerre offensive; il avoit lui-même étouffé des semences de discorde prêtes à éclore, & désarmé plus d'une fois l'ardeur martiale du jeune Prince. Il craignoit que le terme de ses vieux jours ne fût celui du repos

1632. de l'Etat, & ce terme n'étoit pas loin. Il mourut en effet deux ans après. La Russie perdit en lui le plus grand de ses Princes & de ses Prélats, puisqu'elle perdit le plus vertueux: son goût pour les sciences n'étoit pas moins extraordinaire que son humanité, dans ce pays encore barbare, & où regnoient à la fois l'ignorance & la cruauté. A peine cet auguste vieillard avoit-il fermé les yeux, que l'ardeur martiale de son fils, excitée par les généraux,

La treve expire: la guerre se rallume. 1633.

replongea la Russie dans tous les maux, dont la sagesse du Patriarche avoit effacé les traces. La trêve avec la Pologne alloit expirer: cent mille hommes prirent les armes: un Pacha Turc s'engagea à faire une irruption en Moldavie, tandis que les Russes entreroient en Pologne; ils y entrerent en effet; mais Uladislas, fils & successeur de Sigismond, les attira dans des défilés, où, enveloppés de toutes parts, ils ne purent ni fuir ni combattre; cette armée, qui sembloit devoir accabler la Pologne, fut contrainte de mettre bas les armes. (2) La Russie se trouva ouverte & sans défense; les Polonois ren-

(1) *Strahlenberg C. IV. Olearius L. III.* (2) *Supra p. 57.*

dirent à Michel tous les maux qu'il avoit voulu leur faire: la route de Mofcow leur étoit connue. Avant de s'y engager ils allerent attaquer les Turcs, triompherent, pacifierent la Moldavie, & tournerent contre les Mofcovites leurs armes victorieufes. Michel n'avoit plus de foldats; la terreur avoit frappé fa Capitale: il ne trouva d'autre reffource pour arrêter les progrès d'Uladiflas, que de défavouer fes Généraux, & de faire trancher la tête à ceux qui étoient revenus à Mofcow. C'étoit ajouter la cruauté à la perfidie, & fe couvrir d'un nouvel opprobre, pour effacer le premier: la paix fut cimentée du fang de ces victimes: il fallut céder à perpétuité les Duchés qu'on n'avoit cédés que pour quatorze ans. Uladiflas renonça de fon côté au titre de Czar, qu'il avoit repris: les Polonois fignalerent leur retour par des ravages. Le terme de la guerre ne fut point celui des calamités publiques: les Moscovites verferent des larmes fur la tombe du Patriarche, & s'écrierent; „ ô grand homme, dont la mort devoit refpecter l'augufte vieilleffe, fi tu vivois encore, nous n'aurions pas à regretter nos biens, & notre gloire, „ plus précieufe qu'eux. Que ne peux-tu du fonds de ta tombe infpirer à „ ton fils des fentimens plus juftes & plus modérés!"

Hift. de Ruffie, 1598-1689.

Après avoir vu le véritable Démétrius exhumé & transféré d'Uglitz à Moscow, après avoir vu huit impofteurs recevoir le châtiment de leur fourberie, il fembloit impoffible qu'un nouvel avanturier ofât fe donner encore pour Prince, & que les Ruffes ajoutaffent foi à un menfonge tant de fois répété & tant de fois puni: mais ce pays étoit deftiné à être le théâtre des événemens les plus incroyables; &, dans les annales de ces temps malheureux, le vrai n'eft prefque jamais vraifemblable. Le nouveau perfonnage qui va paroître fur la fcene, fe nommoit Timofca Ancudina: il étoit fils d'un marchand de toile, & avoit été receveur des droits fur les liqueurs; le rare talent qu'il avoit pour l'écriture, lui mérita la main de la petite-fille d'un Archevêque: il la fit périr dans les flammes, vola un de fes amis, paffa en Pologne, parcourut l'Orient, fut pris par les Tartares & s'évada, embraffa l'Alcoran à Conftantinople, erra longtemps miférable, partout odieux & partout rebuté. Enfin manquant de pain & d'afyle, il fongea au trône; ce fut la faim qui lui infpira l'étrange projet de devenir Monarque. Il fe jetta parmi les Cofaques, & prit le nom de Zuiski: ce peuple avide de pillage embraffoit tous les fantômes, qui pouvoient lui ouvrir le chemin de la Ruffie, & il fut reconnu par ces brigands pour l'héritier du trône des Czars. La Ruffie fut inondée des manifeftes de cet impofteur; écrits qui firent effet dans un pays, où à peine on fçavoit lire. Novogorod, Iwanogorod, & Jaura dans l'Ingrie lui rendirent hommage: il eft vrai que la foumiffion de ces villes étoit moins l'effet de la conviction, que celui de la crainte, & que les armes des Cofaques le fervoient mieux que fes manifeftes. Maître de ces places, il voulut fe fortifier de l'alliance de la Suede: il écrivit à la cour de Stockholm qu'il étoit Zuiski, que le trône de Ruffie étoit fon héritage, que fi les Suédois vouloient lui aider à reconquérir fon patrimoine, il établiroit entre les deux Etats une alliance éternelle, & qu'il les feconderoit de toutes fes forces contre leurs ennemis. Il y avoit alors à Stockholm un Seigneur qui avoit vu le vrai Zuiski; ce fut lui que le Roi choifit pour Ambaffadeur; on le chargea d'examiner les traits du chef de la révolte, de l'in-

Un impofteur prend le nom de Zuiski.

Ses fuccès, fes intrigues, fa mort.

Sect. IV. Hist. de Russie. 1598-1689.

terroger: il n'eut pas cette peine, l'imposteur aima mieux renoncer à la protection de la Suede, que de s'exposer aux regards clairvoyans de cet Ambassadeur, qui s'en retourna sans avoir pu obtenir d'audience: ce refus seul auroit dû désabuser les Russes & les Cosaques. Cependant l'imposteur fut reçu en triomphe dans Plescow: les habitans, emportés par l'amour de la nouveauté, vinrent mettre à ses pieds leurs richesses; mais au lieu d'en faire usage pour vaincre & conquérir, il les dissipa en plaisirs. Les Plescowiens indignés le chargerent de fers, & l'envoyerent à Moscow, où il fut coupé en quartiers, & ses membres suspendus aux portes de la ville. Ainsi la révolte fut dissipée, & les Cosaques retournerent vers les bords du Tanaïs.

Délivré de cet ennemi, le Czar fit des réflexions profondes sur sa conduite; il se rappella que la fougue impétueuse de son caractere avoit coûté la liberté à cent mille hommes, que cette premiere faute l'avoit entraîné dans une seconde, en faisant périr des généraux, qui n'avoient agi que par ses ordres; il sentit que l'indignation générale, qu'avoit causée la chûte de ces têtes illustres & innocentes, avoit disposé les esprits en faveur de l'imposteur; il se souvint en même temps des sages conseils & des grands exemples que son pere lui avoit donnés: il résolut de les suivre; &, dès cet instant, il ne s'occupa que du bonheur de son peuple. On vit renaître l'abondance au sein de la paix: les loix reprirent leur vigueur; les grands furent plus respectés; les petits, moins opprimés: les arts nécessaires furent encouragés; on vit même quelques sçavans à la cour; ils y parurent comme ces météores, dont l'éclat éblouit trop les yeux, pour que leur lumiere puisse être utile; on les admira, mais on se borna à une admiration stérile, & leurs leçons furent perdues pour la Russie. Michel Théodorowitz mourut en 1645, & fut universellement regretté. On ne pouvoit lui reprocher que deux actes de tyrannie dans tout le cours de son regne: c'étoit bien peu pour un Czar; il étoit pieux, mais ennemi de la superstition: des prêtres Danois ayant proposé un défi théologique aux prêtres Russes, ceux-ci refuserent le cartel & n'oserent s'engager dans une dispute, où leur ignorance les auroit fait succomber. „ Quelle est donc votre religion, leur dit Michel, & quelle „ idée en donnez-vous aux étrangers, lorsque vous n'osez la défendre de- „ vant eux?" Ce fut sous son regne que les flammes consumerent les archives de la Couronne: on envoya dans toutes les villes, des commissaires, chargés de rassembler les titres, pour réparer cette perte; & ils ne trouverent que des pieces inutiles & remplies de lacunes. C'est cet événement qui a rendu le champ de l'histoire de Russie si stérile pour tous ceux qui ont voulu la défricher.

Mort de Michel Théodorowitz 1645.

Alexis Michaélowitz

Morosow, son gouverneur, devient son ministre & son favori.

Alexis Michaélowitz, ou fils de Michel, le fils de Théodore, lui succéda: (1) il n'avoit que seize ans; le Knés Boris Iwanowitz Morosow avoit été son gouverneur: cet ambitieux, en formant son maître, n'avoit cherché qu'à s'en faire un esclave. Le jeune Prince ne voyoit que par ses yeux, & trembloit devant lui: rien ne lui sembloit juste ou injuste, que ce que Morosow louoit ou blâmoit: de gouverneur devenu ministre, il regna sous le nom d'Alexis; la porte du palais fut fermée à tous ceux, dont la fierté re-

(1) *Relat. de l'Etat de la Russ. — Hist. mod. des Russ. — Révol. de Russ.*

Hiſt. de Ruſſie. 1598-1689.

Tyrannie de Moroſow: mécontentement des Moſcovites.

ſuſoit de fléchir devant lui; il ne permettoit qu'à ſes créatures d'aborder le Czar: dépoſitaire de toutes les graces, il ne les verſoit que ſur ceux qu'il croyoit utiles à ſes deſſeins. Alexis, en remettant toutes ſes faveurs dans les mains de Moroſow, s'étoit privé lui-même du plus beau privilege de la Royauté, celui de faire des heureux: occupé de plaiſirs, que ſon favori avoit ſoin de varier, il n'oſoit toucher aux rênes du gouvernement. On avoit ſoin de lui perſuader, que ſon peuple étoit fortuné; ſes finances, bien adminiſtrées; les loix, obſervées; ſon autorité, reſpectée; & ſes frontieres, bien défendues. C'eſt ainſi que l'on trompe un jeune Prince, qui ne deſcend jamais de ſon trône, qui ne ſe rapproche pas aſſez de ſon peuple, pour conſulter ſes regards, & entendre ſes plaintes, ou ſes cris d'allégreſſe. Tandis qu'au fonds de ſon palais, Alexis s'applaudiſſoit d'avoir ſi bien placé ſa confiance, & qu'il rendoit graces au Ciel des proſpérités de ſon regne, la nation gémiſſoit ſous le fardeau des impôts; les vieux généraux s'indignoient de voir le prix de leur courage devenu la proye des nouveaux parvenus; les familles ennemies des Moroſow étoient immolées à leur vengeance; les magiſtrats nommés par le miniſtre lui étoient vendus; il n'y avoit plus dans l'Empire d'autres loix que ſa volonté, toujours dirigée, ou par ſes intérêts, ou par ſes paſſions; on n'oſoit pas citer ſes créatures devant les tribunaux; Miloslawski, pere des épouſes du Czar & de ſon miniſtre, (1) ainſi que

(1) Le jeune Alexis, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, avoit voulu ne conſulter que ſon cœur dans le choix d'une épouſe: cette coutume avoit ſes avantages, comme elle avoit ſes abus; elle donnoit ſouvent trop de puiſſance aux parens de la Czarine, qui, paſſant ſubitement, de l'obſcurité & de l'indigence, au faîte des grandeurs, inſultoient à la plus haute nobleſſe, & troubloient l'Etat par leurs cabales. Quelquefois auſſi la fortune, conduite par l'amour, plaçoit près du trône d'honnêtes citoyens, qui, ayant connu par une triſte expérience les beſoins du peuple & les exactions des grands, devenoient les interprètes de la douleur publique, & ouvroient les yeux du Souverain ſur la conduite de ſes miniſtres. D'ailleurs, il étoit juſte qu'un Prince pût, comme les autres hommes, ſe livrer ſans crime au plus doux des penchans: l'épouſe qu'il avoit choiſie lui étoit plus longtemps chere; & les plaiſirs qu'il goûtoit dans cette union, rendoient au moins plus durable à la cour l'exemple des bonnes mœurs & de la fidélité conjugale: tant de Rois n'auroient pas donné à leurs ſujets celui du concubinage & de tous les vices dont il eſt la ſource, ſi la raiſon d'état, tyran des ſentimens les plus louables, ennemie du bonheur des Souverains, ne leur eût défendu de choiſir une compagne parmi leurs ſujettes. Mais cette coutume iſoloit l'Empire de Ruſſie, s'oppoſoit aux alliances que cet Etat auroit pu contracter avec les autres; & c'eſt à elle ſurtout qu'il faut attribuer le peu d'influence que la cour de Moſcow avoit ſur les affaires de l'Europe. Alexis Michaélowitz avoit donc annoncé à ſes ſujets que ſa main alloit être le prix de la beauté; ſon palais offrit bientôt le ſpectacle le plus enchanteur; mille beautés ſe diſputoient ſes regards; une ſeule les fixa: c'étoit la fille d'un ſimple gentilhomme, pauvre comme ſon pere & comme lui vertueuſe. Moroſow avoit eſpéré que le Czar ſe décideroit en faveur de quelqu'une de ſes parentes: ce choix le conſterna: mais la Czarine n'étoit point encore couronnée; elle n'avoit qu'un pied ſur les marches du trône; il crut qu'il étoit poſſible encore de l'en renverſer. Il gagna les femmes qui devoient attacher la couronne ſur la tête de la Souveraine: elles lui ſerrerent les cheveux avec tant de violence, que la douleur lui ôta l'uſage de ſes ſens: auſſitôt elles s'écrierent qu'elle étoit attaquée d'épilepſie. Le pere de cette infortunée fut battu de verges & relégué en Sibérie, pour n'avoir pas averti le Czar de la prétendue maladie de ſa fille. Elle fut elle-même chaſſée avec ignominie, alla gémir dans la retraite & de ſa chûte & de l'exil de ſon pere: elle ne voulut jamais accorder à un autre époux une main, qui avoit dû être unie à celle de ſon maître, & elle garda toute ſa vie l'anneau & le mouchoir qu'elle avoit reçus de ce Prince. Dans la ſuite, l'innocence du pere fut reconnue: on le rappella d'exil, & on aſſura une penſion conſidérable à ſa fille. Mais on ne pouvoit lui

SECT. IV. *Hist.* de Russie. 1598-1689.

Plesseow & Trochanistow, qui avoient épousé les sœurs de Morosow, furent d'obscurs bourgeois, que le ministre avoit tirés de la poussiere & qui vendoient la justice en son nom ; ils étoient, pour ainsi dire, ses commis dans cet horrible trafic, dont il recevoit le produit. Plus on murmuroit, plus Morosow redoubloit les exactions ; il avoit adopté cette affreuse maxime, que, pour n'avoir rien à craindre du peuple, il faut le rendre malheureux. C'est-là justement le point d'oppression, où l'opprimé brise ses chaines & s'en fait des armes contre ses tyrans. La sédition devint générale : un jour qu'Alexis sortoit à cheval de son palais, suivi de ses knés & de ses boyards, il entendit des cris de fureur, au lieu de ces cris de joie, dont on l'avoit flatté : il se voit attaqué par ce peuple, dont il se croyoit adoré ; les plus audacieux saisissent la bride de son cheval, & lui demandent la tête de Morosow & celles de toutes ses créatures. Les gardes indignés s'élancent au milieu des mécontens, & les frappent ; sévérité imprudente, qui ne fit qu'enflammer la sédition. Morosow osa se montrer sur un balcon ; son aspect accrut encore la furie du peuple ; son hôtel fut pillé & presque détruit ; le Grand Chancelier Tzistow, qui étoit malade, fut arraché de son lit & expira sous les coups de la populace ; Plesseow fut coupé par morceaux : Trochanistow fut décapité. Le peuple n'avoit point encore porté ses mains sanguinaires sur la victime qu'il désiroit le plus. Morosow respiroit encore, & se cachoit. Alexis promit de mettre un frein à l'avidité de son Ministre, & de le forcer à réparer, par une administration plus douce, tous les maux que la nation avoit soufferts. En même temps le Duc Iwanowitz Romanow se présenta aux Moscovites : il en étoit l'idole, on l'appelloit le pere des pauvres & l'appui des foibles ; ses discours acheverent de calmer la sédition. Mais Alexis ne put se résoudre à éloigner son cher Morosow : ce Ministre parut en public peu de temps après ; il avoit pris un vêtement simple ; il affecta une contenance modeste ; distribua quelques largesses ; supprima quelques impôts ; remit le glaive de la justice dans des mains integres ; ouvrit les portes du palais à tous les malheureux, & entendit son nom porté jusqu'aux nues par ce même peuple, qui, peu de jours auparavant, avoit demandé sa tête.

Ils se soulevent : suites de cette sédition.

Nouvelle loi publiée par le Czar.

Nous nous permettrons quelques réflexions sur un édit que le Czar fit publier, & par lequel les fautes cesserent d'être personnelles, du moins la loi frappa toute la famille du coupable : s'il avoit mérité la mort, elle perdoit douze dégrés de noblesse, pour n'avoir pas veillé sur sa conduite, ou pour ne l'avoir pas tiré de l'indigence, qui l'avoit conduit au crime. En Russie on ne réprimoit les violences que par des moyens violens, & c'étoit par des injustices qu'on vouloit forcer les hommes à être justes : si le coupable étoit le chef de la famille, comment auroit-elle pu le contenir, le corriger dans un pays, où l'autorité paternelle étoit absolue ? L'auteur de l'histoire des Russes (1) a beaucoup exalté cette loi, qui lui paroit le chef-d'œuvre de

rendre ce qu'elle avoit perdu. Alexis avoit placé, à côté de lui, sur le trône Marie Ilychna, fille d'Ilia Miloslawski ; & Morosow avoit épousé la sœur de cette Princesse. *Strahlenberg C. IV. Olear. C. III.*

(1) *Hist. des Russes Chap. VII. Art.* 2.

de la sageſſe humaine, & qui fut l'ouvrage de Moroſow: pour nous, il nous ſemble que la politique ne doit jamais s'écarter de l'équité naturelle, qu'un Seigneur que le ſervice de la cour a pu fixer dès ſa jeuneſſe à l'extrémité de l'Empire, ne doit pas porter la peine du crime qu'aura commis à Moscow un parent qu'il n'a jamais vu. Le pere ſeul, ou le tuteur, peut être reſponſable des fautes de ſon fils, ou de ſon pupille; encore cette maxime peut être reſtreinte par bien des circonſtances; telle eſt celle, que nous avons déja indiquée, d'un éloignement occaſionné par les fonctions d'une charge publique, ou d'un emploi militaire. Si la peine du crime étoit perſonnelle au coupable, s'il n'en réjailliſſoit aucun déshonneur ſur ſa famille, un jeune Seigneur craindroit d'en être abandonné & perdant l'eſpoir de l'impunité, par le crédit de ſes parens, moins intéreſſés à le ſouſtraire au glaive des loix, il craindroit de ſe livrer à ſes penchans vicieux, & de ſouiller ſes mains d'un attentat, que ſuivroit un prompt châtiment.

Hiſt. de Ruſſie. 1595-1689.

Convention entre les cours de Moscow & de Stockholm.

Moroſow fit paroître une politique plus ſaine dans un traité, qu'il conclut avec la Suede pour la reſtitution réciproque des malfaiteurs, des transfuges, des vagabonds: ce moyen de prévenir le crime étoit plus ſûr & plus juſte que l'autre; cependant il fut en Ruſſie l'occaſion d'une révolte. Comme il y avoit moins de Suédois dans l'Empire, que de Ruſſes en Suede, Chriſtine exigea une indemnité, qui devoit lui être payée, moitié en argent, moitié en bled: un marchand chargé de raſſembler ces grains dans Pleſcow & dans Novogorod, ſaiſit cette occaſion de s'enrichir de la calamité publique; ce genre de monopole trop ſouvent puni par le peuple, trop rarement par le Prince, réduiſit en un inſtant ces deux villes à une diſette affreuſe; & l'avide marchand mit à un prix exceſſif les bleds qu'il avoit recueillis pour remplacer ceux qu'il enlevoit. Les deux villes arborerent l'étendard de la révolte; le marchand s'enfuit; ſa femme fut la victime de la haine publique; le Gouverneur de Pleſcow fut chaſſé & maltraité par la populace: le Czar fut contraint de condamner cet officier à la priſon, ou pour le châtier, ou pour le dérober à la fureur des rebelles. On leur rendit les grains, qu'on leur avoit enlevés, & le calme fut rétabli.

L'Empire, après ce léger orage, jouit pendant cinq ans d'une paix profonde: le Czar étoit chéri; Moroſow étoit reſpecté; ſa vigilance contenoit l'humeur turbulente des grands; le peuple accoutumé au joug le portoit ſans ſe plaindre: mais la mort d'Uladiſlas, Roi de Pologne, faillit de rallumer les anciennes querelles des deux couronnes. Alexis ſe mit au nombre des candidats: il eut l'imprudence de menacer la République, de porter le fer & la flamme dans ſon ſein, à la tête de cent mille hommes, ſi elle ne le préféroit à ſes rivaux: cette menace parut à la fois odieuſe & ridicule; on la mépriſa: les Polonois attaqués par les Coſaques, expoſés à la vengeance du Czar de Ruſſie, à celle d'un Prince Tranſilvain, choiſirent pour chef, un Jéſuite Cardinal: c'étoit Jean Caſimir. Alexis irrité de voir un moine placé ſur un trône, qu'il avoit brigué avec tant de hauteur, favoriſa la révolte des Coſaques, & chercha des prétextes pour rompre avec la République: il ſe plaignit d'abord de ce que Jean Caſimir, en lui annonçant ſon avénement au trône, ne lui avoit donné dans ſa lettre tous les titres qui lui étoient dûs; on le ſatisfit ſur ce point: il éleva une nouvelle difficulté. Les membres de

1654.

Alexis brigue la Couronne de Pologne: il eſſuye un refus.

Sect. IV. *Hist.* de Russie. 1598-1689. l'université de Wilna avoient fait imprimer une histoire du regne d'Uladislas, dans laquelle ils célébroient avec enthousiasme les victoires que ce Prince avoit remportées sur les Russes ; ces éloges lui parurent une satyre de la conduite de Michel ; il prétendit que la République, ayant souffert qu'on outrageât la mémoire de son pere, devoit lui céder le Duché de Smolensko par forme de réparation : la réponse que Jean Casimir fit à l'Ambassadeur Moscovite est digne du souvenir de tous les siecles. „ Je ne vois pas „ (lui dit-il,) ce que le Duché de Smolensko peut avoir de commun avec „ un livre imprimé à Wilna. Alexis prétend qu'on a outragé la mémoire de „ Michel ; mais c'est lui-même qui l'outrage, en trafiquant de l'honneur de „ son pere pour un Duché : au reste, cette histoire a été composée par des „ hommes libres, imprimée dans un pays libre ; les historiens sont les ju„ ges des Rois ; s'ils les condamnent injustement, ils seront condamnés à „ leur tour par leur siecle & par les siecles suivans." L'Ambassadeur exigea, qu'au moins on supprimât les pages, où les fautes de Michel étoient racontées avec une franchise un peu véhémente. „ Cette précaution, " (répondit Jean Casimir) „ est inutile & mal-adroite ; si les livres & les lecteurs „ étoient plus communs parmi vous, vous sçauriez que supprimer un li„ vre, c'est inviter le public à le lire : au reste, le moyen le plus sûr d'im„ poser silence aux écrivains sur nos fautes, c'est de n'en point commettre : „ il est ridicule d'exiger qu'un historien étranger ait plus de soin de notre ré„ putation, que nous n'en avons nous-même. Si les Professeurs de Wilna „ ont dit la vérité, la suppression de leur livre seroit injuste ; s'ils se sont „ trompés, réfutez-les, & ne craignez pas que j'exige jamais qu'on suppri„ me un livre, imprimé à Moscow." On n'attendoit pas tant de tolérance d'un Jésuite qui avoit été membre du sacré college, ni tant de fermeté d'un Roi qui soutenoit alors une guerre malheureuse. Plus le Czar essuyoit de refus, plus il devenoit exigeant : il voulut qu'on accordât aux Cosaques la liberté de conscience. Le Roi Jésuite ne fut pas tolérant sur cet article. Les Cosaques se mirent sous la protection d'Alexis & lui livrerent Kiovie & d'autres places. Ainsi fut détruit l'ouvrage du sage Etienne, qui avoit senti que le plus sûr moyen de captiver un peuple conquis, c'est de lui accorder la liberté de religion, en échange d'une liberté plus réelle qu'on lui ôte.

Plaintes d'Alexis : réponse de Jean Casimir.

1656. Les Moscovites entrerent dans la Russie blanche, & dans la Lithuanie : la guerre ne fut terminée que par la médiation de la Cour de Vienne, (1) à laquelle les Czars déféroient toujours : les Polonois céderent à la Russie le Duché de Smolensko & toutes les places, dont Uladislas s'étoit emparé.

Fier d'avoir enlevé ces conquêtes aux Polonois, Alexis se flatta de rentrer de même dans la partie de la Livonie, que le Czar Iwan IV avoit cédée aux Suédois : cette expédition fut heureuse ; il prit Derbt, Kakenhausen, & plusieurs autres villes ; ses armes n'échouerent que devant Riga. Une paix avantageuse termina cette guerre. Au moment, où le Souverain ne songeoit plus qu'à donner à son peuple des sciences, des arts, & des mœurs plus douces, les Cosaques tournerent leurs armes contre lui. Une insulte faite à un de leurs chefs par un gentilhomme Polonois les avoit soulevés

(1) *Hist. mod. des Russ. notre Hist. de Pol. Sup. p.* 62. *Hist. d'Allem. dans notre T. XL. p.* 532.

contre la République, & l'avoit mise à deux doigts de sa perte : les grands exemples étoient toujours perdus pour les Russes, & le passé ne leur servoit point à prévoir l'avenir. Dolgorouki fit pendre Stenko Razin, Hetman des Cosaques, parce qu'il n'avoit pas voulu tenir la campagne au-delà de l'époque ordinaire, à laquelle ce peuple alloit dans ses foyers oublier les fatigues de la guerre. Sanko Razin son frere jura de le venger : le rang d'Hetman fut le prix de sa haine contre les Russes : il prit les armes, les Russes s'unirent aux Persans contre lui ; prêt à être accablé par ces deux Puissances, il demanda la paix & l'obtint : il en profita, pour faire de nouvelles levées, détacher la Perse de l'alliance de la Russie, & combiner plus sagement la nouvelle expédition qu'il méditoit, & la fortune le servit bien. Simon, fils d'Alexis, mourut : il prétendit que ce jeune Prince voyant les boyards conspirer contre ses jours, avoit cherché un asyle auprès de lui, & que ses ennemis avoient fait courir le faux bruit de sa mort ; imposture qui réussit comme toutes les autres : des Russes vinrent grossir son armée ; il vouloit, disoit-il, renverser la tyrannie des boyards, & venger Simon, son frere, & la Russie : les trou- 1557.
pes d'Alexis furent battues. Stenko Razin courut de conquêtes en conquêtes, & s'empara d'Astracan ; mais la fortune changea bientôt. Stenko Razin vaincu par les Russes, abandonné par ses soldats, trahi par un autre Hetman son allié, fut amené à Moscow : là il fut attaché à une potence qu'on avoit élevée sur un char de triomphe : en cet état on le promena par la ville, & on 1658.
l'étrangla. Alexis tenta encore une expédition en Lithuanie, qui n'eut pas le succès dont il s'étoit flatté. Wilna conquis par les Russes, retomba bientôt sous la domination Polonoise. Alexis qui méditoit des conquêtes, n'étoit pas tranquille lui-même au sein de son Empire : il avoit altéré la monnoye ; il semble au premier coup d'œil, que cette ressource peut être employée sans danger chez un peuple isolé, qui ne fait aucun commerce ; mais l'État confioit sa défense à des Auxiliaires, qui en retournant dans leur patrie n'y pouvoient faire usage des especes altérées qu'ils avoient reçues : le feu de la révolte fut allumé par eux ; il se communiqua bientôt au peuple, qu'ils éclairerent sur cette fraude. Les Moscovites, armés de coûteaux, oserent attaquer Alexis dans une maison de plaisance, où il oublioit les ennuis de la grandeur : ses gardes le défendirent avec beaucoup d'intrépidité ; le sang coula de part & d'autre : enfin les rebelles succomberent ; ils se jetterent aux pieds du Czar qui leur pardonna. Les traits de clémence sont rares dans cette histoire ; & celui-ci est d'autant plus beau, que le Czar avoit commis une injustice, & que les Princes pardonnent difficilement, lorsqu'ils ont tort. Alexis perdit peu de temps après Morosow, son Ministre, ou plutôt son Maître : le Czar ne le quitta point pendant sa maladie ; un fils est moins sensible aux infirmités de son pere, qu'il le fut à celles de ce favori : il accompagna sa pompe funebre, & ne quitta ses restes inanimés, que, lorsqu'il les eut confiés au sein de la terre. Morosow avoit toujours conservé sur lui cet empire, que l'éducation donne à un gouverneur sur son éléve : depuis la révolte de Moscow, Morosow n'étoit plus dans les assemblées qu'un simple conseiller d'état, dont les opinions luttoient à forces égales avec celles des autres : mais en secret, Morosow réformoit au gré de son caprice tout ce qui avoit été résolu dans le conseil ; il étoit l'ame invisible de

Hist. de Russie. 1598-1680.

Stenko Razin fait des conquêtes, & finit par être pendu.

Soulevement au sujet de la monnoye altérée. Alexis pardonne aux mutins. 1660.

SECT. IV. *Hist.* de Russie. 1598-1689.

l'Etat, & les coups qu'il portoit à ses ennemis, étoient d'autant plus sûrs, que le Czar seul paroissoit les avoir frappés.

Ilychna Miloslawski, beau-pere d'Alexis, avoit plus de génie, plus d'expérience que Morosow: sa mémoire étoit si heureuse, qu'il connoissoit tous les officiers par leur nom, & que tous leurs services étoient présens à son souvenir: mais une maladie funeste l'avoit privé de ces dons précieux de la nature: il tomboit souvent dans le délire, & le Czar ne respectoit alors ni son âge ni son malheur. Un jour Miloslawski lui proposa de lui amener le Roi de Pologne pieds & poings liés. *Vieil imbécille*, lui dit Alexis en fureur, *va te faire pendre:* en même temps il le tira par la barbe, le frappa & le chassa de la salle du conseil. La guerre s'étoit rallumée; & la victoire se déclaroit pour les Polonois: (1) la Cour de Vienne offrit encore sa médiation; ce fut envain: la République se ligua avec le Kan de Crimée. La guerre dura huit ans avec divers succès: mais enfin la Pologne, voyant ses forces épuisées, consentit à la cession de Smolensko, de Kiow, & de l'Ukraine: le Kan abandonné par ses alliés acheta aussi la paix, & céda quelques terres. Alexis reculoit les bornes de ses Etats sans sortir de sa capitale; il avoit de plus grandes vues encore; il vouloit monter lui-même, ou placer son fils sur le trône de Pologne: l'abdication de Jean Casimir lui offrit une occasion favorable à ses desseins ambitieux: il fit marcher quatre-vingts mille hommes sur la frontiere. C'étoit ainsi que les Czars avoient coutume de briguer les suffrages des électeurs: les Polonois amuserent Alexis par de vaines promesses; &, tandis qu'il croyoit toucher à l'instant où il alloit voir ses espérances se réaliser, ils élurent Michel Coribut Wisnowieski. On craignit d'abord qu'Alexis ne vengeât dans le sang Polonois l'affront qu'il venoit de recevoir; mais les circonstances changerent sa haine en amitié: les Cosaques incapables de vivre indépendans, incapables d'être longtemps fideles au même maître, s'étoient mis sous la protection du Sultan. La Russie & la Pologne étoient également lésées par cette révolution: ces deux Puissances se liguerent, & firent contre les Turcs un effort commun: les Polonois furent vaincus, tandis que les Russes triomphoient. La paix mit entre ces alliés la même différence que la guerre y avoit mise, &, tandis que la République cédoit la Podolie au Sultan, celui-ci abandonnoit l'Ukraine aux Moscovites.

Dureté de ce Prince envers son beau-pere.

1668.

1669.

Guerre contre les Turcs: paix honorable pour la Russie; défavorable pour la Pologne.

1671.

Sage administration de Nariskin.

La Czarine termina sa carriere: le Czar la pleura & en épousa une autre; l'objet de sa nouvelle passion étoit Natalie Nariskin, fille de Nariskin, Colonel de hussards; c'est de ce mariage qu'est né Pierre le Grand: le Colonel de hussards devint premier Ministre; il sembloit qu'on ne dût pas attendre un désintéressement bien pur d'un chef de brigands, accoutumé, comme eux, au pillage: la Russie fut trompée dans ses craintes; elle l'avoit été si souvent dans ses espérances! Nariskin commença par supprimer dans la maison du Czar un luxe inutile, congédia un grand nombre d'officiers, & empêcha les déprédations des autres. Cette réforme, la plus nécessaire, étoit aussi la plus difficile, parce que tous ces valets de cour, profonds dans l'art des intrigues, habiles à traverser les projets du Ministre, comme à les prévoir,

(1) Voyez l'Hist. de Pologne dans ce Volume p. 66—72.

entouroient le Prince de gens qui ſçavoient lui perſuader qu'il étoit de ſa grandeur d'être volé, que cette multitude de brigands qui formoit ſa maiſon, étoit inſéparable de la majeſté du trône, que ſans eux il ſeroit moins reſpecté de ſon peuple, moins redouté de ſes voiſins. Nariskin ſe garda bien de rien ſupprimer dans la maiſon militaire d'Alexis, parce que la vie du ſoldat eſt frugale; ſes appointemens, modiques & fixés; ſes mains pures & déſintéreſſées; que d'ailleurs il eſt utile à la défenſe de l'Etat, comme à la garde du Souverain; & qu'enfin la ſuppreſſion de vingt officiers de bouche ou de garderobe, eſt plus énonomique que celle d'un Régiment entier. Il repréſenta à ſon gendre, que le luxe de ſa maiſon étoit la ruine de l'Etat, qu'il étoit injuſte de ſacrifier la fortune de vingt millions de ſujets honnêtes & laborieux, à celle de deux ou trois mille fainéans, qui n'exerçoient que, certains jours de l'année, des fonctions ſouvent puériles & toujours aiſées; qu'un Roi eſt toujours aſſez grand, lorſque ſon peuple eſt heureux; que ce n'eſt point par le nombre de ſes valets, mais par celui de ſes ſoldats & par leur diſcipline, qu'il en impoſe à ſes ſujets & aux étrangers. Nariskin veilla auſſi ſur l'adminiſtration de la juſtice, châtia les juges prévaricateurs, & ſouffrit que, dans la diſcuſſion de ſes intérêts avec ſes adverſaires, on prononçât contre lui-même. Il éleva des manufactures de ſoie & de toile & fut le créateur du commerce: quelques étrangers vinrent donner aux Ruſſes l'exemple de l'induſtrie, & des leçons de méchanique: mais les arts ne ſortirent point encore de leur berceau; c'étoit au petit-fils de Nariskin que cette grande révolution étoit réſervée.

Cependant Michel Coribut deſcendit dans la tombe, après un regne très court, & qui n'avoit été illuſtré que par la victoire de Choczin, dûe toute entiere au génie & au courage de Sobieski. Alexis, après deux vaines tentatives, en fit encore une pour monter ſur le trône de Pologne: il avoit des concurrens illuſtres par leur naiſſance; mais le plus redoutable de tous ſe cachoit dans l'ombre, pour qu'on vînt l'y chercher: cette fois les électeurs couronnerent le mérite; & le vengeur de la Pologne, le vainqueur des Turcs fut préféré à tant de Souverains: Sobieski fut couronné. (1) Alexis, après avoir ſoutenu contre les Turcs une guerre glorieuſe, mais toujours funeſte, mit bas les armes, pour ne les plus reprendre: il ne s'occupa plus que du bonheur de ſon peuple & des progrès des arts; il projetta ce que Pierre I exécuta depuis; il eut quelques troupes réglées, la plupart commandées par des officiers étrangers: il voulut donner une Marine à la Ruſſie: les artiſtes, les ſçavans, apporterent la lumiere au fonds du Nord; à peine en vit-il le crépuſcule, & dès l'année 1676 ſes yeux ſe fermerent pour jamais: on auroit dû graver ſur ſa tombe ce peu de mots: *Alexis, pere de Pierre le grand*; comme on grava ſur celle de Pepin cette inſcription: *Pepin, pere de Charlemagne*. Alexis avoit eu de ſon mariage avec Marie Ilychna, Simon & Alexis, qui ne lui ſurvécurent point, Théodore & Iwan; cette union avoit encore donné le jour à quatre Princeſſes, Catherine, Théodoſie, Marie & Sophie, mortes ſans ſe marier. Pierre & Natalie furent les fruits de ſon ſecond mariage. Si Alexis fut l'eſclave de Moroſow, depuis la révolte qui

1673. 1674. 1676. Mort du Czar.

(1) *Ubi ſupra. p. 69.*

avoit changé le cœur, ou plutôt la conduite de ce Ministre, il ne dicta à son maître que des ordres équitables, & ne lui inspira que des sentimens honnêtes. Alexis se laissa guider successivement par ses deux beaux-peres; &, tant qu'Ilychna conserva sa raison & son génie, la Russie fut heureuse, & le trône respecté; quant à Nariskin, il méritoit lui-même par ses talens & par sa vertu, de porter une couronne: il fut pour Alexis, ce qu'étoit Sully pour Henri IV; il fut encore ce qu'étoit Mecene auprès d'Auguste, protecteur des sciences & des arts, au moins dans leur naissance. Alexis étoit violent; mais son premier transport duroit peu, & lorsque le calme étoit rétabli dans son ame, il pardonnoit plus aisément à ses ennemis, qu'il ne se pardonnoit à lui-même sa colere: ce n'étoit qu'à regret, qu'il livroit aux bourreaux les têtes coupables. Un jour son Chancelier lui présenta un arrêt de mort à signer: „ je ne suis pas Czar, dit-il, pour faire périr mes sujets; je „ dois, au contraire, les conserver & accorder la grace à tous ceux qui ne „ sont pas coupables d'assassinat." C'étoit un déserteur qu'il falloit envoyer à l'échaffaud: il lut l'arrêt & écrivit au bas, *J'accorde la grace.* Sous son regne on vit se former des établissemens destinés à l'éducation publique: la vieillesse trouva un asyle dans un hôpital, où Alexis lui-même alloit consulter les centénaires sur les événemens, dont ils avoient été témoins: souvent même il descendoit dans les prisons, payoit les dettes des prisonniers, & brisoit leurs fers: il retint par ses largesses les ennemis que le sort des combats avoit remis dans ses mains; les bords de la Kama, du Volga, du Bialla, furent peuplés de ces colons industrieux, qui apprirent à leurs vainqueurs, l'art de vaincre les difficultés d'un sol stérile & d'un climat rigoureux.

Hardiesse philosophique de Théodore.

Théodore avoit été reconnu du vivant de son pere: il monta sans obstacles sur le trône à l'âge de quinze ans: son regne fut court, mais paisible; il vécut assez pour sa gloire, trop peu pour le bonheur de ses sujets. Les traités de paix avec les Puissances voisines furent renouvellés: on contint les Tartares de Crimée. On se tint toujours dans un état respectable de défense. Le commandement des troupes ne fut plus confié à d'illustres ignorans, qui n'avoient d'autre mérite, que l'antiquité de leur origine: le Czar les rassembla un jour dans son palais, & leur ordonna d'apporter leurs titres de noblesse; ils les lui présenterent; il les jetta tous au feu & leur dit; „ je ne connois „ plus d'autre noblesse, que les talens, l'expérience, & les services: c'est „ d'après ce principe, que je réglerai les rangs parmi vous. Ce n'est point „ avec des papiers qu'on triomphe des ennemis, c'est avec du génie & du „ courage." On vit sous son regne les prémices de celui de Pierre I: une garde perpétuelle fut établie dans Moscow, pour veiller à la sûreté des habitans & poursuivre les malfaiteurs: les rues furent fermées pendant la nuit: des étrangers vinrent apprendre aux Russes l'art de l'équitation, dont ils n'avoient que l'habitude, & dont ils ignoroient la théorie: on éleva des haras, & les meilleures especes de chevaux se multiplierent dans de gras pâturages. Les édifices publics furent abattus; ils étoient de bois, & offroient aux flammes une proie facile à dévorer. On éleva d'autres édifices de pierre, plus réguliers, plus solides; tous les particuliers, qui voulurent bâtir en pierre, obtinrent de l'Etat des avances considérables, qu'ils ne devoient rembourser qu'après dix ans de jouissance. Il n'est pas rare de voir les Souverains em-

prunter l'argent de leurs sujets; mais il en est peu qui leur en prêtent. Théodore se maria deux fois, & cependant il mourut sans postérité: il semble inconcevable qu'un Prince si jeune qui ne jouit pas un seul instant d'une santé égale, ait fait de si grandes choses. C'étoit une ame forte, logée dans un corps débile. Dans cet homme singulier, le moral étoit indépendant du physique. Iwan, son frere, avoit un corps aussi foible; & son ame l'étoit plus encore: incapable d'étude, ne concevant qu'avec effort, & souvent ne concevant pas, plus fait pour traîner une vie languissante au milieu des médecins, que pour travailler avec des ministres, il inspiroit moins de respect que de compassion. Théodore craignit, que, sous un tel Souverain la Russie ne fût déchirée par des guerres civiles, & accablée par ses voisins. Il l'écarta du trône, & nomma pour son successeur son frere du second lit, Pierre, qui n'avoit que dix ans, mais dont les forces & l'esprit dévançoient les années. La Princesse Sophie fut indignée de cette disposition: elle s'étoit flattée de gouverner sous le nom du foible & malheureux Iwan: elle avoit du génie, de l'audace, de l'ambition; son amitié pour son frere, l'injustice faite à ce Prince, la loi de la primogéniture à conserver, jamais on ne trouva de prétextes plus heureux pour faire une révolution. Sophie, au lieu de se jetter dans un cloître comme faisoient les filles du Czar à la mort de leur pere, se mit à la tête de l'Etat. Elle souleva les Strélitz, milice dangereuse, qui n'avoit ni le courage, ni l'adresse des Janissaires, mais qui en avoit toute l'insolence.

Hist. de Russie. 1598-1689. 1682.

Testament de Théodore. Pierre & Iwan.

Intrigues de Sophie.

Ils coururent au palais, & le remplirent de cris tumultueux: pour les appaiser, (1) il fallut leur livrer neuf de leurs Colonels; ils les condamnerent aux battocz: maniere d'infliger le knout, moins cruelle, mais non pas moins ignominieuse; ces colonels fouettés par leurs soldats, furent obligés de les remercier, & de leur payer leur peine. Sophie avoit fait convoquer une assemblée, dans laquelle elle avoit fait valoir les droits incontestables du Prince Iwan: le but du testament de Théodore étoit de prévenir la guerre civile; & ce testament même devint le flambeau de la discorde. Sophie persuade aux Strélitz que Théodore a été empoisonné par un médecin Hollandois, que les Nariskin sont les auteurs de cet horrible complot, qu'Iwan Nariskin, oncle de Pierre, a voulu étouffer le légitime héritier du trône; elle leur donne ensuite une liste de quarante proscrits, tous amis des Nariskin, tous dévoués à la mort. Jamais ordre sanguinaire ne fut exécuté avec plus de promptitude: les Knés Dolgorouki & Matheoff sont précipités par les fenêtres; les Strélitz qui étoient au bas, les reçoivent sur la pointe de leurs piques; Athanase Nariskin, oncle de Pierre, est massacré: ces assassins, les mains sanglantes, le blasphême à la bouche, la fureur dans les yeux, entrent dans une église, arrachent de l'autel trois proscrits qui s'y étoient réfugiés, & les égorgent. Le jeune Soltikof passe en ce moment: il étoit aimé des Strélitz; dans leur délire, ils le prennent pour Jean Nariskin & l'assomment: „ ce qui découvre bien les mœurs de ce temps-là," dit M. de Voltaire dont nous empruntons ce récit; „ c'est qu'ayant reconnu leur erreur, ils porterent le corps „ du jeune Soltikof à son pere, pour l'enterrer; & le pere malheureux, loin

Révolte des Strélitz; désordres affreux.

(1) *Hist. Mod. des Russ. Hist. de l'Emp. de Russ. sous Pierre le Grand par M. de Voltaire. Etat de la grande Russie, par Jean Perri.*

Sect. IV. Hist. de Russie. 1598-1680.

„ de se plaindre, leur donna des récompenses, pour lui avoir rapporté le „ corps sanglant de son fils. Sa femme, ses filles, & l'épouse du mort, en „ pleurs, lui reprocherent sa foiblesse. *Attendons le temps de la vengeance*, „ leur dit le vieillard. Quelques Strélitz entendirent ces paroles, ils ren„ trent furieux dans la chambre, traînent le pere par les cheveux, & l'égor„ gent à la porte de sa maison. D'autres Strélitz vont chercher partout le „ médecin Hollandois; ils rencontrent son fils & lui demandent où est son „ pere? Le jeune homme, en tremblant, répond qu'il l'ignore, &, sur „ cette réponse il est égorgé: ils trouvent un autre médecin Allemand: *tu* „ *es médecin*, lui disent-ils; *si tu n'as pas empoisonné notre Maître Théo*„ *dore, tu en as empoisonné d'autres; tu mérites bien la mort:*" & ils „ le tuent. Enfin ils trouvent le Hollandois qu'ils cherchoient; il s'étoit „ déguisé en mendiant; ils le traînent devant le palais; les autres Princesses, „ qui aimoient le bon homme, & qui avoient confiance en lui, demandent sa „ grace aux Strélitz, en les assurant qu'il est un fort bon médecin, & qu'il „ a très bien traité leur frere Théodore: les Strélitz répondent que non seu„ lement il mérite la mort, comme médecin, mais comme sorcier, & qu'ils „ ont trouvé chez lui un grand crapaud séché & une peau de serpent: ils „ ajoutent qu'il leur faut absolument livrer le jeune Iwan Nariskin, qu'ils „ cherchent envain depuis deux jours, qu'il est sûrement caché dans le pa„ lais, qu'ils y mettront le feu, si on ne leur donne leur victime. La sœur „ d'Iwan Nariskin & les autres Princesses vont dans la retraite où Iwan Naris„ kin est caché; le Patriarche le confesse, lui donne le viatique & l'extrême „ onction; après quoi il prend une image de la Vierge qui passoit pour mira„ culeuse; il mene par la main le jeune homme & s'avance aux Strélitz en „ leur présentant l'image de la Vierge. Les Princesses en larmes entourent „ Nariskin, se mettent à genoux devant les soldats, les conjurent au nom „ de la Vierge, d'accorder la vie à leur parent; mais les soldats l'arrachent „ des mains des Princesses, ils le traînent au bas de l'escalier avec Van Gaden. „ Alors ils forment entre eux une espece de tribunal: ils appliquent à la „ question Nariskin & le médecin. Un d'entre eux, qui sçavoit écrire, „ dresse un procès verbal: ils condamnent les deux infortunés à être hachés „ en pieces; c'est un supplice usité à la Chine & en Tartarie, pour les par„ ricides: on l'appelle le supplice des dix mille morceaux. Après avoir ainsi „ traité Nariskin & Van Gaden, ils exposent leurs têtes, leurs pieds, & leurs „ mains, sur les pointes de fer d'une balustrade: pendant qu'ils assouvissoient „ leur fureur aux yeux des Princesses, d'autres massacroient tous ceux qui „ leur étoient odieux, ou suspects à Sophie. Cette exécution horrible finit „ par proclamer Souverains les deux Princes Iwan & Pierre, en leur asso„ ciant leur sœur Sophie en qualité de Co-régente. Alors elle approuva tous „ leurs crimes & les récompensa, confisca les biens des proscrits, & les „ donna aux assassins; elle leur permit même d'élever un monument, sur „ lequel ils firent graver les noms de ceux qu'ils avoient massacrés, comme „ traîtres à la patrie; elle leur donna enfin des lettres patentes, par lesquelles „ elle les remercioit de leur zele & de leur fidélité."

Iwan & Pierre sont proclamés Czars; Sophie est Régente.

Il ne manqua à la Princesse Sophie que le titre de Souveraine; elle en avoit l'autorité, elle en avoit aussi les talens. Tous les édits furent dictés & signés

signés par elle: son portrait fut empreint sur la monnoie: son génie le fut, pour ainsi dire, mieux encore sur toutes ses actions. Souvent elle présidoit aux assemblées du Sénat, écoutoit les plaintes respectives des cliens, approuvoit ou réformoit les arrêts. C'étoit Thémis, le glaive à la main, frappant quelquefois les juges eux-mêmes. Il n'y avoit pas une branche de l'administration qui ne lui fût familiere, point d'affaire qu'elle ne dirigeât, point de détails importans, dans lesquels elle ne descendit, point de classe de citoyens, dont elle ne connût les besoins, l'esprit & les forces: elle fut à la fois respectée & chérie. On s'étonne qu'après être montée sur le trône par un crime, elle ait fait les délices, la gloire & l'admiration de cet Empire. Autant son esprit étoit élevé, autant son cœur étoit sensible: le Prince Basile Gallitzin avoit sçu lui plaire: la nature & la fortune avoient rassemblé en lui leurs dons les plus précieux: son esprit, ses graces, son courage, l'élevoient tellement au-dessus des autres Russes, qu'il auroit paru aimable même dans les contrées les plus policées de l'Europe. Sophie l'éleva au rang de Généralissime; l'estime publique confirma le choix qu'avoit fait sa passion. A cette dignité elle ajouta celles d'Administrateur de l'Etat & de Garde des Sceaux.

Hist. de Russie. 1598-1689.

Talens politiques de Sophie.

Sophie se hâta de marier son frere Iwan; malgré l'extrême foiblesse de ce Prince, elle se flattoit toujours, qu'il donneroit à l'Etat un héritier, qui écarteroit du trône, Pierre qu'elle haïssoit: on alla chercher au fonds de la Sibérie une jeune Soltikof, qui de cette immense solitude passa à la cour, dont elle fit l'ornement. Les fêtes que l'on donna, pour célébrer cette union, furent troublées par des scenes sanglantes: ces mêmes Strélitz, qui avoient souillé les temples & les autels par des assassinats, s'aviserent de disputer sur les dogmes. Un certain Abakum avoit pris au pied de la lettre ces paroles de l'Evangile; *il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier:* on en sent toutes les conséquences. C'étoit avec de pareilles armes, prises dans la même source, que les Anabaptistes d'Allemagne avoient voulu renverser les tribunaux & les trônes, & établir la communauté des biens & l'égalité des rangs. Un certain Raspop se mit à la tête de la secte, quoique, suivant leur maxime fondamentale, elle ne dût pas avoir de chef. Le Patriarche & son Clergé furent chassés de la cathédrale à coups de pierre, & les Strélitz se mirent à réciter l'office à leur place: d'autres Strélitz embrasserent la défense du Patriarche: on alloit en venir aux mains, lorsqu'on parla d'assembler un Concile: il fut assemblé sur le champ; on se dit beaucoup d'injures; quelques pierres furent lancées de part & d'autre; Raspop & plusieurs de ses complices furent décapités; l'on crut la sédition appaisée & le texte de l'Evangile expliqué: on se trompoit: le Knés Chovanskoi, Général des Strélitz, accusoit d'ingratitude la Princesse Sophie, dont l'élévation étoit en partie son ouvrage, & qui ne lui vouloit donner aucune part au gouvernement, ni permettre un mariage de son fils avec sa sœur: il résolut de se défaire & de la Régente, & de ses deux pupilles, & de monter sur le trône: il finit par aller à l'échaffaud: il souleva encore les Abakumistes. Sophie se retira avec les deux Princes dans l'abbaye de la Trinité, attira le rebelle dans un piege, & lui fit trancher la tête. Aussitôt les Strélitz sont en armes & jurent de venger leur chef: on se fortifie dans le monastere; les Boyards accourent avec leurs vassaux, forment une armée, & marchent aux rebelles: ceux-ci jettent leurs

1684.

Nouvelle sédition des Strélitz.

Chovanskoi est décapité.

armes: au moment, où Sophie s'attendoit à foutenir un fiege contre eux & peut-être à devenir leur victime, elle voit plus de trois mille fept cents de ces miférables, s'avancer d'un pas lent, la pâleur fur le front, la corde au cou, portant deux à deux un billot & une hache: leurs femmes, leurs enfans, les fuivoient, les cheveux épars, en pouffant des cris douloureux: tous tendoient leurs bras vers leurs maitres, & demandoient leur grace, prêts à perir, fans réfiftance, fi la Régente étoit inflexible. Le calme fut rétabli. On difperfa les Strélitz en Siberie, dans l'Ukraine, & dans d'autres contrées éloignées. La fageffe de Sophie, fa fermeté, fes talens en impoferent tellement à fes voifins, que la Pologne renonça folennellement à fes antiques prétentions fur l'Ukraine & le Duché de Smolensko. C'étoit elle qui envoya une ambaffade en France, où la Ruffie étoit moins connue, que les Indes orientales & l'Amérique: miffion qui parut fi étonnante, qu'on frappa une médaille pour en conferver la mémoire.

Soumiffion des Strélitz & leur difperfion.

1683. Cependant cette Princeffe, qui faifoit trembler la Pologne, contenoit la Suede, & fe voyoit refpectée dans le Divan, payoit chaque année un tribut aux Tartares de Crimée, pour racheter fes Etats de leurs ravages: le Prince Gallitzin partit à la tête d'une armée pour venger la Ruffie, & mettre ces barbares hors d'état de rien exiger, ou par les traités, ou par les armes: arrêté au milieu des déferts, par l'embarras néceffaire de fes convois, par les difficultés du voyage, au lieu d'aller détruire des hommes, il fonda une ville fur la Samarre: cette place devoit fervir d'entrepôt pour les armées: trente mille hommes y travaillerent; elle fut l'ouvrage de trois mois. Le Miniftre revint après avoir confommé cette entreprife, auffi glorieufe & plus utile qu'une victoire. Pierre touchoit à fa dix-feptieme année; & les talens du grand homme fe développoient; il favorifoit déja les étrangers, parce qu'il fentoit leur fupériorité; déja il étoit le difciple, l'admirateur, le compagnon des artiftes; déjà il interrogeoit les voyageurs, fur leurs loix, leur gouvernement & les fciences cultivées dans leur patrie. Cette ardeur de s'inftruire donnoit de l'ombrage à la Régente: on prétend qu'elle & fon Miniftre réfolurent de le faire périr; il eft certain du moins que les Strélitz devoient fe faifir de fa perfonne. Le Czar retourna dans fon premier afyle, le couvent de la Trinité: il y raffembla quelque milice; les étrangers qu'il aimoit, allerent lui offrir leur fang & leurs bras; quelques Strélitz embrafferent fa défenfe; la révolution devint générale; la faction de Sophie fut étouffée; le Chef des Strélitz périt au milieu des fupplices: le Miniftre fut exilé & dépouillé de fes biens; on renferma Sophie dans un monaftere; Iwan ne fongea plus qu'à conferver fa languiffante vie, & n'eut d'autres miniftres que des médecins; fon feul travail politique fut de figner des ordonnances qu'il ne lifoit pas. Enfin Pierre regna feul.

Révolution; Sophie eft renfermée dans un couvent. Iwan n'a plus part aux affaires.

1689. Pierre Alexiowitz Romanow avoit une taille avantageufe, une force extraordinaire, une fanté à l'épreuve des intempéries de l'air & des excès de la débauche, qualités toujours recherchées dans un Roi par les peuples barbares: il avoit l'efprit vif, le jugement fain, la conception prompte, & une avidité de connoiffances, qui ne fut jamais raffafiée: il mefuroit fon eftime aux talens, au fçavoir de ceux qui cherchoient à lui plaire. L'homme le plus induftrieux étoit à fes yeux le plus noble; il faifoit plus de cas d'un

Caractere de Pierre I.

habile charpentier, ou d'un bon géometre, que d'un Boyard ignorant. Il est probable, que si les circonstances le lui avoient permis, ou s'il n'avoit eu à gouverner qu'un petit Etat, il auroit établi entre ses sujets la seule distinction, la seule inégalité que la raison avoue, celle qu'y devroient mettre les talens & la vertu. Sa patience égaloit son courage & son activité. Cependant il eut des foiblesses, qui le dégradoient. Autant il étoit grand sur le trône, dans le conseil, à la tête des armées, ou dans les atteliers; autant il étoit intempérant à table, brutal avec ses domestiques. Ce sont ces vices, dont il ne put jamais se corriger, qui, au milieu de toute sa gloire, lui faisoient dire quelquefois avec amertume: „ j'ai policé le plus vaste Empire du „ monde, & je ne suis encore qu'un barbare." *Hist. de Russie. 1598-1682.*

Pierre, en prenant le timon de l'Etat, promena ses regards sur la Russie, & n'y vit rien qui ne demandât un réformateur: les loix étoient absurdes, & n'étoient pas même exécutées: la cour étoit un mélange de luxe & de grossiéreté; une profusion ridicule de richesses, nul goût, nulle économie, l'avarice & le faste réunis, présentoient un contraste dégoûtant. Les villes étoient sans arts, sans commerce, mal bâties, mal gardées, mal nettoyées: c'étoient des cloaques habités par des fainéans & des ivrognes. La plupart des campagnes étoient incultes; le misérable serf se bornoit à nourrir son maître & à se nourrir lui-même; la famine seule lui mettoit la bêche à la main, & jamais l'espoir de s'enrichir ne l'avoit enhardi à de grandes entreprises. La plupart des provinces éloignées étoient désertes; & cet Empire aussi vaste que l'Europe, étoit moins peuplé, qu'un Royaume policé. Le peuple étoit stupide & bas; les grands, orgueilleux & ignorans. Il n'y avoit d'autre armée permanente que la milice bourgeoise des Strélitz, peu utile dans la guerre, toujours dangereuse dans la paix: les soldats indociles, peu exercés aux évolutions, mal armés, mal commandés, n'avoient point d'uniformes; & la facilité de se déguiser, les invitoit à commettre des désordres de toute espece. L'Empire n'avoit point de Marine; &, lorsqu'on parloit aux Russes d'un vaisseau de ligne, de sa construction, de ses agrêts, ils croyoient que cette grande machine n'existoit que dans l'imagination de celui, qui vouloit leur en donner une idée: on n'avoit encore vu en Russie qu'un yacht & une frégate, & ceux qui les avoient vus, avoient eu peine à en croire leurs yeux. Le Clergé jouissoit d'un empire absolu, parce qu'il regne partout, où regne l'ignorance: le Patriarche étoit presque l'égal du Czar; c'étoit un second Monarque fort redoutable au premier. Les habitans de la campagne étoient avilis par leur servitude, les habitans des villes, par la fainéantise, la débauche & la superstition. *Tableau de la Russie, au moment où Pierre gouverna seul.*

Telle étoit la Russie, lorsque Pierre encore jeune conçut le dessein de la réformer: le célebre Le Fort avoit gagné sa confiance; sa famille originaire de Piémont, s'étoit établi depuis deux siecles à Geneve; la fortune & le désir de s'instruire l'avoient promené en différens climats, & l'avoient jetté en Russie, où, manquant de tout, & même persécuté, il s'introduisit auprès des Czars, & obtint un brevet de Capitaine. Voici comme Jean Perry raconte la cause de son élévation. „ Dans le temps de la rebellion, il arriva qu'un „ *François* nommé Le Fort, qui avoit été apprentif chez un marchand à „ Amsterdam, & qui étoit alors Capitaine dans l'armée Moscovite, fut choisi *Le Czar donne sa confiance à Le Fort.*

Sect. IV. *Hist.* de Russie. 1598-1689.

„ pour être un des Officiers, qui devoient conduire le Czar, & mettre sa „ personne en sûreté dans le monastere de la Trinité: son esprit & son natu- „ rel actif lui attirerent les bonnes graces du Czar. Depuis ce temps-là, „ Sa Majesté l'a toujours eu auprès de sa personne: elle avoit pour lui une „ affection particuliere, & prenoit plaisir à s'entretenir souvent avec lui des „ pays, où il avoit été, de la discipline qui s'observoit dans les armées, tant par „ mer que par terre, des richesses des pays étrangers, & du commerce qui se „ faisoit dans toutes les parties du monde par le moyen de la navigation." (1) Cet Officier n'avoit rien appris par méthode, mais il étoit, comme le Czar, capable de tout apprendre: il avoit beaucoup voyagé, beaucoup observé; le Czar ne trouvoit pas en lui un maître, mais un compagnon d'étude. Les Boyards murmuroient un peu de cette prédilection accordée à un étranger: mais Pierre, qui avoit vu des révoltes, des périls, dont la vie avoit été plusieurs fois menacée, étoit fait pour braver de vains murmures: il avoit eu au dedans de lui-même d'autres obstacles à vaincre & les avoit surmontés. Dans son enfance, porté un jour entre les bras de sa mere, il avoit été réveillé tout à coup par une cascade d'eau, dont le bruit & les bouillonnemens le frapperent d'horreur: depuis cette époque il conservoit à l'aspect d'un lac, ou même d'un ruisseau, une crainte machinale, qui alloit quelquefois jusqu'aux convulsions: les courtisans le plaignoient; le soldat en rioit; il en rougissoit lui-même. Ce ne fut point en se précipitant tout à coup dans l'eau, comme le dit M. de Voltaire, qu'il se mit au-dessus de cette foiblesse: son gouverneur passa devant lui un ruisseau à cheval, & le fit passer de même à sa suite; il le passa ensuite à pied & sa suite l'imita. (2) Pierre, qui avoit frémi d'abord à ce spectacle, se rassura peu à peu, & passa enfin le ruisseau: peu de temps après on lui fit voir des courtisans qui se baignoient dans un étang: il fut d'abord effrayé de leur péril; mais enfin il eut le courage de le partager: son aversion se changea aussitôt en un goût pour la navigation. Sophie avoit vu les premiers essais de cette passion naissante, & n'en avoit point été allarmée; elle les avoit regardés comme des jeux de l'enfance, qui ne pouvoient qu'inspirer au Czar le dégoût des affaires, & servir l'ambition dont elle étoit dévorée. La suite fit voir, combien elle se trompoit. Cet enfant qui s'amusoit à conduire une chaloupe, apprit à construire & à commander des flottes.

Horreur de l'eau; comment vaincue par le Czar.

SECTION V.

Sect. V. *Hist.* de Russie, sous Pierre le Grand.

Regne de Pierre I, ou le Grand; ses entreprises, ses voyages, ses guerres, réforme entiere de l'Etat, &c.

Pierre, résolu de donner aux Russes des arts, des loix, des mœurs plus douces, des sciences, des richesses, une marine, des armées disciplinées, n'ignoroit pas que les hommes s'opposent à leur propre félicité, qu'il ne suffit pas de les inviter à être heureux, qu'il faut les y contraindre, & qu'on y réussit rarement. Les réformes légeres, qu'Alexis & Théodore avoient

(1) Etat présent de la grande Russie, par Jean Perry. (2) *Hist. mod. des Russ.*

tentées, avoient éprouvé des obstacles: & les difficultés étant presque toujours proportionnées à la grandeur des entreprises, Pierre s'attendoit à être plus traversé dans les siennes, que son pere & son frere ne l'avoient été: il falloit lutter contre la politique des prêtres, l'indocilité des strélitz, les intérêts des grands, les préjugés des vieillards, & l'ignorance de toute la nation. Pierre crut qu'il falloit commencer par réformer les Strélitz: de tous les coups qu'il vouloit porter, c'étoit le plus dangereux pour lui-même: mais si celui-là réussissoit, on pouvoit compter sur le succès des autres. Le Fort fut le confident de ce grand dessein. Le Czar, dont l'esprit patient & opiniâtre cherchoit les chemins les plus longs & les plus sûrs, forma d'abord dans sa maison de campagne Préobrazinski, une compagnie de cinquante de ses plus jeunes domestiques, qui devoit être commandée par les fils de quelques Boyards. Pour leur apprendre qu'avant de commander, il faut sçavoir obéir, il voulut lui-même passer par tous les grades, fut d'abord tambour, & exécuta tous les ordres avec la servile promptitude du plus docile soldat Prussien: quel gentilhomme auroit rougi des fonctions, que son maitre avoit remplies? Ce grand exemple ôtoit tout prétexte à la licence de tant d'officiers, qui comptoient les dégrés de noblesse d'un Général, ou de celui qui commande, pour sçavoir s'ils devoient exécuter ou rejetter ses ordres. Cette compagnie devint peu à peu un régiment, redoutable par sa discipline & par ses évolutions; une autre compagnie formée sous le nom de Semenowsky, se grossit de même & devint aussi un régiment. Le Fort leva un autre régiment de douze mille hommes, qu'il exerça d'après les meilleurs principes. Les Strélitz couroient à ces spectacles, regardoient ces évolutions avec un étonnement stupide, & sourioient avec mépris à la soumission aveugle de tant de soldats, qui se laissoient conduire & châtier par un seul homme; ils ignoroient que cette servitude des nouvelles recrues faisoit leur force, & que leur propre indépendance faisoit leur foiblesse. Un tiers de ce régiment étoit composé de François, que la révocation de l'édit de Nantes avoit chassés de leur patrie: la plupart avoient porté les armes sous les héros, qui illustrerent le siecle de Louis XIV: ils allerent offrir à Pierre les restes d'un sang, qu'ils avoient prodigué pour le maître qui, en récompense, les avoit persécutés ou bannis. Le Général Le Fort fut aussi Amiral: il ignoroit la navigation; mais, comme nous l'avons dit, il étoit capable de tout apprendre: il appella des Vénitiens, des Hollandois, qui construisirent à l'embouchure de la Veronise ou Woronetz, deux vaisseaux de guerre, & des barques longues: cette flotille menaçoit les Tartares de Crimée, peuple toujours armé, toujours brigand, qui ne sçavoit observer ni les loix de la guerre, ni les conditions de la paix.

Pierre forme deux compagnies, qui deviennent deux régiments.

Pierre sentoit qu'il ne falloit pas songer encore à combattre ses voisins, mais seulement à les contenir; il y avoit eu quelques démêlés entre les Russes & les Chinois pour les limites: il étoit étonnant que deux Empereurs qui possédoient de si vastes Etats, se disputassent quelques pieds de terrein. Pierre & Cam-Hi étoient trop raisonnables, pour ne pas sentir l'inutilité de ces débats: on en vint à un traité. Deux Jésuites figurerent encore dans cette négociation; le traité fut gravé sur deux marbres, qui servirent de bornes aux deux Empires: la paix fut jurée de part & d'autre en ces termes: *si quelqu'un a jamais la pensée secrette de rallumer le feu de la guerre,*

Traité de paix avec les Chinois.

nous prions le Seigneur souverain de toutes choses, qui connoît les cœurs, de punir ce traître d'une mort précipitée. „ Cette formule commune à „ des Chinois & à des Chrétiens, dit M. de Voltaire, peut faire connoître „ deux choses importantes; la premiere, que le gouvernement Chinois n'est „ ni athée, ni idolâtre, comme on l'en a si souvent accusé par des impu- „ tations contradictoires; la seconde, que tous les peuples qui cultivent leur „ raison, reconnoissent en effet le même Dieu, malgré tous les égaremens „ de cette raison mal instruite." Les sauvages de l'Amérique septentrionale adoptoient à peu près la même formule dans leurs traités: ils invoquoient l'Etre suprême contre celle des nations contractantes, qui enfreindroit ses sermens. Mais telle est, dans tous les climats, la méchanceté des hommes, que ces sermens, à la Chine ou en Amérique, n'étoient pas plus respectés, que la simple signature de nos négociateurs; & ces vaines imprécations contre les infracteurs n'effrayoient pas ceux qui les avoient prononcées: leur foiblesse seule étoit un garant de leur fidélité.

Pierre tenta aussi d'établir une paix solide entre la Russie & l'Empire Ottoman: mais ses desseins pacifiques ayant été traversés par les intrigues du serrail, il résolut de profiter de l'humeur belliqueuse de ses ennemis, pour aguerrir ses troupes. Celles qu'il avoit disciplinées, marcherent sous la conduite du Maréchal Schérémétoff: il étoit lui-même dans le camp, mais en qualité de simple volontaire: cette modestie avoit quelque chose de grand & d'héroïque; un Souverain, qui ne se juge pas encore capable de commander, le sera bientôt. Les troupes n'étoient point encore instruites dans l'art des sieges: on marcha vers Asoph; pour un coup d'essai, c'étoit tenter un coup de maître. Les approches se faisoient avec beaucoup d'ordre & de succès, lorsque l'imprudente sévérité du Général Schein arracha pour longtemps aux Russes une conquête presque certaine: il avoit sous ses ordres le Dantzicois Jacob, qui dirigeoit l'artillerie: il le condamna aux battoes. Le fier Républicain sentit alors à quoi l'on s'expose, lorsqu'on se vend à des despotes: animé par la vengeance, il encloue le canon, se jette dans Asoph, & devient le défenseur de cette ville qu'il auroit prise ou détruite: le Czar reconnut qu'il faut châtier les hommes, selon leurs mœurs, leur esprit, & qu'on n'humilie pas impunément un homme libre & plein d'honneur. Jacob, dans le parti Musulman, mit plus d'ardeur encore pour la défense, qu'il n'en avoit mis pour l'attaque: les Russes furent repoussés dans un assaut, il fallut renoncer pour cette année à l'espoir de prendre Asoph. Sur ces entrefaites Iwan mourut, & sa mort laissa à l'Etat les sommes que lui coûtoit l'entretien de ce fantôme de Souverain. Pierre attira près de lui les plus sçavans Ingénieurs de l'Europe, prit à sa solde un corps de la cavalerie des Kalmoucs, & recommença le siege. La flotte Turque fut battue, la ville se rendit, & le malheureux Jacob fut livré à la vengeance du maître qu'il avoit trahi. Pierre voulut qu'une flotte redoutable lui assurât l'empire du golphe; pour la construire, il fit contribuer la noblesse & même le clergé, qui jusqu'alors n'avoit servi l'Etat que par des bénédictions: il fit ensuite entrer son armée en triomphe dans Moscow; tous les honneurs de cette fête militaire furent pour les Généraux Schérémétoff, Gordon, Schein, Le Fort. Le Czar se confondit parmi les volontaires; les prisonniers marchoient ensuite enchaînés, & le malheureux Jacob étoit traîné sur un char,

Siege d'Asoph.

Trahison de Jacob. 1696.

Triomphe des vainqueurs; modestie du Czar; supplice de Jacob.

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

dans lequel on avoit élevé une potence, supplice dont on a déja vu un exemple. On lui en fit subir un plus cruel encore, celui de la roue; après quoi on le pendit. Tout perfide mérite la mort, sans doute; mais le Général Schein ne méritoit-il rien, pour avoir flétri un homme libre. On frappa une médaille en mémoire de ce triomphe: c'étoit la premiere qu'on eût vu en Russie; le secours des médailles n'est pas le seul, dont on soit privé, en écrivant cette histoire.

Le Czar envoya un grand nombre de jeunes gentilshommes en Italie, en Hollande, en Allemagne, pour y étudier les sciences nécessaires à ses desseins & relatives à la guerre & à la navigation: le clergé, qui craint toujours que les hommes ne s'éclairent, condamna hautement ces voyages; les Russes pouvoient rapporter des opinions étrangeres, & contraires à la religion du pays: ce danger ne pouvoit être balancé par le bien public & la gloire de l'Etat. Un des voyageurs fut si bien pénétré de ces maximes, qu'il se renferma pendant quatre ans dans une chambre à Venise, n'observa rien, ne vit rien, ne lut rien, s'ennuya constamment, & revint, comme il étoit parti.

1698. Voyages de Pierre I.

Enfin Pierre résolut de voyager lui-même, & d'aller d'atteliers en atteliers, étudier, observer, travailler. Les prêtres n'avoient rien à craindre pour sa croyance: il n'étoit pas probable qu'on l'engageroit jamais à abandonner la Religion isolée & indépendante de son pays, pour se soumettre au Pontife de Rome. On vit pour la premiere fois un Souverain précédé par ses ambassadeurs, se confondre dans leur suite, & leur renvoyer tous les honneurs qu'on lui rendoit: ces ambassadeurs étoient le Général Le Fort, Alexis Gollowin, Commissaire général des guerres & Gouverneur de Sibérie, & Wonitzin, Secrétaire d'Etat. Il laissa les rênes de l'Etat dans les mains du Boyard Strechnef & du Knés Romadonouski; il leur donna un conseil pour les affaires épineuses. Il n'étoit pas encore temps de détruire les Strélitz; mais on les cantonna vers les frontieres de la Crimée, & on confia aux nouvelles troupes la garde de Moscow. Déja dans l'Europe on étoit prévenu du projet du Czar; déja les villes, où il devoit passer, s'estimoient heureuses de posséder un moment, un homme qui méditoit de si grandes choses: le Gouverneur de Riga ne le vit point avec les mêmes yeux; il feignit de ne le pas connoître, & refusa de lui montrer les fortifications de la place. Pierre étoit vindicatif: il n'oublia point cette étrange réception, & s'en vengea dans la suite. On prétend qu'il dit à Le Fort, son confident: „ on ne veut pas que je voie les fortifications de Riga; j'espere un jour les „ voir à mon aise, & me mettre en état de refuser au Roi de Suede ce que „ Dalhberg me refuse aujourd'hui." Cependant si Pierre eut été à la place de ce Gouverneur, on ne peut pas douter qu'il n'eût agi comme lui; si Riga avoit été au pouvoir des Russes, il auroit puni l'Officier qui, par un respect déplacé, auroit permis à un Prince Suédois d'en examiner les fortifications; on peut dire même que la demande étoit indiscrete de la part de Pierre, & qu'elle tenoit à cette rudesse, à cette ignorance des convenances, dans laquelle il avoit été élevé.

Il est mal reçu à Riga.

Pierre déja éloigné de ses Etats, voyageant *incognito*, faisoit encore éclater sa puissance: il assuroit dans les mains de l'Electeur de Saxe, le sceptre

SECT. V. *Hist.* de Russie, sous Pierre le Grand.

que lui disputoit le Prince de Conty: l'approche d'une armée Russe força la faction françoise au silence, & son chef à retourner dans sa patrie. Ce Monarque, qui fixoit le destin de la Pologne, alloit de ville en ville, vêtu quelquefois en matelot, rarement en homme au dessus du commun, jamais en souverain; partout il observoit, il consultoit les maîtres des arts, il interrogeoit même les simples artisans; partout il se déroboit à la curiosité des grands, à l'admiration du peuple, même aux regards des sages. Les siens se tournoient vers la Hollande: c'étoit pour lui la terre promise: c'étoit-là qu'il devoit voir des hommes, & apprendre à le devenir: car il se regardoit encore comme un barbare; & ses emportemens ne justifioient que trop les reproches qu'il se faisoit à lui-même. Au milieu d'une des orgies, trop communes alors, même parmi les grands, il entra en fureur contre Le Fort, & sa main alloit percer le cœur de son ami, si on ne l'eut retenue; quand le calme fut rétabli dans son ame, il vit sa faute, il en rougit, & ne crut pas qu'il fût indigne d'un Souverain de faire des excuses à son sujet. „ Hé„ las! disoit-il, comment pourrai-je réformer mon peuple, si je ne puis pas „ me réformer moi-même"? Il arrivoit à Amsterdam: telle étoit son impatience, qu'il y précéda son ambassade de quelques jours, & qu'il avoit déja la hache à la main, lorsqu'elle arriva. Le village de Sardam, où il y a beaucoup de chantiers, étoit le séjour qu'il préféroit; là, vêtu en pilote, inscrit sur le rôle des ouvriers sous le nom de Pierre Michaëloff, appellé par eux familiérement *Pieter-baas* (Maître Pierre), tantôt leur disciple, tantôt leur compagnon, il vivoit comme eux, se levoit, se couchoit à la même heure, se nourrissoit aussi frugalement, & ne s'en distinguoit que par une plus grande ardeur pour le travail. Tandis qu'il tailloit des poutres, qu'il forgeoit des tenons, qu'il filoit des cordes, son armée toujours dirigée par ses ordres, remportoit une victoire sur les Tartares & s'emparoit de Précop. Tous les arts utiles attiroient son attention; il étudioit la Physique, l'Histoire Naturelle, & la même main qui avoit manié la hache, prenoit des instrumens de chirurgie, disséquoit des corps, & faisoit des opérations. Un vaisseau de soixante pieces de canon, partit pour Archangel: c'étoit le *chef-d'œuvre* de Maître Pierre. Il alla voir le Roi & Stadhouder Guillaume d'Orange à la Haye, où il assista, comme simple spectateur, à la réception de ses ambassadeurs. En même temps il envoyoit à Moscow des ouvriers Hollandois, Allemands, & plusieurs de ces François courageux, dont l'attachement à leur Religion persécutée, prouvoit la fidélité qu'ils auroient pu avoir pour leur Roi & leur Patrie, & que Louis XIV avoit sacrifiés à son Clergé & aux Jésuites: combien d'Etats s'enrichirent de cette faute! la Hollande, la Suisse, l'Allemagne, la Prusse, la Russie, l'Angleterre même, cette Puissance éternellement ennemie des François, reçurent dans leur sein ces illustres & utiles bannis, qui aiderent à perfectionner les arts dans les pays où ils étoient cultivés, & les créerent dans ceux où ils étoient inconnus.

Ses occupations en Hollande.

Tandis que les troupes de Pierre remportoient de nouvelles victoires sur les Tartares & les Janissaires, il quittoit sa premiere école, où il avoit appris les élemens des métiers, pour aller en Angleterre, où il devoit recevoir ses dernieres leçons: ce fut-là qu'il connut l'Ingénieur Perry; & c'est de cet estimable Ingénieur, que nous emprunterons le tableau naïf de la vie que menoit

Il passe en Angleterre.

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

noit Pierre I. en Angleterre. „ La maison (1) qu'on lui avoit préparée „ dans Londres, ne convenant ni à son humeur, ni au dessein qu'il s'étoit „ proposé dans ses voyages; quelques jours après son arrivée, il aima mieux „ aller à Deptfort loger dans la maison de M. Evelyn ... Il y avoit une „ porte de derriere par où l'on pouvoit entrer dans le chantier du Roi, ce „ qui lui facilitoit les moyens de satisfaire l'envie qu'il avoit de s'entretenir „ avec nos ouvriers Anglois, qui lui faisoient voir leurs plans, & les pro- „ portions qu'il falloit observer dans les vaisseaux, de quelque grandeur „ qu'ils fussent, & toutes les regles requises pour les construire... Il se „ repentit même d'avoir demeuré si longtemps en Hollande, (2) où la ma- „ niere de bâtir les vaisseaux est beaucoup au dessous de celle qui est en usa- „ ge en Angleterre; &, comme il s'est depuis fort perfectionné dans cet „ art, on lui a souvent ouï dire, que, s'il n'étoit pas venu en Angleterre, „ il n'auroit été toute sa vie qu'un apprentif: il a même plusieurs fois dé- „ claré à ses amis, lorsqu'il étoit un peu gai, qu'il trouvoit la condition „ d'un Amiral d'Angleterre plus heureuse que celle d'un Czar de Moscovie: „ à son arrivée en Angleterre, il résolut de n'avoir dans son pays que des „ vaisseaux bâtis à l'Angloise, & il s'entretint avec plusieurs Anglois, sur la „ flotte qu'il avoit dessein de mettre sur pied. Celui qu'il consulta le plus, „ fut le fils du Chevalier Antoine Déan. (3) Le Czar vit avec beaucoup „ de plaisir notre Arsenal dans la Tour, la maniere dont nous fabriquons „ notre monnoye, qui surpasse certainement celles de tous les autres pays „ du monde: il demeura environ trois mois en Angleterre, pour satisfaire „ sa curiosité. Le Roi ordonna à l'Amiral Mitchel de l'accompagner à „ Portsmouth, & de mettre en mer la flotte qui étoit à Spithead, & de lui „ donner le spectacle d'un combat naval. Il en avoit vu un en Hollande; „ mais il fut plus satisfait de celui qu'il vit en Angleterre... Il alloit assez sou- „ vent dans nos églises, surtout dans les cathédrales, pour examiner l'ordre „ religieux qui s'y observoit; il eut même la curiosité de voir les assemblées „ des Quakers & des autres sectes.

„ On lui fit voir aussi les deux chambres du Parlement dans le temps où „ elles étoient assemblées; on le mena une ou deux fois à la comédie, mais „ il n'y trouva aucune satisfaction. (4) Son plus grand attachement étoit „ pour ce qui regarde la guerre & la marine, & il passoit la plus grande „ partie du temps à naviguer; souvent il prenoit les outils des charpentiers,

(1) *Etat présent de la Rus. par Perry.*

(2) On voudra bien remarquer que c'est un Anglois qui parle & qui, dédaignant tout ce qui n'est pas de sa nation, semble ignorer que les *Tromp*, les *de Ruyter*, &c. plus d'une fois ont fait éclipser cette prétendue supériorité, avec de simples vaisseaux Hollandois. D'ailleurs *Pieter-baas* n'avoit fait son apprentissage qu'à Sardam, où l'on ne construit que des vaisseaux marchands; s'il l'avoit fait dans les Chantiers de l'Amirauté à Amsterdam, à Rotterdam, &c. peut-être qu'il auroit pu dire la même chose.

(3) „ Le pere de ce Chevalier avoit été autrefois envoyé en France par le Roi Char- „ les II. pour quelque affaire: on dit, que, dans ce voyage, il apprit aux François la „ maniere, dont il falloit construire les vaisseaux; ce qui fut cause qu'il se trouva souvent „ attaqué par la populace Angloise, & en danger de perdre sa vie: *Perry*, *ibid.*

(4) Il n'est pas étonnant que des drames barbares n'aient pas plu à un homme qui aspiroit à sortir de la barbarie.

Sect. V. *Hist.* de Russie, sous Pierre le Grand.

„ & travailloit lui-même dans le chantier de Deptfort, comme il avoit fait „ en Hollande. Tantôt il étoit avec le Forgeron, tantôt avec le Fondeur; „ enfin il n'y avoit point d'art méchanique, depuis l'Horloger jusqu'à l'arti„ san qui fait des cercueils, qu'il n'y fit plus ou moins d'attention: il en „ acheta même un qu'il envoya en Moscovie, pour y servir de modele; ce „ qu'il fit à l'égard de plusieurs autres choses. Tantôt il prenoit l'habit de „ chevalier, tantôt celui de matelot. Il ne paroissoit qu'avec une fort peti„ te suite, comme il avoit fait en Hollande, afin d'être moins connu: si par „ hazard la populace le reconnoissoit & s'amassoit pour l'examiner, il se re„ tiroit d'abord. Le Prince Mentzicoff & un des Ambassadeurs, le Comte „ Gollowin & quelques autres personnes qui l'avoient accompagné, con„ tracterent par son ordre avec quelques marchands, pour envoyer tous les „ ans en Moscovie une quantité considérable de tabac.... Jusqu'alors le „ tabac avoit été défendu en Moscovie par ordre du Patriarche, (1) com„ me une chose souillée & profane, & aujourd'hui même un prêtre n'ose„ roit entrer dans une chambre où l'on fume... Le Roi lui permit de „ prendre à son service ceux de ses sujets qui pourroient lui être utiles, & „ à son départ il lui fit présent du *Royal Transport*, yacht bâti en frégate; „ le plus beau & le meilleur qu'il y eût en Angleterre... Ce fut sur ce vais„ seau que les artistes & les ouvriers qu'il avoit pris à son service, furent „ envoyés à Archangel." Parmi ces hommes qui devoient changer la face de la Russie, il y avoit des mathématiciens, des géometres, destinés à fonder une école de marine. Pierre repassa en Hollande, se croyant déja plus sçavant, plus habile que les Hollandois même & capable de donner des leçons à ses premiers maîtres, assez modérés, pour ne point se piquer de vanité, & lui laisser gratuitement le plaisir de le croire. Il alla ensuite à Vienne, où il devoit étudier la discipline militaire, & concerter avec l'Empereur les moyens de contenir ou de vaincre les Turcs. Ce fut pendant son séjour dans la capitale de l'Autriche, qu'il apprit qu'on avoit formé en Russie une nouvelle conspiration contre lui. (2)

Conspiration à Moscow.

L'histoire de Pierre le Grand est décourageante pour tous les réformateurs, qui entreprendront de faire goûter aux hommes des biens qu'ils ignorent: les prêtres redoutoient les mathématiciens, les géometres, que le *Royal Transport* alloit débarquer à Archangel; les plus ignorans les regardoient comme des sorciers, qui alloient ranger la Russie sous l'empire du diable: les plus éclairés voyoient en eux des philosophes, ennemis de la superstition, qui mineroient peu à peu la puissance temporelle du clergé. Le Czar avoit déja invité ses sujets à commettre l'énorme péché de fumer du tabac; & ce premier sacrilege annonçoit qu'il en méditoit d'autres; qui sçavoit, si bientôt il ne permettroit pas de manger du veau, & de faire le signe de la croix avec trois doigts: (3) dès-lors plus de mœurs, plus de religion, plus de

(1) Lorsqu'on surprenoit un vendeur de tabac, il étoit fouetté & traîné par les rues avec un cornet de tabac pendu au col. (2) *Hist. de l'Emp. de Rus. par Voltaire. Hist. Mod. des Rus. & Etat prés. de la Rus. par Perry.* (3) Quelques années auparavant un certain Jacob s'étoit mis à la tête d'une secte, qui prétendoit que l'usage de faire le signe de la croix avec deux doigts étoit impie, & qu'il falloit y en employer trois: il y eut du sang répandu. Si ce parti n'avoit pas été bientôt détruit, on auroit vu naître d'autres sectes pareilles, & on se seroit battu successivement pour les cinq doigts de la main.

vertu; tous les Russes devenoient athées & dévoués aux flammes éternelles. Les artisans grossiers de Moscow, de Novogorod, & des autres villes se liguoient déja contre ces hommes habiles, dont l'industrie devoit attirer dans leurs atteliers tous les acheteurs, & les laisser sans emploi: les courtisans prévoyoient que les charges qui exigeoient de grands talens, seroient remplies par des étrangers: les Strelitz, accoutumés à vivre dans l'oisiveté & dans l'indépendance, se croyoient menacés de la discipline Allemande, si dure & si nécessaire; ils ne sçavoient point que le Czar ne les jugeoit pas dignes d'être soldats, & qu'il pensoit qu'un tel corps méritoit plutôt d'être aboli que réformé. La Princesse Sophie, du fonds de son couvent, allarmoit le Clergé, caressoit les Grands, excitoit les Strelitz à la révolte, &, tandis que Pierre se faisoit matelot, charpentier, & soldat pour son peuple, ce même peuple conjuroit, pour le détrôner. Les grands, le clergé, & les principaux strelitz, quoique fort éloignés de la capitale, résolurent de massacrer tous les étrangers, de profiter de l'absence du Czar pour déclarer la vacance du trône, & de remettre le gouvernement dans les mains de la Princesse Sophie. Eudoxie, sa sœur, moins ambitieuse, moins habile, & cependant dangereuse, servoit ses desseins: les strelitz qui gardoient les frontieres, sortirent de leurs quartiers, & prirent la route de Moscow; le défaut de paye fut le prétexte de cette démarche. Le Conseil de régence députa aussitôt vers eux des Généraux, qui leur payerent ce qui leur étoit dû & six mois d'avance: ils reçurent l'argent: mais ils refuserent de retourner sur leurs pas; ils vouloient, disoient-ils, aller à Moscow revoir leurs parens, & s'informer où étoit le Czar. On fit marcher contre eux le Général Gordon à la tête des troupes réglées; il les rencontra près du monastere de Jérusalem à quarante milles de Moscow. Avant d'en venir aux mains, il tenta les voyes de douceur, les invita à retourner à leurs postes; mais ils furent inflexibles, & Gordon donna, malgré lui, le signal du combat.

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

Révolte des Strelitz.

Il fit d'abord tirer quelques volées de canon par dessus leurs têtes; il espéroit ainsi les effrayer & les réduire, sans verser de sang: malheureusement pour ces rebelles, ils avoient dans leurs rangs des prêtres auteurs de la révolte; ceux-ci leur persuaderent, que le ciel se déclaroit en leur faveur, puisqu'aucun d'eux n'avoit été atteint par cette décharge, que c'étoit la main de Dieu qui avoit changé la direction des boulets, qu'ils pouvoient combattre avec confiance, & qu'aucun d'eux ne périroit dans cette journée. Les crédules strelitz s'élancerent aussitôt sur l'armée de Gordon; la mêlée fut vive. Bientôt trois mille rebelles, étendus sur la place, attesterent l'imposture ou la sottise de leurs prêtres; le reste rendit les armes, & fut conduit à Moscow & renfermé dans des cachots; les chefs, appliqués à la question, avouerent & leurs projets & leurs complices. On décima les soldats; ils étoient près de six mille; & il en périt environ six cents. Au bruit de ce complot, le Czar qui alloit partir de Vienne pour Venise, prend la route de Pologne, s'abouche avec le Roi Auguste, arrête un plan de ligue contre la Suede, & arrive à Moscow, lorsqu'on le croyoit encore à Vienne: aussitôt on vit regner à la fois dans la Capitale la joie & la terreur; les fideles sujets poussoient des cris d'allégresse; les rebelles trembloient dans leurs

Ils sont défaits par Gordon, & rendent les armes.

Le Czar retourne à Moscow.

prisons, & n'attendoient que la mort; la sévérité du Czar ne justifia que trop leurs craintes; il n'est point de motif, qui la puisse justifier; c'étoit à un homme de génie, tel que lui, à chercher, à trouver un moyen, de désarmer, de disperser, de casser cette milice insolente, de maniere qu'elle ne pût jamais se réunir & tenter de nouvelles révoltes. On pouvoit condamner ces malheureux aux mines, aux travaux publics; on pouvoit leur faire défricher les déserts de la Sibérie & d'Astracan; il en restoit à peine six mille &, dans un Empire si vaste, il étoit possible de les placer à une telle distance les uns des autres, qu'ils ne pussent ni se voir ni se parler: on trouva qu'il étoit plus court & plus facile de les exterminer. Le récit de ce massacre fait horreur; écoutons un témoin oculaire. „ Des chefs," (dit l'Ingénieur Perry,) „ les uns eurent la tête tranchée, les autres furent roués, & „ quelques-uns enterrés tout vifs: à l'égard des soldats qui avoient osé combattre l'armée du Czar,... on en exécuta plus de deux mille: les uns eurent la tête coupée dans la grande place, les autres furent pendus à des „ gibets dressés exprès aux portes & aux trois murailles de la ville, avec des „ écriteaux, qui faisoient connoître leur crime. Cette exécution s'étant faite „ au fort de l'hiver, leurs corps furent d'abord gelés: il fut ordonné que „ ceux qui avoient eu la tête tranchée, seroient rangés à terre dans la même „ file, où ils étoient quand on les exécuta, la tête à côté du corps; &, „ pour ceux qui furent pendus autour des murailles de la ville, on les y „ laissa jusqu'au printemps, qu'on les jetta tous ensemble dans une fosse, „ pour prévenir l'infection que la chaleur de l'air auroit pu causer: on dressa „ aussi des gibets sur tous les grands chemins autour de Moscow, jusqu'à „ deux milles aux environs de la ville, où plusieurs de ces rebelles furent „ pendus: l'on érigea sur chacun de ces chemins une colomne de pierre, „ sur laquelle on grava le crime & le châtiment; & l'on ordonna que ces „ monumens seroient conservés à perpétuité. Leurs maisons furent rasées, „ & le nom de Strélitz aboli. Quelques-uns qui furent trouvés moins coupables, obtinrent la vie, & furent envoyés en Sibérie, à Asoph, &c...." On auroit pu en faire autant des autres.

1699. Pierre, dans ses premiers transports, avoit voulu immoler sa sœur Sophie à sa vengeance: ce fut aux sages conseils de Le Fort qu'elle dut la vie. Le Czar voulut du moins la voir & la confondre: mais cette Princesse avoit tant d'art, qu'elle sçut lui persuader qu'elle étoit innocente, & qu'on avoit, à son insçu, abusé de son nom: le Czar étoit entré furieux; il sortit ému jusqu'aux larmes: il lui auroit même rendu la liberté, si Le Fort ne se fut opposé à cette imprudence, comme il avoit condamné le ressentiment trop cruel de son maître. Le Fort lui étoit utile; mais il ne lui étoit plus nécessaire, lorsqu'une mort prématurée l'enleva. Pierre n'en fut ni moins grand dans ses projets, ni moins prompt dans l'exécution, ni moins fécond en ressources: il fit à son ami des obseques magnifiques, les suivit lui-même dans le rang des Lieutenans, & honora de ses larmes le tombeau de cet homme estimable, qui fut tout-puissant, & n'abusa jamais de son autorité: il étoit à la source des richesses & ne laissa à son fils & à sa veuve d'autre héritage que son nom & la reconnoissance de Pierre, qui, après avoir payé le tribut qu'il devoit aux cendres de son ami, commença la grande réforme. Le massacre

Mort de Le Fort.

des Strelitz avoit appris à la nation, combien il feroit dangereux de s'oppofer à fes deffeins : ceux qui étoient attachés aux anciens ufages, fe rappelloient le fpectacle de deux mille cadavres, les uns étendus dans la place publique, les autres fufpendus à des gibets, ou expofés fur des roues. Cet affreux fouvenir les contenoit dans les bornes de la foumiffion ; mais il leur faifoit détefter l'homme de génie qu'ils admiroient. Pierre confia au régiment de Préobrazinski qu'il avoit créé, la garde de fa perfonne ; il forma d'autres régimens fur le modele des troupes allemandes, leur donna des uniformes, des armes pareilles, & leur apprit à s'en fervir : il obligea tous les gentilshommes à embraffer cette noble profeffion, ou fur terre, ou fur mer ; mais comme lui, ils exercerent les fonctions de foldats ou de matelots, avant de monter au rang d'Officiers. Pierre avoit été tambour dans une compagnie de troupes de terre ; il donna encore un exemple plus fingulier à fa marine : deux jeunes Ruffes avoient fait conftruire, fur un plan tracé par le Czar lui-même, un vaiffeau de cinquante pieces de canon, dont on pouvoit ôter la quille fans en ouvrir le corps. Muis, Capitaine Hollandois, en eut le commandement : „ quel eft l'empioi le plus bas de la marine, lui dit le Czar ? „ C'eft celui de mouffe, répond le Capitaine : eh bien ! je ferai ton mouffe „ aujourd'hui, " reprend le Monarque ; en même temps il monte au haut d'un mât, malgré le roulis, attache une corde, defcend, allume la pipe du capitaine, & remplit d'autres fonctions plus rebutantes encore.

Hift. de Ruffie, fous Pierre le Grand.

Réforme dans les troupes.

La réforme du Clergé paroiffoit difficile chez un peuple fuperftitieux ; il fembloit, qu'on ne pût la tenter fans péril : l'Ordre Eccléfiaftique formoit une feconde Monarchie enclavée dans la premiere. Le Patriarche étoit defpote : tout ce qui concernoit les mœurs, étoit porté à fon tribunal. Il pouvoit condamner à mort, fans rendre compte à la Cour, de fes fentences, qui étoient exécutées fur le champ. Les prêtres & les moines étoient opulens, & la puiffance accompagne toujours la richeffe : ils avoient un grand nombre de ferfs, qu'ils pouvoient armer pour la défenfe de leurs privileges. Le peuple étoit crédule, ignorant, (1) livré aux fuperftitions les plus abfurdes. Le

Réforme dans le Clergé.

(1) Nous citerons quelques traits de l'ignorance & de la ftupidité des Mofcovites, avant le regne de Pierre I. Quoique prefque toute l'Europe foit maintenant éclairée, il eft toujours utile de rappeller aux hommes à quels excès atroces & ridicules la fuperftition peut les conduire. Un Envoyé de Perfe auprès de la cour de Coppenhague, paffa par Mofcow vers le commencement du dix-feptieme fiecle & s'y arrêta : il avoit pour Sécrétaire un Aftronome affez inftruit ; celui-ci avoit calculé une éclipfe de foleil, qui devoit être prefque totale pour les habitans de Mofcow ; il en avoit annoncé l'heure, les accroiffemens & la fin. Avant que la prédiction fut accomplie, on rit beaucoup à fes dépends : comment pouvoit-il prévoir un événement, qui ne pouvoit être connu que de Dieu & du Czar ? Cependant au jour, à l'heure qu'il a marqués, le foleil s'obfcurcit, les ténebres couvrent la terre : la populace court en foule à l'hôtel de l'Ambaffadeur ; elle demande à grands cris que le Sécrétaire lui foit livré ; c'eft un forcier ; il faut qu'il foit brûlé vif, & que les flammes de fon bucher rendent aux Ruffes la lumiere que fa magie leur a ôtée. Il fallut donner des gardes au Mathématicien, pour le défendre contre cette populace fanatique ; enfin on le fit évader, le foleil reparut & le calme fut rétabli. Il n'y avoit pas alors vingt Arithméticiens dans tout l'Empire : l'ufage des chiffres y étoit inconnu ; dans les bureaux de l'Etat, on comptoit, à la maniere des fauvages, avec des grains enfilés fur un fil d'archal. La confeffion étoit en ufage chez les Mofcovites ; &, comme on abufe des chofes les plus faintes, cette inftitution, qui devoit être le frein du crime, invitoit à le com-

SECT. V. *Hist.* de Russie, sous Pierre le Grand.

Czar commença par donner des entraves à l'autorité Patriarchale: le Prélat mourut. Pierre abolit cette dignité, se déclara seul chef & directeur de l'Eglise, & alla donner dans la Cathédrale un spectacle jusqu'alors inconnu, celui d'un Souverain revêtu d'habits pontificaux, entouré de Lévites, & offrant de ses mains royales à l'Etre suprême, l'encens que les prêtres seuls lui avoient présenté jusqu'alors. Le Métropolitain de Résan étoit le moins ignorant de tous les prêtres: Pierre lui confia l'administration des affaires ecclésiastiques: mais dans la suite il érigea un Synode national, qui devoit juger tous les différends qui s'éleveroient entre les membres du Clergé, veiller sur leurs mœurs, récompenser, punir, toujours sous la révision du Souverain. On murmura, on ameuta la populace; la haine & la vengeance échaufferent tellement les esprits, que ces hommes, qui sçavoient à peine écrire, composerent des satyres contre Pierre I: l'un d'eux osa lui reprocher publiquement, qu'il avoit renversé les autels, & anéanti la religion: car, dans tous les pays du monde, les soi-disans ministres de Dieu ont soin d'identifier leur cause avec la sienne, & s'écrient que c'est lui qu'on outrage, quand on blesse leurs intérêts. Pierre exigea que le téméraire fût dégradé; tous les évêques s'y opposerent; ils objectoient qu'il étoit sans exemple en Russie, qu'un évêque eut été déposé: ils oublioient qu'on avoit déposé des Czars, & que la couronne d'un Souverain n'est pas moins respectable, que la mitre d'un Prélat: le seul évêque de Résan obéit au Czar, & dégrada le rebelle. Ce Prince qu'on accusoit d'impiété, travailloit à rendre en effet le culte plus respectable & plus florissant: il fondoit des colleges, où l'on devoit instruire les jeunes candidats du sacerdoce; des séminaires, où l'on devoit les former aux bonnes mœurs; des bibliotheques publiques, où on leur enseignoit les langues mortes & les langues vivantes: en même temps il autorisoit de nouveau les prêtres séculiers à s'engager dans les liens du mariage, persuadé que la religion ne pouvoit être contraire aux vues de la nature: il fermoit aussi les portes des cloîtres aux personnes de l'un & de l'autre sexe, qui n'avoient pas atteint cinquante ans; il les fermoit, sans exception, à tous ceux qui étoient revêtus de quelque charge publique: ainsi ce sage Monarque prenoit toutes les mesures possibles pour peupler ses vastes Etats. Ce n'est point l'étendue d'un Empire, c'est sa population, qui le rend redoutable: il per-

Audace d'un évêque: il est dégradé.

mettre. Celui qui n'attend que de Dieu seul son pardon, & du changement de sa conduite la fin de ses remords, porte toujours au fonds de son cœur un juge inexorable, un bourreau, jusqu'à ce que ses vertus lui aient fait à lui-même oublier ses crimes: mais le Moscovite n'avoit plus ce fardeau sur le cœur, dès qu'il l'avoit, pour ainsi dire, jetté dans un confessional. L'absolution étouffoit ses remords; il couroit commettre de nouveaux crimes, aussitôt effacés de la même maniere; il croyoit être bien avec le ciel, dès qu'il étoit bien avec son directeur. C'est à cette cause que Perry attribue, les perfidies, les fraudes, les noirceurs, alors si communes en Russie: aussi avoit-on coutume de dire: *voulez-vous sçavoir si un Moscovite est honnête homme, regardez s'il a du poil dans le creux de la main. Si vous n'y en trouvez pas, concluez que c'est un fripon.* Leur vénération pour leur *Saint Nicolas* leur tenoit lieu de toute vertu: on ne demandoit point, si un homme étoit bon pere, bon mari, bon ami, fidele à ses promesses, mais, si en entrant dans une maison, il commençoit par saluer *le Saint Nicolas.* Un singe, échappé de la maison d'un Ambassadeur, étant entré dans une église, renversa une de ces images: il fut pendu dans une espece d'*Auto da fe*; on fit une procession solemnelle, on purifia l'église, on la consacra de nouveau; & peu s'en fallut qu'on ne violât le droit des gens, en maltraitant l'Ambassadeur.

mit à ses soldats, à ses matelots, à ses ouvriers, de s'affranchir des trois carêmes rigoureux, observés dans l'Eglise Russe, & qui ne servoient que de prétexte à des débauches dangereuses, qui les énervoient, en commençant à l'instant, où la pénitence & la plus rigoureuse abstinence finissoient.

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

Réforme dans l'administration des finances.

L'administration des finances étoit confié aux Gouverneurs des provinces; tous, puissans par leur naissance, par leur crédit, par leurs richesses; tous, oppresseurs du peuple: ils avoient, il est vrai, dans la Capitale une Cour, où l'on appelloit des sentences rendues dans les provinces; mais les juges étoient à leurs ordres, aux gages des plus riches cliens, & le pauvre étoit toujours accablé: d'ailleurs les frais, la longueur, les fatigues du voyage effrayoient les malheureuses victimes de la tyrannie, qui aimoient mieux succomber sous une sentence injuste, que d'aller à Moscow en recevoir une plus injuste encore. Une seule observation suffira pour donner une idée des déprédations, qui se commettoient dans cette partie du Gouvernement; c'est que l'autorité des Magistrats provinciaux nommés par les Gouverneurs, n'étant que triennale, ces juges après avoir payé un tribut annuel à ces Seigneurs, & distribué des présens à leurs Sécrétaires, s'enrichissoient assez, pour passer le reste de leur vie au sein de l'opulence. Une Chambre des comptes fut établie sur le modele de celle de Hollande: la Noblesse en fut exclue. Des bureaux subalternes reçurent les droits d'entrées; & ces bureaux furent tenus par des marchands d'une probité reconnue. On ne laissa, aux Gouverneurs, que la levée de la Taxe sur les terres & de la Capitation. Les knés, les boyards murmurerent; mais le Czar les menaça de son indignation, & on se tut. Dans la suite cette Chambre des comptes fut abolie; les vexations recommencerent; des favoris chargés de la levée des impôts acheterent toutes les marchandises, pour les vendre à un prix excessif, & le Commerce fut ruiné. Pierre, qui vouloit qu'il ne restât rien de Russe en Russie, donna l'exemple de se couper la barbe & de porter l'habit court: les courtisans l'imiterent, parce qu'ils sont, en tout, singes du maître, mais les prêtres s'écrierent que les saints, que révéroit la Russie, avoient porté leur barbe & des robes longues, qu'ainsi il étoit impossible de monter au ciel en habit court & sans barbe: le peuple les crut & refusa d'imiter la cour. Le Czar mit aussitôt un impôt sur la superstition: on n'entroit point dans une ville avec sa barbe & sa robe longue, sans payer une taxe; les commis eurent ordre de tirer la barbe & de couper la robe de ceux qui refuseroient de payer l'impôt; cette ordonnance exécutée en riant, donna lieu a quelques scenes comiques, qui décréditerent les robes, les barbes, & leurs religieux partisans: le ridicule fait toujours plus d'effet que la persécution: les ouvriers des chantiers de Veronise se raserent aussi; mais les vieillards ne le firent qu'en murmurant; ils cachoient leur barbe, & lorsqu'on leur demandoit ce qu'ils en avoient fait, ils répondoient, en la montrant: „ nous „ la gardons pour la faire enterrer avec nous dans le même cercueil, afin „ de pouvoir la présenter à Saint Nicolas, lorsqu'il nous la demandera à la „ porte du paradis."

Changemens dans le costume.

Les Dames s'habillerent à l'Angloise; on n'eut pas de peine à les y résoudre: la nouveauté plaît toujours au beau sexe; & comment n'auroient-elles pas reçu avec joie les ordres d'un Prince, qui, brisant leurs fers, défendoit

Sect. V. *Hist.* de Russie, sous Pierre le Grand.

à leurs époux de les retenir invisibles & prisonnieres au fonds de leurs maisons, leur permettoit d'assister aux nôces, aux festins, & de goûter les plaisirs que la raison approuve & que la décence permet. Avant cette époque, les peres despotes & cruels marioient leurs enfans, sans les consulter, sans leur permettre de voir les compagnes qui leur étoient destinées : il fut défendu sous des peines rigoureuses d'arracher par la violence le consentement des enfans ; on leur accorda six semaines au moins pour étudier leurs caracteres ; c'étoit bien peu, sans doute ; mais enfin cette institution étoit moins tyrannique que la premiere. Le Czar, pour flatter la noblesse, pour l'inviter à mériter des récompenses honorables, & l'accoutumer à ne pas regarder les richesses, comme le seul prix du courage & de la vertu, créa l'Ordre de Saint André ; il s'en déclara Grand-maître ; & le premier gentilhomme qu'il arma Chevalier, fut le Comte Gollowin, qui avoit succédé à Le Fort dans la place de Grand Amiral. Sur la croix de cet Ordre, on lisoit, d'un côté, ces mots, *Sanctus Andræas Apostolus*, & de l'autre, *Alexiowitz Possessor & Autocrator Russiæ.*

Institution de l'Ordre de Saint André.

L'année Russe commençoit en Septembre : le calendrier Grégorien qui avoit essuyé des difficultés dans l'Allemagne policée, n'avoit pas même été proposé à la Russie encore barbare : le Czar eut besoin de toute son autorité & de tout son génie, pour faire admettre cette maniere de supputer les années. Tant que les Russes n'avoient point eu de correspondance avec les étrangers, peu importoit que leur calendrier fût défectueux, pourvu qu'il fût uniforme dans toutes les provinces de l'Empire ; mais au moment, où le commerce alloit naître, où des ports s'ouvroient pour recevoir les vaisseaux de toutes les nations, où l'aspect d'une marine respectable invitoit tous les Russes à couvrir les mers de voiles, que cette flotte devoit protéger, il étoit nécessaire que la Russie adoptât le calendrier admis dans le reste de l'Europe, pour faciliter le négoce & les correspondances. On ne sentit pas d'abord cette nécessité ; les prêtres, éternels obstacles aux progrès de la raison, aux efforts du génie de Pierre I, crierent au sacrilege : il étoit certain, selon eux, que c'étoit en Septembre, que le monde avoit été créé ; donc il falloit commencer l'année en Septembre. Le Czar usa de stratagême ; il indiqua pour le premier jour de Janvier un jubilé universel dans ses Etats, & fit célébrer ce grand jour avec tant de magnificence, qu'il fit époque, & qu'on ne refusa plus de le regarder comme le premier de l'année.

Changement dans la supputation des années.

Le Czar étoit bien éloigné de rien céder de son autorité ; mais quoiqu'elle fût absolue, à peine pouvoit-il se faire obéir : il faut qu'un réformateur soit despote, au moins pour un temps. Pierre voulut donner aux Russes un fantôme de liberté, qu'ils ne lui demandoient pas ; jusques-là ils s'appelloient eux-mêmes *Golup*, esclaves du Czar : ce Prince voulut qu'à l'avenir ce titre avilissant fût changé en celui de *Raob*, sujets ; ils n'en furent pas moins esclaves, mais des mots suffisent souvent aux hommes pour les consoler dans leur servitude, & pour alimenter leur orgueil. Le soldat, esclave de son capitaine, se croit beaucoup plus libre que le serf ; celui-ci méprise le negre : le républicain, quoiqu'esclave de cent tyrans, pense être plus noble, plus indépendant, que celui qui vit sous une monarchie & qui n'obéit qu'à un maître ;

Nom d'esclave changé en celui de sujet.

(1) &

(1) & ce maître, qui assure avec modestie que sa puissance n'est que monarchique, est en effet un despote. Pierre supprima les titres fastueux & ridicules que ses prédécesseurs s'étoient arrogés, & ne prit que celui de *très haute & très gracieuse Majesté.* Tout prenoit une forme nouvelle; les villes s'embellissoient; des maisons plus commodes, plus solides, & d'un goût assez noble, s'élevoient au milieu de ces amas informes de charpentes, que les Russes avoient habités; on construisoit des quais, des digues sur les bords des rivieres, & les grêves fangeuses avoient disparu: les grands chemins étoient mieux alignés, plus unis; des poteaux placés de distance en distance dirigeoient la marche du voyageur; un caravenserail lui offroit un asyle à la fin de chaque journée: les hôpitaux étoient ouverts à la misere infirme & fermés à la fainéantise, & d'autres hôpitaux étoient transformés en atteliers, où les débauchés, des deux sexes, trouvoient dans un travail utile à l'Etat, le châtiment de leurs excès. Des brigands, qui n'avoient habité que les cavernes & les bois, devenoient dans les manufactures des artisans industrieux: en un mot, on cherchoit la Russie, & on ne la trouvoit plus. Pierre sembloit l'avoir peuplée d'hommes nouveaux. *Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.*

Tant de soins politiques lui avoient fait oublier un peu les soins militaires: 1700.
il n'avoit gueres que douze mille soldats disciplinés par lui-même, & sur lesquels il put compter: des officiers assez habiles s'étoient chargés de discipliner le reste; mais il eut fallu que l'œil du maître enflammât leur zele, & pressât leur lenteur: Charles XI mourut trop tôt pour les intérêts du Czar: si Pierre avoit eu encore deux ans pour former ses troupes avant de les conduire aux combats, il étoit possible que l'Alexandre du nord n'en fût que le Darius. La Livonie avoit passé sous le joug de la Suede: les traités assuroient au peuple, la conservation de ses privileges; Charles XI les viola. Telle fut la premiere cause de cette guerre. Les Livoniens opprimés envoyerent à Stockholm des députés, chargés de porter leurs justes plaintes aux pieds du trône. Le célebre & malheureux Patkul étoit à la tête de la députation; il fut condamné à perdre la vie, & ses collegues, à perdre la liberté. Il s'évada; courut à Dresde, à Copenhague, à Moscow, & fut le principal auteur de la ligue formée contre Charles XII. (2) Ce jeune Prince, prompt dans ses préparatifs, dans ses expéditions, dans ses négociations, part, aborde en Zélande, marche à Coppenhague, fait signer au Roi de Dannemarc une paix honteuse, passe en Livonie, & court à Narva; cette ville étoit assiégée par les Moscovites commandés par le Prince de Croy; ils furent vaincus & taillés en pieces par quinze mille Suédois. (3) Le Prince de Croy & plusieurs Généraux tomberent au pouvoir du vainqueur: on attribua la perte de cette bataille à l'absence de Pierre I, à la mésintelligence qui regnoit entre le Prince qui commandoit & le Commissaire Général Dolgorouki, à la neige *Origine de la guerre de Livonie.* *Succès de Charles XII.*

(1) Heureux si ce maître, toujours juste, voyoit tout par lui-même, ou n'étoit pas homme à pouvoir être trompé par ses ministres, qui quelquefois, par seule animosité contre quelqu'un, lui offusquent la vue, & sacrifient tout un peuple à un faux point, (on ne peut pas dire d'honneur, mais) d'étiquette. (2) *Hist. de Pierre, par Volt. Hist. de Charles XII, par Volt. Hist. de Charles XII, par de Limiers. Hist. mod. des Russes.* (3) Nous renvoyons à l'histoire de Suede les détails de cette bataille & des autres victoires de Charles XII.

Sect. V. Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

Causes de la défaite des Russes.

que le vent portoit dans les yeux des Moscovites; mais il faut l'attribuer encore à l'inexpérience de la plupart des officiers, à l'ignorance des évolutions nécessaires, à une grande armée resserrée dans un petit espace. Si l'on n'eut opposé aux Suédois que les douze mille soldats formés par le Czar, le sort du combat auroit peut-être été incertain. M. de Voltaire fait cette observation très juste, que beaucoup de batailles ont été gagnées par le plus petit nombre: un Général qui n'a que des talens médiocres, est redoutable à la tête de trente mille hommes: s'il en commande soixante mille, il est perdu: il faut que le Général puisse voir tout, & être vu de tous. Charles dut en partie ses succès à cette facilité qu'avoit un petit nombre de soldats, d'appercevoir leur Roi courant à la gloire: il fit tant de prisonniers dans cette grande journée, qu'il les renvoya la plupart désarmés, ne pouvant les garder: leur nombre excédoit celui des vainqueurs. Ces malheureux revenoient couverts de honte; les Russes trembloient, fuyoient depuis Narva jusqu'à Plescow: le peuple accusoit les Suédois de sortilege; les prêtres invoquoient Saint Nicolas; & Pierre méditoit ses ressources. Il en avoit peu: Charles étoit maître de son artillerie, de ses munitions, de ses magasins; il l'étoit de la campagne jusqu'à Plescow: mais dans cette défaite le Czar ne voyoit qu'une leçon dont il falloit profiter: il reconnut que ses troupes assez exercées pour vaincre des Tartares ou des Turcs, ne l'étoient pas assez encore pour faire face à des Suédois.

Pierre s'empare des cloches, & en fait du canon.

Il rassembla les débris de son armée, fit de nouvelles levées, donna des ordres pour qu'on les exerçât sans relâche, & courut à Moscow, tenter dans une ville superstitieuse, ce qu'un autre Monarque ne tenteroit peut-être pas impunément dans un Royaume policé, où fleuriroient les sciences. On sçait combien les cloches sont cheres à quelques sectes chrétiennes; on s'est battu plus d'une fois pour elles, comme pour les dogmes. Le Czar les fit fondre pour en faire du canon: cet expédient étoit nécessaire; toute son artillerie étoit au pouvoir des Suédois. L'exploitation des mines étoit trop lente, leur éloignement trop grand, la préparation du métal trop longue & trop difficile, & les vainqueurs auroient été dans Moscow avant qu'on eût de canon pour les repousser, si le Czar n'avoit pas pris dans les clochers la matiere dont il avoit besoin. Le clergé & la populace murmurerent encore; on auroit payé un impôt onéreux avec moins de douleur, qu'on ne vit métamorphoser ces masses d'airain: cette fonte eut un effet assez heureux qu'on n'avoit pas prévu; le soldat marcha avec plus de confiance, précédé par ces canons sacrés, & persuadé que ces bouches d'airain, sur lesquelles le pere commun des hommes avoit répandu sa bénédiction, porteroient, avec plus de succès, la mort & le ravage dans les lignes suédoises. En même temps Pierre négo-

1701. cioit avec le Roi de Dannemarc, qui lui promit des secours, qu'il voulut & qu'il n'osa lui donner: il tenta, mais envain, d'engager la République de Pologne à épouser les intérêts de son Roi. Il se vit réduit à la nécessité de se défendre lui-même, & à défendre encore son foible allié: il lui envoya quelques troupes; mais elles ne balancerent point la fortune de l'heureux Charles XII. La Courlande fut conquise en courant: les Russes & les Saxons furent battus. „Les Suédois seront longtemps nos maîtres dans l'art de la guer„ re," (disoit le Czar) „ mais enfin ils nous apprendront à les vaincre." Il

fit construire cent demi-galeres, montées par cinquante hommes chacune, sur le lac Peipus ou Peibus, qui communique avec le golphe de Finlande par une riviere, qui ouvroit aux Suédois une facile entrée: en même temps il creusoit le canal qui devoit joindre le Tanaïs au Volga, commençoit d'autres canaux, & travailloit à joindre la mer Baltique, la mer Caspienne, & le Pont-Euxin. Il achetoit des moutons étrangers, engageoit des bergers à son service, pour faire fleurir ces troupeaux, établissoit des draperies, employoit, dans des papeteries, le rebut des étoffes, longtemps inutile, & donnoit des imprimeries à la Russie, étonnée de ces merveilles pacifiques, qui s'opéroient au milieu des horreurs de la guerre. Le Général Schérémétaw, Russe, à la tête d'un corps de Russes, comme lui, battit vers Derbst un détachement Suédois, commandé par Schlippenbach, un des meilleurs Généraux de Charles XII: quatre drapeaux furent enlevés par les Russes; c'étoit peu, sans doute, pour une armée qui avoit perdu presque tous les siens sous les murs de Narva. Mais enfin c'en étoit assez pour encourager les soldats, & leur apprendre ce qu'ils pouvoient faire & ce qu'ils pouvoient devenir. On se livra plusieurs combats sur les lacs Peipus & Ladoga. Les Russes furent d'abord vaincus; puis ils combattirent assez bien, pour laisser la victoire incertaine: enfin dans une bataille, ils triompherent des Suédois, & leur prirent une frégate; présage heureux pour l'avenir. Pierre apprend que les ennemis se préparent à ruiner le port d'Archangel, il y vole, les repousse, jette les fondemens d'une citadelle, & retourne à Moscow. Bientôt on lui annonça que Schérémétaw avoit remporté une victoire sur les Suédois, qu'il leur avoit pris seize drapeaux & vingt canons: le Général Russe ne s'endormit point au milieu de son triomphe; il marcha vers Marienbourg, lieu célebre, où parmi les horreurs d'un siege, s'éleva du sein de l'indigence, la femme qui devoit un jour voir à ses pieds & l'Empereur & l'Empire de Russie: c'étoit une jeune Livonienne à qui la charité d'un Ministre Luthérien avoit donné un asyle dans sa maison. Nous dirons ailleurs, par quels chemins la fortune la conduisit au trône.

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

Soins pacifiques au milieu de la guerre.

Premiers succès des Russes contre les Suédois.

1702.

Schérémétaw s'empara de Notebourg, aujourd'hui Schlusselbourg, sur le lac Ladoga, où cent Suédois, qui restoient de toute la garnison, obtinrent sur la brêche une capitulation honorable; encore exigerent-ils qu'on examinât l'état de la place, & qu'il fut constaté d'une maniere authentique, qu'ils ne s'étoient rendus, que, lorsque la défense devenoit impossible. Schérémétaw & tous les officiers, qui s'étoient distingués dans ces expéditions, firent dans Moscow une entrée triomphante. Le luxe y fut prodigué, mais ce qu'on y vit de plus flatteur pour la nation, c'étoient les drapeaux Suédois & le pavillon de la frégate: c'étoit ainsi, que le Czar enflammoit le zele des officiers, & le courage des soldats. Jusqu'à son regne, l'or avoit été le prix de la valeur: l'honneur étoit un prix d'autant plus précieux, qu'il étoit nouveau. Le Triomphateur donna l'hiver aux arts, au commerce, au gouvernement & au retour du printemps, courut attaquer Niantz, près du lac de Ladoga. Deux vaisseaux Suédois s'avancerent pour la secourir. Pierre les attaqua avec ses barques, & s'en empara: la place s'étoit déja rendue: peu de temps après, on vit arriver les Russes qui servoient en Pologne, secours nécessaire, dont Auguste se priva imprudemment pour satisfaire ses ennemis, qui profiterent

Nouveau triomphe.

1703.

Sect. V. *Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.*

Fondation de St. Petersbourg.

de sa faute pour l'accabler. Au milieu de la guerre, le Czar songeoit à fonder une ville : le moment qu'il choisissoit pour cette création, étoit moins étonnant encore que le local sur lequel il arrêta ses regards : c'étoit un terrein marécageux, souvent inondé ; mais Pierre avoit vaincu les préjugés, les hommes ; il vouloit vaincre aussi la nature, & plus une entreprise étoit hérissée de difficultés, plus elle lui sembloit digne de lui. L'imagination n'est point effrayée des accroissemens successifs d'une ville, telle que Paris : on conçoit aisément que ces superbes fauxbourgs furent des marais & des bois, lorsqu'on met quelques siecles de distance entre Paris & Lutece, entre Amsterdam hameau & ville célebre ; mais, quand on songe dans quel lieu, dans quel temps St. Pétersbourg a été bâti, combien, comme à Amsterdam, de digues, de quais, d'édifices publics, d'hôtels superbes, de maisons commodes, sont sortis en peu d'années du sein de la terre & des eaux, l'esprit a peine à concevoir de si rapides merveilles.

C'étoit à l'embouchure de la Néwa, que Pierre vouloit élever cette capitale, qui devoit faire oublier aux grands le chemin de Moscow, & attirer dans son port la plupart des vaisseaux, qui voguoient sur la mer baltique ; il falloit abattre des bois, dessécher des marais, relever le terrein, opposer des digues aux eaux du fleuve & à celles de la mer. Il trouva trois cabanes dans une petite isle ; il en fit construire une quatrieme pour lui-même, & s'y logea : on la conserve encore. Tels furent les commencemens de St. Petersbourg. Louis XIV étonna l'Europe, lorsqu'au milieu d'une guerre ruineuse, il fit élever un superbe édifice : mais c'étoit au centre de ses États, où l'ennemi ne venoit point troubler ses travaux & Louis XIV avoit d'immenses revenus ; il n'avoit point un Charles XII à combattre ; il n'avoit que la peine de choisir entre différens plans qui lui étoient offerts par les architectes. Pierre fonda une ville, à la vue d'une flotte Suédoise, en traça le plan lui-même, ordonna comme architecte, travailla comme maçon, dirigea surtout la construction de la citadelle ; & Pierre n'avoit que cinq millions de roubles de revenu ! L'armée partagée en deux corps fut postée vers l'Ingrie, & du côté de la Finlande, pour protéger les travaux : les gouverneurs envoyerent un certain nombre d'hommes par village ; & en peu de temps on compta trente mille ouvriers : les Suédois firent une descente, à la faveur d'une nuit obscure, tomberent dans une embuscade, & furent surpris au moment, où ils croyoient surprendre ; ils regagnerent leurs vaisseaux en désordre, laissant beaucoup des leurs, étendus sur la place, & un grand nombre de prisonniers. On continua les travaux ; les outils & les vivres manquerent plus d'une fois, mais rien ne découragea ni le fondateur ni ses compagnons, qui voyoient leur Souverain logé dans une cabane, souffrir & travailler comme eux : la citadelle fut toute entiere l'ouvrage de Pierre I ; le palais Impérial & la cathédrale furent celui de Treffini, architecte Italien. On frappa une médaille, assez inutile pour conserver le souvenir d'une merveille, qui ne périra jamais. Charles disoit : *laissons Pierre s'amuser à bâtir des villes, & réservons-nous la gloire de les prendre :* ce Prince connoissoit peu la véritable gloire ; il ne sçavoit que détruire : Pierre sçavoit créer ; sa ville s'agrandissoit sous ses yeux ; les boyards eurent ordre de s'y faire construire des hôtels, sur des terreins qui leur furent distribués. Mais il s'en faut bien que Pierre l'ait vue dans l'état

Descente des Suédois : ils sont battus.

de splendeur, auquel elle est parvenue depuis : „ elle s'éleve (1) sur le „ Golphe de Cronstadt, au milieu de neuf bras de rivieres, qui divisent ses „ quartiers ; un château inexpugnable occupe le centre de la ville, dans une „ isle formée par le grand cours de la Néwa : sept canaux, tirés des rivie- „ res, baignent les murs d'un palais, ceux de l'amirauté, du chantier des „ galeres, & plusieurs manufactures : trente-cinq grandes églises sont autant „ d'ornemens à la ville ; &, parmi ces églises, il y en a cinq pour les étran- „ gers, soit Catholiques-Romains, soit Réformés, soit Luthériens : ce sont „ cinq temples élevés à la Tolérance, & autant d'exemples donnés aux na- „ tions. Il y a cinq palais ; l'ancien, qu'on nomme celui d'été, situé sur „ la riviere de Néwa, est bordé d'une balustrade immense de belles pierres, „ tout le long du rivage : le nouveau palais d'été, près de la porte triom- „ phale, est un des plus beaux morceaux d'architecture, qui soient dans „ l'Europe ; les bâtimens élevés pour l'amirauté, pour le corps des cadets, „ pour les colleges Impériaux, pour l'académie des sciences, la bourse, le „ magasin des marchandises, celui des galeres, sont autant de monumens „ magnifiques : la maison de police, celle de la pharmacie publique, où „ tous les vases sont de porcelaine ; le magasin pour la cour, la fonderie, „ l'arsenal, les ponts, les marchés, les places, les casernes pour la garde à „ cheval & pour les gardes à pied, contribuent à l'embellissement de la vil- „ le, autant qu'à sa sûreté. Aux environs de la ville sont des maisons de „ plaisance, dont la magnificence étonne les voyageurs ; il y en a une dont „ les jets d'eau sont très supérieurs à ceux de Versailles : il n'y avoit rien „ en 1702, c'étoit un marais impraticable."

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

Description de Petersbourg.

L'activité de Pierre n'étoit pas moins surprenante que ses entreprises : il part, bat un parti Suédois, court à Olonitz, fait construire de petits vaisseaux, & revient à St. Petersbourg avec cette flotille, sur une frégate commandée par lui-même : fidele allié, monarque économe, il envoie à Frédéric Auguste des hommes & de l'argent, dans le temps où il fonde une ville, construit des vaisseaux, éleve des manufactures, & soutient une guerre : il semble se multiplier ; partout où il y a des chantiers, des atteliers, dans tous les lieux qu'il veut qu'on fortifie, ou qu'on répare, on le voit paroitre au moment où on ne l'attend pas, punir les négligences, animer & récompenser le zele, indiquer les fautes qu'on a faites & leurs remedes, réformer lui-même & perfectionner ses plans. A Moscow il donne des loix, change l'administration des finances, établit un nouvel ordre, & acheve d'anéantir les préjugés. La Porte se plaint de ses préparatifs, des forteresses, dont il couvre ses frontieres ; il répond *qu'il est le maître dans ses Etats, comme le Grand Seigneur dans les siens, & que ce n'est point enfreindre la paix, que de rendre la Russie respectable.* (2) Une flotille Suédoise entra dans le lac Peipus ; elle fut prise toute entiere par les demi-galeres : ce succès détermina le Czar au siege de Narva. Les troupes reparurent donc sous ces murs, théâtre de leur honte, qui devint celui de leur gloire : on assiege Derbst en même temps. Pierre va de l'un à l'autre camp, presse les travaux, dirige

Activité du Czar.

1704.

(1) *Volt. descript. de la Russ. dans l'hist. de Pierre.* (2) Combien d'Etats qui, dans des circonstances pareilles, pourroient faire la même réponse !

Sect. V. Hiſt. de Ruſſie, ſous Pierre le Grand.

les attaques: les habitans de Derbſt attendoient un ſecours que Schiippenbach devoit leur amener. Pierre ſe ſert de leur eſpérance, pour les perdre: il habille un corps de troupes à la Suédoiſe; ce corps feint d'attaquer les aſſiégeans; les Derbſtois ſortent auſſitôt, pour mettre les Ruſſes entre deux feux: tout à coup ces prétendus Suédois s'uniſſent aux Ruſſes, enveloppent les Derbſtois & les taillent en pieces. Schlippenbach arrive après cette défaite, il eſt battu à ſon tour; mais les Ruſſes, qui marchoient au ſecours d'Auguſte, furent vaincus: ce Prince tomba du trône, & Charles y plaça Staniſlas Leszinski. (1) Pierre n'abandonne point ſon ami; il le conſole par ſes lettres, l'aſſiſte de ſon or, lui rend l'eſpoir de rentrer dans ſes états, taille en pieces des partis Suédois, revient à Narva, emporte trois baſtions l'épée à la main, & entre dans la ville: elle fut ſaccagée; le Czar fit de vains efforts, pour retenir ſes ſoldats acharnés au meurtre & au pillage; il en tua pluſieurs de ſa main: en entrant dans l'hôtel de ville il mit ſon épée ſur la table; *ce n'eſt point de votre ſang*, *qu'elle eſt teinte*, dit-il, *mais de celui de mes ſoldats*, *que j'ai verſé pour vous ſauver la vie.*

Derbſt & Narva aſſiégés à la fois.

Pierre ſe trouva ainſi maître de l'Ingrie: il en donna le commandement à Mentzicoff. Il eſt temps de dire quelle étoit l'origine de ce favori, ſi célebre par ſon élévation & par ſa chûte: ſon véritable nom étoit Alexandre; on ne ſçait en quelle année il étoit né; il l'ignoroit lui-même: le commun des Ruſſes vivoit & mouroit, ſans ſçavoir ſon âge; les grands ſeuls conſervoient des regiſtres de mort & de naiſſance, & cette précaution ſi ſimple & ſi juſte étoit regardée par le peuple, comme un excès d'orgueil: on ſent combien de conteſtations, de procès, devoient naître de cette ignorance. Pierre obligea les curés à inſcrire ſur des regitres la date de la naiſſance & de la mort de chacun de ſes ſujets: il auroit dû pouſſer plus loin encore cette innovation, faire inſcrire le genre de maladie dont chaque Ruſſe étoit mort, la maniere dont il avoit été traité, les accidens qui étoient ſurvenus, & imiter à cet égard l'Angleterre, qu'il imitoit dans tout le reſte. Suivant l'opinion la plus commune, cet homme, qui devint Général, Miniſtre, & Prince, qui gouverna la Ruſſie avec un empire abſolu, qui fit trembler le peuple, & même Pierre II, étoit le fils d'un pâtiſſier, & alloit, dans ſon enfance, vendre par les rues les petits pâtés, que faiſoit ſon pere: il avoit une figure agréable, des reparties vives, une naïveté enjouée. Il entroit ſouvent dans le palais Crémelin, & jouoit avec les gardes: un jour le jeu devint ſérieux; Alexandre maltraité par un ſoldat fit des cris ſi perçans, qu'ils parvinrent juſqu'au jeune Czar Pierre: il en fut ému; on arracha ce petit malheureux des mains du ſoldat: il parut devant Pierre & ne fut point déconcerté. Sa figure, ſes ſaillies, ſes flatteries délicates, tout plut en lui: d'un garçon pâtiſſier Pierre fit un page; & ce page entra au Conſeil, donna ſon avis plus d'une fois, & cet avis d'un enfant fut plus d'une fois jugé le meilleur: bientôt il eut des protégés, il ſe fit des créatures. Pierre ne lui refuſoit rien: ſouvent même les Miniſtres, pour faire adopter leurs projets, étoient obligés de les faire préſenter par le jeune favori: il fut comblé de

Fortune rapide de Mentzicoff: obſcurité de ſon origine.

(1) Voyez ci-devant p. 84.

dons & d'honneurs; il eut part à toutes les grandes révolutions, étudia la marine, le commerce, les arts, la politique, les langues, & excella dans toutes ces sciences, comme Pierre lui-même. Tantôt il lui donnoit des leçons, tantôt il en recevoit de lui; & soit qu'il obéit, soit qu'il commandât, il étoit toujours grand. „ L'orgueil & le préjugé, dit M. de Voltai-„ re, pouvoient ailleurs trouver mauvais, qu'un garçon pâtissier devînt Gé-„ néral, Gouverneur, & Prince: mais Pierre avoit accoutumé ses sujets à „ ne se pas étonner de voir donner tout aux talens, & rien à la seule no-„ blesse." C'est dans les dernieres classes de la société que les grands réformateurs ont trouvé des Ministres dignes d'eux. Ce n'est pas que la nature soit plus avare de ses dons pour la noblesse, que pour la roture; mais le noble, qui croit les grandes places dûes à sa naissance, ne prend pas la peine de s'en rendre digne; le roturier, qui sçait qu'on ne lui doit rien, cherche à tout mériter. Pierre fut assez heureux pour trouver de grands hommes, ou assez habile pour les former: ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il eut pour favori le fils d'un pâtissier, & pour épouse, la veuve d'un soldat; & que le favori & la Czarine furent tous deux dignes de leur rang.

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

1705.

Pierre, opiniâtre dans ses sentimens, comme dans ses projets, montroit plus d'ardeur à rétablir Frédéric Auguste sur son trône, que ce Prince lui-même n'en montroit à y remonter: il fit avancer une petite armée vers les frontieres de la Lithuanie, & s'y rendit pour la commander en personne: mais il apprit qu'une flotte de trente-quatre voiles Suédoises avoit paru dans le Golphe de Finlande, que sa ville étoit menacée d'une destruction prochaine, que des brûlots & des bombardes devoient la réduire en cendres, tandis qu'elle seroit foudroyée par vingt-deux vaisseaux de ligne & frégates: ces allarmes furent bientôt dissipées; les Suédois avoient fait plusieurs descentes; partout ils avoient été repoussés avec perte, & leur flotte resta dans l'inaction, réduite à observer, à admirer les travaux des Russes. Le Czar perdant tout espoir de rendre la Couronne de Pologne au Prince Saxon, voulut du moins soutenir ses propres intérêts; il méditoit la conquète de la Livonie & de la Courlande: mais son Général Schérémetaw fut battu à Gémavers, non loin de Mittaw. La victoire de Löwenhaupt fut complette: toute l'artillerie Russe lui resta. Pierre fut affligé de cette défaite, mais non point abattu: dans ces combats malheureux, ses généraux recevoient des leçons bien funestes, mais enfin c'étoient des leçons; ils en profitoient, & l'on peut dire que chacune de leurs défaites étoit un pas vers la victoire. Pierre ne fit aucun reproche à son Général, à ses soldats, il courut les venger & s'empara de Mittaw & de la citadelle: lorsque les Russes en prirent possession, ils trouverent la sépulture des Ducs profanée, leurs tombeaux entr'ouverts & brisés, leurs cadavres dépouillés des ornemens qu'on enterroit avec eux; ils exigerent que le Commandant Suédois attestât, que ce brigandage sacrilege étoit le crime de ses soldats, & non celui des Russes. C'est à ce point que Pierre avoit changé son peuple. Ses prédécesseurs n'avoient eu que des brigands sous leurs drapeaux; il en fit des soldats. La défaite de Gémavers avoit porté à l'autorité du Czar un coup que lui seul pouvoit réparer: il avoit dispersé les restes des Strélitz, mais il leur avoit laissé des armes, & leur avoit confié la défense de quelques places; c'étoit une faute

Inutiles tentatives des Suédois contre la nouvelle ville.

Défaite des Russes à Gémavers.

Sect. V. Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

Il falloit en faire périr cinq ou six pour l'exemple, & condamner les autres à la culture de la terre; ces malheureux avoient toujours devant les yeux deux mille de leurs compagnons pendus, roués, décapités. Le bienfaiteur du genre humain, le pere de la patrie, le créateur de l'Empire étoit un tyran pour eux. On n'avoit pas eu la précaution de mettre entre eux assez de distance: ils se rassemblerent, se souleverent, & furent châtiés presque aussitôt. Pierre alla encore voir Frédéric Auguste, le consola, lui fit présent des drapeaux pris sur les Suédois, lui promit de le venger, lui laissa de l'argent & une armée, & revint à Moscow, contenir les mécontens, étouffer les révoltes, encourager les arts, faire fleurir le commerce & les loix, & tracer le plan de la campagne suivante.

1706. Jamais on ne vit plus de générosité, plus de sagesse, plus de constance que dans la conduite de Pierre à l'égard du Prince Saxon: jamais on ne vit plus de mollesse, plus d'abandon de soi-même, que dans celle de Frédéric Auguste: il fuyoit, tandis que les Russes mouroient pour lui. Cependant il étoit brave; il avoit des vertus: mais tant de revers accumulés lui avoient appris qu'il est plus difficile de braver la mauvaise fortune que la mort: il affoiblissoit l'armée de son protecteur, & réservoit pour la garde de sa personne, des troupes, qu'il devoit conduire à la victoire. Schulenbourg, qui commandoit les Saxons & ce qui restoit de Russes en Pologne, fut vaincu par le Maréchal Renschild: on attribua cet échec à la défection d'un régiment françois, qui, après la fatale journée d'Hochstet, avoit passé, malgré lui, sous les enseignes Saxonnes: ils étoient las de défendre un Prince qui ne se défendoit pas, & qui ne répondoit à des victoires que par des manifestes. D'ailleurs, ces François trouvoient dans les Suédois des hommes plus semblables à eux: mêmes mœurs, mêmes préjugés d'honneur, même maniere de combattre, même gaîté dans la mêlée, même impétuosité dans l'attaque: on sçait qu'en très peu de temps un Suédois devient François à Paris: cependant, si cette défection avoit assez épouvanté les Russes, pour leur faire lacher pied, sans rendre de combat, si la victoire de Renschild avoit été sans péril, sans effort, & par conséquent sans gloire, Charles XII auroit-il dit? *Renschild ne voudra plus faire comparaison avec moi.* Ce Général fit massacrer la plupart des Russes prisonniers, action barbare, dont la honte rejaillit aussi sur le Roi de Suede, puisqu'il ne la punit pas. M. de Voltaire assure que le Roi Stanislas lui a raconté, „ qu'un Officier Russe qui avoit „ été son ami, vint après la défaite d'un corps qu'il commandoit se mettre „ sous sa protection, & que le Général Suédois Steinbok le tua d'un coup „ de pistolet entre ses bras." Les Huns, les Goths, les Vandales, n'ont rien fait de plus horrible. Rien n'étoit invincible en Russie que l'ame du Czar. Ce nouveau revers ne fit que le rendre plus actif, plus entreprenant, plus vigilant: il assiégea Wibourg & fut repoussé; nouvel échec qui ne le découragea point encore. Il couroit d'une extrémité de son Empire à l'autre, &, sur son passage, d'un coup d'œil il encourageoit les arts. Frédéric Auguste, vaincu presque sans combattre, renonçoit à la couronne, & pour comble d'ignominie étoit forcé de féliciter son rival sur son avenement au trône. (1) Ce n'étoit pas tout: la vengeance de Charles n'étoit point satisfaite.

Nouvelle défaite des Russes & des Saxons.

Disgrace & foiblesse de Frédéric Auguste.

(1) Voyez ci-devant p. 86.

tisfaite. Il voulut qu'on lui livrât le Livonien Patkul, qui n'avoit violé son serment de fidélité, qu'après qu'on eût violé contre lui le droit des gens: quel attachement, quelle obéissance le Roi de Suede pouvoit-il exiger d'un homme, qu'il avoit injustement condamné à perdre la tête: il avoit porté aux pieds du trône les plaintes de sa patrie; voilà tout son crime: son ressentiment l'avoit jetté dans les bras de Pierre & d'Auguste: mais étoit-ce au vindicatif Charles XII à condamner la vengeance, dont il donnoit à l'univers un exemple si terrible, en détrônant le Prince Saxon? D'ailleurs, Patkul étoit l'Ambassadeur du Czar; cette qualité rendoit sa personne aussi sacrée que celle du Czar même: ainsi Charles foula deux fois aux pieds le droit des gens, pour faire périr cet homme estimable & malheureux. Mais, si on est surpris de l'injustice de Charles XII, on ne l'est pas moins de l'incroyable foiblesse de l'Electeur de Saxe: Patkul l'avoit servi de la tête & de l'épée; il avoit exposé sa vie pour lui conserver sa couronne; il lui avoit trouvé des alliés & des ressources; il étoit l'Ambassadeur du protecteur de ce Prince, & l'ami de tous deux. Cependant Auguste l'abandonna à l'implacable Charles, & cet infortuné alla expirer sur la roue. Mentzicoff avoit battu les Suédois; cette victoire auroit dû ranimer le courage d'Auguste, & rétablir les affaires: il se donna un nouveau ridicule en desavouant ce succès qu'on avoit remporté pour lui & en publiant, que c'étoit malgré lui, que les Russes avoient attaqué l'armée Suédoise. Après tant de foiblesses, qui contrastoient singulierement avec l'opiniâtreté de Charles XII & la noble constance du Czar, on conçoit à peine comment Pierre se plut encore à consoler, à secourir un allié, qui sembloit s'entendre avec ses ennemis: cette intelligence n'étoit qu'apparente; mais quand elle auroit été réelle, qu'auroit-il fait de plus? que pouvoit-on attendre d'un Prince, qui avoit désavoué une victoire remportée pour lui, qui avoit livré son plus zélé partisan, qui enfin avoit félicité Stanislas sur son avénement au trône?

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

Charles, après de nouveaux succès en Saxe, en Pologne, après avoir humilié, atterré, couvert de honte Frédéric Auguste, tourna enfin ses armes contre le plus redoutable de ses ennemis, & prit la route de la Russie. Il méprisoit encore les Moscovites, il avoit ri de leurs entrées triomphantes dans Moscow: ses troupes, ses flottes avoient été battues dans quelques occasions, mais toujours loin de lui; partout où il avoit combattu en personne, il avoit été vainqueur; & il ne doutoit pas qu'en allant lui-même attaquer le Czar, il ne le terrassât: il n'observoit pas, que ce Prince avoit profité de ses défaites, qu'il avoit formé ses soldats, que la discipline de ses camps devenoit de jour en jour plus févere, qu'enfin les Suédois eux-mêmes les avoient instruits, par le spectacle de leurs belles évolutions. Charles arriva à Holowzin sur la riviere de Wabis: „ cette petite riviere (1) n'est qu'un ruisseau dans les séchéresses; mais alors c'étoit un torrent impétueux, profond, grossi par les pluyes: au-delà étoit un marais, & derriere ce marais les Russes avoient tiré un retranchement d'un quart de lieue, défendu par un large fossé, & couvert par un parapet garni d'artillerie: neuf „ régimens de cavalerie & onze d'infanterie étoient avantageusement dispo-

1708.

Charles XII entre en Russie.

(1) *Volt. hist. de l'Emp. de Russ. sous le Reg. de Pierre I.*

Sect. V. Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

„ sés dans ces lignes. Le passage de la riviere paroissoit impossible: les Suédois, selon l'usage de la guerre, préparerent des pontons pour passer & établirent des batteries de canons, pour favoriser la marche. Charles n'attendit pas que les pontons fussent prêts; son impatience de combattre ne souffroit jamais de retardement... Un jour d'action il disoit à ses Généraux occupés du détail des dispositions: *aurez-vous bientôt terminé ces bagatelles?* & il s'avançoit alors à la tête de ses trabants; c'est ce qu'il fit surtout dans cette journée mémorable. Il s'élance dans la riviere, suivi de son régiment des gardes: cette foule rompoit l'impétuosité du flot; mais on avoit de l'eau jusqu'aux épaules, & on ne pouvoit se servir de ses armes. Pour peu que l'artillerie du parapet eût été bien servie, & que les bataillons eussent tiré à propos, il ne seroit pas échappé un seul Suédois. Le Roi, après avoir traversé la riviere, passa encore le marais à pied. Dès que l'armée eut franchi ces obstacles à la vue des Russes, on se mit en bataille, on attaqua sept fois leurs retranchemens, & les Russes ne céderent qu'à la septieme." Cette victoire avoit coûté tant d'efforts à Charles XII, qu'elle devoit l'avertir de ne pas pénétrer dans un pays qu'il ne connoissoit pas, & de mettre un terme à sa course: l'intérêt de l'État le rappelloit en Suede; les vœux de son armée le portoient vers Moscow; le vieux Mazeppa, Hetman des Cosaques, qui vouloit s'affranchir de la domination Russe, l'attira en Ukraine. Pierre le suivoit depuis Smolensko avec une armée, & étudioit ses mouvemens. Charles s'avança entre le Borystene & la Desna, souvent attaqué par Mentzicoff, qui harceloit son armée: c'étoit dans ces contrées arides, inhabitées, que Mazeppa devoit joindre les Suédois; il ne parut point: Löwenhaupt devoit amener de Livonie un corps de troupes & des munitions; il reçut trop tard l'ordre de son départ; il se mit en marche & passa le Borystene: c'étoit entre ce fleuve & la Sossa que Pierre avoit résolu de l'attaquer. Mentzicoff & Baur venoient se joindre à lui; on se battit pendant plusieurs jours: l'arriere-garde Suédoise fut d'abord attaquée près du village de Lesnau, & forcée de se retirer dans un bois: le lendemain elle fut chassée de ce poste, après un combat opiniâtre, où le Czar s'écria *qu'on tirât sur les fuyards, & sur lui-même, s'il se retiroit.* De nouveaux secours arriverent aux Russes; leurs ennemis n'en reçurent aucun; ceux-ci furent poursuivis, combattirent encore, & perdirent huit mille hommes, dix-sept canons, & quarante-quatre drapeaux: toutes les munitions de guerre & de bouche qu'amenoit Löwenhaupt, & dont Charles avoit si grand besoin, resterent au pouvoir du vainqueur. Le Général Apraxin avoit battu aussi un corps de Suédois près de Narva: la disette regnoit dans le camp de Charles; tant de victoires avoient affoibli son armée. Mazeppa arriva enfin, mais presque seul; ses Cosaques l'avoient abandonné, dès qu'ils avoient sçu qu'il trahissoit Pierre, leur Souverain, pour les mener au secours d'un Prince avanturier, qu'une confiance téméraire avoit engagé dans un pays, dont il ignoroit les chemins, les dangers & les ressources: il ne restoit à Mazeppa que deux foibles régimens; les Russes brûlerent sa ville de Baturin; à Moscow on le pendit en effigie; les Cosaques élurent un autre Hetman. Charles passa la Desna; il se flattoit toujours de ranger les Cosaques sous ses enseignes: il avoit détrôné Frédéric Auguste, il vouloit ren-

Victoire des Suédois. (margin, beside "dois. Le Roi, après avoir traversé la riviere")

Victoire des Russes. (margin, beside "Czar s'écria")

dre à Mazeppa sa couronne; ce nouveau genre de gloire le flattoit, mais la fortune avoit changé, ou plutôt, il avoit lui-même changé la fortune par son imprudence. L'hiver étoit rigoureux; deux mille soldats moururent de froid; les autres mal vêtus, accablés de fatigue, affoiblis par la faim, pouvoient à peine faire usage de leurs armes. On ne put le résoudre, ni à se fortifier dans une ville, ni à prendre ses quartiers en Pologne: il répondit toujours, que c'étoit montrer de la crainte, qu'il falloit tenir la campagne, vaincre, ou périr: il méritoit en effet le nom de *tête de fer*, que les Janissaires lui donnerent depuis.

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

Le froid, qui regna pendant le mois de Janvier 1709, tenoit les deux armées dans l'inaction; mais les Russes ne manquoient ni de vivres, ni de vêtemens; & les Suédois manquoient de tout. Au mois de Février Charles traversa l'Ukraine la flamme à la main, détruisant tout, & condamnant à la mort les paysans, qui défendoient leur subsistance contre les soldats; dans les jours de sa gloire, il faisoit pendre les soldats, qui enlevoient aux paysans leur nourriture. Mazeppa, qui sentoit que ses affaires étoient ruinées sans ressources, si celles de Charles ne se rétablissoient pas, négocioit avec les Zaporoviens: ils promirent au Roi de Suede des vivres & des hommes; mais quels hommes? des barbares indociles, qui n'avoient d'ardeur que pour le pillage. Charles parloit toujours de conquérir l'Ukraine, & d'aller droit à Moscow: il avoit besoin d'une place d'armes, qui fut l'entrepôt de son armée. Pultava lui offroit ce qu'il desiroit; il alla assiéger cette petite ville baignée par la Woska, commandée par des montagnes, & qui ne voit à l'orient qu'un désert aride. Pierre parcouroit les contrées voisines pour détruire les ressources que Charles pouvoit s'y procurer, faisoit nettoyer le port d'Asoph, construire des vaisseaux, & dirigeoit la marche de ses armées, qui devoient se réunir vers Pultava: elles s'y réunirent en effet, & Pierre s'y rendit le 15 Juin, passa la Woska à la vue des ennemis, fit élever dans une seule nuit un long retranchement, & montra à ce Roi, qui l'avoit voulu détrôner, une armée de soixante mille hommes aguerris, rangée dans le plus bel ordre, & faisant la plus fiere contenance: rien n'étonnoit Charles: il avoit été blessé dans une escarmouche, & n'étoit pas guéri; dans cet état, il sort de ses retranchemens, & va attaquer ceux des Russes: les Suédois se rendirent d'abord maîtres de deux redoutes garnies d'artillerie. Charles se faisoit porter sur un brancard; un boulet le brisa, il se fit porter sur des piques. Pierre, qui ne faisoit dans son armée que les fonctions de Général Major; Charles qui faisoit à la fois celles de Général & de Soldat, furent toujours au milieu du feu: après un combat opiniâtre les Suédois furent mis en déroute; neuf mille demeurerent sur la place; trois mille rendirent les armes; le reste s'enfuit, entraînant ce fier Charles qui, peu de jours auparavant, parloit encore de traiter Pierre I, comme il avoit traité Frédéric Auguste. Telles furent les suites de son opiniâtreté; il devoit aller droit à Moscow, & laisser en Ukraine des alliés indignes de lui; il pouvoit réparer sa premiere faute en rentrant en Pologne; il ne prit conseil que de lui-même, & perdit en un jour la gloire & le fruit de tant de succès. M. de Voltaire fait sur les périls, auxquels ces deux Princes furent exposés, une réflexion très juste. „ Le risque n'étoit point égal entre ces deux rivaux. Si Char-

1709.

Bataille de Pultava.

SECT. V. *Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.*

„ les perdoit une vie tant de fois prodiguée, ce n'étoit après tout qu'un hé„ ros de moins: les provinces de l'Ukraine, les frontieres de Lithuanie & „ de Russie cessoient d'être dévastées; la Pologne reprenoit, avec sa tran„ quillité, son Roi légitime, déja réconcilié avec le Czar son bienfaiteur; „ la Suede, enfin, épuisée d'hommes & d'argent, pouvoit trouver des mo„ tifs de consolation. Mais, si le Czar périssoit, des travaux immenses, uti„ les à tout le genre humain, étoient ensévelis avec lui; & le plus vaste „ Empire de la terre retomboit dans le cahos, dont il étoit à peine tiré."

Charles, peu de temps avant la bataille, avoit dit, qu'il s'appercevoit que les Russes commençoient à apprendre l'art de la guerre, & pour son malheur il s'en étoit apperçu trop tard: ses généraux, ses soldats aveuglés, comme lui, par leurs succès, avoient, comme lui, mal jugé de Pierre I & ils furent les victimes de leur prévention. Le Comte Piper premier Ministre, le Comte Reinschild Felt-Maréchal, les Généraux-Majors Schlippenbach, Stackelberg, Rosen & Hamilton, rendirent les armes: le Prince de Wurtemberg eut le même sort. Pierre, en le voyant de loin, crut que c'étoit Charles qu'on lui amenoit; il tressaillit de joie; mais il fut bientôt desabusé: cependant il ne desespéroit point encore de le prendre, & disoit à chaque instant: *ne verrai-je point mon frere Charles*? On ignoroit ce que le Roi de Suede étoit devenu: cent cinquante drapeaux & étendards, des timbales, un grand nombre de canons, des bagages, six millions de rixdalers enlevés aux ennemis, neuf mille morts, une multitude de prisonniers, ne le consoloient point du déplaisir de voir échapper la proie, qu'il désiroit le plus. Charles fuyoit vers le Dnieper; il laissa à Löwenhaupt & à Grentz le soin de conduire en Crimée les débris de son armée, & passa le fleuve avec peu de suite: ses soldats le suivoient des yeux, versoient des larmes, levoient les mains au ciel, & ne paroissoient sensibles qu'aux malheurs de leur maître: ils ignoroient ceux qui leur étoient réservés à eux-mêmes. Mentzicoff arrivoit à la tête de dix mille cavaliers, qui portoient deux bataillons en croupe: déja il avoit enlevé la garde avancée; déja les tambours, les clairons, par leurs sons effrayans & continuels, persuadoient aux Suédois épouvantés, qu'ils alloient avoir l'armée Russe toute entiere sur les bras. Un héraut se présente: il annonce que, si on veut mettre bas les armes, on obtiendra des conditions assez douces; que tout sera passé au fil de l'épée, si l'on refuse de se rendre. On délibere; c'étoit la premiere fois, dans cette guerre, qu'en présence de l'ennemi, des Suédois délibéroient s'il falloit combattre: Grentz s'avança pour parlementer, examina le nombre des Russes, & revint dire à Löwenhaupt, qu'on pouvoit se défendre: mais la perte d'une bataille, la fuite du Roi, avoient éteint le courage dans tous les cœurs. Löwenhaupt cherchoit dans lui-même le héros, & n'y trouvoit plus que l'homme, accablé par la fortune: il signa cette capitulation humiliante.

Mentzicoff poursuit les débris de l'armée Suédoise.

Löwenhaupt se rend avec tous les Suédois.

„ Toutes les troupes Suédoises, sans exception, qui sont sous les „ ordres du Comte Löwenhaupt, tant Officiers que Soldats, se rendront, „ avec leur suite, prisonniers de guerre à sa Majesté Czarienne. Tous les „ simples soldats, cavaliers, dragons & mousquetaires, mettront les armes „ bas & resteront prisonniers de guerre, jusqu'à ce qu'on paye leur ran„ çon, ou qu'on les échange: ils garderont cependant leur monture &

„ leurs hardes. Les Officiers seront relâchés sans rançon ni échange, sitôt „ que la paix sera conclue entre sa Majesté Czarienne, & sa Majesté Suédoise. Ils seront toujours traités honnêtement, & il leur sera permis d'aller pour quelque temps chez eux sur leur parole. On remettra à sa Majesté Czarienne toutes les munitions, les drapeaux, les étendards, trompettes, timbales, la caisse militaire du Roi de Suede dans l'état ou elle est présentement. Les Zaporoviens & autres rebelles, qui sont parmi les troupes de sa Majesté Suédoise, seront d'abord livrés à sa Majesté Czarienne. Tous les officiers, en général, garderont non seulement leurs bagages, mais encore leurs valets, aussi bien que les auditeurs, sécrétaires, aumôniers, chirurgiens."

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

Désespoir des Suédois.

On vit alors un spectacle, dont Löwenhaupt auroit dû mourir, & que les Romains ne montrerent pas aux fourches caudines: les Suédois frémissoient, les uns mordoient avec rage ces armes qu'ils alloient mettre aux pieds de leurs ennemis: la honte, le désespoir, étoient peints dans tous les yeux; plusieurs se percerent de leurs épées; d'autres se précipiterent dans le fleuve; des blessés rouvrirent leurs playes, pour expirer en perdant les derniers restes de leur sang; des soldats, qui avoient les jambes & les bras cassés, se jetterent à bas des chariots, & se trainerent jusqu'au bord du fleuve, où ils se noyerent; avec de tels soldats, on pouvoit encore vaincre, ou du moins se défendre. Une médaille immortalisa la foiblesse de Löwenhaupt; on y lisoit ces mots, *capto Lowenhaupt cum residuis.* Pierre invita les officiers Suédois à sa table: l'honneur, qu'il leur rendoit, n'avoit rien d'étonnant; il l'avoit souvent accordé à des artistes, même à des artisans: à la fin du répas, il dit, *Messieurs, je bois à la santé de mes maîtres dans l'art de la guerre:* le Comte de Reinschild lui demanda, à qui il donnoit un titre si glorieux? *A vous, Messieurs les Généraux*, répondit le Czar: *votre Majesté*, repliqua le Comte, *est donc bien ingrate d'avoir si fort maltraité ses maîtres.* La plupart des soldats furent dispersés dans les terres de l'Empire, & devinrent de bons cultivateurs & de fideles sujets: cette conduite, conforme aux intérêts du Czar, ne l'étoit pas au droit des gens: c'étoit traiter des prisonniers en esclaves; c'est la seule fois que Pierre ait adopté les maximes & les usages de ses prédécesseurs. Ce ne fut plus qu'une suite de succès: la faction de Frédéric Auguste se réveilla en Pologne & le replaça sur le trône: un Ambassadeur de la cour Britannique vint faire des excuses d'une insulte, qu'un Ambassadeur Russe avoit reçue à Londres. Stanislas se retira en Poméranie, déja disposé à renoncer à la Couronne. Les Rois de Prusse & de Dannemarc rechercherent l'alliance de Pierre, & se liguerent avec lui & avec la Pologne, pour reconquérir tout ce que Gustave Adolphe leur avoit enlevé: l'ouvrage de ce grand homme fut détruit, tout le fruit de ses victoires fut perdu. Le Czar rangea sous ses loix, tout ce que ses ayeux avoient anciennement possédé vers la Suede: enfin il fit dans Moscow une entrée triomphante, plus pompeuse que les précédentes. Ses soldats reconnurent l'utilité de la discipline; ses peuples, celle des arts; & toute l'Europe lui décerna le surnom de Grand.

Procédé généreux de Pierre I.

Toute l'Europe étoit en armes: la succession de Charles II, Roi d'Espa-

Sect. V. *Hist.* de Russie, sous Pierre le Grand.

1711.

gne étoit au midi & au couchant le flambeau de discorde: (1) au nord on envahissoit les états de Charles XII, qui ne pouvoit plus les défendre. L'orient seul étoit calme; il ne le fut pas longtemps. La Porte ne voyoit pas sans inquiétude une flotte & des forteresses s'élever vers les Palus Mæotides; le Kan de Crimée en étoit encore plus allarmé: l'intérêt qu'inspiroit un héros malheureux qui avoit cherché un asyle en Turquie, étoit un motif qui donnoit à la rupture un air de grandeur & de générosité: mais on commença par violer le droit des gens, en arrêtant Tolstoy, Ambassadeur du Czar, & toute sa suite. C'étoit ainsi que le Divan avoit coutume d'annoncer ses résolutions hostiles: la personne d'un Ambassadeur étoit moins en sûreté à Constantinople que celle d'un simple particulier. Le Czar jura de se venger de cet outrage, que tant de Princes Chrétiens avoient enduré avec une indifférence lâche & ignominieuse: il établit une Régence dans Moscow, pour veiller au maintien de sa réforme, pendant qu'il alloit porter la guerre en Turquie: aux soins civils & politiques, aux soins de la guerre, il sçut associer ceux de l'amour: dès l'année 1696 il avoit répudié son épouse, Eudoxia Lapouchin, dont il avoit deux enfans. On se rappelle, qu'au siege de Marienbourg en Livonie, une jeune captive, belle, indigente, tomba entre les mains des Russes: elle venoit d'épouser un sergent de la garnison, qui fut tué sur la brêche, le jour même de ses nôces. Le sort des armes l'avoit remise dans les fers du Général Baur. Mentzicoff la vit & fut touché de ses graces naïves, de sa noble fierté au sein du malheur & de l'esclavage; il la demanda au Général, qui n'osa la lui refuser. Pierre alloit souvent chez Mentzicoff; il vit Catherine & l'aima; elle fut d'abord sa maîtresse, puis son épouse; enfin elle fut déclarée Czarine au moment où Pierre alloit partir pour combattre les Turcs; mais elle ne fut encore ni couronnée, ni reconnue solemnellement dans l'Empire. Soit amour, soit politique, elle voulut suivre son époux au milieu des camps: elle l'avoit déja accompagné dans ses courses, dans ses travaux; elle étoit le charme de sa vie; elle le consoloit dans ses disgraces, & lui rendoit moins dur, le fardeau du gouvernement: souvent elle avoit arrêté les transports de sa colere, & ne le subjuguoit, que pour le rendre plus grand. L'armée de Pierre s'avançoit vers le Dniester; une autre armée sous les ordres de Gallitzin prit sa route par les frontieres de Pologne, & battit un corps de Tartares, de Cosaques, de Suédois, & de Polonois. Frédéric Auguste avoit aussi déclaré la guerre aux Turcs: mais la République désavoua cette démarche & laissa sur les bras du Czar tout le fardeau de la guerre: les Valaques & les Moldaves, qui lui avoient promis de se soulever, n'oserent prendre les armes; le Vaivode Démétrius Cantemir fut abandonné par ses Moldaves, comme Mazeppa l'avoit été par les Cosaques: pour comble de malheur, les Turcs reçurent les vivres destinés aux Russes. Le Général Schérémétaw s'étoit avancé sur les bords du Pruth vers Jassy; il couroit risque d'y être enveloppé par cent mille Turcs & par les Tartares. Pierre marchoit à son secours, traversant les fleuves, les déserts, toujours accompagné de Catherine; on arriva à Jassy: on n'y trouva point

Elévation de Catherine; elle suit le Czar dans cette expédition.

(1) Voyez notre Hist. d'Esp. T. 29. Sect. 17. notre Hist. d'Allem. T. 41. p. 1. &c.

les vivres, qu'on espéroit y recevoir: le Vaivode de Valachie étoit rentré dans les intérêts du Sultan. Des nuées de sauterelles, fléau très ordinaire dans l'orient, désoloient les campagnes: les fontaines étoient ou desséchées ou corrompues: on n'étoit qu'à vingt-cinq lieues de Bender. Si Charles avoit voulu fléchir son orgueil devant le Visir, il pouvoit prendre le commandement de l'armée Ottomanne, & venger la défaite de Pultava. Les Turcs unis aux Tartares formoient deux cents soixante & dix mille hommes. Pierre ne put les empêcher de passer le Pruth, & ce passage décida du sort de la guerre: il n'avoit plus que trente mille hommes; il en comptoit à peu près autant sous la conduite du Général Renne au-delà des montagnes de Moldavie; mais la communication lui fut coupée. Pierre se vit donc, comme Charles XII à Pultava, sans vivres, sans espoir de secours, prêt à être enveloppé par des forces supérieures: il voulut se rapprocher de Jassy pour choisir une position moins dangereuse; mais dans ce mouvement, il fut attaqué & battu. Cependant sept mille Turcs demeurerent sur le champ de bataille: cette perte, quoique considérable en elle-même, n'affoiblissoit point une si grande armée, & celle des Russes, quoique moindre, y laissoit un plus grand vuide. Pierre sembloit n'avoir plus d'autre choix que les fers ou la mort: ses soldats expiroient de soif & de faim; aucun ne murmuroit; mais tous désespéroient de leur salut. La grande ame de Pierre parut accablée, anéantie; il se retira seul dans sa tente pour se livrer à sa douleur, & défendit qu'on y entrât. Catherine, autre Esther, osa violer la défense, & sa désobéissance fut le salut de la Russie, comme celle d'Esther fut celui de tout un peuple. Elle ranima le courage de son époux, & lui fit entrevoir quelque espérance. Une négociation pouvoit le tirer de ce péril: on pouvoit, sans se couvrir de honte, faire quelques sacrifices au Sultan, lui céder les objets contestés: elle se chargea de diriger la négociation. Un officier alla porter au Grand Visir Méhémet Baltagi des paroles de paix, une lettre du Maréchal Schérémétaw, & quelques présents de l'Impératrice. Le Visir, que la hauteur inflexible de Charles XII avoit offensé, ménagea son rival, qu'il pouvoit perdre sans ressource: cependant comme il tardoit à répondre, les Russes animés d'un noble désespoir, se rapprocherent de l'armée Turque, & attendirent la mort. Dix officiers généraux signerent cet écrit digne des héros de Rome & de Sparte: *Si l'ennemi ne veut pas accepter les conditions qu'on lui offre, & s'il demande que nous posions les armes, & que nous nous rendions à discrétion, tous les Généraux & les Ministres sont unanimément d'avis de se faire jour à travers les ennemis.* Telle étoit la résolution de l'armée, telle étoit sa situation, lorsque le Grand Visir fit publier une suspension d'armes: il falloit presser la conclusion du traité; tout étoit perdu, si Charles en étoit informé, avant qu'il fût signé. Le Comte Poniatowski, zélé partisan de Charles XII, irréconciliable ennemi de Pierre, pouvoit même changer sur le champ les dispositions pacifiques du Grand Visir: il étoit dans l'armée Ottomane, & ne cessoit de reprocher au Genéral Turc sa foiblesse, de lui représenter combien il étoit dangereux de laisser échapper une si belle proie; que la grandeur de la Russie étoit la ruine de l'Empire du Croissant, que l'infatigable Pierre reprendroit bientôt les armes, rassembleroit de nouvelles forces, & viendroit porter le ravage au sein de la Turquie; qu'enfin le Héros

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

Triste situation de Pierre I.

Negociation entamée; résolution généreuse des officiers Russes.

SECT. V. *Hist.* de Russie, sous Pierre le Grand.

Modération du Grand Visir, traitée de foiblesse.

Suédois méritoit bien, qu'on ne trahît pas les intérêts de la Porte, pour avoir le stérile & honteux plaisir de trahir les siens.

Les Ministres Plénipotentiaires du Czar arriverent, ou plutôt accoururent: le Vice-Chancelier Shaffirof étoit à leur tête: „ il se rendit auprès du Grand „ Visir," dit le Comte Poniatowski dans une lettre au Roi Stanislas, „ & „ par une harangue des plus soumises & les propositions les plus flatteuses, „ il sçut bientôt lui faire oublier toutes les belles promesses qu'il m'avoit „ faites. Au lieu d'imposer au Czar des conditions avantageuses pour la „ Porte & pour nous, il se contenta de demander pour la Porte Asoph, la „ démolition de Tangaroch, de Samara, de Kaminienska, avec la grosse „ artillerie du camp des Russes, le rétablissement des Zaporoviens dans leurs „ anciens privileges, que le Czar retirât ses troupes de la Pologne, & ne se „ mêlât plus de ses affaires, qu'il livrât à la sublime Porte le rebelle Cante- „ mir, avec un nommé Sava, Ragusois d'extraction, & payât un an des „ revenus de la Moldavie, pour les dommages qu'il y avoit causés. Plusieurs „ Pachas & Officiers de l'armée Turque furent étonnés de cette conduite: ils „ espéroient qu'il exigeroit, que le Czar se rendît prisonnier de guerre avec „ tous les principaux officiers de son armée. Sçachant qu'il écoutoit quelque- „ fois mes avis, ils me prierent de l'avertir de retenir au moins ce Prince, „ jusqu'à ce qu'il eût exécuté le traité, qu'il vouloit conclure avec lui. Shaf- „ firof étant allé annoncer les demandes du Visir au Czar, je profitai de „ cette occasion pour faire de nouvelles remontrances au premier, & pour „ lui faire des représentations sur le peu d'intérêt qu'il paroissoit prendre aux „ affaires de Charles XII. Il me promit beaucoup; mais il oublia tout, lors- „ que Shaffirof fut de retour: il abandonna même ses prétentions au sujet „ de l'artillerie du camp, de la Moldavie, de Cantemir, & de Sava: il se „ contenta seulement de stipuler, que le Czar ne s'opposeroit, ni directe- „ ment, ni indirectement, au passage du Roi de Suede; ce qui lui fut accor- „ dé; & le traité fut conclu & signé... Je dis alors au Visir tout ce que la „ raison & ma colere me dicterent contre lui; il me renvoya à son Kiaja, „ pour aviser aux moyens de faire quelque chose pour sa Majesté Suédoise; „ mais celui-ci ne me donna pas plus lieu d'être content de lui. Je tâchai „ de lui inspirer de la défiance & de l'inquiétude au sujet de l'exécution du „ traité, si on ne retenoit pas le Czar prisonnier: il me répondit qu'on avoit „ pour ôtages, Shaffirof & le fils du Général Schérémétaw. Je lui rappellai „ la conduite du Czar au commencement de la guerre de Suede." Ce Prince envoya Chilkov faire à Charles XII toutes les protestations imaginables d'amitié & de bonne intelligence, pendant qu'il marchoit avec quatre-vingts mille Russes, pour lui enlever Narva. „ Il me répondit que l'Angleterre & „ la Hollande seroient volontiers garans de ce traité. Je lui représentai que „ des Puissances si éloignées ne pouvoient obliger le Czar à tenir ses promes- „ ses; que les meilleurs garans que le Visir pût demander, étoient le Roi „ de Suede & Votre Majesté. Il me répondit; *il n'est pas vraisemblable* „ *que le Czar accepte la garantie de ses ennemis.* Je répliquai qu'il n'étoit „ pas dans le cas de rien refuser; qu'on pouvoit même, pendant qu'on le „ tenoit, rendre vos Majestés amies, par des conditions de paix raisonna- „ bles,

„ bles, auxquelles on le forceroit de souscrire. Toutes mes objections „ furent inutiles: on avoit formé la résolution de laisser aller le Czar."

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

La paix fut conclue près du village de Falksen: l'article que Pierre signa avec le plus de peine, fut la restitution d'Asoph, par laquelle il perdoit l'empire de ces mers, sur lesquelles il avoit construit avec tant de peines, un port, une flotte, des forteresses. Le Roi de Suede & ses partisans accuserent le Visir de lâcheté, de trahison, de corruption: mais le but de la guerre étoit rempli, puisque la Porte rentroit dans ses anciens domaines, & que les forteresses, qui l'inquiétoient, étoient démolies. Ce n'étoit point pour Charles XII seul, que le Divan avoit entrepris la guerre; on s'étoit expliqué assez clairement sur cet article dans les manifestes. (1) (*Voyez la note.*) Com-

(1) A tous nos Gouverneurs, Pachas, &c... salut. En l'an 1112 (1700) il plut au Tout-„ puissant de rétablir la paix entre notre Empire & le Czar de Russie. Les articles du traité de „ paix & d'amitié ont été observés de notre part, ainsi qu'ils devoient l'être; cependant „ nous avons remarqué, depuis ce temps, que le Czar a toujours cherché à troubler notre „ Empire & les terres qui en dépendent; qu'il a fermé l'entrée de ses frontieres à nos su-„ jets, fait bâtir une forteresse aux environs de Kaminiec, pour se rendre maître de la Cri-„ mée, & pour resserrer de plus en plus les frontieres de l'Empire Ottoman: il a fait bâtir „ des châteaux & des redoutes à Asoph & aux environs; il a établi sur cette mer une nom-„ breuse flotte, & s'est rendu maître de tous les forts qui sont entre le Borystene & le Bog, „ quoique de tout temps ce territoire ait appartenu à la Pologne. De plus, il a passé la Sa-„ marre & le Bog, & s'est avancé jusqu'à dix-huit lieues de Bender, s'est rendu maître „ de deux forteresses de la Pologne, Slatin & Hotin, & de toutes les places qui sont de-„ puis ces deux forteresses jusqu'aux frontieres de la Hongrie. Le Roi de Suede ayant été „ vaincu dans la derniere bataille qu'il livra aux Russes sur les frontieres de notre Empire, „ contraint de se retirer dans nos Etats pour conserver sa liberté & sa vie, & d'implorer „ notre impériale protection, les Russes ont eu la hardiesse de le poursuivre, l'espace de „ quarante-huit lieues, sur nos terres, d'enlever trois cents Suédois & de les amener pri-„ sonniers. Le Roi de Suede, après un séjour de trois mois à Bender, envoya environ sept „ cents de ses soldats à Carlowitz en Moldavie, pour se reposer: le Czar les fit attaquer „ par six mille Russes, qui en tuerent une partie & prirent l'autre. Les Russes sont entrés „ cette année dans la Crimée, où, après avoir massacré plus de vingt Musulmans, ils ont „ enlevé dix-sept cents chevaux. Outre ces hostilités, le Czar fait tous ses efforts pour se „ rendre maître de la Pologne. Voyant qu'on a pénétré ses desseins, il cherche à faire „ périr ceux qui ne sont pas de son parti, & emploie tout ce que la ruse peut lui suggérer „ pour mettre le trouble dans notre Empire. Pour sçavoir ce que nous devions faire dans „ cette conjoncture, nous avons assemblé nos Visirs, les gens de Loi, & de Droit, les San-„ tons & autres personnes de notre Conseil, qui, d'une voix unanime, ont déclaré qu'il „ étoit absolument nécessaire d'entreprendre la guerre contre les infideles Russes. Le très „ sçavant & très sage Ali Muphti, Grand Prêtre des Croyans de tout l'univers, ayant été „ consulté, a répondu, que, s'il étoit vrai que le Roi de Russie eût, contre la foi donnée „ & reçue, tué quelques Fideles & qu'il en eût amené d'autres en esclavage, il avoit „ rompu la paix, & que l'Empereur des Croyans, conformément à la Loi, étoit obligé „ de mettre ses armées en campagne, & de lui faire la guerre pour la défense de ses Etats, „ & pour s'opposer aux desseins du Roi de Russie. A cet effet, nous avons commandé à „ notre Lieutenant Général & Grand Visir, Méhémet Pacha, d'assembler nos Milices de „ Grece, de Natolie, & de nos autres Provinces, & de faire avancer, dès le commen-„ cement de l'année prochaine, notre flotte impériale du côté d'Asoph, d'attaquer le Roi „ de Russie, & de mettre obstacle à ses dangereux desseins: c'est ce que nous attendons „ de la bonne conduite de notre Grand Visir." Ce manifeste étoit assez bien motivé, voici la réponse de Pierre. „ Nous croyons devoir annoncer aux Nations, que nous n'avons ja-„ mais eu dessein de rompre la paix, qui étoit entre nous & la Porte; que nous avons „ même toujours évité de commettre la moindre action qui pût la rompre. Les forteresses „ que nous avons fait bâtir, ne sont point contraires aux traités, puisqu'elles sont sur le ter-„ rein qui nous appartient, conformément au réglement des limites, dressé par les Com-

SECT. V. *Hist.* de Russie, sous Pierre le Grand.

ment le Czar, réduit à la derniere extrêmité, sans argent, sans vivres, objet de pitié plutôt que d'envie, auroit-il pu corrompre un homme qui avoit dans ses mains toutes les richesses de l'Empire Ottoman? Le Visir fit son devoir; mais il ne fit que son devoir: il auroit fait davantage, si Charles ne s'étoit plu à l'outrager, à le dédaigner, comme ceux qui remplis de vanité, traitent avec mépris tout ce qui n'est pas maître, sans songer que son serviteur en est quelquefois le seul soutien. Enfin Charles ne devoit accuser que lui-même du peu d'intérêt qu'on prenoit à son sort: on sçait que lorsqu'il reprocha au Visir la facilité avec laquelle il avoit laissé échapper le Czar, ce Ministre lui répondit malignement: *si Pierre étoit prisonnier en Turquie, par qui ses Etats seroient-ils gouvernés? Il n'est pas bon que tous les Rois soient hors de chez eux.* Charles, pour toute réponse, déchira la robe du Visir avec son éperon & se crut vengé. Pierre dans cette négociation avoit donné une grande leçon au Prince qui avoit eu la foiblesse de livrer Patkul. Le Visir insistoit pour qu'on remît Cantemir entre ses mains. Pierre écrivit à Shaffirof à ce sujet. „ J'abandonnerai plutôt aux Turcs tout le terrein qui s'étend jus„ qu'à Cursk; il me restera l'espérance de le recouvrer: mais la perte de „ ma foi est irréparable, je ne peux la violer. Nous n'avons de propre que „ l'honneur; y renoncer, c'est cesser d'être Monarque." Pierre se retira donc sur ses frontieres, suivi par un corps de Turcs, qui observoit sa marche & qui le protégeoit contre les insultes des Tartares. Il respira enfin, mais avec tristesse, réfléchissant sur les suites fatales de cette guerre, sur la perte d'Asoph, qui étoit son ouvrage, sur la démolition des forteresses que ses mains avoient élevées, enfin sur soixante mille soldats que la faim, le froid, le fer, ou les maladies avoient enlevés dans cette déplorable expédition: cependant il songeoit qu'il auroit pu être plus malheureux encore; & en y songeant il

„ missaires envoyés sur les lieux de part & d'autre. Il est donc étonnant que la Porte en „ fasse aujourd'hui un de ses griefs. Il est faux que nos troupes soient entrées sur les terres „ de Turquie, elles n'ont été que sur les frontieres, *quoique, suivant le droit de la guerre,* „ *elles eussent pu poursuivre & chasser notre ennemi jusques sur les terres Ottomanes.* Si „ c'est un grief, il a été réparé l'année derniere par le renouvellement & la confirmation de „ la paix. La Porte stipula avec notre Ambassadeur, qu'elle feroit conduire le Roi de „ Suede par cinq cents Turcs à travers la Pologne, & que nous le ferions conduire depuis „ nos frontieres par nos officiers; nous y avons consenti, & nous nous sommes même en„ gagés à obtenir le consentement de la Pologne. On doit connoître par-là que nous avons „ toujours été portés pour la paix, & que notre intention a toujours été d'entretenir une „ bonne intelligence avec la Porte Ottomane; &, afin d'en instruire l'univers, nous confir„ mons de nouveau nos déclarations précédentes, étant portés à nous accommoder avec la „ Porte avant d'en venir à une guerre déclarée. Nous n'avons fait avancer nos troupes sur „ les frontieres de la Turquie, que par précaution & pour notre sûreté, après avoir été „ informés qu'on nous avoit déclaré la guerre à Constantinople, & qu'on avoit arrêté notre „ Ambassadeur, qui a été transféré aux sept tours. Nous ne commettrons aucune hostilité „ au cas qu'on se conduise paisiblement de la part des Turcs, & qu'on remette notre Am„ bassadeur & ceux de sa suite en liberté; & nous retirerons nos troupes des frontieres, „ aussitôt que nous aurons des sûretés de la part de la Porte. Nous apporterons même „ toutes les facilités convenables à notre accommodement, pour lequel nous accepterons „ volontiers la médiation de Sa Majesté Impériale, de la Reine d'Angleterre, & des Etats „ Généraux; & nous la leur demandons. Mais si la Porte persiste à vouloir rompre avec „ nous, nous déclarons, à la face de l'univers, que nous ne sommes pas coupables du „ sang qui va être répandu à cette occasion, & nous espérons que Dieu appuyera la „ justice de notre cause, & bénira nos armes contre l'infracteur des traités."

fentoit redoubler fa tendreffe pour fon époufe; c'étoit à elle qu'il étoit redevable de fa liberté, du falut de fon armée. Il l'avoua depuis folemnellement; & cet aveu fut un des motifs du couronnement de la Czarine. (1)

Hist. de Ruffie, fous Pierre le Grand.

1712.

Tant de chagrins, tant d'incommodités que le Czar fupportoit, comme le dernier foldat, avoient altéré fa fanté: il fut obligé d'aller prendre les eaux de Carelsbad en Bohême; mais fi fon corps étoit affoibli, fon génie confervoit toute fa force. Du fonds de cet afyle il dirigeoit la marche de fes troupes, elles bloquoient Stralfund, entroient dans la Poméraine, & prenoient cinq villes: revenu dans fes Etats, il paffa en Saxe, & alla à Torgaw unir fon fils Alexis avec la Princeffe de Wolfembutel, union fatale à tous deux. Alexis Petrowitz étoit né du premier mariage de Pierre: il avoit vingt-deux ans & montroit dès-lors un dégoût invincible pour les fciences & les arts, un attachement ridicule aux anciens préjugés, une fecrette horreur pour toutes les réformes de fon pere. Des nobles, qui voyoient toutes les faveurs accordées au mérite & rien à la feule nobleffe, avoient fubjugué l'efprit de ce jeune Prince, lui peignoient fon pere comme un tyran, & le pouffoient à fa perte. Pierre, qui avoit déja époufé Catherine, qui avoit déclaré fon mariage, ne l'avoit point encore célébré avec une folemnité, qui pût fatisfaire fon amour & acquitter fa reconnoiffance: il s'occupa de cette grande cérémonie & travailla lui-même aux préparatifs. Cette fête fut pompeufe. Le peuple fit retentir les temples & les places publiques de cris d'allégreffe; les foldats furtout applaudirent au bonheur de leur Souveraine: dans les camps elle avoit pris foin de leurs jours; elle les avoit confolés dans leurs fouffrances; elle avoit partagé leurs périls; & fouvent on l'avoit vne parcou-

(1) Nous placerons ici cette déclaration dictée par la reconnoiffance & l'amour. „Nous „ Pierre I, Empereur & Autocrateur de toute la Ruffie, &c... fçavoir faifons à tous les „ eccléfiaftiques, officiers civils & militaires, & autres de la Nation Ruffienne, nos fide- „ les fujets. Perfonne n'ignore l'ufage conftant & perpétuel établi dans les Royaumes de „ la Chrétienté, fuivant lequel les Potentats font couronner leurs époufes, ainfi que cela „ fe pratique actuellement, & l'a été diverfes fois dans les temps reculés par les Empereurs „ de la véritable croyance Grecque: fçavoir l'Empereur Bafilide, qui a fait couronner fon „ époufe Zénobie; l'Empereur Juftinien, fon époufe Lupicine; l'Empereur Héraclius, fon „ époufe Martine; l'Empereur Léon le Philofophe, fon époufe Marie; & plufieurs autres „ qui ont pareillement fait mettre la Couronne Impériale fur la tête de leurs époufes, mais „ dont nous ne ferons point mention ici, à caufe que cela nous meneroit trop loin. Il eft auffi „ connu jufqu'à quel point nous avons expofé notre propre perfonne & affronté les dangers „ les plus éminens, en faveur de notre patrie, pendant le cours de la derniere guerre de „ vingt & un ans confécutifs; laquelle nous avons terminée par le fecours de Dieu d'une „ maniere fi avantageufe & fi honorable, que la Ruffie n'a jamais vu de pareille paix, ni „ acquis la gloire qu'on a remportée dans cette guerre. L'Impératrice Catherine, notre très „ chere époufe, nous a été d'un grand fecours dans tous ces dangers, non feulement dans „ ladite guerre, mais encore dans quelques autres expéditions, où elle nous a accompagnés „ volontairement, & nous a fervis de confeil, autant qu'il a été poffible, nonobftant la „ foibleffe du fexe;" *particulierement à la bataille contre les Turcs fur la riviere de Pruth, où notre armée étoit réduite à vingt-deux mille hommes, & celle des Turcs, compofée de deux cents foixante & dix mille hommes. Ce fut dans cette circonftance défefpérée, qu'elle fignala furtout fon zele par un courage fupérieur à fon fexe, ainfi que cela eft connu de toute l'armée & dans tout notre Empire.* „ A ces caufes & en vertu du pouvoir que Dieu „ nous a donné, nous avons réfolu d'honorer notre époufe de la Couronne Impériale, en „ reconnoiffance de toutes fes peines; ce qui, s'il plaît à Dieu, fera accompli cet hiver à „ Mofcow, & nous donnons avis de cette réfolution à tous nos fideles fujets, en faveur „ defquels notre affection impériale eft inaltérable."

SECT. V. *Hist.* de Russie, sous Pierre le Grand.

rir les tentes & porter des secours aux malades & aux blessés. Les bienfaits s'effacent rarement de la mémoire du soldat; & ce souvenir servit bien Catherine après la mort de son époux. On croyoit sa naissance ignoble; un événement singulier prouva le contraire: cette avanture est presque romanesque. Nous emprunterons ce récit de M. de Voltaire, en avertissant, comme lui, nos lecteurs, que le fonds en doit être vrai, mais qu'il pourroit s'être glissé un peu de merveilleux dans les circonstances. „ Un Envoyé du Roi Auguste „ retournant à Dresde par la Courlande, entendit dans un cabaret un hom- „ me qui paroissoit dans la misere, & à qui on faisoit l'accueil insultant, „ que cet état n'inspire que trop aux autres hommes. Cet inconnu piqué, „ dit qu'on ne le traiteroit pas ainsi, s'il pouvoit parvenir à être présenté au „ Czar, & que peut-être il auroit dans sa cour de plus puissantes protections „ qu'on ne pensoit. L'Envoyé du Roi Auguste, qui entendit ce discours, „ eut la curiosité d'interroger cet homme; & sur quelques réponses vagues „ qu'il en reçut, l'ayant considéré plus attentivement, il crut démêler dans „ ses traits quelque ressemblance avec l'Impératrice. Il ne put s'empêcher, „ quand il fut à Dresde, d'en écrire à un de ses amis à St. Pétersbourg. La „ lettre tomba dans les mains du Czar. Ce Prince envoya ordre au Prince „ Repnin, Gouverneur de Riga, de tâcher de découvrir l'homme dont il „ étoit parlé dans la lettre. Le Prince Repnin fit partir un homme de con- „ fiance pour Mittaw en Courlande: on découvrit l'homme; il s'appelloit „ Charles Scavrowski; il étoit fils d'un Gentilhomme de Lithuanie, mort „ dans les guerres de Pologne, & qui avoit laissé deux enfans au berceau, „ un garçon & une fille. L'un & l'autre n'eurent d'éducation, que celle „ qu'on peut recevoir de la nature dans l'abandon général de toutes choses. „ Scavrowski, séparé de sa sœur dès la plus tendre enfance, sçavoit seule- „ ment qu'elle avoit été prise dans Marienbourg en 1704, & il la croyoit „ auprès du Prince Mentzicoff, il croyoit qu'elle avoit fait quelque fortune. „ Le Prince Repnin, suivant les ordres de son maître, fit conduire à Riga „ Scavrowski, sous prétexte de quelque délit, dont on l'accusoit; on fit „ contre lui une espece d'information, & on l'envoya sous bonne garde à „ Pétersbourg, avec ordre de le bien traiter sur la route. Quand il fut arri- „ vé à Pétersbourg, on le mena chez un maître d'hôtel du Czar, nommé „ Shepleff. Ce maître d'hôtel instruit du rôle qu'il devoit jouer, tira de cet „ homme beaucoup de lumieres sur son état, & lui dit enfin que l'accusation „ qu'on avoit intentée contre lui à Riga, étoit très grave, mais qu'il obtien- „ droit justice; qu'il devoit présenter une requête à Sa Majesté, qu'on dres- „ seroit cette requête en son nom, & qu'on feroit en sorte qu'il pût la lui donner „ lui-même. Le lendemain le Czar alla dîner chez Shepleff; on lui présenta „ Scavrowski: le Prince lui fit beaucoup de questions, & demeura convain- „ cu par la naïveté de ses réponses, qu'il étoit le propre frere de la Czari- „ ne. Tous deux avoient été dans leur enfance en Livonie. Toutes les ré- „ ponses que fit Scavrowski aux questions du Czar, se trouvoient conformes „ à ce que sa femme lui avoit dit de sa naissance & des premiers malheurs „ de sa vie. Le Czar ne doutant plus de la vérité, proposa le lendemain „ à sa femme d'aller dîner avec lui chez ce même Shepleff: il fit venir au „ sortir de la table ce même homme qu'il avoit interrogé la veille. Il vint

„ vêtu des mêmes habits qu'il avoit portés dans le voyage: le Czar ne voulut point qu'il parût dans un autre état, que celui auquel sa mauvaise fortune l'avoit accoutumé. Il l'interrogea encore devant sa femme; enfin il lui dit: *Cet homme est ton frere: allons, Charles, baise la main de l'Impératrice & embrasse ta sœur*... L'Impératrice tomba en défaillance, &, lorsqu'elle eut repris ses sens, le Czar lui dit: *Il n'y a là rien que de simple; ce gentilhomme est mon beau-frere; s'il a du mérite, nous en ferons quelque chose; s'il n'en a point, nous n'en ferons rien.*" Nous n'avons rien changé à ce récit, de peur d'en altérer la naïveté. Nous ne garantissons point les faits qui s'y trouvent: au reste, la Russie a été si souvent le théâtre d'avantures singulieres, que celle-ci même n'est pas la plus étonnante. Si un soldat n'eut pas tiré trop violemment les oreilles du jeune Mentzicoff, le petit pâtissier ne seroit pas devenu Ministre, Général & Prince. Si Scavrowski n'avoit pas été insulté à la porte d'un cabaret, il auroit erré toute sa vie, misérable, obscur, & rebuté partout. Il est probable cependant que le Czar ne lui trouva point un mérite supérieur, car il lui donna plus de richesses que d'emplois. Il fut créé Comte, épousa une femme d'une naissance illustre, & en eut deux filles: les plus grands Seigneurs de Russie briguerent l'honneur de devenir ses gendres. Mais Pierre ne lui confia point l'exécution de ses grands desseins: il vécut plus honoré qu'utile, plus heureux que célebre.

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

Au milieu des fêtes occasionnées par la célébration des mariages du Czar & de son fils, Pierre donnoit toujours aux affaires quelques momens qu'il déroboit aux plaisirs. Il faisoit construire de nouveaux vaisseaux, pour acquérir, sur la mer baltique, l'empire qu'il avoit perdu sur la mer noire. Le Sénat fut transporté de Moscow à St. Peters-bourg: les habitans de l'ancienne Capitale verserent des larmes en voyant partir ces Magistrats; ils prévirent que la grandeur de la ville chérie de Pierre seroit leur ruine. En effet le commerce naissant & déja florissant, la résidence presque continuelle de la cour, la translation du premier tribunal de l'Empire attirerent à St. Petersbourg une foule de Moscovites, & Moscow vit décheoir tout à coup sa splendeur, sa richesse & sa population. Les Russes, les Danois, les Prussiens, les Saxons couvroient la Poméranie. L'Empereur que Charles avoit méprisé, souffroit qu'on enlevât au captif de Bender tout ce qu'il possédoit en Allemagne. L'inflexible Monarque insultoit les Visirs, se battoit contre une armée, & écrivoit aux commandans de ses villes de mourir, plutôt que de capituler. Cependant les Danois furent battus par ce Steinbock, l'appui de sa patrie, l'effroi du genre humain, admirable, mais horrible dans la guerre, qui connoissoit toutes les regles de cet art meurtrier, mais qui ignoroit les loix de l'humanité, celles mêmes de l'honneur: également cher au soldat & odieux aux paisibles habitans des villes & des campagnes. Tout le fruit de sa victoire fut de réduire en cendres la ville d'Alténa, de massacrer une partie des habitans, & d'abandonner le reste, sans secours, sans asyle, sans vivres, au milieu des rigueurs de l'hiver & des horreurs de la nuit: les infortunés, la plupart estimables par leur industrie, allerent expirer de faim & de froid sous les murs de Hambourg, dont les habitans, aussi barbares que Steinbock, refuserent de leur ouvrir les portes. Le fameux Goertz, négociateur adroit, fit livrer au Général Suédois la forteresse de Toninge. Steinbock s'y crut en

1713.

Sect. V. *Hist. de Russie. sous Pierre le Grand.*

sûreté; il se trompoit. Le Czar l'enveloppa & le força à se rendre prisonnier de guerre, avec toute son armée composée de onze mille hommes. Sa rançon ne fut taxée qu'à huit mille écus, foible somme, que la Suede ne put fournir pour racheter son défenseur: on ne peut s'empêcher d'applaudir à l'humanité vengée, lorsqu'on voit son destructeur ainsi humilié, & traîné captif en Dannemarc.

Pierre descendit en Finlande, presque sans résistance, & s'empara d'Abo: il n'y restoit que vingt personnes; tout le reste s'étoit ensui. Le Czar traita avec beaucoup d'humanité ces généreux citoyens, qui avoient voulu s'ensévelir sous les ruines de leur patrie: il ne prit dans Abo que les vivres qui lui étoient nécessaires & la bibliotheque de l'université, dont il enrichit St. Petersbourg: il alla y passer l'hiver, & laissa son armée sous les ordres du Prince Gallitzin, qui remporta une victoire sur les derniers restes des troupes Suédoises. Le Czar ouvrit la campagne suivante par un nouveau triomphe. Les

1714. *Succès de Pierre I: il monte au grade de Vice-Amiral.*

Suédois avoient une escadre dans la mer baltique; il alla la chercher, la rencontra près de l'isle d'Aland, la battit, descendit, s'empara de l'isle, & l'abandonna comme une conquête plus onéreuse qu'utile. Dans cette expédition, il n'avoit eu d'autre rang que celui de Contre-Amiral. Il fit une entrée triomphante dans St. Petersbourg, & donna à sa nouvelle ville & à tout l'Empire, disons mieux, à tous les siecles, à toutes les nations, un spectacle bien plus intéressant que son triomphe. Le Comte Romanouski monta sur le trône du Czar, avec tout l'appareil d'un Souverain. Il appella le Contre-Amiral Pierre. On lut la relation de la bataille, & un exposé de ses services. D'après cet examen, tous les Sénateurs déclarerent, qu'il méritoit d'être élevé au grade de Vice-Amiral. L'histoire de tous les Etats, de tous les temps, n'offre rien de plus beau, rien de plus grand, qu'un Souverain, qui après avoir longtemps obéi, pour apprendre à commander, soumet ses services au jugement de ses sujets, & veut en recevoir le prix de leurs mains. Après un tel exemple, quel noble auroit pu se persuader que la noblesse seule donnoit des droits aux honneurs militaires? Parmi les prisonniers étoit le Vice-

Générosité de Pierre.

Amiral Suédois Erenschild, qui ne s'étoit rendu qu'après une défense opiniâtre. Il fut admis à un festin que Mentzicoff avoit fait préparer pour le nouveau Vice-Amiral Russe: à la fin du repas Pierre dit à ses officiers en leur montrant le Suédois. „ Vous voyez un brave & fidele serviteur du Roi de „ Suede: son courage & ses exploits le rendent digne de l'estime de ses „ ennemis: je lui marquerai, tant qu'il restera avec moi, tous les égards, „ qui sont dûs à son mérite, quoique sa bravoure ait été fatale à plusieurs „ de mes braves sujets." Puis il se tourna vers lui, en disant: „ je ne conserve aucun ressentiment du sang Russe, que je vous ai vu verser: comptez sur mon amitié." Erenschild méritoit cet éloge: il avoit reçu sept blessures dans le combat. „ Désespérant de la victoire, dit-il, j'ai cherché la „ mort, & n'ai pu la trouver; mais il est bien doux pour un vaincu de tomber entre les mains d'un tel vainqueur."

La Suede qui, jusqu'alors, avoit eu l'empire de la mer baltique, n'avoit plus de vaisseaux: la Russie, qui vingt ans auparavant ne voyoit sur ses rivages, que des barques de pêcheur, & même en petit nombre, avoit les flottes victorieuses. Pierre augmentoit chaque année le nombre de ses vaisseaux:

il en fit lancer à l'eau, un, dont il avoit dirigé la construction: ce fut une fête à St. Petersbourg. On y accourut du fonds de la Russie: les habitans des provinces intérieures contemploient avec étonnement cet édifice immense, cédant à une légere impulsion, & se précipitant dans le sein des ondes. „ Camarades, leur dit le Czar, y a-t-il quelqu'un parmi vous, à qui „ il fut venu seulement dans la pensée, il y a trente ans, qu'il combattroit „ avec moi sur la mer baltique dans des vaisseaux construits par nous-mêmes; „ & que nous nous établirions dans ces contrées conquises par notre coura„ ge & par notre patience? auriez-vous espéré de voir des soldats si braves „ & si dociles, des matelots si expérimentés, des artistes, des ouvriers si ha„ biles en tout genre? auriez-vous cru que des manufactures s'éleveroient; „ qu'une ville sortiroit du sein des eaux, & qu'elles seroient couvertes de „ citadelles flottantes? qui de vous eut pensé que ces Puissances orgueilleu„ ses, qui nous méprisoient, rechercheroient notre alliance? A qui devons„ nous ces prodiges? C'est au flambeau des sciences: c'est à celui des arts. „ La Grece fut leur berceau; elles en furent chassées par le fanatisme & la „ superstition: l'Italie fut leur asyle; de-là elles se répandirent en France, „ en Angleterre, en Allemagne: mais l'entrée de la Russie leur étoit fer„ mée. J'ai renversé la barriere; je les ai admises; j'ai même été les cher„ cher loin de ma patrie: je me suis éloigné de vous, pour vous éclairer „ & pour vous rendre heureux: ne laissons pas un si grand ouvrage impar„ fait: nous avons beaucoup fait sans doute; mais il reste beaucoup à faire: „ *j'ai un pressentiment que les sciences abandonneront l'Angleterre, la* „ *France, l'Allemagne; qu'elles viendront s'établir parmi nous pendant* „ *plusieurs siecles, & qu'elles retourneront dans la Grece, leur premiere* „ *demeure.* Travaillons, mes amis; la gloire, la grandeur, la richesse, la „ population, le respect des nations civilisées, seront le prix de notre per„ sévérance." On prétend, que, tandis que le peuple applaudissoit à ce discours & poussoit des cris d'allégresse, de vieux boyards, dans un morne silence, regrettoient leur ancienne ignorance, leur grossiereté, leurs préjugés, & ne voyoient qu'avec indignation le tableau mouvant de l'industrie agissante & féconde. Le Czar, pour inspirer aux Russes l'horreur de la barbarie, avoit fait venir quelques Samoyedes, farouches, ignorans, & comparables aux ours habitans de leur patrie; il les faisoit montrer souvent à sa cour, à la nation; comme ce peuple sage de la Grece faisoit enivrer ses esclaves devant ses enfans, pour inspirer à ceux-ci l'horreur de l'ivrognerie: il donnoit même quelquefois des fêtes grotesques, où l'on observoit les anciennes coutumes; c'étoit ainsi qu'il en faisoit sentir le ridicule.

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

Le Czar fait sentir aux Russes l'importance de sa réforme.

Cependant un désordre affreux regnoit dans les finances: elles étoient la proye des ministres & des traitans: les étrangers mal payés retournoient dans leur patrie; le soldat étoit mal vêtu & mal armé; les exactions qu'essuyoient les traficans éloignoient leurs vaisseaux du port de St. Petersbourg. Pierre vit le mal & le remede; la plupart des ministres furent ou condamnés au knout, ou relégués en Sibérie. Mentzicoff lui-même & l'Amiral Apraxin furent condamnés à d'énormes amendes. Pierre sçut punir ces deux hommes utiles, sans se priver de leurs services: quand on vit les deux favoris châtiés, on n'osa plus ni vexer les sujets, ni tromper le Souverain. Le Czar

Juste sévérité du Czar.

Sect. V. Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

Institution de l'Ordre de Sainte Catherine.

perpétua la mémoire des services que son épouse avoit rendus à l'Etat, & la reconnoissance de la Russie & la sienne, en instituant l'Ordre de Sainte Catherine. Ces institutions rendoient la cour plus respectable au peuple & aux étrangers. On accouroit de toutes les parties de l'Europe pour admirer ces merveilles naissantes. Les Puissances les plus éloignées envoyoient des Ambassades au vainqueur des Suédois. (1). La joie de Pierre fut troublée par la mort de Charlotte-Christine-Sophie de Wolfembutel, épouse du Czarewitz. C'étoit une Princesse d'une vertu rare, d'un courage au-dessus de son sexe, d'un génie capable de conserver en Russie tout ce que Pierre y avoit créé. Avec de telles qualités, on sent combien elle devoit déplaire à son époux, amateur de l'ignorance & de la barbarie, sot par principe, & brutal par caractere. Le chagrin qu'elle eut de le voir dans les bras d'une courtisanne, fut le moindre des mauvais traitemens qu'elle essuya de sa part: aussi, a-t-on prétendu qu'elle n'étoit pas morte, mais que succombant à son desespoir, elle avoit résolu de disparoître, & d'aller chercher le bonheur dans l'obscurité; que, dans cette pensée, elle avoit feint de ressentir des douleurs mortelles & d'expirer, après avoir donné le jour à Pierre II; que la célebre Comtesse de Konigsmark facilita son évasion, & lui aida à tromper le peuple, la cour, le Czar, & le Czarewitz lui-même. Les amateurs d'avantures singulieres la font passer en France, à la Louisiane, à l'Isle de Bourbon. On veut qu'elle ait contracté un second mariage, que son époux ait été Major de cette isle, qu'après sa mort elle soit revenue en France, que le Maréchal de Saxe l'y ait reconnue, qu'elle l'ait été en Allemagne par le Duc de Brunswic son neveu, & qu'enfin son goût pour la France l'y ait ramenée encore. Ce qu'il y a de plus invraisemblable dans cette avanture, c'est qu'on prétend que la Princesse Charlotte s'étoit réellement laissée enterrer, mais sans être embaumée, & que ce ne fut que quelques jours après, qu'elle fut exhumée par sa fidele amie la Comtesse de Konigsmark.

1716. Les Russes se retirent des terres de la République.

Le Czar avoit résolu de s'emparer de Wismar, pour en faire l'entrepôt du commerce des Russes dans la mer baltique; mais les Danois & les Hanovriens le prévinrent, & se rendirent maîtres de la place. Telle est l'origine de la haine que Pierre conçut contre le Roi d'Angleterre, & surtout contre le Roi de Dannemarc. La Pologne étoit en proie aux guerres civiles: Charles y avoit parlé en maître: Pierre, à son tour, parla du même ton & fut écouté. Lorsque le calme fut rétabli, on le pria de faire retirer ses troupes, dont

(1) On en reçut une, dont le sujet amusa beaucoup les courtisans; c'étoit le Kan des Tartares Kalmoucs qui l'envoyoit. Le Prince Mentzicoff lui avoit fait présent d'un carosse richement orné; une roue s'étoit brisée: l'ambassadeur venoit exprès en demander une autre: il ne falloit pas une politique bien profonde pour réussir dans cette négociation; le barbare la jugeoit cependant très importante. Ce carosse étoit devenu le trône & le cabinet d'Etat de son maître: il s'y renfermoit pour donner audience aux ambassadeurs; il y dinoit, les jours de gala: il le montroit aux étrangers comme un objet rare & digne de l'admiration des curieux. Il en avoit fait ôter le timon, qui lui sembloit inutile. L'ambassadeur obtint, sans intrigue, sans cabale, ce qu'il demandoit: on lui fit faire une roue pour le trône de son maître. Il s'en retourna fort satisfait d'un succès si glorieux. On rit beaucoup à ses dépends. On oublioit qu'avant Pierre I, la cour de Moscow auroit pu envoyer des ambassades aussi ridicules; & que, trente ans auparavant, on n'auroit pas trouvé un bon charron dans toute la Russie.

dont l'aspect allarmoit un peuple libre. Pierre écrivit à ce sujet au Maréchal Schérémetaw une lettre, qui mérite d'être conservée. „ Le Roi & la République de Pologne nous ayant prié de faire sortir nos troupes de Pologne, nous vous confirmons tous les ordres que nous vous avons donnés ci-devant à ce sujet; c'est de faire décamper nos troupes, le plutôt qu'il sera possible, & de les faire marcher vers nos frontieres, en les tenant dans la plus exacte discipline, afin qu'elles ne causent aucun dommage aux Polonois: pour cet effet vous employerez des Commissaires de la République, & vous conviendrez avec eux d'une route commode. Vous ne mettrez nos troupes en quartier, ni dans les villes, ni dans les bourgs, ni dans les villages; vous les ferez marcher en deux ou trois colonnes, & vous les ferez camper. Nous vous ordonnons d'empêcher tout officier, soldat, cavalier & dragon, d'enlever des provisions, ni des fourrages. Si l'on vous porte des plaintes contre quelqu'un de notre armée, vous rendrez justice conformément aux ordonnances militaires."

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

Pierre I. trompe le Roi de Dannemarc.

Les Rois d'Angleterre, de Prusse & de Pologne étoient fatigués de la guerre: ils songeoient à faire leur paix avec Charles XII, qui étoit enfin rentré dans ses Etats. Le Roi de Dannemarc alloit avoir sur les bras cet implacable ennemi. Il eut recours au Czar; il oublioit qu'il l'avoit outragé par la prise de Wismar: Pierre ne l'avoit pas oublié: il lui proposa une expédition en Scanie: d'après ce projet, vingt-cinq mille Russes entrerent en Dannemarc: mais dès qu'ils s'y furent établis, Pierre fit naître mille difficultés & ne voulut ni rappeller ses troupes, ni les envoyer en Scanie. Le Roi de Dannemarc se plaignit amérement de ce procédé dans un écrit, qu'il adressa à ses autres alliés. „ Leurs Majestés Danoise & Czarienne, disoit-il, étoient d'accord sur la nécessité de réduire l'inflexible Roi de Suede à accepter la paix; &, pour y parvenir, ils eurent une entrevue à Hambourg, dans laquelle ils convinrent, qu'on feroit cette année une descente en Scanie. Le Roi de Dannemarc retourna dans ses Etats, fit travailler jour & nuit à l'équippement d'une flotte, & rassembla des vaisseaux de transport; ce qui lui causa des dépenses considérables, & porta un grand préjudice au commerce de ses peuples. Enfin il fit tous les préparatifs nécessaires pour favoriser la descente projettée... Lorsque tout fut prêt, les Généraux Russes déclarerent aux Danois, que le Czar craignoit qu'on ne trouvât point de subsistance en Scanie, & qu'il falloit différer la descente jusqu'au mois prochain. Le Roi de Dannemarc, surpris de ce qu'on lui avoit fait faire tant de dépenses inutiles, fit dire à sa Majesté Czarienne, qu'on pouvoit toujours faire la descente, prendre poste dans le pays, & qu'on y transporteroit des provisions par les provinces du Dannemarc, avec lesquelles la communication étoit ouverte. Le Czar, persistant dans sa résolution, répondit qu'il agiroit au printemps, mais que pour le présent il ne vouloit rien faire. Le Roi lui fit demander vingt-trois bataillons, pour faire la descente; il les refusa: alors sa Majesté Danoise le fit prier de rappeller ses troupes." Le Czar amusoit toujours la cour de Coppenhague: la saison étoit trop avancée pour les embarquer; il vouloit même que sa flotte passât l'hiver dans le port de la capitale Danoise. Le Roi de Suede ne concevoit rien à la conduite de ses ennemis: il ne sçavoit que

SECT. V. *Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.*

se battre; la politique étoit pour lui un mystere. Le Baron de Goertz lui ouvrit les yeux sur un projet qu'il avoit conçu, & dont la mésintelligence du Czar & du Roi de Dannemarc rendoit l'exécution possible: il vouloit faire la paix entre la Suede & la Russie, rétablir Stanislas sur son trône, rendre au jeune Duc de Holstein ses Etats envahis par le Roi de Dannemarc, détrôner le Roi d'Angleterre, & placer ses trois couronnes sur la tête du Prétendant. Il s'agissoit d'ôter & de donner des sceptres. Un tel projet ne pouvoit que flatter l'orgueil de Charles XII. Une nouvelle carriere s'ouvroit à son courage; il falloit, à la vérité, se réconcilier avec le Czar, mais il avoit encore plus d'amour pour la gloire, que de haine contre Pierre. Celui-ci goûta le projet; mais il l'embrassa avec plus de circonspection que d'avidité; il commença par rappeller ses troupes de Dannemarc, & les cantonner dans le Duché de Mecklenbourg, afin d'être à portée de tomber sur les Etats que le Roi d'Angleterre possédoit en Allemagne. Tandis qu'on mûrissoit en silence ce grand dessein, Pierre I voulut faire un second voyage en Europe: dans le premier, il avoit étudié les arts; dans celui-ci il voulut étudier les secrets des cours: il partit avec la Czarine, séjourna trois mois à Coppenhague, malgré la défiance que sa conduite devoit inspirer au Monarque Danois; il vit cette République de Lubeck, qui avoit joué autrefois un si grand rôle dans la Ligue Anséatique, & dont les flottes avoient triomphé de celles des Rois du nord; il eut une entrevue avec le Roi de Prusse & convint que la véritable force des Etats n'est point dans leur étendue, mais dans la maniere dont ils sont gouvernés; enfin il reparut en Hollande; il revit ces chantiers, où ses mains avoient manié la hache, ces ouvriers, ces matelots, dont il avoit été le compagnon: les Hollandois, peu jaloux de la préférence, qu'il avoit accordée à la construction Angloise sur la leur, lui prodiguerent tous les témoignages de la plus vive allégresse & d'une vénération réfléchie. La Czarine étoit enceinte, lorsqu'elle se mit en route: les douleurs la surprirent à Wesel. Elle y mit au monde un Prince, qui ne vit la lumiere qu'un moment, & la perdit pour toujours: dix jours après, elle partit pour aller joindre son époux en Hollande. Une Impératrice qui voyage enceinte, un Empereur qui l'adore, & qui cependant entraîné par l'intérêt de son Etat, la laisse malade dans une ville étrangere, tout cela ne ressemble pas plus à nos mœurs qu'un Souverain qui manie la hache, le compas & le marteau. Pierre observoit; Goertz agissoit, intriguoit; les Ministres du Czar hazardoient des promesses équivoques; ceux de Suede s'avançoient avec plus de hardiesse, mais non pas avec moins de discrétion. Albéroni troubloit le midi & le nord; la conspiration alloit éclater, lorsqu'elle fut découverte par un de ces accidens qu'on ne peut ni prévoir, ni prévenir. Goertz fut arrêté, traîné à Londres, & interrogé, comme s'il eut été sujet du Roi George: le Czar, qui avoit eu soin de ne se pas compromettre, parut prendre peu de part au sort de cet intriguant. Il vint en France; on lui avoit fait préparer au Louvre un superbe appartement, & il alla loger à l'autre extrêmité de la ville dans un hôtel sans faste.

Nouveaux voyages de Pierre I.

Pierre I. en France.

Il est inutile de dire avec quel enthousiasme l'homme le plus étonnant qui ait occupé un trône, fut reçu dans une ville, où des Rois d'un mérite ordi-

naire reçoivent un accueil flatteur. C'étoit pendant la régence du Duc d'Orléans: les arts triomphoient encore au milieu de la licence; on avoit perdu la décence de la cour de Louis XIV, mais on n'avoit point perdu son goût pour le beau. Les ſciences étoient honorées, lorſque les mœurs ne l'étoient plus. Le peuple le plus adroit à louer ce qui mérite de l'être & même ce qui ne le mérite pas, donna une libre carriere à ſon génie. Partout Pierre trouvoit des alluſions fines, variées en mille manieres, & qui toutes étoient relatives à la révolution qu'il avoit faite en Ruſſie. Parmi toutes ces Académies de gens de lettres, de ſçavans, & d'artiſtes, réunies dans l'antique ſéjour des Rois, le Czar, qui cherchoit toujours l'utile & le vrai, préféra l'Académie des ſciences à tous ces autres corps; il y fut admis. Ses actions n'avoient plus rien de ſurprenant; on avoit vu ſon nom inſcrit de ſa main parmi ceux des charpentiers de Sardam; on n'étoit point étonné de le voir parmi ceux des académiciens. La correſpondance ſuivie qu'il entretint avec eux juſqu'à ſa mort, leur prouva le cas qu'il faiſoit du rang qu'il occupoit parmi eux. On ſçait qu'en voyant le tombeau du Cardinal de Richelieu, il embraſſa ſa ſtatue avec tranſport & s'écria: *O grand homme, ſi je pouvois te ranimer, je te donnerois une moitié de mes Etats, pour m'apprendre à gouverner l'autre.* On ſçait auſſi qu'un François préſent à cette ſcene fit cette réflexion très juſte „ que, ſi un Souverain avoit donné à Richelieu la „ moitié de ſon Royaume, l'ambitieux Cardinal auroit bientôt eu l'autre." Les Docteurs de Sorbonne crurent plaire à la Cour de Rome & au Czar, en propoſant la réunion de l'Egliſe Ruſſe à l'Egliſe Romaine: ils déplurent à l'une & à l'autre; au Pape, parceque, pour ne pas effaroucher le Monarque, ils furent obligés de limiter dans leur plan la puiſſance Pontificale; au Czar, parceque ce n'eſt jamais flatter un Souverain que de l'inviter à céder à un autre Souverain une partie de ſon autorité. De nos jours, un homme qui n'eſt pas Docteur de Sorbonne, & qui n'eſt pas, pour cela, meilleur politique, a oſé propoſer encore cette réunion; quoiqu'on l'accuſât d'être impartial ſur ces matieres, la Cour de Petersbourg n'a pas voulu le conſulter là-deſſus, il n'a pas eu lieu de s'applaudir du ſuccès de ſa tentative. Pierre, après avoir vu avec admiration tous les chefs-d'œuvres des arts agréables, avec intérêt tous ceux des arts utiles, partit & amena avec lui une foule d'artiſtes; car il faut le dire à la gloire des Princes qui gouvernoient alors, la plupart ſe ſont empreſſés à ſeconder le Czar dans ſa révolution; & quelques rayons de ſa gloire ſont réfléchis ſur eux. Le génie des Anglois, des Hollandois, des Allemands, des François, a ſoutenu celui de Pierre contre tant d'obſtacles; on n'a point été arrêté par la crainte de donner trop de grandeur, trop d'importance à cette cour naiſſante; on n'a point conſidéré les maux que des Ruſſes, polis, enrichis, aguerris, pouvoient faire dans la ſuite à leurs voiſins & même aux nations éloignées: on a vu ſeulement que leur barbarie, leur ignorance étoient la honte du genre humain, & on a fait ceſſer cet opprobre.

Hiſt. de Ruſſie, ſous Pierre le Grand.

1717.

Pierre alla rejoindre ſa femme en Hollande.* Il n'avoit point voulu l'amener dans le ſéjour de la galanterie: peut-être croyoit-il la vertu de cette Princeſſe plus en ſûreté à la Haye, loin de ſon époux, qu'à Paris avec lui. Ils retournerent enſemble dans leurs Etats, ſans garder l'*incognito*, & ce-

SECT. V. *Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.*

pendant, sans faste, sans cérémonial. Ce grand exemple démentoit cette maxime adoptée par toutes les cours, qu'il faut qu'un Souverain qui voyage, ou prenne le titre modeste de quelque domaine ignoré, ou traîne après lui tout l'appareil du trône, & impose, partout où il passe, la nécessité de le recevoir avec une pompe ruineuse. Dans le premier voyage, Pierre avoit gardé l'incognito; dans le second il voyageoit en Souverain; & cependant dans l'un comme dans l'autre, il avoit peu de suite, aucun luxe, aucune étiquete. Pierre I, n'étoit pas plus fastueux Empereur de toutes les Russies, à Paris, que *Pieter-baas* à Sardam. A peine arrivé il court réprimer les brigandages des Tartares de Cuban; revenu de cette expédition il compose & publie son code militaire; il établit de nouvelles manufactures; il construit des forts de distance en distance du Volga au Tanaïs; il releve des maisons qui s'étoient écroulées dans St. Petersbourg. Heureux Empereur, heureux ami, jusqu'alors heureux époux, mais malheureux pere; la conduite de son fils empoisonnoit pour lui, les plaisirs les plus purs qu'un Prince ait jamais goûté sur le trône. Nous avons déja parlé du penchant de ce jeune Prince pour les anciennes mœurs, l'ancienne ignorance, les anciens préjugés, penchant déplorable qu'il tenoit de sa mere, & que les courtisans, & surtout les prêtres, avoient fortifié; les premiers, parce qu'ils voyoient toutes les places données au mérite; les autres, parce qu'ils redoutoient les progrès de la raison & des sciences. Après la mort de la Princesse de Wolfembutel, qui avoit envain tâché d'inspirer à son époux le goût des arts, Pierre s'étoit rendu chez son fils, & lui avoit laissé un écrit (1), dans lequel

Ses occupations à son retour en Russie.

Mauvaise conduite d'Alexis.

(1) *Déclaration à mon fils.* „ Vous n'ignorez pas combien nos peuples gémissoient „ sous la tyrannie des Suédois avant la guerre présente. Par l'usurpation d'une multitude „ de places, si nécessaires à notre Etat, ils nous coupoient tout commerce avec le reste „ du monde. Vous sçavez combien il nous en a coûté au commencement de cette guer- „ re, où Dieu seul nous a conduits comme par la main & nous guide encore pour ac- „ quérir l'expérience nécessaire, & pour opposer une digue à ce torrent de prospérité de „ nos ennemis, torrent qui étoit près de nous entraîner. Nous nous sommes soumis avec „ résignation à ces épreuves, & nous sommes enfin sortis de cet état d'humiliation. L'en- „ nemi qui nous a fait trembler, tremble à son tour devant nos armées, & ses motifs de „ crainte sont peut-être mieux fondés que les nôtres ne l'étoient. Avec l'assistance du „ Tout-puissant, nous devons ces heureux changemens à nos travaux & à ceux de nos fi- „ deles & affectionnés enfans, les Russes: ma satisfaction devroit être complette, mais elle „ est troublée, lorsque je fais attention à ce qui doit arriver après moi. Je dois vous „ laisser la couronne, mon fils; mais vous n'êtes pas digne de la porter. Votre incapaci- „ té, je ne m'y trompe pas, ne vient point du défaut d'esprit & de la foiblesse du corps; „ elle est volontaire. Vous ne voulez même pas entendre parler des exercices de guerre: „ c'est cependant par-là que nous sommes sortis de cette obscurité, qui nous faisoit mépri- „ ser, & que nous avons acquis l'estime des nations les plus éloignées. Mon dessein n'est „ pas de vous engager à faire la guerre sans de justes raisons; je demande seulement que „ vous en appreniez l'art; car il est impossible de bien gouverner, sans en sçavoir les re- „ gles & la discipline. Il faut qu'un Souverain soit en état de défendre sa patrie; il se- „ roit inutile de vous rappeller tous les malheurs arrivés à de puissans Etats, pour avoir „ négligé l'art de la guerre. Je ne vous parlerai que de ceux qu'ont essuyés les Grecs, „ avec lesquels nous sommes unis par la même profession de foi. Leur négligence & leur „ indifférence pour les armes ont seules causé la décadence de leur Empire. L'oisiveté les „ a assujettis à des tyrans, & plongés dans le honteux esclavage, dans lequel ils gémissent „ depuis si longtemps. Vous vous trompez, si vous croyez que c'est assez pour un Prin- „ ce, d'avoir de bons Généraux; ses sujets ont leurs regards tournés sur lui; ils étudient „ ses inclinations, & l'imitent. Mon frere aimoit la magnificence dans les habits & les

il se plaignoit amérement de l'indolence de ce Prince, de son aversion pour les arts, surtout pour celui de la guerre; il le menaçoit de l'exclure de la succession à la couronne, s'il ne se hâtoit de s'en rendre digne par une application soutenue. Alexis aima mieux renoncer au trône qu'à son inertie & à ses débauches. Sa réponse porte l'empreinte de la lâcheté & du dégoût. „ Très clément Seigneur & pere, écrivoit-il; j'ai lu l'écrit que votre Majesté me remit après l'enterrement de la feue Princesse, mon épouse: toute la réponse que j'y peux faire, c'est que si votre Majesté veut me priver de la succession à la Couronne, sa volonté soit faite. Je vous prie „ même très instamment de la remplir; je me crois moi-même incapable de „ regner. J'ai presque totalement perdu la mémoire, & il en faut beaucoup

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

„ équipages: les Russes, avant lui, ne s'en occupoient pas beaucoup; mais les plaisirs du „ Prince devinrent ceux des sujets, parcequ'ils sont toujours portés à suivre ses goûts. Si „ le peuple se détache si facilement des choses qui ne sont que d'amusement, ils abandonneront bien plus aisément encore l'usage des armes, dont l'exercice est pénible, si le „ Souverain ne les y retient par son exemple. Vous haïssez les exercices militaires; vous „ ne connoîtrez jamais l'art de la guerre; vous ne pourrez jamais commander aux autres, „ juger de la récompense que méritent ceux qui font leur devoir & de la punition qui est „ dûe à ceux qui ne s'en acquittent pas. Vous ne pourrez voir, que par les yeux des autres. La foiblesse de votre santé doit, selon vous, faire excuser votre paresse: mais je „ ne vous demande point des fatigues; je désire seulement que vous ayez du goût pour la „ guerre, & les maladies n'y apportent point d'obstacles. Mon frere étoit d'une santé „ plus foible que la vôtre; il n'avoit pas la force de manier un cheval fougueux; cependant il aimoit les chevaux, en avoit de très beaux dans ses écuries: ce fut lui qui le „ premier établit des Haras en Russie. Jugez de-là, que les bons succès ne dépendent pas „ toujours des fatigues, & que la volonté suffit souvent. Si vous pensez qu'il y a des Souverains qui réussissent, quoiqu'ils n'aillent pas à la guerre, vous avez raison; mais ils „ ne laissent pas de s'y appliquer & la sçavent. Le feu Roi de France n'a pas toujours „ été à la tête des armées; mais on sçait jusqu'à quel point il aimoit la guerre, & combien „ d'exploits glorieux il a faits; ce qui a fait nommer ses campagnes, *le théâtre & l'école de Mars*. Son penchant n'étoit pas borné aux seules affaires militaires; il aimoit encore „ les arts, qui ont rendu son Royaume plus florissant que tous les autres. Pour revenir à „ ce qui vous regarde, je suis homme & par conséquent je dois mourir. Qui achevera „ après moi ce que j'ai commencé par la grace de Dieu, & conservera ce que j'ai trouvé? „ Sera-ce un homme, qui, semblable au paresseux de l'Evangile, enfouit son talent dans la „ terre, c'est-à-dire, néglige de faire valoir ce que Dieu lui a confié? Combien de fois ne „ vous ai-je pas reproché votre opiniâtreté & votre méchante humeur? ne vous ai-je pas „ même châtié pour corriger votre indomptable caractere? Mais toutes mes peines ont „ été perdues. Depuis plusieurs années, je ne vous parle plus, parceque je vois que „ c'est perdre le tems, & battre l'eau avec un bâton, que de vouloir vous corriger. „ Vous ne faites aucun effort, & tout votre plaisir semble consister à demeurer oisif dans „ votre palais. Ce qui devroit vous faire honte, fait vos plus cheres délices, sans que „ vous en prévoyiez les suites dangereuses pour vous & pour l'Etat. Saint Paul nous a annoncé une vérité, quand il nous a dit: si quelqu'un ne sçait pas gouverner sa propre famille, comment pourroit-il conduire l'Eglise de Dieu? J'ai souvent réfléchi sur les inconvéniens, qui doivent naturellement résulter de votre conduite, & c'est ce qui m'a „ porté à vous déclarer mes derniers sentimens, résolu cependant d'attendre encore un peu, „ pour voir si vous voulez vous corriger. *Si vous ne le faites pas, je vous priverai de la succession au trône*, comme si on retranche un membre inutile. Ne vous imaginez „ pas, que n'ayant point d'autre enfant, mon intention se borne à vous intimider. Je „ vous tiendrai parole, s'il plaît au Seigneur. Puisque je n'épargne pas ma propre vie „ pour la patrie & pour le salut de mes peuples, comment pourrois-je vous épargner, „ vous qui ne le méritez pas? *Je préfererai de transmettre ma Couronne à un étranger, qui en soit digne, plutôt qu'à mon propre fils, qui s'en rend indigne.*" (Signé) Pierre.

Sect. V. Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

Il veut renoncer à la succession au trône.

„ dans le Gouvernement. Les maladies ont diminué les forces de mon „ esprit & de mon corps: pour regner, il faut un homme plus vigoureux „ que moi. Quand même je n'aurois pas de frere (Catherine venoit de „ mettre au monde un Prince) je renoncerois à la Couronne, comme je „ fais à présent, & j'en prends Dieu à témoin; en foi de quoi, j'écris & „ signe la présente de ma propre main. Je mets mes enfans entre vos „ mains, & ne vous demande pour moi que mon simple entretien pendant „ le reste de ma vie, abandonnant le tout à votre volonté."

Cette lettre n'étoit pas ce que le Czar attendoit; une renonciation au trône ne rassuroit pas le créateur de l'Etat, sur la crainte de la destruction de tous ses ouvrages après sa mort. Ces sortes d'actes, dictés par la force, étoient toujours annullés, quand la force n'existoit plus. Le Czar en avoit un grand exemple sous les yeux, dans Fréderic-Auguste, qui, après avoir solemnellement renoncé à la Couronne de Pologne, après avoir même félicité son rival sur son élection, avoit repris le sceptre, dès qu'il avoit vu Charles XII vaincu, & Stanislas abandonné. Pierre avoit espéré que cette menace changeroit le cœur de son fils. Cette lache résignation ne fit que l'indigner davantage. Il y répondit en termes très durs. „ Peut-on se fier „ à vos sermens, quand on vous voit un cœur endurci? Quand vous auriez „ présentement la volonté d'être fidele à vos promesses, ces *grandes bar-* „ *bes*" (c'étoient les prêtres surtout qu'il désignoit) „ vous tourneront à „ leur fantaisie & vous forceront de les violer. Comme ils se voient au- „ jourd'hui privés des places d'honneur, à cause de leur débauche & de „ leur paresse, ils ne s'appuyent que sur vous; & le penchant que vous té- „ moignez déjà pour eux, leur fait espérer que vous rendrez un jour leur „ condition meilleure.... Sa lettre étoit terminée par ces mots terribles: „ *changez de conduite*, *ou faites-vous moine:* je ne puis rester tranquille sur „ votre sujet, surtout à présent que ma santé s'affoiblit. Répondez-moi, „ soit de vive voix, soit par écrit, *sinon je vous punirai*, *comme malfai-* „ *teur.*" La réponse d'Alexis fut simple: „ *Je veux embrasser l'état mo-* „ *nastique*; & je vous demande votre consentement pour cela. Votre ser- „ viteur & *indigne fils*, *Alexis.*" Le Czar se préparoit alors à son expédition en Scanie. La résolution de son fils ne le rassuroit point encore assez. Alexis, quoique rasé, pouvoit un jour quitter le froc pour la pourpre. Les Prêtres n'auroient pas manqué d'annuller & ses sermens & ses vœux; ils l'auroient placé sur le trône, & y auroient fait asseoir près de lui l'ignorance & la superstition. Il aima mieux tenter encore de lui inspirer des sentimens plus nobles; il lui parla avec beaucoup de force, & lui laissa six mois, pour choisir entre le capuchon & la couronne. Les six mois s'écoulerent, sans qu'Alexis écrivît à son pere, qui gagnoit des batailles, prenoit des villes formoit des héros, des artistes, tandis que son fils s'enivroit avec une courtisanne & des moines. Enfin Alexis reçut du Czar une lettre qui finissoit ainsi: „ Sept mois sont écoulés, & je n'ai reçu de vous aucune nouvelle. Vous „ avez eu assez de temps, pour vous décider: sitôt que vous recevrez ma „ lettre, prenez votre parti. Si vous avez résolu de vous rendre digne du „ trône, venez me trouver dans huit jours, vous arriverez encore à temps „ pour assister aux opérations de la campagne. Si, au contraire, vous êtes

Il veut prendre l'habit monastique.

„ décidé à embrasser la vie monastique, mandez-moi où, & en quel temps, „ afin que je sois tranquille sur votre compte. Envoyez-moi votre réponse „ par le courier, qui vous remettra ma lettre. Je vous déclare que je veux „ que vous preniez un parti promptement. Je ne souffrirai pas que vous „ vous abandonniez à votre oisiveté ordinaire." Le Czarewitz avoit perdu son goût pour le cloître; mais il n'avoit pas perdu son horreur pour les arts & pour son pere: il ne voulut ni aller le rejoindre, ni s'ensévelir dans un cloître: quelques boyards lui conseillerent de chercher un asyle hors de la Russie; c'étoit le pousser à sa perte. Mais on lui promettoit, que le Czar mourroit dans trois mois. D'Ossissei, Evêque de Rostow, assuroit que Saint Démétrius lui étoit apparu, & le lui avoit promis: avec cette fable, le Prélat obtint lés faveurs de la Princesse Marie sœur du Czar; Klebov, son frere, obtint celles d'Eudoxie: cette Princesse quitta son voile, se fit traiter de Majesté dans son couvent, & menaça de la vengeance de son fils tous ceux qui oseroient lui déplaire. Une partie de la cour ajoutoit foi à cette prédiction, que la Russie toute entiere auroit crue trente ans auparavant. Alexis alla à Vienne en attendre l'effet. Son confesseur, son écuyer, son maître d'hôtel, sa maîtresse Aphrosine & quatre domestiques le suivirent. L'Empereur Charles VI ne voulut ni s'exposer au ressentiment du Czar, ni repousser avec dureté son beau-frere, plus malheureux que coupable, plus digne de pitié que de haine: il lui conseilla de se tenir caché dans Vienne, tandis qu'on travailleroit à fléchir son pere. Cependant l'Evêque de Rostow & son frere caboloient en Russie pour ce Prince qui l'ignoroit: les trois mois expirerent; le Czar agissoit, observoit, voyageoit, & ne mouroit point. Le Prélat & son frere eurent recours à de nouvelles fables pour justifier la premiere: mais leur parti fut un peu décrédité.

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

Il s'évade & va se cacher à Vienne.

Pierre apprit l'évasion de son fils, les mouvemens que les factieux vouloient exciter au nom de ce Prince; il revint dans ses Etats, & fit chercher son fils dans toutes les cours de l'Europe. L'Empereur le fit passer à Naples: il y fut découvert, & il y reçut du Czar la lettre suivante, qui lui fut remise par Tolstoy, Conseiller privé & Romansoff, Capitaine des gardes. „ Mon „ fils, votre désobéissance & le mépris que vous avez fait de mes ordres, „ sont connus de tout le monde: mes paroles & mes corrections n'ont pu „ vous ramener à votre devoir. Vous m'avez trompé, quand je vous ai dit „ adieu, &, au mépris des sermens, vous avez poussé la désobéissance jusqu'à „ qu'à l'extrême; vous avez pris la fuite, vous êtes allé vous mettre sous „ une protection étrangere, chose inouïe jusqu'à présent, non seulement „ dans notre famille, mais encore parmi nos sujets de quelque considération. „ Quel chagrin votre conduite ne cause-t-elle pas à votre pere! quelle hon„ te n'attirez-vous pas sur votre patrie! Je vous écris pour la derniere fois, „ pour vous dire d'exécuter ma volonté, que Romansoff & Tolstoy vous fe„ ront connoître. Ne m'appréhendez pas; *je promets à Dieu que je ne „ vous punirai pas, & que je vous aimerai plus que jamais, si vous „ m'obéissez & si vous revenez.* Mais, si vous ne le faites pas, je vous „ donne, comme pere & en vertu du pouvoir que j'en ai reçu de Dieu, ma „ malédiction éternelle; comme votre Souverain, je trouverai les moyens „ de vous punir. J'espere que Dieu prendra ma juste cause en main. Au

Lettre du Czar à son fils.

SECT. V. Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

„ reste, souvenez-vous, que je ne vous ai violenté en rien. Avois-je besoin „ de vous laisser le libre choix du parti que vous voudriez prendre? Si j'a- „ vois voulu vous forcer, n'avois-je pas en main la puissance de le faire? Je „ n'avois qu'à commander & j'aurois été obéi." La promesse du pardon étoit formelle; il étoit temps encore de mériter & le trône, & l'amitié du Czar. Alexis, après avoir un peu délibéré, partit enfin, & alla à Moscow se jetter aux pieds de son pere; il ne trouva en lui qu'un Souverain irrité: dès le lendemain le son de la grosse cloche annonce le courroux du Monarque prêt à éclater. Les gardes & la garnison prennent les armes, on environne le palais d'Alexis; un officier lui ôte son épée; & on le conduit au palais du Czar, la pâleur sur le front, les cheveux épars, mal vêtu, & dans un état qui auroit excité la pitié, quand bien même le sang de la victime auroit été moins illustre. Les ministres, les boyards, les conseillers, les jurisconsultes, étoient assemblés dans la salle du château; les chefs du clergé s'étoient rendus à la cathédrale. Alexis se prosterna aux pieds du Czar, & lui demanda la vie. „ On ne vous l'ôtera point, répondit le Czar, mais vous avez mérité de „ perdre vos droits sur la couronne." Le jeune Prince répondit: *Votre volonté soit faite.* En effet il signa, un instant après, l'acte de son exhérédation: on lut ensuite le manifeste, par lequel le Czar justifioit cette conduite sévere; il y reprochoit à son fils des crimes, dont la plupart n'étoient que des fautes ou des foiblesses, son goût pour les anciennes mœurs, sa dureté pour sa femme, son amour pour Aphrosine, son évasion, la protection qu'il avoit cherchée à Vienne; démarche à laquelle on donnoit l'air d'une révolte, & d'une intelligence avec une Puissance rivale. Le Czar ajoutoit ensuite: „ quoiqu'il ait mérité la mort, si l'on considere sa désobéissance continuelle „ envers nous, son pere & son Seigneur, & le deshonneur qu'il nous a fait par „ son évasion, & les calomnies qu'il a publiées à notre sujet; cependant notre „ tendresse paternelle nous conduisant à la pitié, nous lui pardonnons ses crimes „ & nous lui remettons toute punition: mais nous ne pouvons en conscien- „ ce lui laisser après nous la succession au trône de Russie, prévoyant par sa „ conduite qu'il détruiroit tout ce que nous avons commencé... Nos su- „ jets seroient à plaindre, si nous les exposions, laissant un tel successeur, „ à retomber dans un état beaucoup plus mauvais qu'ils n'ont jamais été. „ Ainsi, par le pouvoir paternel, en vertu duquel, selon les loix de notre „ Empire, chacun même de nos sujets peut deshériter un fils, en qualité de „ Prince Souverain, & en considération du salut de nos Etats, nous privons „ notre dit fils Alexis de la succession après nous à notre trône de Russie, à „ cause de ses crimes & de son indignité, quand même il ne subsisteroit pas „ une seule personne de notre famille après nous. Et nous constituons & „ déclarons successeur après nous au trône, notre second fils Pierre, quoi- „ que encore jeune, n'ayant pas de successeur plus âgé; donnons à notre „ fils Alexis notre malédiction paternelle, si jamais, en quelque temps que „ ce soit, il prétend à la dite succession, ou la recherche: désirons en mê- „ me tems de nos fideles sujets, de l'état ecclésiastique & séculier, & de toute „ la nation Russienne, que selon cette constitution, & suivant notre volon- „ té, ils reconnoissent & considerent notre dit fils Pierre, désigné par nous „ à la succession, pour légitime successeur, & qu'en conformité de cette

Alexis est arrêté à son retour.

Pierre lui fait grace de la vie; mais il le deshérite.

„ pré-

„ présente constitution, ils confirment le tout par serment devant le saint „ autel, sur les saints évangiles, en baisant la croix. Et tous ceux qui s'op„ poseront jamais, en quelque temps que ce soit, à notre volonté, qui dès „ aujourd'hui oseront considérer notre fils Alexis comme notre successeur, „ ou l'assister à cet effet, nous les déclarons traîtres envers nous & la „ patrie. "

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

Alexis remit aussitôt entre les mains de son pere un écrit, par lequel il reconnoissoit, que c'étoit avec raison qu'il étoit exclus du trône & qu'on plaçoit sur la tête de Petrowitz son frere, la couronne qui lui étoit destinée. On alla ensuite à la cathédrale, pour sceller du sceau de la Religion cet acte de despotisme: ce fut-là que le Czar lui déclara que le pardon, qu'il avoit reçu, étoit révoqué; qu'il y alloit de sa tête, si, dans l'aveu qu'on exigeoit de lui, il cachoit quelqu'une des circonstances de son évasion, ou les noms de ceux qui la lui avoient conseillée: le lendemain le jeune Prince fut interrogé avec plus de rigueur, plus d'adresse, qu'on n'en mettroit à interroger un scélérat, accoutumé à tromper la justice, comme à la braver. On tendit des pieges à son imbécilité. On ne pouvoit le perdre, en découvrant ce qu'il avoit fait; on lui demanda ce qu'il auroit fait si telle occasion s'étoit présentée. On le condamna sur des intentions secrettes, que Dieu seul doit juger. Dans toutes ses réponses sur ces objets, il montra une candeur niaise, qui lui devint funeste: il se prêta à lui-même des desseins, qu'il n'auroit peut-être pas conçus, quand bien même la fortune lui auroit offert les moyens de les exécuter; il se calomnia lui-même, fut trahi par tous ses confidens, & sa maîtresse Aphrosine, qui s'étoit enfuïe, mais qu'on avoit arrêtée, déposa contre lui. Dans tout ce qui résulta de ses aveux, il y avoit tout au plus de quoi envoyer un sujet en Sibérie; il n'y avoit certainement pas de quoi faire périr le fils du Czar: mais cette condition insidieuse, qui le condamnoit à la mort, s'il cachoit la plus légere circonstance, laissoit un champ libre à la haine de Pierre. On l'interrogea d'abord sur son projet de se retirer dans un couvent: ce projet n'étoit pas sincere; il supposoit une ambition déguisée sous l'apparence du goût de la retraite. Qui lui avoit donné ce conseil? Il répondit que sa résolution de renoncer au trône & de s'enfermer dans un cloître avoit été sincere; mais que le Prince Basile Dolgorouki lui avoit dit: „ *donnez mille écrits à votre pere. Qui sçait ce qui arrivera dans le temps?* „ *On dit en vieux proverbe:* cela viendra, mais Dieu sçait quand. *Ce n'est* „ *pas là un de ces contrats des bonnes gens du temps passé, auxquels si* „ *l'on manquoit, on payoit l'amende.*" Le Prince ajouta qu'il avoit été obligé de tromper sa maîtresse, & les autres compagnons de sa suite, pour les amener; qu'il leur avoit persuadé d'abord qu'il alloit rejoindre le Czar, puis qu'il alloit, par ordre de son pere, négocier à Vienne. Ainsi il rejettoit tout le crime sur lui-même, hasardoit un mensonge, & mettoit sa tête en péril, pour sauver des ingrats qui déposoient contre lui. Un instant après il confesse que Jean Affonassief & Alexandre Kikin ont eu connoissance de son évasion, que ce dernier lui a dicté la réponse, qu'il a faite à la lettre du Czar. On lui demanda s'il n'avoit pas reçu de lettres dans sa fuite? Il répondit que non, mais qu'à Vienne on lui avoit montré la copie d'une lettre de Bleier, Résident de l'Empereur à la cour de Russie, où il parloit d'une grande ré-

Alexis est interrogé.

Sect. V. *Hist.* de Russie, sous Pierre le Grand.

volution qui se préparoit, qui devoit renverser le Czar & Catherine, & replacer sur le trône Eudoxie & son fils. Il y avoit une autre lettre plus importante, écrite de la main du Czarewitz lui-même, adressée au Sénat & à deux Prélats de Russie. Il en donna le précis en ces termes: „ vous aurez, „ sans doute, été surpris, comme tous les autres, de mon départ à l'insçu „ de tout le monde: ce sont les mauvais traitemens que j'ai essuyés, qui en „ sont cause; on a été jusqu'à vouloir me mettre dans un couvent. Je me „ trouve sous la protection d'une Puissance respectable, jusqu'au temps auquel „ Dieu me rappellera. Cependant je vous prie de ne me point oublier; &, si „ quelqu'un de ceux qui souhaitent de m'effacer de la mémoire des hom- „ mes, fait courir le bruit que je suis mort, n'y ajoutez point foi, & rassurez les autres. Je me porte bien, grace à Dieu & à mes bienfaiteurs, „ qui me protegent, & qui m'ont promis de ne pas m'abandonner jusqu'au „ tombeau." Alexis prétendit que les Autrichiens l'avoient forcé d'écrire cette lettre; qu'on lui avoit dit: „ *si vous n'écrivez point, nous ne vous* „ *garderons pas.*" Il ajouta: lorsque le Comte de Staremberg m'engagea à passer de Vienne à Naples, il me dit „ l'Empereur ne vous abandonne- „ ra pas; après la mort de votre pere, il vous aidera à monter sur le trô- „ ne, même à main armée. Je lui répondis, *que je ne demandois pas cela,* „ *& que je me contenterois de la protection de S. M. I.*" Le Czar exigea que son fils révélât même les circonstances, sur lesquelles on ne l'interrogeroit pas. Alors le jeune Prince raconta de bonne foi l'histoire de sa vie, comme il l'eut fait dans le tribunal de la pénitence, ou dans le sein de l'amitié: il avoua que plusieurs personnes lui avoient prédit que le Czar mourroit bientôt: il ne dissimula point qu'il avoit cru à cette prophétie, fondée sur un songe, & qu'elle ne lui avoit pas fait éprouver la douleur, qu'elle auroit dû causer à un fils vertueux: il avoua que si la révolte eût été générale, & que les factieux l'eussent appellé, il étoit probable qu'il se seroit laissé porter au trône par les ennemis de son pere; que, si Pierre étoit mort, il auroit mieux aimé devoir la couronne à la protection de l'Empereur, qu'à l'obéissance des Russes, *parce qu'il vouloit y parvenir de quelque maniere que ce fût, excepté la bonne.* Lorsqu'un accusé dépose contre lui-même en de pareils termes, c'est comme un fou qu'il faut le traiter & non pas comme un criminel: ce n'est pas aux magistrats à décerner quel supplice il mérite, mais aux médecins à décider quel remede il faut lui administrer. Alexis révéla les noms de toux ceux, qui avoient cherché à l'aigrir contre son pere, en blâmant la réforme. D'après ces aveux on fit arrêter Alexandre Kikin, Basile Dolgorouki, Etienne Klebow, Pierre Apraxin, Abraham Lapouchin, frere de la Czarine répudiée, Offissei Evêque de Rostou, Jean Affonassief, & quelques autres. Alexis parut inquiet, lorsqu'il sçut la détention de ses confidens: il fit quelques additions, quelques changemens à ses dépositions, pour les rapprocher des leurs. Ce fut par ces dernieres que l'on connut, qu'il avoit eu beaucoup plus de complices de sa fuite, qu'il n'en avoit dénoncés. Affonassief attesta que ce Prince lui avoit dit un jour, que son mariage, dont il se plaignoit avec emportement, étoit l'ouvrage de Golofskin & de Trubetskoi, & qu'il s'en vengeroit: que, lui ayant représenté qu'il ne devoit pas parler si haut, le Czarewitz lui avoit répondu par ce dis-

cours, qui devint un des motifs de sa condamnation : „ *Je crache sur tous* „ *les autres, si je trouve le temps, où mon pere ne soit pas présent, je* „ *dirai quelque chose aux Archevêques, qui le diront aux Curés, &* „ *les Curés le diront à leurs Paroissiens. Je suis sûr qu'on me fera re-* „ *gner, fût-ce malgré moi.* Aphrosine avoua qu'il lui avoit dit: *il y a déja* „ *une révolte dans les villes voisines de Moscow : ces nouvelles me vien-* „ *nent en droiture par des lettres. Dieu prend ma défense.*" Elle l'accusa encore d'avoir écrit à l'Empereur, de lui avoir peint le Czar comme un pere dénaturé, qui traitoit son fils comme un esclave fait pour être la victime de ses caprices. Avant de condamner le Czarewitz, on commença par punir ses complices. La Princesse Marie reçut cent coups de battocs en présence des Dames de la cour; supplice infâme, & dont la honte étoit proportionnée au rang de celle qui le subissoit. Le Czar eut paru moins cruel, s'il lui avoit fait trancher la tête. L'Evêque de Rostou, Kikin & plusieurs autres expirerent sur la roue. Klebow fut empalé : amant fidele & courageux (1), il soutint des tortures affreuses, plutôt que d'avouer son commerce avec Eudoxie; & la misérable Aphrosine déposoit contre son amant, & révéloit des faits sur lesquels même on ne l'interrogeoit pas !

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

Le Czar, qui, dans cette affaire, devoit consulter la nature & son cœur, consulta le Clergé ; & le Clergé même fut moins cruel que le cœur de Pierre : il ne révoqua point en doute qu'Alexis n'eût mérité la mort, puisque au fonds de son ame il avoit désiré celle de son pere ; mais il lui cita des exemples capables de le porter à la clémence: Jésus priant pour ses ennemis; l'Enfant-prodigue reçu dans les bras de son pere; David criant à ses soldats: *épargnez mon fils Absolon.* Des exemples, tirés de la Bible, avoient tant de fois fourni des armes au fanatisme, & fait massacrer des nations; il étoit consolant de voir une leçon de bonté sortir de la même source. Le Clergé terminoit son écrit par ces mots : *Le cœur du Czar est dans les mains de Dieu, qu'il choisisse le parti auquel la main de Dieu le tournera.* La conduite des prélats & des docteurs est d'autant plus louable dans cette occasion, que le Czarewitz confessa, *qu'il avoit fréquenté les prêtres & les moines, qu'il avoit bu avec eux, qu'il avoit reçu d'eux des impressions qui lui avoient donné de l'horreur pour les devoirs de son état, & même pour la personne de son pere.* Les autres Conseillers furent plus séveres que le Clergé; d'un cri unanime, ils jugerent que le Czarewitz étoit digne de mort. (2) Pas une voix ne s'éleva parmi eux en sa faveur: ils se

Le Czarewitz est condamné à mort.

(1) On prétend que Pierre le voyant prêt à expirer, s'approcha de lui pour lui arracher l'aveu du crime d'Eudoxie; que ce malheureux rassemblant ses forces, & ranimant ses yeux, lui dit: „ Tyran, ta cruauté t'aveugle bien. Tous les supplices que tu as inventés „ ont été inutiles; & tu crois, que quand j'en vois le terme & celui de ma vie, je flétri- „ rai l'innocence & l'honneur d'une femme vertueuse, à laquelle on ne peut reprocher, „ que de t'avoir trop aimé. Monstre, retire-toi, & laisse-moi mourir en paix."

(2) „ En vertu de l'ordonnance expresse, émanée de Sa Majesté Czarienne, & signée de „ sa propre main le 13 Juin dernier, pour le jugement du Czarewitz Alexis Petrowitz, sur „ ses transgressions & ses crimes contre son pere & son Seigneur, les soussignés Ministres, „ Sénateurs, Etats militaire & civil, après s'être assemblés plusieurs fois dans la chambre „ de la régence du Sénat à St. Petersbourg, ayant ouï plus d'une fois la lecture qui a été „ faite des originaux & des extraits des témoignages qui ont été rendus contre lui, comme „ aussi des lettres d'exhortation de Sa Majesté Czarienne au Czarewitz & des réponses

SECT. V. *Hist.* de Russie, sous Pierre le Grand.

contenterent de dire, que, c'étoit les larmes aux yeux, qu'ils signoient cet arrêt, & qu'ils le soumettoient au jugement du Czar. Il paroît que la crainte

„ qu'il y a faites de sa propre main & des autres actes appartenans au procès, de même „ que les informations criminelles, & des confessions & des déclarations du Czarewitz, „ tant écrites de sa propre main, que faites de bouche à son Seigneur & pere, & devant les „ soussignés établis par l'autorité de Sa Majesté Czarienne, à l'effet du présent jugement : „ ils ont déclaré & reconnu, que quoique, selon les droits de l'Empire Russien, il n'ait „ jamais appartenu à eux, étant sujets naturels de la domination souveraine de Sa Majesté „ Czarienne, de prendre connoissance d'une affaire de cette nature, qui, selon son impor- „ tance, dépend uniquement de la volonté absolue du Souverain, dont le pouvoir ne dé- „ pend que de Dieu seul, & n'est point limité par aucune loi: se soumettant pourtant à „ ladite ordonnance de Sa Majesté Czarienne leur Souverain, qui leur donne cette liberté, „ & après de mûres réflexions & en conscience chrétienne, sans crainte ni flatterie & sans „ avoir égard à la personne, n'ayant devant les yeux que les loix Divines, applicables au „ cas présent, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, les Saintes Ecritures de l'E- „ vangile & des Apôtres, comme aussi les Canons & les regles des Conciles, l'autorité des „ saints Peres & des Docteurs de l'Eglise; prenant aussi des lumieres, des considérations „ des Archevêques & du Clergé assemblés à St. Petersbourg par ordre de Sa Majesté Cza- „ rienne, lesquelles sont transcrites ci-dessus, & se conformant aux loix de toute la Russie, „ & en particulier aux constitutions de cet Empire, aux loix militaires, & aux statuts qui „ sont conformes aux loix de beaucoup d'autres Etats, surtout à celles des anciens Empe- „ reurs Romains & Grecs, & d'autres Princes Chrétiens. Les sousfignés ayant été aux „ avis, sont convenus unanimement, sans contradiction, & ils ont prononcé que Czare- „ witz Alexis Petrowitz est *digne de mort*, pour ses crimes susdits, & pour ses transgres- „ sions capitales contre son Souverain & son pere, étant fils & sujet de sa Majesté Czarien- „ ne; en sorte que, quoique Sa Majesté Czarienne ait promis au Czarewitz, par la lettre „ qu'il lui a envoyée par M. Tolstoy, Conseiller privé, & par le Capitaine Romansoff, datée „ de Spaa le 10 Juillet 1717, de lui pardonner son évasion, s'il retournoit de son bon gré „ & volontairement, ainsi que le Czarewitz même l'a avoué avec remerciment dans sa ré- „ ponse à cette lettre, écrite de Naples le 4 Octobre 1717, où il a marqué qu'il remercioit „ Sa Majesté Czarienne pour le pardon qui lui étoit donné seulement pour son évasion vo- „ lontaire; il s'en est rendu indigne depuis par ses oppositions aux volontés de son pere & „ par ses autres transgressions, qu'il a renouvellées & continuées, comme il est amplement „ déduit dans le manifeste publié par Sa Majesté Czarienne le 3 Février de la présente an- „ née, & parcequ'entre autres choses, il n'est pas retourné de son bon gré. Et quoique „ Sa Majesté Czarienne, à l'arrivée du Czarewitz à Moscow, avec son écrit de confession „ de ses crimes, & où il en demandoit pardon, eut pitié de lui, comme il est naturel à un „ pere d'en avoir de son fils, & qu'à l'audience qu'elle lui donna dans la salle du château „ le même jour 3 Février, elle lui promit le pardon de toutes ses transgressions; Sa Ma- „ jesté Czarienne ne lui fit cette promesse qu'avec cette condition expresse, qu'elle expri- „ ma en présence de tout le monde, sçavoir que lui Czarewitz déclareroit sans aucune res- „ triction ni réserve tout ce qu'il avoit commis & tramé jusqu'à ce jour-là contre sa Majesté „ Czarienne, & qu'il découvriroit toutes les personnes qui lui ont donné des conseils, ses „ complices & généralement tous ceux qui ont sçu quelque chose de ses desseins & de ses „ menées; mais que, s'il céloit quelqu'un ou quelque chose, le pardon promis seroit nul „ & demeureroit révoqué; ce que le Czarewitz reçut alors & accepta, au moins en appa- „ rence, avec des larmes de reconnoissance & il promit par serment de déclarer tout sans „ réserve; en confirmation de quoi il baisa la sainte croix & les saintes Ecritures dans l'é- „ glise cathédrale. Sa Majesté Czarienne lui confirma aussi la même chose de sa propre „ main le lendemain, dans les articles d'interrogation insérés ci-dessus, qu'elle lui fit don- „ ner, ayant écrit à leur tete ce qui suit: " *comme vous avez reçu hier votre pardon, à condition que vous declareriez toutes les circonstances de votre évasion & ce qui y a du rapport; mais que, si vous céliez quelque chose, vous seriez privé de la vie; & comme vous avez déja fait de bouche quelques déclarations, vous devez pour une plus ample satisfaction, & pour votre décharge, les mettre par écrit selon les points marqués ci-dessous.* „ Et „ à la conclusion, il étoit encore écrit de la main de sa Majesté Czarienne dans le septieme „ article: " *Déclarez tout ce qui a du rapport à cette affaire, quand même cela ne seroit point spécifié ici, & purgez-vous comme dans la sainte confession; mais, si vous cachez*

& l'obéiſſance eurent plus de part à cette déciſion, que le ſentiment de l'équité, & que Pierre, qui avoit voulu prendre ſes ſujets pour juges entre ſon

ou célez quelque choſe qui ſe découvre dans la ſuite, ne m'imputez rien ; car il vous a été declaré hier devant tout le monde, qu'en ce cas-là le pardon que vous avez reçu, ſeroit nul & révoqué. „ Nonobſtant cela le Czarewitz a parlé dans ſes réponſes & dans ſes confeſſions ſans aucune ſincérité; il a célé & caché non ſeulement beaucoup de perſonnes, „ mais auſſi des affaires capitales, & ſes transgreſſions, & en particulier ſes deſſeins de rebellion contre ſon pere & ſon Seigneur & ſes mauvaiſes pratiques qu'il a tramées & entretenues longtemps pour tacher d'uſurper le trône de ſon pere, même de ſon vivant, par „ différentes mauvaiſes voies, & ſous de méchans prétextes, fondant ſon eſpérance & les „ ſouhaits qu'il faiſoit de la mort de ſon pere & de ſon Seigneur, ſur la déclaration dont „ il ſe flattoit du petit peuple en ſa faveur. Tout cela a été découvert enſuite par les informations criminelles, après qu'il a refuſé de le déclarer lui-même, comme il a paru ci-„ deſſus. Ainſi il eſt évident par toutes ces démarches du Czarewitz, & par les déclarations qu'il a données par écrit & de bouche, & en dernier lieu par celle du 22 Juin de „ la préſente année, qu'il n'a point voulu que la ſucceſſion à la Couronne lui vînt après la „ mort de ſon pere, de la maniere que ſon pere auroit voulu la lui laiſſer, ſelon l'ordre de „ l'équité, & par les voies & les moyens que Dieu lui a preſcrits: mais qu'il l'a déſirée & „ qu'il a eu deſſein d'y parvenir même du vivant de ſon pere & ſon Seigneur, contre la „ volonté de Sa Majeſté Czarienne, & en s'oppoſant à tout ce que ſon pere vouloit, & „ non ſeulement par des ſoulevemens de rebelles qu'il eſpéroit, mais encore par l'aſſiſtance „ de l'Empereur, & avec une armée étrangere qu'il s'étoit flatté d'avoir à ſa diſpoſition, „ au prix même du renverſement de l'Etat, & de l'aliénation de tout ce qu'on auroit pu „ lui demander de l'Etat pour cette aſſiſtance. L'expoſé qu'on vient de faire, fait donc „ voir, que le Czarewitz, en cachant ſes pernicieux deſſeins, & en célant beaucoup de „ perſonnes qui ont été d'intelligence avec lui, comme il a fait juſqu'au dernier examen, & „ juſqu'à ce qu'il a été pleinement convaincu de toutes ſes machinations, a eu en vue de „ ſe réſerver des moyens pour l'avenir, quand l'occaſion s'en préſenteroit favorable, de „ reprendre ſes deſſeins, & de pouſſer à bout l'exécution de cette horrible entrepriſe contre ſon Seigneur & ſon pere & contre tout cet Empire; il s'eſt rendu par là indigne de la „ clémence & du pardon qui lui a été promis par ſon Seigneur & ſon pere; il l'a auſſi „ avoué lui-même, tant devant Sa Majeſté Czarienne, qu'en préſence de tous les Etats eccléſiaſtiques & ſéculiers, & publiquement devant toute l'aſſemblée; & il a auſſi déclaré „ verbalement & par écrit devant les juges ſouſſignés, établis par Sa Majeſté Czarienne, „ que tout ce que deſſus étoit manifeſte par les effets qui en ont paru. Ainſi, puiſque „ les ſuſdites loix divines & eccléſiaſtiques, les civiles & les militaires, & particuliérement „ les deux dernieres, *condamnent à mort* ſans miſéricorde, non ſeulement ceux dont les attentats contre leur pere & ſeigneur ont été manifeſtés par des évidences, ou prouvés par „ des écrits, mais même ceux dont les attentats n'ont été que dans *l'intention de rebeller*, „ ou d'avoir formé de *ſimples deſſeins* de tuer leur Souverain ou d'uſurper l'Empire; que „ penſer d'un deſſein de rebellion, *tel qu'on n'en a jamais ouï parler de ſemblable dans* „ *le monde*, joint à celui d'un horrible double parricide contre ſon Souverain, premiérement comme ſon pere de la patrie, & encore comme ſon pere ſelon la nature; (un pere „ très clément qui a fait élever le Czarewitz avec des ſoins plus que paternels, avec une „ tendreſſe & une bonté qui ont paru en toutes rencontres, qui a tâché de le former pour „ le gouvernement, & de l'inſtruire avec des peines incroyables & une application infatigable dans l'art militaire, pour le rendre capable & digne de la ſucceſſion d'un ſi grand „ Empire) à combien plus forte raiſon un tel deſſein a-t-il mérité une punition de mort? „ C'eſt avec un cœur affligé & des yeux pleins de larmes, que nous, comme ſerviteurs & „ ſujets, prononçons cette ſentence, conſidérant qu'il ne nous appartient point en cette „ qualité d'entrer en jugement de ſi grande importance, & particuliérement de prononcer „ une ſentence contre le fils du très ſouverain & très clément Czar, notre Seigneur. Cependant ſa volonté étant que nous jugions, nous déclarons par la préſente notre véritable „ opinion, & *nous prononçons cette condamnation avec une conſcience ſi pure & ſi chrétienne, que nous croyons pouvoir la ſoutenir devant le terrible, le juſte, & l'impartial* „ *jugement de Dieu.* Soumettant, au reſte, cette ſentence que nous rendons & cette „ condamnation que nous faiſons, à la ſouveraine puiſſance, à la volonté, & à la clémente reviſion de Sa Majeſté Czarienne, notre très clément Monarque. „

fils & lui, avoit en effet prononcé lui-même par ces bouches, tremblantes à l'aspect d'un maître irrité. Ce conseil ressembloit beaucoup à ces commissions extraordinaires, que l'on établit quelquefois dans d'autres royaumes, pour perdre un accusé, plutôt que pour le juger, entre les mains desquelles on remet, non pas un citoyen dont il faut examiner la conduite, mais une victime qu'il faut sacrifier, ou s'exposer à l'être soi-même; tribunal de sang, où tout accusé est jugé coupable, où la haine siege à la place de la justice. Ce n'étoit point la haine qui y siégeoit à Moscow; c'étoit la crainte. Peut-être le dessein du Czar étoit-il d'agir légalement contre son fils; peut-être se seroit-il soumis à un jugement, qui auroit respecté la vie du coupable: mais ses emportemens, son despotisme, inspiroient trop de terreur, pour que les juges fussent libres. Il est probable qu'ils croyoient voir suspendu sur leur tête, le glaive qui devoit frapper, ou le Czarewitz, ou eux-mêmes. Le Clergé montra un courage héroïque & les autres Conseillers auroient dû l'imiter.

Brutus dut envoyer ses enfans à l'échaffaud, parce qu'ils avoient trahi la patrie: s'ils n'avoient été coupables qu'envers lui, Brutus n'eut été qu'un méchant. Alexis n'étoit point coupable de trahison envers la patrie: il ne l'étoit pas même de ce crime envers son pere. Ce Prince foible, esclave des préjugés & des prêtres, avoit horreur des nouveautés utiles, parce qu'on les lui présentoit comme dangereuses: il détestoit la guerre, non par humanité, mais par indolence; il perdoit dans la molesse & dans les débauches des momens, qu'il auroit dû consacrer à l'étude du gouvernement. Voilà ses attentats envers la patrie, ou plutôt voilà ceux des courtisans qui s'étoient emparés de sa confiance. Par une suite de cette haine des nouveautés, il haissoit celui qui les avoit établies; il fuyoit la présence de son pere, méprisoit ses conseils, & n'obéissoit à ses ordres qu'avec humeur & par nécessité. Sa mauvaise santé, fruit de ses débauches, lui servit de prétexte pour rester en Russie, quand son pere l'appelloit près de lui, & ces mêmes infirmités ne l'empêcherent pas de s'enfuir à Vienne & à Naples, malgré la défense générale faite à tous les sujets de sortir de l'Empire sans le consentement du Souverain. A Vienne il parla de Pierre, comme d'un maître inflexible & brutal: la condamnation même d'Alexis, le supplice de la Princesse Marie, le massacre des Strelitz, tant de scenes domestiques, où le Czar, oubliant son rang, avoit fait la fonction de bourreau, prouvoient que ce portrait n'étoit que trop fidele. Alexis avoit tenu des propos indiscrets, audacieux, & qui tendoient à la révolte: mais il ne forma jamais un plan de conspiration, quoiqu'une partie des Russes l'y invitât. C'étoit un enfant, qui, dans un moment de dépit, menaçoit son maître, & qui un instant après, sentant sa foiblesse, se jettoit à ses pieds. Voilà ses crimes envers son pere. Quel est celui de nos lecteurs, qui, pour de pareilles fautes, auroit fait condamner son fils à la mort? Des Tribunaux tels que ceux d'aujourd'hui à Paris, à Londres, à la Haye, &c. auroient puni par l'exil, & par la perte de leurs charges, les courtisans qui avoient inspiré à ce jeune Prince l'amour de l'ignorance, des préjugés, des mœurs grossieres, & la haine contre son pere. Quant au Prince, ils l'auroient condamné à recommencer son éducation sous des Gouverneurs plus éclairés & plus zélés pour le bien de

l'Etat; ils n'auroient point consenti à ce qu'il renonçât à la Couronne; mais ils auroient exigé qu'il renonçât à la molesse & à l'oisiveté, & qu'il rendît compte des progrès qu'il auroit faits dans la science du gouvernement. „ Il „ paroît, dit M. de Voltaire, que Pierre fut plus roi que pere, & qu'il „ sacrifia son propre fils aux interêts d'un fondateur & d'un législateur, „ & à ceux de sa nation, qui retomboit dans l'état, dont il l'avoit tirée, „ sans cette sévérité malheureuse." Mais s'il est permis de commettre une injustice pour l'intérêt d'une nation, surtout quand cette injustice est une cruauté qui révolte la nature; n'y avoit-il nul espoir, de changer les mœurs & les goûts d'Alexis? Il étoit encore dans l'âge où les premieres impressions peuvent s'effacer, où l'on peut en recevoir de nouvelles. Pourquoi le Czar l'avoit-il abandonné aux perfides qui le subjuguoient? S'il l'avoit conduit avec lui dans les villes, où les arts étoient cultivés, ce spectacle auroit peut-être été puissant sur l'esprit d'un jeune Prince, qui n'avoit jamais vu que la barbarie de son pays? S'il l'avoit mené dans quelqu'une de ses expéditions, & qu'à son retour il lui eût donné un rang dans ces entrées triomphantes, où Moscow le revoyoit vainqueur & glorieux, Alexis auroit senti peut-être l'amour de la gloire échauffer son cœur; l'amour-propre auroit fait éclorre le germe de la vertu. Alexis étoit foible: il avoit peu de dispositions naturelles; c'étoit pour cela même qu'il étoit aisé de le gouverner, & que son sort dépendoit du choix des maîtres & des serviteurs, qu'on lui auroit donnés. Pierre avoit détesté la mere; il détesta le fils: la nouvelle Czarine le lui rendit plus odieux encore, & Mentzicoff l'aigrit encore davantage contre ce jeune Prince. C'étoit par la douceur, par la bonté, qu'il falloit le conduire doucement à la gloire, aux sciences, à la vertu. Pierre ne sçavoit que punir. Souvent il donnoit la bastonnade aux knés, aux boyards; il la donna quelquefois à son fils; & par ces châtimens ignominieux, au lieu d'en faire un héritier digne du trône, il n'en fit qu'un esclave, ennemi de son maître, sans courage, sans grandeur, sans vertu. Il est vrai que Mentzicoff avoit été Gouverneur d'Alexis, & qu'il avoit toutes les qualités qu'exigeoient des soins si importans. Mais il ne chercha qu'à abrutir, qu'a humilier son éleve. On prétend même qu'un jour il avoit eu l'audace de lui dire: „ ne te flatte pas de regner; je suis plus près de la couronne que toi." S'il est vrai que le fils d'un pâtissier ait tenu ce discours, c'étoit lui qui méritoit la mort, & non pas l'héritier du trône, dont le crime étoit de vouloir jouir de son patrimoine après la mort de son pere. On lui reprochoit encore de n'avoir pas nommé sur le champ tous les courtisans dont les conseils avoient dirigé ses écarts: mais cette reticence étoit-elle un crime capital? Le pardon ne lui avoit été accordé qu'à cette condition; mais cette condition étoit-elle juste? elle l'auroit été, si les fautes qu'on lui avoit pardonnées avoient été dignes du dernier supplice: mais elles ne méritoient qu'une correction paternelle; un Anglois soutint même alors que dans tout le Parlement d'Angleterre, il ne se seroit pas trouvé un seul juge, qui eût prononcé la peine la plus légere contre de pareils égaremens.

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

Cependant l'arrêt fatal est rédigé; on amene la victime; on force le malheureux Alexis à répéter encore l'aveu de ses fautes; il obéit sans résistance & sans détour: des hommes, qui devoient un jour être prosternés aux pieds

Mort d'Alexis.

Sect. V. Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

de son trône, lui lisent la sentence mortelle qu'ils ont dictée & signée. Ce Prince n'avoit point, contre un coup si terrible, le secours de la Philosophie, qu'il n'avoit jamais cultivée; il n'avoit point celui de la Religion qu'il avoit mal entendue & mal suivie; il n'eut ni la fermeté d'un Sage, ni celle d'un Chrétien, & tomba dans des convulsions affreuses: on continua la lecture, & on le ramena dans la forteresse. Tout se préparoit pour l'exécution: le petit peuple, qu'Alexis avoit tant aimé, poussoit des cris de douleur; les meres regardoient Pierre avec horreur, les étrangers avec étonnement; les courtisans le louoient de sacrifier avec tant de courage, son sang à la gloire de l'Etat: ce courage s'affoiblissoit, à mesure que l'instant fatal approchoit; la nature a des droits que la raison d'Etat ne peut détruire; elle les réclame dans le cœur de l'ambitieux, dans celui du politique. Pierre égaré couroit dans son palais, alloit se jetter aux pieds des autels, les arrosoit de ses larmes, consultoit tour à tour le Ciel, ses amis, son cœur, l'intérêt de l'Empire: au milieu de cette agitation, on vint lui dire, que le Prince avoit été tellement frappé de l'approche du supplice, qu'il lui restoit peu d'instans à vivre. L'infortuné, avant d'expirer, vouloit revoir un pere qu'il avoit outragé; mais beaucoup moins que celui-ci n'avoit outragé la nature. Pierre se jette dans une barque, traverse la Néwa, & monte à la citadelle, où le Prince étoit gardé; dès que le Czarewitz l'apperçut, il se fit lever sur son séant, & jettant sur le Czar des regards attendris, où l'on ne voyoit aucun ressentiment: „ mon pere, lui dit-il, ce n'est point pour vous „ demander la vie, que je vous ai conjuré de venir; je sçais que je ne la „ mérite pas; un bourreau devoit me l'ôter, ma maladie va le prévenir. „ Mais, mon pere, votre vengeance me poursuivra-t-elle jusques chez les „ morts? Vous avez jetté sur moi votre malédiction; retirez-la, mon pere; „ elle est plus affreuse pour moi que mille morts. J'ose même vous supplier de me bénir & de permettre qu'après ma mort, mon ame ne soit „ pas privée des secours de l'église." Le Czar fondoit en larmes; les courtisans en versoient eux-mêmes. Pierre, après un moment de silence, dit à son fils: „ quoique vos crimes soient énormes, je veux bien retirer ma malédiction: je vous donne même ma bénédiction, & vous pardonne, comme je désire que Dieu me pardonne à moi-même." Il se retira: & dès cet instant Alexis parut plus tranquille; mais ce calme étoit celui de la mort. Vers les cinq heures du soir, on vint avertir le Czar que son fils vouloit le voir encore; il refusa d'abord; mais enfin il céda: il étoit en chemin, pour se rendre à la citadelle, lorsqu'on accourut pour lui annoncer que le Czarewits venoit de rendre le dernier soupir. Tel est le récit d'un Ambassadeur d'Allemagne, témoin oculaire de cet événement: il a prévalu sur la calomnie, qui ne trouvant point assez de cruauté dans la sentence lancée contre Alexis, accusoit le Czar de l'avoir exécutée lui-même, de lui avoir tranché la tête après lui avoir donné le knout; d'autres prétendoient que Pierre avoit fait empoisonner son fils, qu'il eut été dangereux de faire périr aux yeux du petit peuple, dont il étoit adoré: d'autres épargnant à Pierre l'horreur de cet attentat, la rejettoient sur Catherine & Mentzicoff, & soutenoient que leurs mains avoient préparé le poison. Mais Catherine avoit elle-même demandé qu'on fît grace de la vie à ce malheureux Prince, & qu'on le renfermât

fermât dans un cloître; quant à Pierre, ce soupçon ne pouvoit entrer dans l'esprit de ceux qui connoissoient le caractere de ce Prince: son opiniâtreté dans ses projets l'avoit rendu cruel; mais jamais il ne fut lâche. Il n'est pas étonnant que la peur de la mort fasse mourir un Prince, infirme, sans forces, ni physiques ni morales, épuisé par les débauches, qui atténuent à la fois & l'ame & le corps. Ce n'est pas la seule fois qu'un criminel soit mort de frayeur avant l'exécution de la sentence mortelle; ces victimes de la justice & de la crainte, alloient du sein de la misere au supplice: c'étoit du faîte des grandeurs qu'Alexis tomboit sur un échaffaud; il dut donc être plus frappé qu'elles d'une chûte plus affreuse, plus inattendue, & bien moins méritée. On rendit aux restes d'Alexis les honneurs de la sépulture; ce ne fut point l'enterrement d'un sujet condamné à la mort, mais la pompe funebre d'un Czarewits. Pierre la suivit & versa des larmes: un orateur monta la tribune sacrée & prononça le panégyrique de ce Prince, que l'on avoit condamné, comme fourbe, indocile, rebelle, indigne de regner, indigne même de vivre: il prit pour texte ces paroles de David, qui devoient briser le cœur du Czar: *O Absalon! ô mon fils Absalon!* Elles convenoient beaucoup à la situation où Pierre se trouvoit; mais son malheureux fils n'étoit point un *Absalon;* il n'avoit point assassiné son frere dans un festin; il n'avoit point chassé son pere de sa capitale; il n'avoit point souillé sa couche; il n'avoit point armé ses sujets contre lui; il ne l'avoit pas défié en bataille rangée.

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

1718.

Nouvelles réformes de Pierre I.

Il sembla que Pierre voulût effacer par d'importans services rendus à la patrie, l'horreur dont il l'avoit frappée, en tournant contre son fils le glaive de la justice. L'année 1718 remarquable par le procès d'Alexis, le fut aussi par une multitude d'établissemens & de loix utiles. Pierre mit au luxe des habits des bornes sages, qui ne pouvoient nuire ni à la prospérité des manufactures, ni à la fortune des familles: il sçavoit qu'un luxe modéré fait la richesse d'un état, comme un luxe excessif en fait la ruine. Une chambre de police fut établie dans St. Petersbourg, & veilla au maintien du bon ordre dans toutes les villes de l'Empire: les jeux de hazard furent défendus; ils auroient dû l'être dans le monde entier; & on ne concevra jamais, par quel principe des gouvernemens sages peuvent les tolérer, & des Princes, en donner l'exemple. Enfin, profitant en ceci de l'exemple d'une République qui avoit été sa premiere Académie, des hôpitaux & plusieurs canaux furent achevés; les rues de St. Petersbourg furent éclairées pendant la nuit; on construisit des pompes pour les incendies dans toutes les grandes villes, nécessaires surtout à Moscow, qui avoit souvent été la proie des flammes.

1719.

Succès des Russes en Suede.

Cependant on travailloit infructueusement à la paix dans l'isle d'Aland. Les Suédois en perdant leur héros, n'avoient point perdu leur orgueil; ils rejettoient toutes les propositions des Russes: leur alliance avec l'Angleterre & la Prusse fortifioit leur opiniâtreté. Le Czar, pour les forcer aux cessions qu'il exigeoit, fit partir l'Amiral Apraxin avec une flotte montée par quarante mille hommes: ils descendirent près de Stockholm; tous les environs de cette capitale furent ravagés, les mines ruinées, les villages livrés aux flammes; & cinquante mille quintaux de fer & de cuivre furent enlevés sur les vaisseaux Russes, qui se retirerent à l'approche de la flotte Angloise. Le

SECT. V. *Hist.* de Russie, sous Pierre le Grand.

Czar reçut en même tems, du Ministre Anglois, la lettre suivante. „ Sire, le Roi de la Grande-Bretagne, mon maître, m'a ordonné, en qualité de son Ambassadeur extraordinaire, & Plénipotentiaire à la cour de Suede, de faire sçavoir à votre Majesté Czarienne, que la Reine de Suede a accepté sa médiation pour faire la paix entre elle & votre Majesté. „ Comme la Reine de Suede s'est déterminée à accepter la médiation de la „ Grande-Bretagne, parce que cette couronne n'a point été engagée dans „ la guerre actuelle du nord, on espere que la même raison y portera votre Majesté, & qu'il lui plaira en même temps de faire cesser toute hostilité, comme une marque de l'acceptation que votre Majesté fait de cette „ médiation, & de ses bonnes dispositions pour la paix. Je prends la liberté d'informer votre Majesté que le Roi, mon maître, a ordonné au Chevalier Jean Norris, son Amiral, de venir sur cette côte avec la flotte qu'il „ commande, pour protéger le commerce de ses sujets, & pour donner „ plus de poids à sa médiation, & que sa Majesté a pris des mesures avec „ le Roi T. C. & ses autres Alliés, parmi lesquels la Suede est comprise, „ non seulement pour procurer à sa médiation le succès que S. M. B. en „ doit attendre, mais aussi pour mettre une prompte fin à la guerre qui a si „ longtemps troublé le nord. " Cette lettre étoit menaçante; la réponse du

Fermeté de Pierre I.

Czar ne le fut pas moins: il déclara, qu'il n'avoit rien à changer aux conditions qu'il avoit proposées; que, si on les rejettoit encore, il alloit continuer la guerre & contre la Suede, & contre ses Alliés. En effet, l'Amiral Apraxin remit à la voile, chercha les Suédois, les rencontra, les battit & leur prit trois vaisseaux. La joie qu'excita ce triomphe dans l'ame de l'Empereur Russe & de Catherine fut troublée par la mort du jeune Pierre, de cet enfant à qui la Couronne avoit été destinée, par le même acte qui l'ôtoit au malheureux Alexis. Après s'être livré quelque temps à sa douleur, Pierre se mit à la tête de son armée, entra en Suede, pénétra fort avant, & mit tout à feu & à sang. Les Suédois ne connoissoient plus, devant lui, d'autre science que celle des retraites. Les vainqueurs de Narva osoient à peine hazarder, en fuyant, quelques escarmouches contre l'ennemi qu'ils avoient méprisé. Ne pouvant les attirer au combat, il rentra dans ses Etats, après avoir fait trembler & ces Suédois qui lui avoient appris la guerre de

1720.

terre, & ces Anglois qui lui avoient appris l'art de la navigation. La guerre languit pendant la campagne de 1720; & la paix fut conclue à Neustadt l'an-

1721. *Paix de Neustadt.*

née suivante le 9 Septembre. Les deux Puissances convinrent d'entretenir une paix durable, & de se secourir contre leurs ennemis; d'accorder une amnistie générale à tous les déserteurs; de faire cesser toute hostilité sur terre & sur mer dans l'espace de trois semaines, & de procurer la restitution de tout ce qui pourroit être pris après ce terme par des Suédois ou des Russes qui ignoreroient la conclusion de la paix: la Suede céda à la Russie tout ce que le Czar avoit conquis; la Livonie, objet de tant de débats dans tous les temps; le Duché d'Esthonie, où est situé le port de Revel, où la liberté avoit fait fleurir le commerce, quand cette ville étoit anséatique; l'Ingermanie; une partie de la Carélie; la ville de Wibourg redoutable par sa citadelle, importante par son havre, Riga, Dunamunde, Pernau, Derbst, Narva, Kelxholm, & toutes les villes, bourgades, forteresses & rivages qui apparte-

noient à ces provinces: on comprenoit auſſi dans cette ceſſion les iſles d'Oeſel, d'Agoë, Moen, & toutes celles qui ſont ſituées vers les côtes de Courlande, de Livonie, d'Eſthonie, d'Ingermanie, du côté oriental de Revel, aux environs de Wibourg. La Reine de Suede remettoit aux habitans de ces contrées leur ſerment de fidélité; & ils devenoient ſujets de l'Empire de Ruſſie. Le Czar cédoit à la Couronne de Suede une partie du Grand Duché de Finlande, une partie du fief de Kelxholm, & s'engageoit à lui payer deux millions d'écus: il promettoit de ne prendre aucune part aux troubles qui pourroient éclore en Suede. L'article VIII étoit le plus important; il régloit ainſi les limites des deux Etats. „ Ils auront dès à préſent & à jamais „ les limites ſuivantes, qui commencent ſur la côte ſeptentrionale de *Sinus* „ *Finicus* près de Wickolax, d'où elles s'étendent à une demi-lieue du rivage de la mer dans le pays, & à la diſtance d'une demi-lieue de la mer „ juſques vis-à-vis de Villaioki, & de-là plus avant dans le pays; en ſorte „ que du côté de la mer & vis-à-vis de Rohel, il y a une diſtance de trois „ quarts de lieue dans une ligne diamétrale juſqu'aux anciennes limites qui „ ont été ci-devant entre la Ruſſie & la Suede, & même avant la réduction du fief de Kelxholm ſous la domination du Roi de Suede. Ces anciennes limites s'étendent du côté du nord à huit lieues; de-là elles vont „ dans une ligne diamétrale au travers du fief de Kelxholm juſqu'à l'endroit „ où la mer de Porojeroi, qui commence près du village de Kudumagube, „ touche les anciennes limites qui ont été entre la Ruſſie & la Suede; tellement que ſa Majeſté, le Roi & le Royaume de Suede, poſſéderont toujours tout ce qui eſt ſitué vers l'oueſt & le nord au-delà des limites ſpécifiées, & ſa Majeſté Czarienne & l'Empire de Ruſſie poſſéderont à jamais „ ce qui eſt ſitué en-deçà du côté de l'orient & du ſud.... A l'égard „ des limites dans les pays des Lapmarques, ils reſteront ſur le même pied „ qu'ils étoient, avant le commencement de cette guerre entre les deux „ Empires." On convint de nommer, de part & d'autre, des commiſſaires, qui devoient marquer les limites d'après ce plan. Le neuvieme article conſervoit aux provinces cédées par la Suede, tous les privileges dont elles avoient joui ſous ſa domination. Le dixieme leur aſſuroit un bien plus précieux encore, la liberté de conſcience. Le Czar promettoit de faire reſtituer aux véritables propriétaires, les biens qui avoient été confiſqués ſur eux: la protection des loix étoit offerte aux Ruſſes qui voudroient demeurer en Suede, aux Suédois qui voudroient habiter la Ruſſie. La Suede s'obligea à reſtituer l'artillerie & les munitions qui ſe trouveroient dans le petit nombre de places qu'on lui cédoit. On s'occupa auſſi des intérêts de la Pologne, & le calme y fut rétabli.

Hiſt. de Ruſſie, ſous Pierre le Grand.

Limites de la Ruſſie & de la Suede.

Ainſi fut terminée cette longue guerre; ou plutôt, ainſi fut éteint le flambeau de tant de guerres ſucceſſives, qui juſqu'alors n'avoient gueres été qu'aſſoupies par des trêves mal obſervées. Après tant de défaites, tant d'outrages, la Ruſſie triompha à ſon tour, & ſon triomphe fut durable. Cette paix mit le comble à la gloire de Pierre: tel fut le fruit de ſa conſtance dans ſes entrepriſes, de ſa vigilance infatigable, de ſon goût pour les arts, de ces exemples ſinguliers d'obéiſſance qu'il avoit donnés aux grands & aux petits. Les partiſans de l'antique barbarie furent forcés au ſilence, lorſqu'ils virent

SECT. V. *Hist.* de Russie, sous Pierre le Grand.

l'effet glorieux de tant de réformes, qui leur avoient paru ou ridicules ou funestes: le plus bas peuple conçut une haute idée & de son Souverain & de lui-même; les prisons furent ouvertes, les impôts suspendus jusqu'au jour solemnel de la publication de la paix. Le titre d'Empereur fut déféré à Pierre par toute la nation; il lui fut confirmé par la plupart des Puissances étrangeres: la Cour de Dannemarc le lui refusa; mais Pierre, couvert de lauriers, adoré dans St. Petersbourg, dans toute la Russie, admiré dans toute l'Europe, ne daigna pas se venger de cet outrage: il ne manquoit plus à son bonheur, que de se donner un successeur digne de lui: l'amour & la raison lui dictoient son choix; mais il le cachoit encore: il déclara seulement qu'il abolissoit l'ordre de succession établi par l'usage. *Nous avons jugé à propos de faire cette loi & disposition, suivant laquelle il dépendra toujours de la volonté du Souverain regnant de donner la succession à qui il voudra; comme aussi de déposer celui qu'il aura nommé, s'il s'en trouve incapable dans la suite, afin que les enfans & successeurs étant par-là tenus en bride, ils ne s'abandonnent pas à une méchanceté pareille à celle d'*ALEXIS. Ce coup d'état étoit le comble du despotisme: c'étoit exposer l'Empire à de grands troubles, que, laisser au Souverain le choix de son successeur, & le pouvoir de deshériter un fils, qui un jour auroit trouvé des partisans, prêts à rétablir l'ordre naturel de la succession. Peu d'années auparavant, le testament de Charles II avoit embrasé l'Europe entiere: cet exemple devoit apprendre à Pierre, que la volonté d'un testateur est rarement respectée, lorsque le legs est une Couronne. Pierre fit chercher de nouvelles mines, multiplia les imprimeries, les fonderies, les manufactures, fit traduire les bons livres anciens ou étrangers, appella des musiciens, établit des concerts publics, obligea les jeunes boyards à apprendre la musique, parce qu'elle éleve l'ame & adoucit les mœurs. Il institua des assemblées libres, où les Russes se voyoient, se parloient, étendoient leurs connoissances en se les communiquant. Cependant, au fonds de la Sibérie Gagarin, Gouverneur de cette stérile province, avoit gagné le clergé, & s'étoit fait proclamer Roi. Un royaume, même désert, inculte, séjour de la misere, est encore beau aux yeux d'un ambitieux: le nouveau Monarque fut arrêté, jugé & pendu. Cette sévérité étoit juste; mais cet Empereur, qui avoit condamné son fils à la mort, pour des fautes légeres, pardonna à un François téméraire, qui, dans un moment d'ivresse, avoit osé pendant le sommeil de l'Impératrice porter sur elle ses mains audacieuses.

1722. *Pierre abolit l'ordre de succession.*

Révolte du Gouverneur de Sibérie: il est puni.

Révolution en Perse; intérêt que Pierre y prend.

Il sembloit que l'Empereur dut consacrer le reste de ses jours à perfectionner les loix, les arts, & les mœurs; mais les révolutions de Perse (1) lui firent reprendre les anciennes vues qu'il avoit sur quelques parties de cet Empire. Hussein, fils d'Abbas II, étoit sur le trône: c'étoit un Prince foible, gouverné par ses eunuques & ses maîtresses; qui ne voyoit rien par ses yeux, n'osoit ni penser, ni agir par lui-même, & à qui on persuadoit que la nation étoit aussi fortunée que son maître. Le peuple gémissoit sous la tyrannie des ministres avides, hautains & cruels. Il n'en fut averti que par la révolte des Usbesks. Mir-Weis s'étoit mis à leur tête, c'étoit un homme féro-

(1) *Histoire des révol. de Perse... Hist. de Pierre le Grand... Hist. mod. des Russes.*

ce, ambitieux, adroit & brave: il fit périr le Prince de Candahar, s'empara de sa ville & de ses trésors, tailla en pieces une armée que Hussein envoyoit pour venger son vassal égorgé. Le vainqueur mourut; son frere lui succéda, & fut assassiné par Mir-Machmoud son neveu, fils de Mir-Weis. C'est ce Mir-Machmoud qui joua un rôle si grand aux yeux du vulgaire, si méprisable aux yeux du sage. Il se mit à la tête des rebelles, conquit & brûla les plus belles provinces: il souleva les Lesguians, qui porterent la flamme & le fer sur le rivage de la mer Caspienne, jusqu'à Derbent. Dans leur course fatale, ils se jetterent sur la ville de Shamachie, florissante par son commerce, séjour des arts, entrepôt des richesses de ces contrées, qui fut anéanti en un moment. Des marchands Russes s'y étoient établis, du consentement des deux Souverains; leur industrie enrichissoit à la fois la Russie & la Perse: ils furent tous égorgés, leurs magasins pillés ou livrés aux flammes. Cette perte fut évaluée à quatre millions de roubles. Pierre demanda justice en même temps & à l'usurpateur & au légitime Souverain: celui-ci ne put pas le satisfaire; l'autre ne le voulut pas. Pierre avoit toujours ses ressources prêtes pour faire la guerre: il s'embarqua dans le port d'Astracan, avec vingt-deux mille fantassins & trois mille matelots également instruits à combattre & à naviguer. La cavalerie suivit la route de terre, ou plutôt s'en fraya une à travers les déserts, les forêts, les rochers, les gorges du Caucase. Catherine accompagna encore son époux dans cette expédition, où ils trouverent l'un & l'autre plus de gloire que de périls. Mais la valeur de Pierre étoit plus sage que celle de Charles XII, & des autres héros; son but étoit moins de se battre que de conquérir: avant d'entrer sur les terres de Perse, il publia la déclaration suivante, que personne ne crut sincere. „ S. M. I. de Russie a jugé à propos de faire sçavoir à „ tous les habitans du Royaume de Perse, qu'elle est arrivée sur les frontie„ res de ce Royaume, avec ses forces de terre & de mer, *non pour enva„ hir quelques provinces*, mais pour maintenir sur le trône le légitime Sou„ verain, & pour obtenir satisfaction au sujet des brigandages que les re„ belles ont commis contre les Russes... Au surplus, nous avons défendu „ à nos troupes, sous les peines les plus séveres, d'exercer aucune violen„ ce, de piller, de brûler, de commettre aucune espece de désordre." Il débarqua dans le Dagestan, & marcha vers Derbent: cette ville sembloit inexpugnable. Les Russes s'étoient préparés à un siege long & meurtrier: mais le Gouverneur, dès qu'il apperçut leurs enseignes, vint mettre les clefs aux pieds du Czar. Ce Prince laissa quinze mille hommes dans sa nouvelle conquête & revint dans ses Etats: il y trouva la cour partagée entre Mentzicoff & le Vice-Chancelier Schaffiroff; tous deux avoient tenu les rênes du gouvernement pendant l'absence de Pierre; tous deux s'accusoient de péculat, & tous deux avoient raison. Mentzicoff triompha; le cœur de Pierre étoit toujours d'intelligence avec ce favori: il sçut se laver & noircir son accusateur. Schaffiroff, après avoir subi l'ignominieux supplice du knout, fut traîné à l'échaffaud, entouré de gardes, de prêtres, de bourreaux, & d'un peuple innombrable. On lui lut sa sentence: déja il avoit la tête sur le billot; déja la hache étoit levée, lorsqu'une voix s'écria: *grace pour la vie, par ordre de sa Majesté Impériale.* C'étoit Catherine, qui avoit touché le

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

Derbent ouvre ses portes aux Russes.

Disgrace de Schaffiroff.

SECT. V. *Hist.* de Russie, sous Pierre le Grand.

cœur de Pierre en faveur d'un homme, qui l'avoit si bien servi; c'étoit elle qui avoit obtenu, que la peine de mort fut commuée en celle du bannissement. On revit depuis au faîte des grandeurs, celui qu'on avoit vu sur l'échaffaud, prêt à perdre la tête.

1723.

Cependant Pierre ne perdoit point de vue Derbent & les provinces de Perse, qui étoient à sa bienséance: la Cour de Constantinople vouloit se déclarer contre lui; mais le Marquis de Bonnac, Ambassadeur de France, l'engagea à garder la neutralité. L'Empereur d'Allemagne menaça aussi de tourner ses armes contre les Turcs, s'ils troubloient le Czar dans cette entreprise. Cette neutralité favorisa les desseins ambitieux de Pierre. Le Sophi fut contraint de démembrer ses Etats, pour en conserver une partie; ce n'étoit plus Hussein qui regnoit; il étoit tombé entre les mains des rebelles avec toute sa famille. Shah Tahmas ou Tachmasib, le plus jeune de ses enfans, leur étoit seul échappé; ce fut lui qui conclut avec le Czar un traité, par lequel, 1°. S. M. I. promettoit au Shah Tahmas une amitié sincere, & une prompte assistance contre les rebelles de son Royaume, jusqu'à ce qu'ils fussent entierement détruits, & que le Gouvernement de Perse fut rétabli dans une tranquillité parfaite; S. M. I. s'engageoit à faire marcher contre les factieux, avec toute la diligence possible, & à faire agir puissamment un corps d'infanterie & de cavalerie. 2°. Le Roi de Perse cédoit pour toujours à S. M. I. & à ses successeurs, les villes de Derbent & de Baku, avec leur territoire le long de la mer Caspienne, les provinces de Ghilan, Mazandéran, & Astérabat, qui devoient demeurer à perpétuïté à S. M. I., pour servir à la subsistance de ses troupes, sans être autrement à charge au Roi de Perse. 3°. Le Roi de Perse s'obligeoit à fournir aux Russes des chameaux pour le prix de douze roubles chacun. Quant aux vivres, le prix en étoit encore plus modique. 4°. On établissoit une alliance perpétuelle entre les deux Couronnes, un Commerce libre entre leurs sujets, & le Czar s'engageoit à protéger son allié contre tous ses ennemis, soit dans l'intérieur de ses Etats, soit au dehors.

Traité entre le Czar & le Sophi.

L'amitié de Pierre étoit puissante, sans doute; mais c'étoit l'acheter bien cher. Ce Prince avoit ainsi reculé en Europe & en Asie les limites de son Empire: une si vaste puissance sembloit devoir accabler celui-même qui en étoit revêtu; mais le génie de Pierre suffisoit à tout; ses ressources se multiplioient en même proportion que les obstacles; & ses yeux & son bras sembloient atteindre à toutes les extrêmités de ses Etats. Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant en lui, c'est que dans un pays où regnoit la superstition, il sçut dompter son clergé: aussi disoit-il lui-même qu'il avoit cet avantage sur Louis XIV, qui s'étoit laissé subjuguer par des prêtres. Dans un synode auquel il présida, il abolit, & cette croyance ridicule, que ceux qui étoient enterrés dans le monastere de Pezaski, entroient au ciel, sans avoir besoin de se répentir de leurs crimes; l'usage bisarre d'envoyer des prieres dans des bonnets aux absens; celui de se prosterner devant les prélats & les abbés, lorsqu'ils passoient; celui de porter de la viande, du pain, & de l'eau-de-vie sur les tombeaux, comme si les morts avoient eu faim ou soif; celui d'abandonner son travail, pour aller, en mendiant, adorer Dieu dans quelque chapelle éloignée, comme si l'on ne pouvoit pas l'adorer dans tous les coins de

Le Czar abolit plusieurs coutumes superstitieuses.

la terre; enfin la coutume fuperftitieufe de bénir des chênes dans les forêts, de garder chez foi des images qui reffembloient aux pénates des Payens. Le peuple murmura; mais quelques coups de knout qu'on donna aux plus mutins appaiférent les murmures.

Hist. de Russie. sous Pierre le Grand.

Pierre voulut mettre le comble au bonheur de fon époufe; il l'avoit élevée par degrés: d'abord leur hymen avoit été fecret; puis il fut declaré & renouvellé; puis la Czarine fut reconnue; enfin elle fut couronnée Impératrice, avec la plus grande folemnité. On preffentit dès-lors que le deffein de l'Empereur étoit de laiffer le plus vafte Empire du monde à la captive de Marienbourg: après cette augufte cérémonie, où il s'étoit montré avec l'appareil le plus impofant, Pierre retourna au milieu des architectes, des conftructeurs de vaiffeaux, des ingénieurs, des artifans; ces hommes utiles formoient fa cour; & tel Knés fe plaignoit de ce que le Czar ne lui parloit jamais, tandis qu'un Ingénieur, un Méchanicien, fon plan, ou fon modele à la main, étoit fûr d'obtenir audience, & de converfer une heure avec fon maître. On vit s'élever un Obfervatoire pareil à celui de Paris; une Académie fut fondée; les membres en furent choifis par le Czar, & les réglemens furent écrits de fa main. La ville de Petersbourg ne le céda plus aux plus belles capitales, que par le nombre des habitans & fon peu d'étendue: mais on y trouva la même magnificence, plus de régularité, la même police, les mêmes arts. Pierre jouiffoit de fa gloire & de fon ouvrage; mais fa félicité ne fut pas longtemps pure. Il avoit eu le malheur de donner l'être à un fils imbécille; il eut celui de couronner une époufe infidele, ou du moins qui le parut à fes yeux, & qui, fût-elle innocente, n'auroit jamais dû fe permettre aucune action, même indifférente, qui put troubler le bonheur de fon bienfaiteur par de jaloufes inquiétudes. Catherine avoit un jeune Chambellan, Allemand de naiffance, mais dont la galanterie atteftoit l'origine françoife: il avoit des graces, une figure intéreffante; fa fœur étoit la favorite de l'Impératrice. Pierre qui, malgré fes débauches, adoroit fon époufe, n'étoit pas réfolu de lui permettre une infidelité, lorfqu'il s'en permettoit mille. La jaloufie entre fouvent dans un cœur corrompu; on prétendit que Moëns avoit fçu plaire à Catherine, qu'ils avoient pris fi peu de précaution pour cacher leur intelligence, que Pierre le vit un jour baifer la main de l'Impératrice. Dans fon premier tranfport, le Czar voulut égorger & Moëns, & fa fœur, & Catherine & les enfans qu'il avoit d'elle; & cet époux furieux, avoit pardonné à Villebois, beaucoup plus coupable que Moëns! mais Moëns étoit aimé, & Villebois ne l'étoit pas: revenu de fon premier délire, l'Empereur réfolut de faire périr fon rival, fous le glaive des loix, fans cependant compromettre fon propre honneur: il avoit été défendu, fous peine de la vie, à toutes les perfonnes en place, de recevoir des préfens. Moëns en avoit reçu; fa fœur avoit été fa complice: il fut condamné à perdre la tête & fa fœur à recevoir onze coups de knout aux pieds de l'échaffaud. Catherine alla embraffer les genoux du Czar, & lui demanda grace pour fa favorite. Pierre la repouffa avec horreur, &, dans fa furie, caffa une glace de Venife; „ tu „ vois ", dit-il en jettant fur fon époufe un regard courroucé, „ tu vois „ qu'il ne faut qu'un coup de ma main, pour faire rentrer cette glace dans „ la pouffiere, dont elle eft fortie. Eh bien!" lui répondit l'Impératrice „

1724. Catherine est couronnee Impératrice.

Chagrins domestiques de Pierre I.

SECT. V. *Hist.* de Russie, sous Pierre le Grand.

„ vous avez brisé le plus bel ornement de votre palais; pensez-vous qu'il „ en devienne plus beau?" Ce peu de mots calma la fureur du Czar; mais tout ce que Catherine put obtenir, fut que la favorite ne recevroit que cinq coups de knout, au lieu de onze. Il lui laissa toujours l'ignominie du supplice, & l'horreur d'être couverte du sang de son frere. Depuis cet instant fatal, Pierre ne connut plus le bonheur, ni le repos: cependant il ne perdit rien de son activité, malgré les douleurs aiguës d'une maladie cruelle, qui le dévoroit. On prétend que cette maladie étoit la même qui avoit mis au tombeau le restaurateur des arts & des lettres en France; il est certain que Pierre, en sortant de ces orgies, qu'on voudroit pouvoir retrancher de l'histoire de ce grand homme, s'abandonnoit à ses passions avec autant de témérité que d'indécence, & qu'alors il ne prenoit aucun soin ni de sa santé ni de sa grandeur. A cette maladie, se joignirent & la goutte & d'autres infirmités causées par l'excès des fatigues, par les injures de l'air qu'il avoit supportées, comme le dernier soldat. Il vit bientôt la mort s'approcher & la vit d'un œil philosophique, sans faste & sans foiblesse, regrettant seulement de laisser encore quelque chose à faire à ses successeurs. On l'avoit accusé d'avoir empoisonné son fils; on accusa Catherine de l'avoir empoisonné lui-même, parce que le peuple ne veut point admettre d'événemens naturels, lorsqu'il s'agit de la mort d'un Prince ou d'un grand homme. Pendant les derniers jours de sa maladie, un délire presque continuel égara sa raison. Dans un moment de calme il voulut écrire; mais sa main étoit si tremblante qu'on ne put lire que ces mots *rendez tout à*... Il fit appeller Anne Petrowna: mais lorsqu'elle parut, il avoit perdu la parole; son agonie commençoit; elle dura seize heures, après lesquelles il expira entre les bras de Catherine le 28 Janvier 1725.

Sa mort. 1725.

Telle fut la fin de l'homme le plus étonnant, qui ait jamais occupé un trône. Né au milieu de la barbarie, son éducation fut son ouvrage; son génie lui fit deviner qu'il existoit des arts & des sciences, avant même qu'il en eût vu des chefs-d'œuvres & des exemples. Un sentiment profond de justice (sentiment qui malheureusement dégénera quelquefois en férocité) lui fit connoître, que la noblesse n'est qu'un vain mot, & que pour avoir le droit de commander aux hommes, il faut leur être supérieur; il sentit que nul homme, ne recevant la science infuse, il falloit commencer par le dernier dégré pour arriver au premier. D'après ce principe il fut tambour dans une compagnie d'infanterie, mousse sur un vaisseau, ouvrier dans un chantier. Rien d'utile aux hommes ne lui sembloit indigne d'un Prince. Il reçut des leçons pour se rendre capable d'en donner; il obéit, pour devenir digne de commander; il avoit à combattre l'ignorance, la superstition, tous les préjugés à la fois; il triompha de tout. Des hordes de brigands devinrent des armées disciplinées; des flottes redoutables sortirent de ces ports, où l'on n'avoit vu que des barques de pêcheurs, & revinrent victorieuses. Un peuple méprisé pendant tant de siecles fit la loi dans le nord de l'Europe & dans l'Asie. Une ville superbe s'éleva du sein des mers. Le despotisme patriarchal fut aboli; les arts entasserent leurs chefs-d'œuvres dans l'antique séjour de la barbarie & de la misere. Un temple élevé aux sciences & aux lettres s'éleva dans la patrie de l'ignorance. La Russie eut une police, des mœurs, des

loix, des manufactures, des richesses, des flottes, des armées; & tous ces prodiges s'opérerent au milieu de la guerre. Mais les emportemens de Pierre, ses débauches, la condamnation de son fils, le massacre des strélitz feront toujours regretter aux écrivains, qui raconteront les merveilles de son regne, de ne pouvoir *ravir à la mémoire cette indigne moitié d'une si belle histoire.*

Hist. de Russie, sous Pierre le Grand.

SECTION VI.

Histoire de Russie, depuis la mort de Pierre le Grand, jusqu'à nos jours.

Sect. VI. *Hist.* de Russie, 1725. jusqu'à nos jours.

PIERRE avoit eu deux enfans d'Eudoxie Lapouchin, (1) Alexandre, qui mourut en bas âge, & Alexis, pour qui c'eut été un bonheur de mourir en naissant. Catherine avoit donné le jour à deux Princes, Pierre & Paul, qui tous deux moururent au berceau; elle avoit encore mis au monde Anne Petrowna, qui étoit fiancée au Duc de Holstein; Elisabeth Petrowna, promise à l'Evêque de Lubeck, qui mourut avant de l'épouser; & Natalie Petrowna qui survécut peu à son pere. On ne pouvoit pas douter que le but de l'Empereur, en faisant couronner solemnellement Catherine, ne fût de lui laisser le trône après lui: il paroît qu'il avoit expliqué plus clairement encore ses intentions dans un testament, qu'il déchira, lorsque la fidélité de son épouse lui devint suspecte. Dès qu'il eut les yeux fermés, l'Archevêque de Pleskow, zélé partisan de Mentzicoff & de Catherine, déclara que, lors du couronnement, Pierre lui avoit dit que sa volonté étoit que Catherine lui succédât: cette déclaration, signée par l'Archevêque & quelques autres Prélats, suffit pour placer une captive à la tête du plus vaste Empire du monde. Mentzicoff la seconda de tout son pouvoir: la noblesse murmura peu: le peuple attendit l'événement en silence; & les soldats s'écrierent avec enthousiasme: „ nous „ avons perdu notre pere; mais notre mere nous reste!" Elle ne trompa ni leur espoir ni celui de la nation: elle fit payer aux soldats les arrérages qui leur étoient dûs, & maintint parmi eux cette discipline sévere, dont ils sentoient la nécessité, parce qu'ils en avoient vu les effets: les Cosaques étoient prêts à se soulever; en même temps ils étoient menacés par les Tartares: la crainte de cette invasion lui offrit un prétexte, pour faire construire des forts, qui continrent à la fois & les peuples de l'Ukraine & leurs ennemis: le mariage du Duc de Holstein, & de la Princesse Anne Petrowna fut célébré avec une magnificence, que les cours les plus galantes auroient enviée à celle de Russie. L'Ordre de Saint Alexandre fut institué; & sa création fut célébrée par de nouvelles fêtes. Catherine, qui sçavoit dans quel précipice Alexis avoit été entraîné par de perfides conseils, ne voulut point exposer aux mêmes dangers le fils de ce malheureux Prince: elle voulut veiller elle-même sur son éducation, le destina à lui succéder, & le déclara Grand Duc de Russie. Cependant Mentzicoff voyoit d'un œil jaloux, des grands dont la

(1) D'autres l'appellent *Ottokeza Federowna Lapuchin.*

Sect. VI. *Hist.* de Russie, 1725. jusqu'à nos jours.

1726.

puissance s'accroissoit chaque jour, & qui ne baissoient pas devant lui un front humilié: il les accusa de conspirer contre l'Impératrice, d'avoir formé le projet de la renfermer dans un cloître, & de placer sa couronne sur la tête de Pierre Alexiowitz. Mais le public accusa Mentzicoff lui-même d'avoir effrayé l'Impératrice par un fantôme de conjuration qui n'avoit jamais eu de réalité: quoiqu'il en soit, tous ceux que sa haine, ou son zele, avoit proscrits, furent dépouillés de leurs biens & relégués en Siberie.

Cependant Ferdinand Duc de Courlande avoit terminé sa carriere; en lui s'étoit éteinte l'illustre tige de Kettler. Les Etats s'assemblerent pour se donner un nouveau maître. L'ambitieux Mentzicoff, toujours comblé d'honneurs, & jamais rassasié, se mit sur les rangs, & Catherine appuya cette brigue. Il avoit un rival redoutable. C'étoit Maurice Comte de Saxe, fils naturel de Frédéric Auguste II. On se rappelle que le Roi de Pologne qui avoit été contraint de féliciter Stanislas sur son avenement au trône, se vit aussi forcé d'ordonner à son fils de mettre bas les armes, & de renoncer à ses justes prétentions. (1) Catherine, qui vouloit conserver à la Russie, cette influence respectable que Pierre I lui avoit donnée sur les affaires de l'Europe, appaisa les troubles de Thorn, & se déclara en faveur des Luthériens: elle avoit été élevée dans leur Religion; elle la chérissoit encore, & n'avoit embrassé le culte Grec qui n'en differe gueres, que par politique & par nécessité. D'après le même principe, elle s'allia avec l'Empereur d'Allemagne, contre lequel une partie de l'Europe se liguoit: une Compagnie de Commerce pour les Indes, qui s'étoit élevée dans les Pays-bas Autrichiens, étoit l'objet de cette fermentation. Catherine mit en mer une flotte formidable, sous prétexte de maintenir la tranquillité du nord: mais déja une flotte Angloise étoit entre l'isle de Nargin & Revel: on proposa de l'y bloquer & de la brûler. La digne veuve de Pierre I se leva aussitôt, & s'écria, qu'elle vouloit commander en personne dans cette expédition: on loua son courage; mais on blâma son projet; on la détermina à un parti plus juste, ce fut de recevoir les Anglois comme amis, de leur faire fournir des vivres, de resserrer avec eux les liens du commerce & cependant de se tenir en garde contre leurs entreprises. La flotte Danoise vint se joindre à eux; le Roi de Dannemarc craignoit toujours que Catherine ne vînt à main armée rétablir le Duc de Holstein dans ses Etats: l'armée navale de Russie s'approcha de celle des alliés, non pour la combattre, mais pour l'observer. Tandis que, de part & d'autre, on se tenoit sur la défensive, on travailla à la paix. Mais l'Impératrice, à l'âge de trente-huit ans, voyoit approcher le terme d'une si belle carriere: on prétendit, que dans un festin solemnel, une main ennemie lui avoit versé un verre de poison: semblable à Pierre dans ses derniers momens, comme dans le reste de sa vie, son corps s'affoiblissoit, mais son ame conservoit toute son activité: du lit de douleur, où elle attendoit la mort, elle veilloit au maintien des loix, aux progrès des arts, à la sûreté de l'Empire: enfin elle expira avec une constance héroïque. On prétend que cette femme, qui du sein de l'esclavage & de la misere étoit parvenue au trône, qui captiva le cœur du plus grand monarque du monde, qui calma ses fureurs, le suivit

(1) Supr. p. 88.

partout & dans la guerre & dans la paix, qui ſauva l'armée Ruſſe prête à recevoir des chaînes, que cette femme enfin, qui conſerva & embellit l'ouvrage de Pierre I, ne ſçavoit ni lire ni écrire; (1) il ſeroit étonnant que ſon époux lui eût permis d'allier toujours cette ignorance à tant d'eſprit: ſi ſa fortune fut extraordinaire, ſon mérite ne le fut pas moins: jamais femme ne montra plus de fermeté dans le péril, plus de conſtance dans les fatigues, plus de grandeur dans ſes vues. Avant d'expirer elle avoit voulu preſcrire à la Ruſſie, non ſeulement le choix ſucceſſif de ſes maîtres, mais la maniere, dont on devoit gouverner pendant la régence. (2)

Hiſt. de Ruſſie, 1725. juſqu'à nos jours.

On ſe rappelle ce mot de Sobieski mourant, lorſqu'on le preſſa de faire un teſtament; „ nous avons tant de peine à nous faire obéir, quand nous „ vivons; & vous voulez qu'on nous obéiſſe après notre mort." La derniere volonté d'un deſpote eſt encore moins reſpectée que celle du chef d'une république: ſi celui-ci n'a rien ordonné que de conforme aux loix fondamentales de l'état, la vénération qu'on a pour ſa mémoire peut rendre ſon teſtament reſpectable: mais dans un état deſpotique, où la volonté du Souverain eſt la ſeule loi, dès qu'il meurt, la loi meurt avec lui; une loi nouvelle s'éleve auſſitôt, c'eſt la volonté de ſon ſucceſſeur. Ces conſidérations n'avoient pas empêché Catherine Ire. de dicter un teſtament, dont l'exécution devoit eſſuyer d'autant plus de difficultés, que les diſpoſitions en étoient plus importantes: il étoit conçu en ces termes: „ Le Grand Prince Pierre Alexiowitz, „ petit-fils du feu Empereur mon époux, me ſuccédera, & gouvernera avec „ la même ſouveraineté, & le même *pouvoir abſolu*, que j'ai gouverné la „ Ruſſie, & à lui ſuccéderont ſes enfans légitimes. S'il meurt ſans laiſſer de „ poſtérité, ma fille aînée Anne Petrowna héritera, en ce cas, de la Cou„ ronne de Ruſſie, &, après elle, ſes enfans. Au cas qu'elle mourût ſans „ enfans, le trône de Ruſſie appartiendra à ma fille Eliſabeth Petrowna, & „ à ſes héritiers légitimes après elle; &, s'il plaît au ciel de retirer de ce „ monde ma fille Eliſabeth, ſans laiſſer de deſcendans, alors le trône échéra „ à la Princeſſe Natalie Alexiewna, petite-fille du feu Empereur mon époux, „ & à ſes deſcendans; bien entendu, que les perſonnes nommées dans mon „ préſent teſtament, ou leurs deſcendans deſtinés à porter la Couronne Im„ périale de Ruſſie, n'y pourront parvenir, s'ils portoient une Couronne ail„ leurs; outre cela, il faut qu'ils profeſſent la Religion Grecque." La Teſtatrice établiſſoit enſuite un Conſeil de régence, pendant la Minorité du jeune Pierre. Tout devoit s'y décider à la pluralité des voix: il devoit être compoſé de onze membres, qui étoient Anne Petrowna, Eliſabeth Petrowna, le Duc de Holſtein, le Prince de Holſtein Evêque de Lubek, le Prince Mentzicoff, le Grand Amiral Apraxin, le Grand Chancelier Comte Gallowkin, le Vice-Chancelier Comte Oſterman, les Princes Démetri Michaelowitz Galitzin, & Waſileï Lowkitz Dolgorouki. Ce Conſeil pouvoit abroger & créer des loix; mais il ne pouvoit rien changer à l'ordre de ſucceſſion établi par le teſtament: l'Empereur parvenu à l'âge de ſeize ans devoit prendre les rênes du gouvernement. A cette époque le conſeil étoit diſſous: mais le Czar ne pouvoit lui demander compte de ſon Adminiſtration. Catherine

Teſtament de Catherine.

(1) Apparemment l'écriture Ruſſe ou Grecque, ce qui n'eſt pas ſi ſurprenant. (2) Mem. de Manſtein.

SECT. VI. *Hist.* de Russie, 1725. jusqu'à nos jours.

obligeoit ensuite son successeur à rétablir le Duc de Holstein dans le Duché de Sleswich, elle engageoit la Princesse Elisabeth à épouser l'Evêque de Lubeck, le nouveau Czar à partager son trône avec une Princesse Mentzicoff, & l'Empereur d'Allemagne à garantir l'exécution de son testament. Elle chargeoit enfin de malédictions tous ceux qui s'opposeroient à ses dernieres volontés: anathemes qui, prononcés par une Princesse mourante, étoient peu redoutables.

Pierre II. 1727. *Vues ambitieuses de Mentzicoff.*

Mentzicoff les brava: cet ambitieux ne voulut point admettre la pluralité des suffrages; il voulut regner seul, & traiter les autres Conseillers comme ses Ministres. L'Impératrice avoit à peine les yeux fermés, qu'il s'étoit déjà emparé de la personne du jeune Czar, & l'avoit fait passer du palais Impérial dans le sien: il l'assiégeoit jour & nuit, écartoit les autres Conseillers, traversoit leurs intrigues, éclairoit leurs démarches: cependant il ne put les empêcher de rappeller au jeune Prince, que son ayeule Eudoxia Fedrowna Lapouchin gémissoit au fonds d'un cloître, que les Lapouchins ses parens languissoient dans l'exil; ils vouloient opposer la Princesse à Mentzicoff, & balancer le crédit du favori, par le respect, que l'âge, les malheurs, la constance d'Eudoxie inspireroient à la nation. Pierre étoit trop jeune, pour appercevoir leur politique: il n'écouta que la voix de la nature, celle de l'humanité, & signala son avenement au trône par cet acte de clémence. Mentzicoff en fut allarmé; mais le goût qu'Eudoxie avoit conçu pour la retraite, dissipa ses inquiétudes. Petersbourg lui étoit odieux; elle fixa son séjour à Moscow. Mentzicoff marcha à grands pas vers le despotisme, rélégua plusieurs de ses ennemis en Sibérie, fit subir même à un de ses parens le supplice du knout, fiança l'Empereur avec sa fille, força le Duc & la Duchesse de Holstein à sortir de Russie, & conçut enfin le projet d'ouvrir à sa postérité le chemin du trône, par le mariage de son fils avec la Grande-Duchesse Natalie, sœur de l'Empereur. Chargé du fardeau d'un si vaste Empire, il ne pouvoit être sans cesse auprès du Czar; il l'avoit entouré de ses créatures, & se reposoit sur leur fidélité; mais, de tous les ennemis, les ingrats sont les plus redoutables: ceux-même qu'il avoit comblés de bienfaits & d'honneurs, étoient secrettement jaloux de sa grandeur; il leur fut aisé de faire sentir au Prince qu'il étoit l'esclave de son Ministre, que cet ambitieux, sorti de la poussiere, aspiroit au trône, qu'il avoit déja envahi toute l'autorité, & que c'étoit beaucoup, s'il lui laissoit le titre de Czar: ils lui rappellerent que la perte de l'infortuné Alexis étoit l'ouvrage de ce Ministre, que c'étoit lui qui par des calomnies l'avoit rendu odieux à Pierre I, que ses perfides conseils avoient seuls étouffé la nature dans le cœur de ce Prince. Pierre, dont la fierté étoit déja révoltée par le ton impérieux de Mentzicoff, se livra aux ennemis de ce Prince, & attendit une occasion favorable pour renverser ce colosse, odieux à toute la Russie: elle se présenta bientôt. Le jeune Prince avoit envoyé à sa sœur une somme de neuf mille ducats, présent qu'il avoit reçu des maçons de St. Petersbourg; car les despotes, quoique plus orgueilleux que les autres Souverains, ne rougissent pas de recevoir des présents de la classe la plus indigente de leurs sujets: le gentilhomme chargé de ce message, fut rencontré par le Ministre, qui s'empara de la somme, en lui disant: *l'Empereur est trop jeune encore, pour sçavoir l'usage qu'il faut*

faire de l'argent. Pierre n'ignora pas longtemps la téméraire démarche du favori, qui ne l'étoit déja plus: il le fit venir; &, lançant sur lui un regard furieux, il lui demanda pourquoi il avoit eu l'audace de s'opposer à l'exécution de ses ordres? Mentzicoff s'excusa sur l'épuisement des finances, sur les besoins de l'Etat, & le Prince s'irritant plus encore par la réparation que par l'offense, frappa du pied, fit un geste menaçant, & s'en alla en lui adressant ces mots terribles: *va, je t'apprendrai bientôt que je suis Empereur & que je veux être obéi.* Mentzicoff tomba malade de chagrin, car chez les Courtisans, plus encore que chez les autres hommes, le physique dépend entierement du moral; il n'est point de fermeté philosophique pour les favoris des Princes: pendant que Mentzicoff étoit entre les mains des médecins, ses ennemis avançoient sa ruine: dès qu'il eut repris ses forces & sa santé, il crut regagner la faveur qu'il avoit perdue, en préparant une fête pompeuse au jeune Monarque, dont il connoissoit le goût pour la magnificence. Mais Pierre II ne se trouva point à la cérémonie, & l'orgueilleux Ministre eut l'imprudence de s'asseoir sur le trône destiné à son maître; ce fut sa derniere faute: on lui en fit un crime capital: il fut arrêté peu de jours après: il espéroit qu'on lui accorderoit sa retraite dans Oranienbourg, sur les frontieres de l'Ukraine: il avoit jetté les fondemens de cette ville; il l'avoit ornée d'assez beaux édifices & de quelques remparts: il étoit juste qu'on lui accordât cette faveur après avoir été disgracié. Il partit en effet & avec toute la magnificence d'un Prince, mais à peine y étoit-il arrivé, qu'on y vit aussi arriver des Commissaires chargés de lui faire son procès; malheureusement par la haine qu'on a contre un Ministre, on ne met jamais dans la balance le bien & le mal qu'il a fait: on ne voit que ses crimes; ceux de Mentzicoff étoient son orgueil, son élevation, son mérite, & ce sont ceux qu'on pardonne le moins. Il fut condamné à passer le reste de ses jours à Beforowa, au fonds de la Sibérie; on borna sa subsistance à dix roubles par jour; & il partit suivi de sa famille: son épouse, aussi fiere que lui, mais moins philosophe, versa tant de larmes qu'elle perdit le sens de la vue; elle fut assez heureuse pour perdre la vie au milieu du voyage. Mentzicoff poursuivit sa route avec le reste de sa famille; il connut dans son exil des plaisirs qu'il avoit regardés jusqu'alors comme des êtres de raison, le silence des passions, l'oubli des grandeurs & des affaires, un sommeil tranquille, le spectacle de la Nature toujours beau, lors même qu'il est horrible, la société de quelques malheureux comme lui, les douceurs des l'amitié, les épanchemens du cœur: il sçut tellement resserrer ses besoins, que son économie lui procura de quoi bâtir une église, à laquelle il travailla des ses propres mains, mais avec moins de grandeur & d'utilité, que Pierre I avoit manié la hache dans les chantiers de Hollande.

Hist. de Russie, 1725. jusqu'à nos jours.

Disgrace de ce Ministre.

Nous l'avons déja dit, le plus grand crime de Mentzicoff étoit son mérite: ne dissimulons pas cependant qu'un vice méprisable dans un particulier, affreux dans un ministre, avoit souillé sa gloire; il étoit avare. Pierre I, qui sçavoit corriger sans détruire, l'avoit châtié par d'énormes amendes; sage sévérité, qui rappelloit sans cesse au Ministre qu'il avoit un maître, & qui remplissoit les vœux de l'Etat, sans le priver d'un homme nécessaire à sa splendeur naissante. Un Roi qui ne sçait qu'exiler un grand homme coupable, ne sçait pas regner: il doit traiter ses Ministres, comme un pe-

SECT. VI. *Hist.* de Russie, 1725. jusqu'à nos jours.

re traite ses enfans; les punir souvent, toujours préférer les moyens, qui, sans être cruels, font le plus d'impression sur leur cœur, mais rarement les chasser. L'orgueil de Mentzicoff n'avoit point de bornes; il regardoit le jeune Empereur comme son premier esclave; pour mériter son appui, il suffisoit de ne lui point résister, & surtout de ne lui point laisser entrevoir des talens rivaux des siens: du reste, il étoit courageux, dans le vrai sens de ce mot, qui ne signifie point une aveugle bravoure, mais une fermeté réfléchie. Sa reconnoissance prévenoit quelquefois les services, & ne les oublioit jamais: il avoit de grandes vues, de l'aptitude aux arts & aux sciences, & un jugement sain, qui ne se démentoit, que, lorsque son orgueil étoit offensé; alors sa raison lui échappoit, le Ministre disparoissoit & laissoit voir l'homme & toutes ses foiblesses: il est étonnant qu'il ait sçu conserver si longtemps sa faveur, ne sçachant pas dissimuler un outrage. Il avoit deux filles; celle à qui le trône étoit destiné, alla mourir exilée dans les bras de son pere; l'autre soutint sa chûte avec plus de courage, peut-être parce qu'elle étoit tombée de moins haut; elle épousa depuis Gustave Biron, frere du Duc de Courlande. Ainsi s'allierent deux maisons, que la fortune avoit transportées rapidement du sein de la misere au faite des grandeurs; mais à qui elle prodigua ses disgraces, comme ses bienfaits. Mentzicoff avoit un fils, qui occupa dans les gardes, un rang qui auroit flatté la vanité de tout autre que lui: tant que son pere fut en faveur, on trouva dans le fils toutes les vertus, tous les talens des grands hommes; dès que le favori fut disgracié, on ne vit plus en lui qu'un homme au-dessous du médiocre.

1728. *Crédit des Dolgorouki.*

La régence étoit expirée. Pierre II alloit regner par lui-même, ou plutôt tout son pouvoir se réduisoit à la liberté de se choisir des maitres: il se forma des brigues, des cabales; les Princes Dolgorouki l'emporterent sur leurs rivaux; l'un d'eux, le Prince Iwan avoit été sous-gouverneur de l'Empereur. Les nouveaux favoris avoient toute la fierté de celui à qui ils succédoient, & n'avoient pas son mérite: l'envie en vouloit beaucoup plus à leur fortune, qu'à leur conduite. On intrigua, on sema contre eux des mémoires, des libelles; on les accusa avec justice, d'occuper le jeune Monarque de plaisirs dangereux, d'exercices longs & pénibles, pour le distraire du soin des affaires; & de sacrifier sa santé à leur ambition. Le Czar, dont ils flattoient les goûts, réjetta ces avis comme des calomnies de l'envie, & son amitié pour eux s'accrut, comme la haine de leurs ennemis; il crut leur être redevable de la réduction des Cosaques de l'Ukraine: ils lui présenterent une légere émeute, comme une révolte générale & bien combinée; ils lui firent voir des obstacles imaginaires; & lorsque l'Hettman des Cosaques vint se jetter à ses genoux pour demander grace, & remettre des ôtages de sa fidélité, Pierre crut en effet qu'on lui avoit de nouveau conquis toute l'Ukraine. Ce fut à Moscow, que l'Empereur eut la gloire de pardonner, persuadé qu'il avoit eu celle de vaincre: cette antique capitale étoit l'objet de ses complaisances. La fondation de St. Petersbourg l'avoit appauvrie & dépeuplée; elle se flatta de reprendre sa premiere splendeur sous un Prince, qui se plaisoit dans ses murs. Pierre II avoit été sur le point d'épouser la fille de Mentzicoff; cette même main, qui avoit été destinée à la fille du premier favori, il la présenta à la sœur du second. Catherine Dolgorouki avoit de l'esprit, du goût, des

Emeute bientôt calmée dans l'Ukraine.

graces, de la beauté; il n'en falloit pas davantage pour enflammer le cœur d'un jeune Prince: la voir, l'aimer, lui offrir le trône, fut l'ouvrage d'un moment. Les Dolgorouki lui avoient tendu ce piege: ils ne songerent pas que l'exécution d'un pareil projet avoit été la premiere cause de la disgrace de Mentzicoff: les ambitieux ne sçavent jamais profiter des fautes de leurs semblables; & les grands exemples sont perdus pour eux. Pierre n'étoit pas moins impatient qu'opiniâtre dans ses desseins, ou du moins dans ceux qu'on lui inspiroit; son dessein fut notifié à l'Etat & aux Ministres étrangers; les fiançailles furent célébrées le 30 Novembre avec beaucoup de pompe; des fêtes magnifiques se succéderent; les Dolgorouki pressoient l'instant du mariage; ils touchoient à l'instant qui alloit mettre la Russie à leurs pieds, lorsque l'Empereur fut attaqué de la petite vérole: il en mourut le 29 Janvier 1730. Il n'avoit regné que deux ans & neuf mois. Ce Prince étoit foible, & esclave de ses favoris: mais la confiance exclusive qu'il leur accordoit, ne fit que le malheur des courtisans jaloux, qui aspiroient au même empire. Du reste, la Russie jouissoit d'une paix profonde: on levoit peu d'impôts; on n'enrôloit que ceux que l'amour de la gloire attiroit sans contrainte sous les enseignes. Moscow se repeuploit, s'aggrandit, & St. Petersbourg regagnoit par l'avantage de sa situation & l'étendue de son commerce, ce que l'absence de la cour Impériale lui avoit fait perdre. On ne peut disconvenir cependant, que la Marine créée par Pierre le Grand, demeura inactive & délabrée par la négligence de Pierre II: l'Armée oublioit aussi sa discipline; & ce calme, cette indépendance, cette inertie, ce gouvernement si doux, dont les Russes se vantoient, auroient pu entraîner leur ruine, si quelque voisin puissant les eût attaqués pendant cette heureuse léthargie. A ces scenes paisibles, qui laissent le théâtre presque vuide, succedent de grands mouvemens, de sanglantes catastrophes.

Hist. de Russie, 1725. jusqu'à nos jours.

1729. *Pierre II veut épouser Catherine Dolgorouki.*

Sa mort. 1730.

On prétendit que les Dolgorouki avoient caché le danger où étoit l'Empereur malade; on ajouta qu'ils avoient fabriqué un testament, par lequel la Princesse fiancée étoit instituée héritiere de l'Empire: en effet, Pierre II avoit à peine rendu le dernier soupir, que le Prince Iwan Dolgorouki sortit l'épée nue à la main, & se montrant au peuple cria: *Vive l'Impératrice Catherine!* Mais l'assemblée garda un profond silence, il rentra dans sa maison, & on assure qu'alors il brûla le testament, qui, n'ayant pas servi à conduire sa sœur au trône, pouvoit servir à le conduire lui-même à l'échaffaud. Cependant le Haut Conseil, le Sénat, & les premiers Généraux de l'armée étoient assemblés: le Prince Démétrius Michaelowitz Gallitzin se leva & dit: *que, puisque, par le décès de Pierre II, la lignée mâle de Pierre I étoit éteinte, & que la Russie avoit extrêmement souffert par le pouvoir despotique, à quoi le grand nombre d'étrangers que Pierre I avoit attirés dans le pays, avoit beaucoup contribué, il falloit brider le pouvoir suprême par de bonnes loix, & ne conférer le regne à la nouvelle Impératrice qu'on éliroit, que sous certaines conditions.* La Princesse douairiere de Courlande fut préférée aux autres prétendantes, parcequ'elle descendoit du Czar Iwan, frere aîné de Pierre I; que d'ailleurs la Duchesse de Mecklenbourg avoit épousé un Prince étranger, qui vivoit encore, & dont l'ambition pouvoit être fatale au repos de l'Empire. La future Impératrice étoit alors à Mittaw;

Nouvelle forme de Gouvernement.

SECT. VI. Hist. de Russie, 1725. jusqu'à nos jours.

Anne Iwanowna est declarée Impératrice. Conditions, qu'on veut lui imposer.

Anne feint de les accepter.

Elle travaille à détruire la nouvelle forme de gouvernement.

son éloignement étoit favorable à la révolution qu'on méditoit; on traça le plan du nouveau gouvernement; on forgea à loisir des fers pour la nouvelle Souveraine: tous les coopérateurs de ce grand ouvrage firent serment de ne point donner à la Princesse aucun avis, qui pût lui faire soupçonner les desseins du haut conseil: la mort devoit être le châtiment de l'indiscret, qui oseroit la prévenir de la résolution de l'assemblée: elle en fut cependant avertie par le Comte Jagousinski, qui lui dépêcha son Aide de camp Samorokow. Ainsi Anne n'ignora point qu'on devoit lui faire signer une capitulation, portant en substance; 1°. qu'elle ne regneroit que par les délibérations du Haut conseil; 2°. qu'elle ne feroit ni la guerre ni la paix; 3°. qu'elle ne mettroit aucun nouvel impôt & ne donneroit aucune charge importante; 4°. qu'elle ne puniroit aucun gentilhomme qu'après un mûr examen, un long procès, & une conviction parfaite de son crime; 5°. qu'elle ne pourroit confisquer le bien d'aucun de ses sujets; 6°. qu'elle ne pourroit disposer des terres appartenantes à la Couronne, ni les aliéner; 7°. qu'elle ne pourroit se marier, ni se choisir un successeur, sans l'agrément du haut conseil. Anne vit bientôt arriver trois députés, qui lui apportoient une couronne & des chaînes: c'étoient le Prince Wasileï-Loukitsch Dolgorouki au nom du Haut conseil, le Prince Michel Gallitzin de la part du Sénat, & le Général Leontew représentant la Noblesse. Anne ne parut point interdite à la lecture de la capitulation, qu'on lui présentoit: ce n'étoit pas qu'elle ne vît toutes les suites de cette révolution, le pouvoir républicain substitué au despotisme, le chef de l'Etat esclave dans son palais, les finances en proie à l'avidité des membres du Conseil, & la Russie enfin réduite à la nécessité d'engraisser cent tyrans, au lieu d'un: mais tout en semblant ne pas remarquer qu'on lui mit des entraves, Anne méditoit les moyens de s'en affranchir; elle paroissoit tant éblouïe par l'éclat de son nouveau rang, qu'on ne la croyoit pas prendre garde au piege qu'on lui tendoit; elle signa tout, s'engagea de ne point permettre l'entrée de la Russie au Comte de Biron son favori. Jamais on n'avoit montré plus de condescendance, elle n'éleva pas seulement sa voix en faveur du Comte Jagousinski & de son aide de camp Samorokow, qu'on traîna à Moscow chargés de fers: mais autant elle avoit paru indolente & timide à Mittaw, autant elle étoit ferme & impérieuse à Moscow. Le Chancelier veut la haranguer; elle lui impose silence: le Haut conseil lui présente le cordon de l'Ordre de Saint André; elle s'en revêtit soi-même, en disant, *il est vrai, j'ai oublié de me le mettre*; elle dispose d'un emploi militaire en faveur d'un de ses parens; & l'on voit arriver à Moscow ce favori, l'objet de l'envie & de la terreur des grands: en même temps elle prodiguoit les largesses à ses gardes, semoit la division parmi les membres du Haut conseil, allarmoit la petite Noblesse sur les projets ambitieux de ce corps tyrannique, qui aspiroit à envahir toutes les charges & toutes les richesses, & persuadoit aux membres du Conseil & du Sénat, que les Dolgorouki, en paroissant travailler pour la liberté de la patrie, n'avoient en effet travaillé que pour eux-mêmes. Il se forma aussitôt une conspiration presque générale en faveur de l'Impératrice. Six cents gentilshommes, ayant à leur tête les Princes Troubetskoy, Baratinski & Czerkaski, se rendirent au palais & demanderent audience: Anne étoit bien loin de la leur refuser; le Haut Conseil & le Sénat eurent ordre de s'y rendre; & lorsque

que tous les ordres de l'Etat furent assemblés, le Comte Mattweef s'avança vers l'Impératrice & lui dit „ qu'il étoit député de toute la Noblesse de „ l'Empire pour déclarer à sa Majesté, qu'elle avoit été surprise par les dé- „ putés du Haut-Conseil, que la Russie, ayant été gouvernée depuis tant de „ siecles par des Souverains, & non par un Conseil, toute la Noblesse la „ supplioit de vouloir prendre les rênes du gouvernement, & que ce vœu „ étoit celui de toute la Nation." L'Impératrice joua l'étonnement: „ quoi!" dit-elle, „ ce n'est pas la volonté de la Nation que j'ai signée à Mittaw? Non"! s'écria la Noblesse. Anne lança alors sur le Prince Dolgorouki un regard terrible, en lui disant: *tu m'as trompée!* Elle fit lire ensuite sa Capitulation, & s'arrêtant à chaque article, elle demanda, si c'étoit la volonté de l'Etat? On répondit *Non*, autant de fois. „ Ces écrits ne sont donc pas nécessaires," dit-elle en les déchirant: „ l'Empire ne veut qu'un Souverain; je tiens ma „ couronne de ma naissance, & non de l'élection du Conseil; assise sur le „ trône de mes ancêtres, je regnerai avec le même pouvoir absolu, dont ils „ jouissoient: mais," ajouta-t-elle d'un ton plus doux, „ je suis loin d'en „ abuser; je serai la mere de mes peuples, plutôt que leur souveraine; les „ conseils des sages seront mes guides; la justice & la clémence seront tou- „ jours assises près de moi, & je n'employerai la force & la rigueur, que „ lorsque j'y serai contrainte par la nécessité de maintenir le bon ordre." A ces mots le palais rétentit de cris de joie; ils furent bientôt répétés par toute la capitale; le peuple, ainsi que la grande & la petite noblesse, applaudirent à la disgrace du Haut-Conseil; desorte que ce grand ouvrage préparé par les hommes les plus puissans & les plus absolus de la Russie, fut, en un instant, renversé par une femme, qui avoit l'esprit de ne pas paroître y porter le premier coup. La Russie, qui s'étoit vue sur le point d'être érigée en République, retomba sous le joug du despotisme, & baisa les mains qui lui avoient rendu ses fers. Peu s'en fallut qu'une aurore boréale ne causât une nouvelle révolution: quoique ce phénomene soit fréquent dans ces climats, le peuple ne le voit jamais sans inquiétude, & loin de remercier la Nature d'un présent qui le dédommage de la longueur des nuits, il préféreroit souvent les plus épaisses ténebres à cette lumiere bienfaisante: ce météore lui parut le présage d'un regne affreux; mais les gardes répandues dans Moscow prévinrent les effets de sa superstition. La révolution s'affermit: les Dolgorouki tremblerent pour leur tête; les autres Conseillers furent consternés; le seul Michel Gallitzin conserva une sérénité, qui peut faire croire, qu'en effet le bien public avoit été l'objet de ses efforts. „ Eh bien! dit-il, le repas étoit „ apprêté; mais les convives n'en étoient pas dignes. Je sçais que j'en serai „ la victime: soit! c'est pour la patrie que je souffrirai. Je touche à la fin „ de ma carriere: ceux qui me feront pleurer, en pleureront plus longtemps „ que moi." Les partisans du Haut-Conseil firent à ses membres des reproches inutiles, & leur donnerent des conseils tardifs; il falloit, disoient-ils, intéresser le clergé si puissant chez les nations ignorantes, admettre les régimens de campagne à la garde de la cour, immoler Jagousinski sur un échaffaud, & renvoyer Biron.

Jagousinski recouvra sa liberté & le Comte Osterman sa santé: celui-ci s'étoit absenté du Haut-Conseil, tant que le succès de la révolution lui parut

Hist. de Russie, 1725. jusqu'à nos jours.

Allarmes superstitieuses des Russes.

Adresse du Comte Osterman.

Sect. VI. Hist. de Russie, 1725. jusqu'à nos jours.

douteux, & sous prétexte d'une maladie il s'étoit caché, prêt à reparoître dès qu'il seroit décidé quel parti auroit triomphé. Telle fut toujours la conduite de ce Vice-Chancelier, que dans les troubles dont l'Etat fut agité, il évita de se declarer avant que la fortune se déclarât pour l'une ou l'autre faction: on étoit si accoutumé à lui voir jouer le malade dans ces grandes occasions, que sitôt qu'il s'élevoit quelqu'orage politique, les plaisans annonçoient la fievre dont le Comte alloit être attaqué, & distribuerent des bulletins de sa maladie, conformes aux circonstances. Cette adresse seroit honteuse dans un Républicain, qui ne doit point voir avec indifférence les troubles de sa patrie, qu'un sentiment généreux doit entraîner dans le parti le plus juste; mais ce qui feroit lâcheté dans un citoyen libre, est presque sagesse dans un sujet qui vit sous un despote, & qui n'a d'autre objet que de se maintenir dans son rang, & de surnager au milieu du flux & du reflux des cabales.

Un Cabinet d'Etat est substitué au Haut-Conseil.

Anne ne voyoit pas le Haut-Conseil sans inquiétude; elle ne vouloit pas être veillée par des esclaves, qui avoient aspiré à devenir ses maîtres & dont le desir de se venger un jour pourroit devenir redoutable; elle l'abolit & forma un Cabinet d'État, composé du Comte Gallowkin Grand-Chancelier, du Comte & Vice-Chancelier Osterman, & du Prince Czerkaskoy, Conseiller-privé. Les Princes Dolgorouki convaincus, ou du moins accusés d'avoir laissé Pierre II. dans une profonde ignorance du Gouvernement, d'avoir ruiné sa santé par des exercices trop violens, d'avoir voulu lui faire épouser une Princesse de leur maison, lorsque la nature ne permettoit pas encore à cet Empereur de consommer les devoirs d'un époux, enfin de tout ce qu'on pouvoit croire de leur ambition, furent envoyés en Sibérie: le nouveau Gouvernement ne s'opposoit pas à la vengeance de leurs ennemis; la haine des courtisans les suivit jusqu'au fonds de leur exil; on leur chercha des crimes au sein de leur misere: on les accusa d'entretenir des correspondances dangereuses avec des Puissances étrangeres, comme si des malheureux abandonnés dans un désert, n'ayant aucune relation avec la Cour, avoient pu être utiles aux ennemis de la Russie. On renouvella l'accusation plus vraisemblable du faux testament, & toute cette malheureuse famille expira sur l'échaffaud; les uns roués, les autres écartelés: on prétendit que le Comte de Biron avoit vengé dans leur sang l'affront qu'ils lui avoient fait en exigeant que l'Impératrice le laissât à Mittaw, & que cet arrêt, dont tous les Russes frémirent, étoit son ouvrage. (1) L'ancienne garde étoit suspecte à l'Impératrice, elle en créa une nouvelle pour l'opposer à la premiere.

Disgrace des Dolgorouki.

Cependant les Russes demandoient que l'Impératrice se donnât un époux, ou plutôt un maître: la Cour de Vienne le désiroit, & Biron en trembloit. Un Prince du midi arriva, entraîné par l'espoir de regner au fonds du nord: c'étoit Don Emmanuel, Infant de Portugal; la Maison d'Autriche favorisoit ses desseins & vouloit avoir une créature sur le trône de Russie: on le combla d'honneurs, on lui prodigua les présents & les fêtes; mais on rejetta ses propositions, & il ne rapporta dans sa patrie, que le ridicule d'une démarche inutile. Anne, qui redoutoit la tyrannie d'un époux, & qui se prêtoit

(1) Nous avons déja parlé de l'origine & de la fortune de cet homme singulier, dans l'histoire de Pologne & nous y renvoyons le Lecteur, supr. p. 92.

volontiers à ce que lui ſuggéra ſon favori, ſongea à ſe donner un ſucceſſeur: elle adopta ſa niece, fille de Charles Léopold Duc de Mecklenbourg, & de ſa ſœur Catherine Iwanowna. Elle lui fit embraſſer la religion Ruſſe, & changea ſon nom de Catherine en celui d'Anne. Elle n'avoit que douze ans, &, quoique la puberté ſoit tardive dans ces climats, on voulut la marier: on jetta les yeux ſur le Margrave Charles de Pruſſe; mais la Cour de Vienne traverſa cette alliance, & propoſa le Prince Antoine Ulric Duc de Brunswic Bevern & il fut accepté. Ce ne fut que deux ans après, qu'il parut en Ruſſie: on fit prêter ſerment aux Ruſſes, de reconnoître pour ſucceſſeur légitime, celui ou celle que l'Impératrice appelleroit au trône après elle; mais pouvoit-on compter ſur un ſerment prononcé à la vue des garniſons armées, & du canon placé dans les rues? L'Impératrice oublioit elle-même celui, par lequel elle s'étoit obligée à gouverner avec douceur: elle voulut forcer la Princeſſe Eliſabeth à prendre le voile, parceque ſes juſtes prétentions pouvoient troubler l'ordre de ſucceſſion établi par Anne: elle exila le Général Romanzow, parcequ'il avoit été modeſte, & qu'il s'étoit rendu juſtice: elle lui offrit la direction des finances; il la refuſa, en avouant qu'il n'avoit pas aſſez de talens pour cette place, qu'il ſçavoit ſe ſervir d'une épée, mais non pas d'une plume: ce refus prouvoit au moins ſon déſintéreſſement: il mérita des éloges; ſon exil en fut le prix. De Fick, Conſeiller d'Etat, étoit ami du Prince Démétri Gallitzin & ennemi déclaré de Biron: on lui fit un crime de ſon amitié & de ſa haine: il fut rélégué en Sibérie: l'Amiral Sivers le fut en Finlande, pour avoir différé de quelques momens de prêter le nouveau ſerment de fidélité, parce qu'il ignoroit la révolution, dont Moſcow avoit été le théâtre. Ainſi elle ſe priva de trois hommes qui avoient bien ſervi l'Etat, le premier dans les armées de terre, le ſecond dans le conſeil, le troiſieme dans les armées navales: par une contradiction non moins étonnante, elle rappella les Mentzicoff qui l'avoient perſécutée pendant le regne de Catherine.

Hiſt. de Ruſſie, 1725. juſqu'à nos jours.

Sage adminiſtration du Comte de Munich.

Le choix qu'elle fit du Comte de Munich, pour régler tout ce qui concernoit la guerre, répara le tort qu'elle s'étoit fait à elle-même par l'exil de Romanzow: ce Général mit la derniere main à l'ouvrage de Pierre I & perfectionna la diſcipline militaire: on avoit déja appellé quelques ſoldats Pruſſiens, dont l'exemple & les leçons avoient fait peu d'impreſſion ſur des légions groſſieres, indociles & mal-adroites; mais le deſpotiſme éclairé du Comte de Munich en fit au moins des machines promptes à céder à l'impulſion du reſſort principal. On forma un corps de cadets nationaux & étrangers, eſpece d'école militaire, ſupérieure à celle que Louis XIV établit à Givet, & comparable à celle que Louis XV érigea près de ſa capitale: ces éleves devinrent les meilleurs officiers de l'armée. Cette éducation publique & militaire eut plus de ſuccès à St. Petersbourg, qu'elle n'en a eu dans d'autres Etats, où l'on s'eſt empreſſé de l'imiter. Les gages des officiers Ruſſes, ſi toutefois on peut appeller gages le prix du ſang & de la valeur, furent augmentés: les ſoldats étrangers recevoient une paye beaucoup plus forte que celle des nationaux, & la paye que recevoient ceux-ci étoit plus foible encore que celle des guerriers nés en Ruſſie, mais de race étrangere: cette diſproportion bizarre dans l'évaluation des ſervices que la patrie accordoit à des mercénaires ſur ſes propres enfans, les décourageoit, ſans inſpirer plus d'ar-

SECT. VI. Hist. de Russie, 1725. jusqu'à nos jours.

deur aux auxiliaires. Le Comte de Munich fit cesser cette injustice, que Pierre I n'avoit point apperçue, ou plutôt qu'il avoit oublié de réformer: cependant ce ne fut point en diminuant la solde des étrangers, mais en augmentant celle des nationaux, qu'il établit entre eux une juste égalité. Des Ingénieurs & des Généraux parcoururent les provinces, examinerent l'état des villes, des garnisons, les progrès de la discipline & de l'art militaire, & entretinrent parmi les Colonels une noble émulation, & une vigilance perpétuelle sur leurs soldats & sur eux-mêmes.

Traité de Commerce entre la Russie & le Dannemarc.

Anne tourna aussi ses regards sur le Commerce: la mesintelligence entre les Cours de Copenhague & de St. Petersbourg étoit un obstacle à ses progrès; cette haine s'éteignit enfin par un traité, par lequel le Roi de Dannemarc accorda à la Souveraine des Russes, le titre d'Impératrice qu'il lui avoit refusé jusqu'alors. Anne s'obligeoit à la garantie de tous les Etats de son nouvel allié, & on arrêta entre leurs sujets réciproques une liberté entiere de trafiquer ensemble. On conclut vers le même tems une alliance avec la Chine; jusques à ce tems les affaires de cette cour n'avoient été réglées que sur les frontieres de la Sibérie, avec le Gouverneur de cette province, & jamais les Chinois ne vinrent jusqu'à St. Petersbourg, ou à Moscow. Anne en reçut à sa Cour une Ambassade solemnelle, la premiere qui vint en Europe. Elle entama une négociation avec la Cour d'Ispahan; les provinces cédées par le Sophi de Perse lui furent restituées: ces conquêtes onéreuses à l'Empire ne lui rapportoient rien: leur conservation avoit coûté des sommes immenses; & pendant l'espace de dix années cent trente mille Russes avoient péri dans ces climats, pour lesquels ils n'étoient point nés. Anne n'avoit point encore fait l'essai de ses armes: la vigilance du Comte de Munich, le choix des généraux, le zele des officiers, la docilité des soldats, tout sembloit promettre une victoire pour le premier combat; mais cet espoir ne fut pas rempli: les Tartares de Crimée n'ayant pu obtenir le passage sur les frontieres de Russie, voulurent le forcer; on en vint aux mains: les Russes furent vaincus: défaite qui n'eut rien d'ignominieux. Les Russes ne se retirerent qu'après une résistance longue & meurtriere: ils n'étoient que quatre mille, & ils étoient enveloppés par vingt-cinq mille Tartares.

1733. La Pologne offrit une carriere plus belle au courage des Russes. Frédéric Auguste II étoit mort. Frédéric Auguste III son fils fut élu par une faction puissante; un autre parti rappella Stanislas Leszinski (1). La Russie se déclara pour le Prince Saxon, & le fit triompher; nous ne rappellerons pas ici toutes les intrigues de la cour de France, le siege de Dantzic, la fuite & les malheurs de Stanislas, les succès du Comte de Munich, qui crut que cette expédition méritoit sa présence & pouvoit ajouter à sa gloire. Frédéric Auguste fut enfin reconnu par ses ennemis même, & la Cour de Pe-
1734. tersbourg commença à avoir sur la République de Pologne cette influence, qui n'a fait qu'augmenter depuis.

La Suede & la Russie renouvellerent leur traité d'alliance; il falloit le rappeller souvent à deux nations si longtemps ennemies, pour étouffer des semences de discorde toujours prêtes à renaître: cette alliance ressembloit fort à

(1) Voyez supra p. 88. &c.

ces égards que se témoignent deux courtisans, qui ne cherchent que l'occasion de se nuire. La bonne intelligence des deux Souverains n'effaçoit pas de l'esprit des peuples, le souvenir de tant de cruautés réciproques, contraires aux loix de la guerre & à celles de l'honneur: quatre années après, on vit encore un effet de ces haines nationales; un officier Suédois fut arrêté contre la foi publique par des Russes; il étoit chargé de dépêches importantes; on les lui enleva; il fut égorgé. La Cour de Stockholm demanda justice, & répandit des manifestes, où cet attentat étoit peint avec toute l'horreur, qu'il pouvoit inspirer. L'Impératrice se justifia par d'autres écrits. Un Souverain n'est certainement pas complice des crimes, que ses sujets commettent loin de ses yeux: mais cet officier étoit un émissaire de la cour de Suede, chargé de dépêches, & cette circonstance avoit fait soupçonner que le Ministere de St. Petersbourg avoit pu tremper dans cet attentat, parce qu'on regarde comme auteur du crime, celui qui a eu intérêt de le commettre, ou de l'ordonner: au reste, cette espece de vraisemblance fut assez combattue par la conduite de l'Impératrice, dans laquelle on ne découvre rien qui ressente la lâcheté & la trahison (1).

Hist. de Russie, 1725. jusqu'à nos jours.

La guerre s'alluma entre la Russie & l'Empire Ottoman: on se reprocha des infractions réciproques. Les Tartares se joignirent aux Turcs. La Porte respecta pour la premiere fois la personne de l'Ambassadeur Russe, à qui elle permit de se retirer. Bientôt le Comte de Munich s'avança vers Asoph à la tête d'une armée: les Russes étoient impatiens de rentrer dans cette place, qui avoit coûté tant de soins & de fatigues à Pierre I; mais avant de tenter cette conquête, il falloit mettre les Tartares de Crimée hors d'état de nuire aux assiégeans; une partie de l'armée dirigea sa route vers Précop & attaqua les lignes, qui défendent l'entrée de la péninsule: „ la longueur de ces lignes (2) est de sept werstes, ou près de deux lieues de France, s'étendant de la mer d'Asoph ou *Palus Méotides*, jusqu'à la mer noire. Il n'y a qu'une seule entrée par le chemin de la ville de Précop, qui est comprise dans les lignes. Le long des lignes, il y a six tours de pierres, garnies de canons. La largeur du fossé est de douze toises, sur sept de profondeur; la hauteur, du bas du fossé jusqu'à la crête du parapet, est de soixante & dix pieds & l'épaisseur du parapet est à proportion: cinq mille hommes y avoient travaillé plusieurs années de suite pour les mettre en cet état, & les Turcs les croyoient imprenables." Ces lignes, toutes redoutables qu'elles étoient, furent emportées: la ville de Précop capitula, & la Crimée fut ouverte aux Russes: ils s'emparerent de Koslow, de Bachtschi-Saraï, ainsi que des villes les plus importantes, & sortirent de la Crimée après avoir ravagé toute cette contrée, que sa situation & ses lignes sembleront défendre de toute insulte. Pendant cette expédition, le Général Lascy avoit commencé le siege d'Asoph: il avoit à lutter contre le génie de Pierre I, qui avoit fortifié cette ville: le siege fut long, meurtrier, difficile. Pierre le Grand ne prévoyoit pas qu'un jour, son ouvrage seroit funeste à sa patrie: mais enfin le Commandant capitula, & le Général Lascy se mit en marche pour rejoindre le Comte de Munich. Cette campagne ne fut que glorieuse;

Guerre entre la Russie & la Porte.

Succès des Russes dans la Crimée.

Ils s'emparent d'Asoph. 1737.

(1) Mém. de Manstein. (2) *Ibid.*

SECT. VI. Hist. de Russie, 1725. jusqu'à nos jours.

elle coûta à la Russie des sommes énormes, & une multitude de soldats: leurs plus grands ennemis n'étoient pas les Turcs & les Tartares, c'étoient la faim, la soif, les maladies; la plupart expirerent sans honneur & sans fruit sous leurs tentes, ou dans les hôpitaux. Malgré ces succès, malgré les communications que le Maréchal de Munich avoit toujours conservées avec l'Ukraine, en faisant élever des redoutes de distance en distance, les Tartares entrerent dans le pays des Cosaques, brûlerent les villages, & amenerent plus de mille familles chargées de chaînes.

Ils se rendent maîtres d'Otzakow.

La campagne suivante ne fut ni moins glorieuse, ni moins dispendieuse, ni plus utile. Les Russes s'emparerent d'Otzakow: un habile officier a jugé sévérement la conduite du Maréchal de Munich pendant ce siege. „C'est, „ dit-il, le siege le plus singulier qui se soit jamais fait, & il falloit avoir „ le bonheur de Monsieur de Munich pour en venir à bout: car après les „ fautes qu'il fit, d'attaquer la ville avec si peu de précaution, sans sçavoir „ de quelle maniere elle étoit fortifiée, il méritoit d'être battu & obligé de „ le lever." Cette conquête fût suivie de quelques combats, où les Tartares & les Turcs furent presque toujours défaits par les Russes: mais les maladies & les fatigues, beaucoup plus que le fer ennemi, emporterent onze mille soldats, & plus de vingt mille valets & conducteurs des bagages. En même temps le Général Lascy étoit entré en Crimée; après quelques succès peu décisifs, il avoit remporté une victoire sur les ennemis retranchés près de Karasbasan. Cette ville fut livrée au pillage; & on rendit aux Tartares tous les maux, qu'ils exerçoient partout où les portoit leur avidité. L'armée sortit de la Crimée, triomphante, chargée de butin, mais accablée de fatigues; la flotte Russe, après plusieurs combats força celle des Turcs à la retraite: le Sultan crut venger tant de défaites en enlevant Otzakow aux vainqueurs: mais le Maréchal de Munich avoit pris tant de précautions pour la défense de cette place, que les Musulmans furent contraints de se retirer.

1738. *Succès plus glorieux qu'utiles.*

La campagne de 1738 offrit au Maréchal de Munich une nouvelle moisson de lauriers: partout il fut vainqueur; mais les maladies épidémiques lui enleverent plus de soldats, qu'il n'en tua aux ennemis: les bestiaux furent aussi frappés de ce fléau; on fut obligé d'enterrer des munitions de guerre dans les déserts, parce qu'on n'avoit pas assez de bœufs & de chevaux pour les traîner. Le Maréchal Lascy eut de pareils succès en Crimée, il essuya de pareilles pertes; & ces trois campagnes si vantées ne servirent qu'à faire voir les talens de ces deux Généraux. Le changement de climat détruit toujours les armées dans un Empire aussi vaste que la Russie, on ne devroit point envoyer aux frontieres méridionales le soldat qui est né vers celles du nord; les armées devroient être recrutées & cantonnées dans les environs de leur patrie. Si Pierre I n'avoit confié la défense des provinces que le Sophi de Perse lui avoit cédées qu'à des troupes levées vers Astracan, ces conquetes n'auroient pas été le tombeau de tant de malheureux, qui, des bords de la mer glaciale, étoient transportés sur ceux de la mer Caspienne.

Ces fléaux, qui rendoient les victoires aussi désastreuses que des défaites, ne rallentirent point l'ardeur des Russes; ils comptoient les ennemis qu'ils

avoient tués, les enseignes qu'ils leur avoient enlevées, & ne comptoient point les victimes des maladies, étendues à leurs côtés, ou mourantes entre leurs bras. On rentra en campagne; on l'ouvrit par une victoire remportée sur les Turcs aux bords du Dniester; elle fut bientôt suivie de la bataille de Schavoutan, où les Musulmans firent de vains efforts pour venger l'honneur de leurs armes: les janissaires se signalerent par des prodiges de valeur; mais enfin ils s'enfuirent, laissant quarante-deux canons & six mortiers au pouvoir des vainqueurs. La conquête de Chotzim fut une suite de cette victoire: les Russes pénétrerent plus avant dans la Moldavie, & soumirent toute cette contrée: on assure que le dessein du Maréchal de Munich étoit de s'élever au rang d'Hospodar dans sa conquête, & d'en faire hommage à l'Impératrice, & que cette Princesse, à qui on en fit la proposition, répondit avec un sourire ironique: *Monsieur de Munich est bien modeste!* Cependant la Suede s'étoit liguée avec la Porte: l'Empereur avoit fait sa paix avec les Turcs. La Cour de St. Petersbourg se vit forcée d'y accéder, de consentir à la démolition d'Asoph, & à la cession de cette ville & de son territoire. Jusques-là l'Impératrice Anne n'avoit eu que des succès en guerre, en politique, en amour: elle avoit contenu les Polonois, elle avoit fait trembler les Turcs & les Tartares; son favori Biron avoit été élu Duc de Courlande; Stanislas étoit exclus du trône de Pologne, & les Russes avoient mis le sceptre dans les mains d'Auguste III. L'Impératrice avoit marié sa niece, la Princesse Anne de Meklenbourg, avec le Prince Antoine-Ulric de Brunswick. Tout succédoit au gré de ses désirs. La mort l'enleva dans le cours de ses prospérités; son testament excluoit du trône la Princesse Elisabeth Petrowna, & la Princesse de Brunswick. Iwan, fils de sa niece, fut le successeur qu'elle choisit; il étoit révoltant de voir un enfant âgé de deux mois, recevoir sur son berceau la Couronne que sa mere devoit porter avant lui; mais Anne vouloit laisser l'autorité Impériale dans les mains de Biron, en lui confiant la régence, & tel étoit le but d'un choix si bizarre.

Hist. de Russie, 1725. jusqu'à nos jours.

1740. Mort de l'Impératrice. Iwan lui succede; Biron est Regent.

Biron ne devoit pas se flatter de jouir longtemps d'un pouvoir envié par le pere & la mere de son pupille, par le Maréchal de Munich, l'appui de l'Etat, l'idole de l'armée, & par tous les Grands. Biron avoit des talens, des richesses, de l'orgueil; c'en étoit assez pour avoir des ennemis: la Princesse les rassembla, leur peignit Biron comme un tyran, & les excita à le renverser: le complot fut exécuté, presqu'aussitôt que conçu. Biron fut arrêté, interrogé, jugé, & condamné à mort. Anne commua sa peine, & le relégua en Sibérie: tout nouveau parvenu, en approchant du trône auroit dû tourner les yeux vers cette contrée, & songer qu'elle seroit un jour son asyle, s'il avoit le bonheur d'éviter l'échaffaud. La proscription de cet homme singulier laissoit vacant le Duché de Courlande; la Régente fit élire son beau-frere Ernest Ferdinand, Prince de Brunswick-Bevern. Mais elle ne gouverna pas assez longtemps pour voir cette élection confirmée par la République de Pologne. Cependant la succession de l'Empereur Charles VI, embrasoit toute l'Europe: on chercha à occuper la Russie, pour l'empêcher de prendre parti dans cette grande querelle; la guerre s'alluma entre les Suédois & les Russes; ceux-ci conserverent la supériorité qu'ils s'étoient acquise; ils durent leurs succès à leur propre courage, à leur discipline, &

Chûte de Biron.

1741.

Sect. VI. *Hist. de Russie, 1725. jusqu'à nos jours.*

au génie du Maréchal Lascy. Les Suédois furent taillés en pieces près de Wilmanstrand; cette ville fut conquise; & partout les Suédois furent étonnés de trouver leurs maîtres dans leurs éleves.

Nouvelle révolution. Elisabeth Petrowna est couronnée.

La Noblesse Russe s'indignoit de la longueur de la régence: depuis longtemps on votoit secrétement pour la Princesse Elisabeth, fille de Pierre: mais on ne s'étoit point encore déclaré. Elisabeth elle-même sembloit moins empressée de recevoir la couronne, qu'on ne l'étoit de la lui donner. On résolut de la porter au trône, lorsqu'elle paroissoit refuser d'y monter: tous les Ordres de l'Etat se réunirent pour assurer le succès de cette révolution; elle fut résolue, commencée, achevée en une nuit. La Princesse Anne, son époux, & son fils furent arrêtés & conduits dans une forteresse: un si grand changement ne coûta pas une goutte de sang; c'étoit ce qu'Elisabeth avoit desiré; elle ne vouloit point d'un trône souillé par des meurtres. Autant son pere avoit été sévere, inflexible, souvent même cruel; autant elle étoit douce & compatissante; elle aimoit mieux prévenir le crime, que de le punir; elle avoit horreur des supplices, & n'infligeoit que des peines légeres; mais celles-ci étoient toujours exécutées. Le grand défaut des loix pénales trop cruelles, est d'inspirer de la pitié en faveur du coupable: les juges eux-mêmes cherchent à le sauver de leur propre vengeance, & le forfait demeure impuni. Il n'en est pas de même des loix modérées; elles sont suivies à la
1742. rigueur, & le criminel ne peut avoir aucune espérance d'impunité. Dès qu'Elisabeth fut couronnée, elle appella à sa cour le jeune Duc Charles Pierre Ulric de Holstein Gottorp, fils de sa sœur aînée, Anne Petrowna, Duchesse de Holstein, & petit-fils d'Hedwige Sophie, sœur aînée de Charles XII. Elle le nomma Lieutenant Général des armées de l'Empire & le déclara son successeur au trône: il embrassa la religion Grecque, prit les titres de Grand Duc & d'Altesse Impériale, & changea ses noms des baptême en ceux de Pierre Fœdérowitz: cependant la vieillesse, les infirmités du Roi de Suede,

Le Grand Duc refuse la Couronne de Suede.

déterminerent le Sénat de Stockholm à lui nommer un successeur: le nouveau Grand Duc fut élu d'une voix unanime; on lui envoya une ambassade pour le prier de venir prendre sa place sur le trône à côté du vieux Monarque. Le pouvoir absolu des Souverains de Russie, l'immensité de leurs Etats, l'avoient tellement ébloui, que l'espoir de cette Couronne le flattoit plus que la jouissance actuelle de Suede: il refusa, mais sans hauteur, l'offre solemnelle de ce peuple libre, & le pria d'offrir le sceptre à son oncle, Adolphe Frédéric, Evêque de Lubeck.

Cependant la guerre continuoit toujours entre ces deux Puissances. Les Russes s'emparerent de l'isle d'Aland; ils en furent bientôt chassés par les

1743. *Paix conclue à Abo.*

Suédois; on se livra sur mer quelques combats peu décisifs; sur terre on eut & des succès & des échecs réciproques. Enfin la paix fut conclue à Abo en Finlande; les troubles qui agitoient la Suede, favoriserent les prétentions de la Cour de Petersbourg; on fit des sacrifices pour se délivrer des ennemis du dehors, & pouvoir contenir plus facilement les ennemis domestiques. Par ce traité, il fut réglé que le Duc de Holstein-Eutin, Evêque de Lubeck & Administrateur du Duché de Holstein Gottorp, seroit reconnu successeur à la Couronne de Suede; cette Puissance cédoit à la Russie la province de Keymengard, avec toutes les branches & l'embouchure de la riviere

viere de Keymen, la ville & la forteresse de Nyslot, & une lisiere de deux lieues à l'est & au nord. La Russie restituoit ses conquêtes, la Bothnie orientale, Biornberg, Abo, les isles d'Aland, Tavastus, & Nyland, ainsi que la partie de la Carélie conservée à la Suede par le traité de Neustadt. Ce traité de paix, en étoit aussi un d'alliance & de commerce. Quant aux honneurs du pavillon, on établissoit une égalité parfaite entre les deux nations.

Hist. de Russie, 1725. jusqu'à nos jours.

Un ennemi, non moins redoutable que l'avoient été les Suédois, s'avançoit vers les frontieres d'Astracan; c'étoit le fameux Thamas-Kouli-kan, qu'on a follement comparé à Alexandre: l'Impératrice fit marcher une armée contre l'usurpateur de la Perse: les Tartares de Circassie se mirent sous la protection d'Elisabeth & vinrent se ranger sous ses enseignes. Thamas n'osa mesurer ses forces contre des troupes Russes disciplinées par un homme qui soutenoit mieux que lui le parallele avec le héros Macédonien: il fit la paix, & tourna ses armes contre les Turcs; l'Empire du croissant lui sembloit moins formidable, que celui que Pierre avoit réformé. La retraite du conquérant redoubla les allarmes de la Cour de Coppenhague, qui se croyoit menacée par la Russie liguée avec la Suede, & qui fondoit sa sûreté sur l'occupation que les Persans alloient donner aux Russes: le Roi de Dannemarc augmenta ses forces maritimes. On croyoit la guerre prête à s'allumer dans le nord; mais la sagesse du Comte de Tessin en étouffa les premieres étincelles: les anciens traités furent renouvellés. L'alliance de la Russie & de la Suede devint aussi plus intime: on fixa les secours mutuels que les deux Cours se devoient; celle de Russie s'engageoit à fournir aux Suédois, s'ils étoient attaqués, douze mille fantassins, quatre mille cavaliers, neuf vaisseaux de ligne & trois frégates. On célébra à Moscow, avec beaucoup de magnificence, mais sous de malheureux auspices, le mariage du Grand Duc Pierre avec Sophie Auguste, fille de Christian Auguste, Prince d'Anhalt Zerbst, & de Jeanne Elisabeth, Princesse de Holstein Gottorp. Sophie Auguste fit profession de la religion grecque & prit le nom de Catherine Alexiewna: pour plaire aux Russes il falloit changer de nom, comme de culte. La Grande Duchesse fut déclarée héritiere de l'Empire, dans le cas où l'Impératrice & le Grand Duc mourroient sans héritiers.

1744. Thamas-Kouli kan n'ose pénétrer dans la Russie.

1745.

Mariage du Grand Duc.

Elisabeth, avare du sang humain, & n'aimant à le faire verser ni par des bourreaux, ni par des soldats, tempéroit au dedans la rigueur des loix, & s'assuroit au dehors des alliés, dont la puissance contint les ennemis de l'Etat: elle conclut avec la Cour de Vienne un traité de garantie réciproque de leurs Etats; cette alliance devoit durer vingt-cinq ans. Deux ans après elle se ligua avec l'Angleterre & la Hollande, union qui tendoit en même temps au repos de la Russie, & à protéger la Cour de Vienne contre les entreprises du Roi de Prusse. Tant de traités n'empêcherent pas la guerre d'éclater en 1756: les garanties imaginées pour assurer le repos de l'Europe, sont souvent les causes des plus sanglantes querelles: une Puissance, qui auroit gardé la neutralité, se voit forcée de prendre les armes, parcequ'un siecle auparavant, ses prédécesseurs se sont faits garants d'un traité, & protecteurs d'une nation éloignée. Le Roi de Prusse conquit toute la Saxe en courant: le Roi de Pologne aussi malheureux que son pere, implora l'assis-

1746.

1748.

1756.

tance de l'Impératrice de Russie. (1) Un double motif l'engageoit à ne pas la lui refuser; l'élévation de Frédéric Auguste III étoit l'ouvrage des Russes; & la Cour de Vienne, alliée de celle de St. Petersbourg, se trouvoit attaquée par le héros Prussien, qui bravoit une partie de l'Europe liguée contre lui. Envain le Roi d'Angleterre voulut engager l'Impératrice à interposer sa médiation entre les Cours de Vienne & de Berlin, & à faire retirer son armée. Elisabeth prit alors un ton de fierté, qui convenoit au sang de Pierre le Grand; elle répondit, que son armée ne se retireroit, que, lorsque les deux Cours de Vienne & de St. Petersbourg auroient reçu la satisfaction qui leur étoit dûe par leur ennemi commun. Elle refusa les grains qu'on lui de-

1757.

(1) La déclaration d'Elisabeth au sujet de l'irruption des Prussiens en Saxe, mérite d'être citée, parceque, contre l'ordinaire de ces sortes d'écrits, on y trouve des motifs réels & sentis, & point de prétextes. „ S. M. l'Impératrice de toutes les Russies a vu, avec „ une extrême surprise, tant par les derniers avis de M. Groff, son Conseiller d'Etat ac„ tuel, & Envoyé extraordinaire à Dresde, que par l'extrait que M. le Secrétaire d'Am„ bassade a communiqué d'une lettre du Ministere de la Cour de Saxe, l'invasion arbitraire „ des troupes Prussiennes dans les Etats Electoraux de Saxe, & la déclaration faite à Dres„ de par le Ministre Prussien Malzhahn, que le Roi de Prusse avoit résolu de garder, pen„ dant quelque temps, ce pays neutre en dépôt. Le zele constant & inaltérable avec le„ quel S. M. I. a toujours pris à cœur le bien-être, la sûreté, & les intérêts de ses hauts „ alliés en général, mais en particulier ceux de S. M. le Roi de Pologne, & de remplir „ fidelement ses engagemens envers eux, ne lui a pas permis de perdre un instant pour fai„ re assurer, en son nom, sa dite Majesté, par M. Groff, son Envoyé extraordinaire, que, „ compatissant sincérement au malheur dont l'Electorat de Saxe a été accablé si inopiné„ ment, S. M. I. se fera en même temps un devoir particulier de procurer à Sa Majesté le „ Roi de Pologne, à l'occasion des violences commises contre ses Etats héréditaires, une „ satisfaction bien moins proportionnée au dommage qui lui a été causé, qu'à l'énormité de „ cette téméraire infraction de la paix, du Roi de Prusse, & comme S. M. I. se promet à „ cet égard les mêmes dispositions des sentimens magnanimes & de l'amitié de S. M. l'Im„ pératrice Reine, en qualité de bonne alliée, elle a fait connoître à S. E. M. le Comte „ d'Esterhazy, Ambassadeur de sa dite Majesté auprès d'elle, ses sentimens, tant sur cette „ démarche audacieuse du Roi de Prusse, principalement entreprise contre les Etats de Sa „ Majesté l'Impératrice Reine, que sur les mesures efficaces à prendre de concert, pour „ s'opposer à ce torrent; en priant sa dite Excellence d'en rendre compte à sa cour, le „ plus promptement qu'il seroit possible, & de représenter, que la nécessité d'une pareille „ coopération commune n'étoit seulement pas fondée sur l'obligation où se trouvoient les „ deux Couronnes Impériales, de faire obtenir justice à Sa Majesté le Roi de Pologne; „ mais qu'il falloit de plus considérer, que quand même le Roi de Prusse, voyant la ferme„ té & les préparatifs des deux Cours Impériales, ne voudroit pas se hazarder plus avant, „ & se contenteroit de rester en possession des Etats de Saxe, & d'en achever la ruine, „ les deux Cours Impériales ne pourroient pas en demeurer-là; mais que leur propre inté„ rêt commun doit leur dicter de saisir cette occasion pour mettre des bornes convenables „ à la puissance du Roi de Prusse. M. l'Envoyé Groff a ordre d'y ajouter, que, comme „ les deux Cours Impériales auront besoin de quelque temps pour effectuer ces mesures, Sa „ Majesté Impériale reconnoît, en attendant, elle-même, que Sa Majesté Polonoise, dans „ un événement aussi inopiné, n'a pu prendre d'autre parti que celui qu'elle a déja pris; „ & Sa Majesté Impériale est aussi dans la ferme espérance que Sa Majesté Polonoise, con„ formément à sa prudence & à sa pénétration reconnues, voudra bien, jusqu'à l'arrivée du „ secours des armées des deux Cours Impériales, continuer à prendre de telles mesures „ que sa personne sacrée ne soit exposée à aucun inconvénient, ni entrer absolument dans „ quelque négociation ou accommodement avec le Roi de Prusse; mais épargner son ar„ mée & la tenir prête à pouvoir se joindre dans l'occasion aux troupes des deux Cours „ Impériales, ou du moins d'agir avec elles en même temps, & par-là se procurer une sa„ tisfaction aussi juste que convenable, laquelle on doit infailliblement espérer de la justi„ ce de sa cause, & de l'assistance & de la bénédiction du Tout-puissant."

mandoit pour prévenir la famine dans l'Electorat de Hanovre: en même temps elle combloit de dons l'infortunée Reine de Pologne, qui n'avoit pas voulu abandonner fes fideles Saxons; & elle accédoit au traité d'alliance des Cours de Vienne & de Verfailles: le fyftême politique étoit changé; ces deux maifons ennemies pendant tant de fiecles, s'étoient liguées; il fembloit que, par leur union, elles duffent faire la loi dans l'Europe; elles ne purent feulement pas réduire un Electeur de Brandebourg. Le génie eft la véritable puiffance: un Roi tel que Frédéric n'a befoin d'autres alliés, que fes foldats exercés & commandés par lui. Cette guerre fut cependant glorieufe pour les Ruffes, ils s'emparerent de Mémel, bloquerent les ports de Pruffe, battirent les Pruffiens près de Groff-Jagerdorf. Autant on loua la victoire du Feld-Maréchal Apraxin, autant on le blâma de n'en avoir pas profité, & de s'être retiré vers la Pologne, lorfqu'il pouvoit pourfuivre les vaincus: le commandement fut donné au Général Fermer; celui-ci plus actif, plus audacieux, entra dans Konigsberg, tailla en pieces les Pruffiens près de Cuftrin: tandis que Fermer triomphoit, on inftruifoit le procès de fon prédéceffeur; fa mort prévint fa juftification, ou fon châtiment. La disgrace du Chancelier Beftucheff Rumin parut plus étonnante: Elifabeth, dont le defpotifme n'avoit rien d'obfcur ni de cruel, rendit compte à fes peuples des motifs qui l'avoient engagée à dépouiller ce Miniftre de toutes fes charges: il avoit conduit des affaires importantes, à l'infçu de l'Impératrice; il avoit refufé d'exécuter fes ordres, ou les avoit rendus inutiles; il avoit caché fous filence des complots qui fe tramoient contre l'Impératrice; il avoit exigé de fes inférieurs que fes ordres fuffent exécutés de préférence, lorfqu'ils fe trouvoient en contradiction avec ceux de fa Souveraine; il avoit cherché à divifer la famille regnante. Tels étoient fes crimes. Il fut condamné à paffer le refte de fes jours dans une de fes terres.

Hift. de Ruffie, 1725. jusqu'à nos jours.

Succès des Ruffes.

1758.

Disgrace de Beftucheff Rumin.

Cependant le Général Fermer, dont la fanté étoit affoiblie par les fatigues de la campagne précédente, fut dignement remplacé par le Comte de Soltikoff. Attaqué par les Pruffiens, près de Croffen, il fut vainqueur: il s'empara de Francfort fur l'Oder, & le Roi de Pruffe, malgré toute fon activité, ne put prévenir la jonction des Ruffes & des Autrichiens. Ce Prince crut venger les défaites de fes Généraux; il fut défait lui-même, & laiffa au pouvoir des vainqueurs vingt-fix drapeaux, deux étendards, près de deux cents pieces de canon, huit mille morts, plus de quatre mille prifonniers, & deux mille déferteurs. La campagne fuivante ne fut pas moins défaftreufe pour les Pruffiens; les Ruffes entrerent dans Berlin, firent la garnifon prifonniere, leverent de fortes contributions, & abandonnerent leur conquête. La flotte Ruffe bombarda Colberg; les troupes de terre defcendirent; mais l'arrivée imprévue du Général Werner jetta parmi elles une terreur panique, & les força à remonter fur les vaiffeaux. Cet affront fut lavé l'année fuivante. Colberg affiégé par mer & par terre, fut contraint de capituler, le 17 Décembre, après une belle défenfe: la joie que tant de triomphes avoit excitée dans St. Petersbourg fe changea bientôt en un deuil que tous les cœurs partagerent. Elifabeth, qu'on peut appeller le Titus de fon fexe, mourut huit jours après la prife de Colberg. Pierre III lui fuccéda; elle lui avoit recommandé de remplir les engagemens qu'elle avoit contractés avec fes alliés: mais ce

1759-1761.

SECT. VI. *Hist.* de Russie, 1725. jusqu'à nos jours.

1762.

Prince consultoit plus ses penchans, que ses intérêts & les traités. Les conseils d'Elisabeth mourante ne l'emporterent point sur l'estime qu'il avoit conçue pour le Héros Prussien; il abandonna le parti de Marie Thérese, fit sa paix avec Frédéric, renvoya les prisonniers comblés de présens, & versa ses bienfaits sur les malheureuses contrées, qui avoient été le théâtre de la guerre. Ce Prince, qu'on a accusé d'incapacité, qui s'en est accusé lui-même dans un écrit signé de sa main, avoit les plus grandes vues pour la paix générale: il vouloit balancer le pacte de famille de la maison de Bourbon, par une pareille alliance entre les trois branches souveraines de la Maison de Holstein, qui regnoient en Suede, en Dannemarc, en Russie; les Rois de Prusse & d'Angleterre auroient été invités à y accéder. Il opposoit ainsi toutes les forces du nord à celles de l'occident & du midi: après la mort de Frédéric Auguste III il se promettoit de placer sur le trône de Pologne le Prince Henri de Prusse, de déclarer cette couronne héréditaire, de détruire l'anarchie Polonoise, d'y ériger une Monarchie, de rendre la liberté aux Serfs, & de resserrer dans de justes bornes la puissance indéfinie de la Noblesse. Il changeoit les possessions des Puissances du nord, & les dédommageoit par des équivalens. Protecteur du commerce, il supprima les droits qu'on levoit sur les marchandises qui venoient de Perse, & sur celles qu'on apportoit à Archangel: il établit un college de police, qui devoit s'occuper uniquement de tous les objets qui pouvoient contribuer à la gloire de l'Empire & au bien public. La Noblesse eut la liberté de voyager pour s'instruire, & de disposer de ses biens, sans l'agrément du Souverain. L'inquisition ou chancellerie secrette fut cassée. La question, cruauté souvent inutile & toujours odieuse, fut supprimée; on publia des loix somptuaires. Enfin Pierre voulut réformer l'état ecclésiastique & l'état militaire; ce fut contre ce double écueil qu'il périt; il sécularisa les biens de l'église, & les réunit à la Couronne; le clergé fut partagé en trois classes; tous les prélats furent pensionnés; il n'est point de général, qui, pour prix de ses services, ne fut satisfait du revenu que Pierre assignoit à un évêque; il n'est point de citoyen, qui ne vécut décemment avec celui qu'il assuroit aux prêtres des classes inférieures. Les religieux eurent défense de recevoir des novices & de faire des vœux avant l'âge de trente ans: le culte superstitieux qu'on rendoit aux images fut proscrit: les prêtres furent condamnés à se couper la barbe. Les troupes furent habillées à la Prussienne, & l'exercice Prussien fut substitué à l'exercice Russe. Enfin l'Empereur voulut répudier son épouse, deshériter son fils, & reléguer l'une & l'autre dans un monastere. Voilà son plus grand crime. Le Clergé & la Noblesse militaire conspirerent bientôt contre lui: les prêtres ne pouvoient lui pardonner la perte de leurs barbes, encore moins celle de ces immenses revenus, qui leur faisoit couler au sein de la molesse & des plaisirs, des jours sans nuage, sans inquiétude, sans fatigue. Les officiers, les soldats qui avoient paru supérieurs aux Prussiens pendant la derniere guerre, étoient indignés de ce qu'on les forçoit à recevoir des leçons des vaincus & à s'habiller comme eux. D'ailleurs Pierre les avoit traités avec mépris, & leur avoit dit que les Prussiens étoient leurs maîtres. La conjuration éclata presqu'aussitôt qu'elle fut conçue. Pierre voulut se sauver; partout il trouva les armes de ses sujets tournées contre lui; investi dans Oranienbaum, il renonça

Réformes de Pierre III: sa disgrace, & sa mort.

au trône, pour sauver sa vie, & se reconnut indigne de regner. Catherine II fut proclamée Impératrice & reçut le serment de fidélité de tous les ordres. Pierre fut enfermé à Czarsko-zelo, & mourut. Catherine II se hâta de rendre publics dans un manifeste les motifs de cette révolution. (1) On se rappel-

Hist. de Russie, 1725. jusqu'à nos jours.

(1) „ Catherine II, par la grace de Dieu, Impératrice & Autocratrice de toutes les „ Russies, à tous nos fideles sujets, tant de l'état ecclésiastique, que militaire & civil. Notre „ avénement au trône de Russie, est une preuve incontestable que la main de Dieu agit, „ lorsque le cœur humain cherche sans détour à opérer le bien. Jamais nos desseins & nos „ désirs ne furent de parvenir au gouvernement, ni de monter sur le trône de Russie, ainsi „ que l'ont déterminé les décrets immuables de la sagesse infinie. Après la mort de l'Impé- „ ratrice Elisabeth Petrowna, notre sérénissime & très chere tante, de glorieuse mémoire, „ tous les véritables enfans de la patrie, maintenant nos sujets, espérerent trouver du moins „ quelque consolation à la juste douleur, que leur causoit la perte de la mere la plus ché- „ rie, sous les loix du neveu qui lui succédoit, & qu'ils avoient déja reconnu pour succes- „ seur au trône, & marquerent leur reconnoissance envers sa Majesté Impériale par leur „ obéissance & par l'hommage qu'ils rendoient à ce Prince. On s'apperçut, à la vérité, „ bientôt de son incapacité pour régir un Empire aussi vaste; mais on se flatta de l'espoir „ qu'il la reconnoîtroit lui-même; & l'on demanda, en attendant, que nous voulussions „ l'aider de nos soins maternels dans les travaux pénibles du gouvernement. Mais, comme „ le pouvoir sans bornes, lorsqu'il réside dans un Prince qui n'est point guidé par l'amour „ envers les hommes, & par d'autres motifs également louables, devient un mal & une „ source indubitable de mille désordres, immédiatement après que le ci-devant Empereur „ eut pris les rênes du gouvernement, la patrie se trouva saisie de crainte & d'effroi, par- „ cequ'elle se vit sous les loix d'un Prince & d'un maître, qui, au lieu de commencer à „ penser au bien de l'Empire, mit ses soins principaux à satisfaire les passions, dont il étoit „ servilement dominé, & qui; en montant sur le trône, y avoit apporté de pareils sentimens. „ Déjà, comme Grand Prince & héritier du trône de Russie, il en avoit donné plusieurs „ marques à feu l'Impératrice sa tante & sa Souveraine, & occasionné à cette Princesse, „ ainsi qu'il est connu de toute notre Cour, nombre de peines & de chagrins. La dissi- „ mulation regnoit, à la vérité, dans sa conduite antérieure, parce qu'il étoit retenu par „ une sorte de crainte envers la défunte Impératrice; mais, dans le fond de son ame, il re- „ gardoit comme une contrainte extrême, & comme un esclavage, l'amour qu'elle lui por- „ toit en qualité de parente. Il ne s'abstint pas même toujours de donner à nos fideles „ sujets des marques publiques de son ingratitude, soit par ses mépris pour la personne sa- „ crée de feu Sa Majesté Impériale, soit par sa haine envers la patrie. Il lâcha enfin la „ bride à ses passions, au point qu'il perdit de vue l'état & la dignité qui convenoit au „ successeur d'un Empire si considérable: en un mot, on s'apperçut que le désir de la gloi- „ re ne le touchoit pas même foiblement. Qu'en est-il arrivé? A peine fut-il certain que „ sa Sérénissime tante & bienfaitrice approchoit de sa fin, qu'il la bannit d'avance de sa „ mémoire, sans attendre que le Tout-puissant l'eût rappellée de ce monde. Il dédaigna ab- „ solument de regarder le corps de Sa Majesté Impériale, & quand le cérémonial l'y obli- „ geoit & qu'il y étoit contraint, on le voyoit porter sur le cercueil des yeux où la satis- „ faction étoit peinte, & on l'entendoit tenir des propos dictés par l'ingratitude. Le corps „ de cette grande Princesse n'auroit pas même été inhumé avec les honneurs qui lui étoient „ dûs, si les nœuds du sang & de la tendresse qui nous unissoient à elle, & qu'elle payoit „ d'un amour réciproque, ne nous en eussent imposé le devoir sacré. Il s'imagina que le „ pouvoir suprême qu'il avoit alors comme Monarque, ne lui parvenoit pas d'une pure „ grace de Dieu, & qu'il ne le tenoit pas non plus pour le bien & l'avantage de ses sujets; „ mais que le hazard le lui avoit mis en main pour sa satisfaction & pour pouvoir conten- „ ter tous ses désirs: il unit ainsi une puissance sans bornes à ses inclinations inconsidérées, „ pour introduire dans l'Empire, des nouveautés dictées par la foiblesse de son esprit, & „ qui ne pouvoient tourner qu'au détriment de la nation. Ne portant ainsi dans son cœur, „ comme il est devenu manifeste, aucun vestige de la vraie religion Grecque, quoiqu'il „ y eût été suffisamment instruit, il chercha surtout à détruire dans le peuple, par son pou- „ voir illimité, la vraie croyance, dont la Russie fait depuis si longtemps profession; il „ s'absenta lui-même du temple de Dieu & ne marqua pas la moindre piété; & si, parmi „ les sujets, il se trouva des personnes consciencieuses, qui, scandalisées de son peu de vé-

lera que Pierre le Grand avoit aussi répudié sa premiere épouse & deshérité son fils, qu'il avoit porté de pareils réglemens sur l'âge auquel on pouvoit embrasser la vie monastique, qu'il avoit voulu changer d'alliés & d'ennemis, qu'il avoit mis un impôt sur les barbes pour forcer les Russes à se raser, qu'il

„ nération pour les saints, & du mépris ou plutôt de la dérision dont il traitoit le culte, „ oserent lui faire à cet égard les représentations les plus respectueuses, elles n'éviterent qu'à „ peine les suites funestes, toujours à craindre de la part d'un Prince capricieux, qu'aucun „ frein ne retient, & qu'aucun jugement humain n'arrête. Enfin il commença à songer à „ la destruction de l'Eglise même; déja les ordres étoient donnés d'en démolir quelques-unes, „ & il avoit été préalablement défendu, une fois pour toutes, à ceux que la foiblesse de „ leur complexion empêchoit de fréquenter les édifices sacrés, d'avoir chez eux des cha- „ pelles particulieres, pour y offrir, suivant leurs désirs, leurs vœux au Très-haut. C'est „ ainsi qu'il vouloit dominer sur les Orthodoxes, & étouffer en même temps en eux la „ crainte du Seigneur, que l'Eglise nous apprend être le principe de la sagesse. Indépen- „ damment du juste amour envers le Créateur dont il méprisoit la loi, il fouloit également „ aux pieds les loix naturelles & humaines, puisqu'à son avénement au trône Impérial de „ Russie, il ne voulut point déclarer pour son successeur le Grand Prince Paul Pétrowitz, „ son fils unique, par une suite du dessein qu'il avoit formé dans son cœur, par un pur „ effet de sa bisarrerie, & qui tendoit à notre ruine, comme à celle de notre cher fils, sça- „ voir, ou de renverser le droit de succession, en vertu duquel il avoit hérité de feu l'Im- „ pératrice sa tante, ou de livrer même la patrie en des mains étrangeres, sans se souvenir „ du principe de droit naturel, qui veut que personne ne puisse donner à un droit une „ étendue plus grande que celle avec laquelle il l'a reçu. Quoique nous nous fussions d'a- „ bord apperçue avec quelque inquiétude de son dessein, nous ne nous attendions néan- „ moins pas qu'il portât aussi loin qu'il l'a fait, la persécution contre nous & contre notre „ cher fils. Mais tous les sujets, qui alors suivoient les mouvemens de leur conscience, „ & qui depuis sont devenus les nôtres, remarquerent que son désir pernicieux de nous „ perdre avec notre héritier, commençoit à éclater. Les cœurs généreux & remplis de „ piété, sur lesquels le bien de la patrie faisoit une impression véritable, furent dans le plus „ grand des troubles, lorsqu'ils virent surtout la patience avec laquelle nous supportions „ ces persécutions. Ils nous avertirent à plusieurs reprises avec le plus grand zele, & dans „ le plus grand secret, de songer à sauver notre vie, & tâcherent en conséquence de nous „ porter à nous charger du gouvernement. Il étoit, pour ainsi dire, inévitable que le mé- „ contentement général n'éclatât bientôt. Cependant il ne discontinua point d'agir de plus „ en plus contre les véritables intérêts de l'Empire, & il renversa tout ce que Pierre le „ Grand, notre très cher & très honoré Seigneur & ayeul d'immortelle mémoire, avoit „ établi en Russie, pendant un regne laborieux de trente ans. Les loix furent sans force „ & sans vigueur, les tribunaux sans activité, les affaires abandonnées, sans qu'on en fit „ mention, & les revenus de l'Empire employés à des usages superflus & même pernicieux „ à la patrie. Après une guerre sanglante, on se préparoit à une nouvelle, aussi prématurée „ que peu conforme au véritable intérêt de la Russie. Il conçut de plus une haine violente „ contre le régiment des gardes, ce corps si fidele & si attaché de tout temps à la person- „ ne sacrée de ses prédécesseurs. Il commença à introduire dans ce même corps des nou- „ veautés insoutenables, qui, loin de relever le courage du militaire, firent les impressions „ les plus sensibles sur les cœurs affligés des fideles sujets, accoutumés à combattre avec le „ plus grand zele & à prodiguer leur sang pour la religion & pour la patrie. De nouveaux „ réglemens diviserent l'armée en petits pelotons, de maniere qu'elle ne parût plus apparte- „ nir à un seul maître; changement, dont il ne pouvoit résulter autre chose, si ce n'est „ qu'en campagne, l'un auroit pris l'autre pour son ennemi, & l'auroit traité & détruit en „ conséquence: on donna aux régimens un air étranger; quelques-uns même furent totale- „ ment déguisés; au lieu qu'auparavant l'uniformité y regnoit & fondoit l'union qui sub- „ sistoit entre eux. Les soins si fort hors de saison, qu'il se donnoit sans relâche à de sem- „ blables nouveautés pernicieuses à l'Empire, aliénerent à la fin l'esprit de la nation Russe, „ & influerent sur sa fidélité & son obéissance envers lui, au point que, bannissant toute „ crainte & toute retenue, il n'y eut plus personne qui ne marquât hautement son mécon- „ tentement, & qui ne fût sur le point de se venger sur sa personne; cependant, le comman-

avoit condamné le culte qu'on rendoit aux images, qu'il avoit introduit l'habit Polonois à sa cour & la discipline Allemande parmi ses troupes, qu'il avoit appellé des étrangers pour commander & dans la guerre & dans la paix, qu'il avoit projetté un grand changement dans le système politique de l'Euro-

Hist. de Russie, 1725. jusqu'à nos jours.

„ dement que Dieu grava au fonds des cœurs de nos fideles sujets, & qui leur inspire le „ respect envers le Souverain, les contint encore, & ils se bornerent à l'espoir que la main „ du Très haut, s'appésantissant sur ce Prince, daigneroit relever par sa chûte un peuple „ opprimé & consterné. Par ces circonstances exposées à la face de toutes les personnes „ impartiales, on sent que notre esprit devoit être agité de troubles extrêmes. Nous „ voyions de nos yeux la ruine de la patrie, & notre personne & celle de notre cher fils, „ né héritier du trône Impérial de Russie, exclues & rayées, pour ainsi dire, de la maison „ Impériale; de sorte que ceux qui, conformément à ce qui doit être, nous rendoient „ leur devoir, comme à leur Impératrice, couroient risque de leur vie ou du moins de „ leur fortune; surtout ceux qui nous marquoient le plus d'affection & de zele, ou qui, „ pour parler mieux, se mettoient le moins en peine de cacher leur inclination envers „ nous. Car nous n'avons remarqué dans la nation, qui que ce soit, qui ne fût bien inten„ tionné pour nous, & qui ne se soit empressé de nous convaincre de son attachement. „ L'envie empressée d'opérer notre entiere ruine augmenta, au reste, tellement en lui, „ qu'elle manifesta au peuple l'entreprise qu'il méditoit contre notre personne, tandis que „ lui (ci-devant Empereur) cherchoit à faire tomber sur nous le murmure général, auquel „ il avoit seul donné occasion, & que tout le monde étoit en même temps informé des des„ seins qu'il avoit formés de nous anéantir & de nous ôter la vie: quelques-uns de nos su„ jets les plus fideles, qui préfererent au leur le salut de la patrie, nous en ayant informée „ sans délai, nous ne balançâmes plus, en recourant à l'aide du Très haut, à nous opposer „ à tous les dangers, qui nous menaçoient, avec un courage digne de l'inclination que la „ nation nous faisoit voir. Après avoir imploré la protection du Ciel, & après avoir eu „ recours à la justice immuable, nous prîmes le parti de devenir victimes de la patrie, ou „ de la délivrer des troubles qui la déchiroient intérieurement, & de détourner loin d'elle „ une effusion cruelle de sang. Nous nous étions préparée à peine, en invoquant le Tout„ Puissant; nous avions à peine fait connoître aux fideles sujets à nous députés par la na„ tion, le consentement que nous donnions à ce qu'ils demandoient, que le désir général „ de nous être soumis & attaché se manifesta & se confirma par le serment qui nous fut „ prêté volontairement & avec la joie la plus grande par l'état ecclésiastique, militaire & „ civil. Par une suite de l'amour naturel que nous avons en général pour le bien de l'hu„ manité, & de nos tendres soins pour nos fideles sujets, nous devions encore prévenir les „ résolutions inconsidérées que le ci-devant Empereur pouvoit prendre, étayé de la con„ fiance qu'il pouvoit placer en la prétendue force de ses troupes de Holstein qu'il avoit à „ Oranienbaum, (où son amour pour elles faisoit alors couler ses jours dans l'oisiveté, au „ lieu de les consacrer aux affaires les plus essentielles de l'Empire) & cela pour épargner „ les ruisseaux de sang que nos régimens des gardes & autres régimens étoient prêts de faire „ couler par un effet de leur zele pour la religion, pour la patrie, pour nous & pour notre „ très cher fils. Nous crûmes donc que c'étoit pour nous un devoir sacré, & à nous im„ posé par Dieu même, envers nos sujets, de prévenir sur le champ par de bons & salu„ taires arrangemens, tout ce qui pourroit arriver. Nous nous mîmes en conséquence en „ marche de St. Petersbourg à la tête des gardes, du corps d'artillerie, & des autres régi„ mens de campagne qui étoient dans la capitale, dans le dessein de faire échouer ses pro„ jets dont nous étions instruite; mais nous n'étions, pour ainsi dire, pas sortie de la ville, „ que nous reçûmes de sa part deux lettres consécutives: il nous demandoit par la premie„ re, qui nous fût rendue par notre Vice-Chancelier le Prince Gallitzin, *de le laisser aller* „ *dans le Holstein, sa patrie.* Dans la seconde, que nous remit le Général-Major Michaïa „ Ismaïlow, il offroit *de renoncer à tout droit sur la Couronne, ne demandant pas de regner* „ *davantage sur la Russie, pourvu qu'on le laissât partir pour le Holstein avec Elisabeth* „ *Woronsoff & Gudovitz.* Ces deux lettres étoient remplies des expressions les plus flatteu„ ses, quoiqu'écrites quelques heures seulement après l'ordre formel de nous ôter la vie; „ circonstance qui nous fut rapportée & assurée, le plus fortement par ceux-là-mêmes qu'il „ avoit chargés de ce meurtre. Nous avions, à la vérité, des déclarations faites volontai-

Sect. VI. *Hist.* de Russie, 1725. jusqu'à nos jours.

pe, qu'enfin s'il n'avoit pas pensionné le clergé, c'est qu'il ne l'osoit pas. On est étonné de voir dans le même siecle, le Czarewitz Alexis se reconnoître indigne de vivre & de regner, Pierre III pour des raisons contraires faire le même aveu: Frédéric Auguste II féliciter le rival qui l'a dépouillé, & Stanislas courir en Turquie pour demander à Charles XII la permission d'abdiquer.

Il restoit encore un Prince, qui pouvoit prétendre au trône; c'étoit cet Iwan que la faction d'Elisabeth en avoit fait tomber: on lui donna une garde plus

„ rement & écrites de sa main propre; mais il n'en étoit pas moins en état d'armer contre „ nous ses troupes de Holstein & quelques autres détachemens, tirés des régimens de campagne qu'il avoit auprès de lui, pour extorquer de nous diverses conditions pernicieuses „ à la patrie, d'autant plus encore que plusieurs des personnes principales de notre cour „ étoient en son pouvoir, & que notre humanité ne nous auroit pas permis de les laisser „ périr: nous nous serions peut-être même bornée à rétablir par la voie d'accommodement „ les maux passés, dans la vue unique de délivrer ces personnes qu'il avoit retenues en sa „ puissance, & qu'il gardoit comme ôtages au palais d'Oranienbaum, depuis qu'il avoit été „ informé de ce que le bien de la patrie avoit fait entreprendre contre lui; mais les plus distingués de nos fideles sujets, qui étoient auprès de notre personne, nous presserent à l'envi „ de lui écrire & de lui proposer, de nous envoyer, pour la tranquillité générale, une abdication volontaire & non contrainte, écrite de sa main, conçue en forme convenable, „ par laquelle il renonceroit au trône Impérial de Russie, s'il étoit vrai qu'il fût en effet „ dans l'intention, où il avoit déclaré d'être. Nous lui écrivîmes donc par le Général-Major Ismaïlow, & nous reçûmes la réponse suivante." *Pendant le peu de temps que j'ai regné en Souverain sur l'Empire de Russie, j'ai expérimenté que mes forces ne suffisent en effet point pour un semblable fardeau, & que je ne suis point en état de régir l'Empire Russe de quelque maniere que ce soit, & bien moins encore avec un pouvoir despotique; j'ai aussi reconnu moi-même le trouble intérieur de l'Etat, lequel auroit entraîné après soi le bouleversement de l'Empire, & m'eût par conséquent couvert d'une honte éternelle. Les choses ainsi pesées, je déclare solemnellement & sans contrainte aucune, par la présente, à tout l'Empire Russe & à l'univers entier, que je renonce au gouvernement de ce même Empire pour tout le temps qui me reste à vivre, & que je ne demande à regner ni avec un pouvoir limité, ni de quelque autre maniere que ce soit, déclarant en même temps que je ne chercherai jamais à y parvenir par l'aide de qui que ce puisse être. Ce que je confirme d'un cœur pur & sans détour, par serment, à la face de Dieu & de toute la terre. J'ai écrit tout au long cette renonciation de ma main & l'ai signée de même, le 29* (vieux style) 1762. (Signé) Pierre.

„ C'est de cette maniere, que nous sommes, graces au Ciel, montée, sans effusion de „ sang, sur le trône de cet Empire: nous y avions été conduite par Dieu seul, & par notre patrie, au moyen de ses représentans. Nous adorons la conduite impénétrable du „ Tout-puissant, & nous donnons à nos fideles sujets les plus fortes assurances, que nous „ supplierons, sans relâche, la divine Majesté de nous aider à porter le sceptre, pour le „ soutien de notre véritable croyance, pour l'affermissement & la défense de notre chere „ patrie, pour l'extirpation de tous les maux, de toute injustice, de toute oppression, & „ afin qu'il daigne nous accorder la force de faire le bien. Nous proposant véritablement „ & sans détour de manifester par des preuves, combien nous souhaitons de mériter l'amour de nos peuples, & reconnoissant, que c'est pour cet objet que nous regnons. Nous „ promettons aussi le plus solemnellement, & nous en donnons notre parole Impériale, que „ nous ferons dans l'Empire des réglemens qui conservent notre chere patrie dans sa force, „ & dans de justes bornes, & qui conservent à jamais à chaque Département les loix & les „ limites dans lesquelles il devra se tenir, pour que le bon ordre soit observé en tout & „ partout: nous espérons par-là remettre en vigueur & rassurer les constitutions fondamentales de cet Empire & notre Souveraine Puissance ébranlée par les malheurs passés, & „ retirer en même temps de l'oppression & de l'accablement, dans lesquels ils ont été plongés jusqu'ici, les fideles sujets, & bien intentionnés pour la patrie. Nous ne doutons „ pas non plus que nos fideles sujets n'observent religieusement le serment qu'ils nous ont „ prêté devant Dieu pour leur bien propre & pour celui de la vraie croyance & nous les „ assurons pour toujours de notre grace Impériale. (*Signé*) Catherine."

plus nombreuse & plus sûre; mais un simple Sous-Lieutenant, nommé Basile Miranowitz, osa tenter de le délivrer: les gardes craignant de laisser échapper le dépôt terrible qui leur étoit confié, ôterent la vie à ce jeune Prince, au moment où il se flattoit de recouvrer sa liberté. Miranowitz périt sur un échaffaud. Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur ces grands événemens, qui ne doivent être jugés que par la postérité. Catherine II, affermie sur le trône, a depuis étonné l'Europe, par son génie, par son goût pour les arts, par son respect pour la mémoire de Pierre I, par le soin qu'elle prend d'imiter ce grand homme, par la prudence avec laquelle elle a dirigé les guerres & les négociations, surtout par l'influence qu'elle a eue dans les affaires de Pologne. Nous en avons parlé dans l'histoire de cette République & nous y renvoyons nos Lecteurs. (1)

Hist. de Russie, 1725. jusqu'à nos jours.

(1) *Supra* p. 98. & suiv.



HISTOIRE MODERNE DE TOUS LES PEUPLES DU MONDE.

LIVRE TRENTE-UNIEME.

HISTOIRE DE SUEDE.

SECT. I. *Descript.* & Hist. anc. de Suede.

SECTION I. *Contenant la description des pays qui composent ce Royaume & l'Histoire ancienne des Peuples qui les ont habités jusques au commencement du neuvieme siecle.*

Description Géographique de la Suede.

Ce Royaume, situé entre le Dannemarc, la Norwege & la Russie, s'étend en ligne courbe, le long de la mer Baltique. Cet espace de pays a environ 12800 milles quarrées géographiques, ou 300 ou environ de nos lieues communes de longueur, sur un peu plus de 240 de largeur; son climat est sain, & l'on y vit très longtems, malgré la longueur & la rigueur des hivers. On s'y garantit du froid au moyen des pelleteries qui y sont fort communes: la lune & la neige font, pour ainsi dire, disparoître l'obscurité des nuits très longues dans cette saison, pendant lesquelles on peut voyager comme en plein jour: l'été n'a presque point de nuit, & dans cette saison les jours sont très chauds; on passe de l'été à l'hiver & de l'hiver à l'été sans aucun intervalle de printems & d'automne. L'air y est pur & salubre, le vent du nord très fréquent, les orages & les ouragans fort rares; les habitans sont grands, forts & robustes. (1) Les côtes de Suede sont défendues par une infinité d'écueils, qui en rendent les approches fort dangereuses; ces écueils sont formés des rochers, de langues de terre & de plusieurs milliers d'isles toutes habitées, fort près les unes des autres & de différentes grandeurs; les lacs qui sont en grand nombre, renferment aussi une très grande quantité de ces isles: les plus considérables sont celui de *Mälar*, ceux de *Hielmar*, de *Fammund*, *Siljam*, *Wetter*, *Wener*, *Fryggen*, ou *Fryken*, *Ringsion*, *Storated*, *Storsion*, *Stora Avam*, *Stora Lulea*, *Träsk*, *Tornea-Träsk*, *Enara-*

(1) *Hist. de Gust. Adolph. T. I. Liv. I.*

Träsk, *Uleä-Träsk*, *Pejende* ou *Pacjaenacſée* & *Saima*. Les fleuves ſont auſſi en grand nombre: les Suédois appellent les plus grands *Elben*. On remarque ſurtout la *Motala* qui ſort du lac Wetter, reçoit 17 rivieres, forme près de *Norkiöping*, une caſcade de 16 pieds de haut, & ſe jette dans la mer Baltique. Le *Stang*, qui diviſe la Gothie orientale ou l'*Oſtrogothland* en deux parties. Le fleuve de *Gothie*, qui ſort du lac de Wener, & ſe précipite dans la Baltique près de Gothenbourg, après avoir formé à 7 milles & demie, de ſon embouchure, une caſcade très élevée. La *Gullſpäng*, qui diviſe la Gothie occidentale ou le Weſtrogothland d'avec le *Wermeland*. La *Dal-Elbe* dans la Dalécarlie; c'eſt le plus grand fleuve de la Suede. La *Kymmene-Elf*, l'*Uleä-Elf* & le *Korpo*, ſont les plus grands fleuves de la Finlande, &c. La Navigation établie de Stockholm à Gothembourg & dans la mer Baltique, paſſe par le lac de Malar, par le fleuve & le canal d'Arboga, le lac de Wener & de-là dans le fleuve de Gothie: la caſcade formée par ce fleuve, a obligé, pour ne pas interrompre la navigation, de pratiquer des canaux & des écluſes. Les lacs & les rivieres abondent en poiſſons de toute eſpece & ſurtout en ſaumon. Le meilleur eſt celui du *Halland*. (1)

Deſcript. & Hiſt. anc. de Suede.

Productions Naturelles.

Quoique très montagneuſe, la Suede offre beaucoup de plaines & de campagnes propres à l'agriculture; mais cet art eſt encore très imparfait dans ce Royaume. La Scanie, l'Oſtrogothland & le Weſtrogothland ſont les provinces les plus fertiles en froment, ſeigle, orge, avoine, pois; &c. elles ont de bons pâturages & des jardins qui produiſent de bons fruits. Cependant la Suede, quoique peu peuplée, ne produit pas de quoi nourrir toute l'année ſes habitans; elle eſt obligée de recourir à l'étranger. Elle eſt plus riche en mines qu'en productions végétales. On y trouve du criſtal, des améthiſtes, des topaſes, du porphire, du lapis-lazuli, de l'agathe, des carnéoles, de la pierre d'aigle rougeâtre, des aigues-marines, du corail, de l'amianthe, de l'aimant, des pierres de touche, des aëtiles, des pierres de taille, des pierres à meules, du criſtal, du plâtre, des ardoiſes, des pierres à chaux, de belles pétrifications, du marbre blanc tendre & à gros grains, du talc, du plâtre graveleux à grains quarrés, de l'axunge foſſile, du bleu & du verd de montagne, du vitriol, de la mine de plomb, de l'airain, d'argent liquide, du vif argent, du plomb minéral, du blanc de céruſe, de la calamine, de l'alun, de la terre à foulon, de l'huile de petrole, des pyrites, du ſoufre, de la nacre de perles, &c. Les perles de Finlande ſont fort eſtimées. Les métaux ſont la plus grande richeſſe de la Suede. On a découvert de la mine d'or en Smaland. Les mines d'argent ſont près de Sala, à Hellefors, Storhaar & Skishytte dans la Dalécarlie, & Norrefords dans l'Oſtrogothland; Brattsfords dans le Warmeland; Gilteby en Scanie & dans la Lapônie. Les mines de cuivre ſont en aſſez grand nombre, les meilleures ſont à Felien. La mine de fer eſt ſi abondante, qu'elle ſe préſente communément à fleur de terre. Les meilleures ſont dans l'Upland, & le meilleur commerce en fer ſe

Mines.

Métaux.

(1) Busching Géogr. Univ. T. I. de la Suede. On croit devoir prévenir les lecteurs, que toute cette deſcription de la Suede eſt preſque extraite de la Géographie de Buſching; l'ayant trouvée la plus exacte & la plus détaillée, on s'eſt contenté de la comparer avec les meilleurs auteurs.

Sect. I. Descript. & Hist. anc. de Suede.

fait dans la Westmanie. On y fouille aussi du plomb. Le plus grand nombre de mines & de forges est dans la Suede propre. (1)

Population. Il n'y a dans la Suede que 120 villes: elles sont rares dans la partie septentrionale: il y a des provinces où l'on n'en trouve pas une seule. Sa population, que le gouvernement cherche les moyens d'augmenter, n'étoit en 1760 que de 2,387,113 personnes, tant hommes que femmes. Les manufactures étoient inconnues avant Gustave Wasa: les villes Anséatiques en exportoient non seulement le fer & le cuivre brut, mais encore la mine & venoient revendre aux Suédois, les matieres qu'elles avoient fabriquées. C'est sous ce Prince qu'en dépit de la ville de Lubec (2) elle commença à fabriquer ses métaux & ses bois. Les fabriques & les manufactures se sont établies & perfectionnées peu-à-peu depuis le milieu du 17e siecle. Il s'établit une verrerie en 1641; une fabrique d'amidon en 1643; une fabrique de laiton en 1646; des librairies en 1647; des épingleries & une fabrique de soie en 1649; une tannerie & une savonnerie en 1651; des soieries en 1653; des fabriques de fer & d'acier en 1654; une raffinerie de sucre en 1661. Ces établissemens firent des progrès; mais l'esprit conquérant de Charles XII les jetta dans une langueur, dont ils sont sortis sous le regne de Frédéric I, qui attira des artistes & des manufacturiers étrangers, leur laissa le libre exercice de la religion, & leur procura toute sorte d'encouragemens. On trouve aujourd'hui en Suede des fabriques d'étoffes de soie, de cotton, basin, toile commune, toile à voiles, maroquin, toiles peintes, teintureries, raffineries de sucre & d'alun, savonneries, salines, verreries, fabriques de tabac, de porcelaine & de soufre, des papeteries, des moulins à poudre, des foulons, des moulins à pilon, des moulins à polir, des moulins à forer, des fabriques de cuivre, de fer, d'acier & de laiton. On y construit beaucoup de vaisseaux. (3)

Manufactures.

Commerce. Quoique très bien située pour le Commerce, elle n'a connu que fort tard ses avantages. Ce fut le Roi Eric de Poméranie, qui le premier engagea ses peuples à sortir des ports de la Suede avec cinq ou six vaisseaux, pour se procurer les marchandises, dont ils avoient besoin. Le Commerce des villes Anséatiques ayant diminué, & les privileges de Lubec ayant été restreints & enfin révoqués en 1599 & 1600, les Anglois & les Hollandois s'emparerent du Commerce de la Suede. Des Sociétés de commerce s'établirent insensiblement en Suede; mais elles durerent peu: en 1648, la ville de Halmstadt commença à bâtir des vaisseaux pour la pêche; les nobles & les bourgeois se réunirent pour soutenir cette entreprise. En 1667, on établit une pêcherie de harengs à Gothembourg, & cette même année un vaisseau Suédois parut dans la Méditerranée: les guerres de Charles XII arrêterent ces progrès. C'est un triste honneur pour les peuples d'avoir eu des Héros pour Souverains. On n'entrera point dans le détail du Commerce actuel de la Suede & on ne s'arrêtera qu'à une loi très sage publiée en 1756: comme les denrées & les marchandises que le pays produit, ne suffisent pas pour fournir à l'achat de celles que les Suédois sont obligés de tirer de l'étranger; que par

Pêcheries de harengs.

(1) Busching Géog. Univ. T. I. L. I de la Suede. (2) Idem. Ibid. Voyez ci-après l'hist. de Gust. Wasa. (3) Idem Ibid.

conséquent l'importation excede l'exportation de plusieurs tonnes d'or, ce qui jettoit le Royaume dans une très grande disette d'argent, le Roi & les Etats prohiberent l'entrée de toutes marchandises étrangeres superflues & purement de luxe; & pour empêcher la contrebande, il fut ordonné que les marchandises introduites par cette voie, seroient non seulement confisquées, mais en même tems empaquetées, cachetées & livrées au comptoir des manufactures, pour les faire passer à quelque Consul ou Commissaire Suédois, qui devoit les faire vendre publiquement & en envoyer le prix à ce comptoir. (1) *Descript. & Hist. anc. de Suede.*

Dans les tems les plus reculés, la Suede étoit connue sous les noms de *Jatunland*, *Gotunhem*, *Jättahem*, *Mannahem*, *Shiottiod*, *Attland*, *Nordurland*, *Scanzia*, *Scandia*, ou *Scandinavia*, *Balthia*, *Gethia*, *Gothia:* & les Goths qui l'habitoient, ne l'ont rendue que trop célebre dans le reste de l'Europe. La Suede se sépara de la Gothie. Ces deux Royaumes furent réunis en 1132, lorsque Svercher, Roi des Ostrogoths, fut nommé au trône de Suede & de Gothie. On verra aussi dans la suite de cette histoire, le Dannemarck, la Norwege & la Suede unis, séparés & enfin réunis par l'union de Calmar en 1397, se désunir ensuite, & la Suede secouer pour toujours le joug des Danois, rendu insupportable par Christiern II, appellé le Néron du Nord. (2) On verra cette Couronne, tantôt héréditaire & tantôt élective; ses Rois tantôt revêtus du pouvoir absolu, & tantôt dépendans du Sénat, représentant les quatre Ordres de la République. Ces quatre Ordres sont, la *Noblesse*, *le Clergé*, (qui s'étoit rendu redoutable à tous les autres & aux Rois même, par les privileges & les biens immenses dont il jouissoit & dont Gustave Wasa vint à bout de le dépouiller;) *la Bourgeoisie* & les *Paysans.* *Anciens noms de la Suede.*

Ce Royaume est administré par différens Colleges. Le premier est le *Conseil Royal de la Cour*, formé du College Royal séant à *Stockholm*, de celui de Gothie, séant à *Jonkioping*, & de celui de Finlande, séant à *Abo.* Chacun de ces Colleges a ses Présidens, ses Vice-présidens, ses Conseillers & Assesseurs & juge en dernier ressort. Le Code des loix de Suede, examiné aux Diettes de 1731 & 1734, approuvé & reçu de tous les Etats, fut confirmé par le Roi & publié en 1736. On y trouve l'ordonnance concernant la forme des procès: elle est courte & simple. Les appels des sieges de premiere instance, sont portés au *Tribunal suprême de la Province* & de là au *Conseil de la Cour.* Le second est *le College Royal de Guerre*, il a l'inspection suprême sur tout ce qui concerne le militaire. Le troisieme est le *College de l'Amirauté;* le quatrieme est le *College de la Chancellerie*, le Président est un Sénateur, regardé comme le premier ministre du pays. Ce College est composé des deux Chanceliers de la Cour, du Chancelier de justice, de trois Secrétaires d'Etat; l'un desquels a sous sa direction les affaires étrangeres; le second, les affaires de la guerre; & le troisieme celles qui regardent l'intérieur du pays. Le cinquieme est le *College des finances*, com- *Administration.* *Loix & Tribunaux.* *Magistrature.*

(1) Vendre les marchandises saisies, dans les lieux même où elles sont prohibées, c'est donner au contrebandier qui n'a plus rien à craindre, dès qu'il est parvenu à les y introduire, les moyens de continuer sans être découvert. (2) Révolutions de Suede, par l'Abbé de Vertot. Tom. II.

Sect. I. Gouvern. & Etat anc. de Suede.

pose d'un Président & de plusieurs Conseillers; il a l'inspection sur tous les revenus de l'état, sur tous les receveurs & commis des finances. Le *Comptoir Royal d'Etat* est le sixieme & a l'inspection sur les dépenses de l'Etat. Le septieme est le *College Royal des Mines*. Le huitieme est le *College Royal de Commerce*. Le neuvieme est la *Chambre de revision*, qui connoit des affaires contentieuses en matiere de finances. Tous ces Colleges rendent compte aux Etats assemblés en Diete.

Division de la Suede.

La Suede est composée de trois Royaumes, la *Suede* proprement dite, la *Gothie*, & le *Nordland*, & de deux vastes contrées, la *Lapponie* & la *Finlande*. Ces Etats sont sous-divisés en 24 Capitaineries provinciales, qui sont *Upland*, *Stockholm*, *Skaraborg*, *Abo* & *Biorneborg*, *Kronoberg*, *Jonkioping*, *Westmanie*, *Nyland* & *Kymenegarde-Lehn*, *Ostrogothie*, *Sudermanie*, *Nyland* & *Tavastehus*, *Elfsborg*, *Calmar* & *Oeland*, *Kopparberg*, *Nerike* & *Wermeland*, *West-Nordland*, *West-Bothnie*, *Ost-Bothnie*, *Gothland*, *Malmoe*, *Christianstadt*, *Blekinge*, *Halland*, *Gothembourg* & *Bahus*. Ces Capitaineries sont en outre divisées en *Hærads* ou districts, & ceux-ci en paroisses. (1)

La Suede proprement dite ancienne; I. L'Upland. Stockholm.

La Suede proprement dite, formoit autrefois un Royaume séparé. Elle est divisée en cinq Provinces, dont chacune avoit son Roi particulier. Ces cinq Provinces, qui n'ont que vingt-cinq villes, sont, l'Upland divisé en trois Capitaineries provinciales: 1°. Stockholm, Capitale du Royaume & résidence des Rois de Suede (2) & Upsal sont les deux principales villes de l'Upland. (3) Ces deux Capitaineries ont l'une seize districts, soit de mer, soit de terre, & l'autre dix (4). Les principaux objets de la ville de Stockholm, sont le

(1) Büsching Geogr. Univ. T. I. Introd. au Roy. de Suede. (2) Ibid. Ibid.
(3) Ibid. loc. cit. (4) Les Capitaineries contiennent une partie du militaire de Suede, [illegible] Charles XI, en vertu duquel le contingent de chaque Province est réglé [illegible] & la Province. La Couronne paye les officiers [illegible] [illegible] Chacun de ces Regimens est de 2 bataillons ou huit comp., excepté [illegible] Le nombre de ces Reg. est [illegible] [illegible]

palais de la résidence Royale, l'hôtel & la place de la Noblesse, l'hôtel de ville, l'église de St. Nicolas, le grand marché, la banque, le port au grain, le pont de batteaux, la maison des orphelins fondée par les Francmaçons en 1753, l'Observatoire, où l'Académie des sciences tient ses séances ordinaires, le College Royal de Médecine, le comptoir Royal de fortifications & d'arpentages, le laboratoire de chymie & de méchanique, l'académie de peinture & de sculpture, la bibliotheque Royale. *Descript. & Hist. anc. de Suede.*

La *Sudermannie*, est l'ancien *Man-nahem*, ou demeure d'hommes, & comme cette province est au sud de l'Upland, elle a pris le nom de Soderman-nahem ou Söder-man-naland. On croit que c'est la premiere des Provinces du Royaume qui a été habitée & défrichée. Elle est divisée en trois parties; la *Sudermannie* proprement dite, *Soder-torn*, & *Rekarna*. Elle a deux Capitaineries, *Nykioping*, une des plus anciennes villes du Royaume, avec un très beau pont de pierre bâti en 1728. La *Nericie*, province fertile presque partout, n'a qu'une seule ville: c'est *Oerebro*, située au bord du lac Hielmar, elle est commerçante & son château est bien fortifié. La *Westmannie*, dont le terrein est assez fertile, est de toutes les Provinces de la Suede celle qui a le plus grand Commerce en fer, puisque les seules villes de *Westeraas*, d'*Arboga* & de *Köping* exportent annuellement environ 360000 quintaux de fer. Elle est divisée en pays de plaine & pays de montagne. On trouve près de la ville de Sala une ancienne mine d'argent qui donnoit autrefois, en un an, 24000 marcs d'argent fin. La *Dalécarlie* ou *Thal-land* (pays de vallées) est montagneuse, peu riche en terres labourables, mais abondante en bons paturages, coupée de montagnes, de vallées, de forêts, de bruyeres, de lacs, de torrens, & possédant quantité de mines d'argent, de cuivre & de fer; elle est recommandable par la valeur de ses habitans, qu'on croit descendus des anciens Scythes; ils supportent aisément les travaux, la fatigue, la faim, la soif & toutes les incommodités de la vie: c'est aux Dalécarliens que Gustave Wasa dut le trône & la Suede sa gloire & sa liberté. *La Sudermannie.* *Nericie.* *Dalécarlie.*

Le Royaume de *Gothie*, borné à l'orient & au midi par la Baltique, à l'occident par le Sund, la mer Germanique & la Norwege, & au nord par la Suede propre, est la patrie de cette nation descendue des anciens Getes, qui des bords du Don vint s'établir dans cette partie de la Suede qu'elle trouva agréable & fertile. Ce Royaume est divisé en Gothie orientale, occidentale & méridionale. La Gothie, en général, est agréable & fertile; c'est la partie de la Suede qui renferme le plus de villes & qui produit le plus de bled. Ses lacs & ses fleuves sont poissonneux, ses mines sont riches & ses forêts considérables. La Gothie orientale comprend l'Ostrogothie, le Smaland, l'Oeland & le Gothland. La Gothie occidentale com- *II. La Gothie.* *Orientale.*

maîtres; de cinq Rég. chacun de 8 Escad. ou 1000 maîtres, & la Comp de Jemteland de 100 maîtres; en tout 7162 maîtres: de trois Rég. de Dragons & un Escad. de 250 maîtres, faisant 3154 drag. Total de la Caval. 10316 & de l'Armée 48354. En tems de paix les Gardes-du-Corps & le Rég. de la banniere de la noblesse n'ont point de chevaux. Il y a encore une autre Milice appellée *Wargernings-Manskap*, qui forme la réserve. En tems de guerre chaque fermier est obligé d'avoir un soldat en réserve. Cette réserve monte pour la Cavalerie & les Dragons, à 9759 hommes & pour l'Infanterie nationale à 24238, en tout 38927 hommes. *Busch. loc. cit.*

Sect. I. Descript. & Hist. anc. de Suede.

Gothie occidentale.

prend quatre Provinces; la *Westrogothie* ou West-Gothland, le *Waermeland*, la *Dalie* Westrogothique ou Dal & le fief de *Bohus*: la Westrogothie comprend trois Capitaineries, celle de *Gothembourg*, celle d'*Elfsborg* & celle de *Skaraborg*. La province de Waermeland appartient à la Capitainerie d'Oerebro; celle de la Dalie Westrogothique, dépend de la Capitainerie d'Elfsborg. Le fief de Bohus, forme une Capitainerie. La Gothie méridionale comprend la *Scanie* ou *Schonen*, le *Halland*, & la *Blekingie*. Depuis les tems les plus anciens ces trois Provinces ont essuyé plusieurs révolutions, prises & reprises successivement par les Danois & les Suédois, jusques au regne de Charles Gustave qui les soumit à la Couronne de Suede.

III. Nordland.

Le Nordland formoit autrefois un Royaume, dont le Souverain avoit des Rois vassaux. Il confine vers l'orient au Golfe de Bothnie, vers le sud à l'Upland & la Dalécarlie, vers l'ouest à la Dalécarlie, à la Norwege & à la Lapponie, vers le nord à la Lapponie. Il a pris son nom de sa position au nord de la Suede. Son terrein est peu propre à l'agriculture, à cause des montagnes & des rochers dont il est hérissé; ses vallées offrent de bonnes prairies & d'excellens paturages. Il a des lacs, des fleuves, des forêts: sa situation, ses mines, ses forges, ses fourneaux, ses fabriques d'armes, ses bestiaux, ses lacs poissonneux, le rendent propre au commerce; on compte dans ce Royaume sept provinces & neuf villes. Ses provinces sont la Gastricie, la Helsingie, Medelpal, le Jaemteland, Haerjedalem, l'Angermanie & la Bothnie occidentale. Six de ces provinces forment la capitainerie occidentale de Nordland, & la septieme avec la Lapponie forme la capitainerie occidentale de Bothnie. Ses villes sont Geffe ou Giawle, Hudickswald, Soderhamn, Sundswal, Hernœsand, Umea, Pitea, Luleä, Tornea ou Tormo.

IV. La Lapponie.

La Lapponie Suédoise ou Samland, (1) offre au premier coup d'œil le tableau le plus affligeant; des montagnes, dont le sommet couvert de neige se perd dans les nues, des terreins humides & marécageux, parsemés de loin en loin de tristes bouleaux & de saules desséchés avant d'avoir acquis leur hauteur naturelle, des plaines & des campagnes arides, sablonneuses, ne produisant que de la mousse & des bruyeres & d'autres terreins vagues & sans culture, de longs & pénibles hivers, des nuits sans fin, des neiges qui ne disparoissent des plaines, que pour faire place à un été de peu de jours, plus incommode encore par les essains de mouches qu'il fait éclore; tel est le sinistre aspect de la Lapponie: cependant ces incommodités sont compensées par des avantages. Le bled y croît & y mûrit en peu de semaines, & lorsque l'été arrive, on voit l'herbe paroître où peu de semaines auparavant on ne voyoit que de la neige. Il y a plus de terreins secs que d'humides: de plus, le pays abonde en gibier, en oiseaux, en poissons, en pelleterie. Les Lappons vendent aux étrangers des peaux d'ours, de loups, de loups-cerviers, loutres, martres, élans, rennes sauvages & privées, hiennes, hermines,

(1) Elle confine vers l'orient à la Bothnie occidentale & à la Lapponie Russe, vers le midi au Jaemteland, vers le nord & l'ouest à la Lapponie Norwegienne. On lui donne communément 60 milles Suédois de large & 70 de long: d'autres lui donnent 120 milles de large & plus en long, mais elle est fort peu peuplée.

mines, lievres, écureuils, renards noirs, rouges & blancs. On trouve dans la Lapponie des coqs de bruyere, des guignards, plusieurs sortes de gelinottes de bruyere & de coqs des bois, des faucons & différentes especes d'oiseaux, des cignes, des oies & canards sauvages & autres oiseaux de mer. Les vallées, les bords des fleuves & des lacs produisent du pin, du sapin, du bouleau, du genievre, des saules, du tremble, des aulnes, quelques especes de plantes & de grains. (1) On ignore dans quels tems la Lapponie a commencé d'être habitée. Quelques historiens déterminés par la ressemblance de la langue lappone & de l'hébraïque, par la maniere de s'habiller des Lappons & par l'observation du Sabbath, les font descendre des Hébreux. Le mot Lappon, n'est point de leur idiome; ils ignorent que les étrangers les appellent ainsi; leur nom chez eux est *Sabne* ou *Same*. Ils ne connoissent ni l'agriculture, ni l'art de filer & de faire de la toile, ni celui de faire du pain, de brasser de la bierre: ils n'ont ni maisons ni metairies. Ils n'ont d'autre ressource que leurs rennes, l'animal le plus utile & le moins à charge; elles se nourrissent de mousse, de feuilles & d'herbe: dans l'hiver elles déterrent cette mousse en fouillant sous la neige. Après avoir couru les journées entieres, deux poignées de mousse qu'elles cherchent elles-mêmes, leur suffisent; elles ne sont jamais enfermées dans les étables, elles préferent le grand air; les Lappons n'ont d'autre soin que de les préserver des loups & autres animaux voraces. La renne ressemble beaucoup au cerf; elle en differe, en ce qu'elle ne porte point sa tête aussi haute & que ses cornes sont en avant. La chair de renne crue ou séchée est la principale nourriture du Lappon & sa peau son vêtement en hiver; en éte il l'échange pour d'autres habits & pour des tentes. La peau de renne fait sa couche, le poil lui sert de fil. Il offre à ses idoles les os & les cornes; tant qu'il a de rennes pour se nourrir, il dédaigne la chasse & la pêche. Leurs troupeaux vont au-delà de mille. Les Lappons des montagnes different des Lappons des forêts, en ce que ceux-ci se nourrissent de poissons & d'oiseaux: tant qu'ils ont de quoi vivre, ils fuient le travail; ils sont cependant industrieux. (2) Il y en a qui possedent, outre leurs rennes, quantité d'onces d'argent en courroyes, anneaux, agraffes, cueilleres & coupes: on en a connu dont la succession étoit de 3000 rennes & de deux charges d'homme en argent comptant, ou bijoux: comme ils n'ont que des tentes, (3) & que dès que l'hiver est pas-

Descript. & Hist. anc. de Suede.

Leur ancienneté.

Leur nourriture.

Leurs mœurs.

(1) Plusieurs font du pain d'écorce de sapin: avec un peu plus d'industrie on pourroit tirer des productions de la terre; on y trouveroit des mines aussi & peut-être plus riches que dans le reste du Royaume: on a trouvé de beau cristal de roche, de l'améthyste, couleur de pourpre & des topases, de l'aimant, du vif argent, du cinabre & d'autres minéraux utiles. L'été dédommage des longues nuits d'hiver; alors le soleil ne les quitte plus: dans l'hiver, la lune, les étoiles & l'aurore boréale remplacent le jour: on jouit du crépuscule quatre ou cinq heures avant & après le coucher du soleil. La neige aide encore à dissiper l'obscurité: pendant les tems obscurs les Lappons se livrent au sommeil; ils sont paresseux & ont en horreur surtout le travail des mines. (2) Ceux que leur pauvreté force au travail, construisent des especes de nacelles, des traineaux marquetés en figures de corne, de petits armoires, des boëtes, des panniers, des cueilleres de corne, d'aunes ou calendriers Runiques, des moules pour fondre leurs ouvrages en étain, leurs fournimens pour la chasse, des cartes à jouer, des tabatieres qui sont fort recherchées. Les Lapponnes filent l'étain avec une corne percée de différens trous & avec ce fil brodent des ceintures, des habits, les équipages des traîneaux. (3) Ces tentes sont faites de plusieurs per-

Sect. I. Descript. & Hist. anc. de Suede.

sé, leurs rennes se mettent en marche d'elles-mêmes & forcent leurs maîtres à les suivre dans des endroits souvent éloignés; ils enfouillent leur argent dans la terre, & rarement le retrouve-t-on après leur mort. Dans leurs courses ils emportent leur ménage dans leurs traîneaux. (1) Ce ménage n'est pas, au reste, très embarrassant. (2) Pour la pêche, ils se servent de canots ou nacelles, avec lesquels ils affrontent les écueils & les flots. (3) Quoique la chair de la renne soit leur principale nourriture, ils se procurent des vaches & des moutons en Norwege; ils mangent de la chair d'ours, de loup-cervier, des oiseaux des forêts & de mer: le Lappon pêcheur se nourrit de poisson, qu'il accommode de différentes manieres, & lorsqu'ils ont de la chair de renne, ils la cuisent dans le même pot que le poisson. Ils usent de tabac. Ce sont les hommes, & non les femmes, qui se mêlent de la cuisine. L'eau est leur boisson principale. Ce sont les parens qui décident du mariage de leurs enfans, sans consulter leur inclination. Une femme riche, fût-elle décrépite, est sûre de trouver un mari. La polygamie n'a jamais été en usage chez eux: le mariage se fait à l'église. (4) Quoiqu'ils professent

Usages des Lappons.

ches en cercle & jointes par le haut, formant un cône, dont la pointe est tronquée; ces perches sont couvertes d'une grosse toile ou de branches de pin. Chaque tente peut contenir vingt personnes; l'âtre est au centre entouré d'un tas de pierres: la fumée passe dans une ouverture pratiquée à la section du cône, qui sert aussi de fenêtre, & à laquelle sont accrochées plusieurs chaines de fer ou crémailleres, auxquelles on suspend les marmites pour cuire la viande ou fondre la glace; ils étendent leurs habits autour de la tente pour empêcher le vent d'y pénétrer. (1) Les traîneaux des Lappons sont arrondis & presque semblables à des nacelles, impénétrables à l'eau, ayant au lieu de fléau, une large fourche; au dos est un appui, auquel on s'attache avec des cordons. Ces traîneaux sont conduits par les rennes, avec tant de vîtesse qu'on paroît voler à travers les forêts, les vallées & les montagnes. La renne a une sangle de drap brodée en étain & liée par dessus le dos de l'animal; le mords est d'un cuir épais, attaché à une bride qui passe autour de la tête & du col. La courroie qui est autour du col, passe sous le ventre de la renne, & va s'attacher à la pointe du traîneau, avec une bande de cuir, en forme de nœud coulant, & sert de timon pour diriger la traîneau; la renne est conduite par une bride, attachée au côté gauche de la tête, qui lui passe ensuite par dessus le dos vers la droite. (2) Leurs meubles & ustensiles consistent en tentes, pots de fer, chaudieres de cuivre & de laiton, feutres épais & autres vêtemens & garnitures de lit, de beaux traîneaux & autre attirail de charrier, haches, nacelles & autres meubles nécessaires pour la pêche, & les planchettes qu'ils attachent à leurs pieds pour courir sur la neige & poursuivre les loups & autres animaux voraces. (3) Dans les endroits, où la pente de l'eau est rapide, ils se jettent entre les pierres; mais si la pente est trop forte, ils prennent leur nacelle sur le dos & marchent à pied, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un endroit plus commode. Il y a de ces barques qui ont de 4 à 5 toises de longueur & au delà; ils vont contre le courant de l'eau à force d'avirons, ou en les tirant avec des cordes. Ces nacelles sont faites de planches très minces, liées ensemble avec des racines d'arbre ou des cordes de chanvre. (4) Les mariages tiennent beaucoup à la simplicité des mœurs des peuples. En Lapponie, lorsque les parens ont jetté les yeux sur une bru, ils conduisent leurs fils de gré ou de force dans la maison de leur futur beau-pere; il prennent avec eux de l'eau de vie, lorsqu'ils peuvent en avoir, car elle est défendue. Si l'eau de vie est acceptée, on a lieu d'espérer: si les propositions sont rejettées, les parens de la fille sont obligés de payer toute l'eau de vie qui a été bue pendant le cours de la visite. Si le mariage a lieu, on regle combien les parens du marié lui donneront en argent & en effets & quels présens ils feront aux proches parens de la mariée: le pere & la mere de celle ci sont obligés de délivrer aux nouveaux mariés, des meubles & des rennes à proportion de la part qui pourra leur revenir dans l'héritage. Les parens qui ont reçu des présens, sont obligés d'en faire à leur tour. Pour la cérémonie, on est souvent obligé de conduire la mariée à l'église par force: après que le mariage est fait, on se retire sous des tentes pour assister à un festin, auquel chacun porte son plat. On éleve

la religion Chrétienne, la plupart n'ont de Chrétien que le nom & le baptême. Ils tiennent au Paganisme, par la raison que leurs ancêtres, dont ils ont la plus haute idée, ont été payens. Ils reconnoissent les deux principes; ils regardent le Dieu *Jubmel*, comme le maître de toutes choses & des bonnes natures, & *Perkel*, comme le maître des mauvaises natures: *Thor* & *Ajicke* est un Dieu bon & mal-faisant en même tems. Ils ont aussi leurs demi-dieux. (1) Le Christianisme a fait dans les commencemens des progrès très lents: Gustave I leur envoya des prédicateurs; le Roi Charles IX en 1600 fit bâtir chez eux quelques églises dépendantes des communautés Suédoises, voisines de la Lapponie, & que la Reine Christine pourvut de prêtres: depuis ce tems-là les églises & les prêtres se sont multipliés & le Christianisme fait chaque jour de nouveaux progrès. On croit qu'anciennement ces peuples avoient leurs Rois particuliers: dans le 13e. Siecle le Roi de Suede Magnus Ladislas en promit la souveraineté à quiconque les soumettroit à la Suede. La famille des Birkarle tenta cette conquête & y réussit. La Lapponie leur fut abandonnée en toute propriété, sous une légere redevance à la Couronne; mais leur autorité passa aux Rois de Suede: Gustave I donna des loix à ces peuples; Charles IX mit les choses sur le pied où elles sont aujourd'hui; ils ne payent que la même taille: on a bâti des maisons dans les lieux de commerce, & dans ceux où le siege ordinaire de la justice est établi, pour y loger les principaux officiers: (2) on y tient des foires, qui durent dans certaines contrées près de quinze jours & dans d'autres beaucoup moins: (3) il y a peu de villes en Lapponie. On y trouve des paysans Finniens & Suédois, qui vont essayer de porter l'agriculture dans ce pays; mais ces colons ont presque toujours mal réussi.

Descript. & Hist. anc. de Suede.

La Lapponie est divisée en sept Lapp-marks, préfectures ou provinces, qui tirent leurs noms des plus prochains endroits du Nordland. Six appartiennent à la Capitainerie provinciale de la Bothnie provinciale, & celle de Jamtland, qui est de la Capitainerie du Nordland occidental. Ces Lapp-marks sont; celle de Jamtland d'environ 30 milles Suédois de longueur, divisée en trois préfectures, qui ne sont habitées que par des Lappons. La Lapp-marck d'Asele ou d'Angermanie, de plus de 30 milles Suédois, dont une

les enfans durement. On les emmaillotte fortement, on suspend le berceau sous le toît de la tente, à la fumée, & on les berce quelquefois au moyen de deux cordes. Les parens instruisent leurs enfans dans leurs métiers & leur apprennent à faire tous les ouvrages d'usage. (1) Les pierres, ou échaffauds, où ils font leurs sacrifices, leur servent à déposer les offrandes des os & des cornes des rennes. En approchant de leur idole, ils ôtent leur bonnet, s'inclinent & avancent en rampant jusqu'à la pierre. Les Lappons croient que leurs devins peuvent leur procurer la santé, leur faire recouvrer les choses perdues & nuire par leurs conjurations. Leurs tambours magiques ont été défendus sous peine de mort; cependant ils s'en servent, mais très secrétement: au moyen des figures qui y sont peintes, ils croient découvrir ce qui se passe dans des contrées éloignées; prévoir le succès de leurs chasses; deviner la cause, le terme des maladies & les moyens de les guérir, &c. (2) Les assesseurs de ces sieges ou tribunaux, sont choisis parmi les Lappons. Les contributions sont acquitées dans le tems de leurs assises; il y a outre les maisons & les tentes que les Lappons élevent pour leur commodité, d'autres maisons & boutiques, que les bourgeois des villes occupent en tems de foire. Ces foires se tiennent, en même tems que les assises & que se fait la levée des contributions. (3) C'est dans ces foires que les Lappons sont obligés d'acheter des bourgeois, les choses dont ils ont besoin.

partie eſt cultivée par 25 colonies de payſans qui ſont venus s'y établir. La Lapp-mark d'Umea, de plus de 20 milles Suédois de longueur. La Lapp-mark de Pitea, dans laquelle il y a des mines qu'on a ceſſé de fouiller, & d'autres qu'on ne fouille point. La Lapp-mark de Lulea; il y a quelques terreins unis; l'orge y mûrit en 58 jours & le ſeigle en 66. La Lapp-mark de Lornea & celle de Kiemi.

V. La Finlande.

La *Finlande*, (*Finlandia*, *Fenningia*, *Finnonia*, *Venedia*) eſt ſituée à l'orient de la Suede, dans l'enfoncement où les Golfes de Bothnie & de Finlande ſe ſéparent; elle fut autrefois un Royaume: elle a aujourd'hui le titre de Grand-Duché: elle eſt naturellement fertile, mais mal cultivée & fort peu peuplée, quoiqu'elle ait 3000 de milles géométriques. Avant les dernieres guerres qui ont écraſé cette brave nation, on y comptoit un million d'habitans, ce qui n'étoit pas encore beaucoup; cette province, ſi elle étoit bien cultivée, pourroit en nourrir trois millions. (1) Elle eſt propre à toutes ſortes de grains; on en recueille de pluſieurs eſpeces; mais dans certaines parties on cultive ſurtout le bled ſarraſin, qui y vient très beau. On y trouve communément d'excellens pâturages, de belles prairies, de grandes forêts de pin; le gibier y abonde; les pommes, les poires, les prunes, les ceriſes y viennent à une parfaite mâturité. On pourroit y planter avec ſuccès beaucoup de vergers & de jardins potagers; les rivieres, les lacs & les fleuves y ſont poiſſonneux. Les perles de Finlande ſont fort recherchées. On y entretient le bétail avec ſoin, mais l'eſpece eſt petite. On pourroit deſſécher beaucoup de marais, d'autant plus aiſément que la Finlande eſt beaucoup plus élevée que la mer. Stockholm tire de la Finlande, beaucoup de bois & de charbon: les étrangers des poutres, des planches, des perles fines, &c. La Finlande eſt diviſée en ſept provinces. 1°. La *Finlande proprement dite*, & le *fief de Biorneborg*, ſituée vis-à-vis de l'Upland, à la jonction des Golfes de Bothnie & de Finlande, pays fertile & agréable, ſurtout dans ſa partie méridionale 2°. *L'iſle d'Aland*, ſituée au milieu de la mer entre l'Upland & la Finlande, entourée de beaucoup de petites iſles, de montagnes & de rochers; ſon terroir fournit aſſez de bled pour nourrir ſes habitans; ſes pâturages ſont bons & le bétail y proſpere. Les forêts appartiennent au Roi de Suede. 3e. *La Bothnie* orientale, ſituée vers le nord, à l'orient du Golfe de Bothnie, a plus de 89 milles de lon-

(1) Les Finlandois brûlent les terres avant de les enſémencer. Ils ont trois eſpeces de terres brûlées. Celles où les bois ſont coupés, lorſque la feuille eſt grande. Cette opération ſe fait ſur des terreins fort étendus, couverts de vieux bois & ſurtout de ſapins blancs: ces bois coupés reſtent couchés pendant deux ans avant de les brûler. Après quoi l'on ſeme du ſeigle; on enſémence du bled ou des navets ſur un terrein couvert de plus jeune bois, brûlé après un an. La troiſieme terre brûlée conſiſte à couper au printems les branches & les ſommités du bois bas & petit, & auſſitôt qu'elles ſont ſeches, on les réduit en cendres; enſuite on ſeme du bled ou du froment, un peu plus tard du bled ſarraſin & du lin, lorſque les hayes commencent à pouſſer des bourgeons. C'eſt au milieu de l'été qu'on met le feu aux arbres; auſſitôt qu'il eſt éteint, on jette la ſemence avant que les cendres ſoient enlevées par le vent. On laboure ces terres enſémencées avec une charrue en forme de fourche & ratelées avec un rateau de bois, à cauſe des pierres. Ce terrein doit être clair-ſemé: on répete ce travail pendant pluſieurs années, & lorſqu'il réuſſit, il produit de trente à quarante fois autant qu'on a ſemé; on a vu des champs rapporter juſques à 150 fois autant.

gueur, sur 40 de largeur; elle est séparée des autres pays adjacens par une chaîne de montagnes, qui regne le long de la mer Baltique. Le pays est assez uni, mais marécageux; les mauvaises années sont fréquentes, & les étés souvent froids; les prairies sont de peu de rapport; les forêts diminuent par la quantité de goudron que l'on y fait & dont on exporte jusqu'à 3000 tonneaux. L'espece des bestiaux est petite, les ours font beaucoup de ravages. Cependant les rivieres & les lacs sont poissonneux; on y pêche des perles, dont quelques-unes sont de la grosseur d'un œuf d'hirondelle. On y trouve de bonnes forges. Les habitans commercent en poutres, planches, goudron, huile de baleine, en bétail, chaux, toiles. Ce commerce, la chasse, la pêche & surtout celle des chiens marins, font subsister ses habitans peu nombreux. Cette province entretient un Régiment d'Infanterie; elle est divisée en trois fiefs, qui ne forment qu'une Capitainerie: ces fiefs sont celui de Cajana, celui d'Uleaborg & celui de Kexholm. 4e. *La Tavasthie* ou *Thavasland*, de 30 milles Suédois de long & de 20 milles de large, pays excellent, fertile & bien situé, entrecoupé de fleuves poissonneux & de lacs d'eau dormante, offre de bonnes forêts, de belles terres & des prairies. Il n'y a pas dans la Royaume de Suede, une contrée qui la surpasse en bonté; cependant l'agriculture y est négligée & par conséquent la population médiocre. Le lac de Payende a 20 milles Suédois de largeur. L'agriculture, le soin du bétail, la pêche sont les ressources des habitans, qui commercent en bled, pois, feves, lin, chanvre, poissons secs, bétail, marchandises de cuir, suif, beurre, chaux, écorces d'arbre, &c. 5e. *Le Nyland*, de 22 milles Suédois de long & de 5 milles de large, est un pays uni, riant & mieux cultivé que le précédent. Cette province a de bonnes terres labourables, de belles prairies, d'excellens pâturages, de belles forêts, des lacs & des fleuves poissonneux; elle abonde en gibier & en poisson de toute espece: on y trouve des moulins à scier, des forges de fer; les habitans se nourrissent de l'agriculture, de l'entretien du bétail & de la pêche; ils commercent en bled, planches, toile & poissons. 6e. *Le Sawolax* (ou habitation de fumée) a 34 milles Suédois de long sur 21 de large. Il y a peu de champs, de prez, de pâturages, mais beaucoup de lacs, de fleuves, de marais: le fleuve Saima qui traverse la province du sud au nord, renferme beaucoup d'isles montagneuses & se jette dans le lac Ladoga, par le fleuve Woxen. Le terrein est mal distribué; les terres qui dépendent d'une métairie, en sont quelquefois éloignées de 20 milles; aussi sont-elles peu cultivées. On seme beaucoup de sarrasin & les habitans se nourrissent de la chasse, de la pêche, du produit des forêts, de l'entretien du bétail, & commercent en suif, beurre, poisson sec, pelleteries: les forêts sont peuplées de rennes & d'élans. 7e. *Le Kymmenegärd* est un fief qui tire son nom du fleuve Kymmene, & qui comprend la partie de la Carélie & le fief de Kexholm, appartenans à la Suede par le traité de Nyslot, qui termina les querelles que la Suede & la Russie avoient sur cette province. Cette contrée pourroit être très productive, si elle étoit plus habitée & mieux cultivée. Il y a des fleuves & des lacs fort poissonneux & de bons pâturages. Les Caréliens font de bon pain avec de la semence d'oseille. Plusieurs des villes

SECT. I. Descript. & Hist. anc. de Suede.

de la province de Finlande, ont été baties par l'ancienne famille Suédoise des Brahé.

Antiquités de la Suede.

Ayant essayé de considérer la Suede rélativement à sa position, à son climat rigoureux, à ses forces, à ses productions naturelles, au caractere, à l'industrie de ses peuples, de maniere que nos lecteurs eussent sous les yeux le théâtre des événemens, dont ils vont lire le récit, nous entrerons dans quelques détails moins circonstanciés de ses antiquités; nous n'approfondirons point cette matiere; l'obscurité qui l'enveloppe entraîneroit de trop longues discussions: ceux qui voudront satisfaire, autant qu'il est possible, leur curiosité à cet égard, peuvent consulter les antiquités Suédo-gothiques de *Locœnius*, & l'histoire des Huns par M. de Guignes, Messenius, Saxon, Jean Magnus, &c. (1) La seule vérité qui résulte des recherches des savans sur ce sujet, est que la Suede fait remonter son origine à la plus haute antiquité: quelques-uns de ses historiens la fixent à des tems très voisins du deluge. Ils suivent la famille de Noé au sortir de l'arche: ils disent que ceux qui descendus du mont Ararat, tournerent vers le nord, ne s'arrêterent que lorsqu'ils crurent avoir trouvé les limites du monde. Puffendorff leur prête des motifs qui ne sont guere plus plausibles, il prétend (2) qu'ils furent attirés vers les parties les plus septentrionales, par leur curiosité qui, s'enflammant à la vue des phénomenes qu'elles leur offrirent relativement au cours du soleil, à la longueur des jours d'été, à celle des nuits d'hiver, à l'absence continuée de cet astre dans une saison, à sa présence non interrompue dans une autre, à la stabilité de l'étoile polaire; tout cela leur fit quitter des climats tempérés, franchir des pays stériles & des déserts glacés pour se fixer sous un ciel austere. Il ne paroît pourtant guere probable que des hommes encore effrayés du terrible événement qui venoit de détruire presqu'entierement l'espece humaine, cherchassent des dangers, pour satisfaire une curiosité, qui, dans ces circonstances, ne devoit pas être très vive.

Origines fabuleuses.

Nous ne prendrons pas la peine de refuter ces opinions, ni celles qui donnent aux Scythes & aux Goths, Magog petit-fils de Noé pour pere, qui font naître de ce pere commun, Suenon & Gothar ou Gog, l'un fondateur de la Suede, l'autre, auteur des Gêtes & des Goths: *Thor*, *Germann* & *Ubbon*, fondateur de la ville d'Upsal. Ces fables se détruisent par elles-mêmes.

Les Scythes.

N'importe qui fût le pere des Scythes, il suffit de savoir que cette nation sortit de ses marais, & s'empara des contrées septentrionales; mais quels étoient les peuples qui habitoient ces contrées, lorsque les Scythes vinrent les conquérir? Des peuples plus anciens, sans doute; des géans, disent les historiens de Suede, & ils rapportent en preuve, la tombe du géant Skarkoter, célebre par ses exploits & sa sobriété, qu'ils ont trouvée à Tuna dans la partie orientale du Medelpat, province du Nordland, (3) & la grotte du géant Gilbert, à Wisingso, isle du Smaland. M. l'Abbé Mallet (4) en

(1) Nous renvoyons, au reste, à ce qui en a été dit dans notre Histoire Universelle ancienne Tom. XIII. Liv. IV. Chap. XVI. Sect. II. p. 527 & suiv. & nous n'en dirions rien de plus, si ce n'est que les savantes recherches de M. M. de Guignes, Mallet, &c. nous ont mis en état de suppléer à celles des premiers auteurs Anglois, auxquels ces secours ont manqué.

(2) *Introduct. à l'Hist. Univ. T. 4. in 4to.* (3) *Locœn. ant. Suev. Goth.*

(4) Disc. sur les antiq. des peuples du Nord.

rejettant ces fables, explique les vérités qu'elles cachent: il croit que bien des siecles avant l'arrivée d'Odin, des peuplades Scythes sorties des bords de la mer Noire, de la mer Caspienne ou des pays voisins, allerent s'établir dans le Dannemarck; que les Cimbres défaits par Marius, qui habitoient le Jutland, descendoient de ces anciens Scythes Cimmériens; que ces mêmes Cimbres qui habitoient la Scandinavie, lorsqu'Odin sorti de l'Asie, entra dans l'isle de Jutland & tenta la conquête du Dannemarck & de la Suede, défendirent à ces étrangers l'entrée de leur pays; que malgré les prodiges de valeur qu'ils leur opposerent, ayant été forcés de céder, ils se retirerent dans les forêts, dans les cavernes, pour éviter la fureur de leurs ennemis; qu'ils y contracterent une certaine férocité, que leur misere les obligea de se couvrir des peaux des animaux qu'ils tuoient dans les forêts; que cet habillement sauvage, & leurs grands bonnets, au dessus desquels ils mettoient peut-être la tête de quelque animal, les auront fait paroître extraordinaires, & que la terreur augmentant les objets, ils auront paru des géans.

Descript.& Hist. anc. de Suede.

Avant Othen, Woden ou Odin, les écrivains Suédois comptent beaucoup de Rois. Après Ubbon qui succéda à son frere Suenon, ils font regner Thor, que quelques-uns renvoient à des tems postérieurs, pour mettre à sa place Siggon, qui éleva la ville de Sigtuna, comme un frein aux conquêtes des Esthoniens & des Finlandois; mais d'autres historiens prétendent que cette ville fut fondée longtems après, par Odin même. (1) A Siggon ils font succéder Eric Roi des Goths, qui donna des loix à ses sujets & peupla le Dannemarck d'une colonie formée de ce qu'il y avoit de gens inutiles ou vicieux dans ses Etats; mais les historiens Danois refutent cette opinion, qu'ils regardent comme deshonorante pour leur patrie: cet Eric, qui réunissoit le trône des Goths & celui de Suede, rendit ses peuples heureux (2) & ses vertus furent célébrées après sa mort, par des vers qui passerent à la postérité. Après lui on trouve une lacune de quatre cents ans dans les annales de Suede. Elles disent seulement que les Goths & les Suédois se diviserent, que les deux Royaumes furent tourmentés par des guerres civiles & que, pendant tout ce tems, la Suede ne fut gouvernée que par des Régens ou des Juges. La contradiction qui regne entre les historiens de Suede & de Dannemarck sur ces premiers Rois, paroît bien difficile à concilier. A ces oppositions se mêle la mythologie Islandoise, qui ne fait qu'épaissir les ténebres. Après les Juges qui gouvernerent la Suede, on trouve Berico, qui paroît être le même qu'Eric I, dont on vient de parler. A ce Berico on donne pour successeur son fils Himulf, auquel succéda Humblus son petit-fils, au Royaume de *Gothland.* Sous ce Prince, les Danois, voyant que la puissance des Goths étoit fort diminuée, par les émigrations qu'ils avoient faites dans la Prusse qu'ils subjuguerent & par leurs victoires même sur les Wandales, voulurent secouer leur joug; mais les Saxons ayant fait une irruption dans la Chersonese Cimbrique, demanderent grace à Humblus, qui leur donna une armée sous la conduite de ses deux fils, Dan & Angul; les Saxons furent chassés. Angul, quelque tems après, passa en Angleterre & lui donna son nom. Humblus, après avoir dompté plusieurs na-

Premiers Rois.

(1) *Puffendorff. locc. cit.* (2) *Loccen. hist. rer. Sue. L. I.*

SECT. I. *Descript. & Hist. anc. de Suede.*

Contradictions des historiens.

tions qui étoient au delà de la Baltique, regna sur toute la Scandinavie. Il est à remarquer que même dans tout ce qui regarde ces tems fabuleux, les auteurs ne sont d'accord ni pour les faits ni pour la chronologie. Thor, qui succéda à Humblus son pere, & qui réunit les trônes de Suede, de Gothland & de Funen, mérita par ses vertus & par le bonheur dont il fit jouir ses sujets, qu'ils le mirent au nombre de leurs Dieux. Urbar son fils lui succéda, suivant les historiens Danois, qui donnent Osten pour successeur à Urbar. Osten étoit fils de Gethar Roi de Norwege, qui fut massacré par ses sujets. Osten en fut si irrité, qu'il envoya aux Norwégiens son chien nommé Sueting pour Roi. (1) L'Abbé de Vertot, qui s'est assujetti à la chronologie de Locœnius, (2) qu'on peut regarder comme un des meilleurs historiens de Suede, dit qu'après Humblus, Sigtrug s'empara de la souveraine puissance & il donne, toujours d'après Locœnius, (3) une longue suite de Rois de Suede, depuis l'an 2821 jusques à l'Ere Chrétienne. Puffendorf suit un autre ordre. (4) L'époque du regne d'Odin est encore un problême, si l'on consulte les historiens, qui la fixent les uns plutôt, les autres plus tard. A cet égard l'Abbé Mallet éclaircit en deux mots toutes ces contradictions. „ Le véritable nom, dit-il, de cet Odin qui, chassé de l'A-
„ sie par les conquêtes des Romains, vint changer la face de la Scandina-
„ vie, étoit Sigge, fils de Fridulphe. Odin étoit le Dieu suprême des Scy-
„ thes, & Sigge avoit pris ce nom, soit parce qu'il vouloit se faire passer
„ pour un homme inspiré des Dieux, soit parce qu'il étoit le souverain
„ prêtre du Dieu Odin. (5) Les Ases ou Asiatiques, auxquels Sigge ou
„ Odin commandoit, étoient un peuple Scythe, qui habitoit vraisembla-
„ blement entre le pont Euxin & la mer Caspienne."

Sigge, Odin ou Woden.

La Suede, comme on vient de le voir, avoit été gouvernée pendant longtems par des Juges; ils s'étoient rendus odieux aux peuples. Sigge, Odin ou Woden, maître d'une partie de la Russie, de la Saxe, de la Franconie, de la Scandinavie, du Dannemarck, fit alliance avec Gylfe Roi de Suede, qui lui trouvant quelque chose de surnaturel l'adora: bientôt les peuples furent persuadés qu'il avoit un commerce particulier avec les Dieux; leur vénération pour lui devint si profonde, que soit que Gylfe fut mort, soit qu'ils l'eussent abandonné, ils prierent Sigge d'accepter son trône. (6) Les Rois qui gouvernoient les différentes parties de la Suede, se déclarerent ses vassaux & le reconnurent comme un Dieu. Odin avoit tout ce qu'il falloit pour en imposer à des peuples ignorans & superstitieux; beaucoup d'éloquence, une adresse infinie & une intrépidité à toute épreuve. Les différens ornemens qu'il employoit dans sa parure militaire, la valeur qu'il montroit dans les combats, firent croire qu'il prenoit à son gré les figures d'ours, de tigre ou de lion. (7) Ce fut dans ces circonstances & avec ces dispositions, qu'il résolut de faire adopter à la Suede, à la Norwege & au Dannemarck, dont il

(1) Puff. Introd. à l'Hist. Univ. Locœn fait regner ce Prince plusieurs siecles après l'époque où le place Puffend. (2) Hist. des révol. de Suede T. 2. Abr. Chr. de l'hist. de Suede. (3) *Locœn. loc. cit.* (4) Introd. à l'Hist Univ. Tom. 4 in 4to. (5) Introd. à l'Hist. du Dannemarck, par M. Mallet. (6) *Locœn. hist. rer. Suecic. L. I.* (7) Disc. sur les Antiq. des Peuples du Nord.

il étoit Souverain, les institutions du pays d'où il venoit. Il paroît qu'il étoit Souverain Pontife du Dieu des Scythes. Il commença par établir douze chefs sous le nom de *Diar* ou *Drothnar*, (1) especes de Druides qui rendoient la justice, mais auxquels il se garda bien de donner le titre proscrit de Juges; il établit leur tribunal à *Sigtuna*, ville qu'il avoit bâtie; il les chargea non seulement de veiller à la sûreté publique, mais encore à l'observation du nouveau culte, & de conserver le dépôt des connoissances magiques, car il étoit fort versé dans cette science, que la crédulité des peuples leur rendoit encore plus redoutable. Il portoit avec lui la tête d'un certain Mimer, embaumée. Ce Mimer avoit laissé après lui la plus grande réputation; Odin avoit persuadé qu'il lui avoit rendu la parole, & il consultoit publiquement cette tête, qui rendoit des oracles. Avec ces artifices & ses talens naturels, Odin regnoit sur les esprits & sur les cœurs: il assujettit les peuples de ses Etats à lui payer une espece de capitation, pour chaque enfant qui naissoit (2). Lorsque ce Prince sentit sa fin approcher, il assembla sa cour, se fit neuf blessures en forme de cercle avec la pointe d'un javelot, se déchira la peau en plusieurs endroits de son corps avec son épée & déclara qu'il alloit en Scythie, s'asseoir avec les autres dieux à un festin éternel, où dans un palais il recevroit ceux qui s'étant distingués par un courage intrépide, mourroient les armes à la main. Son corps fut porté à Sigtuna, & y fut brûlé avec la plus grande solemnité. (3) Sigge ou Odin, fut donc l'être bienfaisant qui donna aux peuples du nord & particulierement aux Scandinaves & aux Sueves, une religion, des loix & des mœurs. Voici une idée des unes & des autres.

Descript. & Hist. anc. de Suede.

Cette religion n'étoit autre que celle des Scythes; religion simple dans l'origine & que n'altéroit aucune cérémonie superstitieuse: mais à mesure qu'elle s'est étendue parmi les nations & que les offrandes des peuples ont fait imaginer aux prêtres de mettre à contribution l'avidité des ambitieux, la crédulité des ignorans & la curiosité des esprits inquiets & timides, elle s'est chargée d'une dévotion intéressée & de pratiques minutieuses & ridicules. En parlant de la religion des anciens Prussiens, nous avons traité d'avance de celle des Scythes. (4) Comme eux, ils n'ont eu de temples & n'ont représenté la Divinité sous des formes corporelles que fort tard: on l'adoroit particulierement dans les bois & dans les forêts. Ils reconnoissoient un Dieu suprême, maître de l'univers, auquel tout obéissoit; créateur de tout, être vivant & terrible, connoissant tout ce qui est caché, infiniment puissant, en science & en justice. A ce Dieu suprême étoient soumis une infinité d'autres Dieux & de Génies: chaque partie du monde étoit confiée à l'un de ces Dieux; chaque élément, chaque astre & chaque planete avoit son Génie qui en dirigeoit les opérations; les forêts, les fleuves, les montagnes, les lacs, les fontaines, les arbres avoient leurs Divinités: mais le culte qu'on leur rendoit, étoit toujours relatif à la suprême intelligence, par qui tout existoit.

Religion des Scandinaves.

Leurs Dieux.

(1) *Locœnius loc. cit.* & in Lib. de antiq. Suev-goth. (2) *Locæn. loc. cit.* Disc. sur les antiq. des Peup. du Nord. (3) *Idem.* Puffend. Introd. à l'Hist Univ. Hist. de Suede. (4) Hist. de Prusse, ci-devant Sect. I. p. 125. *de Relig. vet. Pr. Hartk.* Voyez aussi le Tom. XIII de cet ouvrage. p. 461, où il a été parlé de la religion des anciens habitans de la Saxe, &c. avec laquelle elle a beaucoup de rapport.

SECT. I. *Descript.* & Hist. anc. de Suede.

Les Scythes admettoient une autre vie, où les bons étoient récompensés & les méchans punis. *Servir l'Etre suprême par les sacrifices & les prieres, ne faire aucun tort à personne, être brave dans les combats*, étoient les préceptes fondamentaux de leur morale. C'est suivant qu'on les avoit suivis ou négligés, qu'on devoit jouir d'un bonheur infini, ou être livré aux plus cruels supplices. On a vu dans l'histoire de Prusse, que cette religion se soutint longtems après l'arrivée des Teutoniques. Il est vrai que les prêtres y avoient mêlé des cruautés superstitieuses. C'est ainsi que la religion naturelle s'est corrompue suivant le caractere des peuples qui l'ont embrassée; la pureté de la religion des Scythes s'altéra: lorsqu'ils devinrent guerriers & conquérans, l'auteur de tout bien ne fut plus que le *Dieu de la guerre*, *le pere du carnage*, *le destructeur*, *l'incendiaire*, *celui qui donne la victoire*, & les guerriers lui promettoient un certain nombre d'ames. On croyoit qu'il frappoit ceux qu'il destinoit à la mort. Comme mourir n'étoit pas un malheur, ils croyoient qu'Odin emportoit ces ames avec lui dans le *Valhalla*, sa demeure. (1)

Fréwa ou *Friga*, dont, sans doute, s'est formé le mot allemand *Frau*, (femme) étoit la seconde Divinité des Scandinaves; c'étoit la femme d'Odin; c'étoit leur Vénus, la Déesse de l'amour & des plaisirs, qui suivoit Odin dans les combats & partageoit avec lui les ames de ceux que le fer moissonnoit. Lorsque les Scandinaves reçurent le calendrier, ils substituerent au 4e jour de la semaine, le nom de jour d'*Odin*, *Woënsdag*, *Wodensdag* & au 6e, au vendredi ou jour de Vénus, celui du jour de *Frigga*, qu'ils appellerent *Freydag*. Le Dieu *Thor*, armé d'une massue qui revenoit toujours d'elle-même dans sa main, quand il l'avoit lancée, étoit le troisieme Dieu des Scandinaves. Il est appellé dans l'*Edda*, le plus vaillant des fils d'Odin. M. Mallet croit que c'est le *Taranis*, dont parle Lucain, & que Jules César désigne par le Dieu qui préside aux vents & aux tempêtes. Le jeudi est encore appellé dans le nord *Thorsdag*. Il tenoit sa massue avec un gantelet de fer; il avoit une ceinture qui renouvelloit ses forces, à mesure qu'il en avoit besoin. Il défendoit les Dieux contre les attaques sacrileges des monstres & des géans. Il y avoit un grand nombre de Divinités subalternes: la puissance de *Niord* s'étendoit sur la mer & sur les vents. Niord étoit pere de *Frey*, que les Suédois avoient choisi pour leur Dieu tutélaire, & de Freya, Déesse de la beauté & de l'amour, autre que Fréwa ou Friga. *Balder* aux yeux brillans étoit fils d'Odin; c'étoit un Dieu sage & éloquent; *Tyr*, le patron des braves & des athletes, étoit un Dieu guerrier. *Bragé* étoit le Dieu de l'éloquence & de la poésie. *Iduna* sa femme gardoit certaines pommes qui rajeunissoient les Dieux, quand ils commençoient à vieiller. *Heimdal*, le portier des demeures célestes, étoit placé à une des extrémités de l'arc-en-ciel, ce pont fait par les Dieux, qui servoit de communication entre le ciel & la terre; *Heimdal*, qui dormoit plus légerement qu'un oiseau, qui appercevoit, la nuit comme le jour, les plus petits objets à la distance de cent lieues, dont l'oreille étoit si fine qu'il entendoit croître l'herbe des prez & la laine des brebis, qui tenoit d'une main une épée & de l'autre une trompette,

(1) Voyez l'Edda & le discours de M. l'Abbé Mallet.

dont le bruit se faisoit entendre de tous les mondes, étoit préposé pour garder l'arc-en-ciel, dont les géans auroient pu se servir, pour monter dans les cieux. On peut voir dans l'Edda, les noms des autres Dieux & Déesses subalternes. Il y en a vingt-quatre de l'un & de l'autre sexe. Les Scandinaves mettent au rang de ces Divinités *Loke*, ou le mauvais principe: c'étoit l'opprobre des dieux & des hommes, cachant sous une belle figure, un cœur pervers & les plus méchantes inclinations. Il étoit pere de trois monstres, le loup *Fentis*, le serpent *Migdard* & *Hela*, ou la mort, ennemis des Dieux, qui ont enchaîné le loup, jusques à ce qu'au dernier jour il soit vaincu par le Dieu Thor, &c. L'histoire fabuleuse de Loke est fort étendue dans l'Edda. Il fit la guerre aux Dieux, qui l'enfermerent dans une caverne formée de trois pierres tranchantes, & c'est de sa rage que viennent les tremblemens de terre. Les douze Déesses ont chacune leur emploi; *Etra* est la Déesse de la médecine; *Genone*, de la virginité; *Freya*, qui pleure son mari absent & dont les larmes sont des gouttes d'or, est favorable aux amans; *Losna* raccommode les amans & les époux les plus désunis. (1) Le Discours de M. Mallet sur les antiquités des peuples du nord, dans lequel il donne un extrait de la mythologie islandoise, nous dispense d'entrer dans les détails de ces fables, plus ingénieuses peut-être que celles des Grecs. D'ailleurs, l'Edda a été traduit dans plusieurs langues, & surtout en françois.

Descript. & Hist. anc. de Suede.

Les plaisirs dont les Suédois & les Scandinaves devoient jouir après leur décès dans le palais d'Odin, leur faisoient braver la mort: ils croyoient que ceux qui mouroient de leur mort naturelle alloient dans le Nisthein, séjour des neuf mondes, sur lequel Hela ou la mort exerçoit son empire; dont le palais étoit l'angoisse; la table, la famine; les serviteurs, l'attente & la lenteur; le seuil de sa porte, le précipice; le lit, la maigreur. Les Scandinaves & les Suédois, ainsi que les Germains, les Prussiens, les Danois & les peuples qui avoient une origine Celtique, honoroient leurs Dieux en plein air, ou dans les forêts: ils n'avoient point de temples, mais seulement des autels: ils étoient élevés sur une petite colonne naturelle ou artificielle: la table de l'autel étoit une large pierre platte, soutenue par trois longs rochers posés sur la pointe de la colline. On en voit encore dans quelques endroits de la Suede; il y en a un célebre à *Gamla Upsala*, ou *vieux Upsal*, demeure principale des anciens Rois de Suede & du grand Sacrificateur; on en trouve plusieurs en Dannemarck & en Norwege. Sous l'autel est une cavité, qui servoit à recevoir le sang des victimes; on y trouve aussi des pierres à feu, car il falloit un feu pur & élémentaire pour consumer la victime. On trouve des grottes dans la Norwege, consacrées à quelques pratiques superstitieuses: dans l'Ostrogothie sont deux montagnes fameuses; l'une est *Hakla*, dans une belle vallée, entre Hall & le Hunneberg; l'autre est *Moneberg*: entre ces montagnes étoit un précipice, où les Payens se jettoient pour honorer leurs Dieux. On alloit chercher les cadavres de ceux qui s'étoient dévoués, on les lavoit, & on les enterroit au pied de ces montagnes, sous de petites collines. Quand la religion commença à s'altérer, on représenta les Dieux sous différentes formes; bientôt les idoles firent naître l'idée

Monumens de la Religion des Scandinaves.

(1) Discours sur les antiquités des peuples du Nord, p. 15. & suiv.

Temples.

des temples: à la simplicité rustique des anciens autels, on substitua une magnificence imposante. Le temple d'Upsal étinceloit d'or; le toît, dont la circonférence étoit de neuf cents aunes, étoit entouré d'une chaîne d'or. Les idoles de ces temples étoient placées dans une espece de sanctuaire sur un autel, autour duquel on rangeoit les victimes qui devoient être immolées. (1) Sur un autre autel revêtu de fer, où brûloit sans cesse le feu sacré, (2) étoit le vase d'airain où l'on recevoit le sang des victimes, avec un goupillon, pour arroser de ce sang les assistans. Il y pendoit aussi un grand anneau d'argent que l'on teignoit de ce sang, & que ceux qui prêtoient serment, étoient obligés de tenir dans leurs mains. Dans le temple d'Upsal, Odin qu'on invoquoit comme le Dieu des armées, étoit représenté l'épée à la main. Thor qu'on regardoit comme le Dieu qui regle les saisons, qui rend la terre stérile ou féconde, qui la desseche ou l'arrose, étoit à la gauche d'Odin, la couronne sur la tête, tenant un sceptre d'une main, & une massue dans l'autre. On le représentoit encore la tête environnée d'étoiles, sur un chariot traîné par deux boucs de bois, avec un frein d'argent. A la gauche de Thor étoit Friga, représentée avec les deux sexes & divers autres attributs, qui la désignoient pour la Déesse des plaisirs, de l'amour & du mariage. L'espace compris entre un solstice d'hiver à l'autre, formoit chez les peuples du nord l'année complette, & celui d'une nouvelle lune à l'autre, le mois entier.

Fêtes & sacrifices.

On ouvroit l'année, par une grande fête appellée *Juul* à l'honneur de Thor ou du soleil; on lui demandoit une bonne année. Cette année datoit du jour du solstice & la nuit s'appelloit nuit mere, comme si toutes les autres venoient de celle-là. Comme aux Saturnales, on se livroit partout à la joie: c'étoient d'abord des sacrifices, ensuite des danses, des assemblées nocturnes. Dans le croissant de la seconde lune de l'année, on célébroit une seconde fête à l'honneur de la Déesse Goya ou Friga, ou de la terre. Les objets du vœu public étoient les plaisirs, la fécondité & la victoire. C'étoit à l'entrée du printems que se célébroit à l'honneur d'Odin, la fête la plus solemnelle. (3) Les sacrifices sanglans furent d'abord inconnus; mais à l'offrande des prémices des fruits de la terre, succéderent les sacrifices d'animaux: Thor, à la fête de *Juul*, s'honora du sang des bœufs & des chevaux engraissés; Friga de celui d'un pourceau bien gras; Odin de celui des chevaux, des chiens, des faucons & quelquefois des coqs & d'un taureau gras. Le sang accoutume au sang; celui des hommes coula sous le coûteau des prêtres, qui n'eurent point honte d'en prophaner, depuis ce tems, les autels de leurs Dieux: d'abord on n'y eut recours que dans les plus grandes calamités, ensuite on multiplia ces horribles sacrifices: „ chaque neuvieme mois, on renouvel-„ loit cette fête cruelle, qui duroit neuf jours, & chaque jour on immoloit „ neuf victimes vivantes, soit hommes, soit animaux. Les sacrifices les plus „ solemnels & les plus nombreux, se faisoient à Upsal." (4) Lorsque les Dieux n'avoient point de temples & de prêtres, quelques épis de bled, quelques fruits nouvellement cueillis, étoient les offrandes qu'on déposoit sur un autel rustique; mais quand on eut changé le culte, il leur fallut de plus

(1) Discours sur les antiquités des peuples du Nord, p. 28. & suiv. (2) Voyez l'Hist. de Prusse sup. p. 130. & Hartkn. de Religion vet. Pruss. (3) Mallet Disc. sur les antiquités des peuples du Nord. (4) *Idem. loc. cit. Locæn. Ant. Suev-Goth.*

riches préfens. „ A la fête du neuvieme mois le roi, le fénat & tous les „ citoyens étoient obligés de comparoître en perfonne, & d'apporter des „ offrandes, qui étoient placées dans le grand temple. Ceux qui ne pouvoient pas s'y rendre, envoyoient leurs préfens, ou en faifoient tenir la „ valeur en argent aux prêtres, chargés de tout recevoir. Alors on choififfoit „ parmi les captifs en tems de guerre, & parmi les efclaves en tems de paix, „ les neuf victimes." Ce choix étoit déterminé par le fort & par le vœu de l'affemblée, qui traitoit fi honorablement les victimes & qui leur promettoit de fi grands plaifirs dans le palais d'Odin, qu'ils fe regardoient comme très heureux. Le fang des Rois même couloit fur les autels, quand on croyoit qu'ils avoient attiré fur leurs peuples la colere des Dieux. (1) On conduifoit la victime à l'autel du feu facré: les animaux étoient tués promptement au pied de l'autel: on confultoit leurs entrailles, & l'on en faifoit cuire la chair, qui fervoit au feftin préparé pour l'affemblée. Les hommes qu'on devoit immoler, étoient étendus fur une grande pierre: on les étouffoit, ou on les écrafoit, & comme nous l'avons vu dans l'hiftoire du culte des Pruffiens, (2) on leur perçoit le cœur ou la gorge, afin que par la rapidité ou par la lenteur avec laquelle le fang couloit, on pût juger du fuccès de l'entreprife fur laquelle on confultoit les Dieux: on confultoit enfuite leurs entrailles & leur cœur; on brûloit enfin ou l'on fufpendoit la victime dans le bois voifin & l'on afpergeoit le peuple, le bois facré, le temple, les idoles, du fang qu'on avoit recueilli dans le grand vafe qui étoit fur l'autel. Dans le grand facrifice qui fe faifoit tous les neuf ans, on immoloit quatre-vingts-dix-neuf hommes & autant de chevaux, de chiens & de coqs, pour appaifer les Dieux. Auprès de quelques temples il y avoit un puits, on y jettoit la victime vivante, le plus fouvent en l'honneur de Goya; fi elle alloit au fond, elle étoit agréable à la Déeffe; fi le malheureux furnageoit, elle le refufoit & alors on le fufpendoit dans une forêt facrée. Le bois facré qui étoit auprès du temple d'Upfal, appellé le bois d'Odin, étoit rempli de victimes immolées, qu'on enlevoit enfuite pour les brûler, en l'honneur de Thor ou du foleil: le facrifice étoit plus ou moins agréable à la divinité, à mefure que la fumée s'élevoit plus ou moins. En confacrant la victime, le prêtre fe fervoit de cette formule: *je te dévoue à Odin*, ou *je t'envoie à Odin pour la bonne récolte*, *ou pour le retour de la bonne faifon.* Comme chez les Pruffiens, ces facrifices finiffoient par des feftins. (3) *Defcript. & Hift. anc. de Suede.*

Prêtres. Les Prêtres étoient d'une certaine famille, appellée la race de Bor. Odin étoit fuprême Pontife & Roi; en effet, dans les premiers tems, les prêtres furent des magiftrats fuprêmes. Après la mort d'Odin, les Rois étoient fouverains Sacrificateurs & les prêtres fous leurs ordres, étoient chargés d'égorger les victimes, d'annoncer aux peuples la volonté des Dieux: ils demeuroient autour du temple; mais peu-à-peu les prêtres prirent le deffus, gagnerent le peuple, demanderent quelquefois & firent couler le fang des Rois. Il y avoit douze principaux chefs des facrifices pour les trois grands Dieux; chacun avoit fes officiers particuliers; c'étoient les *Diar* ou *Drottes*, tirés

(1) Difc. fur les antiquités des peuples du Nord. (2) Voyez l'Hift. de Pruffe fupr. p. 129. Hartkn. de Relig. vet. Pr. (3) Voyez l'Hift. de Pruffe fupr. p. 132. Introd. à l'Hift. de Dann. par Mallet.

Sect. I. Descript. & Hist. anc. de Suede.

des plus illustres familles: les prêtresses de Friga étoient du même rang; on les respectoit comme la Déesse même: quelques-unes se dévouoient à une éternelle virginité, & entretenoient le feu sacré. Les Scandinaves & les Suédois avoient leurs oracles, que les prêtres consultoient. La magie étoit fort en vogue dans le nord: les prêtres y avoient une adresse singuliere pour tromper les peuples. Odin l'Asiatique commandoit aux génies des élémens, évoquoit les ombres & les faisoit parler; il se métamorphosoit en divers animaux & se transportoit dans un moment d'un lieu à un autre; il attiroit la pluie, la grêle, le tonnerre, ou les arrêtoit; lui & ses prêtres savoient bien à quoi s'en tenir, mais ils n'en accréditoient pas moins leurs impostures.

Gouvernement. Le gouvernement des Suédois, étoit le même que celui des Danois; les monumens de l'une & l'autre nation attestent cette identité. Le trône étoit éléctif: à Lunden en Scanie, à Leyre en Seland, à Wiborg en Jutland, à Morastein près d'Upsal, (1) on trouve de grands rochers rangés en cercle au nombre de douze; au milieu étoit un rocher plus grand que les autres: autour étoient des pierres, qui servoient de barrieres au peuple. *Election des Rois.* C'étoient les lieux des assemblées publiques & ceux où les Rois étoient élus: on le plaçoit sur le rocher du milieu; autour, étoient les Diar, & sur les pierres qui formoient l'enceinte, étoient ceux qui procédoient à l'éléction. Lorsque le Roi étoit tué à la guerre, on cherchoit vîte les plus grosses pierres: les chefs y montoient & proposoient le Roi; le bruit que les soldats faisoient sur leurs boucliers ou leurs cris, marquoient leur refus ou leur approbation. Quand le Roi étoit élu, les Sénateurs l'élévoient sur leurs épaules, & il juroit par Odin, d'observer les loix, d'étendre les bornes de l'état & de venger la mort de son prédécesseur. (2) *Tribunaux.* D'autres monumens chez les Scandinaves & en Suede, indiquent la maniere dont la justice se rendit après l'arrivée d'Odin. C'étoit en pleine campagne, ou à l'ombre des forêts & près des autels, que les juges s'assembloient sur douze pierres ou tribunaux rangés en cercle. Il y a apparence que c'étoient les successeurs des douze Princes ou *Diar*, qu'Odin amena. Il y avoit des tribunaux inférieurs. Le premier étoit le Sénat de la nation, auquel le Roi présidoit: à la tête des tribunaux inférieurs étoit un juge provincial, qui les convoquoit dans l'occasion en envoyant aux juges une marque, fleche, hache de bois ou autre, qu'ils se faisoient tenir l'un à l'autre de main en main. Les procès alloient rarement au tribunal suprême. Quant aux loix, Frothon III est regardé comme le plus célebre législateur. Son code renferme deux parties, l'une concernant le militaire & l'autre le civil. La premiere avoit pour objet le butin fait sur l'ennemi: l'autre renfermoit des loix du pays. (3) Nous reviendrons sur ces loix en parlant de ce Prince: elles donnent une idée des mœurs & des usages de ces peuples, qui n'étoient que ceux des peuples Scythes.

Mépris de la vie. Jamais peuple n'a porté si loin le mépris de la mort que les Scandinaves, les Suédois, & la plupart des peuples du nord. La religion étoit une des principales causes de cette indifférence pour la vie. L'institution de l'école de Julin ou Jomsbourg, ville fondée par Harold, avoit proscrit jusqu'au nom

(1) Locæn. Antiq. Suev.-Goth. Busch. Géog. Univ. T. I. Dann. (2) Introd. à l'Hist. Univ. de Puff. T. IV. in 4°. (3) Locæn. Hist. rer. Suevic. Lib. I. in vit. Od. & Frot.

de la peur. Jamais un citoyen de Julin ne devoit céder au nombre; il ne pouvoit sans infamie prendre la fuite, même devant une multitude d'ennemis. La mort la plus inévitable n'étoit jamais une excuse. Les chroniques Danoises & Islandoises rapportent une foule d'exemples, qui mettent ces peuples au dessus de Lacédémone. Nous avons vu dans l'histoire de Prusse que les malades & les vieillards n'attendoient pas la mort d'une douleur lente, (1) & que les Sigonotes les étouffoient; les Scandinaves se faisoient rendre ce service par leurs amis, ou s'ils étoient guerriers, ils se faisoient porter sur le champ de bataille. Le simple soupçon de lâcheté étoit une infamie. Un homme qui avoit perdu son bouclier, ou reçu quelque blessure par derriere, ne paroissoit plus en public. Chaque année au printems on tenoit une assemblée générale, où tout homme libre se rendoit armé de pied en cap. On délibéroit de quel côté on devoit porter la guerre, & les sujets qu'on avoit de la faire. Quand ils avoient pris leur parti, ils se mettoient en marche, & tout ce qu'il y avoit d'hommes en état de porter les armes, se joignoit à l'armée. Il est aisé de juger par les émigrations de ces peuples, que les nations entieres prenoient part à ces entreprises & que les femmes & les enfans marchoient à la suite de l'armée. Nés au milieu des armes, ils les avoient déifiées: les Scythes adoroient une épée & juroient par elle. Les corps des plus célebres guerriers, étoient enterrés sous des collines artificielles; on en trouve plusieurs en Suede & en beaucoup d'autres pays; (2) il y en a près du vieux Upsal, qu'on croit être des sépultures d'anciens Rois: on chargeoit ces tombeaux d'odes en l'honneur des Héros, & on en trouve plusieurs dans l'Edda.

Descript. & Hist. anc. de Suede.

Valeur des Scandinaves.

Les Scandinaves attaquoient l'ennemi dès qu'ils pouvoient le joindre; leur intrépidité, le peu de provisions qu'ils avoient, ne leur permettoient point de perdre un tems précieux: comme le butin tenoit lieu de paye aux soldats, ils se retiroient après la campagne. Ils disposoient leur armée en triangle & en forme de pyramide, dont l'extrêmité étoit tournée contre l'armée ennemie: ce corps étoit tout composé d'infanterie; les flancs étoient appuyés à quelques troupes qui servoient à pied & à cheval: ils marchoient à l'ennemi en poussant de grands cris, en choquant leurs armes & en chantant des hymnes en l'honneur d'Odin. Au centre du bagage qui formoit des retranchemens autour du camp, on plaçoit les femmes & les enfans; si les vaincus y cherchoient un asyle, les femmes se jettoient sur eux, & si par leurs menaces & par leurs coups, elles ne pouvoient les forcer de retourner au combat, elles tuoient leurs enfans & se donnoient la mort pour éviter l'esclavage. (3) Leurs armes offensives étoient l'épée, la hache d'armes, l'arc & les fleches; l'épée étoit courte, souvent recourbée & suspendue à une espece de baudrier; celles des braves étoient bien tranchantes, ornées de caracteres mystérieux & ils leur donnoient un nom terrible: les haches d'armes étoient à deux tranchans; quand elles avoient un long manche, on les appelloit hallebardes; c'étoit l'arme de la garde des Rois. Les armes défensives étoient le bouclier & le casque: le bouclier commun, étoit de bois, d'écorce ou de cuir: ceux

Leurs armes.

(1) Voyez l'Hist. de Pruss. supr. p. 135. Hartkn. de mor. ant. Pruss. (2) Busch. Géog. Univ. T. I. Locain. Ant. Suev. Goth. (3) Introd. à l'Hist. de Dann. par Mallet.

des guerriers de distinction étoient de fer ou de cuivre, peints, gravés, souvent dorés, & quelquefois revêtus d'une lame d'or ou d'argent. Ceux des Scandinaves étoient ovales, de la hauteur du soldat: on s'en servoit pour porter les morts au tombeau, pour se mettre à l'abri des injures de l'air: ceux des jeunes gens étoient unis, jusques à ce qu'ils pussent y faire graver quelqu'action d'éclat. La guerre, la chasse & la pêche étoient les occupations les plus ordinaires de ces peuples: les festins faisoient une partie principale de leurs fêtes & de leurs cérémonies, & l'on buvoit toujours beaucoup dans les festins, en l'honneur des Dieux: la premiere coupe étoit celle d'Odin: ces festins étoient à peu près les mêmes que ceux dont nous avons parlé dans l'histoire de l'ancienne Prusse. Les Scandinaves étoient de tous les peuples du nord, ceux qui avoient le plus de déférence pour les femmes: la plus chérie avoit chez eux, comme chez les Prussiens, le privilege de suivre son mari au tombeau. (1) Les mariages se faisoient fort simplement: quand les parens étoient d'accord, le futur époux fixoit le jour de la nôce, invitoit ses parens & envoyoit l'un d'eux recevoir la dot & l'épouse; ces dépôts étoient sacrés; des amis en répondoient: le pere ou le tuteur de la fille, la suivoit & la remettoit à l'époux, en lui disant: *je te remets ma fille en honnête mariage, pour avoir la moitié de ton lit, le maniement des clefs de ta maison, le tiers de ton argent, soit de celui que tu possèdes, soit de celui que tu posséderas & pour jouir des autres droits de tes biens par la loi:* les époux se mettoient à table, buvoient aux Dieux, aux héros & à eux-mêmes: les convives élevoient ensuite l'épouse & la portoient sur leurs épaules; elle étoit conduite au lit nuptial par son pere, dévancée par un grand nombre de flambeaux: enfin l'époux lui faisoit ses présens, qui consistoient en une paire de bœufs, un cheval avec ses harnois, un bouclier, avec la lance & l'épée. (2) Comme les Prussiens, les Goths, les Suédois & les Scandinaves, exposoient les enfans qu'ils ne vouloient point élever. On jettoit de l'eau sur la tête de l'enfant, qui venoit de naître; ce qu'on a faussement regardé comme une espece de baptême. L'éducation étoit dure & sévere: on accoutumoit les jeunes gens à la fatigue, au froid, au chaud, à la faim, à gravir les rochers, à passer les fleuves à la nage; on les émancipoit à quinze ans: cette cérémonie se faisoit en les armant; dès ce moment c'étoit à eux à se procurer leur subsistance, ou par la chasse, ou aux dépens de l'ennemi. Les funérailles, depuis l'arrivée d'Odin, ou Woden, ressembloient assez à celles des Prussiens: on brûloit dans le bucher des grands, ce qu'ils avoient le plus chéri, pour leur servir dans la salle d'Odin; on enterroit souvent la plupart de ces choses dans leur tombeau. Ces peuples ne connurent les arts que fort tard: ils ne comptoient point par jours, mais par nuits. Mais un art dont ils paroissent avoir fait un grand cas, c'est la poésie. „ Les „ anciens Rois de Dannemarck, de Norwege & de Suede, se faisoient tou- „ jours accompagner par plusieurs Scaldes ou poëtes, comme nos anciens „ Troubadours; ils chantoient eux-mêmes leurs vers dans les festins solem- „ nels

Mariages. *Leur éducation.* *Funérailles.* *Leur amour pour la poésie.*

(1) Locæn. Antiq. Suev. Goth. Voyez l'hist. de Prusse supr. p. 136. (2) On verra dans l'anc. Hist. de Suede, les femmes combattre à côté de leurs maris, & des armées de femmes guerrieres.

„ nels & dans les grandes assemblées au son de la flûte & du luth : plusieurs „ Princes ont recueilli autant de gloire de leurs poésies que de leurs exploits. „ L'Edda a conservé plusieurs de ces poésies : il y en a de la plus grande „ beauté." (1) C'étoit surtout dans l'Islande, pays sauvage & toujours couvert de glaces, que ce bel art étoit cultivé. On a remarqué que leurs vers approchoient pour la mesure de nos vers Alexandrins ; mais ils avoient tant de genres de vers, qu'il n'est pas difficile d'en trouver qui ressemblent aux nôtres. Il y a dans la Blekingie, un chemin où l'on trouve des inscriptions en caracteres Runiques ; & dans d'autres lieux les habitans ont encore l'aune ou bâton Runique : ces bâtons sont un almanach tracé sur des especes de tablettes ou des bâtons applatis, où l'on trouve le cours du soleil, les jours de fêtes, le nombre d'or, la lettre dominicale, &c. (2) *Descript. & Hist. anc. de Suede.* *Caracteres Runiques.*

Outre les fables qui défigurent l'ancienne Histoire de Suede, il regne si peu d'ordre dans la suite chronologique des Rois, les historiens sont si peu d'accord entr'eux sur les faits, qu'on ne sauroit trop en prévenir les lecteurs. Locœnius commence son histoire par Eric I, dont nous avons parlé, & donne après ce regne, une liste de Rois inconnus jusques à Odin ou Woden, qui vint en Suede sous le regne de Gylfe. Nous suivrons la Chronologie de cet auteur jusques au regne de Charles Gustave, par lequel il termine son histoire. *Othen*, *Odin* ou *Woden*, car on lui donne ces trois noms, vainqueur & maître de la Norwege, du Dannemarck & de la Suede, avoit donné les deux premiers trônes aux deux fils qui lui restoient, & s'étoit reservé la Suede : malgré le bien qu'il y avoit opéré, ses sujets, dit-on, se révolterent ; il se retira, & dix ans après il reparut triomphant, & fut couronné de nouveau ; après sa mort on lui érigea une statue, que l'on consultoit, & qui rendoit des oracles. On n'est pas d'accord sur le successeur immédiat d'Odin : les uns lui donnent Freyer, qu'on appelle Frivo, Froe ou Frothon, surnommé Ingo : (3) les autres Niord. *Niord* étoit célebre par ses connoissances magiques ; il fut un des compagnons d'Odin, & sans doute l'un des douze *Diar* ou Princes qu'il mit à la tête des affaires, & l'un des grands Prêtres d'Upsal. Odin avoit assujetti la Russie : après sa mort Hervitus, légitime héritier de ce trône, rassembla une puissante armée, secoua non seulement le joug de Niord, mais le vainquit, le contraignit de se retirer en Dannemarck, & donna la Suede à Hervitus, son propre fils. Niord rappellé bientôt par ses sujets, chassa le jeune Hervitus & remonta sur son trône : les Suédois, après sa mort, en firent un Dieu (4). *Année du mond. 2014. Odin.* *Niord.*

Freyer ou *Frothon* éleva le premier à Upsal, en l'honneur d'Odin ou de Thor, un temple, qu'il entoura d'une chaîne d'or : il assigna pour l'entretien du temple & du palais du Roi, une partie des revenus publics & quelques terres : il fit observer la justice avec une telle sévérité, qu'un seul de ses sujets ne commit pas sous son regne, une violence impunément : il fut appellé le pacifique, à cause du soin qu'il eut de maintenir la paix. Il ordonna qu'à l'avenir les Rois seroient sacrés à Mora-Steinbourg près d'Upsal. *Freyer.*

(1) Voyez l'Introd. à l'Hist. du Dannemarck par M. Mallet. (2) Voyez la même Diss. & sur ces caracteres Runiques notre Tom. XIII. p. 533. (3) Torfeus de Ser. Reg. Dan. (4) Locæn. Hist. rer. Suev. Goth. Johan. Mag. hist. Suec. &c.

Sect. I. *Descript.* & Hist. anc. de Suede.

Après sa mort il fut mis au rang des Dieux. A Freyer succéda *Odder*, autre compagnon d'Odin. Frigga ou Fria étoit d'une si rare beauté & d'une sagesse si parfaite, que non seulement il la choisit pour épouse, mais qu'il partagea avec elle les soins du gouvernement. Frigga rétablit les sacrifices, s'appliqua à maintenir la paix & à faire le bonheur des peuples: elle fut mise au rang des Déesses: on lui adressoit des vœux pour la félicité publique & pour l'abondance des moissons. Ces deux bons Princes furent remplacés par *Fioln*, *Fliolm* ou *Fiolm*, Prince dont les inclinations ne s'accordoient gueres avec sa dignité. Il vivoit avec ses domestiques dans une familiarité si indécente, qu'il devint pour eux-mêmes un objet de mépris: il passoit les jours à s'enivrer avec eux; un jour invité à un festin par le Roi de Dannemarck, ivre & pouvant se soutenir à peine, il se retira le soir & se leva dans la nuit pressé par quelque besoin; en voulant regagner son lit, il s'égara & rencontra une porte, au dessous de laquelle étoit une cuve remplie d'hydromel & s'y noya: d'autres disent qu'il y fut jetté par ses propres domestiques. (1)

Odder. *Fioln.*

Sweigder ou *Swercher* annonçoit les plus heureuses espérances. Il joignoit les talens de l'esprit aux graces du corps: mais à la fleur de son âge, il se fracassa le bras en tombant de cheval & mourut de cette chûte peu de jours après; il fut enterré à Kinnakula dans la Westrogothie, où l'on prétend qu'on voit encore son tombeau. Les annales de Norwege racontent différemment sa mort. On y lit que Swercher étoit un jeune téméraire qu'aucun danger n'effrayoit, & qu'étant à cheval un démon se présenta à lui sous la figure d'un nain, à l'entrée d'une caverne profonde, & l'engagea d'y entrer, en lui promettant qu'il y verroit Odin; que Swercher s'y élança & qu'on ne le revit plus. Sweigder laissa un fils appellé Walander ou Wanlander; du nom de sa mere Wana; Oftar qui commandoit dans le Halland & la Scanie, s'étant révolté, ce Prince le força à se soumettre. Il arma contre Rothon, fameux pirate que le Prince des Russes avoit envoyé infester la mer de Suede: ce brigand ne se contentoit pas comme ceux de son espece de voler aux malheureux qui tombent entre leurs mains, ce qu'ils avoient de précieux, il les laissoit dans la plus entiere nudité. Walander le vainquit: (2) ce Prince fut suffoqué la nuit en dormant, par un catharre provenant d'un excès de fatigue. Cette mort fit imaginer qu'ayant eu de Driva, son épouse, fille du Prince de Finland, un fils nommé Wisbur, il s'en retourna à Upsal & promit à la Princesse de revenir dans trois ans auprès d'elle; qu'ayant manqué à sa parole, & s'étant fait attendre dix ans entiers, la Reine lui envoya son fils, pour l'engager à venir la consoler; mais que Walander indifférent ou infidele, ne revenant point, Driva lui envoya un démon qui l'étrangla pendant son sommeil.

Sweigder. *Wanlander.*

Wisbur. *Wisbur* son fils, ne fut point corrigé par cet exemple: ce Prince étoit fort avare; il avoit épousé Auda fille du riche Altis, & il la répudia pour en épouser une autre. Auda irritée lui envoya ses deux fils âgés de douze ans pour réclamer sa dot. Wisbur fut sourd à leurs prieres: les deux Prin-

(1) Plusieurs historiens qu'a suivis Puffend. le placent dans un temps fort postérieur.
(2) *Eric Upsal. Lib. I. hist. Suev.*

ces s'en retournerent, en l'avertissant qu'ils reviendroient lorsqu'il s'y attendroit le moins & qu'ils vengeroient leur mere du tort qu'il lui faisoit & de ses mépris. Wisbur rit de leurs menaces : ils revinrent en effet dès que l'âge leur permit d'exécuter leur projet: ils mirent le feu au palais de leur pere, qui périt dans les flammes: d'autres disent que ces Princes ne commirent le parricide, que pour jouir plutôt de la succession. (1) Ce fut *Domalder* né du second mariage de Wisbur, qui lui succéda au trône de Suede: sous son regne ce pays fut affligé d'une famine cruelle. Les Suédois, persuadés que ce fléau étoit une punition de leurs crimes, immolerent la premiere année à Odin, des bœufs; la disette continuant toujours, ils lui immolerent la seconde des hommes; mais cette calamité ne diminuant point encore, ils lui sacrifierent la troisieme, leur Roi même; & les historiens du tems disent que la famine cessa. (2) Il eut pour successeur *Domar* son fils, d'autres disent son neveu; son regne fut doux & paisible; son corps fut brûlé près du vieux Upsal & ses cendres déposées dans le tombeau des Rois.

Descript. & Hist. anc. de Suede.

Domalder.

Domar.

A Domar succéda *Digner* ou *Digui* son fils; il n'occupa le trône que peu d'années: il fut le premier qui prit le titre de Roi; ses prédécesseurs n'avoient encore porté que celui de *Drotar*, & les Reines celui de *Droting*. *Dager* son successeur & son fils eut à se plaindre des Danois, il entra dans leur pays, les vainquit, les rendit ses tributaires & soumit le Dannemarck au conseil de Suede. Peu de tems après ce Royaume se révolta & refusa le tribut. Dager y rentra, obtint une seconde victoire; mais comme il revenoit triomphant en Suede avec un grand nombre de prisonniers & un ample butin, n'ayant pas pris assez de précautions, il eut à combattre les Danois qui l'attendoient au passage d'une riviere; un paysan qui s'étoit caché dans un bois, s'élança sur lui & le tua. Ce Prince étoit, ou se croyoit si pénétrant, qu'il prétendoit connoître au chant des oiseaux, quelle étoit leur pensée. Dager laissa deux fils Alaric & Eric; le premier mourut avant son pere: on choisit pour remplacer Dager *Agnius* ou *Ingemar*, fils d'Alaric. Il avoit de grandes richesses & une puissante armée: il porta la guerre en Finlande où regnoit Froston; il dévasta ses Etats, fit un butin immense & emmena en ôtage Skialva fille du Roi; il lui offrit sa main & en arrivant au port de Stocksund, il fit dresser des tentes magnifiques dans la forêt voisine & préparer un superbe festin, auquel il invita les principaux de l'armée & de sa cour. Skialva excita son époux à boire: vaincu par le sommeil, il se retira au fond de sa tente & s'endormit; la Reine, avec le cordon du collier qu'il portoit, l'attacha à l'arbre qui soutenoit la tente & l'égorgea avec le secours de ses femmes; elle remonta avec les prisonniers Finlandois sur ses vaisseaux & retourna dans son pays. Les courtisans d'Agnius ne furent averti de cet assassinat que le lendemain en entrant dans sa tente; mais Skialva étoit déjà loin. On brûla son corps dans l'endroit même où fut ensuite bâti Stockholm.

Digner.

Dager.

Agnius.

A cette époque la Chronologie de Suede & celle de Dannemarck, cessent de s'accorder. Il semble qu'Humelus ou Humblus ait vécu en même

(1) *Ibid.* (2) *Chr. Norw. Sturles.*

tems que la *Drotting*, épouse de Domar, mere de Digner, sœur de *Dan*: cependant les anciennes annales font *Dan*, fils de Humblus & Drotting mere de Dager: elles donnent à Humblus deux fils *Dan* & *Anglus*. Dan qui donna son nom au Dannemarck, dont il fut Roi; & Anglus qui donna le sien à l'Angleterre. Après Humblus Locœnius lui fait succéder Sigtrugg, que Messenius donne pour successeur à Niord & d'autres à Freyer. (1)

2712. *Sigtrugg.* Sigtrugg eut la guerre avec Gramm Roi de Dannemarck, qui le vainquit & le tua: on raconte ainsi le sujet de cette guerre. Groa, fille de Sigtrugg, étoit d'une beauté parfaite. Gramm la fit demander en mariage; mais dans le tems que les Ambassadeurs étoient en route, Groa épousa un homme d'un état inférieur, & Gramm supérieur en force & en beauté, indigné de cette préférence, résolut d'enlever la Princesse; mais avant de rien entreprendre, il voulut s'assurer de son aveu. Il étoit d'une taille avantageuse: il se couvrit de la peau d'une bête féroce; il entra en Suede & se cacha dans les bois, jusques à ce que par des personnes affidées il l'eut attirée auprès de lui; alors quittant sa dépouille horrible, il parut encore plus beau qu'il n'étoit. Il l'enchanta par ses propos, & sçut si bien l'éblouir par ses présens, qu'elle consentit à le suivre en Dannemarck. Sigtrugg indigné de cet affront, courut à la vengeance; mais avant de déclarer la guerre à Gramm, il consulta l'oracle d'Upsal, qui répondit au Roi, qu'il n'avoit rien à craindre du fer ni d'aucun autre métal; mais qu'il se tînt en garde contre l'or. Sigtrugg se crut invincible, car dans ce tems-là il n'y avoit point d'or sur les armes: il donna la bataille: Gramm, qui avoit appris la réponse de l'oracle, avoit fait faire une massue, qu'il avoit remplie d'or, & avec laquelle il tua Sigtrugg: il est à présumer qu'avec ses trésors Gramm avoit engagé les chefs de l'armée d'abandonner ce Prince. (2) Gramm mal-

Suarin. gré sa victoire, ne succéda point au vaincu; les Suédois élurent *Suarin* Roi des Goths, qui se mit à la tête d'une puissante armée. Gramm inférieur en nombre voulut vuider la querelle par un duel. Suarin, quoiqu'il fût déja vieux & qu'il eût à combattre un jeune homme robuste & vigoureux, accepta & fut vaincu. Cette victoire eut été peu glorieuse pour Gramm; mais Suarin avoit seize freres, qui chacun en particulier voulurent venger sa mort; tous périrent de la main du Roi de Dannemarck. A peine s'est-il défait de ces adversaires, que Suibdager Roi de Norwege paroît tout à coup pour venger la famille de Suarin: il entre en Dannemarck à la tête d'une armée redoutable, dévaste le pays, viole la sœur de Gramm, enleve une fille de cette Princesse, qu'il avoit demandée en mariage & qu'on lui avoit refusée. Gramm rassemble toutes ses forces, pour laver tant d'affronts dans le sang ennemi; mais il est vaincu & tué.

2831. *Suibdager.* Suibdager, d'abord Roi de Norwege, ensuite de Dannemarck, fut porté par tous les ordres de l'Etat au trône de Suede. Sigtrugg étoit mort sans enfans. Vaincu par les prieres de son épouse, Suibdager rappella Guttorm fils aîné de Gramm, qui étoit exilé; mais il laissa dans son exil Hadding, frere puiné de Guttorm, qui renonçant à tous les plaisirs de son

(1) *Locœn. hist. rer. Suev. Goth. Chr. Norw. Sturles.* Voyez notre Tome XIII. p. 529.
(2) *Car. in vit. Sigt.*

âge & méditant de grands projets, ne s'occupa que de l'exercice des armes & devint un des plus redoutables guerriers ; il raſſembla quelques troupes, entra dans le Gothland, battit Suibdager & vengea par la mort de ce Prince, les outrages de ſa maiſon. (1) Suibdager laiſſoit un fils qui lui ſuccéda aux trônes de Suede, de Norwege & de Gothland: ce fils étoit *Asmund I*, qui ne fut pas plutôt élu qu'il déclara la guerre à Hadding. 2891. Celui-ci étoit profond dans la ſcience des armes, ſage dans les conſeils, modéré dans ſes projets, & paſſoit pour être fort verſé dans la magie: d'ailleurs il étoit également excité par ſa haine héréditaire contre la famille de Suibdager, & par l'ambition de regner ſur la Suede. Lorſque les armées furent raſſemblées de part & d'autre, les deux Princes ſe mirent en campagne : le fils d'Asmund étoit à la tête de l'armée Suédoiſe: il ſe préſenta avec plus d'audace que de précaution : Hadding tomba ſur lui & le tua. Asmund n'écoutant que ſa vengeance, & ne faiſant plus aucun cas de la vie, ſe précipite au milieu des ennemis, jette ſon bouclier, ſaiſit ſon épée à deux mains, & fond ſur Hadding qui, profitant de ſon abandon, le renverſe d'un coup de lance; Asmund en tombant, ne put que faire à Hadding une bleſſure au pied, qui le rendit boiteux pour le reſte de ſes jours. Gunilda épouſe d'Asmund ne pouvant ni mourir de douleur ni ſurvivre à la perte de ſon époux & de ſon fils, ſe plongea un poignard dans le ſein. (2)

Deſcript. & Hiſt. anc. de Suede.

Asmund I.

Uffon, fils & ſucceſſeur d'Asmund, évita Hadding qui ravageoit la Suede; mais il entra dans le Dannemarck avec une armée nombreuſe, & parcourut ce Royaume, le fer & la flamme à la main: à la nouvelle de ces ravages, Hadding accourut au ſecours des Danois; c'étoit ce qu'Uffon déſiroit, & ce qu'il avoit prévu: il quitta le Dannemarck & alla réparer les maux que Hadding avoit faits à la Suede. Hadding ne tarda pas d'y rentrer, Uffon s'y attendoit: il fit une guerre de ruſe ſi ſavante, que pendant trois ans que Hadding paſſa en Suede, il ne trouva jamais le moyen de le forcer à une affaire déciſive, & qu'Uffon, par de petits combats, par des enlevemens de convois, fit périr plus de la moitié de ſes troupes qui ſe rétirerent dans les montagnes, où il les bloqua; elles ſe trouverent réduites à une telle extrêmité, qu'après avoir mangé les herbes & leurs racines, les chevaux, les chiens, les grenouilles, ils ſe mangerent entr'eux, tirant au ſort les dixiemes qui devoient ſervir de pâture aux autres. Hadding ne voyant plus de reſſource, n'en chercha que dans ſon deſeſpoir; il réſolut de percer au travers de l'armée Suédoiſe: il perdit dans cette manœuvre la plus grande partie des troupes qui lui reſtoient; mais il parvint à ſe faire jour & à ſe ſauver en Gothland, d'où il gagna la Norwege & le Dannemarck. 2939.

Uffon.

Ces deux rivaux chercherent l'occaſion de ſe défaire l'un de l'autre. Uffon ne rougit pas de mettre à prix la tête de Hadding, & promit à celui qui la lui apporteroit ſa fille en mariage; mais Hadding ſut rendre inutile cet odieux moyen. Hadding oppoſant perfidie à perfidie, demanda à Uffon la paix & ſon amitié. Uffon lui accorda la paix & fit ſemblant de lui donner ſon amitié. Hadding le pria de lui accorder un ſauf conduit pour aller à Upſal, accomplir un vœu qu'il avoit fait à Odin; Uffon inſtruit que c'étoit

(1) *Suming in Chronol. Dan. Krantz Succ. hiſt. Lib. I.* (2) *Locœn. rer. Suev. Goth. L. I.*

SECT. I. Descript. & Hist. anc. de Suede.

un piege, accorda le sauf conduit, & invita le Roi de Dannemarck à un repas lors de son passage : celui-ci informé que plusieurs personnes s'étoient chargées de l'assassiner, s'enfuit secrétement en Dannemarck, & quelque tems après se déguisa si bien, qu'il s'introduisit à la cour d'Usson, sans en être connu & l'assassina : il lui fit des funérailles magnifiques pour se concilier les esprits des Suédois. Mais son ambition ne recueillit aucun fruit de ses crimes ; la couronne de Suede passa à *Hunning* ou *Hunding*, frere d'Usson. Hadding épuisé par cette guerre, prit le parti de faire sa paix avec le nouveau Roi : elle fut sincere de part & d'autre ; & ces deux Princes contracterent entre eux une telle amitié, qu'ils se jurerent de ne pas survivre l'un à l'autre. Après plusieurs années d'un regne paisible, le bruit se répandit à la cour d'Hunning, que le Roi de Dannemarck avoit péri sous les coups d'Ulvilda sa fille, & de Guttorm son gendre : Hunding trompé par cette fausse nouvelle, assembla tous les grands, leur donna un repas funebre en l'honneur de son ami ; servit lui-même les convives, les exhorta à boire, & sur la fin du repas il s'élança dans une cuve d'hydromel, qui étoit dans la salle du festin, & dans laquelle il se noya. Le Roi de Dannemarck n'eut pas plutôt été informé de cette funeste méprise, qu'il assembla le peuple & se pendit lui-même. (1)

2983. *Hunding.*

3031. *Regner.* Hunning laissoit deux fils d'un premier mariage, Regner & Toralde. *Regner* devoit lui succéder ; mais Torilda, seconde femme du Roi, avoit eu soin de les éloigner pour se conserver la régence : tant que leur pere avoit vécu, elle lui avoit caché sa haine : elle eut bien voulu les priver de la vie ; mais elle craignit qu'on ne les lui demandât un jour. Elle les envoya dans les déserts d'Helsingie, garder les troupeaux de la couronne, espérant que la servitude, le défaut d'éducation & la misere avilissant leur ame, éteindroient en eux l'espoir & le désir de regner, & les en rendroient incapables. Svantilla, fille de Hadding, ce Roi de Dannemarck qui s'étoit tué à la nouvelle de la mort de Hunning son ami, indignée de la cruauté de l'injuste marâtre, chercha & découvrit le lieu qui cachoit les jeunes Princes, elle se transporta auprès d'eux sans se faire connoître, & comme si elle eut ignoré qui ils étoient, elle les interrogea sur leur destinée ; ils craignirent que ce ne fût un piege de Torilda : ils se contenterent de répondre qu'ils n'étoient que de simples bergers, fils d'un pauvre laboureur, que la perte de quelques bêtes du troupeau Royal, occasionnée par une malheureuse négligence, avoit obligé de s'éloigner. La Princesse qui les considéroit attentivement, ne trouvoit en eux rien qui n'annonçât leur naissance : peu à peu elle gagna leur confiance & Regner séduit par sa douceur & par ses graces lui avoua qu'ils étoient les victimes de l'injustice d'une marâtre ; mais il ajouta que la crainte de s'exposer à sa vengeance l'empêchoit d'en dire davantage. „ C'en est assez, lui dit la Princesse, je savois qui vous étiez ; c'est pour vous que m'élevant au dessus de mon sexe, je suis venue ici, touchée de votre sort & „ de celui de votre frere : prenez cette épée, vengez votre injure & la sienne ; que rien ne vous détourne de ce dessein, suivez-le avec la fermeté

(1) *Locæn. rer. Suev. Goth. hist. L. I.*

„ qui convient à votre naissance; la fortune secondera votre audace; mais *Descript. & Hist. anc. de Suede.*
„ quand vous serez parvenu au trône de votre pere, ne m'oubliez point:
„ c'est votre main qui doit être la récompense du service que je vous rends;
„ je n'en veux d'autre que vous-même:" elle leur fournit des armes, des habits, de l'or & des soldats. Regner & Thoralde avec ce secours allerent chez les amis de leur pere, auprès desquels ils trouverent assez de ressources pour tenter leur entreprise: Regner en peu de tems se trouva assez fort pour arracher à sa marâtre les rênes du gouvernement, monter sur le trône & pour épouser Svantilla. Ils s'attacherent à rendre leurs peuples heureux: leur regne ne fut troublé que par une guerre que des esprits inquiets & jaloux susciterent entre Frothon, Roi de Dannemarck & Regner; l'événement en fut heureux pour le Roi de Suede. Svantilla, qui combattoit à côté de son époux, fit prisonnier Frothon son frere; mais Regner lui donna la liberté & consentit à la paix, à condition qu'il ne resteroit plus dans leurs cœurs aucun ressentiment. La paix ne subsista pas longtems; Frothon, sans aucun sujet reparut à la tête d'une armée & attaqua Regner; son armée fut taillée en pieces & Frothon tué dans le combat. Regner n'eut plus de guerre: il gouverna ses peuples avec douceur & mourut dans une extrême vieillesse. Svantilla partageoit avec lui les soins du trône, son amour fut constant jusques au delà du trépas, ne pouvant plus vivre sans son époux, sa douleur l'entraîna peu de jours après dans le même tombeau.

De l'union fortunée de Regner & de Svantilla étoit né *Holward* surnommé 3060.
Hotebrod. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il déclara la guerre aux Esthoniens, aux Russes, aux Courlandois, qui avoient fourni à Frothon des secours contre Regner: il les vainquit; il combattit Roë, Roi de Dannemarck, qui faisoit éclater contre lui la haine dont il avoit hérité de Frothon son oncle. Holward lui enleva la Couronne & la vie: il établit des Gouverneurs en Dannemarck; mais à peine fut-il sorti de ce Royaume, que Helgon, frere de Roë, massacra ces Gouverneurs, & se doutant bien que Holward ne tarderoit point à punir cet outrage, il rassembla une armée & une flotte formidables; le Roi de Suede le prévint, il entra en Dannemark; sa flotte fut détruite par celle de Helgon qui le tua dans le combat. Le vainqueur s'empara de la Suede, mais il y exerça un pouvoir si insultant & si tyrannique, qu'il irrita les peuples contre lui; ce qui mit le comble à leur mécontentement, fut une ordonnance qu'il fit publier, par laquelle le meurtrier d'un Suédois n'étoit condamné qu'à une amende moindre de moitié, que celui qui tueroit un Danois ou tout autre. La plupart des historiens prétendent, que cette loi fut la cause principale de la haine qui regna depuis entre les deux nations. (1) Holward avoit épousé Gyrita, fille du Roi de Norwege; il en 3125.
avoit deux fils Attillus & Hother: ils avoient été élevés en Norwege auprès de Gevar, leur grand pere, à qui Holward avoit recommandé ses enfans. *Attillus* *Attillus.*
n'eut d'autre moyen de remonter sur le trône de Suede, que d'épouser Ursille fille de Helgon & mere de Rolvo, Roi de Dannemarck, qu'elle avoit eu d'un premier mariage: il obtint le trône; mais cette union fut malheureuse. Attillus & Ursille se détesterent; soit que le principe de cette haine fût l'anti-

(1) Saxo libr. 2. Hist. Dan. libr. 2. Meursius Hist. Dan.

Sect. I. Descript. & Hist. anc. de Suede.

pathie qui regnoit entre le sang Suédois & le sang Danois; soit, comme le disent quelques historiens, qu'Attillus, Prince d'une avarice sordide, manquât d'égards envers la Reine: elle lui persuada de faire venir Rolvo en Suede, sous prétexte de resserrer entre ces deux Princes les nœuds de leur amitié. Lorsque Rolvo fut arrivé, Ursille lui porta ses plaintes & ils comploterent de fuir ensemble & d'enlever les trésors d'Attillus qui ne se doutoit de rien: la trâme fut ourdie dans le secret: Attillus accabloit Rolvo de caresses: celui-ci amusoit Attillus par ses discours, & par des questions ingénieuses sur différens sujets. Cependant la Reine s'emparoit du trésor Royal & des richesses d'Attillus: lorsqu'elle eut tout à sa disposition, elle partit secrétement de nuit sur des vaisseaux qu'elle avoit fait préparer. Assuré que le Roi ne se doutât de rien, Rolvo demeura encore quelques jours auprès de lui & donna le tems à sa mere de se mettre en sûreté; il partit ensuite lui-même. Le Roi ne fut pas longtems à s'appercevoir de leurs perfidies: il courut après eux, mais inutilement: les Suédois ne furent pas moins affligés de ce vol que leur Roi. Hiarwart qui avoit épousé la sœur de Rolvo, & qui ambitionnoit le trône de son beau-frere, se mit à leur tête; il demanda d'avoir une conférence avec lui, sous prétexte de terminer cette querelle par une bonne paix. Rolvo le reçut avec amitié, comme son parent; mais le perfide, au milieu d'un festin, aidé de quelques complices, égorgea Rolvo, & monta sur le trône. Il fut tué à son tour par Wigon. Attillus profita de ces troubles pour se venger des Danois: il envoya contr'eux Hother son frere, avec une flotte nombreuse. Les Danois inférieurs en forces, n'oserent pas en venir à un combat avec Hother & le mirent sur le trône. (1)

3174. *Hother.* *Hother*, Roi de Dannemarck, remplaça Attillus au trône de Suede: celui-ci combattit pour l'amour & pour la gloire. La belle & sage Nanna, fille de Gevar Roi de Norwege, fut l'objet de ses vœux; il la demanda à son pere: il avoit pour concurrent, Balder, du sang d'Odin. Gevar, qui ne vouloit déplaire ni à l'un ni à l'autre, laissa sa fille maîtresse du choix: elle préféra Hother. Balder déclara la guerre à son rival heureux: il se lia avec Gelder Duc de Saxe, & à la tête d'une armée de Danois & de Saxons, il attaqua Hother: la victoire longtems incertaine se déclara pour ce dernier, qui mit en fuite Balder, submergea une partie de la flotte des Saxons & brûla l'autre: il mit en déroute leur armée de terre, & vainqueur de Balder, il vola en Norwege, épousa Nanna & la conduisit triomphante en Suede. Cependant Balder, par ses intrigues, se fraya le chemin au trône de Dannemarck. Hother entreprit de l'en chasser encore; mais il fut vaincu & contraint de se réfugier en Jutland: il regagna ses Etats, leva une nouvelle armée & alla attaquer Balder: le combat qui commença avec le jour, ne finit que lorsque les ténebres séparerent les combattans, sans que la victoire fût décidée. Hother se glissa pendant la nuit dans le camp de Balder, le reconnut, & dès le point du jour recommença le combat: il tailla l'armée ennemie en pieces & blessa Balder, qui mourut trois jours après de sa blessure. Après cette victoire, Hother revint dans ses Etats: son repos fut bientôt troublé par la mort de Gevar, son beau-pere, que le traître Gunnon, son ministre, brûla dans

(1) Locœn. rer. Suevo-Goth. Hist. l. 1.

dans son palais. Hother punit le parricide du dernier supplice, & donna la Norwege aux enfans de Gevar. Bor, Prince de Russie, frere de Balder, lui déclara la guerre. Hother rassembla les représentans du Dannemarck & de la Suede & leur fit promettre de choisir Roderic son fils pour Roi, s'il périssoit dans le combat: avec cette assurance il marcha à l'ennemi, fit des prodiges de valeur, tua Bor même & mit en déroute son armée: il fut blessé lui-même & mourut le lendemain de sa victoire. (1) *Descript. & Hist. anc. de Suede.*

Roderic ou Roric, Roi de Suede & de Dannemarck, continua la guerre contre les Russes, & vengea par leur défaite la mort de son pere. A la tête de son armée victorieuse, il soumit les Slaves, les Wendes, les Finlandois & les Esthoniens; mais il ne garda pour lui aucun de ces Etats & se contenta de la Suede & du Gothland: il ne garda même pas le trône de Dannemarck, qu'il donna à un de ses fils; il préféra la tranquillité de ses peuples à l'étendue de son empire: il les gouverna avec douceur, les rendit heureux & mourut en paix. (2) Il est douteux si *Attillus* ou Attila II, qui lui succéda au trône de Suede, étoit son fils ou son frere, second fils de Hother. Quoi qu'il en soit, il eut plusieurs guerres à soutenir contre ses voisins, qu'il vainquit. Ce Prince étoit ennemi de l'oisiveté: tous ses jours étoient pleins: il avoit tellement accoutumé son esprit aux affaires, qu'il n'y en avoit pas, quelque difficile qu'elle fût, qu'il ne terminât d'un mot & avec équité: pour entretenir son corps dans l'habitude de la fatigue, il restoit toujours couvert de son armure, & se promenoit ainsi tous les jours pendant un certain tems. Chaque jour il exerçoit ses soldats & leur faisoit faire des simulacres de guerre. Il voulut reconquérir le Dannemarck que ses peres avoient possédé & déclara la guerre à Warmund. Frowin, Général des Danois, vint à sa rencontre dans le Jutland: il y eut dans l'une & l'autre armée un grand nombre de morts & de blessés. Pour arrêter l'effusion du sang, les deux Généraux convinrent de terminer cette guerre par un combat singulier. Attillus renversa son adversaire & le tua. Frowin laissoit deux enfans; ils entreprirent de venger la mort de leur pere: ils prirent un déguisement & des noms Slaves, dirent qu'un meurtre malheureux les avoit forcés de quitter leur pays & de chercher un asyle en Suede: ils s'introduisirent dans la cour d'Attillus, qui les reçut avec bonté: ils l'accompagnoient souvent dans ses promenades & à la chasse: ils saisirent un moment où ils étoient seuls avec lui: ils lui avouerent qu'ils n'étoient venus que pour venger la mort de leur pere: Rothon, qui étoit l'aîné, se lança sur le Roi, l'épée à la main. Attillus d'un coup d'épée lui fendit son casque, lui fit une large blessure & le terrassa; mais Wigon son frere se joignit à lui; ils fatiguerent le Roi par un long combat, & le tuerent.

3251. *Roder.* — *Attillus.* 3336.

Après le regne d'Attila II, les annales suédoises offrent une lacune considérable, qui n'est remplie que des noms de *Botwild*, *Charles II*, *Jordon*, *Gother*, *Adolphe*, *Algot*, *Eric*, *Lindorp*. A ces Princes succéda *Alaric I*, sous lequel la monarchie paroît avoir été partagée. Alaric regnoit sur la Suede & Gestiblinde sur la Gothie: ces deux Royaumes furent en guerre: le Roi des Goths, inférieur en forces au Roi de Suede, demanda des secours 3916. *Alaric I.*

(1) Locœn. rer. Suevo-Goth. Lib. I. (2) Saxo Hist. Dan. Lib. 2.

SECT. I. Descript. & Hist. anc. de Suede.

au Roi de Dannemarck, qui lui donna Eric le ſage, avec des troupes Norwégiennes, & Scalco avec des troupes Slavones. Ils entrerent dans le Wermeland où regnoit Gauto, fils d'Alaric: à la premiere attaque, ce Prince fut tué & ſon armée diſſipée: ils ſe joignirent aux Goths & tomberent ſur Alaric furieux de la perte de ſon fils. La bataille fut ſanglante & la victoire douteuſe. Alaric dégoûté de la vie, propoſa un combat ſingulier à Geſtiblinde, qui étoit très vieux & accablé d'infirmités. Alaric étoit à la fleur de l'âge. Eric le ſage s'oppoſa à ce combat inégal & ſe propoſa pour ſuppléer au Roi des Goths. Alaric l'accepta; ils étoient égaux en force & en courage; le combat fut terrible. Ils étoient bleſſés l'un & l'autre, & n'en étoient que plus furieux. Eric porta un coup mortel au Roi, qui expira ſur le champ de bataille. Geſtiblinde, par cette mort reſta maître de la Suede & de la Gothie; mais comme il étoit très vieux & ſans poſtérité, il adopta Eric, né du ſang des Rois de Norwege, & avec le conſentement des Goths & des Suédois, il lui abandonna l'un & l'autre trône.

3929. *Eric III.*

Eric III, dit le *Sage*, mérita ce titre par ſon adminiſtration douce & tranquille. Quoique brave, il aima la paix & la conſerva avec ſes voiſins: il cultiva l'amitié de Frothon, Roi de Dannemarck, qui devoit à ſon éloquence, à ſa ſageſſe & à ſa valeur, une partie de ſa gloire: il mit toute ſon application à procurer à ſes ſujets le repos & l'abondance, à faire regner parmi eux la juſtice & les mœurs; il ne prit les armes que pour donner du ſecours à Frothon, contre les Norwégiens qu'il vainquit. Après cette victoire, il vécut encore trente ans & mourut occupé de la félicité publique. (1) *Halden*, fils d'Eric, lui ſuccéda: il eut à combattre les Norwégiens, qui vouloient ſe venger ſur lui des ſecours que ſon pere avoit donnés à Frothon; il y avoit parmi eux quinze freres, tous également braves, également puiſſans, qui ſous la conduite de Harold faiſoient de fréquentes incurſions en Suede & qui tuoient beaucoup de monde à Halden: ce Prince eut recours à Fredlef, fils de Frothon, l'ami d'Eric. Fridlef étoit depuis longtems en Ruſſie, & n'apprit que par les lettres de Halden, la mort de Frothon ſon pere & celle d'Eric le ſage, & par conſéquent la perte du trône de Dannemarck. Fridlef part avec un ſecours conſidérable de Ruſſes, ſe joint aux Suédois & à Halden, & ils battent les Norwégiens; ils entrent enſuite en Norwege & tuent les quinze freres. Après cette expédition les deux Princes paſſent en Dannemarck, chaſſent l'uſurpateur, & Fridlef monte ſur le trône de ſon pere. Ces ſervices mutuels établirent entre eux une amitié conſtante: mais Halden gâta de ſi belles qualités par le pouvoir abſolu qu'il affecta & par la ſévérité avec laquelle il regna ſur la Suede; il périt dans un ſoulevement, par un aſſaſſinat (2).

Ans de J. C. 43. *Halden.*

Siward. 100.

Siward ſon fils, eut bien de la peine à monter ſur le trône de ſon pere, dont les aſſaſſins l'écartoient. Sterchater perſuada aux Suédois qu'il valoit mieux le choiſir qu'un étranger; mais on lui fit jurer qu'il ne tireroit aucune vengeance de la mort de Halden, qui ayant abuſé du pouvoir, devoit être rejetté du trône. Cependant les Goths fatigués de la domination Suédoiſe, refuſerent de reconnoître Siward pour leur Roi & placerent ſur le trône de

(1) Saxo Hiſt. Dan. Lib. V. (2) Johan. Goth. L. I. C. 1. 13. 15. Lib. V. C. 5.

Gothie, Charles qui descendoit d'une ancienne famille Royale. Ce Prince donna sa fille en mariage au Roi de Dannemarck & s'en fit un allié. Siward donna de son côté sa fille Ulvilda à Frothon, frere de Harold: ces alliances brouillerent les deux freres. Frothon livra bataille à Harold, qu'il tua lui-même dans la chaleur du combat. Harold laissa deux enfans, Halden & Harold: ces deux Princes, pour venger la mort de leur pere, assiégerent Frothon dans sa maison, le brûlerent vif & lapiderent Ulvilda: on prétend que cette méchante femme avoit excité Frothon à tuer son frere. Les deux jeunes Princes pousserent encore plus loin leur vengeance: ils leverent des troupes nombreuses en Dannemarck, entrerent en Suede, livrerent bataille à Siward, qu'ils regardoient comme complice de Frothon, taillerent son armée en pieces, & le tuerent en combattant.

Descript. & Hist. anc. de Suede.

Les deux Princes se partagerent les dépouilles des Rois vaincus. Harold prit le Dannemarck & Halden se réserva la Suede; mais les Suédois n'eurent aucun égard à ce partage: ils élurent *Eric IV*, fils d'Ulvilda & petit-fils de Siward. Harold & Halden montrerent contre lui la même haine qu'ils avoient portée à Frothon & à Ulvilda. Halden conduisit en Suede une armée considérable. Eric alla au devant de lui: Halden fit des prodiges de valeur & tua beaucoup de monde à Eric: il se vantoit d'émousser par son art magique le tranchant d'une épée & d'en affoiblir tous les coups; mais son art ne lui servit de rien: couvert de blessures & vaincu, il fut obligé de se cacher dans les bois, jusques à ce qu'il put se sauver en Helsingie, où il fut recueilli par Vitolse, qui avoit autrefois combattu sous Harold. Eric ayant découvert son asyle, y envoya un détachement, avec ordre de lui amener Halden mort ou vif; mais Vitolse, qui sans doute étoit plus grand magicien que Halden, trouva moyen de fasciner leurs yeux, de maniere qu'ils demandoient à ce Prince même où étoit caché Halden. Guéri & sauvé par l'art de son ami, il rassembla une nouvelle armée & marcha contre Eric; mais sentant son infériorité, il eut recours à la ruse. Eric lui déroba quelques marches, tomba sur les derrieres de son armée, l'obligea de fuir dans les montagnes, où Eric le poursuivit encore; mais Halden, tirant parti de sa situation, dispersa ses troupes sur les hauteurs, au dessus des gorges, d'où elles faisoient rouler sur les colonnes de l'armée Suédoise, des rochers & des pierres qui les écrasoient. Eric cessa de le poursuivre, il équippa une flotte & transporta son armée en Dannemarck, pour dévaster ce Royaume & y attirer Halden: Harold se présente, & veut arrêter les progrès d'Eric; mais le Roi de Suede fond sur lui, le bat dans trois combats, & enfin remporte une victoire complette à la quatrieme attaque, & le tue. A cette nouvelle Halden accourt; Eric qui n'avoit eu d'autre intention que de lui faire quitter la Suede, y retourne par un autre chemin: il y regna paisiblement, jusques à ce que Halden ayant rassemblé toutes ses force, tenta un nouvel effort: Eric ne l'attendit point, il alla au-devant de sa flotte. Halden lui tendit un piege, il cacha sa flotte derriere des rochers & ne laissa paroître en mer que deux vaisseaux. Eric en envoya dix pour s'en emparer; les deux vaisseaux firent voile vers les rochers, alors la flotte de Halden se développa, entoura les dix vaisseaux, se rendit maîtresse de celle d'Eric, qui aima mieux se précipiter dans la mer que de se rendre.

Eric IV. 169.

SECT. I. *Descript. & Hist. anc. de Suede.*

Halden II. dit Bergram. 181.

Halden II, dit Bergram, neveu de Charles Roi des Goths, vainqueur de la Suede, en fut reconnu Roi. Il s'étoit acquis beaucoup de réputation par ses vertus militaires & par la punition des meurtriers de son pere & de son frere. Il commença son regne par établir la paix entre les Rois voisins. Il fit avec Unguin, Roi des Goths, son parent, un traité d'alliance offensive & défensive. Après qu'il eut tout réglé dans ses états, il donna la chasse aux pirates qui couvroient la mer Baltique, & qui s'étoient fort multipliés pendant les guerres continuelles de la Suede. Pendant son absence, Sigwald, du sang des anciens Rois & pere de sept jeunes gens braves & hardis, forma avec quelques autres Seigneurs, une conjuration pour détrôner le Roi; Halden découvrit le complot & le dissipa. Sigwald abandonné de tous les conjurés & n'ayant aucun pardon à espérer, osa proposer au Roi de se battre contre ses sept fils & lui. Quelqu'absurde que fût ce cartel, Halden l'accepta; mais il n'imaginoit pas qu'il dût se battre seul contre huit: Sigwald soutint que la chose devoit être ainsi. Halden lui opposa la loi, qui ordonnoit que tout combat singulier devoit être d'un contre un. Sigwald prétendit que le pere & les enfans n'étant que le même sang, n'étoient réputés qu'une seule & même tête, & que le Roi ne devoit s'en prendre qu'à lui, s'il n'avoit point d'enfans, n'ayant jamais partagé son lit avec une épouse: malgré la fausseté de ces raisonnemens, Halden, pour lever toute difficulté, en vient au combat; il jette son épée, arrache un chêne & avec cette arme les assomme tous. (1) S'il faut en croire les fables Norwégiennes, Halden étoit d'une force prodigieuse: il terrassa le géant Harthbeen d'Helsingen, qui avoit neuf coudées, & qui l'avoit défié: il apprit qu'un autre géant de Norwege appellé Grimo, proposoit au Roi Harold ou de se battre avec lui ou de lui donner sa fille en mariage. Halden qui n'étoit point marié, part, accepte pour Harold le défi du géant, le tue & obtient le cœur & la main de Thorilda: il apprit quelque tems après qu'un fameux corsaire appellé Ebbo, proposoit la même alternative à Unguin Roi des Goths, parent de Halden & pere d'une jeune & belle Princesse. Le Roi de Suede indigné de sa témérité, se déguise, va trouver le pirate, accepte le combat pour le Roi des Goths & le tue.

Unguin. 194.

En mourant, Halden désigna pour son successeur ce même Unguin, Roi des Goths: les Suédois firent des difficultés sur ce testament, parce qu'il gênoit la liberté qu'ils avoient d'élire leurs Rois. On proposoit Ragnald ou Regnald: il avoit pour lui une partie de la nation; les avis étoient partagés, ils se réunirent enfin en faveur du testament & *Unguin* fut élu; ainsi le Royaume de Gothie fut encore uni à la Suede. Unguin sentit combien la Suede avoit besoin de la paix; il la gouverna comme un pere de famille, & aima ses sujets comme ses enfans: ses vertus exciterent la haine des méchans. Regnald profita de leurs dispositions, conspira avec eux, tint des troupes toutes prêtes & trempa ses mains dans le sang d'Unguin.

Regnald. 203.

Regnald ne jouit pas longtems du fruit de son crime: pour gagner les cœurs des Suédois, il voulut leur soumettre le Dannemarck, où Sigwald, fils

(1) Anony. Chron. Reg. Dan.

d'Unguin, regnoit alors: ce Prince rassembla ses forces, alla au devant de Regnald & lui livra bataille. Le combat dura trois jours & ne discontinuoit que pendant la nuit: il ne cessa que par la mort de Regnald: ses troupes furent massacrées ou dispersées, & ce qui s'en put sauver, se retira sur la flotte (1). *Asmund* fils de Regnald lui succéda: (2) ce Prince fut peu recommandable par lui-meme: il eut quatre fils: Haquin, Helvin, Hagbord & Asmund; Haquin parcourut en héros de ce tems, c'est-à-dire en pirate, la mer occidentale & ses isles: ses freres se réserverent la mer orientale: tous les quatre s'enrichirent du butin qu'ils firent dans leurs courses. Les fils du Roi de Dannemarck infestoient aussi les mers: ils étoient aussi féroces & aussi chargés de butin que les Princes Suédois: ils se rencontrerent, & regardant comme une honte de céder les uns aux autres, ils se battirent; le combat dura la journée entiere, ils recommencerent le lendemain, sans pourtant que la victoire balançât ni pour ni contre. Enfin ils prirent le parti de la paix, & se rendirent tous en Dannemarck. Une jeune Princesse qui réunissoit les graces & l'esprit, faisoit l'ornement de la cour de son pere. Hagbord en devint éperdument amoureux: le grand nombre de rivaux qui aspiroient à sa main, ne l'étonna point. Hildegislaüs, né d'un sang illustre d'Allemagne, paroissoit mériter la préférence par ses richesses, par la splendeur de son nom & sourtout par ses graces naturelles: ce fut néanmoins Hagbord qui l'obtint, moins à cause de sa figure & de ses qualités, que par la célébrité de ses avantures; il avoit su si bien la séduire, qu'elle lui avoit promis sa main. Hildegislaüs ne put le souffrir; il gagna par ses présens Bolvese ami du Roi & l'engagea de rompre toute liaison entre les Princes de Dannemarck & ceux de Suede. Bolvese étoit un courtisan expert dans l'art diabolique de semer la division dans les sociétés les mieux établies, il vint facilement à bout de persuader aux Princes Danois, que l'amitié de ceux de Suede n'étoit qu'un piege & qu'ils n'avoient pas de plus cruels ennemis; il interpréta toutes les démarches de ceux-ci relativement à ses vues, donna à ses calomnies un tel air de vraisemblance, que les Princes Danois ne croyoient pas pouvoir assez tôt prévenir les projets dont ils soupçonnoient leurs ennemis: ils se cachent, tombent sur Helvin & Asmund, & les tuent. Hagbord furieux eut bientôt vengé la mort de ses freres, par celle de leurs assassins; & n'espérant plus aucune grace de leur pere, & ne voulant pas renoncer à la Princesse qu'il adoroit, il résolut d'obtenir par la ruse, ce qu'il ne pouvoit se flatter d'obtenir autrement: il s'introduisit dans son appartement sous l'habit de femme; mais il fut découvert & condamné au dernier supplice: la Princesse qui ne voulut pas lui survivre, mit le feu à son palais & s'y brûla. Haquin, le seul des enfans d'Asmund qui restoit, informé de ces désastres, rassemble des troupes & s'apprête à venger la mort de ses freres. Il s'embarque, & lorsqu'il est arrivé, il cache sa flotte derriere des rochers; s'enfonce dans les bois; ordonne à chacun de ses soldats de prendre une branche de chêne dans sa main, & fait ainsi marcher son armée vers la capitale: les habitans étonnés & croyant voir la forêt avancer vers eux, courent avertir le Roi de ce prodige;

Descript. & Hist. anc. de Suede.

Asmund, 220.

(1) Locœn. rer. Suev. Goth. Hist. L. I. (2) Ei. ib. cependant *Puffendorf*, sur l'autorité de *Joh. Magnus*, dit que le trône de Suede tomba à Sigwald, vainqueur de Regnald.

Sect. I. *Descript.* & Hist. anc. de Suede.

qui se doutant de la vérité, assembla son armée à la hâte, alla combattre les Suédois; sa mort jetta l'épouvante dans son armée. Haquin usa cruellement de la victoire; il ne fit grace ni au sexe, ni au rang, ni à l'âge; il saccagea la ville, mit le Dannemarck à feu & à sang, jusques à ce qu'enfin la nouvelle de la mort de son pere le rappella en Suede. Les Danois élurent pour Roi Sigwalt, fils de Sigard & ne tarderent point à marcher contre les Suédois; Haquin alla au devant d'eux: l'acharnement fut égal de part & d'autre. Sigwalt fut tué; son armée fut mise en deroute, il en périt plus des deux tiers: toute la famille Royale fut réduite à Cyritha, jeune Princesse. (1) Haquin ou Hacho, qui jusqu'alors n'avoit cherché que les dangers & la gloire acquise par les armes, fut tranquille & pacifique du moment qu'il fut parvenu au trône; il s'attacha à faire le bonheur de ses sujets & son regne ne fut troublé par aucune guerre.

Haquin. 226.

Osten, fils de Gethar, Roi de Norwege, succéda à Haquin. Norus son frere gouvernoit la province de Drontheim; son empire étoit si dur & si tyrannique, que la province se révolta & que Norus fut massacré. Osten vengea sa mort par la désolation de sa patrie: il chargea de cette expédition Gunnar, qui ne remplit que trop la vengeance d'Osten. Il passa au fil de l'épée les habitans de la capitale, sans distinction d'âge, d'état, ni de sexe: il parcourut la Norwege, en dévastateur: il joignit l'injure à la cruauté: il proposa pour gouverner ce qui restoit de ces malheureux, son chien ou son esclave & leur permit de choisir: les Norwégiens accablés de tant de maux, craignant d'irriter encore le vainqueur, préfererent le chien. (2) Osten leur enjoignit de lui obéir, sous peine d'avoir le pied & le bras coupés. Ce chien eut des ministres & des courtisans; quand il pleuvoit ou que les chemins étoient boueux, ils étoient obligés de le porter sur leurs épaules. Osten accabla d'impôts les Norwégiens: plusieurs quitterent le pays & allerent s'établir ailleurs. Heureusement le chien gouverneur, apperçut des loups, qui rodoient autour d'un troupeau; il s'élança du milieu de ses courtisans & de ses ministres, courut après les loups qui le dévorerent. L'histoire ne dit pas autre chose d'Osten.

Osten.

Alver ou Alaric fut choisi parmi les grands, pour monter sur le trône: son regne fut court & paisible: il força les Russes de payer un tribut, auquel ils vouloient se soustraire; il mourut tranquille au milieu de ses amis. D'autres disent qu'il fut assassiné par Eric, son frere, pour s'emparer du trône; mais ils confondent Alver avec Agnius qui fut étranglé par sa femme. Alver fut remplacé par *Ingo I*, son fils ainé; quelque dispute qui s'éleva sur les limites du Dannemarck, lui servit de prétexte pour déclarer la guerre aux Danois, tandis que son frere Olaüs la faisoit aux Russes. Harold de Dannemarck, prévint Ingo, entra en Suede, & le força de faire la paix. Olaüs ne fut pas plus heureux en Russie: il avoit pour compagnon Hildegar, fils de Gun-

Alver.

Ingo I. 240.

(1) Locœn. rer. Suev. Goth. Lib. I. (2) De crainte qu'on ne prît ce fait pour une fable ou du moins pour un apologue, & qu'on ne crût que le Roi ou Gouverneur qu'Osten donna aux Norwégiens ne s'appellât Chien, ou qu'on ne le désignât sous ce nom à cause de ses mœurs cyniques, *Eric d'Upsal Hist. de Suede* & quelques autres insistent sur ce fait: il est vrai qu'ils ajoutent, qu'afin qu'ils n'eussent pas un Roi tout-à-fait dépourvu de raison, Osten qui étoit un grand magicien, donna à ce chien la sagesse de trois hommes; qu'il proféroit deux paroles en aboyant & la troisieme étoit articulée.

nar, Roi des Goths: celui-ci voyant que la guerre ne pouvoit pas finir par une bataille, proposa un combat singulier au plus brave des ennemis. Le Roi de Russie y consentit: il proposa à Hildegar, Halden nouvellement arrivé de Dannemarck. Halden étoit frere uterin de Hildegar, qui le connoissoit, mais qui n'en étoit pas connu: il fit tout ce qu'il put pour qu'on lui donnât un autre adversaire; mais ses prieres furent inutiles: craignant enfin qu'on ne prît un plus long délai pour un effet de la crainte, ou l'aveu de la vérité pour un refus, on vint au combat; Hildegar fut blessé mortellement: alors il se fit connoître à Halden, qui ne put point se consoler d'avoir donné la mort à son frere. Olaüs partit de Russie, avec le chagrin de n'y avoir pas réussi & ce ne fut pas le seul: il apprit en arrivant en Suede, qu'Ingo son frere avoit séduit Bera sa femme; il plongea son épée dans le sein d'Ingo, qui en tombant lui fit une blessure mortelle; ils expirerent en même tems, & furent inhumés à Upsal. (1) Halden repassa en Dannemarck, après s'être couvert de gloire en Russie. Une Princesse du sang des Rois, lui donna le trône & sa main: il n'en avoit point d'enfans: il consulta l'oracle, qui lui répondit qu'il falloit expier par des sacrifices la mort d'Hildegar; il eut enfin un fils qu'il nomma Harold-Hildetan, qui lui succéda. Ingo avoit fixé par un édit, la demeure des Rois à Upsal.

Descript. & Hist. anc. de Suede.

Le successeur d'Ingo fut *Ingel* son frere, suivant Locœnius, qui applique à ce Prince une partie des aventures qu'on vient de lire sous le regne précédent; mais il les raconte différemment: suivant lui, Olaüs, frere d'Ingel, ayant entrepris de l'éclairer sur la conduite de la Reine sa femme qu'il appelle Berte, cet avis indiscret fit naître entr'eux une querelle, qui finit par la mort d'Ingel, qu'Olaüs tua. *Germunder*, Jerunder ou Jorundar, fils d'Ingel, fut nommé son successeur: dès qu'il fut monté sur le trône, il réclama, les armes à la main, le Halland & la Blekingie, dont Harold Roi de Dannemarck s'étoit emparé: il se rendit maître de ces provinces, fit la paix & suivit Harold dans sa cour: entouré de faux amis, & se livrant à une sécurité trompeuse, il renvoya en Suede une partie de ses troupes, & s'endormit sur ses lauriers. Le perfide Harold l'accabla d'amitiés; mais dès qu'il le vit sans défense, il le fit arrêter. Parmi les prisonniers que Germunder avoit faits, lorsqu'il avoit reconquis ses provinces, étoit une sœur de Harold, que le Roi de Suede avoit épousée: ainsi Harold violoit en même tems le droit des gens, l'asyle de l'hospitalité & les liens de la parenté: il fit plus, il foula aux pieds toute justice & toute humanité; il fit pendre son beau-frere à la vue du peuple, qu'il avoit assemblé pour ce spectacle abominable.

Ingel. 278.

Germunder. 382.

Haquin Ringo son fils, lui succéda: malgré sa grande jeunesse, il n'aspiroit qu'à venger la mort ignominieuse de son pere; mais, soit qu'il se méfiât de son emportement, soit qu'il voulût terminer cette guerre par une seule action, il mit sept ans à en faire secrétement les préparatifs: cependant

Haquin Ringo. 387.

(1) Locœnius place cet évenement sous le regne d'Alver, & Torféus donne le nom d'Alver au frere d'Ingo, que le même Locœnius appelle Olaüs. Il seroit inutile d'avertir les lecteurs de prendre garde à cette confusion, elle revient trop souvent. Quant à la Chronologie, chaque historien a presque la sienne. Torféus ne pouvant faire accorder les regnes avec les tems, a allongé ou raccourci la durée des premiers. Voyez Introd. à l'Hist. Univ. de Puffendorf T. IV. Ch. I.

SECT. I. *Descript.* & *Hist. anc.* de Suede.

il affecta de vivre en bonne intelligence avec Harold, son oncle & son tuteur: celui-ci n'étoit point tranquille sur les suites de son crime; il fit alliance avec les Slaves, les Venedes, les Anglois, les Ecossois, les Hibernois, les Frisons, les Saxons & d'autres peuples. Lorsque Haquin crut pouvoir agir ouvertement, il inculpa Harold, comme tuteur infidele; il se plaignit des usurpations des Danois & enfin il demanda satisfaction de la mort du Roi Jorundar. Harold ne repondit à ce manifeste que par des outrages: il comptoit sur son armée qui étoit formidable; il avoit obtenu des Princes ses alliés, non seulement des troupes, mais d'excellens généraux. La flotte qui portoit cette armée innombrable, étoit si forte, qu'elle paroissoit être un pont de communication entre le Séeland & la Scanie. Si l'armée du Roi de Suede n'étoit ni aussi nombreuse ni aussi brillante que celle de Harold, elle l'égaloit, si elle ne la surpassoit point, par le courage, la valeur, la force, par la constance des soldats & par l'habileté des Généraux: outre ses Suédois, Haquin avoit beaucoup de troupes étrangeres, entr'autres les Norwégiens sous la conduite de Gothard, fils de leur Roi, les Courlandois, les Esthoniens. Sa flotte étoit composée de deux mille cinq cens vaisseaux, grands ou petits, sous les ordres d'Olo, second fils du Roi de Norwege. On voyoit dans les deux armées des femmes instruites dans l'art de la guerre, dont le courage héroïque donnoit un nouvel éclat à leur beauté: trois braves Slavonnes se faisoient surtout remarquer, Herta, Wisna & Wegtburga. On n'avoit pas encore vu d'armées si formidables, ni de flottes si nombreuses. Haquin étoit à la tête de ses troupes de terre. Harold, quoique présent, abandonnoit le commandement de la sienne à Ubbon, Général Frison, qui jouissoit de la plus grande célébrité. Les armées se rencontrerent dans les campagnes de Browalla dans le Smaland. Haquin déploya la sienne & fit des dispositions audacieuses & savantes: il dédaigna d'attaquer avant que Harold eut fait les siennes; selon les historiens Suédois, il voulut tout devoir à la valeur & rien à la ruse, ou au hazard. L'armée Danoise fondit sur les Suédois avec une impétuosité qui les ébranla & les mit en desordre; mais les Dalécarliens & les Norwégiens accoururent & rétablirent tout; ils étoient si bien exercés, que chacune de leurs fleches alloit trouver sa proie. La victoire fut longtems disputée, mais enfin les Danois succomberent; (1) un murmure funeste vint frapper les oreilles de Harold. Il demanda à Bunon qui conduisoit son char, quelle étoit la destinée des Danois? Pour toute réponse, le perfide le renverse, & lui écrase la tête d'un coup de massue, qui fait jaillir son cerveau; le bruit de sa mort répandu dans l'armée en acheve la perte: tout fut massacré, fait prisonnier ou mis en fuite: Haquin, quoique armé par la vengeance, étoit fâché que son oncle eût péri d'une mort si peu digne d'un grand Roi, & comme s'il se reprochoit les torrens de sang dont le champ de bataille étoit inondé, il s'opposoit à la fureur de ses troupes, & les empêchoit du geste & de la voix, de poursuivre les fuyards; douze mille officiers & un grand nombre de soldats périrent du côté des Suédois; mais les Danois perdirent trente mille officiers & une foule innombrable de combattans: jamais bataille n'avoit été aussi meurtriere. Haquin fit chercher parmi les morts le corps

(1) *Locæn. rer. Suevo. goth. hist.*

corps de Harold & lui fit de magnifiques funérailles, ainsi qu'aux principaux chefs des Danois: ce fut par ces soins qu'il commença de se concilier l'estime de cette nation. A la priere & de l'aveu des Danois même, il leur donna pour les gouverner, *Herta*, cette belle Slavonne qui, à la tête de quelques autres guerrieres, avoit vaillamment combattu pour les Suédois: il retint la Scanie pour Olo son parent. Les Danois réfléchirent qu'aucune femme n'avoit jamais occupé leur trône & crurent que c'étoit blesser les loix fondamentales de l'Etat: ils demanderent à Haquin de leur donner Olo pour Roi. *Herta* se joignit à leurs prieres; Haquin y consentit; mais il voulut que Herta gardât le Jutland. (1) Olo rendit son empire si dur & si tyrannique, que les Danois se répentirent de l'avoir demandé: ils conspirerent contre lui; mais n'osant pas faire éclater leur révolte, ils corrompirent un de ses officiers, qui, pour cent vingt livres d'or, l'étouffa dans le bain: pour ne point paroître avoir eu part à cet assassinat, les Danois mirent sur le trône, Asmund fils d'Olo. Haquin Roi de Gothie, de Dannemarck & de Suede, regna paisiblement jusques à sa mort, qui n'arriva que dans une extrême vieillesse: ses cendres furent déposées à Upsal dans le tombeau des Rois.

Descript. & Hist. anc. de Suede.

Haquin s'étoit rendu trop célebre par sa victoire, pour qu'il ne se mêlât pas quelque chose de fabuleux dans l'histoire de sa vie. On raconte que les Dieux lui firent connoître dans un songe, que le terme de sa vie seroit reculé de soixante ans, s'il vouloit leur sacrifier Othan, l'un de ses fils. Il le sacrifia & lorsqu'il fut près du terme promis par les Dieux, il eut un autre songe, dans lequel il fut averti qu'il prolongeroit sa vie d'autant de dixaines d'années qu'il immoleroit de fils; il lui en restoit dix, il en immola sept l'un après l'autre: parvenu à une extrême vieillesse, cassé, foible & ne se soutenant qu'à l'aide d'un bâton, il immola le huitieme pour obtenir encore dix années; il les obtint & les passa dans un lit: à l'expiration de ce tems il demanda encore dix autres années & il immola le neuvieme: sa priere lui ayant été accordée, il étoit si accablé des infirmités de la caducité, qu'il ne recevoit de nourriture que comme les enfans au bout d'une corne; cependant il étoit résolu de sacrifier son dixieme fils pour prolonger encore sa misérable vie de dix ans; mais les Suédois s'y opposerent, parceque c'étoit le seul qui lui restât. Alors, disent les annales Suédoises, il mourut âgé de 210 ans. (2)

Egile étoit ce dixieme fils de Haquin, que sauva la piété des Suédois: il fit la guerre à Asmund Roi de Dannemarck, qui refusoit de payer le tribut; *Egile.* 399.

(1) *Puffendorff* d'après Mess. prétend, que les Danois ne purent supporter longtems l'infamie à laquelle on les avoit réduits de vivre sous la domination d'une femme. *Locœnius* d'après un MS. Suédois assure, que cette héroïne ne leur fut point donnée comme une marque d'infamie. Est il à présumer que cette guerriere qui méritoit des récompenses, eut voulu servir d'instrument à la haine & a l'opprobre? elle se seroit deshonorée elle-même.

(2) *Locœn.* ne parle point de ces sacrifices; il dit seulement que ce Prince parvint à la plus grande vieillesse; mais Torféus adopte cette fable; il le fait naître en 238, le fait monter sur le trône à l'âge de 20 ans: fait naître son premier fils en 388, dans la 150e. année de la vie de Haquin. Il le fait regner 190 ans & le fait mourir en 448. Nous sommes tentés de croire, que les historiens (qui confondent ce Roi Haquin, avec celui dont nous avons parlé ci-dessus sous l'année 226, & le font succéder immédiatement par *Egile Auif*, comme nos Auteurs Anglois ont imités, *Modern part of the universal History Vol. XXXIII. p.* 38, 39, sans admettre *Olt n. Alvar* &c.) ont été nécessités d'inventer ces fables.

SECT. I. *Descript.* & Hist. anc. de Suede.

il avoit mis à la tête de ses troupes Thonnon ou Thunnon, un de ses premiers ministres. Il avoit été trésorier sous Haquin; Thunnon fut offensé qu'Egile lui demandât compte de son administration; sans doute parce qu'elle étoit fort repréhensible. En effet il avoit amassé de grands trésors & les avoit enfouis sous terre: il s'en servit pour rassembler une troupe de gens deshonorés, couverts de crimes & de dettes; il les gagna avec son or, & ces bandes se répandirent dans les campagnes, & firent d'énormes dégâts. Egile marcha contre eux, ils se battirent comme des gens qui n'avoient aucune grace à obtenir: ils furent vainqueurs dans huit combats. Egile ne se lassa point; il demanda des secours au Roi de Dannemarck, & vainquit cette armée de scélérats. Thunnon périt dans le combat; la plupart de ses soldats & de ses complices furent massacrés: le reste fuit hors du royaume qui se félicita d'en être délivré. Egile ne fit point d'autre guerre pendant son regne, qui fut heureux & tranquile; il fut malheureusement tué par un taureau qui, prêt à être immolé, avoit brisé ses liens & s'échappoit. Egile qui étoit à cheval, l'ayant rencontré, lui lance son javelot & le manque; le taureau court à son ennemi, perce le cheval d'un coup de corne, & ensuite le Roi qui fondoit sur lui l'épée à la main.

405. *Gothar.*

A Egile succéda *Othar* ou *Gothar*, son fils: il envoya Ebbon son parent demander à Asmund Roi de Dannemarck, sa fille en mariage: il vouloit par cette alliance établir entre cette couronne & celle de Suede, une alliance ferme & durable. Cette négociation réussit au gré du Prince: il ne s'agissoit plus que d'envoyer chercher la Princesse. Ebbon fut encore chargé de cette commission. Othar lui donna une très belle escorte: dans la route, comme il traversoit le pays d'Halland, il s'arrêta dans une hôtellerie, dont le maître, sous l'apparence du plus honnête homme, cachoit la plus grande scélératesse; lorsqu'il crut Ebbon & sa suite endormis, ce monstre avec ses complices, entre à main armée & frappe indistinctement: la plus grande partie du cortege d'Ebbon fut égorgée; mais quoique ce fût à lui qu'on en voulut principalement, il s'échappa avec quelques-uns des siens & revint auprès d'Othar. Ce Prince soupçonna le Roi de Dannemarck d'être l'auteur de cette perfidie, pour ne pas remplir ses engagemens: on ne dit pas quels étoient les motifs de ses soupçons; il lui déclara la guerre, & rencontra dans le Halland Siward fils d'Asmund avec une forte armée, qui venoit au devant de lui. Gothar le battit & le mit en fuite, s'empara du Halland & de la Scanie, & donna ordre à une partie de ses troupes de lui amener la Princesse de gré ou de force. Elle lui fut amenée & il consomma le mariage déja contracté. (1) Il établit Simon Gouverneur des deux Provinces, & revint en Suede. Après un regne long & paisible, Gothar ayant fait mourir Sibbon qui avoit deshonoré la sœur de ce Prince, les parens de Sibbon, résolus de venger sa mort, se retirerent auprès du Roi de Dannemarck & lui offrirent de lui livrer la Suede. Les rebelles marcherent contre Gothar, ils le rencontrerent en marche contre les Danois, l'attaquerent & le tuerent dans le combat: quelques-uns disent qu'il périt de la main de son propre frere, indigné des loix somptuaires qu'il avoit faites.

(2) *Locan. Rer. Suev. Goth. Hist. L. I.*

Adel son fils, lui succéda. Jarmeric regnoit en Dannemarck; ce Prince avoit soutenu les rebelles contre Gothar: il avoit non-seulement refusé la sépulture à ce Prince, mais l'avoit fait porter sur une montagne pour être la pâture des corbeaux; il avoit envoyé en Suede un corbeau de bois, avec une inscription insultante pour les Suédois & pour la mémoire de ce Roi. Il s'étoit emparé de la Scanie, du Halland & de la Blekingie. Adel n'aspiroit qu'à venger les outrages faits à son pere: les succès de Jarmeric qui venoit de remporter une victoire sur les Slaves & les Livoniens, n'intimiderent pas le Roi de Suede, qui l'attaqua sur ses lauriers avec une puissante flotte: le combat dura trois jours; ces deux Princes ne pouvant faire déclarer la victoire, firent la paix: il fut arrêté que pour la rendre plus solide, le Roi de Suede donneroit à celui de Dannemarck sa sœur Swavilda en mariage, & qu'ils vivroient en bonne intelligence. Mais Swavilda peu de jours après la nôce, fut injustement accusée, d'avoir reçu dans son lit Broder, fils de Jarmeric; elle fut condamnée à mort & foulée aux pieds des chevaux. Adel à la tête des Suédois & des Slaves, entra en Dannemarck & n'y trouva point d'ennemis. Jarmeric odieux à ses sujets, en avoit été abandonné; il s'étoit retiré dans une forteresse que les Suédois emporterent d'assaut; ils se saisirent de Jarmeric, lui couperent les bras & les jambes, enleverent ses trésors, s'emparerent des Provinces de Scanie, de Halland & de Blekingie & les unirent au Royaume de Gothland. On laissa le Royaume de Dannemarck à Broder, moyennant un tribut. Adel à son retour alla rendre graces aux dieux de ses triomphes; dans un grand sacrifice qu'il offroit à Odin, (1) comme il faisoit selon l'usage, le tour du temple d'Upsal à cheval, il en fut renversé & mourut de cette chûte.

Descript. & Hist. anc. de Suede.

433. *Adel.*

Ostan fut élu au trône de son pere: son intempérance, son gouvernement dur & tyrannique, les impôts dont il accabla ses sujets, les souleverent contre lui: il étoit à Nikioping entouré de courtisans qui, sous l'apparence de l'amitié, couvroient leurs perfides desseins; tandis qu'ils l'amusoient par leurs flatteries, leurs complices entouroient le palais; il y fut brûlé avec toute sa suite.

437. *Ostan.*

Ingemar ou *Inguar* son fils n'hérita point de ses vices; il avoit échappé aux flammes; il se rendit célebre par ses victoires, sur les Russes, les Livoniens & les Courlandois. Snion Roi de Dannemarck ambitionnoit la Scanie: il demanda au Roi des Goths sa fille en mariage & cette province pour dot: ce Prince consentoit à lui donner sa fille qui l'aimoit, mais avec toute autre dot. Inguar plus généreux se contenta de demander la Princesse, & il fut accepté. Snion courut aux armes; il s'empara de la Scanie & ne désespéra pas d'avoir encore la Princesse; il en avoit été aimé; il pouvoit l'être encore; il employa des agens secrets pour sonder ses sentimens & ils la firent consentir à un enlevement. Snion triomphant l'emmena en Dannemarck: les Rois de Gothie & de Suede unirent leurs forces contre le ravisseur; ils attaquerent le Dannemarck, chacun de son côté: Snion fit face à l'un & à l'autre: la guerre dura très longtems. Snion fut enfin obligé de céder sa maî-

453. *Inguar.*

(1) *Locœn.* (*in vit. Adel.*) dit qu'il sacrifioit ou devoit sacrifier à *Disa*; mais il ne dit point quelle étoit cette divinité: les annales Suédoises disent que c'étoit à Diane; mais c'est une faute, Diane n'étoit point connue à Upsal.

Sect. I. *Descript.* & Hist. anc. de Suede.

treſſe, la Scanie & le Dannemarck même. Inguar ramena la Reine en Suede, mais on ne ſait point quelle fut la deſtinée de l'infidelle; la Scanie fut peut-être le prix du raccommodement. Quoiqu'il en ſoit, Inguar réunit ſur ſa tête la couronne de Suede, celle de Dannemarck & après la mort de ſon beau-pere celle de Gothie. A ces trônes il ajouta de nouvelles conquêtes qu'il fit dans l'Orient: parvenu à ce comble de gloire, il fut la victime d'une conſpiration que formerent des peuples vaincus qu'il avoit trop chargés d'impôts, & qui ne pouvant autrement ſecouer le joug, l'aſſaſſinerent dans une iſle de la mer Baltique.

465—800. *Halſtan* ou, ſuivant d'autres *Asmund*, fils d'Inguar, lui ſuccéda; on lui attribue une partie des événemens qu'on vient de lire dans l'hiſtoire de ſon pere: mais après lui, on ne trouve dans les annales de Suede pendant un eſpace de plus de 300 ans, qu'une longue ſuite de noms ſans aucun événement; (1) cette liſte, que chaque hiſtorien diſpoſe à ſa fantaiſie, comprend ledit fils & ſucceſſeur d'Inguar, *Ragvald*, *Swartmann*, *Tordon*, *Rodolphe*, *Hathin*, *Algoth*, *Goſtag*, *Arthus*, *Haquin*, *Charles ſon fils* & *Charles ſon neveu*, *Birger*, *Eric*, *Totille* ou *Totilla*, *Biorn*, *Alaric*. (2) Locœnius dit que les guerres qui agiterent la Suede, le Dannemarck & la Gothie ſous le regne de Biorn II, furent ſi longues & ſi ſanglantes, que l'extrêmité à laquelle les peuples ſe trouverent réduits, ne trouvant plus de quoi ſubſiſter, les força à fuir leur terre natale & à chercher ailleurs un meilleur ſort: qu'alors ils franchirent les Alpes & s'établirent dans la partie de l'Italie appellée depuis la Lombardie. (3) Les annales de Suede terminent cette liſte de noms vuides de faits par celui d'Alaric II, pere de Biorn III.

SECTION II.

Hiſtoire du Royaume de Suede, depuis l'année 800, *ou Biorn III, juſqu'à Eric de Poméranie, ou l'année* 1415.

Sect. II. *Hiſt.* de Suede. 800-1415.

Biorn III. Fondemens du Chriſtianiſme en Suede.

Ce fut ſous *Bero* ou *Biorn III*, ſucceſſeur d'Alaric, que le Chriſtianiſme commença de s'introduire en Suede. Tous les hiſtoriens regardent Anſchaire, moine de Corwey, comme le premier qui y prêcha l'Evangile; il y fut envoyé par Louis le débonnaire: l'Abbé de Fleury ajoute, que ce fut même à la ſollicitation des Suédois, qui lui envoyerent des Ambaſſadeurs, pour le prier d'envoyer des prêtres pour les inſtruire: il falloit donc que les Suédois euſſent déja une idée de cette Religion. Locœnius ne laiſſe rien à deſirer à cet égard: (4) ſelon lui Charlemagne avoit fait alliance avec Biorn,

(1) Eric d'Upſal, Sterluf. Meſſ. placent après Inguar, Brant-Asmund, que Johan Mag. Locœnius & autres donnent pour ſucceſſeur à Biorn. C'eſt néanmoins une différence de plus de 400 ans. (2) L'Abbé de Vertot fait commencer cet intervalle à l'année 415 & la fait finir au commencement du IXe. ſiecle. Il a ſuivi en cela Locœnius, qui place le regne d'Halſtan I à l'année 415 de J. C. & celui de Biorn à 800. (3) Voyez au reſte, les Sections II & III. du XVIe. Chap. du Livre IV. dans notre XIIIe. Volume. (4) *Locœn. rer. Suevo-Goth. L. II. Adam Brem. hiſt. Eccl.*

qui étoit en guerre avec Goric Roi de Dannemarck : ce dernier avoit envoyé au Roi de Suede, son oncle Rison, en qualité d'Ambassadeur, sous prétexte de terminer leurs différends par un traité : mais les Suédois qui haïssoient Rison, l'écraserent la nuit sous une énorme pierre. Goric courut à la vengeance ; vainqueur des Suédois, il se contenta d'exiger des coupables trois livres d'or & de chacun des complices une once. Ce qui fut appellé la pension du renard, parce qu'en effet Rison étoit un espion revêtu d'un caractere sacré. Charlemagne se déclara contre Goric ; mais celui-ci étant mort, Charles fit sa paix avec Hemming, fils ou neveu & successeur du Roi de Dannemarck. Lorsque tous ces troubles furent appaisés, Charles rempli de zele pour la propagation du Christianisme, envoya à Biorn, qui avoit été dans une espece d'intimité avec l'Empereur, un prêtre flamand, nommé Herbert. Herbert jetta en Suede les premieres semences de la foi ; il ne paroît pas qu'elle y fit alors de grands progrès : cependant quelques Suédois furent convertis, & ce fut, sans doute, à leur sollicitation que Louis le débonnaire envoya à Biorn, Anschaire ou Ansgaire, qui fut ensuite Evêque de Brême : (1) il prêcha l'Evangile à Birka, où étoit la cour. Biorn vainqueur de ses ennemis & au sein de la paix, s'appliqua à étendre la nouvelle doctrine qui ne fit point encore de grands progrès : il donna des loix à ses sujets & les gouverna paisiblement. Puffendorff & quelques historiens en ont fait un mauvais Prince ; ils l'ont confondu avec Biorn IV, fils de Regner, qui fut un tyran, comme on le verra ci-après.

A Biorn succéda *Brant-Asmund*, ou Asmund III, Prince bienfaisant, ami de la paix, qui fit fleurir l'agriculture & procura l'abondance à ses sujets : il abbattit & défricha un grand nombre de forêts, qu'il changea en chemins commodes & en campagnes fertiles, qu'il donna à ses sujets, à condition d'une redevance en argent ou de servir à cheval dans ses guerres ; (2) ce qui lui fit donner le nom de *Brant-Asmund*. Malgré son amour pour la paix, il fut forcé de prendre les armes contre son frere Siward, qui lui disputa l'Empire ; il fondoit ses prétentions sur ses exploits & sur son droit d'ainesse ; comme si pour les peuples, un Prince bienfaisant n'étoit pas préférable à un Prince guerrier, & comme si la nation n'avoit point eu la liberté de se choisir ses Rois. Avec les secours que Brant-Asmund obtint du Roi de Norwege, il soutint la guerre ; elle fut longue & cruelle ; il y eut un combat sanglant dans la Néricie ; enfin le Prince injuste, mais guerrier, l'emporta sur le Roi vertueux & bienfaisant, qui perdit le trône & la vie. 824. *Asmund III. Origine des fiefs.*

Siward, Roi de Suede, ne se contenta pas de cette victoire, il attaqua le Roi de Norwege, pour avoir donné des secours à son frere ; il fut encore vainqueur, il tua le Roi & s'empara de ses Etats ; mais abusant de ses succès il fit servir à ses désirs & à ceux de ses soldats, les femmes du sang 827. *Siward.*

(1) Tous les historiens parlent de la mission d'Ansgaire : il n'y a que Locœn. Adam de Brême & quelques autres qui fassent mention du prêtre Herbert : ni Fleury, ni l'Abbé de Vertot, *révol. de Suede p.* 291. T. II, n'ont fait attention, que les Suédois ne pouvoient demander des missionnaires à Louis, qu'autant que quelques-uns d'entr'eux étoient déja Chrétiens. (2) L'Abbé de Vertot trouve dans cette redevance un tribut & dans ce service, l'origine des fiefs en Suede, qui relevoient tous de la Couronne, mais dont les droits furent usurpés ensuite par le clergé & la noblesse. *Rév. de Suede.* T. II.

SECT. II. *Hist.* de Suede. 800--1415. le plus noble. Les Norwégiens ne pouvant se venger avec leurs propres forces, eurent recours à Regner, Roi de Dannemarck: à son arrivée, les Norwégiens en foule se rangerent sous ses drapeaux. De vaillantes guerrieres brûlant de punir l'affront fait à leur sexe, se joignirent à leurs époux, & formerent une troupe redoutable sous la conduite de Laatgerle. Pour cette fois la fortune seconda la justice: Regner battit & mit en fuite les troupes de Siward, le tua & plaça sur le trône de Norwege Siward, le fils du vainqueur.

Femmes guerrieres.

Herold. 834. *Herol*, *Harold* ou *Herold*, fils ou frere du dernier Roi de Suede, regnoit en Gothland: il ne fut pas plutôt monté sur le trône de son pere, qu'il fit revivre les prétentions de ses prédécesseurs sur la Scanie, & déclara la guerre à ce sujet, ou sous ce prétexte, à Regner, Roi de Dannemarck. Les avantages furent égaux de part & d'autre; il y eut beaucoup de sang répandu: on convint enfin d'une trêve, & l'on entama une négociation; mais comme on ne pouvoit convenir de rien, Regner proposa un moyen de retenir cette Province du consentement de Harold même; ce fut d'épouser Thora sa fille, qui lui avoit été déja refusée. Regner étoit marié avec Laatgerle: il la repudia sous un prétexte assez frivole. Harold consentit au mariage, à condition qu'il le délivreroit de deux ours furieux, qui ravageoient ses Etats. Quelques historiens prétendent que ces deux bêtes féroces étoient deux fameux brigands; d'autres que c'étoient deux fils même d'Harold, qui, déserteurs de la maison paternelle, commettoient toute sorte de crimes & que leur pere s'étoit vu forcé de proscrire. Regner, brave & amoureux, accepta la condition: il se couvrit de peaux avec tout leur poil durci par la gélée, & ne prit que deux lances: il chercha les monstres, les rencontra & courut de grands dangers: l'intrépide Regner tint ferme & les perça de ses javelots: son habit couvert de poil lui fit donner le nom de *Lodbrook.* Ce Prince eut sept enfans mâles de son mariage. Dans le tems que Harold regnoit en Gothie, un grand nombre de Goths & de Danois s'établirent dans Vinete au pays des Wandales, à l'embouchure de l'Oder sur la mer Baltique. (1) Cette colonie opprimée par les anciens habitans, appella à son secours Harold devenu Roi de Suede & Regner Roi de Dannemarck, qui prirent la ville & la raserent. La plupart des colons allerent s'établir à Birca.

Charles VI. 856. Charles VI fut unanimément élu par les grands; mais Regner qui désiroit le trône de Suede pour son fils, résolut d'en faire tomber Charles: il affecta d'être indigné qu'on eût préféré ce Prince à Ingel fils aîné de Harold; il répandit dans le Royaume, des émissaires qui annonçoient que Regner soutiendroit au péril de ses jours, le véritable héritier du trône contre son injuste ravisseur. Cette feinte commisération intéressa pour Regner: il mit la discorde entre les grands, dont les uns soutenoient l'élection de Charles, & les autres vouloient Ingel. Alors Regner parut avec une armée; Charles avoit la sienne; mais avant d'en venir aux mains, Regner proposa de se battre, lui, ses fils & deux ou trois autres, contre autant d'adversaires que Charles choisiroit. Charles ne jugea pas à propos de livrer sa personne Royale

(1) *Locæn. hist. Suev. L.* 2.

au hazard d'un combat ſingulier; mais il choiſit un des ſeigneurs les plus braves & ſes ſept enfans. Regner ſe rendit au champ de bataille indiqué. On ſe battit chacun contre ſon adverſaire, en préſence de l'armée; Regner & les ſiens furent vainqueurs; tous bleſſés à la vérité, à l'exception de Biorn ſon fils aîné, à qui le ſurnom de *Côte de fer* demeura. (1) Ce combat ne termina rien; il fallut en venir à une action générale; la premiere victoire de Regner inſpira de la confiance en ſa cauſe & Charles fut abandonné des ſiens; mais il aima mieux combattre ſeul & ſe faire tuer, que de fuir ou de ſe rendre.

Hiſt. de Suede. 800--1415

Regner avoit ſu ſi bien gagner les eſprits, que par les intrigues de quelques Seigneurs, au lieu d'Ingel fils de Harold, il fit nommer *Biorn* ſon fils; mais ils ne jouirent pas longtems du fruit de leur perfidie: Regner deshonora la fille d'un des principaux Seigneurs Suédois, dans la maiſon duquel il ſe gliſſa en habit de femme. Ce pere nommé Esbern, raſſembla ſes amis, forma une petite armée & attaqua Regner & ſon fils: Esbern fut vaincu & tué; cependant les Suédois qui haïſſoient Biorn, & que l'action de Regner avoit révoltés, reprirent les armes, & chaſſerent l'un de la Suede & l'autre du trône. Biorn ſe retira auprès de ſon pere: il exerça le métier de pirate, vieillit & mourut en Norwege, province dont ſon pere lui avoit donné le gouvernement. (2)

Biorn IV. ſurnommé Côte de fer. 868.

Enfin *Ingel II*, *Ingevald* ou *Ingiald*, fils de Harold, parvint au trône. Ce trône étoit entouré de précipices; les fils de Regner & Biorn même avoient encore des partiſans dans le Royaume. Ingel ne s'effraya point de ces dangers; mais il ſignala les commencemens de ſon regne par de grandes cruautés. La Suede ne fut d'abord ſoumiſe qu'à un ſeul Monarque: il arriva enſuite que dans pluſieurs provinces les Gouverneurs s'érigerent en Rois: ces Princes indépendans l'un de l'autre, n'étoient ſoumis au Roi d'Upſal qu'autant qu'il ſavoit ſe faire craindre. Ingel ſe propoſa de détruire ces petits Souverains: (3) projet vraiment ſage, s'il n'eut fait qu'abolir leur autorité. Il profita de la cérémonie de ſon inauguration: cette cérémonie conſiſtoit dans un grand feſtin, auquel le nouveau Roi invitoit les Grands de l'Etat; à la fin du repas le Roi ſe plaçoit ſur un ſiege au deſſous du trône, juſques à ce qu'on lui apportât un grand vaſe ou coupe de corne, rempli de vin; alors le Prince ſe levoit, ſe tournoit vers le trône, buvoit la coupe, & juroit d'étendre les bornes du Royaume, & de ne point faire grace aux ennemis de la nation. Ingel avoit invité tous ces petits Princes: il n'en vint qu'une partie; à meſure qu'ils arrivoient, on les conduiſoit dans un palais, dans lequel il y avoit un appartement très bien orné pour chacun. Le jour de l'inauguration, après la cérémonie & le feſtin qui fut très ſplendide & qui dura juſques à la nuit, les invités qui étoient au nombre de ſept, ſe retirerent, & lorſqu'ils furent plongés dans le ſommeil, Ingel fit mettre le feu au palais & les brûla tous. Cet attentat ſouleva contre lui les autres Princes, ils ſe liguerent tous, déclarerent la guerre à Ingel, battirent ſes troupes, & il n'eut d'autre parti que de prendre la fuite. Il lui reſtoit encore une armée aſſez

Ingel II. 883.

(1) Idem. Ibid. Joh. Mag. L. 17. (2) Sax. Lib. 9. p. 127. (3) Eric. Upſal. Lib. I. Meſſ. in Scan. illuſtr. T. I.

Sect. II. Hist. de Suede. 800–1415.

considérable, il demanda la paix, les Princes y consentirent; Ingel pour sceller le traité, les invita à un festin: ils s'y rendirent comblés des témoignages d'amitié que leur donnoit Ingel; mais le perfide fit encore mettre le feu à la maison où il les tenoit rassemblés & il ne s'en sauva pas un seul. Ce Prince avoit une fille d'un caractere aussi féroce que le sien. Asa (c'étoit le nom de cette furie) avoit épousé Gudroto, Prince de Scanie; elle égorgea son mari & son beau-frere, & pour se mettre à couvert de toute poursuite, elle livra leurs états à leurs ennemis. Ivar fils de Regner, la suivit cependant jusques en Suede, & entra dans la capitale. Ingel s'étoit renfermé dans son palais; & se voyant sans ressource, il y mit le feu par le conseil d'Asa & ils périrent au milieu des flammes. On dit que ce Prince étoit né avec un caractere doux; mais que pour lui donner plus d'énergie, Suibdager qui prenoit soin de son éducation, le nourrissoit avec des cœurs de loups, ce qui lui donna cette férocité. (1) Ingel fit former un code de toutes les loix du Royaume: Viger Spache en fut chargé.

Olaüs Trætelga. 891.

Olaüs Trætelga, ou le coupeur d'arbres, fils d'Ingel, Prince de Wermeland, où il s'étoit retiré pour se mettre à couvert de ses ennemis & de son pere, eut à craindre en montant sur le trône, de puissans adversaires, des rivaux dangereux, un peuple prévenu contre le sang, & les enfans de Regner: la fermeté de son courage vint à bout de ces difficultés. Pour se concilier le cœur de ses sujets, il supprima les impôts dont ses prédécesseurs les avoient chargés: bienfait inférieur à celui de ne pas les créer, mais qui réussit toujours mieux au Prince. En rétablissant la chose publique, il conserva la paix & enchaîna ses ennemis; il ranima la vigueur des loix & la justice, presque éteintes dans le tumulte & le désordre des armes: il fit surtout abattre & arracher les forêts inutiles, il les convertit en terreins propres aux moissons; le Wermeland étoit inculte & d'un aspect sauvage par les forêts & les ronces dont il étoit couvert, (2) Olaüs mit cette province dans un meilleur état: l'agriculture est la mere des arts & de la sociabilité; sur les terres défrichées s'éleverent des villes, des bourgs & des campagnes fécondes; les mœurs des peuples laborieux s'adoucirent. Le Regne d'Olaüs fut doux & pacifique; il ne fut troublé que par une guerre à laquelle il se vit forcé par Vitserc, un des fils de Regner, qui occupoit le trône de Dannemarck & qui prétendoit à celui de Suede. Olaüs termina heureusement cette guerre, & après un regne assez long, il mourut aimé & regretté de ses sujets: (3) il laissa deux fils, Haldan Roi de Norwege, & Ingo qui lui succéda.

Premieres idées de l'agriculture en Suede.

Ingo II. 900.

Ingo II hérita de son pere de l'amour de la paix: il l'entretint entre le Dannemarck & la Suede: il voulut la rendre durable, & dans ce dessein il épousa la fille de Regner, Roi de Dannemarck; mais dans la crainte que les Suédois, peuple belliqueux & féroce, ennuyés de la paix, ne tournassent leurs

(1) Messenius Scan. illust. T. I. Eric Upsal. L. I. Locœn. L. 2. (2) Le Wermeland dépendoit autrefois de la Norwege. Sturles. Chr. Norwege. (3) Puffendorf dit que sous ce regne Ansgaire revint en Suede, & qu'Olaüs se fit baptiser: il ajoute qu'étant survenu en Suede une grande famine, le peuple crut qu'il falloit sacrifier aux Dieux; qu'ils proposerent au Roi, de faire lui-même le sacrifice; qu'Olaüs répondit qu'il ne sacrifioit point à des dieux chimériques & que le peuple irrité se saisit d'Olaüs & l'immola. Locœnius dit qu'il mourut tranquillement à Upsal, où ses cendres furent déposées dans le tombeau des Rois.

leurs armes contr'eux-mêmes, il envoya une armée au sein de la Russie: les ravages qu'y firent les Suédois, obligerent les Russes à se porter au centre de leur Empire, & à s'éloigner des confins de la Suede. L'histoire ne dit rien de plus sur ce Prince. *Hist. de Suede. 800--1415.*

Eric VI, appellé Wader-hat, ou chapeau venteux, succéda à Ingo. Au moyen de quelques connoissances acquises en exerçant le métier de pirate, il passa pour un grand magicien; il persuada au peuple que le vent ne souffloit que du côté où il tournoit son chapeau. Le peuple ne crut pas pouvoir mieux faire que de se donner un Roi qui maîtrisoit les vents & qui commandoit aux tempêtes. Mais il n'entendoit rien aux affaires du gouvernement. Ostan profita de son inexpérience, lui tendit des pieges & le tua. *Eric VI. 907.*

Eric VII, dit le victorieux, mérita ce surnom par les succès qui couronnerent ses armes: il vainquit Agner, fils de Regner, qui faisoit revivre ses prétentions sur la Suede. Les Finlandois, les Livoniens, les Esthoniens, les Courlandois, les Prussiens, qui marchoient contre les Danois, pour punir leurs pirateries, furent jettés dans la Gothie par la tempête, & sous prétexte du secours que les Goths avoient prêté aux Danois, ils ravagerent leur pays; Eric marcha contr'eux, & tandis qu'il les contenoit d'un côté, par ses troupes, il alla attaquer leurs propres pays & s'en empara. L'Empereur Othon rechercha son amitié. Harold Roi de Dannemarck, qui craignoit cette alliance, fit d'inutiles efforts pour la rompre. Storbiorn, fils de Biorn IV, qui prétendoit avoir été injustement dépouillé par Eric, s'avança vers la Suede avec une armée; Eric alla au devant de lui, le vainquit, lui pardonna & le fit Gouverneur d'une de ses provinces. Il renversa du trône de Dannemarck le perfide Suenon, qui en avoit chassé son pere; il le força de se sauver en Norwege, d'où il passa en Ecosse, où il demeura sept ans entiers jusqu'après la mort d'Eric, qui laissa son Royaume glorieux, riche & puissant. *Eric VII. 917.*

Eric VIII, ou Stenchil-Milde, (voulant dire heureusement né,) étoit un Prince doux & affable. Le Christianisme n'avoit fait jusques à lui que des progrès lents. Cette Religion n'avoit besoin que d'être connue pour faire sentir combien elle étoit supérieure à celle qu'Odin avoit établie. Stenchil s'adressa à l'Evêque de Hambourg, qui lui envoya deux prêtres, *Adelwart* & *Etienne*, qui le baptiserent avec beaucoup de cérémonies à *Sigtuna*. L'exemple du Roi, la prédication des deux missionnaires, beaucoup de ménagemens pour un peuple aveugle, à qui il n'eût fallu montrer la lumiere que peu-à-peu, auroient insensiblement détruit des préjugés barbares & ridicules; mais un zele trop ardent porta Stenchil à ensévélir les idoles sous les débris du temple d'Upsal: le peuple se souleva, réclama le serment que le Roi, comme ses prédécesseurs, avoit fait, à son inauguration, de conserver la Religion de ses peres. Stenchil ne répondit à ces plaintes, que par des défenses séveres d'adorer d'autre Dieu que celui des Chrétiens, & de faire des sacrifices à Odin, sous peine de mort: le peuple excité par le fanatisme de ses prêtres, massacra Adelwart, Etienne & son Roi. (1) *Eric VIII. 940. Progrès du Christianisme. Effets de la persécution en matiere de Religion.*

(1) Locœn. L. 2. in Stench. Cet auteur prétend que ce Prince hésita quelque tems & qu'il vouloit prendre des moyens plus doux & employer le secours de la raison; mais il ne dit pas pourquoi il changea de dessein.

SECT. II. Hist. de Suede. 800—1415.

Olaüs II. 990.

Olaüs II, *Skotkonung*, (ou le tributaire,) fils d'Eric le victorieux & frere de Stenchil, ne fut point intimidé par la mort de son prédécesseur; il embrassa comme lui, la Religion Chrétienne: non seulement sa conversion n'excita aucun murmure, mais à peine eut-il été baptisé, par Siffroy, l'un des trois prêtres que lui avoit envoyés Etheled, Roi d'Angleterre, à qui il les avoit demandés, qu'un nombre infini de ses sujets désira de l'être. Le baptême d'Olaüs se fit près d'Husbie en Westrogothie de l'eau d'une fontaine, qu'on appelle encore la fontaine de St. Siffroy: ce changement subit d'un peuple fanatique dont les mains fumoient encore du sang de Stenchil, n'eut d'autre cause que la douceur & la tolérance d'Olaüs. Dès que ce Prince eut déclaré qu'il vouloit être Chrétien, les Upsaliens le supplierent de ne pas les forcer à abjurer le culte de leurs Dieux. Olaüs le leur promit; ils lui proposerent de se choisir la partie de la Suede qui lui plaîroit le plus & la meilleure, de la gouverner selon ses loix & d'y bâtir une église, s'il le jugeoit à propos; mais de n'employer aucune violence, pour forcer personne à renoncer aux Dieux du pays & de laisser à chacun toute liberté d'être ou de n'être point Chrétien. Ces propositions plurent à Olaüs; il les accepta, il choisit la Gothie occidentale, & y fonda la premiere Eglise. Cette douceur, ajoute Locœnius, réussit mieux à répandre peu-à-peu, la connoissance du vrai Dieu parmi le peuple, que la sévérité; parce que la Religion se persuade & ne se commande point. (1) Les Evêques d'Angleterre & les trois prêtres Siffroy, Eschild & David, persuaderent à Olaüs de payer au Pontife Romain une espece de tribut annuel sous le titre de denier de St. Pierre, ou de vœu d'Olaüs: ce tribut lui fit donner le surnom de tributaire; ce qui doit faire présumer que le peuple ne l'approuvoit point. Il assujettit tout Suédois Chrétien, qui possédoit outre ses habits & ses armes, trois marcs d'argent, à payer une contribution au siege de Rome. (2) Les soins qu'Olaüs donnoit à l'établissement de la Religion, ne le détournoient point des affaires: il fit divers réglemens; il eut des guerres à soutenir; la premiere fut contre Oluf ou Olaüs Tryggeson, Roi de Norwege. Ce Prince qui avoit projetté d'enlever à Suenon le trône de Dannemarck, pour mettre Olaüs dans ses intérêts, imagina de lui demander en mariage *Sigride* sa belle-mere, encore jeune. Le mariage fut accepté & la Princesse fut envoyée en Norwege. Suenon craignit cette alliance, il tendit un piege à Oluf, il lui fit proposer adroitement sa fille *Thyra*, plus jeune & plus belle que Sigride & qui d'ailleurs lui donnoit des droits au trône de Dannemarck. Oluf envoye aussitôt demander à Suenon son amitié & sa fille: il avoit renvoyé Sigride en Suede, très irritée de cet affront. Tandis que Suenon amusoit Oluf par des négociations, il demandoit lui-même Sigride à Olaüs; il se joignoit à lui pour venger l'outrage que sa belle-mere avoit reçu d'Oluf: ils mirent en mer une puissante flotte, rencontrerent celle d'Oluf qui s'avançoit contre celle du Roi de Suede. Oluf fut vaincu, & se précipita dans la mer pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis. Olaüs donna sa belle-mere à Suenon, & ils se partagerent la Norwege; mais elle leur fut bientôt disputée.

Effets de la tolérance.

(1) *Ista lenitas ad instellandam paulatim populo veram Dei notitiam, severitate, plus valuit; quod suaderi, Religio magis, quam imperari vellet. Locœn. in oliv. L. 2.* (2) Puff. Introd. à l'Hist. Univ. T. IV.

Cet Oluf n'étoit que l'usurpateur de cette couronne: elle appartenoit à un autre Oluf, fils de Harold Grandske, qui la possédoit immédiatement avant Tryggeson. Harold avoit eu la guerre avec les Suédois & avoit péri les armes à la main. Oluf, son fils, étoit très jeune. Tryggeson s'empara de ses Etats: le jeune Prince se réfugia en Angleterre, où il demeura longtems. Dans la guerre que les Danois eurent contre l'Angleterre, Oluf avoit servi les Anglois. A la mort de l'usurpateur, il obtint des secours & parut avec une flotte; mais Canut Roi de Dannemarck s'opposa à ses projets & se lia contre lui avec la Suede. Oluf trop foible contre ces Puissances réunies, évita d'en venir aux mains, se contenta de tenir sa flotte en mer & de les inquiéter par des pirateries: il avoit pour lui les Norwégiens, qui s'étoient soulevés en faveur d'Oluf & qui avoient mis à mort ceux qu'Olaüs avoit envoyés pour percevoir les impôts: ils étoient d'ailleurs irrités contre le Roi de Suede, qui avoit trompé Oluf, en substituant à Ingride sa fille, qu'il lui avoit promise en mariage & qu'il aimoit, une fille naturelle qu'il n'aimoit pas. Oluf s'empara du Royaume de Gothland, il troubloit la navigation; il y avoit en outre dans le cœur d'Olaüs, une animosité injuste contre ce Prince: quelques Sénateurs d'Upsal, hommes fermes & courageux, firent sentir au Roi son injustice; enfin ces représentations & l'accommodement que le Roi de Dannemarck venoit de faire avec Oluf, déterminerent Olaüs à faire la paix; il lui remit le Royaume de Norwege & lui donna sa sœur en mariage. (1) Oluf établit la Religion Chrétienne dans ses Etats; mais, avare persécuteur, il s'emparoit des biens de ceux qui refusoient de l'embrasser. La noblesse révoltée offrit sa couronne à Canut, alors Roi de Dannemarck & d'Angleterre; ce Prince ne voulant pas rompre brusquement, envoya des Ambassadeurs à Oluf, pour lui demander la restitution de la portion de la Norwege que son pere & son grand-pere avoient possédée. Oluf rejetta ces propositions, & Canut mit une flotte en mer contre lui; il fit d'inutiles efforts pour rompre l'alliance qui regnoit entre Oluf & le Roi de Suede, & attaqua Oluf qui se défendit vigoureusement: mais Oluf s'étoit rendu odieux à ses sujets; ils se souleverent, & il se retira en Suede; la Norwege demeura au pouvoir de Canut qui y établit un Viceroi. Oluf se rendit auprès du Prince de Russie, qui avoit épousé sa sœur. Il revint quelque tems après avec quelques troupes Suédoises pour reconquérir ses Etats, mais son armée fut battue & il périt les armes à la main. Dès ce moment Olaüs le tributaire réunit pour toujours le Gothland à la Suede: il mourut après un regne de plusieurs années & fut mis au rang des Saints. (2)

Hist. de Suede. 800--1415.

Persécution.

Le Gothland réuni à la Suede.

Asmund, dit le brûleur ou le charbonnier, étoit fils d'Olaüs le tributaire: il fut juste & la Religion Chrétienne fit beaucoup de progrès sous son regne: le surnom de brûleur lui fut donné à cause d'une loi, par laquelle il ordonna que si quelqu'un de ses sujets faisoit tort à un autre, on abattroit & l'on brûleroit une partie de sa maison. La sévérité de cette loi, la disproportion qu'elle mettoit entre le crime & la peine, la firent bientôt supprimer. Quoiqu'il aimât la paix, il se vit forcé de prendre les armes, pour repousser

Asmund le brûleur. 1019.

(1) Locœn. Lib. II. Hist. Suec. (2) Adam. Brem. Eric Upsal. Lib. 2. Suov. Sturles. Ann. Norv.

SECT. II. *Hist.* de Suede. 800--1415.

les prétentions de Canut fur la Norwege. Uffon lui amena des troupes & fe joignit à lui. Cet Uffon avoit gagné la confiance de Canut, qui alors étoit en Angleterre: il lui demanda des lettres de recommandation pour fa fœur: le Roi écrivit à cette Princeffe qu'elle ne refufât à Uffon aucune des chofes qu'il défireroit: la Princeffe demanda à Uffon ce qu'il vouloit? Tous mes défirs fe bornent, répondit-il, à votre main, que le Roi m'a accordée & qu'il m'a fait efpérer que vous ne me refuferiez pas. La Princeffe qui ne fe doutoit point de la fraude, confentit à ce mariage; mai dès qu'il l'eut époufée il la conduifit en Suede, & dévoila à Asmund tous les fecrets de Canut. (1) Ils joignirent leurs forces & entrerent en Dannemarck: ils perdirent un tems précieux, & Canut en profita pour faire les préparatifs d'une guerre qui fut longue & meurtriere & dans laquelle Asmund fut tué. Sa mort & les événemens de cette guerre font racontés différemment par les auteurs. *Emund* ou *Asmund Slemme* étoit frere du précédent, fils d'Olaüs & d'une concubine: il fut appellé Slemme, mot, qui dans la langue du pays fignifie *homme vil & méchant*, (2) parce qu'en faveur des Danois il refferra les bornes de la Suede, & qu'il en retrancha une partie, fous prétexte de prévenir les fréquentes conteftations au fujet des limites entre les deux Royaumes. Les Suédois murmurerent & fe plaignirent de cette démarcation. Le Roi de Dannemarck en prit occafion de réclamer la Scanie. Les Suédois forcerent leur Roi de reprendre par les armes les provinces qu'il avoit cédées; mais Canut mit fon armée en déroute & le tua. (3)

Asmund Slemme. 1035.

Haquin dit le Roux, ou *Rufus*, étoit né dans la Gothie, d'un laboureur, quoique d'une illuftre origine: il étoit doux, fimple dans fes mœurs, & modefte. Il fut élu par les Goths, tandisque les Suédois élurent Stenchil. Tous les deux étoient fans ambition, préférant la confervation d'un fimple citoyen, à la mort de vingt ennemis: cependant les Suédois avoient feuls le droit d'élire leur Roi & ne pouvoient, fans y donner atteinte, reconnoître une élection étrangere. Haquin & Stenchil convinrent que ce dernier attendroit dans une vie privée, la mort de Haquin qui étoit très vieux: cet accord fut approuvé des Suédois, qui élurent Haquin & Stenchil; celui-ci qui aimoit mieux attendre un Royaume tranquille, que de le recevoir inondé du fang des fujets, fut le premier à donner l'exemple de l'obéiffance: Haquin regna treize ans en paix. *Stenchil II* après la mort de Haquin, prit les rênes du gouvernement & continua d'en faire le bonheur, d'encourager les arts que Haquin avoit excités: il fit des loix utiles & prit tous les moyens de les faire obferver: fon amour pour la Religion & la Juftice, le faifoient refpecter de tout le monde & chérir des gens de bien. Les Wifigoths, parmi lefquels il avoit été élevé, l'adoroient & fe tenoient toujours prêts à repouffer la guerre loin de fon trône: vainqueur dans trois combats, la Scanie fut le prix de fa valeur. (4) Il avoit été élevé dans les principes de la Religion Chrétienne, & la protégea contre fes perfécuteurs, recevant dans fon palais les Chrétiens qu'ils pourfuivoient, & les renvoyant après l'orage comblés de fes bienfaits: il demanda des prêtres à Adalbert, Archevêque de Brême: ce Prince

Haquin Rufus & Stenchil II. 1041.

1059.

(1) Locœn. Hift. Suec. L. 2. (2) Ce mot fignifie également *fin & rufé*, comme qui diroit *fin matois*. (3) Meffen. in Chr. Suec. Cap. 22. (4) Adam. Brem. Upf. Cap. 171.

étoit d'une force extraordinaire & d'une adresse singuliere à tirer de l'arc. Après sa mort, deux Princes du sang des Rois, appellés Eric, se disputerent le trône : ils exciterent une guerre civile, dans laquelle ils périrent tous les deux. (1)

Hist. de Suede. 800--1415.

Ingo III.

Ingo III fut élu par toute la nation; quoiqu'il ne fût point d'une origine Royale, il eut les vertus de son prédécesseur: il donnoit l'exemple des bonnes mœurs, qu'il maintenoit avec sévérité. Jamais il ne blessa les loix: indulgent pour ceux que leur foiblesse entrainoit à l'erreur, il étoit inflexible à l'égard de ceux qui faisoient le mal avec connoissance. Il eut des guerres à soutenir contre les Danois & les Russes & les termina à son avantage: il assura la paix avec le Dannemarck par le mariage de sa sœur, qu'il donna à Suenon, mais que ce Prince lui renvoya, à cause de l'obstacle de la parenté. La Religion fit de grands progrès sous son regne, mais il voulut trop les hâter: les faux Dieux commençoient d'être abandonnés, il publia des édits pour la destruction totale de leur culte, & qui infligeoient des peines capitales à leurs adorateurs; il fut trouvé étranglé dans son lit. (2) Ingo fut remplacé par *Halstan* son frere, Prince d'un esprit doux & facile: il méprisoit, il dissimuloit ou il interprêtoit en bonne part les discours que l'imprudence ou la légereté arrachoit au peuple: il donna des secours abondans à Canut Roi de Dannemarck, que les Russes avoient chassé de son trône & qui s'étoit réfugié dans la cour de Halstan. Il étoit les délices de son peuple & son peuple faisoit les siens. Après seize ans de regne il mourut regretté comme un pere que ses enfans ont perdu. (3)

Halstan. 1064.

Philippe. 1080.

Il sembla revivre dans *Philippe* son fils & son successeur: il soutint son nom illustré par les vertus de ses ancêtres, il maintint le Royaume en paix, il travailla sans relâche au bonheur de ses sujets. Sous son regne Falke Seigneur Suédois, de la célebre maison des Falkungers, épousa Ingueld fille de Canut d'Odensée Roi de Dannemarck. Cette famille a longtems été regardée comme la premiere du Royaume. Philippe regna sans guerre. *Ingo IV*, son fils, succéda à son trône & à ses vertus: sa cour étoit l'asyle de la piété, & il fut surnommé le bon, à cause de sa douceur; il fut cependant très sévere à faire observer les loix & à punir les coupables. Il n'eut que deux filles, Christine qu'il obtint de son premier mariage avec Ragnild, qu'on mit au rang des Saintes, & dont on alloit après sa mort, visiter le tombeau, à Telge; & Marguerite, qu'il eut en secondes nôces. Christine épousa par la suite Eric le Saint, Roi de Dannemarck; & Marguerite épousa Magnus Roi de Norwege, qui avoit formé des prétentions sur le Wermeland, comme dépendant de la Couronne de Norwege, & se disposoit à les soutenir les armes à la main. Ce différend fut terminé dans une assemblée des trois Rois, Ingo, Eric & Magnus; Marguerite fut le sceau qu'on mit au traité, elle en eut le surnom de *femme de paix*. Elle n'en eut point d'enfans, & se remaria après la mort de Magnus, avec Nicolas Roi de Dannemarck. Ingo parcouroit ses provinces, faisant la guerre aux malfaiteurs & aux brigands: les malfaiteurs & les brigands s'en vengerent; il fut empoisonné dans le monastere de Wreta, en Gothie. On accuse de ce crime les Ostrogoths ennuyés de la domination des Rois de Suede, qui

Ingo IV. 1110.

(1) Locœn. Hist. Suec. Introd. à l'Hist. de l'Univ. (2) Idem. Ibid. (3) Eric Upsal. L. I. in vit. Halstan.

SECT. II. *Hist.* de Suede. 800--1415.

pourtant pendant cinq regnes consécutifs, avoit été si douce & si sage, que les historiens appellent cette époque, le siecle d'or de la Suede. (1)

Ragwald Knaphoesde. 1129.

Le Ciel dans sa colere donna *Ragwald* aux Suédois, ils destinoient le trône à un fils de Magnus; mais la faction des Ostrogoths nomma Ragwald, Prince féroce, dont le regard louche & funeste, la démarche hautaine annonçoit l'orgueil & la méchanceté: il affectoit un pouvoir arbitraire & despotique; il ne connoissoit d'autre regle & d'autre justice que sa volonté suprême; s'inquiétant peu de l'amour de ses sujets & ne voulant regner que par la crainte; l'inquiétude de son esprit, le trouble fréquent de ses idées lui firent donner le nom de Knaphoesde, ou de *cerveau creux*. Opiniâtre & présomptueux, il foula aux pieds les loix & les privileges des peuples, il parcourut ses provinces, refusant aux habitans des ôtages pour la sûreté de leurs privileges & n'en demandant point pour celle de sa personne, usage ancien & observé jusques à lui: l'oubli de cet usage lui coûta le trône & la vie. Les Wisigoths irrités contre un si méchant Prince, le massacrerent près de Scara à Carleby. (2)

Magnus. Suercher II. 1140-1148.

Les Ostrogoths, à la mort de Ragwald offrirent son trône à un fils de Nicolas Roi de Dannemarck, nommé *Magnus;* tandis que les Suédois jaloux de leurs droits en choisirent un autre, qu'il défit; il resta pendant quelque tems en possession paisible de la couronne; mais devenu odieux au peuple à cause de ses crimes, (3) *Suercher II*, d'une famille illustre, sans être royale, fut élu par les suffrages réunis des Goths & des Suédois: les Brahé prétendoient être de la même famille. Les commencemens de son regne furent tranquilles; ce Prince étoit doux & pieux, mais il eut un fils qui empoisonna ses jours: Jean né avec des inclinations perverses acheva de se perdre par la trop grande indulgence de son pere; méchant par caractere & débauché par tempérament, il se mit à la tête d'une troupe de brigands, entra dans le Halland, enleva la femme & la sœur du Gouverneur, les amena en Suede, les viola & les réserva pour ses plaisirs: il exerçoit les mêmes fureurs à l'égard des filles & des femmes les plus respectables; le cri du peuple l'avertit de sa haine, il crut l'appaiser en renvoyant les deux Hallandaises. Les Danois, pour venger cet outrage, déclarerent la guerre au pere & au fils. Suercher voulut assembler des troupes; mais elles furent sourdes à ses ordres; il demanda des subsides au peuple, qui ne répondit à sa demande que par le meurtre de Jean: ce pere infortuné, honteux des crimes de son fils & déchiré de regret de l'éducation qu'il lui avoit donnée, demanda à se retirer. Il fut tué la nuit de noël, en allant à l'église, par un valet d'écurie.

Eric IX & Charles. 1150.

Eric IX, fils de Jesward qu'on prétend être né d'un noble & riche laboureur, eut un concurrent au trône de Suede: les Goths élurent à la place de Suercher, son fils *Charles;* mais les Suédois soutinrent l'élection d'Eric, à qui son mariage avec Christine, fille d'Ingo le bon, avoit concilié l'amour

(1) *Puffendorf.* Introd. à l'hist. Univ. l'abbé de Vertot. Révol. de Suede, Tom. II.
(2) *Vet. Chr. Suec. Locœn. L. II.* (3) C'est-là ce qu'en disent les Auteurs Anglois; *Puffendorf T. IV.* ajoute que Magnus fut tué dans la Scanie durant les troubles du Dannemarck, & suivant lui ce furent les Suédois, contre la volonté des Ostrogoths, qui lui offrirent le trône.

de ce peuple; Christine étoit alors veuve de Jeroslaws Duc d'Uladimir en Russie. Eric étoit d'ailleurs un Prince qui réunissoit les vertus les plus rares; il regardoit comme un vice odieux dans un Roi, l'amour des richesses; il porta si loin son desintéressement à cet égard, qu'il refusoit les redevances des terres de la couronne & les abandonnoit au soulagement des citoyens: il crut qu'il valoit mieux regner sur un peuple riche, que de l'être soi-même. Au sujet de la succession au trône, il fut convenu entre les Goths & les Suédois, que les Royaumes seroient toujours unis sous le même Souverain; qu'Eric demeureroit, sa vie durant, en possession de l'un & de l'autre; que Charles regneroit après lui, & que leurs descendans regneroient chacun à son tour. (1) Il fit la guerre aux Finlandois, qui avoient pris les armes contre lui. Son but étoit moins de les soumettre, que de les arracher à leur idolâtrie: il les vainquit & les soumit au Royaume de Suede. Il pleura, dit-on, sur le champ de bataille, en pensant que si les Finlandois avoient du moins embrassé le Christianisme avant leur déroute, ils auroient évité une mort éternelle: il avoit pour compagnon, l'Evêque Henri, qui prêchant avec plus de zele que de douceur, se fit massacrer. Eric continua de bâtir le temple d'Upsal, que Suercher avoit commencé d'élever en 1141. Cet édifice étoit porté jusqu'au comble, lorsqu'Eric fut tué. Les historiens racontent ainsi la mort de ce bon Roi: il détruisoit les brigands & punissoit les crimes sans acception de rang & des personnes: cette juste sévérité suscita contre lui tout ce qu'il y avoit de scélérats dans le Royaume: ils mirent à leur tête Scateller fils de Suénon, Roi de Dannemarck & quelques Seigneurs qu'ils corrompirent; Scateller avoit pour mere la sœur de Ragwald Roi de Suede, tué par les Goths, & à ce titre il formoit des prétentions sur ce trône. Scateller & son fils rassemblent secrétement des troupes & surprennent Eric. (2) A peine eut-il le tems de prendre ses armes & d'assembler quelques troupes prises au hazard. Le combat fut sanglant, le Roi fut tué, & l'ennemi furieux fit trancher la tête à son cadavre. Les Suédois sont persuadés qu'une fontaine jaillit au lieu où tomba la tête, & qu'elle a la vertu de guérir de beaucoup de maladies. Les vainqueurs usoient des droits de la victoire, lorsque les Helsingiens, les Nordlandois & plusieurs Suédois vinrent s'opposer à leurs progrès: Scateller & son fils périrent les armes à la main. Eric fut enterré dans le lieu-même, où l'on a bâti depuis la chapelle de St. Eric; car ce Roi a été mis au nombre des Saints: peu de tems avant sa mort il avoit rassemblé toutes les loix de la Suede en un seul corps, après les avoir corrigées de toute superstition payenne. (3)

Hist. de Suede. 800–1415.

Charles VII fils de Suercher, remplaça Eric: il avoit eu part à la défaite des meurtriers de ce Roi; il fit voir par son courage, combien étoient injustes les soupçons qu'on avoit eu de son intelligence avec les Danois, & d'avoir trempé dans la conjuration de Scateller. Il épousa la mere de Waldemar Roi de Dannemarck: il s'attacha à éteindre les haines & les rivalités: il publia une loi, par laquelle ses descendans & ceux d'Eric seroient élus Rois alternativement; pour assûrer la paix au dehors & au dedans du Royaume,

1162. *Charles VII.*

(1) *Locæn. hist. Suec. Lib. III in vit. Eric.* (2) *Introd. à l'hist. de l'Univ. T. IV.*
(3) *Locæn. Lib. 3. hist. Suec. in vit. Er.*

SECT. II. *Hist. de Suede.* 1100--1415. il fit des traités avec les Danois & les Norwégiens : il fonda plusieurs églises, & obtint d'Alexandre III, le titre d'Archevêque & le Pallium, en faveur de l'Evêque d'Upsal. (1) Quoique Charles fût doux & pacifique, il périt par le fer des assassins : Canut croyant encore que Charles avoit eu part à la mort de son pere, le fit poignarder, & par ce crime *Canut* fils d'Eric parvint aux trônes de Suede & de Gothie : il ne se borna point à ce crime. Kolon, deux beaux-freres de Charles & plusieurs autres qu'il croyoit complices de la mort d'Eric, furent les victimes de sa vengeance : il leva une armée contre ceux des Danois qui avoient suivi Scateller; mais il ne sut pas profiter des occasions : Canut Roi de Dannemarck, auprès de qui la veuve de Charles avoit cherché un asyle, marcha contre lui; les armées se rencontrerent dans la Scanie & celle du Roi de Suede fut mise en déroute. Vers ce tems Sigtune, une des principales villes de Suede, florissante & riche, fut réduite en cendres par les Esthoniens & les Russes, qui en avoient passé les habitans au fil de l'épée. Ils massacrerent Jean Archevêque d'Upsal dans sa maison de campagne. Canut regna vingt-trois ans; son regne, après tous ces malheurs, fut assez tranquille.

Canut Erichson. 1168.

Suercher III. 1192. *Suercher III*, fils de Charles, succéda à Canut : ce Prince étoit savant dans l'art des combats & dans la science du gouvernement. Suercher voulut faire éprouver aux enfans de Canut, la vengeance que Canut avoit exercée contre Charles & sa famille : il fit assassiner tous ses parens & s'empara de leurs biens. Ces cruautés révolterent le peuple d'Upland, qui respectoit la mémoire & le sang d'Eric le saint. Eric, l'un des enfans proscrits de Canut, étoit en Norwege depuis deux ans, il se mit à la tête des rebelles; Olaüs, Archevêque d'Upsal, conseilla à Suercher de faire la paix, & ses conseils déplurent : il y eut une bataille sanglante entre les deux Princes, qui fut fatale à Suercher, car, quoiqu'il eût assez de troupes, & qu'il y eût joint seize mille Danois que leur Roi Waldemar lui avoit fournis, il fut vaincu. Deux ans après Suercher reprit les armes, mais il fut encore plus malheureux; son armée fut entiérement défaite & il fut tué : cette mort laissa le seul des enfans de Charles qui eut échappé à la cruauté de Suercher, maître du trône. (2)

Eric X. 1211. *Eric X* ou *Canutson*, trouva l'Empire agité par les factions : pour éteindre les fureurs de la guerre civile & mettre fin aux vengeances, il suivit les conseils de Valere, Archevêque d'Upsal; il pardonna ceux qui avoient conspiré contre sa famille & qui avoient versé le sang de ses freres : il établit dans les provinces des Gouverneurs en état de rétablir les mœurs & les affaires, & dont les peuples n'eussent à craindre les vexations ni l'avarice. Il épousa Reckote sœur du Roi de Dannemarck, dont il eut quatre enfans, Eric le begue qui fut Roi, Helene, Marthe & Ingeburge : pour prévenir les troubles, il avoit commencé par rétablir la loi de la succession alternative, & pour lever toute difficulté, il avoit désigné pour son successeur, *Jean* fils de

(1) Cette grace ne fut point gratuite. Le Pape exigea que tous les biens des Suédois qui mourroient sans enfans, fussent dévolus à l'Eglise & que tous ceux qui mourroient avec des enfans, lui laissassent aussi quelque chose à leur mort. *Puffend. Introd. à l'hist. Univ. T.* 4. (2) *Eric. Ups. L.* 3. *hist. Suec.*

de Suercher. Après huit ans d'un regne qui méritoit d'être plus long, il mourut à Visingsoë. *Jean I.* fut un Prince, dont la sagesse fit déplorer la briéveté de son regne, qui ne fut que de trois ans: il mérita le surnom de doux: comme il étoit très jeune, il eut Olaus Archevêque d'Upsal pour le guider dans les affaires. Dès le commencement de son regne, Jean entra en Livonie; il envoya des évêques & des prêtres aux Esthoniens pour les convertir à la foi; mais ces peuples chasserent les Suédois: ils se joignirent aux Prussiens, aux Caréliens & aux Wandales, inonderent la Gothie & massacrerent auprès de Linkoping, le Duc Charles, un grand nombre de Seigneurs & l'Evêque du lieu. Ce n'est point au zele indiscret de Jean qu'il faut reprocher ces massacres, qui ne seroient point arrivés, si ce Prince eut eu un autre tuteur que l'Archevêque d'Upsal. Jean mourut peu de tems après.

Hist. de Suede, 800–1415.

Jean I. 1219.

Eric XI, dit le begue, outre ce défaut, étoit encore boiteux & n'en étoit ni moins vertueux, ni moins brave: il étoit d'un esprit vif, de mœurs simples, d'une justice sévere. (1) Canut Falkunger avoit épousé Helene, l'une des sœurs d'Eric; l'orgueil de cette alliance, la beauté du corps, une politesse séduisante, une éloquence naturelle, un esprit agréable & souple, la faveur du peuple, une ambition déméfurée, & une naissance illustre, inspirerent à Falkunger les projets les plus audacieux: il conspira contre Eric: il y étoit excité par ses amis & par ses parens, principalement par Charles & Harold, fils d'une autre sœur du Roi, par Nicolas de Tosa, cousin de Falkunger & par Holinger Canut, de la même maison, fils du Duc d'Ostrogothie; ils tournoient en ridicule les défauts corporels d'Eric, qu'on mettoit en parallele avec les qualités extérieures de Falkunger: ces discours & ces factions furent les premieres semences de la guerre civile. Canut & les confédérés parurent à la tête d'une armée, sans que le Roi s'y attendit; il rassembla ses troupes à la hâte, elles furent battues & dispersées & le Roi obligé de chercher un asyle en Dannemarck; ils proclamerent Canut Falkunger Roi de Suede: mais ce regne ne fut pas long. Eric revint avec une armée de Goths & de Danois, attaqua les rebelles avec un courage intrépide, & remporta une victoire complette. Canut & ses complices furent tués dans le combat: le vainqueur punit de mort les principaux chefs de la conjuration. (2) A cette guerre en succéda une autre: les Tawastiens, peuples de Finlande, ennemis des Suédois & plongés encore dans les ténebres de l'idolâtrie, se souleverent; il envoya contre eux Birger-Jerl, époux d'Ingeburge, troisieme sœur du Roi, recommandable par ses vertus, & surtout par sa fidélité pour son beau-frere. Les Tawastiens furent vaincus; Birger fit grace à tous ceux qui se soumirent à la Religion, & passa le reste au fil de l'épée. Il eut mieux fait, sans doute, de faire grace à tous, & de faire instruire ceux qui refusoient d'embrasser le Christianisme; mais tel est le zele aveugle qu'il se contente d'un aveu hypocrite, auquel le cœur n'a aucune part, ou que selon ses propres principes il devoue à l'enfer l'homme qu'il tue, parce qu'il n'a pas pu l'y déterminer. L'Archevêque d'Upsal, Jarler, envoya des prêtres pour instruire les Tawastiens: il fonda à Upsal quatre prélats & un chapitre; il établit quatre professeurs, & ce college fut, dit-on, l'origine de la célebre

Eric XI. 1223.

Chapitre d'Upsal.

(1) *Eric Upsal. in vita Eric. Balbi.* (2) *Locœn. hist. Suec. L. 2.*

Sect. II. Hist. de Suede. 802–1415.

Origine de l'Université de cette ville.

Université d'Upſal. Grégoire IX dans ce tems envoya le Cardinal de Sabine pour interdire le mariage aux prêtres, ce qui ne ſe paſſa point ſans de grandes altercations: une flotte Suédoiſe dans le même tems força les Danois à lever le ſiege de Lubec, qui par reconnoiſſance donna aux Suédois une entiere exemption de droits. (1) La guerre étoit prête à s'allumer entre Eric & les Norwégiens, qui faiſoient des dégâts dans le Wermeland; mais Birger appaiſa la tempête, en obtenant pour ſon fils, la main de la fille de Haquin Roi de Norwege. Eric le begue mourut dans la vingt-huitieme année de ſon regne, regretté de toute la Suede qui proſpéra ſous ſon empire.

Waldemar. 1251.

Suivant le traité de la ſucceſſion alternative, c'étoit à la maiſon de Suercher à recevoir la couronne; cependant les Suédois nommerent *Waldemar*, fils aîné de Birger-Jerl, & neveu par ſa mere d'Eric le begue: Ivar-Bla de Grenberg, un des principaux ſeigneurs de Suede, avoit déterminé cette élection, dans l'abſence de Birger, qui étoit encore dans la province de Finland. Birger ne l'approuva pas, il accourut & repréſenta à la nation que ſon fils étoit trop jeune pour gouverner. On vit bien qu'il ſe déſignoit lui-même, & on lui répondit que le Roi n'ayant point laiſſé d'héritiers, on étoit le maître de choiſir; qu'en effet ſon fils étoit trop jeune, mais que pour lui, il étoit trop vieux. Alors Birger voyant qu'on étoit décidé à chercher un ſucceſſeur d'Eric, ailleurs que dans ſa famille, fut le premier à demander que la nomination de ſon fils ſubſiſtât. Waldemar fut couronné à Linkoping: il réuniſſoit les droits de la famille d'Eric & ceux de la famille de Suercher, de l'une par ſa & mere de l'autre par ſon pere. On nomma vicaire de l'Empire, un vieillard de l'ordre équeſtre, mais c'étoit Birger qui gouvernoit tout. Les Falkungers furent jaloux de voir la couronne dans une autre famille: ils s'en prirent à Birger, & l'on en vint aux armes: on étoit prêt à combattre; un fleuve ſéparoit les deux armées: avant d'en tenter le paſſage, Birger réſolut d'employer la trahiſon: il propoſa une entrevue aux Falkungers, dans l'eſpérance d'un accommodement; il paroiſſoit agir de ſi bonne foi, que Kolon Evêque de Linkoping jura qu'il y avoit la plus grande ſécurité pour les Falkungers: ſur la foi du prélat ils ſe rendirent au camp de Birger; mais à peine eurent-ils paſſé le fleuve de Herwards-broo, qu'il les fit arrêter & leur fit trancher la tête. L'Evêque de Linkoping, complice innocent de cette perfidie, en eut tant d'horreur, qu'il abdiqua ſon évêché & entreprit le voyage de la terre ſainte, dans lequel il mourut. Charles Falkunger avoit échappé aux pieges de Birger; il n'oſa point hazarder le combat, & comme il ſe méfioit toujours des trahiſons de Birger, il ſe retira en Pruſſe auprès du Grand-maître de l'ordre Teutonique & fut tué dans un combat contre les infideles: la famille des Falkungers ſe trouva ſans appui & dans l'impoſſibilité de rien tenter contre Birger ni contre Waldemar. (2) Cependant Birger s'attacha à effacer les impreſſions odieuſes que ſa perfidie avoit laiſſées dans les eſprits: il protégea la Religion & chercha tous les moyens de la rendre floriſſante : il bâtit des égliſes & les dota; il fit le mariage de Waldemar avec Sophie, fille d'Eric Roi de Dannemarck, qui lui

Birger gouverne en ſon nom.

(1) *Huitfeld in vit. Waldemar. II.* (2) *Introd. à l'hiſt. à l'Univ. T. 4. L. 4.*

porta en dot Trellebourg & Malmoe, en Scanie. Birger fit bâtir la ville de Stockholm, dans une situation que la nature & l'art ont disposé pour le commerce. Il rédigea de nouveau les loix de la Suede, il tira des anciennes loix du code de Birka ce qu'elles contenoient de mieux & en fit de nouvelles ordonnances; sur le partage des successions entre freres & sœurs, il donna deux parts de la succession aux mâles, & un tiers aux filles; il en donna sur la vente des esclaves, sur l'abrogation des preuves par le fer ardent, & beaucoup d'autres. Après quinze ans d'administration, Birger se retira dans un monastere; le Roi son pupille lui avoit conféré le titre de Duc, au lieu de celui de Jerl ou Comte qu'il portoit: sa retraite influa beaucoup sur le Royaume; Waldemar éprouva des adversités. Birger avoit quatre fils, Waldemar Roi de Suede; Magnus Prince de Gothie; Eric Prince de Smaland; & Benoît Duc ou Prince de Finland: ces duchés & ces principautés étoient des appanages que Waldemar avoit donnés à ses freres: il en devint jaloux: il se plaignit du démembrement de ses provinces: il étoit surtout indigné de la magnificence qui regnoit dans la cour de Magnus, qui n'avoit ni ses titres ni ses richesses, mais dont les qualités personnelles, la libéralité, l'affabilité, ses graces naturelles, l'adresse pour tous les exercices du corps, attiroient auprès de lui tous les grands de ses Etats. La Reine irritoit encore la haine de ce Prince, non-seulement contre Magnus, mais contre ses autres freres; elle faisoit sur eux des plaisanteries, & s'attachoit à jetter du ridicule sur toutes leurs actions. (1) Dans ces circonstances, Jutta sœur de la Reine qui ne pouvoit plus vivre sans la voir, sortit de son couvent de Roschild & vint à la cour de Waldemar: ce Prince la reçut avec beaucoup d'amitié & peu à peu ce sentiment dégénéra en une passion violente & de leur commerce il nâquit un fils: cet inceste excita les murmures de ses sujets. Jutta fut renfermée à perpétuité dans un couvent, & Waldemar expia son crime par un pélérinage à Rome & à Jérusalem. A son retour, il fit éclater sa haine contre ses freres: il prétendit que pendant son absence, Magnus avoit voulu s'emparer du trône; mais Magnus se justifia aisément. Il eut des discussions avec ses autres freres, au sujet du partage de la succession paternelle: le plus jeune se désista de ses droits pour l'évêche de Jenokoping: mais rien ne put réconcilier avec Waldemar, Eric & Magnus: ils passerent en Dannemarck & le Roi leur fournit des troupes considérables, avec lesquelles ils marcherent en Suede. Waldemar alla à leur rencontre, & ne fit que des fautes sans nombre: son armée étoit supérieure; il envoya un gros détachement pour les reconnoître tandis qu'il étoit à se divertir à Romlaboda: le détachement fut taillé en pieces, & les Princes s'avançoient toujours. Waldemar ne les attendit point, il fuit vers le Wermeland, & il y fut arrêté par des troupes de cavalerie légere, que les Princes avoient mises à ses trousses: après cette victoire, Magnus convoqua les Etats du Royaume. On donna la Suede à Magnus & on laissa à Waldemar la Gothie & les provinces de Smalandie & de Dalie. Magnus congédia ses troupes sans les payer: les Danois firent sur leur route d'énormes dégâts; ce qui le brouilla avec le Roi de Dannemarck; celui-ci fit proposer à Waldemar de se joindre à lui, avec promesse de le rétablir dans tous ses Etats. Wal-

Hist. de Suede. 800–1415.

Stockholm bâti.

Rédaction des loix.

(1) *Locœn. Lib. II. hist. Suec.*

SECT. II. Hist. de Suede. 800--1415.

demar passa en Dannemarck avec sa famille, il joignit ses troupes à l'armée Danoise, & s'avança contre Magnus. Les Danois furent vaincus, leurs généraux faits prisonniers, une partie de l'armée taillée en pieces & le reste se sauva en Dannemarck. (1) Leur Roi mit de nouvelles troupes sur pied, les Danois pénétrerent dans la Gothie & la ravagerent: Magnus se contenta d'empêcher ces dégâts, autant qu'il put; mais il ne voulut point hazarder un combat contre des troupes supérieures, que l'hiver & le défaut de subsistances forceroient bientôt de se retirer. Cependant quelques Seigneurs Danois & Suédois engagerent Eric Roi de Dannemarck & Magnus à faire la paix: une des causes de la guerre étoit le défaut de payement de six mille marcs d'argent fin, que ce dernier avoit promis à Eric, lorsqu'il lui donna des troupes pour attaquer Waldemar. On fit consentir Eric à se contenter de quatre mille marcs, & à garder pour sûreté du payement la ville de Loedese: à ces conditions la paix fut conclue & Waldemar fit cession à son frere de la Suede; il se retira en Dannemarck, avec la liberté de rester en Suede.

Magnus-Ladelas. 1277.

Magnus dit *Ladelas* fut couronné, & prit le titre de Roi de Suede & de Gothie, que ses prédécesseurs n'avoient pas encore pris, & que ses successeurs ont toujours porté depuis: ce Prince étoit digne du trône, dont il augmenta la splendeur: il épousa Hedwige fille de Gerhard, Comte de Holstein, Princesse d'un mérite rare. Dès qu'il eut terminé la guerre, il se livra aux soins du gouvernement; il s'appliqua surtout à donner à la Suede, une milice qui la fit respecter: il attira par des récompenses, de tous les lieux de l'univers, les militaires les plus estimés par leur savoir & par leurs vertus, ayant plus d'égard à leur mérite qu'à la naissance; il en choisissoit aussi parmi les siens; mais il préféroit ceux qui connoissoient les arts & les sciences d'au-delà des mers, quelque obscure que fût leur origine. On lui reprocha d'accorder trop de faveur aux étrangers, & de leur donner des emplois qu'auroient aussi bien ou peut-être mieux remplis des officiers distingués dans ses armées: il combla surtout de ses bienfaits, deux Danois Pierre Portze & Ingémar Danseke: le premier avoit été chassé de Dannemarck pour ses crimes; le Roi le prit en si grande amitié, qu'il l'admit dans ses conseils les plus secrets & lui confia la forteresse de Loedese; on dit que ce fut Portze qui ayant invité le Roi de Suede à un festin dans sa forteresse, le retint jusques à ce qu'il l'eut fait consentir à donner cette ville en engagement au Roi de Dannemarck pour les quatre mille marcs d'argent, que Magnus lui devoit. (2) Ce Prince donna à Ingemar, Helene sœur de sa femme, en mariage: quelques Seigneurs & les Falkungers surtout supportoient impatiemment ces préférences: ceux-ci s'indignoient que la réputation d'honneur, de vertu, de savoir approchât du Roi des hommes obscurs, tandisque leurs familles avoient toujours été l'appui du trône: ils en firent porter leurs plaintes au Roi; ces plaintes furent mal accueillies. „ Je suis prêt, répondit le Roi, „ à faire ce qu'on me demande; je suis l'ami de mes sujets: mais ils doivent „ savoir que la majesté Royale est moins honorée par les titres d'une no- „ blesse ignorante & paresseuse, que par les travaux du génie & par les fruits „ de la sagesse & de la vertu; que les nobles renoncent à leurs mœurs dé-

(1) Locœn. Lib. II. Hist. Suec. (2) Id. ib. Hist. Suec. Lib. II. in vit. Mag. Ladul.

„ pravées, à leurs débauches & à leur orgueil ; qu'ils ſe rendent dignes des „ noms qu'ils portent, qu'ils faſſent revivre les vertus & la gloire de leurs „ ancêtres, ou qu'ils ceſſent de ſe plaindre de la préférence que je donne à „ des perſonnes plus vertueuſes, plus utiles au trône & à la patrie. " Cette réponſe produiſit deux effets ; l'un, que les Seigneurs & les Falkungers même porterent plus d'attention à l'éducation de leurs enfans ; qu'ils furent mieux inſtruits ; que les connoiſſances qu'ils leur donnerent des arts, des ſciences & ſurtout de la guerre, les rendirent à l'avenir plus utiles à l'Etat : l'autre effet que produiſit la fermeté du Roi, fut d'irriter encore les mécontens : ils formerent une conjuration, dont on croit que Waldemar étoit l'ame. La Reine Hedwige alla à Scara dans la Gothie occidentale recevoir le Comte Gerhard ſon pere, qui venoit à la cour de ſon gendre. Ingemar accompagnoit la Reine : les conjurés ſaiſirent cette occaſion : ils s'étoient rendus à Scara ; ils entrerent dans la maiſon où étoit la Reine, qui eut à peine le tems de ſe réfugier dans un monaſtere ; ils maſſacrerent Ingemar, tout ce qui étoit étranger & ſe ſaiſirent du Comte de Holſtein, qu'ils renfermerent au château de Jernsbourg. (1) La crainte que les conjurés n'attentaſſent à la vie de Gerhard, obligea le Roi de diſſimuler : il écrivit amicalement aux plus dangereux, & il obtint la liberté de ſon beau-pere : alors le Roi n'ayant plus rien à ménager, lorſqu'il eut attiré auprès de lui les chefs de la conjuration, par de fauſſes promeſſes, & en leur témoignant que la fermeté qu'ils avoient montrée contre les étrangers, l'avoient convaincu qu'il pouvoit à l'avenir compter ſur le courage & le zele de ſa nobleſſe, il les fit juger ſuivant les loix ; ils eurent la tête tranchée. (2) Vers ce tems-là, le Roi repréſenta aux Etats aſſemblés à Stockholm que les biens annexés par les anciens Rois à la Couronne, étoient devenus, par l'augmentation des dépenſes, inſuffiſans pour ſoutenir dignement l'éclat du trône : ces repréſentations furent fort agitées, & il fut convènu d'aſſigner au Roi, les lacs Mêler, Weter, Wener & Hielmer, les lacs de Finlande & des deux Bothnies, les revenus de la pêche des fleuves à leur embouchure dans la mer Baltique, les grands forêts & les montagnes où ſe trouvoient les mines, tant de la Suede que de la Gothie : on lui céda les taxes que les payſans devoient payer, des métairies qu'ils avoient établies ſur les bois brûlés, après que le tems de franchiſe ſeroit expiré : il fut ordonné qu'on retireroit les biens de la couronne injuſtement poſſédés. Pour lever toute conteſtation entre les Rois de Suede & de Dannemarck au ſujet des limites de la Gothie occidentale & de la Scanie, on forma un congrès qui régla tout, & qui fixa le terme du payement des quatre mille marcs d'argent, que Magnus devoit au Roi Eric. Ce traité fut ſcellé par le mariage du fils de Magnus, avec la fille du Roi de Dannemarck. Magnus, après avoir pourvu aux affaires extérieures, s'appliqua ſans relâche à rétablir le bon ordre dans le ſein de l'Etat, à faire exercer la juſtice & à faire regner les mœurs. Les nobles s'étoient arrogé le droit d'exiger dans leurs voyages, que les payſans leur fourniſſent du fourrage, à boire & à manger. Magnus défendit cette vexation ſous les peines les plus ſéveres : il fit des réglemens pour l'établiſſement des hôtelleries : il ordonna que les plaintes des payſans contre les voyageurs,

Hiſt. de Suede. 800--1415.

1280.

1285.

(1) Introd. à l'Hiſt. de l'Univ. Liv. IV. (2) Locœn. loc. cit.

feroient portées devant les juges provinciaux: il donna une si grande attention à la sûreté publique, qu'on n'avoit besoin dans les campagnes, que d'un loquet de bois pour mettre les greniers à l'abri des bêtes fauves; aussi donna-t-on à Magnus le nom de *Ladelas* ou *serrure des greniers.* (1)

Waldemar vivoit encore, malgré ses débauches & sa vie dépravée. Il conservoit toujours ses anciens sentimens à l'égard de son frere & ne manquoit aucune occasion d'exciter les grands contre lui: son frere se contentoit de le mépriser; mais les troubles qu'il excitoit dans l'état, engagerent le Roi de le faire enfermer. On lui donna pour prison, le château de Nicöping, où il

1288. végéta encore quatre ans. Magnus se faisoit aimer & respecter de ses peuples: il obtint que les grands désignassent de son vivant même, son fils Birger pour son successeur. Il étoit l'arbitre des Rois, & ses décisions étoient si justes que celui qu'il condamnoit, louoit son intégrité: il appaisa ainsi une querelle très grave entre les Rois de Dannemarck & de Norwege: il s'éleva des disputes entre les habitans de la ville de Wisby & les paysans des environs; ces disputes dégénererent en une guerre civile; les paysans furent mis en déroute par les bourgeois. Magnus arrêta les progrès de cet incendie: il condamna les habitans à cinq cents marcs d'argent pour avoir, sans le consentement du Roi, exigé des paysans un impôt extraordinaire, entouré leur ville de murs, & troublé le repos public; il ordonna aux paysans, que chacun dans son héritage adossât au mur une tour pour sa défense; ainsi la ville se trouva entourée de murs fortifiés. Ce Prince eut une piété ferme & éclairée, il hâta les progrès de la Religion; il érigea des églises & des monasteres: il eut soin que les peuples fussent instruits: enfin, après un regne de treize années, voyant approcher le terme de ses jours, il fit ses dernieres dispositions: il recommanda la concorde & l'union aux grands; il nomma pour tuteur de son fils jusques à sa majorité & Régent de l'Etat, Torckel fils de Canut. Il mourut peu de jours après: les citoyens fondant en larmes, se disputoient l'honneur de porter son corps sur leurs épaules, depuis l'isle de Wisingsoë où il étoit mort, jusques à Stockholm. (2)

Birger II. 1291. Birger II n'avoit qu'onze ans, lorsqu'il parvint au trône; les grands confirmerent l'élection de Torckel à la Régence: il montra pour son pupille, l'affection d'un pere, & se conduisit avec la probité la plus scrupuleuse. Il donna plus de liberté à Waldemar; mais il fit arrêter son fils & le retint dans le château de Stockholm, pour prévenir les troubles qu'il pourroit causer en faveur de son pere; la mort de ces deux Princes qui arriva bientôt après, délivra la Suede de ces craintes. Les Caréliens & les Russes faisoient des incursions dans la Suede; Torckel marcha contre eux avec une armée, & les vainquit; il leur enleva la forteresse de Kexholm, & pour les tenir en respect il éleva celle de Wibourg; après cette expédition, de retour en Suede,

Il épouse la Princesse de Dannemarck. 1298. Torckel, aidé par Birger, juge d'Upland & pere de Ste. Birgitte, revit le code Suédois. Quelques années après, il fit célébrer le mariage de Birger avec Marette, fille d'Eric Roi de Dannemarck; ce mariage n'avoit été que contracté à cause de l'extrême jeunesse de Marette: cette Princesse ne demanda, pour présent de nôces, que la liberté d'Algoth, juge de la Gothie occi-

(1) Locœn. Hist. Suec. Lib. 3. in vit. Mag. Ladul. (2) Eric. Upsal. in vit. Mag. I.

dentale, que le Roi Magnus avoit fait mettre en priſon avec Roric ſon frere, parce que Folchon fils d'Algoth, avoit enlevé & conduit en Norwege, la fille du célebre Svantopelch de Pruſſe, épouſe de David, fils de Toſtan. (1) Le Régent, après la célébration des nôces, arma une flotte de cent onze vaiſſeaux, contre les Caréliens & les Ruſſes, & fit conſtruire la forteresse de Landscroon, au confluent de la Nyen & du Neckre. Les Ruſſes s'oppoſerent à cette conſtruction avec une armée de 30000 hommes. Ils tenterent de brûler la flotte des Suédois; mais la valeur & l'induſtrie du Régent rendirent leurs efforts inutiles. Les Ruſſes ne pouvant pas réuſſir ſur mer, deſcendirent de leurs vaiſſeaux & préſenterent la bataille aux Suédois: les Uplandois les mirent en déroute: ils en tuerent une partie, & le reſte ſe ſauva par la fuite. Cependant la cavalerie faiſoit encore des ravages dans les environs; Matthias Ketelmund propoſa de ſe battre avec le plus brave; mais perſonne n'oſant ſe préſenter, il les traita tous de lâches, marcha contr'eux avec ſa cavalerie & les mit en fuite. (2) Torckel laiſſa 300 hommes dans la forteresse de Landscroon ſous la conduite de Stenon & revint en Suede; il fut reçu au milieu des acclamations du peuple: pour comble de joie, la Reine venoit d'accoucher d'un fils; mais cette joie fut un peu troublée par les nouvelles qu'on reçut de Landscroon; l'humidité de cette conſtruction ayant corrompu les vivres qu'on y avoit laiſſés, la garniſon fut attaquée du ſcorbut; la plus grande partie étoit périe par la maladie, le reſte ſe retira & la forteresse ſe trouva ſans défenſe; il n'y reſta que vingt hommes en état de combattre. Voyant les Ruſſes diſpoſés à faire le ſiege, ils ſe firent jour l'épée à la main, au travers des aſſiégeans & gagnerent le camp des Suédois: les malades capitulerent & les Ruſſes détruiſirent la forteresse de fond en comble. (3)

Hiſt. de Suede. 800—1415.

Cependant le Roi devenu majeur prit les rênes du gouvernement: il aſſembla les grands, & de l'aveu de ſes freres, il déſigna pour ſon ſucceſſeur au trône Magnus ſon fils, qui n'avoit que trois ans. Torckel ſe démit de la régence, remit toutes ſes charges au Roi, qui les lui rendit & augmenta même ſon autorité. Waldemar frere du Roi, épouſa la fille de Torckel & Torckel lui-même, quoique vieux, épouſa la fille du Comte de Ravensberg: il ſe démit enſuite de la tutelle d'Eric & de Waldemar, en leur offrant ſes ſervices, s'ils le jugeoient plus propre qu'eux à adminiſtrer leurs affaires: les Princes reçurent ſa démiſſion, & n'accepterent point ſes ſervices. Ils confierent l'adminiſtration de leurs affaires à Ambiorn, Prince du Sénat. Ce changement fut une des cauſes des malheurs qui le ſuivirent: les Princes ſe plaignoient de la partialité que Torckel avoit toujours marquée contre eux en faveur du Roi; on fomenta leur mécontentement. Dès qu'Ambiorn eut l'adminiſtration des affaires des Princes, Torckel, pour s'attacher plus intimément le Roi & fournir plus abondamment au luxe de la Reine, & d'ailleurs pour ſuppléer aux revenus de l'Etat que diminuoient les appanages des Princes, perſuada à Birger de mettre de nouveaux impôts ſur ſes peuples, & de s'emparer pour ſix ans du produit des dixmes deſtinées au ſoulagement des pauvres. Nicolas Archevêque d'Upſal pria Torckel de ne pas ſouffrir que Birger flétrît ſa réputa-

1302.

(1) Voyez ſupr. l'Hiſt. de Pruſſ. (2) Locœn. Libr. 3. Hiſt. Suec. (3) Introd. à l'Hiſt. de l'Univ. T. 4. Puffendorf de reb. Suec.

SECT. II. Hist. de Suede. 800—1415.

tion par un trait d'avarice plus digne d'un esclave que d'un Roi: ces représentations parurent séditieuses, & Birger par le conseil de Torckel, eut fait jetter l'Archevêque dans les fers, s'il ne se fut retiré promptement. (1).

Birger irrite ses freres.

Soit qu'on eût inspiré au Roi des soupçons contre ses freres, soit qu'il en fût naturellement jaloux, il fit éclater ses sentimens dans un festin auquel Torckel avoit invité la famille Royale: comme les Princes alloient se retirer, leur frere les rappella & leur dit d'un ton sévere qu'il avoit été informé, qu'ils devoient sortir du Royaume, qu'ils avoient complotté de s'emparer du trône, & qu'ils eussent à signer la déclaration qu'il leur présentoit ; les Princes étonnés firent d'inutiles efforts pour se justifier: ils furent obligés de jurer & d'écrire, qu'ils ne mettroient pas les pieds hors de la Suede & qu'ils ne paroitroient point à la cour sans un ordre exprès du Roi; qu'ils n'auroient pour les accompagner que ceux qu'il désigneroit, & qu'ils ne tenteroient rien ni contre l'état, ni contre le Roi, ni contre sa maison, soit par eux-mêmes, soit par leur conseil. Le Roi se rendit dans l'isle de Wisingsoë, & peu de jours après il ordonna à ses freres de venir se justifier sur de nouvelles accusations: ils y allerent avec une suite peu nombreuse, & se présenterent avec les témoignages ordinaires du respect & de l'amitié qu'ils devoient à leur Roi & à leur frere; mais Birger jettant sur eux des yeux courroucés leur fit lire les principaux chefs d'accusation; on leur reprochoit „ d'avoir dans le cours „ de leurs voyages dans différentes provinces, exigé des contributions, par „ force & à main armée, des paysans; on ajoutoit qu'un de leurs officiers „ avoit donné un souflet au portier du Roi qui lui refusoit l'entrée de la „ cour; enfin qu'ils avoient une cour, dont la magnificence bien supérieure à „ celle du Roi, étoit propre à lui inspirer la méfiance & la crainte." (2) Birger n'attendit point qu'ils se justifiassent, il les renvoya avec hauteur: les Princes informés que le Roi vouloit les faire arrêter, se retirerent en Dannemarck & le Roi confisqua leurs appanages. Le Roi de Dannemarck refusa aux Princes jusques à sa médiation. Birger & lui se promirent de se secourir mutuellement. Eric & Waldemar furent plus heureux auprès de Haquin Roi de Norwege; il les reçut avec amitié & leur fit espérer de les aider à reprendre les biens dont on les avoit dépouillés: en attendant il leur donna pour leur subsistance, les châteaux de Warberg & de Kungel avec leurs districts. Dès-lors ils ne garderent plus de mesures; avec les secours de Haquin ils firent des excursions dans la Suede & le Dannemarck. Birger leur opposa des troupes & bâtit la forteresse de Gulberg: ils venoient de faire construire celle d'Alebourg; le Roi donna à ses troupes ordre de la raser. Eric surprit l'armée de Birger & la mit en déroute: il rassembla une nouvelle armée: les Princes l'attendirent; les armées étoient en présence, lorsque quelques sénateurs s'entremirent pour raccommoder le Roi avec ses freres. Cette négociation réussit; mais Torckel en fut la victime. Chacun le chargea de ses torts:

Torckel décapité.

accusé par les Princes d'avoir occasionné la guerre civile par la méfiance qu'il avoit inspiré au Roi contre ses freres; accusé par le Roi d'avoir abusé de son autorité pendant sa tutelle & d'avoir opprimé le peuple & le clergé, il fut condamné par le Sénat, jaloux peut-être de l'élévation de Torckel; il eut la

(1) Locœn. loc. cit. (2) Puffendorf de reb. Succ.

la tête tranchée à Stockholm; Waldemar répudia son épouse, fille de cet infortuné. (1) *Hist. de Suede. 800--1415.*

Ce sacrifice ne fit que suspendre un moment les haines réciproques: la défiance du Roi n'en devint que plus forte: il voulut tenir ses freres dans l'asservissement, ils s'indignerent du joug; ils rassemblerent secrétement des troupes; & tandis que le Roi étoit à Hatuna dans les plaisirs, ils envoyerent un détachement qui l'enleva avec sa famille & le conduisit à Nikoping, où on le détint prisonnier; son jeune fils Magnus se sauva par l'adresse d'Arvide qui le conduisit en Dannemarck. Les Princes obligerent Birger de se démettre de la couronne; mais Stockholm refusa de reconnoître une démission faite dans les fers; Mathias Ketelmund en fit le siege: le Roi de Dannemarck avec une armée, tenta de faire rendre la liberté à Birger: l'armée des Princes l'arrêta, & l'on convint d'une trêve, pendant laquelle on traiteroit de la délivrance du Roi; mais à peine les Danois se furent-ils retirés, que les Princes recommencerent leurs hostilités. Waldemar avec huit cents chevaux qu'il amenoit d'Allemagne, entra dans la Scanie & la parcourut le fer & la flamme à la main: l'armée Danoise reparut: Waldemar intercepta ses subsistances, & l'on convint encore d'une trêve qui fut sans effet. Les cruautés que les Allemands commirent, souleverent les paysans qui en firent un grand carnage; les Allemands à leur tour, firent une boucherie horrible des paysans: la Suede étoit livrée à la dévastation; quelques Seigneurs Danois & Suédois firent consentir les deux partis à une nouvelle trêve, pendant laquelle on convoqua un conseil à Arboga, où il fut décidé que Birger obtiendroit sa liberté, qu'il oublieroit tout sujet de ressentiment, & qu'il se contenteroit de la troisieme partie du Royaume, avec l'isle de Gothland: les deux autres parties furent assignées, l'une à Eric & l'autre à Waldemar. Ces conditions furent mal observées: il y eut de nouveaux troubles & de nouvelles hostilités. Haquin Roi de Norwege, pour se faire rendre les châteaux de Warberg & de Kungel, déclara la guerre à Eric, & le Roi de Dannemarck se déclara pour Haquin. Birger fit tous ses efforts pour profiter de ces circonstances & chasser ses freres de la Suede: il pénétra avec le Roi de Dannemarck jusques à l'occident de la Gothie, & les Princes furent obligés de se retirer l'un à Calmar & l'autre à Stockholm: mais tous ces mouvemens après deux ans de combats & de ravages mutuels, se réduisirent à un nouveau traité conforme à celui d'Arboga, traité qui fut l'effet de la médiation d'Eric Roi de Dannemarck, de son frere Christophe, de Gerard Duc de Holstein & de Henri Duc de Mecklenbourg. Le Prince Eric épousa la fille de Haquin Roi de Norwege, & Waldemar celle d'Eric prédécesseur de Haquin.

1306. Guerre de Birger & de ses freres; ils le font prisonnier.

1308. Trêve & partage avec ses freres.

Birger enséveli dans les plaisirs à Wisby, (2) accabloit d'impôts les Gothlandois, qui se révolterent & le chasserent de leur pays où il courut risque de la vie. Aux discordes dont la Suede étoit déchirée, se joignirent la famine & 1312.

(1) Locœn. in vit. Birg. Hist. Suec. Lib. 3. (2) Pendant son séjour il demanda aux habitans autant de terrein qu'en pourroit embrasser la peau d'un veau, dans la place du marché aux poissons; les citoyens rirent de la proposition & le lui accorderent. Birger, à l'exemple de Didon, coupa la peau en lanieres très étroites, en entoura un vaste terrein, & y construisit une très belle maison, qui depuis est devenue la maison commune des marchands (*la bourse*) Locœn. Lib. 3.

SECT. II. *Hist.* de Suede. 800–1415.

la peste : une comete avoit paru quelque tems auparavant, le peuple la regarda comme l'annonce de ces calamités, ainsi qu'une pluye de sang observée à Ringtaholm, & le cours rapide de la Motala suspendu. Ces phénomenes, s'ils n'annonçoient rien, précéderent néanmoins des événemens bien funestes. (1)

1316. Eric & Waldemar se confioient entierement aux témoignages d'amitié que leur frere leur donnoit; ils se rendoient sans soupçon à ses invitations: la derniere qu'il leur fit, fut à une fête qu'il donna à Nikoping, où étoit sa cour: ils y vinrent sans défiance, malgré les avis secrets qu'on leur donna de se tenir sur leurs gardes. Les Princes rejetterent ces avis comme injurieux au Roi: en effet ce Prince & la Reine les reçurent avec l'apparence de la plus grande cordialité: il leur fit préparer un festin magnifique; tout respiroit autour d'eux le plaisir & la joie. Après les fêtes de cette journée on les conduisit dans de superbes appartemens: il est vrai que sous prétexte de ne pouvoir pas loger leur suite, on l'avoit dispersée dans différentes maisons de la ville. Brruncke étoit l'instrument, dont le Roi se servoit pour conduire cette trame horrible. Il avoit voulu y employer ce Portze dont il a été parlé sous le regne précédent; mais ce brave citoyen lui avoit répondu avec fermeté, qu'il étoit prêt à donner sa vie, pour défendre celle de son Roi; mais que jamais il ne se prêteroit à de pareilles horreurs: il lui avoit représenté avec force, la honte & l'ignominie, dont il alloit se couvrir, en mettant dans les fers des Princes, ses hôtes, ses freres, avec lesquels il s'étoit lié par des traités solemnels, & qui se livroient à lui de si bonne foi. Birger reçut ces représentations avec colere, & le renvoya. (2) Au milieu de la nuit, tandis que les Princes

1317. *Perfidie de Birger & sa cruauté envers ses freres.*

dormoient dans la plus grande sécurité, Bruncke à la tête de ses satellites enfonce la porte de leur appartement, s'élance sur eux, les enchaîne malgré leur résistance & les traîne aux pieds du Roi, qui insultant à leur infortune, leur demande s'ils ont oublié Hatuna, & les fait conduire dans la plus affreuse prison de Nikoping, nuds & noyés dans leur sang des blessures qu'ils avoient reçues en se défendant. Leurs domestiques furent tous massacrés. Birger, après ce crime horrible, marcha à Stockholm; mais on y étoit instruit de sa perfidie; les portes lui furent fermées : les bourgeois en fureur dissiperent ses troupes & marcherent à Niköping pour délivrer les Princes : Birger donna les ordres les plus séveres de fermer la tour, avec défenses d'en ouvrir les portes & de donner aucune subsistance à ses freres, sous peine de la vie, & pour plus grande sûreté, il fit jetter les clefs de la prison dans le fleuve. Les habitans de Stockholm se présenterent devant Nikoping; onze jours s'écoulerent avant que la place fût rendue: dans cet intervalle les Princes moururent; Eric le troisieme jour, de ses blessures : Waldemar plus malheureux, expira peu de momens après qu'on eut enfoncé la prison; dans les derniers jours il avoit dévoré les mains de son frere: leurs corps furent exposés devant le château & Matthias Ketelmund les fit transporter à Stockholm, où ils furent inhumés. Il excita les Suédois à venger cet attentat, & à mettre le fils d'Eric sur le trône. (3)

Birger appella à son secours Magnus, qui étoit en Dannemarck: il obtint

(1) Introd. à l'Hist. de l'Univ. T. IV. Liv. 4. (2) Locœn. Libr. III. Hist. Suev. (3) Introd. à l'Hist. de l'Univ. T. IV. L. 4.

d'Eric six cents chevaux & les joignit aux troupes de son pere, qui s'étoit retiré dans la Gothie orientale; Ketelmund les en chassa, les obligea de fuir dans la Gothie orientale: les Suédois sous la conduite de Portze les harcelerent. Tout le Gothland étoit sous les armes: les paysans s'étoient assemblés près de Carleby; Birger demanda une trêve de trois jours, il l'obtint, & sur la foi du traité les paysans se répandirent dans la campagne pour fourrager; alors le Roi les attaqua, on en massacra une partie & le reste fut dispersé. Ce perfide imprudent se crut en sûreté, il mit ses troupes en garnison; mais Kanut Portze fit prisonnieres toutes celles de la Sudermanie; Ketelmund força la cavalerie danoise de sortir de Nikoping & de rentrer en Dannemarck. Birger abandonné de ses troupes, se sauva dans l'isle de Gothland avec sa femme, & laissa Magnus à Steckenbourg pour commander la garnison: il fut bientôt forcé de se rendre. Magnus, Jean Bruncke, maréchal de la cour, Oluf Suabbeck, Lydero Forts & Walram Skytte, complices de la perfidie de Birger envers ses freres, furent envoyés prisonniers au château de Stockholm. Ketelmund fut déclaré protecteur du Royaume & tuteur de Magnus, fils d'Eric & neveu de Birger, avec plein pouvoir de continuer la guerre; il parcourut le Royaume, & y rétablit l'ordre autant qu'il étoit possible. Pour punir le Roi de Dannemarck des secours qu'il avoit fournis à Birger, il entra dans la Scanie & la ravagea: il y fit prisonniere la plus grande partie de la noblesse: on négocia la paix, mais le Roi de Dannemarck mourut dans ces circonstances. Bruncke & les autres prisonniers, à l'exception de Magnus, à qui on avoit promis, par la capitulation de Steckenbourg, de conserver la vie, furent condamnés au supplice de la roue & furent exécutés: on rasa la forteresse de Nikoping, où les Princes étoient morts. On se disposoit à attaquer Birger, mais il se sauva en Dannemarck, où le Roi Christophe le reçut très mal (1): il lui donna par commisération & pour sa subsistance le château de Spicabourg, & la préfecture de Holbeck.

Hist. de Suede. 800--1415.

Son évasion.

1318.

Ketelmund Protecteur du Royaume. Exécutions.

A peine Birger fut-il sorti du Royaume, que Mathias Ketelmund assembla les représentans de l'Etat à Upsal, pour élire un Roi. Magnus fils d'Eric, fut couronné, quoiqu'il n'eût que trois ans. Ce Prince hérita peu de tems après du Royaume de Norwege, comme petit-fils de Haquin, mort sans postérité. Le Gothland envoya ses députés pour lui prêter le serment de fidélité. Le fils de Birger étoit toujours prisonnier à Stockholm; on craignoit qu'il n'occasionnât de nouveaux troubles pour monter sur le trône de son pere; les Etats du Royaume furent assemblés pour délibérer sur sa destinée: la haine qu'on avoit pour le pere, dicta l'arrêt de mort qui fut prononcé contre le fils, désigné depuis longtems pour être Roi. La capitulation de Steckenbourg embarrassoit les juges; ils donnerent pour motifs de leur jugement, qu'il avoit introduit en Suede des troupes étrangeres, & qu'il étoit complice du massacre que son pere avoit fait contre la foi promise, des paysans de Carleby; il eut la tête tranchée à Heyligengestholm. Birger ne pouvant survivre à sa perte, mourut peu de tems après. (2) La fortune du jeune Magnus unit bientôt à ses autres Etats, la Scanie & les pays circonvoisins:

Magnus Smeek. 1319.

Mort de Birger & de son fils. 1322.

(1) *Huitfeld Chr. Daniæ in vit. Christ.* (2) *Locæn. Lib. 3. hist. Suec. in vit. Magn.*

Sect. II. Hist. de Suede. 800--1415. les Rois de Dannemarck Chriſtophe & Eric avoient été dépoſés. Waldemar Duc de Sleeswick, ſous la tutele du Comte Gerhard de Holſtein, étoit monté ſur le trône: ce Prince fit bientôt repentir les Danois de l'avoir élu: ils rappellerent le Roi Chriſtophe; mais comme il n'avoit ni argent, ni troupes pour faire face à celles de Waldemar, il eut recours au Comte de Wagrie, qui lui fournit l'un & l'autre, moyennant quelques provinces & quelques villes qu'il prit en engagement. La Scanie étoit une de ces provinces; le Comte la traitoit ſans ménagement; le peuple étoit accablé d'impôts; le ſoldat y commettoit toute ſorte d'excès; les Scaniens ſe révolterent, tomberent ſur ces étrangers & en maſſacrerent un grand nombre; ils craignirent la vengeance du Comte, & vinrent offrir à Magnus, outre leur province, la Hallandie & la Bleckingie, moyennant ſoixante-dix mille marcs d'argent; le traité fut ſigné à Calmar. Le Roi promit de défendre la Scanie contre quiconque l'attaqueroit, de conſerver les privileges de la nobleſſe & du clergé, & les Scaniens s'obligerent à la fidélité & au payement des impôts: ce pays avoit été engagé à Jean Comte de Holſtein, pour quatre-vingts mille marcs d'argent; il offrit de céder ſes droits, pourvu qu'on lui rembourſât cette ſomme; Magnus & ſon conſeil préférerent cette voie aux hazards de la guerre: on prétendoit que cette vente n'étoit point valable, le Comte Jean n'ayant pas pu vendre des terres qui lui étoient engagées; mais on l'étaya de l'acte des Scaniens même qui étoient venus ſe donner de leur propre mouvement aux Suédois: elle fut confirmée enſuite par Waldemar, ſucceſſeur de Chriſtophe & par le ſénat de Dannemarck.

Les commencemens du regne de Magnus furent heureux & le peuple le béniſſoit; Ketelmund dirigeoit ſon eſprit & ſes actions, il réprimoit ſon caractere fougueux & emporté: il lui fit épouſer Blanche fille du Comte de Namur, de la race des Valois. Malheureuſement pour Magnus & pour la Suede, Ketelmund mourut, & les rênes du gouvernement ſe trouverent entre les mains d'un jeune Prince, livré à ſes paſſions, indocile aux conſeils des ſages, allant au devant de la flatterie & de l'adulation, ne conſultant que ſes caprices & les jeunes gens de ſon âge. (1) Sans autre conſeil il réſolut de profiter des troubles qui regnoient en Dannemarck, pour s'emparer de ce Royaume. (2) Comme il connoiſſoit les prétentions qu'avoit la cour de Rome de diſpoſer des trônes, il envoya une ambaſſade au ſouverain Pontife, pour l'engager à lui confirmer la poſſeſſion de la Scanie, au payement de laquelle il avoit employé la moitié des décimes de la Suede. On en vint enſuite au Dannemarck, qu'on fit enviſager au Pape comme un fief de l'Egliſe, dont il étoit libre de diſpoſer, parce que le trône étoit occupé par des étrangers qui s'en étoient emparés, & qui ne payoient plus à la cour de Rome, le tribut auquel leurs prédéceſſeurs s'étoient ſoumis, tribut qui ſeroit fidelement acquité par le Roi de Suede: ſoit que le Pape ſentît toute la baſſeſſe de ces propoſitions, ſoit qu'il craignît de ſe compromettre, il ne voulut rien décider. Waldemar qui monta ſur le trône de Dannemarck, avoit aſſez de courage & d'habileté, pour ne rien craindre des trames de Magnus, quand même il auroit réuſſi auprès du ſouverain Pontife: il diſſimula & réſo-

1335. *Mort de Ketelmund.*

(1) *Locan. Lib. 3. hiſt. Suec. in vit. Magn.* (2) *Pontan. hiſt. Dan. Lib. 7.*

Hist. de Suede. 800—1415.

fut d'enlever la Scanie à Magnus, sans le secours des armes: il essaya d'abord la voie de la négociation: les deux Rois eurent une entrevue à Warberg; on produisit à Waldemar une lettre dans laquelle il étoit convenu, que la Scanie n'avoit rien fait que de légitime, en reconnoissant Magnus pour son Roi. Waldemar n'hésita point à signer que la Scanie, la Bleekingie, l'Yiter, & l'isle d'Huen s'étoient données à la Suede: il lui céda encore la Hallandie. Magnus promit de son côté de donner à Waldemar des secours dans toutes les occasions & accorda aux Danois toute liberté de commerce dans la Suede & la Norwege. Waldemar en attendant des circonstances plus heureuses, ne voulut que gagner la confiance de Magnus.

Guerre contre les Russes.

Le Roi de Suede entreprit une guerre inutile contre les Russes, par une vaine ostentation: pour en soutenir les frais, il augmenta les impôts: la fortune le favorisa d'abord; il s'empara du château de Nothebourg & du pays voisin. Les Russes qui connoissoient son caractere avide des richesses, imprudent, aisé à tromper, l'éblouirent, en faisant espérer qu'ils rachetteroient Nothebourg pour une somme immense: alors ils lui proposerent une trêve de deux mois, qu'il eut la facilité d'accepter; dans cet intervalle les Russes obtinrent des secours des Tartares & des Lithuaniens. Magnus accablé par cette multitude, & trop vain pour demander à capituler, laissa quelques troupes dans le château, trouva le moyen d'en sortir avec le reste, de fuir honteusement vers la Neva & de gagner la mer: la garnison qu'il avoit laissée, fut massacrée, & pour empêcher que les Russes ne désolassent la Finlande, il fut obligé de leur céder une partie de la Carélie; ce qui occasionna dans la suite de grandes difficultés, lorsqu'à la paix entre les Russes & les Suédois, on voulut fixer les limites des deux Empires. (1) Cette guerre avoit entraîné beaucoup de dépenses, Magnus avoit contracté des dettes: pour les payer il mit de nouveaux impôts; il engagea des Domaines de la Couronne. Henri Comte de Holstein prêta une somme considérable sur la ville de Calmar: les peuples murmuroient; la conduite licencieuse du Roi aigrit encore leurs esprits: infidele à son épouse, qui de son côté ne paroît pas lui avoir été fort constante, il se livroit à de volages amours, & même à des amours infames: l'interdit lancé contre lui par l'Archevêque d'Upsal, les conseils de ses amis, les représentations des Sénateurs, ne firent que l'exciter à de nouveaux excès; à ces malheurs se joignoit une maladie pestilentielle. Il fut ordonné des changemens dans les monnoyes qui en altéroient la valeur: les Sénateurs effrayés de voir le Royaume se précipiter vers sa perte, pour arrêter les progrès du mal, associerent au trône, Eric fils de Magnus: cette adjonction déplut au Roi, qui par une espece de vengeance, créa Duc de Suede, Bengt ou Benoît fils d'Algoth, juge dans la Gothie occidentale, jeune gentilhomme, qui jouissoit de la confiance du Prince, & de l'amitié la plus intime de la Reine. Eric chassa ce favori qu'il détestoit: Blanche sa mere en fut si irritée, qu'elle partit aussitôt pour aller demander à Waldemar, Roi de Dannemarck, des secours qui missent Magnus en état de rétablir Algoth. Eric ayant rencontré le favori & mis son escorte en déroute, le tua. Magnus

Mécontentement sur la conduite de Magnus: son fils Eric lui est associé.

(1) *Locen. Lib. 3. Hist. Suec. in vit. Mag. Smeek.*

Sect. II. *Hist.* de Suede. 800-1415. courut à la vengeance, & joignit ses sollicitations à celles de Blanche: l'adroit Waldemar saisit cette occasion pour demander la Scanie: le Roi la promit; mais le Sénat qui connoissoit la politique de l'un & l'imprudente facilité de l'autre, soutint Eric qui avoit déclaré la guerre à son pere. Après bien du sang répandu, on assembla un congrès à Jenocoping, entre Albert Duc de Mecklenbourg, fils de la sœur du Roi de Suede & Adolphe Comte de Holstein, qui s'étoient chargés de la médiation; enfin après de grandes difficultés de part & d'autre, il fut convenu que Magnus partageroit le Royaume avec son fils, qu'il regneroit sur l'Upland, la Gothie, le Wermeland, la Dalécarlie, la partie septentrionale de la Hallandie, la Gothie occidentale & l'isle d'Oeland; que le Royaume d'Eric seroit composé de la Scanie, de la Bleckingie & de la partie méridionale de la Hallandie, de la Smalandie & du Finland; l'un & l'autre eut le titre de Roi. La Scanie avoit été mise dans le lot d'Eric, de crainte que Magnus ne l'aliénât; aussi fut-il convenu que ce dernier remettroit au conseil tous les titres & papiers qui concernoient cette province.

1354.

Magnus ne consentit à cet accord qu'avec beaucoup de répugnance: il dissimula cependant: peu de tems après la Reine Blanche indignée des préférences que le peuple marquoit à Eric, craignant d'ailleurs qu'il n'épousât une Princesse qui s'empareroit de l'autorité, conçut le projet le plus horrible: par son conseil Magnus qui sembloit avoir étouffé son ressentiment, appella son fils auprès de lui: Eric qui ne se méfioit de rien, se rendit à la cour de son pere: sa mere alla au devant de lui, & lui témoigna de la tendresse; mais vingt jours après, ce Prince expira du poison qu'elle avoit mêlé, dit-on, à sa boisson: d'autres prétendent qu'il étoit mort d'un excès de colere. Eric avoit publié quelques loix, principalement contre les séditieux & sur les ajournemens. Lorsque Magnus se vit seul maître, il ne garda plus de ménagemens, il voulut regner en despote; l'exemple & les reproches des sénateurs lui devinrent insupportables; il conçut le projet d'abolir le Sénat. Waldemar Roi de Dannemarck, qui peut-être aspiroit aussi au pouvoir (1) absolu, écrivit au Roi de Suede les lettres les plus flatteuses, lui promit de se joindre à lui contre ses ennemis, & fit si bien qu'il l'attira à Coppenhague, avec Blanche & Haquin Roi de Norwege leur fils: il détermina Magnus, par ses caresses, à lui livrer, malgré tous les Ordres de l'Etat, les lettres & les titres qui concernoient la Scanie: ils firent les accords du mariage de Marguerite fille de Waldemar, qui n'avoit que sept ans, avec Haquin & il fut dit que la Scanie, la Bleckingie & la Hallandie resteroient à Waldemar pour l'entretien de la Princesse. Il fit cette cession à l'insçu du conseil, & au préjudice de la couronne. On lui donna à cette occasion le surnom de *Smeek;* mot qui dans la langue du pays revient assez à celui de *dupe*, parce qu'il se laissa séduire par les flatteries de Waldemar. Ce dernier alla à main armée, prendre possession de ces provinces: Magnus, pour faire cesser les plaintes, fit semblant de s'opposer à cette prise de possession; il parut dans la Scanie avec une armée, il se présenta devant celle de Waldemar,

Eric empoisonné par sa mere. 1360.

La Scanie, &c. cédés au Roi de Dannemarck. 1361.

(1) Voyez les révolut. de Suede, par l'abbé de Vertot, T. I. p. 20.

mais au lieu d'en venir au combat, il ratifia la cession par un nouveau traité. (1)

Hist. de Suede. 800—1415.

Le Roi de Suede, haï des sénateurs qu'il avoit maltraités, du peuple qu'il avoit accablé d'impôts, & de la nation qu'il avoit dépouillée, conduisit ses troupes dans le Gothland & la Scanie, & demanda à quelque prix qu'il en fût, des secours à Waldemar, & l'engagea d'attaquer le Gothland, dont il haïssoit le peuple, parce qu'il refusoit de lui payer des impôts extraordinaires: Waldemar ne se fit point prier, il fit de ravages énormes, massacra dix-huit cents paysans, se rendit maître de Wisby, mit des gouverneurs dans les villes & répartit avec un butin immense; mais le peuple égorgea les gouverneurs dès qu'il fut parti, & le vaisseau sur lequel étoit son butin, fut submergé. Il se dédommagea dans l'isle d'Oeland, où il s'empara de la forteresse de Borckholm, défit un corps de 500 paysans, & fit un riche butin. Les calamités de la Suede étoient un objet de satisfaction pour Magnus: les grands indignés de sa tyrannie, le peuple scandalisé de ses mœurs, prierent Haquin Roi de Norwege de défendre l'Etat. Haquin s'arma pour la patrie contre son pere: le sort d'Eric son frere ne l'effraya point; Magnus fut pris & enfermé dans le château de Calmar. Haquin promit de rompre avec Waldemar, de renoncer au mariage de Marguerite & d'épouser Elisabeth, fille de Henri Comte de Holstein. Des gentilhommes députés pour aller chercher la Princesse, furent jettés sur les côtes de Dannemarck avec elle; Waldemar la retint dans ses Etats. Albert Duc de Mecklenbourg, & le pere d'Elisabeth prirent les armes pour la délivrer. Waldemar les amusa & fit entendre à Haquin que l'alliance de la maison de Holstein n'avoit rien de comparable avec celle de sa maison, & lui persuada qu'il ne pouvoit, sans honte, préferer Elisabeth à Marguerite: Haquin se laissa séduire; dès qu'il eut sa parole, Waldemar remit Elisabeth aux députés & la fit escorter magnifiquement jusques en Suede. Magnus qui étoit sorti de prison, la reçut avec un dédain insultant; les grands du Royaume représenterent à Magnus, l'outrage qu'il faisoit au Comte de Holstein; Magnus s'indigna de leurs remontrances & en exila vingt hors du Royaume. Henri de Holstein demandoit au Sénat qu'on remplit le traité fait avec lui; en effet le traité portoit que si Henri refusoit sa fille à Haquin, il perdroit les droits qu'il avoit sur la ville de Calmar; mais que si Magnus & Haquin s'opposoient au mariage, les Sénateurs & les Etats seroient degagés de leur serment de fidélité envers l'un & l'autre. (2) Le sénat & la nation, qui ne pouvoient point être coupables de la faute d'autrui, offrirent le trône à Henri Comte de Holstein, suivant les conditions du traité; mais Henri objectant sa vieillesse, leur conseilla d'élire pour leur Roi Albert de Mecklenbourg, dont la mere étoit sœur de Magnus. Henri de Holstein n'étoit pas le premier qui avoit refusé le trône de Magnus; avant de le donner à Haquin, on l'avoit offert à Israël Birger, fils du Gouverneur de l'Upland, qui le refusa. Albert ne l'accepta que pour son fils, qui s'appelloit Albert comme lui. Ce Prince s'empara de Stockholm: on y tint encore une assemblée, où l'on discuta l'exclusion de Magnus: on le somma de venir se justifier, mais il le refusa avec opiniâtreté & Albert fut

Il assiste Magnus contre ses sujets.

Haquin, fils de Magnus, se déclare contre lui & le fait prisonnier.

Change de parti. 1363.

Le trône offert à Henri de Holstein.

(1) *Pont. hist. Dan. L. 7 & 8.* (2) *Introd. à l'hist. Univ. Tom. IV.*

Sect. II. Hist. de Suede. 800-1415.

Magnus dépose.

proclamé; afin que la postérité n'eût rien à reprocher aux Suédois, on motiva l'exclusion de Magnus: ces motifs étoient, pour avoir persévéré dans une vie impie, débordée, pernicieuse aux mœurs; pour avoir dépouillé la Suede, & fait passer en des mains étrangeres, la Scanie, la Hallandie & les pays voisins; pour avoir épuisé le Royaume par des impôts & des exactions injustes; pour avoir violé les loix, la justice, les traités & son serment; pour avoir recherché des liaisons & des alliances pernicieuses au Royaume; & pour avoir enfin tenté de détruire le Sénat. (1) Il paroît étonnant que les Suédois aient tardé si longtems à chasser du trône Magnus, qui outre les crimes dont il s'étoit rendu coupable, s'étoit montré l'ennemi de ses propres sujets; mais les Suédois sentoient combien il étoit dangereux de transporter la couronne dans une famille étrangere à la nation, après avoir choisi leurs Rois parmi eux, depuis l'extinction de la famille d'Odin. On verra quels inconvéniens entraîna ce changement jusques au regne de Gustave Vasa.

Albert de Mecklenbourg. 1364. Tentatives inutiles de Magnus. 1365.

Magnus n'avoit point renoncé à l'espérance de remonter sur le trône: il feignit de changer de conduite; on lui vit verser des larmes de répentir: il avoit encore un parti dans le Royaume: il compta sur les secours de Waldemar & de Haquin: le premier avoit encore quelques places dans la Suede. Magnus ayant rassemblé une armée composée de Danois & de Norwégiens pénétra dans le Royaume; Albert marcha au devant de lui, le rencontra dans la province d'Upland & remporta sur Haquin, & sur lui, une victoire complette: Haquin fut blessé & ne se sauva qu'à la faveur d'un pont qu'il fit couper derriere lui: Magnus fut pris & conduit à Stockholm, il y fut sévérement gardé pendant sept années, que la Suede fut agitée de troubles continuels. Albert assiégea toutes les places du parti de Magnus, mais il étoit fort retardé dans ses expéditions par les secours que les Rois de Dannemarck & de Norwege envoyoient sans cesse contre lui. Cependant il négocioit sa paix avec le Dannemarck, la Puissance qui l'inquiétoit le plus:

Paix avec le Dannemarck.

cette paix fut achetée par la cession qu'il fit à Waldemar, avec le consentement du Sénat & des Etats de Suede, de l'isle de Gothland & de la ville de Wisby, de la Verandie, de la Windowidie, de la Vindie, de la Mascie, de la forteresse d'Elfsbourg, d'une partie de l'Helsingie & du territoire de Helsinbourg. Il fut convenu que Waldemar retiendroit à titre de propriété ces places qu'il occupoit à titre de protecteur. Par ce traité Albert restoit maître de la Suede: les Duchés de Mecklenbourg, de Schwerin & la Principauté de Rostock, restoient à son pere & à ses freres, qui cédoient à perpétuité au Roi de Dannemarck, la forteresse de Warberg. On promit de ne rendre la liberté à Magnus, qu'autant que lui & son fils ratifieroient ce traité, qui fut souscrit par l'archevêque, les évêques, les chapitres, les abbés, les sénateurs & cinquante gentilshommes. (2)

1371. Nouvelle guerre.

Malgré ce traité si solemnellement juré, deux ans après Albert accéda au traité de ligue offensive & défensive que les Comtes de Holstein, la Noblesse du Juthland, les Ducs de Sleeswich & de Mecklenbourg & les villes Anséati-

(1) *Locæn. Libr. 3. hist. Suec.* (2) *Introd. à l'hist. Univ. Pontan. hist. Dan.*

Anséatiques firent contre les Rois de Dannemarck & de Norwege: le Roi Albert entra dans la Scanie & s'empara d'une partie de cette province, tandis que les autres alliés s'emparoient du Dannemarck que le Roi Waldemar avoit abandonné. (1) Haquin à la tête d'une armée nombreuse, força Albert à la retraite, & mit le siege devant Stockholm; il fut long & meurtrier. Haquin éleva une forteresse qui dominoit la ville: on fut obligé d'en venir à un accommodement; il fut convenu qu'on rendroit la liberté à Magnus; qu'il payeroit pour sa rançon une somme de douze mille marcs d'argent: somme qui fut cautionnée par soixante gentilshommes Norwégiens; qu'il céderoit à Albert tout le Royaume & ses droits sur la Scanie. On lui cédoit sa vie durant, les revenus de la Gothie occidentale & des provinces de Wermeland & de Dalie; il promit de se retirer pour toujours en Norwege. Magnus, après la conclusion du traité rentra en Norwege avec son fils, où quelques années après il se noya en traversant dans une barque le gué de Blomenfort, près de Lundholm. Waldemar mourut dans cet intervalle & ne laissa point d'enfans mâles: les Etats de Dannemarck mirent sur le trône, Olaus fils de Haquin & de Marguerite fille de Waldemar. Albert de Mecklenbourg neveu du Roi Albert prétendoit à la couronne, comme né de l'aînée des filles de Waldemar; mais Olaus avoit été préféré comme héritier du Royaume de Norwege & petit-fils de Magnus, & sur la tête duquel, ou sur celle de son fils, les trois couronnes pouvoient être réunies. Ces prétentions étoient sur le point de rallumer la guerre; lorsque la mort du vieux Duc Albert & celle de son petit-fils, qui arriverent dans ce tems, mirent fin à cette discussion. Haquin mourut peu de tems après. Olaus déja Roi de Dannemarck lui succéda au trône de Norwege, & comme il étoit encore trop jeune, la régence de ces deux Royaumes fut déférée à Marguerite sa mere. Albert fit plusieurs irruptions dans la Scanie, ses efforts se réduisirent à fatiguer beaucoup les Suédois par des combats sans succès; mais plus heureux qu'habile, le jeune Olaus enlevé par une mort prématurée, ne lui laissa plus à craindre de rivalité de l'ancienne maison de Suede, qui avoit occupé le trône pendant 220 ans depuis Eric le Saint.

Hist. de Suede. 800-1415.

Accommodement.

Mort de Magnus, du Roi de Dannemarck &c.

Albert, dans les commencemens de son regne, avoit donné les plus heureuses espérances; les privileges de la Suede rétablis & confirmés, des loix sages publiées, des réglemens pour le maintien de la sûreté publique & privée, avoient été les premiers fruits de son administration; mais dès qu'il n'eut plus de rivaux à craindre, il sembla mépriser ses sujets: contre la foi des sermens, il appella un grand nombre de gentilshommes Allemands, & les préfera aux Suédois: il ne donnoit sa confiance qu'à ces étrangers; les gouvernemens des provinces & des villes étoient pour eux: lorsque les citoyens & les paysans venoient demander justice au Roi & à ses juges, ou qu'avec leur ingénuïté naturelle ils exposoient leurs différends, on tournoit leurs expressions en ridicule & on les rejettoit avec un ris moqueur: au lieu que les Allemands étoient toujours écoutés. Les filles nobles & les veuves étoient mariées à des époux d'une origine commune; il décora des hommes vils, des privileges de la noblesse: il faisoit des emprunts continuels & ne payoit per-

1374. Albert se fait haïr.

(1) *Locæn. L. IV. in vit. Albert.*

SECT. II. Hist. de Suede. 800-1415.

somme. Tous les revenus de l'Etat étoient employés à satisfaire l'avidité de ces étrangers, & il en faisoit passer une grande partie dans le Mecklenbourg: il avoit épuisé le Royaume par des impôts extraordinaires; il ne rougit pas de demander qu'on attachât au domaine de la Couronne, le tiers du produit des biens séculiers & ecclésiastiques. Ces revenus devoient être destinés à l'entretien de sa cour. (1) Cette demande faite aux Etats assemblés les révolta. Cependant ils le supplierent de ne pas envahir des biens qu'ils tenoient de leurs ancêtres & de ne pas toucher aux privileges de la nation qu'il avoit confirmés lui-même: ils lui représenterent qu'en renvoyant les étrangers, ou ne cessant de les accabler de ses bienfaits, en retirant les fiefs qu'il leur avoit engagés, il trouveroit dans les revenus de la Couronne, de quoi en soutenir l'éclat & la dignité; ils promirent même, s'il vouloit consentir à ce qu'ils demandoient, d'ajouter à ses revenus un supplément considérable. Albert, au lieu d'écouter de si sages représentations, usant du pouvoir absolu, fit saisir en différentes provinces la troisieme métairie.

Albert, qui ne devoit la couronne qu'à l'humeur impatiente des Suédois, qui ne pouvoient souffrir une domination trop absolue, (2) les indigna par sa tyrannie: ils chercherent les moyens de secouer le joug. Le Roi avoit introduit dans le Royaume un si grand nombre d'étrangers, qu'il avoit un parti puissant grossi de la foule des malheureux qui espéroient de profiter des débris de la fortune des nobles & des riches, dont Albert cherchoit à s'emparer par toute sorte de moyens. Ils protesterent contre la violence & se retirerent en Dannemarck, auprès de la Reine Marguerite, qui n'attendoit que l'occasion de profiter du mécontentement des Suédois.

1381. Les premieres étincelles de la guerre civile avoient éclaté: dans une émeute, Charles Nilson chevalier, fut poursuivi & égorgé au pied de l'autel de l'église des freres mineurs. La Reine Marguerite haïssoit Albert qui, en différentes occasions, avoit tenu des propos outrageans sur cette Princesse: (3) les Suédois lui demandoient des secours; elle avoit mis dans ses intérêts plusieurs Seigneurs de cette nation; elle marqua peu d'empressement aux avantages qu'on lui promettoit; cependant elle promit de les aider à chasser Albert du trône, à condition qu'ils jureroient de l'y faire monter, comme héritiere légitime: les Suédois consentirent à lui déférer la Couronne, mais le titre d'héritiere souffrit de grandes difficultés, qui néanmoins disparurent bientôt. Dès que les mécontens eurent déclaré Marguerite, Reine de Suede, l'étendard de la guerre civile fut déployé. Albert ne pouvant trouver dans les subsides d'un Royaume épuisé, assez de ressources pour soutenir la guerre, engagea le Gothland, aux Chevaliers Teutoniques, pour vingt mille nobles à la rose, monnoye d'Angleterre: la Suede désolée par les guerres antérieures, appauvrie par l'administration d'Albert, étoit un théâtre d'horreurs, où les factions opposées ne combattoient qu'avec le fer & la flamme. Albert s'étoit mis en état de soutenir les efforts des mécontens: se

On offre le trône à Marguerite de Dannemarck.

Guerre civile.

(1) *Locœn. L. 4. Hist. Suec. in Alb.* (2) *Révol. de Suede, T. 1. p. 22.*

(3) Il l'appelloit la *bonne amie des moines*: parce que l'abbé de Sora lui étoit attaché, il l'appelloit toujours le Roi sans culottes: il lui avoit envoyé une pierre plus propre à aiguiser ses aiguilles & ses ciseaux, que ses lances & ses épées. *Locœn in Alb. vit.*

méfiant des Suédois, il avoit levé des troupes dans la Saxe & le Holftein; Gerhard Comte de Holftein & Otton Comte de Rupin, les commandoient : il y avoit dans fon armée un grand nombre de Seigneurs Allemands. Albert pour abréger une guerre qu'il n'étoit pas en état de continuer par le manque de finances, invita Marguerite à fe trouver avec fes troupes dans la Gothie occidentale près de Falkoping. Il fit vœu de ne mettre fon bonnet royal que lorfqu'il auroit puni la Reine de fon audace, reconquis la Scanie, & pris le Dannemarck & la Norwege. L'armée de Marguerite étoit compofée de Danois, de Norwégiens, & de Suédois; Iwarlycke en étoit le Général: les Suédois révoltés avoient pour chef particulier Eric Kelfel-fon. La Reine reçut le cartel; les deux armées fe trouverent en préfence au lieu indiqué; la bataille fut opiniâtre & fanglante, mais la victoire fe décida pour Marguerite. Albert avoit conduit inconfidéremment fes troupes fur un terrein marécageux qui les empêcha de manœuvrer; l'armée de Marguerite les entoura & les tailla en pieces. Albert & fon fils furent faits prifonniers, avec un grand nombre de Chevaliers; dix-neuf furent tués, dont deux Comtes de Holftein & l'Evêque de Scara. Les Danois ne perdirent que huit Chevaliers. Albert & fon fils furent conduits à Marguerite, qui lui demanda, s'il ne mettroit pas fon bonnet royal ? s'il ne feroit pas le parrain des enfans de l'abbé de Sora? (1) Elle l'envoya fous bonne efcorte, dans la forterefle de Lindholm avec fon fils; le Roi Albert fut fait prifonnier, le même jour que Magnus fon prédéceffeur étoit tombé dans fes fers, vingt-fept ans auparavant.

Hift. de Suede. 800--1415.

Défaite d'Albert qui eft fait prifonnier. 1389.

La guerre civile ne devint que plus cruelle depuis cette bataille. Les Goths & les Suédois furent aux prifes. Les uns vouloient qu'on élût un nouveau Roi, les autres qu'on affurât le trône à Marguerite: il y avoit un troifieme parti qui foutenoit qu'on ne pouvoit pas donner un fucceffeur à un Roi prifonnier: l'obligation de délivrer le Roi, étoit un autre fujet de rixe entre les Allemands & les Suédois; les premiers prétendoient que par leur ferment de fidélité, les Suédois étoient obligés de défendre leur Roi; les Suédois, au contraire, foutenoient que ce n'étoit point eux qui avoient fait la guerre à Marguerite, mais feulement le Roi avec fes Allemands, pour lefquels il avoit épuifé le Royaume, & que c'étoit aux auteurs du mal à le réparer. Le Duc de Mecklenbourg arma une puiffante flotte, qui, malgré la tempête, aborda à Stockholm affiégé. Cette ville tenoit le parti du Roi. Les Allemands en maltraitoient les bourgeois, fous prétexte qu'ils avoient deffein de livrer la ville à la Reine. Le Duc en fit lever le fiege, y jetta des vivres & répandit fes foldats dans les campagnes, où ils mirent tout à feu & à fang. Une multitude de payfans fans chefs, s'attrouperent & furent ou difperfés ou maffacrés. Dans la ville, la faction des Allemands, à qui le mauvais état des affaires d'Albert faifoit tout craindre pour leur fûreté, fe groffit de 1500 fanatiques appellés *freres chapeaux*, parce qu'ils en portoient de très grands. L'efprit de parti, la haine nationale, l'émulation, la vengeance, excitoient les Allemands & les Suédois au carnage les

(1) On dit que le Roi épris de la beauté de la Reine, ayant témoigné le défir de coucher avec elle, elle le fit porter dans fon lit à fes côtés, pieds & mains liés. *Ibidem.*

Sect. II. Hist. de Suede. 800--1415.

uns des autres; les Allemands se trouvant les plus forts, jetterent dans les prisons, les principaux des Suédois: les bourgeois coururent aux armes: on alloit combattre, lorsque le Gouverneur & le Sénat ordonnerent aux deux nations & leur firent jurer de vivre en paix, jusques à ce que le sort des armes eût décidé si Albert demeureroit maître de la ville: dans ce cas les Suédois n'essuyeroient aucun mauvais traitement des Allemands, ni dans le cas contraire les Allemands des Suédois. Cet accommodement ne fut que momentané: peu de jours après les Allemands s'assemblerent de nuit dans l'hôtel de ville: le Gouverneur y appella le Sénat & quelques bourgeois, comme pour une affaire très importante. On y lut une ancienne liste de 170 Suédois accusés de trahison, parmi lesquels il y en avoit qui étoient morts depuis quatre ans; on les saisit, on en appliqua plusieurs à la torture, & la plupart moururent dans ce supplice. Des vivres & de nouveaux renforts amenés à Stockholm, rendirent la faction Allemande plus forte & plus nombreuse: elle publia que les Suédois morts à la torture, avoient révélé que l'objet de la conspiration, étoit d'égorger tous les étrangers qui dans ce tems-là étoient à Stockholm; en conséquence on transporta secrétement, ce qui restoit d'accusés, dans une maison où l'on mit le feu.

Cette cruauté & plusieurs autres, dont le détail seroit trop long, (1) ne se bornerent point à la ville de Stockholm: la Suede n'eut que trop à se répentir d'avoir mis sa Couronne sur la tête d'un Prince étranger. Les Ducs de Mecklenbourg n'ayant pu réussir par tous ces moyens à délivrer le Roi Albert, imaginerent de publier à Rostock & à Wismar, la cinquieme année de sa captivité, que quiconque voudroit armer à ses périls & fortune & attaquer les Suédois, les Norwégiens & les Danois, voyageans ou commerçans, trouveroit dans ces deux ports toute liberté & facilité pour y déposer, vendre ou partager le butin; la même liberté étoit accordé aux habitans du Gothland & aux Prussiens, parceque les Chevaliers Teutoniques y tenoient le parti du Roi. Il se forma des compagnies de pirates, qui sous le nom de *Pourvoyeurs* ou *Vitaliens*, (parce qu'ils étoient obligés de fournir des vivres & des munitions à la ville de Stockholm,) infesterent la mer Baltique & se répandirent sur l'océan. (2) Ils faisoient des descentes sur les côtes amies & ennemies, & comme ils étoient sans chefs, ils se livroient à toute sorte d'excès. Tout ce qui tomboit sous leur main étoit dépouillé, ou massacré, ou violé; souvent ils brûloient les vaisseaux avec ceux qu'ils avoient volés; lorsqu'ils faisoient certains prisonniers qui refusoient de payer leur rançon, ils les couvroient d'une espece de tunique de bois, parsemée de pointes, de sorte qu'ils ne pouvoient sans être déchirés, ni marcher, ni s'asseoir, ni se coucher; ils les laissoient dans cet état, jusqu'à ce qu'ils eussent payé le prix qu'on exigeoit de leur liberté ou qu'ils l'eussent bien assuré. Enfin Marguerite, avec le secours des villes Anséatiques, vint à bout de disperser ces hordes de scélérats. (3)

1392.

La faim se faisoit ressentir à Stockholm. Le Duc de Mecklenbourg ne pouvoit pas y jetter des vivres à cause des Danois: il arriva dans un jour

(1) On peut les voir dans Locœn. in vit. Alb. L. 4. (2) Voyez *Locœn in vit. Alb. hist. Suec. L. 4.* (3) *Idem Ibidem. Puffend. de reb. Suec. Introd. à l'hist. de l'Univ.*

d'hiver, que les vaisseaux furent surpris par la glace, & que les Danois voulurent profiter de cette circonstance, pour insulter la flotte ennemie; Hugues qui la commandoit, avoit entouré ses vaisseaux de grosses poutres imbibées d'eau durcie ensuite par la glace, afin d'amortir les traits des Danois: ceux-ci ne pouvant combattre par mer, descendirent de leurs vaisseaux, & transporterent leurs machines par terre. Hugues prévoyant leur manœuvre, fit couper secrétement la glace autour de ses vaisseaux, à une certaine distance. L'eau se gêla bientôt & forma une croûte légere, que recouvrit la neige qui tomboit: il ne paroissoit rien au dehors; mais lorsque l'ennemi approcha avec ses machines, cette croûte s'ouvrit & tous ceux qui étoient descendus, furent submergés. La sixieme année de la prison d'Albert, les députés des villes Anséatiques & les ambassadeurs de Mecklenbourg & de Prusse se rendirent à Hellinborg pour faire des ouvertures de paix; mais le député de Stralsund ayant été tué, dans une rixe survenue entre les Allemands & les Suédois, les autres députés se retirerent, & les conférences furent rompues. Elles furent reprises l'année d'après à Laholm. (1) La Reine Marguerite s'y trouva en personne; Jean de Meklenbourg & ceux de son parti, les députés des villes Anséatiques & de Prusse. Il y fut convenu de rendre la liberté à Albert, à son fils & au Comte de Rupin. Le Roi Albert s'obligea de céder dans l'espace de trois ans, à la Reine Marguerite, le droit & les prétentions qu'il pouvoit avoir sur la ville de Stockholm & sur le Royaume de Suede; & se soumit à retourner en prison, de quelque maniere qu'il manquât au traité. La Reine exigea que les villes Anséatiques, de Lubec, de Hambourg, de Dantzick, de Thorn, d'Elbing, de Stralsund, de Stettin, & de Kempen servissent de caution, & s'engageassent de payer soixante mille marcs d'argent, si le Roi manquoit à quelqu'un des articles du traité. On convint d'une suspension d'armes pour trois ans, pendant lesquels la ville de Stockholm demeureroit entre les mains des villes Anséatiques pour leur sûreté; le commerce seroit libre, & chacun conserveroit ce qu'il possédoit dans le Gothland. (2) Après la signature du traité Albert se retira dans le Mecklenbourg, après un regne de vingt-trois ans. Il se rendit ensuite en Prusse, fit alliance avec les Chevaliers Teutoniques, qui ayant repris aux pirates le Gothland, le remirent à Albert. Il passa dans cette isle, qu'il céda à Eric son fils.

Hist. de Suede. 800--1415.

Traité de paix, par lequel Albert cede sa couronne à Marguerite. 1394.

Marguerite qu'on a appellée la Semiramis du Nord, avoit toutes ses vertus & n'avoit aucun de ses vices; grande, magnifique, aimant les plaisirs, mais en Reine; d'une politique habile, ferme & soutenue, aspirant à la gloire, & ayant le courage & l'ambition de parvenir à ce pouvoir absolu, qui avoit précipité du trône les derniers Roi de Suede: (3) elle se trouva par la révolution qui en avoit chassé Albert, Souveraine des trois Royaumes du Nord: elle forma le projet de les réunir. Mais ses desseins pouvoient être traversés; il regnoit entre la Suede & le Dannemarck une ancienne antipathie qui paroissoit invincible; les Suédois étoient prévenus que la fille de Waldemar devoit avoir hérité de son dédain pour leur nation; ils se plaignoient que dans la distribution des emplois, les Danois avoient toujours la préféren-

Marguerite. 1395.

(1) Pont. Lib. 7. Hist. Dan. (2) Crantz Lib. 5. Hist. Suec. (3) Voyez les Rév. de Suede par l'Abbé Vertot.

Chap. II. Hist. de Suede. 800--1415.

ce; qu'elle n'en accordoit que de très médiocres aux Suédois, à l'exception d'Abraham Broderson, jeune gentilhomme Suédois, qui n'avoit pour lui que les agrémens d'une belle figure & d'une taille noble & élégante en même tems, à qui la Reine avoit donné le gouvernement de la Hallandie & de la Werrandie. On ne manqua point d'attribuer cette faveur à une passion secrete de la Reine pour ce jeune Seigneur. Ils supporterent impatiemment la réponse que fit la Reine à quelques Seigneurs Suédois, qui lui représentoient qu'en accordant aux Danois les gouvernemens des provinces & les commandemens des forteresses, des châteaux & des places, elle violoit les privileges de la nation & son serment. „ Conservez bien (leur dit-elle,) vos privileges „ & vos diplômes, & moi j'aurai soin de la garde de vos forteresses & de „ vos villes." (1) Les Suédois se plaignoient encore qu'elle les chargeoit d'impôts trop onéreux; il y en avoit un sur chaque piece de bétail, sur chaque ménage, outre le denier du Roi: on prétendoit que son projet étoit d'épuiser le peuple, pour le mettre hors d'état de tenter aucune entreprise contre le repos public, & qu'elle faisoit passer en Dannemarck tout l'argent de la Suede. La Reine étoit informée de tous ces bruits; mais elle les méprisoit, elle sçut se mettre au-dessus de toutes les difficultés.

Les Suédois la presserent de se choisir un époux pour s'assurer d'un successeur, dans la crainte qu'Albert, ou Eric son fils, ne fît revivre ses prétentions, s'ils avoient le malheur de la perdre: Marguerite étoit trop jalouse de son autorité pour la partager, elle leur répondit que sans recourir à cette voie incertaine, ils pouvoient lui désigner un successeur de son sang même, mais si jeune qu'elle pourroit le former sous leurs yeux dans l'art de régner, & l'accoutumer aux mœurs de leur pays: ce jeune enfant étoit Henri, fils de Wratislas VII, Duc de Poméranie & de Marie de Mecklenbourg & petit-fils de la sœur de Marguerite; elle ne faisoit que le leur recommander, ne voulant pas d'ailleurs, disoit-elle, gêner la liberté des suffrages, voulant que l'élection du successeur qu'ils nommeroient se fît dans les formes accoutumées: cette proposition fut remise à l'assemblée des Etats; cependant comme elle étoit assurée du succès, elle fit venir à sa cour le jeune Prince, changea, pour plaire aux Suédois, son nom de Henri en celui d'Eric; elle le fit re-
1396. connoître par les Etats de Norwege & de Dannemarck. Lorsque les Etats de Suede furent assemblés pour procéder à l'élection du successeur de Marguerite, elle s'y rendit elle-même, sous prétexte d'y régler les affaires du Royaume, & en effet, elle y décida de reprendre tous les biens de la Couronne qu'Albert avoit donnés à ses favoris; de faire raser les forteresses qu'il avoit élevées dans la derniere guerre; de restituer aux nobles ce qui leur appartenoit; de rendre à la couronne les mines qu'Albert avoit aliénées; de dégrader de noblesse ceux qu'il avoit anoblis sans sujet. Elle régla avec les Etats plusieurs autres objets. Enfin Eric de Poméranie fut déclaré successeur de Marguerite, & solemnellement proclamé dans la prairie de Morastein selon l'usage antique. (2)

Henri de Poméranie désigné son successeur sous le nom d'Eric.

Cependant elle ne perdoit point de vue son projet de réunion des trois

(1) Locœn. Lib. 4. Hist. Suec. in vit. Marg. (2) Locœn. Hist. Suec. Lib. IV. Introd. à l'Hist. de l'Univ. T. 4. L. 4.

Couronnes sous un seul Roi: elle avoit gagné, soit par elle-même, soit par ses agens secrets, les grands des trois Royaumes. Quand elle fut assurée du succès, elle convoqua les Etats généraux de ces trois Puissances, à Calmar en Suede: il y avoit quarante députés de chacune. Ce qui facilita surtout à Marguerite l'exécution de son projet, fût que chacun de ces Royaumes avoit une forme de Gouvernement à-peu-près semblable; qu'ils étoient tous trois électifs; que chacun avoit son Sénat; que le Prince, dans chacun, ne pouvoit entreprendre aucune affaire d'une certaine importance, sans la participation du Sénat, ou sans le consentement des Etats généraux. (1) Mais il eut fallu aussi que ces trois nations, pour n'en faire qu'une, eussent eu le même esprit, le même caractere, les mêmes mœurs: aussi cette union projettée pour éterniser la paix & pour procurer aux trois états le plus grand bien politique, opéra-t-elle bientôt un effet tout contraire. Les principaux chefs de cette union sont „ que les trois Royaumes ne reconnoîtront qu'un seul „ & même Roi; que cependant chacun de ces Royaumes conservera ses „ loix, ses coutumes, ses immunités & ses privileges; que les gouverne- „ mens, charges & emplois seront donnés dans chaque Royaume aux natu- „ rels du pays; que chaque année le Roi, accompagné de deux Sénateurs, „ parcourra les provinces; qu'il s'arrètera pendant quatre mois plus ou moins, „ dans chaque Royaume pour connoître les besoins des peuples; qu'il con- „ sumera dans chaque Royaume les biens qu'il en tirera; que chaque nation „ ne payera des impôts que pour ses propres besoins; qu'en cas de guerre „ les trois nations réuniront leurs secours & leurs forces, de maniere cepen- „ dant que chaque Royaume entretienne son armée, jusques à ce qu'elle soit „ rendue à sa destination, où elle sera payée des deniers du trésor commun „ aux trois nations; qu'aucun Royaume ne pourra déclarer la guerre sans le „ consentement des deux autres; que lorsque le trône sera vacant, l'élec- „ tion du nouveau Roi se fera à Halmstadt, où se trouveront quarante grands „ de chaque Royaume, faisant le nombre de cent vingt électeurs; que si le „ Roi défunt laisse plusieurs fils, on nommera celui qui paroîtra le plus „ digne du trône & le plus propre à faire le bien de l'Etat & le bonheur de „ ses peuples, sans égard à la primogéniture; que le Roi ne sera élu qu'autant „ qu'il aura pour lui l'unanimité des suffrages; qu'il sera élu tour-à-tour „ dans les trois Royaumes, &c." (2) Tels sont les articles principaux de cette union si célebre, & qui fût si funeste aux trois Royaumes, jusques à ce que Gustave Wasa eût rétabli les choses sur l'ancien pied. Malgré le desir apparent d'établir une espece d'égalité entre les trois peuples, la Reine donna toujours la préférence aux Danois: elle disoit à Eric son successeur, „ la „ Suede vous nourrira, la Norwege vous habillera, le Dannemarck vous „ défendra." (3)

Hist. de Suede. 800--1415.

Union de Calmar.

Marguerite présenta le jeune Prince à l'assemblée de Calmar, & pria les Etats des trois Royaumes de le reconnoître pour son successeur; elle appuya sur les avantages qui résulteroient de n'avoir qu'un seul Souverain; elle le prouvoit par son exemple même: en réunissant les trois couronnes sur sa

(1) Révol. de Suede T. I. (2) Voyez l'Hist. de Dannemarck. (3) Locœn. loc. cit. Révol. de Suede.

SECT. II. *Hist.* de Suede. 800--1415.

tête, leurs querelles avoient cessé; elle leur fit envisager cette union comme devant les rendre maîtres du commerce de la mer Baltique, & comme leur protectrice contre l'avidité des villes Anséatiques. Les Suédois n'y virent qu'un frein contre l'autorité de leurs Souverains, tandis que Marguerite y trouva un moyen de parvenir au pouvoir absolu. Comme elle n'ignoroit pas combien ils étoient jaloux de leur liberté, elle s'attacha à se faire un parti dans le Royaume. Le clergé lui parut le plus propre à remplir ses vues: elle
1398-1400. enrichit les églises; les évêques, dont elle augmenta les privileges & les revenus, eurent part au gouvernement; des partisans secrets répandus dans le Royaume, l'avertissoient des moindres murmures. Elle étoit d'ailleurs très attentive à faire observer la justice, elle ordonna que les biens donnés par les Rois aux paysans, à charge du cens, & qui leur avoient été enlevés, leur fussent rendus, & qu'il ne leur fût fait à l'avenir aucune violence. Cependant elle s'écarta quelquefois des regles de la justice; surtout lorsque n'ayant pu venir à bout de reprendre aux Chevaliers Teutoniques, par la force des armes, le Gothland dont ils s'étoient emparés, elle prit le parti de l'acheter d'eux, elle en fit payer la valeur par les Suédois, & au lieu d'annexer cette province à la Suede, elle l'unit au Dannemarck. Depuis l'époque de l'Union de Calmar, jusques au regne de Gustave Wasa, l'histoire de Suede se trouve confondue avec celle de Dannemarck. On peut y voir les détails que nous supprimons jusques à ce regne. Nous ne ferons que parcourir rapidement cet intervalle, en ne nous arrêtant qu'à ce qui regarde spécialement la Suede. (1)

Le Gothland recouvré & uni au Dannemarck.

Mariage d'Eric. 1406.

Eric avoit épousé Philippine, fille de Henri IV, Roi d'Angleterre; elle lui fut amenée avec la plus grande pompe: on prétend qu'elle ne donna pour dot à Eric, qu'un écu d'or, mais d'une grosseur si énorme qu'il en pesoit plusieurs milliers: cette Princesse étoit brave & courageuse; pendant la guerre d'Eric contre les Ducs de Holstein, elle avoit dispersé les ennemis devant Coppenhague. L'année d'après, dans l'absence de son mari, elle arma une flotte contre les villes Anséatiques; mais cette flotte fut battue & ruinée par celle de Lubec & de Stralsund. Eric à son retour fut si irrité de cette perte, que par ses mauvais traitemens Philippine accoucha avant terme, & s'enferma dans un couvent. (2) Vers ce tems plus de la moitié de la ville de Stockholm périt par les flammes; plus de 400 hommes furent brûlés: les femmes & les enfans se retirerent sur les vaisseaux, qui trop chargés du poids coulerent à fond: on compta 1600 femmes ou enfans submergés: cette calamité précéda de fort peu de tems la mort de Marguerite, dans la 60e. année de son âge: elle mourut d'une maladie pestilentielle, qu'elle avoit prise dans un vaisseau. (3)

Mort de Marguerite. 1409.

SEC-

(1) Voyez l'Hist. de Dannemarck. (2) Loccen. L. 4. Hist. Suec. (3) Idem. Ibid. Introd. à l'Hist. de l'Univ.

Sect. III. *Hist.* de Suede. 1411-1560.

SECTION III.

Histoire du Royaume de Suede, depuis Eric de Poméranie jusqu'à la mort de Gustave Ericson, ou depuis 1411 *jusqu'en* 1560.

Eric XII de Poméranie.

Eric XII hérita des trois Couronnes de Marguerite, mais non pas de ses vertus & de sa politique; il n'observa presque aucune des conditions de l'Union de Calmar: il passoit presque toute l'année au Dannemarck, ou ailleurs, occupé de guerres inutiles & malheureuses. Dans son absence la Suede étoit administrée au gré des caprices & de la cupidité des Gouverneurs Danois qu'Eric y envoyoit, & qui exerçoient sur les Suédois au nom de leur maître, les vexations les plus odieuses & l'empire le plus despotique. Eric avoit donné sa confiance à Hunning de Konigsmarck: par ses conseils le Roi établit un impôt perpétuel sur les biens-fonds, terres, champs, prez, domaines de toute espece: impôt révoltant dont on n'avoit point encore d'exemple, tout l'argent de la Suede passoit en Dannemarck; la noblesse & le peuple étoient épuisés; mais ce qui indignoit le plus les Suédois, c'étoit l'insolence des Gouverneurs, & des Danois qui occupoient les grands emplois; ils envoyerent en Dannemarck le titres & les papiers qui concernoient les libertés & les franchises des Suédois. Eric, en un mot, traitoit la Suede en pays conquis: il avoit envoyé en Dalécarlie un Gouverneurs Danois, nommé Josson Asdal, homme dur & cruel: comme si les supplices ordinaires n'étoient pas assez rigoureux, il en imaginoit pour tourmenter ses victimes; il suspendoit ceux qu'il soupçonnoit supporter impatiemment sa tyrannie, dans des tourbillons, de fumée jusques à ce qu'ils fussent étouffés; il atteloit les femmes à la charrue, plusieurs avoient péri sous les coups de ses satellites; quelques-unes qui étoient enceintes, avoient expiré en accouchant dans les champs avant terme: il ne respectoit ni les liens du mariage, ni l'innocence des jeunes filles; tout ce qui lui plaisoit devenoit la proie de sa lubricité: par des exactions multipliées, il réduisoit les plus riches à la mendicité. Les Dalécarliens se plaignoient, mais leurs lettres étoient renvoyées au Gouverneur, qui d'un côté peignoit à Eric cette nation comme inquiete & factieuse, se plaignant sans cesse, & méchante; & de l'autre il se vengeoit par de nouvelles duretés. Les Dalécarliens s'assemblerent & résolus de secouer le joug, ils délibéroient sur le choix de leur chef: les Dalécarliens simples, mais fiers, sont naturellement attachés à leur Prince & à leur patrie, mais jaloux de leurs privileges, ils ne peuvent point s'accoutumer à un empire dur & tyrannique; ils supporteront plus aisément les plus pénibles travaux, que l'orgueil d'un grand qui affecte un luxe & des manieres qui sont au-dessus de son état; plus soumis aux loix, plus sensibles à l'injure qu'on leur fait, qu'aux maux qui peuvent résulter de leur vengeance, il faut qu'on leur rende justice, ou ils se la rendent eux-mêmes; hommes, femmes, tout combat pour punir l'injuste aggresseur; mais ils s'appaisent, aussitôt qu'un homme irréprochable dans ses mœurs & d'une probité reconnue, se mêle de leur querelle. Leur soumission à la raison & à la justice est telle, que le coupable qui seroit absous, se croi-

1424. *Il opprime les Suédois.*

Révolte des Dalécarliens; leur caractere.

SECT. III. *Hist.* de Suede. 1411-1560.

roit aussi malheureux, que l'innocent qui auroit été condamné. (1) Engelbert Engelbrechtson, gentilhomme de cette province, qui souvent avoit porté au Roi les plaintes de ses compatriotes sans utilité, fut choisi pour les conduire: il les appaisa, & écrivit encore à Eric, déclarant de se soumettre aux supplices les plus cruels, s'il ne prouvoit pas ses accusations. Le Roi renvoya Engelbert & sa lettre, au Sénat pour connoître de cette affaire, mais en ordonnant aux juges de conserver Josson dans ses prérogatives & sa dignité: cet ordre lioit les mains aux juges qui ne prononcerent point. Il revint au Roi, pour le supplier de faire rendre justice à ses peuples, & de faire punir Josson, s'il le méritoit; le Roi fatigué de ses importunités, le fit retirer, & lui défendit de jamais reparoître devant lui. Alors Engelbert va retrouver ses Dalécarliens, & consent à être leur chef; l'étendard de la révolte est levé, ils marchent à Westeraas, & assiegent Josson dans sa forteresse. Quelques sénateurs accoururent & assurerent les paysans que Josson changeroit de conduite; ils poserent les armes; mais Josson n'en continua pas moins de les opprimer; les Dalécarliens s'armerent encore; le Sénat revient une seconde fois & promet que Josson sera déposé; mais cette condition n'ayant pas été mieux remplie; ils prirent les armes une troisieme fois pour ne les plus quitter qu'ils ne fussent vengés. Josson forme le dessein de chasser tous les étrangers qui occupoient les gouvernemens: il fut déposé par le Sénat, & il échappa à la fureur

1433. *D'autres provinces y prennent part.*

des Dalécarliens. (2) Engelbert rassembla quelques troupes de paysans, il s'empara de plusieurs châteaux que les gouverneurs avoient abandonnés & les rasa: sa troupe grossissoit toujours. Il appella à son secours la noblesse des provinces de Westmanland & de Nericie; ces provinces & l'Upland suivirent son parti; il diminua les impositions d'un tiers & retint le reste pour les frais de la guerre. Eric Pucke qui fit soulever les provinces du Nord, se rendit auprès de lui; ils alloient faire le siege de Gripsholm; mais le gouverneur mit le feu au château & s'enfuit à Stockholm. Engelbert se présente devant cette ville; le Gouverneur démanda deux mois, après lesquels il promit de la remettre s'il n'avoit pas reçu des secours: le même accord fut fait avec les gouverneurs d'Orebro, de Nikoping, Ringstedeholm, Stekebourg; enfin le soulevement étoit presque général dans tout le Royaume; les sénateurs qui tenoient encore pour Eric, s'assemblerent à Waldstena. Engelbert
1434. qui venoit de remporter un avantage sur les troupes Danoises qui avoient voulu s'opposer à ses progrès, s'y rendit; on chercha à le ramener par toute sorte de moyens; on employa les raisons les plus fortes. Il répondit avec
1435. fermeté qu'ils avoient tort de le traiter de rebelle, qu'il n'avoit jamais eu le dessein de l'être, ni au Roi, ni aux loix, qu'il n'avoit jamais eu d'autre projet que de défendre la liberté de sa patrie, contre la violence de ses oppresseurs; que les Suédois ne devoient pas être menés comme un troupeau d'esclaves, ainsi que les gouverneurs vouloient le faire; que si le Roi les eut voulu renvoyer, il n'auroit pas eu besoin de prendre les armes pour les chasser; que ni lui ni ses compagnons n'avoient rien à se reprocher, puisque leur serment étoit lié à celui du Roi; qu'Eric avoit juré d'administrer le

(1) Voyez les Révol. de Suede T. I. Locœn. L. 4. Puffendorf. (2) Voyez les détails dans Locœn. loc. cit.

Royaume ſelon les loix publiques & les coutumes du Royaume; & que ſes ſujets avoient juré de lui être fideles à ces conditions. (1) Enfin voyant que le Sénat le preſſoit toujours, il ſortit en déclarant qu'il traiteroit comme ennemi de la patrie quiconque n'en défendroit point la liberté: à ces dernieres paroles prononcées d'un ton fier & menaçant, les Sénateurs effrayés ſignerent un acte, par lequel ils déclaroient, qu'ils renonçoient au ſerment qu'ils avoient fait & à l'obéiſſance qu'ils avoient jurée au Roi Eric. (2) Engelbert maître du Royaume, à la tête de cent mille hommes, marcha en Scanie; la nobleſſe prit les armes & vint au devant de lui; les armées étoient ſéparées par une riviere; comme chacune héſitoit de la paſſer, des ſeigneurs de l'un & l'autre parti s'aboucherent, & tout finit par un accord. Engelbert revint en Suede.

Hiſt. de Suede. 1411-1560

Enfin Eric ſe détermina à conduire une armée en Suede: ſa flotte fut abîmée par la tempête: à peine ſon vaiſſeau put-il le porter juſques à Stockholm. Engelbert l'y tint aſſiegé; le Roi demandoit pourquoi on vouloit le dépouiller de ſon Royaume? On lui répondit qu'on étoit tout prêt de rentrer ſous ſon obéiſſance, s'il vouloit rappeller ſes gouverneurs & remplir les conditions du traité de Calmar qu'il avoit jurées.

1436. Trêve & paix entre Eric & les révoltés.

Le refus d'Eric détermina ce qui lui reſtoit de Suédois fideles, d'abandonner ſon parti. On conclut cependant une trêve d'un an; pendant laquelle les gouverneurs Danois établis par le Roi, ne jouiroient point des terres qu'ils avoient poſſédées, & que ceux qu'Engelbert avoit créés en jouiroient à leur place, & reſteroient dans leurs charges, juſques à ce que la guerre fut finie. Le Roi partit enſuite déguiſé & s'en retourna en Dannemarck. Il y eut une aſſemblée à Halmſtadt compoſée des principaux Sénateurs des trois Royaumes. On y appella l'Archevêque Oluf ou Olaüs: (cet Oluf, que le Roi avoit dépoſé pour mettre à ſa place Thorlack, Norwégien de nation,) avoit remplacé ce dernier, que la crainte d'Engelbert avoit fait fuir en Dannemarck: on ne devoit guere s'attendre qu'Oluf prendroit le parti du Roi: il parla cependant avec tant de force, qu'il fut convenu qu'on rappelleroit Eric, qu'on s'en tiendroit au traité, qu'on avoit fait avec lui à ſon couronnement, pourvu qu'il voulût en remplir les conditions. Le Roi ne ſe rendit en Suede que deux mois après le terme indiqué; les Suédois renouvellerent leurs plaintes contre les étrangers, lui promirent d'oublier le paſſé, s'il conſentoit à leur conſerver leurs droits & leurs privileges & à donner aux naturels du pays les fiefs & les châteaux: ils l'aſſurerent qu'à ces conditions ils lui ſeroient fideles. Le Roi diſſimula & promit: il parut déſirer de mettre dans les forteresſes de Stockholm, de Calmar & de Nikoping tels gouverneurs qu'il voudroit: on y conſentit.

Eric créa *Charles Canutſon*, de la maiſon de Bonde, Grand maréchal de Suede, & *Chriſter-Nilſon* Grand bailli; il paroiſſoit diſpoſé à ſe conformer aux vœux de la nation; mais dès qu'on lui eut remis les forteresſes, il ceſſa de diſſimuler, reprocha aux Sénateurs d'avoir été d'intelligence avec Engelbert & repartit pour le Dannemarck. Il fut encore battu par la tempête & perdit pluſieurs vaiſſeaux; il avoit laiſſé à Stockholm cinq cents hommes de

(1) *Locæn. Lib. 4. Hiſt. Suec. p. 134 & 135.* (2) *Eric. Upſ. Hiſt. Dan. L. 8.*

Sect. III. Hiſt. de Suede. 1411-1560.

garniſon ſous le commandement d'Eric Nilſon, Danois; il avoit chaſſé des fortereſſes qui ſont ſur la côte, les gouverneurs Suédois & mis à leur place des Danois; il pilla les campagnes, brûla pluſieurs villages & fit tout le dégât qu'il put. Cette conduite n'étoit pas équivoque. Les Suédois avoient appris d'ailleurs que ſans avoir daigné conſulter les Etats Généraux, il déſignoit pour ſon ſucceſſeur Bogiſlas de Poméranie, ſon neveu: il y eut une aſſemblée convoquée à Arboga, à laquelle les Sénateurs inviterent la Nobleſſe: on y décida d'écrire à Eric pour le prier de laiſſer jouir la nation de ſes privileges & que s'il le refuſoit, ils ſe croiroient dégagés de leurs ſermens, & ſe nommeroient un autre Souverain. Sur des lettres qu'Engelbert avoit reçues des habitans de Stockholm, qui le prioient de ſe rendre maître de la place, de crainte que les étrangers ne les traitaſſent comme ils les avoient traités dans le tems du Roi Albert, on députa au Gouverneur, Engelbert même, Charles Canutſon & trois autres, pour ſavoir quels étoient ſes ordres, & ce qu'on devoit attendre de lui & de ſes troupes; mais le Gouverneur les voyant venir, tira ſur eux: (1) les Députés indignés s'adreſſerent aux Bourguemeſtres, qui étoient Allemands, leur demanderent pourquoi dans le tems que tout étoit en paix, on refuſoit aux Sénateurs du Royaume d'entrer dans leur ville? les Bourguemeſtres demanderent d'aller ſavoir la réponſe du Gouverneur même? mais celui-ci refuſa de répondre, à moins que Jean Kroepelin ne vint en perſonne: il fallut l'aller chercher, & pendant tout ce tems, les Députés reſterent à cheval devant la ville, couverts de neige: cependant les Bourguemeſtres revinrent une ſeconde fois, pour leur dire qu'ils n'avoient aucun ordre de les laiſſer entrer: les Députés les firent arrêter: le bruit en vint dans la ville, on alloit les conduire à Arboga; les habitans prennent les armes, ouvrent eux-mêmes la porte, & introduiſent les Députés, qui font planter la banniere du Royaume, dans la halle au bled. Ils firent encore demander raiſon au Gouverneur de ſon procédé à leur égard, mais ſur ſa réponſe inſolente, ils firent aſſiéger le château, où il s'étoit retiré.

Nouvelle Revolte.

La guerre alloit recommencer: il fallut élire un Général. On en propoſoit trois: Charles Canutſon, Engelbert, & Eric Packe, tous trois recommandables par leur vertu; mais Engelbert avoit déja fort avancé l'ouvrage, & il ſemble qu'on eût dû lui laiſſer achever, ce qu'il avoit ſi heureuſement entrepris; cependant Canutſon fut choiſi: le peuple plus juſte, en murmura, & il fallut pour l'appaiſer qu'on partageât le commandement entre ces deux Généraux. Engelbert fut mis en chef, pour continuer la guerre dans le Royaume, & Canutſon demeura à Stockholm pour faire le ſiege du château. Cependant une ſecrete jalouſie ulcéroit leurs cœurs: Canutſon voyoit avec chagrin, qu'un ſimple gentilhomme fut parvenu à ce dégré de gloire: la Nobleſſe qui penſoit comme lui, ſe rangeoit du parti d'un homme dont la maiſon comptoit parmi ſes ancêtres pluſieurs Rois de Suede. (2) Engelbert s'empara des châteaux occupés par les Gouverneurs Danois, dans la Sudermanie, & la Gothie orientale, de Calmar, de la Bleckingie, & après avoir tout diſpoſé, pour le ſiege de Lageholm, il entra dans la Scanie, mais les habitans s'oppoſerent à ſes progrès; il retourna dans le Halland, il s'empara de cette province & de toutes ſes fortereſſes: il avoit emporté Elfsbourg,

(1) Locœn. Lib. 4. Hiſt. Suec. (2) Voyez Révol. de Suede. T. I.

Axelward & Warberg; au milieu de ces conquêtes se sentant incommodé, il se fit transporter à Orebro, où il reçut des ordres pour se rendre en toute diligence à Stockholm. Benoît Suenson de l'ordre équestre, proscrit avec son fils, pour avoir soutenu le parti des Danois, vint à Orebro, avec un sauf-conduit, demander raison à Engelbert, de l'injustice qu'il prétendoit qu'on lui avoit fait; des amis s'entremirent, & cette affaire finit, ou parut finie. Engelbert part & s'arrête dans la presqu'isle de Glocksholm, pour y passer la nuit; Magnus Suenson qui suivoit les traces du brave Engelbert, prend une barque, descend de nuit à Glocksholm & assassine lâchement ce grand homme, qu'il trouve malade & sans défense. Ainsi périt par la main d'un vil assassin, le libérateur de sa patrie, & le défenseur des opprimés.

Hist. de Suede. 1411-1560.

Division entre les chefs : mort d'Engelbert.

On accusa Canutson d'avoir été l'auteur de cet assassinat: en effet il se déclara le protecteur de Magnus & de son pere; non seulement il ne fut pas puni de ce crime, mais Canut devenu maître absolu du gouvernement par la mort de son rival, accorda au meurtrier un sauf-conduit pour la sûreté de sa vie, & défendit qu'on fit aucune recherche contre le coupable: une troupe de paysans accourut, au bruit de ce funeste événement, dans l'isle de Glocksholm, pour venger Engelbert; mais le lâche avoit fui: les paysans en l'arrosant de leurs larmes l'enterrerent à Orebro, & il fut honoré comme un saint pendant longtems. (1) La mort d'Engelbert, une hauteur insupportable, & trop d'ambition perdirent Canutson dans l'esprit des Suédois. Eric Pucke se brouilla avec lui, & ne le ménageoit point dans ses discours; enfin la crainte de l'avoir pour maître, fit qu'on chercha à se rapprocher d'Eric; plusieurs seigneurs l'inviterent de se rendre à Calmar, où il seroit possible d'en venir à un accommodement, pour peu que le Roi voulut céder de ses prétentions: les Etats Généraux s'assemblerent au lieu indiqué, le Roi s'y rendit & promit solemnellement de rendre la garde des châteaux de la Suede aux originaires du pays, de leur donner les charges & les emplois, & de leur conserver leurs droits, immunités & privileges. Lors du dernier accord, le Roi s'étoit réservé les châteaux de Stockholm, de Calmar & de Nikoping, qu'il avoit donnés à trois étrangers; comme il n'avoit aucune raison de les en déposséder, il les leur laissa de l'aveu des Etats; mais ce qui dut déplaire à beaucoup de Suédois, c'est qu'il donna à Benoît Suenson, l'isle d'Oeland & de Berckholm. Ce seul trait auroit dû leur ouvrir les yeux sur la sincérité de ses promesses. Il passa dans l'isle de Gothland & envoya ordre aux Sénateurs & à la Noblesse de se trouver à Arboga dans un tems indiqué, parce qu'il vouloit disposer de la garde de ses châteaux en faveur des Suédois. Ce Prince fut encore assailli d'une violente tempête en traversant de Gothland à Suderkoping pour se rendre en Suede; sa flotte fut abîmée & à peine fut-il descendu de son vaisseau qu'il fut englouti sous ses yeux; il n'arriva à Suderkoping qu'un seul vaisseau & comme on n'avoit pas vu descendre le Roi, le bruit se répandit qu'il avoit péri. Dans cette incertitude on prêta serment de fidelité au Roi, soit qu'il fût vivant ou qu'il fût mort, entre les mains de Charles Canutson Grand maréchal, & de Christer Nilson Grand bailli, auxquels on déféra l'administration du Royaume: aussitôt Canutson somma les Gouverneurs de-

On veut se raccommoder de nouveau avec Eric.

(1) Voyez l'épitaphe de ce héros dans Locœn. in not.

remettre leurs places pour les donner aux Suédois: ils refuserent d'abord; mais on les menaça; Stockholm, Stegebourg, Axelwald, Elfsbourg, Westeraas & Abo furent évacués & garnis de Suédois, excepté Abo, où l'on laissa Kroepelin, quoique Danois, parce qu'il s'étoit toujours bien montré pour les Suédois. Toutes les autres forteresses furent rendues à Canutson, qui se trouva maître du Royaume. (1)

Mais Eric Pucke ne vit pas son élevation d'un œil tranquille; la jalousie & l'amour qu'il conservoit encore à la mémoire d'Engelbert, l'animoient également: il fit soulever les paysans: au nom de leur libérateur, il en assemble assez pour former une armée, il assiege Orebro & Westeraas; il est battu devant ces deux places; il ne se décourage point, il forme une nouvelle armée dans la Dalie, attaque encore Canut, & le force de se retirer à Westeraas. Il pouvoit l'y forcer: le Maréchal propose pour le bien de l'Etat de terminer leurs querelles par un traité & lui envoye un sauf-conduit. Pucke trop confiant se rend à Westeraas; aussitôt Canut le fait arrêter, & l'envoye à Stockholm, où il eut la tête tranchée; quoique l'Evêque de Stregnetz & quelques seigneurs eussent cautionné le sauf-conduit. La mort de Pucke fut suivie de grands troubles; les paysans se soulevoient de tous côtés; ils tuerent quelques gouverneurs établis par Canut, le vieux Josse Erikson fut du nombre. La nouvelle que le Roi n'étoit point mort calma ces troubles. On l'invita de se rendre à Calmar pour mettre le dernier sceau au traité; il le promit, mais au lieu de s'y rendre il écrivit qu'il ne vouloit point s'en tenir au traité de Calmar, à moins qu'on ne lui rendît les châteaux de Stockholm, de Nikoping & de Calmar, pour y mettre les gouverneurs & les garnisons qu'il lui plaîroit. On lui envoya une députation, pour l'engager à s'en tenir au traité & à venir en Suede, où les grands & la noblesse qui abhorroient le gouvernement de Canut, lui prêteroient serment, s'il vouloit leur conserver leurs privileges; mais Eric répondit qu'il vouloit être obéi, gouverner à sa fantaisie, enfin être Roi. Les députés se retirerent très mécontens, mais ils n'étoient point les seuls; les Danois murmuroient de ce qu'Eric vouloit les forcer à nommer Boleslas pour son successeur: les députés se lierent avec eux, & promirent de faire cause commune.

Canutson, au faîte de la grandeur, se fit des ennemis de tous les Seigneurs par son insolence & sa fierté; il fit arrêter le Grand-bailli qui s'étoit ligué avec quelques autres Seigneurs pour faire soulever la Dalécarlie & le Wermeland, le fit conduire à Orebro & le força de lui remettre toutes ses places, avec serment de ne rien tenter contre lui à l'avenir. Nils Stenson, beau-frere du Maréchal, se déclara contre lui; il se retira auprès d'Eric qui le créa Maréchal de Suede, & envoya des ordres aux Suédois de le reconnoître comme le représentant. Nils Stenson se mit à la tête de quelques troupes & inquiéta Canutson; d'un autre côté, Eric fit assiéger Elfsbourg par les Norwégiens; mais Canutson défit les Norwégiens, prit quelque tems après Nils Stuenson, l'envoya à Noerkoping, où il morut peu de jours après. Broeder Suenson, qui
1438. avoit été l'ami d'Engelbert, osa lui reprocher son ambition outrée, son orgueil, son avidité. Canutson le fit saisir & lui fit trancher la tête. Canutson en-

(1) Introd. à l'Hist de l'Univ. T. 4. L. 4.

gagea les Sénateurs d'écrire au Roi qu'on l'invitoit de se rendre à Morastein, dans six semaines pour s'accommoder à l'amiable; mais que ce tems passé, ne fût-ce que d'un jour, on ne le reconnoîtroit plus pour Roi. Eric étoit également sollicité par les ennemis du Maréchal, & surtout par Oluf, Archevêque d'Upsal, qui fut empoisonné en se rendant à l'assemblée indiquée: elle eut lieu malgré sa mort, dont le Maréchal étoit l'auteur, pour arrêter les démarches qu'il faisoit en faveur du rétablissement d'Eric. L'assemblée étoit composée de Sénateurs & de quelques Conseillers d'Eric, qui ne voulurent rien céder des prétentions de ce Prince, au sujet de la remise des trois châteaux; ce qui rendit l'assemblée inutile & sans effet. (1) L'obstination d'Eric est d'autant plus singuliere, qu'il chanceloit déjà sur le trône de Dannemarck, & que peu de tems après il en partit & se rendit en Gothland, ayant emporté tous ses trésors. Il alla à Stekebourg, d'où il écrivit la lettre la plus pressante à Canutson, pour l'engager de venir; mais Canutson étoit trop méfiant, & peut-être avoit-il trop lieu de l'être, pour se rendre à cette invitation.

Hist. de Suede. 1411-1560.

Eric est déposé par les Danois & par les Suédois.

Cependant les Danois se concilierent avec les Suédois & déclarerent au Roi, qu'ils étoient déterminés à se dégager de leur serment, comme il avoit été le premier à violer le sien, par un empire tyrannique, par ses infractions multipliées aux loix d'Etat, & par le mépris qu'il faisoit de leurs privileges; & qu'ils alloient mettre sur un trône dont il étoit déchu, un Roi plus juste: en effet, les Danois envoyerent des députés à *Christophle de Baviere*, pour lui annoncer qu'il avoit été élu Roi des trois Royaumes de Dannemarck, de Suede & de Norwege. Ce Prince étoit neveu du Roi Eric, par sa mere. Les Danois envoyerent aussi une députation aux Suédois, pour les inviter à le choisir pour Roi: on répondit qu'on ne pouvoit rien résoudre avant d'avoir assemblé les Etats du Royaume. On les assembla à Arboga; Canutson qui ne pouvoit plus retenir le pouvoir suprême, ne le céda qu'en vendant son suffrage. Il représenta que non seulement il avoit servi l'Etat aux dépens de son repos & de sa santé; mais qu'il avoit contracté des dettes qu'il étoit dans l'impossibilité d'acquiter: que cet article seul l'empêchoit malgré lui, de donner son suffrage à Christophle. On consentit de payer ses dettes; il demanda qu'on lui donnât la jouissance, sa vie durant, du Finland, de l'isle d'Oeland & de Borckholm; ces deux dernieres transmisibles à ses héritiers, & dans le cas où l'on voudroit les réunir à la Couronne, qu'on lui payât, ou à ses héritiers, quarante mille marcs d'argent. On y consentit pour lever toute difficulté; & *Christophle de Baviere* fut élu à Calmar, conduit à Stockholm, ensuite proclamé à Morastein & couronné à Upsal. (2)

Christophle. 1439.

On lui porta des plaintes contre Canutson; mais celui-ci fut les rendre inutiles; cependant il se retira en Finland, où il se fortifia & ne reparut à la cour, qu'après la mort de Christophle. Ce Prince suivoit les mêmes maximes que ses prédécesseurs; il donnoit les fiefs & les châteaux, non aux Danois ni aux Suédois, mais aux Bavarois: (3) les Danois & les Suédois liés par un intérêt commun, le presserent si vivement qu'il renvoya les étrangers:

(1) Introd. à l'Hist. de l'Univ. T. 4. L. 4. Puff. Hist. de Suede. (2) Locœn. L. 4. Hist. Suec. in vit. Christoph. (3) Ce n'est pas que les Suédois ne crussent avoir pris toutes les précautions possibles dans le serment qu'il fit à son couronnement.

SECT. III. *Hist.* de Suede. 1411-1560.

pour se venger des Suédois, il laissa un libre cours aux pirateries d'Eric, qui retiré en Gothland, enlevoit les vaisseaux des Suédois, descendoit sur les côtes & y faisoit de grands ravages: il répondoit en plaisantant, à ceux qui le prioient de réprimer ces excès, qu'il falloit bien laisser à son oncle quelque chose pour vivre: ces pirateries, en interceptant le commerce, causerent une telle cherté de vivres, que les paysans étoient obligés pour subsister, de réduire en farine l'écorce des arbres. Christophle avoit passé quatre années en Dannemarck, & y avoit amassé de grands trésors; il imposa sur la Suede des taxes énormes, sous prétexte de son mariage avec Dorothée fille de Jean Margrave de Brandenbourg; il en rapportoit le produit en Dannemarck, mais la mer engloutit ces richesses: ce Prince imagina un nouveau moyen de s'enrichir en divisant la noblesse: il savoit que les nobles, jaloux les uns des autres, ne cherchoient qu'à se dépouiller mutuellement: il retiroit & donnoit les fiefs aux premiers qui les lui demandoient, il suffisoit qu'on payât bien cherement les lettres d'investiture; ainsi les Seigneuries changeoient continuellement de maître. Enfin pressé par les plaintes des Suédois, il arma contre Eric, & conduisit sa flotte en Gothland; mais tout se réduisit à un accord: ces deux Princes se séparerent bons amis & Eric continua d'infester les mers. Christophle en s'en retournant fut battu par une tempête & eut bien de la peine à se sauver. Il enleva par ses corsaires plusieurs vaisseaux Anglois: il voulut tenter quelques entreprises contre les villes Anséatiques; mais comptant peu sur ses forces, il eut recours à l'artifice; il introduisit dans Lubec quantité de soldats déguisés en marchands: leurs tonneaux étoient remplis d'armes: mais sa ruse fut découverte & déconcertée. Ce Prince mourut à Helsimbourg de mort presque subite, en allant à Jenekoping, où il avoit indiqué une assemblée du Sénat & de la Noblesse.

1448. Dans cette même assemblée, après la mort de Christophle, Bengt Janson de Salestack & son frere Nils Janson, furent établis Régens du Royaume par *interim*, jusques à la premiere assemblée des Etats, qui fut indiquée à Stockholm. Canutson s'y rendit le premier, avec une escorte qui ressembloit à une armée: deux partis s'y éleverent; les uns vouloient que, conformément au traité d'union, on suspendît toute élection, jusques à ce qu'on y eût appellé les députés de Dannemarck & de Norwege: les Régens & Jean Archevêque d'Upsal étoient à la tête de ce parti. L'autre avoit pour chef Canutson, qui ne vouloit pas qu'on eût aucun égard à l'*union*, qu'il regardoit comme rompue depuis longtems, non seulement par les atteintes qu'Eric & Christophle y avoient portées, mais encore par les infractions des Danois eux-mêmes, qui avoient appellé Christophle de Baviere au trône, sans consulter les Suédois, & qui d'ailleurs avoient encore en leur pouvoir les vaisseaux, l'artillerie, les armes & les meubles de la Couronne de Suede, au lieu de les avoir renvoyés après la mort de Christophle. (1)

Charles Canutson VIII. Enfin après de grandes disputes de part & d'autre, la faction opposée à l'union, l'emporta. Il fut convenu qu'on nommeroit trois sujets, l'un desquels seroit élu Roi. Les deux Régens & le Maréchal Charles Canutson furent les trois candidats. Charles Canutson ou Knutson fut élu, ensuite pro-

(1) *Introd. à l'hist. de l'Univ. T. 3. L. 3. Hist. de Dannemarck.*

proclamé à Morastein & couronné à Upsal: il envoya notifier son élection aux Danois, & aux Norwégiens: il fit demander aux premiers s'ils le vouloient pour Roi & les pria de lui remettre le trésor & la flotte du Royaume de Suede: ils refuserent l'un & l'autre, & nommerent Christiern d'Oldenbourg. Charles pour se venger en même tems d'Eric & des Danois, envoya dans le Gothland, Magnus Green & Birger Trolle, Archevêque d'Upsal, avec une puissante armée. Eric assiégé dans Wisby eut recours aux Danois & il livra le château & le Gothland en échange de l'Oeland, qu'ils lui donnerent pour sa subsistance: ce Prince se retira bientôt après en Poméranie. Les Danois firent dire à Charles de retirer ses troupes du Gothland, parceque cette province appartenoit au Dannemarck: Charles, au contraire, soutenoit qu'elle appartenoit à la Suede: enfin, après un long siege & de longues querelles, l'affaire fut remise à un conseil qui s'assembla à Halmstadt, formé de douze personnes de chaque nation. Dans l'intervalle, les Norwégiens avoient appellé Charles au trône & il avoit été couronné à Drontheim. Les Danois ajouterent la Norwege à leurs prétentions: l'assemblée ne prononça point; mais on conclut une paix d'un an, entre les deux Rois; avec promesse qu'on feroit ensorte d'engager Charles à restituer aux Danois la Norwege, & qu'on tâcheroit de le déterminer à abdiquer le Royaume de Suede. Charles fut indigne de la lâcheté de Magnus Green & de l'Archevêque d'Upsal, qui avoient consenti à ces articles. Il dépouilla l'un de son fief d'Abo & l'autre de son bénéfice. La guerre recommença entre le Dannemarck & la Suede. Christiern fit passer aux environs de Stockholm, les troupes qu'il eut en Gothland; elles brûlerent & pillerent plusieurs maisons & s'en retournerent avec beaucoup de butin en Gothland. Charles entra dans la Scanie, ravagea ce qui se trouva sur sa route, brûla Helsimbourg & Landskroon, & tailla en pieces des troupes de paysans. Christiern, avec une puissante armée, pénétra dans la Gothie occidentale & s'y fit reconnoître pour Roi par le peuple & par la noblesse: il les obligea de déclarer à Charles, qu'ils renonçoient au serment de fidélité qu'ils lui avoient prêté. Le Roi de Suede, pour arrêter les progrès de son rival, marchoit vers la forêt de Tyweden, lorsqu'il apprit qu'une flotte de quarante-six vaisseaux Danois commandée par Oluf Axelson, & Magnus Green, étoit devant Stockholm, & que l'Archevêque avec plusieurs seigneurs de l'Upland étoit passé du côté des ennemis: il retourne à Stockholm, les repousse & les force de se retirer; ses troupes taillerent en pieces celles que Christiern avoit laissées pour garder le passage du Tyweden; il entre dans la Gothie orientale, envoye Thord Bonde qui surprend les Danois dans Lodese, se rend maître d'Axelwald, dont Thure Thureson ne s'échappe qu'avec beaucoup de peine & enfin se rend maître de toute la Gothie occidentale. (1)

Hist. de Suede. 1411-1560.

Les Danois ne veulent point le reconnoître. 1449.

Guerre entre les Suedois & les Danois.

Charles entierement maître du Royaume, chercha à se réconcilier avec les principaux ennemis qu'il y avoit: il fit venir l'Archevêque & quelques Seigneurs. Il leur demanda leur amitié; ils lui jurerent, & l'Archevêque surtout, de lui être toujours fideles; mais on tenta d'inutiles efforts pour concilier les deux Rois. Christiern fatiguoit les troupes Suédoises par de faus- 1453.

(1) *Locæn. Lib. 5. Hist. Suec. in vit. Car. Canut.*

Sect. III. Hist. de Suede. 1411-1560.

ses allarmes; Charles envoyoit les siennes de tous côtés, elles étoient toujours en marche; les paysans qu'elles fouloient, se souleverent; & c'étoit un des principaux objets de Christiern: d'un autre côté, trois mille Norwégiens entrerent dans la Gothie occidentale, mais ils furent battus & leur chef fait prisonnier. Mais Charles se fit un ennemi plus terrible que Christiern & les Norwégiens: ce fut le Clergé. Les Rois de Suede, depuis Marguerite, avoient prodigué leurs bienfaits à ce corps: Charles nomma deux commissaires, & leur ordonna de faire une recherche exacte des biens que les ecclésiastiques possédoient sans titre, pour les retirer de leurs mains & défendit à ses sujets de faire à l'avenir aucune fondation en faveur de l'église ou des ecclésiastiques. (1) L'Archevêque dans le même tems demanda à Charles de l'indemniser de quelques vaisseaux qu'il avoit perdus à son service; le Roi le refusa: l'Archevêque porta sa cause au Sénat, qui condamna Charles. Ce Prince traita le Sénat avec une hauteur dont il se vengea bientôt. Les ennemis du Roi commencerent par faire assassiner le brave Thord Bonde: cette mort releva le courage des Danois. Magnus Green entra dans le détroit de Calmar, prit l'Oeland & tint Stockholm assiégé pendant six semaines. Eric Ericson, gendre de Charles, rendit dans le même tems la forteresse de Borckholm. Charles s'étoit rendu à Calmar pour reprendre l'Oeland: l'Archevêque qui n'attendoit que son absence pour éclater, fit arrêter tous les baillis & les officiers de la maison du Roi, annonça par des placards appliqués aux portes de l'église métropolitaine d'Upsal, qu'il renonçoit au serment de fidélité fait à Charles Canutson, „ oppresseur de la liberté ecclésiastique & séculiere, hérétique, homme injuste, qui ne donnoit qu'à des scélérats, „ les charges & les emplois, qui épuisoit l'Etat par des guerres continuelles & les sujets par des impositions insupportables." Il entra dans l'église, déposa sur le tombeau de St. Eric sa mître, sa crosse, prit une cuirasse, mit une épée à son côté & jura de ne reprendre ses ornemens pontificaux que lorsque ses affaires seroient dans un meilleur ordre; il fit piller le palais & les maisons de campagne du Roi, souleva le peuple, alla à Westeraas, appella les Dalécarliens & les Westermaniens, se fit partout des partisans, & profita du mécontentement du peuple sur le gouvernement de Charles. (2)

Le Clergé s'oppose à Charles.

Charles est vaincu & obligé de fuir.

Le Roi marche dans la Gothie orientale avec 1400 chevaux & trois mille fantassins qu'il avoit tirés de Stockholm, dans le dessein de surprendre l'Archevêque; mais le Prélat qui avoit formé le dessein de le surprendre lui-même, part de nuit & marche à Stregnetz, y arrive au point du jour, tombe sur ses troupes ensévelies dans le sommeil, fait un grand nombre de prisonniers & met l'armée en déroute: dans cette confusion, Charles reçut une blessure: il s'enfuit à Stockholm, dont il fait brûler les fauxbourgs & s'y trouve bientôt assiégé. Charles fait envain demander au Prélat d'en venir à un accommodement; réduit à l'extrêmité, n'ayant plus aucun secours à attendre de ses Etats, il prit toutes ses richesses, & s'embarqua secrétement dans la nuit; il arriva dans trois jours à Dantzig: (3) pour comble de maux, il y

(1) Voyez les Révolut. de Suede, par l'abbé de Vertot. (2) *Loccen. hist. Suec. L. 5. in Car. Can. vit.* (3) Voyez l'histoire de Dannemarck.

trouve les Chevaliers Teutoniques, qui lui emprunterent ses richesses & lui donnerent en nantissement quelques châteaux, que les Polonois enleverent dans une guerre qu'ils avoient contre les Chevaliers; ainsi Charles se vit dépouillé de ses Etats, de ses châteaux, & de ses richesses. Après la fuite de Charles, l'Archevêque disposa de tout, prit la ville & le château de Stockholm, s'empara de toutes les forteresses, prit le titre de Gouverneur du Royaume, rappella l'Evêque de Scara & tous les Seigneurs que la crainte du Roi Charles avoit fait fuir en Dannemarck. Ils envoyerent des Ambassadeurs à Christiern, pour qu'il se rendît à Stockholm; mais on eut soin de cacher ces démarches au peuple, qui n'aimoit point la domination Danoise.

Hist. de Suede. 1411-1560.

1457.

Le Roi de Dannemarck parut bientôt devant Stockholm avec une flotte si nombreuse, qu'il crut avoir besoin d'en faire des excuses. Il fit courir le bruit que Charles avoit levé en Prusse une armée formidable qu'il destinoit à la conquête de la Suede, & que lui il ne venoit que pour s'opposer à ses armes. On fit signer à Christiern un acte, par lequel il promettoit de conserver les droits & les privileges de la nation, de défendre les propriétés, de faire restituer les biens enlevés à la Couronne, &c. Lorsqu'il eut signé ces articles il fut élu, proclamé à Morastein & couronné à Upsal.

Christiern I.

Le commencement du regne de Christiern I annonçoit une meilleure administration qu'elle ne l'avoit été sous les regnes précédens. (1) Mais elle ne se soutint que deux ans; il fit payer chérement aux Suédois le moment de bonheur dont il les avoit laissé jouir. S'étant engagé de payer à Otton de Schaumbourg cinquante-trois mille ducats & quarante mille à Gerhard, pour la succession de leur frere Adolphe, Duc de Sleeswig & de Holstein, mort sans postérité, & qu'ils lui disputoient, Christiern mit des impositions sur la Suede: il enleva des trésors qui avoient été mis en dépôt entre les mains des freres prêcheurs par Canutson, & que ces généreux dépositaires découvrirent à Christiern; il puisa indistinctement dans le trésor public & dans les temples; & ces richesses de la Suede servoient à acquérir des provinces qui devoient être unies au Dannemarck. Ses impositions extraordinaires & fréquentes exciterent les murmures. Sur de faux bruits que Canutson faisoit des levées en Russie, bruits que Christiern avoit accrédités au commencement de son regne, pour s'attirer la bienveillance du peuple, il fit mettre dans les fers Claude Ritting, Chancelier du Roi Charles, Nicolas Péterson, Joran Carrlon, Beng Stenon & plusieurs autres; quelques-uns furent appliqués à la question & moururent dans la torture: ils avoient été accusés de trahison sur le témoignage de l'Archevêque, qui avoit suscité Pierre Hettelosz, à déclarer qu'il avoit porté en prison aux accusés des lettres du Roi Charles. Les Seigneurs & le peuple furent indignés de ce traitement, surtout lorsque Hettelosz déclara ensuite que l'Archevêque étoit l'instigateur de ces accusations & qu'aucun des accusés n'étoit coupable. Quelque tems après, sous prétexte d'un voyage que le Roi devoit faire en Finlande, il mit un nouvel impôt sur les paysans, & chargea l'Archevêque d'en faire la levée dans l'Upland; mais les paysans refuserent, ayant déja payé des taxes si excessives qu'ils étoient épuisés; ils déclarerent qu'ils n'en payeroient plus & menacerent l'Archevêque; ce

1460. *Impôts & saisies qui causent des murmures.*

1462. *Persécutions.*

(1) *Locan. Lib. 5. hist. Suec. in vit. Car. Can. & Christ. I.*

SECT. III. *Hist.* de Suede. 1411-1560.

prélat effrayé crut ne pouvoir mieux faire pour les appaiser, que de leur remettre au nom du Roi toutes les taxes extraordinaires. Christiern à son retour, accusa l'Archevêque & le Bailli d'avoir fomenté la révolte, & les choses allerent au point qu'on lui donna la ville de Stockholm pour

1463. *Révolte des paysans & sa punition.*

prison, avec caution qu'il n'en sortiroit point. Cependant le Roi voulut lever l'impôt: les paysans s'assemblent secrétement, s'emparent de l'isle du St. Esprit & peu s'en faut qu'ils ne surprennent la ville. Christiern fait passer quelques vaisseaux entre l'isle & le fauxbourg de Nordermalm, dont les paysans étoient maîtres, sort de Stockholm avec ses troupes, tombe sur eux, en fait un grand carnage & réserve les prisonniers pour être écartelés & exposés sur la roue.

Christiern s'empara du château de Stecka qui appartenoit à l'Archevêque, & malgré les prieres & les menaces de Katil, neveu du prélat & Evêque de Linkoping, il le fit conduire dans les prisons de Coppenhague: juste punition de la vengeance qu'il avoit exercée contre le Roi Canutson. Le Pape jetta un interdit sur le Roi, pour avoir fait mettre un Archevêque en prison; le Roi soutint que ce n'étoit point à l'Archevêque qu'il en vouloit,

L'Evêque de Linkoping se souleve: ses succès.

mais au rebelle. Katil n'eut aucun égard à cette distinction: il écrivit au Roi pour lui demander l'élargissement de son oncle, & pour le prévenir qu'il avoit tout à craindre s'il ne changeoit point de conduite: sa lettre n'ayant produit aucun effet, il lui déclara qu'il renonçoit à l'obéissance qu'il lui avoit promise, & que c'étoit de l'aveu des Etats qu'il brisoit ses liens. Katil étoit soutenu; il rassemble une armée dans la Gothie orientale & la Néricie & marche à Stockholm, où il est joint par une grosse troupe de paysans, assiege la ville & s'en rend maître. Christiern effrayé des succès de l'Evêque, prit le parti de se retirer en Dannemarck avec sa flotte; alors Katil parcourut les provinces, fit soulever les paysans & se fit déclarer protecteur du Royaume; mais il n'en avoit pas les forteresses. Bientôt il eut les Danois à combattre, conduits par Christiern: le Prélat l'attendit à Helleskog, & lui boucha le passage par d'immenses abattis & des forts élevés de distance en distance. Christiern approche; mais les paysans cachés dans les bois, arrêtent, désolent ses troupes pesamment armées, qui ne peuvent les poursuivre, tuent & font prisonniers les plus braves qui se hazardent contre des ennemis invisibles. L'armée de Christiern est mise en déroute; à peine peut-il en ramener les débris à Stockholm, où Katil qui le suit de près, l'assiege, sans lui donner le tems de rassembler son armée. Le Roi est obligé une seconde fois de s'en retourner en Dannemarck. Le Sénat reçut en même tems une déclaration formelle des paysans de Dalie & d'Upland; qu'ils étoient autorisés à renoncer à l'obéissance jurée à Christiern, élu sans en avoir prévenu le peuple, & lié par des sermens qu'il avoit été le premier à violer: ils demandoient qu'on rendît le trône à Canutson. Cette déclaration & les succès de Katil déciderent le Sénat.

1464. *Charles Canutson rétabli.*

Après sept ans d'exil *Charles Canutson*, rappellé de Dantzig par une Ambassade solemnelle, revint en Suede, avec des troupes que cette ville & les Polonois lui avoient fournies; on remit entre ses mains la ville de Stockholm: dans sa retraite, il avoit réfléchi sur les principes des troubles qui avoient agité son regne, & s'étoit bien promis de se corriger; mais Katil,

prélat avare, intriguant & factieux, ne lui permit pas de gouverner paisiblement. Parmi les prisonniers Allemands & Danois qu'il avoit faits, étoit Nicolas Rounau, parent de Charles & Maréchal du Royaume de Dannemarck; il sollicita sa liberté auprès de Charles, à qui il promit de faire tous ses efforts, pour faire consentir Christiern à la paix. Katil espéroit de tirer une forte rançon de Rounau, ou tout au moins de l'échanger avec l'Archevêque: il entra en fureur contre le Roi, qui fut obligé de rappeller les prisonniers qui étoient déja embarqués, & ne ratifia leur liberté qu'autant que les Danois la rendroient à l'Archevêque d'Upsal, que Christiern lui rendroit son amitié, & que le Dannemarck feroit la paix avec la Suede. Katil promit secrétement au nom de l'Archevêque, de rétablir Christiern, & de ne laisser à Charles qu'une seule province. Christiern accepta ce traité, renvoya l'Archevêque, le créa Gouverneur du Royaume de Suede & enjoignit à tous les Gouverneurs de lui ouvrir leurs forteresses. Katil alla le recevoir à la frontiere & le conduisit à Upsal: l'Archevêque feignant de ne reconnoître ni Charles ni Christiern, diminua les impositions, créa quatre Gouverneurs qu'il préposa à toute la Suede, fit prisonniers les officiers du Roi Charles, assembla des troupes & marcha à Stockholm. Charles alla au devant de l'ennemi: il y eut une bataille sanglante, près de Stockholm, & il y périt beaucoup de monde de part & d'autre, & l'Archevêque remporta la victoire; Charles comptoit encore sur les Dalécarliens; mais ils furent repoussés: enfin Charles sans ressource, fut forcé de déclarer en plein Sénat, qu'il renonçoit à la Couronne de Suede, & que lui fût-elle offerte, il ne l'accepteroit point. On lui donna pour sa subsistance la maison de Rasebourg en Finlande, avec son territoire; mais l'Evêque d'Abo, d'accord avec l'Archevêque, refusa de lui remettre le château, & ce Prince fut obligé de vivre à ses dépens à Abo. Cependant l'Archevêque se faisoit remettre les citadelles. Nils Sture, ami de Charles, défendit la sienne, & osa lui reprocher d'avoir trahi deux fois son Roi; mais craignant les perfidies du Prélat, il se retira en Finlande auprès d'Eric Axelson, gendre de Charles & Gouverneur de Wibourg. (1)

Hist. de Suede. 1411-1560.

Nouveaux revers que les Prélats lui suscitent.

1466. Sa renonciation.

Sur ces entrefaites Katil mourut. Nils Sture indigné des hauteurs de l'Archevêque d'Upsal passa dans la Gestricie, se fit un parti, déchargea les paysans de toute imposition, tua quelques baillis établis par l'Archevêque, qui envoya trois cents chevaux pour se saisir de lui; Sture se sauve en Dalécarlie, gagne les habitans qui déclarent le Prélat traître à la patrie, & n'attendant que le moment de la livrer au Dannemarck: l'Archevêque convoque une assemblée à Stockholm, & jure qu'il n'a reçu de Katil la forteresse qu'à condition de la remettre à celui que les Etats choisiroient pour Roi ou pour Régent. Il fut pris au mot, on indiqua une assemblée a Waldstena, dans laquelle Eric Axelson fut déclaré Protecteur du Royaume, & l'Archevêque remit malgré lui entre ses mains, Stockholm & toutes les forteresses du Royaume. Nils Sture se rendit à Westeraas avec une armée considérable, il étoit prêt d'en venir aux mains avec Eric Nilson, Gouverneur de la place, dévoué à l'Archevêque; mais Axelson décida que la place seroit remise à

Eric Axelson declaré protecteur.

(1) *Locen. loc. cit. Introd à l'hist. de l'Univ. T. 3. L. 3.*

SECT. III. *Hist.* de Suede. 1411-1560.

Guerre civile.

Nils Sture : il se forma deux factions, dont chacune avoit pour chef l'un de ces deux rivaux, & qui en venoient souvent à des combats sanglans : la premiere avoit pour objet secret de rétablir Christiern sur le trône de Suede ; les principaux auteurs de ce parti, étoient l'Archevêque, Trotton Carlson, Yvar Green, Eric Carlson, Jean Scwolcke, Nils Fœderson & une partie de la Noblesse. Dans l'autre étoient Eric Axelson Administrateur ou Régent du Royaume, Yvar Axelson, Gouverneur de l'isle de Gothland, son frere, Nils Sture, Steen Sture, Birger Trolle, Gustave Carlson, Knut Posse & la ville de Stockholm, qui vouloient ou remettre Charles sur le trône, ou soutenir l'Administrateur ; mais dans tous les cas donner l'exclusion à l'étranger. La fureur animoit les deux partis, on se massacroit sans bien savoir pourquoi, car il n'y avoit que les chefs qui connussent bien le principe & la fin de ces discordes civiles : la faction d'Eric Nilson, ou plutôt celle de l'Archevêque, assiégea l'Administrateur dans Stockholm ; mais tandis qu'Yvar Axelson son frere accourt du Gothland, & remporte une victoire sur Eric Nilson dans la Néricie, Steen Sture rencontra des troupes que Carlson (1) conduisoit au camp de l'Archevêque, & les défit. Ces deux combats ruinerent la faction du Prélat ; il leva le siege de Stockholm, il se retira avec ses partisans dans l'isle d'Oeland, où il mourut de chagrin quelques jours après. Sa faction n'en fut pas moins animée ; elle réunit toutes ses forces, attaqua Eric Axelson & fut taillée en pieces.

Charles Canutson rappellé. 1468.

Cette bataille, la lassitude d'une longue guerre & la mort de l'Archevêque déciderent le peuple à redemander Charles Canutson ; il fut rappellé de Finland ; Eric Axelson lui remit la ville de Stockholm & tous les châteaux du Royaume ; mais Eric Nilson & Eric Carlson refuserent de le reconnoître, sous prétexte qu'il avoit juré de ne pas accepter le trône, quand même on le lui offriroit. Ces deux Seigneurs & Trotton, frere du dernier, avec quelques troupes se répandirent dans les provinces, infesterent les chemins, & enleverent Birger & son fils, Arvide Trolle & Magdelaine, fille de Charles & femme d'Eric Axelson & plusieurs autres, qui alloient de Wadstena à Stockholm ; ils entrerent dans l'Upland, & firent soulever contre Charles un grand nombre de paysans, sous prétexte qu'il étoit excommunié. Charles rassemble des troupes & marche contre Eric Carlson ; mais celui-ci les défait, se jette dans Arboga qu'il ravage, joint à son armée quelques troupes dispersées de Christiern, entre dans Upsal, fait afficher des placards à la porte de l'église métropolitaine contre Charles, & exige des contributions : le Roi envoie contre lui une nouvelle armée sous les ordres de Claude fils d'Olaus, qui fut battu & fait prisonnier. Steen Sture qui vint l'attaquer ensuite, fut défait avec son armée & se retira en Dalie. Eric Carlson fier de tant de succès se vantoit qu'il vouloit mettre le Royaume sous sa puissance : quelque tems après Steen Sture fut plus heureux, il battit Eric, l'obligea de prendre la fuite, ainsi que Trotton Carlson, Eric Nilson & plusieurs autres : parmi les prisonniers que le vainqueur envoya à Charles, Godeke Loup, Juste & Nicolas, freres Norwégiens, furent condamnés au supplice de la roue, comme rebelles. Cette défaite fut si complette, que Carlson ne se croyant plus en

Son armée est défaite & triomphe peu après.

(1) *Vide Loccen. in Car. Can. rest. L. V. Puffendorff* a confondu dans cet endroit Eric Nilson avec Eric Carlson.

sûreté en Suede, passa en Dannemarck, & ce ne fut qu'à la faveur de lettres supposées qui firent croire aux peuples de l'Ostrogothie qu'il étoit vainqueur, qu'on le laissa passer. Son ambition n'y put être tranquille, il engagea Christiern, qui n'approuvoit point son projet, d'assiéger Oerenstein, dans la Gothie occidentale: mais Steen Sture & son frere défirent les troupes du Roi qui fut blessé, & qui se retira dans ses Etats. Charles épuisé par les fatigues d'un regne si agité, sentant que sa fin approchoit, désigna pour son successeur Steen ou Stenon Sture, si toutefois les grands & le peuple vouloient l'agréer pour leur Roi, & termina ses jours dans le château de Stockholm, après avoir régné vingt-deux ans. Ce Prince digne d'une meilleure fortune, étoit sage, avoit de grandes vues & des connoissances rares pour son siecle; il avoit poussé fort loin l'étude des mathématiques; il étoit versé dans la science de la guerre & dans celle du gouvernement. On l'accusa d'être timide & de céder trop facilement à la mauvaise fortune; mais il aimoit mieux ne point regner, que de regner par la discorde & en versant le sang de ses sujets.

Hist. de Suede. 1411-1560.

Sa mort. 1470.

Stenon Sture, fils de Gustave & de Brigitte, sœur de Charles, fut nommé Administrateur par la plus grande partie des grands & par le peuple, à l'exception de quelques paysans, qu'on vint aisément à bout de gagner avec de la biere allemande. Dès les premiers jours de son administration, il fit publier un édit, qui supprimoit l'usage reçu de donner la moitié des places dans les Sénats des villes aux Allemands, & il fit revivre l'ancienne loi, qui vouloit que tous les Sénateurs fussent choisis parmi des personnes de la même nation & de la même langue. Charles Canutson avoit conseillé à son neveu de ne point prendre la qualité de Roi & de conserver celle d'Administrateur, comme moins exposée à la jalousie: cette qualité d'Administrateur étoit une commission pendant l'interregne, qu'il dépendoit des Etats généraux de révoquer. „ L'Administrateur étoit le Général né de l'Etat: son autorité s'étendoit principalement sur les troupes: les soldats & les officiers lui prêtoient le serment de fidélité. L'Archevêque d'Upsal, comme premier Sénateur né, avoit à la vérité la préséance dans des actions publiques & dans des jours de cérémonie; mais pendant la guerre, la puissance & l'autorité souveraine étoient dans la personne de l'Administrateur: & alors il avoit toute l'autorité du Roi, sans oser en prendre le titre. Les Suédois redoutoient de la puissance absolue jusqu'au nom de Roi, & ils se flattoient d'être plus libres sous un Administrateur, qui avoit cependant autant d'autorité que les Rois en avoient eu & autant qu'il savoit s'en donner lui-même par sa conduite & par son habileté." (1) Cette commission étoit du goût de la Noblesse; mais le Clergé n'aspiroit qu'à rappeller les Rois de Dannemarck, auxquels il étoit attaché depuis que Marguerite l'avoit comblé de bienfaits. D'ailleurs, les Evêques avoient toujours eu plus de crédit sous la domination Danoise.

Stenon Sture, Administrateur.

Eric Carlson s'étoit opposé à main armée à l'élection d'un Administrateur; il ne vouloit reconnoître d'autre Roi que Christiern, ou tel autre, qui en vertu de l'Union de Calmar réunît les trois Royaumes. Les Dalécarliens & la ville de Stockholm, Eric Axelson & Yvar son frere, l'un Gouverneur

Factions.

(1) *Révol. de Suede T. I. p. 66, 67.*

SECT. III. *Hist. de Suede.* 1411-1560.

de la Finlande, l'autre de l'isle de Gothland, s'étoient déclarés pour Steen Sture: son Administration avoit été confirmée. Jean de Salstat, Archevêque d'Upsal de l'illustre maison de Bielke, avoit été remplacé par Jacques Ulfonis: le nouveau Prélat étoit dans les mêmes sentimens que son prédécesseur, & lorsque Christiern avec une flotte de soixante-dix vaisseaux vint mouiller devant Stockholm, qu'il y passa six semaines à négocier inutilement son rappel, qu'après l'élection de l'Administrateur, il alla à Upsal se faire reconnoître Roi par quelques paysans, & que pour se concilier l'esprit du peuple, il promit de faire porter & de fournir du sel qui étoit très rare & fort cher en Suede, à un prix modique, l'Archevêque Jacques le soutenoit en secret. Cependant Stenon Sture ayant formé une armée nombreuse & s'étant joint à celle de Nils Sture, alla camper à deux milles de Stockholm, on écrivit à Christiern pour le prier avant d'en venir à l'effusion du sang, d'aller attendre en Dannemarck que tous les Etats du Royaume l'eussent élu légitimément: Christiern répondit qu'il avoit été élu Roi, & qu'il venoit défendre ses droits. Steen Sture fit alors avancer ses troupes & tout ce qu'il y avoit d'hommes à Stockholm en état de porter les armes; ceux-ci s'avancerent jusqu'au fort du Roi, & sous les yeux de Christiern y mirent le feu: dans la premiere attaque il fut blessé dans la bouche, d'une fleche qui lui emporta deux dents & qui le força de gagner sa flotte: les Danois se battirent avec courage, mais forcés de céder au nombre, ils chercherent à regagner leurs vaisseaux: plusieurs furent noyés, un plus grand nombre fut massacré, on en trouva cinq cens tués sous la banniere du Roi, & l'on fit neuf cens prisonniers. Christiern s'en retourna en Dannemarck & peu de tems après on conclut la paix entre les deux Royaumes.

Christiern se rend en Suede.

1471. *Est défait, fuit & fait la paix.*

1477. Steen Sture administra le Royaume avec la plus grande sagesse au gré du peuple & de la noblesse; il réprimoit les brigands par son habileté: il n'eut tenu qu'à lui d'obtenir la dignité de Roi; mais il ne se montra jamais jaloux de ce titre; il retint pendant quatorze ans le pouvoir toujours prêt à lui échapper, & lorsqu'il le relâcha, il étoit comme assuré qu'on seroit forcé de le lui rendre.

Christiern fit plusieurs efforts pour faire examiner son droit au trône de Suede, mais toutes les conférences qui furent tenues à ce sujet, furent sans succès. Les Russes faisoient des ravages dans la Carélie; les anciens prétextes des limites sembloient annoncer une guerre sanglante aux Suédois; Eric Axelson, Maréchal du Royaume, marcha contre les Russes, les battit & éleva contre eux une forteresse qui les tint en respect. Stenon cependant avoit mis dans les places des Gouverneurs qui le mettoient non seulement à couvert des entreprises du dedans, mais dont le courage & l'austere probité étoient un mur impénétrable aux ennemis de l'Etat: il entretenoit dans les provinces, des personnes de confiance qui avoient l'œil sur les gouverneurs & sur les peuples, & qui lui rendoient compte de la conduite des uns & des autres; n'ajoutant pas aisément foi au mal, ne condamnant jamais personne sans l'entendre, protégeant l'innocent & défendant l'honnête homme des pieges du méchant; il étoit si aimé que ses sujets étoient toujours prêts à sacrifier leur vie & leur fortune pour défendre ses jours. Aussi disoit-on que Stenon étoit invin-

Sage Administration de Steen Sture.

invincible, puisqu'il avoit autant de soldats que des sujets. (1) Il aimoit les sciences, & seconda le zele de l'Archevêque d'Upsal dans son projet d'érection de l'Université, & Sixte IV concourut à ce bel établissement, en lui accordant les mêmes privileges qu'à l'Université de Boulogne. Vers ce tems-là Christiern I mourut: on indiqua une assemblée à Helmstadt pour y renouveler le traité d'Union; mais une maladie vraie ou feinte empêcha Stenon de s'y rendre; cette assemblée, ou n'eut point lieu, ou bien il n'y eut rien de décidé; ce ne fut que deux ans après qu'il y en eut une autre à Calmar, dans laquelle les Etats de Norwege & de Dannemarck déférerent le trône à Jean fils aîné de Christiern. Les Danois & les Norwégiens presserent les Suédois, de se réunir avec eux, & Stenon consentit à convoquer une nouvelle assemblée à Calmar: les Suédois se laisserent gagner, ils rentrerent dans l'Union, mais à condition que le Roi se soumettroit à l'observation de plusieurs articles qu'ils dresserent & dont les principaux étoient, qu'avant tout il acquitteroit les dettes que son pere avoit faites dans les trois Royaumes; qu'il répareroit les torts que les particuliers avoient soufferts; qu'il mettroit fin aux querelles que le Gothland occasionnoit entre le Dannemarck & la Suede, & à celles des Suédois avec les Norwégiens, au sujet de Skardal & de Suarto. Il y avoit une infinité d'autres articles, terminés par celui-ci, que si le Roi ne satisfaisoit pas à toutes les conditions auxquelles il se soumettoit, & que les Suédois prissent les armes contre lui, ils ne seroient point réputés rebelles. (2) Les Danois consentirent à tout, tant ils désiroient la réunion; ils accorderent à Stenon tout ce qu'il pouvoit désirer pour lui: il s'engagea de son côté à remettre les rênes de l'Etat entre les mains de Jean; mais il vouloit qu'il remplît avant tout les pactes convenus. On représenta vainement à l'Administrateur qu'on ne pouvoit exiger qu'il remplît ces conditions, avant qu'il fût proclamé; il répondoit, que si l'on ne pouvoit pas obtenir justice du Roi, avant qu'il fût monté sur le trône, on ne l'obtiendroit plus quand une fois il y seroit assis: il vouloit que tout différend au sujet du Gothland, de Skardal & de Suarto fût terminé, & il s'obstinoit d'autant plus que les Danois sentoient qu'en bonne justice le succès ne devoit pas être en leur faveur: ainsi, quoique les Suédois eussent confirmé l'Union des trois Royaumes, l'administration de celui de Suede demeura à Stenon.

Hist. de Suede, 1411-1560.

Université d'Upsal erigée. 1477-1481.

Jean II, élu Roi de Dannemarck & de Norwege.

Projets de réunion avec la Suede. 1487.

Ce Prince vint au secours des habitans de Riga contre les Grand-maîtres des Chevaliers de Livonie & de l'Ordre Teutonique qui vouloient chasser l'Evêque de Riga: l'Evêque fut conservé, Stenon fit sa paix avec les Grand-maîtres: ils unirent leurs forces contre les Russes, leurs ennemis communs qui vouloient envahir la Livonie. Ce peuple étoit, dit-on, excité par le Roi Jean, irrité de l'obstination des Suédois, qui lui refusoient leur couronne jusques après le payement des dettes de son pere & la restitution du Gothland. (3) Christiern avoit cédé cette isle à Olaüs Axelson pour une somme considérable, que celui-ci lui avoit prêtée; Eric Axelson, fils aîné d'Olaüs, étoit maître de presque tout le pays, lorsqu'il fut fait Administrateur; il étoit

1488.

Querelles sur le Gothland.

(1) Locœn. L. V. *Unde fama emanavit, Stenonem invictum esse, qui quot incolas, tot milites haberet.* p. 169. (2) Voyez ces conditions tout au long dans Locœn. Hist. de Suede. p. 169, 170, 171. (3) Idem.

SECT. III. *Hist.* de Suede. 1411-1560.

de plus gendre du Roi de Suede: il avoit en fiefs, sa vie durant, Wibourg, Nillot, Rosebourg, Tawastehuus & Abo, à condition de rendre à sa mort toutes ces places au Roi, ou à l'Administrateur du Royaume: cette condition ne fut point remplie; à la mort d'Eric, elles passèrent à Laurent Axelson, son second frere, qui les donna à Yvar, troisieme fils d'Olaüs Axelson. Stenon passa dans l'isle; mais ses efforts n'aboutirent qu'à obliger Yvar de lui remettre la Finlande qu'il possédoit; encore exigea-t-il en dédommagement l'isle d'Oeland, Steckebourg, Akerboo-Herrahd, la Gestricie, l'Angermanie, Asnade-Herrahd, Hage, Enkoping & Swartsio. Quelque considérable que fût cette indemnité, Stenon trouva plus avantageux de l'accorder, que d'attaquer Yvar, parce qu'il menaçoit de remettre cette province aux Russes, si on le forçoit de l'abandonner. Malgré cet accord si avantageux à Yvar, celui-ci s'unit aux ennemis de Stenon, pour mettre à sa place Asmund Trolle, gendre d'Yvar, qui ensuite eut remis le Royaume au Roi Jean; Stenon découvrit le complot & le dissipa. Yvar s'en retourna en Gothland, qu'il gouverna en Souverain; il en infesta les mers, & rendit ses pirateries redoutables à la Suede & même aux autres nations. Stenon, qui ne vouloit point en venir à une guerre ouverte, chercha tous les moyens de s'aboucher avec Yvar & d'en venir à un accommodement; Yvar évita toute négociation; enfin l'Administrateur s'avança près du château de Borckholm & demanda encore à lui parler; mais sur le refus d'Yvar il l'assiégea: Yvar trouva le moyen de se sauver de nuit & de retourner en Gothland. Jean qui craignit qu'il ne remît cette isle à l'Administrateur, arma pour la reprendre avant que les Suédois ne l'attaquassent; mais Yvar vint la lui offrir, dans l'espérance de se procurer des secours contre Stenon. Le Roi Jean mit aussitôt garnison dans Wisby, & passa dans l'Oeland, d'où il écrivit à Stenon qu'il désiroit de lui parler; Stenon se rendit sur le vaisseau du Roi, se réconcilia avec lui, & s'engagea de lui remettre le Royaume de Suede. Le Roi engagea Yvar de céder à Stenon l'isle d'Oeland & le château de Borkholm, sans dédommagement. Yvar suivit le Roi en Dannemarck, où il mourut peu de tems après presque délaissé.

Intrigues contre Stenon. 1490.

L'Archevêque d'Upsal jaloux de l'autorité de l'Administrateur, ne pouvant, à cause de la faveur du peuple dont ce Prince jouissoit, l'attaquer ouvertement, tâchoit d'attirer sur lui les foudres de Rome. Le Pape excommunia Stenon pour s'être emparé du château d'Oerebro, destiné à l'entretien de la Reine Dorothée, mere de Jean II. Hemming Gadde, Ambassadeur de Stenon à Rome & son ami, éteignit la foudre dans les mains du Souverain Pontife. (1) Stenon n'en conclut pas moins une alliance avec la ville de Lubec & les autres villes Anséatiques, à condition qu'aucun des alliés ne pourroit cesser la guerre, sans le consentement des autres. De son côté, le Roi Jean, à qui Stenon ne tenoit pas la parole qu'il lui avoit donnée, s'allia avec les Russes qu'il excita à ravager la Finlande, & ne cessoit par ses lettres, de sommer les Sénateurs de remplir leurs engagemens envers lui, & d'en faire un point d'honneur à la Noblesse; mais Stenon appuyé de la faveur du peuple le laissoit écrire & retenoit l'administration. Il consentit néanmoins

Vaines tentatives du Roi Jean. 1495.

(1) *Locæn, Lib. 5. Hist. Suec. p.* 173.

à la convocation d'une aſſemblée à Calmar, où le Roi Jean & lui devoient ſe trouver; mais une maladie ſurvenue au Roi l'empêcha de s'y rendre. On indiqua une autre aſſemblée pour l'année ſuivante; le Roi y parut; mais Stenon fut malade à ſon tour, ou fut retenu par les vents contraires. Si Stenon eut ſçu que le feu avoit conſumé le vaiſſeau qui portoit tous les papiers que le Roi devoit produire à l'aſſemblée pour appuyer ſes prétentions, peut-être n'eut-il été retenu ni par les vents ni par la maladie. Le Roi Jean étoit décidé à déclarer la guerre à Stenon; mais il redoutoit l'alliance des villes Anſéatiques: il offrit à Stenon de conclure avec lui une paix de trente ans, s'il vouloit renoncer à l'alliance des villes Anſéatiques: le Roi ſur le refus de Stenon engagea les Ruſſes à de nouveaux ravages dans la Finlande; mais ils furent battus par Poſſe, qui leur tua dix mille hommes & les obligea de ſortir de la province: Stenon aſſembla des troupes, marcha en Finlande; mais les Ruſſes s'étoient retirés: il s'en retourna pour revenir l'été ſuivant; les Ruſſes ne l'attendirent point, retournerent dans la Carélie, paſſerent dans le Tawaſland, & y tuerent plus de ſoixante-dix mille perſonnes. (1)

Hiſt. de Suede. 1411-1560.

Expédition contre les Ruſſes.

Stenon mit à la tête de l'armée de Finlande, Suante Nilſon & Eric Trolle, qui marcherent contre les Ruſſes, emporterent le château d'Iwanogorod & firent un immenſe butin. Stenon arrivé dans l'intervalle, fut fâché qu'on ne l'eut point attendu, & voulut rentrer en Ruſſie; mais Suante ayant refuſé de l'accompagner, l'Adminiſtrateur le traita de lâche, revint en Suede & y fut bientôt ſuivi par Suante, qui, dans une aſſemblée de Sénateurs, convoquée à Stockholm l'année ſuivante, ſe plaignit de l'injure que lui avoit fait Stenon: le Sénat le déclara innocent. On propoſa dans la même aſſemblée de donner un Roi à la nation; Stenon qui ſoupçonna un complot tramé par l'Archevêque, ſe renferma dans le château, & manda les troupes qu'il avoit en Finlande. Les Sénateurs demanderent une conférence, il y conſentit; on lui reprocha de faire tout ſans conſulter le Sénat, de n'avoir pas mis en Finlande un Gouverneur ſtable, qui eut pu la défendre contre l'invaſion des Ruſſes: on lui repréſenta la néceſſité de mettre fin à l'adminiſtration, & d'appeller le Roi Jean au trône, non ſeulement pour finir la guerre qu'elle cauſoit entre la Suede, le Dannemarck & la Ruſſie; mais parce qu'il étoit ſous l'anathême de l'excommunication. Stenon répondit que les maux dont les Rois de Suede avoient accablé leurs ſujets, étoient l'unique cauſe de la haine du peuple pour le ſeul nom de Roi: que c'étoit le Roi Jean qui avoit ôté le Gothland à la Suede; que c'étoit une imprudence dangereuſe de remettre le Royaume entre les mains d'un tel ennemi. Il entra dans le détail des ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat, fit voir qu'il l'avoit affranchi de la tyrannie, & l'avoit défendu contre ſes ennemis naturels: il finit par leur déclarer que ne tenant pas ſeulement ſes titres des Sénateurs, mais du peuple, il ne les remettroit qu'autant qu'il manifeſteroit ſa volonté. (2) Cependant les Sénateurs le dépoſerent; il ſe retira dans le château, & dès le lendemain ayant reçu ſix cents cavaliers de Finlande, il alla parcourir le Royaume, careſſant le peuple & accuſant les Sénateurs de vouloir introduire une domination étrangere: il aſſiégea l'Archevêque

Mécontentement contre Stenon. 1496.

On le dépoſe.

(1) *Introd. à l'hiſt. de l'Univ. Tom. 3. L. 3. Locœn. Lib. 5. Hiſt. Suec.*

(2) *Hiſt. des révol. de Suede T. I.*

SECT. III. *Hist. de Suede.* 1411-1560. d'Upsal dans sa forteresse de Stecka, brûla son palais à Upsal & fit arrêter l'Evêque de Lincoping. Cependant le Roi Jean dévastoit l'isle d'Oeland & les environs de Calmar. Les Sénateurs ne pouvant point engager Stenon à se démettre, & le voyant soutenu par le peuple, députerent au Roi Jean pour se mettre sous sa protection: ce Prince se mit à la tête de son armée, s'empara de Calmar & de Borckholm, où il fut reconnu pour Roi de Suede au nom du Sénat & de la Noblesse par les deux Gouverneurs: le Roi Jean vint ensuite à Stockholm. Stenon n'eut pas dans les provinces tout le succès qu'il s'étoit promis; il fut battu dans plusieurs occasions & principalement devant Stockholm; enfin il se vit forcé d'entrer en négociation: il fut arrêté que le Roi Jean gouverneroit le Royaume, en se soumettant aux conditions du dernier traité de Calmar; qu'il rendroit son amitié à Stenon & que tout ressentiment seroit effacé de part & d'autre; que Stenon retiendroit la province de Finlande, les deux Bothnies & la ville de Nykoping & qu'enfin il ne rendroit aucun compte de son administration. Les Dalécarliens ne voulurent consentir à se retirer, qu'autant que Stenon auroit le gouvernement de Westeraas, de Bergslagen & de la province de Dalie. Ainsi Stenon réduit à l'extrêmité, obtint des avantages que la victoire n'eut point donnés à un autre; & lorsque
1497. Jean fut couronné à Stockholm, il lui donna la charge de Maréchal de la Cour & à Suante Sture, celle de Maréchal du Royaume. Jean s'immortalisa par la réponse qu'il fit à un ennemi de Stenon: ce Prince ayant demandé s'il manquoit quelque chose à la cérémonie: *un bourreau*, dit l'abominable courtisan, *pour abattre la tête de quelques Suédois:* Jean répondit en jettant sur lui un regard menaçant; *avant de me deshonorer par une action aussi barbare, je ferois attacher au gibet tous les mauvais conseillers.* (1)

Jean II. 1498. Jean II fut couronné par Jacques Archevêque d'Upsal, quatorze ans après avoir été élu par le traité de Calmar: le Prélat demanda à Stenon des in-
1499. demnités du dommage que ses troupes lui avoient fait; Stenon lui offrit quelques terres en dédommagement: quelques Suédois qui pendant son ad-
Haines contre Stenon, &c. ministration étoient à ses genoux, demanderent aussi des indemnités; mais Jean lui avoit accordé des lettres d'abolition, avec défenses de l'inquiéter sur le passé. L'Archevêque & les ennemis de Stenon prirent une autre voie: le
1501. Prélat obtint une bulle du Pape, qui permettoit à ceux qui avoient à se plaindre de lui, de le poursuivre par la rigueur des loix, malgré toutes les lettres d'abolition & sauf-conduits du Prince. Alors on tendit mille pieges à Stenon, & sa vie n'étoit point en sûreté. Ces choses se passoient pendant l'absence du Roi, qui étoit retourné en Dannemarck; mais à son retour il appaisa, ou du moins réprima ces haines: les premieres années de son regne furent tranquilles & la Suede se félicitoit de l'avoir pour Roi; mais les courtisans corrompirent son heureux naturel: comme ses prédécesseurs, il se plaignit de la modicité de son revenu; il ôta à Stenon, Abo & Wibourg, & à plusieurs autres Seigneurs les fiefs qu'il leur avoit donnés, & qu'il retint
Vexations. pour lui ou qu'il distribua à des Seigneurs Danois ou Allemands. Ceux des Sénateurs & des grands auxquels il devoit le trône, étoient ceux qui avoient le moins de part à sa confiance: les baillis étrangers commettoient impuné-

(1) Locœn. loc. cit. p. 178.

ment des vexations, des injuſtices: Jean Falſter, Allemand, bailli d'Oerebro, fit pendre Harold Pletting, qui avoit été bailli ſous Stenon, homme juſte & ſans reproche; il extermina pluſieurs perſonnes qu'il ſavoit être attachées à Stenon; quelques autres étrangers en uſoient avec la même cruauté, & rendirent le Roi odieux aux payſans. *Hiſt. de Suede. 1411-1560.*

Dans ce tems le Roi perdit la province & la bataille de Dithmarſe: la famine ſe faiſoit reſſentir en Suede, & les murmures commençoient d'éclater. Stenon lui conſeilla de revenir en Suede, & il alla le recevoir ſur les frontieres du Royaume; il avoit conſeillé au Roi de n'avoir qu'une eſcorte peu nombreuſe pour ne pas être à charge à ſes peuples. Les ennemis de Stenon ne manquerent pas de perſuader au Roi que c'étoit un piege qu'il lui tendoit & qu'il vouloit le faire aſſaſſiner; le Roi feignit de vouloir repaſſer en Dannemarck & lui donna ordre de faire tout préparer; mais c'étoit pour donner le change à Stenon, & prendre un autre chemin pour arriver à Stockholm. Stenon s'apperçut que le Roi ne le regardoit pas du même œil qu'auparavant, & ſe retira. Cette retraite augmenta les ſoupçons; le Roi dénonça Stenon au Sénat; mais les Sénateurs dirent qu'ils ne vouloient pas le condamner ſans l'entendre. Stenon fut cité & il comparut, avec Hemming Gadde, Suante Nilſon Sture, & quelques autres: il convint qu'à la vérité s'appercevant du changement du Roi à ſon égard & connoiſſant ſes ennemis, il avoit cru devoir ſe cacher. Il ſe juſtifia enſuite ſur tous les chefs & prouva non ſeulement ſon innocence, mais ſon attachement au Roi, quoiqu'il vît à regret, ainſi que tous les Sénateurs, que ce Prince ne rempliſſoit pas les conditions du traité de Calmar: le Roi lui demanda en quoi il le violoit? Stenon répondit en ce qu'il donnoit, au préjudice des nationaux, les gouvernemens des places & des provinces aux Danois & aux Allemands, qui exerçoient ſur la nobleſſe & ſur le peuple, le pouvoir le plus tyrannique; il rapporta en preuves, les cruautés de Falſter & de quelques autres: le Roi reçut très mal ces plaintes & indiſpoſa les Sénateurs, qui délibérerent de ne plus ſouffrir de tels déſordres: on ſupplia le Roi d'y remédier, & l'on indiqua une aſſemblée à Waldſtena. On preſſa le Roi dans l'intervalle: enfin ils s'aſſemblerent ſix ſemaines après. On écrivit au Roi, on renouvella tous les reproches qu'on lui avoit déjà faits; en ajoutant qu'il faiſoit paſſer en Dannemarck tout l'or & tout l'argent du Royaume; que dans le traité de paix qu'il avoit fait avec les Ruſſes, ennemis de la Suede, il leur avoit cédé des provinces qui appartenoient aux Suédois; qu'il avoit dans pluſieurs occaſions marqué le mépris qu'il faiſoit de la nation; qu'il ne lui avoit point rendu le Gothland, ni payé les dettes de ſon pere; qu'enfin ayant manqué à preſque tous les articles du traité de Calmar, ils ne ſe croyoient plus liés par ce traité. (1)

Soupçons contre & juſtification de Stenon, &c.

Plaintes contre le Roi, qu'on ne veut plus reconnoître.

Le Roi fut indigné de cet écrit; mais ne ſe ſentant pas aſſez fort pour ſe ſoutenir, il partit pour le Dannemarck, afin de raſſembler des troupes; laiſſant néanmoins la Reine dans le château, pour ne donner aucun ſoupçon de ſes projets; il laiſſoit d'ailleurs un fort parti, à la tête duquel étoit l'Archevêque, qui feignoit de bien vivre avec les mécontens. A peine fût-il parti, 1502.

Il part & on lui fait la guerre.

(1) Cette lettre eſt rapportée plus au long dans Locœn. p. 180; on y peut voir tous les reproches du Sénat au Roi Jean II.

Sect. III. Hist. de Suede. 1411-1560.

qu'ils mirent le siege devant Oerebro & se saisirent de Falster, qui fut envoyé à Arboga, où quelque tems après il fut écartelé. Stenon se présenta devant Stockholm, & après avoir battu les troupes du Roi, il l'assiégea. Les magistrats sortirent pour faire des propositions de paix; mais dans le tems qu'on les discutoit, la garnison mit le feu dans la ville; aussitôt les bourgeois prennent les armes, forcent les portes & appellent au secours les assiégeans, qui entrent en foule, éteignent les flammes & assiegent le château, où la Reine commandoit.

Le Roi, qui ne s'attendoit pas à tant de résistance & qui apprit que les Evêques l'abandonnoient, écrivit aux chefs du parti qu'il étoit prêt à comparoître avec eux, devant les grands du Royaume; qu'il offroit de répondre sur tout ce qu'on lui imputeroit, & s'il étoit trouvé coupable en quelque chose, de le réparer: ils répondirent que ces offres n'étoient qu'un piege pour gagner du tems; que toute négociation étoit inutile, parceque ni lui, ni son pere, ni aucun des Rois Danois n'avoit jamais voulu remplir ses engagemens; qu'il paroissoit que depuis le traité d'Union ils n'avoient eu d'autre projet que de tenir la Suede dans l'esclavage; qu'il n'avoit rempli aucune des conditions du traité qu'il avoit si solemnellement jurées; qu'au lieu de donner les places aux naturels du pays, il donnoit à ceux-ci des maîtres qui n'eussent pas été dignes d'entrer à leur service; que ce seroit une lâcheté à eux, déshonorante dans le souvenir des siecles, s'ils souffroient que la Suede passât dans la dépendance du Dannemarck; & qu'enfin ils étoient résolus de suivre leurs projets & d'obtenir par la force, la justice qu'ils avoient si souvent demandée comme une grace. La révolte étoit générale; mais il falloit un chef: on se souvenoit que Stenon avoit dit avant d'abdiquer, que puisqu'on ne pouvoit obliger le Roi Jean à remplir ses engagemens avant qu'il fût sur le trône, on l'y obligeroit encore moins lorsqu'il s'y seroit affermi, & que c'étoit malgré lui qu'on avoit déféré la Couronne au Roi Jean. On lui renouvella la commission d'Administrateur du Royaume; il tint le château assiégé pendant l'hiver: la garnison éprouva la plus grande disette; il ne restoit que des chevaux étiques & une truye: la Reine qui se défendoit avec courage, pour ne pas faire connoître sa situation aux ennemis, faisoit conduire cette truye sur les remparts; où l'on excitoit ses cris en la liant & tourmentant. (1) Cet artifice ne servit de rien; le Roi qui oublioit ses devoirs & ses chagrins dans les bras d'une maîtresse, laissoit sa femme sans secours. Stenon ordonna enfin un assaut général; Christine le soutint avec courage; elle ne demanda à capituler, que lorsqu'elle vit qu'on se préparoit à un second: la garnison qui avoit été de mille hommes, étoit réduite à soixante-dix: la Reine & ses gens & le reste de la garnison furent faits prisonniers; la Reine demanda de passer le tems de sa captivité dans le couvent de Ste. Brigitte. (2) Le Roi Jean parut enfin avec une flotte; mais ayant appris que la place avoit capitulé, il s'en retourna.

Stenon, de nouveau Administrateur.

Siege défendu par la Reine & indolence du Roi, ce qui l'oblige de se rendre.

(1) Locœn. loc. cit. (2) Les historiens Danois prétendent que Stenon, après lui avoir donné par la capitulation la liberté de s'en retourner, la retint un an contre la foi du traité; mais on ne voit pas pourquoi cette perfidie envers une femme, qui ne devoit pas être fort empressée d'aller joindre un époux infidele, qui l'avoit abandonnée à ses propres forces. Locœnius dit que par la capitulation elle étoit prisonniere.

La guerre entre les deux Royaumes devint cruelle & sanglante, Stenon fit soulever la Norwege, que Christiern fils de Jean avoit dévastée, & dont il avoit fait périr une partie de la Noblesse dans les supplices: ce Prince naturellement cruel & qui mérita dans la suite le nom odieux de *Néron du Nord*, conduisit les troupes de son pere dans la Gothie orientale, y brûla Oerestein, & y fit les plus horribles ravages. Dans la Gothie occidentale, le château d'Elfsbourg fut pris & réduit en cendres: Eric Ericson qui y commandoit, fut massacré par les paysans, qui le croyoient du parti du Roi. Stenon parcourut la Suede & se rendit maître de tous les châteaux, excepté de celui de Calmar & de Borckholm, que le Roi Jean ravitailloit sans cesse par mer: cependant le carnage cessa pour faciliter la délivrance de la Reine que le Roi faisoit négocier auprès de l'Administrateur par la Régence de Lubec. Il avoit demandé à cette ville & aux autres villes Anséatiques, qu'elles cessassent tout commerce avec les Suédois, contre lesquels il les exhortoit de venir à son secours; mais il n'en obtint qu'une promesse de neutralité. La Reine, obtint sa liberté; l'Administrateur l'accompagna jusques sur la frontiere de Smalandie; mais à son retour il se sentit incommodé à Joenökoping: sa maladie empira & il mourut peu de jours après. On cacha sa mort; on convoqua les Etats du Royaume; on délibéra si l'on donneroit un successeur à Stenon, ou si l'on rappelleroit le Roi Jean, car il avoit encore des partisans: il fut rejetté: on proposa *Suante Nilson Sture*, qui avoit rendu de grands services à l'Etat, étant d'ailleurs de famille Royale; il fut nommé Administrateur, à la pluralité des voix. Il étoit digne de succéder à Stenon: „ il gouverna, dit l'Abbé de „ Vertot, (1) avec un pouvoir peu différent de celui des Rois les plus ab- „ solus: heureux dans la guerre, révéré dans la paix, la noblesse & les pay- „ sans le regardoient comme le protecteur de la liberté; & son mérite lui „ avoit même donné pour amis quelques évêques du Royaume qu'il avoit „ détachés du parti des Danois: il n'entreprenoit aucune affaire d'importan- „ ce, qu'il n'en fit part à Jacques Ulfonis, Archevêque d'Upsal, & à „ Hemming Gadde, Evêque de Linkoping: ces prélats, naturellement en- „ nemis de sa dignité, ne pouvoient s'empêcher d'avoir de l'estime & de „ l'attachement pour sa personne." A peine fut-il muni du pouvoir, qu'il pressa Calmar & Borckholm avec plus de force: l'Evêque de Linkoping, ce brave Hemming Gadde, prêtre pieux & soldat intrépide, s'empara de la ville de Calmar, mais il ne put pas enlever la forteresse; ce qui donna au Roi la facilité de reprendre la ville, dont il fit périr dans les supplices, le bourguemestre & quelques citoyens, comme coupables de trahison. Jean y convoqua une assemblée des Etats des trois Royaumes, à la sollicitation des Suédois même & de Suante Nilson Sture, qui à cet effet étoit convenu d'une trêve de treize mois, à l'expiration de laquelle les Etats de Norwege & de Dannemarck se rendirent à Calmar. Le Roi Jean y parut accompagné de l'Ambassadeur de Jacques IV, Roi d'Ecosse & fils de sa sœur, des Ambassadeurs de Joachim, Electeur de Brandebourg, son gendre, des Ducs de Mecklenbourg, & des députés des villes Anséatiques: cette pompe n'en eut point imposé aux Suédois, mais sa suite ressembloit à une armée, plutôt

Hist. de Suede. 1411-1560.

1503.

Stenon meurt & Suante Nilson Sture lui succede. 1503.

1505. *Trêve & Assemblée inutile des Etats généraux.*

(1) Révol. de Suede p. 70. T. I.

SECT. III. *Hist. de Suede.* 1411-1560.

qu'à une escorte & sa flotte étoit formidable: les Suédois ne parurent point à l'assemblée; le Roi les fit sommer, mais ils refuserent; alors l'assemblée prononça que les Suédois & principalement Suante, les Sénateurs & tous ceux qui avoient souscrit les lettres par lesquelles ils avoient donné leur foi au Roi, étoient condamnés comme rebelles, à perdre leurs biens, leur honneur & leur réputation. L'Empereur Maximilien confirma cette sentence, & le Roi Jean la fit imprimer & afficher surtout dans les villes Anséatiques, avec le diplôme de l'Empereur; en conséquence il confisca tous les biens que les proscrits avoient dans la Norwege. Mais il paroît que les Suédois ne respecterent pas beaucoup ce jugement, non plus que l'ordre qu'ils reçurent de Maximilien, de rétablir le Roi Jean dans le Royaume de Suede, ou de comparoître devant son tribunal, pour rendre raison de leur désobéissance & de leur rebellion.

La guerre continue; déprédations réciproques.

Le Roi Jean qui vit que ses armes & ses décrets étoient également inutiles, arma une grande quantité de vaisseaux, & permit à quiconque voudroit armer, d'exercer toute sorte de pirateries contre les Suédois; cette espece de guerre lui réussit mieux que toute autre: les Suédois n'oserent plus faire le commerce; la mer étoit infestée de brigands: d'un autre côté, les habitans de Lubec furent forcés par les circonstances de faire la paix avec le Roi de Dannemarck & de consentir à fermer leurs ports aux Suédois: il est vrai qu'ils ne remplirent point cette condition & que bientôt ils recommencerent la guerre contre le Roi Jean.

On avoit eu recours aux diplômes de l'Empereur, on employa aussi les foudres de Rome: l'Evêque Jacques qui avoit été chassé de Linkoping & qui avoit été remplacé par Hemming Gadde, obtint une bulle du Pape Jules II, qui ordonnoit à Gadde, sous peine d'excommunication, de rétablir Jacques dans son évêché; cet anathême s'étendoit sur tous ceux qui prendroient le parti d'Hemming Gadde. Ce dernier coup fut celui qui acheva d'irriter les Suédois; ils entrerent le fer & le feu à la main dans la Scanie & dans la Blekingie, qu'ils parcoururent en furieux: de leur côté, les Danois pénétrerent dans le Finland & brûlerent Abo. Castelhoven dans l'Ocland
1508. & Ladese dans la Gothie occidentale, éprouverent le même sort. Ces ravages mutuels engagerent enfin d'en venir à des voyes d'accommodement, mais Jean exigeoit le trône de Suede pour lui ou pour son fils; ou bien qu'on lui payât annuellement une somme, comme à leur maître & Seigneur: quelques députés consentirent d'accorder au Roi une somme annuelle de treize mille marcs d'argent, jusques à ce qu'on eût remis le trône à Jean ou à Christiern, à condition que jusques alors il garderoit les isles de Gothland & d'Ocland & la ville de Calmar; en quoi les députés avoient outrepassé leur pouvoir, ce qui rendit ce traité nul.

La guerre recommença; les Lubecquois prirent le parti des Suédois, s'engagerent d'entretenir leur commerce & de leur fournir des secours; le Dan-
1509. nemarck arma contre eux vingt-quatre vaisseaux, avec ordre de détruire leur commerce, & donna à ses pirates la permission d'attaquer & d'enlever les vaisseaux & les marchandises de Lubec: la Régence de cette ville & les villes Anséatiques, à l'exception de Hambourg, envoyerent dix-huit vaisseaux aux Suédois: cette flotta pilla les isles de Borckholm, de Langeland, de Falster,

Villes Anséatiques alliées des Suédois.

ſter, &c. Ces courſes furent ſi avantageuſes aux Suédois, qu'ils renouvellerent tous leurs anciens traités avec la Régence de Lubec; toute la côte de Bleckingie fut dévaſtée, tandisqu'Achatius Joanſon ravageoit le Halland avec ſept cens chevaux; mais il tomba dans une embuſcade & fut tué. Suante, qui craignoit des excurſions de la part des Ruſſes, que le Roi Jean avoit autrefois excités contre les Suédois, conclut avec le Czar une paix de ſoixante ans. Les Suédois reprirent Calmar & Borckholm. Les Danois entrerent dans la Gothie occidentale & mirent à Scara, tout à feu & à ſang; mais ils n'oſerent aller plus avant, ſur des avis que les Suédois les attendoient en embuſcade, dans les bois de Holwede; ceux-ci entrerent dans la Scanie & dans le Halland, où ils firent les mêmes ravages que les Danois avoient faits à Scara. Vers ce tems, la Régence de Lubec & les villes Anſéatiques, fatiguées d'une guerre qui depuis huit années ruinoit leur commerce, firent leur paix particuliere avec le Dannemarck; on tenta vainement d'accorder les Danois & les Suédois: le Roi Jean, malgré ſes pertes, ne vouloit point ſe déſiſter de ſes prétentions, & Suante vainqueur n'avoit aucune envie de lui céder; mais ce grand homme mourut à Weſteraas: il fut regretté comme un pere, & la Suede le pleura comme un génie tutélaire, qui au milieu des troubles ſavoit faire regner la juſtice & même l'abondance. (1) Il étoit rempli d'humanité; ſa cour n'étoit compoſée que de ſes capitaines, qu'il entretenoit de ſes deniers pendant la paix. Il haïſſoit le menſonge & la calomnie, encore plus que les ennemis de l'Etat: lorſqu'on lui faiſoit quelque rapport, il faiſoit venir l'accuſé & le confrontoit avec ſon délateur, en puniſſoit le coupable, & ſi la délation étoit calomnieuſe, il la puniſſoit au double.

Hiſt. de Suede. 1411-1560.

S'en détachent. 1510.

1512. *Mort de l'Adminiſtrateur.*

Après la mort de Suante Nilſon Sture, les Etats convoqués à Arboga furent partagés en différentes factions: l'une ſoutenoit que la nation demeuroit toujours liée par ſon ſerment au Roi Jean, & qu'on ne pouvoit choiſir que lui ou ſon fils; l'autre, à la tête de laquelle étoit l'Archevêque d'Upſal, propoſoit Eric Trolle, vieillard reſpectable par ſes mœurs & par ſa probité, & d'une naiſſance illuſtre. Ce Prélat & les autres Evêques donnoient pour motif de leur choix la trop grande jeuneſſe de Stenon Sture, fils de Suante, qu'Eric Trolle formeroit dans l'art de gouverner & dans la ſcience de la guerre, de maniere qu'à la mort de ce vieillard, joignant aux qualités qu'il faiſoit déja paroître, l'expérience & l'habitude des affaires, on ne s'appercevroit point que Suante eût diſparu; mais le véritable motif du Clergé étoit l'attachement de Trolle au Roi de Dannemarck, les biens qu'il poſſédoit dans ce Royaume, & l'eſpérance que l'Archevêque avoit conçue de déterminer Trolle par la crainte de perdre ſes biens, ou par l'aſcendant qu'une ancienne amitié lui donnoit ſur l'eſprit d'un homme de cet âge, à remettre les rênes de l'Etat entre les mains de ce Prince, ou de ſon fils: mais la vieilleſſe de Trolle & ſes ſentimens connus à l'égard des Danois firent donner la préférence à Stenon Sture, porté par un troiſieme parti: outre un courage éprouvé, un amour inné de la patrie, ce jeune homme avoit pour lui la faveur du peuple qui béniſſoit la mémoire de ſon pere, & qui dans l'héritier de ſon nom voyoit un héros obligé d'en ſoutenir la gloire. Pendant les

Débats ſur un ſucceſſeur.

1512. *Stenon Sture le jeune élu Adminiſtrateur.*

(1) *Locæn. Hiſt. Suec. p.* 190, 191. Hiſt. des révolut. de Suede, T. I.

SECT. III. Hist. de Suede. 1411-1560.

débats qu'entraîna cette élection, on agitoit s'il ne vaudroit pas mieux, pour terminer une querelle qui depuis si longtems épuisoit la Suede d'hommes & d'argent, appeller au trône le Roi Jean ou son fils; ou payer tous les ans, au Dannemarck, treize mille marcs d'argent, suivant le poids de Stockholm; ou enfin, dans le cas, où l'on ne pourroit pas s'accorder sur ces deux articles, s'en remettre au jugement des villes Anséatiques.

1514. *Mort du Roi Jean; suspension d'armes.*

L'élection de Stenon Sture mit fin à ces débats, & dévança de peu de tems la mort du Roi Jean, arrivée à Olbourg en Jutland; Prince qu'eussent aimé les Suédois, si, fidele observateur des conditions qu'il s'étoit imposées, il se fut montré moins partial en faveur des Danois. Christiern II. qui lui succéda, fit regretter à la Suede la perte de son pere: à peine fut-il monté sur le trône de Dannemarck, que des députés de Suede étant allés à Coppenhague, on voulut les contraindre à signer son élection: les députés s'excuserent sur ce qu'ils n'avoient aucun ordre à ce sujet, & demanderent du tems pour délibérer: il y eut une suspension d'armes qui fut prolongée pendant quatre ans, espérant toujours que les Suédois se rendroient à la fin. Vers ce tems, Jean Ange Arcambaud, Légat du Pape Léon X, vint dans les Royaumes du Nord colportant les indulgences de Rome, dont il retira, dit-on, un million d'or. Christiern lui exposa ses différends avec la Suede,

Traîtres découverts.

& sous la foi du secret lui nomma tous les partisans qu'il y avoit. Le Légat séduit par les présens dont Stenon l'accabla, lui découvrit tout, & ne lui cacha rien des sentimens de Gustave Trolle qui, après la mort de Jacques Ulfonis, lui avoit succédé à l'Archevêché d'Upsal; il ne pardonnoit point à Stenon d'avoir été élu par préférence à Eric Trolle son pere: lorsque le Prélat à son retour de Rome vint en Suede, Stenon alla au devant de lui: l'Archevêque pour l'éviter prit une autre route & descendit à Upsal. Comme il se déchaînoit contre les ennemis de son pere, Stenon lui écrivit avec douceur, que s'il avoit des plaintes à porter contre quelqu'un, il les portât dans les tribunaux ordinaires & qu'on lui rendroit justice. Stenon se rendit à Upsal, pour le féliciter; Trolle le reçut avec fierté & l'accusa de plusieurs crimes. Stenon, qui savoit que Christiern avoit voulu engager Léon X à jetter une excommunation sur lui & ses amis, écrivit au Pape ce qui venoit de se passer entre l'Archevêque & lui, & le Pape exhorta le prélat à la paix. Stenon qui ne vouloit avoir rien à se reprocher, offrit le Royaume de Suede à Christiern, s'il vouloit s'assujettir aux conditions des traités: Christiern rejetta cette offre; mais on convint d'indiquer une assemblé à Helmstadt, & la trêve fut prolongée. (1)

1516. *Conspiration en faveur de Christiern.*

Stenon, sur la foi de cet accord, convoqua les Sénateurs & les Etats du Royaume à Arboga; il invita l'Archevêque à y venir prêter le serment accoutumé: le prélat, au lieu de s'y rendre, tint lui-même avec ses partisans une assemblée dans son château de Stecka, à la suite de laquelle il écrivit à Christiern de se rendre en Suede & que les places les plus importantes lui seroient remises: le secret de cette conspiration fut découvert par le Gou-

1517. verneur de Nycoping, qui forcé par Stenon de lui remettre cette forteresse, fut envoyé en prison à Stockholm: l'Administrateur se transporte à la foire de Westeraas, & découvre au peuple la conjuration du prélat; celui-ci pour

(1) Hist. des révolutions de Suede. *Locen. L. 5. hist. Suec.*

gagner du tems, demande à se justifier devant le sénat & les grands: on travailla vainement à raccommoder Stenon & Gustave, qui se refusa à toute conciliation: Stenon, qui voyoit grossir le nombre des conjurés, fit arrêter Eric Trolle & assiégea son fils dans Stecka. Christiern de son côté fait enlever dans le port de Lubec un vaisseau chargé de sel destiné pour la Suede: ainsi la guerre fut déclarée. Stenon, pendant le siege de Stecka, fit des propositions pacifiques à Trolle, qui les réjetta, assuré du secours des Danois: en effet, une flotte qui portoit quatre mille hommes parut devant Stockholm: ils descendirent près de la ville; Stenon accourt & les force de reprendre la mer: mais ils firent des ravages horribles sur les côtes. Cependant Gustave pressé dans Stecka, (1) offre de remettre ce château à condition qu'on lui laissera son Archevêché, que l'assemblée d'Arboga avoit supplié le Pape d'ôter à ce factieux: Stenon lui répondit qu'il n'étoit plus tems; & qu'il falloit accepter les propositions qu'on lui avoit faites, avant de répandre tant de sang; mais qu'il vouloit bien s'en rapporter au jugement des Etats du Royaume. Gustave demanda un sauf-conduit & se rendit à Stockholm: le jugement ne lui fut point favorable; Gustave fut déposé & la forteresse de Stecka démolie. Le peuple vouloit le massacrer. Il résigna son Archevêché entre les mains de Léon. Christiern engagea le Nonce Archambaud, à demander le rétablissement de Trolle; & Léon menaça le Royaume d'interdit, si le prélat n'étoit point rétabli: mais on appaisa l'un par des présens, & l'on tint peu de compte des menaces de l'autre. (2)

Hist. de Suede. 1411-1560.

Renouvellement de la guerre.

Christiern n'ayant pu réussir de ce côté, parut encore devant Stockholm avec une nombreuse armée: Stenon marcha sur ses derrieres; Christiern en fut instruit, & l'attaqua: mais la victoire ne fut pas longtems incertaine, l'armée Danoise fut cruellement battue, & le Roi forcé de se sauver sur sa flotte; Stenon poursuivit l'armée, en tua une partie, un plus grand nombre se noya, & fit trois cents prisonniers que Christiern racheta sur le champ. Ce Prince retenu par les vents descendit sur les côtes & y fit tous les ravages qu'il pût; mais harcelé par les Suédois & manquant de vivres, la disette & la famine enleverent une partie de ses soldats. Voyant l'hiver approcher & prêt à perdre le reste de son armée, il fit proposer une paix solide & durable & pria l'Administrateur de se rendre auprès de lui pour la conclure. Stenon commença par lui envoyer beaucoup de vivres & se disposoit à l'aller joindre; mais les sénateurs qui se méfioient du caractere pervers de ce Prince, l'en empêcherent. Christiern dissimula, offrit de se rendre auprès de l'Administrateur & demanda des ôtages; les sénateurs trompés par ces propositions pacifiques, lui envoyerent Gustave Ericson Vasa, jeune homme dont le courage & les qualités aimables l'avoient rendu cher à Stenon & qui fut ensuite Roi de Suede & le vengeur de sa patrie, les deux Sigges, Olaus Ryning, Beng Nilson & Hemming Gadde, tous personnages très recommandables: ils se doutoient de la trahison, ils n'entrerent dans le vaisseau qu'avec répugnance & comme par force: en effet, dès qu'ils furent au pou-

Défaite de Christiern.

Ses ruses traîtresses.

(1) Les historiens de Dannemarck & de Suede sont entierement opposés sur ces événemens, chacun donnant l'avantage à sa nation. Voyez *Meursius* & *Locœnius*. (2) *Locœn. Lib.* 5. *Hist. Suec.* Révolut. de Suede, T. 1.

SECT. III. Hist. de Suede. 1411-1560.

voir de Christiern, il profita des vents favorables & les conduisit en Dannemarck, comme prisonniers, & les transféra tantôt dans un endroit, tantôt dans l'autre. Il en vouloit principalement à Gustave, tant à cause de l'amitié que Stenon avoit pour lui, que du crédit dont il jouissoit. Cependant le

1518. Nonce Archambaud avoit réconcilié Trolle avec l'Administrateur & Trolle s'étoit retiré à Stockholm: on offrit l'Archevêché d'Upsal au Nonce, avec permission de le faire exercer par un vicaire: Archambaud eut bien voulu l'accepter; mais le Pape, irrité qu'on n'eût point rétabli Gustave, confirma l'excommunication prononcée contre les Suédois par l'Evêque de Lundh, avec une amende de cent mille ducats, & chargea Christiern de l'exécution de ses ordres. Archambaud protégeoit les Suédois & eut détourné la foudre; mais le Roi de Dannemarck le fit arrêter avec son frere: il s'échappa de Calmar, se retira à Lubec, fort heureux d'en être quitte pour une grande partie du produit immense des indulgences, qu'il perdit par sa fuite. (1)

Christiern reparut bientôt avec une flotte près de l'isle d'Oeland, sous prétexte de faire exécuter la sentence du Pape: il prit Borckholm, & attaqua Calmar; mais il fut battu & vivement repoussé. Christiern rassembla toutes ses forces; Stenon alla l'attendre à Boosund dans la Gothie occidentale: il

1519. *Mort de Stenon Sture le jeune.* fit de très belles dispositions; conduisit ses troupes sur la glace; mais au commencement de la bataille, il fut blessé à la jambe d'un coup de canon & mourut de cette blessure: perte vraiment déplorable pour la Suede, qu'il eut peut-être soustraite au joug des Rois de Dannemarck. Ses troupes accablées par la mort d'un si grand Général, furent dispersées & les Danois passerent la Tywede, s'avancerent dans le pays & mirent tout à feu & à sang, affichant partout la bulle du Pape contre Stenon Sture & ses partisans, & promettant protection & sûreté à ceux qui se déclareroient pour Christiern. Il y eut une suspension d'armes pour donner le tems aux Suédois de délibérer: on indiqua l'assemblée à Upsal: l'Archevêché fut rendu à Gustave Trolle, qui ayant représenté l'état où la Suede se trouvoit réduite par son obstination, promit que les Généraux Danois seroient les premiers à défendre ses privile-

1520. *Christiern II, Roi de Suede, de Dannemarck & de Norwege.* ges & ses libertés, que tout le passé seroit oublié, que Christiern confirmeroit ces promesses par serment & par écrit, que les exilés seroient rappellés, & que les Gouverneurs conserveroient leurs places; enfin il déclara conjointement avec quelques Sénateurs & deux Evêques, Christiern Roi de Suede. Christine veuve de Stenon & les Sénateurs qui ne s'étoient point trouvés à l'assemblée d'Upsal, s'étoient renfermés à Stockholm. Christine s'y défendit en héroïne: les Danois avoient soumis le Gothland, mais les partisans de Stenon battoient les Danois dans différens endroits. Christiern se rendit en Suede, confirma les conventions d'Upsal, fit les plus belles promesses aux bourgeois & des libéralités aux paysans: il séduisit beaucoup de monde. Cependant le siege de Stockholm n'avançoit point, & les assiégeans souffroient plus que les assiégés. Christiern sut si bien employer les voyes de la douceur, les sénateurs qui étoient secrétement dans son parti, firent de si grands éloges de sa clémence & de sa générosité, que Stockholm se rendit: il en-

(1) Voyez l'hist. de Dannemarck *ci-après*.

Hist. de Suede. 1411-1560.

tra dans la ville comme ami: la capitulation portoit que le traité d'Upsal seroit confirmé; que les prisonniers de part & d'autre seroient rendus; qu'on ne porteroit aucune atteinte aux privileges & aux immunités de la ville: on promit toute sûreté à Christine & à ses enfans, qu'on ne les troubleroit jamais dans la jouissance des biens que Stenon leur avoit laissés, & que Christiern gouverneroit en pere. Ce Prince donnoit aux bourgeois des témoignages de bonté, licencioit les étrangers qu'il avoit à sa solde, les remplaçoit par les milices du pays, écrivoit avec amitié aux Etats du Royaume pour les inviter à son couronnement, envoyoit Gadde s'emparer d'Abo, de Wibourg & de Razebourg; tout annonçoit aux Suédois le regne le plus doux: il repartit ensuite pour le Dannemarck & n'en revint que pour son couronnement. Il fit des chevaliers; mais aucun Suédois n'eut part à cet honneur, parceque, disoit-il, avant de les récompenser, il vouloit connoître leurs sentimens. (1)

Christiern développe son caractere féroce.

Christiern voyant enfin qu'il pouvoit ne plus dissimuler, assembla son conseil secret pour délibérer sur les moyens de se défaire des principaux seigneurs de Suede, ses ennemis, ou dont il craignoit la vertu; de maniere pourtant que leur mort ne pût lui être imputée, ou qu'elle parût leur avoir été donnée sans son aveu & malgré lui: il donnoit pour motif de cette résolution, le projet d'empêcher le peuple de former à l'avenir aucune entreprise, faute de Chefs & de Généraux. Les uns vouloient qu'on excitât une rixe entre les soldats & les citoyens, afin qu'on pût en sûreté frapper les victimes, qui ne manqueroient pas d'accourir pour appaiser la sédition. Les autres vouloient qu'on cachât de la poudre en divers endroits, afin d'avoir occasion de les accuser d'avoir voulu faire périr le Roi & les principaux Danois. Un dernier moyen parut le plus propre aux desseins du tyran; ce fut d'inviter à l'occasion de son couronnement les grands à un superbe festin: la fête dura trois jours: les deux premiers se passerent dans la joie: le troisieme Gustave Trolle se plaignit de la démolition de Stecka; il convenoit que le Roi avoit pardonné les coupables; mais qu'ils n'avoient point obtenu le pardon du Pape, qui cependant n'avoit prononcé d'autre réparation d'un si grand crime, que la restauration de la forteresse de Stecka & cent mille ducats d'amende. (2) Il se plaignit encore des dommages faits à l'église d'Upsal: il accusa Christine & sa mere. Le Roi renvoya toutes ces plaintes au jugement de Théodore, Archevêque de Lundh, Primat de Dannemarck & de l'Evêque d'Odensée, à qui Léon X avoit adressé la bulle d'excommunication lancée contre Stenon & ses partisans. Christiern ne se réserva que de faire exécuter leur jugement (3) & de se conformer à l'esprit de la bulle. Christine, après de vaines prieres qu'elle fit à Christiern d'oublier le passé, comme il l'avoit juré, & de laisser en paix la mémoire de Stenon, reprenant son courage, répondit; que Stenon n'avoit assiégé l'Archevêque & rasé la forteresse de Stecka, que par une ordonnance des Etats & du Sénat, que ce prélat n'avoit été jugé que selon les loix, & condamné pour sa trahison que sur les preuves

Complot horrible du Roi & de Trolle, Archevêque d'Upsal.

(1) *Loccenius hist. Suec. in vit. Christ. L.* 5. (2) Hist. des Révolut. de Suede, par Vertot, p. 231. T. I. (3) Cet horrible complot est un des traits les plus odieux de l'histoire des Tyrans.

Sect. III. *Hist.* de Suede. 1411-1560.

comme on pouvoit le voir, par le jugement inſcrit dans les régiſtres publics & ſigné des juges. Chriſtiern qui n'attendit que cela, ſe fit apporter ces régiſtres, & on prit les noms des ſénateurs. Chriſtiern ſortit pour ne pas gêner les juges; mais auſſitôt une troupe de ſoldats entra dans la ſalle, ſe ſaiſit de Chriſtine, des Sénateurs, des Evêques de Scara & de Stregnetz, de l'Evêque de Lincoping & de pluſieurs autres perſonnes. Le tyran ordonna à Guſtave Trolle, qu'il menaça de ſa colere pour avoir tardé de prononcer la ſentence de mort contre les accuſés, de ſe joindre aux commiſſaires qu'il lui nomma, & de leur faire le procès: il choiſit pour accuſateur, Oren Evêque de Weſteraas: tous furent renfermés dans le château, juſques à la fin du jugement. Chriſtiern n'eut pas la patience de l'attendre: il leur envoya des bourreaux pour leur annoncer la mort. Auſſitôt les portes de la ville furent fermées, on diſtribua dans tous les quartiers des corps de garde, on répandit la terreur parmi le peuple: dès le point du jour de l'exécution, au ſon lugubre des trompettes, on défendit à tout citoyen de ſortir de chez ſoi, ſous peine de la vie; on plaça le canon dans les principales rues qui conduiſent du château à la place publique. Tout le monde étoit dans la conſternation, on ne ſavoit à quoi s'attendre, lorſque ſur le midi les portes du château s'ouvrirent & l'on conduiſit ſur la grande place les Evêques, les Grands & les autres priſonniers. Nils Lykins, par ordre du Roi, déclara que c'étoit malgré lui, que ce Prince ſe voyoit dans la néceſſité de punir des coupables, qui avoient commis des crimes ſi énormes contre l'Egliſe & contre le Souverain Pontife; mais qu'il ne faiſoit qu'exécuter contre ces hérétiques, l'ordonnance des commiſſaires, ſur les plaintes de l'Archevêque d'Upſal. Les Evêques de Scara & de Stregnetz & quelques autres demanderent des prêtres pour ſe confeſſer, on les leur refuſa; les deux Evêques furent exécutés les premiers; l'Evêque de Lincoping demanda qu'on briſât le ſceau de ſa ſignature, ſous lequel on trouva un billet, dans lequel il proteſtoit qu'il avoit été forcé de ſigner la délibération priſe au Sénat de faire le ſiege de Stecka: cette juſtification fut portée à Chriſtiern & lui ſauva la vie. (1) Les Sénateurs ſeculiers furent exécutés enſuite; le premier fut Eric Vaſa, le pere de Guſtave; enſuite les Conſuls & les Magiſtrats de Stockholm, & quatre-vingt-quatorze Sénateurs ou Seigneurs les plus diſtingués, qui tous eurent la tête tranchée; leurs valets furent pendus; le cadavre de Stenon & celui de ſon fils né & mort dans le même mois furent déterrés, & jettés parmi les autres cadavres. (2) Chriſtiern fit venir Chriſtine & Sigride ſa mere: il laiſſa à la premiere le choix de ces trois ſupplices, ou d'être noyée, ou d'être brûlée, ou d'être enterrée toute vive; pour Sigride, il la deſtinoit à être enfermée dans un ſac & jettée à la mer: mais on obtint leur vie, à condition qu'elles abandonneroient leurs biens au tyran & qu'elles ſeroient renfermées le reſte de leurs jours, avec les veuves des ſeigneurs condamnés, dont les corps, après avoir reſté trois jours ſur la place, furent brûlés, excepté celui de Stenon, qui fut mis en morceaux & envoyé dans tous les pays ſoumis à la domination de Chriſtiern.

Maſſacre de Stockholm.

(1) Olaus Magnus, Zieglerus, témoins cachés de ce maſſacre. (2) *Loccen. Libr. 5. Hiſt. Suec.* Hiſt. des révolut. de Suede.

Il fit périr plusieurs personnes sur les plus légers soupçons ; Hemming Gadde, qui lui avoit rendu des services essentiels, fut de ce nombre ; il le fit massacrer avec dix seigneurs Suédois : tous leurs biens confisqués formerent un butin immense qu'il emporta en Dannemarck. Il répandit dans toute la Suede des assassins, auxquels il désignoit ses proscrits, mais surtout les parens & les domestiques de ceux qu'il avoit fait périr dans les supplices : il désarma les paysans & menaça de faire couper un pied & une main, à ceux qui seroient trouvés avec des armes. Lorsqu'il retourna en Dannemarck, il fit planter des gibets sur toute sa route ; tous ses pas furent marqués par des cruautés : au couvent de Nydala, il fut reçu par l'abbé & les religieux : il les fit tous noyer, parcequ'ils avoient caché quelques provisions, pour les soustraire à l'avidité du soldat. En passant à Jænekoping il fit trancher la tête, non seulement à Ribbing, mais à ses deux enfans, dont l'un n'avoit que deux ans & l'autre sept ; il les fit suspendre par les cheveux & séparer la tête de leur corps. Sa barbarie ne se bornoit pas à ordonner les supplices, il aimoit à repaître ses yeux du sang de ses victimes : pendant les trois jours que les cadavres des malheureux qu'il fit mourir à Stockholm, resterent sur la place, nageans dans leur sang & la pâture des chiens, il alla plusieurs fois jouir de cet horrible spectacle. (1)

Hist. de Suede. 1411-1569.

Cruautés de Christiern.

Mais le Ciel préparoit à tant de crimes une vengeance éclatante ; ce Gustave Ericson, de l'ancienne famille de Vasa, ami de Stenon & que Christiern détestoit, fils de cet Eric que le tyran fit périr sur un échaffaud à Stockholm, étoit surtout désigné à ses assassins. Il fut du nombre des ôtages que Stenon envoya à Christiern, & que le tyran, contre le droit le plus sacré, emmena prisonniers en Dannemarck. Il essaya de les gagner, mais n'ayant pu y réussir, ni par ses menaces ni par ses promesses, il ordonna à un officier de les faire tous périr, s'il étoit obligé de les relacher, mais surtout Gustave. Eric Banner, Gentilhomme Danois, son parent, le demanda au Roi, sous prétexte de le mettre dans ses intérêts ; mais dans la vérité pour adoucir sa prison. Christiern y consentit à condition, qu'il le conduiroit dans le château de Calo en Jutland, dont Banner étoit Gouverneur, & qu'il payeroit six mille écus d'or, si Gustave s'échappoit. Gustave joignit à tous les avantages de la figure & du corps, un esprit agréable & cultivé, par d'excellentes études qu'il avoit faites à l'université d'Upsal, par ses méditations sur l'art de la guerre & sur celui de gouverner ; quoique jeune, il avoit toute la sagesse de l'expérience, & quoique naturellement porté à la réflexion, il avoit un caractere ouvert & les manieres les plus prévenantes. Par son pere il comptoit des Rois parmi ses ancêtres : sa mere de la famille des Sture, étoit niece du Roi Canutson. Banner le chérissoit comme son fils, & le laissoit jouir de toute sa liberté. Gustave gémissoit de ne pouvoir point partager avec ses compatriotes les périls de la guerre & le plaisir de défendre sa patrie. Il apprit la mort de Stenon, la prise de Stockholm & les malheurs de la Suede ; le desir de la venger lui suggéra le dessein de se procurer la liberté : il sortit un jour dès l'aurore du château de Calo, sous prétexte d'aller à la chasse, prit un habit de paysan, se rendit à Flensbourg & comme il

Projet hardi de Gustave.

(1) *Locæn Libr. 5. Hist. Suec.* Hist. des révol. de Suede.

SECT. III. Hist. de Suede. 1411-1560.

ne pouvoit en sortir sans passeport il se loua à des marchands de bœufs en qualité de conducteur & arriva à Lubec, où Banner qui couroit après son prisonnier, le joignit & lui fit des reproches sur sa fuite. Gustave sut si bien la justifier par l'injustice de sa captivité, par l'impossibilité de se soustraire autrement à une prison perpétuelle & peut-être à une mort infame; il promit de si bonne foi de faire toucher à Banner le prix que le tyran avoit mis à sa rançon, que Banner s'en retourna & fit courir le bruit qu'il n'avoit pu joindre le fugitif. Dès ce moment sa tête fut proscrite: Christiern donna partout les ordres les plus séveres de l'arrêter. Gustave n'en fut que plus affermi dans le projet de se faire un parti: il se découvrit à Gemins, premier Consul de Lubec & lui fit part de ses vues; tâcha de l'intéresser, en lui représentant que Christiern en devenant maître de la Suede, le devenoit de la mer Baltique & absorboit tout le commerce des villes Anséatiques; que les Suédois avoient toujours favorisé le commerce de Lubec, & pouvoient contrebalancer surtout la haine que les Danois avoient toujours marquée contre cette ville: le Consul en parla à la Régence, qui craignant les forces de Christiern refusa tout secours à Gustave. Cependant Gemins le débarqua proche Calmar: il entra dans la ville, dont la garnison étoit Allemande. La veuve du Roi Jean étoit dans le château: il s'ouvrit au Gouverneur, mais celui ci & les principaux officiers, le voyant sans troupes, l'obligerent de se retirer, en le menaçant de le livrer à Christiern: les Allemands publierent cet événement & les Danois coururent après lui; il se déguisa encore en paysan & passa au travers de leurs quartiers, dans un chariot rempli de paille, & alla en Sudermanie. Il chercha inutilement des amis: la crainte avoit flétri tous les cœurs; il essaya de gagner les paysans de quelques villages, & il ne réussit pas mieux: désespéré de tant de lâcheté, poursuivi par les Danois, à tous momens sur le point d'être surpris, il se vit forcé de renoncer au projet hardi qu'il avoit formé de se jetter dans Stockholm; il prit le parti de se cacher pendant quelque tems. Ses ayeux avoient fondé la chartreuse de Gripsholm; il crut y trouver une retraite assurée; mais la crainte du tyran rendit aussi ces bons religieux inexorables. (1)

Echappe à Christiern.

Tente vainement la Régence de Lubec.

La crainte lui ferme tous les cœurs.

Gustave revint en Sudermanie; un paysan, ancien domestique de son pere & fermier, le déroba quelque tems aux recherches des Danois: il apprit dans cet asyle les sanglantes exécutions de Stockholm, la mort de son pere & de ses amis & les malheurs de sa famille. Son cœur gémit & ne fut point abattu; il passa dans la Dalécarlie; sa tête avoit été mise à prix, on le cherchoit d'une extrêmité du Royaume à l'autre; tout étoit dévoué à Christiern ou à Théodore, Archevêque de Lundh, qu'il avoit nommé Viceroi pendant son absence & à qui il avoit donné pour ministres l'Archevêque d'Upsal & l'Evêque d'Odensée, monstres qui, dégouttans encore du sang des Evêques de Stregnetz & de Scara, les remplacerent dans leurs sieges & dont Rome approuva l'élection. S'il eut été possible d'enchérir sur l'avarice & sur les cruautés du Tyran, ces Prélats en étoient seuls capables. L'Archevêque qui ne pardonna jamais, haïssoit surtout Gustave. Guidé par un paysan qui ne le connoissoit point, Gustave traversoit des pays couverts de mon-

Passe en Dalecarlie.

Est volé par son guide.

(1) Hist. des révol. de Suede, T. I.

montagnes inacceffibles, habitées par des peuples encore fauvages. Son guide lui enleva tout l'argent qu'il avoit & l'abandonna; fans reffource pour fubfifter, n'ofant fe montrer & ne fachant où fe cacher, il fe loua en qualité de journalier; on l'employa au travail des mines de cuivre. Dans le fond de ces abîmes, confondu avec des hommes groffiers & féroces, il ne perdoit pas l'efpérance de chaffer Chriftiern du trône & de délivrer fa patrie. Il fe confoloit par l'idée de n'être point reconnu: il le fut bientôt: une femme s'apperçut que le colet de fa chemife étoit brodé; ce luxe lui parut extraordinaire, elle le fit remarquer à quelqu'un ; on fit attention à fa bonne mine & à fon air de grandeur: on parla de ce jeune homme au Seigneur du village, il voulut le voir & le reconnut; mais il diffimula jufques à ce qu'il pût lui parler en particulier. Guftave crut pouvoir s'ouvrir à lui; le bon gentilhomme effrayé de fes deffeins, craignit que le courage imprudent de Guftave ne les trahît l'un & l'autre; il le garda cependant quelques jours, après lefquels il lui confeilla de chercher un afyle plus fûr. (1) Il fortit de chez lui de nuit, errant, fans guide, &, fuivant des routes inconnues, il traverfoit une riviere fur la glace qui s'ouvrit fous fes pieds; il lutta contre les flots & eut le bonheur de gagner le rivage; il arriva chez un autre gentilhomme appellé Aaron Peterfon; à l'accueil qu'il en reçut, au refpect qu'il lui témoigna, à l'horreur qu'il lui marqua contre la tyrannie, Guftave crut avoir trouvé un vrai citoyen; il ne lui diffimula pas fes projets, l'entretint de fes vues; fon hôte l'excitoit, & promettoit de fe joindre à lui: quand il eut tous fes fecrets, il feignit d'avoir une affaire indifpenfable qui l'obligeoit malgré lui de le quitter; à peine fut-il parti que la femme de Peterfon avertit Guftave qu'il n'avoit pas un moment à perdre, & que fon mari alloit le livrer aux Danois; elle lui donna un domeftique & l'adreffa à un curé, auquel elle l'affura qu'il pouvoit avoir une entiere confiance: en effet le jour fuivant, la maifon de Peterfon fut inveftie par des foldats qu'il conduifoit lui-même, accompagné d'un officier de Chriftiern; mais il perdit le fruit de fa perfidie. Le curé qui déploroit fincerement les malheurs de fa patrie, ne fe contenta point de cacher Guftave dans un endroit qui n'étoit connu que de lui; il le voyoit tous les jours à différentes heures, il approuva fes projets, l'encouragea, lui promit d'y entrer, de le feconder, de lui faire des partifans, mais feulement dans les villages & parmi les payfans, dont il avoit la confiance; il lui confeilla de ne pas compter fur la nobleffe de la province, qui prenoit peu de part à la deftinée de la nation. Il lui indiqua les moyens de faire foulever le peuple: il fe chargea de répandre la nouvelle que les Danois devoient entrer dans la province, pour y établir de nouveaux impôts: il la difoit d'abord aux curés, & ils ne manquoient point d'en parler à leurs paroiffiens. Il le fit paffer à Mora, paroiffe peuplée, de douze lieues de circonférence, dont les habitans devoient s'affembler aux fêtes de noël; le curé devoit prévenir les principaux habitans. Guftave s'y rendit, les payfans étoient prévenus, il parut dans l'affemblée avec des habits plus décens: il y fut reçu avec des témoignages de joie & de fenfibilité: il leur fait un tableau touchant des cruautés de Chriftiern, des maux de la Suede,

Hift. de Suede. 1411-1560.

Se loue en qualité de journalier; eft employé aux mines.

Eft reconnu.

Il court les plus grands dangers.

Eft accueilli par un curé.

S'attache les Dalécarliens.

(1) *Locæn. L. 6. in Guft. I. Hift. des révol. de Suede, p. 256. T. I.*

Sect. III. Hist. de Suede. 1411-1560.

de ceux qu'il prépare à la Dalécarlie, qu'il femble n'avoir ménagée jufqu'alors, que pour l'opprimer avec plus de fûreté, lorfqu'il fe croira mieux affermi fur le trône de Suede; il les conjure de fe joindre à lui pour délivrer la patrie, il les enflamme; les Dalécarliens n'afpirent qu'à la vengeance, & à prévenir les maux & la honte dont ils font menacés, & l'on jure de tomber fur les Danois. (1)

Les excite à la vengeance.

Le bruit de cette affemblée parvint à Henri de Milen, Gouverneur de Wefteraas, qui pour arrêter l'incendie dans fa fource, envoie un détachement pour prendre Guftave mort ou vif: les chefs de cette troupe étoient, Stiggo Janfon, Chriftophe frere de l'Evêque Otton, Bruno Bengfon, & Nicolas Weftgoth, affaffin déterminé à toute forte de crimes; mais il fut prévenu par Erafme le Cimbre, qui avoit fervi fous Stenon & qui, dévoué à Guftave, le maffacra dans fon logement: quelques payfans ayant apperçu cette troupe, coururent à la cloche de l'églife, & eurent bientôt affemblé les villages voifins; elle fut entourée & ne pouvoit éviter d'être maffacrée; mais les chefs firent entendre aux payfans qu'ils venoient fe ranger fous les drapeaux de Guftave. Ce héros fe tranfporta dans la Dalécarlie occidentale: peu de jours après Laurent fils d'Olaüs, guerrier d'un courage éprouvé, qui avoit fervi fous Stenon Sture, arrive à Mora & raconte que Chriftiern a réfolu d'inonder la Suede de fang; que dans les provinces il a fait planter des gibets de tous côtés; qu'il doit bientôt venir en Dalécarlie, & forcer le pays à donner des fubfides au Roi, & à fournir des vivres aux armées. On rappelle Guftave: dans l'intervalle, Jonas Nederby profcrit par le tyran, en raconte de nouveaux attentats; la peinture qu'il en fait, arrache les larmes des affiftans.

On lui forme une garde.

Guftave revint dans la Dalécarlie avec des députés de la paroiffe de Luna qui l'avoit choifi pour chef & lui avoit prêté ferment: on lui avoit compofé une garde de feize jeunes gens des meilleures familles. La troupe de Guftave, augmentant d'un jour à l'autre, fe trouva monter à mille: Laurent fils d'Olaüs, Jean fils de Mechel, Jonas Nederby, tous profcrits, furent les officiers de cette armée. Guftave la conduifit contre le Gouverneur de la province, il arriva de nuit au pied du château, & cacha fi bien fa marche, qu'il l'emporta par efcalade: la garde & les domeftiques du Gouverneur furent maffacrés, & Guftave ne le fauva qu'avec beaucoup de peine; fes meubles, fes biens furent pillés. On dépouilla quelques marchands Danois, qui trafiquoient en Dalécarlie; les payfans s'habillerent de leurs étoffes, celles de foie fervirent à faire des drapeaux; Guftave réferva l'or & l'argent pour la fubfiftance de la troupe qui, après cette prife, fe trouva de deux mille. On tua les exacteurs prépofés par Chriftiern. Guftave eut bien voulu épargner le fang; mais ces excès étoient de nouveaux liens qui lui attachoient fes foldats, & par reconnoiffance, & par la crainte des vengeances du tyran: ce premier fuccès fit déclarer toute la province. Guftave écrivit dans la Helfingie: l'Archevêque d'Upfal venoit de menacer les Helfingiens du courroux de Chriftiern, s'ils s'écartoient de l'obéiffance qu'ils lui avoient jurée: ils flottoient entre la crainte du tyran & l'amour de la liberté; Guftave parut &

Guftave fe trouve à la tête de mille hommes.

Ses premiers exploits.

Son armée groffit.

(1) Il faut être jufte, fi l'Archevêque d'Upfal fut le principal inftrument dont le tyran fe fervit pour répandre le fang de tant de braves citoyens, la Suede dut beaucoup aux Curés de la Dalécarlie.

Hist. de Suede. 1411 1560.

ils embrasserent son parti: dans son absence Pierre Suenson lui gagna le reste des Dalécarliens. Olaüs Bonde attira à son parti les montagnards occidentaux, les Nericiens & leurs voisins. Gustave parcourut la Gestricie, la Medelpatie, l'Angermeland & la Bothnie, & fit soulever ces provinces; il y abolit les impôts établis par Christiern, en mit de plus modérés, qu'il réserva pour l'entretien de ses soldats. Il fit sonder les officiers Suédois qui étoient sur la flotte de Norbi, & plusieurs embrasserent sécrétement le parti de Gustave. (1) Le Viceroi qui nageoit dans les voluptés & dans les richesses, dont il dépouilloit les Suédois au nom de son maître, étoit détesté: il fut consterné de la révolte des Dalécarliens; les troupes Danoises étoient sans discipline & très incompletes; tout soldat Suédois lui étoit suspect; il craignoit la valeur de Gustave & le courroux de Christiern, lorsqu'il apprendroit ce qui se passoit; cependant il lui dépêcha un courier, & rappella auprès de lui les Danois dispersés dans le Royaume; ils quitterent à regret leurs quartiers, où ils commettoient impunément toute sorte d'excès: les étrangers refuserent d'obéir à ses ordres, parcequ'ils n'étoient point payés, & garderent les châteaux comme des gages. (2)

Fait soulever quelques provinces.

Christiern, qui depuis le massacre de Stockholm n'avoit cessé de commettre de nouveaux assassinats, ne pouvoit pas douter du mécontentement général de la Suede: il avoit paru accueillir la doctrine de Luther, & avoit par-là indisposé le clergé contre lui; à l'exemple des Princes d'Allemagne, il s'étoit emparé d'une partie des biens de l'Archevêché de Lundh. Le clergé qui pardonne rarement à ses usurpateurs, supposa une prophétie de Ste. Brigitte, qui annonçoit qu'un Roi de Dannemarck perdroit le trône par ses cruautés: cet oracle eut son effet; l'affectation que montroit Christiern à plaisanter de Brigitte & de ses prophéties, marquoit assez qu'il n'étoit point tranquille. Cependant il écrivit au Viceroi de faire marcher son armée contre les rebelles, & fit dire à Gustave qu'il feroit périr dans l'horreur des plus affreux supplices sa mere & sa sœur, s'il ne quittoit point les armes. Gustave méprisa ses menaces: à la tête d'une armée de plus de quinze mille hommes, qui massacroit tous les Danois qu'elle rencontroit, il s'avança dans la Westmanie: le Viceroi à la tête des Danois marchoit de son côté; comme il se disposoit à passer la riviere de Brunebec, Gustave parut du côté opposé, à la tête de la cavalerie & prêt à la passer l'épée à la main. Le Viceroi abandonna lâchement son poste, s'enfuit à Westeraas, où ne se croyant pas en sûreté, il laissa une grande partie de son armée & s'en retourna à Stockholm, s'enferma dans le château, se plongea dans les plaisirs & défendit qu'on lui parlât de rien. Gustave fit jetter un pont sur la riviere & marcha sur Westeraas; il falloit emporter la ville & il n'avoit aucune ressource pour en faire le siege; il eut recours à la ruse. Il fit avancer Laurent Ericson avec toute sa cavalerie, à la faveur du bois, jusqu'aux portes de la ville; il cacha derriere la montagne Olaüs avec une partie de l'infanterie, avec ordre de le suivre au petit pas; il parut sur le soir devant la place avec trois mille hommes, comme si c'eût été toute son armée; il se retrancha, mais en témoignant quelque crainte. Ce qu'il avoit prévu arriva;

Il va au devant de l'armée du Viceroi.

Le Viceroi fuit devant Gustave.

S'empare de Westeraas.

(1) *Locæn. hist. Suec. Lib. 6. in vit. Gustav. Hist. des révol. de Suede.* (2) *Idem. Ibid.*

SECT. III. *Hist. de Suede.* 1411-1560.

Belle manœuvre de Gustave.

les Danois sortirent avec leur cavalerie; Gustave fit quelque résistance & se battit en retraite, gagna les défilés & attira l'ennemi dans le gros de l'infanterie qui le suivoit: tout ce qu'il y avoit de Danois dans Westeraas en sortit pour avoir part à la victoire; il n'y resta que la garnison du château. Gustave cependant fait ferme, attend les Danois à la tête de toute son infanterie; le combat devint terrible, la terre fut bientôt couverte de morts; enfin les Danois sont repoussés, ils regagnoient la ville; mais la cavalerie d'Ericson leur coupe le chemin & engage un nouveau combat. Les Danois se trouvent entre deux feux; ils se battirent avec acharnement, mais une grande partie fut taillée en pieces: les Suédois qui étoient dans Westeraas se déclarent pour Gustave, & Ericson entre dans la ville avec les fuyards que l'infanterie de Gustave poursuivoit: les Dalécarliens se répandent dans les maisons, tout est au pillage; ce qui exposa Gustave à un très grand danger; quelques Dalécarliens qui étoient entrés chez des marchands de vin & d'eau-de-vie, s'enivrerent, les autres voulurent avoir part à ce butin; ils entrent en foule dans la ville; le désordre augmente par le feu que le Gouverneur fait mettre à quelques maisons: il sort & fait main basse sur les Dalécarliens qu'il trouva plongés dans l'ivresse. Gustave accourt, commande à Olaüs de faire tête aux Danois, tandis qu'il va rassembler les pillards; il descend dans les caves, enfonce les tonneaux, répand la funeste liqueur & ramene les Dalécarliens: enfin il force les Danois à se renfermer dans le château, & fait élever des retranchemens autour de la place pour empêcher les sorties. Il la laissa ainsi bloquée & repartit. (1)

La victoire de Westeraas attira dans le parti de Gustave un grand nombre de gentilshommes, & plusieurs officiers Suédois, qui obéissoient à Christiern, entr'autres Arvide de Westrogothie, Canut Bengtson, qui fut tué. Gustave envoya Arvide dans l'Ostrogothie pour faire le siege de Stegebourg; Laurent Peterson, celui de Nikoping; Olaüs Bonde, celui d'Oerebro; Olaüs Ericson, l'investissement d'Upsal: lorsque cette ville fut au pouvoir de Gustave, il envoya des députés à la Régence de Lübec, pour lui rappeller qu'on lui avoit promis des secours, s'il pouvoit se faire un parti, & pour lui faire part de ses conquêtes, qu'il ne devoit qu'à son courage & aux Dalécarliens; mais il fit dire à la Régence qu'il avoit besoin d'argent & d'une flotte pour faire le siege de Stockholm & s'emparer des villes maritimes: il fit représenter aux Lubecquois, de quelle importance il étoit d'arracher la Suede aux Danois: mais les Lubecquois qui commençoient à mépriser Christiern, sembloient craindre la fortune de Gustave. Il y avoit à Lubec un Colonel Allemand, espece d'aventurier, brave, mais mettant son courage à l'enchere: il s'appelloit Saffi. Il offrit ses talens au député de Gustave; on convint d'une somme d'argent, moyennant laquelle il s'engagea de débarquer en Suede avant la fin du mois d'Août, avec douze cents hommes.

Il se rend maître d'Upsal.

Les Dalécarliens le quittent pour aller faire leur moisson.

La fortune qui avoit éprouvé Gustave de tant de manieres, lui réservoit encore un revers: (2) au milieu de ses triomphes les Dalécarliens vinrent lui demander un congé pour aller faire la moisson: ils l'avoient trop bien

(1) *Hist. des révol. de Suede. T. I. p.* 300 *& suiv. Locœn. hist. Suec. L.* 6. *p.* 218, 219.
(2) *Locœn. loc. cit.*

servi pour les refuser; ils lui promirent de revenir après la moisson en plus grand nombre qu'ils ne partoient: il ne garda avec lui qu'une compagnie de cavalerie & six cents hommes d'infanterie. Il employa ce tems dans Upsal à négocier & à donner ses ordres dans les provinces. Il avoit dans l'Archevêque, un ennemi redoutable par son crédit, par ses richesses & par le nombre de ses vassaux: Gustave crut pouvoir le détacher du parti de Christiern: il se lia avec deux chanoines amis du prélat, leur communiqua son projet & les fit consentir à se charger d'une lettre, dans laquelle il faisoit à l'Archevêque des propositions avantageuses de la maniere la plus respectueuse. Les chanoines munis d'un sauf-conduit & flattés d'une négociation honorable, présenterent la lettre à Trolle; il ne l'eut pas plutôt lue, qu'il s'emporta contre les chanoines, & les envoya, avec leur dépêche, au Viceroi, comme des espions dignes du dernier supplice. Le Viceroi craignit, en les faisant périr, de se faire des affaires avec le Clergé; il se contenta de les effrayer: ils l'assurerent qu'ils ignoroient ce que la lettre contenoit; ils se déchainerent contre Gustave, ils avertirent le Viceroi du départ des Dalécarliens, & exagererent la foiblesse de la garnison; avis que le Viceroi ne laissa pas ignorer à l'Archevêque: celui-ci lui demanda des troupes. Le Viceroi tira de la garnison de Stockholm trois mille cinq cents chevaux qu'il lui envoya. Trolle déroba sa marche, & Gustave ne fut averti par deux gentilshommes Suédois qui étoient dans l'armée de l'Archevêque, que deux heures avant son arrivée; à peine eut-il le tems de faire filer ses troupes dans la forêt de Nostan. L'Archevêque voyant que Gustave se retiroit, le fit poursuivre par sa cavalerie; l'infanterie de Gustave s'ébranla & se dissipa: les cavaliers hésitoient; on fuyoit plutôt qu'on ne marchoit vers la forêt. Gustave fut renversé dans le gué de Lateby, qu'il vouloit passer & se remit, & avec soixante-dix de ses gardes il fit heureusement sa retraite & ne perdit en tout que douze cavaliers. (1)

Hist. de Suede. 1411-1560.

Est surpris par l'Archevêque d'Upsal.

Gustave piqué d'avoir été surpris, voulut à son tour surprendre l'Archevêque, lorsqu'il rameneroit ses troupes à Stockholm; il rappelle celles qu'il avoit données à Arvide, & les fait embusquer dans les bois qui sont entre Stockholm & Upsal; il reçoit en même tems les Allemands commandés par Sassi; plusieurs de ses amis, au danger qu'il avoit couru, étoient venus se ranger auprès de lui: il campa près du château de Riming, ne montrant que le même nombre de troupes, qu'il avoit en sortant d'Upsal. (2) Le Prélat marchoit triomphant à Stockholm: il tomba dans l'embuscade d'Arvide, qui chargea vigoureusement les Danois. L'Archevêque voulut retourner à Upsal; mais il trouva Gustave sur son chemin: les Danois attaqués de tous côtés ne savoient s'ils devoient retourner à Upsal ou avancer vers Stockholm; une grande partie fut massacrée; les autres se sauverent par la fuite; à peine le Prélat put-il en rassembler cinq ou six cents pour les ramener à Stockholm. (3) L'Archevêque courut risque de la vie; Janson de Walestadt, périt du coup que le Prélat évita. Gustave en rentrant à Upsal ne ménageant plus rien avec l'Archevêque, fit abattre la tour de son château qui servoit de forteresse. L'Ar-

Met en pieces les troupes de l'Archevêque.

(1) *Hist. des révol. de Suede T. I. p.* 316. (2) *Ibid. p.* 317. *Locoen. Hist. Suec. L.* 6. *p.* 222. (3) Locoen. raconte différemment ce combat: on a suivi Vertot, mais le résultat est le même.

Sect. III. Hist. de Suede. 1411-1560.

chevêque rentré à Stockholm, & le Viceroi voyant que Gustave qui avoit rassemblé ses troupes éparses en divers endroits, s'avançoit vers la ville, non pour en faire le siege, parcequ'il n'avoit point de flotte, mais pour attendre des circonstances favorables, donnerent le commandement de la place à un ancien officier, & pendant que la mer leur étoit encore ouverte, ils se retirerent en Dannemarck pour en ramener, disoient-ils, l'armée de Christiern; mais ce tyran avoit lassé les Danois par sa dureté, & il n'en pouvoit tirer aucun secours. La retraite de ces deux Prélats étoit un nouvel avantage pour Gustave: mais l'officier que le Viceroi avoit laissé à Stockholm, y mit un si bon ordre, que les bourgeois n'oserent rien tenter en faveur de Gustave. Cependant Arvide s'étoit rendu maître des châteaux de Wadstena, de Hova & de Skeningie dans la Gothie orientale, des villes de Linkoping, de Norkoping & alla continuer le siege de Stegebourg. Au milieu de ces triomphes, Gustave apprit une nouvelle accablante. Le tyran, furieux des succès de son ennemi, ordonna la mort de la mere & de la sœur de Gustave, il les fit enfermer dans un sac & les fit jetter à la mer: (1) il fit souffrir le même supplice aux Suédoises prisonnieres qu'il avoit en son pouvoir, & par un raffinement de cruauté, il les força de coudre les sacs dans lesquels elles devoient être enfermées; il ordonna aux Gouverneurs des places qui lui restoient encore, de faire périr tous les Suédois qui étoient dans ses troupes, & cet ordre fut exécuté à la rigueur. Gustave fit publier à son tour qu'on ne fit aucun quartier aux Danois qu'on feroit prisonniers.

Gustave se rend maître de plusieurs villes.

Apprend la nouvelle du meurtre de sa mere & de sa sœur.

Arvide avoit fait déclarer contre les Danois toute la Gothie orientale; Gustave s'y transporta, mit dans les places des Gouverneurs presque tous proscrits par Christiern, fit relever les anciennes fortifications, en fit construire de nouvelles, dans les lieux où il crut qu'elles étoient nécessaires. Il reçut les félicitations & les hommages de la Noblesse de la province. Le seul Evêque de Linkoping n'osoit encore se déclarer: ce Prélat, qui par adresse avoit échappé au massacre de Stockholm, en étoit encore si effrayé que tous les succès de Gustave ne pouvant le rassurer, il s'imaginoit voir déja Christiern venger dans le sang de la nation entiere, la revolte de ce héros & de ses partisans. Gustave le voulut se faire expliquer, il marcha vers son château; le prélat tremblant à la tête de son clergé vint au devant de lui, employa la priere & les protestations pour l'appaiser, & se hâta de lui prêter le serment de fidélité. Gustave, pour ne pas blesser les privileges du clergé, ne mit point de garnison dans la forteresse & se borna à des reproches sur ses craintes. (2) Enfin Gustave convoqua les Etats généraux du Royaume à Wadstena pour rétablir l'ancien ordre: à peine furent-ils convoqués que soixante-dix Nobles ou Chevaliers Suédois quitterent les drapeaux de Norbi à Calmar, & vinrent se ranger sous ceux de Gustave, à cause des ordres que le gouverneur avoit reçus de les faire périr. Les Etats étoient composés des députés de tous les Ordres, de l'Ostrogothie, du Finland, de Westrogothie, du Wermeland & de la Dalie; mais ils étoient en petit nombre, soit à cause des massacres de la premiere Noblesse, soit que plusieurs fussent en-

Souleve toute la Gothie orientale.

Convoque les Etats du Royaume.

(1) D'autres disent qu'il les fit mourir dans des supplices lents & cruels. (2) Révol. de Suede. Locœn. in vit. Gust.

core retenus, comme l'Evêque de Linkoping, par la crainte de quelque changement en faveur de Christiern. Gustave exposa la nécessité de choisir un Administrateur, qui achevât de détruire la domination tyrannique des Danois; que ce qu'il y en avoit encore dans les Royaume étoit vaincu par la terreur. Tous les Ordres le conjurerent d'achever son ouvrage: il protesta que ce n'étoit point l'envie de regner, mais le désir de rendre la liberté à sa patrie, qui lui avoit mis les armes à la main, & qu'il n'acceptoit le commandement qu'autant qu'ils lui promettroient de le seconder dans ce projet; mais qu'il attendoit d'eux, qu'ils ne penseroient point à se choisir un Roi, avant que la Suede ne fût entierement délivrée de la tyrannie; qu'alors il seroit le premier à donner sa voix à celui qui, né d'un sang Suédois, seroit regardé comme le plus capable & le plus digne de regner. Alors tous les Ordres, d'une commune voix, le nommerent Administrateur, & lui jurerent obéissance & fidélité. On vouloit dès ce moment lui déférer le titre de Roi; mais il le refusa & ne songea qu'à le mériter.

Gustave nommé Administrateur.

Il manquoit d'argent pour soutenir la guerre; il vendit ou il engagea toutes ses terres, pour faire de nouvelles levées: il envoya de nouvelles troupes dans tous les endroit du Royaume où il y avoit des Danois: dans la Westrogothie, la citadelle de Lekoïen se rend & Elfsbourg est assiégé; dans la Smalandie les Gouverneurs de Christiern sont chassés des villes où ils sont établis. Gustave envoye à Arvide des troupes, avec ordre de presser le siege de Stegebourg. Le frere d'Arvide conduit un corps d'armée dans le Finland. L'Administrateur, avec un camp volant, parcouroit rapidement les provinces: il alloit d'une armée à l'autre sans annoncer sa marche, passant ainsi au travers des pays ennemis. Il venoit de se rendre maître seul & dans un très court espace de tems, du Smaland, lorsqu'il alla joindre Arvide au siege de Stegebourg: le Gouverneur regardoit cette place comme son seul patrimoine & la défendoit comme ses propres foyers: Arvide y avoit employé un tems considérable. Gustave crut qu'il étoit plus court d'attaquer le Gouverneur que la place: il lui proposa un sort aussi brillant que celui de Gouverneur de Stegebourg; aussitôt la place fut rendue au Prince, & l'officier comblé de ses bienfaits embrassa son parti. Il vint à bout par le même moyen du Gouverneur du château de Westeraas. Il s'empara à main armée, des forteresses de Nikoping & de Tenelso.

Nouveaux progrès de Gustave.

Il se rend maître de Stegebourg.

De Westeraas.

De Nikoping.

Stockholm étoit encore au pouvoir des ennemis: il avoit laissé devant cette capitale, Frédage & le Colonel Sassi qui la bloquoient. Christiern avoit envoyé une flotte nombreuse & beaucoup de troupes de débarquement, sous les ordres de l'Amiral Norbi: cet ambitieux avoit toujours espéré qu'à la faveur des troubles qui agitoient la Suede, & de la haine que Christiern ne pouvoit manquer d'inspirer contre lui aux trois Royaumes, il parviendroit à se faire nommer Administrateur & enfin Roi de Suede. Lorsque Christiern ordonna qu'on noyât la veuve de Stenon Sture, l'Amiral lui sauva la vie, aspirant au mariage de cette Princesse, pour se frayer un chemin au trône. Christiern consentit à ne la condamner qu'à une prison perpétuelle, & à s'emparer de tous ses biens. Norbi avoit vu avec un extrême chagrin un proscrit & dont la tête étoit à prix, s'élever avec rapidité & s'emparer de la Suede; il le haïssoit, comme s'il l'eut renversé du trône. C'étoit lui qui

Blocus de Stockholm.

Sect. III. *Hist. de Suede.* 1411-1560.

avoit déterminé Chriſtiern à équipper la flotte, comptant que s'il pouvoit défaire Guſtave, le chemin à la fortune pourroit encore s'ouvrir pour lui: il entra dans le port de Stockholm, débarqua ſes troupes & fit une ſortie pour ſurprendre les Suédois. Les circonſtances le ſeconderent; Fredage & Saſſi, l'un Suédois & l'autre Allemand, ſe diſputerent l'honneur du commandement & ſe brouillerent. Chacun avoit ſon quartier & ſes troupes. Norbi tomba d'abord ſur le quartier de Fredage; les Suédois ſurpris abandonnent leurs lignes & s'enfuient, ſans que Saſſi vint à leur ſecours. Norbi tomba enſuite ſur les troupes de Saſſi & les défit, à la grande ſatisfaction de Fredage. Les deux Généraux battus, Norbi ruina les travaux du ſiege, combla les lignes & acheva la déroute des aſſiégeans, qui cependant ne perdirent que fort peu de monde. (1)

Les aſſiégeans ſont battus.

Guſtave apprit cette nouvelle à deux lieues de Stockholm, comme il alloit y commander le ſiege en perſonne: il hâta ſa marche, & ſon arrivée terminant les diviſions de ſes Lieutenans pour le commandement, il rétablit le ſiege, & fit rapprocher les troupes de la ville. Mais Guſtave n'avoit point de flotte, & Norbi étoit maître de la mer: voyant que Stockholm n'étoit que bloqué, il alla dans le Finland, & força Nicolas, frere d'Arvide, de lever le ſiege d'Abo, & y mit le feu. Arvide, Evêque d'Abo, en vertu de l'édit ſanguinaire de Chriſtiern, couroit riſque de périr dans les ſupplices; il raſſembla les nobles de la Finlande, leurs femmes, leurs enfans & leurs richeſſes & s'embarqua pour aller joindre Guſtave; mais une tempête qui s'éleva pendant la traverſée, engloutit tout dans les flots. (2) Guſtave déſeſpérant de prendre Stockholm, s'il n'étoit maître du port, eut recours à la Régence de Lubec: il députa Siguard ſon Secrétaire, pour preſſer le ſecours qu'on lui promettoit depuis longtems. Quoique la Régence eût de nouveaux griefs contre Chriſtiern, elle faiſoit beaucoup de difficultés, parce qu'elle trouvoit ſon avantage dans la continuation de la guerre entre les deux nations. Cependant comme elle craignit que la défaite des troupes de Guſtave devant Stockholm, ne rétablît les affaires de Chriſtiern & ne le rendît encore maître des trois Royaumes, elle ſe détermina à faire partir une flotte de dix-huit vaiſſeaux de guerre, avec quatre mille hommes de débarquement; mais elle vendit bien cher ce ſecours à Guſtave: il fallut qu'il s'obligeât au nom des Etats, de lui payer pour les frais de l'armement ſoixante mille marcs d'argent; que juſques à ce que cette ſomme fût payée, les marchands de Lubec ſeroient exempts des droits d'entrée & de ſortie de Suede; que le commerce du Royaume ſeroit interdit à toutes les autres nations; que Guſtave ne concluroit ni paix ni trêve avec le Dannemarck ſans la participation de la Régence, & qu'enfin ſi Chriſtiern déclaroit la guerre aux Lubecquois, Guſtave ſeroit obligé d'entrer en Dannemarck, à la tête de vingt mille hommes pour faire diverſion. Quelque uſuraires que fuſſent ces propoſitions, Guſtave ſe vit forcé de les accepter, parce qu'il ne pouvoit eſpérer de ſe rendre maître de Stockholm, de Calmar & des autres villes maritimes ſans une flotte: celle de Lubec mit à la voile peu de tems après, ſous les ordres de Frédéric Brun; les trou-

Guſtave rétablit le ſiege.

Guſtave a recours à la Régence de Lubec.

Elle lui vend cher ſes ſecours.

(1) *Locæn. Hiſt. Suec. L. 6. Introd. à l'Hiſt. de l'Univ.* (2) *Hiſt. des Revol. de Suede. T. 2.*

troupes de débarquement avoient pour chef Jean Stammel. La flotte arriva heureusement à Sudercoping ; aucun ne voulut prêter le serment de fidélité qu'entre les mains de Gustave, charmés de combattre sous les ordres d'un Prince si magnanime & si courageux : il fut obligé de se rendre à Sudercoping ; sa complaisance ne fut point en pure perte. Les chefs & les soldats furent pénétrés de respect & il leur inspira la plus grande confiance.

Hist. de Suede. 1411-1560.

L'armée qui bloquoit Stockholm, grossie de ces troupes, campa du côté de la mer & en face du port. Il forma une escadre & l'envoya sous les ordres de Flemming croiser avec la flotte de Lubec, devant le port de Stockholm : à peine Flemming fut-il en mer, qu'il découvrit une escadre Danoise, qui venoit à toutes voiles ; c'étoit un convoi commandé par le gouverneur d'Abo, que Norbi envoyoit à Stockholm. Flemming fait cacher sa flotte, derriere le cap de Stockholm : deux frégates légeres dévançoient la flotte Danoise & alloient à la découverte ; l'une des frégates double le cap, Flemming s'en rend aisément maître, fait sortir les Danois, la remplit de Suédois & va au devant de la seconde frégate, dont le commandant se jette dans une chaloupe pour savoir ce qui faisoit si promptement revenir la premiere : aussitôt qu'il est à bord, Flemming donne le signal à sa flotte d'avancer & se rend maître de tous les vaisseaux Danois, excepté d'une pinque Finlandoise qui se battit la journée entiere, & qui aima mieux se faire sauter que de se rendre ; Flemming ne tira d'autre vengeance des Danois que de faire pendre le commandant d'Abo, pour le punir des cruautés qu'il avoit exercées contre les Suédois. (1) Norbi, depuis longtems maître de ces mers, fut indigné que les Suédois qu'il estimoit peu pour la science de la marine, eussent fait une si belle action, mit sa flotte en état & entreprit d'aller jetter dans Stockholm, des vivres & des soldats : il rencontra la flotte de Lubec & l'escadre de Flemming, les deux flottes se cannonerent toute la journée ; le lendemain Flemming attendoit Norbi pour en venir à un combat plus sérieux ; mais celui-ci craignant le mauvais tems, relâcha auprès d'une petite isle ; il y fut surpris la nuit par la glace, elle étoit si forte qu'elle pouvoit soutenir de la cavalerie : Gustave entreprit de brûler la flotte de Norbi ; & s'il eut été secondé, il ne s'en fut pas sauvé un seul : Gustave prit avec lui les Lubecquois, les fit passer sur la glace, jusques dans l'isle & leur ordonna d'approcher des vaisseaux le plus près qu'ils pourroient : les Lubecquois s'avancerent hardiment, malgré le feu continuel des Danois, qui du haut de leurs vaisseaux combattoient avec avantage : on lançoit des fleches enflammées & des torches ardentes dans les vaisseaux, on essayoit d'y monter ; mais le feu des Danois renversoit tout ; cependant quelques vaisseaux furent enflammés, ceux qui cherchoient à s'échapper périssoient par la mousqueterie suédoise. Les Danois avoient perdu plusieurs vaisseaux ; ceux qui fuyoient vers le rivage étoient écrasés par les pierres, qu'on faisoit rouler sur eux : la flotte danoise étoit perdue, si Jean Stammel n'eût fait sonner la retraite au plus fort du combat, malgré les menaces de Gustave, sous prétexte que ses troupes étoient trop exposées, mais en effet pour faire durer la guerre plus longtems. Le lendemain le soleil & un vent du sud firent fondre la glace, & Norbi se retira à

Belle manœuvre de Flemming.

Combat Naval.

Gustave est mal secondé par ceux de Lubec.

(1) *Locæn. Lib. 6. Hist. Suec.*

Sect. III. Hist. de Suede. 1411-1560.

Calmar; Gustave donna inutilement des ordres aux Lubecquois, de l'attaquer dans sa retraite; il fut obligé de dissimuler; il revint à Stockholm & serra la ville de si près qu'aucun secours n'y pouvoit entrer. Il n'y employa que ses Suédois, & mit les Lubecquois dans de fort bons quartiers, comme moins accoutumés au froid & à la glace (1)

Christiern perd le trône de Dannemarck & s'enfuit.

Norbi entreprit de faire lever le siege une seconde fois, dès que la mer fut libre de glaces: il avoit équipé une flotte considérable; il avoit tiré son équipage du Gothland & de Calmar; il alloit se mettre en mer, lorsqu'il apprit que les Danois ne pouvant plus supporter la domination absolue & tyrannique de Christiern, s'étoient soulevés contre lui: les Ordres de l'Etat s'étant assemblés, le déposerent & donnerent la Couronne à Frédéric d'Oldenbourg, Duc de Holstein; &, quoique maître encore du Royaume de Norwege; quoique la conspiration n'eût éclaté que dans quelques provinces & qu'il fût assuré de Norbi, aussi lâche dans l'adversité, que cruel dans la prospérité, Christiern craignant que ses domestiques & ses plus intimes amis ne le livrassent au Duc de Holstein, s'enfuit honteusement & s'embarqua avec sa femme, ses enfans & Sigibritte sa maîtresse, se retirant auprès de l'Empereur Charles V son beau-frere, dans l'espérance qu'il le rétabliroit dans ses Etats.

Gustave maître de Calmar, de l'Oeland, de la Bleckingie.

Norbi renonça au projet de secourir Stockholm, abandonna la Suede & se retira en Gothland, dont il espéroit de se rendre avec le tems Souverain indépendant: par sa retraite, Gustave se trouva bientôt maître de Calmar, dont les bourgeois lui ouvrirent les portes & massacrerent la garnison: Arvide s'empara de l'isle d'Oeland & Bernard de Melleen de Bleckingie.

Le Commandant de Stockholm demande à capituler.

Il ne restoit plus que Stockholm & quelques places du Finlande, qui fussent au pouvoir des Danois: mais Stockholm ne tint pas longtems; la garnison étoit fort réduite, Gustave la serroit par terre & par mer & les bourgeois désiroient ce Prince: les soldats manquoient de munitions & n'étoient point payés. Christiern avoit donné ordre au Gouverneur, avant de quitter le Dannemarck, lorsqu'il ne seroit plus possible de défendre Stockholm, d'en faire égorger les bourgeois, de s'emparer de ce qu'ils auroient de plus précieux & de se retirer en Gothland: les bourgeois informés de cet ordre sanguinaire, firent avertir Gustave & ouvrirent à ses troupes les portes de la ville. La garnison qui n'avoit plus à craindre un tyran fugitif, offrit de livrer la place, à condition qu'on lui payeroit ce qui lui étoit dû, depuis le commencement du siege: Gustave, par des raison de politique, rejetta cette proposition: il étoit bien aise de prolonger encore le siege, pour tenir en haleine l'enthousiasme des Suédois à son égard, jusques après l'élection d'un Roi, & dans la crainte que la Suede étant entierement délivrée, ils ne se divisassent en différens partis, & que le trône auquel il touchoit de si près & qu'il avoit si bien mérité, ne lui échappât. Le Gouverneur de Stockholm demandoit en outre que la ville & le château fussent remis à la Régence de Lubec. Gustave assembla les Etats Généraux à Stregnez: les députés de toutes les provinces s'y trouverent: la noblesse & le peuple y accoururent: tout le monde vouloit voir Gustave. (2) On nomma d'abord des Sénateurs, qui se trouverent tous parens ou amis de l'Administrateur. Canut, Gouver-

Gustave assemble les Etats.

(1) *Hist. des révol. de Suede T. 2.* (2) *Locœn. Lib. 6. Hist. Suec. Hist. des révol. de Suede.*

neur de Weſteraas, ouvrit l'aſſemblée par un diſcours fort éloquent, dans lequel il repréſenta la néceſſité de nommer un Roi & de le choiſir dans la nation. Il mit ſous les yeux de l'aſſemblée les maux auxquels les Souverains étrangers avoient livré la Suede: il fit le portrait de Guſtave & retraça les ſervices qu'il avoit rendus à la patrie, qu'il avoit non ſeulement délivrée de l'oppreſſion, mais vengée de ſes oppreſſeurs: il fit un tableau des dangers & des obſtacles qu'il avoit eu à vaincre, depuis qu'il avoit formé le projet de rendre la liberté à la Suede: il termina ſon diſcours, en démontrant qu'il y auroit non-ſeulement de l'ingratitude à ne pas le nommer; mais que ce ſeroit encore s'aveugler ſur les véritables intérêts de l'Etat. A peine eut-il fini que les larmes & les transports de joie de tous les aſſiſtans exprimerent le vœu unanime de la nation: on ne donna point aux Sénateurs le tems de recueillir les voix; il n'y en eut qu'une pour proclamer *Guſtave Roi de Suede & des deux Gothies*, & comme, par modeſtie, il refuſoit d'accepter ce titre, il ſe répandit ſur l'aſſemblée un morne ſilence; qui ne fut interrompu que par les cris & les prieres de tous les Ordres & ne ceſſa que lorſque Guſtave fut monté ſur le trône. Mais, comme ſi l'on eut craint qu'il ne voulût encore en deſcendre, on vouloit qu'il ſe fit couronner tout de ſuite; il remit cette cérémonie à un autre tems, non pas comme il le diſoit pour reprendre le ſiege de Stockholm, mais parce qu'ayant le deſſein de ne pas prêter le ſerment que le clergé exigeoit des Rois dans ces circonſtances, il vouloit être plus affermi. (1)

Tranſports de joie de l'aſſemblée.

Il eſt proclamé Roi.

Toute l'aſſemblée le ſuivit à Stockholm pour être témoin du ſiege: la garniſon réduite à la plus grande détreſſe avoit demandé à capituler; mais on avoit fait traîner la capitulation juſques après l'aſſemblée: dès que le gouverneur eut appris que Guſtave avoit été élu Roi, il lui dépêcha deux de ſes officiers pour lui remettre la place aux conditions qu'il voudroit lui impoſer. (2) Le Roi en uſa avec une modération digne de ſa grande ame. La capitulation portoit que tous les effets, meubles, argent & papiers appartenant à Chriſtiern, au Viceroi, à l'Archevêque d'Upſal & à l'Amiral Norbi, ſeroient remis entre les mains des officiers de Guſtave: que la garniſon avec armes, bagages & butin ſortiroit librement & qu'il lui ſeroit fourni autant de vaiſſeaux qu'il ſeroit néceſſaire pour la tranſporter à Lubec ou à Wismar, & que pendant ſix mois elle ne porteroit les armes contre la Suede ni contre ſes alliés. Guſtave parvenu au trône ne ſe laiſſa pas corrompre, comme la plupart de ſes prédéceſſeurs, qui après avoir juré de conſerver les privileges de la nation & de gouverner leurs ſujets en peres, les accabloient d'impôts & les traitoient en tyrans. Le jour de ſon entrée à Stockholm, fut le plus flatteur de ſa vie; le peuple, les ſoldats confondus enſemble célébroient le héros, le libérateur de la patrie. Il n'y en avoit pas un qui ne fût prêt à donner ſa vie pour conſerver la ſienne à l'Etat.

Stockholm ſe rend.

Son entrée à Stockholm.

(1) *Introd. à l'Hiſt. de l'Univ. Puffend.* (2) Puffendorff prétend que la garniſon remit le château & la ville à la Régence de Lubec, dans l'eſpérance que les Lubecquois remettroient l'un & l'autre à Frédéric; mais que la régence les remit à Guſtave. Mais quelle apparence que dans la ſituation où étoient les aſſiégés, ils euſſent à choiſir? Locœn. L. 6. p. 234 dit tout ſimplement, que la ville & le château furent remis à Guſtave; il rapporte la capitulation, qui fut bien douce pour les Danois.

SECT. III. *Hist. de Suede.* 1411-1560.

Il commença par envoyer les Gouverneurs chacun dans son département: il étoit accessible à tous, mais surtout aux gens de mérite, aux pauvres & aux opprimés; il étoit le protecteur de quiconque n'en avoit point: sous son regne les mœurs perdirent leur ancienne férocité; la défiance que la tyrannie avoit introduite, disparut avec les délateurs. Un des premiers traits de ce Prince, quand il fut sur le trône, fut de donner ordre qu'on fît venir le bon curé, chez qui la femme du traître Péterson l'avoit fait conduire; mais on lui rapporta qu'il étoit mort: Gustave n'ayant pu lui marquer sa reconnoissance de son vivant, voulut du moins consacrer sa mémoire, en faisant mettre sur le haut de l'église de sa paroisse, une couronne de cuivre doré. (1) Il y avoit dans le Finland quelques places qui étoient entre les mains des Danois, Gustave envoya les deux Flemming: ils n'eurent qu'à se présenter; elles leur furent livrées par les Gouverneurs, qui n'y mirent d'autre condition que de les faire conduire en Dannemarck. Le peuple, malgré leurs traités, les eut massacrés, pour se venger des cruautés & des extorsions qu'ils lui avoient fait éprouver sous le regne & le nom de Christiern; mais les Généraux Suédois les défendirent, & Gustave eut soin de les faire conduire honorablement dans leur patrie.

Sa bonté, sa reconnoissance.

L'Archevêque d'Upsal suscite de nouveaux embarras à Gustave.

Trolle, Archevêque d'Upsal, ne vit qu'avec douleur l'élévation de Gustave, qui le bannissoit pour jamais de son diocese: il chercha à lui susciter de nouveaux troubles: il persuada à Frédéric Roi de Dannemarck, qu'il avoit un double titre à la Couronne de Suede; d'abord comme fils de Christiern I, & ensuite par le traité d'union de Calmar: il promit à ce Prince les secours puissans du Clergé, toujours dévoué aux Rois de Dannemarck; il lui persuada qu'une partie de la Suede se souleveroit en sa faveur. Frédéric se laissa gagner & se fit couronner par Trolle à Coppenhague Roi de Suede: il envoya un Ambassadeur au Sénat de ce Royaume, pour se plaindre de l'élection de Gustave, pour demander son expulsion. Le Sénat refusoit d'entendre & de recevoir l'Ambassadeur. Gustave voulut qu'on le reçût: il le défraya de tout, tant qu'il fut dans le Royaume, & le fit traiter magnifiquement par tous les seigneurs. Il convoqua les Etats généraux à Sundercoping, pour délibérer sur les prétentions du Roi de Dannemarck; son Ambassadeur s'étendit sur les droits de son maître, fondés sur la naissance & sur le traité de Calmar: indépendamment de ces titres il ajouta que l'union de la Suede avec le Dannemarck & la Norwege, étoit d'autant plus nécessaire que Christiern secouru par l'Empereur, ne manqueroit pas de reparoître bientôt avec une armée formidable pour reconquérir ses Royaumes, & que Frédéric les réunissant tous seroit plus en état de faire tête à l'orage. On répondit à cette harangue, qu'on écouta fort impatiemment, qu'on s'en tenoit à l'élection de Gustave, solemnellement jurée par les Etats du Royaume, qui lui devoit son salut & sa liberté; que si le Roi de Dannemarck s'obstinoit à prétendre au trône de Suede, Gustave sauroit bien s'y maintenir; que les Suédois n'avoient jamais été soumis au traité de Calmar; que les infractions faites continuellement à ce traité par le Roi de Dannemarck, l'avoient rendu odieux & inutile depuis le commencement.

Prétentions du Roi de Dannemarck.

Réponse des Etats.

(1) Révolut. de Suede T. 2. Voyez Locœn, Lib. 6 & in notis.

Hist. de Suede. 1411-1560.

Les Etats déclarerent l'Archevêque Trolle & Eric son pere, Hoger Carlson & tous les Suédois qui avoient quitté le Royaume pour suivre le parti de Christiern, ennemis de l'Etat. (1) Ils allerent plus loin, ils consentirent à tout ce que le Roi entreprendroit pour la conservation de son trône, contre Christiern & les autres Rois, sans qu'il eût besoin de convoquer les Etats. On décida qu'on demanderoit au Roi de Dannemarck, la liberté de la veuve de l'Administrateur Stenon & de celles dont Christiern avoit fait mourir les maris, & qui avoient échappé à sa cruauté. Gustave fit accompagner par un Ambassadeur qu'il dépêcha à Frédéric, celui de ce Prince, qu'il renvoya comblé d'honneurs & de présens, après avoir fait passer devant lui ses troupes en revue. Gustave avoit besoin de la paix pour rétablir les affaires de son Royaume; d'ailleurs il avoit, ainsi que Frédéric, à se précautionner contre les efforts de Christiern, qui pouvoit obtenir de l'Empereur, son beau-frere, de puissans secours. Il donna ordre à son Ambassadeur, de sonder les dispositions du Roi de Dannemarck, & de voir s'il n'y auroit pas quelque moyen de déterminer son conseil à une paix solide & durable entre les deux nations. (2) L'Ambassadeur de Gustave s'acquitta si bien de sa commission, que Frédéric, persuadé que Gustave étoit plus puissant que l'Archevêque n'avoit voulu le faire croire, fâché d'avoir envoyé un Ambassadeur en Suede, sans en faire part au Souverain, convaincu qu'il falloit commencer par s'affermir sur le trône de Dannemarck, avant de songer à la conquête incertaine de celui de Suede, offrit à l'Envoyé de Gustave de terminer leurs différends à l'amiable & de faire une ligue offensive & défensive avec lui contre Christiern: il renvoya avec une escorte honorable, la veuve de Stenon avec les autres prisonnieres. Gustave alla au devant d'elles: il reçut la veuve de l'Administrateur avec les distinctions dûes à sa naissance, la logea dans le château, & lui rendit le rang & les honneurs qu'elle avoit dans le Royaume: il rétablit ensuite les autres Dames dans leurs biens. Il y en avoit d'assez jeunes pour pouvoir passer à de secondes nôces: mais toute l'ancienne noblesse avoit péri & l'usage leur défendoit toute alliance avec des maisons moins nobles que les leurs: Gustave leur permit de choisir tels maris qu'elles jugeroient à propos, en les exhortant de préférer le mérite & le sang versé pour la patrie. Stenon laissoit deux jeunes Princes, Gustave les prit auprès de lui pour les faire élever dans sa cour, & maria leur mere avec Thure Johanson, premier Sénateur & Grand Maréchal du Royaume, homme riche & d'une grande naissance, mais que son peu de talens & de considération firent juger incapable de donner la moindre inquiétude. (3)

Ils laissent à Gustave toute autorité.

1524.

Propositions d'une ligue entre les Rois de Suede & de Dannemarck.

Liberté de la veuve de Stenon.

Son mariage.

L'Ordre le plus redoutable pour Gustave étoit le Clergé, toujours attaché au Dannemarck, & toujours prêt à troubler l'Etat quand il n'en dirigeoit point les rênes. Il étoit difficile de toucher à cet Ordre riche & puissant & de ne pas l'irriter. Gustave s'attacha à remplir les places vacantes d'ecclésiastiques pieux & sans ambition. Il donna les évêchés de Westeraas & de Stregnitz vacans à Pierre Magnus & à Sommor: il dénonça aux cha-

(1) Hoger Carlson obtint sa grace dans la suite, revint en Suede & demeura fidele jusqu'à sa mort à sa Patrie & au Roi. (2) Hist. des révol. des Suede T. 2. Introd. à l'Hist. de l'Univ. T. 4. L. 4. (3) Gustave se trompa, il n'avoit pas compté sur la vanité de ce Seigneur. Hist. des révol. de Suede.

SECT. III. *Hist.* de Suede. 1411-1560.

noines d'Upſal Guſtave Trolle, comme coupable de leſe-majeſté & rebelle, & pour ces raiſons déchu de ſa dignité, & leur fit dire de lui nommer un ſucceſſeur. Les chanoines mirent à ſa place Jean Magnus, Suédois, bon eccléſiaſtique, ſavant théologien, aimant la retraite & peu propre à l'intrigue.

Guſtave ſe précautionne contre le clergé, en rempliſſant les ſieges de pieux eccléſiaſtiques.

Pirateries de Norbi.

Soren ou *Severin Norbi* étoit toujours dans le Gothland; il avoit toujours le projet de s'en rendre ſouverain: il infeſtoit la mer Baltique par ſes pirateries. Il acquit par ſes brigandages beaucoup de richeſſes: alors il attaqua indiſtinctement les vaiſſeaux de tous les pays: ſon port de Wisby fut l'aſyle de tous les corſaires qui voulurent ſe joindre à lui; il avoit pris le titre de Prince de Gothland & celui d'ami de Dieu & d'ennemi de tout le monde, ne relevant que de Dieu & du ſoleil. Les villes Anſéatiques, que la Régence de Lubec avoit aſſociées au privilege excluſif du commerce de Suede, auquel Guſtave avoit été forcé de conſentir, ſouffroient des courſes de Norbi. Les Lubecquois étoient les plus intéreſſés à réprimer ce chef de pirates; mais la dépenſe & les événemens de la guerre les retenoient. Ils imaginerent d'en charger Guſtave, en eſpérant d'en recueillir les fruits. Ils lui députerent Israel Herman, ancien Conſul de la ville, homme adroit & fin ſous les dehors de la ſimplicité: il s'attacha d'abord à piquer d'honneur le Roi de Suede: il lui témoigna de la part de la Régence une ſurpriſe flatteuſe pour Guſtave, de ce qu'un Prince auſſi grand, auſſi puiſſant & auſſi courageux, ſe laiſſoit pour ainſi dire, aſſiéger dans ſon Royaume par une troupe de pirates & de brigands, & qu'il ſouffroit que leur chef regnât dans une iſle qui appartenoit à la Suede. Guſtave ne fut point la dupe de ſes diſcours: il lui répondit qu'il connoiſſoit les droits qu'il avoit ſur cette iſle; mais que le Roi de Dannemarck y ayant auſſi des prétentions, ne manqueroit pas de s'oppoſer à ſon entrepriſe, & qu'il vouloit ſe concilier avec lui. (1) L'adroit Herman ſentit que, ſi ces deux Puiſſances ſe lioient, elles viendroient non ſeulement à bout de chaſſer Norbi du Gothland; mais que la Suede pourroit enfin affranchir ſon commerce des entraves de Lubec. Guſtave avoit objecté qu'il manquoit de fonds pour cette guerre. Herman eut bientôt levé cette difficulté, en offrant de la part de la Régence une flotte pour paſſer les troupes de Guſtave dans le Gothland; & dans le cas où Guſtave ne pourroit pas ſe rendre maître de cette iſle, la Régence partageroit les frais de la guerre, & promettoit en outre de ne pas exiger de cinq ans la dette que Lubec avoit ſur la Suede. Guſtave ne voyoit point que ces avantages compenſaſſent les ſuites auxquelles cette guerre pourroit entraîner; l'Ambaſſadeur promit que les villes Anſéatiques tiendroient la mer, & empêcheroient le Roi de Dannemarck de troubler Guſtave dans ſon expédition. Herman répandit à la cour & parmi le peuple, les propoſitions ſéduiſantes de la Régence, & la néceſſité de recourir au Roi de Dannemarck, ſi Guſtave s'obſtenoit à les refuſer. Il ſe fit des partiſans dans le Sénat; le peuple crioit que c'étoit une honte de ſouffrir plus longtems les inſultes des corſaires: quelques Seigneurs qui ne pénétroient point les motifs des refus de Guſtave, ſe haſarderent à lui dire que Suante ne ſe ſeroit pas laiſſé braver par des pirates. Guſ-

Pieges que lui tend la Régence de Lubec.

(1) La politique de la Régence de Lubec eſt révoltante.

tave leur répondit avec fierté, qu'il ne se seroit point attendu qu'on pût le soupçonner de manquer de courage; qu'il cédoit enfin à leurs desirs; mais qu'il n'auguroit rien de bon de cette guerre. Il signa uniquement dans la crainte que les villes Anséatiques ne traitassent avec les Danois.

Hist. de Suede. 1411-1560.

Le traité signé Gustave se prépara à cette guerre qu'il entreprenoit malgré lui; & comme les trésors de l'Etat étoient épuisés, il vendit son argenterie: (1) il donna le commandement de la flotte à Bernard de Melleen: le Roi partit de Stockholm pour Calmar, où ses troupes s'embarquerent. Melleen fit heureusement sa descente & s'empara du Gothland, à l'exception de Wisby. Norbi, voyant qu'il ne pouvoit résister à la Suede, envoya un député à Frédéric pour lui offrir de lui remettre la place, si ce Prince vouloit lui envoyer des secours contre les Suédois. Frédéric, quoiqu'ami de Gustave, le craignoit; d'un autre côté, il espéroit que si Christiern venoit l'attaquer, uni à Gustave il pourroit faire tête à ce Prince; cependant il ne vouloit point rejetter les proposition de Norbi & lui envoya les secours qu'il demandoit; mais il falloit se brouiller avec les villes Anséatiques, qui tenoient la mer. Dans cette incertitude il envoya un Ambassadeur à Lubec, pour représenter que l'isle de Gothland appartenoit au Dannemarck & pour que la Régence engageât le Roi de Suede à retirer ses troupes. L'Ambassadeur appuya sur l'intérêt qu'avoit la Régence, de ne pas souffrir que la Suede acquît un ascendant que Gustave, Prince brave & belliqueux, étoit en état de lui donner: il ajoutoit que, quoique le Gothland appartînt au Dannemarck, cependant Frédéric soumettroit ses droits au jugement des villes Anséatiques, & consentiroit de mettre cette isle en séquestre, entre les mains de la Régence de Lubec, jusques au jugement. (2)

Il entreprend la guerre malgré lui.

La Régence éblouïe de cette proposition, n'accepta ni ne refusa; mais on convint d'une assemblée dans l'isle de Malmoé, où l'on termineroit les différends des deux couronnes, au sujet du Gothland: en attendant il y eut une trêve que les Danois & Norbi surent bien mettre à profit; car il y eut un traité secret entre la Régence & Frédéric, par lequel les Magistrats de Lubec s'engagerent de laisser passer le secours qu'il voudroit jetter dans Wisby; & Melleen, Général des troupes Suédoises, d'accord avec Norbi, leva le siege & fit une suspension d'armes. Gustave se rendit à Malmoé, accompagné du Grand-maréchal Thure Johanson & de deux autres Sénateurs. Les intérêts des deux Puissances furent vivement débattus par le Grand-maréchal pour le Roi de Suede, & par Bildius Grand-maître de la maison du Roi de Dannemarck. Le premier, par jalousie contre Gustave qu'il avoit vu son égal & parce qu'il avoit des biens en Dannemarck, trahit la cause de son maître & se laissa gagner; il feignit une toux violente & se dispensa de parler: Gustave prit la parole, prouva que le Gothland avoit appartenu à la Suede jusques à ce qu'au moyen du traité de Calmar, les Danois s'y introduisirent, quoique les Suédois eussent payé les sommes pour lesquelles le Roi Albert l'avoit engagée aux Chevaliers de l'Ordre Teutonique. Gustave força les Danois au silence; mais les Ambassadeurs des villes Anséatiques firent renvoyer la décision à la Régence de Lubec. Ils vouloient que Gusta-

Gustave est trompé par la Régence & par le Grand-maréchal de Suede.

Fermeté de Gustave.

(1) Locoen. L. 6. p. 241. Hist. Suec. (2) Hist. des révol. de Suede. T. 2.

ve fît retirer ses troupes, & qu'on mît dans Wisby garnison Lubecquoise; mais Gustave protesta avec fermeté qu'il romproit la conférence, plutôt que de renoncer à ses conquêtes. Frédéric qui avoit jetté des troupes dans Wisby, & qui n'avoit proposé le séquestre du Gothland, que pour leurrer ceux de Lubec, consentit sans peine que tout restât dans le même état, jusques au jugement de la Régence: d'un autre côté, Norbi ayant fait son accommodement avec Bernard de Melleen, & ne craignant plus les Suédois, s'embarrassa peu de tenir sa parole au Roi de Dannemarck. Gustave en sortant de l'assemblée, furieux d'avoir été si indignement trompé par les Lubecquois, ayant rencontré l'Ambassadeur Herman, lui demanda en colere, quel étoit l'effet de ses grandes promesses & de la foi qu'il avoit jurée au nom de la Régence? où étoit ce remboursement des frais de la guerre? Gustave porta la main à son poignard; mais un Sénateur s'étant mis au devant de lui, Herman s'échappa.

Juste indignation de Gustave contre le ministre de la Regence.

Motifs des délais du couronnement.

On pressoit Gustave de se faire couronner, il avoit toujours éludé cette cérémonie, parce que non seulement il ne vouloit pas faire le serment accoutumé de maintenir le clergé dans ses privileges & immunités, mais parce qu'il vouloit révoquer ces privileges usurpés & faire contribuer le clergé aux charges de l'Etat; il n'avoit jamais laissé échapper ce motif: il objectoit que la cérémonie du couronnement étoit fort coûteuse, qu'il étoit lui-même sans fonds, que le peuple étoit réduit à la misere & la noblesse épuisée; que le parti de Christiern grossissoit, que l'Empereur se proposoit de rétablir son neveu; que ne sachant où ces Princes feroient leur descente, il falloit entretenir une armée de terre & une de mer; qu'il n'y avoit d'autre ressource que les impôts, mais que ni le peuple ni la noblesse n'étoient en état de les supporter: qu'à la vérité il ne concevoit pas pourquoi le clergé, dans cette détresse, ne venoit pas au secours de l'Etat, ni comment on n'avoit pas songé à lui en demander; tandis que de tous les Ordres c'étoit le plus riche; qu'il possédoit plus de la moitié des biens du Royaume, & qu'il ne contribuoit ni de ses richesses, ni de son sang, à le défendre? Il y avoit longtems que Gustave méditoit le projet d'abaisser le clergé, dont les chefs avoient causé de si grands maux à la Suede, & qui étoient encore plus attachés au Dannemarck qu'à leur patrie: le moyen le plus assuré de les empêcher de nuire, étoit de rendre à l'Etat les biens immenses qui en avoient été aliénés pour les enrichir. (1) Gustave s'ouvrit sur ses desseins à Larz Anderson, Chancelier. C'étoit un homme tel qu'il le falloit au Prince, hardi dans ses desseins & intrépide dans l'exécution, d'un génie vaste & d'un courage élevé; il avoit été archidiacre dans le chapitre de Stregnitz; il aspiroit à l'épiscopat, mais on lui préféra un concurrent d'un mérite fort inférieur: il quitta l'ordre ecclésiastique, & porta dans les affaires les vues d'ambition, qu'il n'avoit pu remplir dans l'église: il étoit savant dans les loix, il avoit le cœur ulcéré de la préférence qu'on avoit donnée à son rival, & ce fut peu de tems après son exclusion, que Gustave l'éleva à la dignité de Chancelier. Anderson applaudit à ses desseins: il leva d'abord toutes les difficultés morales qui auroient

Il se propose d'abaisser le clergé.

Il est secondé par son Chancelier.

(1) La conduite des Evêques & leur ambition, les cruautés de l'Archevêque d'Upsal n'étoient guere propres à faire respecter leur religion.

roient pu l'arrêter. Il lui prouva que les biens qu'on appelle ecclésiastiques, n'étoient dans le berceau de l'église, que les biens communs aux fideles, dont les prêtres s'etoient ensuite rendus les œconomes; que ces biens étoient employés aux nécessités de l'église, c'est-à-dire de l'assemblée des fideles & surtout au soulagement des pauvres. Quant aux difficultés politiques, Anderson n'en cacha aucune à Gustave: la plus grande étoit le préjugé entretenu par les prêtres dans l'esprit des peuples, que toucher aux biens ecclésiastiques, c'étoit attenter à la Religion; (1) il lui dit que le moyen de détruire ce prejugé étoit de favoriser la doctrine de Luther, que plusieurs Princes d'Allemagne avoient déja adoptée: cette doctrine ramenant les choses à leur premiere simplicité, rendoit à l'Etat des biens qui appartenoient à l'Etat, & leurs droits à la nature & à la société; que pourvu qu'en dépouillant le clergé & les moines, il eut soin de diminuer les impôts, & de rendre aux familles nobles les biens que leurs ancêtres leur avoient ravi, pour l'entretien de ces pieux inutiles, dont le célibat ne pouvoit qu'anéantir la société, lorsqu'il ne la corrompoit pas, il auroit bientôt pour lui la noblesse & le peuple, qui, à la longue, renonce à ses opinions lors qu'il trouve un avantage à y renoncer: que la plupart des moines & des ecclésiastiques du second ordre, oublieroient dans les liens du mariage, des principes qui jettent une espece de tache sur ce premier vœu de la nature. Que les Evêques étoient les seuls à craindre; mais qu'il n'y en avoit plus aucun en Suede, en état de faire la guerre à son Souverain; que loin de desirer qu'ils embrassent la nouvelle doctrine, Gustave devoit faire des vœux pour qu'ils restassent attachés à leur ancienne religion; parce que dans le premier cas, ils pourroient en se mariant séculariser leurs Evêchés & les ériger en Principautés seculieres; au lieu qu'étant en petit nombre dans le Royaume, & se trouvant pour ainsi dire isolés, & presque seuls dans leur opinion, on ne manqueroit pas de raison pour s'en défaire: que de tous les Evêques, il n'y avoit que ceux de Lincoping & de Scara qui pourroient être à craindre, par leur attachement à leur dignité, à leurs prérogatives & surtout au parti des Danois; mais qu'une fois le Luthéranisme reçu universellement en Suede, on leur feroit un crime d'Etat de leur résistance opiniâtre, & surtout s'ils causoient quelque mouvement parmi le peuple: que Jean Magnus Archevêque d'Upsal, étoit trop timide, trop irrésolu pour en avoir rien à redouter: que pourvu qu'on n'inquiétât pas les Evêques d'Abo & de Vexio sur leur conduite libertine, ils ne s'embarrasseroient guere des querelles de Religion; & que les Evêques de Stregnitz & de Westeraas n'avoient ni assez de naissance, ni assez de crédit sur leur peuple, pour résister aux volontés du Souverain.

Hist. de Suede, 1411-1560.

Il lui conseille de favoriser la doctrine de Luther.

Gustave se garda bien néanmoins de changer brusquement de Religion. Le Luthéranisme avoit déja fait des progrès considérables en Suede; le Chancelier l'avoit embrassé & n'étoit pas le seul de ceux de son ordre. Les Allemands l'avoient apporté; des écoliers qui avoient fait leurs études à Wittenberg, l'avoient répandu. Celui qui se distingua le plus, fut Olaüs Petri, qui avoit suivi Luther pendant quelques années, & qui avoit porté &

Commencement & progrès du Luthéranisme en Suede.

(1) Hist. des révol. de Suede, T. 2.

SECT. III. *Hist.* de Suede. 1411-1560.

fait connoître ses écrits en Suede. Gustave donna secretement ordre à Anderson, de protéger comme à l'insçu du Prince, Olaüs & les docteurs Luthériens: ils prêchoient avec zele & on les écoutoit avec plaisir, parce qu'au savoir & à l'éloquence, ils joignoient la régularité des mœurs, & l'on ne trouvoit rien de tout cela chez les autres ecclésiastiques, ou du moins chez le plus grand nombre. De son côté Gustave rendit plusieurs ordonnances pour accoutumer le peuple à voir dépouiller le clergé; il est vrai qu'elles ne tomboient que sur le clergé du second ordre, & que d'ailleurs elles portoient sur des abus crians. (1) Les curés punissoient par des amendes à leur profit les péchés publics; il en coûtoit fort cher à celui qui couchoit avec sa fiancée avant la célébration du mariage; quoique le concubinage & l'adultere ne payoient point: aller à la chasse pendant le service divin, étoit un péché qui rapportoit des sommes aux curés; mais ils ne prenoient rien de ceux qui s'enivroient pendant ce tems-là. Par une autre ordonnance, il leur fut défendu d'employer contre leurs ennemis, ou contre leurs créanciers, les foudres de Rome. La jurisdiction ecclésiastique engloboit toutes les affaires du Royaume, parce qu'il n'y a guere d'affaires, qui par quelque côté ne tiennent à la Religion, Gustave annulla cette jurisdiction & renvoya les ecclésiastiques même aux juges seculiers. Il frappa enfin sur les évêques, auxquels il défendit de s'approprier à l'avenir les successions des ecclésiastiques, au préjudice de leurs héritiers légitimes. Il voulut que les titres en vertu desquels ils exigeoient des amendes, & faisoient des confiscations, fussent examinés par le Sénat.

Gustave réforme les abus ecclésiastiques.

Met un frein à l'avidité de leurs tribunaux.

Ces ordonnances publiées successivement ne déplaisoient qu'au clergé & aux religieux. Gustave fit encore un pas: sous prétexte que le paysan étoit ruiné, il mit ses troupes en quartier d'hiver sur les terres des évêques, & logea la cavalerie jusques dans les couvents. Cette nouveauté étonna; mais la présence des troupes contint les murmures des parties intéressées. Il fit attaquer les chartreux de Gripsholm par ses officiers de justice. Ces religieux soutenoient qu'ils tenoient leurs biens de la piété des Seigneurs de Vasa: on leur demanda des titres, ils se trouverent perdus; les biens & l'église même furent réunis au domaine, & ces religieux qui avoient refusé de donner à Gustave un asyle dans leur maison fondée par ses ancêtres, en furent impitoyablement chassés par Gustave. (2) Les Luthériens excitoient la noblesse à n'être plus les dupes du purgatoire, qui leur coûtoit leur patrimoine, & d'où certainement, quand même il y en auroit un, ne les retireroit pas le chant des moines, & les mœurs des ecclésiastiques.

Disputes sur la Religion.

Olaüs publia une traduction du Nouveau Testament en langue Suédoise; cette traduction avoit été précédée quelque tems auparavant, de son mariage, quoique prêtre. Brusc, Evêque de Lincoping, lui en fit des reproches: Olaüs lui répondit qu'il le défioit de rapporter un seul passage de l'Ecriture qui le condamnât; qu'au surplus il étoit bien surpris qu'il lui fit un crime d'avoir épousé une honnête femme, pendant qu'il souffroit sans rien dire, que des prêtres entretinssent publiquement un commerce scandaleux

(1) Hist. des révol. de Suede T. 2. Introd. à l'Hist. de l'Univ. T. 4. L 4. (2) Malheureusement pour le Clergé, il n'y avoit aucune de ces ordonnances qui ne fût juste.

avec des femmes débauchées (1) Peut-être Olaüs entreprit-il en partie sa traduction pour justifier son mariage, & pour mettre en repos la conscience de ceux qui l'imiteroient. Les évêques n'osoient reprocher au Roi d'être ennemi de la religion Catholique; car il la professoit encore ouvertement, & cachoit avec soin son penchant pour le Luthéranisme: mais ils allerent le prier *de permettre qu'on fit le procès à Olaüs & à ses sectateurs, comme à des hérétiques: l'Archevêque d'Upsal lui dénonça la traduction d'Olaüs, comme entierement conforme à celle de Luther, que Rome & toutes les universités avoient condamnée:* ils finirent par supplier le Roi *de révoquer ses dernieres ordonnances, comme lui ayant été suggérées par les ennemis de la Religion.* Gustave défendit ses ordonnances par de bonnes raisons: quant *à Olaüs, il étoit prêt*, disoit-il, *à le lui sacrifier, comme tous les hommes convaincus d'hérésie de son Royaume;* mais il ajouta *qu'il étoit juste aussi de ne pas le condamner sans l'entendre; qu'il avoit entendu parler des mœurs & du mérite de cet ecclésiastique avec éloge, & qu'il pouvoit se faire qu'il fût persécuté par l'envie de ses confreres, qui auroient fait envisager quelques questions de peu d'importance pour la Religion, comme des hérésies, & des disputes de Théologiens, comme des crimes d'Etat.* L'Archevêque d'Upsal qui portoit la parole, offrit de confondre Olaüs devant le Sénat, en présence de sa Majesté. Gustave accepta sa proposition & la conférence fut indiquée à Upsal. Le Roi, accompagné des Sénateurs & des courtisans, s'y rendit: les évêques pour ne pas compromettre leur dignité, ne voulurent point disputer avec Olaüs; ils lui opposerent Gallus, qui avoit la réputation d'un grand théologien: le purgatoire, les indulgences, la communion sous les deux especes, la puissance temporelle & les dignités du clergé, furent les objets de la dispute. Olaüs n'employoit d'autre autorité que l'Ecriture Sainte. Gallus prenoit ses preuves en outre dans les peres, les conciles & la tradition. Olaüs vouloit que son adversaire se battit à armes égales, & qu'il se renfermât dans l'Ecriture Sainte. Il lui demandoit qu'il lui citât un seul endroit qui permit aux évêques de posséder des principautés & des dignités séculieres, & d'employer contre leurs ennemis & pour de légers intérêts les foudres de l'église. Gallus pressé de ce côté attaquoit la traduction d'Olaüs, qui se préparoit à la justifier; mais Gustave fit cesser la dispute: (2) il pria l'Archevêque de faire aussi une traduction pour ceux de sa communion & pour la plupart des curés, qui sachant très mal le latin pouvoient mal expliquer le texte à leurs paroissiens: l'archevêque y consentit, quoique les évêques s'y opposerent, en disant *que les ignorans & les simples ne pouvoient s'ériger en juges des controverses; que l'Eglise & la Religion ne souffroient point d'examen: qu'ils avoient desapprouvé la conférence d'Upsal; qu'il falloit commencer par faire le procès à Olaüs, l'envoyer à Rome; qu'on ne convainquoit ces hérétiques que par le fer & le feu.* (3) L'Archevêque s'étoit engagé; il n'osa pas refuser. On partagea l'ouvrage entre le clergé séculier & régulier: la traduction des quatre Evangélistes, des Actes des Apôtres & des Epitres de St. Paul, furent la tâche du premier; le clergé régulier fut chargé du reste.

Hist. de Suede. 1411-1560.

On essaye d'y repondre par des procédures.

Gustave ne veut consentir qu'à des conférences.

Elles ne réussissent point aux évêques.

Ils demandent qu'on fasse le procès à Olaus.

(1) *Puffend.* Introd. à l'hist. Univ. T. 4. (2) *Vertot* histoire des rév. de Suede T. 2. (3) Idem p. 128. Tom. 2.

SECT. III. *Hist.* de Suede. 1411-1560.

Cependant le Luthéranisme avoit fait de si grands progrès que Gustave crut pouvoir sans risque prendre sur les biens du clergé: il fit répandre le bruit que l'Empereur se disposoit à passer en Suede pour rétablir le Roi Christiern. Sur un bruit semblable, le clergé de Dannemarck avoit fourni à son Roi une somme considérable. (1) Gustave convoqua le Sénat à Stockholm: il le pria de chercher les moyens de mettre l'État à couvert d'une surprise. Le Sénat représenta au Roi que le peuple étoit épuisé; que le commerce ruiné par Lubec & les villes Anséatiques n'offroit aucune ressource, jusques à ce qu'on eût payé à Lubec la somme qui lui étoit dûe. Alors le Chancelier proposa de prendre pour l'entretien & la subsistance des troupes, les deux tiers des dixmes des évêques; il ajouta que le privilege exclusif du commerce de Lubec, étant un des plus grands fléaux pour l'État, il falloit recourir aux moyens extraordinaires pour payer cette dette, & que le moins onéreux étoit de se servir de l'argenterie superflue des églises & des cloches inutiles. Le Sénat approuva cet avis, & l'édit fut dressé sur le champ: des commissaires furent envoyés dans les provinces; ils s'emparerent de l'argenterie & des cloches, & mirent dans des greniers publics, les dixmes qui furent destinées pour la subsistance des troupes. Les évêques porterent leurs plaintes au Roi & réclamerent leurs privileges & leurs immunités. Gustave leur répondit que puisqu'ils les tenoient de la Puissance séculiere & non de Dieu, cette Puissance dans des cas urgens pouvoit les supprimer: les ecclésiastiques & surtout les religieux se déchaînerent contre le Prince, firent courir des libelles injurieux parmi le peuple, proposerent même de révoquer son élection. Ils communiquerent leur fureur au petit peuple. Les curés excitoient les paysans contre les commissaires: quelques-uns furent fort maltraités; les paysans les poursuivoient à main armée, reprenoient leurs cloches & la croix d'argent de leurs églises & les y reportoient en triomphe. (2) Gustave se rendit en Dalécarlie, d'où il chassa quelques prêtres, qui soulevoient le peuple de cette province & les obligea de se retirer en Norwege.

On destine les cloches & l'argenterie des églises, aux besoins de l'Etat.

Plaintes des évêques, des moines & des ecclésiastiques.

Emeutes.

Gustave découvrit par ses espions que les paysans excités par le clergé, devoient se rendre en plus grand nombre qu'à l'ordinaire à la foire d'Upsal, & réclamer les armes à la main, les cloches de leurs villages; il se rendit à cette foire à la tête d'un corps de cavalerie: ils ne s'attendoient point à son arrivée: sa contenance fiere les contint: il leur parla avec fermeté, & leur demanda de quel droit ils s'opposoient aux arrêts du Sénat? arrêts qui n'avoient été portés que dans la vue de rendre l'abondance à la patrie par le rétablissement du commerce: pour se concilier leurs esprits, il entra dans quelques détails; il leur dit qu'on avoit cru qu'il valoit mieux tirer des secours du clergé, plus ennemi de la patrie que les Danois même, que de les accabler d'impôts. Ce discours ranima leur fureur, ils s'écrierent qu'ils ne souffriroient point qu'on changeât la Religion, ni qu'on leur enlevât les cloches & l'argenterie de leurs églises. Gustave ordonna à la cavalerie de tirer sur ces rebelles; mais les paysans épouvantés tomberent à ses genoux & de-

Gustave appaise une sédition fomentée par le clergé.

(1) *Puffend. Ibid.* Voyez l'Hist. de Dannemarck sous cette époque. (2) *Locœn. Lib. 6. Hist. Suec. in vit. Gust.*

manderent grace. Le Roi en fit arrêter quelques-uns & le reste se retira. Ce Prince n'ignoroit pas que les évêques fomentoient la révolte; il dissimula cependant, accepta une fête magnifique que lui donna l'Archevêque d'Upsal, & se contenta de quelques plaisanteries que la joie du festin autorisoit. Le succès des armes de Gustave le rendoit plus hardi: ses troupes venoient de chasser Norbi de la Finlande, qu'il ravageoit; il se retira à Narva. Les Russes l'arrêterent; mais quelque tems après Christiern ayant employé la protection de Charles V pour obtenir sa liberté, ils le relâcherent, il alla servir sous ce Prince & fut tué à Florence trois ans après. *Hist. de Suede. 1411-1560.*

Cependant les intrigues du clergé suscitoient de tems en tems de nouvelles affaires à Gustave. Ce Prince apprit qu'un imposteur, qui se disoit fils du dernier Administrateur, se faisoit un parti dans la Dalécarlie: c'étoit un palfrenier de la paroisse de Biorchastra dans la Westmanie, d'une taille avantageuse, d'une belle figure, parlant avec facilité, d'un esprit souple & insinuant; il parcouroit la province, tâchant d'intéresser les cœurs par les peintures les plus touchantes des mauvais traitemens que Gustave faisoit essuyer à un Prince, dont il occupoit la place, & qui n'avoit autre chose à se reprocher envers l'usurpateur, que d'être le fils de Stenon. Hans, c'étoit le nom du fourbe, fondoit en larmes au seul nom de Stenon, se jettoit à genoux & tendant les mains au ciel, il supplioit les paysans d'unir leurs prieres aux siennes & d'implorer Dieu & ses Saints, pour l'ame de son pere, tandis qu'il ne leur étoit point encore défendu de croire au purgatoire. Il peignoit Gustave comme l'ennemi déclaré des coutumes & des mœurs simples de la nation, qui par un amour effréné de la nouveauté, n'avoit changé de religion que pour en venir à des changemens plus monstrueux encore. Hans eut bientôt rassemblé une foule de fanatiques, & de gens accablés de dettes; l'évêque de Lincoping & les principaux du clergé soutenoient ce fourbe, dans l'espérance de susciter une révolte générale. Gustave craignoit d'accréditer l'imposture en s'armant; il engage la veuve de Stenon d'écrire aux Dalécarliens, que Nils Stenon son fils, dont un scélérat prenoit le nom, étoit mort depuis plus d'un an, & que toute la ville de Stockholm avoit partagé les larmes qu'elle avoit données à sa perte; qu'il ne lui restoit plus qu'un fils, jeune enfant, à qui le Roi servoit de pere. (1) Cette lettre dissipa l'illusion des paysans, ils abandonnerent Hans, qui craignant qu'on ne le livrât à Gustave, s'enfuit en Norwege. Les évêques de Suede le recommanderent à l'Archevêque de Drontheim, qui le reconnut publiquement pour le fils de Stenon; par son crédit Hans trouva de l'argent & des troupes: il persuada à une femme de la premiere qualité de Norwege, que la Couronne de Suede lui appartenoit, & lui promit de la partager un jour avec sa fille: il en tira des sommes considérables; elle arma pour lui tous ses vassaux & l'accabla de présens.

On suscite un prétendu fils de Stenon Sture.

Il est soutenu par les évêques.

Il trouve de l'argent & des troupes.

Il se disposoit à rentrer dans la Suede; Gustave envoya un corps de cavalerie pour s'y opposer: il écrivit au Roi de Dannemarck pour se plaindre de la retraite qu'il donnoit à un fourbe dans ses Etats, & protesta qu'il iroit le chercher dans le fond de la Norwege, si l'on ne l'en chassoit prompte-

(1) Hist. des Rév. de Suede. T. 2.

Sect. III. *Hist.* de Suede. 1411-1560.

L'imposteur a la tête tranchée.

Intrigues des moines mendians.

ment. (1) Le Roi de Dannemarck, qui dans toute autre conjoncture eut peut-être été tenté de favoriser le faux Stenon, lui ordonna de sortir de ses Etats. Hans se retira à Rostoc; Gustave le demanda à cette ville, en la menaçant de faire arrêter ses vaisseaux dans les ports de Suede; mais les Magistrats se dépêcherent de faire trancher la tête au faux Prince. Le supplice de Hans ne fit qu'irriter encore les prélats & les moines; les mendians surtout, sous prétexte de leurs quêtes, alloient de ville en ville, de province en province, semant l'esprit de révolte; leurs supérieurs étoient des Allemands & des étrangers: Gustave publia une déclaration, par laquelle il fut défendu aux maisons religieuses de Suede d'avoir d'autres supérieurs que des religieux Suédois; ces étrangers qui avoient puisé dans les universités d'Allemagne la haine du Luthéranisme, furent destitués, & Gustave eut soin qu'on ne donnât leurs places qu'à des religieux qui lui étoient affectionnés. Par une seconde déclaration, il ne fut permis aux mendians de sortir de leurs monasteres pour aller quêter que deux fois l'année, & ils ne pouvoient s'absenter que quinze jours, chaque fois. Il engagea ensuite les évêques de Stregnetz & de Westeraas, à force de caresses & de bienfaits, de lui remettre leurs forteresses: mais l'archevêque d'Upsal ne put être fléchi, ni par les menaces, ni par l'espoir de la faveur; on le persécuta, il fut renfermé dans un couvent de Stockholm, il résista toujours, & Gustave ne put trouver d'autre moyen de s'en défaire que de l'envoyer en ambassade en Pologne, avec ordre d'attendre ses instructions à Dantzic; mais ces instructions n'arrivant jamais, il partit pour Rome avec Olaüs Magnus, son frere. (2) Il implora en faveur de la religion chancellante les secours de Clément VII; mais ce Pontife étoit trop occupé à se défendre lui-même contre les armes de l'Empereur Charles V, qui l'accusoit d'avoir donné le projet de la ligue que François I, les Républiques de Venise & de Florence & les Suisses, avoient faite contre lui. (3)

Gustave convoque les Etats.

Cette guerre de Charles & la prison du Pontife encouragerent Gustave à porter les derniers coups au clergé: redouté de ses voisins, aimé de ses sujets qu'il rendoit aussi heureux qu'il le pouvoit, ayant à ses ordres des troupes nombreuses, prévenant les intrigues secretes du fanatisme, il résolut de retirer des mains des évêques, toutes les forteresses dépendantes de leurs diocèses; de faire la recherche la plus exacte des biens acquis ou usurpés par le clergé séculier & régulier depuis l'édit de Canutson, qui avoit défendu ces acquisitions, & de faire confirmer ses déclarations par les Etats Généraux du Royaume. Il les convoqua à Westeraas; il fit s'y trouver un très grand nombre d'officiers de guerre, comme s'ils venoient solliciter le payement des troupes. Avant l'ouverture de l'assemblée, il donna un festin splendide; mais il intervertit l'ordre des places: les premieres places furent occupées par les Sénateurs séculiers, les évêques n'eurent que les secondes; & les députés ecclésiastiques ne furent placés qu'après les gentilshommes. A peine le repas fut-il fini, que les évêques sortirent du château & s'enfermerent dans l'église de St. Egide. L'évêque de Lincoping tira les conjectures les plus sinistres pour

(1) Hist. des Révolut. de Suede. Tom. 2. (2) Ibid. p. 134. Olaus Mag. vit. Arch. Upsal. (3) Hist. des Révol. de Suede. T. 2.

leur liberté, leurs biens & la religion, de ce qui venoit de se passer, & les exhorta à résister courageusement; l'évêque de Stregnetz qui voulut ramener les choses à la douceur, enflamma la colere de l'évêque de Lincoping, qui lui demanda avec aigreur s'il croyoit pouvoir disposer des biens de son église, comme de son patrimoine, en faveur d'un Prince hérétique? & finit par le conjurer de ne pas se séparer du corps des évêques. Il entraîna l'assemblée, qui jura de défendre les biens & les droits de l'église contre les entreprises du Roi: l'acte de leur délibération fut dressé & souscrit par tous les évêques, les députés & les ecclésiastiques de l'assemblée, & cet acte fut déposé dans un tombeau de l'église. L'évêque de Lincoping s'attacha dès ce moment à renforcer son parti. Le Grand-maréchal Thure Johanson ne fut pas difficile à gagner; la noblesse de son origine lui tenoit lieu de toutes les vertus; il étoit de la vanité la plus insupportable: le prélat lui demanda sa protection pour le clergé, & le Grand-maréchal s'empressa de la lui promettre: ce prélat s'assura de quelques Seigneurs de la Gothie occidentale & de quelques députés du corps de paysans.

Hist. de Suede. 1411-1560.

Assemblée des évêques.

Ce complot éclata le lendemain à l'assemblés des Etats généraux: lorsque le Chancelier eut représenté qu'il n'y avoit encore aucun fonds établi pour les troupes; que les fortifications des places frontieres étoient en mauvais état, les arsenaux dépourvus, les ports vuides de vaisseaux, & la Suede menacée par un tyran, d'une invasion prochaine: après, qu'à ce sujet il eut tracé le tableau effrayant des maux auxquels le Royaume avoit été livré par Christiern, des dangers auxquels Gustave s'étoit exposé pour délivrer sa patrie, de sa conduite héroïque & de ses succès; il fit voir que les biens de la Couronne usurpés par le clergé, laissoient à peine de quoi fournir à la subsistance du Prince; que les fondations avoient ruiné la noblesse; que l'église de Suede possédoit seule plus de bien que le Roi & les autres ordres ensemble; que les évêques abusoient de la religion en faveur de leurs intérêts temporels & de leur autorité; que par des moyens que la religion condamnoit, ils s'étoient emparés des meilleurs fiefs, & que les forteresses élevées pour la défense de la patrie, qui n'auroient jamais dû appartenir qu'au Souverain, se trouvoient entre les mains des évêques, ce qui étoit formellement contraire à leur institution; que ce qui lui étoit encore plus opposé, c'est qu'ils s'étoient servis de cette usurpation monstrueuse contre le Souverain même; qu'au lieu de donner l'exemple de la paix & de la soumission au Prince, il y avoit près d'un siecle & demi qu'ils livroient le Royaume aux discordes civiles & aux guerres étrangeres, & qu'ils sembloient n'être jaloux de conserver leurs forteresses que pour y introduire l'ennemi de l'Etat: après avoir loué le Sénat des ordonnances qu'il avoit confirmées au sujet des dixmes, de la restitution des biens ecclésiastiques usurpés & de quelques autres publiées par Gustave, l'évêque de Lincoping déclara au nom du clergé & au sien qu'il ne souffriroit jamais qu'on portât aucune atteinte à l'église Catholique, que la dépouiller de ses biens, c'étoit l'anéantir, que les évêques les défendroient jusques à la derniere goutte de leur sang, que loin de remettre leurs forteresses, ils s'en serviroient pour la défense de la foi, & qu'ils s'enséveliroient plutôt sous leurs ruines que de les céder aux protecteurs d'une religion nouvelle que Rome avoit proscrite, & que le Pape étant le souverain dis

Reproches faits au clergé.

Protestation des évêques.

SECT. III. Hist. de Suede 1511-1560.

penſateur des tréſors ſpirituels & temporels de l'Egliſe, ils n'abandonneroient leurs droits & leurs privileges que par un ordre exprès du pere commun des fideles. (1)

Le Roi s'attendoit que quelqu'un des Seigneurs alloit répondre; Thure Johanſon, en effet, prit la parole, fit un éloge pompeux du courage héroïque du prélat, & exhorta la nation à imiter ſon exemple: les évêques, les députés de la Gothie occidentale, & quelques partiſans du clergé répondirent à ce diſcours par leurs applaudiſſemens: Guſtave en fut indigné; il leur reprocha leur ingratitude, & protesta qu'il aimoit mieux renoncer à la couronne, que de regner ſur un peuple auſſi inconſtant envers ſes Souverains, & auſſi difficile à gouverner, il leur déclara que s'ils le vouloient pour Roi, il vouloit être obéi, & que puiſqu'il les voyoit ſi peu diſpoſés à la ſoumiſſion, il deſcendoit du trône ſans regret; qu'il demandoit ſeulement qu'on lui rembourſât les biens de ſa famille qu'il avoit ſacrifiés à les délivrer de la tyrannie, & les dépenſes qu'il avoit faites depuis qu'ils l'avoient chargé du gouvernement; qu'alors il ſortiroit de la Suede & les laiſſeroit jouir du fruit de ſes travaux. A ces mots il ſortit bruſquement de l'aſſemblée, en répandant quelques larmes, & ſe retira dans ſon palais. Ce diſcours fit une vive impreſſion ſur les Sénateurs ſéculiers & ſur les principaux ſeigneurs; ils furent ſurtout conſternés de la retraite de Guſtave; ils ſortirent de l'aſſemblée dans un morne ſilence. Thure Johanſon triomphoit; il ſortit accompagné du clergé, des ſeigneurs de la Gothie occidentale & rentra chez lui aux acclamations du peuple, excité par les évêques & au bruit des fanfares. Le Chancelier craignant qu'on ne prît quelque réſolution contraire aux intérêts du Roi, ne ſortit que le dernier. Cet homme intrépide ne ſe déconcerta pas; il raſſembla les Etats le lendemain. Olaüs Petri interpella le Docteur Gallus; celui-ci vouloit diſputer en latin & ſelon la maniere des Scholaſtiques: Olaüs prétendit que leur diſpute intéreſſant tous les Suédois, les ignorans comme les ſavans, les grands & le peuple, ils devoient ſe ſervir d'une langue qui fut entendue de tous les Ordres, & ſuivre la méthode la plus à portée de tous les eſprits. La diſpute n'eut point lieu; mais dans les délibérations, les uns prétendoient que la religion Catholique tenoit aux immunités, aux privileges & aux biens du clergé; les autres, qui penſoient que ces choſes étoient entierement différentes, & qu'on pouvoit adopter ou rejetter ſans conſéquence, les opinions de Luther, juſques à ce qu'un concile général eût prononcé, étoient d'avis de ſe ſoumettre aux volontés du Roi. Le Chancelier faiſoit obſerver aux députés que les prêtres & les moines avoient des intérêts différens de ceux du Prince & des ſujets; qu'ils formoient un empire particulier dans l'empire même, puiſqu'ils reconnoiſſoient le Pape pour leur Souverain, & que l'évêque de Lincoping parlant pour tout le clergé, avoit déclaré que ſans un ordre formel de ce Prince étranger, il n'obéiroit point aux ordonnances de ſon Roi légitime, confirmées par le Sénat; qu'ainſi, dans les occaſions les plus preſſantes, l'Etat n'avoit non-ſeulement rien à attendre du clergé, mais qu'il ſeroit le plus cruel ennemi de l'Etat, ſi telle étoit la volonté du Souverain Pon-

Ils ont un parti.

Guſtave menace de renoncer au trône.

Fermeté du Chancelier.

Diſputes.

(1) Hiſt. des Rév. de Suede. T. 2.

Pontife: il en concluoit que les Rois seroient toujours dans la dépendance du clergé, s'ils n'avoient pas la fermeté de lui ôter les moyens de leur nuire. (1)

Hist. de Suede. 1411-1560.

Le Chancelier ramene les esprits.

Lars Anderson ramena peu à peu les députés; il gagna plusieurs ecclésiastiques, en leur faisant un crime de confondre le temporel des évêques auquel les circonstances forçoient Gustave d'avoir recours, avec la Religion qu'il avoit toujours respectée. Le Chancelier gagnoit par d'autres moyens, ceux que ses raisonnemens ne pouvoient convaincre: il laissoit le Maréchal s'enivrer de l'espérance orgueilleuse de chasser Gustave du trône & peut-être d'y monter après lui; il lui permettoit de demander au Sénat de faire une loi, qui déclarât les Luthériens indignes de la couronne, afin d'avoir un titre pour s'opposer au couronnement de Gustave, & de ne parler que de faire brûler les hérétiques. Lorsqu'Anderson se fut assuré du plus grand nombre, & que les Etats furent assemblés, il affecta de solliciter le Maréchal de se prêter aux circonstances, & d'avoir égard aux besoins du trône. Thure Johanson, plus vain encore des prieres du Chancelier, déclara que si Gustave s'obstinoit dans son erreur, il trouveroit l'occasion de le perdre. Alors l'évêque de Stregnez se leva & marqua la plus grande surprise qu'on osât tenir de tels propos dans un lieu rempli de la puissance du Roi & sous le canon du château. Il demanda aux Etats quelles troupes ils avoient pour les opposer aux forces de Gustave? qu'avant de lever l'étendard de la révolte, il falloit du moins être assuré qu'on pouvoit la soutenir: il leur demanda s'ils avoient de quoi dédommager le Roi de ses dépenses? Il leur représenta que s'ils n'avoient pas cette somme, le Roi garderoit le Royaume en nantissement, & les gouverneroit en maître irrité: que s'ils pouvoient le dédommager & laisser partir le Roi, ils n'en seroient guere plus heureux, parce que l'Etat environné d'ennemis puissans, étoit sans ressources pour leur résister; au lieu que Gustave, qui avoit sçu le conquérir sur eux par sa seule vertu, sauroit bien le défendre contre eux; que le salut de la patrie, étant attaché à la personne du Roi, le clergé devoit un peu se relâcher sur ses prétentions pour ne pas tout perdre par un zele mal-entendu; que le soupçon d'hérésie si légérement conçu contre lui, ne paroissoit être qu'un prétexte aux mal-intentionnés, puisque le Roi avoit déclaré qu'il vouloit mourir dans la religion de ses peres, & que le désir qu'il témoignoit de vouloir la dégager des superstitions, dont les moines l'avoient chargée, étoit un hommage qu'il lui rendoit, & non pas un outrage fait aux autels. (2) Le discours de l'évêque, soutenu de la remise volontaire de ses forteresses, fut applaudi de toute l'assemblée, excepté du clergé & du maréchal, qui se vit forcé de dissimuler sa colere. On se regardoit comme coupable d'avoir laissé sortir le Roi de l'assemblée; on députa vers lui, on le supplia de ne pas priver plus longtems les Etats de sa présence; on dressa une déclaration conforme à ses volontés. Cet acte portoit „ que les „ évêques remettroient entre les mains des officiers du Roi leurs forteresses; „ qu'ils congédieroient leurs troupes & les garnisons; qu'ils ne seroient plus „ admis dans le Sénat, pour qu'ils pussent mieux vaquer aux fonctions de leur „ ministere; que les successions des ecclésiastiques iroient à leurs héritiers

Il est secondé par l'évêque de Stregnez.

(1) *Loccen. Lib. 6 Hist. Suec.* (2) Hist. des révolut. de Suede, T. 2.

Sect. III. Hist. de Suede. 1411-1560.

Declaration concernant les biens ecclésiastiques en faveur de Gustave.

„ légitimes ; que les évêques n'y auroient aucun droit, non plus qu'aux „ amendes & aux confiscations, lesquelles appartiennent au Roi ; que l'argenterie superflue des églises & les cloches seroient fondues pour payer la „ Régence de Lubec ; que depuis la défense de Canutson les biens que les „ ecclésiastiques avoient acquis par des fondations seroient réunis au Domaine ; que la noblesse pourroit retirer les biens qu'elle avoit engagés à l'église, en payant le prix de l'engagement ; que les deux tiers des dixmes „ dont jouissoient la plupart des évêques, seroient mis en séquestre pour la „ subsistance des troupes, tant que l'on pourroit craindre la guerre dans le „ royaume, & que dans la paix on employeroit ces biens à l'établissement „ & pour l'entretien des écoles publiques & pour fonder des hôpitaux dans „ toutes les provinces ; que ceux qui entreprendroient d'excommunier quelqu'un pour des intérêts purement temporels, seroient punis sévèrement ; „ que les courses des religieux mendians, seroient réprimées par les magistrats, & que le Roi disposeroit à son gré de tous les privileges du „ clergé." (1)

Tous les députés souscrivirent cette déclaration, & les évêques n'oserent pas refuser de la signer. Le Chancelier & Olaüs Petri furent chargés de la porter au Roi & de l'assurer que les Etats étoient disposés à obéir à ses volontés. (2) Gustave se rendit à l'assemblée & témoigna sa reconnoissance aux Etats, de l'avoir mis dans le cas de ne point fatiguer le peuple d'impôts. La recherche & la saisie des biens ecclésiastiques, donnés depuis la défense de Charles Canutson & des biens usurpés, produisirent des sommes considérables, & c'est de-là que sont venus les grands biens de la Couronne de Suede, le trésor que Gustave laissa à ses enfans & les richesses qui servirent au Roi Eric, dans la guerre contre le Dannemarck, & au Roi Jean, dans la guerre contre les Russes. Dans le voyage que ce Prince fit dans les provinces pour recueillir & faire fondre l'argenterie & les cloches, le Luthéranisme fit d'immenses progrès ; l'évêque de Lincoping se retira en Pologne ; les autres évêques trembloient pour ce qui leur restoit de leurs revenus. L'évêque de Scara seulement osa prendre les armes, & mit dans son parti Thure Johanson & plusieurs Seigneurs de la Gothie occidentale. Les moines sortirent de leurs couvens, les uns chassés par la misere, les autres par le libertinage : ceux qui persévérerent dans l'ancienne religion, se retirerent en Dalécarlie, où le Luthéranisme étoit peu favorablement accueilli. Ces moines errans & suivis de femmes, de vieillards & d'enfans, qui aimoient mieux s'exposer à une vie misérable & vagabonde, que de renoncer à ce qu'ils crurent la foi de leurs peres & à une doctrine qu'ils ne connoissoient guere mieux que celle qu'on leur proposoit, exciterent la pitié des Dalécarliens qui prirent les armes. (3) Ce parti se trouva grossi par les Catholiques de bonne foi, par les fanatiques, les uns pour défendre les biens de l'église, les autres, parce qu'ils n'avoient eu aucune part à la distribution que Gustave avoit faite d'une partie de ceux qu'il avoit retirés du clergé. L'évêque de Scara se rendit à l'armée des rebelles avec le maréchal & les seigneurs de la Gothie occidentale. Les Dalé-

Progrès du Lutheranisme.

Retraite des moines.

1526.

Emeute en Dalécarlie en faveur des Catholiques.

(1) Hist. des révolutions de Suede. T. 2. p. 194. (2) Ibid. p. 195 & 196.
(3) Introd. à l'Hist. Universelle. T. 4. Puffendorf.

carliens déférerent le commandement des troupes à Thure Johanſon, qui ſe hâta d'écrire à ſes trois fils; deux étoient auprès du Roi; le troiſieme étoit prévôt de l'égliſe d'Upſal. Les deux premiers à qui leur pere écrivoit de quitter ſecrétement la cour & de venir le joindre, demeurerent fideles au Roi, & lui jurerent de ne l'abandonner jamais, en lui demandant pour toute récompenſe de pardonner à un pere aveugle & ſéduit. Mais le prévôt d'Upſal n'attendit pas les ordres de ſon pere; dès qu'il le fût Général il répandit des manifeſtes dans l'Uplande, exhorta les peuples à prendre les armes, & ſe mit à la tête de quelques troupes pour leur donner l'exemple.

Hiſt. de Suede. 1411-1560.

Guſtave conduit des troupes contre l'armée des Catholiques.

Guſtave fit marcher les ſiennes ſecrétement & par différens endroits, en même tems qu'il envoyoit des perſonnes de confiance & qui connoiſſoient le pays, pour ramener les mécontens par la douceur. Il ne fut pas poſſible de gagner les chefs: on s'adreſſa aux payſans, qui prenant cette démarche pour un acte de foibleſſe, exigeoient que les Luthériens fuſſent punis de mort; qu'on brûlât ſans diſtinction d'âge & de condition quiconque ſeroit convaincu d'avoir mangé de la viande les jours défendus; que les mariages des prêtres & des moines fuſſent annullés, l'argenterie des égliſes & les cloches reſtituées; que le Roi, comme ſes prédéceſſeurs, ne paſſât jamais la riviere de Brunebeg ſans avoir donné des ôtages pour la ſûreté de leurs privileges, & que les courtiſans, ainſi que le Prince même, repriſſent l'ancien habillement de la nation & quittaſſent les modes étrangeres. Guſtave les amuſa par des eſpérances, juſques à ce que ſes troupes fuſſent à une lieue du rendez-vous. Les rebelles ne ſe doutoient de rien, & croyoient ce Prince à leurs genoux, lorſque ceſſant de feindre il dit aux députés d'annoncer à leurs compatriotes, qu'un Roi ne capituloit point avec ſes ſujets & qu'il leur donnoit le choix, ou de chaſſer les mécontens de la province & de venir eux-mêmes lui demander pardon, ou de venir le lendemain en armes dans la plaine de Thuna recevoir la bataille qu'il leur préſenteroit à la tête de ſon armée, & que s'ils ne prenoient pas l'un ou l'autre parti, il mettroit leurs villages à feu & à ſang. A ces mots il partit bruſquement pour aller joindre ſon armée.

Guſtave diſſipe l'armée des rebelles.

Les Dalécarliens & les mécontens furent conſternés de cette promptitude; les premiers craignoient qu'il n'y eût quelque intelligence entre le Roi, Thure Johanſon & les Seigneurs de la Gothie; ceux-ci attribuoient le ſecret avec lequel le Roi avoit caché ſa marche, à l'intelligence qu'ils ſuppoſoient indiſpenſable entre les Dalécarliens & ce Prince: ils s'obſervoient mutuellement, & *la crainte d'être ennemis*, dit l'abbé de Vertot, (1) *les rendit ennemis.* L'évêque de Scara & Thure Johanſon, au lieu de combattre, s'enfuirent ſecrétement en Norwege & ſe retirerent en Dannemarck; les mécontens ſe diſſiperent & les Dalécarliens ſe rendirent dans la plaine de Thuna & demandoient pardon. Guſtave crut qu'il falloit des exemples, il fit envelopper les payſans, ſe fit nommer les chefs & leur fit trancher la tête. Ainſi fut terminée une guerre qui ſembloit annoncer un incendie général: depuis ce moment l'autorité du Prince prit le deſſus; le Luthéraniſme devint la religion dominante, & alors Guſtave ſe déclara ouvertement pour elle. Laurent Petri fut nommé à l'archevêché d'Upſal, Olaüs Petri au paſtorat de Stockholm.

Le Luthéraniſme eſt la religion dominante.

(1) Hiſt. des Rév. de Suede. T. II. p. 210.

Sect. III. *Hist. de Suede.* 1411-1560.

Il donna en mariage au premier une de ses parentes, & le Roi se fit couronner par ce Prélat avec les cérémonies ordinaires.

1528. *Couronnement de Gustave. Concile national: Confession d'Augsbourg admise comme regle de foi.*

Cependant, comme les curés tenoient encore à l'ancienne religion, ils adaptoient ses cérémonies au nouveau culte; le Roi assembla le clergé du Royaume en forme de concile national: l'assemblée se tint à Orebro, capitale de la Nericie; le Roi y présida. Ce concile fut composé des évêques, des docteurs & des pasteurs des principales églises. On reconnut pour regle de foi la Confession d'Augsbourg. On y abjura l'obéissance au Souverain Pontife; le culte Romain fut aboli, les prieres pour les morts supprimées; le Baptême & la Ste. Cene furent réglés sur les rits des églises Luthériennes d'Allemagne; le mariage des prêtres déclaré légitime, le célibat & les vœux monastiques proscrits. Il ne resta que la voix du préjugé & de l'habitude qui murmuroit encore, surtout sur l'administration des sacremens, Gustave ordonna aux pasteurs d'user de quelque condescendance en faveur de ceux qui s'obstineroient à demander les anciennes cérémonies, afin de n'avoir pas l'air de la persécution. Après avoir fini les affaires de la religion, & retiré des mains du clergé une si grande quantité de biens usurpés, Gustave fit des recherches sur ceux de la noblesse. Nous avons rapporte qu'Olaüs, Asmund & quelques autres Rois de Suede, donnerent à la noblesse à titre de fiefs, & sous quelques redevances, les terres qu'ils avoient fait défricher: peu à peu les Seigneurs, à la faveur des troubles & des guerres civiles qui avoient déchiré la Suede, s'étoient dispensés de payer ces redevances. Gustave ordonna que chaque Seigneur rapporteroit les titres de sa propriété. Les droits de la couronne furent rétablis, & les propriétaires obligés de renoncer à leurs fiefs ou de payer à l'avenir les redevances auxquelles leurs ancêtres s'étoient soumis. La noblesse n'avoit point à se plaindre: aussi proposa-t-elle des arrangemens; elle s'obligea de payer dix marcs d'argent pour chaque fief; ce qui augmenta considérablement les revenus de la couronne. (1)

Recherches sur les biens de la noblesse.

Au milieu de ses succès Christiern l'inquiétoit encore. Gustave avoit des espions auprès de lui: ils l'avertissoient de toutes ses démarches pour engager l'Empereur à le remettre sur les trônes de Suede & de Dannemarck. Gustave fut averti que Christiern levoit des troupes. Gustave en prévint Frédéric, & ils convinrent de se tenir sur leurs gardes. Gustave chercha dans un des principaux protecteurs du Luthéranisme un appui contre la maison d'Autriche: il demanda au Duc de Saxe-Lawembourg sa fille aînée en mariage; outre la grande réputation dont Gustave jouissoit, l'établissement du Luthéranisme en Suede étoit aux yeux du Duc un titre qui valoit tous les autres: sa demande fut accueillie avec empressement. Gustave envoya recevoir la Princesse à Lubec, où son pere l'avoit envoyée, & l'épousa à Stockholm, & pour que les Suédois perdissent pour quelque tems de vue le fils de Stenon, il l'envoya à la cour de son beau-pere, sous prétexte de faire voyager le jeune Prince. Il donna ensuite avis au Roi de Dannemarck que Christiern faisoit embarquer secrétement des troupes dans un port de Hollande, & partit avec une armée pour s'opposer à la descente: il apprit que Christiern ayant longtems & vainement attendu les secours que Charles V lui faisoit espérer, s'é-

Mariage de Gustave.

(1) Cette recherche n'occasionna aucun trouble dans l'Etat.

toit enfin déterminé à agir par lui-même, à la sollicitation de Thure Johanson, qui lui avoit persuadé que les Suédois mécontens du regne actuel, n'attendoient qu'une occasion de retourner sous la domination de leur ancien Roi; que les Catholiques surtout soupiroient après son retour; que lui-même avec trois mille hommes il débarqueroit en Suede: qu'en abolissant la religion Catholique Gustave s'étoit rendu odieux à tous ses sujets, excepté au petit nombre de ceux auxquels il avoit fait part des dépouilles du clergé; qu'ayant renvoyé les troupes étrangeres, il n'avoit dans son infanterie que des nationaux, qu'il étoit facile à Christiern d'attirer sous ses drapeaux, en publiant qu'il venoit rendre aux peuples le libre exercice de la religion de ses peres & au clergé ses biens, ses privileges & ses honneurs. (1)

Hist. de Suede. 1411-1560

Christiern reparoît avec une armée.

Christiern crut marcher à une victoire certaine: son armée étoit de six mille aventuriers rassemblés au hazard; il en chargea trente vaisseaux: il fit voile pour la Norwege, d'où il devoit entrer dans la Suede, & passer dans la Dalécarlie, qu'il supposoit fort indignée du supplice de quelques chefs de rebelles que Gustave avoit punis dans les plaines de Thuna. Une tempête qui dispersa sa flotte & fit périr quelques vaisseaux, le danger qu'il courut lui-même sur les côtes de Norwege, furent de mauvais augure pour son entreprise: il débarqua ce qui lui restoit de troupes en Norwege, où Gustave Trolle lui avoit fait un parti: ce Prélat écrivit aux Dalécarliens, pour les engager à prendre les armes pour défendre l'ancienne religion: Christiern, pour éviter l'armée du Roi, fut obligé de se détourner, il assiégea Obesso sur sa route; cette ville sans défense lui ouvrit ses portes; il força le château de Carlstat, & quelques jours après se rendit maître de Kongel: quelques paysans Norwégiens, séduits par ces succès, se joignirent à lui dans l'espérance du butin; Trolle lui amena quelques bandes Brandebourgeoises, il publia de la part de Christiern une amnistie générale & un manifeste rempli de douceur & d'aménité; il faisoit répandre le bruit que ce Prince corrigé par ses disgraces, n'aspiroit au trône que pour rétablir la religion Catholique. Quelques Catholiques se laisserent tromper par ces discours: les Dalécarliens, qui regretoient la messe, lui firent offrir de se soulever, sitôt qu'il paroîtroit dans leur province, à condition qu'il feroit brûler tous les Luthériens: Christiern le leur promit; mais la neige l'empêcha d'entrer dans leur pays: il assiégea Aggerhus; Gyllenstiern Danois, Viceroi de Norwege, se jetta dans la place & fut inébranlable aux promesses & aux menaces de Christiern. Ce Seigneur écrivit à Frédéric, que son ennemi manquoit de vivres & qu'Aggerhus étoit si bien défendu par le froid & par la neige, qu'il pouvoit attendre quatre mois, du secours. Après que les glaces furent fondues, Frédéric envoya une flotte sous la conduite de Canut Gyllenstiern, évêque d'Odensée & d'Eric Gyllenstiern, freres du Viceroi de Norwege: ils rencontrerent la flotte de Christiern dans le golfe de Bahus & après un long combat, ils la brûlerent entierement, & mirent leurs troupes à terre. Gustave, de son côté, couvroit par ses détachemens les frontieres de Suede, ordonnoit à ses Généraux d'agir de concert avec les Généraux de Frédéric; il envoya des troupes en Dalé-

1532.

Mauvais succès de son entreprise.

Il forme une armée avec le secours de l'archevêque Trolle.

Hostilités de Christiern.

(1) Hist. des révol. de Suede, Tom. II. p. 224. (2) Puffendorf Introd. à l'Hist. Univers. T. IV. Locœn. L. 5.

carlie pour contenir les payſans, & ſe tint à la tête de ſon armée pour empêcher les mouvemens des Catholiques.

Situation deſeſperée de Chriſtiern : il fait aſſaſſiner Thure Johanſon.

Chriſtiern ayant appris la perte de ſa flotte, leva le ſiege d'Aggerhus: il prit la route de la Gothie occidentale pour pénétrer en Suede; mais le chemin lui fut coupé par trois mille chevaux Suédois. Preſſé par les Suédois & par les Danois, il ſe jetta dans la ville de Kongel & s'y retrancha : inveſti de tous côtés, entouré de montagnes couvertes de neige, ſans vivres, ſans munitions, il s'en prit à Thure Johanſon, qui par ſes conſeils l'avoit engagé dans cette malheureuſe guerre; il le fit venir, il l'accuſa de s'être entendu avec Guſtave, & lui demanda avec colere, s'il regardoit comme des eſcadrons de femmes, ces troupes qui couvroient les frontieres de Suede? (1) Le Grand-maréchal voulut répondre: Chriſtiern lui ordonna de ſe retirer & le lendemain le corps de Thure Johanſon fut trouvé dans les rues de Kongel ſans tête. Chriſtiern réduit aux plus grandes extrêmités, fit ſemblant de vouloir paſſer la riviere pour aller combattre les Suédois; ceux-ci attirés par cette ruſe ſe précipitent ſur la riviere qui étoit gélée; la glace, comme l'avoit prévu Chriſtiern, rompt, & pluſieurs Suédois furent noyés: mais ce petit ſuccès ne lui ſervit de rien; ſes troupes périſſoient faute de ſubſiſtances; la plupart déſertoient; ſes ſoldats ne connoiſſoient plus d'ordre, ſes officiers paſſoient dans l'armée ennemie, & donnoient leur liberté pour du pain. L'évêque d'Odenſée, touché des malheurs d'un Prince qui avoit été ſon Souverain, l'exhorta de ſe rendre, de venir à Coppenhague, où ſon oncle ſe laiſſeroit infailliblement fléchir; il lui promit que ſi Frédéric ne lui accordoit point des conditions honorables, il s'engageroit de le ramener à Kongel.

Chriſtiern eſt forcé de ſe rendre.

Conduit à Coppenhague, où il eſt priſonnier pour le reſte de ſes jours.

Chriſtiern traita avec ce Prélat & obtint un ſauf-conduit pour Guſtave Trolle qui ſe retira à Lubec. Ce Prince, qui avoit ſi ſouvent violé les ſermens les plus ſacrés, ſe remit avec confiance entre les mains de l'Evêque d'Odenſée, qui le conduiſit à Frédéric; mais quelques prieres qu'employât ce Prélat, Frédéric refuſa de tenir la capitulation, traita Chriſtiern comme ſon priſonnier, & le retint priſonnier le reſte de ſes jours: il vécut encore vingt-ſept ans; ſin trop heureuſe pour un tyran, qui pendant ces vingt-ſept ans, s'il les eut paſſés ſur le trône, eut fait couler le ſang d'une partie de ſes ſujets; mais ce ne fut qu'au bout de quatorze ans qu'il conſentit à une renonciation à ſes trois Royaumes, & alors Chriſtiern III lui permit de ſortir pour prendre le plaiſir de la chaſſe ou de la pêche; il lui donna le château de Coldingen pour ſa demeure, lui aſſigna quelques revenus, & le fit ſurveiller par le Gouverneur, qui répondoit ſur ſa tête de la perſonne du Roi (2). Guſtave Trolle forma une ligue avec la Régence de Lubec, ennemie plus implacable du Roi de Suede que Chriſtiern même, & avec le Comte Chriſtophe d'Oldenbourg, cadet de cette maiſon. (3) La Régence vouloit avoir le commerce excluſif de la mer Baltique, & principalement à l'excluſion des Hollandois. Comme ceux-ci avoient donné quelque ſecours à Chriſtiern, les Lubecquois s'adreſſerent à Frédéric, qui leur promit ſa pro-

(1) *Locœn. in vit. Guſt. I. Lib. 6. hiſt. Suec.* (2) Voyez l'hiſt. du Dannemarck.
(3) Hiſt. des révol. de Suede, Tom. 2. p. 24.

tection ; mais Gustave leur refusa la sienne, & rejetta leurs propositions comme nuisibles à son Royaume. Alors les députés de Lubec demanderent avec fierté que Gustave leur payât ce qu'il redevoit à la Régence : c'étoient des intérêts usuraires que Gustave refusoit de payer, ou du moins qu'il vouloit qu'on mît au taux ordinaire. Les Lubecquois eurent l'audace de dire hautement, que comme ils avoient mis Gustave sur le trône, ils sauroient bien l'en faire descendre : (1) ce fut alors qu'ils se joignirent à Trolle & aux Suédois réfugiés. *Hist. de Suede. 1411-1560.*

Dans ces circonstances arriva la mort de Frédéric ; il survint quelques troubles en Dannemarck ; la Régence de Lubec en profita pour solliciter quelques membres du Conseil de Coppenhague & de Malmoë, de faire une alliance avec les villes Anséatiques, & gagna quelques bourgeois de Stockholm pour faire une ville Anséatique de cette capitale, après avoir fait périr Gustave. Le projet étoit de mettre sous le trône de Gustave dans l'église de Stockholm, une grande quantité de poudre avec une meche allumée, & de remettre ensuite le gouvernement au Sénat de Lubec : on proposa au jeune Sture de se mettre à la tête de la conjuration ; le jeune Prince en eut horreur : alors on s'adressa à Jean Comte de Holstein, qui prétendoit que Gustave dont il avoit épousé la sœur, avoit fait tort à cette Princesse, & le Comte se prêta à leurs vues. Les Ambassadeurs de Dannemarck avertirent Gustave de ces conspirations : ce Prince indigné contre la Régence de Lubec, fit arrêter tous ses vaisseaux dans les ports de Suede ; la guerre alloit s'allumer entre ces deux Puissances. Le Dannemarck offrit sa médiation & Gustave l'accepta. Les Lubecquois cependant porterent leurs armes en Dannemarck, sous prétexte que, lorsque Christiern s'étoit rendu aux Généraux Danois, il n'avoit pas signé l'accord qu'il avoit fait avec eux : ils firent quelques progrès. Gustave envoya au Roi de Dannemarck, son beau-frere, des secours d'hommes & d'argent ; quelques-uns des vaisseaux que Gustave lui envoyoit, furent pris par les Dantziguois avec 1500 matelots qu'on mit en prison ; mais les troupes de terre prirent Helmstadt, Laholm, assiégerent Waerberg, passerent dans la Scanie, &, jointes aux habitans, battirent le Comte Christophe d'Oldenbourg près de Helsimbourg, & firent prisonnier le Bourguemaître de Lubec Marc Meyer : celui-ci ayant été envoyé à Waerberg pour y être gardé, s'empara du château par surprise ; il fut forcé de le rendre quelques mois après : on promit par la capitulation de lui sauver la vie ; mais le Roi de Dannemarck le fit écarteler à Elseneur, avec Godefroy Meyer son frere. (2) *Conspiration contre Gustave découverte.* 1534.

Vers ce tems, Gustave fit arrêter les conjurés de Stockholm & de Calmar & les fit punir selon la rigueur des loix. L'union qui regnoit entre Gustave & Christiern III, fut rompue par le traité que ce dernier fit séparément avec la Régence de Lubec, à l'insçu de Gustave ; par ce traité le Roi de Suede devoit conserver aux Lubecquois tous les privileges dont ils avoient joui dans son Royaume, & s'en rapporter au jugement du Roi de Dannemarck sur les différends qu'il avoit avec la Régence & avec les héritiers du Comte de Holstein & de Bertrand de Melieen, & s'il refusoit de se soumet-

(1) *Locæn. in vit. Gust. I. L. 6. hist. Suec.* (2) Voyez l'hist. de Dannemarck.

Sect. III. Hist. de Suede. 1411-1560.

tre à la fentence du Roi Chriftiern, les Danois ne lui donneroient aucun fecours contre la Régence, ni contre les héritiers du Comte & de Melieen. Guftave auffitôt rappella toutes fes troupes de terre & de mer qui étoient en Dannemarck. Chriftiern III envoya des Ambaffadeurs au Roi de Suede pour lui rendre compte de fa conduite & l'affurer qu'il y avoit été forcé par les circonftances: Guftave fe contenta de cette excufe; mais il fe tint fur fes gardes (1).

Mort de la Reine de Suede.

Guftave avoit perdu depuis quelques mois la Reine Catherine fon époufe; elle avoit été enlevée par une maladie cruelle en très peu de jours. Quelques hiftoriens attribuent fa mort à la colere de Guftave, lorfqu'il apprit le traité que le Roi de Dannemarck fon beau-frere avoit fait avec ceux de Lubec: c'eft une calomnie inventée par quelque hiftorien Catholique. Locœnius dit fimplement qu'elle fut attaquée d'une maladie mortelle. (2) Il époufa en fecondes nôces Marguerite, fille d'Abraham Ericfon, Sénateur & Gouverneur de la Weftrogothie, d'une illuftre origine. (3) Il envoya une Ambaffade en Dannemarck, pour renouveller le traité d'alliance entre les deux Rois, pour régler les intérêts des fommes que Guftave avoit prêtées au Roi de Dannemarck, & pour terminer quelques différends entre les nobles des trois Royaumes. Une autre Ambaffade fut envoyée à Jean Bafilide, Grand Duc de Moscovie. Guftave conclut avec lui une paix de foixante ans: il fit paffer des troupes dans le Smaland, dont les habitans s'étoient déclarés pour les ennemis du Roi dans la guerre de Lubec, & qui s'obftinoient encore dans leur révolte: cette province rentra dans le devoir. Guftave termina plufieurs autres affaires, tant au dedans qu'au dehors du Royaume, & comme fes vues étoient juftes & fages, il n'y en eut aucune que la fortune ne fecondât. La Régence de Lubec qui l'avoit fi longtems perfécuté, finit par lui demander fon amitié: il fe maintint en paix avec le Roi de Dannemarck, quoique les Suédois ne puffent point pardonner aux Danois de leur avoir enlevé l'ifle de Gothland, la Scanie, le Halland, & la Bleckingie. Les Danois, de leur côté, étoient fâchés que la Suede, dont ils avoient retiré de fi grands avantages lorfqu'elle étoit unie au Dannemarck, ne le fût plus: mais, quoiqu'il y eût des plaintes réciproques, tout fut terminé à Bromfebroo, où les deux Rois s'aboucherent & conclurent une paix de cinquante ans.

Divers traités d'alliance.

Avec la Ruffie.

La Régence de Lubec.

1541. Avec la France.

Pour s'affurer contre les fecours que l'Empereur Charles V donnoit abondamment au Comte Palatin, gendre de Chriftiern, qu'il fembloit qu'on voulût rétablir fur les trônes du Nord, Guftave rechercha l'alliance des François: il prit pour prétexte le commerce qu'il vouloit ouvrir entre la Suede & la France; il propofa de ne plus tirer certaines marchandifes & furtout le vin & le fel des Hollandois, mais de venir les prendre en France même. François I accueillit favorablement ces propofitions, & comme il étoit déja bien difpofé en faveur d'un fi grand Roi, il s'informa de la conftitution du Royaume de Suede, que les François connoiffoient à peine. Le traité de commerce fut conclu. Ce n'étoit point affez pour Guftave; il offrit à François I,

(1) Introd. à l'hift. Univ. Tom. IV. *Puffend. de reb. Suec.* (2) *Puffendorf ad ann.* 1534. *Locœn. in vit. Guft. I.* (3) *Locœn. loc. cit.*

Hist. de Suede. 1411-1560.

çois I, son amitié & des secours contre les Princes de la maison d'Autriche; François accepta ces offres, & il y eut entre ces deux Monarques, une ligue offensive & défensive contre les Princes de cette maison: ils s'engagerent à s'assister mutuellement en cas de guerre, de six mille hommes soudoyés, & de vingt-cinq mille hommes & cinquante vaisseaux, si le Prince attaqué le requéroit, à condition d'en payer tant l'entretien que la dépense. (1) Malgré la différence de leur Religion, François I lui envoya le cordon de son ordre, comme un témoignage de l'estime qu'il avoit pour lui. Le cordon de St. Michel lui fut porté par Richer, nommé Ambassadeur à ce sujet. Gustave délivré de tous les embarras du dehors, renouvella aux Etats assemblés à Westeraas, une proposition qu'il avoit déja faite au Sénat; celle de rendre la Couronne héréditaire: il retraça tous les maux que l'élection avoit occasionnés à la Suede. Les Etats n'eurent aucune peine à consentir à cette proposition, qui néanmoins faisoit perdre à la nation un droit dont elle s'étoit montrée si jalouse: aussitôt qu'ils s'y furent déterminés, le Roi nomma pour son successeur, son fils Eric, âgé seulement de douze ans. On nomma cette loi de succession à la couronne, *union héréditaire;* il fut réglé que les descendans d'Eric, en ligne masculine, succéderoient au Royaume, les uns après les autres, à condition cependant que si la race Royale venoit à s'éteindre, l'élection d'un nouveau Roi demeureroit à la disposition du Sénat & des Etats du Royaume; & que s'il restoit une Princesse, on lui donneroit une dot. On régla plusieurs autres choses dans cette assemblée. On s'obligea par serment de maintenir la religion Evangélique & de ne point en tolérer d'autre dans tout le Royaume de Suede.

François I envoye à Gustave le cordon de son ordre.

La couronne rendue héréditaire.

Gustave s'attacha à perfectionner l'ancienne législation & à publier des loix nouvelles; il détruisit un reste de rebelles qui s'étoient dispersés dans les forêts. C'étoient les soldats d'un certain Dacke qui, après avoir dévasté la Moringie, vouloit s'emparer de Calmar, mais dont les troupes furent taillées en pieces, & dont le cadavre trouvé parmi les morts, fut coupé en quatre quartiers & exposé sur la roue. Ce scélérat, sous prétexte de rétablir l'ancienne religion, tuoit, massacroit, violoit, mettoit tout à feu & à sang: il étoit excité par les promesses d'Albert Duc de Mecklenbourg, de l'Empereur, de quelques Electeurs, de l'Evêque de Scara. On lui trouva les lettres que Charles V écrivoit à Granvelle son ministre. (2) Gustave s'appliquoit à faire fleurir les mœurs & à encourager les sciences, lorsque les Russes rompirent leur traité. Albert profita de la circonstance pour envoyer quelques transfuges Suédois, faire des ravages dans la Bleckingie: ils massacrerent le Gouverneur de Croneberg: on prit un des brigands qui avoua dans les supplices, qu'Albert de Mecklenbourg étoit l'instigateur de tous ces troubles. Il n'empêchoit point Gustave de donner ses soins à la marine: il avoit rendu le commerce & la navigation de la mer Baltique libres; partout l'on construisit des vaisseaux. Les monnoyes étoient dans un desordre inconcevable; Gustave défendit l'introduction de la monnoye étrangere: ses ennemis répandoient contre lui les calomnies les plus atroces; il étoit traité

Rebelles détruits.

1545.

Liberté de la navigation rétablie.

(1) Hist. des révol. de Suede, Tom. 2. p. 242. Hist. de Franç. I. par M. Caillard.
(2) Introd. à l'hist. de l'Univ. T. 4. L. 4.

Ordre dans les monnoyes & les finances.

dans des libelles clandestins, d'usurpateur injuste, de déserteur de la foi de ses peres, d'ennemi de la paix, qui faisoit secrétement avec des Princes étrangers, des alliances pernicieuses à l'Empire Romain & à tous les Princes d'Allemagne; de perturbateur du repos de l'Europe, qui par ses intrigues & par son argent, excitoit des troubles & mettoit la discorde entre les Princes de la Chrétienté; de voisin inquiet & difficile, peu scrupuleux d'observer la foi des traités. Gustave daigna se justifier sur toutes ces imputations, & en effet à moins qu'on ne lui impute en crime les changemens faits dans la Religion, jamais Prince n'avoit porté plus loin les vertus morales, civiles, politiques & guerrieres. (1)

Calomnies contre Gustave punies.

Dans les Etats assemblés à Arboga, on délibéra de punir les auteurs de ces calomnies; c'étoient des ennemis de l'Etat réfugiés en Dannemarck, à Lubec, dans le Palatinat, le Mecklenbourg: on pourvut dans cette assemblée à l'appanage des autres enfans de Gustave. On accorda à la Régence de Lubec qui demandoit le rétablissement de ses privileges, une exemption de droits, sur ses marchandises, dans les bureaux de Stockholm, d'Abo, de Calmar & de Sundercoping. Ce fut vers ce tems que Christiern, par l'entremise de l'Empereur, fut mis en liberté, & qu'il obtint de finir ses jours au château de Coldingen, moyennant sa renonciation aux trônes de Suede, de Dannemarck & de Norwege. Ce Prince vouloit exiger que la Suede dotât ses filles: les Etats assemblés à Stregnetz, rejetterent cette proposition.

Renonciation de Christiern.

1549. Tandis que les Danois ne cherchoient que des occasions de rompre avec les Suédois, que le Roi de Dannemarck mettoit dans ses armes les trois couronnes du Nord, & que Gustave dissimuloit des torts qu'il savoit bien qu'il réprimeroit s'ils étoient portés trop loin, le Roi d'Angleterre Edouard VI lui envoyoit des Ambassadeurs pour faire un traité de commerce; négociation qui demeura sans effet, par la mort de ce Prince: sous le successeur d'Edouard, Gustave étendit son commerce en Espagne, en France, en Angleterre, en Flandres, en Russie & dans les pays les plus lointains, & les Suédois acheterent de la premiere main, ce que Lubec leur faisoit acheter de la seconde, de la troisieme & souvent de la quatrieme. Il fit bâtir Helsingford dans le Nyland, pour servir d'entrepôt aux marchandises qui venoient de Russie & de Flandres. Ceux de Lubec formerent le projet de tout renverser. Gustave en ayant été averti doubla les gardes & rendit leurs efforts inutiles.

Commerce étendu dans plusieurs Etats de l'Europe.

1551. *Mort de la seconde femme de Gustave.*

Gustave vers ce temps ressentit le plus grand chagrin de la mort de Marguerite sa seconde femme. La disette des vivres se faisoit ressentir dans le Royaume; Gustave fit des loix somptuaires pour réprimer le luxe; il fit faire des approvisionnemens & prévint par de bonnes loix, de semblables malheurs pour l'avenir. Les Birkariens & les Bothniens septentrionaux, qui vivent de la pêche de la mer occidentale, objet de leur commerce, se plaignirent, que les Gouverneurs de Norwege leur interdisoient non seulement cette pêche, mais encore tout commerce avec les Norwégiens & les Suédois, les Lappons & les Finlandois. Le Roi leur donna la permission de pêcher & de commercer dans cette mer, pourvu qu'ils n'apportassent aucun dommage aux peuples qui en habitoient les bords & qu'ils ne quittas-

(1) *Loccenius Libr. 6. hist. Suec.*

fent pas la mer. Quoique dans un âge avancé, Gustave épousa en troisiemes nôces, Catherine fille de Gustave Olusson, cousine de la Reine Marguerite: pour lever tout scrupule, il ne voulut pas conclure ce mariage sans l'approbation des ministres & des évêques, qu'il assembla à cet effet à Wadstena. Ce Prince fit des réglemens sages concernant le militaire, la discipline & l'exercice des troupes: il les avoit mises sur un pied redoutable: la Régence de Lubec osa demander le rétablissement de ses franchises, & un reste d'intérêts usuraires de l'argent prêté à ce Prince; Gustave répondit qu'il ne devoit rien & qu'il les attendoit les armes à la main. Il profitoit de tous les événemens pour en prévenir de funestes: une partie de Stockholm étoit bâtie en bois, un incendie consuma plusieurs maisons: il défendit qu'à l'avenir on en construisît aucune de cette matiere. Il fit nettoyer & réparer les ports.

Hist. de Suede. 1411-1560.

1552. *Se marie en troisiemes nôces.* *Réglemens militaires & autres.* 1554.

Les Moscovites ayant commis d'horribles brigandages en Livonie, les Livoniens eurent recours à Gustave. Ce Prince se disposoit à les secourir; il n'avoit pas des ménagemens à garder avec une nation qui avoit la premiere rompu le traité; les Moscovites n'attendirent pas que les Suédois se déclarassent; ils entrerent dans le Finland, sous prétexte qu'une partie de cette province leur ayant été promise autrefois, & ne leur ayant jamais été livrée, ils venoient la réclamer les armes à la main. (1) Ils assiégerent Wibourg, mirent tout à feu & à sang dans les environs, & quoique souvent battus ils renouvelloient sans cesse leur armée. C'étoit malgré lui que Gustave faisoit une guerre contre un peuple barbare, dont la défaite ne donnoit à ce Royaume que de foibles avantages & à lui qu'une gloire médiocre. Cependant les Anglois qui avoient appris les routes des mers du nord, portoient aux Russes toute sorte (2) d'armes & de munitions de guerre. Gustave s'en plaignit à la Reine d'Angleterre, qui répondit que ses sujets ayant le privilege de commercer dans toutes les parties du monde, elle ne pouvoit pas leur interdire le commerce avec la Russie; que cependant elle les empêcheroit de fournir des armes aux Russes. Sigismond Roi de Pologne avoit offert à Gustave de se lier avec lui contre les Moscovites; les Livoniens devoient aussi se joindre à lui; mais Gustave ayant vainement attendu ce secours, il fit la paix avec les Moscovites, répara les maux qu'ils avoient faits en Finland, & se retira en Suede. Le traité étoit pour quarante ans; les frontieres devoient être fixées, & nettoyées de brigands de part & d'autre, les chemins libres & sûrs, & les prisonniers rendus des deux côtés.

1555. *Guerre contre la Russie.* 1556. 1557. *Paix avec la Russie.*

Cette même année Gustave fit un traité de commerce avec la Frise orientale: on y découvrit une conjuration contre la Suede, entre les Suédois exilés, les Lorrains, les Palatins, les villes Anséatiques & Conrad Uxki, noble Livonien; mais elle fut dissipée aussitôt que découverte. Ce Prince comblé de gloire & d'honneurs, qui gouverna seul un empire qu'il ne devoit qu'à sa seule valeur, qui regna avec un pouvoir absolu sur un peuple jaloux de son indépendance, un peuple qui avoit toujours fait répentir ses maîtres d'avoir passé les bornes de leur autorité, Gustave adoré de ses sujets, respecté de la noblesse, après avoir créé pour ainsi dire l'Etat, étendu son commerce dans

(1) *Locæn. Hist. Suec. Libr. 6. in vit. Gust. I.* (2) *Idem Ibidem p. 360.*

SECT. III. *Hist.* de Suede. 1411-1560.

Travaux de Gustave. toutes les mers, fait respecter ses armes aux ennemis de la Suede, comme aux siens, sentit ses forces s'affoiblir; mais son ardeur pour le travail étoit toujours la même; il n'étoit pas seulement à la tête de l'administration; mais il entroit dans les détails de chaque partie: il se mêloit des différends des particuliers, il rendoit la justice, il écoutoit tout le monde. Aucun ordre ne s'expédioit qu'il ne l'eût donné & signé; malheur au courtisan qui eût voulu lui en imposer! Pour prévenir toutes querelles entre ses enfans, il leur assigna des appanages: il donna au Duc Jean son second fils, le Finland; au Duc Magnus son troisieme fils, la Gothie occidentale; & au Duc Charles le plus jeune de tous, les provinces de Sudermanie, de Nericie & de Wermland; mais il leur donna ces pays, comme des fiefs relevant de la couronne. (1) Il donna à Eric son fils aîné, désigné héritier de la couronne, la province de Smaland & l'isle d'Oeland, pour son entretien, jusques à ce qu'il fût parvenu au trône; & le fit jurer qu'il demeureroit fidele à l'Etat, à son pere & à ses freres; qu'il défendroit avec toutes ses forces les frontieres du Royaume, qu'il avertiroit son pere du préjudice qu'on pourroit lui porter: qu'en cas de nécessité, il viendroit à son secours avec cinq cens chevaux & deux mille hommes de pied; qu'il ne feroit aucune alliance à son insçu, qu'il lui communiqueroit les lettres qu'il recevroit de l'étranger; qu'il entretiendroit en bon état les châteaux & les vaisseaux de guerre; qu'il ne mettroit point le prix aux denrées sans le consentement du Roi; après la mort duquel il assisteroit de ses conseils & de tout son pouvoir, ses freres, ses sœurs & sa belle-mere. (2) Gustave ne se contenta pas du serment d'Eric; il lui fit signer ses promesses.

Regle les appanages de ses enfans.

Caracteres d'Eric & de Jean. Ce n'étoit pas sans raison que Gustave prenoit ces précautions. Eric étoit un Prince à qui la nature avoit prodigué toutes les qualités extérieures; mais son pere qui l'avoit examiné de près, avoit découvert en lui des défauts qui lui faisoient craindre qu'il ne renversât son ouvrage. Il tenoit de sa mere une espece de transport dans la tête, qui souvent égaroit sa raison, & qui le jettoit dans la fureur: il lui en restoit une mélancolie chagrine, une espece de férocité, qui rendoit son commerce dur à ses meilleurs amis. Il étoit jaloux de ses freres & surtout du Prince Jean, que sa douceur & son affabilité, son cœur porté à la bienfaisance, ses manieres remplies de bonté, faisoient adorer: son pere lui eut déféré la couronne de préférence à Eric, s'il n'eut craint de jetter le trouble & la discorde parmi ses enfans. Eric avoit paru jaloux des appanages que Gustave avoit donnés à ses freres, il sembloit craindre qu'ils n'eussent trop de pouvoir; il portoit envie à Jean, à cause de l'amour qu'il savoit inspirer. Il prit des manieres moins hautaines & chercha à s'attacher les esprits: soit qu'il y eût de sa faute, soit qu'on cherchât à prévenir Gustave contre lui, on lui fit naître des soupçons sur la fidélité de son fils: il lui reprocha d'avoir à son entrée dans le Smaland, fait prêter serment à l'ordre équestre; d'avoir mis des impôts sur les habitans. On avoit si bien sçu empoisonner ces marques d'autorité, que le pere craignant une révolte, se précautionna; mais enfin ayant vu par lui-même, qu'il

(1) *Puffend.* T. 4. Introd. à l'hist. Univ. Révol. de Suede, T. 2. (2) *Puffend. loc. cit.*

y avoit dans cette conduite plus de vanité que de méchanceté, il lui rendit ses bonnes graces. (1) *Hist. de Suede. 1411-1560.*

Il songea à lui faire faire une alliance illustre & puissante en même tems; il jetta les yeux sur Elisabeth Reine d'Angleterre; sous prétexte de conclure un traité de commerce qui avoit déja été proposé, Gustave lui envoya des Ambassadeurs. Denys Beurre, François, ancien Gouverneur du Prince, étoit à la tête de l'ambassade. Gustave le chargea secrétement d'examiner comment la Reine recevroit la proposition de ce mariage. Les plus grands Rois recherchoient alors la main de cette grande Princesse, qui les amusoit tous pas des espérances, & qui tournoit adroitement leur empressement & leur zele au profit de sa politique. (2) Elle reçut avec une satisfaction véritable les témoignages d'amitié de Gustave & ses propositions au sujet du commerce & de la navigation; mais avec un plaisir feint, tout ce que Beurre lui dit d'Eric. Beurre crut tout ce qu'il desiroit: il écrivoit à Gustave toutes ses conversations avec la Reine; mais avec une telle prévention, que ses lettres sembloient être l'histoire d'une intrigue amoureuse: il écrivoit qu'il ne manquoit que la présence du Prince pour terminer cette alliance. Eric donna dans le piege; il vouloit partir pour l'Angleterre; il avoit déja demandé au Roi de Dannemarck la permission de passer dans ses Etats; mais Gustave le fit revenir; il lui fit entendre que, quoiqu'en dit Beurre, cette affaire n'étoit pas assez avancée pour aller en personne s'exposer peut-être à un refus, & qu'il valoit mieux envoyer le Duc Jean, son frere: en effet ce Prince partit avec Steen Ericson. Cette ambassade magnifique coûta des sommes immenses; les dépenses qu'Eric avoit déja faites pour le succès de ce mariage, avoient fait une breche au trésor du Roi. Gustave avertit Jean avant de partir, de ne consentir à aucun pacte ou traité qui pût porter atteinte ou préjudice au Royaume de Suede, à la loi de la succession, à la gloire, aux privileges & à la liberté de la patrie: après son départ, le Roi célébra les nôces de Catherine sa fille, avec Edzard, Comte de la Frise orientale, en présence de François Duc de la Saxe inférieure, de Jean de Hoya Evêque d'Osnabrug, & du Comte Jean frere du marié. Les parens des nouveaux époux les accompagnerent; mais dans la route, le féroce Eric fit arrêter & mettre en prison le Comte Jean. Gustave fut si affligé de cette indignité, qu'il en répandit des larmes. Edzard revint sur ses pas & protesta qu'il ne sortiroit point du Royaume qu'on ne lui eût rendu son frere; ce que Gustave fit exécuter. (3)

Projet de mariage d'Eric avec Elisabeth Reine d'Angleterre.

Jean envoyé en ambassade à cette Princesse.

Cependant Gustave publioit de bonnes loix pour la conservation du culte, de la piété & des mœurs, l'observation des engagemens, sur le maintien de la concorde, sur les intrigues & les conspirations secretes, sur la culture & la propagation de la classe des arbres fruitiers, avec défenses de couper ceux qui servent à l'engrais & à la pâture des cochons; sur la culture des jardins potagers. Gustave recevoit de toutes parts des avis, que Christiern conspiroit sourdement contre lui & contre sa famille, & qu'il éclateroit dans l'été ou l'automne suivant: ce Prince qui ne se fioit plus aux Danois, s'atta-

Loix.

(1) *Locœn. hist. Suec. L. 6. in vit. Gust. Puffend. loc. cit.* (2) Voyez les hist. d'Angleterre, & les Rem. de Volt. sur la *Henriade.* (3) *Locœn. in vit. Gust. I. Lib. 6. hist. Suec.*

cha à mettre le Royaume en sûreté, par terre & par mer. On régla en conséquence aux Etats assemblés à Wadstena, qu'on feroit des augmentations dans les troupes, soit à pied ou à cheval; il fut ordonné que chaque noble, en raison de ses fiefs, se pourvoiroit d'armes & de chevaux & se tiendroit prêt à marcher au plus tard dans quatre mois; on pourvut aux munitions & aux subsistances; on désigna les ports où elles seroient transportées, les rendez-vous des troupes; on envoya dans toutes les provinces des personnes intelligentes pour faire exécuter ces réglemens. (1)

1559. Le Duc Jean fut reçu en Angleterre avec les plus grandes distinctions; la Reine le traita magnifiquement & lui fit partager tous les plaisirs de sa cour. Elle lui témoigna dans toute sorte d'occasions, que les propositions qu'on lui faisoit du mariage d'Eric la flattoient; elle aimoit la société & les manieres nobles du Duc Jean: mais lorsque ce Prince lui demandoit quelque chose de plus positif, elle répondoit que ses affaires n'étoient pas dans la situation où elle les desiroit, avant de conclure ce mariage. Comme c'étoit la défaite dont elle s'etoit souvent servie envers plusieurs autres Princes, dans les mêmes circonstances, le Duc Jean s'en retourna; mais Eric entêté de ce mariage, accusa le Prince, son frere, de l'avoir empêché par jalousie. Il sollicita si vivement le Roi son pere, le fit tant presser par ses Ministres de lui permettre d'aller en Angleterre, que Gustave y consentit; mais avant son départ, il assembla les Etats à Stockholm, leur proposa le mariage d'Elisabeth, auquel les Etats ne consentirent qu'avec peine. Pour réparer les vuides que la poursuite de ce mariage avoit déja faits au trésor public, on fit promettre au Prince Eric, que lorsqu'il seroit Roi d'Angleterre „ il viendroit au secours de la Suede, contre ses ennemis; que si ce mariage ne „ réussissoit pas, Eric donneroit à ses freres dans le partage de la succession „ l'équivalent des sommes qu'il auroit dépensées dans cette poursuite; que „ dans le contrat de mariage, il n'y auroit aucune clause qui fût préjudiciable à la Suede, ou qui tendît à la soumettre au Royaume d'Angleterre; que dans son absence, il ne donneroit point l'administration du Royaume à des étrangers, mais à quelqu'un de ses freres; que si l'Angleterre entreprenoit une guerre à l'insçu des Suédois, la Suede ne donneroit „ aux Anglois que les secours qu'elle pourroit attendre d'eux en pareille „ occasion; qu'en cas que les Suédois fussent attaqués par les Moscovites, „ les Danois ou autre nation, il feroit ensorte que les Anglois les assistassent „ de toutes leurs forces; que du vivant de son pere, il se contenteroit des „ revenus de son Duché, sans puiser dans le trésor; qu'il ne pourroit rien „ vendre, aliéner, ni engager du Royaume de Suede, sans le consentement de „ son pere & de ses freres; qu'il ne confirmeroit point aux étrangers leurs „ anciens privileges & n'en accorderoit point de nouveaux; qu'il laisseroit à „ ses freres & à ses sœurs, ce que son pere leur avoit donné; enfin qu'il ne „ feroit aucun nouveau traité avec les Danois, qui ne cherchoient que la „ ruine de la Suede; mais qu'il défendroit de toutes ses forces, les anciens „ droits de la couronne." (3)

Négociations en Angleterre.

Eric veut partir.

A quelles conditions on le lui permet.

(1) *Locæn. in vit. Gust. I. hist. Suec. L. 6.* (2) *Puffend. loc. cit. Hist. des révol. de Suede.* (3) *Puffend. loc. cit. Locæn. Lib. 6. hist. Suec. in vit. Gust. I.*

Gustave avoit fait construire un vaisseau tel qu'on n'en avoit pas encore vu en Suede, appellé *l'Eléphant*, pour transporter Eric en Angleterre. Ce Prince après avoir fait ses adieux à son pere, partit transporté de joie; mais à peine fut-il arrivé à Elfsbourg, qu'il fut rappellé par la nouvelle de la maladie du Roi. Ce Prince sentant sa fin approcher, fit appeller auprès de lui Steen Ericson & Olaüs Laurentson, son secrétaire; il leur dit, qu'enfin accablé sous le poids des affaires, il étoit près de sa derniere heure; qu'il lui en restoit encore à terminer quelques-unes qui importoient au bien de ses sujets: envain l'exhorta-t-on de prendre du repos, il leur dicta quelques mémoires. Comme ses forces s'affoiblissoient, il fit appeller ses enfans, & les conjura *de ne pas se mêler d'affaires inutiles & étrangeres, de s'occuper sérieusement de celles qui leur étoient propres, d'apprendre à se connoître eux-même, & de ne rien entreprendre qui fût au dessus de leurs forces.* Il assigna à la Reine Catherine sa femme, au Duc Charles & à ses filles, les parts qu'ils devoient avoir dans la succession. Enfin détaché des biens & des grandeurs de la terre, il se jetta dans les bras de Dieu: plein de l'espoir d'une meilleure vie, il refusa d'écouter les médecins qui sembloient l'assurer du rétablissement de sa santé; il dompta la force du mal & la crainte de la mort. Il rendit le dernier soupir le 29 Septembre 1560, âgé de 70 ans; il avoit pendant 39 ans, au milieu des orages qu'il savoit écarter & des discordes civiles qu'il savoit appaiser, gouverné en pere de famille un Royaume qu'il avoit arraché à la tyrannie; qu'il avoit affermi par sa sagesse, illustré par des établissemens utiles; qu'il avoit rendu plus heureux, par des loix sages & des mœurs nouvelles; plus redoutable par une constitution militaire, jusques alors inconnue, & par des alliances avec ses voisins & avec les nations les plus éloignées; plus riche & plus puissant par son commerce & par son industrie: il l'avoit pour ainsi dire créé; il avoit tout fait par lui-même; il avoit su se passer de ministre, comme de maîtresse; consacrant à ses devoirs tous les momens de sa vie, il n'en trouva pas pour les voluptés. Son corps fut porté à Upsal & déposé dans la cathédrale avec ses deux épouses. Si les regrets & les larmes du Peuple sont le plus beau panégyrique des Souverains, jamais Prince ne fut mieux loué.

Hist. de Suede. 1411-1560.

Il est arrêté par la nouvelle de la maladie de Gustave.

Mort de Gustave. 1560.

Eloge de Gustave I.

SECTION IV.

Histoire du Royaume de Suede, depuis la mort de Gustave Vasa en 1560, jusqu'aux commencemens du Regne de Gustave-Adolphe en 1610.

Sect. IV. Hist. de Suede. 1560-1610.

Eric XIV.

Eric XIV, à l'âge de 20 ans, monta sur le trône de Gustave, mais il n'y porta ni son génie ni ses vertus. Son éducation avoit été très soignée: il en avoit profité à bien des égards; mais il avoit apporté en naissant des défauts & des vices que l'éducation corrige rarement. Quoique soupçonneux, jaloux & défiant, il se laissa gouverner par des courtisans avides; il étoit léger, inconstant, irrésolu; avec de l'esprit & des vues, il étoit inconséquent: d'ailleurs il étoit naturellement éloquent; il parloit plusieurs langues & sur-

Sect. IV. Hist. de Suede. 1560-1610.

tout la latine & la françoise. Il avoit acquis sous Denys Beurre, beaucoup d'autres connoissances: il excelloit dans les exercices du corps: il s'étoit formé sous Gustave dans toutes les parties de l'art militaire: l'astrologie, cette science absurde, que la sottise accréditoit, étoit fort en usage dans ce siecle; Eric s'y appliquoit avec plus de passion qu'il ne convient à un Prince. (1) Gustave avoit vu avec chagrin son fils se livrer à ses penchans pour la volupté, à ses emportemens, à sa jalousie; il espéra d'abord que l'âge le corrigeroit, mais voyant qu'il s'étoit trompé, il fut tenté plusieurs fois de le priver du trône.

Ses qualités & ses défauts.

Eric après la mort de Gustave, renouvella avec Charles IX, Roi de France, l'alliance que Gustave avoit faite avec François I: il assembla les Etats à Arboga, y fit confirmer quelques loix qu'il avoit publiées, y proposa la guerre de Livonie & son mariage avec la Reine d'Angleterre; il fit déterminer le jour de son couronnement. Parmi ces loix, quelques-unes frappoient directement sur ses freres, & tendoient à diminuer leurs prérogatives & leur autorité. Il vouloit qu'un Prince quelconque, qui auroit conspiré contre la vie & les biens du Souverain & de ses enfans, quand même son projet n'auroit pas été suivi de l'exécution, perdît avec son Duché tout droit de succession au trône; que les sujets du Duché ne prêtassent serment de fidélité qu'au Roi, sous peine de la vie & de la confiscation de leurs biens; que l'escorte d'un Prince qui viendroit à la cour, ne pût être que de cent hommes, & que le surplus fut chassé; qu'aucun Prince, sans la permission du Roi, ne pût convoquer le peuple de son Duché, faire la guerre ou la paix, ni former aucune alliance. En outre, Eric refusoit de précompter l'argent qu'il avoit fait passer en Angleterre: il vouloit exclure de la succession, les terres provenant des biens ecclésiastiques, sous prétexte que les anciens Rois les ayant données à l'église, elles étoient inséparables de la couronne. (2) Les Princes refuserent de signer ces articles, qui furent néanmoins signés par les Etats. On consentit à la levée de sommes considérables, en faveur du mariage du Roi. Ce Prince trouva de la part de l'Archevêque d'Upsal une forte opposition à quelques innovations que, pour plaire aux Anglois, il vouloit faire dans la Religion Evangélique. (3) A son couronnement Eric rendit les comtés & les baronies héréditaires. Il donna le titre de Comte à Pierre Brahé, Suante Sture & Gustave Rose, & celui de Baron à neuf Sénateurs.

Convoque les Etats, qui signent des articles que ses freres rejettent.

1561.

Son couronnement.

Le Roi de Pologne envoya une Ambassade à Stockholm; (4) il proposoit à Eric un traité d'alliance contre les Russes; il demandoit en emprunt deux cents mille écus, & consentoit de donner sa sœur en mariage au Duc Jean. Le Roi approuva tout, & voulut que Sigismond hypothéquât pour la somme de 200 mille écus, Dynemunde Wolmar & Wenda. Il vint aussi des députés des villes Anséatiques, qui demandoient la confirmation des privileges, que les prédécesseurs & surtout le pere d'Eric avoient accordés aux citoyens de ces villes, qui faisoient le commerce en Suede; ce que le Roi ne refusa pas, mais il restreignit considérablement ces privileges. Gustave en mourant avoit conseillé à Eric de ne pas s'embarrasser dans des guerres étrangeres;

Il consent au mariage du Duc Jean.

Eric

(1) *Locæn. in vit. Gust. I & in vit. Eric. XIV.* (2) *Puffendorf Intr. à l'Hist. Univ. T. 4.* (3) *Locæn. loc. cit. p.* 373. (4) *Idem ibid.*

Eric oublia cet avis: le Grand-maître de Livonie Gothard Ketler avoit irrité le Czar Iwan Basilowitz, (1) qui avoit envoyé mettre cette province à feu & à sang, par un essain de Moscovites: ils faisoient des excursions jusques aux portes de Revel; cette ville abandonnée à ses propres forces, avoit invoqué vainement les secours de l'Empire & de l'Empereur Ferdinand: elle réclama la protection du Roi de Suede, plus à portée de la secourir que tout autre, dans l'espérance dont Eric l'avoit flattée de conserver ses privileges & de transporter la navigation de Narva à Revel. Eric lui fit passer quantité de vivres & de munitions, il transporta à Revel le commerce de Russie qui se faisoit par Narva, entrepôt des marchandises Russes, & ville d'étape: il s'empara même de trente vaisseaux de Lubec & des villes Anséatiques, qui malgré la défense faisoient voile à Narva, ce qui alluma ensuite la guerre entre la Suede & les villes Anséatiques. Eric cependant se donnoit des mouvemens pour faire confirmer le traité de paix que Gustave avoit fait avec la Russie, & pour y faire comprendre la ville de Revel; mais précisément à cause de la protection qu'il accordoit à cette ville, & de quelques conditions qu'il vouloit ajouter au traité, à peine les Russes voulurent-ils consentir à une trêve de deux ans. (2)

Hist. de Suede. 1560-1610.

Ketler, l'Evêque de Riga & la Noblesse de Livonie ayant résolu de mettre sous la protection de Sigismond Roi de Pologne, la Livonie, pour la défendre contre les Russes, Eric représenta qu'il n'avoit pas moins de droit à cette protection, qu'il possédoit une partie de cette province, que l'Empereur la lui avoit recommandée & qu'il avoit à se plaindre des pirateries que Ketler excerçoit contre les Suédois. Il envoya Claude Christiern, Laurent Flemming, & Suante Sture avec une armée pour mettre sous la protection de la Suede & du Roi, la ville de Revel & l'Esthonie, les défendre contre les armes des Polonois & s'emparer de tout ce qu'ils pourroient dans la Livonie. Claude s'acquitta parfaitement de sa commission, chassa le Général Polonois Gaspar Oldenbrok, & s'empara de plusieurs places, dont les garnisons Polonoises furent forcées de se rendre. (3) Le Roi de Pologne & Frédéric Roi de Dannemarck, à qui l'Evêque d'Oesel avoit remis son évêché & qui l'avoit donné au Duc Magnus son frere, furent indignés de ces hostilités, & coururent aux armes: d'un autre côté, la Régence de Lubec insistoit sur le rétablissement de ses privileges & de ceux des villes Anséatiques; Eric leur répondit qu'il vouloit que la Régence & les villes Anséatiques se soumissent aux péages & à la maniere de commercer de son Royaume; que chaque ville se bornât à la maison qui lui seroit accordée; qu'elles fourniroient leur contingent de troupes contre les ennemis de l'Etat, quels qu'ils fussent; qu'elles prêtassent à l'Etat les sommes dont il auroit besoin, en tout tems, & quelques considérables qu'elles fussent; qu'elles importassent dans le Royaume en tems de guerre les marchandises dont il auroit besoin; que les Suédois jouissent dans les villes Anséatiques de la même liberté de commerce, qu'auroient les commerçans de ces villes en Suede; qu'elles renonçassent à la navigation de

Guerre contre les Polonois.

1562.

(1) Voyez notre Hist. de Prusse & celle de Russie *Supra* à cette époque (2) *Loccen. Hist. Suec. L. 7. in vit. Eric.* (3) Voyez notre Histoire de Pologne & celle de Russie *ubi supra.*

SECT. IV. *Hist.* de Suede. 1560 1610.

Narva ; & que déformais, elles ne fiffent le commerce de Ruffie que par Revel & Wibourg.

Lubec & les villes Anféatiques rejetterent ces conditions, & demanderent la confirmation des privileges anciens, qu'ils regardoient comme acquis par les conceffions des Rois de Suede, & par la prefcription. Eric ne répondit point à leurs prétentions, & s'empara de leurs vaiffeaux qui revenoient de Narva & en confifqua les cargaifons. Il répondit à l'Empereur Ferdinand & aux Electeurs affemblés à Francfort fur le Mein, qui s'intéreffoient pour ceux de Lubec, & il leur expofa fes droits qu'il étoit prêt à foutenir les armes à la main. Les villes Anféatiques réfolurent de fe venger, & folliciterent une alliance avec le Dannemarck. Frédéric accueillit leur propofition : il donnoit pour raifons de la guerre qu'il méditoit depuis quelque tems contre la Suede, que les Suédois & leur Roi avoient violé le traité de 1541 entre Guftave & Chriftiern III : par l'ufurpation de l'armorial du Dannemarck & de celui de la Norwege, lorfqu'ils avoient arraché les trois couronnes des armes de Dannemarck fculptées fur la pouppe d'un des vaiffeaux Danois : par l'ufurpation de quelques poffeffions de Magnus, frere de Frédéric en Livonie : par la féduction employée envers Magnus, pour le déterminer, dans l'efpérance d'un mariage avantageux & par d'autres promeffes, à livrer Oefel au pouvoir de la Suede : par des pirateries & des brigandages fur la mer baltique : par les intrigues employées pour s'emparer de la Scanie & des provinces voifines du Dannemarck. Il ne fut pas difficile à Eric de répondre à ces accufations, lui qui avoit déjà formé des plaintes fur les armes de Suede ajoutées à l'écu de Dannemarck ; fur l'injuftice avec laquelle les Danois retenoient la Scanie, le Halland, la Bleckingie & l'ifle de Gothland. Eric cependant, qui préféroit la paix à une guerre douteufe, envoya auprès de Frédéric, Stenon Ericfon, fon oncle, pour lui propofer de renouer leurs anciennes liaifons : on le flatta de quelqu'efpérance ; mais à peine cet Envoyé fut-il parti, que les députés de Pologne & de Ruffie vinrent propofer à Frédéric de s'unir avec eux, contre Eric leur ennemi commun : ce qui arrêta le projet de paix entre Eric & le Dannemarck. (1)

Alliance du Dannemarck & des villes Anféatiques contre Eric.

Du Dannemarck avec la Pologne & la Ruffie.

Eric part pour l'Angleterre.

Eric qui ne perdoit point de vue fon mariage avec Elifabeth, partit enfin ; mais comme il avoit raifon de fe méfier des Danois, il prit fa route par Elfsbourg, avec le Duc Charles fon frere, Pierre Brahé & Guftave Rofe ; ils avoient quatorze vaiffeaux : à peine Eric fut-il en mer qu'une violente tempête le força de regagner le port. Cet événement, fon inconftance naturelle, & peut-être les réflexions qu'il fit fur fon imprudence, à s'éloigner de fes Etats dans un tems où ils étoient menacés de tous côtés, lui firent remettre fon mariage à un autre tems : il apprit à fon retour, qu'une maladie épidémique lui avoit enlevé deux mille hommes de fes troupes dans Revel, ainfi que le Gouverneur Lartz Flemming. Pour les remplacer, il convoqua la Nobleffe à Joenekoping : il y propofa qu'à l'avenir chaque noble contribueroit d'une portion de fes revenus aux frais de la guerre & cette portion fut déterminée, ainfi que l'efpace de tems que chacun devoit fervir le Roi à fes dépens. Eric par ces réglemens indifpofa la Nobleffe : ce Prince inconftant, qui

Eft repouffé par la tempête & remet fon projet de mariage à un autre tems.

(1) *Locœn. in vit. Eric. XIV. L. 7. Hift. Suec.*

avoit facrifié des fommes fi confidérables au projet de fon alliance avec la Reine Elifabeth & qui paroiffoit fi enflammé pour elle, défira avec plus d'ardeur encore la main de Marie d'Ecoffe, & réfolut de lui envoyer une Ambaffade: il appella en duel le Comte de Lyceftre, qu'il regardoit comme fon rival; & cependant il envoya des Ambaffadeurs à Philippe Landgrave de Heffe, pour lui demander fa fille en mariage. Comme ils voulurent entrer dans Coppenhague, les gardes les repoufferent brufquement, fous prétexte qu'ils n'avoient point de fauf-conduit & parcequ'ils s'en plaignirent, le Chancelier Jean Frys, dans l'abfence du Roi, les fit arrêter. Eric regardant cet affront comme un outrage fait au droit des gens, jura de s'en venger.

Hift. de Suede. 1560-1610.

Il afpire à la main de Marie d'Ecoffe. Envoye demander la Princeffe de Heffe.

Dans ce tems Jean Duc de Finlande, fur l'approbation que fon frere avoit donnée à fon mariage, fe difpofoit à partir pour la Pologne, lorfqu'Eric lui écrivit en toute diligence pour lui défendre ce voyage; mais, foit que les lettres ne lui fuffent point parvenues, foit qu'il feignit de ne les avoir pas reçues, le Duc Jean n'en partit pas moins; il arriva à Vilna & fes nôces avec Catherine furent célébrées avec beaucoup de pompe. Eric redoubla de jaloufie contre fon frere, il lui fit un crime de fa conduite & s'en plaignit avec amertume. Jean ramena la Princeffe par la Livonie en Finlande. Quoique fa dot ne fût point encore payée, Jean prêta à Sigismond cinq cents vingt-quatre mille écus: pour cette fomme, pour la dot de Catherine & les biens qui lui revenoient de la fucceffion de fa mere, le Roi de Pologne lui engagea fept villes & gouvernemens de Livonie. Eric fe perfuada que fon frere étoit entré dans l'union des Polonois avec les Danois, & que c'étoit dans cette vue qu'il avoit prêté à Sigismond une fomme auffi confidérable. Eric qui d'abord avoit félicité fon frere fur le projet de ce mariage, & qui avoit en même tems preffé le Roi de Pologne de le conclure, réfolut de profcrire fon frere, de s'emparer de fes Etats, & de l'exclure lui & fes defcendans à perpétuïté du trône de Suede. Il exigeoit que fon frere lui remît les places qu'il avoit reçues en engagement de Sigimond, fous prétexte de les défendre contre les armes des Ruffes. (1)

Ses Ambaffadeurs arrêtés à Coppenhague. Le Duc Jean époufe Catherine de Pologne.

Soupçons d'Eric contre fon freres.

Dans l'affemblée des Etats qui fe tint alors à Stockholm, il fut délibéré, qu'il feroit levé par extraordinaire, un tribut fur la nobleffe & fur les payfans pour le voyage du Roi; & qu'en outre chaque gentilhomme fur trois cents marcs qu'il tiroit de fes biens particuliers, & fur deux cents de revenu de fes terres feigneuriales, entretiendroit un cuiraffier, l'efpace de trois mois, lorfqu'il feroit en pays ennemi, & toujours dans le pays même. (2) Eric envoya des Ambaffadeurs en Ruffie & renouvella la trêve pour deux années encore: il fe plaignit au Roi de Dannemarck que les Lappons de la Weftrobothnie, furtout ceux de la Lapmarck de Luléa, quoique fujets de la Suede depuis plufieurs années, & lui ayant autrefois payé fidelement le tribut, maintenant excités par les Gouverneurs Danois, refufoient de le payer. 1563.

Peu de tems après le bruit fe répandit que Frédéric fe difpofoit à déclarer la guerre à la Suede; Eric affecta la plus grande indifférence à cet égard, afin de ne point paroître la craindre. En effet, les marchands qui alloient de

(1) *Tom. IV. Intr. à l'Hift. Univ. Puffend. de reb. Suec.* (2) *Idem Ibid.* (3) *Locan. loc. cit.*

SECT. IV. *Hist. de* Suede. 1560-1610.

Préparatifs de guerre.

Stockholm à Lubec, répondoient à ceux qui leur demandoient des nouvelles des préparatifs que le Roi Eric faisoit pour la guerre, *qu'il passoit son tems à jouer au balon.* Cependant il s'occupoit sérieusement en secret de projets de campagne, & faisoit tous les préparatifs nécessaires: il affermit l'etat du commerce intérieur: il mit sa monnoie au même taux de la monnoie étrangere, & prit des précautions pour qu'il ne s'en introduisît point de mauvaise. Lorsque tout fut disposé, il envoya une nouvelle Ambassade en Hesse, & la fit escorter de douze vaisseaux de guerre. Cette flotte avoit pour Amiral Jacob Bagge: elle rencontra sur les côtes de Bornholm, la flotte Danoise, supérieure en voiles & en équipage; il y eut un combat très opiniâtre, mais l'avantage resta aux Suédois, qui prirent Brockenhusen Amiral Danois, sept Capitaines & neuf cents matelots; tous ces prisonniers furent envoyés à Stockholm. Les Danois perdirent en outre six cents hommes & quatre vaisseaux. Les Ambassadeurs d'Eric continuerent tranquillement leur route & arriverent heureusement à Rostock, d'où ils se rendirent à Cassel. (1) Eric envoya des députés au Roi de Dannemarck pour se plaindre de ce que, sans avoir déclaré la guerre, les Danois attaquoient les vaisseaux Suédois: cependant ils avoient ordre de négocier la paix & l'échange des prisonniers; mais les Danois n'écouterent point ces propositions. Frédéric avoit appelle au secours beaucoup de troupes Allemandes, & la ville de Lubec lui envoya douze vaisseaux. La flotte du Roi de Dannemarck se trouva forte de cinquante-deux voiles & son armée de vingt-huit mille hommes, commandée par le Comte de Schwartzbourg. (2)

Victoire des Suédois contre les Danois, sur mer.

Commission singuliere dont Eric charge ses Ambassadeurs auprès du Landgrave de Hesse.

Cependant les Ambassadeurs d'Eric s'acquittoient auprès du Landgrave de leur singuliere commission: ils avoient ordre d'amener la Princesse Christine en Suede, pour y régler les clauses du contrat de mariage, avec promesse de la ramener à Cassel, si l'on ne pouvoit pas s'accorder. Le Landgrave trouva cette proposition fort ridicule: il n'en témoigna rien; mais au lieu de sa fille, il envoya des Ambassadeurs à Eric pour lui représenter que les tems étoient trop orageux pour songer à ce mariage, qu'il falloit le remettre à des tems plus tranquilles; qu'il croyoit d'ailleurs qu'il n'étoit ni décent ni honnête d'envoyer sa fille en Suede, avant d'avoir fait des conventions solides & inviolables: on prétend (3) que le Roi de Dannemarck avoit écrit au Landgrave, que les amours d'Eric pour sa fille étoient feints, & que même il lui envoya des lettres de ce Prince, dont on avoit imité l'écriture, par lesquelles il paroissoit toujours occupé de son mariage avec la Reine Elisabeth. Ces lettres firent une telle impression sur l'esprit du Landgrave, qu'il ordonna aux Ambassadeurs d'Eric de sortir de Cassel avant le coucher du soleil. Ce qu'il y eut de plus malheureux, fut que le soupçonneux Eric imaginant que Jean étoit la cause de la rupture de ce mariage, résolut d'en tirer une vengeance éclatante: il croyoit que ce Prince, quoiqu'éloigné de la Suede, maître de la Finlande & d'une partie de la Livonie, d'accord avec le Dannemarck cherchoit à faire soulever ces provinces: il lui envoya des Ambassadeurs pour lui faire des reproches au sujet de l'argent qu'il avoit prêté au Roi

Ses Ambassadeurs sont renvoyés.

(1) *Locæn.* prétend que cette Ambassade n'étoit qu'un prétexte, pour se faire attaquer par les Danois: cependant ce qui suit prouve que le projet de faire venir la Princesse, étoit réel. (2) *Puffendorf. loc. cit.* (3) *Locæn. Hist. Suec. L.* 7.

Hist. de Suede. 1560-1610.

Nouveaux soupçons d'Eric contre le Duc Jean.

Sigismond, du mariage qu'il avoit contracté contre ses ordres, & des alliances qu'il avoit faites avec les Danois & les Polonois. Le Prince Jean qui n'avoit rien à se reprocher, accueillit assez mal ces Ambassadeurs. Eric le fit citer devant les Etats assemblés à Stockholm. Le Duc ne comparut point, parce qu'il ne put obtenir des sûretés, & comme il avoit tout à craindre, il fortifia ses places, appella le Roi de Pologne son beau-frere à son secours, & se fit prêter serment de fidelité par les Finlandois. (1)

Rupture d'Eric & du Duc Jean.

Eric envoya Sigfrid à la tête d'une armée avec ordre de lui amener le Duc Jean & son épouse, morts ou vifs. Ils s'étoient renfermés dans le château d'Abo; Jean s'y défendit courageusement pendant trois mois & demi; mais ne recevant point les secours qu'il espéroit, il fut obligé de se rendre: il fut conduit à Stockholm avec la Princesse. Il fut obligé de comparoitre en justice; il fut jugé sans être entendu & sur de faux témoignages, & condamné comme traître & rebelle pour avoir conjuré contre le Roi son frere, à perdre la vie, & ses biens confisqués. Eric n'osa pourtant pas faire exécuter cet arrêt inique, il se contenta de s'emparer de ses biens, & de faire mettre en prison à Gripsholm, Jean & son épouse: mais on fit périr leurs domestiques dans les supplices. La vie de Jean n'étoit point en sûreté. Eric avoit un caractere sombre & mélancolique: il croyoit avoir découvert par le secours de l'astrologie que Jean lui enleveroit le trône: quelquefois il entroit dans la prison avec le dessein de le poignarder; mais bientôt après il tomboit à ses pieds, en lui disant qu'il étoit bien assuré que le Royaume lui appartiendroit un jour, & en le priant de ne pas le faire mourir alors d'une mort ignominieuse. (2) Ce contraste de cruauté & de foiblesse paroîtroit inconcevable, si Eric eut agi d'après lui-même; mais il étoit excité par des scélérats à qui il donnoit toute sa confiance.

Jean est fait prisonnier & condamné à perdre la vie.

Eric le retient en prison, & menace ses jours.

Les Danois étoient indignés, moins encore de leur défaite que des affronts faits aux prisonniers. On les avoit fait promener dans Stockholm un bâton blanc à la main, & les cheveux rasés, exposés aux railleries de la populace; à leur tête marchoit le fou du Roi. Brockenhusen, qui l'année précédente étoit venu en Ambassade à Stockholm, & qui avoit assuré le Roi qu'il n'avoit rien à craindre des Danois, ce qu'il avoit affirmé par serment, étoit le plus insulté. Eric prétendoit que sur la foi publique il avoit envoyé ses vaisseaux, sans autre projet que de les faire passer à Rostock, & qu'il n'avoit fait que se défendre contre une attaque imprévue & en pleine paix: le Roi de Dannemarck lui envoya déclarer la guerre par un Héraut; Eric lui donna audience en personne; mais il renvoya à la ville & au Sénat le Héraut de Lubec, parce que, dit-il, c'est aux Roi que doit s'adresser la déclaration de guerre des Rois, mais celle des bourgeois & des paysans doit s'adresser à leurs semblables. Ce mot déplut fort à ceux de Lubec, & n'étoit pas flatteur non plus pour le Sénat Suédois. Les Danois avec trente mille hommes de troupes & leur flotte, assiégerent Elfsbourg & bloquerent le port qui débouche dans la mer occidentale; ils abbattirent une partie du mur d'Elfsbourg, & Kagge qui y commandoit, ne recevant point de secours fut obligé de capituler; tandis qu'Eric, au lieu de défendre cette place, s'occupoit à tourmenter son

Distinction singuliere entre les Ambassadeurs de Dannemarck & ceux de Lubec.

Les Danois prennent Elfsbourg.

(1) *Puffendorf. loc. cit.* (2) *Puffendorf. Introd. à l'Hist. Univ. T. 4.*

frere & quelques sénateurs. (1) Le Landgrave de Hesse & l'Electeur de Saxe vouloient terminer les querelles des deux Rois: les députés de Frédéric se rendirent au congrès; mais ceux d'Eric ne purent s'y rendre, parcequ'on leur refusa un passeport en Dannemarck.

Les Danois & ceux de Lubec n'étoient pas les seuls ennemis d'Eric, le Roi de Pologne lui déclara la guerre, & les Russes le menaçoient: ils avoient fait des irruptions en Livonie: voyant bien qu'il ne pouvoit pas se défendre contre tant d'ennemis, il dirigea ses principales forces contre les Danois; il conduisit une forte armée en Westrogothie: il s'empara de Jemptland & d'Hermdal, & assiégea Bahus; mais le Gouverneur amusa les Suédois par l'espérance d'une capitulation, jusques à ce que le froid étant survenu Eric se vit forcé de lever le siege: il reprit le chemin de la Suede, mais ayant divisé ses troupes en plusieurs corps, les Danois en attaquerent un qui se défendit courageusement, mais qui, ayant été abandonné par la cavalerie, perdit trois cents hommes & quelques pieces de canon: Eric vengea cette défaite par la prise de quelques places. De retour à Stockholm il travailla à faire sa paix avec la Pologne: pour mieux y réussir, il engagea le Duc Jean d'écrire au Roi de Pologne; il lui faisoit espérer sa liberté: Jean se prêta à ses vues; mais le député qui fut chargé de ces lettres ayant voulu traverser la Courlande fut arrêté par Ketler, Grand-maître de l'Ordre de Livonie, qui, sous différens prétextes, le retint en prison pendant trois années. Les Danois solliciterent en vain l'Empereur de défendre aux villes Anséatiques de fournir ou vendre aux Suédois aucune munition. Ce Prince leur répondit que puisque le Dannemarck avoit entrepris la guerre sans raison, il n'en voyoit aucune d'empêcher le commerce des villes Anséatiques. Eric assuré de cette ressource forma le projet d'enlever aux Danois, non-seulement le Gothland, le Halland & la Bleckingie, mais encore la Norwege. Cependant il renvoya vers le Roi de Pologne, le Comte Brahé avec de nouvelles lettres; mais il n'obtint rien de Sigismond, qui demandoit avant tout qu'Eric lui rendit tout ce dont il s'étoit emparé en Livonie.

Eric s'empare de quelques places des Danois.

Négociation inutile avec la Pologne. 1564.

L'Empereur Ferdinand I, Maximilien Roi de Bohême, Frédéric Roi de Dannemarck, Sigismond Roi de Pologne, l'Electeur de Saxe & le Duc de Brunswic envoyerent des députés à Rostock pour traiter de la paix entre la Suede, le Dannemarck & la Pologne. On attendit pendant deux mois les députés de Suede: enfin le député de l'Empereur alla lui-même savoir d'Eric la cause de ce retard; il apporta au congrès pour toute réponse, qu'Eric se plaignoit qu'on ne lui eut pas fait savoir dans le tems, le projet de ce congrès: qu'il ajoutoit que, suivant les anciens usages du Royaume, lorsqu'il étoit question de traiter des différends entre le Dannemarck & la Suede, on s'assembloit sur les frontieres des deux Royaumes; que jamais on n'avoit envoyé des députés à Rostock, & qu'il n'en enverroit qu'autant qu'on se conformeroit à l'ancienne coutume. A cette nouvelle qui n'annonçoit pas des vues pacifiques, le congrès se sépara: Eric reprit les armes & alla assiéger Elfsbourg; mais il fut obligé de lever le siege après trois mois d'efforts inutiles: il ne

(1) Locœn. & Puffendorf ne s'accordent point sur cet article: Puffendorf dit que Frédéric n'ayant pu forcer les habitans d'Elfsbourg à se soulever, s'en alla dans la Gothie occidentale.

fut pas plus heureux dans le Halland; il bloqua Halmstadt, il vouloit en faire le siege, mais faute de canon & de matelots, il fut obligé de différer son projet; il ravagea les environs de Laholm & d'Engelholm sur les frontieres du Nordland; il battit les Danois, & fit prisonnier Edouard Bilke leur Général; il s'empara de quelques places dans la Norwege: à Nidrosie il fit un riche butin. On regarda comme une chose très précieuse, le casque & les éperons de St. Olaüs, Roi de Norwege; on les déposa précieusement dans la principale église de Stockholm. Eric ne conserva point cette ville; les Danois s'en emparerent peu de mois après. Le Roi essaya de prendre Bahus, mais l'art & la nature l'avoient si bien fortifiée, qu'il échoua; fâché de n'avoir pas réussi, il ordonna l'année suivante à Pierre Brahé de s'en emparer, quelques troupes qu'il dût en coûter; mais ce Général en sentit l'impossibilité & y renonça: Eric en fut si outré, que Brahé courut risque de la vie. Dans la Bleckingie il prit la ville de Lickeby; il ordonna qu'on la fortifiât; mais à peine les travaux étoient-ils commencés que les Danois la reprirent. A Nonely, les habitans qu'il somma ayant rejetté ses propositions avec dédain, furent tous passés au fil de l'épée & la ville fut rasée: il envoya des troupes dans la Scanie, qui fut entierement dévastée. Les Danois ayant voulu pénétrer dans le Smaland, en furent chassés par les paysans. (1)

Hist. de Suede. 1560-1610.

Pertes & succès sur terre.

Les Suédois remporterent plusieurs avantages sur mer: ayant rencontré la flotte combinée de Dannemarck & de Lubec près de Gothland, il y eut un combat terrible. François Bille qui commandoit la flotte Danoise, eut la tête emportée d'un boulet de canon; les vaisseaux Suédois, le *Saint Eric* & l'*Eléphant* furent fort mal-traités. Les flottes s'étant portées à Bornholm, on se battit pendant trois jours; enfin le troisieme les Danois & ceux de Lubec attaquerent le *Mars*, vaisseau d'une grandeur énorme & tel qu'il n'en avoit pas encore paru sur ces mers: il étoit de 125 canons; il osa seul soutenir l'effort des flottes ennemies: le vent étant devenu favorable aux Lubecquois, & très contraire aux Suédois, le *Mars* se défendit encore, démâta un de leurs vaisseaux; mais enfin ayant perdu son gouvernail, percé de toutes parts & le feu ayant pris aux poudres, il coula à fonds, avec une grande partie de l'équipage & quelques vaisseaux qui avoient pris feu. Bagge qui le commandoit & quelques officiers & soldats se rendirent à l'ennemi. Un autre vaisseau Suédois, appellé le *Vautour*, étoit en rade près de Rostock: le Sénat le pressa de s'approcher de la ville pour se mettre plus en sûreté; mais Beer qui le commandoit, bravant toute crainte, s'éloigna du port: il fut bientôt attaqué par les Danois: il se défendit pendant plusieurs heures & leur tua beaucoup de monde; mais voyant son vaisseau démâté & percé de toutes parts, après un combat opiniâtre & meurtrier, Beer mit le feu aux poudres & aima mieux se brûler que de se rendre. La flotte Suédoise eut des succès, elle prit à ceux de Lubec vingt-quatre vaisseaux chargés de marchandises de Russie & de Narva & quelques autres venans de Hollande chargés de sel.

Avantages des Suédois sur mer.

Après cette campagne Eric assembla les Etats à Upsal: on y arrêta que

(1) Introd. à l'Hist. de l'Univ. L. 4. T. 4. Voyez l'Hist. de Dannemarck. (2) *Locen. Lib. 7. Hist. Suec. in vit. Eric.*

SECT. IV. Hist. de Suede. 1560-1610.

tous les projets que le Roi avoit formés pour son mariage avec des Princesses étrangeres ayant échoués, il feroit libre de se choisir une épouse dans le Royaume. Ensuite le Roi proposa de ne conserver qu'au Duc Charles son frere le droit de succession à la couronne, à l'exclusion du Duc Jean & du jeune Magnus: les Etats ne déciderent rien sur cet article. Eric fit publier ensuite un édit, qui ordonnoit que la Religion Evangélique seroit à l'avenir regardée comme la dominante, & que toute dispute sur cette matiere seroit interdite à tous autres, qu'à ceux qui étoient préposés pour l'enseigner & pour la prêcher.

Edit sur les disputes de religion.

1565. *Les Polonois reprennent Pernau en Livonie : ils sont battus.*

Les Suédois étoient moins heureux dans la Livonie. Les Polonois leur enleverent, par la trahison de quelques Allemands, la ville & la forteresse de Pernau, dont ils s'étoient emparés trois ans auparavant; fiers de cette conquête, les Polonois hâterent le siege de Revel, mais ils furent battus & mis en suite par les Suédois, (1) dont les pertes légeres sur terre étoient avantageusement réparées sur mer. Il y avoit depuis près d'un an dans le port de Stralsund, quelques vaisseaux Danois & de Lubec qui interceptoient toutes les munitions de guerre & surtout la poudre, que la ville de Stralsund fabriquoit pour la Suede; une flotte de quarante-huit vaisseaux Suédois, les battit & les força de se retirer. S'étant ainsi rendus maitres de la mer, les Suédois enleverent au Dannemarck & à Lubec, dans le Sund, plus de deux cents cinquante navires chargés de marchandises; & plus de soixante autres expédiés des principales villes de Poméranie, de Stralsund, de Gripswald, de Wolgast, de Colberg, parvinrent sans danger dans les ports de Suede. La flotte d'Eric triomphante s'arrêtant pendant quelques jours à la vue de Coppenhague & de Malmoë, exigea des navires flamands & autres cargaisons étrangeres, le tribut que les Danois avoient coutume de percevoir. Enfin la flotte Danoise, jointe à celle de Lubec, obligea celle de Suede de se retirer; mais celle-ci s'étant approchée de Coppenhague, un jour de fête, le peuple consterné sortit en foule des temples, suppliant ceux de Lubec de faire tous leurs efforts pour le délivrer. Un vaisseau de la flotte prit feu par la négligence des matelots & il ne se sauva que vingt hommes. Le vaisseau Amiral de Lubec qu'on appelloit le *fléau de la Suede*, étoit dans le port de Travemund : les Suédois s'y rendirent pour le prendre; mais ce vaisseau se trouvant presque sous le canon de la place, ils furent forcés d'y renoncer. (2) La flotte combinée de Dannemarck & de Lubec, résolue de venger tant d'affronts, chercha celle de Suede & l'ayant rencontrée entre Wismar & Rostock, il y eut un combat sanglant. Le vaisseau amiral Danois appellé le *Chasseur*, de onze cents hommes, fut entouré par six vaisseaux Suédois: mais après s'être défendu pendant plusieurs heures, avoir perdu presque tous ses matelots, & Herdlof Trolle qui le commandoit ayant été blessé à mort, & remplacé par Otton Ruden, il fut obligé de se rendre: le *Christophe*, vaisseau Danois, fut coulé à fond; le vaisseau la *Philomele*, aussi Danois, fut brûlé: ceux de Lubec ramenerent le *Maure*, après avoir essuyé les attaques successives de cinq vaisseaux Suédois, qui lui tuerent beaucoup de

Grands succès d'Eric sur mer.

Combat naval & victoire des Suédois.

(1) *Puffend. loc. cit. ad ann.* 1565. s'est trompé en attribuant aux Danois la prise de Pernau & le combat sous les murs de Revel. (2) *Hist. Suec. L.* 7. *Locoen. in vit. Eric.*

de soldats & en blesserent trois cents. Les Suédois perdirent dans cette bataille, quatre vaisseaux; le *Griffon*, le *Cygne de Finland* & l'*Hercule*, brûlés ou coulés à fond, & le *Saint George*, pris par les Danois avec son équipage.

Hist. de Suede. 1560-1610.

Cependant le Duc de Poméranie (1) travailloit à réconcilier le Roi de Suede & le Roi de Dannemarck; le Roi de France entra dans ces vues. Le Roi de Dannemarck écrivit à Eric qu'il n'étoit pas éloigné de la paix; mais qu'il desiroit qu'il lui fît part de ses propositions. Eric, après en avoir délibéré avec son conseil, demanda de garder tout ce qu'il avoit pris pendant la guerre dépendant anciennement du Royaume de Suede, en dédommagement des pertes qu'il avoit faites: le Roi de Dannemarck refusa ces conditions & la guerre continua, quoique la peste ravageât la Suede. Eric conduisit une armée dans la Gothie occidentale, dont les Danois cherchoient à s'emparer; les Suédois assiégeoient Elfsbourg, mais les Danois les forcerent à lever le siege: ils allerent assiéger Wasberg dans le Halland; Eric s'y transporta avec Charles son frere; la ville fut prise & rasée; mais on fit grace à ceux qui mirent bas les armes. Malgré la vigoureuse défense que fit le château, malgré ses fortifications qui paroissoient inexpugnables, il fut pris d'assaut. Ce siege coûta des travaux inouïs aux Suédois & consacra leur héroïsme; aussi la prise de Wasberg jetta-t-elle la consternation dans la province. Eric en faisoit relever les fortifications; il en avoit donné le gouvernement à Mornay, & avoit ramené ses troupes en Suede. Les Danois profitant de leur absence, hasarderent de reprendre cette forteresse; Mornay en donna avis à Eric & se défendit avec avantage: les Danois ayant appris qu'une armée de Suédois s'avançoit pour faire lever le siege, prirent la fuite, & gagnerent le fleuve Swarter, dont le pont qui étoit à Falkeberg, avoit été rompu; ils se disposoient à le passer à la nage: les Suédois délibérerent de les attaquer; les Danois se trouvant entre les ennemis & le fleuve, & ne voyant point de ressource, implorerent le Ciel; les Suédois s'attendoient qu'ils alloient se rendre & fondirent sur eux, mais les Danois, quoiqu'en très petit nombre, ne prenant conseil que de leur désespoir, se défendirent avec tant d'audace, que soit trahison, soit lâcheté, la cavalerie Allemande prit la fuite; cette circonstance doublant leur courage, le combat devint opiniâtre & meurtrier, & enfin les Suédois furent obligés de regagner le gros de l'armée. On fait monter à sept mille tués ou prisonniers la perte des deux armées. (2) Eric irrité de n'avoir pas obtenu une victoire complette, ordonna à Nils Sture de massacrer quelques centaines d'Allemands & d'aller ravager par le fer & par la flamme, les terres de quelques seigneurs de la Gothie occidentale; mais n'ayant pas voulu se prêter à ces cruautés, Eric le fit jetter dans les fers & quelque tems après il le fit promener dans les rues de Stockholm, monté sur un mauvais cheval, avec une couronne & des bottines de paille, comme traître à la patrie, lui qui dans tant d'occasions l'avoit si généreusement défendue. Cette action couvrit Eric de honte, & ne fit aucun tort à Eric Sture, qui fut publiquement lavé de cet outrage. (3)

Les Suédois prennent Wasberg.

Eric est battu.

Il fait à Sture un outrage sanglant.

(1) *Hist. Suec. L. 7. p.* 388. (2) Voyez notre T. XLIII. l'hist. de Dannemarck.
(3) *Locœn. L. 7. hist. Suec. in vit. Eric. XIV.*

SECT. IV. *Hist.* de Suede 1560-1610.

Tandis qu'Eric étoit encore à Jœnecoping, Dancey Résident de France à la Cour de Dannemarck, fit de la part de Frédéric de nouvelles propositions au Roi de Suede. Il voulut qu'Eric reconnût que dans cette guerre il étoit l'aggresseur, qu'en conséquence il abandonnât à Frédéric Elfsbourg dans la Westrogothie, Verand dans le Smaland, & ce qu'il occupoit de la Livonie; le Roi de Dannemarck vouloit en outre porter les trois couronnes dans son écu, jusques à ce qu'il fût décidé par les Universités d'Allemagne, qu'il n'avoit pas le droit de les porter. Eric se contenta de répondre qu'il paroissoit que Frédéric aimoit mieux la guerre que la paix, & continua ses hostilités. Le Roi de Dannemarck eut recours à l'Empereur, & d'accord avec la Régence de Lubec, il demanda à ce Prince qu'il défendît aux villes Anséatiques, de transporter en Suede des munitions de guerre: l'Empereur écrivit à Eric, pour l'engager à accepter sa médiation; il chargea de sa lettre un envoyé, qu'Eric, sans égard pour la dignité impériale, retint.

1566. *Autres succès sur mer.* L'Empereur indigné accorda la défense & la fit publier. Eric qui comptoit trop sur sa fortune, ne fit aucune attention à cet édit, il mit le siege devant Pernau & Bahus & perdit beaucoup de monde. La peste lui enleva une partie de son armée: (1) plus heureux sur mer, il exigea des vaisseaux marchands étrangers, les droits que les Danois se faisoient payer. A la hauteur de l'isle de Mona, sa flotte s'empara de plusieurs vaisseaux marchands & en fit entrer plus de deux cents dans les ports de Suede, & les força à y vendre leurs cargaisons. (2) Cette même flotte ayant rencontré celle de Dannemarck vers les côtes d'Oeland, la força de se sauver vers l'isle de Gothland; la flotte Danoise étoit sur ses ancres, près de Wisby. Envain le Gouverneur de

Pertes des Danois sur mer. l'isle avertit les commandans qu'ils étoient dans un mauvais fonds: une tempête furieuse brisa ou coula à fond presque tous ces vaisseaux, avec près de neuf mille combattans ou matelots & les deux Amiraux de Dannemarck & de Lubec; le reste de la flotte se retira & n'osa plus paroître. Les Suédois dans cette calamité ne perdirent qu'un seul vaisseau. Mornay qui commandoit à Wasberg, battit & chassa de la Gothie occidentale, un corps de Danois qui la dévastoient, leur enleva les prisonniers qu'ils avoient faits & leur butin; il leur tua beaucoup de monde & les contraignit à se refugier

Bonheur des Suédois. à Elfsbourg & à Bahus. Les Suédois mirent le siege devant Helmstat; la garnison demanda trois jours pour régler les articles; dans cet intervalle elle avertit l'armée Danoise qui vint au secours: les Suédois inférieurs en nombre ne l'attendirent pas & leverent le siege.

1567. Comme si le Roi de Suede n'avoit eu assez d'ennemis au dehors, il tourmentoit les Princes ses freres par les atteintes qu'il donnoit au testament de son pere; & les édits qu'il publioit, sous l'apparence du bien public, ne tendoient qu'à les opprimer. Nils Sture conservoit le souvenir de l'affront qu'il avoit reçu; envain Eric pour le lui faire oublier l'accabloit de faveurs; envain avoit-il publié des édits pour rétablir son honneur & justifier son innocence; envain l'avoit-il envoyé en Lorraine pour y traiter en qualité d'Ambassadeur du mariage d'Eric avec la Princesse: la famille de Sture, qui étoit

(1) *Puffend. ad ann.* 1566. (2) *Locæn. in vit. Eric XIV. L.* 7. *hist. Suec.*

Hist. de Suede, 1560-1610.

nombreuse & les principaux seigneurs partageoient son outrage, & voyoient un vengeur dans le Duc Jean. Un aventurier qui se prétendoit descendu des anciens Rois de Norwege, Ennon Brunock, ou Brunck, ayant sçu que le Roi de Suede ambitionnoit de réunir la Norwege à ses Etats, s'insinua auprès de lui, comme un envoyé secret des principaux seigneurs du pays, chargé de l'assurer que les Norwégiens, fatigués du joug des Danois, ne demandoient pas mieux que de se mettre sous l'obéissance de la Suede; & que si Eric leur envoyoit quelques troupes, le soulevement seroit général. L'imposteur persuada aisément ce Prince, qui l'accabla de présens, le renvoya auprès de la noblesse, dont il se disoit l'agent, & le fit bientôt suivre par une armée, qu'il envoya par la Dalécarlie, à travers de routes désertes & presqu'inconnues. Les Suédois pénétrerent avec bien des difficultés dans la Norwege: ils firent vingt lieues sans autre guide que la boussole, se frayant avec la hache des chemins au milieu de forêts sauvages. Parvenus au château de Hammershusz dans la province de Hademarck, ils s'en emparerent, y laisserent une garnison, & continuoient leur chemin; lorsqu'ils furent arrêtés par des troupes de paysans qu'ils dissiperent. Il entourerent le château d'Oszlo; mais comme ils n'avoient point d'artillerie, ils le bloquerent jusques à ce qu'Eric leur en eût envoyé. Dans l'intervalle les Danois vinrent au secours de cette place; les Suédois les repousserent d'abord, mais forcés de céder au nombre, une partie fut taillée en pieces, & le reste se sauva à la faveur des chemins qu'ils s'étoient frayés dans ces bois inconnus, qu'ils avoient traversés: ils revinrent à Hammershusz qu'ils brûlerent. Cette expédition si légerement entreprise coûta à Eric la perte de plusieurs milliers de braves soldats. (1)

Eric se livre à un aventurier.

Entreprend la conquête de la Norwege.

Echoue honteusement.

Cette déroute; la haine des Stures; l'indignation de la noblesse & des sujets, excitée par des profusions qui épuisoient l'Etat, pour des maîtresses, dont le nombre étoit considérable; l'empire qu'une de ces femmes, d'une naissance obscure, avoit pris sur son esprit, le mariage secret qu'il contracta avec elle, les injustices qu'elle lui faisoit commettre, lui aliénerent tous les esprits, & causerent des troubles, dont Eric accusa les Stures d'être les auteurs. Eric étoit livré aux conseils pernicieux de trois ou quatre favoris de basse extraction; les principaux étoient, Beurre, son ancien précepteur & Ivar Peerson; c'étoit un homme cruel & méchant par caractere, fils d'un prêtre assez inconnu: ils persuaderent à Eric que Nils Sture, qui en revenant de son Ambassade de Lorraine, s'étoit arrêté à Stralsund, où se trouvoient les Ambassadeurs des Puissances qui avoient entrepris de terminer la guerre de Suede & de Dannemarck, ne pouvoit avoir eu que quelque motif funeste à son Prince: comme Frédéric & la Régence de Lubec avoient envoyé leurs Ambassadeurs & qu'Eric n'avoit député personne à ce Congrès, on lui fit observer que cette circonstance favorisoit les vues de Sture; & on ajouta que la conjecture étoit d'autant mieux fondée, qu'on savoit que Nils Sture conspiroit avec sa famille.

Peerson inspire des soupçons à Eric contre Sture.

Eric convoqua les Etats du Royaume à Upsal pour y ordonner les recherches des complots qui se tramoient contre l'Etat & le Roi. (2) Cette con-

Eric abuse du pouvoir absolu.

(1) Introd. à l'hist. de l'Univ. T. 4. L. 4. (2) *Locœn. in vit. Eric. XIV. p.* 396.

Sect. IV. Hist. de Suede. 1560-1610.

vocation n'avoit d'autre objet que de donner une apparence de justice aux atrocités qu'Eric commettoit tous les jours, par les conseils de ses dignes ministres. Il inscrivoit sur des tablettes les noms des seigneurs qu'il destinoit à la mort, ou dont les biens devoient être confisqués au profit de leurs accusateurs. Ses jugemens iniques n'avoient d'autre loi pour base que sa volonté; il érigea un tribunal de sang, qui n'étoit que l'organe des résolutions arbitraires du Prince: on n'y entendoit point les parties, on les condamnoit sur les délations: on tendoit à ceux qui se défendoient des pieges si embarrassans, que le meilleur droit succomboit; si l'on n'y perdoit pas la vie, il falloit la racheter de toute sa fortune: si quelqu'un osoit demander qu'on adoucît la rigueur extrême des loix, c'en étoit assez pour mettre le Roi en fureur: les biens de l'accusé se partageoient entre le délateur & les favoris. Les récompenses promises à la délation devinrent une source de meurtres & inspiroient la terreur à l'innocence, & la sécurité au crime: les anciens ministres de Gustave étoient privés de leurs emplois & remplacés par de vils flatteurs, des bouffons, des calomniateurs, des scélérats, qui, tirés de la fange, se méconnoissoient eux-mêmes & devenoient par leur insolence & leur fierté, le fléau des honnêtes gens; la plus grande partie des revenus de l'État étoit prodiguée aux courtisanes, aux espions & aux gens les plus inutiles; les soldats & les ministres étoient dans l'indigence, & si quelqu'un après trois, quatre & même cinq années, demandoit une partie de ce qui lui étoit dû, le Roi le renvoyoit à son trésor, qui se trouvoit épuisé & avec lequel il falloit composer. Le Roi s'en prenoit à ses trésoriers, lorsqu'il manquoit d'argent, & les condamnoit comme coupables du vuide qui se trouvoit dans le trésor, tandis que ce vuide n'étoit occasionné que par les dépenses inouïes du Roi: il avoit ordonné qu'on tirât le canon sur la cavalerie Allemande qui étoit en Livonie, parce qu'elle demandoit sa paye, & les cavaliers eussent été massacrés, s'ils n'avoient pas pris leurs sûretés. Eric n'avoit que du mépris pour les principaux de l'État & pour ceux des citoyens qui montroient quelque amour de la liberté: pour affoiblir leur pouvoir, il les exposoit à des dépenses inévitables, par des convocations fréquentes des Etats, par des voyages multipliés, par des guerres continuelles, & par l'entretien des cavaliers: s'ils osoient demander quelque grace à cet égard, il les traitoit comme des rebelles: lorsqu'il hésitoit à les punir par la crainte des événemens, Denys Beurre lui persuadoit, qu'afin d'empêcher que la surabondance du sang n'occasionnât au corps entier des maladies mortelles, il falloit en répandre une partie.

Peerson excite son caractère atroce & foible.

Il se livre à l'injustice & à la cruauté.

Il accuse les principaux de l'État de trahison.

Pendant la séance des Etats à Upsal, le Roi se retira au château de Swartsio, sous prétexte qu'il n'étoit point en sûreté à Stockholm: aussitôt Suante Sture, Eric son fils, Steen Ericson & Steen Banier, furent arrêtés par son ordre, avec Ivar Ivarson; il cita au tribunal d'Upsal plusieurs autres seigneurs. Il voulut néanmoins conserver l'apparence de la clémence & de la justice; il se fit amener Suante Sture, & après l'avoir longtems interrogé il l'embrassa & le déclara innocent: il n'en fut pas moins obligé de comparoître au tribunal d'Upsal, où Denys Beurre & Peerson l'accuserent des crimes les plus graves: ils firent intervenir un Pierre Sartro, marchand de Colberg, qu'ils avoient suborné & qui affirma qu'étant en Poméranie, il avoit décou-

Hist. de Suede. 1560-1612.

vert avec un gentilhomme de ce pays, appellé Joſué Jennewitz, que Suante Sture, ſes parens & les principaux de la nobleſſe de Suede, avoient comploté avec le Roi de Dannemarck de chaſſer Eric du trône & de le faire aſſaſſiner: ſur cette dépoſition il fut remis dans les fers avec ſon fils & les autres accuſés. Nils Sture revenoit de ſon Ambaſſade de Lorraine, il fut arrêté; le Roi le fit venir & parut très content du compte qu'il lui rendit de ſa légation: il écrivit au pere de ce Seigneur qu'il reconnoiſſoit ſon innocence & qu'il deſiroit que tout fût oublié; mais il fut renvoyé en priſon, comme pour la forme: le lendemain il alla voir les priſonniers, & leur demanda pardon de cet extérieur de ſévérité que le trône l'obligeoit de montrer, & leur parla avec une affabilité qui ſembloit annoncer une entiere réconciliation; mais dans une autre viſite qu'il fit aux priſonniers, Nils Sture vint au devant de lui & ſelon l'uſage mit un genou à terre; Eric prend ſon poignard & le frappe. Sture eut le courage d'arracher le coûteau de ſa playe & de le rendre au tyran, dont les ſatellites maſſacrerent ſans pitié ce brave Seigneur. Eric agité de remords fuit tout penſif dans un bois. Beurre eut l'effronterie de lui reprocher, en ſollicitant de nouveaux meurtres, d'avoir plongé dans le ſang ſes mains royales: Eric indigné de ce reproche appella ſes gardes & le fit maſſacrer ſous ſes yeux: le lendemain les autres priſonniers furent ſecrétement mis à mort. (1) Cette barbarie demeura cachée pendant longtems, & dans cet intervalle Peerſon prononça une ſentence de mort contre eux & ſurprit la bonne foi des Sénateurs qu'il força de la ſouſcrire.

Il aſſaſſine Nils Sture.

Fait maſſacrer Beurre ſon confident, & poignarder les priſonniers.

Le Roi erra dans les bois, pendant trois jours, ſeul, en habit de payſan. Le quatrieme, il fut trouvé dans le presbytere d'Odenſala, l'eſprit égaré: on eut bien de la peine à le ranimer; la Reine le fit enfin conſentir à prendre de la nourriture. Il ne parut en public que quelques mois après: il témoignoit le plus violent répentir de ſes cruautés; il publia des lettres, par leſquelles il manifeſtoit l'innocence des infortunés qu'il avoit fait périr, dans un moment où ſon eſprit n'étoit plus à lui; il accabla de bienfaits leurs femmes & leurs enfans; il rejetta ſur ſon indigne favori la cauſe du crime: (2) il étendit les privileges de l'ordre équeſtre. Toutes ces faveurs ne pouvoient faire oublier aux parens des victimes d'Eric ce qui s'étoit paſſé: ils diſſimuloient; mais le Roi qui ſe méfioit de leur apparente tranquilité, étudioit toutes leurs démarches. Au milieu de ces horreurs on peut regarder comme un miracle, que le Duc Jean ait échappé au fer des aſſaſſins: après le maſſacre des ſeigneurs, le projet d'Eric & d'Ivar Peerſon étoit de le faire mourir & d'envoyer ſa femme au Czar. Le Czar avoit été le rival de Jean; il avoit demandé Catherine Princeſſe de Pologne à ſon frere, qui, au lieu d'elle, lui envoya une belle jument blanche: cette raillerie avoit été la cauſe d'une guerre ſanglante, entre les deux nations. Les Danois qui comptoient ſur le reſſentiment de la nobleſſe de Suede, & ſur les troubles que

Il eſt déchiré de remords.

Projet horrible contre le Duc Jean.

(1) Les Hiſtoriens Suédois attribuent ces aſſaſſinats à Peerſon; les auteurs Danois à Eric même: ce qui n'eſt pas ſans vraiſemblance, vu ſon caractere furieux, & les égaremens de ſon eſprit. (2) Ce ſcélérat fut quelque tems après livré à la juſtice & condamné à mort pour ſes crimes, & ſurtout pour avoir fait décapiter, pendre ou noyer plus de 120 perſonnes de ſa propre autorité, ſans le conſentement du Roi. *Puffendorff.*

tant de meurtres sembloient annoncer, faisoient des préparatifs de guerre. Eric en fut instruit & sentit le danger où il alloit se trouver: ce fut alors qu'il projetta de se réconcilier avec le Duc Jean & de céder aux pressantes sollicitations que lui en faisoient le Duc Charles & les grands du Royaume. Mais Eric, qui se disposoit à redemander à son frere l'oubli du passé & à lui jurer une amitié inviolable, avoit comme engagé sa parole au Czar, de le faire mourir & de lui livrer la Princesse Catherine; condition de l'alliance qu'il devoit conclure avec le Prince Russe contre les Polonois: c'étoit après le massacre d'Upsal, qu'Eric ayant tout à craindre des suites, avoit écrit au Czar d'envoyer des Ambassadeurs pour recevoir la veuve de Jean. Ces Ambassadeurs étoient à Stockholm avec une escorte de trois cents personnes, lorsqu'Eric prit le parti de se réconcilier, dans la crainte que les amis de ce Prince, joints aux parens des seigneurs massacrés, n'excitassent une révolution.

Eric se réconcilie avec le Duc Jean.

Il proposa au Duc Jean de lui rendre la liberté, à condition qu'il lui jureroit de lui être toujours fidele; qu'il n'aspireroit ni du vivant du Roi, ni après sa mort, à la Couronne de Suede; qu'il regarderoit comme héritiers légitimes du trône, les enfans qu'Eric avoit eus de la femme qu'il avoit épousée; qu'il oublieroit les injures qu'il avoit reçues de plusieurs personnes dans sa prison. Jean excepta de ce nombre Ivar Peerson, Henri Claesson & Herman Flemming; & ayant du reste accepté ces conditions, il fut transféré de Gripsholm à Wentcholm, où il signa ce qu'il avoit promis: il offrit, en outre, de faire tout ce qui dépendroit de lui pour engager la Pologne à faire un traité d'alliance avec la Suede, & que si Frédéric & la Régence de Lubec se faisoient comprendre dans le traité, ce ne seroit qu'autant que les conquêtes qu'Eric avoit faites en Norwege & dans la Livonie, lui resteroient, & qu'il demeureroit maître de la Hallandie, de la Scanie, de l'isle de Gothland, de la Bleckingie & d'Elfsbourg. A ces conditions la liberté fut rendue à Jean, ainsi que son Duché. Le Prince Charles son frere & Magnus, Duc de Saxe, allerent le chercher. Eric vint au devant de lui, lui demanda pardon du passé & même lui donna le titre de Roi; le Duc Jean en fut étonné, rejetta ce titre, & lui dit que la Suede & lui ne connoissoient d'autre Roi qu'Eric, aux pieds de qui il se jetta. Aussitôt ils s'embrasserent l'un & l'autre, & se donnerent les témoignages de l'amitié la plus tendre. Jean pardonna tout & même à Peerson: il écrivit au Roi de Pologne, en lui donnant avis de sa réconciliation & de sa liberté; il supplioit ce Prince de ne plus regarder la Suede comme ennemie. Le Duc Jean connoissoit trop bien le caractere de son frere, pour faire dans sa cour un trop long séjour; après lui avoir donné de nouvelles assurances de sa fidélité en présence des Princes ses freres & du Sénat, il se retira dans son château de Wentcholm. Eric assembla le Sénat & les Notables de Stockholm, pour leur annoncer cette réconciliation. On accusa Peerson, d'être l'auteur des haines fraternelles & des desordres qui en avoient été la suite; en conséquence Ivar Peerson, procureur & secrétaire du Roi, fut condamné à mort, comme traître & ses biens confisqués; mais Eric ne tint aucun compte de cet arrêt & combla son favori de nouveaux honneurs. (1)

Inconséquences d'Eric.

Peerson condamné à mort, et devient plus cher à Eric.

(1) Introd. à l'hist. de l'Univ. T. 4. L. 4.

Cependant les Danois firent secrétement marcher des troupes avec une telle célérité, qu'elles pénétrerent en Suede à travers des chemins creux & détournés: elles se répandirent, le fer & le feu à la main, dans la Smalandie & l'Ostrogothie; elles livrerent aux flammes Jœnecoping, Wadstena, Lincoping & Sudercoping. Daniel Rantzau qui les conduisoit, profita du tems qu'Eric mit à rassembler ses troupes, qu'il envoya sous les ordres de Pierre Brahé & de Hogenschild Bielke: ils camperent à Konings-Norby dans la Gothie orientale; ils firent faire des abbattis pour couper les chemins aux Danois & les firent garder par de forts détachemens. Les Danois demanderent à Frédéric des renforts pour prendre les Suédois en flanc; Frédéric fit marcher quelques régimens, qui furent presqu'entierement défaits près de Warnemo; les Danois eurent leur revanche vers Norby. Eric se mit à la tête de son armée & força les ennemis à la retraite; mais comme ils ne purent la faire qu'au travers de l'armée Suédoise, ils perdirent plus de trois mille hommes & sept cents chariots. Les Danois réparerent cette défaite par la prise d'Hogenschild Bielke qu'ils battirent; enfin les Suédois remporterent des avantages si considérables qu'il ne se sauva qu'un petit nombre de Danois.

Les Danois entrent en Suede.

Sont battus.

Le calme n'étoit pas encore rétabli à l'extérieur, que les troubles domestiques avoient recommencé en Suede. Peerson s'étoit encore rendu maître de l'esprit du Roi, qui regardoit comme faites contre lui-même les accusations intentées contre son favori. Comme on braquoit un canon, il échappa au Roi de dire: plût à Dieu! qu'il fut dirigé contre la tête de Barberousse." (C'est ainsi qu'il appelloit le Duc Jean) Peerson enchérit sur ce vœu & se déchaîna contre le Prince. Martin Helsing, Secrétaire d'Eric, ne pouvant retenir son indignation, s'écria: „ que le Ciel en préserve le bon & sage Duc Jean! „ mais qu'il dirige ses foudres contre la tête du monstre, auteur des discordes „ de nos Princes & de nos malheurs." Eric entra en fureur contre son secrétaire, prit une fourche qui se trouva sous sa main, & la lui enfonça dans le corps: ce brave citoyen mourut deux jours après. Ivar devenu plus méchant par l'amitié du Monarque, osa entreprendre sa justification aux yeux du peuple; & le Roi déclara qu'en faisant mourir les seigneurs d'Upsal, Peerson n'avoit rien fait que de conforme aux loix: ce ministre l'engagea de retirer, sous prétexte des besoins de l'Etat, les pensions qu'il faisoit aux parens de ces Seigneurs; de donner aux Princes quelques terres en Livonie, au lieu du Finland & de la Sudermanie, assignés pour appanage aux enfans de Gustave, par son testament. Cependant les Ambassadeurs Moscovites pressoient Eric de remplir ses engagemens & de leur livrer la Princesse Catherine. Eric se trouvoit dans un grand embarras; il leur envoya les principaux du Sénat qui eurent bien de la peine à leur faire entendre, qu'il n'étoit point honnête à leur Prince, d'exiger ce qu'il avoit été honteux au Roi de promettre. Ils répondoient que c'étoit de son bon gré que le Roi avoit offert la Princesse, qu'on ne l'avoit point sollicité, qu'il avoit paru désirer vivement l'alliance du Czar, & que cette affaire avoit occasionné de grandes dépenses à leur maître; qu'enfin ils n'étoient point des enfans, qu'on pût jouer impunément.

1568.

Eric tue son secrétaire.

Peerson lui fait commettre de nouvelles injustices contre ses freres.

Les Princes indignés des propositions d'échange de leurs appanages, venoient de le rejetter, lorsqu'ils reçurent d'Eric des lettres d'invitation pour ses nôces, ou plutôt pour la publication du mariage qu'il avoit depuis long-

Il les invite à ses nôces, pour les

Sect. IV. *Hist.* de Suede 1560-1610.

tems contracté avec sa maîtresse: ils avoient promis de s'y rendre, mais ils apprirent que le Roi ne les appelloit que pour les faire poignarder; ils en furent avertis par Sophie leur sœur, qu'Eric devoit donner en mariage au Duc de Saxe-Lawembourg. On prétend que ce fut la femme même d'Eric, qui donna sécrétement cet avis à Sophie. (1) La bassesse d'extraction de cette femme révoltoit également les grands & le peuple: ils furent mariés solemnellement dans la principale église, le même jour que la Princesse Sophie; ce qui rendoit encore plus frappante la disproportion qu'il y avoit entre la nouvelle Reine & son époux, qui la fit couronner tout de suite. Les Princes sortirent de la ville, & après un conseil secret tenu avec les parens des Seigneurs tués à Upsal; après avoir consulté Steen Ericson & Thure Bielke, beau-pere de Suante Sture, & avoir délibéré de détrôner Eric, ils s'emparerent de Wadstena, rassemblerent des troupes, & reçurent le serment des peuples de la Smalandie & de la Gothie orientale & occidentale, obtinrent des lettres du Roi de Pologne pour celui de Dannemarck, & conclurent avec lui une trêve de six mois. Ensuite ils déclarerent la guerre à Eric: ils publierent un manifeste, dans lequel ils exhortoient les grands & la noblesse d'ôter l'administration de l'Etat à Eric, qui, abusant du pouvoir souverain contre les loix divines & celles de la nature, avoit toujours refusé d'écouter les conseils sages de ses fideles serviteurs. Avant de lui déclarer la guerre, ils lui avoient écrit pour lui demander l'exécution du dernier traité fait avec le Duc Jean à Swartsio, pour l'exhorter à mieux gouverner le Royaume à l'avenir & à chasser Ivar Peerson; mais le Roi avoit mal reçu leurs représentions: ce fut alors qu'ils publierent leur manifeste; il contenoit toutes les causes de leur ressentiment, dont les principales étoient la prison du Duc Jean, pendant cinq ans, sans avoir été convaincu d'aucun crime, ni jugé par aucun tribunal; le massacre des Seigneurs d'Upsal, quoiqu'innocens; le complot de faire assassiner ses freres le jour de ses nôces; son mariage avec sa concubine; le dessein formé d'avoir voulu livrer au Czar l'épouse du Duc Jean; & enfin le rétablissement de Peerson dans ses dignités, malgré le décret du Sénat. (2)

faire poignarder.

Les Princes lui déclarent la guerre.

Eric envoya deux députés à ses freres, pour les engager à poser les armes & à rentrer en grace; mais le Duc Jean lui écrivit qu'il commençât par s'assurer de la fidélité de tous les Ordres de l'Etat: qu'au surplus, il ne voulut plus reconnoître pour Roi de Suede ni lui ni son fils. Les Princes firent les progrès les plus rapides: ils arriverent dans les environs d'Upsal; leur armée grossissoit des déserteurs de celle d'Eric & par les paysans qui s'y joignoient. Ce Prince crut retenir ses partisans en publiant les actes des sermens de fidélité, faits par ses freres; en voulant persuader que leur soulevement n'étoit que la suite du complot, pour lequel il avoit fait mettre en prison le Duc Jean, & fait mourir ses complices à Upsal. Ces motifs ne firent qu'irriter encore davantage les Suédois, qui le traiterent de tyran. Les Princes s'avancerent vers Stockholm; Peerson étoit avec le Roi sur la tour des trois couronnes qui examinoient les mouvemens de l'armée. „ Si le Roi m'en avoit cru, „ lui

Progrès des Princes.

Ils se rendent maîtres de Stockholm.

(1) *Loccen. Hist. Suec. L. 7. p.* 400. (2) *Idem. Ibid. p.* 403.

„ lui dit le favori, lorſque le Duc Jean étoit en notre pouvoir, il n'auroit „ pas à le craindre à préſent." Les troupes d'Eric ſe préſenterent pour arrêter l'armée du Duc Jean, mais elles furent battues & la ville de Stockholm lui ouvrit ſes portes: il demanda qu'on lui livrât Peerſon, l'auteur de tant de maux: le Roi y conſentit, dans l'eſpérance que ce ſacrifice lui feroit obtenir un meilleur accommodement avec ſes freres. A peine fut-il arrivé au camp, qu'il fut appliqué à la queſtion. On lui coupa enſuite les deux oreilles qui furent clouées au gibet; on l'y ſuſpendit tout vivant pendant une heure; on l'en détacha enſuite pour lui couper les bras, les jambes, enfin la tête, & ſon corps fut partagé en quatre quartiers. (1) Avant le dernier ſupplice, il diſoit qu'il auroit plutôt cru à la chûte du ciel, qu'à celle d'Eric & ſurtout à l'abandon que ce Prince faiſoit de ſon miniſtre: il exhorta ceux qui étoient préſens de ne jamais compter ſur la faveur des Rois, & de ne pas leur ſacrifier le ſang innocent pour leur plaire. A la queſtion, il avoit avoué une infinité de crimes, découvert tous les deſſeins d'Eric contre ſes freres, & celui de les faire aſſaſſiner le jour de ſes nôces.

Hiſt. de Suede. 1560-1610.

Eric livre Peerſon.

Supplice de ce favori.

Le Duc Jean voyant qu'il n'étoit pas poſſible de compter ſur la foi de ſon frere, rejetta toutes ſes propoſitions; il s'étoit ſauvé dans le château: cependant quelques ſoldats que le Duc avoit diſperſés pour la garde de la ville, pilloient les logemens des Ambaſſadeurs Ruſſes & ſe diſpoſoient à y commettre les plus grands déſordres; ils croyoient par-là ſe rendre agréables au Prince: mais dès que le Duc Charles en fut informé, il ſe ſaiſit d'une hache, arrêta le tumulte & força les ſoldats à ſe retirer: il fit indemniſer les Ambaſſadeurs de tout ce qu'ils avoient perdu. Les deux Princes leur faciliterent les moyens de retourner en Ruſſie en ſûreté. Le Roi abandonné du Sénat & déteſté de ſes troupes même, fut obligé de ſe rendre à diſcrétion. Steen Ericſon fut tué par un ſoldat ivre, lorſqu'à la priſe de Stockholm le Roi ſe ſauva dans le château; André Sigfrid & Pont de la Gardie furent dangereuſement bleſſés. Les Ordres de l'Etat, les deux Princes & le Sénat déclarerent Eric déchu du trône pour avoir violé les ſermens faits à ſon peuple & toutes les loix du Royaume, à cauſe de ſes cruautés & pour les autres raiſons rapportées dans les actes publics; ſes enfans furent déclarés incapables de régner, à cauſe de la naiſſance & de la honte de leur mere. Eric fut en outre condamné à une priſon perpétuelle; il fut enfermé dans le château d'Abo, d'où il fut enſuite transféré dans celui de Gripsholm: il vécut neuf années dans la captivité.

Eric détrôné, condamné à une priſon perpétuelle.

Jean, dès ſa plus tendre jeuneſſe avoit montré les plus heureuſes diſpoſitions; il préféroit à tous les amuſemens de ſon âge, l'étude des lettres & des langues & l'amour des arts. Guſtave, qui avoit étudié ſon heureux naturel, le préféroit à Eric, & ce fut peut-être l'origine de la haine que ce dernier conçut contre lui. Loin d'aigrir ſon eſprit, ſes chagrins & ſa longue priſon avoient été des leçons dont il avoit profité: il en étoit devenu plus humain & plus modeſte. Le premier ſoin de Jean, après qu'il eût été proclamé Roi, fut de rétablir l'ordre dans ſes Etats: il voulut que la Religion fût reſpectée & qu'on obſervât fidelement la diſcipline de l'Egliſe: il porta la

Jean III.

(1) *Loccen. Hiſt. Suec. L.* 7. *p.* 403.

Sect. IV. Hist. de Suede. 1560-1610.

même attention à faire regner les mœurs & la justice, il confirma & augmenta même les privileges de tous les ordres, des villes & surtout ceux de la noblesse: il chercha les moyens de faire des alliances durables avec les Russes, les Polonois & les Danois: il livra à la rigueur des loix, quelques-uns de ses ennemis & particulierement ceux qui avoient trempé dans le massacre d'Upsal. Le Roi écrivit au Czar Iwan Basilowitz & lui envoya sa lettre par un de ses officiers: il lui faisoit part de son avénement au trône. Il lui marquoit que, quoiqu'il fût que les Ambassadeurs Russes ne fussent venus en Suede, que pour en ramener la Princesse Catherine son épouse, il n'en avoit pas été moins empressé à les sauver de la fureur du soldat, dans l'espérance de vivre ensemble en bonne intelligence. (1) Le Czar qui ne voyoit qu'avec peine l'élévation de son rival, dissimulant ses vrais sentimens, répondit que lorsqu'il avoit accepté d'Eric, l'offre de remettre en ses mains la Princesse, il la croyoit veuve & sans enfans; que son projet avoit été de la rendre au Roi de Pologne; & que s'il vouloit traiter de la paix, il pouvoit lui envoyer des Ambassadeurs.

Sa générosité envers le Czar.

Projet du traité de Roschild.

Le Roi Jean ne manqua pas d'écrire au Roi de Pologne, pour se féliciter de son élévation: il avoit envoyé des Ambassadeurs en Dannemarck, pour conclure ou la paix ou une prolongation de trêve ; ils revinrent avec le projet d'un traité, portant que la Suede payeroit les troupes Danoises, pour tout le tems que la trêve avoit duré; que les vaisseaux Danois pris dans tout le cours de la guerre, seroient restitués; qu'on rendroit Jemptland, Lealla, Hopsal, Lodese; qu'Elfsbourg seroit donné en échange pour Wasberg; que Sonnebourg, Oesel & quelques autres places de Livonie, dont les Suédois étoient maîtres, seroient rendus à Magnus, frere du Roi de Dannemarck; que le Roi de Suede renonceroit à ses prétentions sur l'isle de Gothland, la Scanie, les provinces de Hallandie & de Bleckingie; que les deux Rois porteroient dans leur écu les trois couronnes; que les Suédois payeroient au Roi de Dannemarck pour les dommages qu'il avoit soufferts, deux cents mille écus; & à la Régence de Lubec, l'ancienne dette qu'elle réclamoit. (2)

1569. Le Roi trouva ces conditions trop dures, & en fit des reproches à ses Ambassadeurs: il convoqua les Etats pour délibérer sur ces articles. Plusieurs étoient d'avis de ne pas les rejetter; mais le Roi qui craignoit que si l'on rendoit au Duc Magnus, Evêque d'Oesel, les châteaux & places qu'il demandoit, ils ne restassent à jamais annexés au Dannemarck, ne voulut jamais y consentir; & Frédéric ne voulant rien relâcher de ces conditions, la guerre récommença.

Rejetté.

Le Duc Charles étoit fort aimé: dans le tems que les Princes marchoient à Stockholm pour détrôner Eric, Jean vit avec quelque chagrin que son frere faisoit ce qu'il vouloit du peuple & des soldats; il promit, s'il vouloit le seconder, de partager avec lui l'administration du Royaume, sans pourtant qu'il lui fût permis de porter les marques extérieures de la Royauté. (3) Lorsque Jean fut proclamé par les Etats & par le peuple, Roi de Suede, le Duc Charles qui se vit exclus du gouvernement, en ressentit beaucoup de chagrin, sans

Accord entre Jean & Charles.

(1) *Locœn. hist. Suec. L. 7.* (2) *Puffend. de reb. Suec.* (3) Cet accord s'appelle l'accord du chêne, parcequ'il fut conclu par les deux freres sous un chêne.

pourtant en rien témoigner à son frere. Enfin le Roi Jean, pour indemniser en quelque sorte le Duc Charles de la parole qu'il ne lui tenoit pas, lui céda la Sudermanie, la Nericie & le Wermeland: il ne faisoit néanmoins qu'exécuter le testament de Gustave. La Reine étoit Catholique; elle eut désiré de rétablir cette doctrine; elle engagea le Roi de proposer quelques changemens dans l'habillement, les mœurs, la vocation, la discipline des ecclésiastiques: il obtint du clergé ce qu'il demandoit à cet égard, parceque ces choses ne touchoient point au dogme; mais lorsqu'il proposa de faire célébrer la fête du saint sacrement, il trouva de si fortes oppositions qu'il y renonça.

Hist. de Suede. 1560-1610.

Jean sur la réponse du Czar envoya des Ambassadeurs en Moscovie; à peine furent-ils arrivés que le Czar les fit mettre en prison, pour autant de tems que les siens avoient été retenus en Suede, avec cette différence, que ceux-ci avoient toujours été bien traités, au lieu que les Ambassadeurs Suédois n'avoient souvent pour toute nourriture que du pain & de l'eau; que les uns avoient eu leur liberté, & que les autres étoient prisonniers. (1) Fréderic profitant des soins qu'exige un avénement au trône, se hâta de faire marcher ses troupes & d'assiéger Wasberg: la garnison se défendit avec courage, mais elle fut forcée de céder au nombre des assiégeans. Charles s'en vengea par la désolation de la Scanie: les Danois firent des ravages dans la Gothie occidentale & dans le Smaland: les Suédois se porterent dans la Norwege, & la dévasterent. Alors Frédéric consentit à entrer en négociation. Les Danois avoient saisi pour commencer leurs hostilités, le tems de l'inauguration du Roi Jean; dans cette cérémonie le Roi permit à Ebba, veuve de Steen Ericson, que la mort de ce Seigneur avoit empêchée de jouir du titre & des honneurs de Comte, d'en conserver les prérogatives & d'en porter les marques; il créa Barons, Nils Gildenstiern, Hogenschild Bielke, Claude Flemming; Chevaliers, Eric fils de Gustave, Gustave Banner, Pont de la Gardie, Canut Posse, Steen Banner, Jean Kyle, André de Fordaal.

La guerre recommence.

Couronnement du Roi.

Les Moscovites faisoient des progrès rapides dans la Livonie. Nicolas Kursel, Général Suédois, profitant des embarras où se trouvoit Jean, entreprit de s'emparer de la ville de Revel, sous prétexte que ce Roi lui devoit des sommes considérables: il se rendit maître de la place, força la garnison à rendre les armes, fit prisonnier Gabriel Oxenstiern, qui en étoit Gouverneur, prit le château, & quand le Magistrat lui envoya des députés pour traiter avec lui, il répondit qu'il retenoit cette place, comme un nantissement des sommes que le Roi lui devoit. Les Magistrats firent savoir au Roi ses prétentions. Le Czar, malgré les avantages qu'il avoit obtenus en Livonie, sentoit qu'il ne vaincroit jamais la repugnance que les Livoniens avoient pour la domination Russe: il publia qu'il ne combattoit que pour céder sa conquête à Magnus, Duc de Holstein, ne se réservant que le titre de Protecteur. Cette déclaration lui réussit, Magnus & les Livoniens en furent également satisfaits. Magnus envoya des Ambassadeurs à la cour de Russie & les suivit lui même de près, avec promesse de la part de Kursel de lui remettre l'église Cathédrale de Revel. Les Suédois en furent instruits; ils s'emparerent du

1570.

Kursel s'empare de Revel à son profit.

Il est puni de mort.

(1) Introd. à l'Hist. de l'Univers. T. 4. L. 4.

Sect. IV. *Hist.* de Suede. 1560-1610.

château, prirent Kurfel & lui firent trancher la tête, avec fes principaux complices.

Le Czar crée Magnus de Holft-in Roi de Livonie.

Magnus reçut de l'Empereur Ruffe, le titre de Roi de Livonie; il obtint la liberté des Livoniens & des Allemands qui étoient prifonniers en Ruffie; il s'obligea de payer au Czar un tribut annuel, de chaffer les Suédois, de prendre les intérêts du Czar, qui s'engagea de ne mettre dans les emplois de Livonie, aucun Ruffe; de laiffer à Magnus & à fes héritiers, la fucceffion héréditaire au trône de Livonie, & au défaut de la ligne mafculine, la fucceffion dévolue au plus proche collatéral de la maifon de Holftein. (1) Magnus avec ces affurances, & fuivi d'une armée de vingt-cinq mille Ruffes, revint en Livonie: il campa près de Revel, il écrivit aux habitans qu'il ne venoit que pour les gouverner felon les loix de l'Allemagne, pour les délivrer du joug des Suédois & des Polonois; pour réunir fous un feul Prince, leurs Provinces, divifées par les armes de plufieurs Souverains; il leur annonçoit que l'Empereur de Ruffie lui donnoit par un acte irrévocable & folemnel, à lui & à fa maifon, le Royaume de Livonie: que ce Prince ne fe réfervoit que le droit de les protéger contre les Suédois. Magnus leur promettoit les privileges les plus étendus s'ils fe foumettoient, & finiffoit par menacer des punitions les plus féveres, ceux qui refuferoient de fe foumettre. (2) Magnus ne gagna rien; le Czar vint fe mettre à la tête des Mofcovites. Frédéric efpérant une paix avantageufe, à la faveur de cette guerre, excitoit Magnus & le Czar: en effet, on travailloit à la paix dans la ville de Stetin; les Ambaffadeurs de l'Empereur, des Rois de France, de Pologne, de l'Electeur de Saxe, du Duc de Poméranie, de Suede, de Dannemarck & de la Régence de Lubec, formoient le congrès; il dura cinq mois: il y eut de vives conteftations: les Suédois demandoient au Dannemarck la reftitution de la Scanie, de la Hallandie, de la Bleckingie, de l'ifle de Gothland & du Jemptland, & la fuppreffion des trois couronnes de fon écu. Le Dannemarck oppofoit la prefcription en fa faveur, raifon affez foible entre les Souverains.

Le Duc de Holftein & le Czar preffoient le fiege de Revel & de Wittenftein. Les Suédois battirent les Mofcovites devant ces deux places; & Jean avoit jetté dans la premiere, affez de vivres & de munitions pour foutenir encore longtems les attaques de l'ennemi, & peut-être pour le laffer. Cependant ce Prince qui craignoit de ne pouvoir pas toujours lutter contre deux grandes Puiffances réunies, accéda au traité de Stetin & aima mieux accepter des conditions défavantageufes, que d'épuifer fes Etats, pour foutenir une guerre douteufe. Par ce traité les frais de la guerre furent à la charge de chaque Puiffance: le Roi de Suede & celui de Dannemarck, confervoient dans leur écu les trois couronnes, jufques à ce qu'il en eût été autrement décidé par l'Empereur, par les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, par les Princes de Brunswick & d'Anhalt. Le Dannemarck renonçoit à toute prétention fur la Suede, & la Suede à fon tour à toute prétention fur le Dannemarck, la Norwege, le Gothland & les provinces adjacentes; les Suédois reftituoient Jemptland & Herdal en Norwege; les limites de l'un & l'autre Royaume demeuroient telles qu'elles étoient à la mort de Guftave &

Traité de Stetin.

(1) *Locan. Hift. Suec. L.* 7. (2) *Locan. Hift. Suec. L.* 7. *in vit. Johan. p.* 409.

de Christiern III : les prisonniers de part & d'autre étoient rendus sans rançon ; on rendoit Elfsbourg aux Suédois, qui étoient obligés de restituer huit vaisseaux de guerre & de payer cent cinquante mille écus. le Roi de Suede devoit remettre à l'Empereur tout ce qu'il possédoit en Livonie, & l'Empereur devoit le rendre au Roi de Dannemarck. (1) Le traité de Stetin n'auroit pas été plus désavantageux aux Suédois, s'ils avoient été vaincus ; mais Jean avoit à craindre le Czar qui travailloit à rendre la liberté au Roi Eric. Il fit aussi sa paix avec ceux de Lubec : le Roi leur rendit certains privileges ; il s'obligea de payer à la Régence pour les vaisseaux & les marchandises qu'elle avoit perdus, 75000 écus en sept années ; dans cette somme étoit comprise celle que la Régence réclamoit depuis Gustave. Les principaux articles de ce traité regardoient la navigation & le commerce, le rétablissement du commerce avec la Russie par Narva, &c. (2)

Hist. de Suede. 1560-1610.

Pour soustraire Eric aux complots des Moscovites, Jean le fit transférer à Gripsholm : il avoit eu beaucoup à souffrir dans sa prison de la part de ses gardes. Olaüs Steenbock, contre lequel il se révolta, eut l'audace de lui lâcher un coup de pistolet & de le blesser au bras : il lui refusa un chirurgien pour panser sa blessure, & le laissa un jour entier sans secours. Le Czar fier de ses conquêtes en Livonie & dans le Finland, refusoit de traiter avec Jean : ce Prince, par le moyen du Roi de Pologne, suscita les Tartares, qui se jetterent dans la Moscovie, prirent la ville de Moscou, & la livrerent aux flammes, après avoir fait couler le sang de plus de trente mille hommes. Ce désastre ne fit que rendre le Czar plus opiniâtre. Les Suédois s'étoient emparés de Narva ; ce succès valut à Jean des lettres remplies d'injures de la part du Prince Russe : il lui envoya ses propositions pour la paix ; elles étoient offensantes, & le Czar le menaçoit de mettre la Suede à feu & à sang s'il ne les acceptoit point : le Czar ne parloit avec cette fierté que parce qu'ayant conclu une trêve avec les Polonois & les Tartares, il n'avoit plus de diversion à craindre. Jean ne se déconcerta point : il envoya Charles Mornay demander des secours en Angleterre & en Ecosse. Mornay en amena ; on l'accusa de vouloir se servir des Ecossois pour remettre Eric sur le trône : l'accusateur n'ayant pu fournir les preuves de cette trahison, fut condamné à mort ; mais il resta dans l'esprit de Jean une impression de méfiance qui l'empêcha de se servir des Ecossois dans l'intérieur du Royaume : il les envoya joindre l'armée qu'il avoit déja fait passer en Livonie sous les ordres de Nils Ackeson & de Pont de la Gardie. Les Russes avoient commis des cruautés inouïes dans le Finland ; les Ecossois vengerent les Finlandois ; mais le Czar vint lui-même en Livonie avec ses deux fils & une armée de quatre-vingts mille hommes : il assiégea Wittenstein au milieu de l'hiver, il trouva la place dégarnie ; les habitans dans une saison aussi rigoureuse, se croyoient en sûreté ; en six jours de siege le Czar s'en rendit maître ; les femmes furent livrées à la brutalité du soldat, les hommes furent massacrés : il porta la cruauté jusques à faire embrocher le Gouverneur, (3) & à le faire brûler à petit feu ; il fit périr

Eric est transféré. 1571.

Succès de Jean contre les Russes. 1572.

1573. Succès & cruautés des Russes.

(1) Voyez ce traité dans Loccen. L. 7. p. 410. (2) Voyez encore le traité de Lubec dans le même auteur. p. 411. (3) Les cruautés des Moscovites en Livonie, suffisent pour caractériser cette nation avant Pierre I : voyez l'Hist. de Russie supr. p. 229 & suiv.

Sect. IV. *Hist. de Suede.* 1560-1610.

du même supplice les Allemands & les Suédois qui étoient dans le château. Ses troupes se répandirent dans la province, commirent les mêmes cruautés à Neuhof, & s'emparerent de Karckusen. Nils Ackeson qui étoit à Revel, conduisit quelques troupes contre ces barbares & les battit; il n'avoit avec lui, que sept cents Suédois: il comptoit sur les Livoniens, qui l'abandonnerent après la premiere attaque. Les Suédois taillerent en pieces sept mille Russes, mirent le reste de leur armée qui étoit de 16000 hommes en fuite, leur prirent mille chariots chargés de butin & de bagages.

Victoire des Suédois.

1574. Le Czar étonné de sa défaite, proposa une paix plus honorable au Roi Jean; cependant il donna à Magnus, Roi de Livonie, sa cousine en mariage. Jean ne rejetta point ses propositions, mais il vouloit que le traité se conclût sur les frontieres; en attendant il mit en mouvement ses Ecossois: le Czar demanda une suspension d'armes; Jean qui le connoissoit, demanda la paix ou la continuation de la guerre; mais n'ayant pu convenir du lieu des conférences, la guerre continua. Les Suédois essuyerent une perte considérable aux sieges de Wesenberg & de Talsbourg, qu'ils furent obligés d'abandonner. Une dispute nationale survenue entre les Allemands & les Ecossois, fut cause de ce désastre; ils en vinrent aux mains; les Ecossois perdirent dans ce combat 1500 des leurs: il n'y eut que 30 Allemands tués: le reste des troupes Ecossoises passa chez les Russes. (1) La province d'Esthonie fut en proye à la barbarie des Russes, & la cavalerie Suédoise & Allemande se laissa surprendre; ils la taillerent en pieces: une tempête dispersa la flotte que le Roi Jean avoit envoyée à Narva, pour intercepter les navires de la Régence de Lubec qui fournissoient des munitions aux Russes. Le

Ils sont battus.

Leur flotte est dispersée.

1575. Roi Jean se trouva exposé dans sa propre cour au plus grand danger. Des Ecossois gagnés à prix d'argent, donnoient une espece de spectacle qu'on lui proposa: c'étoient des sauteurs fort agiles masqués, qui formoient en l'honneur du Roi des danses au milieu d'épées nues & tranchantes: on découvrit qu'ils avoient été envoyés pour assassiner Jean; on les arrêta & l'on fit périr du dernier supplice les auteurs de cet horrible complot. Le Czar sembla désirer la paix; mais tout se borna à une trêve de deux années, dans laquelle la ville de Revel ne fut point comprise; mais avant qu'elle fut expirée, les Moscovites rentrerent en Livonie, y firent leurs ravages accoutumés & prirent Pernau. D'un autre côté, la cavalerie Suédoise & Allemande & la noblesse de Livonie, livrerent au Roi de Dannemarck pour quatre-vingts mille écus d'or, Habsala, Lode & Léala, que les Suédois tenoient en engagement pour des sommes qui leur étoient dûes: l'intérêt des Livoniens étoit de se mettre à couvert des Russes, avec lesquels le Dannemarck étoit alors en paix.

Complot contre le Roi Jean.

Trêve conclue & rompue.

Les troupes Suédoises n'avoient point dégéneré depuis la mort de Gustave; mais Jean ne leur donnoit ni le même exemple ni les mêmes soins. Le rétablissement du Catholicisme sembloit l'occuper tout entier: on prétend même que lorsqu'il se maria, il le promit au Roi Sigismond, & qu'il donna sa parole à Catherine d'embrasser le culte Romain, s'il devenoit Roi de Suede. (2) En effet, on vit arriver à Stockholm un Envoyé de Henri III,

(1) *Locen. loc. cit. p.* 414. (2) *Locen. p.* 415.

Roi de France; les historiens Suédois se taisent sur sa mission, mais de Thou dit que le Pape & quelques Jésuites avoient engagé le Roi de France à cette démarche: pour exciter encore son zele, Possevin étoit venu quelque tems auparavant avec des lettres de recommandation du souverain Pontife: ce Jésuite persuada au Roi, d'interdire à la jeunesse qui voyageoit pour son instruction, d'autres écoles ni d'autres universités que celles de sa Société; & lorsque Possevin repartit, il emmena avec lui plusieurs jeunes gens, pour les élever dans la religion Catholique: cette jeunesse à son retour répandit de tous côtés les principes de ce culte. Jean, pour ne pas révolter les Suédois, commença par quelques changemens dans les rits ecclésiastiques, afin d'en venir peu à peu au rétablissement entier du Catholicisme. (1) Le Roi étoit vivement excité par la Reine, par le Cardinal Hosius, par Jean Herbert aumônier & confesseur de cette Princesse, par Laurent Nilson Norwégien, qui enseignoit la théologie à Stockholm & par quelques autres. Ces missionnaires firent beaucoup de progrès; de sorte qu'après la mort de Laurent Peterson de Néricie, Archevêque d'Upsal, zélé pour la religion Evangélique, il se répandit quantité de livres de la religion Romaine, & surtout un appellé le *livre rouge*, parce qu'en plusieurs endroits les caracteres étoient rouges: il contenoit la *liturgie Romaine*. Jean assembla les paysans d'une paroisse voisine d'Upsal & les força de recevoir ce livre, sous peine d'être pour jamais séparés de leurs femmes. Ceux qui refuserent, furent mis en prison; quelques prêtres les accuserent de rebellion & les firent condamner au bannissement: ils se retirerent auprès du Duc Charles, qui ne pensoit pas comme son frere; il prit les opprimés sous sa protection: ceux qui recevoient le livre & qui souscrivoient à sa doctrine, étoient comblés de bienfaits.

Hist. de Suede. 1560-1610.

Le Roi veut rétablir la Religion Catholique.

Le Roi Jean laissoit la Livonie en proye aux Moscovites, qui s'emparerent des places & châteaux qu'on avoit vendus aux Danois & qui leur servirent de lieux de ralliement dans leurs excursions: le Roi insensible à cet événement, envoyoit des députés à Charles son frere, pour l'engager d'accepter la Liturgie que le Roi, pour la plus grande gloire de Dieu & pour l'augmentation de la foi, avoit fait publier & avoit communiquée aux Etats de Stockholm: il lui faisoit dire qu'il désiroit que le Prince la fît recevoir dans son Duché, comme elle l'étoit dans tous les lieux du Royaume, afin que les cérémonies de l'église fussent partout les mêmes: il ajoutoit qu'il se réservoit le droit de nommer dans le Duché & d'établir les juges qui lui paroîtroient les plus capables; de nommer ou de confirmer l'évêque de Strengnetz, lorsque le cas échoiroit. Charles lui répondit, qu'il ne pouvoit recevoir ni approuver ces nouvelles cérémonies, d'autant que leur pere avoit, dans son testament, spécialement recommandé à ses freres & à ses sœurs de se précautionner contre la superstition, les traditions humaines & toute autre semblable doctrine: que ce testament leur défendoit de rien changer à la religion; qu'il n'étoit point au pouvoir du Roi de forcer la conscience

1576.

Il veut faire recevoir la Liturgie dans les Etats du Duc Charles.

(1) Les circonstances favorisoient Gustave dans l'établissement du Luthéranisme; & encore malgré les ressources de son génie eut-il bien des difficultés à vaincre: Jean n'avoit pas les mêmes talens, & se trouvoit dans des circonstances bien différentes.

Sect. IV. Hist. de Suede. 1560-1610.

de ses peuples, d'abandonner la doctrine de l'Evangile, reçue & suivie dans le Royaume depuis plus de cinquante ans: quant aux autres articles, le Duc Charles les combattoit également, en opposant toujours au Roi le testament de Gustave qui avoit tout prévu. Il persista toujours dans les mêmes sentimens; ce qui mit entr'eux quelque division; mais la guerre empêcha qu'elle n'éclatât. (1) Le bruit se répandit que les Russes étoient entrés en Livonie avec une armée de cinquante mille hommes, & qu'ils s'étoient répandus à Riga: le Roi Jean envoya à Revel dont ils se préparoient à faire le siege, le secours & les munitions nécessaires. Le Czar y vint avec le Duc de Holstein; la ville fut battue pendant six semaines, mais la vigilance & l'habileté du commandant & la valeur infatigable des Suédois forcerent les assiégeans de renoncer à leur projet après avoir perdu beaucoup de monde; ils s'en vengerent en dévastant le pays. Ce fut vers ce tems que le nouveau Roi de Pologne, Etienne Bathori, envoya des Ambassadeurs pour renouveller l'alliance de la Pologne avec la Suede: le Roi Jean lui envoya des troupes sous les ordres de Nils Ackeson & de Pont de la Gardie. (2)

Le Duc s'y oppose.

Les Russes continuent la guerre. 1577.

1578. Les Suédois sous les ordres du Duc Charles, prirent Wenda, dont les Russes s'étoient emparés; ils y avoient commis des cruautés si horribles que trois cents personnes notables, hommes, femmes & jeunes filles, s'étant renfermées dans la citadelle avec quatre tonneaux de poudre, qu'elles avoient enfoncés dans la terre, y mirent le feu & préfererent de s'enterrer sous ses ruines que de se rendre. Les Suédois joints aux Polonois en chasserent l'ennemi au nombre de dix-huit mille; ils en tuerent sept mille, firent beaucoup de prisonniers & leur prirent vingt pieces de canon. Oberpalen se rendit volontairement aux Suédois: (3) ceux-ci marcherent sur Wibourg, firent une irruption en Russie, le fer & la flamme à la main, ne faisant aucun quartier aux hommes & livrant le pays à la dévastation. La peste qui l'année précédente avoit commencé à Riga, étendit ses ravages en Suede: il périt en quatre mois à Stockholm, plus de douze mille personnes de cette affreuse maladie. Vers ce tems Eric finit sa carriere par un attentat qui deshonore la mémoire du Roi Jean: ce malheureux Prince étoit sévérement gardé dans sa prison depuis huit ans: il cherchoit tous les moyens de se procurer la liberté: il avoit des partisans dans le Royaume, & l'on avoit découvert quelques conspirations pour briser ses fers. Le Roi Jean avoit obtenu un décret du Sénat & des principaux membres des Etats Généraux, qui permettoit à ceux qui le gardoient de le tuer, s'il faisoit des efforts pour se sauver. Le Roi Jean n'avoit pas mis cet ordre à exécution, quoiqu'on eût découvert des intrigues pour la délivrance d'Eric. La conspiration des Ecossois, dont Mornay fut accusé d'être l'auteur, & pour laquelle il eut la tête tranchée, quoiqu'il n'y eût contre lui d'autre preuve, que d'avoir donné des larmes à la situation du prisonnier, & enfin les troubles que Jean prévoyoit bien que la nouvelle Liturgie occasionneroit & dont les partisans d'Eric ne manqueroient pas de profiter, déterminerent le Roi au fratricide: il lui fit donner du poison, qui termina les jours de ce Prince moins malheureux peut-

Leurs cruautés.

Sont battus.

Eric est empoisonné par le Roi Jean.

(1) *Locœn. hist. Suec. L. 7.* (2) Voyez *supra* p. 49. (3) *Puffend.* Introd. à l'hist. Univ. T. 4.

peut-être par ſon caractere même, que par les monſtres qui en abuſoient. *Hiſt. de Suede. 1560-1610.*
Rien ne peut juſtifier le Roi Jean; il devoit ſe ſouvenir qu'il avoit été au pouvoir de ſon frere, priſonnier comme lui; que ſon caractere furieux, le preſſentiment qu'il avoit que Jean le détrôneroit, & les mauvais conſeils auxquels il étoit livré, n'avoient jamais pu le déterminer à ce crime. Après la mort d'Eric rendue publique par l'expoſition de ſon corps dans une égliſe, Jean ſuivit avec plus d'ardeur qu'il n'avoit encore fait, le rétabliſſement du Catholiciſme. A la place de Laurent de Néricie, on donna l'Archevêché d'Upſal à Laurent Magnus, frere d'Olaüs & de Jean, qui avoient rempli ce ſiege; mais avant ſon inſtallation il fut envoyé à Rome pour s'y inſtruire de tout ce qui regarde la Religion Catholique. Le Roi fit compoſer de nouvelles hymnes, de nouvelles prieres pour les morts: la Reine eut ſa chapelle dans le château, où le ſervice divin étoit célébré ſelon le rit de Rome. Le Duc Charles aſſembla les eccléſiaſtiques de ſon Duché à Nicoping, & dans cette eſpece de ſynode, on s'engagea par ſerment & par écrit à s'en tenir aux articles de la confeſſion d'Augsbourg, à rejetter la liturgie & à s'oppoſer aux innovations en matiere de Religion: le Duc Charles fut le premier qui prêta le ſerment. (1)

1579.

Le Roi Jean ſuit vivement ſon projet de rétablir le Catholiciſme.

La guerre cependant déſoloit la Livonie; le Czar furieux de ſa défaite, forma le projet de porter en même tems, ſes armes en Livonie, en Courlande & en Pruſſe, & de ne faire de ces pays qu'une ſeule province ſoumiſe à ſon obéiſſance. (2) Il fit une trêve avec les Tartares, raſſembla une armée de cent mille hommes, la diviſa en différens corps qu'il envoya par divers chemins à Pleſcow qu'il fixa pour le lieu du rendez-vous. Il envoya les Tartares dans la province de Scanie, ils rencontrerent les Suédois & furent battus. Ces avantages, ceux qu'ils avoient remportés dans les provinces de Carélie & d'Ingermanland, ceux des Polonois qui avoient forcé les Ruſſes d'abandonner la Livonie, engagerent le Roi Jean de tenter le ſiege de Narva; mais les Suédois furent obligés d'y renoncer (3) à cauſe de pluyes ſi abondantes qu'elles pourrirent les habits ſur le corps des ſoldats, & qu'elles empêcherent le tranſport de l'artillerie & des vivres; ce qui occaſionna dans leur camp une famine qui en enleva quinze cens. Le Czar chercha à déſunir les Polonois & les Suédois: il propoſa la paix aux premiers, afin de n'avoir qu'un ſeul ennemi en tête; mais ſes négociations échouerent: les Polonois même propoſerent un traité d'alliance au Roi Jean. Ce Prince convoqua à ce ſujet les Etats du Royaume: on le ſollicita, au contraire, de faire ſa paix avec les Ruſſes; on craignoit que les Polonois laſſés enfin de la guerre n'acceptaſſent les propoſitions du Czar, ou que quelqu'une des Puiſſances auxquelles on avoit interdit la navigation & le commerce de Narva, ne déclarât la guerre à la Suede. (4) Le Roi n'eut aucun égard à ces ſollicitations, il conclut un traité avec le Roi de Pologne. Ils convinrent d'attaquer en même tems les Moſcovites, & de garder chacun ſes conquêtes. Dans ces mêmes Etats, on ſupplia le Roi, tant pour ſe juſtifier des innovations qu'on l'accuſoit d'avoir faites dans la Religion du pays, que pour arrê-

Succès des Suédois contre les Ruſſes.

Levent le ſiege de Narva.

1580.

Traité d'alliance de Jean avec la Pologne

(1) *Puffend.* Introd. à l'hiſt. Univ. T. 4. (2) Voyez l'hiſt. de Pologne, de Pruſſe, & de Ruſſie *ſupr.* p. 49. p. 180 note & p. 235. (3) *Loccen. hiſt. Suec. p.* 413. (4) *Puffend. Liv.* 4. *Ch* 1. *Tome* 4.

SECT. IV *Hist. de Suede.* 1560-1610.

ter la source & les progrès des schismes & des sectes qui se multiplioient de jour en jour; de déclarer en présence de tous les ordres que la doctrine de l'Église de Suede, étoit conforme à celle de la primitive Église; d'empêcher l'introduction dans le Royaume de cette grande quantité de livres de l'église Romaine, dont le public étoit inondé; de ne remplir les chaires que de personnes également respectables par leurs mœurs & par leur savoir. On le pria surtout de ne pas souffrir que le Prince destiné au trône, fût élevé dans la Religion Catholique.

Les Suédois brûlent Kexholm.

En conséquence du traité entre Etienne Battory & le Roi Jean, les Suédois commandés par Pont de la Gardie, Hermann Flemming, George Boye & Charles Henricson, se mirent en marche pour faire le siege de Kexholm; les Polonois marcherent en même tems d'un autre côté contre les Russes; les Suédois tirerent sur Kexholm à boulets rouges, & comme les maisons étoient de bois, cette ville fut réduite en cendres; deux mille Russes y périrent, les uns dans les flammes, les autres dans le fleuve, sur lequel cette ville étoit située & qu'ils voulurent passer à la nage. Ils attaquerent le château de Padis, qui manquoit de vivres, & le prirent. Ils marcherent par des chemins détournés sur Wesemberg, ils s'en emparerent & y firent un butin immense, parce que les Russes qui connoissoient la force de la citadelle, y avoient porté tous leurs effets & leurs munitions: quatre jours après ils se rendirent maîtres de Telsbourg. Pont de la Gardie à qui les Suédois devoient ces conquêtes, conduisit son armée dans le Finland, & les troupes Suédoises qu'il laissoit, s'emparerent d'autres villes encore. En même tems les Tartares suscités par les Suédois & par les Polonois, entrerent en Moscovie & y firent beaucoup de ravages. Pont de la Gardie, qui étoit revenu en Livonie, fit le siege de Narva; la promesse qu'il fit au soldat du pillage, un feu continuel de trois ou quatre semaines, en vinrent à bout: cinq mille Moscovites périrent pendant le siege, ou furent passés au fil de l'épée. La citadelle se rendit. La perte d'une ville si considérable, le magasin de l'Europe, fut si sensible aux Russes, que les soldats de la garnison, en sortant de la citadelle, soit par haine des Suédois, soit pour tout autre motif, avoient les yeux fixés à terre & les détournoient des vainqueurs, en faisant des signes de croix. (1) Il conduisit ensuite ses troupes en Russie, força la nouvelle Narva de capituler, s'empara d'Iwanogorod, de Jammogorod & de Coporic. D'autres troupes Suédoises s'emparoient en Livonie de Wittenstein, en Carélie de Carlogorod; les pays voisins furent dévastés. Les Polonois furent jaloux de ces succès, quoiqu'ils eussent pris aux Russes Polodsz, Soccoll & quelques autres châteaux. Leur ressentiment éclata lorsque Pont de la Gardie s'étant apperçu qu'ils manquoient de poudre, de boulets & qu'ils avoient beaucoup de soldats malades, leur offrit toutes ces munitions & une partie des Suédois qui devoient entrer en quartier. Les Polonois dédaignerent ces secours, & répondirent qu'ils aimoient mieux faire la paix avec les Russes que d'avoir cette obligation aux Suédois. Sans cette rupture, le Czar attaqué de toutes parts, eut été contraint de demander la paix, aux conditions les plus dures. Ce fut, dit-on, Possevin qui engagea

Prennent Padis.

Wesemberg &c.

Grands avantages des Suédois.

Jalousie des Polonois.

(1) *Locæn. hist. Suec. L. 7. p. 422.*

les Polonois à faire séparément leur paix avec le Czar, sans y comprendre la Suede; le Czar leur céda la Livonie. Quelque mécontens que fussent les Suédois, ils n'en témoignerent rien aux Polonois; mais ce ne fut pas sans regret qu'ils abandonnerent le siege de Pernau, qui duroit depuis six mois.

Hist. de Suede. 1560-1610.

Ils font leur paix séparement.

1582.

Le Roi Jean venoit de marier Elisabeth, la plus jeune de ses sœurs, à Christophe Albert, fils du Duc de Mecklenbourg: il lui restoit à faire déclarer son fils Sigismond, son successeur au trône; il l'obtint des Etats qu'il assembla à Stockholm; quoiqu'il n'eût pas voulu céder l'année précédente aux conseils qu'ils lui donnoient de faire la paix avec les Russes, de peur que les Polonois ne le prévinrent, ils lui promirent cependant de l'aider. Le Roi vouloit les engager à affoiblir l'autorité du Duc Charles: il avoit dit hautement que si ce Prince refusoit d'accepter la Liturgie, on pourroit bien lui ôter son Duché; mais les Etats ne prononcerent rien à ce sujet. En vertu de la cession que le Czar avoit faite au Roi de Pologne, de la Livonie, ce dernier prétendoit encore que les Suédois devoient lui remettre Narva, Wesemberg, Telsbourg, Wittenstein, Lode, Leala, Habsal & Revel; ces propositions révolterent le Roi de Suede. L'Ambassadeur de Pologne prétendoit que la Livonie étoit une dépendance de la Lithuanie; qu'à la vérité par le traité fait entre la Suede & la Pologne, chacun des alliés devoit garder tout ce qu'il prendroit sur l'ennemi, mais qu'il falloit entendre par-là seulement les conquêtes faites en Moscovie; que, quoique toutes les villes conquises eussent été prises par les Suédois, les Polonois s'étoient battus contre l'ennemi commun. Le Roi Jean répondit avec beaucoup de fermeté, qu'il ne se feroit point attendu que son beau-frere voulut lui enlever le fruit de ses victoires; que les Polonois avoient montré bien moins de valeur & de zele dans la conquête des villes qu'il réclamoit, que les Suédois; que le Roi de Pologne ne devroit pourtant pas oublier que les Suédois l'avoient fidelement assisté dans cette guerre, qu'ils en avoient soutenu tout le poids avant l'alliance; que néanmoins, on leur avoit cédé non seulement la moitié du canon pris sur les ennemis devant la ville de Wenden, mais qu'il avoit lui Jean, remis la dot de sa femme, & l'argent prêté, qui se montoit avec les intérêts à la somme de trois cents mille écus; qu'il espéroit que le Roi de Pologne feroit attention que leur traité portoit qu'en fideles alliés ils partageroient les avantages & les desavantages de la guerre, sans aucune exception de la Livonie, & que s'il étoit assez injuste pour persévérer dans ses prétentions, non seulement il ne lui céderoit rien, mais qu'il réclameroit sa dot & son argent à main armée; qu'au surplus Etienne avoit appris, sans doute, dans l'histoire, que les Cimbres & les Goths avoient subjugué l'Italie, détruit la superbe Rome & porté la terreur dans l'Europe & l'Asie; que le même sang couloit dans les veines de leurs descendans, & qu'ils ne craignoient ni les Russes ni les Polonois. (1)

Le Roi de Pologne veut profiter des conquêtes des Suédois.

Fiere réponse de Jean.

Etienne piqué de cette réponse, vouloit déclarer la guerre aux Suédois; la Pologne s'y opposa. Cependant les Suédois faisoient le siege de Notebourg; mais Pont de la Gardie ayant été obligé d'aller en Suede, celui qu'il laissa pour le remplacer, abandonna cette conquête; ses troupes se répandi- 1583.

(1) *Locæn. hist. Suec. L. 7. in vit. Joh.*

Sect. IV. Hist. de Suede. 1560-1610.

rent dans le pays & le dévasterent. Le Czar accablé de tant de pertes proposa enfin la paix, mais on ne put convenir que d'une trêve de trois années, (1) sous ces conditions que le Roi Jean, pendant la trêve, conserveroit ce qu'il avoit conquis, & que les prisonniers seroient rendus de part & d'autre. Bientôt après mourut Catherine, épouse du Roi Jean: elle ne laissa que deux enfans, Sigismond & Anne. Son corps fut porté à Upsal: elle étoit douce & portée à la bienfaisance, même envers ceux qui étoient d'une religion différente de la sienne. Elle nourrissoit de sa table ceux qui étoient mis en prison pour refus d'acceptation de la Liturgie; elle sollicitoit & obtenoit ensuite leur élargissement; „ allez, leur disoit-elle, rapportez à vos „ amis, la maniere dont votre ennemie vous a traités."

Trêve entre Jean & le Czar. 1584. *Mort de la Reine.*

Comme la trêve entre le Roi Jean & le Czar étoit prête à expirer, le Roi de Suede envoya des Ambassadeurs pour convenir d'une paix durable. Les Russes demandoient que les Suédois abandonnassent ce qu'ils avoient conquis dans la Livonie & en Russie; non seulement les Suédois rejettoient cette proposition, mais encore ils vouloient exiger les frais de la guerre; ces difficultés furent un obstacle à la paix; mais la trêve fut continuée pour quatre années. L'un des Ambassadeurs étoit le célebre Pont de la Gardie, François né dans le Périgord, un des plus grands Généraux de ce siecle. Ils montoient un vieux vaisseau, construit par les Russes; à la hauteur de Narva, comme on tiroit le canon en signe de joie, le vaisseau s'ouvrit: vingt-huit personnes tomberent dans la mer, tous se sauverent, à l'exception du Héros François; perte vraiment déplorable pour le Roi Jean & pour la Suede. Ce Prince l'avoit créé Baron & lui avoit donné en mariage sa fille naturelle. Inébranlable dans les dangers, savant dans l'art de la guerre, patient dans les travaux les plus pénibles, prudent dans les conseils, heureux dans ses entreprises, la Suede lui dut sa gloire sous ce regne.

1585. *Mort du célebre Pont de la Gardie.*

Les Catholiques avoient beaucoup perdu par la mort de Catherine; cependant les Sénateurs firent des efforts inutiles pour engager Sigismond à embrasser la religion dominante, & quand ils lui représentoient qu'il s'exposoit à perdre un jour la couronne, il répondoit qu'il préféreroit toujours le Royaume des cieux à ceux de la terre; mais le Roi Jean après la mort de son épouse écouta plus favorablement les Sénateurs, lorsqu'ils lui représenterent que son obstination pour le rétablissement du Catholicisme, pourroit occasionner de grands troubles dans le Royaume. Ce qu'il craignoit le plus, étoit le Duc Charles; il le soupçonnoit de former des projets contre lui. Il avoit passé quelque tems à Heidelberg: ce séjour avoit paru suspect à Jean, qui pour découvrir ce qui s'y passoit, avoit envoyé des Ambassadeurs en Angleterre auprès d'Elisabeth: ils y apprirent qu'on travailloit à former pour la défense de la Religion Protestante, une alliance entre les Rois de Navarre, d'Angleterre, de Dannemarck & les Princes d'Allemagne. Le Roi Jean qui commençoit à sentir les difficultés d'un changement de Religion, abandonna peu à peu les Catholiques & leur défendit même de tenir des assemblées à Stockholm. Ce qui contribua encore à rallentir son zele, fut son

Le zele de Jean pour le rétablissement du Catholicisme se rallentit.

(1) *Puffend.* ne donne à cette trêve que deux mois. *Locœn. loc. cit.* dit formellement qu'il fut convenu qu'elle seroit de trois ans.

second mariage avec la fille de Jean Axelson Bielke, Sénateur du Royaume & Gouverneur d'Ostrogothie. *Hist. de Suede.*

Sur le bruit des préparatifs que le Roi de Pologne faisoit pour recouvrer les Duchés de Smolensko & de Servie, le nouveau Czar sembla desirer avec plus d'empressement la paix avec les Suédois; mais il ne vouloit y consentir qu'autant qu'on lui rendroit Iwanogorod, Jammogorod, & Kexholm. Sur ces difficultés le Czar renvoya son Lieutenant, c'est ainsi qu'il appelloit le Roi de Suede, à celui de Novogorod. (1) Jean ne souffrit point cette insulte, il écrivit au Grand Duc de Moscovie; „ qu'il ne reconnoissoit de „ supérieur au Roi de Suede ni lui, ni tout autre; qu'il croyoit pouvoir „ s'estimer autant que lui; qu'il savoit bien que les Czars, ses prédécesseurs, avoient eu, comme lui, la témérité de traiter de leurs Lieutenans „ ou Vicaires, les Rois de Suede; que ceux-ci n'avoient pas daigné s'en offenser, mais qu'il eut désormais à renoncer à cet usage Russe, s'il ne vouloit pas y être forcé par les Vicaires du trône de Suede: qu'au surplus, „ si, comme il l'en menaçoit, il se vengeoit sur les Ambassadeurs Suédois, „ il sauroit user de représailles envers les Russes qui étoient dans ses Etats." Les conférences pour la paix furent rompues, mais on conclut encore une trêve pour quatre ans. 1560-1610. 1586.

La méfiance qui regnoit entre le Roi & le Duc Charles, ne faisoit qu'augmenter: elle n'avoit pas seulement pour cause, l'intérêt des biens de la succession paternelle, mais la rivalité de puissance & d'autorité: il avoit été convenu entre les deux freres qu'ils partageroient les soins du gouvernement; mais dès que l'un fut sur le trône, l'autre n'eut plus qu'à obéir. Charles en avoit hautement marqué son ressentiment; mais ne voulant point faire un éclat qui pût avoir de suites facheuses, il envoya des Ambassadeurs au Roi Jean, pour terminer leurs querelles. La principale étoit que le Roi prétendoit avoir seul le droit de confirmer l'élection de l'Evêque; il étoit question de celui de Stregnetz, que le Roi ne vouloit point: le Duc lui faisoit dire par ses Ambassadeurs, que puisque le Roi avoit ce droit, à l'exclusion du Duc, il devoit nécessairement le confirmer. Le Roi assembla les Etats à Wadstena, & y fit ajourner le Duc. Mais comme il craignoit que cette citation n'aigrît l'esprit du peuple qui aimoit beaucoup Charles, il fit publier par tous les prédicateurs que son projet n'étoit point de faire arrêter son frere, mais de terminer quelques différends au sujet de l'installation de l'Evêque de Stregnetz, & de quelques impôts qu'il avoit mis sur ses vassaux sans l'agrément du Roi. Le Duc que ces protestations ne rassuroient pas, au lieu de comparoître, rassembla quelques troupes & se rendit dans un village voisin de Wadstena: les Etats furent allarmés; on s'empressa de réconcilier les deux freres; on détermina le Duc à reconnoître l'autorité suprême du Roi, & le Roi promit d'oublier le passé. (2) Ils convinrent de quelques réglemens que le Roi engagea le Duc & que celui-ci promit de faire observer dans ses Etats. Il fut question de l'acceptation de la Liturgie; le Duc Charles répondit qu'il entendoit peu ces matieres, qu'il assemble-

Mesintelligence entre le Duc Charles & le Roi Jean.

1587.

(1) Les auteurs Suédois disent son VICAIRE, *Vicarius. Chrytr. in Chr. Saxon. Russor. in Chr. Livon.* (2) *Locan. hist. Suec. L. 7. in vit. Johan III.*

SECT. IV. *Hist.* de Suede. 1560 1610.

roit les eccléſiaſtiques du Duché, & qu'il ſe conformeroit à ce qu'ils auroient décidé. Le Roi avoit eu le crédit, il y avoit quelque tems, d'obtenir l'aveu des Etats pour l'acceptation volontaire de la Liturgie; il ne douta point que les eccléſiaſtiques ſujets de Charles, ne s'y ſoumiſſent; & dans cette ſuppoſition, il forma le projet de dreſſer un formulaire pour la religion, uniforme dans tout le Royaume: mais l'aſſemblée rejetta d'une commune voix la Liturgie, s'étant déja liés par le ſerment qu'ils avoient fait de s'en tenir à la Confeſſion d'Augsbourg.

On les réconcilie.

Etienne Battory, Roi de Pologne, mourut; les Etats aſſemblés à Warſovie pour l'élection de ſon ſucceſſeur, avoient à choiſir ſur pluſieurs concurrens: (1) outre quelques Seigneurs du Royaume qui avoient leurs partiſans, Maximilien frere de l'Empereur Rodolphe, le Czar Théodore, Sigismond Prince de Tranſilvanie aſpiroient au trône, & la Nobleſſe étoit diviſée en autant de factions, qu'il y avoit de candidats; la Reine Anne du ſang de Jagellon, veuve d'Etienne, & ſœur de Catherine épouſe du Roi Jean, parvint par le crédit qu'elle avoit ſur les eſprits & par l'amour que le peuple & la nobleſſe avoient pour elle, de faire élire Sigismond, fils du Roi Jean. Anne avoit donné avis au Roi de Suede de ſes projets; ce Prince avoit envoyé des Ambaſſadeurs à la République, avec ordre de demander le payement de ce qui lui étoit anciennement dû, d'agir de concert avec la Reine Anne pour l'élection du Prince, avec ordre s'ils réuſſiſſoient, de ſacrifier la dette, & plein pouvoir, d'offrir & de faire avec les Polonois contre les Moscovites, une alliance perpétuelle. Ce traité fut une des premieres conditions de l'élection: les autres furent qu'après la mort du Roi Jean, la Couronne de Suede paſſeroit ſur la tête de Sigismond; qu'il ne retrancheroit ni villes, ni châteaux, ni terres, ſoit en Livonie, ſoit ailleurs, pour les ajouter à la Pologne; que ſa future épouſe ſeroit dôtée par l'un & l'autre Royaume; qu'avec le conſentement de la République, il pourroit chaques trois ans, aller viſiter le Royaume de Suede; que lorſqu'il en ſeroit beſoin, il entretiendroit à ſes frais, une flotte au ſervice de la Pologne: que dans les guerres que la République auroit contre les Moscovites, il lui prêteroit un certain nombre de vaiſſeaux, & qu'il donneroit à la République, les canons que le Roi Jean avoit gagnés au ſiege de Wenden. (2) Outre ces articles, lorſque Sigismond fut ſur le point de partir pour la Pologne, le Sénat de Suede en préſenta d'autres, que le Roi Jean & ſon fils ſignerent; ils portoient que par l'alliance ſignée entre la Pologne & la Suede contre toute ſorte d'ennemis, ſurtout contre les Moscovites, aucun des deux Etats ne pourroit faire la guerre ſans le conſentement de l'autre; qu'après la mort de ſon pere, il garderoit la Couronne de Suede & la transmettroit à l'aîné de ſes enfans mâles; on régloit dans ce traité les appanages des enfans puînés de Sigismond & les dots de ſes filles. Il y étoit dit qu'il favoriſeroit également les deux nations; que pendant le ſéjour qu'il feroit tous les trois ans en Suede, il y ſeroit entretenu aux frais de l'Etat; que lorſqu'il retourneroit en Pologne, il renverroit les vaiſſeaux qui l'auroient tranſporté, le canon, & tout ce qu'il auroit pris pour ſon voyage; qu'il en feroit de même

Sigismond élu au trône de Pologne.

A quelles conditions.

(1) Voyez ſupr. p. 52. (2) *Locæn. loc. cit.* Introd. à l'hiſt. de l'Univ.

lorsque de Pologne il reviendroit en Suede; que pendant son absence il donneroit l'administration aux plus considérables du pays: que les ministres Suédois qu'il auroit en Pologne, & les ministres Polonois qu'il auroit en Suede, ne se mêleroient que des affaires de leur Royaume. (1) Il étoit dit que les rentes & revenus ordinaires du Royaume de Suede seroient gardés jusqu'à l'arrivée du Prince; qu'il ne pourroit les emporter hors du Royaume, excepté dans le cas de payement du mariage de ses enfans ou de ceux du Roi son pere. On y régloit la maniere dont le Prince se conduiroit à l'égard de la religion, à laquelle il étoit stipulé qu'il ne feroit aucun changement. Il y étoit dit que ce Prince ne feroit aucun traité avec les Princes étrangers touchant les affaires de Suede, sans l'avoir communiqué au Sénat du Royaume; qu'il ne confieroit le commandement des troupes suédoises qu'à des généraux Suédois; qu'il laisseroit aux soldats Suédois le butin qu'ils pourroient faire; qu'il entretiendroit à sa solde les troupes Suédoises qu'il ameneroit au secours de la Pologne, &c. (2)

Hist. de Suede. 1560-1610.

Lorsque le Prince fut arrivé en Pologne & avant son couronnement, les Polonois vouloient qu'il s'engageât à donner à la République, l'Esthonie & une partie de la Livonie: Sigismond répondoit qu'ils ne pouvoient pas lui demander ce qui n'étoit pas en son pouvoir, & qu'il avoit juré à son pere & aux ordres de l'État de ne jamais aliéner l'Esthonie. Le Grand-maréchal Opatinsky, prétendoit que sans cette clause le couronnement ne pourroit point avoir lieu, d'autant qu'il soutenoit qu'elle avoit été convenue avec les Ambassadeurs. Sigismond répondit avec beaucoup de douceur, qu'il n'avoit rien fait ni promis frauduleusement, mais de bonne foi; qu'il s'étoit expliqué clairement avant de quitter la Suede, d'abord à Calmar, ensuite dans le port de Dantzic, avant de prêter serment à Oliva, à Cracovie, & en écrivant à l'Évêque de Kaminieck. Enfin la décision de ce différend fut remise au tems de la mort du Roi Jean, lorsque Sigismond seroit monté au trône de Suede. Les Ambassadeurs de Suede, demanderent à Sigismond, pour leur décharge auprès du Roi Jean, des lettres par lesquelles il déclaroit, qu'en accordant cette clause, il n'avoit point eu envie de donner l'Esthonie à la Pologne après la mort de Jean, qu'il ne l'avoit fait que pour céder aux circonstances & ne pas occasionner des troubles, & qu'il venoit d'ordonner aux Gouverneurs des places de la province de l'Esthonie, de lui désobéir, en cas qu'il leur ordonnât quelque chose de contraire aux intérêts de la Suede. Malgré ces lettres, le Roi Jean fit de violens reproches à son fils, qui lui écrivit encore qu'il avoit mille fois protesté aux Polonois qu'il aimeroit mieux renoncer à leur trône que de leur céder le plus petit village de Suede, ni de rien faire contre la foi promise.

Difficultés de la part des Polonois.

Le Roi Jean, dont le zele sembloit s'être rallenti pour l'acceptation de la liturgie, publia néanmoins un édit contre les opposans; ils y étoient regardés comme traitres, parjures, perturbateurs de la paix publique & comme tels condamnés à la mort & à la confiscation de leurs biens: il défendoit d'en souffrir aucun dans le Royaume, excepté dans le Duché du Prince Charles: 1589.

(1) *Loccen. loc. cit.* Introd. à l'Hist. de l'Univ. (2) Voyez ces differens traités dans Loccen. hist. Suec. L. 7. p. 430, 431, 432, 433.

Sect IV. Hist. de Suede. 1560-1610.

il n'en accusoit pas moins les ecclésiastiques de ce Duché, de rebellion, d'héréfie & de trahison; il les appelloit disciples du diable; les menaçoit de les bannir du Royaume, s'ils ne confessoient leur crime & ne lui en demandoient pardon. (1) Ils s'assemblerent à Orebro & demanderent au Duc la permission de répondre à ces accusations; & publierent une lettre, dans laquelle après avoir réfuté ces termes injurieux, ils déclaroient qu'ils rejettoient la nouvelle liturgie, qu'ils en appelloient à la Bible, à la Confession d'Augsbourg, au Catéchisme de Luther, & prioient le Roi de casser l'édit qu'il avoit fait publier. (2) Cette lettre donna lieu à une infinité d'écrits de part & d'autre. Le Roi s'irritoit par la contradiction; le Duc Charles ne vouloit point céder. Le Roi obligea tous les ecclésiastiques du Royaume de lui prêter un nouveau serment de fidélité, avec promesse de ne point assister les sujets du Duc Charles, en cas de révolte. Tout le clergé de Stockholm signa cet écrit, à l'exception d'un ecclésiastique, qu'on dit que le Roi foula aux pieds. Ce monarque obstiné, se persuadant que Charles n'attendoit qu'une occasion pour exciter des troubles, forma le projet de rappeller son fils en Suede: il lui écrivit de se rendre à Revel, pour traiter de plusieurs affaires; Sigismond s'y rendit; aussitôt le Roi Jean demanda aux Polonois de permettre à leur Roi de venir en Suede pour son couronnement; mais la République, qui se méfioit des intentions du Roi de Suede, & qui se souvenoit du départ de Henri de Valois, s'opposa à celui de Sigismond, & demanda son retour en vertu du serment qu'il avoit fait, en recevant la Couronne de Pologne. Cette demande des Polonois, ne fit qu'irriter encore les désirs du Roi Jean: peu de jours après le Sénat de Suede lui demanda de son côté, de remettre à un autre tems, le retour de son fils dans le Royaume; ils lui représentoient, qu'en le rappellant il ne pourroit manquer de mécontenter les Polonois, qui donneroient la Couronne au Czar; que dans l'état où se trouvoit la Suede, accablée de dettes, ayant à craindre les Danois, toujours prêts à profiter des troubles qui agitoient son sein, fomentant même en secret les divisions, elle se trouveroit en bute à cette Puissance & aux forces de la Pologne & de la Moscovie liées ensemble: que la Suede, dont les places étoient dégarnies de munitions, dont les troupes étoient actuellement mal payées, seroit accablée; que les moindres risques qu'elle eut à courir, étoient de perdre sans espoir, l'Ingermanie, la Carélie, l'Esthonie & le Finland. (3)

Troubles au sujet de la Liturgie.

Jean veut rappeller son fils en Suede.

Les Polonois s'y opposent.

Ainsi que les Suédois.

Dix Sénateurs avoient signé ce mémoire. Le Roi le rejetta; alors les troupes & leurs chefs se mutinerent, poserent les armes devant le palais, & jurerent de ne les reprendre que lorsque le Roi auroit renoncé à son projet de ramener son fils en Suede. Le Roi Jean hésitoit encore, & Sigismond n'osoit pas lui désobéir; lorsqu'il reçut un courier du Grand Chancelier qui lui annonçoit que les Tartares & les Turcs avoient fait une irruption sur les terres de la République, & que sa présence étoit indispensable pour prendre une résolution & les moyens les plus prompts: il le prévenoit en même tems, que les Polonois commençoient à murmurer de son absence. La circonstance étoit

Sigismond est obligé de repartir.

(1) Puffend. Introd. à l'Hist. de l'Univ. L. 4. Ch. 1. (2) Idem. Ibid. (3) Puffend. loc. cit.

étoit pressante; le pere & le fils se séparerent & ne se virent plus. Les Russes désiroient la paix, ils offroient de racheter les villes dont les Suédois s'étoient emparés: le Roi Jean rejetta ces propositions, quoiqu'il fit aussi les vœux les plus ardens pour terminer sa querelle avec la Russie : mais ces vœux de part & d'autre n'aboutirent qu'à une trêve de quelques mois.

Hist. de Suede. 1560-1610.

1590. Le Roi Jean étoit toujours à Revel; Hogenschild Bielke gouvernoit pendant son absence: il écrivit au Roi, pour le rappeller le plus promptement, puisqu'il y avoit des troubles dans le Royaume. Le Roi arrivé à Stockholm, trouva que tout étoit calme ; il accusa le Gouverneur même & plusieurs Sénateurs de tramer des complots contre lui: il prétendit, que c'étoit dans cette vue qu'ils l'avoient dissuadé de rappeller son fils en Suede. Ces Sénateurs étoient Thure Bielke, Eric Gustafson & Gustave Banner: il imagina qu'ils étoient les instigateurs de la mésintelligence qui regnoit entre le Duc Charles & lui, afin de les accabler l'un par l'autre & de priver ensuite Sigismond du trône de Suede. Cette opinion sans fondement eut le plus heureux effet; il se réconcilia avec le Duc Charles, partagea avec lui les soins du gouvernement, l'admit dans tous ses conseils & ne se conduisit plus que par lui.

Il rend son amitie au Duc Charles.

Le Czar proposa une seconde fois de lui céder pour une certaine somme, les villes Russes qui étoient au pouvoir des Suédois: il envoya des députés en offrir le prix au Roi Jean, & marcha presque sur leurs pas avec une puissante armée en cas de refus. Les députés du Roi s'étoient aussi rendus sur les frontieres & on étoit convenu, de part & d'autre, qu'on ne prendroit les armes que, lorsque la négociation seroit rompue & si l'on ne pouvoit pas s'accorder. Les Moscovites n'attendirent pas la fin des conférences; ils brûlerent Jamogorod & les députés Suédois se retirerent, malgré les protestations que firent les Moscovites de n'avoir aucune part à ces actes d'hostilité, & leurs efforts pour les engager à reprendre les conférences. Cependant l'armée Russe, au nombre de cent mille hommes, s'avançoit vers Narva; cette ville fut bientôt assiégée. La garnison se défendit courageusement & perdit beaucoup de monde: l'armée Suédoise s'étoit retirée sur Wesenberg; elle avoit été suivie par les Tartares jusques sur le Prut; ils firent des prisonniers, & enleverent quelques chariots. Les Russes se répandirent dans le Finland; ils y faisoient des ravages : c'étoit au milieu de l'hiver; la neige couvroit la terre à une hauteur considérable: six cens paysans Finlandois, accoutumés à marcher sur cette neige avec leurs larges souliers de bois, attaquerent avec leurs fleches cette multitude peu faite à cette sorte de combat, & qui pouvoit à peine se soutenir; ils en tuerent un grand nombre, & les forcerent de se retirer. (1) Ils revinrent auprès de Narva, l'attaquerent de tous côtés & multiplierent les assauts; le canon avoit fait plusieurs breches; les assiégeans exhortoient envain la garnison de se rendre; une partie avoit péri en se défendant; l'autre avec le secours des habitans s'élance sur la breche & précipite l'ennemi du haut des murs; il y eut un grand nombre de ces généreux défenseurs qui furent atteints de balles empoisonnées qui leur causerent une mort prompte. (2) Les Russes, malgré le petit nombre auquel les assiégés se trou-

Négociations pour la paix entre les Russes & les Suédois rompues.

(1) *Locœn. L. 7. hist. Suec. p.* 438. (2) *Locœn. Hist. Suev. p.* 138. *in vit. Joh. III.*

Sect. IV. *Hist.* de Suede. 1560-1610.

voient réduits, furent obligés de se retirer & de prendre haleine; mais comme deux jours après les Russes menaçoient de reprendre le siege, Charles Horn qui n'avoit aucun secours à espérer & qui voyoit la ville & la garnison réduite à l'extrêmité, fit une capitulation honorable, il conserva Narva & à la place de cette ville il remit entre les mains des Russes, Iwanogorod & Coporic & convint d'une suspension d'armes pour un an. Le Czar y fit une entrée triomphale; il étoit monté sur un char, un brasier devant lui & traîné par des hommes; il n'y passa qu'une nuit & ramena son armée en Russie.

Belle & singuliere Capitulation.

1591. Le Roi Jean affligé de la perte de tant de places, rappella Charles Henricson, & le fit mettre en prison avec quelques Sénateurs: il confia le commandement de l'armée à Charles son frere & il espéroit par son moyen, de reconquérir toutes ces villes. Le Roi de Suede demanda des secours aux Polonois contre les Moscovites; mais ils venoient de faire leur paix avec cette nation, autant pour terminer leurs différends, que pour avoir le moyen de négocier la paix entre la Suede & la Russie. Le Roi Jean donna de nouveaux témoignages de son amitié au Duc Charles: il fit publier & confirmer par les Etats, l'acte concernant le droit de succession à la Couronne de Suede, avec la clause expresse que les descendans de la famille Royale en ligne masculine, se succéderoient les uns aux autres. Le Duc Charles épousa en secondes nôces, Christine fille d'Adolphe Duc de Holstein, au mépris de la promesse qu'il avoit faite à son frere de ne pas se marier. Jean craignit que les enfans qui viendroient de ce mariage ne disputassent la Couronne aux enfans de Sigismond. Le Roi de Pologne épousa dans le même tems la Princesse Anne, fille de l'Archiduc d'Autriche.

Second mariage du Duc Charles.

1592. Le Roi Jean faisoit les préparatifs de la guerre de Russie, lorsqu'il se sentit incommodé; sa maladie eut en peu de jours le caractere le plus funeste; peu de tems avant sa mort il fit rendre la liberté aux Sénateurs qu'il avoit fait mettre en prison: il fit son testament; les Sénateurs refuserent de le souscrire. Le Duc Charles leur témoigna son indignation de ne l'avoir point averti de la maladie du Roi, n'étant éloigné de Stockholm que de quatre miles: il auroit désiré d'avoir une conférence avec ce Prince sur ce même testament & sur plusieurs objets qui concernoient l'Etat. Le Roi Jean mourut le 17 de Novembre 1592, dans sa 56e année: on prétend que le chagrin de s'être livré à des conseillers perfides, empoisonna & abrégea ses derniers jours. (1) Ce Prince étoit naturellement bon, affable à ses sujets & aux étrangers; il étoit juste & n'écoutoit que trop facilement quiconque le conseilloit: il en vouloit aux vices & pardonnoit les vicieux, lorsqu'ils étoient susceptibles de correction; mais sur la fin de son regne, on l'avoit rendu soupçonneux & sévere; il s'étoit non-seulement persuadé qu'il y avoit des complots pour enlever le trône à Sigismond, mais encore pour abolir la succession héréditaire & établir le gouvernement Aristocratique. La Cour du Roi Jean étoit brillante & magnifique, sans donner néanmoins dans un faste inutile & ruineux: l'humanité mêlée d'une gravité noble éclatoit sur son front; il mêloit de la dignité dans toutes ses actions. Il parloit l'Allemand, le Polonois, le François & l'Italien; il répondoit aux Ambassadeurs de ces nations dans leurs propres langues; il parloit aux autres en Latin, langue qui lui étoit aussi familiere que

Mort du Roi Jean.

Ses qualités.

(1) *Puffendorf & Locen. loc. cit.*

la Suédoiſe; il protégea les lettres & les cultiva. Il défendit avec gloire la Finlande, la Livonie & la Suede, contre les efforts des Ruſſes & des Polonois. Il montra à contretems trop d'obſtination pour le rétabliſſement du Catholiciſme: ſon zele excité par la Reine Catherine lui fit quelquefois négliger les autres affaires du Royaume: (1) mais enfin s'appercevant qu'il ne pouvoit pas maîtriſer les conſciences, ramené par les conſeils de ſa ſeconde épouſe, il abandonna la liturgie, dont il n'étoit preſque plus queſtion à ſa mort, qui demeura cachée pendant deux jours: Charles Duc de Sudermanie, comme premier Prince du ſang, prit le timon de l'Etat en attendant que Sigismond arrivât. Il écrivit aux Gouverneurs d'Eſthonie & de Finland, de veiller ſur leurs places, & de ſe pourvoir de munitions de guerre & de bouche: il leur envoya de l'argent; en un mot, il prit toutes les précautions néceſſaires, pour que les Ruſſes alors ennemis déclarés de la Suede & que les Polonois même, à l'occaſion de la mort du Roi, ne tentaſſent quelqu'entrepriſe contre la Suede. (2)

Hiſt. de Suede. 1560-1610.

Soins du Duc Charles.

Pendant les deux jours que la mort du Roi fut tenue ſecrete, le tréſor Royal & ſa garde-robe furent pillés: Charles étoit alors abſent; informé de ces déſordres, à ſon arrivée il en fit aux Sénateurs & à la Reine les plus ſanglans reproches. Sigismond n'apprit la mort de ſon pere, dont il n'ignoroit pourtant pas la maladie, que par les lettres du Duc Charles. Il avoit néanmoins envoyé Jacques Horn à ſon oncle, pour le prévenir que ſi la maladie du Roi Jean devenoit trop grave, il ſe rendroit en Suede au printems ſuivant; qu'il le prioit en cas d'événement de ſe charger de l'adminiſtration du Royaume, & d'appaiſer tous les troubles, afin qu'à ſon arrivée il pût être tranquille. Le Comte Axel Lœwenhaupt jugeant par les ordres que Charles avoit donnés à ceux qui commandoient dans les places d'Eſthonie, que ce Prince vouloit s'emparer du trône, chercha à indiſpoſer les Eſthoniens contre lui, par ſes exhortations vives & hors de propos, à reſter fideles à Sigismond. Charles le menaça de le punir comme ſéditieux & lui ordonna de ſe rendre à Stockholm. Lœwenhaupt alla auprès de Sigismond & ne parut en Suede qu'avec des lettres du Roi: la démarche de ce Seigneur, à qui Charles craignit que le Roi ne donnât le gouvernement de la Gothie occidentale & du Finland, engagea ce Prince de défendre aux habitans de le reconnoître, quelques ordres qu'il montrât. Ce Prince avoit auſſi ordonné à Olaüs Steenbok de venir répondre aux accuſations dont il étoit chargé; mais craignant d'être empriſonné il ſe retira en Pologne. Ces deux Seigneurs s'efforcerent d'inſpirer à Sigismond, des ſoupçons contre la fidélité du Duc. Cependant ce Prince, dès qu'il eut donné ſes ſoins à la pompe funebre du Roi, aſſembla le Sénat, & demanda d'être reconnu comme le plus ancien Prince du ſang & qu'en cette qualité le Sénat conſentit qu'il ſe chargeât dans l'abſence du Roi, de l'Adminiſtration du Royaume: tous les Sénateurs, d'une commune voix, jurerent de lui obéir en tout ce qui ne bleſſeroit ni la

Sigismond Roi de Pologne & de Suede.

Commencement de troubles.

(1) Il portoit ſi loin le zele pour la religion Romaine, qu'un jour le précepteur de Sigismond ayant voulu repréſenter au pere & au fils que le jeune Prince s'expoſoit à perdre le Royaume de Suede, le Roi Jean mettant l'épée à la main & menaçant l'inſtituteur: *tu éleveras mon fils*, lui dit-il, *dans l'eſpérance de l'un & de l'autre regne.* (2) *Locœn. Hiſt. Suec. L. 7. p.* 440, 441.

SECT. IV. *Hist.* de Suede. 1560-1610.

gloire de Dieu, ni la pureté de la Religion, ni les privileges du Royaume, ni le ferment de fidélité qu'ils avoient prêté à Sigismond; douze Sénateurs fignerent cet acte. On convoqua enfuite les Etats du Royaume, on y chercha les moyens d'anéantir dans le Royaume, jufques au nom de Liturgie, de défendre la prédication & l'enfeignement de la Religion Romaine, & l'on indiqua à ce fujet un Synode à Upfal.

Soupçons de Sigismond contre Charles, fomentés par quelques courtifans.

Les Etats du Royaume reçurent en même tems, une lettre du Roi, par laquelle il promettoit de confirmer les droits & les privileges de la Nation; de laiffer toute liberté au fujet de la religion, de ne porter aucune haine à ceux qui en embrafferoient une différente de la fienne. Il ordonnoit aux Suédois d'obéir au Duc Charles & au Sénat, dans tout ce qui ne blefferoit point les intérêts de l'Etat & du Roi. Mais peu de tems après, prévenu par les difcours du Comte de Lœwenhaupt, fe méfiant du Duc fon oncle, il donna le commandement des châteaux du Royaume de Suede & de l'Efthonie à quelques Seigneurs Suédois, & envoya en Finlande, le Comte de Sparre prendre le ferment de fidélité & s'emparer des fortereffes. (1) Il adoucit les motifs de ces changemens en écrivant au Duc Charles, qui fit femblant de le croire. Oluf Suercherfon, Secrétaire d'Etat que le Roi avoit demandé & que Charles lui avoit envoyé, en lui recommandant d'avoir la plus grande confiance dans ce Secrétaire, chargea le Duc de calomnies, & lorfqu'il revint auprès du Duc il lui dévoila tous les fecrets qu'il avoit arrachés au Roi. On avoit envoyé des députés en Ruffie pour faire prolonger la trêve pendant deux ans; les Finlandois qui avoient prêté le ferment de fidélité entre les mains de Sparre, s'étoient ligués pour ne laiffer entrer dans aucun des châteaux de la province, que des perfonnes fideles au Roi, & refuferent formellement de fe trouver au Synode d'Upfal. On renouvella dans le Synode l'adhéfion à la Confeffion d'Augsbourg; on y profcrivit entierement la religion Catholique; plufieurs de ceux qui l'avoient embraffée y furent dépofés. L'élévation de l'hoftie & plufieurs autres cérémonies de l'Eglife Romaine introduites dans la Religion Evangélique furent fupprimées: on fubftitua au formulaire une nouvelle difcipline eccléfiaftique. On nomma à l'Archevêché d'Upfal, Abraham, ennemi des Catholiques; ce Synode étoit préfidé par Nicolas de Bothnie, & les décrets en furent fignés par le Duc Charles, par le Sénat, la Nobleffe, le Clergé, les Miniftres d'Etat, les Bourguemaîtres de villes & par tous ceux qui étoient préfens à l'affemblée; ceux qui refuferent de figner, pafferent pour hérétiques. Il fut décidé en outre que les procès qui regarderoient les Suédois ne pourroient être terminés qu'en Suede, & ne pourroient être portés à aucun tribunal de Pologne, & qu'on ne pourroit appeller des Jugemens au Roi, que lorfqu'il feroit en Suede. Il étoit dit que ces deux décrets feroient fignés par Sigismond avant fon couronnement, & faute de refus que le couronnement n'auroit pas lieu.

Cérémonies Catholiques profcrites.

Thuron Bielke fut député vers le Roi, pour en obtenir une affurance par écrit, qu'il ne partiroit pas, fans avoir confirmé aux Suédois leurs privileges, & qu'il leur laifferoit la même liberté de confcience dont ils jouiffoient à la fin du regne de Guftave & au commencement de celui du Roi Jean. Bielke

(1) *Puffendorf* Introd. à l'Hift. Univ. T. 4.

devoit prier le Roi, de n'amener qu'une escorte telle que le Royaume de Suede épuisé par tant de guerres pouvoit la supporter. Le Roi obtint la permission de passer en Suede, à condition qu'il termineroit ses affaires le plus promptement qu'il pourroit, qu'il retourneroit en Pologne & qu'il y feroit sa résidence continuelle: il envoya devant lui, Gustave Brahé & Pierre Brasch, pour assurer les Etats qu'il maintiendroit leurs droits & leurs privileges. (1)

Hist. de Suede. 1560-1610.

Promesses de Sigismond.

1593.

Sigismond partit de Warsovie avec la Reine & sa sœur Anne, suivi d'un cortege nombreux & magnifique de Polonois & de Hussards; il passa par Marienbourg, Thorn, Elbing en Prusse & arriva à Dantzick: après un séjour d'un mois, il descendit à l'embouchure de la Vistule. On envoya au devant de lui pour le recevoir Eric Sparre & Claude Bielke. A l'entrée maritime de la Suede, il fut reçu par tous les Sénateurs; le Duc Charles l'attendoit au pont du château de Stockholm, & lui témoigna la joie la plus vive. Quoiqu'il dût s'obliger par écrit, avant le couronnement, de conserver aux Ordres de l'Etat la liberté de conscience, de confirmer l'adhésion à la Confession d'Augsbourg, les privileges de l'Etat, il renvoya toutes ces choses à son couronnement: cette cérémonie fut différée de six semaines au-delà du terme indiqué; la cause de ce délai fut la déclaration que fit le Roi, qu'il ne vouloit être couronné par aucun Evêque Luthérien; en conséquence il annulla la nomination d'Abraham à l'Archevêché d'Upsal, comme faite sans son aveu & sous prétexte que cet ecclésiastique s'étoit montré contre le Roi Jean. Le Sénat s'opposa à cette résolution & supplia le Roi d'y renoncer. L'auteur secret de cette querelle étoit François de Malespine, Nonce que le Pape Urbain avoit envoyé à Sigismond pour le féliciter sur son avénement au trône de Suede: il l'avoit accompagné à Stockholm avec quelques Jésuites; ce que les Suédois avoient vu de mauvais œil; c'étoit lui qui vouloit couronner le Roi, qui l'engageoit de presser les Suédois, d'assigner une église dans chaque ville pour l'exercice de la religion Catholique, de casser les décrets du Synode d'Upsal comme assemblé contre la volonté du Roi, & surtout d'annuller celui qui regardoit la Confession d'Augsbourg.

Arrivée de Sigismond en Suede.

Conseils du Nonce & des Jésuites au sujet de la religion.

Non seulement le Sénat parut résolu de soutenir l'ancien usage; mais il supplia le Roi de jurer (2) de maintenir la Confession d'Augsbourg, de confirmer l'élection d'Abraham, l'établissement de l'Université d'Upsal pour l'entretien des pauvres étudians qui s'appliquoient à se rendre propres à instruire les peuples de leurs devoirs & des principes de la religion Evangélique; de conserver les loix, de revêtir de la force & de l'autorité du trône, les privileges de tous les Ordres du Royaume; de faire frapper de la monnoie de bon aloi; de procurer la paix avec la Russie; de ne mettre des impôts qu'après avoir été délibérés dans les Etats & avec le consentement des peuples: le Sénat demandoit encore, ou que le Roi se fixât en Suede, ou qu'il assignât le tems de son retour de Pologne, & si son absence devoit être trop longue, qu'il confiât le gouvernement au Duc Charles, avec un conseil de Sénateurs, auxquels on prescriroit une forme constante & invariable; enfin de laisser en Suede les ornemens royaux & tout ce qui appartenoit à la couronne

Demandes du Sénat.

(1) *Puffend.* Introd. à l'Hist. Univ. T. 4. (2) *Locæn. in vit. Sigism. hist. Suec. L.* 7.

SECT. IV. *Hist.* de Suede. 1560-1610.

1594.

de Suede. On ajoutoit que si le Roi refusoit d'approuver ces articles, le couronnement & la prestation du serment de fidélité n'auroient pas lieu.

Envain Sigismond promettoit-il d'accorder ce qui seroit raisonnable lors de son inauguration, les Etats persisterent à demander que ce fût avant. Malespine prétendoit que le Royaume étant héréditaire, il appartenoit à Sigismond, sans qu'il fût obligé à aucun serment, ni à aucun écrit, & qu'il devoit lui être déféré indépendamment de ces formalités: les Etats lui objectoient les loix du Royaume, & le testament de Gustave. Le Nonce poussé à bout conseilla à Sigismond *de promettre & de jurer tout ce qu'on voudroit*; *qu'on n'étoit point lié par le serment prêté aux hérétiques*, *d'autant qu'il pouvoit être dégagé de ce lien par l'autorité du Souverain Pontife.* Sigismond ne se déterminoit point encore. Les Luthériens & les Catholiques eurent des disputes très vives: les partisans du Roi, qui voyoient que le Duc Charles pourroit profiter de ces dissentions, n'osoient en dire librement leur avis à Sigismond. Les Etats envoyerent au Duc Charles le prier, d'engager le Roi à leur accorder leur demande: il partit pour Upsal avec une nombreuse escorte; il conjura le Roi de se rendre aux vœux du Sénat; il lui représenta que par une plus longue obstination, il s'exposoit à perdre le trône de Suede. Sigismond lui répondit que ce Sénat avoit souvent conspiré avec les principaux de l'Etat contre la famille Royale & ajouta qu'il étoit de son propre intérêt de prendre le parti du Roi contre ces rebelles: il le sollicita de chasser du siege d'Upsal Abraham Anderson & d'élire Pierre Evêque de Stregnetz. Le Duc rejetta ces propositions. Sigismond, qui apprit que son oncle s'étoit fait accompagner par des troupes qu'il avoit dispersées dans les environs d'Upsal, vouloit en avoir aussi outre sa garde; le défaut de subsistances l'en empêcha, & le Duc s'y rendit en même tems que lui avec sa suite. Le Duc Charles chercha des tempéramens, mais le Sénat les rejetta: on proposa même de lui offrir la couronne, & en cas de refus, de la donner à Jean frere de Sigismond, en lui nommant un Conseil de Régence, comme trop jeune pour gouverner. Le Duc fit de nouveaux efforts auprès du Roi; les esprits s'aigrirent au point que la conférence eut fini par une rupture fâcheuse par ses suites, si des Seigneurs qui étoient présens ne l'eussent point empêchée. Le Duc fit un traité avec le Sénat pour la conservation de la Religion & se retira. Les Sénateurs & les Nobles prierent les Polonois d'engager le Roi de consentir à leurs demandes, (1) en leur protestant qu'ils se verroient forcés malgré eux de lui désobéir. Les Polonois qui ne douterent plus que ce ne fut un parti pris, agirent si vivement qu'ils ébranlerent l'esprit du Roi: le Nonce & les Jésuites lui conseillerent de promettre aux Ordres du Royaume, de remplir les conditions qui devoient être arrêtées avant le couronnement, si les Etats vouloient consentir de recevoir avec la Confession d'Augsbourg, le libre exercice de la religion Romaine.

Malespine conseille au Roi de jurer tout ce qu'on exigera.

Obstination du Roi à refuser les demandes des Etats.

Le Roi se rend.

Enfin le Roi vaincu par les exhortations des Polonois & par les prieres des Ordres de l'Etat, donna immédiatement avant son couronnement l'acte par écrit des assurances qu'on avoit si longtems sollicitées. Il promit de laisser à chacun la liberté de suivre la Confession d'Augsbourg, sans aucun trouble ni

(1) *Puffendorf. loc. cit. T.* 4.

empêchement; de ne permettre qu'il fût fait aucune violence, obſtacle ni fraude, pour introduire dans les égliſes ou dans les écoles, rien de contraire à cette religion. Il promit de conſerver les privileges de la nation en général, de tous les Etats & de chaque claſſe de citoyens en particulier; de conſerver le Droit de Suede & de ne rien changer aux loix; de maintenir ſous leur garde & protection les citoyens, depuis le premier de l'état le plus relevé, juſques au dernier de la plus baſſe condition; d'être juſte; de protéger, de défendre & de gouverner en bon pere, tous les Ordres, ſoit eccléſiaſtiques, ſoit civils, nobles & non nobles, pauvres & riches: pour plus grande ſûreté le Roi, après avoir écrit de ſa main chacun de ces articles, en jura l'obſervation. Il ſe réſerva pour lui l'exercice libre de ſa religion, dans la chapelle du château qu'il habiteroit. Tous les Ordres de l'Etat lui prêterent alors le ſerment de fidélité; le Duc Charles fut le premier. (1) Le Roi ne fut ni ſacré ni couronné, comme il le deſiroit, par le Nonce, mais par Abraham Anderſon Archevêque d'Upſal. (2) L'inauguration fut ſuivie de fêtes, de jeux publics, de courſes, de tournois, dans leſquels les Polonois chercherent à ſe diſtinguer: un brave de cette nation défioit les plus fiers. Un cavalier Suédois ſe préſente la lance en arrêt, attaque le Polonois effrayant par une armure magnifiquement barbare, & d'un coup de lance le renverſe de ſon cheval; il s'élance ſur lui, le force de s'avouer vaincu, & le vainqueur ôtant ſon caſque, & déployant la plus belle chevelure, fait voir à l'aſſemblée une femme charmante ſous l'armure d'un guerrier.

Hiſt. de Suede. 1560-1610.

Son couronnement.

Les Etats furent enſuite convoqués à Stockholm, on y délibéra ſur la forme du gouvernement qui ſeroit obſervée pendant l'abſence du Roi: il fut décidé que le Duc Charles & le Sénat auroient la lieutenance générale du Royaume, mais qu'ils ne pourroient rien conclure dans les affaires majeures, traités d'alliance, pactes, traités de paix, déclarations de guerre, aſſemblées des Etats, ni porter de nouvelles loix, de nouvelles conſtitutions, mettre des impôts ſur les peuples, à l'inſçu & contre la volonté du Roi, ni remplir les emplois vacans que de ſon conſentement; qu'ils conſerveroient & entretiendroient la flotte & la marine du Royaume, &c. (3) Dans la même aſſemblée, on réſolut de prolonger pour un an la trêve avec la Moſcovie, en attendant de faire la paix. (4) Sigismond au moment de ſon départ envoya ces réglemens au Duc Charles, qui ne voulut pas les recevoir & qui écrivit au Roi ſa façon de penſer: il vouloit un pouvoir tel que le Roi l'exerceroit par lui-même s'il étoit préſent. Le Roi ne répondit qu'après ſon arrivée en Pologne, & il marqua à Charles qu'il ne changeroit rien à ce qu'il avoit arrêté avec le Sénat: cependant il fit ſa paix avec les Ruſſes, quoique les Polonois lui conſeillaſſent le contraire, parce que tant que les Suédois ſeroient occupés de cette guerre ils n'inquiéteroient point le Roi. Cette paix ſignée l'année ſuivante par les Ruſſes & les Suédois, rendit la liberté du commerce aux peuples du Nord, aux villes Anſéatiques, & aux peuples des bords de la mer Baltique: elle fut d'autant plus agréable aux deux nations, que la guerre déſoloit dans ce tems-là preſque tous les pays

Lieutenance du Royaume déférée au Duc Charles & au Sénat.

Charles exige des pouvoirs moins bornés.

Paix entre les Ruſſes & les Suédois.

(1) Voyez ce traité plus au long dans *Locæn. Hiſt. Suec. L.* 7. *p.* 446. & le ſerment du couronnement p. 447. (2) *Meſſen.* Hiſt. de cauſ. Belli inter Sigiſm. & Carol. (3) *Locæn. Hiſt. Suec. p.* 448. (4) *Puffend.* Introd. à l'hiſt. Univ. L. 4.

SECT. IV. *Hist.* de Suede. 1560-1610.

de l'Europe. Sigismond n'ayant pu obtenir en Suede aucune église Catholique, avoit acheté à Stockholm une maison, qu'il donna à ceux de cette communion pour y faire l'office divin: il avoit fondé une chapelle à Drotningsholm, & laissé à Wadstena un college des Jésuites, qui se répandoient dans la campagne sous prétexte d'instruire les paysans, & qui portoient le trouble dans l'Eglise Evangélique.

1595. Le Sénat, pour obvier à ce desordre & à beaucoup d'autres, supplia le Duc de se charger du gouvernement. Ce Prince répondit qu'il ne pouvoit s'en charger qu'autant que le Roi prescriroit une forme telle qu'elle paroissoit nécessaire, & qu'il l'avoit demandée: cependant il se rendit à Stockholm.

Résolution des Etats. Les Etats s'assemblerent à Sudercoping, il fut décidé qu'on ne s'en tiendroit pas à la forme que le Roi avoit prescrite, comme contraire au serment qu'il avoit fait de gouverner selon les conseils du Duc Charles & du Sénat, conseils qu'il n'avoit pas suivis: qu'on observeroit les articles du traité fait avec lui; que par conséquent on aboliroit l'exercice de la Religion Romaine; qu'on priveroit de leurs charges ceux qui la professoient; qu'on établiroit un Gouverneur général sur tout le Royaume, & qu'on mettroit de nouveaux Gouverneurs dans les provinces, parce que les Gouverneurs actuels se regardoient comme indépendans: qu'on remédieroit aux abus du couvent de Wadstena; qu'on ne toléreroit les Catholiques qui avoient embrassé leur doctrine avant le couronnement, qu'autant qu'ils se comporteroient tranquillement & qu'ils ne chercheroient point à séduire & à profiter de la foiblesse des vieillards & des jeunes gens. Enfin le Duc, à la priere des Etats, accepta l'administration du Royaume, & reçut en cette qualité le serment des Ordres du Royaume: comme le Roi s'étoit opposé à l'assemblée de Sudercoping, les Etats protesterent qu'ils lui demeureroient fideles, dans la confiance qu'il satisferoit aux conditions qu'il avoit jurées à son couronnement. En conséquence des décrets de l'assemblée de Sudercoping, les

Jésuites chassés. Jésuites furent chassés de Wadstena; les Catholiques se retirerent en Finland, avec ceux qui étoient contraires au Duc & qui avoient refusé de signer la résolution des Etats. Nicolas Flemming les prit sous sa protection: le Roi le fit Feld-maréchal, & lui ordonna de garder en Finland les troupes qui avoient servi contre les Moscovites; les desordres que ces soldats commirent dans le pays, obligerent les Finlandois de se plaindre au Duc. (1)

1596. Quelqu'irrité que fût Sigismond, il dissimula. Cependant il écrivit aux Uplandois, de ne payer aucun impôt sans avoir reçu ses ordres particuliers, de ne point obéir aux nouveaux seigneurs des fiefs, de défendre l'honneur du Roi, de garder le serment de fidélité, qu'ils avoient fait. Il envoya en même tems au Sénat quelques seigneurs Polonois, (2) qui prétendirent que la Pologne & la Suede unis par leur ancienne alliance, ne formoient pour ainsi dire qu'un seul corps sous le même chef; qu'ainsi les erreurs d'un peuple devenoient communes à l'autre; que la source de ces erreurs & des troubles qui en étoient la suite, étoit d'avoir au mépris du Roi légitime appellé un autre Prince dans l'assemblée des Etats, convoquée contre l'ordre exprès du Souverain; que dans cette assemblée on avoit fait de nouvelles loix, chargé

(1) *Puffend.* Introd, à l'hist. Univ. L. 4. (2) *Locœn. p.* 451.

gé de contributions les sujets du Roi, déplacé ses ministres, changé la forme de l'administration, rejetté les ordres du Roi, frappé la monnoye au nom du Duc Charles, défendu les appels au Souverain, enfin d'avoir violé de mille manieres, la fidélité jurée & manqué à la majesté Royale. Les Ambassadeurs de Sigismond demandoient au nom de leur maitre une réparation pour chacun de ces articles. Le Duc Charles répondit au nom des Etats & au sien, qu'il étoit bien étonné que les Polonois si mal instruits des affaires de la Suede se fussent chargés de les régler; que les accusations, qu'ils intentoient contre lui & contre les Ordres de l'Etat, ne méritoient aucune attention, puisqu'elles n'étoient appuyées d'aucune preuve; que cependant il vouloit bien justifier les Etats & lui: il leur prouva que l'assemblée de Sudercoping étoit juste & légitime; qu'il ne s'y étoit rien passé, rien arrêté qui blessât la fidélité & l'obéissance que des sujets doivent à leur Roi, ni la majesté du trône: il fit voir que, quoique le droit de convoquer les Etats appartînt au Roi, c'étoit lorsqu'il étoit dans le Royaume, & cita les exemples des Etats assemblés dans l'absence d'Eric XIII, de Jean II, pour la conservation de l'Etat & pour avertir ces Rois de leurs devoirs, qu'ils sembloient avoir oubliés: qu'il n'avoit point été fait des loix, mais qu'on avoit maintenu les loix anciennes, celles surtout qu'on avoit foulées aux pieds. Charles enfin récapitula tout ce qui s'étoit fait dans cette assemblée & fit voir aux Ambassadeurs qu'on n'avoit fait que ce qu'on devoit faire. (1)

Hist. de Suede. 1560-1610.

Le Duc soutient les décrets de l'assemblée de Sudercoping.

Sigismond, peu de tems après accusa personnellement le Duc, qui répondit d'une maniere victorieuse à tous les chefs d'accusation; mais bientôt ce Prince eut à combattre un ennemi plus dangereux; il sut mauvais gré au Sénat de l'avoir empêché de réduire par la force des armes, Nicolas Flemming, qui refusoit de lui obéir; il soupçonna les Sénateurs d'être d'intelligence avec les Finlandois; quelques-uns devant les Ambassadeurs de Sigismond avoient paru chanceler, & rejettoient sur le Duc tout ce qui s'étoit passé dans l'assemblée de Sudercoping. Le Duc reprocha au Sénat de s'attribuer un pouvoir absolu, de chercher à le brouiller avec le Roi, afin de les perdre l'un par l'autre, & de se rendre maîtres du Royaume & il protesta qu'il vouloit se démettre de l'administration. Il assembla les Etats à Arboga, pour le mois de Février suivant: il devoit y avoir une conférence entre les Suédois & les Moscovites au sujet de la cession de Kexholm: le Duc y envoya le perfide Suercherson, qui paroissoit lui être fidelement attaché & qui le trahissoit auprès du Roi, comme il trahissoit le Roi auprès de son oncle. (2). Le Roi profita de la mesintelligence qui avoit éclaté entre les Sénateurs & l'Administrateur, que plusieurs Seigneurs abandonnerent & contre qui ils formerent une ligue avec le Sénat. Sigismond écrivit aux Sénateurs, que puisque le Duc Charles quittoit l'administration, il les en chargeoit; qu'il excluoit absolument son oncle du maniement des affaires: il leur enjoignoit de se conduire conformement aux loix de la nation, ordonnoit à ses sujets de leur obéir, & leur défendoit de se trouver à l'Assemblée d'Arboga. Charles déclara traîtres à l'Etat tous ceux qui ne se rendroient

Querelles entre le Duc & le Sénat.

Le Duc quitte l'administration.

(1) Voyez les deux discours du Duc Charles dans Loccen. L. 7. p. 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459. (2) Puffendorff loc. cit.

SECT. IV. *Hist.* de Suede. 1560-1610.

1597.

point à cette assemblée; le Sénat empêcha les principaux membres de s'y trouver; le seul Sénateur qui se rendit à Arboga fut le Comte de Lœwenhaupt avec un petit nombre de gentilshommes; les Sénateurs leur écrivirent que leur assemblée étoit irréguliere: elle eut cependant lieu; les décrets du synode d'Upsal quant à la Religion & celui de Sudercoping y furent confirmés. Le Duc y fut déclaré seul Gouverneur, & prié de reprendre l'administration de l'Etat en absence du Roi. On délibéra d'envoyer des députés au Roi, au sujet des troubles du Finland. Les ravages que les troupes y commettoient, avoient fait soulever cette province; Flemming la réduisit ensuite & y tua douze mille paysans. Enfin il fut résolu qu'on proposeroit aux absens, le résultat de l'assemblée; qu'ils déclareroient dans l'espace de six semaines, s'ils vouloient accepter les articles d'Arboga & ceux de Sudercoping, & que s'ils refusoient, ils seroient poursuivis & punis comme perturbateurs du repos public.

Il la reprend.

Le Duc pressa le Sénat de recevoir & d'engager le Roi d'approuver les décrets des assemblées de Sudercoping & d'Arboga: les Sénateurs qui craignoient la vengeance du Duc, & qui ne vouloient point lui obéir, l'amuserent quelque tems par de feintes promesses, & se disposoient à se retirer en Pologne. Eric Sparre Chancelier de Suede fut le premier qui partit secrétement. Le Duc apprit de deux domestiques qu'on avoit arrêtés, l'un de Sparre & l'autre de Flemming, que le premier étoit parti, & que les autres Sénateurs devoient le joindre, pour ramener le Roi avec une armée formidable, & que Flemming avec deux mille cinq cents chevaux qu'il avoit sur pied, dix vaisseaux de guerre qu'il avoit tout prêts & des secours qu'il attendoit de Pologne, se préparoit à entrer en Suede, où il seroit joint par un parti nombreux & surtout par les Gouverneurs des deux Gothies & du Smaland. Le Duc profita de ces découvertes, il se rendit en Gothie & s'empara de Stegebourg & du château de Wadstena; convoqua les Etats de ces trois provinces, & se fit prêter serment de fidélité. Il alla à Elfsbourg, dont le Gouverneur Eric Steenbock s'étoit sauvé en Pologne, ainsi qu'Arfwed Steenbock, Gouverneur de Wadstena & de Stegebourg. (1)

Quelques Sénateurs se retirent en Pologne.

Le Duc prend les armes & s'empare des places les plus considérables.

Sigismond écrivit aux Sénateurs pour leur témoigner sa satisfaction du zele qu'ils avoient montré pour ses intérêts, malgré les menaces que le Duc leur avoit faites: il leur donnoit des assurances de sa protection; ordonnoit aux Etats de réprimer par la voye des armes l'audace du Duc & en cas de refus les déclaroit rebelles. Ces menaces n'ayant fait qu'irriter l'esprit du Duc, les Sénateurs & une grande partie de la Noblesse partirent pour la Pologne, à l'exception d'Axel Lœwenhaupt, Hogenschild & Nicolas Bielke. Charles alors accusa le Sénat d'avoir engagé le Roi à prendre les armes contre sa patrie & contre lui; d'avoir sollicité les secours du Dannemarck, & des villes Anséatiques; de défendre le transport des grains étrangers en Suede dans un tems de cherté: il l'accusa enfin d'avoir publié que le Duc vouloit s'emparer du royaume. Il ne continua pas moins de s'emparer des places les plus considérables; quand il en fut maître, il assembla les Etats à Stockholm; il y fit résoudre que les Sénateurs transfuges reviendroient sous peine de puni-

Assemble les Etats à Stockholm, somme les Sénateurs de revenir en Pologne.

(1) *Puffend. loco cit.*

tion; qu'on traiteroit comme rebelles ceux qui ne voudroient pas souscrire aux délibérations de Sudercoping, & qu'on y forceroit les Finlandois par la force des armes. Le Roi donna des ordres contraires à cette décision. Néanmoins le Duc se rendit en Finland & s'empara du château d'Abo; &, quoique les Esthoniens furent sourds aux exhortations qu'il leur fit de le reconnoître pour Gouverneur de la Suede & de recevoir le traité de Sudercoping, il revint de Finland avec un grand nombre de prisonniers & maître de tous les vaisseaux de guerre de la province. (1)

Hist. de Suede. 1560-1610.

Dans une assemblée tenue à Warsovie, Sigismond représenta la nécessité où il se trouvoit d'aller en Suede, pour appaiser les troubles dont ce Royaume étoit agité, & que le Duc Charles gouvernoit arbitrairement. Les Polonois lui promirent d'avoir égard aux circonstances, à condition qu'il ne seroit que dix-sept mois absent. En attendant le Duc termina les différends que la Suede avoit avec les Russes au sujet des frontieres: il cherchoit par-là à mettre ces derniers dans ses intérêts. Sigismond envoya au Duc un député pour lui reprocher d'avoir chassé le Sénat, d'être entré en Finland à main armée, de s'être emparé à Stegebourg, des papiers de la Princesse Anne sœur du Roi, & plusieurs autres choses. Le Duc Charles répondit qu'il avoit toujours honoré le Sénat, qu'il n'avoit rien entrepris sans le consulter, quoique les Sénateurs eussent mis la discorde entre le Roi Jean son frere & lui, & entre le Prince Sigismond & son oncle; qu'il n'en avoit déplacé aucun, mais qu'ils avoient jugé à propos d'abandonner les affaires & de se retirer volontairement en Pologne; qu'il étoit prêt d'envoyer une flotte pour transporter le Roi, dès qu'il seroit averti du jour de son départ; qu'il n'avoit point chassé les Gouverneurs; mais que les uns avoient été établis contre le serment du Roi, que les autres avoient été déplacés par le décret de l'assemblée des Etats & que les autres s'étoient éloignés de leur propre mouvement; qu'il n'avoit pris dans le château de Stegebourg, qu'une cassette qui appartenoit à Sparre & qu'il lui rendra, lorsqu'il aura justifié sa conduite devant le Roi & les Ordres de l'Etat; qu'il n'avoit fait qu'exécuter les arrêts du Sénat, en privant les ministres du Roi de leurs fiefs & de leurs bénéfices; que s'ils avoient pu se défendre en justice réglée, ils n'avoient aucun besoin de lettres de protection du Roi; qu'il n'avoit rien fait en Finland que d'après les résolutions de l'assemblée des Etats. Enfin il écrivit au Roi, qu'il s'étoit acquitté fidelement des devoirs de sa charge; il accusoit Sparre d'être le principal auteur de la mesintelligence qui regnoit entr'eux. Les Etats écrivirent aussi au Roi. Ils déclarerent le Duc innocent, comme n'ayant fait qu'exécuter les délibérations d'Arboga & de Sudercoping, prises & fondées sur les sermens que le Roi avoit faits à son couronnement & qu'ils soutiendroient de tout leur pouvoir.

1593.

Le Roi accuse le Duc qui se justifie.

Les Etats se justifient aussi.

Il parut dans ce tems-là une réfutation de l'Apologie du Duc Charles, faite par ordre du Roi; mais le Duc ne daigna point y répondre. (2) Le député du Roi, ayant rendu compte à Sigismond de ce qui s'étoit passé en Suede, les Seigneurs Polonois convinrerent que les injures dont il se plaignoit, le regardoient personnellement, & consentirent à son départ: ils

(1) *Puffend. loc. cit.* (2) *Locœn. Lib. 7. hist. Suec. p. 464.*

SECT. IV. Hist. de Suede. 1560-1610.

lui donnerent même des fecours pour fon voyage, une flotte & cinq mille hommes. Sigismond répondit à Zamosky qui lui confeilloit de ne rentrer en Suede qu'avec une nombreufe armée, qu'il alloit parmi des concitoyens & des fujets, qu'il n'avoit pas befoin de troupes pour réduire des peuples que leur devoir & la douceur lui rameneroient. Stenon Banner commandoit la flotte, Wenceflas Bekeffi les Hongrois & les Polonois, Hildebrand Creutzer les Allemands, & George Farensbach toute l'armée: le Roi renvoya encore Laski à fon oncle pour le fonder fur fon arrivée: mais n'en ayant reçu aucune réponfe favorable, il s'embarqua fur la Vistule fur la fin de l'été. La caufe du départ du Roi n'étoit pas feulement le projet de rétablir l'autorité Royale, mais encore la religion Catholique: les Jéfuites lui avoient perfuadé qu'il le pourroit aifément à la faveur de ces troubles. (1)

Le Roi vient en Suede.

Motif de fon retour.

Le Duc convoqua les Etats de Gothie à Wadftena, & les engagea de s'oppofer aux deffeins du Roi: on réfolut d'aller jufques à Calmar, au devant lui, avec une armée pour s'affurer de fes projets; conjointement avec le Duc, on lui écrivit pour le prier de renvoyer les troupes qui l'accompagnoient, & de promettre avec ferment qu'il ne puniroit aucun Suédois que felon les formes ordinaires de la juftice; à ces conditions on lui promettoit qu'à fon entrée en Suede il ne trouveroit que des fujets obéiffans & fideles. Sigismond ne répondit qu'en ordonnant aux troupes qui étoient dans la province de quitter le parti du Duc, & de fe foumettre à leur Roi, fous peine d'être traités comme criminels de haute trahifon, & ces menaces eurent leur effet; la cavalerie d'Upland, les Vifigoths, & les Smalandiens quitterent le parti du Duc: les Finlandois & les Efthoniens fe rendirent avec plufieurs au port de Kronenbourg pour fe joindre aux troupes de Sigismond; mais les Finlandois furent obligés de s'en retourner dans leur pays, ayant été battus par une troupe de payfans, fous la conduite de deux profeffeurs d'Upland. (2)

On lui propofe de renvoyer fes troupes.

Sigismond arriva enfin à Calmar; les commandans avoient demandé au Duc comment ils devoient fe conduire avec le Roi; & le Duc leur avoit répondu que s'il paroiffoit defirer la paix, s'il en donnoit des affurances par écrit, ils devoient lui ouvrir les portes; mais ces commandans fans avoir ces affurances de paix, les lui ouvrirent; il les fit prifonniers & les envoya en Pologne: il mit à leur place contre la foi du ferment, des étrangers: il accorda une amniftie générale aux Vifigoths & aux Smalandiens. Elfsbourg lui fut livré par George Ericfon, qui en avoit été commandant & qui étoit d'intelligence avec le commandant actuel: il envoya Laski avec quelques vaiffeaux à Stockholm, qui ne fit aucune réfiftance, parce que le Duc Charles en avoit amené la garnifon pour groffir fes troupes. Le Roi avec le refte de fa flotte alla voir fa fœur à Stegebourg; pendant qu'il y étoit le vent changea, une affreufe tempête jetta, brifa contre les rochers ou difperfa près de foixante-dix vaiffeaux. Pendant ce tems Charles exerçoit fes troupes, & le zele des bourgeois & des citoyens qui cherchoient à plaire au Roi fe rallentiffoit par fon abfence. (3) Il avoit fait arrêter les domeftiques du Duc

Difpofition du Roi.

(1) *Locan. L. 7. p.* 464. après de Thou. (2) *Puffend.* Introd. à l'hift. Univ. T. 4. Liv. 4. (3) *Locen. L. 7. in vit. Sigism. p.* 465.

Charles dans l'efpérance de découvrir fes intrigues fecrettes : il bannit du Royaume le Comte Axel Lœwenhaupt, le feul des Sénateurs qui y étoit refté. Charles lui écrivit pour l'engager de ne point prêter l'oreille aux mauvais confeils des Sénateurs, de renvoyer les troupes étrangeres, d'affembler les Etats du Royaume pour examiner par lui-même, s'il avoit à lui reprocher d'avoir rien fait qui ne fût conforme aux loix & aux ufages de la nation, & de ne rien faire contre lui & fes partifans jufqu'à la tenue des Etats. (1) Le Roi ne fit aucune réponfe: il fit afficher des placards dans tout le Royaume pour exciter les peuples à abandonner le parti du Duc. Ce Prince écrivit encore pendant que le Roi étoit à Stegebourg & lui réitera fes demandes; fa lettre refta encore fans réponfe. Il crut le forcer à rompre le filence en faifant marcher fes troupes vers Stegebourg, en même tems qu'il le fupplioit de donner les affurances qu'on lui demandoit, & en lui proteftant qu'à ces conditions il ne trouveroit que des fujets fideles. Sigismond répondit enfin, que pour lui prouver fa fidélité, il devoit commencer par renoncer au titre & aux fonctions de Gouverneur de Suede, tant que le Roi feroit dans le Royaume, & lui abandonner toutes les places; qu'il renvoyât fon armée, qu'il rendît la liberté aux prifonniers, & qu'il fe retirât dans fon Duché; qu'alors il congédieroit les troupes étrangeres, mais qu'il ne convoqueroit l'affemblée des Etats que lorfqu'il le jugeroit à propos. (2)

Hist. de Suede. 1560-1610.

Le Duc le preffe de renvoyer fes troupes.

Le Roi veut que le Duc lui abandonne toutes les places.

Le Duc avoit perdu un tems précieux en négociations inutiles: il avoit réiteré fes propofitions à la follicitation de l'Electeur de Saxe, des Ducs de Brandenbourg & de Poméranie, qui avoient envoyé des Ambaffadeurs, pour terminer les querelles de l'oncle & du neveu. Après la réponfe du Roi, Charles envoya toute fon armée à Stegebourg. Edouard Marquis de Bade, & les Polonois fortirent de la ville; une partie cachant fa marche par des chemins détournés, gagna les derrieres de l'armée de Charles, tandis que l'autre devoit l'attaquer de front: ainfi enveloppée elle auroit été obligée de mettre armes bas; mais, foit que le Roi voulût éviter l'effufion du fang, foit qu'il craignît pour l'événement, il rappella les Hongrois & les Polonois prêts à combattre: Farensbach devoit entrer dans le camp de Charles la nuit fuivante, & tout paffer au fil de l'épée; Bekeffi avoit déja commencé le combat & répondoit de la victoire. Le Roi confentit à un accommodement, pourvu que Charles fe retirât dans fon camp. Les deux armées fe trouvoient dans une pofition également critique: entouré par les troupes de Sigismond, Charles ne pouvoit fe procurer ni munitions de guerre, ni munitions de bouche: le Roi fe trouvoit trop refferré à Stegebourg, place incommode & peu fûre; d'ailleurs il attendoit des fecours de Finland qui n'arrivoient point. Sigismond prit le parti de fe retirer à Lincoping, & par ce mouvement il dégagea le Duc: malgré cet avantage ce Prince lui réitera fes propofitions, & lui fit envifager que fon obftination alloit coûter à la Suede un fang précieux: fes députés étant revenus fans avoir pu rien obtenir, il les renvoya encore; il lui fit dire qu'il affirmoit par ferment qu'il n'ambitionnoit point le trône, mais feulement la tranquilité du Royaume, ce

Charles marche à Stegebourg.

Son armée eft enveloppée.

Le Roi ne profite point de cet avantage.

(1) *Puffend. loc. cit.* (1) *Idem.* Introd. à l'hift. Univ. L. 4.

SECT. IV. *Hist.* de Suede. 1560-1610.

qu'on ne pouvoit point espérer tant que la diversité des Religions diviseroit les esprits. Sigismond étoit inflexible. (1) Charles reçut de nouvelles troupes, & fit avancer la flotte qui lui avoit toujours été fidele. Il n'en fut pas moins ardent à presser le Roi: les Ordres de l'Etat se joignirent à lui. On convint d'une suspension jusques à ce qu'on eût fini de négocier. Le Duc demandoit que le Roi insérât dans le traité que les Etats prendroient le parti de celui qui en auroit observé les articles contre celui qui les auroit violés: mais le Roi rejettoit cette clause comme contraire à la Majesté Royale.

Malgré la suspension d'armes convenue, les troupes de Sigismond entrerent de nuit dans le camp du Duc, égorgerent les sentinelles & firent quelques prisonniers. (2) Le Duc voyant qu'il n'y avoit plus rien à attendre, fit mettre son armée sous les armes: Sigismond fit traverser Lincoping à la sienne, & la rangea en bataille de l'autre côté de la riviere; elle passa un jour & une nuit sous les armes, sans que le Duc fit aucun mouvement. Alors le Roi fit rentrer dans la ville une partie de ses troupes; l'évêque de Lincoping en avertit le Duc, qui marcha contre celles qui étoient restées. Sigismond envoya à leur secours celles qu'il avoit fait rentrer; mais le Duc Charles les battit les unes après les autres, & en fit un grand carnage; il y en eut un grand nombre de noyés, en voulant passer la riviere, le Duc s'étant emparé du pont. Les Polonois perdirent beaûcoup de monde à cette bataille, & les Suédois s'emparerent de leur artillerie: ils la dirigerent sur la ville qu'ils foudroyoient. Les Royalistes craignant leur entiere destruction, députerent un gentilhomme Smalandien pour demander la paix; on le conduisit au Duc, qu'il trouva à genoux rendant graces à Dieu de sa victoire. Aussitôt ce Prince fait suspendre toute hostilité; il va lui-même au lieu de la conférence; dans la route il reçoit dans sa cuirasse une balle qui lui fait une forte contusion dans la poitrine: il demande au Smalandien si ce n'est point un piege? Le Smalandien l'assure qu'il n'a rien à craindre, & que ce ne pût être qu'un coup tiré au hazard. (3) Le Duc envoya dire à son neveu qu'il l'attendoit sur le champ même de bataille, où les deux armées étoient encore, & que s'il vouloit s'y rendre, ils conféreroient ensemble: Nicolas Bielke lui ayant représenté qu'il se hazardoit trop, le Duc lui répondit, qu'il iroit au devant du Roi tout seul, afin qu'il sentît qu'il n'étoit point son ennemi. Le Roi étant arrivé, le Duc descendit de cheval & embrassa ses genoux: Sigismond le fit remonter. Ces Princes convinrent de la paix entre les deux armées: le vainqueur se comporta avec la même modération que s'il eût été vaincu, & se justifia par cette conduite de n'avoir point voulu s'emparer du trône. Charles se rendit à Lincoping; le Roi le reçut avec amitié: on y conclut le traité qui portoit „ que le passé seroit oublié; que le Roi gouverneroit l'Etat suivant „ le serment qu'il avoit fait à son couronnement & conformément aux loix „ du Royaume; qu'il convoqueroit dans l'espace de quatre mois, les Etats „ de Suede; qu'il termineroit dans cette assemblée en présence des Ministres „ étrangers, les différends qui subsistoient entre le Roi & le Duc; que les

Le Duc défait l'armée des Royalistes.

Les Royalistes demandent la paix.

Modération du Duc.

(1) *Locæn. Hist. Suec. p.* 468. *Thuan.* (2) *Idem. loc. cit. p.* 469. (3) On prétend que ce coup fut tiré de dessein prémédité par un Livonien, qui s'étoit vanté en présence du Roi, qu'il tueroit le Duc, & que le Roi avoit dit: à Dieu ne plaise qu'aucun de mes sujets ne se rende coupable d'un tel crime! *Locœn. L,* 7. *Hist. Suec. p.* 470.

„ Sénateurs feroient obligés de comparoître dans cette aſſemblée, mais que „ juſques à ce tems on les laiſſeroit tranquilles; que toutes les troupes ſeroient „ licentiées de part & d'autre; que le Roi conſerveroit cependant celles qui „ étoient deſtinées pour ſa garde, mais qu'il renverroit toutes les milices „ étrangeres; que tous ceux à qui le Duc avoit confié des châteaux ou don„ né des emplois, les garderoient juſques à l'aſſemblée des Etats; que le „ Duc ſe rendroit à Stockholm auſſitôt que le Roi y ſeroit arrivé, & qu'il „ lui remettroit tous les châteaux, les vaiſſeaux & l'artillerie du Royaume, „ & même le gouvernement de l'Etat, à condition que Sigismond n'abuſe„ roit d'aucun de ces avantages au préjudice de la nation ou du Duc; que „ le Roi enverroit des ordres dans toutes les provinces, pour mettre bas les „ armes, & qu'il déclareroit que le Duc n'étoit point coupable de toutes „ les accuſations qu'on avoit intentées contre lui; & enfin que les Etats du „ Royaume auroient droit de s'oppoſer aux entrepriſes de celui qui contre„ viendroit à cet arrangement." (1) Ce traité fut ſigné de part & d'autre. En conſéquence de ce traité Charles remit à Sigismond les vaiſſeaux & l'artillerie, afin qu'il pût ſe rendre avec plus de pompe à Stockholm; mais tandis que le Duc Charles & les Ordres de l'Etat l'attendoient dans cette ville, pour indiquer l'aſſemblée & régler les affaires du Royaume, on apprit qu'avec les mêmes vaiſſeaux que le Duc lui avoit envoyés, il étoit parti pour Dantzick, emmenant avec lui les domeſtiques du Duc; que de-là il avoit envoyé quatre cens hommes pour renforcer la garniſon de Calmar, avec ordre au commandant de la conſerver juſques à ſon retour en Suede: qu'il publioit que le Duc avoit ſoulevé ſes ſujets contre lui, que le Roi n'obſerveroit point un traité qu'il avoit ſigné par force, qu'il exhortoit les Eſthoniens & les Finlandois à lui demeurer fidelles, & bientôt après on apprit qu'il étoit rentré en Pologne.

Hiſt. de Suede. 1560-1610.

Traité de paix de Lincoping.

Le Roi manque au traité & retourne en Pologne.

Après une infraction ſi manifeſte au traité, le Duc crut devoir prévenir les deſſeins de Sigismond: il changea les Sénateurs, confiſqua les biens de ceux qui ſuivoient le parti du Roi, en fit empriſonner quelques-uns, & fixa le jour de l'aſſemblée des Etats. Dès que le Roi fut arrivé en Pologne, il écrivit en Suede pour juſtifier ſon départ, qu'il avoit été obligé, diſoit-il, de précipiter à cauſe de quelques troubles qui s'étoient élevés en Pologne, où ſa préſence étoit abſolument néceſſaire. Le Duc lui répondit par les exhortations les plus preſſantes de s'en tenir au traité ſigné à Lincoping & de ne pas recommencer une guerre funeſte: il ne lui cacha point qu'il étoit inſtruit de ſes deſſeins, & qu'il le prioit d'y renoncer. Les Etats s'aſſemblerent à Jenecoping; ils écrivirent conjointement avec le Duc & lui firent les mêmes prieres. On le conjuroit de confirmer les réſolutions des aſſemblées de Sudercoping & d'Arboga, de dépoſer toute feinte & toute haine envers les Suédois, d'obſerver les traités confirmés par ſes ſermens, de ne point écouter des conſeils perfides, mais de punir les auteurs des troubles, de chercher les moyens de mettre fin aux complots du Finland & de la Livonie, de ſoulager ces provinces du poids des impôts dont elles étoient affligées depuis deux ans, ainſi que la Suede; de ne pas trouver mauvais, ſi le Roi refuſoit de ſe

1599.

Exhortations du Duc & des Etats au Roi.

(1) *Puffend.* Introd. à l'hiſt. Univ. T. 4.

Sect. IV. Hist. de Suede. 1560-1610.

prêter à ces vues, que le Duc & les Ordres de l'Etat portassent la guerre dans la Finlande, pour châtier les rebelles; de revenir dans sa patrie pour prendre le timon du gouvernement, & s'il ne le pouvoit ou ne le vouloit point, d'envoyer dans l'espace de six mois son fils Uladislas en Suede, pour y être élevé dans la religion & les mœurs du Royaume. (1) Sigismond ne répondit à aucune de ces invitations. On lui avoit écrit qu'on le supplioit de retirer la garnison de Calmar, qui étoit composée d'étrangers; on le prévenoit que s'il ne le faisoit point, on la feroit sortir de force, & qu'enfin si le Roi ne convoquoit pas les Etats, comme il l'avoit promis, on tiendroit en Suede une seconde assemblée, dans laquelle on prendroit les dernieres résolutions pour le maintien des loix & des privileges de la nation. (2) Dans cette assemblée, le Duc fut chargé de l'administration du Royaume.

Elles sont inutiles.

Le Duc fait le siege de Calmar & le prend.

Le Roi n'ayant rien répondu, le Duc fit le siege de Calmar: la garnison étoit nombreuse & se défendit vigoureusement, quoique le Prince lui eût promis toute sûreté, si elle vouloit remettre la place; elle ne se rendit qu'après un siege de six mois, pressée par le manque de vivres & de munitions. On laissa le Duc maître des articles: il condamna les principaux d'entre les Suédois à mort, comme rebelles, fit grace aux autres, renvoya les étrangers, à condition qu'ils ne porteroient point les armes contre la Suede: les Allemands entrerent au service du Duc. Bekessi obtint sa liberté, à condition qu'il délivreroit quelques prisonniers qu'il avoit faits & qui étoient en Pologne. Charles passa ensuite dans le Finland à la tête d'une armée; ce peuple, comme s'il n'eut pas fait partie du Royaume, s'étoit déclaré contre la Suede: le Duc fit des progrès rapides dans cette province, malgré les secours que le Roi y avoit envoyés & la valeur des Finlandois: il contracta une alliance avec le Czar pour balancer celle que le Roi faisoit secrétement avec la Régence de Lubec: il se rendit maître de Wibourg, de Narva, & remit à un autre tems la conquête de Revel & de l'Esthonie.

Réduit les Finlandois.

1600.

Le Roi refusant d'assembler les Etats, ils furent convoqués à Lincoping. Charles engagea le Duc de Holstein son beau-pere, d'envoyer ses ministres pour être témoins de ce qui s'y passeroit. On y confirma la sentence précédemment portée par les Ordres de l'Etat, par laquelle on privoit Sigismond & ses héritiers du Royaume de Suede, attendu que ce n'étoient pas ses sujets qui s'étoient éloignés de lui, mais lui d'eux. Les causes de cette renonciation étoient, qu'il avoit embrassé la Religion Catholique & n'avoit protégé qu'elle au mépris du testament de Gustave I; qu'il avoit passé de son trône héréditaire, à un trône étranger, sans avoir consulté les Ordres de l'Etat, mais quelques Suédois auteurs des maux qu'a essuyés le Royaume; que lorsqu'il avoit juré de maintenir la Religion, il ne l'avoit fait que dans l'opinion qu'on n'étoit pas obligé de garder la foi jurée à ceux qu'on croit hérétiques, ce qu'il n'avoit que trop bien justifié par sa conduite, ayant laissé en Suede des Jésuites pour y introduire le Catholicisme; donné le commandement du château de Stockholm au Comte Eric, Catholique zélé; ouvert dans plusieurs villes des églises Catholiques, & permis contre la foi de ses sermens le libre exercice de cette religion; qu'il avoit rejetté les résolutions de Suder-

Sigismond détrôné.

Motifs.

(1) *Locœn. L. 7. p. 473.* (2) *Puffend. loc. cit. T. 4.*

dercoping, après avoir juré de les maintenir; qu'il avoit excité le Finland à se révolter contre la Suede; qu'il avoit fait plusieurs traités avec des Princes étrangers, au préjudice de sa patrie & sans avoir consulté les Ordres de l'Etat; qu'il avoit retenu les vaisseaux, & confié la flotte du Royaume à des étrangers, pour s'en servir contre la patrie; qu'il avoit protégé les tumultes & les carnages commis en Finlande, en soutenant le Gouverneur de cette province; qu'il avoit défendu à la Suede de soulager la Finlande & la Livonie dans un tems de disette, afin d'irriter ces provinces contre le Royaume; qu'il avoit cédé aux Danois dans leur prétention au sujet des trois couronnes sur leur écu; qu'il avoit en toute occasion traité les ministres du Duc Charles en ennemis; qu'il avoit rejetté les humbles supplications de ses sujets, lorsque conduisant son armée de Calmar à Stegebourg, ils vouloient l'engager à quitter les armes, & à leur donner la paix: qu'ayant été vaincu & forcé lui-même de demander la paix, il avoit accepté la condition que les Etats prendroient le parti de celui qui contreviendroit au traité, & que néanmoins il avoit repris les armes contre la patrie & contrevenu à tous les articles; qu'il avoit violé ce traité, lorsqu'il étoit parti pour la Pologne, au lieu d'aller à Stockholm régler les affaires de l'Etat, comme il l'avoit promis dans ce traité: que lorsque le Duc Charles & les Etats l'avoient invité par leurs lettres, ou de revenir en Suede, ou d'y envoyer son fils, pour l'instruire de la langue & l'élever dans la religion & les mœurs du pays, non seulement il n'avoit pas daigné répondre, mais qu'il avoit fait mettre en prison ceux qu'on avoit chargé de ces lettres, au mépris du droit des gens & de toute religion; qu'il avoit démembré l'Esthonie de la Suede, pour la donner à la Pologne, contre la foi jurée au Roi Jean son pere; qu'il avoit publié des libelles injurieux contre le Duc Charles & les Suédois, pour déchirer leur réputation, brouiller les Ordres de l'Etat, & rallumer le feu de la guerre; qu'il avoit dénoncé son oncle, comme l'ennemi public, & suscité contre lui les Livoniens. (1) Pour ces raisons le Roi Sigismond & sa postérité, fut déclaré déchu du trône, qu'il n'avoit occupé que quatre années & ce Prince en regna 45 en Pologne. (2)

Hist. de Suede. 1560-1610.

Cependant le Duc Charles s'étoit rendu maître d'une partie du Finland & de l'Esthonie; les Gouverneurs des places fuyoient à son approche. Il projetta d'entrer en Livonie, mais avant de tenter cette conquête, ce Prince jugea à propos de convoquer les Etats; on y fixa le dernier délai qu'on accordoit à Uladislas pour se rendre en Suede: les Etats de Gothie s'assemblerent peu de tems après, & il y fut décidé que Sigismond n'avoit plus aucun droit à la Couronne de Suede. Charles ambitionnoit le trône, mais il craignoit le titre d'Usurpateur, & c'est sans doute dans cette vue qu'il multiplioit les formes: plusieurs Suédois n'osoient encore renoncer au serment de fidélité qu'ils avoient prêté à Sigismond; aussi conseilla-t-il aux Etats qu'il avoit effrayés par la crainte d'une guerre prochaine & sanglante avec le Roi, de faire leur paix avec lui; mais il n'avoit point à craindre que cette proposition fût acceptée, parce que les Etats s'étoient trop avancés: il demanda la

Charles ne se conduit qu'en mettant la justice de son côté.

(1) Voyez notre Hist. de Pologne ci-devant, p. 52 & suiv. (2) *Locæn. in fin. Lib. 7. p.* 473, 474, 475.

SECT. IV. *Hist. de Suede.* 1560-1610.

permiſſion de renoncer à l'adminiſtration du Royaume, parce que, diſoit-il, dans l'état où étoient les choſes, il falloit un Roi, l'autorité d'un Adminiſtrateur étant trop précaire & trop bornée: alors il propoſa de mettre la couronne ſur la tête du Prince Jean, frere de Sigismond, jeune enfant qui n'avoit que huit ans; mais les Etats répondirent qu'ils avoient beſoin d'un homme & non pas d'un enfant. Cependant pluſieurs inclinoient à ce parti: le jeune Prince fut introduit dans l'aſſemblée des Etats qui ſe tenoit à Norcoping, & ſoit qu'il eût été gagné, ſoit qu'il ne voulût point du trône, il déclara que ce fardeau étoit au deſſus de ſes forces: (1) il conjura les Ordres de ne pas l'en accabler, & céda la Couronne à ſon oncle: il ſe mit ſous la foi & la protection des Etats & promit de ne point écouter les conſeils de Sigismond, relativement au trône.

Le Prince Jean, frere de Sigismond, refuſe la Couronne.

Charles IX proclamé Roi de Suede.

Plus le peuple paroiſſoit porté en faveur de Charles, & moins ce Prince ſe montroit ambitieux du trône: enfin dans l'aſſemblée de Lincoping & enſuite dans celle de Stockholm, Charles fut proclamé Roi de Suede, & l'on déclara traîtres à l'État, ceux qui refuſeroient de le reconnoître; on régla dans la premiere de ces aſſemblées (2) qu'on leveroit des troupes pour la ſûreté du Royaume, on donna pour appanage au Duc Jean la Gothie orientale: on délibéra qu'au défaut de deſcendans du Roi, en ligne maſculine, on choiſiroit pour Roi, un des Princes d'Allemagne deſcendant de quelqu'une des filles du Roi Guſtave; qu'aucun Roi de Suede ne pourroit prendre pour femme, qu'une Proteſtante; qu'enfin ſi un Prince héréditaire prenoit poſſeſſion d'un Royaume étranger, il ſeroit dès-lors exclus du Royaume de Suede; & qu'aucun Roi de Suede ne pourroit accepter un autre Royaume, à moins qu'il ne s'obligeât de réſider en Suede. (3) Lors de la défaite de Sigismond & du traité de paix conclu entre ce Roi & le Duc Charles, celui-ci exigea pour préliminaires que les cinq Sénateurs qu'il regardoit comme les auteurs de tous les troubles, lui fuſſent remis; ce que Sigismond lui accorda: ces Sénateurs étoient Guſtave & Steen Banner, Eric Sparre, Thuron Bielke & Joran Pozſe: ils furent jugés dans cette aſſemblée, & condamnés, comme coupables de tout ce que Sigismond avoit fait depuis ſon avénement à la Couronne, à avoir la tête tranchée: ce jugement comprenoit pluſieurs autres Sénateurs; mais il n'y eut d'exécutés que les deux Banner, Eric Sparre & Thuron Bielke, qui ne voulurent point avouer qu'ils étoient criminels: les autres demanderent grace & elle leur fut accordée.

Pluſieurs Sénateurs condamnés à avoir la tête tranchée.

Sigismond porta ſes plaintes à la diete de Warſovie contre le Roi Charles & les Ordres de Suede, qu'il déclara ſes ennemis pour l'avoir dépouillé de ſon Royaume héréditaire; il demanda aux Polonois de leur déclarer la guerre, mais ils ne vouloient y conſentir qu'autant que le Roi fourniroit aux frais: ils ſe relâcherent néanmoins pour arracher la Livonie aux Suédois, ſur laquelle la République avoit des prétentions. Sigismond arma une puiſſante flotte & prit de force les vaiſſeaux Hollandois qui ſe trouvoient dans le port de Dantzic. Le Roi Charles ſe plaignit aux Hollandois des ſecours qu'ils donnoient, comme il croyoit, à Sigismond, tandis qu'ils aurient dû ſe lier

(1) *Loccen. in fin. L.* 8. *in vit. Car. IX.* (2) *Puffend.* Introd. à l'Hiſt. Univ. T. 4. (3) Idem Ibidem.

avec un Prince qui alloit combattre pour la Religion & la Liberté. Ils se justifierent, en déclarant que c'étoit à leur insçu que le Roi de Pologne avoit pris leurs vaisseaux & lui offrirent leur amitié. Léon Sapieha & George Farensbach susciterent des révoltes en Livonie. Charles y envoya pour s'informer si c'étoit la République de Pologne qui les autorisoit; Farensbach fit arrêter l'envoyé, & le fit conduire à Sigismond. Charles ne doutant plus des desseins de la Pologne, marcha en Livonie: cette province étoit réduite aux plus affreuses extrémités. Une famine horrible, suite cruelle de la guerre, s'y faisoit ressentir; les animaux que la faim rendoit enragés, s'élançoient sur les vivans & sur les cadavres épars dans les campagnes; la peste s'étoit jointe aux deux autres fléaux: ces malheureux peuples, attaqués tantôt par les Suédois & tantôt par les Polonois, ne savoient auxquels ils devoient se soumettre; soit nécessité, soit désespoir, il se déclarerent contre les Polonois qui chassoient leurs prêtres, détruisoient leurs temples, les forçoient d'embrasser une Religion qui n'étoit pas la leur, & qui enfin ajoutoient aux autres calamités, les fureurs du fanatisme.

Hist. de Suede. 1560-1610.

Sigismond & la Pologne declarent la guerre au Roi de Suede & aux Etats. 1601.

La guerre en Livonie; situation affligeante de cette Province.

Les Suédois s'emparerent des principales forteresses de la province; le Prince de Lithuanie Christophe Radzivil, ayant amené cinq mille cavaliers & quelqu'infanterie de Vilna, rendit cette conquête plus difficile; cependant en moins de six mois toute la Livonie, à l'exception de Riga, de Dunemunde & de Kokenhusen, fut au pouvoir de Charles: il assiégea Riga, mais comme la garnison faisoit une vigoureuse résistance & que le siege traînoit en longueur, il passa la Duna & pénétra dans la Semigalle; il s'empara de la ville de Kokenhusen, mais il tenta inutilement le siege de la forteresse: les assiégés & les assiégeans montrerent une valeur égale; la garnison recevoit sans cesse des rafraîchissemens, malgré tous les efforts des Suédois (1) qui triomphoient dans les combats particuliers. Charles assiégea Riga; mais l'arrivée de Sigismond avec une armée considérable l'obligea de lever le siege. Le Grand Chancelier Zamosky lui envoya un trompette avec des lettres injurieuses, dans lesquelles il lui reprochoit d'avoir rompu la trêve & lui offroit un combat singulier. Le Roi Charles lui répondit avec le mépris le plus insultant. Sigismond répandit aussi en Livonie des lettres remplies de haine & de fiel contre son oncle; il exhortoit les Livoniens à l'abandonner, & à le lui livrer; il leur faisoit les promesses les plus brillantes: Zamosky leur faisoit espérer les plus grands avantages, la conservation de leurs privileges, la liberté entiere de suivre leur Religion: mais il avoient été trop persécutés pour avoir aucune confiance à leurs promesses. (2) La faim & la peste continuoient leurs ravages, & l'hiver approchoit; Sigismond revint en Pologne & laissa son armée en Livonie sous les ordres de Zamosky; celui-ci fit le siege de Wolmar, que la rigueur de l'hiver & la valeur de Gildenhielrn & de Jacques de la Gardie qui y commandoient, rendirent très difficile. Cette ville fut obligée de se rendre à cause de la disette d'eau & de ses murs que l'artillerie Polonoise avoit renversés en plusieurs endroits. Zamosky traita d'abord ses défenseurs avec bonté, mais il les envoya en Pologne, où ils furent mis en prison dans une citadelle. Dès le mois de Mars Zamosky remit ses troupes

Le Roi Charles s'en empare.

Leve le siege de Riga.

Progrès des Polonois.

1602.

(1) *Locan. hist. Suec. p.* 480, voyez les détails de ce siege. (2) *Ibem. p.* 483.

Sect. IV. *Hist. de Suede.* 1560-1610.

Peste, famine horrible.

en campagne & reprit plusieurs des villes dont les Suédois s'étoient emparés; mais la faim faisoit encore plus de ravages que la guerre, elle fit périr vers la fin de l'hiver plus de trente mille personnes; on déterroit les cadavres pour les dévorer, on trouva des meres qui se substantoient de la chair de leurs enfans. Zamosky entra ensuite dans l'Esthonie; l'absence des Suédois favorisa ses armes, il s'empara d'Overpalen, de Wittenstein & de quelques autres places. (1)

Affaire de Lubec avec la Suede.

On nomma dans ce tems-là des commissaires pour accommoder les différends qui s'étoient élevés entre la Régence de Lubec & le Roi Charles: ce Prince avoit envoyé à Lubec des vaisseaux chargés de cuivre, pour y être vendu ou échangé contre d'autres marchandises. Sigismond fit arrêter ces vaisseaux, & les réclama sous prétexte que ce cuivre étoit à la marque de Suede: ceux de Lubec prétendoient qu'ils n'avoient pu les retenir. Charles par droit de représaille avoit arrêté les vaisseaux de la Régence, & lui avoit défendu tout commerce en Suede. Les Etats assemblés à Stockholm délibérerent d'une nouvelle confirmation de la succession au trône dans la famille de Charles, de créer de nouveaux Sénateurs, de continuer les subsides pour la guerre & d'augmenter le nombre des troupes; il y fut question d'une correction & d'une nouvelle édition du code des loix provinciales; de sévir contre ceux qui, malgré la défense, alloient commercer à Lubec; de donner au Prince la surintendance des postes & des auberges; de rétablir les jugemens provinciaux; de l'égalité des poids & des mesures; de la fabrique du cuivre & du fer & de la marque de ces métaux; de la fixation du terme de six semaines, prescrite aux commerçans étrangers, au-delà duquel ils devoient être tenus d'acquérir le droit de bourgeoisie, &c. (2) L'année suivante, il y eut un congrès entre les députés de Dannemarck & ceux de Suede, sur les confins des deux Royaumes, dans lequel on traita de quelques différends au sujet de la restitution de Sonnebourg, de l'usurpation des trois couronnes, du domaine de la mer, & de la jurisdiction des Lapons maritimes du Nordland, du péage de Wardhusen, de la franchise & de la navigation que les Danois devoient s'interdire à Riga & dans la Courlande, pendant la guerre de Livonie entre les Suédois & les Polonois: contestations qui furent remises à des arbitres & qui ne furent terminées que dix ans après, au traité de paix entre la Suede & le Dannemarck. La peste de Livonie s'étoit répandue en Suede, & y avoit fait beaucoup de ravages depuis deux ans.

Assemblée des Etats à Stockholm.

1603. *Congrès pour les affaires de Dannemarck.*

1604.

L'assemblé des Etats de Norcoping confirma tout ce qui avoit été fait dans celle de Stockholm deux ans auparavant, au sujet de la succession héréditaire de la couronne dans la maison du Roi Charles, & de l'exclusion de Sigismond & de ses descendans. Tous les autres articles furent confirmés: on en ajouta quelques-uns relativement au commerce & à la fabrication du cuivre, du fer, des armes, aux fiefs, aux bénéfices & à leur réversibilité à la couronne, faute de descendance en ligne directe masculine, aux amendes, &c. On envoya des Ambassadeurs en Russie pour régler les limites; on députa en Pologne Axel Kutke & Henri de Horn, pour faire des propo-

(1) *Locen. in vit. Car. IX L. 7.* (2) *Idem. Ibid. p.* 485, 486, 487.

fitions de paix, mais inutilement. Zamosky avoit quitté la Livonie & remis fon armée à Charles Chotkiwitzky: le Roi y revint avec une flotte de quarante vaiffeaux; il s'empara de Dunemunde & envoya fommer Riga; la garnifon qui s'attendoit au fiege, fe mit en défenfe; Charles avec douze mille hommes fous les ordres du Duc de Lunebourg s'approcha de la ville. Alors Chotkiwitzky fe mit en mouvement avec trois mille fantaffins & quinze cents cavaliers, il marcha fur Dunemunde & Wolmar; il apprit qu'André Lindormfon conduifoit au Roi quatre mille hommes; le général Polonois le rencontra entre Feline & Pernaw: il y eut un combat qui ne décida rien; Chotkiwitzky s'avança fur Riga & prit un camp avantageux & bien retranché près de Winda; le Roi s'approcha encore de Riga pour être plus à portée de foutenir les affiégeans: trop de confiance dans l'infériorité du nombre des troupes ennemies, & l'impoffibilité de tenter le fiege de Riga au cœur de l'hiver, lui font prendre le parti de marcher à Kexholm: les Polonois s'étendoient fur la Duna; ils furent joints par Frédéric Duc de Courlande, à la tête de cinq cents chevaux d'élite; Chotkiwitzky attaqua les Suédois, mais comme ils avoient l'avantage du terrein, il chercha à les attirer dans la plaine, en feignant une retraite précipitée. Les Suédois donnerent dans le piege: le Général Polonois revint alors fur fes pas, le combat s'engagea; l'armée Polonoife avoit fait les plus favantes difpofitions. Charles ne fit aucune manœuvre, dont les ennemis ne profitaffent: l'avantage fut à peu près égal de part & d'autre, pendant quatre heures; les Suédois commencerent à plier, & dès ce moment la bataille fut perdue pour eux & devint une boucherie; huit mille furent tués fur le champ de bataille, un très grand nombre prit la fuite & périt, ou par l'eau ou par le fer des payfans; le Duc Frédéric de Brunswic & de Lunebourg, André Lindormfon, qui avoit été d'avis d'attendre, avant de combattre, que le foldat fut repofé de fes fatigues, furent au nombre des morts. Charles bleffé & ayant eu fon cheval tué fous lui, feroit tombé entre les mains des ennemis, fi Henri Wrede n'eût facrifié fa vie pour fauver fon Roi; car à peine l'eut-il monté fur fon cheval, qu'il fut tué: action mémorable que le Roi & la Reine Chriftine récompenférent en comblant de biens & d'honneurs fon époufe & fes enfans. (1) Telle fut la bataille de Kexholm, dont Sigismond ne fut ou ne put point profiter, ayant été rappellé en Pologne, par les troubles dont la République étoit agitée.

Hift. de Suede. 1560-1610.

1605.

Charles revient en Livonie.

Les Suédois perdent la bataille de Kexholm.

Charles court rifque de la vie.

On s'occupa dans l'affemblée d'Orebro des moyens de réparer cette perte. Charles ne parut point abattu de fa disgrace, & fes fujets lui furent gré de fe mettre au deffus de fa mauvaife fortune; ils profferent fon couronnement, qui fe fit à Upfal felon l'ancien ufage; la Princeffe fon époufe fut couronnée en même tems. Pendant que Sigismond étoit retenu en Pologne, le Roi Charles envoya des troupes en Livonie fous les ordres du Comte de Mansfeld; il reprit aux Polonois Wittenftein: les Suédois tenterent inutilement le fiege de Derpft; ils furent battus par la garnifon. Charles eut des plus grands avantages l'année fuivante, & lorfqu'il eut repris tout ce que les Polonois lui avoient enlevé, il follicita Sigismond à la paix, ou du

1606.

1607.

Charles reprend fes avantages.

1608.

(1) *Locæn. L.* 8. *p.* 493.

Sect. IV. Hist. de Suede 1593-1610.

moins à une longue trêve pour arrêter l'effusion du sang chrétien: ses prieres ayant été sans effet, il fit de nouveaux préparatifs. Il demanda à la France & à la Hollande qu'il lui fût permis de faire des enrôlemens dans leur pays, & ces Puissances y consentirent: il fortifia Mariæstadt, Carlostadt dans le Wermland, Wasa dans la Bothnie orientale; il fit construire Cajanebourg dans la Finlande septentrionale, Gothebourg dans la Westrogothie, vis à vis d'Elfsbourg. Il fit encore de nouvelles instances pour la paix, & cependant Mansfeld s'emparoit de Dunemunde & de Kokenhusen. Les Polonois prétendirent qu'il avoit violé le droit des gens, en s'emparant de ces villes dans le tems qu'il étoit question de paix & de trêve; ils écrivirent aux Etats une lettre très vive, dans laquelle ils ne reconnoissoient point Charles comme Roi de Suede: les Etats répondirent par un manifeste, dans lequel ils récapituloient tout ce qui s'étoit passé, depuis que Sigismond avoit quitté la Suede. Les esprits s'aigrirent encore davantage & la guerre n'en devint que plus terrible. Les Suédois protesterent par leurs Ambassadeurs devant les Polonois, que c'étoit Sigismond, & non Charles, qui devoit répondre du sang qui avoit coulé jusqu'alors & qui couleroit encore. (1)

Il sollicite envain le Roi de Pologne à faire la paix.

1609. Sigismond faisoit agir tous les ressorts politiques & militaires pour forcer les Suédois à le remettre sur le trône; il vouloit donner celui de Russie à quelqu'un dont il put s'assurer. Le Roi Charles pénétra ses desseins, & il donna au Czar Zuisky, les moyens de se défendre contre les entreprises des Polonois. Les Moscovites crurent que les Suédois & les Polonois cherchoient également à se rendre maîtres de leur pays: ils chasserent Zuisky, le livrerent aux Polonois & offrirent à Uladislas, fils de Sigismond, la couronne de Moscovie; il l'accepta, mais à condition qu'il ne seroit pas obligé de demeurer en Russie. Les Polonois avoient cependant fourni des secours au faux Démétrius, qui par leur moyen s'empara de Moscow: dans cette guerre contre les Russes & les Polonois, les Suédois s'acquirent beaucoup de gloire. (2) Charles n'eut pas seulement à se défendre des Polonois & des Russes. Le Roi de Dannemarck lui déclara la guerre au sujet de quelques vaisseaux saisis; pour avoir contrevenu au traité fait entre Charles IX & Christiern IV, par lequel ce dernier s'étoit engagé de s'interdire la navigation en Courlande, & à Riga, pendant la guerre des Suédois en Livonie; les autres causes de la guerre étoient la jurisdiction que Charles avoit sur la Laponie septentrionale & que le Dannemarck prétendoit lui appartenir; la liberté de pêcher accordée aux Gothebourgeois, permission qui, selon Christian, nuisoit à ses droits & à ses revenus. (3) Au milieu de ces embarras, le Roi, en célébrant la fête de St. Jean, avec le Duc d'Ostrogothie & quelques Sénateurs, fut attaqué d'une paralysie vers la fin du repas: il fut en danger pendant six semaines: quoiqu'ensuite il n'y eût plus rien à craindre pour sa vie, sa langue resta embarrassée, & il ne conserva presque plus l'usage de sa mémoire. La Suede menacée par de si puissans ennemis & se trouvant pour ainsi dire sans chef, agitée par des divisions intestines, que les

Sigismond obtient pour son fils la couronne de Russie.

Le Dannemarck déclare la guerre à la Suede.

Le Roi a une attaque de paralysie.

(1) Voyez ces lettres & ces manifestes rapportés par Locœn. L. 8. depuis la p. 492. jusques à la pag. 505. (2) Voyez ci-devant p. 54, 55 & p. 247 & suiv.

(3) Voyez dans Locœn. p. 513-521, les manifestes des deux Rois au sujet de cette guerre.

partisans du Roi Sigismond fomentoient en secret, couroit les plus grands risques, si le Ciel ne lui eût menagé un puissant défenseur dans le jeune Gustave-Adolphe, fils du Roi & de Christine, fille d'Adolphe Duc de Holstein.

SECTION V.

Sect. V. *Hist.* de Suede. 1610-1632.

Histoire du Royaume de Suede, depuis les commencement du regne de Gustaphe-Adolphe, en 1610, *jusqu'à sa mort en* 1632.

Gustave Adolphe, né en 1594; dès sa plus tendre enfance, annonça les vertus qui lui acquirent dans la suite une réputation si éclatante & si justement méritée. Charles son pere & Christine sa mere, l'avoient accoutumé de bonne heure aux fatigues, à une vie sobre & laborieuse, à l'intempérie des climats & des saisons, & en même tems qu'ils travailloient à lui inspirer des sentimens héroïques, à orner son esprit, à former son cœur & à élever son ame, ils s'occupoient de tous les moyens de lui donner une constitution forte & robuste: ils le conduisirent avec eux dans un âge encore fort tendre, lorsque Charles, élevé sur le trône de Sigismond, alla prendre possession de toutes les provinces, dans leur voyage de Livonie & d'Esthonie. Ils l'y ramenerent encore l'année suivante, & leur vaisseau surpris dans le port par une forte gelée, les força de gagner la terre à pied sur les glaces. A cet âge, un jour qu'on vouloit l'écarter d'un taillis où l'on craignoit qu'il ne se blessât, on crut l'effrayer en lui disant qu'il y avoit-là des serpens: „ Eh „ bien", dit le jeune enfant, „ qu'on me donne un bâton, & je les tue„ rai": il n'avoit que douze ans, qu'il parloit & écrivoit le Latin, l'Allemand, le Flamand, le François & l'Italien; il entendoit un peu le Polonois & le Moscovite. Il acquit ces connoissances sous Jean Skytte, que le Roi Charles lui avoit donné pour précepteur, & qui regardé comme un des plus savans hommes de son siecle, s'étoit instruit en voyageant dans les principales villes de l'Europe. Gustave Adolphe fut si reconnoissant, qu'il éleva ensuite son précepteur à la dignité de Baron & de Sénateur, & qu'il le fit un de ses principaux ministres. Les guerres de Suede attiroient à Stockholm beaucoup d'officiers des différentes nations de l'Europe. Gustave s'instruisoit avec eux, des forces, des mœurs, des loix, de la maniere de fortifier les places, de construire les vaisseaux, de discipliner les troupes de leur pays. Les Suédois attentifs aux progrès du jeune Prince, s'étoient attachés à lui & en avoient la plus haute opinion. A l'âge de quinze ans son pere l'avoit déclaré Grand-Duc de Finlande, Duc d'Esthonie & de Westmanie & l'avoit mis en possession de la ville de Westeraas. (1)

1610. *Commencemens de Gustave Adolphe.*

Son éducation.

Malgré la la langeur dont Charles IX étoit accablé, on hâtoit les préparatifs de la guerre de Moscovie; Gustave Adolphe eut bien desiré commander dans cette expédition, sous le Contre-amiral Georges Gyllenstiern; mais on ne voulut point exposer une tête si chere, & l'on réservoit d'ailleurs ce Prince

Préparatifs de guerre contre le Dannemarck.

(1) Hist. de Gustave Adolphe T. 1. L. 1. par M. M. Arckenholts De Mauvillon.

SECT. V. *Hist. de Suede.* 1610-1632.

pour faire face au Roi de Dannemarck. Gustave Adolphe fit tout ce qui dépendit de lui pour terminer à l'amiable les querelles de Suede & de Dannemarck; mais Christian n'écouta que la jalousie qu'il portoit à la maison de Vasa, & à la réputation que la Suede s'étoit acquise: on s'adressa au Roi d'Angleterre pour en obtenir des secours. (1) Ce qui rendoit la guerre inévitable avec cette Puissance, fut surtout l'outrage que Christian fit aux Ambassadeurs Suédois, en les faisant arrêter. Charles assembla les Etats à Orebro: ils lui offrirent de le secourir (2) de toutes leurs forces. A peine Christian eut-il déclaré la guerre à la Suede, qu'il fit une descente dans l'isle d'Oeland, dont il s'empara; il conduisit ensuite sa flotte vers Calmar qu'il assiégea. Cette ville étoit très bien défendue: Charles & Gustave Adolphe avoient compté que les Danois échoueroient dans leur entreprise; mais le commandant par une perfidie atroce, rendit la ville & le château. Charles furieux, malgré son âge & ses infirmités, proposa un Duel à Christian IV; il lui reprochoit dans son cartel d'avoir violé le traité de Stettin, d'avoir pris par trahison l'isle d'Oeland, Borkholm & Calmar. Mais dans sa réponse Christian le traita de fou, lui donna plusieurs démentis, lui dit beaucoup d'injures & refusa le combat singulier. Cependant Christian ramena sa flotte en Dannemark. Dans l'assemblée des Etats d'Orebro, Charles avoit fait déclarer son fils Gustave majeur: dès que le Roi de Dannemarck se fut retiré, il mit ce Prince à la tête d'un petit corps & le fit embarquer pour l'isle d'Oeland; le Prince la reprit, & enleva aux Danois Borkholm; un Danois fut pris portant une lettre du commandant au Roi de Dannemarck, par laquelle il lui marquoit que s'il vouloit lui envoyer cinq cents chevaux, il arrêteroit les courses des Suédois & les empêcheroit de mettre le pays à contribution. On le mena au jeune Gustave Adolphe, qui imagina de faire habiller cinq cents de ses soldats en Danois, de se mettre à leur tête & d'approcher ainsi de nuit, de la ville: ils s'annoncent comme si c'étoit le secours que le Roi envoyoit au commandant; les portes leur sont ouvertes, les cinq cens cavaliers égorgent la garnison & s'emparent de la ville. (3)

1611.

Les Danois assiegent Calmar.

Le Commandant leur livre la place.

Gustave reprend aux Danois l'Isle d'Oeland & Borckholm.

Les conquêtes de Gustave furent suspendues par la nouvelle de la maladie du Roi. La lettre du Roi de Dannemarck & la prise de Calmar avoient fait sur son esprit une vive impression; sa foible constitution en fut atterrée; il se sentit attaqué d'une maladie mortelle à Linkoping, où il mourut le 29 Octobre 1611, âgé de 61 ans: Prince sage dans ses entreprises, usant avec modération des droits de la victoire, fin & adroit politique. Il fit échouer toutes les entreprises de la Cour de Rome pour le rétablissement du Catholicisme, auquel le zele indiscret des Jésuites fit autant de tort, que Charles même. Il étoit, comme toute la famille de Gustave Vasa, prompt & emporté; mais sa colere ne duroit qu'un moment, & le moment d'après il avoit tout oublié, à moins qu'il ne sentît la nécessité d'être ferme & sévere: il savoit s'attacher les hommes qu'il croyoit les plus utiles à la patrie: il parvint, malgré les guerres qui l'occupoient, à faire fleurir le commerce & la navigation; il construisit des aqueducs, prit le plus grand soin des fabriques de

Mort de Charles.

Son éloge.

(1) Introd. à l'hist. Univ. T. 4. L. 4. (2) *Locœn. loc. cit.* (3) Hist. de Gust. Adolphe T. 1. L. 1.

de métaux, il protégea les arts & les lettres. Les foins qu'il donna à l'éducation de fon fils, prouvent l'eftime qu'il faifoit du favoir: il récompenfoit les favans. Il eut deux femmes; *Anne Marie*, fille de Louis Electeur Palatin: il eut de celle-ci deux fils & quatre filles: de ces fix enfans, il ne parvint à l'âge de maturité que Catherine, qui époufa Jean Cafimir, Comte Palatin du Rhin, Duc de Baviere. Sa feconde époufe fut *Chriftine*, fille du Duc de Holftein, mere de Guftave Adolphe, de Charles Philippe, que fon pere voulut élever au trône de Ruffie & qui mourut en 1622, & de Marie Elifabeth, qui époufa en 1618, Jean Duc d'Oftrogothie fon coufin germain. (1)

Hift. de Suede. 1610-1632.

Guftave-Adolphe le Grand.

Comme par un des décrets de l'affemblée de Norcoping, en 1604, il étoit dit, que le fucceffeur à la couronne ne pourroit agir, comme Roi & de fon chef, qu'après qu'il auroit atteint l'âge de 24 ans accomplis, & qu'avant ce tems il lui feroit donné des tuteurs, Charles ordonna par fon teftament, que la Reine auroit la régence & gouverneroit le Royaume, conjointement avec le Duc d'Oftrogothie & fix Sénateurs qu'il nomma, jufques à ce que Guftave Adolphe fût en âge de gouverner par lui-même. Après les funérailles du Roi Charles, les Etats s'affemblerent à Nicoping. On déféra la Couronne à Guftave Adolphe; on étoit fi pénétré des grandes qualités de ce Prince, qu'on délibéra, d'abandonner dès ce moment, le gouvernement au jeune Roi, pour qui la loi de Norcoping ne fembloit pas avoir été faite, n'ayant eu en vue que la fageffe des Princes, & non leur âge fixé à vingt-quatre ans, parce qu'elle fuppofoit qu'alors ils avoient acquis toute la maturité de leur raifon: mais Guftave-Adolphe avoit affez prouvé fa prudence. On annulla à cet égard le teftament de Charles; cependant on confulta la Reine, qui approuva la délibération des Etats; elle fe démit de la régence: le Duc Jean ne fe contenta point d'imiter fon exemple; mais encore il renonça par un acte folemnel pour lui & fes defcendans, à toutes les prétentions qu'il avoit au trône, en faveur de Guftave-Adolphe & de fa poftérité, fe réfervant néanmoins pour lui & fes defcendans, le droit de fuccéder, au cas que la poftérité de Charles vînt à manquer. Guftave-Adolphe en reconnoiffance d'un procédé fi généreux, lui donna fa fœur en mariage, avec une partie de la Weftrogothie. (2)

Guftave déclaré majeur avant l'âge fixé par la loi.

Le difcours de remercîment que Guftave prononça aux Etats, étoit fi rempli de fageffe, qu'il eut fuffi pour juftifier leur démarche. Ils adoroient leur jeune Roi, ils délibérerent de lui fournir les plus grands fecours contre fes ennemis. Il fentoit depuis longtems de quel poids le trône étoit pour un Prince qui veut en remplir les devoirs; dans les dernieres années de la vie de fon pere, on l'avoit furpris verfant des larmes, & lorfque ceux qu'il honoroit de fon amitié, lui en demanderent la raifon: „ je ne puis", leur répondit-il, „ confidérer l'état de ce Royaume, les guerres qu'il a foutenues „ & la mauvaife fanté de mon pere, & ne pas m'affliger d'être élevé dans „ l'efpérance que je pourrai fupporter un tel fardeau." (3) Il prêta le fer-

Guftave jouit de l'amour de fes peuples & le méritoit.

(1) *Locœn. hift. Suec. p.* 523. (2) Hift. de Guftave-Adolphe Livre I. (3) *Locœn. Libr.* 8. *in vit. Guft. Adolph. p.* 524. On doit fe fouvenir qu'à la mort de Louis XV, ce fut le premier fentiment qui affecta fon fucceffeur.

Sect. V. Hist. de Suede. 1610-1632.

ment accoutumé & reçut celui de ses sujets. Il n'avoit que dix-huit ans, lorsqu'il monta sur un trône entouré de tant d'écueils: il commença par mettre dans les places & les emplois les sujets les plus capables de les remplir: il mit à la tête des affaires le jeune Comte Axel Oxenstiern, Sénateur, qui n'avoit point encore trente ans, mais dont les talens & le génie s'étoient déja fait connoître en différentes occasions. Il réunissoit les connoissances les plus profondes & la plus grande habileté pour les affaires civiles & politiques, l'intelligence, le coup d'œil & le courage de l'homme de guerre.

Eclairé dans le choix de ses ministres.

1612.

Le Roi d'Angleterre Jacques I. envoya des Ambassadeurs en Dannemarck & en Suede, offrir aux deux Rois sa médiation. Jacques n'avoit d'autre motif que l'amour de la paix; les Anglois en avoient un plus politique, c'étoit de terminer une guerre qui nuisoit à leur commerce en troublant la navigation de la mer Baltique: la Hollande avoit le même intérêt. Si le foible Jacques eut accompagné ses propositions de paix, de la menace de se déclarer contre celui qui les rejetteroit, elles eussent été acceptées: mais le Roi de Dannemarck se refusa à tout accommodement, & les hostilités recommencerent. Le Roi de Dannemarck, qui s'attendoit que Gustave Adolphe débuteroit par le siege de Calmar, en avoit augmenté les fortifications, & y avoit jetté une garnison très nombreuse. Le Roi de Suede n'avoit que peu de troupes; il ne voulut pas les exposer à un siege pénible & meurtrier: il porta la guerre dans le pays de son ennemi, & tandis que le Duc d'Ostrogothie avec les troupes de son Duché, veilloit sur Elfsbourg, que la flotte Danoise menaçoit, Gustave Adolphe fit une irruption dans la Scanie: il mit à contribution le plat pays, & investit Helsimbourg, dont il vouloit faire sa place d'armes. George Duc de Lunebourg avec ses Allemands avoit ordre de rester dans cette province, pour la défendre. A peine le siege de Helsimbourg étoit-il commencé, que le Duc marcha de nuit sur le quartier du Roi, pénétra dans son camp & y fit un horrible massacre; Gustave Adolphe ne se sauva qu'à la faveur de sa bravoure & de quelques officiers qui lui firent un rempart de leur corps. Les Danois, pour décourager ses troupes, publierent qu'il avoit été tué; mais le jeune Roi rassembla ses autres quartiers, fit face aux ennemis & les força de se retirer avec leur butin: il étoit très considérable, les timbales & l'étendard Royal, les équipages du Roi & des principaux officiers en faisoient partie, & parmi les prisonniers qu'ils firent, étoit le Maréchal de la Cour, Wrangel. Le Roi abandonna Helsimbourg & la Scanie & passa en Norwege pour venger cet échec; mais le danger qui menaçoit la Suede l'y rappella. (1)

Gustave fait une diversion en Dannemarck: & met la Scanie à contribution.

Reçoit un échec.

Christian, maître de Calmar, s'avançoit sur la mer Baltique avec une flotte de plus de trente vaisseaux pour assiéger Elfsnaben, qui n'est qu'à dix milles de Stockholm. D'un autre côté, les Danois menaçoient Jœnocoping dans le Smaland: la flotte Suédoise fort inférieure à celle des Danois, n'osoit sortir de ses ports; ils arriverent près d'Elfsbourg vers le fief de Bahus, & s'en emparerent par la trahison ou la lacheté du commandant. Christian ne s'arrêta point à Elfsnaben, & pendant que Gustaphe Adolphe couvroit Jœnecoping, il s'avança jusqu'à deux lieues de Stockholm. Cette capitale

Les Danois parviennent à deux lieues de Stockholm.

(1) Histoire de Gustave Adolphe, Livre I.

étoit dans les plus grandes allarmes, lorsque le Roi parut à la tête de douze cens Hollandois, que Cabelliau, négociant, avoit dirigés à travers la Norwege. Gustave joignit à sa troupe, un grand nombre de paysans & de bourgeois, qui avoient été rassemblés à la hâte, & courut à Waxholm: à son approche tout ce qui étoit à terre se rembarqua avec précipitation & la flotte Danoise se retira. Christian dégoûté des dépenses & des succès inutiles de cette guerre, désespérant de pouvoir garder ses conquêtes, ne pouvant forcer Gustave Adolphe, plus foible en nombre mais plus fécond en ressources, d'en venir à une bataille; harcelé sans cesse par le jeune héros, écouta les propositions du Roi d'Angleterre & de la Hollande. Le Héros Suédois, qui avoit besoin de Calmar & d'Elfsbourg, désiroit la paix, pour donner tous ses soins à la guerre de Moscovie; il demandoit avant tout, qu'on lui livrât ces deux places, que les Danois vouloient retenir pour s'indemniser des frais de la guerre. Enfin il consentit à payer au Dannemarck un million d'écus, & la paix fut conclue à Knarad le 28 Janvier. Ce million fut payé au moyen d'une capitation, qui fut mise sur tout le Royaume. Par ce traité le Roi de Suede abandonnoit Sonnebourg, cédoit au Dannemarck le pays entre Titisfiorne & Warangue, & conservoit les mines de Rannavari: au moyen de quoi les limites des deux Etats en Laponie demeurerent réglées. Le Roi de Dannemarck renonça à toutes ses prétentions au Royaume de Suede; il pourroit continuer de mettre les trois couronnes dans ses armes; & Gustave Adolphe renonça au titre de Roi de Laponie. Il assembla les Etats à Stockholm; mais comme ces assemblées nombreuses entraînoient de grandes dépenses, les Ordres n'y assisterent plus que par députés ou représentans: elles furent composées des évêques & d'un député de chaque chapitre, deux nobles de chaque province, des principaux magistrats des villes. Dans cette assemblée le Roi convint qu'il avoit fait la paix à des conditions assez dures, mais il en fit voir la nécessité par l'épuisement de l'Etat, qui ne permettoit pas de continuer la guerre avec le Dannemarck sans un danger évident.

Hist. de Suede. 1610-1632.

Gustave paroit & les Danois se rembarquent.

Paix de Knarad entre le Dannemarck & la Suede. 1613.

Réforme dans les assemblées des Etats.

Les Etats approuverent tout ce qu'il avoit fait, payerent au Roi de Dannemarck, des sommes qui ne devoient l'être que dans six ans, & promirent au Roi une somme de cinq cens mille écus pour la guerre de Moscovie. Cette guerre avoit été un des principaux motifs qui l'avoient déterminé à la paix. Jacques de la Gardie, aussi brave, aussi grand Général que Pont de la Gardie son pere, (1) avoit conduit les choses au point que les Moscovites étoient décidés à mettre sur leur trône Charles Philippe, frere de Gustave; (2) ils avoient écrit à Jacques de la Gardie pour le prier de suspendre ses hostilités, & lui firent dire qu'ils alloient envoyer des Ambassadeurs à Charles IX pour lui faire agréer le trône en faveur de son second fils. Char-

(1) La Suede eut de très grandes obligations au pere & au fils: ils étoient François & s'attacherent au service de Suede. Gustave Adolphe avouoit qu'il devoit à Jacques de la Gardie, la plupart de ses connoissances sur la guerre. Leur qualité d'étrangers leur avoit attiré beaucoup d'ennemis; mais leur droiture, leur valeur & leur habileté, les mirent au dessus des efforts de l'envie. Voyez *Puff. Dict. de Bayle*, art. la Gardie. *Jac. Scheff. memorib. Suet. gent. Exemp. Lib. prg.* (2) Nous supprimons le détail des révolutions de la Moscovie à cette époque, l'histoire des faux Démétrius & plusieurs autres événemens, qu'on peut voir dans l'Histoire de Russie, & dans celle de Pologne déja citées ou supr. p. 54. p. 247. & suiv.

Sect. V. *Hist. de Suede.* 1610-1632.

les traîna l'affaire en longueur & mourut: les Moſcovites preſſerent ſon ſucceſſeur de leur envoyer ſon frere, avec une petite eſcorte pour ne pas effrayer les peuples; mais, ſoit qu'il ne voulût point expoſer Charles Philippe, ſoit qu'il eût formé le deſſein de tenir le trône des mains de la victoire, il réſolut de conduire ſon frere en Moſcovie à la tête d'une armée: en attendant Jacques de la Gardie prenoit les villes au nom de Charles Philippe, qu'il ſuppoſoit Souverain de ce vaſte Empire. Mais tout ce qu'il fit pour conſerver cette conquête aux Suédois, fut rendu inutile par les lenteurs de Guſtave Adolphe, à qui l'amour dans cette circonſtance fit oublier un moment les ſoins de ſa gloire. La jeune Comteſſe Elbe Brahé l'avoit captivé au point qu'il étoit réſolu de l'épouſer: jeune, ſage & belle, ſon eſprit égaloit ſes graces; c'étoit la plus belle perſonne de la cour de Guſtave; elle refuſa de l'écouter, quoiqu'elle l'aimât, juſques à ce qu'il lui eût juré qu'il n'avoit que des vues légitimes. Il chargea le Duc de Saxe-Lawembourg de négocier ce mariage auprès de la Reine ſa mere. Cette Princeſſe, qui aimoit le Roi ſon fils & qui avoit d'autres vues, lui fit dire qu'elle applaudiſſoit à ſon goût pour la Comteſſe, dont la ſageſſe & la beauté méritoient les hommages d'un cœur tel que le ſien; que s'il devoit choiſir une épouſe parmi ſes ſujettes, il ne pouvoit pas mieux s'adreſſer: mais qu'ils étoient encore trop jeunes l'un & l'autre, & qu'elle le prioit, & comme mere & comme ſa meilleure amie, de ne rien précipiter & de lui accorder un délai de trois ans, ne fût-ce que pour préparer le public à voir ce mariage des mêmes yeux qu'elle-même. Guſtave Adolphe crut avoir obtenu une grande victoire dans l'approbation que la Reine donnoit à ſon amour, & il fut le premier à écrire à la Comteſſe qu'il falloit ſe ſoumettre aux volontés d'une mere ſi reſpectable. (1)

Les Ruſſes deſirent pour leur Roi Charles Philippe.

Amours de Guſtave Adolphe.

Rendus inutiles par la ſageſſe de la Reine mere.

1614. Ce que la Reine mere avoit prévu arriva; le tems, l'amour de la gloire, la honte de languir dans les fers de la molleſſe, réveillerent le jeune Roi; il réſolut d'aller en perſonne porter la guerre en Moſcovie, peut-être dans l'intention de ſe rendre encore plus agréable aux yeux de la Comteſſe; mais avant de quitter la Suede, il voulut rétablir les maux que les guerres précédentes y avoient cauſés: il augmenta les fortifications de Calmar, de Jœnocoping & d'Elſbourg: il tranſporta les habitans de Gothembourg preſque détruite par les Danois, à Hiſingen, & jetta les fondemens d'une autre Gothembourg à l'embouchure du Mætudal. Il envoya des députés à Lubec pour propoſer aux villes Anſéatiques, un nouveau traité & de nouvelles branches de commerce; la Régence, pour obtenir ſans doute de plus grands avantages, répondit qu'on ne pouvoit faire aucun traité avec la Suede, juſques à ce que l'Empereur eût répondu aux plaintes qu'elle lui avoit portées ſur l'interruption du commerce de la mer Baltique pendant la guerre du Danemarck & de la Suede; le Roi dédaignant leur feinte indifférence, s'adreſſa aux Hollandois, qui accepterent avec reconnoiſſance les propoſitions de Guſtave Adolphe, conclurent avec la Suede une ligue défenſive pour quinze ans, & un traité de commerce avantageux aux deux parties. Les Lubeckois ſen-

Soins eſſentiels qu'il donne au Gouvernement.

Traité de commerce avec la Hollande.

(1) On conſerve en Suede la correſpondance de ces deux amans; leurs lettres reſpirent la tendreſſe & l'honnêteté; elles ſont écrites de ce ſtyle ſimple & naïf, qui eſt cent fois plus ſéduiſant que l'éloquence la plus recherchée.

tirent leur faute; ils députerent à ce Prince sous prétexte de le féliciter sur sa paix avec le Dannemarck, & pour le supplier en effet de modérer les impôts sur les marchandises venant d'Allemagne. Il ne se vengea des refus des Lubeckois, qu'en leur accordant la modération qu'ils demandoient. Il convoqua les Etats à Orebro; il y régla la forme des procédures, ce qui regardoit le commerce, les droits d'entrée, de sortie, les appointemens des gens de guerre. Il établit un tribunal à Stockholm, pour juger sans appel, toutes les causes importantes & pour connoître des prévarications des tribunaux inférieurs. Il poussa l'amour de la justice plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs.

Hist. de Suede. 1610-1632.

Son amour pour la justice.

Cependant les Moscovites impatiens des lenteurs de Gustave Adolphe, proclamerent Grand Duc héréditaire de Moscovie, Michel Fœderowitz Romanzow, qui ayant dissipé les partis du faux Démétrius & l'ayant fait assassiner, chassa les Polonois hors des frontieres. Les grands parurent mécontens de l'élection du nouveau Czar; la Gardie protesta contre une démarche si contraire à leurs engagemens envers Charles Philippe. Enfin le Roi envoya ce Prince à Wibourg; la province de Novogorod qui ne vouloit point reconnoître le nouveau Czar, envoya des députés à Charles Philippe, pour le conjurer de s'avancer dans leur province. Le nouveau Czar envoya des troupes contre ceux de Novogorod, qui avoient prêté serment de fidélité par leurs députés à Charles Philippe: Jacques de la Gardie marcha au secours de la province & la guerre recommença. Gustave Adolphe désiroit la paix; l'affaire fut mise en délibération; le Chancelier Oxenstiern soutenoit qu'il n'étoit pas possible dans l'état où étoit la Suede, de faire face en même tems aux Polonois & aux Moscovites; qu'il falloit traiter avec les Moscovites & amuser les Polonois par une trêve de quelques mois dans l'espérance d'une paix solide: qu'alors le Czar craignant que les Suédois ne tournassent toutes leurs forces contre lui, en viendroit aisément à un accommodement; au lieu qu'il étoit à craindre que ces Puissances ne se liguassent contre la Suede. Jacques de la Gardie donnoit à peu près le même plan. (1) Les Polonois eux-mêmes, pressés par les Turcs & les Tartares, firent solliciter la trêve par l'Electeur de Brandebourg: si Gustave Adolphe eut voulu profiter des circonstances, il eut pu écraser la Pologne, qui avoit bien de la peine à se défendre contre ses ennemis; mais il sacrifia tout à sa modération & consentit à une trêve de deux ans. Cette générosité étoit bien opposée à l'opinion que quelques Suédois répandoient du caractere guerrier de leur Roi, qui sacrifioit le Royaume à cette passion; il s'en justifia dans les Etats d'Orebro, & déclara qu'il préféreroit toujours la gloire de rendre son Royaume florissant par les loix, les mœurs & les arts, à l'orgueil de le rendre illustre par l'effusion du sang de ses sujets: en effet, aucun de ses prédécesseurs n'avoit publié des loix aussi sages, ni fait des réglemens aussi utiles.

Romanzow élu Czar.

Les mécontens appellent Charles Philippe.

Trêve avec les Polonois.

Le Roi rappella son frere de Wibourg & passa lui-même en Finlande à la tête de quelques troupes: il y fut joint par celles que commandoit la Gardie; il prit Angdon, soumit l'Ingrie, & alla mettre le siege devant Pleskow, aux approches de l'hiver. Ce fut alors que le grand pacificateur Jacques I

Victoires de Gustave Adolphe.

(1) *Hist. de Gust. Adol. Livre II.*

Sect. V. *Hist.* de Suede. 1610-1632.

recommença ses négociations: Gustave Adolphe nomma des Ambassadeurs, parmi lesquels étoit Jacques de la Gardie: ce Roi avoit forcé Pleskow qu'on regardoit comme imprenable, à capituler; (1) il assiégea ensuite Notebourg que les Russes ne purent secourir, & qui capitula. Quoique Gustave Adolphe n'eût alors que 21 ans, il étoit déjà célebre dans toute l'Europe par ses vertus guerrieres & politiques; ses soldats le regardoient comme leur pere, & ses officiers comme le plus grand Général. Les conseils de la Gardie suppléoient, dit-on, à l'expérience qui lui manquoit: il assujetit ses troupes à une discipline qui les rendit ensuite si redoutables; il y fit regner la piété & les mœurs, il leur servoit de modele, il ne se permit jamais aucun de ces écarts que la jeunesse fait excuser, & il vint à bout de dompter jusques à la passion honnête qu'il avoit pour la Comtesse de Brahé, dès qu'il s'apperçut qu'elle pouvoit être contraire à ses vues & à sa gloire. (2) Sa prudence lui attira dans ces circonstances, une députation de l'Université de Heydelberg, au sujet de la conciliation des divisions qui regnoient entre les Calvinistes & les Luthériens: l'un & l'autre parti vouloit s'en rapporter à la décision du jeune Roi; mais ce Prince qui savoit l'impossibilité d'accorder des Théologiens, remercia le député, le combla de présens & le renvoya, en lui disant qu'il prioit Dieu, *de réunir tous les hommes par la charité, puisqu'il étoit impossible qu'ils le fussent par la foi.* Le conseil de ne pas se mêler de cette affaire, lui fut suggeré par Oxenstiern, qui prévit que le Roi ne réussiroit point dans un accord impraticable, qu'il mécontenteroit les deux partis, & feroit soupçonner à son clergé de vouloir introduire le Calvinisme en Suede. Le Landgrave de Hesse le sollicita en même tems d'entrer dans la ligue que les Etats Protestans d'Allemagne avoient faite pour leur commune défense; mais trop occupé dans ce moment, il répondit qu'il y entreroit dès qu'il le pourroit, sans préjudicier aux intérêts de sa nation. (3)

Discipline qu'il établit dans les troupes.

Belle réponse de Gustave aux députés de l'université de Heydelberg. 1615.

Gustave Adolphe qui avoit usé d'une si grande modération envers les Polonois, n'en avoit pas moins le cœur ulcéré contre cette nation. Sigismond le traitoit d'Usurpateur, comme il avoit traité Charles IX: il répandoit des libelles séditieux dans les deux Royaumes, & donnoit asyle dans ses Etats, à tous le Suédois mécontens, rebelles ou vagabonds, qui s'y réfugioient: les Etats, auxquels le Roi en avoit porté ses plaintes, statuerent que tout Suédois qui étant sorti du Royaume, s'arrêteroit à la Cour de Pologne, seroit regardé comme rebelle à l'Etat & que ses biens seroient confisqués; que si étant Protestant, ils se faisoient Catholiques, leur patrimoine seroit dévolu à leur plus proche parent de la Religion Protestante, & qu'aucun Catholique Romain ne pourroit posséder des charges dans l'Etat. (4) Mais quelque mécontent que le Roi fût de Sigismond, il ne vouloit rien entreprendre contre lui, qu'il n'eût fait la paix avec la Russie, & il eut bien désiré que cette paix eût précédé l'expiration de la trêve avec les Polonois. Il s'assura par Skytte, son ancien précepteur, qu'il envoya en Ambassade en Dannemarck, qu'il n'avoit rien à craindre de Christian, & tandis que les Ministres d'Angleterre & de

1616.

(1) *Loccen. in vit. Gust. Adol. hist. Suec. L.* 8. *p.* 529 & 530, qui de tous les historiens est le seul qui dise que Gustave prit Pleskow: *ipsam Plescowiam, frustra auxilio innitentem, deditione in suam potestatem redigit.* (2) *Hist. de Gust. Adol. loc. cit.* (3) Intr. à l'Hist. Univ. T. 4. L. 4. (4) *Hist. de Gust. Adolp. Livre II.*

Hollande travailloient à la paix de la Suede & de la Moscovie, Gustave Adolphe repartit pour la Finlande. Sigismond y avoit encore des partisans, qui répandoient que le Roi de Suede avoit allumé & faisoit la guerre sans nécessité, que les Moscovites avoient tenté toute sorte de moyens pour l'engager à la paix. Le Roi assembla les Etats de la province; il y prononça un discours, dans lequel il dévoila les manœuvres de Sigismond, ses desseins & toute sa conduite pour réduire la Suede sous le joug des Polonois & du Pape; il les flatta de l'espérance d'une paix avantageuse & prochaine; il mit sous leurs yeux tout ce qu'il avoit fait pour éviter la guerre: il se plaignit des libelles scandaleux, des satyres indignes que Sigismond n'avoit pas honte de répandre & finit par les plus solemnelles promesses de rendre leur condition meilleure. Les Etats comblés de sa franchise lui témoignerent unanimement leur zele, promirent de lui être toujours fideles & lui accorderent beaucoup au-delà de ce qu'il demandoit. Il remercia l'assemblée, lui témoigna sa satisfaction & partit pour Abo, où il ne s'occupa qu'à réformer les abus & à faire des réglemens.

Hist. de Suede. 1610-1632.

Les Finlandois lui accordent plus qu'il ne demande.

Les Moscovites parurent enfin désirer sérieusement la paix, ils demanderent une suspension de toute hostilité durant la négociation; ce qui fut accordé. Enfin les ministres de Hollande & d'Angleterre conclurent cette paix au commencement de 1617. Elle fut très avantageuse à la Suede. Par ce traité le Czar Michel Fœderowitz remet à Gustave Adolphe dans la province de Novogorod, les forteresses & villes qui jusqu'à ce jour ont dépendu du Novogorod, savoir Jamma, Coporie, Iwanogorod & Nothebourg, avec leurs dépendances, villes, villages, champs, bailliages & hameaux distingués selon leurs justes limites, avec tous leurs droits, habitans &c. pour en jouir lui & ses descendans à perpétuïté. Il ratifie la cession de Kexholm & de son territoire, faite à Charles IX, par le Grand Duc Basile Iwanowitz. Le Czar s'engage de payer la somme de cinq cens mille rixdalers au Roi de Suede, pour les fraix de la guerre, & lui cede toutes ses prétentions sur la Livonie: par le dernier article, les deux Princes s'engagent réciproquement de ne donner aucune aide ni assistance au Roi de Pologne, contre l'une ou l'autre des deux parties contractantes. (1) Cette même année Gustave Adolphe renouvella l'alliance de la Suede avec la France & l'Angleterre: il revint à Stockholm & continua à y faire les plus sages établissemens. Il se fit couronner à Upsal; il n'étoit alors que dans sa vingt-quatrieme année, il avoit dit qu'il ne se feroit couronner que lorsqu'il auroit délivré son Royaume de ses ennemis. (2) Sigismond jaloux de sa gloire, eut recours pour la flétrir à la ressource des lâches; il continua de faire répandre contre lui des satyres & des libelles; il fit tenir au Duc d'Ostrogothie une lettre dans le manche d'un coûteau, pour lui proposer une ligue contre Gustave Adolphe, à qui le Duc remit cette lettre. *Ce n'est pas à coups de plume*, disoit ce Roi, *qu'il faut répondre à Sigismond; il a de meilleurs écrivains que nous & qui entendent mieux l'art de calomnier: il faut leur présenter la paix d'une main & de l'autre l'épée.* (3) Les écrivains de Sigismond étoient

1617.

Paix entre la Suede & la Moscovie.

Alliance de la Suede avec la France & l'Angleterre.

Couronnement du Roi.

Sigismond répand des libelles contre Gustave.

(1) *Hist. de Gust. Adol. L. 2. T. 1. p. 172 & 173.* (2) *Locæn. L. 8. hist. Suec. p. 530.* (3) *Hist. de Gust. Adolphe, ib.*

SECT. V. Hist. de Suede. 1610-1632.

des Théologiens, des Jésuites, & toute espece de moines, tous gens exercés aux injures & à la dispute, & qui en l'honneur d'un Dieu de paix & d'une Religion fondée sur la charité, fomentoient la guerre & excitoient par leurs écrits les Suédois à s'entr'égorger, comme l'observa Gustave Adolphe dans le discours qu'il prononça aux Etats d'Orebro. On y remercia le Roi des soins qu'il s'étoit donnés pour procurer la paix à la Suede, les Ordres promirent de l'assister de leurs biens & de leurs vies contre Sigismond.

1618. *Déclaration formelle au Roi de Pologne.*

Le Roi fit les plus grands préparatifs pour cette guerre, tandis que Sigismond cherchoit à l'amuser par les propositions vagues d'une prolongation de la trêve. Gustave Adolphe qui mettoit de la franchise dans toutes ses actions, envoya Jacques de la Gardie, alors Gouverneur d'Esthonie, déclarer à Chotkiewitzi, Général Polonois & Gouverneur de Lithuanie, qu'il ne vouloit pas rester plus longtems dans l'incertitude, que Sigismond consentît à une paix durable & solide, ou à une trêve de plusieurs années, ou qu'il se préparât à

1619. la guerre, après que la trêve actuelle seroit expirée. (1) Pour ôter tout prétexte au Roi de Dannemarck, il lui paya le reste de la somme qu'il lui devoit pour le rachat de la ville d'Elfsbourg & il eut avec Christian une conférence sur les frontieres des deux Royaumes; ils se renouvellerent les assuran-

1620. ces d'une amitié sincere: (2) & le Roi de Suede mit ses frontieres en état

Mariage de Gustave.

de défense. Pour ne laisser rien à désirer à ses sujets il épousa à Stockholm, la Princesse Marie Eléonore, fille de Jean Sigismond, Electeur de Brandebourg. Après son mariage il convoqua les Etats, où l'on régla tous les subsides relatifs à la guerre.

Enfin la trêve étant expirée, Gustave Adolphe conduisit sa flotte, la plus belle qu'on eut encore vue en Suede, sur les côtes de Courlande, avec vingt mille hommes de débarquement, qui se joignirent à ceux qui étoient déjà en Livonie. (3) Dès qu'il parut, le Duc de Courlande , par les conseils de Fahrenbach, gentilhomme Courlandois, qui ayant été fait prisonnier en 1601 par les Suédois avoit embrassé leur parti, abandonna Sigismond & se mit sous la protection du Roi de Suede; il lui remit Windaw : Fahrenbach gagna le Commandant de Dunemunde, qui rendit sa place aux Suédois: ce

1621. fort facilitoit la prise de Riga, que ce Prince assiégea; il somma la place qui

Siege de Riga.

se disposa à se défendre vigoureusement. Le Roi de Pologne occupé à défendre la Moldavie, contre Betlem Gabor, Prince de Transylvanie, qui y avoit fait une irruption à la tête de quarante mille Turcs ou Tartares, se répentoit de n'avoir pas accepté les propositions de paix que Gustave Adolphe lui avoit faites: Riga étoit remplie de toute sorte de munitions, la garnison très nombreuse & les fortifications sembloient inexpugnables: le Roi de Suede fit les dispositions du siege; ce Prince lui-même à la tête des travailleurs, une pioche à la main, les encourageoit par son exemple. Les troupes qui formoient le blocus, étoient divisées en quatre quartiers; celui du Roi, ayant sous ses ordres, le Prince Charles Philippe, son frere, Oxenstiern, Horn, Banner & le Comte de Mansfeld avec 6000 hommes de pied & 800 chevaux: le second étoit celui du Feld-maréchal Jacques de la Gardie, à la droite de celui

(1) *Locæn. hist. Suec. L.* 8. *p.* 531. (2) *Puffend.* Intr. à l'Hist. Univ. L. 4. T. 4.
(3) Hist. de Gust. Adol. Livre II.

lui du Roi, formé de deux bataillons de gardes à pied, trois régimens d'infanterie ou 450 hommes & 300 chevaux. Wrangel avoit le troisieme, de deux régimens d'infanterie & de 700 chevaux. Séaton, officier Ecossois, commandoit le quatrieme. Le Roi pressoit vivement le siege, passant les nuits entieres dans la tranchée, & ne dormant que deux heures; dès le point du jour il étoit à cheval pour visiter les quartiers, s'informant de tout, ne négligeant pas les plus petites choses, & s'exposant au danger comme le dernier de ses soldats. Il vouloit ménager cette ville opulente, il la fit sommer trois fois inutilement; alors il fit pleuvoir les boulets & les bombes en si grande quantité, qu'on n'avoit jamais vu rien de semblable. La garnison n'en fut point effrayée, comptant sur un prompt secours de Sigismond: tout ce qu'il put faire fut d'envoyer Radziwil avec dix mille hommes de pied & quatre mille chevaux: Radziwil eut le tems d'arriver avant la capitulation; en voyant l'armée Suédoise si bien postée & les lignes si bien défendues qu'il n'osa point les attaquer, il se borna à attirer les Suédois hors de leurs retranchemens; mais tous ses mouvemens furent sans succès, & il fut obligé de se retirer. Le siege continua avec vivacité, la breche faite au corps de la place, & résolu d'en venir à l'assaut, Gustave Adolphe inventa une espece de pont, qu'on a depuis appellé galerie; mais la précipation avec laquelle les soldats s'y jetterent, fit rompre les planches & plusieurs tomberent dans le fossé: il abandonna cet ouvrage, & fit attaquer une demi-lune défendue par beaucoup d'artillerie & par l'élite de la garnison: les Suédois furent repoussés avec perte, Horn & Banner furent dangereusement blessés. Le siege duroit depuis quatre semaines, le rempart étoit miné en plusieurs endroits, le fossé à demi-comblé; le Roi se disposoit à un assaut général, dès que les mines auroient joué, & résolu de livrer la ville au pillage, son frere & ses généraux obtinrent qu'il fît sommer les assiégeans pour la quatrieme fois, en les faisant avertir du danger qui les menaçoit: on ne leur donna que six heures. Les habitans consentirent à envoyer des ôtages & l'on capitula; le Roi accorda les honneurs de la guerre à la garnison & la confirmation de leurs privileges aux habitans. Il entra dans la ville & les Magistrats vinrent le remercier, de les avoir fait avertir du danger auquel ils étoient exposés. „ J'oublie," leur dit-il, „ votre obstination à vous défendre, quoique sans „ espoir de secours; vous avez agi par un bon motif; j'oublie aussi tous les „ discours indécens & les satyres insolentes que des mal-intentionnés ont ré- „ pandues contre moi, pour me rendre odieux aux habitans de Riga; il est „ au dessous de moi d'en rechercher les auteurs: je n'exige de vous que le „ même dégré de fidélité que vous avez eu pour mon cousin le Roi de Po- „ logne; & bien loin de diminuer vos privileges je ferai porté à les augmen- „ ter." (1) Mais il chassa les Jésuites, qui pendant le siege avoient animé le peuple, par des discours & des écrits peu mesurés. Il leur fit dire de ne jamais rentrer dans Riga, parce qu'ils se mêloient de trop d'affaires & qu'il connoissoit toutes leurs intrigues. (2)

Hist. de Suede. 1610-1632.

Il prend Riga.

Il chasse les Jésuites.

Gustave Adolphe marcha ensuite en Courlande; le Duc favorisoit secréte- *Ses progrès.*

(1) Hist. de Gust. Adol. Livre III. (2) On peut voir dans Locœn. L. 8. plusieurs détails concernant ce siege: il seroit trop long de les rapporter ici.

Sect. V. *Hist. de Suede.* 1610-1632.

ment ses entreprises, quoique le Roi parût le traiter en ennemi: il s'empara de Mittau & y mit deux mille hommes de garnison. A mesure que ce Prince faisoit des progrès, il devenoit plus pressant pour obtenir la paix de Sigismond, qui pressé lui-même par les Turcs & les Tartares & ne pouvant empêcher Gustave Adolphe de s'emparer de ses Etats, demanda une suspension d'armes jusques à la fin de l'année suivante: le Roi de Suede y consentit & voulut bien encore évacuer la Courlande, & rappeller les deux mille hommes qu'il avoit mis à Mittau. A peine fut-il rentré à Stockholm, qu'il apprit la mort de Charles Philippe, son frere, Prince de la plus grande espérance, & que le Roi chérissoit comme son fils: il en étoit également aimé; il fut inconsolable de cette perte, d'autant que n'ayant point d'enfans, il le regardoit comme son successeur au trône. D'ailleurs, par cette mort, les espérances de Sigismond se fortifioient; mais la même année la sœur du Roi épouse du Prince Palatin, accoucha de Charles Gustave. Le Héros Suédois employa le repos que lui laissoit la trêve aux affaires du gouvernement, il substitua à l'impôt qu'on avoit mis sur le bled & sur le bétail, une accise ou taxe sur le comestible & la boisson; on en murmura d'abord, mais l'amour qu'on portoit à ce Prince dissipa les murmures. On termina toutes les difficultés entre la Suede & le Dannemarck: Christian s'engagea à ne pas permettre que Sigismond fit des levées dans ses Etats, ni que ses vaisseaux passassent le Sund.

Consent à la trêve. 1622.

Mort de Charles Philippe.

Naissance de Charles Gustave.

1623.

Le Roi de Pologne ne pouvoit renoncer à l'espérance de remonter sur le trône de Suede; l'Empereur son beau-frere, qui avoit résolu d'exterminer le Protestantisme en Allemagne, lui faisoit espérer des secours qu'il n'envoyoit jamais; ces chimeres lui faisoient rejetter les conseils de ses plus zélés partisans pour la paix. On proposoit que les Suédois cédassent la Livonie à la Pologne; que Sigismond leur abandonnât l'Esthonie & la province de Finland; qu'en cas que Gustave Adolphe mourût sans enfans mâles, un des fils de Sigismond succédât à la Couronne de Suede; qu'en attendant, Sigismond portât le titre de Roi de Suede; mais que Gustave occupât seul le trône, avec le même titre. Sigismond rejettoit tous ces arrangemens. (2) Ce Prince avant que la trêve n'expirât, se rendit à Dantzig avec toute sa famille, pour y rassembler une flotte aussi formidable que celle des Suédois; il faisoit acheter des vaisseaux de tous côtés, en Hollande, dans les villes Anséatiques, & Dantzig devoit en fournir plusieurs. Le bruit se répandit qu'une flotte redoutable transportoit Sigismond en Suede, pour le rétablir sur le trône. Mais dès que Gustave eut appris l'arrivée du Roi de Pologne à Dantzig, il parut avec une puissante escadre à la rade, & somma la ville de se déclarer amie ou ennemie. (3) La proposition étoit précise. Le conseil de ville consterné s'assemble & se décide pour la neutralité: on l'envoye offrir à Gustave Adolphe avec promesse qu'il ne sortiroit aucun vaisseau du port, pour commettre des hostilités contre la Suede avant l'expiration de la trêve. Gustave répondit au député qu'il ne vouloit point d'une neutralité qui se bornoit au tems de la trêve, mais que paix ou guerre, la ville se déclarât neutre. Ce Prince envoya par le député, des complimens au Roi son cousin & à la Reine son épouse. „ Je vous prie, " dit-il, „ de dire à cette Princesse que je voudrois bien

Sommation à la ville de Dantzig.

(1) Puffend. Intr. à l'Hist. Univ. T. 4. (2) Hist. de Gust. Adol. L. 3.

„ l'inviter à mon bord; mais que le respect m'empêche de le faire; que „ d'ailleurs elle ne verroit autour de moi que des visages noirs & hâlés du „ soleil. Saluez aussi le Prince Uladislas de ma part: dites-lui que s'il veut „ en soldat, venir voir un soldat, il sera le bien-venu. Nous pourrions par- „ ler ensemble sur des choses importantes, qui nous intéressent également, „ & qui pourroient être terminées à l'avantage des deux partis." (1) Sigismond fut peu sensible à cette cordialité; il demanda que la trêve fût prolongée de quelques mois, ce qui fut accordé; quant à la ville de Dantzig, Gustave Adolphe obtint la déclaration telle qu'il la demandoit & il se retira.

Hist. de Suede. 1610-1632.

Franchise de Gustave.

Le Roi de Pologne n'avoit demandé la prolongation de la trêve que pour gagner du tems jusqu'à l'assemblée de la Diette générale: il proposa à la République de l'aider de subsides suffisans pour reconquérir ce qu'on avoit perdu en Livonie, & porter la guerre en Suede; qu'elle augmentât ses forces de terre & que sa marine fût mise en meilleur état. Le clergé étoit le plus ferme appui de Sigismond: Lipski, Evêque de Cujavie, fut d'avis qu'on ne fit point de paix avec la Suede, qu'elle n'eût restitué tout ce qu'elle avoit pris sur la Pologne durant la guerre, & que Gustave Adolphe ne fût descendu du trône & ne se fût remis à la discrétion de Sigismond, qui lui accorderoit ensuite tel entretien qu'il jugeroit à propos. Ce sentiment ne fut pas suivi (2) &, en général, il ne fut rien statué au sujet de la guerre ou de la paix; il n'y eut que quelques ecclésiastiques qui vôterent inutilement pour la guerre.

Gustave mettoit à profit les momens que la trêve lui laissoit: il avoit donné à l'Université d'Upsal sa Bibliotheque; il la dota de ses propres biens; il lui donna trente-six seigneuries, dix-huit censes, & différentes métairies pour l'entretien des professeurs & des pauvres étudians; la Reine sa mere légua, à son exemple, & dans la même intention, cinquante mille écus; quelques Seigneurs firent aussi des donations. Le Roi de Suede convoqua les Etats vers la fin de la trêve, il y prononça un discours rempli de raison, d'après lequel il fut résolu qu'on tâcheroit de terminer le différend survenu au sujet du péage du Sund; & il fut réglé à la satisfaction des deux Puissances: qu'on employeroit tous les moyens imaginables pour parvenir à un traité de paix avec les Polonois, & que si l'on ne pouvoit pas y parvenir, on leur feroit la guerre avec plus de vigueur que jamais; en conséquence on fit de nouvelles levées, & toute la nation se cotisa pour l'entretien d'une puissante armée & de la flotte qu'on augmenta de plusieurs vaisseaux. (3)

1624.

Il dote l'Université d'Upsal.

La trêve étant expirée au commencement de 1625, le Roi de Suede fit dire aux Ministres Polonois, qu'il vouloit bien surseoir aux hostilités jusques au mois d'Août, mais que si à cette époque la paix n'étoit pas conclue, il n'écouteroit plus rien. Les Ministres Polonois disoient que si Gustave Adolphe désiroit la paix, il ne feroit pas tant de préparatifs de guerre, & qu'on ne l'en croiroit que lorsqu'il auroit désarmé. Oxenstiern leur répondit, que le Roi ne poseroit les armes qu'après que les préliminaires de la paix seroient convenus, signés & ratifiés; parcequ'il ne vouloit pas se laisser surprendre, par un Roi qui n'avoit demandé des prolongations de trêve, que dans l'espérance de se procurer des secours; que Gustave sentoit trop le prix de l'occasion;

1625.

(1) Hist de Gust. Adol. Livre III. (2) Idem. Ibid. (3) Idem. Ibid.

Sect. V. *Hist.* de Suede. 1610-1632.

Projet d'une milice toujours subsistante en Suede.

que la sagesse & la prévoyance n'entroient pas moins dans son caractere, que la valeur, la fermeté & la constance; & qu'enfin il ne prétendoit pas perdre en négociations inutiles, & peut-être trompeuses, un tems précieux. Gustave exécuta vers ce même tems, le projet d'une milice toujours subsistante; il n'y avoit eu jusqu'alors en Suede, que peu de troupes réglées; le reste étoit levé à la hâte dans les cas pressans; ces troupes ne connoissoient presque point de discipline: le Roi conçut le dessein d'avoir toujours sur pied des troupes bien armées, bien exercées, vêtues convenablement: il proposa son plan aux Etats qui l'approuverent: en conséquence il fut résolu, que tous les propriétaires de fonds contribueroient à l'entretien de quatre-vingts mille hommes qu'ils fourniroient; qu'ils seroient nourris par les communautés du Royaume; lesquelles seroient tenues de représenter quatre-vingts mille autres hommes, dès que les premiers auroient passé les limites du Royaume, afin qu'il y eût toujours la même quantité de troupes, prêtes à se porter partout où besoin seroit; que dès qu'elles marcheroient, elles seroient entretenues aux dépens du trésor public, des revenus de la couronne, & du fonds des impôts qui seroient accordés par les Etats.

Beaux réglemens imités ensuite par toutes les nations.

Ce plan ne fit murmurer personne: Gustave Adolphe ne put l'exécuter qu'en partie, mais ses successeurs l'ont perfectionné. C'est à sa fermeté & à son génie que la Suede doit sa consistance & le rang qu'elle tient parmi les autres Puissances de l'Europe. Il avoit composé quelques années auparavant, un code militaire, qui a servi de modele à ceux des autres nations. La Sardaigne, la France, ont une milice subsistante, qui ne coûte rien à l'Etat. En plusieurs choses, on a imité sa constitution militaire qui se soutiendra toujours; il fit revivre cette tactique qui rendit les Romains presqu'invincibles, il réforma mille abus de l'ancienne maniere de combattre. Il régla l'ordre de bataille tel à peu près qu'il est encore: il vint à bout d'établir & de faire observer cette discipline sévere, sans laquelle les constitutions les plus solides périssent bientôt. Il connoissoit tous les officiers par leurs noms, & les avançoit non pas relativement à leur ancienneté dans le service, à laquelle pourtant il avoit égard, mais à raison de leur mérite & de leurs actions. (1) Il défendit les duels sous peine de la vie, & vint à bout, sinon de détruire cet usage barbare, du moins de le rendre très rare: tous les historiens rapportent à ce sujet l'anecdote suivante. Deux officiers qui avoient eu querelle, & qui n'osoient se battre à cause de la loi qui étoit précise, vinrent en demander la permission à Gustave, après lui avoir prouvé qu'il y alloit de leur honneur: *j'y consens*, leur dit Gustave; *mais je veux être témoin du combat*, *afin que tout se passe dans les regles*; il leur assigne l'heure & le lieu. Les deux combattans ne manquent point au rendez-vous. Gustave y étoit déja: il avoit donné ordre à quelques troupes de former une enceinte; les combattans étincellans de colere, étoient sous les armes, lorsqu'ils virent un homme armé d'un sabre, qui se plaça à deux pas d'eux avec un air farouche: les deux officiers se regardent, & paroissent surpris. Le

Défense des duels.

(1) On peut voir des détails plus étendus sur la perfection à laquelle Gustave Adolphe porta le militaire qu'il créa en Suede, dans l'histoire de ce Roi par M. M. d'Arckenholtz & de Mauvillon, Livre IIIe.

Hist. de Suede. 1610-1632.

Roi leur fit dire, pour les tirer d'embarras, que son intention étoit que l'un des deux tuât son adversaire, & que l'homme qu'ils voyoient étoit le bourreau, pour couper la tête au survivant, afin que l'arrêt porté contre eux par les loix, fut exécuté. Ces deux officiers allerent se jetter aux pieds du Roi, lui demanderent pardon & il les réconcilia; mais il déclara qu'il ne feroit jamais grace aux duellistes. (1)

Ses conquêtes en Livonie.

Dès que Gustave eut appris que les conférences n'avoient rien produit, il partit pour la Livonie avec sa flotte, forte de soixante-dix voiles, qui portoient vingt mille hommes. En arrivant il prit le fort de Kokenhusen; il parcourut la Livonie & chassa les Polonois de Seelbourg, Dunabourg, Nidorp, Pernau & de toutes les places qu'occupoient les ennemis. Cette conquête ne lui coûta qu'un mois; tandis qu'il laissoit reposer ses troupes, il apprit qu'un Colonel Polonois avoit des intelligences dans Riga, & que les portes devoient lui en être ouvertes une certaine nuit. Gustave Adolphe fait avertir le Commandant de ce qui se passe, & va lui-même avec un détachement s'embusquer près de Riga. Le Colonel arrive à l'heure marquée; au lieu de trouver les portes ouvertes, on canonne des remparts sa troupe qui étoit de deux mille hommes, & comme il veut se retirer, il est coupé & taillé en pieces par Gustave. Le jeune Stanislas Sapieha, Maréchal de Lithuanie, résolut d'exécuter ce que le Colonel avoit manqué; il avoit les mêmes intelligences dans Riga, il y va avec deux mille chevaux, mille fantassins & du canon; il ignoroit que Gustave étoit en marche avec le gros de son armée. Sapieha fut battu, perdit son canon & son bagage. Gustave fit ensuite jetter des ponts sur la Duna, & entra dans la Courlande, reprit Mittau & poussa des détachemens vers Bauske. Léon Sapieha, pere de Stanislas, s'avançoit pour secourir Bauske avec une armée de Lithuaniens, de quatre cents Cosaques, deux cents Cuirassiers, neuf cents fantassins Allemands, quatre cents Heyduques & deux mille Hussards: Gustave alla au devant de lui résolu de lui livrer bataille, quoiqu'il eût très peu de cavalerie à opposer à la cavalerie Polonoise qui avoit alors une grande réputation; mais Gustave avoit su rendre son infanterie impénétrable & supérieure à la cavalerie. Sapieha croyoit qu'il suffisoit pour vaincre les Suédois de les attirer en plaine: il avoit peu d'infanterie, mal armée, sans discipline, & encore plus mal exercée. Gustave qui, malgré ses victoires multipliées, n'avoit jamais vu de bataille rangée, quoiqu'il en eût imaginé le meilleur ordre, brûloit d'en venir aux mains; les deux armées se trouverent en présence dans une plaine du pays de Semigalle près du village de Walhoff; le combat s'engagea: la victoire fut bientôt décidée; les Polonois perdirent la plus grande partie de leur artillerie, leur bagage, plusieurs étendards, 1600 hommes tués sur la place & un grand nombre qui furent faits prisonniers: les Suédois ne perdirent que cent hommes. Sapieha se retira en Livonie & Gustave l'y suivit; il s'empara

Il gagne la bataille de Walhoff. 1626.

(1) „ Si mes officiers veulent se battre, disoit-il, que ce soit contre mes ennemis. Si „ on leur fait tort, qu'ils se plaignent; il y a justice pour tout le monde. Si on les attaque „ dans leur honneur, qu'ils montrent aux dépens des ennemis de l'État, qu'ils en ont au- „ tant que qui que ce soit. Je veux des soldats & non pas des gladiateurs." Ce que dit à ce sujet M. le Comte de Turpin dans ses Commentaires sur les Mém. de Montecuculi, mérite d'être lu. Voyez ses Observ. sur L. II. Ch. II. Art. I. §. XXII. des dits Mém.

Sect. V. *Hist.* de Suede. 1610-1632.

dans cette province des deux places principales, Posrolen & Birsen; il prit la derniere l'épée à la main.

Le vainqueur qui avoit répandu la terreur dans la province, envoya encore des Ambassadeurs au Roi de Pologne pour l'engager à faire la paix: cette Ambassade étoit composée d'Oxenstiern, de Horn & de Salvius, qui se rendit ensuite si célebre: quoiqu'ils fussent munis de passeports, Horn & Salvius furent pris par les Cosaques & détenus prisonniers. Oxenstiern en écrivit au Prince Radziwil & réclama le droit des gens qu'on violoit si indignement. (1) Radziwil rendit les prisonniers, qui s'en retournerent avec Oxenstiern auprès de Gustave Adolphe. Ce Roi leva de fortes contributions en Lithuanie, mit de bonnes garnisons dans les places conquises & revint en Suede, chargé de lauriers & de butin. Il fit de nouveaux préparatifs, lorsque Bethlem Gabor, Prince de Transilvanie, épousa la Princesse Catherine de Brandenbourg, sœur de la Reine de Suede. Comme ce Prince envoya à Brieg en Silésie un carosse superbe pour recevoir son épouse, un gentilhomme Polonois enleva le carosse: on court après lui, on le rattrape, & on lui trouve des lettres du Prince Uladislas de Pologne, qui l'avoit excité à cette entreprise. Gabor ne daigna pas se venger de cette injure, qu'il oublia dans les bras de sa jeune épouse. Ce grand Prince étoit déja vieux & fort incommodé; de simple Gentilhomme, il s'étoit rendu Souverain de Transilvanie; il s'étoit trouvé à quarante-deux batailles, & s'étoit fait couronner Roi de Hongrie: il mourut trois ans après son mariage. Il laissa à sa veuve trois seigneuries & plus de cinq cens mille écus d'argent comptant. Ragotzki, successeur de Gabor, & les Jésuites la persécuterent pour la faire changer de Religion. Gustave s'intéressa pour elle auprès d'Amurath, qui avoit la plus grande estime pour lui: le Sultan prit la veuve de Gabor sous sa protection, lui fit payer exactement ses revenus & défendit qu'on la tracassât pour sa Religion. (2)

Bethlem Gabor.

Gustave avoit fait de grands préparatifs, & les Polonois ignoroient où il devoit se porter: le Roi de Pologne soupçonna qu'il avoit dessein de faire une invasion dans la Prusse, il en avertit l'Electeur de Brandenbourg, afin qu'il pourvût à la sûreté de cette partie de la Prusse qu'il tenoit en fief de la Pologne. L'Electeur renforça Pillau, défendit l'entrée du port avec quatre vaisseaux qu'il fit venir de Dantzig, & renforça la garnison des forts, en augmenta l'artillerie; mais tous ses efforts furent inutiles; Gustaphe Adolphe força le port, s'empara de Pillau, & avec sa flotte de 150 voiles & de vingt-six mille hommes de débarquement, continua sa route par l'embouchure du Passerg, entra dans le Frishaff & débarqua au dessous de Braunsberg. Ce Prince ne déclaroit jamais la guerre qu'après avoir proposé la paix; dès qu'il fut dans la Prusse Ducale, il fit demander à l'Electeur la neutralité; mais celui-ci craignant de perdre son fief, n'osa point l'accepter. Gustave s'adressa aux Etats du pays qui y consentirent. Les Suédois ne s'attacherent donc qu'à la Prusse Polonoise ou Royale. Gustave s'empara de Braunsberg qui étoit peu fortifiée; il occupa ensuite Frauemberg, la patrie

Gustave entre dans la Prusse, s'empare de Pillau.

De Braunsberg; de Frauemberg.

(1) *Locæn. L.* 8. *Hist. Suec. p.* 546. in vit. Gustav. Adolph. (2) Hist. de Gustave Adolphe Livre IIIe.

Hist. de Suede. 1610-1632.

du célebre Copernic. Il chassa les Jésuites de ces deux villes, & fit transporter leur Bibliotheque à Upsal: il s'approcha d'Elbing; les habitans demanderent du secours à Sigismond, qui les exhorta à se défendre, jusques à ce qu'il en eut obtenu de la Diete. Les Elbingeois firent de grands efforts pour fermer leur riviere aux Suédois, mais inutilement. Gustave fit sommer la ville, & ne demanda que le droit d'y mettre garnison pour avoir ses derrieres libres, ne leur donnant que vingt-quatre heures. (1) Elbing ouvrit ses portes le lendemain. Le Roi alla à Marienbourg pour en faire le siege; mais la ville se rendit avant que le Roi ne fût arrivé; le commandant se retira dans le château, fut forcé & se rendit prisonnier de guerre. Gustave s'empara avec la même facilité de Stum, de Christbourg, &c. Toute la Prusse Polonoise étoit conquise à l'exception de quelques places, dont les plus considérables étoient Dirschau & Dantzig, une des villes les plus commerçantes du monde. Gustave avoit fait demander la neutralité par Théodoric Falkemberg, Maréchal de la cour; il demandoit en outre à la ville, de lui fournir pour de l'argent tout le grain dont il auroit besoin; qu'elle fit sortir de son port tous les vaisseaux appartenans au Roi de Pologne; que les bâtimens trafiquant sur la Vistule, payassent à la Suede un certain impôt, & qu'elle ne souffrit pas qu'on équipât de nouveaux vaisseaux contre son service, dans son port. Les Dantzikois ayant rejetté ces propositions, Gustave fit publier que la ville de Dantzig seroit regardée comme ennemie de la Suede.

d'Elbing, de Marienbourg, Stum, Worendel, Christbourg, Strasbourg.

Il menace Dantzig.

Le Roi alla reconnoître le fort de Weixelmunde, & près de Grebin un détachement Suédois enveloppa & fit prisonnier un corps de deux cens quatre vingts-deux soldats. Il ne pouvoit faire le siege de Dantzig, sans s'être emparé de Dirschau: il passa dans le grand Werder, isle formée par la Vistule & le Nagot; il y laissa reposer son armée, jusques à ce qu'il eut reçu les recrues qu'il attendoit de la Prusse & de la Poméranie. Il lui fit ensuite passer la Vistule sur un pont qu'il jetta près de Lissau, assiégea Dirschau & Meve, dont il se rendit maître: la prise de ces deux villes coupa la communication entre Dantzig & l'armée Polonoise, que le Roi de Pologne conduisit enfin près de Graudentz. L'arrivée de cette armée dérangea les vues de Gustave sur Dantzig, dont il desiroit fort de s'emparer, ce qui étoit impraticable avant d'avoir battu l'armée Polonoise; parce que Dantzig étoit une ville très bien fortifiée, fort étendue, sa garnison nombreuse & ses habitans aguerris. (2)

L'armée de Gustave étoit affoiblie par les garnisons qu'il avoit mises dans les villes conquises & par les maladies, & malgré le renfort de troupes Allemandes, que lui amena le Comte de Thurn, son armée n'alloit pas au nombre de vingt mille hommes. L'armée Polonoise étoit supérieure du double: le Prince Uladislas la commandoit, sous le Roi Sigismond, son pere. Ils avoient à combattre une armée fatiguée; leur cavalerie étoit leste & brillan-

(1) Il écrivoit au Magistrat: „ je pourrois vous demander quelques centaines de mille „ écus de contribution; mais ce n'est pas à votre argent que j'en veux ni à vos libertés. Je „ fais la guerre pour avoir la paix. Je demande donc que vous ouvriez vos portes sans „ délai, & je vous donne 24 heures pour y réfléchir." (2) Hist. de Gustave Adolphe, par M. de Mauvillon T. 1. L. 3.

SECT. V. *Hist.* de Suede. 1610-1632.

te, ils ne doutoient point de la victoire. Le Roi de Pologne passa dans la Pomerelie pour soutenir Dantzig, dont la garnison à l'arrivée des Polonois commit quelques hostilités contre les Suédois, qui arrêterent tout ce qui passoit pour Dantzig, déclarant bonne prise, les effets des marchands dont ils s'emparoient. Le Roi de Suede occupoit un camp avantageux près de Dirschau; Sigismond ne pouvoit s'en approcher qu'après avoir chassé la garnison de Mewe ou Meaw: la garnison refusa de se rendre, il fallut en venir à un siege. Gustave résolut de secourir ce poste: il falloit éviter d'en venir à une bataille, à cause de l'avantage du poste qu'avoient les Polonois: il choisit 3000 fantassins & 500 chevaux, part de nuit, dérobe sa marche qui est découverte, passe les défilés gardés par l'infanterie Polonoise, & trouve les Cosaques & les Heyduques en bataille. Le Comte de Thurn qui amusoit l'ennemi, tandis que Gustave dirigeoit le convoi de vivres & de munitions vers la ville, craignant d'être enveloppé, se battoit en retraite. Les ennemis crioient victoire & vomissoient mille injures contre les Suédois, qui s'arrêtant tout à coup, se serrant & présentant leurs piques à la cavalerie, en faisant un feu terrible, les contiennent, les mettent en desordre & favorisent l'entrée du convoi. Gustave avec sa cavalerie fit face aux Polonois & les amusa, tandis que Thurn fit sa retraite à la faveur des bois; le détachement rentra dans le camp de Dirschau; n'ayant perdu dans ces différens combats que trente hommes, & en ayant tué cinq cens aux Polonois, qui bientôt après leverent le siege de Meaw. Le Roi de Suede se battit comme un simple soldat, il fut pris deux fois dans la mêlée & dégagé par les siens. (1) Lorsque la place fut dégagée, Gustave Adolphe y entra & fut entouré de ses officiers, qui exaltoient la hardiesse de son entreprise & la sagesse avec laquelle il l'avoit conduite. Gustave en attribuoit le succès à la bravoure de ses troupes; il récompensa les officiers qui s'étoient distingués: pendant l'action il avoit vu son aumônier qui prioit Dieu sur une hauteur: Gustave s'en souvint, & au milieu des félicitations qu'il recevoit: „ M. „ Bothwid, lui dit-il, j'ai bien espéré de nos affaires, quand j'ai vu Moïse sur la montagne, priant pour nous avec tant d'ardeur." (2)

Combat & victoire de Gustave.

Sa bravoure & sa modestie.

Cependant le Roi de Pologne étonné de cet échec, fit proposer à celui de Suede de nommer de part & d'autre des commissaires pour arranger leurs différends: Gustave y consentit. Il nomma Axel Oxenstiern, & Théodoric de Falkemberg; Sigismond choisit Thomas Zamojsky, Palatin de Kiovie, Wenceslas Lecszinsky, Chancelier de la couronne & Wessolonsky, Maréchal de la cour de Lithuanie: le lieu des conférences étoit sous une tente, entre les deux camps. Les commissaires vinrent chacun de leur côté, se regarderent sans se rien dire & sans se saluer; enfin un des commissaires Polonois rompit le silence & fit des propositions si indécentes, que si Gustave eut été prisonnier de Sigismond, elles n'auroient pas été plus dures. Les conférences furent rompues, & les commissaires de Gustave se contenterent de donner par écrit, les conditions auxquelles ce Prince consentoit à la paix ou à une trêve de 20 ans. Gustave mit ses troupes en quartier d'hyver,

Conférences inutiles pour la paix.

(1) *Locæn. Lib.* 8. *Hist. Suec. in vit.* Gustav. Adolph. (2) Hist. de Gustave Adolphe, par M. M. Arckenholts & de Mauvillon L. 3.

ver, & retourna à Stockholm. Il y assembla les Etats, dont il fit l'ouverture par un discours, dans lequel il exposa tout ce qui s'étoit passé, & la difficulté d'obtenir la paix de Sigismond, qui, tout vaincu qu'il étoit, faisoit des propositions, que la Suede réduite aux plus tristes extrémités n'accepteroit point; il fit lire ces articles, ils portoient. 1o. Le Roi de Suede rendra au Roi de Pologne & à la République, la Livonie. 2o. Le Roi de Pologne cédera la Finlande & l'Esthonie au Roi de Suede. 3o. Si S. M. Suédoise vient à décéder sans héritier mâle, un des fils du Roi de Pologne sera aussitôt appellé au trône de Suede. 4o. Le Roi Sigismond portera toujours le titre de Roi de Suede, mais seulement pour la forme. 5o. Le plus proche héritier du Roi de Suede, autre qu'un enfant mâle, né en légitime mariage, possédera à perpétuité le Duché de Sudermanie en appanage. Ces articles indignerent l'assemblée, & les Etats pour ôter à Sigismond & à son fils tout espoir de regner, déclarerent *Christine* qui n'avoit pas un an accompli pour unique héritiere du trône. (1) Quoiqu'ils trouvassent trop douces, les conditions offertes par Gustave, ils les approuverent; elles portoient, qu'il rendroit toutes ses conquêtes en Prusse; mais qu'en revanche toute la Livonie lui seroit cédée à perpétuité, & que le Roi & la République de Pologne renonceroient à toutes leurs pretentions sur cette province; que le Roi de Pologne renonceroit pour lui & ses héritiers à toutes ses prétentions sur la Suede & sur tous les pays actuellement possédés par cette couronne; que moyennant ces conditions, le Roi de Suede évacueroit toutes les places de Prusse & tous les postes que ses troupes pouvoient actuellement occuper, soit en Lithuanie, soit en Courlande.

Hist. de Suede. 1610-1632.

Propositions indécentes de Sigismond.

Christine à l'age d'un an déclarée l'héritiere du trône.

Les Etats décréterent qu'il ne falloit pas accorder des conditions plus avantageuses & que si elles n'étoient pas acceptées dans un certain tems, on continueroit la guerre. Ils offrirent toutes les contributions nécessaires, leurs services personnels & leurs vies. Les conditions ne furent point acceptées. Le Roi de Suede en attendant donnoit asyle dans ses Etats à une foule d'Allemands expatriés, proscrits ou opprimés pour la Religion. Il publia à ce sujet un édit rempli d'humanité & de bienfaisance, en faveur de tout étranger qui pour la même cause se refugieroit en Suede. (2) Dans les mêmes Etats on fixa l'établissement d'une Compagnie des Indes occidentales: ce fut Guillaume Ulling, Flamand, qui en avoit fait la premiere ouverture au Roi. On y mit beaucoup d'argent, mais les vaisseaux qui partirent furent arrêtés en Espagne. (3)

1627. Edit en faveur des opprimés.

Compagnie des Indes occidentale.

La ville de Dantzig & son port étoient investis: ses communications avec le continent étoient coupées par les garnisons de Pillau, de Dirschau, de Meaw & de Bautzke. Les Dantzikois sollicitoient le Roi de Pologne de les dégager: ce Prince avoit laissé le commandement de son armée à Koniecpolsky, qui s'étoit distingué contre les Turcs & les Tartares; ce Général pendant l'absence de Gustave, au milieu de l'hiver, à la tête d'un grand nombre de troupes qu'il rassembla, marcha vers Bautzke, & l'assiégea; Nicolas Horn y commandoit, il se défendit vigoureusement, mais faute de munitions il capitula. Koniecpolsky alla ensuite au devant d'un corps de

(1) *Locæn. L. 8. Hist. Suec. p. 550.* (2) Hist. de Gust. Adolph. Livre III.
(3) *Locæn loc. cit.*

SECT. V. *Hist.* de Suede 1610-1632.

8000 *Allemands mis en désordre par les Polonois.*

8000 hommes levés en Allemagne, qui venoient recruter les troupes Suédoises; il sut qu'il étoit arrivé près de Hammerstein & qu'il étoit conduit par les Colonels Streif & Teufel; il fit garder les chemins pour leur cacher sa marche, & les atteignit près du désert de Waldou. Ces soldats qui ne s'attendoient pas à trouver l'ennemi, prirent la fuite, & s'enfoncerent dans les bois, ce qui les mit à couvert contre la cavalerie Polonoise & retournerent à Hammerstein sans avoir rien perdu; le Général Polonois les y joignit, & ces troupes effrayées se rendirent malgré les prieres de leurs chefs: ils capitulerent & consentirent honteusement à livrer leurs armes, & à demeurer prisonniers: Koniecpolsky ne retint que Teufel, Streif & les officiers; il fit prêter serment aux soldats de ne servir de deux ans contre la Pologne.

Gustave est dangereusement blessé.

Le Roi étoit retenu en Suede par les vents contraires; il apprit ces nouvelles sans chagrin, & ne songea qu'à réparer le mal: les vents ayant changé, il repartit pour la Prusse. Il y trouva son armée rassemblée près de Dirschau, forte de trente six mille hommes, par les recrues faites en Angleterre, en Ecosse, en Hollande & même en France. Il espéroit de réduire Dantzig; il alla pour reconnoître cette ville, dans une chaloupe, à l'endroit où la Vistule se divise en deux bras, que les habitans appellent tête du fleuve. Le Roi passoit devant le fort qui est dans l'angle formé par les deux bras: la garnison de ce fort tira sur la chaloupe & le Roi reçut une balle dans le ventre: il se fit porter à terre & appeller son chirurgien & son chapelain: la blessure fut d'abord jugée mortelle, mais son embonpoint le sauva: la balle avoit frappé horisontalement & traversé la graisse sans fracasser aucune des fausses côtes. Le matin du même jour, ce Prince examinant la ville d'une hauteur, deux Polonois la franchirent & se glisserent auprès de lui; ils s'élancerent sur le Monarque pour l'enlever ou pour le tuer; mais il fut promptement secouru. Ce danger & sa blessure jetterent la consternation dans l'armée; mais sa bravoure le rendit plus cher au soldat, qui le regardoit déja comme un héros par son intrépidité, quoiqu'il eût des qualités bien plus essentielles pour un Général & pour un Roi. Ses officiers lui faisoient des reproches de ce que les soldats admiroient. (1) Gustave se justifioit en disant que les armées méprisent les dangers, quand elles le partagent avec leur chef. Cependant la blessure qu'il avoit reçue lui ayant fait perdre un tems précieux & sauvé Dantzig pour le reste de la campagne, ce Roi auroit dû réflechir qu'il importe au salut de l'armée, & à la gloire même du Général, qu'il ne s'expose pas témérairement.

L'armée avoit toujours demeuré dans son camp près de Dirschau; Gus-

(1) Un jour que le Roi vouloit charger en personne, le Chancelier Oxenstiern qui lui avoit souvent reproché trop d'ardeur, lui ayant fait abandonner ce dessein, Gustave lui dit avec dépit: „ vous êtes toujours *trop froid* dans vos affaires & vous m'arrêtez dans ma course. Il est vrai, repliqua le Chancelier; mais si je ne jettois quelquefois *de ma glace dans votre feu*, il y a longtems que vous seriez brûlé." Son chirurgien, après l'avoir assuré que sa blessure n'étoit pas mortelle, s'avisa de l'exhorter à se mieux ménager à l'avenir. Gustave lui dit: „ mon ami, le cordonnier ne doit parler que de son métier. *Sutor non ultra crepidam*." Gustave, la même année avoit couru un autre danger: dans un combat contre de la cavalerie, un hussard Polonois ayant pénétré au centre de l'escadron Suédois, approcha de Gustave le sabre haut & prêt à le tuer: à peine le Roi eut-il le tems de détourner le coup, la garde de son épée fut tranchée: le hussard fut massacré sur le champ. Hist. de Gust. Ad. L. 4.

tave reprit le commandement dès qu'il fut gueri. Koniecpolsky vint reconnoître sa position: le Roi à la tête de plusieurs escadrons sort de son camp: le Général Polonois obligé de se retirer en desordre, gagne un village où il avoit jetté de l'infanterie, pour assurer sa retraite, & passer le défilé, en avant duquel étoit ce village. Le Roi voulant reconnoître s'il étoit possible de le faire attaquer, approche & reçoit un coup de mousquet à l'épaule droite qui fut percée à deux doigts de la gorge; la grande quantité de sang qu'il perdit par le nez & par la bouche, lui fit croire, ainsi qu'à tout le monde, que la veine étoit coupée, & il se disposa à la mort. Les Suédois avoient obtenu un avantage considérable, les Polonois étoient dispersés, il eut été facile de leur couper la retraite; ils étoient étonnés de n'être pas poursuivis, lorsqu'ils apprirent par un transfuge la cause de leur salut: le Général Polonois ne répondit rien & se retira dans son camp, tandis que Thurn ramena les Suédois consternés du danger où étoit la vie du Roi; on l'avoit transporté à Dirschau; le chirurgien en levant l'appareil fut étonné d'une blessure si profonde & déclara qu'il n'étoit pas possible de retirer une balle qui avoit pénétré si avant: „ *qu'elle y reste donc*," dit Gustave, „ *comme* „ *un monument d'une vie qui n'a pas été avilie par les voluptés: un grand* „ *courage*, *dans un corps qui n'a point été amolli*, *doit être le partage* „ *d'un Roi.*" (1) Dès qu'il fut hors de danger, Oxenstiern & tous les officiers en corps vinrent le supplier de ne plus exposer avec sa vie, le salut de l'Etat; le Roi les remercia & leur dit qu'il avoit assez de confiance en la bonté de Dieu, pour espérer, que s'il venoit à le retirer de ce monde, il susciteroit d'autres défenseurs au Royaume; „ il me l'a confié (dit-il) & la „ peur ou la paresse, ne doit pas m'en faire négliger la défense; je ne vois „ rien de plus grand que de porter les armes, aux périls de son sang, & de „ ses jours, pour la gloire de Dieu & le bonheur de la patrie." (2)

Hist. de Suede. 1610-1632.

Il est encore blessé plus dangereusement au milieu de sa victoire.

Beaux sentimens de Gustave.

Cette blessure le retint trois mois entiers, il ne reprit la santé que pour reprendre ses travaux: il fit attaquer Bautzke, & cette ville fut reprise. Dantzig fut resserré de plus près: il en ordonna le blocus jusques à ce qu'il put en faire le siege. Dantzig investi de tous côtés, voyoit son commerce anéanti par la flotte Suédoise, qui interceptoit tout ce qui étoit expédié pour cette ville, & par un édit qui défendoit sous peine de confiscation à tous les vaisseaux de la mer Baltique, d'y porter des vivres, des munitions ni aucunes marchandises pour le compte des Dantzikois. Dans cette extrêmité, ils s'épuiserent pour équiper une escadre, & nettoyer l'entrée de leur port: ils mirent en mer douze grands vaisseaux sous les ordres d'Arend Dirckman, Danois, qui chercha la flotte Suédoise, commandée par le Vice-amiral Nils Stiernskiœld. Les deux flottes se rencontrerent; elles s'attaquerent; on combattit avec acharnement de part & d'autre, mais les Suédois céderent enfin; Stiernskiœld assailli de tous côtés & sans ressource, aima mieux se faire sauter que de se rendre; „ *je l'admire*," dit Gustave en apprenant cette nouvelle, „ *mais je déteste sa résolution.*" Quatre vaisseaux Suédois furent mis en fuite: le vaisseau Amiral desemparé, criblé de coups fut remorqué & conduit en triomphe dans le port de Dantzig; mais ce triom-

Dantzig bloqué.

La flotte Suédoise est battue.

(1) *Locœn. L. 8. Hist. Suec.* (2) *Idem Ibidem.*

SECT. V. *Hist.* de Suede. 1610-1632.

phe coûta aux Dantzikois, la perte de Dirckman leur Amiral, & de cinq cens hommes. Le Roi de Suede fut très sensible à cet échec & songea aux moyens de le réparer: avant son départ pour la Suede, encore dans sa convalescence, il attaqua en personne Wormdil & le prit d'assaut; Guttstadt fut pris par le Colonel Tott. Charles I Roi d'Angleterre, qui avoit promis de grands secours à Gustave Adolphe, ne put lui envoyer que l'Ordre de la Jarretiere.

1628. *Gustave détruit ou met en fuite sept vaisseaux de Dantzig.*

L'air natal rendit la santé à Gustave Adolphe, de retour en Suede; il s'y appliqua à préparer & à renforcer sa flotte. Il repartit pour la Prusse avec trente vaisseaux: il rencontra sept vaisseaux de Dantzig, à l'embouchure de la Vistule; Gustave les fit attaquer; le combat ne fut pas long; les Suédois en prirent trois; le quatrieme coula à fond; le cinquieme s'enfuit à Colberg en Poméranie; Gustave le réclama & il lui fut rendu; les deux autres se retirerent fort endommagés sous le canon de Weixelmunde. Gustave avec douze vaisseaux bloqua de nouveau le porte & la ville de Dantzig; (1) mais il laissa échapper quelques vaisseaux Polonois qui apporterent aux Dantzikois des munitions de guerre & de bouche. Avec quelques troupes qu'il avoit amenées sur sa flotte, il joignit l'armée qui s'étoit rassemblée sous Dirschau; à la tête de sept mille hommes, il marcha par des chemins qu'on regardoit comme impraticables, dans le petit Werder près de Dantzig; il jetta des ponts sur la Vistule & y fit passer ses troupes & son artillerie légere: (2) il fit attaquer une redoute que les Dantzikois avoient élevée sur une hauteur; elle fut si bien défendue que les Suédois furent repoussés, & Thurn y fut blessé & obligé de se retirer; mais le Roi battit un corps de Polonois, en tua deux cens & prit douze gros canons.

Dantzig est encore bloqué.

Koniecpolsky fâché d'avoir été prévenu & pour détourner les Suédois de leur entreprise, assiégea Meaw, & le prit sans que le Roi vînt au secours; il prit ensuite Bautzke. Le Roi apprit qu'il marchoit à lui pour faire lever le siege de Dantzig; cette nouvelle & celle de la prise de Bautzke fut apportée au Roi, par le Colonel Tott, qu'il avoit envoyé avec un petit détachement de cavalerie, pour examiner les mouvemens du Général Polonois; Tott s'étoit trouvé entouré de Cosaques & de Hussards, qui s'étoient embusqués dans le bois de Grabin: sa troupe étoit trois fois moins nombreuse; il fondit sur les ennemis en désespéré, se fit jour, revint auprès du Roi avec quatre étendards & plusieurs prisonniers. Gustave n'attendit pas Koniecpolsky, il alla au devant de lui; ce Général espéroit de l'accabler sous le nombre, car il étoit fort supérieur en troupes: ils se rencontrerent, l'artillerie du Roi mit d'abord le désordre dans les escadrons Polonois, qui perdirent dans cette bataille trois mille hommes, quatorze drapeaux ou étendards & quatre pieces de canon: le Général fut blessé mortellement.

Gustave gagne une bataille sur les Polonois.

(1) *Loccen. Lib. 8. hist. Suec. p.* 554. (2) *Légere*, parceque ces canons étoient de *cuir bouilli*, dont les historiens du tems ont fort parlé. Ce canon consistoit en un grand tuyau de cuivre battu & très mince: la chambre de même métal, étoit renforcée de quatre fortes bandes de fer, de gros cables & de cordes, autant qu'il en falloit pour donner à la machine la forme d'un canon. Le tout étoit couvert de cuir ou de toute autre peau qu'on vouloit. On en pouvoir tirer coup sur coup, sans qu'il fût besoin de laver ou de rafraîchir la machine, montée sur un affut si léger, que deux hommes le traînoient dans les chemins les plus difficiles. Hist. de Gust. Adol. par M. de Mauvillon.

L'Espagne & l'Empereur faisoient attendre de puissans secours à Sigismond; ils lui promettoient de lui faire rendre la Prusse, la Livonie & même de le rétablir sur le trône de Suede: ils l'excitoient à la guerre: l'Empereur étoit alors triomphant de l'Allemagne, maître du Holstein & du Jutland, prêt à dépouiller Christian IV du Dannemarck, comme il avoit dépouillé les Electeurs & les Princes de l'Empire: Sigismond séduit par ces succès de la maison d'Autriche, trop puissante pour l'être longtems, avoit cru qu'il accableroit enfin Gustave; mais les conquêtes de ce héros, son habileté, la situation de la ville de Dantzig prête à tomber sous ses coups & à lui fournir pour longtems des ressources & des moyens de continuer la guerre, les sollicitations du Sénat, la crainte du mécontentement de la Noblesse, la crainte mieux fondée encore que l'Empereur n'aidât le Roi de Pologne, à conquérir la Suede pour en faire sa proie, faisoient désirer à Sigismond la fin de la guerre; mais il étoit retenu par une fausse honte & par des espérances plus fausses encore. Déja la famine se faisoit ressentir à Dantzig que Gustave resserroit de toutes parts; déja la populace murmuroit, lorsque le Roi de Pologne, ayant joint avec de nouvelles troupes Koniecpolsky, résolut de ruiner les Suédois en détail. Gustave ne les craignoit point; Dantzig ne pouvoit manquer d'être pris, mais un débordement subit des eaux de la Vistule, força les Suédois à s'éloigner pour n'être pas submergés; tous les ponts furent emportés: ainsi le blocus de Dantzig fut levé, ce qui rendit le Roi de Pologne plus inaccessible aux propositions de paix, pour laquelle les Hollandois lui avoient envoyé des Ambassadeurs; il les amusa quelque tems & les renvoya sans réponse, à cause qu'avant de s'adresser à lui ils avoient parlé au Roi de Suede, qui reçut des Etats un grand nombre de recrues & deux mille cuirassiers du Rhingrave; il cherchoit à attirer les Polonois en rase campagne, mais leur Général, dont les troupes étoient plus propres à la petite guerre, se bornoit à l'inquiéter par de petits combats.

Hist. de Suede. 1610-1632.

Gustave craint de ses ennemis.

Un débordement de la Vistule délivre Dantzig.

Le Comte de Thurn surprit la ville de Neubourg & s'en rendit maître. (1) Gustave mit le siege devant Strasborg, nommé Brodenitz en Polonois, qui renfermoit quantité de richesses & d'effets qui appartenoient à la Reine de Pologne & à la Noblesse Polonoise; Koniecpolsky de dépit fit couper la tête au commandant, qu'il accusa d'avoir livré la place. Le butin que les soldats Suédois firent dans cette ville, fut une occasion de se livrer à la débauche dans le repos que leur accorda Gustave qui les mit en cantonnement; les Polonois tomberent comme un éclair sur les postes les plus avancés & tuerent un grand nombre de Suédois. Gustave ne laissa pas ce coup de main impuni. Il rassembla ses troupes, s'empara de Schwetz. Il donna un corps de troupes à Baudiszin, un de ses plus intrépides Généraux: Baudiszin entra dans la Mazovie qu'il ravagea & dont il emporta un butin considérable, pénétra jusqu'aux portes de Warsovie, fit beaucoup de prisonniers & ne perdit personne: Koniecpolsky pour se venger entra dans Strasborg, tomba sur l'arriere-garde des Suédois, la battit & fit prisonnier ce même Baudiszin. Les Suédois à leur tour défirent les huit cens hommes que l'Electeur de Branden-

Conquêtes de Gustave.

Ses pertes bien vengées.

(1) Puffend. attribue cette prise à Gustave même, qui profita du dommage que le débordement avoit fait au pont de Graudentz.

Sect. V. Hist. de Suede. 1610-1632.

bourg étoit tenu de fournir comme feudataire du Roi de Pologne, & qu'il lui envoyoit; ils ne parvinrent pas à leur destination. Koniecpolsky tenoit la ville d'Elbing comme bloquée, il interceptoit les vivres qui venoient à l'armée Suédoise réduite à une grande disette; Wrangel qui commandoit dans Elbing, rassemble des troupes, les joint à une partie de sa garnison, entreprend, à la tête de huit mille hommes, de forcer les postes des Polonois & de se procurer des vivres: il partit à la faveur d'un brouillard épais; il passa la Drave à gué, défit un gros de Polonois, dissipa un corps de Croates & de Cosaques, rassembla deux mille chariots, qu'il chargea de toute sorte de munitions de bouche, & les conduisit à l'armée. Mais ces avantages furent balancés par la mort du jeune Comte de Thurn, qui annonçoit les plus grands talens pour la guerre. Il fut emporté par une fievre qui ne dura que trois jours, à Strasborg ou Brodenitz, dix jours après que Gustave s'en fut rendu maître. (1)

Arnheim conduit aux Polonois un renfort envoyé par l'Empereur.

La Diette de Pologne lasse de cette guerre, consentit à contribuer aux frais. A la sollicitation de la République l'Empereur envoya cinq mille hommes d'infanterie & deux mille chevaux sous la conduite d'Arnheim ou Arnimb. Ce général avoit passé du service de Pologne à celui du Roi de Suede, de celui-ci à celui de l'Empereur: il gagna la confiance du célébre Walstein, & il fut fait Général Feld-maréchal, quoique Protestant; il passa ensuite au service de l'Electeur de Saxe de celui de la maison d'Autriche: il étoit faux & ambitieux, ne s'attachoit à aucun Prince qu'autant qu'il y croyoit trouver des avantages. Arnimb avoit fait l'investissement de Stralsund, dont Walstein faisoit le siege, lorsque celui-ci reçut ordre de l'Empereur d'abandonner son entreprise. Walstein refusa d'obéir; la garnison se défendoit; mais elle étoit trop foible; le Roi de Dannemarck ne pouvoit point y jetter des secours; Gustave députa à ce Prince, Oxenstiern pour l'engager à un traité de défense réciproque pour la conservation de Stralsund & le maintien de la navigation dans la mer Baltique; que l'un ne feroit point de traité avec l'Empereur ni l'autre avec les Polonois sans leur concours mutuel. Gustave envoya aux assiégés un corps d'infanterie & de la poudre, qu'il fit partir sur une petite escadre, commandée par Lesly Ecossois, un des meilleurs officiers de Gustave; il prit le commandement de la place & força Walstein de lever le siege, après avoir perdu dix mille huit cens hommes d'infanterie & douze cens chevaux. La ville fit frapper une médaille en mémoire de cet événement, & Gustave conclut avec elle un traité, par lequel Gustave & la ville s'engagerent à une mutuelle défense: elle, sans préjudice du respect dû à l'Empereur & de son obéissance à son Seigneur Suserain; le Roi, de la protéger, soit par la voie des négociations, soit par celle des armes, &c. (2).

Stralsund assiegée par Walstein.

Est secourue par Gustave, qui la dégage.

Ingratitude du Roi de Dannemarck.

Malgré le traité fait entre Christian & Gustave, au sujet de Stralsund, le Dannemarck à l'instigation de Walstein fit sa paix avec les Impériaux, à l'exclusion de la Suede. Gustave envoya des Ambassadeurs, mais on refusa de les admettre au congrès, & on eut très peu d'égards pour le Secrétaire qui alla demander acte de ce refus; Gustave en fut indigné & se promit bien

(1) Hist. de Gust. Adol. L. 4. (2) Voyez ce traité tout au long, hist. de Gust. Adol. L. 4.

d'en tirer une vengeance éclatante, dès qu'il feroit débarrassé de la guerre de Pologne. Gustave y étoit d'autant plus porté, qu'il voyoit bien que l'Empereur Ferdinand n'aspiroit à exterminer les Protestans, qu'afin de rendre l'Empire héréditaire dans sa maison. En effet, peu après la paix faite avec le Dannemarck, & l'injure faite au Roi de Suede, parut l'édit de l'Empereur qui ordonnât à tous ceux de cette Religion de sortir de ses Etats, dans un tems prescrit, sous peine d'être traités comme rebelles. Cet édit fut suivi d'un autre non moins allarmant, par lequel il osa ordonner à tous les Etats d'Allemagne, qui dans les révolutions précédentes s'étoient emparés des biens de l'Église, de les restituer sans délai, & de remettre entre les mains des commissaires, tous les archevèchés, évêchés, abbayes, prélatures, &c. Ces édits firent le plus grand éclat dans l'Europe: les Etats Catholiques d'Allemagne, sentirent que le zele de Ferdinand n'étoit qu'un prétexte, & que la ruine des Etats Protestans entraîneroit celle de l'Allemagne entiere. Nous ne faisons que glisser sur ces objets plus détaillés ailleurs. (1)

Gustave se promet de s'en venger.

Edits de l'Empereur contre les Protestans.

C'est à l'occasion de ces édits que l'Allemagne redoubla ses instances auprès de Gustave pour l'engager à venir à son secours. Dès l'année 1614, les Princes Protestans l'avoient fait solliciter de se mettre à leur tête, tout jeune qu'il étoit, & il n'avoit refusé qu'à cause des ennemis qu'il avoit sur les bras. Ces sollicitations avoient été renouvellées en 1619, 1620 & 1621. La fin de la guerre de Suede avec la Pologne, vint d'où il sembloit qu'on auroit dû l'attendre le moins. L'édit de restitution des biens ecclésiastiques, fit sur le Cardinal de Richelieu, l'effet qu'il avoit produit sur les Princes Allemands; il regarda Gustave comme l'écueil de l'ambition de Ferdinand, il chercha tous les moyens de le lui opposer; il savoit que ce qui l'avoit retenu jusques alors, étoit l'obstination de Sigismond à se refuser à tous les moyens de conciliation qui avoient été proposés. Le Cardinal envoya des ordres du Roi de France au Baron de Charnacé, son Ambassadeur à la Cour de Dannemarck, de passer en Prusse, & de travailler à procurer une paix solide, ou du moins une longue trêve entre Gustave & Sigismond. Malgré la rigueur de l'hiver, la guerre continuoit en Prusse avec la même fureur. Il y eut un combat très vif entre les Polonois & les Suédois près de Gorsnof. Les Polonois furent battus, prirent la fuite & laisserent la ville de Thorn à découvert: les Suédois en emporterent les fauxbourgs; mais la résistance que fit la ville, les obligea d'abandonner leur dessein. Cette perte découragea la République qui désiroit la paix.

L'Allemagne appelle Gustave à son secours.

La France travaille à la paix entre la Suede & la Pologne.

1629. Combat de Gorsnof.

Gustave n'avoit pas encore joint l'armée, il faisoit à Stockholm de nouveaux préparatifs. Sigismond, qui voyoit que les Polonois commençoient à s'ennuyer d'une guerre qui les épuisoit pour mettre leur Roi sur un trône étranger (2) & qui attendoit vainement ces grands secours que l'Espagne &

(1) Voyez notre Hist. d'Allemagne Tom. XL. p. 500 & suiv. Tom. XLI. p. 264 &c. 282 &c. 368 &c. Hist. de Gustave Adolphe par M. Arckenholz & M. de M*** (Mauvillon.) Quoique les Jésuites voulussent faire envisager alors la maison d'Autriche comme le plus grand boulevard de la religion, le Cardinal de Richelieu qui travailla avec tant de zele, d'esprit & de corps, à exterminer le Protestantisme, étoit si persuadé que Ferdinand ne se servoit de la religion que pour couvrir ses vues ambitieuses, qu'il devint un des plus grands ennemis de cette maison, & s'unit aux Princes Protestans pour l'humilier, & fournit des subsides à Gustave Adolphe. (2) Hist. de Gust. Adolphe. L. 5.

SECT. V. *Hist.* de Suede. 1610-1632.

l'Empire lui promettoient depuis si longtems, prêta l'oreille aux propositions des Etats Généraux & de l'Electeur de Brandenbourg; il consentit à une suspension d'armes de quelques semaines pour traiter de la paix. On entra en négociation, mais les Polonois n'ayant pas donné dans leurs pleins-pouvoirs le titre de Roi de Suede à Gustave Adolphe, Oxenstiern refusa d'aller plus loin. Les Polonois céderent enfin sur cet article: le Chancelier vouloit qu'on y ajoutât le titre de *très puissant*, qu'on ne donnoit alors qu'à l'Empereur. Les Polonois le refuserent & les conférences cesserent. C'est dans ces circonstances que Sigismond reçut le secours des Impériaux qu'Arnimb lui amena, & l'armée de Pologne par ce renfort & par quelques autres qu'elle reçut, se trouva plus forte que celle de Suede. Gustave arrivoit en Prusse avec sa flotte, en même tems qu'Arnimb, qui joignit l'armée Polonoise commandée par Koniecpolsky, près de Graudentz. Gustave alla camper à Quidzin avec huit mille hommes d'infanterie & cinq mille chevaux: son armée étoit fort inférieure, il n'en chercha pas moins à combattre.

Orgueil de Walstein.

Avant d'en venir aux mains, il envoya à Walstein pour se plaindre que n'ayant jamais rien fait à l'Empereur, ce Prince donnoit des secours à Sigismond; *que voulez-vous?* répondit froidement au député l'orgueilleux Walstein, *l'Empereur a trop de troupes, il faut bien qu'il en donne à ses amis.* Walstein avoit dit à Arnimb, en lui confiant le secours qu'il amena à Sigismond, *Arnimb, je vous ai choisi pour m'aller chasser ce Roi de Neige, de la Prusse: partez & si vous ne réussissez pas, dites-lui de ma part, que j'irai bientôt l'en chasser moi-même.* Koniecpolsky & Arnimb qui connoissoient le prix de l'infanterie Suédoise vouloient combattre dans la plaine, & résolurent de s'éloigner de Graudentz, dont les environs sont coupés de bois & de côteaux. Gustave pénétra leur dessein, il envoya le Rhingrave s'emparer du défilé de Stum, qu'ils étoient obligés de passer; mais il l'avertit que si les ennemis l'occupoient déjà, il attendit le renfort qu'il lui ameneroit en personne & jusqu'alors d'éviter le combat. Le Rhingrave trouva en effet que les ennemis l'avoient dévancé: Koniecpolsky s'y étoit retranché, &

Echec des Suedois.

comme il ne laissoit paroître qu'une partie de ses troupes, le Rhingrave qui n'avoit qu'un régiment de dragons & un de cuirassiers, oublia les ordres de Gustave, & chargea les ennemis; c'étoit un corps de Croates & de cavalerie légere. Il n'eut d'abord affaire qu'à un petit nombre qui se battit en retraite; enflé par ce succès trompeur, le Rhingrave se laisse entraîner dans le piege, & est enveloppé de toutes parts. Il y eut deux cens Suédois tués, cinq drapeaux enlevés, & le reste se fit jour à travers les ennemis qui n'oserent les poursuivre.

Le Roi arriva dans le moment où les ennemis jettoient un pont sur la Nogat pour passer dans le grand Werder: Gustave les attaqua à la tête de son armée; le combat fut terrible: le Roi fut sur le point d'être fait prisonnier; emporté au milieu de l'armée ennemie, un dragon l'arrêta par son baudrier; Gustave fit passer le baudrier par dessus sa tête & le laissa dans les mains du soldat. Ce mouvement fit tomber son chapeau, qui fut perdu; (1) à pei-

(1) Hist. de Gust. Adol. L. 5. Voyez la note de l'auteur au sujet du chapeau de Gustave.

Hist. de Suede. 1610-1632.

à peine échappé de ce péril, Gustave fut arrêté par un Polonois, qui lui saisit le bras; un soldat Suédois appellé Sloop, court sur le Polonois le pistolet à la main, lui brûle la cervelle & dégage le Roi. (1) La victoire se déclaroit pour les Suédois, qui combattirent avec la plus grande valeur. Le Colonel Kaltenhoff à la tête de deux compagnies de cavalerie Finlandoise mit en fuite un régiment de cuirassiers de l'Empereur; les Suédois enleverent dix-sept drapeaux & cinq étendards; les ennemis prétendoient avoir eu l'avantage, parce qu'ils avoient le baudrier & le chapeau de Gustave, & que ce Prince avoit été deux fois sur le point d'être pris. Cette bataille, quoique meurtriere, n'obligea pourtant pas les Polonois de s'éloigner, puisque quelques jours après ils tenterent de continuer leur pont, pour passer dans le grand Werder. Les Suédois les attaquerent, & les forcerent à une retraite précipitée. Les Polonois perdirent dans cette seconde action, dont la victoire ne fut point équivoque, près de quatre mille hommes, & ne chercherent plus à combattre. Cette perte, l'ascendant de Gustave Adolphe & la lenteur des secours, firent repentir le Roi de Pologne d'avoir été si difficile aux propositions de paix: plusieurs circonstances augmenterent bien ses regrets: les Impériaux sans discipline, & que Walstein avoit accoutumés à la licence, commirent toute sorte d'excès en Pologne; la République s'en plaignoit au Roi; enfin la peste détruisit une partie de l'armée Impériale & Polonoise: on n'osoit approcher du camp pour y porter des vivres & l'on ne permettoit pas aux soldats d'en sortir pour s'en procurer; la famine s'y fit bientôt ressentir, & ces deux fléaux y firent de grands ravages. (2) Les Polonois prétendirent qu'Arnimb étoit la cause de la défaite de Stum, parcequ'il dévoiloit à l'Electeur de Brandenbourg tous les projets qu'on formoit & que celui-ci en faisoit part à Gustave; Sigismond demanda son rappel à Walstein, qui n'osa le refuser & il envoya à sa place Jules-Henri de Saxe-Lawembourg & Philippe Comte de Mansfeld, qui trouverent l'armée en trop mauvais état pour oser rien entreprendre.

Gustave court deux fois risque d'être fait prisonnier.

La victoire reste aux Suédois.

Triste situation de l'armée Polonoise.

Cependant Charnacé voyoit tour à tour le Roi de Pologne & le Roi de Suede: Charnacé guerrier & politique, étoit franc, adroit & insinuant; il fit sentir à Sigismond qu'il étoit l'instrument de l'ambition de Ferdinand, pour en devenir ensuite la proie: Sigismond lui donna d'autant plus de confiance, qu'il étoit le seul des médiateurs qui fut Catholique; Charnacé mit cette circonstance à profit, il dévoila au Roi les projets ambitieux de la maison d'Autriche; il ajouta que l'Empereur, en l'excitant à continuer la guerre, n'avoit d'autre but que d'occuper Gustave Adolphe, dont il craignoit la valeur & le génie; qu'il savoit que ce héros pouvoit enchaîner la tyrannie qu'il établissoit dans l'Empire; qu'après avoir affoibli la Pologne, l'Empereur la forceroit à mettre un de ses fils sur le trône, & qu'il le rendroit héréditaire dans sa maison, comme l'Empire; que la France, toute Catholique & fille aînée de l'Eglise, étoit si persuadée de ses desseins, qu'il couvroit du voile de

Négociations de Charnacé.

(1) On ne sait pas au juste si Sloop étoit simple soldat: il y en a qui prétendent qu'il étoit alors Capitaine de cavalerie; d'autres disent, au contraire, qu'il n'étoit qu'un simple cavalier, & que le Roi lui donna cent ducats & une compagnie de cavalerie. (2) *Puff.* Hist. de Gust. Adol. Liv. V.

SECT. V. Hist. de Suede. 1610-1632.

la Religion, qu'elle vouloit maintenir la liberté de l'Europe & le systême de l'Empire; que le Roi de Pologne n'avoit pas assez senti, qu'en flattant ses desirs chimériques pour le trône de Suede, occupé par un Prince que tout effort humain ne pouvoit en faire tomber, adoré de ses sujets, respecté de l'Europe entiere, Ferdinand avoit en vue de distraire Sigismond des moyens d'assurer la Couronne de Pologne à Uladislas, de lui aliéner les cœurs des Polonois par des guerres ruineuses & interminables; qui leur avoient déjà fait perdre toute la Livonie & une partie de la Prusse; qu'ils commençoient à s'appercevoir qu'ils s'épuisoient pour une querelle étrangere à leur République, à qui il importoit peu que le trône de Suede appartînt à Gustave ou à Sigismond.

„ Charnacé peignoit au Roi de Suede, avec les couleurs les plus fortes, „ l'orgueil insultant de l'Empereur, ses desseins sur la Couronne de Suede, „ préparés & conduits par Wallstein; les propos injurieux de celui-ci; les „ procédés des Impériaux aux conférences de Lubeck; les secours fournis „ au Roi de Pologne; la persécution des Protestans; la ruine entiere de la „ maison Palatine; l'oppression de tous les ordres de l'Empire: il mettoit „ sous ses yeux la gloire dont il se couvriroit en venant au secours de tant „ de malheureuses victimes de l'ambition de Ferdinand & de la dureté de „ Wallstein: (1) il ajoutoit que la postérité le regarderoit comme l'asyle & „ le vengeur des opprimés, le défenseur de la religion, le sauveur de la li- „ berté publique, le restaurateur des loix germaniques, & le vengeur de „ tant d'attentats atroces qui crioient vengeance au ciel." Enfin Charnacé amena les deux Rois au point de convenir de renouer les négociations; on traita sous des tentes; après bien des cérémonies & des contestations de part & d'autre, (2) la trêve fut conclue pour six ans, sauf à la prolonger, si les deux parties le jugeoient nécessaire: Sigismond reconnut Gustave pour Roi de Suede, se réservant par un acte secret ses droits à cette Couronne; il consentoit qu'il conservât toutes ses conquêtes en Livonie, avec Elbing, Memel, Pillau & Braunsberg en Prusse. L'Electeur de Brandenbourg & le Roi de Pologne rentrerent en possession de tout le reste, excepté des douanes de Pillau & de Dantzig, qui furent cédées au Roi de Suede. Marienbourg fut mis en séquestre entre les mains de l'Electeur, les revenus perçus au profit du Roi Sigismond, & convenu que la ville & le château seroient remis au Roi de Suede, si l'on ne pouvoit parvenir dans la suite à une paix perpétuelle, après l'expiration de la trêve. Ce traité fut conclu le 26 Septembre 1629, par l'entremise de la France, de l'Angleterre, de la Hollande & de l'Electeur de Brandenbourg. Telle fut la fin d'une guerre, pendant laquelle le vainqueur n'avoit jamais cessé de demander la paix, & le vaincu de la refuser. Si la carriere militaire de Gustave s'étoit terminée à la paix, cette guerre

Trêve de six ans entre la Suede & la Pologne.

(1) Hist. de Gust. Adol. L. 5. T. 2. p. 254--256. (2) Une des grandes difficultés entre les ministres des deux Rois qui craignoient de compromettre la dignité de leurs maîtres, étoit à qui rompoit le silence: ils s'avancerent les uns vers les autres à pas comptés, resterent quelque tems sans mot dire: enfin Zadzisky, grand Chancelier de Pologne, qui étoit incommodé, dit aux Plénipotentiaires Suédois: „ Messieurs, je suis d'avis que nous nous asseyons, & en même tems pour nous montrer plus prevenans, je vous souhaite le bon jour! Oxenstiern répondit: „ Messieurs les Polonois, pour n'être pas en reste de politesse avec vous, „ nous vous souhaitons aussi de bonnes dispositions." *Hist. de Gust. Adol. Lang Act. Borr.*

lui avoit acquis assez de gloire pour être mis au rang des grands guerriers; mais un plus vaste théâtre devoit lui procurer de plus brillans lauriers. *Hist. de Suede. 1610-1632.*

L'Allemagne étoit déchirée par la guerre si connue dans l'histoire sous le nom de guerre de trente ans; l'ambition de la maison d'Autriche en étoit le motif, la religion lui servit de prétexte. Nous ne remonterons point aux causes de cette guerre développées ailleurs; (1) & nous n'entrerons dans les détails, qu'autant qu'ils seront relatifs à la gloire de Gustave & à l'honneur des armes de la Suede. Gustave, malgré les raisons particulieres qu'il avoit contre l'Empereur, ne voulut point s'engager dans cette guerre, sans avoir consulté ce qu'il y avoit de plus recommandable dans le Royaume. Oxenstiern étoit d'avis de rester sur la défensive & d'attendre les Impériaux en Suede & en Prusse, à cause de la supériorité de leurs forces & de la modicité de ses fonds, auxquels les Etats opprimés étoient dans l'impossibilité de suppléer. Gustave détruisoit ces objections; le nombre des troupes de l'Empereur ne l'épouvantoit pas; il comptoit sur les secours des villes Anséatiques, qui désiroient cette entreprise & qui n'osoient faire ouvertement aucune démarche, mais qui ne balanceroient pas, dès qu'elles verroient une armée en Allemagne, prête à combattre. Le Dannemarck aussi intéressé que la Suede, à voir l'ennemi éloigné de la mer Baltique, ne s'y opposeroit point. La Prusse déjà dévastée par la famine, étoit peu propre à attirer l'ennemi. L'étendue des côtes de la Suede la rendoit difficile à garder, & si la flotte qui se tiendroit sur la défensive, étoit battue, il y auroit plus de désavantage à se défendre qu'à aller attaquer l'ennemi. Par le moyen de Stralsund, la Suede conserveroit sa supériorité sur la Baltique; si elle s'emparoit des pays voisins, il tiendroit en échec les côtes d'Allemagne & auroit toujours une communication libre avec la Suede pour en tirer tout ce qu'on voudroit: la seule chose qui l'inquiétoit, étoit que cette nouvelle guerre le mettroit hors d'état de soulager ses sujets & de supprimer plusieurs impôts.

Etat de l'Allemagne.

Gustave hésite d'entrer dans la guerre d'Allemagne. Raisons pour & contre.

Falkemberg, que le Roi de Suede avoit envoyé en Hollande, faire des recrues pour completter ses Régimens, & qui avoit ordre de sonder le Roi de Dannemarck sur le parti qu'il prendroit, si Gustave passoit en Allemagne, & de voir plusieurs autres Princes & Etats de l'Empire, porta au Roi les nouvelles les plus satisfaisantes, tant au sujet de Christian, qui promit de maintenir la paix entre les deux Royaumes, que des Ducs de Lunebourg, du Landgrave de Hesse & de plusieurs villes Impériales; tous promettoient de se déclarer, dès que Gustave seroit à portée de les soutenir. La Hollande offroit une alliance offensive & défensive; Charnacé faisoit les mêmes offres pour la France. L'Electeur de Baviere avoit ses intérêts particuliers, trompoit l'Empereur & rusoit avec Richelieu. L'Electeur de Saxe fut déterminé par le refus que fit l'Empereur d'approuver l'élection que le Chapitre de Magdebourg avoit faite de Jean Auguste, troisieme fils de l'Electeur à cet Archevêché, sous prétexte que ce Prince étoit trop jeune; tandis que l'Empereur pourvut de ce bénéfice & obtint des bulles du Pape pour son fils l'Archiduc Léopold-Guillaume, du même âge que le jeune Prince de Saxe, & possédant pour plus de cinq cens mille écus de revenus en bénéfices, tant

Princes engagés dans cette guerre.

(1) Voyez notre dite Hist. d'Allem. ubi supr. T. XL. T. XLI.

Sect. V. Hist. de Suede. 1610-1632.

Catholiques que Proteſtans. Ce qui augmentoit encore les eſpérances de Guſtave, étoit la rigueur avec laquelle les Commiſſaires de l'Empereur exerçoient l'édit de reſtitution : comme les troupes avoient ordre de leur obéir, ils ſe ſervoient de leur autorité pour commettre des violences horribles. D'un autre côté, Walſtein permettoit à ſes troupes les excès les plus condamnables. Comme ſa politique étoit que l'Empereur devoit entretenir ſes troupes aux dépens de l'ennemi, il exigeoit de la Baſſe Saxe, des Etats de l'Electeur de Brandenbourg, de la Poméranie & des autres contrées d'Allemagne, amies ou ennemies, des contributions immenſes. (1)

Raiſons politiques qui engagent Guſtave.

1630.

Guſtave, après la concluſion de la trêve, étoit retourné en Suede : il eut une entrevue avec le Roi de Dannemarck : ils firent un nouveau traité d'amitié & de défenſe mutuelle. Guſtave accepta l'offre que lui fit Chriſtian de ſa médiation conjointement avec l'Electeur de Brandenbourg, pour terminer les différends de Guſtave & de l'Empereur : ces ſoins étoient aſſez inutiles : les conférences furent rompues auſſitôt que commencées ; l'Empereur refuſoit à Guſtave le titre de Roi de Suede ; Oxenſtiern qui en fut inſtruit, dédaignant de ſe trouver aux conférences qui ſe tenoient à Dantzig, y envoya par écrit, les conditions auxquelles le Roi de Suede conſentoit d'oublier les injures qu'il avoit reçues de l'Empereur. Ces conditions étoient, 1°. qu'on délivreroit de toute garniſon Impériale les cercles de la haute & baſſe Saxe : 2°. Que les forts conſtruits ſur les côtes de la mer Baltique ſeroient raſés : 3°. Liberté entiere de commerce dans les ports & havres : 4°. Les équipages des vaiſſeaux de guerre dans la baſſe Saxe, congédiés : 5°. Le rétabliſſement des Ducs de Poméranie, de Mecklenbourg, & des Comtes d'Oldenbourg & d'Oſt-friſe & de tous les autres Etats opprimés : 6°. Que ſi le College Electoral & la Diete de l'Empire, jugeant les Ducs de Mecklenbourg en faute, les condamnent à quelque amende pécuniaire, le Roi s'en rend caution, juſqu'à concurrence d'un million, pourvu que leur rétabliſſement ſe faſſe promptement & ſans réſerve : 7°. Que la ville de Stralſund ſera remiſe comme auparavant, avec la jouiſſance de ſa liberté : 8°. Que l'Empereur s'engage à ne plus fournir des ſecours aux ennemis de la Suede. (2) Le Baron de Dohna, Plénipotentiaire de l'Empereur, s'écria en voyant ces articles, que ſi le Roi de Suede étoit victorieux & au centre de l'Allemagne, il n'en prétendroit pas davantage. Oxenſtiern écrivit qu'à moins qu'on n'admît ces articles pour préliminaires, il ne falloit pas entrer en négociation & les conférences en reſterent-là.

Conditions auxquelles il offre de ne pas prendre les armes.

Il conſulte les Etats.

Guſtave avoit dès la fin de l'année précédente convoqué une aſſemblée à Upſal, compoſée de tous les membres les plus reſpectables du Sénat, par leurs conſeils & par leur ſageſſe ; ce Prince avoit prononcé un diſcours ſur ſes deſſeins & mis en délibération quelle étoit la meilleure maniere de pouſſer la guerre avec l'Empereur ; s'il falloit reſter ſur la défenſive, & ſe borner à la defenſe des côtes de la Suede, ou paſſer la mer avec la plus grande partie de ſes forces pour aller attaquer l'Empereur en Allemagne. Cette queſtion fut diſcutée à fond, on épuiſa les objections, on y répondit ; Guſtave ne diſſimula ni les difficultés ni les reſſources ; enfin les Séna-

(1) *Hiſt. de Guſt. Adol. Livre V.* (2) *Idem. Ibid.*

teurs déclarerent que les raifons pour l'offenfive l'emportant fur les raifons pour la défenfive, ils fupplioient fa Majefté de prendre la premiere de ces voyes, comme la plus convenable à fa gloire, à l'honneur & à la fûreté de fon Royaume. Ils promettoient de donner fur cette entreprife des explications fatisfaifantes au peuple, de prévenir & d'empêcher fes murmures fur la continuation des impôts. (1) Cette délibération étoit fignée par les Sénateurs Magnus Brahé Comte de Wifingsbourg, Gabriel Oxenftiern, Guftafsfon, Jean Sparre, Gillenhielm, Abraham Brahé Comte de Wifingsbourg, Claude Horn, Matthieu Soop, Charles Carlsfon, Jean Skytte & Pierre Banner. Les Etats que Guftave affembla confirmerent cette délibération, réfolurent qu'il ne falloit traiter avec l'Empereur que les armes à la main, & promirent d'affifter le Roi de leurs biens & de leurs vies; ils ajouterent qu'il ne falloit pofer les armes, ni rien relâcher de ce qu'on avoit pris ou de ce qu'on prendroit, que lorfque le Royaume de Suede, la mer Baltique, Stralfund & leurs alliés n'auroient plus rien à craindre de l'ennemi commun. (2)

Les Etats le chargent de la gloire & de la fûreté du Royaume.

On travailla avec une ardeur infatigable aux préparatifs de la guerre: le zele de la Religion, l'amour pour leur Souverain exciterent les Suédois à des efforts incroyables. Lorfque Guftave eut mis fon armée en état, il écrivit aux Electeurs & n'eut pas lieu d'être content de leur réponfe. Ils regardoient, fans doute, comme téméraire le projet de Guftave, qui, avec des forces fi peu confidérables, vouloit lutter contre une Puiffance fi formidable; ils ne lui accorderent même pas le titre de Roi de Suede: ce Prince diffimula. Il leur avoit adreffé un manifefte, dans lequel il établiffoit fes griefs, en les priant d'engager ce Monarque de lui donner fatisfaction, & ajoutant qu'il fe la feroit à lui-même fi on la lui refufoit; les principaux de ces griefs étoient que l'Empereur avoit engagé le Roi de Pologne à continuer la guerre contre la Suede & lui avoit fourni des troupes; qu'il avoit privé de leurs Etats, les Ducs de Mecklenbourg; qu'il avoit refufé à fes Miniftres convoqués au traité de Lubeck, des paffeports qu'il ne pouvoit ni ne devoit refufer; que le Général Walftein avoit ofé arrêter un courier que Guftave envoyoit en Tranfilvanie, & interprêté fes lettres d'une maniere injurieufe; que Walftein ayant furpris des vaiffeaux chargés de marchandifes pour la Suede, l'Empereur les avoit déclarés de bonne prife; que ce Prince avoit fait attaquer Stralfund, parce que cette ville s'étoit mife fous la protection de la Suede. (3)

Guftave envoye fes griefs aux Electeurs.

Enfin Guftave partit: (4) avant d'entrer dans la Poméranie, il écrivit encore aux Electeurs pour fe plaindre du refus du titre de Roi de Suede, & de ne lui avoir pas répondu conformément à fa demande. Il apprit que Lefly qui commandoit dans Stralfund la garnifon Suédoife, avoit chaffé les

(1) Voyez le détail de ces confultations de Guftave dans *Locœn. L.* 8. *p.* 159—163. (2) *Locœn. L.* 8. *hift. Suec. p.* 562. Hift. de Guftaph. Adolp. Livre V. (3) *Puffend.* Intr. à l'Hift. Univ. L. 4. T. 4. (4) Nous fupprimons à regret l'éloquent & pathétique difcours qu'il prononça à l'affemblée des Etats; en faifant fes adieux à fes fujets, il fe fentit fi attendri que l'orateur & les auditeurs mêlerent enfemble leurs larmes. Voyez la dite Hift. de Guft. Adolphe. L. 5. *On en a une Edition dans le format de cet ouvrage en un Volume & les Amateurs qui ne le poffedent pas, ne fe plaindront nullement de fe le procurer comme un fupplement à ce Volume-ci.*

Il debarque dans l'isle de Rugen.

Impériaux de l'isle de Rugen & s'en étoit emparé; Gustave y débarqua, & y reçut cinq mille hommes qui lui venoient de Prusse: il s'empara ensuite d'Ussedom & de Wolm, que les Impériaux abandonnerent à l'approche des Suédois. Il se rendit ainsi maître de l'embouchure de l'Oder & se conservoit une retraite & une communication avec ses Etats; mais il falloit encore avoir Stettin, capitale de la Poméranie & la résidence du Prince Bogislas, Souverain de ce Duché. Gustave s'y transporta par l'Oder; il aborda avec sa flotte sous les remparts de la ville; il la fit sommer. Le commandant menaça de faire tirer sur les Suédois. Gustave ne se formalisa pas de ses menaces & lui fit dire de venir lui parler, en le priant de ne pas se facher. Le commandant vint avec quelques députés, qui prierent Sa Majesté de la part du Duc, de prendre une autre route & de ne pas le brouiller avec l'Empereur. Le Roi demanda de parler au Duc même, & lui fit dire qu'il ne venoit point comme ennemi. Il représenta aux députés qu'ils pouvoient juger par la maniere dont il avoit traité ceux d'Ussedom, s'il ne valoit pas mieux être l'ami des Suédois que des Impériaux. Le Duc vint lui-même: Gustave lui témoigna tant d'amitié, lui persuada si bien qu'en faisant la guerre à l'Empereur, il n'avoit d'autre intention que de secourir les opprimés, de délivrer ce pauvre peuple de la misere, où les malheurs de la guerre le plongeoient; qu'il ne cherchoit que la gloire de Dieu, la conservation de la vraie Religion, la liberté de l'Empire Germanique, la tranquilité des consciences, la sûreté & l'encouragement du commerce & le bien-être des habitans; enfin il lui protesta si naïvement qu'il ne desiroit qu'une paix ferme & solide, que le Duc, ayant également à craindre & l'Empereur & Gustave, lui livra Stettin & reçut garnison Suédoise. Gustave fit élever des fortifications & mit cette ville en état de défense. Bogislas fit avec lui un traité d'alliance offensive & défensive. (1) Quelques excuses que pût apporter le Duc de Poméranie, quelques mauvais traitemens que les Poméraniens eussent reçus des Impériaux, l'Empereur n'en fut pas moins irrité contre le Duc; il ordonna à ses soldats de ne faire aucun quartier aux sujets du Duc; ordre qui occasionna plusieurs meurtres, qui furent vengés par les Suédois.

Bogislas Duc de Poméranie lui livre Stettin sa capitale.

L'armée de Gustave grossissoit tous les jours, il lui venoit des troupes de Courlande, d'Halberstadt, de Dannemarck: il publia un manifeste pour découvrir l'effet que son arrivée produiroit sur les Princes Allemands, que sa démarche intéressoit le plus. (2) Cependant toutes les villes de Poméranie lui ouvrirent les portes. (3) L'Empereur écrivit à Gustave, pour lui reprocher d'être entré en armes sur les terres de l'Empire sans raison & sans déclaration de guerre; de n'être guidé que par son ambition; de se mêler d'affaires qui ne regardoient que le corps Germanique & son chef; en conséquence il lui ordonne de sortir de ses Etats, ou qu'il saura l'y forcer. Gustave se contenta de lui faire une réponse ironique & piquante, à la fin de laquelle cependant, il répondoit avec une fermeté héroïque & humiliante à l'ordre de sortir de l'Empire. Une circonstance favorable au Roi de Suede, fut la disgrace de Walstein, cet homme qui joignoit les qualités d'un

Réponse ironique & fiere de Gustave aux ordres de l'Empereur.

(1) Ibid. L. 6. (2) Voyez ce manifeste rapporté dans l'hist. de Gust. Adolph. L. 6. Voyez *Londorp* L. 2. *Ricci de. Bellis German.* (3) *Locœn. hist. Suec. L.* 8. *p.* 567.

grand général, à l'orgueil d'un fanfaron, avoit révolté par la licence & le brigandage de ses troupes, tous les Princes d'Allemagne: l'Empereur qui lui devoit une partie de sa gloire, n'eut pas la force de résister aux sollicitations qu'on employa pour obtenir la déposition de son favori, à qui Tilly Général Bavarois succéda dans le commandement des armées. La retraite de Wallstein & son armée congédiée entraînerent une énorme désertion dans les troupes Impériales: quantité d'officiers allerent servir ailleurs: plusieurs se retirerent auprès de lui; il leur assigna un entretien honnète dans sa Principauté de Sagan, dans son Duché de Mecklenbourg ou dans ses autres terres en Bohême: il combla de présens ceux qui lui annoncerent sa disgrace, & la soutint, du moins en apparence, avec une indifférence héroique, quoiqu'au fond du cœur il brûlât du désir de se venger; on peut voir ailleurs les suites de cette disgrace, & la fin tragique de ce Général. (1)

Hist. de Suede. 1610-1632.

Disgrace de Wallstein.

Cependant Torquato Conti, Général des troupes Impériales de Poméranie, au nombre de 16000 hommes, se hâta de les rassembler, & n'osant attaquer Stettin, il parcourut la Poméranie antérieure, qu'il dévasta par ordre de l'Empereur, pour se venger du Duc; Gustave Adolphe affecta au contraire les plus grands égards pour les Poméraniens, les traitant avec la plus grande douceur, & faisant publier que les habitans, des pays amis & ennemis, n'avoient rien à craindre, qu'ils pouvoient rester chez eux, & qu'il fourniroit du pain à ceux qui en manquoient. Il regnoit dans ses camps la discipline la plus févere, & ses soldats étoient, comme lui, intrépides dans les combat, & les hommes les plus doux dans la société; sobres, laborieux, modestes, ils étoient accueillis partout par le peuple des villes & de la campagne. (2) Après la prise de Stettin Gustave s'empara de Damin, dont la garnison se retira à Stargard. Piccolomini qui la commandoit, demanda de fortes contributions: les habitans implorerent le secours de Gustave, qui y envoya un régiment Poméranien: Stargard fut pris; Piccolomini eut à peine le tems de se retirer dans le château, où bientôt après faute de munitions il demanda à capituler. Camin fut pris comme Stargard. Gartz avoit une forte garnison, Torquato établit son camp sous le canon de cette ville & s'y retrancha, jusques à l'arrivée de Tilly, qu'il attendoit avec une puissante armée. Torquato comptant plus sur sa perfidie que sur ses retranchemens, forma le projet avec un autre Italien de se défaire de Gustave Adolphe; c'étoit un officier de son armée appellé *Quinti del Ponte*. Il fut convenu que Quinti passeroit comme transfuge dans l'armée Suédoise, se plaindroit de quelque mécontentement & demanderoit du service à Gustave: tout réussit comme ils l'avoient projetté, Quinti fut accepté & fait Lieutenant-Colonel; il se lia de la plus étroite amitié avec un autre Italien appellé Jean Baptiste, Capitaine de cavalerie dans le régiment de Falkemberg; il lui fit part du complot, & Baptiste offrit de le seconder. Gustave qui avoit projetté d'attaquer Torquato, voulut reconnoître sa position; il ne prit avec lui que 20 chevaux, & ordonna à un détachement de 60 chevaux Finlandois de l'attendre à une certaine distance: il se fit accompagner de Quin-

Dégâts des Impériaux dans la Pomeranie.

Gustave se rend maître des principales villes.

(1) Voyez l'histoire d'Allemagne, *ubi supra*, ainsi que Tome XL. p. 506. Tom. XLI. p. 368 n. (2) Hist. de Gust. Adol. Livre VI.

SECT. V. *Hist.* de Suede. 1610-1632.

Gustave est sur le point d'être la victime d'un complot odieux.

ti, qui pouvoit lui donner des éclairciſſemens ſur un camp qu'il avoit quitté depuis peu. Lorſque le Roi fut près du camp, il ſe vit entouré d'ennemis; Quinti qui vouloit le prendre vivant, avoit heureuſement défendu qu'on tirât; les 20 cavaliers de l'eſcorte du Roi, le défendirent en le couvrant de leurs corps; le Roi ſe battit en déſeſperé. Les ennemis ne pouvant venir à bout de leur deſſein à l'arme blanche, eurênt recours à leurs carabines & à leurs piſtolets: le cheval du Roi fut tué, Guſtave fut fait priſonnier ſans être reconnu; on l'amenoit à Quinti, lorſque le commandant des Finlandois, accourut avec ſa troupe; il chargea les Napolitains avec tant de furie que, quoiqu'en très grand nombre, ils furent ſaiſis de frayeur, prirent la fuite & abandonnerent leurs priſonniers, leur butin & le champ de bataille; 200 furent tués, 30 furent faits priſonniers par les Finlandois. Quinti ayant manqué ſon coup, ſe ſauva dans le camp de Torquato; Baptiſte convaincu de complicité fut pendu. (1) Peu de jours après on ſurprit un moine d'Amberg, ayant un livre, dont les feuillets étoient imbus d'un poiſon ſi ſubtil, qu'en l'ouvrant on étoit ſuffoqué; il fut pris & il avoua qu'au défaut de ce moyen il devoit poignarder le Roi. (2)

Autre complot.

Guſtave ſe diſpoſoit à prendre Gartz, un officier Suédois imagina de le prévenir & ſurprendre un des poſtes principaux; il garda ſi mal ſon ſecret que l'ennemi fut averti de ſon projet. Cet officier marche de nuit, s'approche de la ville & trouve tout dans le plus profond ſilence: à peine a-t-il commencé d'attaquer, qu'il eſt enveloppé de toutes parts; il ſe fit jour à travers les ennemis & enleva même deux étendards; mais Guſtave lui en ſut très mauvais gré; *apprenez*, lui dit-il, *que la plus belle retraite & la plus belle défenſe ne juſtifient jamais une indiſcrétion.* Guſtave pour obliger Torquato à ſortir de ſes retranchemens, envoya le Général Kniphauſen attaquer Wolgaſt, dont la garniſon étoit de 1500 hommes. Schlechter qui la commandoit, ſe défendit courageuſement; il rendit la ville & ſe retira dans le château, où il capitula. Peu de jours après 300 hommes furent envoyés à Paſewalk pour couper aux Impériaux toute communication avec le Mecklenbourg; ils ſe retranchoient lorſqu'ils furent attaqués par 3000 Impériaux de l'armée de Torquato: ils furent tous maſſacrés.

Belle leçon que donne Guſtave.

Monro avec 700 Ecoſſois, embarqués pour venir joindre l'armée du Roi, firent naufrage auprès de Rugenwalde occupée par les Impériaux; ils ne ſauverent que 50 mouſquet mouillés, quelques piques & leurs épées. Le pays étoit couvert d'ennemis & le Roi étoit à 16 milles. Monro apprit que l'ancien Gouverneur qui avoit commandé dans la ville pour le Duc de Poméranie, y étoit encore avec quelques ſoldats Poméraniens; il lui envoya un homme de confiance, & lui fit dire que ſi dans la nuit il vouloit lui faire ouvrir une certaine porte & lui fournir une cinquantaine de mouſquets, il chaſſeroit les Impériaux de la ville. Ce plan fut exécuté; les Ecoſſois furent enſuite renforcés de 400 ſoldats Allemands, forcés par le mauvais tems de s'arrêter à Rugenwalde: il fut joint enſuite par le Colonel Hebron qui ſervoit en Pruſſe ſous le Chancelier Oxenſtiern; ainſi Monro ſe trouva à la tête

(1) *Hiſt. de Guſt. Adol. L. 6. Locen. hiſt. Suec. Lib. 8. p. 568.* (2) *Locen. loc. cit.*

tête d'une petite armée. (1) Gustave auroit bien voulu délivrer la Poméranie, des vexations des Impériaux qui portoient partout la désolation & qui, sous prétexte d'exempter du pillage les malheureux habitans, les avoient entierement dépouillés; mais les garnisons qu'il avoit mises dans les villes l'avoient extrêmement affoibli: il résolut d'entrer dans le Mecklenbourg & de rétablir les Princes Jean Albrecht & Adolphe Fréderic, qui en avoient été chassés: il fit bloquer Colberg par Kniphausen & Monro, en attendant qu'il put l'assiéger: il s'ouvrit le passage dans le Mecklenbourg par la prise de Ribnitz & de Damgarten, dont les garnisons furent prisonnieres de guerre. Il fit publier un manifeste, par lequel il reprochoit aux habitans d'avoir abandonné leurs légitimes souverains & les exhortoit de rentrer dans leur devoir, de se joindre à lui, de poursuivre comme ennemis, voleurs, incendiaires, ennemis de Dieu & de son Evangile, ceux qui soutiennent les intérêts du Général Walstein, ou prennent quelque titre sous son autorité. Il fit publier un semblable manifeste dans la ville de Rostock, ville libre qui se gouvernoit par ses propres loix; mais les Impériaux, sous prétexte de demander le passage pour aller défendre Demmin, y entrerent au nombre de 500, & s'emparerent des remparts & des portes. Torquato voulant profiter de l'éloignement des Suédois, sortit de ses retranchemens, & marcha de nuit sur Stettin, ne laissant que peu de monde dans ses lignes; mais il fut bien surpris, quand il trouva les Suédois qui avoient été instruits de ses mouvemens, prêts à se défendre; il attaqua les retranchemens que Gustave avoit fait faire; mais il fut repoussé & forcé de se retirer avec perte de 300 hommes tués, de 500 blessés & de ses bagages. Gustave remit à un autre tems la prise de Rostock, & revint à Stralsund, où il fut reçu comme le libérateur du pays. Les cruautés des Impériaux faisoient trouver son empire plus doux & plus agréable.

Hist. de Suede. 1610-1632.

Gustave forme le projet de rétablir les Ducs de Mecklenbourg.

Efforts inutiles des Impériaux contre Stettin.

Le blocus de Colberg occasionna plusieurs combats, où les Suédois furent toujours vainqueurs. Torquato n'envoyoit pas un détachement, que Gustave Horn qui commandoit à Stettin, ne détachât des troupes pour l'arrêter; Baudissin, Kniphausen, le Rhingrave, remporterent plusieurs avantages; mais ils ne purent encore forcer les Impériaux d'abandonner Colberg. Gustave ordonna à la cavalerie qui étoit au camp près de Ribnitz, de se rendre devant Colberg & aux troupes qui venoient de Prusse de se joindre à celles qui bloquoient cette ville; il laissa une partie de l'infanterie pour bloquer Demmin & marcha avec le reste à Stettin. L'hiver approchoit; l'armée des Impériaux qui étoit en Poméranie, se procuroit difficilement des vivres; ils avoient eux-mêmes dévasté le pays: grand nombre, après s'être enrichi par le pillage, un plus grand nombre encore ne trouvant plus de quoi piller, s'étoit retiré: dans cette circonstance Torquato qui ne se soucioit pas de faire la guerre pendant l'hyver, fit faire des propositions, qui furent rejettées par les Suédois accoutumés à un climat rigoureux. (2) Gustave pour assurer son passage dans le Mecklenbourg, avoit fortifié Ribnitz & Damgarten. Torquato voulant conserver Demmin envoya du secours au

Propositions singulieres des Impériaux.

(1) Hist. de Gust. Adol. L. 6. (2) *Kevenhuller* p. 1349, 1350.

Commandant Savelli, qui projetta avec une petite armée de chaſſer les Suédois des environs de Demmin; les Suédois inſtruits de ſes projets, ſe réunirent, & le Roi vint ſe mettre à leur tête. Savelli plus fort en nombre du double, range ſes troupes en bataille, de maniere à déborder les Suédois. *Combat de Demmin: victoire des Suédois.* Guſtave forme une colonne, la fait avancer vers le centre, comme pour couper l'armée ennemie; enſuite rompant & déployant ſa colonne de droite & de gauche avec la plus grande promptitude, il gagna le flanc de l'ennemi, le mit en deſordre, tomba ſur ceux qui gardoient le canon, les tailla en pieces, tourna cette artillerie contre l'infanterie impériale, qu'elle prenoit en flanc, tandis que celle des Suédois la foudroyoit en front: l'armée des Impériaux fut miſe en déroute; ce qui échappa au fer des Suédois s'enfuit dans le Mecklenbourg & ne s'arrêta qu'à Roſtock. L'armée de Guſtave étoit très inférieure en nombre. (1) On ne croit pas qu'il eut plus de 3000 hommes; il partit après cette victoire, pour aller continuer de fortifier Stettin, dont il fit une place redoutable.

Conquêtes de Guſtave. Le Roi aſſiégea Greiffenhagen vers la fin de Décembre; l'hyver étoit très rigoureux; les Impériaux étoient en quartier; la veille de noël il fit faire un feu terrible; les remparts avoient pluſieurs brêches, on étoit prêt pour l'aſſaut. Don Ferdinand de Capoue, qui y commandoit, voyant qu'il n'y avoit plus de reſſource, aſſemble chez lui les principaux capitaines, ordonne qu'on ſe diſpoſe à partir dans le plus grand ſecret & à la faveur des ténebres, il gagne un pont qui étoit gardé par les Impériaux. Les Suédois donnent l'aſſaut, s'emparent de la ville, courent à la garniſon & ne trouvent que les habitans & quelques Impériaux, commandés pour mettre le feu dans tous les quartiers. Les Suédois les arrêterent, coururent après la garniſon, ne rencontrerent que l'arriere-garde. Don Ferdinand bleſſé fut fait priſonnier & envoyé à Stettin: on prit encore 100 ſoldats, un officier Italien & un Comte de Thun, dont la jeuneſſe & la beauté lui attacherent Guſtave: ce Prince (2) permit à ſes ſoldats, le pillage de ce qui appartenoit aux Impériaux ſeulement. Le Roi profita du reſte de l'hyver pour harceler les ennemis & leur enlever leurs quartiers. Le Comte de Schaumbourg qui avoit remplacé Torquato Conti, ayant appris ce qui s'étoit paſſé à Greiffenhagen, ne jugea pas à propos d'attendre les Suédois à Gartz, il abandonna les lignes & la ville, après y avoir mis le feu qui la conſuma, à l'exception de 40 maiſons, ſans que Guſtave déſeſperé de ce deſordre pût y porter aucun ſecours; il courut après les Impériaux & hacha leur arriere-garde, compoſée de Croates & des régimens de Walſtein, de Gretz & de vieux Saxe. Cratz, qui commandoit une forte garniſon dans Pieritz, voyant Guſtave maître de Gartz & de Greiffenhagen, qui étoient deux paſſages ſur l'Oder, mit le feu à la vieille ville de Pieritz, à l'hôpital, à une belle égliſe & au palais que les Ducs de Poméranie avoient fait bâtir. Il n'oſa mettre le feu au reſte, dans la crainte de ſoulever les habitans. Guſtave arriva dans cette malheureuſe ville peu de tems après que Cratz en fut ſorti, emmenant 300 chariots eſcortés par 1400 chevaux Allemands & Croates & chargés du butin & du pillage

1631. *Les Impériaux brulent Gartz & l'abandonnent.* *Ils en font autant à Pieritz.*

(1) *Hiſt. de Guſt. Adolph. L.* 6. Voyez la note de Lansberg, *ad ibid.* (2) *Idem Ibidem.*

des Impériaux. Gustave détacha après eux Baudissin avec un gros de cavalerie: il les atteignit, les poussa jusques dans les chariots: ils demanderent quartier; on leur fit grace; mais Baudissin fit passer au fil de l'épée tous les Croates; les chariots, le bagage, quatre étendards & quantité de prisonniers furent envoyés à Gustave. Baudissin continua de poursuivre l'ennemi, en rencontra un gros près de Beerwald & le tailla en pieces; un régiment Espagnol échappa & se sauva par Custrin à Francfort. Il ne resta plus aux Impériaux dans la Poméranie que Gripswalde & Colberg: il bloqua cette derniere place, prenant toutes les munitions qu'on essaya d'y jetter.

Hist. de Suede. 1610-1632.

Prises faites aux Impériaux.

Les brigandages que les troupes Impériales commettoient dans la marche de Brandenbourg, étoient portés à un tel excès, que Schaumbourg vouloit se démettre du commandement; amis ou ennemis, tout étoit volé & assassiné; les officiers & les soldats masqués, détroussoient les passans, enfonçoient les portes des maisons, crochetoient les coffres, violoient les femmes, assommoient les habitans. Le tableau que Schaumbourg fait de ces desordres dans sa lettre au Comte de Tilly, est effrayant. Dans ces circonstances les Suédois entrerent dans la marche de Brandenbourg. Gustave fit marcher un corps de troupes du côté de Landsberg, dont Cratz commandoit la garnison qui étoit très forte. Enfin Tilly ayant rassemblé les troupes Impériales dispersées dans toute l'Allemagne, en forma une armée d'environ 20000 hommes, qu'il conduisit à Francfort sur l'Oder, où il arriva au commencement de Février: il y fut joint par les debris de l'armée de Schaumbourg & dirigea sa marche sur New-Brandenbourg. Gustave écrivit à Kniphausen qui y commandoit 900 hommes, de faire sa retraite; mais le courier qui portoit la lettre fut arrêté. Tilly voulut emparer la place d'assaut, mais les Impériaux furent repoussés: les assiégés n'avoient que des mousquets, la breche fut bientôt faite, les Suédois furent forcés, quoiqu'ils se défendissent avec furie. Tilly ordonna qu'on ne fit quartier à personne, excepté à Kniphausen: celui-ci se sauva dans l'hôtel de ville avec son fils, quelques officiers & 60 soldats, où plusieurs femmes de condition s'étoient retirées. Gustave indigné de ce massacre & des cruautés que le soldat à qui Tilly livra la ville, y commit, jura de se venger de ce vieux caporal; c'étoit le nom qu'il donnoit à Tilly. Bientôt après le Rhingrave surprit près de Plaven Wigesky, Colonel Impérial, qui alloit de Rostock conduire 1000 chevaux à Tilly; le Rhingrave les tailla en pieces & le colonel put à peine regagner Rostock. (1)

Les Impériaux surprennent & massacrent la garnison de New Brandenbourg.

Gustave prit quelques villes dans la marche de Brandenbourg; mais l'Electeur lui ayant refusé le passage par Custrin, & voulant éviter d'en venir encore à une action générale avec Tilly, il retourna en Poméranie: il avoit reçu des renforts de Suede & de Prusse: il marcha pour aller faire le siege de Demmin. Il assiégea d'abord Loitz, où commandoit Pedro Peralta, Castillan, le plus fier Rodomont d'au delà des Pyrenées: à la sommation de Gustave, il se fit armer de pied en cap, assembla les dames, fit venir le trompette de Gustave, lui ordonna de sonner la charge & répondit qu'il se défendroit jusques à la derniere goutte de son sang; mais les dames l'ayant prié de ne pas les exposer, il consentit à se rendre & voulut bien capituler.

Rodomontade du commandant de Loitz.

(1) Hist. de Gust. Adolph. L. 7.

Sect. V. *Hist.* de Suede. 1610-1632.

Gustave lui fit dire de venir, il obéit, il avoit une grosse chaîne d'or au col; un soldat Suédois pria Gustave de lui permettre de la lui prendre avant la capitulation. Le terrible Peralta laissa faire le soldat sans faire semblant de s'en appercevoir, & signa gravement la capitulation.

Savelli commandoit à Demmin, Tilly lui avoit écrit de tenir au moins quinze jours, mais de se retirer à Rostock, supposé qu'il fût forcé de capituler. L'attaque de Demmin fut si vive, que malgré une très forte garnison & des munitions en abondance, le troisieme jour Savelli demanda à capituler; le Roi lui accorda de sortir avec armes & bagages, drapeaux déployés & deux pieces de canon. Gustave voyant passer Savelli, lui fit quelques complimens ironiques, que l'Italien prit pour argent comptant. Tilly vouloit qu'on punît sa lacheté: mais il en fut quitte pour la peur. Gustave, pendant le siege de Demmin, envoya un capitaine appellé Jean Melicke, avec trente-six chevaux pour surprendre Melechem, place forte, défendue par deux compagnies de dragons: il s'acquitta de sa commission de la maniere la plus adroite. (1)

Traité d'alliance de la France & de la Suede.

Le traité d'alliance entre la France & la Suede, signé à Stralsund sur la fin de l'année précédente, avoit souffert plusieurs difficultés, dont la principale avoit été le titre de Majesté que le Roi de France ne vouloit point accorder à Gustave, comme Souverain d'un Etat électif; mais enfin tout s'étoit arrangé au gré des parties. (2) Gustave, maître d'entrer dans le Meklenbourg, sembla s'y disposer; aussi Tilly accourut pour couvrir ce Duché, mais Gustave content de l'avoir tiré des Marches de Brandenbourg, revint à Stettin avec toute son armée. Colberg s'étoit rendu après cinq mois d'une défense vigoureuse; aussi Gustave voulut-il qu'on rendît au commandant tous les honneurs de la guerre: Gustave exécuta alors un projet qu'il méditoit depuis que Tilly s'éloignoit de Francfort: il résolut d'emporter cette place; il fit préparer un pont volant de 180 pas de long, où cinq hommes pouvoient passer de front, lui fit remonter l'Oder jusques à New-Angermunde & de-là à Schwedt, où il fut fixé & fortifié avec une si grande promptitude, qu'il se trouva en état de défense avant que Tilly pût s'y opposer. (3) Il assembla les Etats de Poméranie, leur annonça que ne voulant pas les incommoder plus longtems, & étant résolu de porter ses armes plus loin, ils devoient songer à pourvoir à la sûreté de leur pays, qu'ils eussent à lever à leurs dépens 10000 hommes de pied & 3000 chevaux pour garder leurs frontieres. Ces propositions furent reçues agréablement; alors Gustave leur remit une obligation de 130000

Prise de Demmin, de Colberg, &c.

Gustave quitte la Poméranie.

(1) Comme il savoit que ces peuples regardoient les Suédois comme leurs libérateurs, il rassembla beaucoup de paysans, fit allumer des feux sur la chaussée, attacher dans l'espace de près d'une lieue, des meches ardentes à un grand nombre d'arbres, & à la pointe du jour, il envoya un trompette sommer la garnison d'évacuer la ville, parce que le Roi étoit-là en personne avec toute l'armée. Les Impériaux n'en douterent point. Melicke leur fit dire de se décider & qu'il n'y avoit pas de quartier à attendre, à moins qu'ils ne sortissent à l'instant sans armes. Les Impériaux s'estimerent fort heureux; ils accepterent la condition: ils sortirent sans armes. Aussitôt Melicke les fit entourer par ses trente-six cavaliers, les fit jetter sur des chariots & les fit conduire au Roi: ils prirent parti dans son armée. Hist. de Gust. Adolph. L. 7. *Locæn. L.* 8. *p.* 574. (2) Voyez ce traité dans l'hist. de Gust. Adolp. L. 7. (3) *Idem Ibidem. Locæn. T.* 3. *hist. Suec.*

reichsthalers, qu'ils avoient faite au Colonel Impérial de Hatzfeld, & que les Suédois avoient trouvée. *Hist. de Suede. 1610-1632.*

Gustave fit jetter un second pont, & fit tracer un camp sur l'Oder, qu'il rendit inaccessible: alors laissant son camp retranché avec de bonnes troupes pour garder ses ponts, il tourna tout à coup sur Francfort. Le Comte de Schaumbourg y commandoit & la garnison étoit de 8000 hommes. Dans sa marche savante & hardie, il surprit à Zedenick cinq compagnies de Croates qui furent massacrés, car les Suédois ne faisoient aucune grace à ces brigands lâches, pillards & cruels. Schaumbourg, aux approches de Gustave mit, autant qu'il étoit possible, Francfort en état de se défendre; mais cette ville peu fortifiée n'étoit redoutable que par sa nombreuse garnison: le 27 Mars le Roi campa à un mille de Francfort & le lendemain il s'approcha à la tête de 4000 hommes, pour reconnoître les retranchemens & les dispositions qu'avoit faites Schaumbourg. Le Roi commença le siege en forme, la nuit du 29 au 30. Dès le 3e Avril la brêche étoit praticable: c'étoit le jour des rameaux; Gustave le consacra à la priere, & il rallentit extrêmement son feu: les assiégés crurent que les Suédois trouvant l'entreprise trop difficile, abandonnoient le siege: (1) pour les insulter ils suspendirent une oye au mur & vomissoient contre eux mille injures; vers la nuit un jeune Lieutenant indigné de leurs bravades se saisit d'une échelle, appelle à lui quelques soldats dont il connoissoit le courage, plante l'échelle contre le mur & monte le premier; il est suivi de ses braves; Gustave témoin de cette action, le fait soutenir, quoiqu'il ne voulût donner l'assaut que le lendemain. Les Impériaux étonnés de voir l'ennemi sur le rempart, se rassemblent & veulent le repousser; les Suédois se maintiennent dans leur poste, vingt échelles sont dressées, les remparts se garnissent de Suédois; les Impériaux sont mis en fuite: les Suédois se répandent dans la ville, ouvrent la porte, les troupes de Gustave entrent en bon ordre. Schaumbourg avec sa cavalerie les arrête au milieu de la rue; Baudissin arrive avec la cavalerie Suédoise & met celle de Schaumbourg en fuite; l'infanterie impériale plie & fuit; on la poursuit, on la taille en pieces; les Impériaux demandent grace; on ne leur répond que par ces mots: *New-Brandenbourg & point de quartier.* Le massacre de *New-Brandenbourg* eut de terribles représailles à Francfort; les fuyards voulant gagner le pont & le trouvant bouché par les équipages, furent massacrés ou se noyerent. Tieffenbach, qui ce jour même étoit venu remplacer Schaumbourg, eut bien de la peine à passer le pont, auquel il fit mettre le feu, lorsqu'il vit qu'il ne restoit plus d'Impériaux dans la ville & que tout étoit massacré, noyé, ou avoit passé. Il fit jetter le canon dans la riviere, n'ayant pas de chevaux pour l'amener. Il y eut plus de 4000 Impériaux tués, 800 prisonniers, parmi lesquels étoient les Colonels Sparr, Waldau, Meves, Butler & plusieurs autres officiers. Les Colonels Hiedun, Harteck, Herbestein & quantité d'officiers de considération furent tués. Les Suédois n'eurent pas 400 hommes tués ou blessés: ayant trouvé le pont brûlé, ils ne purent point poursuivre le reste des Impériaux, qui se retirerent en Silésie. Le Roi

Il assiege Francfort sur l'Oder, défendu par 8000 hommes.

Francfort est pris.

Massacre des Impériaux.

(1) Kevenh. p. 1773.

Sect. V. Hist. de Suede. 1610-1632.

Butin immense.

trouva dans la place 80 pieces de canon, dont deux d'une grandeur prodigieuse, 900 quintaux de poudre, 1200 quintaux de plomb, 700 quintaux de meches, 1000 boulets & 24 drapeaux. (1) Le Roi écrivit le lendemain aux Etats Protestans assemblés à Leipsick, pour leur faire part de sa victoire; sa lettre est remplie de modestie & de piété. (2) Chemnitz & les autres Ministres que Gustave avoit envoyés à cette assemblée, y firent part du traité d'alliance avec la France; mais ils ne purent pas déterminer l'Electeur de Saxe, à imiter l'exemple de Louis XIII.

Tandis que Tilly faisoit le siege de Magdebourg, Gustave emporta Landsberg & vint au secours de Magdebourg, qu'il ne put sauver à cause des lenteurs de l'Electeur de Brandenbourg, qui ne se détermina qu'à l'extrêmité, à mettre entre les mains de Gustave les forteresses de Custrin & de Spandau; & de l'obstination de l'Electeur de Saxe, qui refusa de lui confier Wittenberg & le pont pour aller au secours de cette ville: Jean George Electeur de Saxe craignoit de se brouiller avec l'Empereur, qui l'amusoit par de fausses espérances. Tout le monde connoît (3) les cruautés affreuses qui furent commises à Magdebourg (4) qu'il étoit si important de conserver; ce que Gustave ne put jamais obtenir de l'Electeur de Saxe & de celui de Brandenbourg, qui par-là se rendirent coupables de tout le sang qui fut répandu & du malheureux sort de cette grande ville, qui fut réduite en cendres & dont le cruel Tilly disoit avec trop de raison, que depuis le sac de Troie & celui de Jérusalem, il n'y avoit pas eu de semblable victoire: plus de 40000 habitans, hommes, femmes, filles, enfans & vieillards furent massacrés, brûlés ou violés au nom de Jésus & de Marie; c'étoient les mots de ralliment des meurtriers. (5) Gustave publia un manifeste pour se justifier de l'impossibilité dans laquelle on l'avoit mis de secourir cette malheureuse ville; il résolut d'en venir à une bataille avec Tilly; mais l'Electeur de Brandenbourg redemanda Spandau, qui n'avoit été remis à Gustave que jusques à la décision du sort de Magdebourg. Ce Prince esclave de sa parole rendit Spandau; il envoya sommer Berlin & déclarer que si le lendemain on ne lui en ouvroit pas les portes, on ne lui imputât pas les malheurs qui pouvoient en arriver. Il est singulier que Gustave trouva de si grands obstacles de la part des Protestans, qu'il venoit délivrer de la tyrannie. L'objet de Gustave étoit de s'assurer qu'on ne lui couperoit pas la retraite en cas d'événement: sur le refus de la ville de Berlin, il alla camper sous ses murs & braquer son artillerie contre la ville; il fit dire à l'Electeur, qu'il eût à se déterminer; qu'il ne demandoit que des sûretés, des vivres, une légere somme d'argent, & qu'il se chargeoit de défendre le pays: au lieu qu'on avoit accordé aux Impériaux tout ce qu'ils avoient exigé, sans que pour cela ils en eussent mieux agi. Enfin Gustave obtint qu'il garderoit la forteresse de Spandau pour lui servir de place d'armes & de retraite; qu'il pourroit mettre garnison à Brandenbourg

Sac horrible de Magdebourg.

Gustave est au désespoir de n'avoir pu secourir cette ville.

Il force l'Electeur de Brandenbourg, de consentir à lui donner des places de sûreté.

(1) Locœn. L. 8. p. 575, 576. Hist. de Gust. Adol. L. 8. (2) Elle est rapportée dans l'Hist. de Gust. Ad. Livre VII. (3) Puffend. Intr. à l'Hist. Univ. ou *de reb. Suec.* (4) Voyez l'histoire d'Allemagne & les détails concernant les causes particulieres de la haine de l'Empereur contre l'Administrateur de Magdebourg. Supr. Tom. XL. p. 502. & suiv. (5) Kevenh. Hist. de Gust. Adol. L. 8. Jos. Ricci hist. de Bell. Germ.

& Ratenau, que les portes de Custrin lui seroient ouvertes, qu'il lui seroit fourni trente mille écus par mois, &c. (1)

Hist. de Suede. 1610-1632.

Depuis la prise de Magdebourg l'Empereur & les Princes de la ligue Catholique étoient d'un orgueil, qui révolta tous les Princes Protestans: l'Electeur de Saxe implora les secours de Gustave qu'il sentoit avoir si longtems dédaignés; le Landgrave de Hesse & plusieurs Etats de l'Empire suivirent son exemple. (2) Le Roi de Suede venoit de recevoir l'Ambassade du Czar pour le féliciter sur ses victoires, & renouveller son traité d'alliance, lorsqu'il reçut la nouvelle de la prise de Gripswald, la seule ville qui restoit aux Impériaux dans la Poméranie & où commandoit le Colonel Perusi, qui fut tué dans une sortie faite mal à propos avant le siege. Gustave marcha dans la Basse Saxe pour chercher le Comte de Tilly: chemin faisant il fit beaucoup de prises sur les Impériaux. Tilly entroit en Thuringe pour achever de désarmer les Princes Protestans; les Impériaux perdirent beaucoup de monde, par les habitans même indignés de leurs brigandages: (3) ils passerent dans la Hesse, où ils ne furent pas mieux accueillis. Gustave s'empara de Tangermunde, & de plusieurs villes de la vieille Marche de Brandenbourg. Quand on lui amena les prisonniers faits à Tangermunde, ils se jetterent à ses genoux & lui demanderent grace; Gustave les regardant d'un œil irrité: „ levez-vous, leur dit-il; cet hommage n'est pas pour un mortel & je ne „ suis point un Dieu: prosternez-vous devant l'Etre suprême & rendez-lui „ grace de la vie que je vous accorde; vous ne faites point de quartier à „ mes Suédois, quand vous êtes les plus forts; vous les traitez plus cruellement que ne sauroient faire les Turcs: vous méritez sans doute la mort; „ mais je vous fais grace: allez, vivez & louez Dieu de ma bonté." Il résolut d'aller camper à Werben au confluent du Havel & de l'Elbe, envoya Banner s'emparer de Havelsberg, alla au devant de la cavalerie de Tilly répandue dans les villages, atttaqua à Reindorff, le régiment de cuirassiers de Bernstein, le culbuta, mais il fut sur le point d'être fait prisonnier; il fut dégagé par Harold Stacke, depuis Sénateur: les régimens de Montecuculli & de Pappenheim furent défaits en même tems par Baudissin, & le Rhingrave en battit d'autres. Les Suédois firent un riche butin dans ces villages: la plus grande partie de ce butin venoit de la prise de Magdebourg. Le Roi se rangea en bataille & espéroit que Tilly viendroit l'attaquer; mais, quoique l'armée de ce Prince fût de moitié moins forte, ce Général ne parut que plusieurs jours après: on crut qu'il y auroit une bataille; Tilly publia qu'on ne fît aucun quartier aux Suédois; mais tout se borna à quelques canonades & quelques petits combats, où les Suédois eurent l'avantage; c'est au sujet de ces attaques que les historiens parlent pour la premiere fois du jeune Duc de Saxe Weymar, qui se rendit ensuite si célebre. Tilly se retira à Tangermunde, où son armée se trouva dans la plus grande disette de vivres.

Bonté de Gustave.

Ses conquêtes dans la Basse Saxe.

La Reine de Suede vient joindre Gustave.

La Reine de Suede vint joindre son époux à Wolgast en Poméranie & lui amena un renfort de 8000 hommes: d'un autre côté, le Marquis d'Hamilton y débarqua avec six à sept mille Anglois, qui furent réduits par les maladies

(1) Voyez Supr. T. 41. p. 281. (2) Ibid. Id. & p. 368. (3) Kevenh. p. 1839. Hist. de Gust. Adol. L. 8.

Sect. V. Hist. de Suede. 1610-1632.

Il entre dans le Mecklenbourg, & rétablit les Ducs.

à 1500 & que Gustave avoit envoyés en Silésie. Enfin Gustave, voyant que Tilly ne pouvoit pas l'empêcher d'entrer dans le Mecklenbourg, entreprit d'y aller rétablir les Ducs, il y fit marcher les troupes venues de Suede & une partie de la garnison de Stralsund. A leur approche les Impériaux abandonnerent Gustrow & Putzow & se replioient sur Rostock; mais les Suédois les suivirent & les battirent; tous les Croates furent passés au fil de l'épée: victoires qui produisoient aux Suédois un butin immense, parce que ces troupes avoient dépouillé le pays. (1) La garnison de Rostock, dans la crainte de l'événement, chargea deux vaisseaux d'argent & d'effets précieux pour les transporter à Dantzig; mais le Vice-Amiral Carl Carlson qui croisoit sur les côtes de Poméranie, s'en empara. Plaw & Schwerin furent prises: il ne restoit que Dœmitz & Wismar à prendre pour délivrer le Duché de Mecklenbourg. Gustave ne laissa pas de faire la cérémonie du rétablissement des Ducs Adolphe-Frédéric & Jean Albrecht: cette cérémonie se fit à Gustrow avec beaucoup de magnificence. (2) Gustave de retour à son camp de Werben, reçut Guillaume V, Landgrave de Hesse qui vint le voir, après s'être courageusement déclaré contre l'Empereur, tandis que la plupart des Princes de l'assemblée de Leipzig n'osoient pas l'imiter. Gustave & le Landgrave firent un traité d'alliance & se séparerent ensuite pour se préparer à renverser les projets de l'ennemi commun. (3) Tilly se disposoit à accabler l'Electeur de Saxe: il avoit donné ordre à Aldringer & à Furstemberg de venir le joindre avec leurs troupes; en même tems il répandoit des écrits injurieux contre le Landgrave, qui tendoient à faire soulever ses sujets contre lui; mais rien ne put ébranler leur fidélité. Furstemberg lui amena 25000 hommes de vieilles troupes: il entra en Saxe & lorsqu'il fut à un mille & demi de Leipzig, il envoya des détachemens de tous côtés pour mettre tout à feu & à sang & commettre les mêmes cruautés dont les troupes de Furstemberg avoient rempli le Mantouan, la Souabe & la Franconie. Jean George eut recours au Roi de Suede; il envoya Arnimb pour lui faire part de sa situation. Gustave répondit froidement qu'il n'arrivoit rien qu'il n'eût prévu & qu'il n'eût annoncé à l'Electeur; que si ce Prince eût voulu l'en croire, Magdebourg subsisteroit encore; qu'il ne craignoit point Tilly & qu'il sauroit bien le trouver quand il seroit tems; que ce général s'étoit extrêmement renforcé; que l'Electeur ne recherchoit le Roi de Suede, que parce qu'il en avoit besoin; mais que ce seroit se perdre & les Protestans avec lui que de se fier à un Prince, dont les Ministres étoient vendus à l'Empereur & qui abandonneroit Gustave. Arnimb ne pouvant disconvenir d'une partie de ses reproches, lui demanda quelles étoient les sûretés qu'il desiroit. Le Roi exigea que l'Electeur lui livrât la forteresse de Wittenberg pour sa retraite, en cas de besoin; qu'il lui envoyât son fils aîné pour ôtage; qu'il se chargeât de la solde des troupes Suédoises pendant trois mois, & qu'il livrât ou qu'il punît les traitres de son conseil. Gustave promit de marcher à ces conditions. L'Electeur offrit non seulement Wittenberg, mais toute la Saxe, son fils, toute sa famille,

Traité d'alliance entre le Landgrave de Hesse & Gustave.

L'Electeur de Saxe implore son secours. Gustave exige des sûretés & se contente ensuite de sa parole.

(1) Kevenh. p. 1848. Hist. de Gust. Adol. L. 8. (2) Voyez en la description dans l'Hist. de Gust. Adol. L. 8. (3) Voyez ce traité Hist. de Gust. Adol. L. 8. & ubi supr. T. 41. p. 368. d.

le, lui-même, & les traitres. Gustave satisfait d'avoir fait sentir à l'Electeur, qu'il avoit eu raison de demander des sûretés, se désista de ses prétentions, se contenta de sa parole; l'Electeur lui envoya une déclaration, par laquelle il s'obligeoit de joindre son armée à celle de Suede, à le laisser maître de toutes les opérations, à se conformer à ses avis, à lui laisser pour lui & les siens toutes les places sur l'Elbe, ouvertes, pour les garder suivant l'exigence des cas; à fournir à l'armée du Roi tant qu'elle sera dans la Saxe, le logement, les vivres & les fourrages. (1) *Hist. de Suede. 1610-1632.*

Tilly aveuglé par le succès de Magdebourg, aspiroit au moment de livrer bataille au Roi de Suede, qui jusqu'alors s'étoit tenu sur la défensive; mais qui depuis la jonction des Electeurs de Saxe & de Brandenbourg, des Ducs de Mecklenbourg, de Poméranie & du Landgrave de Hesse, se livroit à tout l'essor de son courage. Toute l'Europe étoit attentive à un événement qui alloit décider de la liberté du corps Germanique, de la conquête de la Hollande que l'Espagne méditoit, de l'invasion de la Prusse par la Pologne, de celle de la Suede par le Roi de Dannemarck, du despotisme de la maison d'Autriche sur les Etats de l'Empire. Tilly assiégea Leipsick & après une vigoureuse défense la ville capitula, & il fut décidé d'aller au devant du Roi de Suede pour lui livrer bataille; Tilly fit tout dévaster: entre Leipsick & Mersebourg, Zeitz & Naumbourg, il y eut plus de 200 villages brûlés, & son armée commit toute sorte de cruautés. Il attendit Gustave sur les hauteurs d'Eutritz, il avoit campé en arrivant près de Leipsick. Gustave marche à lui avec les deux armées combinées. Tilly lui laisse passer un défilé, où il auroit pu l'attaquer avec avantage; les armées étoient à peu près égales en nombre; celle des Impériaux étoit de 34 à 35 mille hommes; celle du Roi de Suede de 20000 & celle de l'Electeur de 14 à 15 mille. Gustave parcouroit les rangs, en disant à sa cavalerie: „ si vos épées ne peuvent percer „ les cavaliers impériaux à cause du fer dont ils sont couverts, enfoncez-les „ dans le poitrail des chevaux." Il disoit à son infanterie: „ mes enfans, ne „ tirez votre coup que lorsque vous aurez joint l'ennemi d'assez près pour lui „ voir le blanc des yeux." Ensuite il harangua l'armée, il leur rappella qu'elle avoit vaincu les mêmes ennemis en Prusse & en Poméranie: „ suivez-„ moi, mes compagnons, ajoutoit-il, dans une si belle carriere, & ne crai-„ gnez point le péril inséparable de la victoire. Ne cherchez à vous mettre „ à l'abri du premier qu'à l'ombre de vos drapeaux; & n'attendez les récom-„ penses de l'autre, que de votre courage & de la libéralité de votre Roi, „ qui est en même tems votre général, le témoin de vos actions & le com-„ pagnon de vos dangers." La bataille commença à midi. Nous n'entrerons dans aucun détail particulier à ce sujet; on trouve ailleurs la relation de cette action, dont nous ne parlons qu'en gros. (2) Le Roi avoit le vent contraire & la fumée dans les yeux; il manœuvra si bien pendant la canonade qui fut terrible, qu'il vint à bout d'éviter ce désavantage; les armées se char-

Cruautés, massacres, dévastations, incendies de l'armée de Tilly.

Bataille de Leipzig.

(1) Hist. de Gust. Adol. L. 8. supra Tom. 41. p. 264 & suiv. (2) Voyez l'Histoire d'Allemagne, guerre de trente ans. supr. Tom. 40 p. 502 & ibid. Kevenh. Chemnitz. Le Baron de Spanheim; relation de la bataille de Leipzig par un officier de distinction; Ricci; *Locœn. hist. Suec. Lib.* 8. *p.* 584, 585.

Sect. V. Hist. de Suede. 1610 1632.

gerent à deux heures. Tilly tomba sur les Saxons, qui prirent la fuite avec l'Electeur, qui se sauva jusqu'à Eulenbourg; ses gardes seuls ne fuirent point & tinrent bon; Gustave répara cette défection, en faisant remplir le vuide que laissoit cette suite par le Régiment de Westrogothie. Il força Pappenheim & sa cavalerie à reculer & enfin à prendre la fuite. Horn renforcé de deux régimens, charge Tilly & les Impériaux, qui avoient tourné le canon des Saxons fugitifs, sur le flanc gauche des Suédois: sa cavalerie est d'abord repoussée, mais l'infanterie Suédoise repousse celle de Tilly. Enfin le Roi, après avoir battu la gauche des Impériaux que commandoit Pappenheim, gagne les hauteurs, s'empare de 26 pieces de gros canon, les tourne sur le centre & sur la droite de Tilly, & décide la victoire: elle fut si complette, que Tilly, blessé, meurtri de coups, fuyant vers Halle & de-là à Halberstadt, ne put rassembler dans sa fuite que six hommes; Pappenheim lui amena 1400 chevaux qu'il recueillit: le reste étoit dispersé, poursuivi par les Suédois, massacré par les paysans. Ainsi périt cette armée qui avoit fait trembler l'Italie & l'Allemagne, enrichie du pillage de tant de provinces & des dépouilles de tant de Princes opprimés & déposés par les décrets de l'Empereur: (1) 7000 Impériaux resterent morts sur le champ de bataille, 5000 furent blessés ou faits prisonniers; du côté de Gustave, il y eut 2000 Saxons tués, les Suédois ne perdirent pas 700 hommes. Le butin fut immense; la dépouille des officiers pris, tous les bagages, l'artillerie, plus de 700 drapeaux ou étendards, resterent aux vainqueurs. Cette bataille qui se donna le 31 Septembre, est une des plus mémorables dans l'histoire: elle fut l'écueil de la gloire de Tilly, qui s'étant trouvé à tant de combats se vantoit de n'avoir jamais été battu. Celle de Gustave fut rendue encore plus éclatante par sa modestie: il envoya un officier à l'Electeur de Saxe pour lui faire part de sa victoire, le prier de rassembler ses troupes & de venir l'aider à achever de chasser l'ennemi de son pays: l'Electeur arriva rempli de joie, mais confus & bégayant des complimens & des excuses; Gustave alla au devant de lui, l'embrassa, & lui dit qu'il avoit assez prouvé dans le conseil qu'il avoit du courage & de la fermeté de reste: & c'est à cela, ajouta-t-il, que je dois la gloire que mes „ troupes ont acquise." Il lui donna la commission de s'emparer de Leipzig.

Gustave est au comble de la gloire.

Il délivre la Saxe.

Gustave s'empara de Mersebourg, de Halle, de Moritzbourg; il rencontroit des corps de fuyards qu'il tailloit en pieces & dont ce qui restoit, prenoit parti dans ses troupes; son armée se trouva bientôt plus forte de 5 à 6 mille hommes qu'avant la bataille. Les historiens font à Gustave le même reproche qu'on fit à Annibal après la victoire de Cannes. On prétend que s'il eut traversé la Saxe & la Bohême, & marché à Vienne, l'Empereur eut été obligé de souscrire à toutes les conditions qu'il eut voulu lui imposer. (2) Mais de grands militaires l'excusent.

Soumet la Franconie.

Leipzick fut repris par l'Electeur de Saxe, Gustave s'étoit avancé vers la Franconie & s'étoit rendu maitre des villes d'Erfurth, de Gotha, de Kœnigshoven & de Wurtzbourg: (3) il envoya à Upsal la Bibliotheque des Jésuites

(1) Hist. de Gust. Adol. L. 8. (2) Voyez Folard Comm. sur Polybe T. I. & T. 4. Puffend. de reb. Suec. (3) A Erfurth les Jésuites vinrent se jetter à ses pieds; Gustave les relevant leur dit qu'ils auroient à rendre compte à Dieu des troubles qu'ils avoient causés & du sang qui avoit été répandu; qu'il savoit de leurs nouvelles plus qu'ils

de cette derniere ville; mais les Jésuites en sauverent les manuscrits. Toute la Franconie se soumit; la ville de Nuremberg envoya des députés & se mit sous la protection du Roi. Tilly ayant rassemblé les débris de l'armée de Leipzig, les garnisons de la basse Saxe, les renforts de Cologne, entra dans la Hesse, mettant tout à feu & à sang sur son passage. Il fut joint à Fulde par dix à douze mille hommes levés par le Duc de Lorraine & le Prince de Pfalzbourg, & par les troupes d'Aldringer: son armée étoit de quarante mille hommes & il brûloit de réparer la honte de la bataille de Leipsick. Il n'en put venir à bout & fut bientôt remplacé par Walstein, tandis que Gustave continuoit ses conquêtes, comme nous avons vu ailleurs. (1)

Hist. de Suede. 1610-1632.

Gustave s'empare de Francfort sur le Mein.

Gustave s'étoit emparé de Francfort sans tirer un coup de canon: son entrée dans cette ville avoit été triomphante, & peu s'en fallut qu'il n'y fut la victime d'un fanatique. (2) L'Empereur craignoit pour ses Etats héréditaires. Gustave informé des préparatifs que faisoit Walstein, résolut d'attaquer la Baviere; il se rendit maître de toutes les places de la rive droite du Rhin, jusques à Heydelberg & en chassa les Lorrains & les Espagnols. La Reine de Suede, qui étoit depuis quelque tems en Poméranie, vint joindre son époux à Francfort. (3) Cependant Gustave alla investir Mayence. Dom Philippe de Sylva, Castillan, y commandoit: il n'y avoit que 2000 hommes dans la place; l'Electeur lui ayant témoigné qu'il croyoit ce nombre insuffisant, Sylva lui répondit, qu'il avoit plus de monde qu'il ne lui en falloit pour chasser trois Rois de Suede: il s'étoit vanté qu'il arrêteroit ce Roi, & qu'il seroit l'écueil où il feroit naufrage; l'Electeur n'ayant pas beaucoup de confiance à ces rodomontades, s'étoit retiré, & lorsque Gustave investit Mayence, Dom Philippe, après quelques jours de résistance, demanda à capituler.

De Mayence.

1632.

Bruits qu'on répand pour le brouiller avec la France.

Dans ce tems-là les Catholiques faisoient courir le bruit que Gustave en vouloit plus à leur Religion qu'à l'Empereur, qu'il ne s'étoit emparé des deux bords du Rhin, que pour donner la main aux Huguenots de France, & que son projet étoit ensuite d'aller détrôner le Pape. Louis XIII en fut allarmé, & Richelieu eut bien de la peine à détromper son maître: cependant ces bruits eurent des suites; la France envoya une superbe ambassade à Gustave pour le faire expliquer sur ses intentions ultérieures, au cas que les Princes Catholiques d'Allemagne prissent le parti de la neutralité: mais cette neutralité étoit un piege que l'Evêque de Wurtzbourg & l'Electeur de Baviere tendoient à la France & à Gustave, qui offroient au Duc de Baviere les conditions les plus avantageuses; ce qui fut découvert par une lettre du Duc à

ne pensoient; que leurs desseins étoient mauvais, leurs procédés obliques, leurs maximes dangereuses; qu'ils feroient bien de s'en tenir à leurs bréviaires & chapelets & d'imiter la modération des autres ecclésiastiques, sans se mêler d'affaires d'Etat. Hist. de Gust. Adol. L. 9. (1) Voyez notre Tom. XL. p. 503 & suiv. T. XLI. p. 264 &c. (2) Un Prêtre natif d'Anvers fut surpris dans la chambre du Roi fort tard; il avoit un poignard dans sa poche, il fut saisi & mis en lieu de sûreté. On avertit Gustave que six Jésuites étoient actuellement occupés des moyens de le joindre quand il seroit seul & de le poignarder. Les Jésuites regardoient comme un acte de Religion de se défaire de ceux qu'ils crurent hérétiques, par quelques moyens que ce fût. Dans la Saxe les Jésuites parcouroient les extrémités du pays, avec des commissaires & des soldats & faisoient arquebuser sans pitié, tout ce qui refusoit de se convertir. Kevenh. T. XI. p. 1945. (3) Hist. de Gust. Adol. Livre X.

Il se rend maître de la Wétéravie, sur les Espagnols.

Pappenheim, interceptée par les Suédois. Le Roi avant de marcher contre Tilly, vouloit écarter les Espagnols de Mayence: il leur avoit déja tué, avec le Rhingrave Othon Louis, 7 à 8 cens hommes, pris 8 étendards & les avoit forcés d'abandonner Veldentz. Ils occupoient Creutzenach dans le Palatinat du Rhin, & comme il avoit déja Worms & Oppenheim, il voulut encore avoir cette ville: il l'assiégea en personne, força la ville, massacra quelques Espagnols de la garnison, qui se sauva dans le château. Après une vigoureuse défense, elle se rendit. Le Rhingrave purgea enfin la Wétéravie d'Espagnols.

Tilly étoit entré dans la Franconie & y commettoit toute sorte de brigandages; ses troupes désolerent le pays d'Anspach par l'incendie, le meurtre & le viol. Le Feld-Maréchal de Horn s'étoit emparé de Hœchstædt & de Bamberg. (1) Tandis qu'il y laissoit reposer ses troupes, Tilly excité par les sollicitations du Duc de Baviere, ayant rassemblé les siennes, s'étoit mis en marche, avec une armée de 20000 hommes & 22 pieces de canon: il s'avança vers Bamberg, Horn y fit des retranchemens & vouloit renfermer son armée, mais il fut forcé de les abandonner avec perte. Gustave à cette nouvelle revint en Franconie: la Reine le joignit à Steinheim & prit congé de lui pour retourner à Francfort; les nouveaux dangers auxquels Gustave alloit être exposé rendirent leurs adieux plus touchans. Il alla joindre son armée à Aschaffenbourg, elle étoit de 17000 hommes d'infanterie & de 8000 chevaux. Tilly ayant fait rétablir les ponts que Horn avoit fait détruire, passa le Mein & s'avança jusques à Zeel à un mille d'Hasfurth, où Horn étoit posté. Le Feld-Maréchal apprit qu'il y avoit deux régimens à Oberheit; il y marcha de nuit, les surprit & à l'exception de quatre compagnies qui étoient parties pour escorter un convoi, tout périt. Un corps de Croates qu'il rencontra, se jetta dans le Meyn; il s'en noya un grand nombre, & le reste fut presque tout massacré.

Gustave revient en Franconie: adieux de la Reine.

Tilly marcha à Hasfurth: Horn ne l'attendit point; il alla à Schweinfurt, qu'il mit en état de défense, y laissa trois régimens d'infanterie, mit sa cavalerie en cantonnement, prit son quartier général à Geldersheim & y attendit les secours de Gustave, qui lui envoya ordre de venir le joindre avec son armée à Kutzingen. Par cette jonction l'armée du Roi se trouva forte de trente deux mille hommes. (2) Banner avoit repris Magdebourg; il avoit distribué sa petite armée aux environs de cette ville, pour lui donner un peu de repos. Pappenheim résolut de tomber sur les Suédois, il rassem-

(1) Les Suédois surprirent Bamberg, qui ouvrit ses portes: on signoit un accord pour la sûreté de la ville. Cinq cens hommes de milice s'y glisserent par une autre porte après la signature; les bourgeois se joignirent aux miliciens contre la foi publique; ils braquerent le canon & tirerent sur les Suédois; ceux-ci écarterent les miliciens qui faisoient un grand feu de mousquetairie & ayant attaché un pétard à une des portes ils entrerent dans la ville; les miliciens prirent la fuite; les bourgeois, se voyant abandonnés profiterent de l'obscurité de la nuit & se retirerent chez eux, attendant la mort. Les Suédois resterent sous les armes, jusques au jour, crainte de surprise; voyant que la frayeur retenoit tout le monde chez soi, ils s'emparent des principaux postes & des édifices publics, sans tirer d'autre vengeance de la violation du traité, que de permettre au soldat le pillage de quelques maisons des infracteurs & de celle des Jésuites, qui s'étoient sauvés.

(2) Hist. de Gust. Adolphe Livre X.

bla 5 ou 6 mille hommes. Le Comte de Mansfeld qui, suivant la capitulation qu'il avoit obtenue en rendant Magdebourg, devoit se retirer en Silésie avec la garnison qui étoit de 2000 hommes, déclara qu'il ne prétendoit pas tenir l'accord dont on étoit convenu. Banner devina aisément la cause de ce changement; deux soldats Anglois rencontrerent un paysan qui portoit un pain; ils le lui prirent; en le coupant ils y trouverent une lettre; ils la porterent à Banner. C'étoit une lettre dans laquelle Pappenheim marquoit à Mansfeld le jour & l'heure où il attaqueroit les Suédois par derriere, tandis que, lui Mansfeld, sortant de Magdebourg avec toute sa garnison, les attaqueroit par devant. Ce projet éventé n'eut point lieu. (1) Pappenheim arriva à Magdebourg, & ayant appris que George de Lunebourg avoit quitté le parti de l'Empereur, & devoit prendre le commandement des troupes de Saxe, il résolut d'aller au devant de lui, fit jetter une partie de l'artillerie de Magdebourg dans l'Elbe, enclouer le reste, bruler les ponts & les moulins, piller le peu d'habitans qui y restoient & mettre le feu aux barraques qu'on avoit construit sur ses ruines. Chargé de butin il abandonna la ville. Banner s'en empara: Gustave la prit sous sa protection, on rappella les habitans dispersés, on leur distribua les matériaux, & tous les lieux circonvoisins les aiderent. Banner suivit Pappenheim à Lunebourg & le força de se retirer à Eymbeck. Le Général Suédois fut joint par Guillaume Duc de Saxe Weymar, qui se trouvoit à la tête de 10000 hommes. L'armée de Banner étoit forte de 17000 hommes, le Duc détacha des partis pour découvrir l'ennemi. Pallendorff à la tête d'un de ces détachemens, découvrit que le régiment de Lœbel étoit à Hameln; il osa l'attaquer, quoiqu'il n'eût que 250 chevaux, il le surprit dans le tems que les officiers étoient presque tous absens. Pallendorff le tailla en pieces, fit 300 prisonniers, prit leurs drapeaux, bagages & s'en retourna. Les drapeaux furent envoyés au Duc de Brunswick. Le Duc & Banner, suivant toujours Pappenheim, parvinrent jusques à Gottingen, que le Duc prit par escalade. Les Suédois y firent beaucoup de prisonniers, ils y trouverent 150 pieces de canon, une quantité prodigieuse de poudre, de meches, de balles, de boulets & plus de 4000 mousquets. Gustave rappella le Duc & Banner avec leur armée, excepté les troupes qui étoient en garnison. Achatius Todt venoit du côté de Brême, avec une armée de 10000 hommes presque tous Suédois; il assiégea Buxtehude & s'en empara en deux jours, mais Pappenheim le força à lever le siege de Stade qu'il abandonna bientôt après, craignant d'être forcé d'en venir à une action; ce qui laissa le commerce de l'Elbe libre, & les Suédois en profiterent.

Hist. de Suede. 1610-1632.

Secret de Pappenheim & de Mansfeld decouvert.

Gustave se rend à Magdebourg.

Succès des Suédois.

Prise de Gottingen.

L'Empereur se trouvoit dans une situation très critique, & fit beaucoup d'efforts pour détacher l'Electeur de Saxe & la France de l'alliance du Roi de Suede: n'ayant pu réussir auprès du premier, Walstein s'empara de Prague & en chassa les Saxons; il les chassa de toute la Bohême; mais Gustave arrêta ses progrès; Banner & le Duc de Saxe Weimar l'avoient réjoint. Le Roi séjourna quelques jours à Furth, il alla à Nuremberg; rien n'étoit si magnifique, si somptueux & si flatteur pour ce Prince que la réception qu'on

Situation de l'Empereur.

Gustave s'oppose aux progrès de Walstein.

(1) Hist. de Gust. Adol. Livre X.

SECT. V. *Hist. de Suede.* 1610-1632.

lui fit dans cette ville: (1) de là il conduisit son armée sous Donawerth, dont le Duc de Saxe Lawembourg commandoit la garnison. Gustave le fit sommer; il refusa de se rendre; il se défendit courageusement, & les Suédois ne purent point empêcher sa retraite; il y eut 500 soldats de la garnison tués: Gustave alla chercher Tilly, qui avoit été joint par le Duc de Baviere; Tilly étoit retranché sur la riviere du Lech, & fermoit à Gustave l'entrée de la Baviere où il étoit résolu de pénétrer; les retranchemens du camp de Tilly, les bords escarpés & la rapidité du Lech étoient des obstacles qu'il étoit difficile de surmonter; il l'entreprit contre l'avis de ses généraux: il y jetta en deux jours un pont sous la protection d'une canonade terrible qui, dit-on, fut entendue à dix lieues à la ronde. Sa manœuvre est une des plus hardies & des plus savantes qui ayent été exécutées. Tilly ne s'apperçut du projet que lorsqu'une partie de l'armée fut passée. Tilly vint l'attaquer, le combat devint furieux; Tilly fut blessé, Aldringer & un grand nombre d'officiers; les Impériaux & les Bavarois découragés par la blessure de Tilly se retirerent en desordre derriere leurs retranchemens: le Roi resta sur le champ de bataille, & l'Electeur prit le parti de la retraite, pour ne pas s'exposer à perdre la Baviere, & pour conserver la communication avec la Bohême il marcha sur Neubourg & sur Ingolstadt. On porta Tilly dans cette derniere place, où il mourut de sa blessure dans des tourmens que l'ignorance des médecins rendoit insupportables. Ce Général eut de grands talens, mais les cruautés qu'il commit & qu'il laissa commettre sous son commandement ont deshonoré sa vie. Le Duc de Baviere envoyoit courier sur courier à l'Empereur pour l'engager de donner ordre à Walstein, de venir à son secours; mais Walstein ne se dépêchoit pas, il savoit que le Duc de Baviere avoit contribué à sa déposition.

Tilly couvre la Baviere. *Gustave le force dans ses retranchemens.* *Mort de Tilly.*

Gustave s'avançoit vers la Baviere; Neubourg lui ouvrit ses portes; il marcha à Augsbourg, ville peuplée de Catholiques & de Protestans; elle avoit reçu malgré elle garnison Impériale & ensuite Bavaroise: elle proposa à Gustave de s'arranger avec le commandant de la garnison: Gustave y consentit: il accorda au commandant la capitulation la plus honorable, & le Roi de Suede fut magnifiquement reçu dans cette ville & surtout par les Protestans. (2) Tous les habitans lui prêterent serment de fidelité. Dans ces circonstances les Généraux Suédois soumettoient les villes du cercle de Franconie. Gustave partit d'Augsbourg dans le dessein de livrer bataille à l'Electeur de Baviere qui campoit sous le canon d'Ingolstadt: il l'attaqua & emporta une redoute. Comme il vouloit faire une attaque générale & qu'il examinoit la position de l'ennemi, un boulet de canon emporta son cheval; dans le tems qu'on l'aidoit à monter sur un autre, il dit froidement, je l'ai „ échappé belle; mais apparemment la poire n'est pas encore mûre;" aussitôt le jeune Margrave de Bade-Dourlach eut la tête emportée d'un second boulet. Ses officiers lui réitererent les prieres qu'ils lui avoient si souvent faites, de ne pas exposer ainsi sa vie: il leur répondit qu'il avoit reçu treize

Il s'avance dans la Baviere. *Augsbourg lui ouvre ses portes.* *Il attaque l'Electeur de Baviere.* *Il court risque de la vie.*

(1) Hist. d'Allemagne *ubi supra. Kevenh. ann. Ferdin. p.* 579. Conjuration de Walstein. Hist. de Gust. Adol. L. XI. (2) *Kevenh. ann. Fred. p.* 129.

blessures sur son corps, dont quelques-unes avoient été jugées mortelles; qu'il en étoit guéri; mais qu'elles servoient à lui prêcher sa mortalité. L'Electeur craignant d'être forcé quitta les environs d'Ingolstadt & marcha vers Ratisbonne, laissant dans Ingolstadt une très forte garnison commandée par le jeune Tilly, neveu du Général de la ligue. Tandis que Gustave en faisoit le siege, il reçut des Ambassadeurs du Roi de Dannemarck, pour le féliciter sur ses victoires, & plus encore pour lui proposer un accommodement avec Ferdinand. Gustave les reçut avec amitié, mais les conditions de la paix n'auroient pas été du goût de l'Empereur. Le Duc de Baviere pour l'amuser, lui fit proposer la neutralité par le Résident de France à Munich; mais Gustave étoit trop adroit pour se laisser prendre à ce piege, il congédia le résident en lui disant qu'il étoit offensé & victorieux: qu'un vaincu ne demandoit point grace l'épée à la main; que si le Duc de Baviere la posât, il verroit ce qu'il auroit à faire, & fit un assez mauvais accueil à la légéreté françoise.

Hist. de Suede. 1610-1632.

L'Electeur se retire.

Gustave voyant qu'il auroit trop de tems à perdre au siege d'Ingolstadt, marcha à Munich, où étoit le Duc de Baviere: le Duc ne l'attendit point & alla à Ratisbonne; cette ville suivant ses conventions étoit gardée par la bourgeoisie, condition à laquelle ils avoient reçu 1500 Bavarois; le commandant desarma les bourgeois, introduisit neuf compagnies de cavalerie, qui tuerent quelques bourgeois & s'emparerent des portes. (1) L'infanterie vint ensuite, qui pilla les maisons sous prétexte d'examiner s'il n'y avoit pas des armes. Ensuite le Duc arriva & toute l'infanterie de la ligue fut logée chez les bourgeois, qui furent fort maltraités: ils se plaignirent à l'Empereur & n'en furent pas mieux. Gustave, après avoir levé le siege d'Ingolstadt, s'empara du passage de Mosbourg, ensuite de Landshut; il soumit tout l'Evêché de Freysingen. Les habitans de Munich que l'Electeur avoit laissé sans secours, députerent vers le Roi, pour leur accorder des conditions favorables, le Roi se mit en marche avec son armée, & le Magistrat vint au devant de lui offrant les clés de la ville, s'en rapportant à sa clémence & à sa discrétion. Gustave reçut les députés avec bonté & fit assurer les habitans de sa protection. „ Je pourrois, leur dit-il, venger sur votre ville, le malheureux sac de Magdebourg; mais ne craignez rien ni pour vous ni pour vos „ biens, ni pour vos enfans, ni pour votre Religion; allez en paix, ma „ parole vous vaut mieux que toutes les capitulations du monde." Il fixa les contributions à 400000 reichsthalers, dont il rabattit ensuite 100000; il descendit au Palais de l'Electeur, entra dans les Eglises Catholiques, s'engagea avec les Jésuites dans une dispute de Religion, qu'il soutint avec beaucoup de savoir & de politesse; quelques seigneurs en murmurerent, & dirent que c'étoient des gens qu'il falloit exterminer; „ pourquoi leur faire du „ mal, dit-il; ne voyez-vous pas qu'ils sont dans le monde pour décrédi- „ ter l'erreur qu'ils défendent, & accréditer la vérité qu'ils combattent?" Le Roi donna beaucoup d'éloges au goût & à la magnificence du palais de l'Electeur; ses courtisans lui conseilloient de le brûler: „ voulez-vous, leur „ dit-il, que j'imite les Goths mes ancêtres & que je rende comme eux, ma

Gustave le suit à Munich.

Ensuite à Ratisbonne.

Munich se rend.

Mot de Gustave sur les Jésuites.

(1) Hist. de Gust. Adol. L. XI. *Kevenh. p.* 138. *ann. Ferdin.*

„ mémoire odieuse?" & il défendit sous peine de la vie que personne en détournât ou gatât la moindre chose: (1) il alla voir l'arsenal & n'y trouva que des affuts; il en fut d'autant plus étonné que l'arsenal de Munich étoit célebre, par la quantité de canons qu'il renfermoit; mais on s'offrit à les lui livrer; ils étoient enterrés: on en trouva 140, dont 80 d'une beauté & d'une grandeur surprenantes. Ces pieces étoient avec leurs cartouches; parmi celles qu'on ouvrit, on en trouva une qui renfermoit 30000 ducats d'or, au lieu de boulets. Le Roi s'empara de cette artillerie & n'oublia point les cartouches.

Ses égards pour l'Electeur.

Malgré la douceur dont Gustave en usoit avec les Bavarois, les paysans massacroient tous les Suédois qu'ils rencontroient; les soldats prirent leur revanche & brûlerent plus de 100 villages: cette fureur des paysans donna bien de la peine à réprimer, mais ils demanderent grace & livrerent leurs chefs. On ne parloit dans l'Europe que des conquêtes de Gustave. L'Empereur trembloit pour ses Etats héréditaires. Il n'avoit de ressource que dans l'armée de Walstein; il faisoit tous ses efforts pour brouiller Gustave avec Rome & la France. Borgia alla jusqu'à proposer *d'excommunier le Roi de France, à cause de ses liaisons avec l'hérétique & de dépouiller de la pourpre le Cardinal de Richelieu;* ces propositions furent mal accueillies par le Souverain Pontife, qui ne pardonnoit point à Ferdinand, les inquiétudes qu'il lui avoit données pendant la guerre de Mantoue, (2) & ses prétentions sur toute l'Italie.

Walstein avec une armée de 60000 hommes forme le projet d'enfermer celle de Gustave qui n'est que de 16000.

Malgré la haine mutuelle de Walstein & de l'Electeur de Baviere; la situation où ce dernier se trouvoit & le besoin qu'il avoit de l'autre, fit qu'on les raccommoda le mieux qu'on put; ils dissimulerent l'un & l'autre & leurs armées se réunirent, desorte que Walstein se trouva à la tête de 60000 hommes. On crut qu'avec cette armée il écraseroit Gustave, mais son intention n'étoit pas d'en venir à une action. Il s'attacha à l'enfermer avec son armée, lui couper les vivres & le faire périr. Les armées combinées marcherent sur Nuremberg. Les habitans se hâterent d'implorer le secours du Roi de Suede, & il leur promit de ne pas les abandonner. Gustave n'avoit avec lui qu'une armée de 16000 hommes & ne laissa pas de se mettre en marche; il alla camper à Furth, & le lendemain il entra dans cette ville, accompagné de Frédéric V, Roi de Bohême, de Frédéric Comte Palatin de Sultzbach, du Duc François Charles de Saxe, du jeune Margrave Frédéric d'Anspach, des Ducs Jean & Alexandre de Holstein, & de plusieurs autres Seigneurs. Sultzbach fut pris, & la garnison prit parti dans les troupes Suédoises. Gustave ne pouvant douter que les ennemis ne voulussent l'accabler d'un seul coup, envoya ordre au Duc de Saxe Weymar de venir le joindre; à Oxenstiern, & à ses divers généraux répandus dans l'Allemagne, de se mettre en marche. Cependant il fortifia Nuremberg, fit creuser un grand fossé qui entouroit la ville à un quart de lieue des murs, le garnit de fortins & de redoutes; 7000 tant habitans que paysans y travaillerent avec tant de zele, qu'en deux jours presque tout se trouva en état de défense. Son armée campa entre les lignes & la

Gustave rappelle ses généraux répandus dans l'Allemagne.

(1) Kevenh. Ann. Ferd. p. 140; Puffend. Intr. à l'Hist. Univ. (2) Hist de Gust. Adol. Livre XI.

la ville. Les armées combinées s'approchoient, & tous les jours il y avoit quelque combat entre les Impériaux & les Suédois: Guſtave apprit que ſes troupes Allemandes pilloient & commettoient des violences dans les environs: il punit ſévérement quelques coupables, & fit à ce ſujet un diſcours ſi touchant que tous les officiers fondoient en larmes. (1)

Il campe ſous Nuremberg.

Les armées combinées camperent ſur les hauteurs de Nuremberg & s'y fortifierent, coupant toute communication entre la ville & la Thuringe, la Franconie & la Suabe; les avenues furent gardées, & Walſtein vouloit affamer la ville & Guſtave, & le forcer à demander la paix à l'Empereur. Il fit même preſſentir Guſtave. Le Roi aſſembla les Nurembergeois, ne leur diſſimula point le danger, leur dit que Walſtein n'étoit pas éloigné d'un accommodement avec eux, qu'il les laiſſoit les maîtres de délibérer, & il ſortit de l'aſſemblée; les Nurembergeois le firent remercier, lui jurerent d'éprouver la même fortune que lui & s'il l'approuvoit, de prendre eux-mêmes les armes. Guſtave fut touché de leur zele, promit de ſacrifier ſa vie pour la défenſe de leur ville, & approuva leur deſſein; auſſitôt il y eut 30000 habitans qui prirent les armes. On en tira 12 bataillons choiſis qui montoient la garde avec les Suédois; la ville ouvrit ſes magaſins & pendant la durée du blocus, le pain ne manqua point, quoique les autres denrées devinrent rares & cheres. Le Roi étoit dans une poſition inattaquable; il apprit qu'il devoit arriver au camp de Walſtein un convoi de plus de 1000 chariots; il réſolut de l'enlever: il détacha le Colonel Dewbatel qui entra dans Freyſtadlein, ſurprit, tailla en pieces les Impériaux, s'empara du convoi & brula tout ce qu'il ne put emporter. Le Roi s'étant avancé avec 500 hommes & quelques eſcadrons pour favoriſer la retraite de Dewbatel, fut rencontré par le Général Sparre que Walſtein avoit détaché, chargea les Impériaux, malgré leur ſupériorité & les mit en déroute. La cavalerie s'enfuit, l'infanterie ſe jetta dans un petit bois & fit un feu terrible; le Roi s'en étant approché, manqua d'être tué. Guſtave irrité fit pourſuivre cette infanterie, qui fut taillée en pieces, & ce qui s'échappa fut pourſuivi dans les bois où pluſieurs furent tués; Sparre, pluſieurs officiers & ſoldats furent faits priſonniers; trois étendards pris; pluſieurs officiers & ſoldats étouffés dans les marais: à peine échappa-t-il 150 hommes de ce détachement. Le Roi donna un écu à chacun des ſoldats du ſien, aux officiers une médaille d'or & 100 écus à chacun de ceux qui lui préſenterent les étendards. (2) Walſtein, au lieu d'affamer le Roi de Suede, ſe trouva lui-même ſur le point de l'être: les vivres devinrent très rares dans ſon camp.

Les habitans ſe joignent à lui.

Guſtave eſt bloqué, mais inattaquable.

Il enleve les convois de Walſtein qui eſt campe ſur les hauteurs.

Combats où les Suédois ont tout avantage.

Cependant les François & le Général Horn chaſſent les Eſpagnols de Coblentz, font les progrès les plus rapides dans le bas-Palatinat & en Weſtphalie. Les Saxons pénetrent en Siléſie renforcés par les Suédois; mais Pappenheim mit tout à feu & à ſang dans la Saxe. Il y avoit tous les jours quelque combat devant Nuremberg. Le Roi de Suede fut informé qu'il arrivoit à Walſtein un ſecond convoi eſcorté de plus de 1000 chevaux. Guſtave detacha le Colonel Stalhanske qui, quoique très inférieur en nombre, attaque

(1) *Kevenh. p.* 508. *ann. Ferd.* Voyez ce diſcours Hiſt. de Guſt. Adolphe. L. XII. *Locœn. hiſt. Suec. p.* 599. (2) Hiſt. de Guſt. Adolph. Livre XII.

Sect. V. *Hist. de Suede.* 1610-1632.

l'escorte & prend le convoi jusqu'au dernier chariot. Le Chancelier Oxenstiern avoit été joint par Jean Banner & le Duc Bernard de Weymar avec de nouveaux renforts, ce qui formoit une armée de 50000 hommes, lorsqu'elle entra dans les lignes de Nuremberg, sans que Walstein osât quitter son poste pour empêcher la jonction. Le Roi auroit attendu que la disette forçât Walstein à sortir de son poste; mais avec une armée aussi nombreuse, il avoit à craindre les mêmes inconvéniens & se résolut d'en venir à une bataille; il alla camper à Furth, dont les Impériaux avoient empoisonné la seule source qu'il y eût. Les deux armées souffroient de la disette: celle de Walstein étoit désolée en outre par des nuées de mouches & d'autres insectes. (1) Les mouches & les sauterelles corrompoient le boire & le manger: les chevaux, pour éviter la morsure des mouches, fuyoient & se jettoient dans des précipices; les soldats mouroient dévorés par la vermine.

Gustave bloque, assame le camp de Walstein.

Il est joint par ses généraux.

On dit au Roi de Suede que Walstein alloit changer sa position; il fit sortir toute son armée pour profiter de ce mouvement; mais les Impériaux ne changerent point de place: le Roi ne voulut pas rentrer sans avoir rien entrepris: envain ses généraux lui firent-ils observer la difficulté de forcer des retranchemens si bien défendus par la nature; il fit avancer 60 pieces de canon, & l'on tira de part & d'autre avec une telle fureur que la montagne paroissoit en feu; le feu de la mousqueterie ne fut pas moins terrible. On s'empara d'une hauteur; mais on ne put jamais y mener du canon: tout ce qui paroissoit, étoit mis en poudre par le canon & la mousqueterie des Impériaux qui étoient couverts par les bois. Enfin le Roi voyant ses troupes harassées & l'impossibilité de l'entreprise, ordonna la retraite: il y perdit de 12 à 15 cents hommes & plusieurs braves officiers. Il y eut quantité de blessés. Le jeune Torstenson, qui à l'âge de 25 ans avoit toute la prudence d'un guerrier consommé, fut fait prisonnier. La perte ne fut pas moins grande du côté des Impériaux. Les armées resterent quelques jours en présence & il ne se passa que de petits combats à l'avantage des Suédois. Walstein ayant été reconnoître la position des ennemis, son escorte fut attaquée & un de ses pages fut pris: Walstein fut sur le point de l'être; mais il se cacha dans un bois. Enfin Gustave manquant de subsistances, jetta 6000 hommes dans Nuremberg & décampa: il crut que Walstein tenteroit quelque chose sur cette ville, & que les Suédois auroient le tems de s'y porter; mais les Impériaux se douterent de son projet, & se garderent bien de s'y arrêter; ils firent leur retraite, quand ils furent assurés que Gustave avoit fait la sienne; mais avant de se retirer, ils brûlerent les villages à dix lieues à la ronde, tout jusqu'aux granges & aux métairies fut réduit en cendres. Partout où passoient les Impériaux, c'étoient les mêmes ravages. L'Allemagne étoit le théâtre de tous les crimes que la guerre la plus cruelle peut traîner après soi, & ces crimes étoient commis par les défenseurs de la Religion Catholique; c'étoit pour sa gloire qu'ils violoient, qu'ils pilloient, qu'ils massacroient, qu'ils incendioient; la garnison de Lauff qui étoit de cinquante Suédois, s'étant défendue avec courage, & ayant obtenu une capitulation honorable, on la

Entreprise téméraire de Gustave.

Gustave & Walstein font leur retraite.

(1) Hist. de Gust. Adolph. L. XII.

desarma, & on la força par de mauvais traitemens à prendre parti dans les régimens Impériaux. Ainsi la garnison de Sulzbach avoit été massacrée, après avoir obtenu qu'elle sortiroit avec armes & bagages; il est vrai que lorsque Gustave reprit cette ville, il usa de représailles; mais ce ne fut qu'à l'égard du commandant, qui d'ailleurs avoit exercé toute sorte de cruautés contre les habitans.

Hist. de Suede. 1610-1632.

Cruauté des Impériaux dans leur marche.

Walstein tenta plusieurs entreprises en Franconie, mais sans succès; quand il ne réussissoit pas à prendre les villes, il dévastoit les campagnes, il détruisoit les moissons, coupoit les arbres fruitiers & massacroit les habitans. Sa formule, lorsqu'il sommoit une ville de se rendre, étoit que si l'on refusoit, il n'épargneroit pas même l'enfant au ventre de sa mere. (1) Voyant qu'il ne faisoit que des progrès très lents en Franconie, il courut en Saxe; il se sépara de l'Electeur de Baviere, qui de son côté alla vers Ratisbonne. Alors l'Electeur de Saxe effrayé de sa marche sanguinaire, renouvella ses prieres à Gustave, qui s'occupoit du siege d'Ingolstadt pour forcer le Duc de Baviere à la neutralité. Le Roi envoya ordre à ses troupes de se rassembler à Schweinfurt, où il pria la Reine de se rendre & où il vint les joindre, avec l'armée du Duc de Saxe Weymar, qu'il avoit reçue en chemin. Arrivés à Erfurt il fut décidé que la Reine y feroit sa résidence, tant que le Roi demeureroit en Saxe. Là ils se séparerent; leurs adieux furent fort tendres, & ils éprouverent l'un & l'autre une tristesse, qui sembla être l'avant-coureur du malheur qui les sépara pour toujours.

Derniers adieux de la Reine.

L'armée partit d'Erfurth; Gustave envoya le Duc Bernard de Weymar pour attaquer l'arriere-garde de Pappenheim à son passage de la Saala à Mersebourg; mais il ne put pas le joindre, & Pappenheim avoit fait sa jonction avec Walstein, qui ayant appris que Gustave étoit parti d'Erfurth & venoit au secours de la Saxe, résolut d'aller au devant de lui & de lui livrer bataille. Il revint sur ses pas, fit une marche très hardie & très savante sur Weissenfels; mais que Gustave rendit infructueuse en le prévenant. La saison étant avancée, Pappenheim & les généraux de Walstein furent d'avis de cantonner l'armée, & d'envoyer un corps considérable en Westphalie pour s'opposer aux progrès de Baudissin. Pappenheim fut chargé d'y conduire 12000 hommes, & Walstein s'avança vers Mersebourg pour couvrir sa marche. Dès que Gustave eut appris le départ de Pappenheim, il ne songea qu'à attaquer Walstein; il marcha droit à Weissenfels. A son passage les peuples qui le regardoient comme leur sauveur, tomboient à genoux & embrassoient ses bottes: Gustave étoit confus de leurs hommages. „Peu s'en faut, disoit-il, qu'ils ne „ me prennent pour une Divinité. Hélas! je ne suis qu'un foible mortel qui „ existe aujourd'hui & qui peut-être ne sera plus demain;" il prioit alors l'Etre suprême de ne pas abandonner une œuvre commencée pour la délivrance de ses véritables serviteurs. (2) Les généraux de Gustave étoient d'avis, avant d'en venir aux mains, d'attendre les renforts qui lui venoient de tous côtés; mais il prétendit que Walstein en recevroit aussi & qu'il rappelleroit Pappenheim. En effet, Walstein donna ordre à ce général d'abandonner Halle qu'il

Respect dont les Peuples sont pénétrés pour Gustave.

(1) *Kevenh. ann. Ferd. p.* 170. Voyez le détail de toutes ces horreurs dans *Locen. Hist. Suec. L.* 8. (2) Hist. de Gust. Ad. L. XII. *Puff. L.* 4. *Kevenh. p.* 190.

SECT. V. *Hist.* de Suede. 1610-1632.

assiégeoit, & de venir le joindre, dans la plaine de Lutzen, où il alloit au devant du Roi de Suede. L'Europe avoit les yeux fixés sur la Saxe; l'émulation qui animoit les deux armées; un Roi, dont la vie n'étoit qu'une suite de victoires; un Général qui jouissoit d'une réputation presque égale à celle de Gustave; le motif de la Religion, qui animoit l'un & l'autre parti, faisoient attendre avec une espece de terreur le moment où ces deux armées se choqueroient.

Plan de la Bataille de Lutzen.

Walstein arriva de Mersebourg à Lutzen, le 5 Novembre au matin, & fit mettre le feu à cette ville, à laquelle il appuya sa droite avec 24 pieces de canon, près d'une maison qui subsiste encore; il étendit sa gauche jusques au ruisseau, appellé Floesgraben, que les Croates débordoient; ce qui faisoit une étendue de demi-lieue: il forma de toute son infanterie cinq grosses brigades ou bataillons quarrés, avec des pelotons de piquiers aux angles; il mit sa cavalerie sur les aîles & sur deux lignes. Le fossé du grand chemin du côté laissé aux Suédois, étoit garni de mousquetaires & de canon à barbette; derriere le fossé opposé étoient des pelotons de mousquetaires à cheval & de carabiniers, pour harceler la cavalerie Suédoise; les chariots de munition étoient derriere l'aîle droite. L'armée Impériale ayant campé dans cet ordre, Colloredo qui étoit en avant, fit tirer trois coups de canon pour avertir les coureurs de l'armée de se retirer, & Walstein que l'armée Suédoise approchoit. Cependant les Suédois ayant rencontré quelques partis, leur enleverent un étendard & firent des prisonniers. Gustave arriva sur le soir vis-à-vis de Walstein, que Pappenheim n'avoit pas encore joint. Le Roi de Suede fit ses dispositions: sa gauche aboutissoit à Lutzen, la droite s'étendoit jusqu'au ruisseau, avec quelques escadrons au de-là; à dos il avoit le même ruisseau, & en front les deux fossés remplis de mousquetaires; les bagages derriere la seconde ligne, & l'artillerie distribuée sur le front de la premiere ligne: ainsi la plaine étoit partagée par les deux armées; dans l'armée de Gustave de gros pelotons d'infanterie étoient entrelacés dans de petits escadrons.

Gustave dispose son armee au combat par la priere.

La nuit étant survenue, le Roi remit l'attaque au lendemain; mais un brouillard aussi épais que les ténebres succéda à la nuit: en attendant qu'il fut dissipé, il fit faire des prieres & entonner des cantiques à ses soldats, leur donnant lui-même l'exemple. Le chant de toute l'armée & des ministres étoit accompagné des trompettes & des timbales. Son armée n'étoit que de 18 à 20 mille hommes; celle de Walstein qui fut joint pendant la bataille par celle de Pappenheim, se trouva de 40000. Lorsque le brouillard fut un peu dissipé après les prieres accoutumées, Gustave monta à cheval, parcourut tous les rangs en encourageant ses troupes; allant de la droite à la gauche. (1) Tout s'ébranle; il se plaça deux pas en avant du centre de sa droite qu'il commandoit en personne. Bernard de Weymar commandoit la gauche, & Nicolas Brahé Comte de Wisingsbourg le centre. A la seconde ligne la droite étoit commandée par le Général Bulach, la gauche par le Prince Ernest d'Anhalt & le centre par Kniphausen: la réserve par le Colonel Hendersons Ecossois. L'infanterie Suédoise souffrit

(1) Hist. de Gust. Adolp. L. XII. *Kevenh.* p. 190. *Chemniz* p. 465.

Bataille de Lutzen.

d'abord de la mousqueterie qui étoit dans les fossés; mais elle la chassa, prit sept canons qu'elle tourna contre les Impériaux: les mousquetaires à cheval & les carabiniers firent leur décharge, se retirerent en désordre derriere les cuirassiers & y porterent la terreur. Les Croates qui voulurent prendre les Suédois en flanc, furent rompus & mis en fuite. Le Roi brûloit d'impatience de ne pouvoir faire attaquer les cuirassiers par la cavalerie, à cause des fossés qu'elle ne pouvoit pas franchir; il voyoit flotter leurs escadrons: quelques-uns des siens avoient passé le fossé; Gustave s'élance à leur tête. Il fait plier la premiere ligne; la seconde s'avance pour charger le Roi, tandis que l'autre se rallie: les Suédois s'arrêtent: le Monarque crie au Régiment de Steinbock d'avancer & de le suivre; il part pour charger ces nouveaux escadrons; mais il n'est suivi que du Duc François Albert de Saxe Lawembourg; dans ce moment le Roi reçoit un coup de pistolet (1) qui lui casse le bras. Sa cavalerie arrive. On s'écrie, *le Roi est blessé*. Ce Prince craignant que le bruit de cet événement ne décourage ses troupes, reprend un visage riant & serein; comme le Duc de Saxe Lawembourg le conduisoit pour le faire panser, (2) ce grand Roi reçut une balle dans les reins, tomba de cheval en s'écriant *mon Dieu*, *mon Dieu*; il reçut d'autres coups & la mêlée devint si grande, par les efforts même des Suédois qui vouloient empêcher les Impériaux de s'emparer de son corps, qu'il ne fut plus possible de le distinguer des autres morts entassés & foulés aux pieds des chevaux; mais le Colonel Stalhanske chargea les Impériaux avec tant de furie, qu'il les força de reculer, & le corps du Roi fut enlevé. Le soldat loin de se décourager, sembla se remplir de l'esprit de ce héros pour mieux le venger. La droite des Impériaux attaquée avec fureur plia. Nicolas Brahé avec l'infanterie du centre, charge les bataillons quarrés de Walstein & les rompt. Une bombe jettée par les Suédois sur un chariot chargé de poudre, cause une explosion horrible; le feu se communique aux chariots voisins, chargés de bombes & de grénades; le bruit, la flamme, la fumée, font croire aux Impériaux qu'on les attaque par derriere; alors tout fuit, malgré Walstein qui ne peut les rallier. Les Suédois les poursuivent, & tuent l'abbé de Fulde, qui étoit avec le Généralissime. Ce fut dans cette circonstance que Pappenheim arriva avec huit régimens qu'il amenoit de Halle: il charge les Suédois que la poursuite des fuyards a mis en désordre, & facilite à Walstein le ralliement de ses troupes: le combat recommence; les Suédois se remettent & de leurs deux lignes n'en font qu'une. Pappenheim apprend de quelques prisonniers qu'il a faits, que le Roi de Suede a été tué: il se félicite d'une mort qui délivre son église d'un cruel ennemi; mais il est lui-même blessé mortellement d'un coup de canon & meurt le lendemain. Walstein plus généreux ne put s'empêcher de donner des larmes à la mort de Gustave.

Gustave reçoit un coup de pistolet: est tué. 1632.

(1) D'autres disent d'un coup de canon. *Locœn.* dit: *sinistrum ejus brachium hostili globi ictu transverberatur. Lib. 8. Hist. Suec. p.* 604. (2) *Locœn.* raconte sa mort différemment; il dit qu'il s'éleva un nuage de poussiere & de fumée, qui dérobant à Gustave la clarté du jour, fut cause qu'il s'éloigna des Suédois & qu'il tomba dans un bataillon ennemi; qu'il reçut deux coups, l'un à la tête & l'autre dans la poitrine, & que ces coups partirent de soldats qui ne le connoissoient pas; *ab ignaris quis esset.* On a prétendu que Gustave avoit été assassiné dans la mêlée par un cavalier, qui en lui lâchant un coup de pistolet, dit „ il y a longtems que je te cherchois."

Sect. V. *Hist.* de Suede. 1610-1632.

Victoire complette des Suedois.

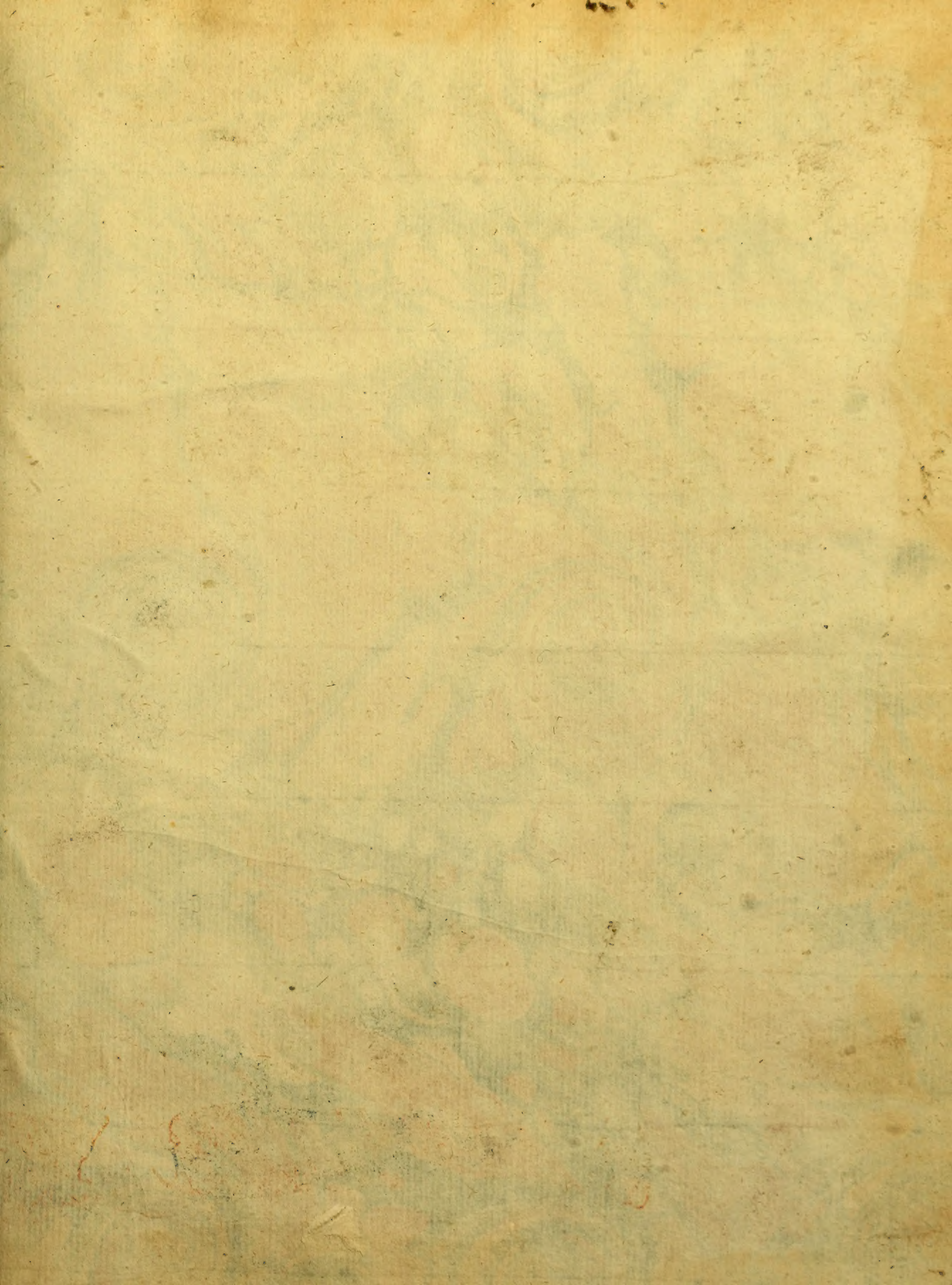
Enfin les Suédois, d'abord accablés par le nombre & forcés de reculer, firent de si grands efforts qu'ils mirent pour la troisieme fois les ennemis en fuite. Wallstein les suivit & ne s'arrêta qu'en Bohême. Les Impériaux perdirent tout leur canon, leurs munitions, beaucoup d'étendards & de drapeaux. Toute la plaine de Lutzen étoit couverte de morts, de mourans & de blessés. On prétend que dans l'armée impériale il n'y eut pas un soldat qui ne fut blessé. On compta 10 à 12 mille morts sur le champ de bataille. Le lendemain il entra 15 bataillons presque sans armes, les soldats les ayant jettées. Les Impériaux perdirent plusieurs généraux & officiers: les Suédois en avoient perdu plusieurs, entr'autres Nicolas Brahé; mais leur plus grande perte fut celle de Gustave, qui réunissoit toutes les vertus d'un Roi, d'un véritable héros, d'un grand homme, soit qu'on l'envisage dans sa vie privée ou qu'on le suive dans le cours de sa vie publique. Son corps fut porté à Weissenfels, où la Reine son épouse vint l'arroser de ses larmes; il fut embarqué & transporté à Nicoping. Les Protestans de tous les pays, furent consternés de sa mort; les Catholiques regreterent un si grand Roi. Le Pape même le pleura, car malgré son zele pour la religion Evangélique, Gustave respecta dans les autres, leur culte & leur religion: malgré ses conquêtes, il fit moins de mal aux Catholiques même que leurs propres défenseurs. La Cour de Madrid en apprenant sa mort, se livra à une joie indécente & cela devoit être: le grand Arnaud d'Andilly, un des plus forts appuis de la religion Catholique, fit des vers à l'éloge de Gustave qui sont très connus. Il fut enterré à Stockholm. Sa mémoire est en vénération chez toutes les nations. Il n'avoit pas encore trente-huit ans accomplis, lorsqu'il mourut sur ses lauriers.

Eloge de Gustave.

Fin de la Section Ve & du Tome XLII.










a39003 009518241b

